LE BON
JARDINIER,
ALMANACH
AVEC SUPPLÉMENT
POUR L'ANNÉE 1815.

Il se trouve aussi aux adresses ci-dessous.

Alençon, chez	Bonvoust.
Amiens,	Caron, l'aîné.
Angers,	Pavie fils. Fourrier Mame.
Auxerre,	Mme. F. Fournier.
Avignon,	Aubanel.
Bordeaux,	Bergeret.
Bruges,	Bogaert Dumortier.
Châlons (*Saône*),	De Jussieu.
Dijon,	Coquet.
Evreux,	Ancelle.
Gand,	Dujardin.
Genève,	Paschoud.
Liége,	Lemarié.
Lille,	Vanakere.
Marseille,	Mossy.
Metz,	Devilly.
Nantes,	Forest.
Orléans,	Rouzeau Montaut.
Rennes,	Mlles. Vatar.
Rouen,	Frere. Renault.
Saint-Brieuc,	Prudhomme.
Strasbourg,	Treuttel et Wurtz.
Toulouse,	Devers.
Tours,	Vauquer Lambert.

Le Prix est de 6 *fr. broché*, 7 *fr. relié*, *et* 8 *fr.* 25 *c. broché*, franc de port.

LE BON
JARDINIER,
ALMANACH
AVEC SUPPLÉMENT
POUR L'ANNÉE 1815,

CONTENANT des Préceptes généraux de CULTURE; l'indication, mois par mois, des travaux à faire dans les Jardins; la Description, l'Histoire et la Culture particulière de toutes les Plantes potagères, utiles, ou propres aux Fourrages; des Arbres fruitiers de toute espèce, avec la manière de les bien conduire et l'indication des meilleurs fruits; des Oignons et Plantes à fleurs et d'ornement, même les plus rares; et des Arbres, Arbrisseaux et Arbustes utiles ou d'agrément; suivis d'une Table française et latine très-complète de tous les noms de chaque plante, et d'un Vocabulaire explicatif des termes de Jardinage et de Botanique ayant besoin d'interprétation.

PAR M^r. MORDANT DE LAUNAY,

Auteur de l'Herbier Général de l'Amateur.

A PARIS,

Chez AUDOT, Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, n°. 18.

A Lyon, chez RUSAND, } Libraires.
A Bruxelles, chez LECHARLIER, }

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

Les contrefacteurs seront poursuivis selon toute la rigueur de la Loi.

Le BON-JARDINIER se vend aussi chez MM.

Vilmorin-Andrieux, Md. Grainier et Pépiniériste, (seul de ce nom), Quai de la Mégisserie, N°. 30, à Paris;

Tollard aîné, Md. Grainier et Pépiniériste, (seul propriétaire de la Maison anciennement connue sous la raison Tollard Frères), Place des Trois-Maries, N°. 4, entre le Pont-Neuf et la rue de la Monnaie, à Paris;

Et chez les autres Marchands Grainiers de cette ville;

A Toulouse, chez M. Goffres aîné, Grainier, Fleuriste et Pépiniériste, Grande Rue;

A Annonay, Dép. de l'Ardèche, chez MM. Jacquemet Bonnefont, père et fils, Marchands Grainiers Fleuristes et Pépiniéristes.

ÉCLIPSES.

Il y aura cette année 1815, deux Éclipses de Lune et une de Soleil.

Le 21 Juin, Éclipse de Lune, invisible à Paris.

Le 6 Juillet, Éclipse de Soleil, invisible à Paris.

Le 16 Décembre, Éclipse totale de Lune, invisible à Paris.

SAISONS.

Le PRINTEMPS commencera le 20 Mars.

L'ÉTÉ commencera le 21 Juin.

L'AUTOMNE commencera le 23 Septembre.

L'HIVER commencera le 21 Décembre.

LES DOUZE SIGNES DU ZODIAQUE.

Le Bélier.
Le Taureau.
Les Gémeaux.
L'Écrevisse.
Le Lion.
La Vierge.
La Balance.
Le Scorpion.
Le Sagittaire.
Le Capricorne.
Le Verseau.
Les Poissons.

FÊTES OBSERVÉES EN FRANCE.

Pâques, le 26 Mars.
L'Ascension, le 4 Mai.
La Pentecôte, le 14 Mai.
L'Assomption, le 15 Août.
La Toussaint, le 1 Novembre.
Noël, le 25 Décembre.

JANVIER.			FÉVRIER.		
Dernier Quartier le 2. Nouvelle Lune le 10. Premier Quartier le 18. Pleine Lune le 25.			Dernier Quartier le 1. Nouvelle Lune le 9. Premier Quartier le 17. Pleine Lune le 23.		
Jours de la Semaine.		Noms des Saints.	Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
Dim.	1	CIRCONCISION.	mer.	1	s. Ignace.
lundi	2	s. Basile, évê.	jeudi	2	PURIFICATION.
mar.	3	*ste Geneviève.*	vend.	3	s. Blaise.
mer.	4	s. Rigobert.	sam.	4	s. Philéas.
jeudi	5	s. Siméon.	Dim.	5	*Quinquagési.*
vend.	6	ÉPIPHANIE.	lundi	6	s. Romuald.
sam.	7	s. Théau.	mar.	7	s. Jean de M.
Dim.	8	s. Lucien.	Mer.	8	*Les Cendres.*
lundi	9	s. Furcy, abbé.	jeudi	9	ste. Schoslastiq.
mar.	10	s. Paul, herm.	vend.	10	Les cinq Plaies.
mer.	11	ste. Hortense.	sam	11	ste Eulalie.
jeudi	12	s. Arcade.	Dim.	12	*Quadragésime.*
vend.	13	Baptême N. S.	lundi	13	s. Lezin.
sam.	14	s. Hilaire.	mar.	14	s. Valentin.
Dim.	15	s. Maur, abbé.	mer.	15	*Quatre-Temps.*
lundi	16	s. Guillaume.	jeudi	16	ste. Julienne.
mar.	17	s. Antoine, ab.	vend.	17	s. Sylvain.
mer.	18	Ch. s. Pierre.	sam.	18	s. Faustin.
jeudi	19	s. Sulpice, év.	Dim.	19	*Reminiscere.*
vend.	20	s. Sébastien.	lundi	20	s. Siméon, év.
sam.	21	ste. Agnès.	mar.	21	s. Moyse.
Dim.	22	*Septuagésime.*	mer.	22	ste. Eléonore.
lundi	23	s. Ildefonse.	jeudi	23	Chair de s. P.
mar.	24	s. Babylas.	vend.	24	s. Mathias.
mer.	25	Conv. de s. P.	sam.	25	s. Porphire.
jeudi	26	ste. Paule.	Dim.	26	*Oculi.*
vend.	27	s. Julien.	lundi	27	ste. Honorine.
sam.	28	s. Charlemag.	mar.	28	s. Romain, év.
Dim.	29	*Sexagésime.*			
lundi	30	ste. Bathilde.			
mar.	31	s. Pierre, N.			

MARS.			AVRIL.		
Dernier Quartier le 1. Nouvelle Lune le 9. Premier Quartier le 16. Pleine Lune le 23.			Dernier Quartier le 1. Nouvelle Lune le 9. Premier Quartier le 16. Pleine Lune le 23.		
Jours de la Semaine.		Noms des Saints.	Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
mer.	1	s. Aubin.	sam.	1	s. Hugues.
jeudi	2	s. Simplice.	Dim.	2	*Quasimodo.*
vend.	3	ste. Cunégonde.	lundi	3	ANNONCIATION.
sam.	4	s. Casimir.	mar.	4	s. Ambroise.
Dim.	5	*Lœtare.*	mer.	5	s. Vincent F.
lundi	6	s. Godegrand.	jeudi	6	s. Prudence.
mar.	7	ste. Perpétue.	vend.	7	s. Hégésipe.
mer.	8	s. Jean de D.	sam.	8	s. Gautier.
jeudi	9	ste. Françoise.	Dim.	9	ste. Marie.
vend.	10	s. Doctrovee.	lundi	10	s. Macaire.
sam.	11	s. 40 Martyrs.	mar.	11	s. Léon, pape.
Dim.	12	*La Passion.*	mer.	12	s. Jules.
lundi	13	s. Pol, évêque.	jeudi	13	s. Herméneg.
mar.	14	s. Lubin, év.	vend.	14	s. Tiburce.
mer.	15	s. Longin.	sam.	15	s. Paterne.
jeudi	16	s. Abraham.	Dim.	16	s. Fructueux.
vend.	17	Compassion.	lundi	17	s. Anicet.
sam.	18	s. Alexandre.	mar.	18	s. Parfait.
Dim.	19	*Les Rameaux.*	mer.	19	s. Elphèse.
lundi	20	s. Joachim.	jeudi	20	s. Hildegonde.
mar.	21	s. Joseph.	vend.	11	s. Anselme.
mer.	22	s. Victorien.	sam.	22	ste. Opportune.
jeudi	23	s. Simon.	Dim.	23	s. Georges.
vend.	24	*Vendr.-Saint.*	lundi	24	ste. Beuve.
sam.	25	s. Ludger.	mar.	25	s. Marc, évan.
Dim.	26	PASQUES.	mer.	26	s. Clet.
lundi	27	s. Rupert.	jeudi	27	s. Polycarpe.
mar.	28	s. Gontran.	vend.	28	s. Vital.
mer.	29	s. Eustate.	sam.	29	s. Robert.
jeudi	30	s. Riéule.	Dim.	30	s. Eutrope.
vend.	31	s. Acace.			

MAI.

Dernier Quartier le 1.
Premier Quartier le 17.
Pleine Lune le 23.
Dernier Quartier le 31.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
lundi	1	*Les Rogations.*
mar.	2	s. Athanase.
mer.	3	Inv. ste. Croix.
jeudi	4	ASCENSION.
vend.	5	Conv. s. Aug.
sam.	6	s. Jean P. Lat.
Dim.	7	s. Stanislas.
lundi	8	s. Désiré.
mar.	9	s. Grég. de N.
mer.	10	s. Gordien.
jeudi	11	s. Mamert.
vend.	12	s. Nérée.
sam.	13	*Vigile-jeûne.*
Dim.	14	PENTECOTE.
lundi	15	s. Isidore.
mar.	16	s. Honoré.
mer.	17	*Quatre-Temps.*
jeudi	18	s. Eric.
vend.	19	s. Célestin.
sam.	20	s. Bernardin.
Dim.	21	*La Trinité.*
lundi	22	ste. Julie.
mar.	23	s. Didier.
mer.	24	s. Donatien.
jeudi	25	FÊTE-DIEU.
vend.	26	s. Urbain.
sam.	27	s. Phili. de N.
Dim.	28	s. Vital.
lundi	29	s. Maximin.
mar.	30	s. Hubert.
mer.	31	ste. Pétronille.

JUIN.

Nouvelle Lune le 7.
Premier Quartier le 14.
Pleine Lune le 21.
Dernier Quartier le 29.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
jeudi	1	*Oct. F.-Dieu.*
vend.	2	s. Pothin.
sam.	3	ste. Clotilde.
Dim.	4	s. Marcelin.
lundi	5	s. Optat.
mar.	6	s. Claude.
mer.	7	s. Paul de C.
jeudi	8	s. Médard.
vend.	9	s. Norbert.
sam.	10	s. Landry.
Dim.	11	s. Barnabé.
lundi	12	s. Basilide.
mar.	13	s. Antoine P.
mer.	14	s. Basile.
jeudi	15	s. Guy, mart.
vend.	16	s. Fargeau.
sam.	17	s. Avit, abbé.
Dim.	18	ste Marine
lundi	19	s. Gervais, s. P.
mar.	20	s. Sylvère.
mer.	21	s. Leufroy.
jeudi	22	s. Paulin.
vend.	23	s. Félix.
sam.	24	NATIV. s. J.-B.
Dim.	25	s. Prosper.
lundi	26	s. Babolein, ab.
mar.	27	s. Ladislas.
mer.	28	s. Irénée.
jeudi	29	s. PIERRE, s. P.
vend.	30	Comm. s. Paul.

JUILLET.

Nouvelle Lune le 6.
Premier Quartier le 13.
Pleine Lune le 21.
Dernier Quartier le 29.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
sam.	1	s. Martial.
Dim.	2	Visit. de N. D.
lundi	3	s. Anatole, év.
mar.	4	Transl. s. M.
mer.	5	ste. Zoé.
jeudi	6	s. Tranquillin.
vend.	7	ste. Aubierge.
sam.	8	ste. Elisabeth.
Dim.	9	ste. Victoire.
lundi	10	ste. Félicité.
mar.	11	Transl. s. Ben.
mer.	12	s. Gualbert.
jeudi	13	s. Turiaf, év.
vend.	14	s. Bonaventure.
sam.	15	s. Henri, emp.
Dim.	16	s. Eustate.
lundi	17	s. Spérat.
mar.	18	s. Clair, év.
mer.	19	s. Vincent de P.
jeudi	20	ste. Marguerite.
vend.	21	s. Victor, m.
sam.	22	ste. Magdeleine.
Dim.	23	s. Apollinaire.
lundi	24	ste. Christine.
mar.	25	s. Jacques, m.
mer.	26	s. Christophe.
jeudi	27	s. Georges.
vend.	28	ste. Anne.
sam.	29	s. Loup.
Dim.	30	s. Abdon.
lundi	31	s. Germain A.

AOUT.

Nouvelle Lune le 5.
Premier Quartier le 11.
Pleine Lune le 20.
Dernier Quartier le 27.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
mar.	1	s. Pierre-ès-l.
mer.	2	s. Etienne, pa.
jeudi	3	Inv. de s. Et.
vend.	4	s. Dominique.
sam.	5	s. Yon, mart.
Dim.	6	Transfiguration.
lundi	7	Susc. de la Cr.
mar.	8	s. Justin, mart.
mer.	9	s. Romain.
jeudi	10	s. Laurent, m.
vend.	11	Susc. ste. Cou.
sam.	12	ste. Claire, v.
Dim.	13	s. Hippolyte.
lundi	14	*Vigile-jeûne.*
mar.	15	Assomption.
mer.	16	s. Roch.
jeudi	17	s. Mammès.
vend.	18	ste. Hélène.
sam.	19	s. Louis, év.
Dim.	20	s. Bernard.
lundi	21	s. Privat.
mar.	22	s. Symphorien.
mer.	23	s. Sidoine.
jeudi	24	s. Barthélemy.
vend.	25	s. LOUIS.
sam.	26	s. Zéphirin.
Dim.	27	s. Césaire.
lundi	28	s. Augustin.
mar.	29	Décol. s. Jean.
mer.	30	s. Fiacre.
jeudi	31	s. Ovide.

SEPTEMBRE.

Nouvelle Lune le 3.
Premier Quartier le 10.
Pleine Lune le 18.
Dernier Quartier le 26.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
vend.	1	s. Leu, s. Gilles.
sam.	2	s. Lazare.
Dim.	3	s. Grégoire.
lundi	4	ste. Rosalie.
mar.	5	s. Bertin, abbé.
mer.	6	s. Onésiphore.
jeudi	7	s. Cloud, prêtre.
vend.	8	Nativ. N. D.
sam.	9	s. Omer, év.
Dim.	10	s. Nicolas To.
lundi	11	s. Patient, év.
mar.	12	s. Serdot, év.
mer.	13	s. Maurille.
jeudi	14	Exalt. ste. Cr.
vend.	15	s. Nicomède.
sam.	16	s. Cyprien.
Dim.	17	s. Lambert.
lundi	18	s. Jean Chryso.
mar.	19	s. Janvier.
mer.	20	*Quatre-temps.*
jeudi	21	s. Mathieu.
vend.	22	s. Maurice.
sam.	23	ste. Thècle, V.
Dim.	24	s. Andoche.
lundi	25	s. Firmin.
mar.	26	ste. Justine.
mer.	27	s. Côme, s. Da.
jeudi	28	s. Céran, év
vend.	29	s. Michel Arc.
sam.	30	s. Jérôme, pr.

OCTOBRE.

Nouvelle Lune le 2.
Premier Quartier le 10.
Pleine Lune le 18.
Dernier Quartier le 25.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
Dim.	1	s. Remy, év.
lundi	2	ss. Anges Gar.
mar.	3	s. Denis Aréo.
mer.	4	s. François A.
jeudi	5	ste. Aure, vier.
vend.	6	s. Bruno.
sam.	7	s. Serge.
Dim.	8	ste. Pélagie.
lundi	9	s. Denis.
mar.	10	s. Géréon.
mer.	11	s. Nicaise.
jeudi	12	s. Wilfride, év.
vend.	13	s. Gérand.
sam.	14	s. Calliste, pa.
Dim.	15	ste. Thérèse.
lundi	16	s. Gal, abbé.
mar.	17	s. Cerbonney.
mer.	18	s. Luc, évang.
jeudi	19	s. Savinien.
vend.	20	s. Sendou.
sam.	21	ste. Ursule.
Dim.	22	s. Mellon, év.
lundi	23	s. Hilarion.
mar.	24	s. Magloire.
mer.	25	s. Crépin, s. Cr.
jeudi	26	s. Rustique.
vend.	27	s. Frumence.
sam.	28	s. Sim, s. Jude.
Dim.	29	s. Faron, évê.
lundi	30	s. Lucain.
mar.	31	*Vigile-jeûne.*

NOVEMBRE.

Nouvelle Lune le 1.
Premier Quartier le 9.
Dernier Quartier le 23.
Nouvelle Lune le 30.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
mer.	1	TOUSSAINT.
jeudi	2	*Les Morts.*
vend.	3	s. Marcel.
sam.	4	s. Charles.
Dim.	5	ste. Berthile.
lundi	6	s. Léonard.
mar.	7	s. Achille.
mer.	8	stes. Reliques.
jeudi	9	s. Mathurin.
vend.	10	s. Léon le Gr.
sam.	11	s. Martin, évê.
Dim.	12	s. René, évê.
lundi	13	s. Gendulfe.
mar.	14	s. Maclou.
mer.	15	s. Eugène.
jeudi	16	s. Eucher.
vend.	17	s. Agnan.
sam.	18	ste. Aude.
Dim.	19	ste. Elisabeth.
lundi	20	s. Edmond.
mar.	21	Présent. N.-D.
mer.	22	ste. Cécile.
jeudi	23	s. Clément.
vend.	24	s. Séverin.
sam.	25	ste. Catherine.
Dim.	26	ste. Geneviève.
lundi	27	s. Vital.
mar.	28	s. Sosthène.
mer.	29	s. Saturnin.
jeudi	30	s. André.

DÉCEMBRE.

Premier Quartier le 8.
Pleine Lune le 16.
Dernier Quartier le 23.
Nouvelle Lune le 30.

Jours de la Semaine.		Noms des Saints.
vend.	1	s. Eloi.
sam.	2	s. François X.
Dim.	3	*L'Avent.*
lundi	4	s. Mélece.
mar.	5	s. Sabas, abbé.
mer.	6	s. Nicolas.
jeudi	7	ste. Fare, vier.
vend.	8	Conception.
sam.	9	ste. Gorgonie.
Dim.	10	ste. Valere.
lundi	11	s. Fuscien.
mar.	12	ste. Constance.
mer.	13	ste. Luce.
jeudi	14	s. Nicaise.
vend.	15	s. Mesmin.
sam.	16	ste. Adélaïde.
Dim.	17	ste. Olympiade.
lundi	18	s. Gratien.
mar.	19	ste. Meuris.
mer.	20	*Quatre-Temps.*
jeudi	21	s. Thomas, ap.
vend.	22	s. Ischirion.
sam.	23	ste. Victoire.
Dim.	24	s. Yves.
lundi	25	NOEL.
mar.	26	*s. Etienne.*
mer.	27	*s. Jean Evang.*
jeudi	28	ss. Innocens.
vend.	29	s. Thomas C.
sam.	30	ste. Colombe.
Dim.	31	s. Silvestre.

CONNAISSANCES PRÉLIMINAIRES DU JARDINAGE.

Ce que c'est que cultiver.

Cultiver, c'est suivre et imiter la nature dans ses moyens pour multiplier et entretenir les végétaux quels qu'ils soient : mais la nature prodigue n'a pas destiné tous les germes à la propagation, puisque sur mille qu'elle répand, il n'y en a peut-être pas, à rigoureusement parler, dix qui prosperent. Nous en avons l'exemple dans beaucoup de végétaux, et particulièrement dans les arbres de nos forêts qui donnent des milliers de semences. Ont-elles acquis leur maturité ? Elles se détachent et tombent, car c'est le moyen que la nature emploie ordinairement pour semer ; mais celles-là seulement que leur poids, le vent, les pluies ou toute autre cause auront assez rapprochées de la terre, seront plus tôt ou plus tard gonflées par l'humidité. Leur enveloppe alors se déchire ; la radicule perce, cherche le sol et s'y enfonce, si elle ne trouve point d'obstacle ; et voici l'espérance d'un nouvel arbre. Que d'événements cependant n'a-t-il pas encore à redouter ! Les plantes qui tapissent la terre autour de lui, l'entretiennent dans une humidité favorable, et le protégent contre la trop grande ardeur du soleil ; et, si la couche de terre est assez profonde, si les plantes environnantes ne l'étouffent point, il croît, s'éleve, et devient un arbre qui à son tour donnera chaque année des milliers de germes. Mais aussi combien d'autres graines seront tombées sur des pierres, sur une terre ou stérile et qui ne leur aura permis de lever, ou qui n'ayant pas assez des qualités requises aura excité la germination, mais ne pourra mener à bien les jeunes plantes ! Combien d'autres semences restées suspendues et trop éloignées

de terre pour s'y implanter auront été desséchées ou corrompues, ou bien auront servi de pâture aux différents animaux!

L'homme que ses besoins ont rendu industrieux, a observé la nature et l'a pour ainsi dire rectifiée : il a ramassé les graines des plantes qui devaient lui être utiles, il les a répandues sur la terre, après toutefois l'avoir ameublie en la remuant; et pour éviter les accidents, il a par une seconde opération recouvert son semis, auquel encore il a dû quelquefois donner des abris pour lui tenir lieu des végétaux protecteurs dont il avait purgé le sol. Ces premiers essais ont prospéré : tel a été sans doute le commencement de l'agriculture que l'expérience a perfectionnée insensiblement en faisant connaître les sortes de terre propres à la végétation, et plus ou moins convenables aux différentes espèces de culture, c'est-à-dire à la constitution des divers végétaux.

Du choix et des qualités des terres : de leurs amendements et engrais.

Hors le tuf et l'argile pure, toutes les terres, et le sâble lui-même, sont plus ou moins propres à la végétation et conviennent plus ou moins à la nature et au tempérament de certaines plantes. La première chose à faire sera donc de bien discerner la qualité de ses terres. Dans le cas où l'on en aurait qui pècheraient par un excès quelconque, il ne s'agira que d'obtenir le terme moyen, c'est-à-dire de corriger cet excès, en donnant par exemple à une terre trop légère et trop meuble le dégré de tenacité qui lui est nécessaire, et à celle qui est trop forte ou trop compacte, la sorte de mobilité convenable pour que les plantes qu'elle doit recevoir aient la facilité d'y pousser et étendre leurs racines. On ameublit les terres fortes et compactes par le mélange soit de terres sâbleuses, soit de terres de décombres : les terres sâbleuses au contraire et celles qui manquent de tenacité, acquerront ce qu'il leur faut de liant pour retenir en suffisante quantité les eaux de pluie ou d'arrôsements et les influences aériformes de l'atmosphère, si on les mêle en juste proportion avec des terres compactes, fortes, ou même argileuses. Disons cependant que des améliorations de cette sorte, impossibles ou trop coûteuses pour des champs d'une vaste étendue, ne doivent s'entreprendre que pour des jardins ou des terreins de petite dimension : autrement il serait mieux

de s'en tenir aux cultures que l'expérience aurait fait adopter dans le canton, sans toutefois renoncer à en essayer de nouvelles que le préjugé, la routine, ou l'ignorance auraient empêché d'y admettre. Ainsi, tout propriétaire intelligent, mais établi dans un pays qui manque de prairies, ne doit pas négliger d'en former d'artificielles, au moyen desquelles il pourra nourrir un plus grand nombre de bestiaux, et augmenter à la fois les profits de sa bâsse-cour et la quantité de ses engrais. Disons encore qu'il est des sortes de terres pour lesquelles tout changement est interdit par leur gisement, c'est-à-dire, par leur situation naturelle. Ainsi donc lorsque des tranchées pratiquées dans des terres bâsses, inondées, marécageuses, n'auront pas suffi pour les dessécher, il n'y aura plus de moyen de les utiliser qu'en y laissant venir, ou plutôt en y introduisant les plantes ou les arbres que leur nature y rend propres; tels que des Saules, certains Osiers et Peupliers, des Aulnes, etc. D'autres plantes et même des arbres fruitiers pourraient y venir, peut-être même y avoir une plus belle apparence, mais leurs productions seraient aqueuses et sans saveur.

En général la situation des terres semble être à peu-près l'indice de leurs qualités : celles des plaines étant franches pour la plus part, sont propres aux moissons : on a observé que sur les montagnes, elles sont ordinairement de moyenne qualité, sâbleuses, et sans profondeur parce que les pluies en entraînent l'humus à mesure qu'il se forme, et le portent dans les vallées, où souvent des eaux courantes entretiennent encore une humidité favorable à la végétation. C'est ce qui rend ces terres de vallées si convenables pour y établir la culture des plantes potagères, tandis que les montagnes seront peuplées de bois, et qu'on destinera les plaines aux grandes récoltes.

Engrais et Fumiers. Quelque bonnes que puissent être des terres, les productions qu'on en exige ne tardent pas aussi à en épuiser les sels que l'on doit réparer au moyen des engrais et des fumiers, auxquels on peut suppléer par les assolements, c'est à-dire les changements de culture. Ainsi par exemple, on sème des navets dans le champ qui vient de rapporter du bled; comme dans le potager, on fait venir des épinards, etc., dans la platte-bande où l'on a récolté des oignons, etc., Quant aux fumiers, il est bon de les choisir, et encore de les mêler avec intelligence, soit pour la sorte ou la quantité, soit pour le dégré de fermentation qu'ils doivent avoir subi, selon l'espèce de terre ou de plantes auxquelles on les destine. Celui qui est trop nouveau ne convient qu'aux terres humides. Il est bon qu'il soit consommé à un certain

dégré avant de le répandre sur les terres ordinaires : enfin si on l'a laissé se réduire en terreau, il aura perdu la plus grande partie de sa chaleur, et il n'aura plus de bon effet que dans les potagers et pour les plantes annuelles. Les fumiers de chevaux, ânes et mulets conviennent aux terres fortes ou froides : c'est dans ces sortes de terres qu'on sème encore les fumiers de poules et de pigeons et qu'on verse les immondices des rues, même les excréments humains; mais ces derniers engrais ont le désavantage de communiquer un mauvais goût aux fruits de la terre, tellement que les brasseurs se gardent bien d'acheter des orges récoltées aux environs de Paris et des grandes villes, On croit cependant que les excréments humains réduits, par de certaines préparations, en ce qu'on appelle POUDRETTE, perdent absolument leur mauvaise odeur et n'en conservent pas moins leur vertu fertilisante. On ne met les fumiers de vache et de porc que dans les terres trop meubles, chaudes, ou sâbleuses. D'autres fois on emploie utilement le *terreau végétal*, résultat de plantes consommées; et souvent on le fait dans les terres mêmes qu'on veut fertiliser, en y semant très épais certaines plantes, comme treffles, sainfoins, sarrasins, gesse, etc., qu'on retourne à la charrue au moment où elles vont fleurir. Pour les petites cultures on se contente d'en faire avec des gazons levés en mottes et entâssés, avec des marcs de raisin, de pommes, etc., ou même avec des feuilles qu'on ramasse dans les forêts et les parcs, et qui, mises en tâs, arrôsées et remuées de temps en temps, finissent par fermenter, se consommer, et se réduire en un terreau léger, employé avec succès pour les arbres fruitiers, et qui peut remplacer la terre de bruyère, dans les mélanges propres aux plantes qu'on rempote tous les ans. — Il me suffira de dire que la MARNE, le CRAON ou CRAYON, et l'ARGILE, que souvent on répand sur la terre à l'automne pour les enterrer à la charrue au printemps lorsque l'action de l'air, des gelées et des pluies les a dissous ou divisés, doivent être moins regardés comme des engrais que comme des moyens d'ameublir une terre qui de sa nature a trop de tenacité. On se dispense de répéter le marnage en donnant aux terres, après quelques années, un labour plus profond qu'à l'ordinaire, dont l'effet est de ramener en-dessus ces matières que leur poids et leur ténuité avaient enfouies.

Tout ce qui vient d'être dit sur les engrais et fumiers, convient aux grandes cultures et aux Jardins : il nous reste à parler des terres convenables à la CULTURE DES PLANTES ÉTRANGÈRES *ou* D'AGRÉMENT.

Long-temps on a regardé cette culture comme très difficile, et

et chacun après avoir beaucoup travaillé, et obtenu quelques succès par certains mélanges de toutes sortes de matieres, se gardait bien de divulguer son secret. L'expérience est venue rendre inutiles toutes ces recettes, et prouver qu'il suffit de mélanges, en différentes proportions, de terres franches avec des terreaux animaux ou végétaux; et parmi ces derniers la TERRE DE BRUYERE joue un si grand rôle qu'elle est devenue de premiere nécessité. Tout le monde sait qu'elle est plus ou moins brune ou noire, et qu'elle est le résultat d'un mélange naturel et intime de terres plus ou moins sâbleuses et de décompôsitions de plusieurs sortes de végétaux. Les proportions qu'on y trouve la font distinguer en *terreau*, *terre*, ou *sâble de bruyere.* Enfin il ne faut pas confondre celle que l'on trouve sur les montagnes et dans les bois avec celle qui se forme naturellement dans des lieux bâs et toujours humides. Cette derniere ne peut convenir qu'à certaines plantes tandis que toutes s'accommodent fort bien de l'autre, qui même est indispensable pour quelques-unes, car sans elle il faut renoncer au plaisir d'avoir des plantes alpines, les *Rhododendron*, *Kalmia, Ledum* etc., enfin presque toutes les belles plantes que nous a fournies la Nouvelle-Hollande. *V. aussi* page 165. Quant à la TERRE FRANCHE, elle est jaunâtre ou rougeâtre; la bonne se fait remarquer par un certain liant qui la rend douce et grâsse sous les doigts. Celui qui veut cultiver doit se pourvoir de tâs séparés de cette terre franche et des différentes qualités de terre de bruyere: il doit encore avoir provision de terreau de fumier consommé, de terreau de feuilles, (ce dernier peut en quelque façon remplacer la terre de bruyere, mais il a moins de substance); enfin de terre de gazons pourris ou de taupiniere. C'est en employant ces différentes sortes de terres, ou seules, ou en mélange des unes avec les autres en différentes proportions, comme du tiers, du quart, de moitié etc., qu'il réussira à bien cultiver toute espece de plantes. Il est bon que ces tâs, anciennement faits et qu'il faut remuer deux ou trois fois par an, soient étiquetés afin d'être sûr de trouver au besoin ce qu'on cherche.

De la Multiplication des Plantes.

TOUTES les plantes peuvent se multiplier par le SEMIS: — quelques-unes comme les oignons, etc., par les CAÏEUX et les BULBES: — d'autres par les REJETONS et ŒILLETONS que poussent leurs racines plus ou moins loin de la plante-mere — un bon nombre par les MARCOTTES; — presque toute

par les BOUTURES, enfin les arbres et arbustes se multiplient encore par la GREFFE.

I. SEMIS. C'est le moyen le plus naturel de multiplier les végétaux; il fournit des sujets mieux constitués, plus durables; des races mieux dispôsées à se faire au nouveau climat auquel on desire les habituer. Ce moyen, encore le plus sûr pour les plantes annuelles, est presque le seul duquel on doive attendre des variétés intéressantes.

CHOIX DES GRAINES. Les semis ne réussissent bien qu'autant que les graines auront été choisies les plus mûres, et le plus ordinairement les plus nouvelles: il faut aussi qu'elles soient grôsses et saines. On préfere avec raison celles provenues des fleurs les plus hâtives, parce qu'elles auront eu plus de temps pour se perfectionner: il est encore avantageux de les avoir laissées jusqu'au moment des semis dans leurs enveloppes naturelles où elles auront éprouvé moins d'altération; c'est pourquoi le Cultivateur intelligent ne fait battre ses grains, les Pois, Fêves, etc., destinés aux semailles, et n'extrait des cônes les semences des Pins, Sapins, etc., qu'au moment de les confier à la terre. C'est le lieu d'observer cependant que pour les plantes à *fleurs compôsées* telles que Soleils, Chrysanthemes, Artichauts, etc., il y a quelque danger à ne pas extraire les graines aussi-tôt leur maturité, parce que souvent l'humidité les pourrit dans le calyce commun, où souvent encore des insectes qui sont restés cachés les attaquent, ou quelquefois même les consomment entierement. On préfere les semences de la derniere récolte; et ceci est d'obligation pour certaines plantes dont les graines huileuses ne peuvent conserver leur faculté germinative au-delà d'une année. En général les graines de la récolte précédente donnent des plantes plus vigoureuses; mais on croit que dans certaines especes les graines de deux ans produisent des sujets dont les racines deviennent plus fortes, les fleurs plus belles, les fruits plus abondants et de meilleur goût. Enfin les jardiniers qui cultivent les Melons donnent la préférence aux graines de six et huit ans. — Il est des semences qui conservent leurs facultés germinatives pendant un très long temps: j'ai vu germer des graines de Sensitive qui avaient plus de vingt ans, et des Haricots qui en avaient quarante. Sans doute ces semences devaient de n'avoir pas subi d'altération à quelques circonstances, comme d'avoir été gardées à l'abri de l'influence de l'air, de la lumiere, de la sécheresse, de l'humidité, etc.

PRÉPARATION DES GRAINES. Le plus grand nombre n'en exige point; mais il en est qui étant munies de poils, comme

celles de Carotte, ou d'aigrettes, comme celles de Scorsonnere, d'Anémones etc., se pelotonneraient et seraient semées très inégalement si, avant de les répandre, on ne les frottait entre les mains dans de la cendre ou du sâblon. D'autres trop petites, comme celles des Campanules, etc., doivent être mêlées préalablement avec du sâble fin ou de la terre tamisée et seche. Il en est dont on accélere la germination par un séjour plus ou moins long dans de l'eau pure : c'est ainsi qu'avant de semer les Pois, Haricots, Fêves-de-marais, et autres, on les fait tremper au moins 24 heures.

CHAULAGE. Les bons Cultivateurs sont dans l'usage de faire tremper le bled et d'autres céréales dans du jus de fumier épaissi par de la chaux qu'on y a éteinte : on les fait ensuite sécher à l'air, puis on les seme. Cette opération a le double avantage d'éloigner les rats, les oiseaux, les insectes qui en voudraient faire leur pâture, et d'enduire chaque grain d'un engrais qui lui profite et le préserve de certaines maladies.

STRATIFICATION. Quelquefois pour conserver certaines graines que le froid de nos hivers ou toute autre cause empêchent de semer avant le printemps, on les met, vers le mois de novembre, lit-par-lit avec du sâblon frais, mais non mouillé, dans un pôt ou dans une caisse qu'on ferme aussi-tôt et qu'on porte à la cave, ou qu'on enterre au pied d'un mur au midi, assez profondément pour que les graines n'aient point à redouter l'atteinte du froid. Au printemps on retire la caisse; on en ôte les graines dont quelques-unes auront déjà germé, et on les plante aussi-tôt. On traite de cette maniere les Noix, les Noyaux, les Amandes, et encore les graines d'Ormes, de Hêtres, etc., qui semées à l'automne et ne devant germer qu'au printemps, deviendraient pendant l'hiver la proie des mulots et campagnols. D'autrefois les capsules ou noyaux trop durs sont usés sur un grès par le bout qui doit donner issue à la radicule.

EPOQUES DES SEMIS. En suivant l'indication de la nature, il faudrait semer toutes les graines aussi-tôt qu'elles ont acquis une parfaite maturité, c'est-à-dire à l'époque où chaque végétal laisse tomber les siennes. Cette époque est de rigueur pour quelques-unes qui ne germent plus si elles ne sont mises aussi-tôt en terre, ou qui mettent beaucoup plus de temps à lever si l'on attend le printemps pour les semer; [Fraxinelle]. Le moyen d'envoyer au loin ces sortes de graines est de les mêler aussitôt dans de la terre ou du sâblon frais et enfermés, que l'on répandra sur d'autre terre aussitôt que ces graines seront arrivées à leur destination. Beaucoup de semences germant peu de temps après qu'elles ont été semées, et le

jeune plant devenant alors difficile à défendre contre les rigueurs de la mauvaise saison, on a pris le parti de ne les semer qu'au printemps. Heureusement ce retard, obligé dans les contrées septentrionales, est de peu d'importance pour les plantes les plus utiles à l'homme. Au reste, à quelque époque et quelques graines que l'on seme, il est prudent de choisir un temps couvert et disposé à la pluie, circonstance à laquelle néantmoins on est obligé quelquefois de suppléer par des arrôsements.

MODES DES SEMIS. Ils varient selon la nature des végétaux, le volume des graines, et selon qu'ils sont faits en plains champs ou dans des jardins. Les plantes étrangeres ou délicates exigent encore des soins et un mode différents. Il n'est pas besoin de dire que la terre doit avoir été préalablement ameublie par des labours, et amendée ou composée convenablement.

A LA VOLÉE. On suit ce mode en plaine campagne pour les froments, les fourages et autres plantes de grande culture dont les semences se recouvrent quelquefois à la charrue, le plus souvent à la herse, d'autre fois en promenant dessus des fagots d'épines. Ce semis se fait plus ou moins épais selon que les plantes doivent tenir de place. Le Lin et le Chanvre se sement dru si l'on recherche la beauté et la longueur de la filasse, parce que les plantes pressées les unes contre les autres s'élevent davantage et se ramifient moins : on doit semer beaucoup plus clair si l'on préfere la quantité et la qualité des graines. — On seme aussi *à la volée* et en plates-bandes dans les Jardins-potagers, sauf à éclaircir ensuite si le plant est trop dru. Ou l'on recouvre au râteau, ou l'on se contente de répandre également quelques lignes de terreau bien consommé dont l'effet sera de fournir des sucs nutritifs au semis, et d'empêcher que la terre ne se desseche ou ne se plombe.

EN RAYONS. Quelquefois, même en plaine campagne, on seme en rayons les plantes qui auront besoin d'être sarclées et binées, ou qu'il faudra butter comme les Feves-de-marais. C'est le seul mode employé dans les Jardins pour certaines plantes potageres qui se cueillent feuilles à feuilles, telles que les Epinards, l'Oseille; ou que l'on butte pour augmenter leurs productions: [Feves-de-marais]. — C'est pour la même raison que ces dernieres peuvent encore être semées *en touffe* de cinq à six dans des *potelots* ou *pochets* qui sont des trous faits avec la houe, et dont la terre reste sur les bords pour à certaines époques être rapportée sur les plantes. Ce mode est également suivi pour les Pommes de-terre, le Maïs, etc.

Il est des semences qui se mettent *une à une* dans des trous espacés également et symmétriquement, auxquels on donne

une profondeur proportionnée au volume de la semence. Les plus grôsses, comme les Noix, ne doivent pas s'enfoncer au-delà de trois pouces : pour les plus menues, il suffit souvent de les appliquer au sol par une simple pression de la main ou des pieds ; le terrein s'approprie ensuite par un léger coup de râteau. Des graines trop enterrées se corrompent ; ou si elles se conservent, elles ne germeront que lorsque quelques circonstances les aura rapprochées de la surface de la terre : ce qui peut n'arriver qu'après un très long espace de temps.

Les semis de certaines plantes potageres ou d'agrément, soit étrangeres ou délicates, se font, mais avec précautions, ou en plaine terre ou en terrines qu'on laisse en plein air ou qu'on porte sur couche de plus ou moins grande chaleur, et que souvent encore on couvre de cloches ou de châssis.

En Plaine terre. Dans les potagers, on seme les primeurs en adôs à bonne expôsition ; ce qui n'empêche pas qu'on ne doive quelquefois faire usage de châssis ou de cloches que l'on *borne* ou entoure de fumiers, et qu'encore on couvre plus ou moins de paillassons, en raîson de l'intensité du froid, sur-tout si le semis a été fait à l'automne. — Dans les grandes pépinieres, quelques plantes, arbres ou arbrisseaux, comme *Rhododendron*, *Kalmia*, *Tulipiers*, et autres, se sement au printemps, en plates bandes expôsées au levant, et abritées contre l'ardeur du soleil, soit par des paillassons droits attachés à des piquets, soit par une palissade d'arbres verts, (et sur-tout de Thuyas) : et comme le jeune plant ne se repique pas la même année, on le garantit de la gelée par d'autres paillassons pôsés sur des traverses attachées à des piquets qu'on place et enfonce aux coins et à la bordure de la plate-bande, et dont on proportionne la longueur à la hauteur du jeune plant. Souvent encore on doit entourer cette plate-bande d'une épaisseur suffisante de litiere seche. Les paillassons se relevent toutes les fois que la température le permet. Les semis de ces arbres se font en terre de bruyere un peu pressée avec le plat de la main : on répand aussi tôt la graine aussi également qu'il est possible, puis on tamise par dessus une épaisseur de deux lignes de terre de bruyere qu'on recouvre d'un lit fort mince de mousse hachée très finement, et dont l'effet sera d'entretenir une certaine humidité sur la terre, et surtout d'empêcher que la pluie ou l'eau des arrôsements (qu'on ne doit faire que de très haut), ne mettent la graine en tâs, ou ne déracinent le très jeune plant.

En terrines ou en pôts. Ce mode de semis est pour les plantes qu'il faut changer d'expôsition, selon les diverses saisons. Ainsi l'on a semé des Tulipes, différentes sortes

de Fraisiers, etc., que d'abord on doit mettre au levant et à l'abri du soleil du midi ; à l'automne il faut porter les terrines au pied d'un mur au midi, et les y enterrer pour pâsser l'hiver, pendant lequel on aura encore la précaution de les couvrir si le froid est trop intense ou trop long. D'autres plantes plus sensibles, veulent être défendues contre la moindre gelée, ou bien être aidées de quelque chaleur ; les terrines seront donc portées dans l'orangerie ou dans la serre tempérée, et mises aux jours si les graines sont déjà levées, ou si elles doivent germer bientôt. Ce semis doit se faire avec le même soin que les précédents, eu égard au volume des graines, à l'inconvénient de les réunir en tâs ou de les jeter dehors par les arrôsements, etc. : on doit de plus donner aux eaux la facilité de s'écouler en garnissant le fond des terrines ou des pôts de deux bons doigts de grôs sable ou de tessons. — On ne met EN PÔTS et séparées que les graines dont le volume le requiert, et aussi celles auxquelles la transplantation à racines nues pourrait préjudicier, comme les Melons, etc.

SUR COUCHE. On réserve ce mode de semis aux primeurs, aux plantes qui sont délicates, à celles qui nous viennent des régions chaudes ou équatoriales. Les couches s'établissent ou dans des bâches, ou en plein air, mais alors on les dispôse de maniere à ce qu'on puisse y ajouter des réchauds tout au tour, et un ou plusieurs panneaux à châssis en dessus. Elles doivent être faites avec du fumier très moëleux de cheval, mulet ou âne, auquel on laisse pâsser son plus grand feu en le mettant pendant quelques jours en petit tâs. On le remanie ensuite, et l'on en forme des lits bien foulés qu'on monte à la hauteur convenable. Si l'on y entremêle parties égales de feuilles seches ou de tan, on absorbera de l'humidité ; et si l'on a d'abord une chaleur moindre, elle sera plus durable et plus égale. *Voy.* COUCHES à l'article *Melon*, page 56. Lorsque la couche est bien établie, on pôse ses panneaux et leurs châssis, puis l'on introduit la quantité suffisante de tan, de terreau ou de terres convenables, selon les especes de plantes que l'on veut cultiver, et aussi selon qu'on veut les semer à même, ou dans des pôts. Les châssis se tiennent d'abord fermés s'il pleut ; autrement on les ouvre de temps à autre pour laisser évaporer la trop grande humidité. Des bâtons enfoncés dans la couche, et qu'on en retire pour les tâter, indiquent son degré de chaleur. Quand on le trouve convenable, on seme, ou bien on enfonce et range les pôts dans lesquels on a semé, et qu'il est bon d'avoir numérotés. Les châssis se referment, et s'il fait froid, on couvre encore de paillassons

jusqu'à ce que les graines aient germé. Alors on reploie les paillassons dans le milieu du jour pour habituer le jeune plant à la lumiere, et on les remet pour les nuits. Chaque fois qu'on le peut on donne de l'air, et l'on essuie l'humidité qui s'attache soit aux vitres du châssis, soit aux parois des panneaux. Lorsque les couches sont faites dans des endroits clôs et chauds, on peut alors se dispenser de châssis : comme lorsqu'on manque de ces derniers on y supplée par des cloches de verre, ou par des *lanternes* faites de plusieurs morceaux réunis avec des plombs, comme le sont les vitreaux d'église. Plusieurs plantes moins délicates se mettent aussi pour lever sur le bout d'une vieille couche, et demandent moins de soins. On traite ainsi celles qui nous viennent du midi de la France, etc.

Lorsque les couches perdent de leur chaleur, on la leur rend au moyen des RÉCHAUDS; c'est-à-dire d'une épaisseur d'environ un pied (325 millim.) de fumier neuf que l'on tâsse et foule bien tout au tour et dans toute la hauteur des couches. On doit avoir soin que ces réchauds ne fassent point corps avec elles, parce qu'il faut quelquefois les renouveller.

Il est des graines précieuses, comme celles des Bruyeres, qu'on doit craindre de remuer, et qu'à cet effet on seme dans un panier ou dans une terrine que l'on tient plongés au tiers dans un baquet toujours plein d'eau. Il faut avoir soin de les garantir de la pluie qui causerait le dommage qu'on a voulu éviter en s'abstenant du besoin d'arrôser. D'autres semences extrêmement délicates se mettent germer sur une éponge entretenue humide ; puis lorsque les plantes ont deux ou trois lignes, on les met en pôts dans de la terre qu'on rapproche des racines en la mouillant.

II. CAIEU, *Bulbulus*. C'est le nom que les Cultivateurs donnent à de petits oignons qui se forment aux pieds et de la substance des grôs : ils présentent un moyen de plus pour la propagation, mais sans espérance de variétés nouvelles qu'on ne doit attendre que du semis. Les Caïeux ne doivent être séparés des grôs oignons que lorsqu'ils s'en détachent d'eux-mêmes, et seulement encore à l'époque où les feuilles sont tout-à-fait desséchées. On traite les Caïeux comme les oignons d'où ils proviennent, c'est-à-dire qu'on les replante aux mêmes époques, dans les mêmes terres (qui ne doivent pas, dans tous les cas, avoir été fumées depuis quelques années), enfin avec les mêmes précautions, mais à des distances proportionnées à leur volume. Au bout de deux ou trois ans, ils sont souvent en état de donner fleurs.

III. BULBE, *Bulbus*. Ce mot, ordinairement synonyme d'OIGNON, se prend aussi pour un petit corps charnu, herbacé, plus ou moins arrondi, qui naît le plus souvent dans les aisselles des feuilles, [Lis bulbifere]; ou dans l'aisselle des pédicules des fleurs [*Lilium tigrinum*]; ou dans le bâs des tiges, [Tulipes, quelques Ixias]; ou en place des fleurs qui alors ne se sont pas ouvertes, [*Agave fetida*, quelques Aulx]. Ces Bulbes mises en terre deviennent des plantes semblables à celle qui les a produites. — Certains végétaux ont des racines dont les radicules s'enflant en nœuds considérables, deviennent des tubérosités qui séparées, d'elles-mêmes ou par la main de l'homme, et remises en terre, forment de nouvelles plantes: [Pomme-de-terre, Topinambour, *Glycyne Apios*, *Gloriosa Superba*]. D'autres fois une grôsse racine tubéreuse se coupe en plusieurs morceaux qui, s'ils sont munis d'un ou deux ieux, pourront pareillement servir à multiplier la plante: [Pomme-de-terre, Cyclame].

IV. ŒILLETON, *Stolo*: REJETON, *Viviradix*, &c. On appelle ainsi des pousses que certaines racines produisent plus ou moins loin de la *plante-mere*. On les en sépare en automne, si l'on n'a point à craindre que l'humidité de l'hiver ne les fasse pourrir; autrement on retarde cette opération jusqu'au printemps. Si les plantes sont délicates, ou si les œilletons ou rejetons n'ont que peu ou point de racines (circonstance qui les assimile aux boutures), alors on les met avec précaution dans des pôts séparés qu'on plonge ou dans la tannée ou dans une couche plus ou moins chaude, sous cloche ou châssis, et à l'ombre. Quand ils sont repris, on les habitue insensiblement à l'air; puis on les dépotte pour les mettre en place s'il y a lieu. Quelquefois on sollicite les racines à émettre des rejettons, soit en les découvrant dans quelques parties, soit en les soulevant avec précaution jusqu'à la surface de la terre. Il arrive souvent que l'eau des arrôsements tombant toujours au même endroit, déplace la terre et produit le même effet. Il suffit pour quelques plantes, comme le *Volkameria*, de couper les racines en plusieurs morceaux qui, mis en pôts séparément et aidés d'un peu de chaleur, ne tarderont pas à pousser des tiges.

V. ECLAT *ou* SÉPARATION DES RACINES, *radicum divisio*. Un grand nombre de plantes vivaces, et dont les tiges périssent chaque année, présentent encore un moyen de multiplication dans la séparation de leurs racines, qui se divisent naturellement en plusieurs têtes terminées chacune par un bouton ou gemme, appellé TURION, *turio*. On éclate les têtes du tour

de la racine, en choisissant celles qui seraient munies de radicules. Cette opération ne doit se faire que pendant le repos de la plante, avec les précautions recommandées ci-dessus pour la séparation des rejettons; et en observant que celles de ces racines qui craignent le fer doivent se câsser plutôt que se couper.

VI. MARCOTTE, PROVIN; *Propago*, *Mergus*. Moyen employé pour multiplier plus promptement certaines plantes, et sur-tout des arbres et arbrisseaux, qui cependant sont toujours plus beaux lorsqu'ils sont provenus de semences. On l'appelle encore COUCHIS ou COUCHAGE, PROVINS, lorsqu'il s'agit simplement de *coucher* en terre et d'y retenir avec des crochets de bois les branches qui, en étant les plus voisines, sont assez longues pour que leur extrémité supérieure puisse en sortir; mais ces branches, (que toujours il faut dépouiller de leurs feuilles dans la partie qui doit être enterrée), ont quelquefois besoin d'une préparation qui les dispôse à émettre plus promptement des racines. Cette préparation consiste soit à les tordre, soit à les inciser obliquement jusqu'au tiers ou à moitié de leur diametre; et quelquefois on continue cette incision dans la longueur supérieure, comme cela se pratique pour l'Œillet. Je ne sais qui a trouvé le moyen de décider les arbres les plus rebelles, en insérant dans la fente un morceau d'éponge humectée, dont l'effet est d'entretenir la marcotte dans une humidité continuelle qui avance de moitié du temps ordinaire la production des racines. D'autres fois on se contente d'intercepter la seve par une ligature faite au-dessous du nœud qui doit être enterré, avec du fil ou de la ficelle cirés ou poissés, ou même avec du fil d'archal, comme pour les Grenadiers: c'est ce qu'on appelle *Marcotte par* STRANGULATION. Il faut alors ne pas trop serrer de peur de blesser l'écorce, mais aussi serrer assez pour forcer la seve descendante à former, en s'arrêtant, le bourrelet et les mamelons d'où les racines doivent sortir. Si les branches placées trop haut, refusent de se plier jusqu'à terre, on les prépare s'il en est besoin, et l'on introduit la partie préparée dans un pôt fendu en deux, et dont on rejoint les deux moitiés, ou dans un cornet de plomb; et l'un et l'autre, soutenus comme il aura été possible de le faire, seront ensuite remplis de la terre convenable, que sur-tout il faudra garantir du trop grand soleil et entretenir humide, soit par des arrôsements, soit par une espece de siphon pratiqué au moyen d'une mêche de coton qui, en touchant par son bout inférieur la terre de la marcotte, lui transmet insensiblement l'eau contenue dans un pôt suspendu plus haut, et dans laquelle trempe l'autre

bout de la mêche. Ces sortes de marcottes étaient connues des anciens, puisque Pline les décrit. Il est prudent de les visiter souvent pour s'assurer que rien ne se dérange. — M. NOISETTE, Cultivateur-Botaniste et Pépiniériste, rue du Faubourg St. Jacques, à Paris, a inventé des *Lanternes à Marcottes* qu'ont adoptées les Cultivateurs et le Jardin des Plantes lui-même. Elles consistent en morceaux de verre à vitre, qui taillés et réunis avec du plomb, représentent une pyramide tronquée et renversée. Employées au lieu des pôts ou des cornets de plomb, ces lanternes demandent à être enveloppées de mousse pour éteindre l'ardeur des rayons du soleil, mais elles ont le précieux avantage de donner la facilité de voir à travers si les marcottes font des racines. La nature de la plante et la saison font qu'elles mettent plus ou moins de temps à en donner: quelles qu'elles soient, il faut se garder de les couper avant de s'être assuré si elles en ont véritablement jeté. *Voyez* les articles ŒILLET, GRENADIER, RHODODENDRON.

Les Cultivateurs appellent MERE une plante quelconque d'un certain volume que l'on dispôse de maniere que ses branches pliées, enfoncées et retenues par des crochets dans la terre environnante et préalablement ameublie, puissent y prendre racines, après toutes fois avoir subi les préparations qu'on aura jugé nécessaires. D'autre fois on fait une mere avec un grand arbre dont on coupe le tronc rez-terre; ses racines supérieures poussent alors un grand nombre de drageons qu'il est facile de séparer, ou bien de coucher pour en faire des marcottes. Ce moyen de multiplication par marcottes a été indiqué par la nature qui a donné aux branches pendantes ou traînantes de certains arbres, aux FILETS, COULANTS, ou COURANTS de quelques plantes la faculté de prendre racines dans touts les points où elles touchent la terre. [*Decumaria*, Ronces, Fraisiers, Pervenche, etc.].

VII. BOUTURE, *Talea*, *Taleola*. M. AUBERT DU PETIT THOUARS a dit fort ingénieusement que le plus petit rameau est un petit arbre implanté dans la branche, comme la branche est un arbre dont les racines sont dans le tronc. Un rameau *déraciné*, c'est-à dire arraché ou coupé de dessus la branche peut faire une bouture, qui mise en terre et y produisant de nouvelles racines, croîtra et deviendra un arbre en tout semblable à celui qui l'a fournie. La bouture est donc un moyen artificiel employé pour la multiplication des plantes, soit qu'on en veuille jouir plutôt, soit qu'elles ne fournissent pas de semences parce que leurs fleurs sont pleines, soit enfin qu'elles ne puissent les mûrir ici à cause de la différence du climat. Ce moyen très simple en apparence, demande cependant des

précautions, même une certaine habitude pour y réussir; et malgré tout on trouve encore des plantes rebelles, sans qu'on en puisse deviner la raison. Il faut, quoi qu'il en soit, ne pas se décourager, faire de nouvelles tentatives, même à toutes les époques et dans toutes les saisons, encore que d'une part, le moment où les plantes sont dans la végétation, et que de l'autre, le printemps et l'été soient sans contredit les instants les plus favorables : on sera peut-être assez heureux pour rencontrer enfin les circonstances qui doivent amener le succès. Il s'agit d'arracher en talon ou de couper au-dessous d'un nœud ou d'un bouton, mais horizontalement, net, et avec un instrument bien tranchant et très propre, soit une petite branche, soit un tronçon de tige, d'une longueur que doivent déterminer la nature et le volume de la plante. Dans le câs où celle-ci conserverait toujours ses feuilles, on les retrancherait, à commencer du bâs jusqu'aux deux tiers de la longueur, en les coupant soit avec des ciseaux, soit avec un instrument bien afilé, et de maniere que l'écorce ne fût aucunement blessée : si la plante perd ses feuilles touts les ans, on coupera de même toutes celles qu'elle aurait avec la même précaution, et aussi en prenant bien garde d'endommager les ieux. Lorsqu'on n'a point à choisir, et que par disette, on est obligé d'employer des branches dispôsées à donner fleurs, on en pince la sommité. Les boutures préparées de cette sorte, (mais toujours en petit nombre à-la-fois de peur que leur extrêmité ne se desseche), seront incontinent mises en terre convenable à leur nature, plutôt forte que trop légere, et toujours préalablement ameublie, même pâssée au crible de fil de fer. Cette opération d'enterrer les boutures doit se faire avec la précaution, 1°. que les ieux ou les nœuds, (au nombre de deux ou trois au plus,) ou bien que le petit bouquet de feuilles laissées se trouve hors de terre; 2°. d'éloigner assez les boutures, soit entre elles, soit des bords de la terrine, pour qu'on puisse les séparer facilement sans trop démotter; 3°. de ne point les enfoncer avec force, comme il arrive trop souvent; ce qui blesse ou fait rebrousser l'extrémité de l'écorce d'où doivent sortir les racines. On évitera cet inconvénient meurtrier, en faisant un trou soit avec le doigt, soit avec un bâton plus grôs que la bouture, et qui ne soit pas pointu. On y place la bouture droit, et on la maintient dans cette direction pendant qu'on remplit le trou, en y faisant glisser de la terre qu'ensuite on rapproche par une pression latérale et modérée, et enfin par l'arrôsement : il est mieux quelquefois de placer obliquement les boutures, qui par cette pôsition ont plus

de moyens et plus de facilité pour émettre des racines. Si les boutures se font en pleine terre, elles doivent être placées dans un endroit frais et ombragé. Si on les fait en terrine, il faut que le fond en ait été garni de tessons ou de grôs sâble qui puissent faciliter l'écoulement des eaux surabondantes de pluie ou d'arrôsement, et qu'ensuite la terrine soit portée dans un endroit à l'abri du froid et des rayons du soleil. Pour les plantes délicates ou d'un climat chaud, il faudra plonger la terrine dans une couche ombragée, plus ou moins chaude, quelquefois encore recouverte d'un châssis : les boutures demandent souvent aussi l'abri particulier d'une cloche de verre trouble ou dépoli, moins grande que la terrine, et dont les bords enfoncés en terre interceptent l'air extérieur sans intercepter la lumiere. On rend cet air insensiblement aux boutures lorsque des pousses nouvelles annoncent qu'elles ont pris racines : si la plante dont on veut les faire, est tendre ou succulente, alors on préfere le sâblon pur à la terre, dans laquelle cependant on les met ensuite lorsqu'elles ont jeté quelques racines. Quelques-unes de ces boutures pourront, après leur séparation, avoir besoin d'être remises sur couche tiede et à l'ombre jusqu'à ce qu'elles aient repris; enfin il sera bon de préparer, par des ligatures faites avec un fil ciré ou même un fil d'archal, les branches destinées à faire des boutures, quand les plantes s'y montrent rebelles. On les sépare, en coupant à l'endroit de cette ligature, lorsque le bourrelet qui doit émettre les racines s'est formé au-dessus. Tandis que les boutures se font, on a soin de tenir la terre propre et suffisamment fraîche ; celles qui sont couvertes de la cloche de verre seront arrôsées, s'il en est besoin, entre les bords de la terrine et ceux de la cloche. Quant aux boutures des plantes grâsses, il faut absolument laisser dessécher la plaie de l'amputation ; on s'abstient donc de les planter pendant quelques jours, et l'on n'arrôse la terre que pour l'approcher des boutures qui autrement pourriraient. Le succès deviendra plus certain si les boutures se font dans le pôt même où est la plante-mere dont les racines alors absorberont l'humidité qui serait de trop pour les enfants : on les sépare à l'époque où l'on change le vâse et la terre. Enfin on peut faire ou au moins préparer dans l'eau les boutures de plusieurs plantes, et sur-tout de celles qui aiment l'humidité, comme le Laurier-Rôse. Cela se pratique aussi pour la Crossette, *Clava*, *Malleus*, *Malleolus*. Voyez Vigne page 159. — Je ne dois pas omettre de dire que l'on parvient à faire des *boutures* avec des feuilles seules et détachées des branches. On y réussit journellement pour certaines plantes grâsses; [*Rochea falcata*, *Crassula Cotyledon*, *Co-*

tyledon orbiculata, et autres]. J'ai vu des feuilles d'Orangers et d'*Aucuba Japonica* donner aussi des racines.

VIII. GREFFE, *Insertio, insitio*. C'est un moyen très artificiel de propager l'arbre ou l'arbuste dont on fait câs, en le plantant, si j'ôse m'exprimer ainsi, sur un autre arbre qui l'adoptera et le nourrira à ses propres dépends, pourvu toutefois, qu'il y ait entr'eux une certaine analogie. Il est reconnu par touts les cultivateurs que l'effet de la greffe est de porter la seve particulierement sur le fruit, d'où il résulte que les arbres greffés, ont moins de vigueur, prennent moins d'accroissement, sont souvent rabougris, et finissent plutôt. — On connaît et pratique plus de quarante especes de greffes, dont la plus grande partie n'est que de curiôsité : je ne dois citer que les plus utiles pour les sortes de cultures dont il est mention dans cet Ouvrage.

1°. EN APPROCHE. Il n'est personne de ceux qui fréquentent les bois qui n'ait eu l'occasion d'y remarquer deux branches d'un même arbre, ou même les branches de deux arbres différents et voisins qu'une direction naturelle aura assez rapprochées pour que, grôssissant chacune de leur côté, elles aient été obligées de s'unir intimement et de ne plus faire qu'un seul corps. Que l'on coupe l'une de ces branches en dessous de leur réunion, et l'on aura la greffe que nous avons appelée *en approche*. Elle réussit pour toutes sortes d'arbres, mais comme il faut absolument qu'ils soient assez voisins pour pouvoir se toucher, on ne l'emploie guere que pour les arbustes délicats qui étant en pôts ou en caisses donnent la facilité, non-seulement de les rapprocher, mais encore de mettre et retenir au niveau et à portée les branches que l'on veut greffer, ou pour mieux dire, souder ensemble. Autant qu'il est possible, on les choisit de grôsseur égale; on les entame toutes deux à mi-moëlle; et après les avoir appliquées l'une sur l'autre et avoir bien fait coïncider les écorces, on les retient par des liens convenables d'ôsier, d'écorce, de corde à-puits effilée, ou enfin de laine, selon leur force ou leur délicatesse. Lorsqu'on s'est assuré qu'elles sont parfaitement soudées, on coupe au-dessous de la soudure, mais à différentes fois et à différentes époques, la branche de l'arbre qu'on veut propager. On devine bien qu'avant de faire cette greffe on doit défendre les arbres contre toute espece d'agitation; et si il est nécessaire par la suite, de les déplacer, on ne doit le faire qu'avec toute la précaution possible pour ne pas r'ouvrir la plaie. Le moment le plus favorable pour opérer cette greffe, est celui où la seve commence à monter. Elle est ainsi que la suivante la plus

usitée pour les plantes de serres chaude et tempérée, où la greffe en écusson ne réussit que très rarement.

2°. En fente, *insitio.* Cette greffe doit se faire au moment où la seve entre en mouvement (fin de février, commencement de mars, etc.), plus tôt ou plus tard, suivant la température de la saison ou l'espece de l'arbre. Elle est à la fois l'une des plus faciles et des plus sûres; et, pour y réussir, voici comme on s'y prend. On coupe sur l'arbre qu'on veut propager, des rameaux, quelque menus qu'ils soient, pourvu qu'ils soient ligneux et garnis d'ieux. Comme on peut les garder pendant quelques jours dans un endroit qui ne soit ni trop chaud, ni sec, on peut donc aussi tirer de loin ces rameaux, avec la précaution qu'ils ne soient ni gelés, ni desséchés en route. Lorsque l'on veut opérer, on coupe à la hauteur qu'on choisit et au dessous d'un œil, s'il est possible, mais horizontalement et bien net, la branche du sujet; on la fend ensuite longitudinalement, soit sur toute la largeur, si elle n'est pas plus grôsse que le rameau à insérer, soit seulement sur un côté si l'on ne veut avoir qu'une greffe, soit tout autour, et, seulement entre l'écorce et l'aubier; si le sujet est grôs et qu'on veuille y insérer plusieurs rameaux. Cette derniere maniere s'appelle *greffe en couronne*, et se pratique sur le tronc des arbres fruitiers déjà vieux; alors les fentes se font avec un coin. Autrement on la pratique, (en prenant assez de précautions pour ne pas se blesser) avec la pointe de la serpette qu'on laisse au bâs de la fente pour en tenir les levres écartées jusqu'à ce qu'on y ait introduit le rameau préparé d'avance. Cette préparation consiste à en rafraîchir le bout, et à le couper des deux côtés bien net et en biseau, à commencer du premier œil, et de maniere qu'il ne reste d'écorce que du côté de l'œil, qui est le point jusqu'où il faut qu'il soit enfoncé dans la fente. Cette opération est bien faite si les écorces se rejoignent bien : on l'acheve en mettant de l'onguent de Saint-Fiacre sur le bout du rameau qui doit avoir deux ou trois ieux et être coupé net, et sur le bout du sujet, aussi-bien que sur la fente. D'autres préferent une compôsition bien fondue et bien mêlée de deux parties de colophane et d'une partie de cire jaûne ou blanche, qu'ils appliquent avec un bâton applati, mais chaude assez pour qu'elle tienne bien sans cependant devoir dessécher les bois : quelquefois on maintient le tout par quelques tours de laine à tricoter. Si le tronc est grôs, au lieu de cette compôsition, il faut nécessairement employer de la terre grâsse délayée, qu'on recouvre d'un chiffon maintenu avec de la corde : on fait pâsser les rameaux par des trous faits au chiffon. Cette greffe s'appelle, en quelques pays,

greffe en poupée : on en use principalement pour les arbres fruitiers.

3°. Greffe anglaise, *Adaptatio*. D'après son nom, l'on peut croire qu'elle nous vient d'Angleterre : elle n'en est pas moins convenable aux arbustes délicats et petits, tels que les Daphnés. On ne peut la pratiquer utilement que lorsque le sujet et le rameau sont d'égale grôsseur, et pour des arbustes encore jeunes.

On coupe bien net et en biseau d'égale longueur la tige de l'arbuste sur lequel on veut greffer, et le rameau de celui qu'on veut enter dessus. Il pourrait suffire de les bien adapter, de les envelopper d'un linge enduit intérieurement de terre grâsse délayée, et de maintenir le tout avec des liens d'écorce, de laine, ou de corde-à-puits effilée. Mais la greffe pourrait se dessouder trop facilement ; voilà pourquoi l'on ajoute à sa solidité en pratiquant a la partie inférieure du biseau de la tige une entaille descendante, et à la partie supérieure du biseau du rameau une entaille ascendante. Les extrémités de chacun se taillent ensuite de maniere à bien remplir l'entaille de l'autre : on ajuste le tout en prenant soin de faire bien coïncider les écorces ; enfin les deux morceaux ainsi appliqués, et de plus enveloppés de linge enduit de terre franche délayée, sont maintenus ferme par des liens suffisants Avant de découvrir cette greffe, il faut être bien sûr qu'elle est bien soudée. Le moment de la pratiquer est celui du mouvement de la seve.

4°. En Ecusson, *Inoculatio*. Jusqu'ici il n'a fallu pour opérer que la scie et la serpette, maintenant il faut se pourvoir d'un instrument fait exprès, appellé Greffoir. C'est une sorte de petit couteau à lame un peu rebroussée, et cependant finissant en pointe ; le manche fait d'ivoire, de bois ou de corne de cerf, est terminé par une languette d'ivoire (et mieux d'os), qui doit être immobile, amincie et applatie par le bout en forme de spatule.

L'opération consiste à introduire entre l'écorce et l'aubier du Sauvageon ou Sujet, c'est-à-dire de l'arbre qu'on veut greffer, un œil enlevé, avec une portion d'écorce, de dessus un rameau de l'arbre dont on desire propager l'espece ou la variété. Voici comment s'exécute l'opération. D'avance on aura préparé, c'est-à-dire ébourgeonné les sauvageons, et remarqué, soit sur la tige, soit sur des branches, les parties lisses et unies de leur écorce, sous lesquelles on trouve convenable d'insinuer les écussons. Ces arbres doivent avoir au moins une année de transplantation, être bien repris, et avoir été arrôsés, si la saison est trop seche. On va couper, sur

les arbres à multiplier, des rameaux de l'année précédente, et munis de GEMMES aoûtées, c'est-à-dire d'ieux bien formés : (ceux placés au bout des rameaux sont rarement assez mûrs). A mesure, on en coupe les feuilles, ou à moitié si leur queue trop courte ne laisse point de prise, ou entieres et de maniere que la queue seule reste si elle est assez longue; puis on enleve l'écusson sur ce rameau avec le soin de ne blesser ni l'œil ni la queue; et afin de mieux réussir, on le cerne auparavant avec la pointe du greffoir. Pour qu'il soit bon, il faut que l'œil soit plein en dessous, c'est-à-dire qu'il y soit resté un peu de bois. On l'appelle écusson à cause de sa forme triangulaire qui lui donne un peu de ressemblance avec les écus des anciennes armoiries. Aussi-tôt qu'il est enlevé, on le tient dans ses levres par le bout de feuille qu'on a laissé, puis on fait sur l'écorce du sauvageon une incision proportionnée en forme de T. L'écorce se sépare de l'aubier en la soulevant de chaque côté avec la languette du greffoir, et aussi-tôt l'on y insinue l'écusson en le glissant de haut en bâs : puis lorsqu'on est sûr qu'il est bien appliqué, qu'aucun de ses bords ou de ses angles n'est replié, on presse de chaque côté les levres de l'incision, pour que recouvrant bien l'écusson, elles ne laissent de pâssage qu'à l'œil qui doit être libre : puis avec de la filasse, des écorces, etc., on fait une ligature dans toute la longueur de l'incision, et de maniere que l'œil seul soit découvert. Quelques praticiens préferent avec raison la laine filée et non tordue à toute autre ligature, parce qu'elle est moins sensible aux influences de l'humidité et de la sécheresse, et que cependant elle est capable de céder tant soit peu aux efforts de la branche qui grôssit. Comme l'eau qui s'insinue dans une greffe peut noyer l'œil ou empêcher l'écusson de se coller, souvent on fait l'incision en ⊥ renversé; mais alors l'écusson doit se tailler la pointe en haut, et se glisser de bâs en haut. J'ai vu pratiquer et réussir cette greffe pour les Orangers et d'autres arbrisseaux délicats. La greffe en écusson est la plus usitée dans les Jardins; mais celle qui a le moins de succès pour les arbrisseaux de serres. Quand elle est faite avec exactitude et célérité, elle réussit sur touts les arbres fruitiers et sur touts autres dont l'écorce joint à quelque épaisseur la facilité de se bien détacher de l'aubier : elle ne saurait convenir ni aux arbres dont l'écorce est trop mince, ni à ceux dont elle serait trop tenace. On la pratique à deux époques différentes; d'abord au mois de mai, parce qu'à ce moment la seve est en pleine marche, et alors on est dans l'usage de couper aussitôt la branche qui vient d'être greffée à quelques doigts au-dessus de l'écusson : le nouvel œil tirant à son usage une partie de la seve qui aurait nourri le bout de la branche supprimée,

ne tarde pas à se développer; c'est ce qui a fait donner à cette greffe le nom de GREFFE A ŒIL POUSSANT. Je dois dire ici que souvent le nouveau bourgeon ne se trouvant pas assez aoûté, devient trop susceptible d'être attaqué par le froid et les intempéries de l'hiver; voilà pourquoi l'on préfere surtout dans les régions septentrionales de ne pratiquer cette greffe qu'en juillet, août, septembre et même octobre, selon la nature et l'âge des arbres qu'on y soumet, ou plutôt selon l'état de leur seve. Alors on ne retranche rien de la branche du sauvageon : l'œil nouvellement inséré reste vert, mais sans profiter, jusqu'à ce que la seve du printemps le dévelope. Au mois de mai seulement, et quand par un premier développement on s'est bien assuré de sa bonté, on coupe la branche du sauvageon à quelques doigts au-dessus de l'écusson pour ne retrancher ce surplus que lorsque le nouveau bourgeon aura pris assez de force pour résister à la violence du vent, au poids ou à la brusquerie d'un oiseau qui viendrait s'y pôser, et dont l'effet serait de le décoller. Cet excédent peut être le point d'appui auquel on assujétira le bourgeon à mesure qu'il s'allongera. Comme dans cette derniere greffe l'œil reste dans un parfait repôs pendant toute la mauvaise saison, on lui a donné la dénomination de GREFFE A ŒIL DORMANT.

Par tout ce qui vient d'être dit on a pu concevoir qu'il était possible de placer plusieurs greffes sur le même arbre, souvent encore sur la même branche, et de se procurer ainsi des jouissances utiles ou seulement agréables. J'ai vu des Robiniers communs produire des effets très pittoresques au moyen de greffes de Robinier inerme que j'avais conseillé de placer à chacune des extrémités de leurs différentes branches, coupées à des longueurs différentes. D'autrefois on se procure aussi le plaisir de faire porter à un même arbre plusieurs sortes de fleurs ou de fruits; mais aussi arrive-t-il que ce plaisir n'est pas de longue durée parce que l'une des greffes fait périr toutes les autres, en attirant à elle seule la seve du *sujet*. Des variétés de la Rôse cent-feuilles peuvent bien se greffer sans inconvénient sur un même Eglantier, mais l'équilibre sera rompu, et peut-être périront-elles, si l'on y mêle une greffe de la Rôse muscate, qui seule épuisera les autres et leur survivra. Il est essentiel pour le succès des greffes qu'elles ne soient placées que sur des sujets qui aient de l'analogie avec elles; et cette analogie doit moins se préjuger d'après l'identité de famille, le port, et des ressemblances extérieures, que d'après la nature et la forme du fruit. Des greffes d'arbres à noyaux ne prendront pas, ou plutôt ne dureront pas, sur des arbres à fruits à pépins.

On ne doit greffer toutes les sortes de Pommiers que les unes sur les autres ; le Poirier se greffe pareillement sur sauvageon de son espece, sur toutes les autres sortes de Poiriers et aussi sur Coignassier. Le Pêcher, l'Amandier, l'Abricotier, le Prunier peuvent réciproquement recevoir leurs greffes : la nature du sol, et l'espece de fruit qu'on veut avoir, indiquent dans quelle espece de ces arbres on doit choisir son sujet; et l'on trouvera à l'article de chacun d'eux ce que l'expérience a appris à cet égard. Enfin disons encore que les Cerisiers ne réussissent bien que sur les Merisiers et autres arbres de leur espece. — A quelque époque que l'on pratique la greffe, sur-tout celle en écusson, on doit avant de s'y décider consulter l'état de l'atmosphere et celui du sujet. Il faut que les arbres soient assez en seve pour que l'écusson et l'écorce se détachent bien : on doit encore se garder d'opérer soit avant, soit pendant la pluie qui noyerait l'œil et dissoudrait la seve : il est très heureux de pouvoir greffer le lendemain d'un jour de pluie et lorsque le temps a l'air assuré : enfin beaucoup de praticiens préferent le matin à toute autre heure de la journée. Dans la greffe en écusson, la partie de queue ou de feuille laissée ne tarde pas à se dessécher et à tomber d'elle-même, ce qu'on peut regarder comme un premier bon signe de réussite qui deviendra de plus en plus certaine au moyen de quelques soins ultérieurs, comme de tenir frais le pied du *sujet*, sur-tout si la saison devient seche ; de relâcher les liens afin que la seve ne soit pas empêchée d'aller nourrir l'œil ; de maintenir par des liens ou tout autre moyen le nouveau bourgeon que le vent ou quelque froissement pourraient décoller : enfin s'il s'allongeait trop, il serait convenable de le rabattre à deux ou trois ieux pour le forcer à pousser du bâs et à se ramifier. Avertissons encore qu'en général les arbres se trouvent bien mieux d'être greffés en place lorsqu'ils sont bien repris que d'être transplantés après avoir été greffés.

Éducation des Végétaux.

Beaucoup de plantes de grande culture, telles que les Céréales et autres, n'exigent presque plus de soin, à compter du moment où elles ont été semées convenablement jusqu'à celui où on les récoltera, si ce n'est peut-être d'être *échardonnées* s'il y a lieu, ou *éclaircies* quand elles sont trop drues, ou enfin de subir une espece de *tonte*, soit avec des instruments, soit en y faisant pâsser des moutons, si d'elles-mêmes

elles ne *tallent* pas assez, c'est-à-dire si elles ne prennent pas assez de pied. Les prés encore peuvent être arrôsés dans les grandes sécheresses s'ils sont bâs, ou que des eaux naturelles ou artificielles puissent au moyen d'écluses être forcées de les couvrir pendant quelques heures. Quant aux plantes qui pourraient avoir besoin d'être *sarclées*, *binées* ou *buttées*, comme les Féves-de-Marais, le Maïs, etc., nous avons déjà vu qu'on devait les semer en rayons ou en potelôts pour faciliter ces diverses opérations. Le plus grand nombre de nos plantes potageres nous étant venu de climats plus chauds que le nôtre, demande aussi des soins particuliers indiqués à chacun de leurs articles. Ces plantes, et celles d'agrément lorsqu'elles n'ont pas été semées une à une, ne tardent pas à avoir besoin d'être séparées et *repiquées*; souvent même il faut les *transplanter* à plusieurs fois, et lorsqu'elles sont en caisse ou en pôts, les changer de vâses pour leur en donner de plus grands lorsqu'elles ont pris de l'accroissement, et renouveller leur terre qu'elles auraient pu avoir épuisée. Toutes doivent être aussi *labourées*, *binées*, *sarclées*, *arrôsées*. (*Voyez* ces mots au Vocabulaire). Enfin les arbres fruitiers exigent de plus la TAILLE, l'ÉBOURGEONNEMENT, le PALISSAGE, comme d'autres auxquels on veut donner certaines formes demandent à être ÉLAGUÉS OU TONDUS.

SÉPARATION, REPIQUAGE. C'est l'opération de séparer et replanter en pôt, en place, ou en plate-bande et à des distances convenables, les individus provenant de semences, et qui sans cette opération ne tarderaient pas à être trop pressés les uns contre les autres, et finiraient par se nuire, même par s'étouffer réciproquement. En grand le repiquage et la transplantation se font *à nud* et au plantoir; c'est ainsi qu'on en use avec les légumes et les salades dans les Marais et les Jardins-potagers; avec les fleurs qu'on répand annuellement en grand nombre dans les Jardins, comme Reines-Marguerites, Œillets-d'Inde, etc. Enfin les arbres se transplantent aussi *à nud* dans les Pépinieres. Cette opération cependant retarde au moins les plantes, et souvent les fatigue au point qu'il est rare qu'elles ne perdent pas quelques-unes de leurs feuilles malgré les arrôsements et les abris qu'on leur prodigue pendant quelques jours. D'un autre côté, l'usage du PLANTOIR est funeste, en ce que faisant un trou plus profond que n'est longue la racine de la plante, celle-ci souvent s'enfonce trop bâs par la suite : d'ailleurs les racines comprimées dans la terre qu'on presse autour d'elles, ne peuvent y insinuer leur chevelu; ou bien il arrive encore que pressées seulement au collet, les racines sont suspendues sans être enterrées par le bâs, ce qui

cause leur chancissure et bientôt la mort de la plante. Pour ce qui est des plantes délicates ou précieuses, on fera mieux de les semer, soit une à une dans des pôts séparés, et proportionnés à l'accroissement que d'abord doivent prendre les racines; soit en nombre dans des terrines ou à même la couche, mais éloignées les unes des autres à une distance proportionnée et suffisante. Dans le premier cas, on laisse un peu sécher la terre pour dépôter sans que la motte se brise; on la place ensuite où l'on veut, et la plante n'en souffre aucunement. Dans le second cas, on laisse encore sécher la terre, et après l'avoir ôtée de la terrine en masse, on emploie un outil bien tranchant pour diviser la motte en autant de parties qu'il y a de plantes, et ces morceaux se remettent dans les vâses proportionnés ou en place. Si le semis a été fait sur couche, on prépare des mottes autour de chaque plante, et on les enleve facilement sans qu'elles soient brisées. Mais s'il n'y a pas eu de possibilité de lever les plantes en motte, alors il faudra soulever doucement la terre pour la briser sans blesser les racines. Le jeune plant séparé doit être mis en terre bien ameublie, où l'on étend ses racines entre lesquelles on insinue de la terre bien émiée et qu'on ne presse qu'autant qu'il faut avec la main pour assurer la plante. De quelque maniere qu'on ait fait le repiquage, il faut arrôser grandement sur le champ; les plantes doivent aussi être portées à l'ombre ou au moins abritées du soleil jusqu'à leur parfaite reprise. Il est bon encore de bassiner touts les jours pendant quelque temps: d'autres plantes délicates ont besoin que leurs pôts soient plongés en couche tiede: enfin il faut encore le châssis à quelques-unes.

Transplantation. Des plantes déjà repiquées en pleine terre, ayant pris un nouvel accroissement, ont besoin d'être éclaircies ou transplantées de nouveau: alors on en ôte de deux l'une, ou bien on les leve toutes, et elles se replantent ailleurs avec les mêmes précautions et les mêmes soins que ceux indiqués pour le repiquage, si ce n'est qu'on les met à des distances plus éloignées, toujours égales entr'elles, et symétriques. Les arbres sur-tout craignent d'être trop pressés, car ils croîtraient trop en hauteur, sans que leur tige pût prendre assez de corps, ni donner naissance à des branches latérales qu'il faut se garder de retrancher trop tôt. L'époque de la transplantation est aussi souvent celle où l'on coupe le Pivôt, si cela est nécessaire et possible sans inconvénient. Tout le monde sait que c'est une racine quelquefois unique, toujours plus considérable que les autres, et dont l'inclination est de s'enfoncer perpendiculairement en terre. Les plantes

pivotantes réussissent mal à la transplantation, [Carotte, Pavôt], et demandent un sol profond : il leur arrive toujours de languir et quelquefois de périr lorsqu'on a coupé leur pivôt. Cependant, l'expérience a prouvé que cette mutilation était salutaire à certains arbres [Chêne, Amandier, etc.,] qui doivent être transplantés plusieurs fois, et qui périraient souvent dès la premiere, si on ne la leur faisait subir. Son effet est de forcer ces arbres à pousser des racines latérales et du chevelu en grande quantité : elle les met aussi plus tôt à fruit. Quelques personnes sont dans la pratique de faire le retranchement du *Pivôt* avec l'ongle aussi-tôt la germination.

La transplantation se fait ordinairement à l'automne, et cependant se differe jusqu'au printemps si le terrein est trop humide : on attend pour les arbres verts le moment où ils entrent en seve, c'est-à-dire avril ou mai, à moins qu'étant en paniers ou en pôts ils puissent être transplantés à toutes les époques sans en éprouver aucun dommage. Quant aux arbres trop grands ou pris en pépiniere, il faudra bien les transplanter à nud; mais il n'y aura rien à retrancher des branches ni des racines si celles-ci n'ont été ni blessées, ni tiraillées, ni desséchées; ce qui arrivera infailliblement toutes les fois que l'arbre n'aura point été ARRACHÉ (comme on le dit et le fait trop souvent), mais qu'il aura été DÉPLANTÉ avec soin, et que ses racines saines, non-écorchées, ni câssées auront été aussi-tôt couvertes de pailles, de mousse ou de toiles, humides et capables d'empêcher qu'elles ne soient atteintes du hâle ou de la gelée pendant le transport jusqu'au lieu où doit se faire la transplantation. S'il fallait envoyer l'arbre au loin, on réussirait à le conserver en très bon état en plongeant à plusieurs fois ses racines entieres dans du jus de fumier épaissi par un mélange de terre franche et grâsse. Cette compôsition ayant pris corps en séchant et s'étant attachée aux racines, on les enveloppe aussi-tôt de paille foulée ou de mousse fraîche, retenues par des liens. Ainsi emballés et transportés au loin, des arbres peuvent être replantés, mais aussi-tôt leur arrivée, sans qu'il soit besoin de retrancher de leurs racines qui sont, pour ainsi dire, restées en terre et qui portent avec elles une espece d'engrais. Alors aussi il faut les planter avec le soin de bien étaler les racines dans la direction qu'elles prennent naturellement, et de bien ménager le chevelu s'il n'est pas desséché. Le tout se range à la main; puis l'on fait couler petit à petit de la terre bien émiée afin qu'il ne reste aucun vuide, et l'on presse à la main, ou tout au plus avec les pieds, mais en se gardant bien de se servir d'aucun instrument; enfin un bon et copieux arrôsement acheve de porter la terre dans touts les interstices où la main n'a pu la faire entrer. Si pour n'avoir

pas pris toutes les précautions que je viens d'indiquer, on a brisé ou écorché les racines, et si le chevelu a été desséché, alors il sera bien nécessaire de le retrancher et de couper les racines au-dessus des blessures : cette amputation doit se faire en pied-de-biche et de maniere que la partie coupée pôse sur la terre. Pour rétablir l'équilibre naturel entre les racines et les branches il faudra bien encore couper de celles-ci : la mesure de ce qu'il reste des unes sera celle de ce qu'il faudra retrancher des autres. Des arbres transplantés demandent quelques soins de plus que les autres pendant un an ou deux qu'il sera besoin de les arrôser pendant les sécheresses, et de labourer, *au crochet et non à la bêche*, la terre de leurs pieds à l'automne et au printemps. — Une certaine épaisseur de litiere mise au pied de l'arbre y conserve la fraîcheur et empêche la terre de se plomber. C'est ici le lieu de démontrer l'abus d'emplir de plâtras le trou dans lequel on plante un arbre. En suppôsant que ces plâtras puissent fournir quelques sels convenables à la végétation, il faut au moins avouer qu'ils laissent entr'eux des vides qui mettent les racines à nud et les font chancir, ce qui occasionne souvent la mort de l'arbre.

Entretien des Plantes.

REMPOTAGE, RENCAISSAGE. Opérations qui consistent à donner aux plantes qu'on ne peut garder en pleine terre des vâses proportionnés à l'accroissement qu'elles ont pris, et en même temps à renouveller la terre qu'elles ont épuisée. Pour plusieurs, il faut attendre que les racines se soient multipliées et aient tapissé le vâse ; pour toutes et surtout pour les faibles, il faut se garder de leur donner des vâses trop grands et une nourriture trop abondante qui les feraient périr. Quand donc on estime que des plantes ont besoin d'être rencaissées ou rempotées, on les dépote, ou bien on les décaisse, puis avec un outil bien tranchant on ébarbe circulairement la motte, et l'on écroûte la terre de la superficie ; avec un bâton un peu pointu on écarte de leur terre les racines déjà raccourcies, afin de couper plus net celles qu'une amputation oblique et trop longue dispôserait à la pourriture, et l'on retranche toutes celles qui seraient chancies ; puis on ajuste cette masse arrondie dans le vâse nouveau de maniere que la plante se trouve bien au milieu ; on introduit ensuite la terre nouvelle et convenable qu'on presse tout autour avec une planche ou avec une spatule de bois, pour ne point laisser de vuide. Enfin on arrôse grandement, et l'on met les pôts à l'ombre pendant

quelques jours. — Il est bon d'observer que pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie ou d'arrôsement, on ne doit jamais négliger de mettre au fond des pôts soit un lit de grôs sâble, soit des tuileaux ou des tessons de poterie placés sur les trous du fond, à l'effet d'empêcher la terre de les boucher, les vers et les racines de la plante de pâsser à travers. Les Jardiniers au lieu de ces tessons emploient à tort les premiers plâtras qu'ils rencontrent, et laissent croire qu'ils mettent de la chaux avec le dessein de tuer les plantes et d'en vendre plus souvent. Celles qui sont délicates, celles qui ont été trop démottées ou qu'on rempote trop tard, ont besoin d'être enfoncées dans une couche plus ou moins chaude pour aider à leur reprise. Le rempotage doit être fait avant de rentrer les plantes : il vaut mieux accélérer cette opération que la retarder, et par conséquent la faire en août jusqu'à la fin de septembre, afin que les plantes aient eu le temps, avant les froids, de s'assurer par l'allongement des anciennes racines ou par l'émission des nouvelles : quelques plantes ne doivent être rempotées qu'au printemps. Quant au choix des vâses, l'expérience a prouvé que les pôts vernissés étaient nuisibles aux plantes, et que celles mises dans des pôts trop grands où elles avaient excès de nourriture, poussaient plus vigoureusement en bois et en feuilles, mais donnaient moins de fleurs.

TAILLE. C'est une opération sans doute contre nature et qui semble devoir abréger la vie des végétaux, mais dont l'inconvénient est bien compensé par la saveur exquise et le volume qu'elle procure aux fruits, et par les formes agréables ou symmétriques qu'elle contribue à faire prendre aux arbres. Elle consiste dans le retranchement total de quelques branches mal placées ou GOURMANDES *, ou seulement de quelques rameaux, et dans l'amputation partielle de beaucoup des autres. Pour bien exécuter la taille, il faut bien connaître la nature de l'arbre qu'on y soumet, et joindre le raisonnement à l'expérience et à l'adresse. J'ai dit à chaque article ce qu'il y

---

BRANCHE GOURMANDE *ou* GOURMAND. On donne ce nom à des jets vigoureux et ordinairement droits, que produisent souvent les branches contraintes ou trop inclinées des arbres fruitiers. La direction des Gourmands donnant à la seve plus de facilité pour y monter, il en résulte qu'ils sont nourris aux dépends des branches à fruits. Le Cultivateur expérimenté sait bien les reconnaître et juger s'il doit les laisser ou les retrancher; car il arrive quelquefois que ces *Gourmands* peuvent suppléer avantageusement des branches trop vieilles ou mal dispôsées : aussi arrive-t-il que quelquefois on en fait naître par la maniere de tailler ou d'incliner les branches. Toutes les branches gourmandes qui partent d'un sauvageon, c'est-à-dire au-dessous de la greffe, doivent être retranchées sans miséricorde, à moins qu'on ne veuille regreffer.

avait d'essentiel à observer : le reste ne pouvant s'apprendre que par la pratique et sous la conduite d'un Cultivateur habile, il me suffira de recommander l'usage d'instruments bien tranchants, et toujours tenus bien propres ; la seve d'un arbre pouvant être mortelle à un autre. Il faut encore que chaque taille soit faite obliquement de bâs en haut, et du côté oppôsé à l'œil que l'on conserve. On connaît plusieurs sortes de tailles ; 1°. La taille proprement dite, et qui se pratique sur les arbres fruitiers mais de manieres différentes selon la forme qu'on veut leur donner, soit d'espalier, et de contr'espalier ou éventail, soit d'entonnoir ou gobelet, ou enfin de quenouille. Il est facile de sentir qu'il faut évider l'intérieur de l'arbre en entonnoir, dégarnir par devant l'arbre en espalier et les deux côtés de l'arbre en éventail.

2°. SECONDE TAILLE *ou* EBOURGEONNEMENT. On appelle ainsi l'action de retrancher les bourgeons nuisibles ou seulement mal placés. Ils sont nuisibles lorsque trop multipliés ou trop vigoureux, ils s'emparent de la seve aux dépends des fruits, etc. Ils sont mal placés lorsque pour un arbre en espalier, ils viennent par devant ou par derriere les branches. Cette opération, pour avoir le succès qu'on en attend, demande à n'être faite que dans un temps opportun, c'est-à-dire à cette époque où les arbres semblent demeurer dans l'inaction ; et cette époque que des temps chauds ou froids, pluvieux ou secs, peuvent accélérer, ou retarder, arrive ordinairement vers le solstice d'été, (fin de juin). Au reste, le Cultivateur exercé s'en rapporte bien moins à l'almanach, qu'à l'état de ses arbres. L'ébourgeonnement fait trop tôt, force l'arbre à pousser de touts ses ieux inférieurs, et le Cultivateur à retrancher les nouveaux bourgeons, ce qui occasionne une grande déperdition de seve, et encore des cicatrices qui déshonorent les branches. M. SIEULE, Jardinier à Praslin, entre Corbeil et Melun, fatigué des mutilations qu'il était obligé de réitérer, et chagrin de voir les traces désagréables qu'elles laissaient sur les branches, a essayé d'un moyen qui lui a paru plus satisfaisant. Du moment où la seve se met en mouvement jusqu'à celui de son repôs, il commence et continue l'ébourgeonnement. Souvent il visite ses arbres, et dès qu'un œil devant produire un bourgeon nuisible ou mal placé, se montre, il le coupe près de l'écorce avec un canif ou un greffoir bien affilé. Par ce moyen, la seve qui aurait été employée à la nourriture de bourgeons qu'il aurait fallu retrancher, tourne au profit de ceux qu'on a jugé à propôs de laisser, et encore au profit des branches qui prennent un accroissement bien plus considérable : enfin les plaies qu'occasionne cette opération sont si petites que bientôt

elles

elles s'obliterent absolument, et l'écorce reste unie et luisante. De cette maniere il est parvenu à garnir près de 700 pieds de murs par 13 arbres superbes, très productifs, et dont le coup-d'œil est enchanteur : sa méthode a été suivie en partie pour les pépinieres du Jardin des Plantes.

Palissage. Cette opération n'est qu'un arrangement symmétrique des branches et rameaux d'un arbre qu'on applique et retient sur un treillage avec des liens d'osier ou de jonc, ou sur un mur nud et enduit, au moyen de bandelettes de drap dont les deux bouts sont fixés dans le mur par un clou. Cette derniere façon s'appelle *Palissage à la loque*, et convient parfaitement aux arbres fruitiers, parce qu'il devient très facile de leur donner la direction qu'on juge à propôs, et même de la changer quand elle ne convient plus. Avant de tailler un arbre on doit le dépalisser; puis la taille exécutée, on le repalisse par parties; et l'on s'éloigne pour mieux juger si l'on a suivi les regles du goût et de la symmétrie, toutefois que cela est possible.

Elagage. On entend par ce mot une maniere de tailler les arbres d'alignement, ceux des grandes routes par exemple, que par la plus mauvaise coutume, on dépouille entierement de leurs branches inférieures, pour ne leur laisser qu'une seule touffe au sommet. Cette maniere très vicieuse leur devient souvent funeste, soit parce que des plaies nombreuses que l'écorce met un long temps à recouvrir, les expôsent à la carie, soit parce qu'elle les empêche de grôssir, et que restant grêles et élancés ils sont sujets à être brisés par l'impétuôsité des vents. Dans les Jardins on pratique une autre sorte d'élagage qui consiste à couper à la même longueur les branches des arbres alignés, de façon que de chaque côté il en résulte une ligne parallele. D'autre fois on se contente de retrancher quelques branches à des arbres trop touffus ou mal formés. Ces opérations se font à la serpe et au croissant, et deviennent d'autant plus rares aujourd'hui qu'elles sont exclues des Jardins-paysages, où l'on veut que chaque végétal conserve à peu près la forme que lui donne la nature.

Tonte. On y soumet les charmilles et autres arbres qu'on plante près les uns des autres et en alignement pour cacher des murs, et ceux dont on veut former des portiques, des vâses, etc. En en coupant une ou deux fois par an les branches de devant, on les force à en pousser de chaque côté et à multiplier les petits rameaux qui donnent les feuilles. La tonte se fait au croissant et aux cisailles, surtout lorsqu'on desire représenter quelque forme avec netteté. Certains arbres se tondent encore

de même après la fleuraison, tels que les Jasmins, les Rôsiers, quelques Cytises. Je ne dis pas que la tonte ne soit nuisible aux arbres puisque ceux à qui on la fait subir annuellement restent toujours petits et rabougris, mais si on la trouve utile pour son agrément, au moins doit-on se contenter de la faire une seule fois par an, et de choisir l'époque du repôs de la seve, soit en été pendant les chaleurs, (et alors on sera heureux de rencontrer un temps couvert et dispôsé à la pluie); soit pendant l'hiver; mais on court le risque que la nouvelle saison ne donne des pousses trop vigoureuses et qui ne tardent pas à gâter toute la symmétrie que l'on a recherchée.

Expôsition. Toutes les fois qu'une plante a pu requérir une expôsition particuliere, je l'ai dit à son article: qu'il me suffise donc d'avertir ici que certaines ne donneront ni fleurs ni fruits, ou que ceux-ci n'arriveront pas à maturité si la plante qui les porte n'est placée de maniere à recevoir directement le soleil du midi: quelquefois cependant ce soleil méridien, si nécessaire à la perfection des fruits, endommage le tronc des arbres au point même de leur causer des écoulements et la mort: on prévient ces accidents en garnissant et la tige et quelques-unes des plus grôsses branches de *tortis* de paille, ou simplement en plaçant au devant des planches de longueur. — D'autres plantes veulent l'expôsition du nord, d'autres celles du levant; quelques-unes se plaisent à l'ardeur du soleil, tandis qu'il en est auxquelles il suffit d'en recevoir l'influence à travers le feuillage mobile des arbres, quoique cependant ceux-ci ne doivent jamais ni les couvrir, ni même les dominer.

C'est déjà beaucoup pour celui qui se livre au plaisir de cultiver, de connaître le pays des plantes qu'il possede ou qu'il acquiert; mais il se trompera sur la maniere de les gouverner, s'il ne sait encore et quelle place la nature leur a assignée; et la hauteur à laquelle elle les fixe, lorsqu'elles croissent sur les montagnes: enfin s'il ne s'est assuré de la température, variable ou constante, de leur climat. Telles plantes originaires de régions très froides, ont pourtant besoin d'être abritées l'hiver dans notre climat de Paris, parce qu'étant cachées pendant long temps sous une épaisseur de quelques pieds de neige, elles éprouvent dans leur situation naturelle un degré de froid, assez considérable, il est vrai, mais égal, et qu'elles supportent bien, tandis qu'elles ne pourront résister à nos hivers à cause de leurs variations alternatives de fortes gelées et de dégels subits, de sécheresse et d'humidité; c'est ce qui oblige à garder en serre froide ou orangerie, une partie des plantes Alpines, celles de Sibérie,

été. Je dois prévenir encore ici que lorsqu'on veut acclimater une plante originaire de pays plus chauds, il vaut mieux soumettre à cette épreuve les sujets provenus de semences que ceux obtenus de marcottes ou de boutures, et qu'il faut les placer à bonne expôsition dans une terre médiocre, même maigre; autrement leurs pousses trop vigoureuses et *non-aoûtées*, seraient susceptibles d'être attaquées par nos gelées et pourraient entraîner la perte totale des plantes.

En outre des soins ordinaires exigés pour les plantes de plaine terre, il en est de particuliers à celles que, pour quelque cause que ce soit, on tient en pôts ou en caisse. D'abord elles doivent être arrôsées plus souvent sur-tout si l'on garde ces pôts hors de terre; sur des gradins, par exemple, ou sur une fenêtre. Alors encore il ne faut pas négliger de les retourner de temps à autre de peur que la lumiere ne les attire trop d'un même côté, et pour que le soleil ne desseche pas celles des racines qu'il échaufferait trop constamment. Voilà pourquoi quelques personnes ont encore la précaution de garnir ces pôts de rouleaux de paille tortillée. Quant aux pôts qu'on enterre pour éviter d'avoir à les arrôser si souvent, et que le vent ne les renverse, etc., il faut 1°. choisir une expôsition convenable que l'on creuse pour y mettre de la terre propre aux plantes qui doivent y être placées; 2°. y enterrer les pôts rez-terre et sur des lignes tirées au cordeau; 3°. ne pas trop les serrer afin que chaque plante garde son port et ne s'allonge pas trop; 4°. les placer en raison de la hauteur des plantes dont les plus grandes doivent toujours occuper les rangs de derriere; 5°. enfin visiter souvent les pôts et les enlever quelquefois de terre pour s'assurer si les racines ne sortent pas par-dessus, ou par les trous et les fentes du fond ou des côtés. Cette circonstance prouve que la qualité de terre dans laquelle on enfonce les pôts, ne peut être indifférente.

Conservation des Plantes.

ABRIS. J'appelle de ce nom tout ce qui sert à défendre les plantes contre les froids, les vents, la trop grande ardeur du soleil, enfin contre toutes les intempéries qui peuvent leur nuire. Des côteaux, un bois qui se trouvent au nord et au nord-est, empêchent les mauvais effets des vents qui soufflent de ce côté, mais ces abris naturels sont insuffisants pour l'Amateur de plantes délicates auquel il faut

encore des abris artificiels, tels que des murs, des haies, des palissades d'arbres verts, des paillassons, une bâche, des châssis, des serres de toutes les températures.

Parmi les plantes que l'on cultive le plus ordinairement et qui sont naturelles à la France ou qu'une longue culture y a acclimatées, il s'en trouve que la rigueur de nos froids tuerait infailliblement, ou dont au moins elle nous priverait pendant l'hiver, si l'on n'avait soin de les couvrir, soit par une certaine épaisseur de litiere seche, ou de feuilles seches ramâssées exprès, soit par des paillassons: ainsi lorsque le froid commence à se faire sentir, on jette quelques pailles sur le persil; on amoncelle des feuilles autour des pieds et des œilletons d'artichauds; on borne et couvre les cloches sous lesquelles on a semé des primeurs. Ainsi encore, au moyen de quelque litiere, on garantit de la gelée les oignons de l'Amaryllis Belladonne, etc., les racines de la Grenadille, et d'autres plantes dont on couvre encore les rameaux de paillassons: des Grenadiers confiés à la pleine terre ont également besoin de couverture. Touts ces abris, sur-tout pour les plantes qui, conservant leurs feuilles, ne veulent pas être privées trop long-temps de la lumiere, doivent s'enlever chaque fois qu'il ne gele pas du tout ou que le froid n'est pas trop fort, pour être remis touts les soirs, et même pendant le jour lorsque la prudence y invite.

Celui qui vit ou seulement est curieux de la récolte de ses fruits, a besoin de se précautionner contre les gelées tardives du printemps: c'est pour cette raison qu'à Montreuil et dans touts les jardins fruitiers bien tenus, on voit les chaperons des murs d'espaliers garnis de chevrons ou de morceaux de fer scellés à distance égale et suffisante pour qu'on puisse y mettre des planches ou des paillassons dont l'effet est d'empêcher que les vapeurs élevées par le soleil dans le jour ne retombent la nuit sur les fleurs. Elles seraient perdues, si imbues de ces vapeurs glacées, elles étaient saisies par le soleil dont les rayons piquants cuiraient le fruit déjà formé, ou détruiraient le bout du pistil, et le rendraient incapable de retenir la poussiere fécondante. Si malgré ces précautions on redoutait encore les effets de la gelée, on y remédierait par des paillassons ou des toiles maintenus assez fermement au devant des arbres pour ne pas craindre qu'agités par le vent, ils ne fissent plus de dommage que la gelée elle-même, en froissant ou faisant tomber les fleurs. *Voyez* article PÊCHER, page 136.

MURS et HAIES. Des carrés qui n'étant pas d'une trop grande étendue seraient entourés de murs hauts de 9 à 10

pieds (trois metres à trois metres et demi), et allignés de maniere que le soleil du midi frapperait directement dans un angle, seront excellents pour recevoir des espaliers, et concentrer la chaleur nécessaire pour accélérer ou perfectionner la maturité des fruits. L'intérieur et l'extérieur de ces carrés fourniront encore une variété d'expôsitions et d'abris convenables à certaines plantes. Si au lieu de murs, on plante des haies, des charmilles, des peupliers, etc. ces salles vertes laisseront à l'air plus de circulation; la chaleur y sera moins réfléchie, moins concentrée, moins vive ; et d'autres plantes y trouveront des abris qui leur seront plus convenables.

Palissades d'arbres verts. On peut bien les regarder comme d'excellents abris pour les plantes qui ayant besoin d'air, redoutent néanmoins un soleil trop ardent ou trop continu : elles ont encore l'avantage de conserver la fraîcheur requise pour certains semis d'arbres et de plantes des Alpes ou du nord de l'Amérique, et de toujours laisser pénétrer quelques faibles rayons de soleil. J'ai constamment vu préférer le *Thuya* occidental à touts les autres arbres verts, et c'est avec raison, parce que la dispôsition de ses branches et la petitesse de ses feuilles empêchent qu'il ne couvre et ne domine les plantes qu'il doit seulement protéger. Lorsque ces arbres sont devenus trop considérables, on les ôte pour en substituer de jeunes plus petits : au moyen de plusieurs palissades de cette sorte, on en a toujours quelques-unes dans les proportions désirées.

Paillassons. Il est certaines plantes auxquelles il convient de n'avoir que le soleil du matin, ou seulement pendant quelques heures de la journée. Lors donc que l'on n'a ni palissades ni murs, ou qu'ils ne sont pas dans la direction nécessaire, on y supplée par des paillassons maintenus droits au moyen de pieus auxquels on les attache avec des liens d'ôsier. Ainsi, quiconque voudra s'assurer une ample récolte de fraises, plantera des fraisiers en plates-bandes abritées par des paillassons; et s'il couvre encore la terre avec des pailles courtes, il parviendra facilement à l'entretenir fraîche, et à empêcher qu'elle ne se plombe, et ne soit portée sur les plantes et leurs fruits par les eaux de pluie et d'arrôsements. Celui qui manque de toiles, doit aussi pendant l'été jetter des paillassons sur les vitreaux des châssis et des serres lorsque le soleil y darde trop fort ou trop directement; mais les paillassons sont de nécessité rigoureuse pour les en bien couvrir toutes les nuits d'hiver, et même quelquefois pendant le jour s'il neige, si le froid est trop intense et que le soleil ne donne point. Ajoutons que, pour ne pas s'expôser

à des pertes considérables, on doit se hâter de jetter des paillassons sur tout ce qui est vitrage, lorsque l'on est menacé de grêle.

Toiles. Elles ont trop peu d'épaisseur pour servir d'abri contre le froid; mais l'Amateur qui veut prolonger ses jouissances, les emploie avantageusement contre le vent, la pluie et le soleil qui bientôt auraient gâté ou détruit les fleurs de choix dont il fait ses planches de parade. Lors donc qu'il les voit suffisamment épanouies et colorées, il ajuste à sa plate-bande soit un berceau portatif construit exprès en fer et haut d'environ quatre pieds et demi (un metre et demi), soit des piquets propres à recevoir des cerceaux, sur lesquels il étend et attache des toiles toutes les fois que le vent, la pluie ou le soleil menacent ses plaisirs. On les y laisse tout le temps du danger; mais seulement depuis dix à onze heures du matin jusqu'à quatre ou cinq du soir, si l'on ne craint que le soleil: rien n'empêche de les relever successivement par les côtés d'où le vent, la pluie, ou le soleil ne viennent point. Des fleurs ainsi ménagées gardent leurs belles formes et tout leur éclat une bonne quinzaine de plus que si on ne les eût pas garanties. On peut couvrir de même les gradins et théâtres où l'on arrange les Œillets, Oreilles-d'Ours, etc. Enfin les toiles et cannevas sont préférables aux pailles et paillassons dont on couvre les cloches et châssis pendant le soleil, parce qu'à l'avantage d'intercepter mieux les rayons brûlants de cet astre, ils joignent celui de ne point priver les plantes de la lumiere qui leur est si essentielle.

Conservation des Plantes étrangeres ou délicates.

Serres. N'est ce pas agir contre le vœu de la nature, dit Séneque, épit. 132, que de désirer des Rôses en hiver, et de forcer, au moyen de chaleurs artificielles, le Lis à donner pendant les frimats, sa fleur qui ne devait paraître qu'en été?.... Laissons déclamer Séneque, et jouissons des avantages que nous procure notre industrie. Sans le secours des Serres, de combien de charmantes fleurs et d'excellents fruits ne serions-nous pas privés? Plusieurs des végétaux qui les produisent ont dû d'abord être recueillis en serre chaude, d'où par succession de temps et d'individus ils ont été relégués en serre de moindre température, pour être en dernier lieu livrés à la plaine terre. J'ai vu donner dans la serre chaude les soins les plus assidus à l'*Anthemis* à grandes fleurs, à l'*Aucuba* du Japon, à l'*Hortensia* et à beaucoup

d'autres plantes qui font aujourd'hui l'ornement habituel de nos plates-bandes. D'autres que l'on tenait rigoureusement dans la tannée n'y sont plus remises, et pâssent les mois de chaleur en plein air. Que le souvenir des conquêtes immenses que nous avons faites par nos serres, nous soutienne donc dans l'espoir d'en faire encore de nouvelles, ne dussent elles être qu'agréables!

Chassis. C'est la plus simple de nos serres; celle dont il est presqu'impossible de se pâsser, pour le peu que l'on veuille cultiver; celle au moyen de laquelle beaucoup de personnes intelligentes et soigneuses parviennent à élever et conserver un grand nombre de plantes. Tout le monde sait qu'un châssis consiste en un coffre de bois, plus ou moins carré et grand, du double plus haut par derriere, et ajusté pour recevoir des panneaux mobiles et garnis de vîtreaux ou seulement de papier huilé. Il en est de petits et portatifs qu'on peut placer où il est besoin: ordinairement on s'en sert à couvrir des plantes livrées à la plaine terre pour qu'elles y deviennent plus belles, mais qui sensibles au trop grand froid, ne peuvent pas toujours pâsser l'hiver sans abri, tels que le Mélianthe, le Balisier, etc. On enleve ces châssis lorsque l'on n'a plus à craindre les fortes gelées. D'autres plus grands se placent à demeure, soit qu'on les pôse simplement sur terre, soit qu'on creuse plus ou moins leur aire pour y établir une couche en fumier, seul ou mélangé de feuilles seches ou de tan, si l'on veut que la chaleur en soit plus douce et de plus longue durée. Pendant l'hiver on emploie ce châssis à conserver quelques plantes délicates; en d'autres temps, à faire reprendre des marcottes nouvellement sevrées, des plantes fraîchement rempottées, des Orangers envoyés de Provence, etc.; enfin on peut y faire des boutures, et dans ce cas, on fera bien de préférer les panneaux en papier huilé, à ceux qui seraient vitrés dont l'inconvénient est de transmettre toujours une lumiere trop vive, souvent de s'échauffer trop, et quelquefois de rassembler les rayons du soleil en faisceaux brûlants qui tuent les plantes. Lorsque ne voulant point de chaleur, on desire seulement éviter le froid, on se contente d'enfouir le coffre d'un pied en terre; tout autour à l'extérieur on creuse une tranchée profonde et large d'un pied, et on la remplit au niveau de terre avec du poussier de charbon: le coffre se garnit ensuite tout-autour, au dehors et à niveau de terre, d'une épaisseur d'un pied ou deux de litiere seche. Un châssis ainsi préparé convient très bien à la culture des *Ixias*, Antholyzes et autres Oignons du Cap et

à beaucoup d'arbustes du même pays, tels que Bruyeres, Struthioles, *Diosma*, etc., mais alors il faudra avoir creusé l'aire du châssis d'environ un pied, et la remettre au niveau avec de la terre de bruyere, soit que les plantes doivent être mises à même, soit qu'on ne doive qu'enterrer les pôts où elles auraient été plantées. Une épaisseur de deux bons doigts de machefer pilé et mis au fond du trou donnera aux eaux les moyens de s'écouler, et empêchera les *lombrics* ou vers-de-terre de pénétrer. Ce châssis doit s'ouvrir toutes les fois qu'il ne gele point, se couvrir de paillassons plus ou moins épais toutes les nuits, et aussi pendant le jour quand il gele et ne fait pas de soleil : enfin on doit en enlever tout-à-fait les panneaux au mois de mai pour ne les replacer qu'en septembre, ou même en octobre. *Voyez* les mots *Ixia*, Bruyere, Melon, etc. Pour les plantes susceptibles de croître en hauteur, on dispôse le premier coffre du châssis de maniere à pouvoir y en ajuster un second que l'on appelle Hausse : et le *coffre* et la *hausse* pour être meilleurs et plus durables doivent être faits en bon bois de sapin, bien plutôt qu'en bois de chêne qui se tourmente et pourrit facilement.

Baches. Après le Châssis, la Bâche est l'espece de serre la plus commune et qui, si l'on y ajuste un poële ou un fourneau peut en quelque sorte suppléer la serre chaude : il arrive même souvent que certaines plantes, qui n'exigent pas la tannée, s'y comportent mieux, parce que n'étant pas excitées par une grande chaleur à faire des pousses trop vigoureuses, elles souffrent mieux ensuite le plein air lorsqu'on les y reporte, ou lorsqu'on enleve les châssis à la belle saison.

1. Beaucoup de Cultivateurs appellent bâches de vastes châssis à bords hauts, et faits en planches fortes et épaisses, ou bien en dalles pôsées de champ, ou même en briques bien cuites et liées avec le mastic inventé par M. Dyl. L'aire de ces châssis étant plus bâsse que le niveau du terrein est moins susceptible d'être atteinte par la gelée ; d'ailleurs rien n'empêche de l'en éloigner encore par des garnitures épaisses de litiere seche ou de fumier établies tout au tour. 2. Chez d'autres les bâches pourraient être regardées comme des especes de serres. Ils font creuser parallelement à un mur haut de huit à dix pieds et expôsé au soleil du midi, une tranchée de douze pieds et demi de large sur quatre et demi de profondeur. Un mur épais de quinze à dix-huit pouces, élevé en moëllons un peu au-dessus du niveau du jardin, et recouvert en dalles pôsées à plat, mais inclinées et faisant saillie en dehors, retient les terres, et supporte des pilastres ou montants, pôsés ou droit, ou tant soit peu obliquement, hauts de deux pieds,

et surmontés d'une traverse dans toute la longueur de la bâche. Le tout est ajusté pour recevoir ou des châssis vitrés ou des croisées à battants. D'autre part, au moyen de corbeaux scellés dans le grand mur à hauteur convenable, on établit en madriers, (qu'on recouvre en plomb), une plate-forme large d'au plus deux pieds : elle doit être bordée d'une piece de bois épaisse régnant dans toute la longueur de la bâche, et appuyée des deux bouts sur les murs latéraux qui du reste doivent être taillés en demi-toît avec au moins quarante-cinq dégrés d'inclinaison. D'autres pieces de bois, appellées *Barres-à-queue*, s'assemblent (*à queue perdue* ou *fermée*), d'un bout dans la traverse qui borde la plate-forme, et de l'autre dans la traverse du bâs que soutiennent les pilastres. Ces *Barres-à-queue* doivent être convenablement éloignées, et ajustées pour recevoir des châssis mobiles, vitrés, et *noyés en attrape-mouche*, c'est-à-dire se joignant si bien que l'eau, la neige ou l'air ne trouvent point d'issue pour pénétrer dans l'intérieur. Sur l'un des murs latéraux s'établissent des dégrés pour monter à la plate-forme, d'où il sera facile de dérouler des paillassons ou des toiles; selon qu'on aura à défendre les plantes contre le froid ou les rayons du soleil. Des traverses en fer placées et vissées dans l'intérieur sur les *barres-à-queue* servent à-la-fois à les maintenir et à pouvoir, au moyen de crémailleres, donner aux châssis l'ouverture que l'on juge à propôs.

Quant à l'intérieur de la bâche, on le dispôse ainsi qu'il suit. D'abord il faut avoir crépi et enduit dans toute leur étendue les murs avec du plâtre blanc et pâssé au sâs : on fait l'entrée de la bâche par celui de ses bouts qui aura paru le plus commode, et l'on y pratique un cabinet vitré où doivent être les dégrés par lesquels on y descend : c'est dans ce cabinet que doit être encore la bouche du poële ou du fourneau si l'on voulait y en établir un. Son tuïau compôsé de cylindres en terre cuite et entrants les uns dans les autres, parcourra la bâche dans toute sa longueur pour aller rendre la fumée en dehors à l'autre bout. Au moyen de cette espece d'anti-chambre, le mur d'entr'elle et la bâche ne sera en mâçonnerie que jusqu'à hauteur d'appui, et le surplus sera en panneaux vitrés, fixes ou mobiles. Une porte placée au milieu, ou bien au tiers du côté extérieur, fera face au chemin qu'on tracera dans la longueur entiere de la bâche, et que de chaque côté l'on bordera par un mur de trois pieds de haut et construit en dalles minces et pôsées de champ, ou en briques mastiquées. Au surplus chacun peut donner à sa bâche les dimensions qu'il juge convenables à ses moyens et

au nombre de plantes qu'il veut cultiver. Le fond des creux formés de chaque côté du chemin se garnit de quelques doigts de machefer pilé grôssierement, et le surplus s'emplit de terres convenables aux cultures qu'on desire faire. — Au mur du fond on adôsse ou palisse certains arbustes grimpants, tels que Bignones, Passiflores, Clématites, etc., dont les rameaux longs et flexibles donnent la facilité d'en faire beaucoup de marcottes. On met encore de ce côté et en plaine terre des arbrisseaux qui y viennent et fleurissent beaucoup mieux que si on les tenait en caisses ou en pôts. Enfin souvent on y couche à plat certains arbustes, comme des Bruyeres, dont touts les jeunes rameaux couchés et retenus en terre par des crochets deviennent autant de nouvelles plantes : la terre alors se couvre de mousse qui y entretient la fraîcheur. — Les châssis du dessus de la bâche aussi bien que les croisées à battants du devant, s'enleveront pendant la belle saison, et seront pôsés à plat les uns sur les autres dans une piece ou sous un hangard, à l'abri de toutes les intempéries. Touts les bois qui servent à ces constructions n'auront une longue durée qu'autant qu'ils auront été imbus d'huile de noix bouillante et peints à deux couches : il faudra encore touts les deux ans leur donner une nouvelle couche de peinture.

Orangerie *ou* Serre froide. Elle est destinée à recevoir pendant la mauvaise saison les arbrisseaux et plantes qui ne pouvant supporter la rigueur de nos hivers, ne demandent cependant qu'à être défendus contre la gelée; et auxquelles il ne faut, pour les conserver dans le meilleur état, qu'une température de deux ou trois dégrés au-dessus de congélation. Il devient donc indispensable d'y placer un poële qui fasse remonter le thermometre à ce dégré seulement, si par un froid trop fort ou trop continu, il était descendu plus bâs. Il n'est pas moins essentiel 1°. d'établir l'Orangerie dans un terrein sec, car l'humidité fait périr encore plus de plantes que ne ferait le froid; 2°. de la faire grande, aérée; 3°. de lui procurer le plus de lumiere qu'il sera possible. Si le terrein était humide, il faudrait en élever l'aire de quelques pieds au-dessus du niveau. Les plantes les plus susceptibles s'y rentrent vers la mi-octobre pour n'en ressortir qu'à la mi-mai : on doit cependant excepter de cette regle les Grenadiers, Lauriers-Rôses, etc., qu'on peut y rentrer plus tard et en sortir un mois plus tôt. Les plantes et arbustes doivent s'y ranger par ordre de hauteur, les plus grands sur les rangs de derriere avec ceux qui perdent leurs feuilles : ceux qui les conservent ou sont plus petits doivent être mis sur les devants pour mieux

jouir de la lumiere. L'Orangerie doit encore être ouverte tant qu'il ne gele pas; on la tient fermée toutes les nuits, et le jour même, dans les grands froids, époque à laquelle les ouvertures doivent encore en être bouchées pendant les nuits par des paillassons. Les plantes veulent être visitées souvent, purgées de leurs feuilles mortes, et de la chancissure qui croît sur elles ou seulement sur la terre de leurs pôts : on ne les arrôse que quand elles en marquent le besoin. Enfin pour les habituer au grand air, les fenêtres et portes se tiennent ouvertes jour et nuit à commencer de la fin d'avril. — Certains arbustes à petit feuillage, tels que les Bruyeres, *Diosma*, Passerines, etc., se comportent mal si on les mêle avec des plantes à larges feuilles; il est donc convenable de les tenir dans une serre *ad hoc*, plus étroite, très claire, et qu'on puisse chauffer à quatre dégrés s'il en est besoin. — Il en faut également une très claire et très seche pour les plantes grâsses du Cap, auxquelles on donne aussi quelquefois un peu de chaleur.

Serre tempérée; Serre chaude. Je ne fais qu'un article de ces deux Serres parce que leur construction extérieure peut être absolument la même pour toutes les deux, comme elle est à-peu-près la même que celle de la bâche numéro 2 que je viens de décrire. Leur meilleure expôsition serait au sud est : heureux celui, qui pouvant les adôsser au mur d'un bâtiment élevé qui les garantirait des premiers coups du froid, pourrait encore, non-seulement établir dans le haut de ce bâtiment une galerie d'où se dérouleraient des paillassons ou des toiles selon le besoin, mais aussi servir par une galerie pratiquée dans le bâs, les poëles nécessaires pour fournir la chaleur convenable à ces serres. Si le terrein est humide, il faudra indispensablement élever les aires de quelques pieds au dessus du niveau du Jardin; dans touts les câs, il sera bon que les murs latéraux et de face se trouvent à hauteur d'appui dans l'intérieur; que les croisées du devant aient au moins 3 pieds (un metre) de haut; et qu'au lieu de murs à chaque bout, il n'y ait que des panneaux vitrés et roulants pour la plupart sur des gonds : du reste mêmes construction, inclinaison et dispôsition que celles indiquées ci-devant pour la bâche n°. 2. Il y aura de l'avantage à placer sur la même ligne la serre tempérée et la serre chaude qui pourront n'être séparées que par une cloison vitrée ou bien par un cabinet dans lequel se trouveraient les portes des poëles et fourneaux dont le surplus et sur-tout les tuïaux conducteurs de la fumée doivent être dans les serres mêmes, où des bouches de chaleur pratiquées dans les poëles doivent

encore se rendre. Si l'on veut que ces tuïaux soient d'une grande utilité on leur fera parcourir la plus grande étendue des serres, et on leur donnera au plus 8 pouces de diametre : ils seront faits de morceaux cylindriques de terre cuite, emboîtés les uns dans les autres, pôsés sur des briques placées de distance en distance et que soutiendrait un petit mur de 15 à 18 pouces de haut, construit au pied du mur d'appui et faisant corps avec lui. A défaut de ces tuïaux cylindriques, on en peut faire de carrés au moyen de deux lignes paralleles de briques pôsées sur le petit mur et recouvertes en tuiles faites exprès et que les poëliers savent bien joindre. Quelque forme qu'on ait donnée à ce tuïau, il doit être isolé du mur d'appui auquel il communiquerait de la chaleur en pure perte. Après avoir parcouru le devant et un bout de la serre, ce conduit de la fumée doit s'élever jusqu'au haut par un tuïau carré de terre cuite, appliqué au mur et qu'il traversera pour rendre la fumée au dehors. Un trou pratiqué extérieurement au bâs de cette partie du tuïau, servira pour y brûler quelques brossailles seches avant de mettre le feu au poële. L'effet de cette précaution sera de rendre plus léger l'air contenu dans le tuïau, et d'appeller la fumée du poële qui s'en allumera mieux et plus vîte. Remarquez que la bouche du poële ou fourneau doit toujours être en dehors pour ôter à la fumée tout moyen de pénétrer dans les serres où elle pourrait occasionner de grands dommages aux plantes. Au surplus que celui qui voudra faire construire une serre, consulte d'abord un bon Cultivateur, et qu'il n'emploie, s'il ne veut pas perdre son temps et son argent, que des ouvriers non-seulement intelligents, mais encore exercés, car sans pratique leur succès sera toujours douteux. Je ne connais personne de plus au fait de la confection des bâches, châssis et serres, que M. Coupery, Menuisier, rue des Bourguignons, n°. 9 ; dont la probité et l'habileté ont fait la juste réputation : je dois avertir aussi que la vitrerie des serres et châssis est une partie essentielle que tout ouvrier n'est pas capable de bien faire, et j'indiquerai encore M. *Toussaint* Petit, rue St.-Victor, n° 7, en face de la rue de Seine, comme très habile dans cette partie qu'il a pratiquée dès son jeune âge au Jardin des Plantes.

Le gouvernement de ces Serres consiste principalement à leur procurer les dégrés de chaleur convenables ; ce dont on s'assure au moyen de bons thermometres de Réaumur dont un sera pendu au mur du fond, et l'autre à un des pilastres de face. Six à huit dégrés au-dessus de zéro suffisent pour la serre tempérée dans laquelle les plantes peuvent ou se pôser sur l'aire même, sur des tablettes ou gradins, ou être enfouies avec leurs pôts dans la terre dont on emplit une

fôsse

fôsse pratiquée soit le long du mur du fond, soit au milieu même de la serre. Les bords élevés de deux pieds et demi à trois peuvent se faire en bons madriers de sapin, en briques, ou en dalles minces pôsées sur champ et retenues par des crampons de fer. Il faut de quinze à vingt dégrés de chaleur pour la serre chaude, dans laquelle on établira encore une tannée pour les plantes des régions équatoriales, dans une fôsse pratiquée comme on vient de le dire pour la serre tempérée et placée de même. Mais le tan ne prend point de chaleur s'il n'est en quantité suffisante : dans ce dernier cas on pourra lui en procurer au moyen d'une certaine épaisseur de bon fumier qu'on mettra en-dessous : ou bien on mélangera ensemble le fumier et le tan, et le tout se couvrira d'une couche d'un pied ou deux de tan pur. Ce mélange a l'inconvénient de s'échauffer trop quelquefois, et de procurer toujours un excès d'humidité contre lequel il faut se mettre en garde si l'on ne veut pas éprouver de dommage. Quant à l'excès de chaleur, on attend qu'il soit modéré; ce dont on s'assure au moyen d'un thermometre ou d'un bâton qu'on enfonce dans la tannée; on regarde l'un, ou l'on tâte l'autre, et quand on a atteint le dégré convenable, on enfonce ses pôts en observant de les alligner et de placer ceux des plantes les plus hautes sur les rangs de derriere.

Les soins à donner à une serre chaude sont pour ainsi dire continuels : le Jardinier ne doit pas manquer un seul jour de visiter ses plantes pour les nétoyer, en ôter les feuilles et bois morts, et sur-tout la chancissure et les cochenilles qui ne tarderaient pas à se multiplier. Touts les huit jours, il faut encore lever les pôts pour s'assurer si les plantes ne poussent pas des racines au dehors, ou par les fentes et les trous du fond. Il faut aussi arrôser touts les deux ou trois jours à-peu-près, tantôt avec le goulot, d'autrefois avec une pomme dont les trous très petits versent l'eau en forme de pluie : de temps à autre il est bon de seringuer de l'eau sur le feuillage des plantes élevées que l'arrôsoir ne peut atteindre. L'eau dont on se sert pour les arrôsements et les aspersions doit avoir séjourné quelques jours dans la serre pour avoir le temps d'y prendre le dégré de chaleur convenable. Chaque jour dans la matinée, il faut renouveller l'air des serres en y établissant un courant au moyen d'un des châssis du haut que l'on tient ouvert plus ou moins, et plus ou moins long-temps, selon ce qu'est la température extérieure. Si le feu a été trop poussé ou que le soleil ait procuré une chaleur à vingt-cinq dégrés, il faut aussi-tôt ouvrir quelques croisées : on les ouvre encore touts les jours pendant la belle saison, mais on les

ferme avant que l'atmosphere ne se réfroidisse. Dans l'hiver et sur-tout pendant les fortes gelées, on doit, aussi-tôt que le soleil ne brille plus, dérouler les paillassons pour conserver la chaleur que les rayons de cet astre ont pu procurer, et d'autrefois pour empêcher l'air extérieur de réfroidir pendant la nuit: les toiles se déroulent aussi pour briser les rayons du soleil quand il darde trop fort. Enfin les châssis s'ouvrent souvent et pendant long-temps, lorsqu'approche l'époque où quelques plantes pourront être mises en plein air. Lorsque la chaleur de la tannée commence à se perdre, on la remue, ou bien on la renouvelle soit en totalité, soit en introduisant moitié de tan nouveau dans autant de l'ancien. Quant au surplus de la chaleur artificielle, on le procure au moyen des poëles qu'on entretient avec du bois ou du charbon-de-terre: le feu s'allume touts les soirs; pendant les froids il a quelquefois besoin d'être renouvellé dans la nuit, et même aussi pendant le jour: bien ménagé et bien conduit il épargne beaucoup de dépense et tellement qu'avec deux cordes de bois, il est très possible d'entretenir, d'octobre à la fin de mars, une serre chaude de moyenne grandeur.

Tels sont les renseignements que le format et le volume *obligés* de ce Livre me permettent de donner: celui qui ne s'en trouverait pas assez instruit ne peut plus se dispenser de consulter le *Botaniste-Cultivateur*, excellent Ouvrage de M. Dumont de Courset.

OBSERVATION.

Dans la crainte de n'être pas parvenu à me rendre assez intelligible lorsque j'ai eu à donner l'explication de certains termes, ou à rendre compte de certaines opérations, j'ai pris le parti de faire graver quelques figures relatives aux formes et qualités des racines, tiges, feuilles, etc., aux différentes manieres de greffer, etc. Ces planches, qui ne sont pas en grand nombre, pourront être publiées avec des notes explicatives en regard, dans le courant d'avril 1813.

Fin des Connaissances préliminaires.

LE BON JARDINIER, ALMANACH.

CHAPITRE PREMIER.

Des Plantes et Racines Potageres, ou qui servent aux Aliments.

SECTION PREMIERE.

Des Plantes potageres.

A.

AIL, *Allium.* (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*). Genre assez nombreux de plantes toutes bulbeuses, et presque toutes douées d'une odeur forte et pénétrante, et d'une saveur piquante, s'accommodant plus ou moins à notre goût; ce qui fait rejetter les unes et adopter les autres pour l'usage de la cuisine. On range parmi les dernieres l'AIL proprement dit ou AIL ORDINAIRE, *Allium sativum.* Sa racine se compôse d'un amas de huit à vingt petits oignons appellés *Gousses*, enveloppés et pressés dans une membrane commune : leur réunion se nomme *Tête.* L'Ail pousse des feuilles radicales, planes, parmi lesquelles s'éleve, quelquefois à 650 millimetres (deux pieds), une tige feuillée, terminée

par une enveloppe membraneuse appellée *spathe*, qui se fend en deux et d'où sort au mois de juin une ombelle de fleurs d'un blanc violâtre et dont les étamines ont trois pointes: à ces fleurs succedent des capsules à graines, ou fort souvent des bulbes. Les graines peuvent se semer au printemps en toutes sortes de terres, mieux dans une terre substantielle et légere : il faudra alors deux ans pour faire la récolte de l'Ail, et elle consistera en un seul oignon, tandis que les bulbes et les caïeux, mis fin de mars en terre convenable produiront en une seule année des *têtes d'Ail* bien fournies. Lorsque les fanes, c'est-à-dire, les feuilles commencent à se flétrir, on est, je ne sais sur quoi fondé, dans l'usage de les écraser ou de les tordre, parce qu'on croit que cela fait encore grôssir les oignons, et lorsqu'elles sont entierement desséchées, on déplante les oignons qu'on laisse sur terre pendant quelques jours à l'air et au soleil, pour faire évaporer l'humidité qui serait de trop : on en fait des botillons qu'on suspend dans un endroit sec. — Cet Ail croît de lui-même en Sicile et dans le midi de la France où on le cultive aussi en grande quantité parce que l'on y en fait un grand usage. — Ail vient évidemment du mot latin *allium*, et celui-ci du mot grec *aglidion* qui signifient touts deux cette même plante.

ANANAS, *Bromelia*. Lin. (Rheede. *H. Malab.* V. XI, p. 1 et 2). *Ananas*, mot fait par les Portugais, de *Nana* qui est le nom que donnaient les naturels du Brésil à cette Plante, aujourd'hui très répandue dans les deux Indes où elle croît spontanément dans les savanes et dans les lieux humides et sâblonneux. Au rapport des Anglais de l'ambassade au Thibet, il paraîtrait qu'elle serait originaire des parties équatoriales de l'Amérique, d'où elle aurait été portée dans l'Indostan par des Missionnaires, sous le regne de l'Empereur Akbar. On montre encore à Dehli, dans le jardin de Mourteza-Zemani, des Ananas provenants du premier pied apporté dans le pays et cultivé dans ce jardin. Cette belle plante (dont le fruit a mûri pour la premiere fois en France en 1734, dans une serre du potager du Roi, à Versailles), cette belle plante, dis je, mériterait d'être admise dans nos collections pour la seule élégance de son port, si l'excellence de son fruit ne la rendait encore plus recommandable. Ses feuilles partent toutes de la racine, et sont longues de près de deux pieds, étroites, creusées en goutiere, d'un vert glauque, et garnies en leurs bords d'épines courtes, aiguës, dispôsées en scie. Elles environnent la tige, qui est courte, et qui porte un épi serré de fleurs bleuâtres et nombreuses, auxquelles succedent des baies symmétriqué-

ment arrangées et si serrées, qu'elles ont l'apparence de ne faire qu'un seul fruit, plus où moins grôs, représentant assez bien une pomme de pin, et répandant une odeur agréable, mais forte et qui lui est particuliere. Ce fruit est surmonté d'une espece de couronne de feuilles courtes, qui sert, aussi bien que les œilletons, à propager la plante.

LINNÉ a consacré ce genre à BROMEL, Botaniste Suédois, en lui donnant le nom de *Bromelia*. Il contient plusieurs especes, qui toutes sont distinguées par un nom spécifique, telles que :

1°. L'ANANAS MANGEABLE,		*Bromelia Ananas*. LIN.
2°. ————	à feuilles longues,	*B. Karatas*. LIN.
3°. ————	hémisphérique,	*B. hemisphærica*.
4°. ————	sauvage,	*B. Pinguin*. LIN.
5°. ————	à tige nue,	*B. nudicaulis*.
6°. ————	à épi,	*B. spicata*.
7°. ————	à feuilles obtuses,	*B. lingulata*. LIN.
8°. ————	à fleurs jaûnes.	*B. chrysantha*. LIN.

L'ANANAS MANGEABLE *ou* A COURONNE est celui que j'ai décrit plus haut, et dont je vais parler comme étant le plus recommandable par sa beauté et par l'excellence de son fruit. Il a plusieurs variétés dont les sept principales sont, l'Ananas à feuilles panachées, *Bromelia Ananas variegata ;* — à fruit blanc, *B. A. alba ;* — à fruit jaûne, *B. A. aurea ;* — à fruit en pain de sucre, *B. A. pyramidalis ;* — de Montserrat, (l'une des Antilles), *B. A. flava ;* — pomme de Reinette, *B. A. rotunda ;* et l'Ananas pite *ou* vert, *B. A. viridis*.

Pour obtenir sûrement le fruit de l'*Ananas à couronne* et de ses variétés, il faut avoir *ad hoc* une serre chaude ou une bâche pour l'hiver, des châssis pour l'été, et des pôts de trois dimensions différentes, savoir : de cinq, de six et de huit à neuf pouces de diametre, touts aussi larges du bâs que du haut, percés de cinq trous au fond, et de quatre fentes sur les côtés. Il faut avoir encore une compôsition de terre préparée depuis long temps, et des couches faites exprès. Enfin cette plante exige une culture et des soins particuliers.

Si l'on a déjà des Ananas, il faut, à mesure qu'on cueille le fruit, couper les grandes feuilles des vieux pieds pour donner de la force aux œilletons : s'ils n'étaient pas assez avancés, on leur donnerait de la chaleur en ôtant de la couche environ un tiers de vieux tan, qu'on remplacerait par autant de nouveau mêlé avec soin. Les plus foibles œilletons seront laissés avec les vieilles souches dans l'endroit le plus sec de la terre, pour n'être séparés et plantés qu'au printemps. A mesure qu'on mangera les fruits, on en dépôsera les couronnes dans un

endroit sec et à l'ombre pendant douze à quinze jours, et on les plantera à mesure, (aussi-bien que les forts œilletons, mais avec la précaution de retrancher dans ceux-ci les feuilles qui seraient de trop, et de couper au vif les racines gâtées), dans des pôts remplis de terre préparée le plus anciennement possible, gardée sous un hangard depuis quelque temps, de peur qu'elle ne soit trop humide, et repâssée, au moment, à la claie fine, ou au moins bien ameublie avec les mains. Cette terre doit avoir au moins dix ans de mélange; et pour l'avoir de cette sorte, il est bon d'en faire touts les ans des tâs qu'on numérote. On la prépare ainsi qu'il suit : on prend, terre ordinaire (la meilleure), deux mesures quelconques; bonne terre franche, une mesure; fumier de vache bien consommé (ayant cinq ans, ou au moins trois), une mesure; terreau de fumier de cheval, une mesure; terreau de feuilles bien consommé, une mesure; sâble de bruyere, une demi-mesure. Pâssez et repâssez à la claie fine, pour ôter jusqu'aux plus petites pierres, et mêler bien exactement. D'autres se contentent de parties égales de bonne terre franche et de sâble de bruyere.

Pour faire reprendre les œilletons et les couronnes ainsi empotrés, on les place le plus près des verres qu'il est possible, sous un châssis à melons, ajusté sur une couche en état de les recevoir, et dressée pour cela dès le mois d'août. On peut les y laisser jusqu'aux premieres gelées, en se gardant bien de les chauffer, car alors il suffit d'un ou deux degrés au-dessus de glace. Les pieds destinés à porter fruit, demandent plus de chaleur. Sur la fin de septembre, ou au commencement d'octobre, on profite d'un beau soleil pour rentrer tout dans la serre chaude, où l'on ne donne plus d'eau qu'avec l'arrôsoir à goulot (pour n'en pas verser dans le cœur des plantes), et seulement une ou deux fois jusqu'au commencement de mars, époque à laquelle on les porte dans le châssis sur la couche qu'on y a préparée un bon mois d'avance. Celle-ci doit consister en parties égales et bien mêlées de fumier vieux et nouveau, dont on fait des lits bien foulés, qu'on recouvre de tan neuf, dans lequel on enfonce les pôts. Pour les couches d'hiver, on prend du fumier neuf et moëlleux, qu'on mêle avec des feuilles de Charme ou de Chêne, afin de tirer l'humidité du fumier, et on recouvre de tan vieux et nouveau mêlés, qu'on remue lorsque la chaleur devient forte, plus souvent, même jusqu'à trois ou quatre fois par jour, dans les temps humides, pour qu'il se ressuie. Ces couches doivent être faites très solidement et avoir plus que moins de hauteur, car elles deviennent presque toujours trop bâsses. Au reste, pour placer les pôts dans la couche d'été, on attend que la chaleur soit à son degré, en observant bien de sonder de temps à autre, de peur de brûler

les racines tendres des Ananas qui n'auraient pas été plantés *à-cul-nud*. Le châssis peut avoir en longueur les dimensions qu'on voudra, mais en largeur il ne doit pas excéder cinq pieds et demi en dedans d'un petit mur de neuf à douze pouces d'épaisseur, qui doit le soutenir, et auquel il faut donner une profondeur de trois pieds sur le devant, de cinq pieds à cinq pieds et demi sur le derriere. On y pratique quelquefois des fourneaux, mais toujours on y établit un petit sentier entre le mur et la couche. Ce châssis étant sujet à l'humidité pendant l'hiver, il faut lui donner de l'air lorsque le soleil brille. Cette précaution, bonne dans les temps doux et en été, renouvelle l'air et empêche les coups de soleil. Avant d'empotter les plantes destinées au châssis, il faut les arracher, les laisser hors de terre pendant une huitaine, couper toutes les racines, trancher jusqu'au vif les talons qui seraient attaqués de la pourriture, expôser pendant cinq à six jours leurs plaies au soleil; enfin éplucher les plantes, c'est-à-dire, ôter les feuilles qui nuisent ou sont gâtées, écrâser avec un petit bâton plat les poux qui rongent l'Ananas; enfin, après avoir lavé les feuilles avec une éponge, mettre de l'eau sur les parties attaquées, et y saupoudrer de la fleur de soufre que l'humidité y retient.

On plante dans des pôts, proportionnés à leur force, les Ananas ainsi préparés (c'est ce qu'on appelle planter *à-cul-nud*). Au lieu de couper toutes les racines, on peut n'ôter que les mortes et rafraîchir les autres pour les pieds qui marquent fruit ou qu'on destine à en donner; ce à quoi on les force par plus de chaleur. La plantation *à-cul-nud* retarde les fruits et peut servir pour en avoir de plus tardifs. Dans touts les cas, on sonde la couche au moyen d'un thermometre enfoncé à un pied de profondeur dans le tan. Si la chaleur ne le fait élever que de trente à trente-cinq degrés, alors on y met les pôts. D'autres les placent trois ou quatre jours avant de planter, pour que la terre s'échauffe. Il font ensuite au milieu un trou, dans lequel ils jettent un peu de sâblon, et ils y mettent l'Ananas, qu'ils arrôsent médiocrement. Chaque soir, jusqu'au mois de juin, on a soin de couvrir le châssis de paillassons, de peur des gelées ou seulement de la fraîcheur des nuits: pendant le jour, on étend une toile dessus lorsque le soleil est ardent, de peur qu'il ne fasse rougir les plantes. Quand elles sont bien reprises, c'est-à-dire, trois ou quatre semaines après leur empottage, on leur donne des *bassinures* par-dessus jusqu'à la mi-septembre, temps auquel il faut reprendre la précaution de ne point mouiller les feuilles. Enfin, au mois d'août, on releve touts ces Ananas pour réchauffer la couche; ce qu'on fait en y remettant un quart de tan

nouveau qu'on mêle bien avec l'ancien. Cette opération est la derniere, jusques aux couches d'hiver.

Quant aux plantes destinées à donner fruit lorsqu'elles sont *en regle*, et sur-tout lorsqu'elles commencent à fleurir, on leur donne une chaleur beaucoup plus forte que dans un autre temps, jusqu'à ce que la fleur soit pâssée: dès ce moment, il faut deux ou trois fois par jour, dans le plus fort de la chaleur, et pendant un bon mois, leur donner, ainsi qu'aux autres plantes, un arrôsement avec la seringue *. On pourrait même ne pratiquer que cet arrôsement depuis que les plantes sont sous le châssis, mais il faudrait, sur-tout si l'on veut forcer les Ananas à fruit, n'employer au printemps que de l'eau tiédie, et ayant pâssé trois ou quatre jours dans la serre chaude. Il est bon que les fruits ne mûrissent pas touts à-la-fois: on hâte la maturité des uns par plus de chaleur; on retarde celle des autres en leur donnant de l'air, et en les couvrant de paillassons pendant les grandes chaleurs. Le degré pour faire marquer le fruit est de quinze à dix-huit degrés au-dessus de zéro, suivant la force du plant et le temps plus ou moins prochain auquel on veut l'avoir. On peut, au moyen de la chaleur, faire aussi bien porter fruit à une plante d'un an qu'à une de trois.

ARACHIDE, CACAHUATE, Pistache *ou* Noix de terre. *Arachis hypogæa.* (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*). Cette plante annuelle et originaire de l'Amérique méridionale, se trouve figurée par Guy de la Brosse, Pl. 30. Elle semblait ne pouvoir venir en France qu'à force de chaleur, cependant nous n'hésitons plus à la ranger parmi nos plantes utiles, puisque déjà elle est cultivée avec succès dans les départements méridionaux des Landes, de l'Hérault, etc. Aux Antilles, on mange ses semences grillées, et l'on en extrait une huile fort bonne, et qui y est d'un grand usage. On peut la cultiver en serre chaude pour le climat de Paris, et mieux encore de la maniere suivante.

Mettre au printemps des semences en pôts, sur couche et sous châssis. Lorsqu'elles sont levées, et assez fortes, et que la saison commence à être chaude, dépottez-les, et les mettez en motte entiere, dans une couche chaude, ayant soin de les garantir par des cloches, ou par un châssis, de toute atteinte du froid. Par ce moyen, chaque plante fleurira et fournira des gousses que, bientôt d'elle-même, elle enfoncera

---

* Tous les Curieux ont des seringues, au moyen desquelles ils lavent les plantes hautes et arrôsent celles qui sont placées sur le derriere des serres ou des châssis, et qu'on ne pourrait atteindre sans briser celles qui sont sur le devant.

en terre pour les y faire mûrir : c'est de cette singularité que lui viennent et son nom générique, qui était selon PLINE celui d'une plante qui n'avait que des racines, et son nom spécifique, *hypogæa*, c'est-à-dire, *souterreine*. Les feuilles de cette plante sont alternes à quatre folioles, et garnies à leur bâse d'une large stipule ; ses tiges sont simples, couchées, longues de cinq à six pouces, et portent des fleurs légumineuses jaûnes et solitaires.

ARROCHE, *Atriplex*. Genre de la Polygamie-Monœcie et de la famille des *Atriplicées*. Une seule espece est employée dans la cuisine, c'est l'ARROCHE des jardins, *Atriplex hortensis*, autrement appellée FOLLETTE parce qu'elle est de peu de valeur, et par antiphrase, BONNE-DAME et BELLE-DAME parce qu'étant insipide et propre tout au plus à adoucir l'acidité de l'Oseille, elle a cependant une assez belle apparence par sa haute stature de 1,300 à 1,625 millim. (quatre à cinq pieds), et ses belles feuilles larges, dentées, triangulaires, aiguës, d'un vert jaûne. Elle est annuelle, dure très peu et monte vîte en graines qui se répandent d'elles-mêmes, si bien qu'il est difficile de la détruire dans un jardin où il y en a eu. On en distingue deux variétés ; la rouge, *rubra*, et la très-rouge, *ruberrima*. Leurs graines doivent être semées très clair au mois de mars : tout terrein cultivé leur convient. Arrôser si elles sont en terre trop seche ou trop légere. En grec on l'appellait *Atraphaxis*, nom qui indiquera son peu d'utilité dans la cuisine s'il vient comme on prétend d'a privatif et du verbe *trophein*, nourrir : le nom latin *Atriplex* en serait-il corrompu?

ARTICHAUD, *Cynara*. (Syngénésie - Polygamie égale, famille des *Cynarocéphales*). Deux especes seulement sont cultivées dans les potagers, l'ARTICHAUD COMMUN, *Cynara Scolymus*, et le CARDON, *Cynara Carduncuius*. Le premier est une plante d'un grand volume, très ressemblante à un Chardon : on la croit originaire de Barbarie, et on en trouve aussi de sauvage dans le midi de l'Europe. Transportée dans les jardins elle y a acquis des perfections, et produit plusieurs variétés dont les plus remarquables sont l'ARTICHAUD VERT, *Cynara Scolymus viridis*; ses têtes sont les plus grôsses : le BLANC, *inermis*; il a des têtes très petites et d'un vert pâle ; plus délicat, et plus difficile que les autres sur le terrein, il ne l'emporte que par sa précocité : le ROUGE, *rubra*; ses têtes petites et d'un rouge pourpre sont les meilleures à manger à la poivrade : le VIOLET, *violacea*; il produit des têtes violettes, moins grôsses, plus allongées et aussi bonnes

que celles du vert; enfin l'ARTICHAUD D'ITALIE, *Cyn. Scol. Italica*. Le vert et le violet ont encore des sous-variétés que M. FÉBURIER, Pépiniériste à Versailles, a rapportées de Bretagne; elles ont des têtes très grôsses et d'une qualité excellente.

La plupart des variétés ne sauraient se conserver franches par le moyen du semis, il faut donc les propager par les œilletons, et encore pourront-elles subir quelques altérations qui seront toujours en raison du climat, de la culture plus ou moins bien entendue, des qualités naturelles ou artificielles du sol. Au reste il est essentiel de choisir les œilletons les plus sains et les plus vigoureux : vers le commencement d'avril, on les plante, autant qu'il est possible, par un temps couvert ou pluvieux, à trois pieds de distance les uns des autres dans une terre préalablement bien amendée, et ameublie par un bon labour : il faut se garder de trop enterrer, ce qui ferait pourrir. Chaque pied doit être arrôsé jusqu'à sa reprise si le temps est sec, et sur-tout garanti contre les gelées du printemps. Si le terrein était par trop humide, on le dispôserait par planches en dôs de bahut sur le milieu duquel on placerait ses œilletons. Bien conduits, arrôsés suffisamment et à propôs, enfin binés et purgés des mauvaises herbes, quelques-uns donneront des Artichauds dans l'année; mais le temps de leur plus grande production sera dans les deux années suivantes, après quoi ils mourront. Pendant l'hiver on les garantit contre les gelées en buttant chaque pied, et en l'entourant et le couvrant de feuilles ou de litiere seches dont on augmente l'épaisseur en raison du froid, mais qu'il est bon d'écarter lorsque la saison est douce et qu'il ne pleut pas.

Si l'on veut semer, il faudra avoir eu la précaution de laisser fleurir quelques-unes des plus belles têtes que l'on aura penchées petit-à-petit en les assujettissant, ou que l'on aura soin de couvrir d'une large feuille de Chou chaque fois qu'il pleuvra, de peur que l'eau qui séjournerait entre les écailles ne pourrît les graines. Quand elles sont bien mûres on les récolte par un jour sec, et on les conserve à l'abri du froid et de l'humidité jusqu'au printemps. On les seme, soit en mars dans des pôts pleins de bonne terre légere et placés sur couche tiede et sous châssis, soit fin d'avril ou commencement de mai en planches et à la distance requise pour les œilletons. Ordinairement on seme plusieurs graines ensemble mais à quelque distance (trois ou quatre pouces) l'une de l'autre pour que le plant reste régulier si quelques-unes manquaient de lever ou périssaient par un accident quelconque. On déplante celles qui seraient de trop pour

les porter ailleurs. Quant au plant venu en pôt on le place en pleine terre lorsque les intempéries ne laissent plus rien à redouter pour lui : souvent il produit dans l'année. La terre doit avoir été labourée et fumée à l'automne, puis labourée encore, mais moins profondément avant de semer: cette derniere opération se pratique en faisant des trous d'un pouce de profondeur pour chaque graine qu'on recouvre de terreau. Quelques personnes sont dans l'usage de déplanter chaque pied pour couper le pivôt de la racine, elles replantent à mesure. On peut croire que ce retranchement porte l'Artichaud à donner sa production plus belle, plus abondante, et plus hâtive. — Les Grecs appellaient l'Artichaud *Cynara acantha*, qu'on peut traduire en français par *Epine de Chien*.

ASPERGE, *Asparagus*. Genre très voisin des *Liliacées*, de l'Hexandrie-Monogynie, et composé d'un assez grand nombre d'especes dont une seule est alimentaire pour l'homme; c'est L'ASPERGE ORDINAIRE, *Asparagus officinalis*. Elle croît naturellement en Europe et même en France, dans les sâbles sur les bords de la mer, sûr les rives de nos fleuves, et principalement dans les îles où le flot apporte et dépôse des terres légeres qui les élevent insensiblement. Les rejetons non-encore développés de l'Asperge sont la seule partie qu'on en emploie dans la cuisine. S'étant trouvés de nature saine et d'un goût assez général, la plante a été cultivée par tout où elle a pu végéter; delà toutes ces variétés plus ou moins recherchées, et qui peuvent en effet présenter des différences pour la couleur ou le volume, et sur-tout pour la saveur; mais qui toutes me semblent avoir une souche commune. Les *griffes* ou *pattes* des unes et des autres se compôsent de racines nombreuses, grêles, fragiles, presque simples, très longues lorsqu'elles ont acquis toutes leurs dimensions, enfin qui ne doivent durer que trois ans; mais il s'en forme au-dessus un rang nouveau destiné à durer le même temps, et qui à son tour donnera un nouvel étage de racines supérieures jusqu'à ce que le collet ayant atteint le niveau de la terre, celles qui voudraient se former à l'avenir ne trouvent plus de place ni de nourriture. Cette dispôsition naturelle et bien connue de la patte d'Asperge a suggéré l'idée de la planter dans des fôsses creuses, que touts les ans on charge de quelques doigts de terre, et qui en raison de l'élévation qu'elles pourront recevoir chaque année, contribueront au plus ou moins de durée du plant d'Asperges, que chacun se peut faire ou de semis, ou de racines qu'on transplante. Les graines et le plant se peuvent tirer de touts les endroits où ils seront

beaux : quelques pays ont la réputation de les fournir de cette qualité, tels que la Hollande, Besançon, Gravelines, Strasbourg, Marchiennes etc. : on peut aussi les récolter chez soi. Les graines doivent être prises sur les jets qui venus les premiers et s'étant annoncés pour devoir être vigoureux, auront été soignés comme porte-graines et défendus contre la voracité des insectes. Il sera heureux que ces pieds ne se trouvent pas être du même sexe ; et je dois avertir ici que l'Asperge est dioïque, c'est-à-dire que chaque individu ne produit que des fleurs ou *uniquement mâles*, (pourvues d'étamines sans germes), ou *uniquement femelles*, et alors elles n'ont qu'un germe sans étamines. Dans le premier cas, il n'y a pas de graines à espérer ; dans le second les baies seront vides ou ne donneront que des graines stériles, et qui ne leveront pas à moins que dans le voisinage il ne se soit trouvé quelque individu à fleurs mâles qui les auraient fécondées. Au surplus lorsque les baies devenues d'un beau rouge auront indiqué la maturité des semences qu'elles contiennent, on coupera les tiges pour en séparer les baies de meilleure apparence qu'on laissera encore mûrir en tâs pendant une quinzaine, après quoi on les écrasera à la main dans un baquet plein d'eau au fond de laquelle se précipiteront les semences qu'on fera ensuite sécher en lieu aéré et abrité. D'un autre côté l'on aura préparé la terre par de bons labours et de bons engrais, puis au mois d'octobre ou de novembre pour les climats méridionaux et les terres seches et légeres, ou bien au mois de mars pour les environs de Paris, et à celui d'avril seulement pour les climats plus septentrionaux ou pour les terres fortes et humides, on répandra, à la volée mieux qu'en rayons, et très clair, ces semences qu'on recouvrira d'environ un doigt de terreau bien consommé. De cette époque à l'automne il ne s'agira plus que de biner légerement, d'arrôser quelquefois et d'ôter les mauvaises herbes à mesure qu'il en paraîtra, avec la précaution de ne point briser ni déraciner le nouveau plant, dont les pousses seront coupées à l'arriere-saison. A cette époque aussi on recouvrira les racines d'environ 80 millim. (trois pouces) de bon terreau. Ce plant sera destiné à être mis en fôsses au printemps d'après, si elles ne sont pas éloignées ; et pour le déplanter, on le soulevera en se gardant d'en briser les racines.

Quand au lieu de prendre le plant chez soi, on le tire d'ailleurs, par exemple, des contrées indiquées ci-dessus, il faut le choisir d'au moins deux ans et d'au plus trois parce qu'alors il résistera mieux à l'inconvénient de rester quelque temps hors de terre et d'avoir à supporter les fatigues d'un transport. Aussi-tôt son arrivée, il sera bon de le visiter,

de couper net toutes les racines qui auraient été câssées ou détériorées, enfin de le replanter dans les fôsses préparées à l'avance. Elles doivent avoir une profondeur d'environ 650 millim. (deux pieds), la largeur de 2 metres (six pieds), sur la longueur qu'on voudra. On laisse entre elles un intervalle à peu près égal à leur largeur, sur lequel on jette la terre de la fouille. Dans les terreins humides il aura fallu creuser davantage et remplir l'excédent de profondeur avec des plâtras, pierrailles, décombres, brossailles ou autres matériaux grôssiers. Cela fait, on jette au fond des fôsses une épaisseur d'environ 325 millim. (un pied) de bons engrais tels que fumiers, gazons, boues des rues que l'on foule ensuite en piétinant bien dessus; puis on recouvre de 80 millim. (trois pouces) de terre de la fouille, en suppôsant que préalablement elle aura été nétoyée, amendée et rendue légere, si besoin y a été, par un mélange d'engrais ou de terreau bien consommé. Après cette opération on tire dans la longueur des fôsses trois lignes à égale distance sur lesquelles on marque, à environ 540 millim. (dix-huit pouces) l'une de l'autre, les places des racines par un très petit monticule de terreau. On étend à la main ces racines sur le monticule, et l'on couvre aussi-tôt le tout de trois bons doigts de terre. Au moyen de toutes ces distances que nous venons d'indiquer, il sera facile de pouvoir biner, arrôser et sarcler celles d'entre le plant, et de cultiver celles d'entre les fôsses. Mais on doit observer, quant à ces dernieres, de n'y mettre que des plantes bâsses qui ne donnent point d'ombre aux fôsses, qui n'abritent point la terre et qui en moins de six mois aient donné leur production, car au mois de novembre suivant il faudra encore y prendre trois doigts de terre pour les répandre dans les fôsses. A commencer du printemps d'après, on bine, sarcle et arrôse au besoin, pour à l'arriere saison couper toutes les pousses rez-terre, et couvrir les fôsses de deux ou trois doigts de bon fumier qu'on enterre par un léger labour au printemps, et l'on recharge encore de deux ou trois pouces de terre; à la troisieme année on coupe les plus belles Asperges; à la cinquieme le plant est en plein rapport: ainsi conduit, et fumé touts les deux ans, il en peut durer douze ou quinze. Si l'on préfere de se faire une Aspergerie de semis, au lieu de placer des racines sur les monticules, on fait un petit creux dans lequel on met trois graines d'Asperges qu'on récouvre de terreau: au mois de juin suivant on retire deux des nouveaux pieds pour ne laisser que le plus vigoureux. Du reste l'Aspergerie se conduit absolument de même.

Les Asperges d'hiver ou de primeur s'obtiennent sur couche

sourde et sous châssis: on les y plante dès novembre ou plus tard, suivant l'époque où l'on veut les avoir. Dans une fôsse de quatre pieds de profondeur, large de dix à douze, et assez longue pour recevoir touts les châssis dont on peut dispôser, on établit une couche sur laquelle on étend une épaisseur de six pouces de bonne terre, mêlée d'excellent terreau. On laisse ainsi pâsser la trop grande chaleur, après quoi l'on y étend des pattes d'Asperges (plant de Hollande), d'au moins quatre ans, ou, si l'on veut, les vieilles pattes d'un pareil plant qu'on aurait à détruire; on les recouvre d'un lit de deux pouces de même terre, et d'environ six pouces de bon fumier neuf, et l'on ajuste panneaux et châssis; puis l'on remplit l'espace vuide du tour avec du fumier neuf et bien foulé, de maniere qu'il excede d'un pied le niveau du terrein. Enfin, après cinq à six jours, on retire entierement de dessus la couche ce fumier, qu'on remplace par un lit de même épaisseur du mêlange de terre. La température indique si l'on doit couvrir pour les nuits et pendant le jour les châssis de paillassons, même de fumier; il faut encore donner de la lumiere, et même de l'air, toutes les fois que le temps et le soleil y invitent. Au bout de quinze jours, les Asperges se montreront, et donneront pendant plus d'un mois une récolte abondante et non interrompue, si l'on a soin de remanier les réchauds et d'y mêler du fumier neuf, même de les changer suivant le besoin.

A défaut de châssis, on établit des réchauds de deux pieds de large et d'autant de profondeur autour d'une fôsse large seulement de trois pieds, et plantée, au moins depuis trois ans, d'Asperges de Hollande, qu'on couvre alors de fumier sec en raison de leur crue et du froid. Avec le soin de changer touts les dix à douze jours le fumier des réchauds, et de remplacer par du fumier bien sec celui de la couverture, si la neige ou la pluie l'avait trop mouillé, on peut récolter touts les deux jours des Asperges, étiolées, il est vrai, et sans couleur, puisqu'elles ont été forcées par une chaleur factice, et privées de lumiere; mais on répare ce défaut en les réunissant en bottillons qu'on enterre à demi dans le réchaud du tour, et qu'on couvre d'une cloche. La lumiere et le soleil leur donnent en quelques jours la couleur qui leur manquait.

B.

BASELLE, *Basella*. Selon RHÉEDE *Hort. Mal.* V. page 45, c'est le nom Malabare d'une plante bisannuelle de la Pentandrie-Monogynie et de la famille des *Atriplicées* de JUSSIEU. Ses feuilles sont employées en aliment dans les Indes et à la

Chine. En France on en possede deux especes ou variétés; savoir, la Baselle rouge, *B. rubra*, qui vient des Indes orientales, et la blanche, *alba*, qu'on nous a apportée de la Chine, du Japon et des Moluques. Les Botanistes connaissent encore la Baselle luisante, *B. lucida*, annuelle et de l'Inde : la Vésiculeuse, *vesicaria* (c'est l'*Anredera* des Espagnols); elle vient du Pérou : enfin celle du Japon, *Japonica;* et celle à feuilles en cœur, *cordifolia;* des Indes orientales.

M. de Comble, dans son excellent ouvrage intitulé *Ecole du Potager*, invite à faire usage de ces plantes en guise d'Epinard; reste à savoir si cela serait d'un grand avantage, car les Baselles étant toutes originaires de climâts chauds, exigent des soins difficiles à compenser. Au reste, il s'agirait d'en semer tous les ans en mars des graines en terre bonne et meuble, sur couche chaude et sous châssis, et lorsqu'on n'aurait plus à craindre de froids, de les repiquer en pleine terre et contre un mur treillagé, expôsé au midi: elles y feront beaucoup mieux que sous châssis, et même en serre chaude, où il faudra cependant recueillir celles qu'on voudra conserver pendant l'hiver, ou dont on voudrait faire mûrir la graine. Chaque pied peut fournir trois bons plats dans le cours de l'été. Toutes ces plantes sont grimpantes (hors celle *à feuilles en cœur*), toutes ont des tiges et des feuilles tendres et succulentes; enfin toutes (hors la *blanche*) sont plus ou moins rouges; et leurs baies, comme celles du *Phytolacca*, fournissent un suc d'un très beau pourpre qu'il serait peut-être utile de savoir fixer. Elles ne demandent qu'un arrôsement ordinaire: quelques personnes les appellent, d'après M. de Comble, *Epinards d'Amérique*, ou *du Malabar*.

BETTE. *Voyez* POIRÉE.

BETTE-RAVE. Plante déjà précieuse en sa qualité d'alimentaire pour l'homme et d'excellent fourrage pour les animaux; plus précieuse encore depuis qu'on a acquis la certitude d'en pouvoir tirer un sucre aussi bon et aussi beau que celui obtenu jusqu'à présent de la seule canne à sucre. On la regarde comme une variété de la Bette ou Poirée dont elle se distinguera toujours par sa racine fusiforme-arrondie, et rarement divisée, et par ses fleurs qui sont rassemblées, tandis qu'elles ne sont que trois-à-trois dans la Poirée.

La Bette-Rave alimentaire est comme la Poirée, bisannuelle et originaire du midi de l'Europe. OLIVIER DE SERRES qui écrivait sur l'Agriculture en 1599, nous apprend qu'elle était arrivée depuis peu d'Italie. Maintenant on en connaît cinq variétés; savoir, 1°. La GRÔSSE ROUGE, *Beta*

vulgaris rubra major; c'est la plus cultivée de toutes : 2°. La petite rouge ou de Castelnaudary, *B. vulg. rub. minor ;* on la regarde comme supérieure en qualité : 3°. La jaûne, *B. vulg. lutea;* en tout semblable à la rouge et n'en différant que par sa couleur, et, je crois aussi, par sa saveur plus sucrée : 4°. La blanche, *B. vulg. albida;* moins agréable pour sa couleur, ayant moins de goût, mais étant plus tendre : 5°. enfin la petite ronde, *B. vulg. parva rotunda,* dont un des avantages est d'être précoce et nouvelle. Toutes ces Bettes-Raves se conduisent de la même maniere, c'est-à-dire, que selon la qualité plus ou moins chaude du terrein et la température du lieu, on les seme à la volée dès le commencement ou à la fin de mars. Quand le plant est assez fort on repique avec l'attention de ne rien retrancher des racines, ou bien l'on éclaircit de maniere que chaque plante reste éloignée des autres d'environ 325 millim. (un pied). En général les Bettes Raves préferent un terrein profond, chaud, léger, bien labouré, et fumé de l'année précédente. C'est en novembre que s'en fait la récolte; en les ôtant de terre on en coupe les feuilles qui peuvent être données aux bestiaux; les racines se mettent tout uniment et à nud dans une cave ou dans une serre seches, et à l'abri de la gelée. Si on en avait laissé quelques-unes en terre pour avoir de la graine, il faudrait avoir soin de les couvrir pendant les fortes gelées; et en cas de dommage on aura la ressource de replanter en mars quelques-unes des plus saines de celles qui auront été gardées.

Toutes les especes ont l'avantage de contenir une assez grande quantité de sucre, mais il faudra quelques années d'expérience pour être assuré de quelle sorte on en peut tirer le plus. Quelques-uns prennent exclusivement celle appellée *Bette-Rave-sur-terre* ou *hors-de-terre:* elle est blanche à l'extérieur comme dans l'intérieur. En Allemagne au contraire on emploie de préférence la Disette rouge ou rôse à l'extérieur, et qui en dedans est blanche ou blanche veinée de rôse.

Betterave - sur - terre. Betterave champêtre, Racine d'abondance, Racine de disette, Turlips des Anglais, et chez les Allemands, Dick-Wurzel, c'est-à-dire, grôsse racine. *Brassica rapa.* Lin. *ex terrâ.* Thouin. *Beta Cicla*, H. P.

Si la multiplicité des noms était une preuve d'utilité, il faudrait convenir que cette racine serait une des plus avantageuses à cultiver. Elle a été vantée dans un Mémoire très détaillé de M. l'Abbé Commerell; et nous y renvoyons.

Qu'il nous suffise de dire que pour obtenir ces résultats, peut-être exagérés, il faudrait pouvoir donner aux grandes cultures les mêmes engrais et les mêmes soins qu'on a donnés, sans en faire la réflexion, aux petits essais faits dans les Jardins. En Allemagne, on repique cette racine dans les sentiers des jardins *maraîchers*; là elle profite des soins et des engrais prodigués aux plantes potageres, et elle y acquiert un volume assez considérable. Il faut ici semer les graines de cette plante en mars et avril, si la terre est douce, grâsse, profonde, un peu sâblonneuse; en mai, si, au contraire, la terre est forte. Ou l'on repique en juin les racines au plantoir, en quinconce et à un pied de distance; ou (ce qui sera mieux), on éclaircit le plant en août. Dès le mois de juillet, on aura pu avoir une premiere récolte de feuilles sur les Betteraves qui n'auront pas été déplacées: il faut attendre au mois d'août pour celles qu'on aurait repiquées; et l'on peut dès-lors espérer tous les mois une pareille récolte que l'on donnera aux bœufs et vaches. En automne, on commence à couper les racines, qu'on peut donner même aux chevaux, mais qui conviennent plus aux cochons et aux bœufs, et sur-tout aux vaches dont elles augmentent le lait, sans avoir l'inconvénient de le teindre comme fait la Betterave rouge.

Les racines de Disette *ou* d'Abondance (ce qui ne devrait pas être la même chose), se conservent dans du sâble dans des serres, ou dans des trous faits en terre, à l'abri de l'humidité et de la gelée: on les y place lit par lit, en y entremêlant des lits de sâble. Il vaut mieux multiplier les tâs que de les faire trop grôs.

BLED DE TURQUIE. *Zea Maïs.* Genre de la Monœcie-Tétrandrie, famille des *Graminées*, dont on ne reconnaît qu'une seule espece encore que plusieurs prétendues variétés soient originaires de contrées différentes, et présentent des caracteres qui semblent devoir les faire distinguer. Le Bled de Turquie ordinaire, appellé encore Bled d'Inde et Maïs, est originaire du Pérou, et annuel comme touts les autres. Il a lui-même plusieurs variétés à grains blancs, à grains rouges ou jaûnes et plus ou moins foncés dans ces couleurs, et à grains ou panachés, ou entierement rouges ou jaûnes sur le même épi. On le seme souvent dans les potagers, en bordure ou en planche, du 1er. au 15 avril dans les parties tempérées de la France, plus tard dans les parties froides. Celui à graines jaûnes est préféré et s'appelle Turquet dans quelques départements.

Une autre espece constamment plus petite de moitié, et

tellement précoce qu'on pourrait en faire deux récoltes par an, nous semble (au moins sous ce point de vue) mériter la préférence ; c'est le PETIT MAÏS, autrement dit *Maïs-à-Poulet*, appellé en Piémont où on le cultive beaucoup, QUARANTAIN parce que dans l'espace de quarante jours on peut l'avoir semé et le récolter. La plante n'a guere plus de 650 millim. (deux pieds) de haut : Ses épis, longs d'environ 8 centimetres (trois pouces), ont de 8 à 14 rangs de grains petits, durs, blancs ou jaûnes selon la variété : ces épis sont très bons à confire au vinaigre comme des Cornichons, mais alors il faut les prendre dans leur jeunesse et lorsqu'ils n'ont que 10 à 12 millim. (cinq à six lignes) de diametre : séparés avec la précaution de ne point nuire au pied, il en repousse de nouveaux. On les mange encore bien nétoyés, fendus en deux, et frits comme l'Artichaud après les avoir enveloppés d'une pâte. Le Maïs-à-Poulet a l'avantage de ne point demander des terres aussi bonnes que celles qu'il faut pour les grandes especes.

Touts les Maïs peuvent avoir le même usage en cuisine, soit qu'on les réduise en farine pour en faire des bouillies et des pâtisseries, soit qu'on les confise au vinaigre ou qu'on les fasse frire.

Si on les destine à la nourriture des volailles, des pigeons, des cochons, etc., alors il faut les semer en plus grande quantité, dans une terre préparée par quelqu'amendement et sur-tout par un bon labour, par rayons ou par touffes qui laissent un espace suffisant pour pouvoir bien biner. Si l'on seme par touffes, on marque des places distantes de 4 à 500 millim. (environ quinze à dix huit pouces), on met à quelqu'intervalle l'un de l'autre quatre grains dont après la germination on arrache les deux moins vigoureux : on récolte lors de la maturité qui arrive plus tôt ou plus tard selon la sorte de grains et la température du climat ou de la saison.

C.

CAPUCINE. *Tropæolum.* Deux especes, toutes deux originaires du Pérou, sont cultivées comme potageres : leurs fleurs très singulieres et d'une très belle couleur servent avec les fleurs de Bourrache à parer les salades. Les boutons à peine formés de leurs fleurs, et les graines prises bien avant leur maturité se confisent au vinaigre et remplacent avantageusement les câpres. On préfere pour cet usage la petite espece, *Tropæolum minus*, qui a l'avantage de pouvoir se pâsser d'appui. Les fleurs de la grande espece, *Tropæolum majus*, joignent à plus de volume une couleur plus franche et plus vive ; mais la plante a besoin d'un treillage pour

s'y entortiller. Toutes deux donnent abondance de fleurs et mûrissent bien leurs graines dont quelques-unes tombées d'elles-mêmes levent toujours l'année suivante. On seme les autres à la mi-avril à bonne expôsition, au pied des arbres ou contre un mur.

CARDON. On prétend que c'est une variété de l'Artichaud sauvage; cependant le Cardon n'est que bisannuel, et vient originairement de Barbarie. La culture en a fait des sous-variétés, dont deux dépouillées de leurs épines deviennent plus faciles à manier; malgré tout on préfere le CARDON DE TOURS, *Cynara Carduncŭlus Gallica*, qui est très épineux, au CARDON D'ESPAGNE, *Cyn. Card. Hispanica*, parce que ce dernier tout inerme qu'il est, joint au désavantage d'être plus sujet à monter, celui d'avoir les côtes moins épaisses et moins tendres. L'un et l'autre se sement comme l'Artichaud: dès le mois de janvier, en pôts mis sur couche chaude et sous châssis, si l'on veut avoir des Cardons de primeur, mangeables aux mois de mai et juin; plus tard et en pleine terre pour les Cardons qu'on veut manger à l'arriere saison ou en hiver. Ces plantes conduites absolument comme les Artichauds, mais plus arrôsées et tenues plus chaudement, car elles sont plus délicates, se font blanchir lorsqu'elles sont devenues assez fortes. Pour cela on les butte avec de la terre qu'on amoncelle au pied: on rapproche, avec la précaution de ne point se blesser, les feuilles qui souvent sont longues de deux metres (six pieds); on les retient avec des cordes, puis l'on met une couverture de paille seche et longue, qu'on attache avec des liens. Le Cardon ainsi caché et serré pendant trois semaines aura blanchi, et ses côtes se seront attendries: laissé plus long-temps dans cet état il pourrirait. On en garde quelques pieds pour avoir la fleur et la graine.

CARDON SANS ÉPINES. *Cynara Carduncŭlus inermis*. Tout ce qui vient d'être dit ci-dessus, peut être appliqué à ce Cardon, qui ne differe des autres que par le précieux avantage d'avoir les tiges plus pleines, plus succulentes, et sur-tout dépourvues d'épines; qualités qui lui méritent la préférence. Cette nouvelle variété a été obtenue de semis, fait par un Jardinier français.

Chez les Grecs, *Scolymos* était le nom d'une espèce de Chardon: *Carduncŭlus* est le diminutif de *Carduus*, Chardon.

CAROTE. *Daucus*. Genre de la Pentandrie-Digynie, famille des *Ombelliferes*, assez peu nombreux en espèces, qui toutes sont laissées aux collections botaniques hors la CAROTE CULTIVÉE, *Daucus Carota*, dont la racine toujours

fusiforme, n'est pas seulement employée comme aliment pour l'homme, mais devient encore une bonne nourriture pour les bestiaux qu'elle engraisse et maintient en bonne santé, soit qu'on la cuise, soit qu'on la leur donne crue : les chevaux s'en accommodent bien aussi. Les Carotes potageres se font distinguer d'abord par leur couleur qui est rouge, jaûne ou blanche, puis par leur forme plus ou moins longue, pour les Carotes de toutes couleurs, constamment plus courte pour une variété *hâtive* et très bonne, qu'on seme suivant l'époque où l'on en veut faire usage, même en automne et en hiver, mais alors sur couche et sous châssis. Enfin l'on en possede encore deux variétés assez nouvelles ; l'une, jaûne pâle et de Flandres, est intermédiaire entre la rouge foncée d'Angleterre et la jaûne commune : — L'autre, blanche et hâtive, a bien la saveur de la Carote, mais étant plus douce et plus sucrée, elle semble mériter la préférence que lui accordent déjà les maraîchers.

Les Carotes potageres se sement de la mi-mars à la mi-avril, selon le climat et suivant la qualité plus ou moins forte du terrein, et aussi dans le mois de septembre quand on veut en avoir de nouvelles en avril et mai : le semis fait à ce dernier temps, demande plus de précaution, et sur-tout celle d'être couvert de litiere seche pendant les gelées : dans touts les cas, il faut que le terrein soit très profond, et que naturellement léger, ou rendu tel par un mélange de terre sâbleuse ou de terreau bien consommé, il ait été préparé à l'avance par des labours profonds, et par des engrais donnés depuis deux ans ou au moins l'année d'avant le semis. Le terrein ayant été labouré de nouveau, mais moins profondément, puis divisé en planches et uni par le rateau, on y jette à la volée et par un temps non-venteux la semence de Carote, que préalablement on aura mêlée avec environ un tiers de sâble fin, dans lequel on l'aura bien frottée entre les mains pour la dépouiller des poils qui la couvrent et la feraient pelotonner. On crible dessus un doigt de terreau bien consommé ; et l'on arrôse au besoin. Quand le plant est bien venu, on éclaircit, et il ne s'agit plus que de biner et ôter les mauvaises herbes jusqu'au moment de la récolte qui se fait dès la fin de novembre ou en décembre.

Quelquefois, et sur-tout pour les Carotes destinées aux animaux, on emploie de grandes pièces de terre où l'on trace des rayons espacés d'environ 325 millim. (un pied), dans lesquels on seme avec les précautions ci-dessus expliquées ; on éclaircit le plant s'il est trop épais, et l'on bine. Toutes les Carotes peuvent fournir deux récoltes de feuilles qui se donnent aux bestiaux : les racines seront récoltées par un temps sec ; on les

garde à l'abri de la gelée ou dans un cave, ou dans une fôsse profonde dans laquelle on les met par lits entre de la paille : on les recouvre de trois ou quatre pieds de la terre provenue de la fouille, que l'on tâsse.

La Carote est originaire de l'Europe, et bisannuelle; c'est pourquoi on en laisse en terre quelques-unes que l'on couvre dans les gelées; ou bien l'on en replante des plus belles à la fin de mars pour en faire des porte-graines. Sa nature est d'avoir une racine allongée et simple, mais qui souvent se divise et devient informe, si on la transplante. De tout temps on lui a reconnu des qualités échauffantes que les graines possedent éminemment; c'est de là que les Grecs l'ont appellée *Daucos*, de leur verbe *daio* je brûle, j'enflâmme.

CÉLERI CULTIVÉ. *Apium graveolens Celeri.* H. P. (Pentandrie-Digynie, famille des *Ombelliferes.* C'est une espèce d'*Ache*, naturelle aux endroits marécageux du midi de la France, et qui sauvage peut avoir des qualités suspectes; mais son odeur nauséabonde repousse heureusement ceux qui en voudraient faire usage, quoique quelques animaux ne la refusent pas. Au reste la culture lui a donné un parfum agréable et des qualités fines et éprouvées. Elle en a fait encore un assez grand nombre de variétés, dont les principales sont le *Céleri long* qui est le plus commun, et dont une sous-variété plus tendre et point creuse, est appellée *Céleri-plein* : 2°. Le *Céleri court* ou *dur*, *Petit Céleri*, ou *Céleri à couper*, dont les feuilles s'emploient comme fourniture de salade : 3°. Le *Céleri-Rave :* sa racine grôsse et en forme de Navet se mange cuite : il a une sous variété veinée et panachée de rouge, etc. Pour avoir ces Céleris à différentes époques, on en sème en différents temps, c'est-à-dire en janvier, en mars, en mai, en juin : les deux premiers semis exigent quelques précautions. En janvier et mars on seme sur couche et sous cloche, on repique sur couche et sous cloche ou sous châssis, pour ne mettre en pleine terre que vers le commencement d'avril dans une planche de terre légere, bien amendée, où l'on dispôse le Céleri en quinconce dans des rayons éloignés de 216 à 245 millim. (environ huit à neuf pouces) : chaque pied arrôsé sur le champ pour le faire reprendre doit être mouillé touts les deux ou trois jours s'il ne pleut point : la planche doit aussi être purgée des mauvaises herbes. Lorsqu'il est assez fort, ce qui arrive dans les premiers jours de juin, on le fait blanchir en le liant par un temps sec, de trois liens et le garnissant de pailles seches de maniere à ne laisser voir que l'extrémité des feuilles; ou bien on le butte, c'est-à-dire qu'après l'avoir lié on amoncelle la terre autour

du pied jusqu'au premier lien d'abord, huit jours après jusqu'au deuxieme, et enfin jusqu'au troisieme huit autres jours encore après. Le semis de mai doit se faire clair, et s'éclaircir encore pour n'avoir point à repiquer, ce qui retarderait la crue du Céleri. On paille et butte les pieds du dernier semis avant les fortes gelées. Celui que l'on conserve en serre doit être abrité du froid et de l'humidité, et aéré toutes les fois qu'il ne gele point. Quelques pieds restés en pleine terre et couverts de paille servent pour porte-graines. Les semences les plus nouvelles sont les meilleures quoiqu'elles puissent se conserver bonnes trois ou quatre ans. Le Céleri-Rave n'a pas besoin d'être butté, seulement on couvre pendant le froid les pieds destinés à donner graines. Toutes ces plantes sont bisannuelles.

De trois variétés cultivées depuis peu, la premiere venant de Prusse, est plus charnue, plus tendre, et peut-être moins aromatique que notre Céleri commun : on l'appelle Céleri Turc *ou* de Prusse. Elle m'a été communiquée par M. Tollard aîné; d'abord je la regardais comme variété nouvelle; mais je me suis assuré que ce Céleri étoit dû à M. Vilmorin pere, et que depuis vingt ans il étoit sur ses catalogues. — La seconde est une variété assez singuliere, naine et frisée du *Céleri à couper*. Quoique nouvelle pour bien du monde, elle est depuis quelques années sur les catalogues de M. Vilmorin fils, dont les recherches et les soins ont enrichi nos potagers et nos jardins. — La troisieme est un *Céleri-Rave* rouge qu'on fait revivre aujourd'hui. Dans le fait elle semble avoir été perdue pendant quelques années, car on ne la voyait nulle part : cependant on la trouve au rang des Céleris cités dans l'ancienne édition de l'Abbé Rosier, et dans le *Nouveau La Quintinye*.

Le CERFEUIL, *Scandix Cerefolium*, est encore une plante ombellifere et de la Pentandrie-Digynie. Elle est naturelle à la France, annuelle et aromatique. On la seme à toutes les époques depuis le mois de mars jusqu'en septembre avec la différence qu'on la place en rayons au pied d'un mur en mars; au nord et à l'ombre quand on la seme en juin et pendant l'été; et à toute expôsition dans les autres temps. Sa graine qui mûrit dans l'année ne se conserve pas long-temps. Le Cerfeuil a une variété extrêmement jolie à feuilles crêpues ou frisées.

Le Cerfeuil musqué *ou* d'Espagne, *Scandix odorata*, est une plante bien plus considérable et vivace, dont le goût ne plaît pas à tout le monde : il ne faut le semer qu'au printemps, et l'arrôser si l'on veut qu'il mette moins d'un

mois à lever. La très petite ressemblance de conformité de ses feuilles avec celles de la Fougere, le fait nommer dans quelques pays FOUGERE MUSQUÉE.

CHAMPIGNONS. Végétaux si différens des autres, que l'on a douté qu'ils en fussent. Aujourd'hui l'on est certain que ce sont véritablement des plantes, dépourvues à la vérité de feuilles et de fleurs, et dont la nature des graines est restée incertaine : le sentiment le plus accrédité veut qu'elles ne soient que des *gemmes* ou des *bourgeons*. La famille des Champignons est très nombreuse; plus de cent especes peuvent se manger; mais comme d'un côté il est très facile de s'y méprendre, et qu'il est certain d'autre part que le Champignon le moins nuisible ne se digere jamais, et qu'il peut acquérir des qualités funestes par bien des circonstances, soit par les brouillards ou les vapeurs auxquels il aura été exposé, soit par la qualité des terres ou des corps qui l'auront produit, soit enfin parce qu'il aura été cueilli trop tôt ou trop tard, je crois devoir donner avis à ceux que tant de dangers n'effraient point, qu'ils doivent au moins s'en garantir par quelques précautions. Ces précautions seront de mettre un intervalle entre le moment où on aura récolté les Champignons, et celui où on les emploiera; de les bien éplucher et couper en petits morceaux; de les laisser tremper quelque temps dans l'eau; de les faire blanchir dans de nouvelle eau; d'introduire dans les ragoûts (où il ne faut les mettre qu'après les avoir bien égoûtés), du vin, ou du vinaigre, ou du jus de citron; enfin de les bien mâcher, car ils se gonflent dans l'estomac, et peuvent y nuire par leur volume seul. M. THUILLIER, *auteur de la Flore des environs de Paris*, assure qu'on peut regarder comme innocens les Champignons qui, épluchés, divisés et mis sur le feu sans eau dans une casserole, n'auront point changé la couleur d'un *oignon blanc*, coupé en quatre et mis avec eux. Cependant, si malgré tant de précautions, on se trouvait malade pour avoir mangé des Champignons, il faudrait recourir aussitôt aux huileux, aux acides, sur-tout aux vomitifs, mieux aux gens de l'art.

Le Champignon le plus en usage à Paris pour la cuisine, est le CHAMPIGNON COMMUN, Agaric champêtre, *Agaricus campestris*. LIN. BULLIARD, *Herbier de la France*, *pl.* 134 *et* 514. Il croît presque en tout temps dans les champs, dans les jardins et sur le fumier : c'est ce qui a donné l'idée d'en faire naître artificiellement sur deux sortes de couches : dont la premiere appellée simplement *couche à Champignons*, fournira abondante récolte dès le mois de juin si elle a été faite à temps.

Six mois à l'avance, c'est-à dire en décembre, commencez à préparer votre COUCHE à laquelle vous donnerez quelle longueur il vous plaira, mais seulement 650 millimetres (deux pieds) de largeur, et autant de hauteur à compter du niveau de terre jusqu'au sommet qui doit être arrondi, c'est-à-dire fait en dôs de bahut. Il faut asseoir cette couche dans une espece de tranchée large et longue comme le doit être la couche elle-même, et en outre creusée de 160 millim. (environ six pouces) si le terrein est sec et léger, creusée plus profondément s'il est humide et fort, auquel cas l'excédent des six pouces sera rempli de pierrailles ou grôs sâble recouvert de terre sâbleuse. Ceci fait, on dispôse sa couche; l'usage est de n'employer que du fumier court de chevaux qui ne mangent point de son, ni de vert, et dans lequel il faut abondance de crotin sans cependant que le fumier soit trop grâs. Lorsque la couche bien foulée avec les pieds et bien dressée aura la forme et la hauteur que nous venons de prescrire, on l'appuiera de touts côtés avec partie de la terre provenue de la fouille, et on la couvrira d'environ 50 millim. (près de deux pouces) de bonne terre légere, ou rendue telle par un mélange convenable de terre sâbleuse ou mieux de terreau bien consommé. Elle restera dans cet état jusqu'au mois d'avril, époque à laquelle, après l'avoir réparée, on la couvrira d'une chemise de longue litiere sans crotin, épaisse d'environ 55 millim. (deux pouces). Vers le commencement de juin, ou même plutôt, quelques Champignons commenceront à paraître sous la chemise que touts les deux ou trois jours on levera pour récolter. On la remet aussi-tôt, mais après avoir arrôsé légerement si la saison est par trop seche.

La seconde espece de couche appellée MEULE se prépare en moins de temps, mais aussi exige plus de main-d'œuvre et plus de soins. On peut l'établir en plein air: mais le long d'un mur bien expôsé, si elle doit produire pendant les mauvaises saisons; ou dans un endroit plus frais et même un peu ombragé, si la récolte doit se faire pendant les chaleurs. Dans touts les cas la *meule* sera mieux dans une serre ou un cellier pour être à l'abri des intempéries, et des variations de l'atmosphere, et n'avoir rien à craindre des pluies ni des ouragans, etc., etc. Enfin son succès sera plus assuré pour récolter l'hiver, si on la construit dans une cave où les portes et les soupiraux bien fermés maintiendraient une température égale. Avertissons cependant que le gaz qui s'échappe du fumier peut devenir funeste aux personnes qui recueillent les Champignons: le danger ne sera pas douteux si une chandelle portée à cette cave s'éteint ou menace de s'é-

teindre; et on l'aura bientôt dissipé par l'introduction de l'air extérieur au moyen de l'ouverture momentanée des portes et soupiraux.

Le fumier pour faire cette MEULE doit être de la même qualité que celui indiqué pour la *Couche*, et avoir jeté son plus grand feu par environ un mois de repôs, plus ou moins selon que les tâs auront été plus ou moins considérables. On en forme une couche, assise sur un lit de pierrailles ou caillouttage pour que la trop grande humidité puisse s'écouler facilement, et à laquelle on donnera la longueur desirée sur un metre (trois pieds) de large, et 325 millimetres (un pied) de haut. Cette meule faite et foulée sera remaniée à quelques jours de distance, et encore une autre fois si elle s'échauffait trop, en observant la premiere fois d'y mêler un tiers de nouveau fumier pour remplacer le tiers d'ancien qu'il faudra ôter et laisser dans les environs. Quelques jours après la derniere façon, et s'il n'y a plus à craindre que la *Meule* ne s'échauffe trop, on la garnira de *blanc de Champignon*, ce qui se fait en l'introduisant dans des trous pratiqués à la main sur les côtés de la meule à environ 160 ou 220 millim. (six ou huit pouces) de distance les uns des autres : puis l'on ajuste le tiers de ce fumier laissé, tant autour de la couche que sur le dessus qui doit toujours être peu chargé et formé en dôs de bahut. Les flancs de la couche seront deux jours après battus avec le dôs d'une pelle pour y mastiquer *le blanc :* on l'appropriera ensuite en en tirant toutes les longues pailles et on la recouvrira d'un bon doigt de terre naturellement légere, ou plutôt rendue telle par un mélange de terreau bien consommé; puis de deux ou trois doigts de fumier long. Huit jours après ôtez et renouvellez cette couverture de fumier, que vous ôterez encore huit jours après pour la remplacer par une autre formée de fumier long et bien secoué, par dessus lequel vous jetterez quelques doigts de nouveau fumier bien ressuyé. Huit ou dix jours après découvrez encore votre meule jusqu'à la chemise de pailles longues que vous souleverez pour vous assurer s'il pousse des Champignons; ils doivent d'abord se montrer par places qu'il faut marquer avec de petites baguettes: remettez encore les couvertures. Quelques jours après vous récolterez les Champignons dont les baguettes vous indiqueront les places. Touts les trois jours pendant les chaleurs, et seulement touts les cinq pendant l'hiver, réitérez vos visites sans trop déranger les couvertures qu'au surplus vous répareriez en cas de dommage comme vous remplirez avec de la même terre les trous qui auraient pu se faire. Dans les temps secs il sera

bon touts les jours ou touts les deux jours de donner une mouillure : en hiver et pendant les grands froids augmentez les couvertures qui sont sur-tout indispensables si la *Meule* a été établie en plein air.

Une *Meule* ainsi faite et bien conduite peut fournir une abondante récolte pendant près de trois mois, après quoi on la détruit, en observant d'en garder les croûtes blanches qui sont imprégnées de *blanc de Champignon*. Cette matiere mise au sec peut conserver sa qualité productive pendant près de deux ans : la *Couche à Champignons* en fournit de même. L'intérieur de la *Couche* et celui de la *Meule* s'emploient comme engrais.

CHERVIS. *Sium Sisarum.* Suivant OLIVIER DE SERRES, cette plante était inconnue en Italie avant que l'Empereur Tibere l'y eût apportée d'Allemagne ; cependant on la croit originaire du Japon et de la Chine : il semble même certain qu'elle y croît naturellement et qu'elle y jouit d'une grande réputation de vertus sous le nom de NINZI *ou* NISI. Ici on ne la prise que ce qu'elle vaut : un petit nombre de personnes en mangent quelquefois les racines dont elles corrigent la fadeur par des sauces et des épices. C'est une *ombellifere* de la Pentandrie-Digynie à racines bisannuelles ; mais qui par fois poussent des tiges et donnent graine la premiere année : les meilleures sont celles de la seconde. Au mois de mars, on les jette à la volée, ou bien on les seme en rayons dans une terre préparée par des labours et des engrais : elle doit être légere, fraîche et sur-tout profonde, car cette racine pivote. Elle est assez grôsse et charnue : en outre de la tige principale elle pousse encore des especes de têtes ou bourgeons qu'on sépare de la racine mere et qui servent à propager la plante en moins de temps que ne fait le semis, mais aussi qui fournissent de moins belles productions que lui. Les insectes très friands des jeunes feuilles en font assez de dégât ; c'est pourquoi on attend que le plant ait pris une certaine force avant de le biner et de l'éclaircir. Dans un potager on l'arrôse souvent. Au mois de novembre on fait la récolte des racines qui suivant les pays s'appellent encore CHERUI, CHIROUIS, CARVI *et* GIROLLES.

CHICORÉE. *Cichorium.* Genre de la Syngénésie égale, famille des *Flosculeuses.* Deux especes sont alimentaires et donnent quelques variétés que l'on cultive. La premiere espece, vivace et naturelle à la France, ou pour mieux dire, à une grande partie de l'Europe, est la CHICORÉE SAUVAGE, *Cichorium Intybus.* On en seme pendant toute l'année et touts les quinze jours, soit sur couche, soit en pleine terre

selon

selon l'époque de la saison, pour en couper les très jeunes feuilles que l'on mange en salade : touts ces semis ont besoin de quelques soins et sur-tout d'être arrôsés. Devenues plus grandes, les feuilles servent en médecine, ou peuvent être données en vert ou en sec aux vaches, aux moutons, aux chevaux, etc. Quand la Chicorée sauvage a cette destination, alors on en fait de grandes pieces : après avoir labouré quelque qualité de terre que ce soit, on y seme en avril, à la volée, et pour chaque arpent un boisseau de graines dont le plant ne demande plus aucuns soins et résiste mieux que tout autre aux grandes sécheresses. Si la terre et l'année sont bonnes, on pourra faire quatre récoltes de cet excellent fourrage qui est aussi très productif, et que l'on peut encore fanner.

C'est avec la Chicorée sauvage que l'on fait cette salade d'hiver appellée à Paris *Barbe-de-Capucin*, et dans d'autres endroits *Cheveux-de-Paysan.* On établit cette culture dans une cave aux mois de novembre et décembre : suivant la quantité de salade qu'on a besoin de recueillir, on dresse une ou plusieurs couches de terre légere et sâbloneuse ou de fumier bien consommé, de 60 à 80 millim. (environ deux ou trois pouces) d'épaisseur, et de 650 millim. (deux pieds) de largeur, sur la longueur que l'on veut. On y met, *à plat et la tête en dehors*, des racines de Chicorée semée dans l'année, et l'on recouvre d'un lit de même terre et de même épaisseur, sur lequel on place un nouveau rang de racines qu'on recouvre de même, et ainsi de suite jusqu'à la hauteur convenable ; la température égale et douce de la cave et le défaut de lumiere ne tardent pas à faire pousser à ces racines des feuilles étiolées et sans couleur que l'on récolte à mesure qu'elles paraissent soit en les coupant, soit en arrachant les racines qu'alors on met en bottes ; et c'est dans ce dernier état que cette salade est exposée dans nos marchés. Ces couches se mouillent au besoin si l'on a employé de la terre trop seche.

En outre de la variété à feuilles panachées, on cultive encore la CHICORÉE A CAFÉ que je crois plutôt devoir faire une espece distincte, car entr'autres différences, ses racines sont constamment plus grôsses : ce sont elles qui préparées, c'est-à-dire nétoyées, rôties et pulvérisées imitent assez bien le Café pour que quelques personnes s'en contentent. Je dois la connaissance de cette espece à M. TOLLARD aîné, qui a bien voulu me la communiquer.

La seconde espece, la CHICORÉE BLANCHE, *Cichorium Endivia*, est annuelle ainsi que toutes ses variétés et nous vient des Indes Orientales. On peut en semer en tout temps

mais sous cloche et sous châssis pour être repiquée de même, si on le fait en janvier ou février; en pleine terre bien ameublie et bien expôsée, si l'on seme plus tard: le plant se repique ensuite en plate-bande, en quinconce, et à environ 325 millim. (un pied) de distance. On arrôse aussi-tôt, puis ensuite seulement au besoin, et l'on purge des mauvaises herbes. Quant le plant est assez fort, on le lie par un temps sec; d'abord avec un seul lien de paille ou de jonc pour laisser aux feuilles du cœur le temps de s'allonger, puis huit jours après avec un second lien qui sera celui du milieu, enfin huit jours après on met un troisieme lien: il faut environ trois semaines pour l'attendrir et la faire blanchir: la pluie ou l'eau des arrôsements qui entreraient alors dans le cœur de la plante pourraient bien la faire pourrir, aussi ne se sert-on plus que du goulot, et non de la pomme de l'arrôsoir, afin de verser l'eau plus sûrement à côté de la plante et non dessus: on la couvre même avec des feuilles de chou ou autres pendant la pluie. Quelques pieds de ceux semés en mars, se mettent à part au pied d'un mur au midi pour fournir la graine qui peut se garder bonne pendant huit à neuf ans, et dont on seme toujours la plus ancienne afin d'obtenir des sujets plus frisés et de meilleure qualité.

La Chicorée de Meaux *ou* Endive est celle qu'on cultive le plus généralement. Elle monte très facilement, (sur-tout la premiere semée), pour peu qu'on la pousse par de trop fréquents arrôsements ou que la pluie soit trop abondante.

La Chicorée fine d'Italie, *Cich. End. Italica*, est plus hâtive et plus fine.

La Chicorée toujours blanche, *C. End. angustifolia*, se seme et se mange comme les Laitues dans les trois belles saisons: elle avait été perdue pendant quelque temps, mais M. Vilmorin l'ayant retrouvée en Allemagne, l'en a rapportée en 1808, et la seme annuellement.

Forskol nous donne une étymologie très vraisemblable du nom de la Chicorée qui selon lui fait la principale nourriture des Égyptiens et des Arabes stationnaires, ils l'appellent *Sjikurie*, mot qui se prononce *Chikouryeh*.

CHOU, *Brassica*. Genre de la Tétradynamie siliqueuse, famille des *Cruciferes*, dont le nom français vient à ce qu'on prétend du celtique *chaulx*, *cawl* ou *caul*, touts mots qui dans cette langue signifient légume. Quant au nom latin les uns le dérivent du grec *prason* qui signifie porreau et

exprimerait le vert glauque ardoisé de ces plantes; d'autres du verbe *brōskō*, je mange; enfin quelques personnes lui donnent encore une origine celtique, car dans cette langue, dit on, le Chou s'appelle *Bresic*. L'espece potagere, *Brassica oleracea*, croît naturellement en Europe, et même en France, sur les côtes maritimes: elle a fourni grand nombre de variétés dues sans doute à la culture ou au mélange des poussieres; (ce qui invite à tenir très éloignés les uns des autres les porte-graines des variétés que l'on veut conserver franches); enfin à la diversité des climats où l'on a transporté cette plante si utile, et qui, selon CATON, tient le premier rang au jardin légumier. Toutes ces variétés sont bisannuelles, c'est-à-dire vivent deux ans ou sur deux ans. On en distingue deux races principales dont la premiere, des CHOUX CABUS *ou* POMMÉS, se fait reconnaître à la tête arrondie et dure formée par les feuilles de leur cœur qui ne se développent point: l'autre race est celle des CHOUX VERTS *ou* SANS TÊTE.

Le CHOU POMMÉ *ou* CABUS, *Brassica oleracea capitata*, a fourni les variétés suivantes que je place dans l'ordre de leur maturité, en suppôsant que toutes auront été semées à la même époque.

— *Cabage* des Anglais, *B. oleracea capitata præcox*. Vers l'an 1796, nous avons reçu des Anglais ce Chou le plus hâtif des Pommés, et aussi le plus petit puisque sa tête fait à-peu-près le volume d'une Laitue-Romaine maraichere. Il n'a point l'odeur de musc des grôs Choux.

— Pommé d'York. Il est aussi précoce, et ne met pas plus de quarante jours à faire sa tête, à compter de celui où il a été planté. Excellent.

— hâtif en pain de sucre. *B. oleracea capitata alba pyramidalis.*

— pointu.

— Chicon. Ces trois variétés sont bonnes, mais négligées, parce que leurs pommes sont petites.

— blanc hâtif de Bonneuil.

— de Saint-Denys, *ou* d'Aubervilliers.

— de Hollande.

— d'Alsace.

— d'Allemagne tardif: le plus grôs des Choux pommés ou Choux-Cabus, pourquoi il est encore appellé *Chou-Quintal*.

CHOUX DE MILAN. *B. ol. cap. Sabauda.*

— hâtif; petit, fort bon: on en seme un peu avant l'hiver et le surplus depuis l'hiver jusqu'à la fin d'avril, ce qui se pratique également pour les suivants.

Chou de la seconde saison.

Chou de la troisieme saison.

— ordinaire.

— pointu, *ou* à tête longue.

— doré. Touts ces Choux de Milan sont regardés comme les meilleurs des Choux pommés. Leurs têtes ont besoin d'être attendries par la gelée. Les feuilles de touts sont plus ou moins frisées ; ils se distinguent encore par leurs fleurs qui sont blanches : celles des autres Choux-Pommés sont jaûnes.

Chou frisé d'Allemagne à très grôsse tête.

— de Touraine, frisé et pommé, appellé mal-à-propos Pancalier.

Le CHOU POMMÉ ROUGE. *B. oleracea capitata rubra*, se seme en hiver et au printemps aussi bien que les quatre suivants. En hiver il faut les semer sur couche et sous cloche.

— rouge ordinaire.

———— d'Allemagne.

———— noirâtre, de couleur encore plus foncée.

———— de Hollande ; petit, fort bon ; tardif. On peut encore le semer au mois d'août.

CHOU VERT. *B. oleracea viridis.*

— commun.

— frangé ; — frisé d'Allemagne, *ou* à rejets du Brabant où on le nomme SPRUITJES. (Ce Chou produit dans toute sa longueur de petits Choux frisés, grôs comme des noix, très tendres, dont on augmente la récolte en coupant à mesure ceux qui sont bons à manger).

— en arbre ; grand Chou vert ; Chou-Cavalier. *B. oleracea sylvestris.* Il s'éleve très haut et n'a point le goût de musc. On en cueille aussi les feuilles pour les donner aux bestiaux : on en seme encore en juillet et août.

— frisé, *ou* Chou Pancalier, vulgairement vrai Chou de Hollande, Chou d'Espagne. *Brassica oleracea Selenisia.*

— à grôsses côtes, variété à feuilles d'un vert tirant sur le jaûne, dite *Chou-blond.* Très bonne : ses côtes se préparent et se mangent comme les Cardes.

— vivace. *B. oleracea perennis.* THOUIN.

— frisé rouge. *B. oleracea rubra.*

— panaché, ou tricolore. *B. oleracea Sabellica.* Il fait un très bel effet, et peut servir à l'ornement des Jardins.

On seme les Choux *sans tête* dès mars jusqu'en mai. On en consomme beaucoup pendant l'hiver, les gelées attendrissent leurs feuilles et les rendent meilleures.

Chou superfin, hâtif d'Angleterre ; le plus précoce de touts.

———— Royal, hâtif.

———— Américain, hâtif.

———— De Battersea, hâtif.

Ces quatre variétés estimables manquaient dans le *Bon-Jardinier :* elles m'ont été communiquées par M. TOLLARD aîné, et aussi par M. VILMORIN, auquel nous les devons et qui les cultive depuis quelques années.

Je dois encore à M. VILMORIN la connaissance 1°. D'un Chou ou vert ou violâtre assez bizarre : sur les nervures ou côtes de ses feuilles, naissent d'autres petites feuilles ou appendices foliacées, frisées et pétiolées. Il l'appelle CHOU A FEUILLES PROLIFERES. 2°. D'un Chou vert aussi ou violâtre, qu'il appelle A FEUILLES DE CHÊNE, parce que ses feuilles sont constamment et assez symmétriquement festonnées ou lobées. 3°. De deux autres jolis Choux appartenant aux Choux frisés. 4°. Du CHOU *à grôsses côtes frangées* qui peut faire ornement : il est plus élevé et ne vaut pas moins que le Chou *à grôsses côtes* ordinaire. 5°. Du vrai CHOU VIVACE de DAUBANTON. Depuis long-temps on parle de ce Chou, mais on ne l'avait point vu. M. VILMORIN fils l'a encore retrouvé et semé en quantité. C'est un Chou vert très rameux : ses ramifications s'étendent et s'allongent tellement qu'enfin ne pouvant plus se soutenir, elles s'abaissent insensiblement jusqu'à terre où elles prennent racine.

CHOU-RAVE, *ou* DE SIAM ; *Brassica oleracea gongylodes.* Plante bisannuelle, dont la tige, d'abord garnie de feuilles moyennes, d'un vert pâle, assez régulierement aîlées et portées sur des pétioles plus longs que dans les autres especes, se dépouille bientôt dans sa partie moyenne, qui s'enfle et devient ce tubercule arrondi, oblong, charnu, assez ordinairement de quatre à cinq pouces de diametre, dont on fait usage à la cuisine, et qui, crud ou cuit, peut, aussi-bien que les feuilles, servir de nourriture aux bestiaux. La chair en est plus ferme que celle du Navet, et participe de sa saveur et de celle du Chou. Elle est tendre, si on l'emploie quand elle est parvenue à-peu-près à moitié de sa grôsseur, et si la plante a été soignée ; mais elle sera dure, cordée et ligneuse dans les années seches et si les arrôsements ont été négligés. Pour obtenir le Chou-Rave de bonne qualité, il faut le semer à trois ou quatre époques différentes, depuis mars jusqu'à juin, toujours peu à-la-fois, et sur-tout avoir soin de le biner et arrôser fréquemment. Ceux qu'on seme à la fin de mai, et qu'on récolte avant les gelées, sont rarement cordés et durs, parce qu'ils sont attendris par les rôsées, par la fraîcheur des nuits, et par les pluies assez ordinaires à la fin de l'été et en automne. Ceux cultivés en grand et destinés aux bestiaux, se sement toujours à cette derniere époque. On les garde pour l'hiver comme les Carotes, Navets, etc. ; et on les conserve très bien, à sec, dans une serre où il ne gele pas.

Il y a une variété qui differe par la couleur violette du tubercule, encore plus grôs et plus tendre que celui du précédent, et par les traits violets répandus sur la queue et la nervure de ses feuilles. L'une et l'autre variétés sont d'un grand usage en Allemagne : on peut croire que ces Choux sont ceux que les Grecs appellaient *Gastoris* et *Gastraia*, de leur mot *gastēr*, ventre.

Chou-Navet, *Brassica oleracea Napo-Brassica.* Le produit principal de ce Chou est dans sa racine tubéreuse et charnue comme celle du Navet, à-peu-près de mêmes grôsseur, consistance et saveur que le tubercule du Chou-Rave. On l'emploie aux mêmes usages que ce dernier ; il se cultive de même, et a l'avantage de se conserver, sans craindre les gelées, dans la terre où on le laisse, et où il a fallu le repiquer comme le précédent, à environ un pied et demi de distance. Il est de France et bisannuel : ce n'est que la seconde année qu'il pousse sa tige, toujours unique : ses feuilles, semblables à celles du Chou à faucher, mais moins nombreuses, pouvant, aussi-bien que sa racine, être données aux bestiaux, on invite à le cultiver dans les pays où les fourrages ne sont pas abondans.

Chou-Fleur, *Brassica oleracea Botrytis.* Dur ordinaire ; — dur d'Angleterre ; — tendre ; — de Malte ; — de Hollande ; — d'Italie ; — de Chypre ; — du Cap.

On distingue trois variétés principales de Choux-Fleurs, les tendres ou hâtifs, les demi-durs et les durs, lesquelles semées à la même époque se succéderont dans leurs produits. Quant aux Choux-Fleurs provenus des graines tirées de Chypre, de Malte, d'Italie ou de Hollande, ils ne se distinguent que par plus ou moins de précocité, de blancheur, de finesse ou de volume. On peut, moyennant quelques soins, récolter soi-même la graine de touts : d'ailleurs les Jardiniers de Paris en fournissent de très bonne qualité pour toute la France et les pays étrangers.

Avec un peu d'habitude on discerne très bien le Chou-Fleur d'avec les autres. Ses feuilles toujours alongées et formant un peu la goutiere, sont lisses, d'un vert ardoisé, ordinairement entières, quelquefois à bords un peu festonnés ; les pétioles et les nervures en sont blanchâtres. Du milieu de ces feuilles s'éleve la tige, grôsse, ramifiée, et dont chaque rameau est terminé par des amas de boutons ou mamelons blancs et serrés, dont le rapprochement forme cette tête épaisse et dure, plus ou moins grôsse, si fort en usage dans la cuisine, et qu'on coupe avant qu'elle ne se divise pour fleurir et donner de la graine.

En mars et avril, on seme sur couche les graines de toutes ces variétés; et dès que les jeunes plantes changent de feuilles, on les repique à distances suffisantes, mais toujours sur couche, et on les couvre de cloches ou de châssis (si l'on en a), autrement de paillassons et de litière soutenus par des bâtons croisés en différents sens, pour les garantir de la brume et du froid pendant le jour, et de la fraîcheur ordinaire des nuits. On donne de l'air et de la lumiere toutes les fois que le temps le permet, et l'on mouille avec modération. Dans le climat de Paris, on ne doit pas risquer le Chou-Fleur en pleine terre avant le mois de mai, encore lui faut-il le secours de la couche sourde abritée des vents d'est, nord et nord-ouest, soit par des murs ou des palissades, soit par des paillassons. Pour faire les couches sourdes, on enleve à environ quinze pouces de profondeur, la terre d'une ou de plusieurs planches du potager, on y met environ un pied de fumier de cheval à demi-consommé, qu'on foule un peu en le marchant, et qu'on recouvre d'environ huit pouces de terre excellente, douce, bien ameublie, et mêlée, s'il est possible, de terreau: là on plante les Choux-Fleurs à dix-huit pouces les uns des autres. D'autres fois on fait à deux pieds de distance les uns des autres des trous d'un bon pied carré, et d'un pied et demi de profondeur, dans lesquels on introduit environ un pied d'épais de fumier de cheval à demi-consommé, qu'on recharge d'excellente terre: l'on y étale les racines d'un Chou-Fleur qu'on assure bien, et autour duquel on fait un petit bassin qu'on garnit d'un peu de fumier court ou de débris de couche. Ces différentes transplantations sont très nécessaires en quelque temps qu'on ait semé. Leur effet est de faire prendre du corps à la plante, qui devient moins sujette à monter en graine et donne une plus belle tête. Dès-lors les Choux-Fleurs ne demandent plus d'autres soins que d'être garantis ou purgés des insectes, sarclés, enfin mouillés de temps en temps, et toujours avec modération. Mais aussi ces transplantations exigent des soins et le choix d'un temps pluvieux ou qui promette de la pluie. Il faut enfin tâcher de ne point couper le pivôt, arrôser aussi-tôt pour rapprocher la terre des racines, et assurer la plante. Bientôt leur tête se montre et atteint la grôsseur d'un œuf. A cette époque, on câsse les feuilles de dessous dont on la couvre, ou bien on rapproche les feuilles d'en haut par un lien. Cette précaution indispensable, sur-tout pour les Choux-Fleurs tendres, dont les feuilles ont plus de dispôsitions à s'écarter, sert à faire grôssir, blanchir et attendrir la tête, dont on use quand elle est à son point.

On seme les Choux-Fleurs à plusieurs époques, pour en

avoir presqu'en tout temps, et l'on suit chaque fois les mêmes procédés, si ce n'est qu'il faut un peu moins de chaleur artificielle pendant l'été. On doit les visiter souvent et remplacer ceux qui sont morts ou ne seroient pas d'une belle espérance. La seconde plantation en pleine terre se fait vers le commencement de juin; et comme il est bon que les Choux-Fleurs soient espâcés de 650 millim. en tout sens, on peut mettre entr'eux des pieds de salade qui profiteront des soins indispensables aux Choux-Fleurs, et seront enlevés avant que les principales feuilles de ceux-ci ne couvrent le terrein.

Pour le dernier semis, il faut préférer le Chou-Fleur dur qui résiste mieux aux froids de l'automne. Si ces froids arrivaient plutôt qu'on ne les attend, et lorsque les plantes commenceraient à marquer, alors il faudrait les transplanter à bonne expôsition abritée par un mur, et sur-tout les couvrir toutes les nuits et dans les temps nébuleux et froids; ou bien (ce qui serait plus certain) faire dans une serre bien aérée un lit d'un pied d'épaisseur de bonne terre ou de terreau, y transporter les Choux-Fleurs le plus en motte qu'il sera possible, les mettre près les uns des autres, et les arrôser comme il convient: avec du jour, et de l'air quand le temps le permet, ils forment encore de fort belles têtes.

On conserve les têtes de Choux-Fleurs pendant l'automne et fort avant dans l'hiver, en les coupant à trois pouces au-dessous de la pomme; en les dégarnissant de toutes leurs feuilles, même des petites intérieures (ce à quoi l'on parvient avec un peu d'adresse), et en les plaçant sur des tablettes ou les pendant au plancher, dans un cellier sain, ou dans une serre aérée.

En raison de la température des pays, il faut plus ou moins de précautions et de chaleur; mais toujours de bonne terre et beaucoup de soins. Il en faut de particuliers pour les plantes destinées à porter graines; on doit sur-tout les éloigner des autres Choux.

Chou-Brocoli. *Brassica Botrytis cymosa, Brocoli dicta; — laciniata.* Thouin. Il ressemble tellement au Chou-Fleur, que les Botanistes prétendent qu'il en est une variété Cependant il en differe par ses feuilles découpées, par ses dimensions en tout plus grandes, enfin par ses couleurs. On en connaît de verts, de violets, de jaunâtres, dont les graines se tirent de Malte, de Rome, de Naples, d'Angleterre, etc., quoiqu'il soit facile de conserver ici toutes les variétés franches, moyennant quelques soins, et sur-tout celui d'éloigner non-seulement des Choux-Fleurs, mais encore des autres especes de Choux, les Brocolis destinés à porter graines.

Le violet et le blanc sont ceux qui méritent le plus d'être

cultivés. Quelques personnes recommandent d'en semer dès le mois de janvier ; mais alors les *Brocolis*, plus lents à venir que les Choux-Fleurs, ne donnent leurs productions qu'à la fin de l'été, ou en automne, temps auquel abondent ce dernier légume et beaucoup d'autres. Il vaut donc mieux semer en mai et juin pour les pays tempérés, plus tard pour les pays chauds. Les Brocolis donnent alors en hiver, et au commencement du printemps, une production d'autant plus intéressante que les autres légumes sont rares. Ils se gouvernent absolument comme les Choux-Fleurs d'automne, si ce n'est qu'il faut les espâcer de deux pieds et demi en tout sens, et à l'approche des froids chausser leurs pieds ; ce qui se fait en rapprochant, soit la terre des environs, soit de la terre apportée d'ailleurs dans la crainte de découvrir leurs racines. Si le froid augmentait et allait jusqu'à six ou sept dégrés, il faudrait alors couvrir de grande litiere les Brocolis qu'on dégarnirait aussi toutes les fois que le temps le permettrait. Les Brocolis verts et violets hâtifs donnent quelquefois des pommes comme celles des Choux-Fleurs, et dont on fait le même usage. A l'égard des pousses, on en détache facilement la sur-peau. Elles cuisent en un instant, et mangées comme des Asperges, soit au gras, soit au maigre, elles présentent un mets assez délicat. Le Brocoli blanc, plus tardif que le Chou-Fleur, donne comme lui une pomme, mais de meilleure qualité, et qu'il faut couvrir de même pour lui procurer la blancheur qu'on recherche dans ces légumes.

Lorsqu'on repique ou plante des Choux en général, il faut avoir soin de les bien fixer en terre, où ils doivent être mis de maniere que l'œil du plant soit à fleur de terre, et plutôt plus bâs que trop haut. Il est bon aussi de choisir un temps pluvieux, parce qu'alors les Choux, ne se fanant point, ou reprenant facilement, sont moins sujets à être attaqués par les insectes. Si le temps se tenait à la sécheresse, on y remédierait par des arrôsements. Le plant trop foible languit et devient la proie des pucerons : trop fort, ses nouvelles racines percent difficilement, il ne prend pas un bel accroissement, et devient sujet à monter, à se nouer, à durcir. Pour conserver les especes franches, il est important d'éloigner considérablement les uns des autres les Porte-Graines d'especes, ou même de variétés différentes, lesquels il faut encore choisir parmi les individus les plus vigoureux. Leurs graines, bien mûres, doivent être récoltées, séchées, battues et gardées séparément. Elles conservent leur vertu productive pendant six ou sept ans : celles des Choux-Fleurs ne levent plus bien au bout de six, et valent mieux la seconde que la premiere année.

Pour éloigner le *Tiquet* des semis, il faut les faire à l'ombre (en terre excellente et bien préparée, pour que la végétation soit plus prompte) et par un temps pluvieux autant qu'il sera possible : autrement on bassinerait souvent les jeunes plants, et l'on resemerait s'ils étaient détruits malgré les précautions.

Malheureusement les soins et la surveillance sont les seuls moyens connus de détruire les insectes qui dévorent les Choux, tels que les *Tiquets* ou *Puces de terre*, les *Chenilles*, les *Pucerons*, la *Punaise rouge* et la *Limace*. Les deux derniers se voient facilement: on écrâse les pucerons avec un chiffon; et de grand matin, il faut chercher les chenilles qui se réunissent sous les feuilles pour se garantir de la fraîcheur de la nuit. Alors on peut les écrâser ou les faire tomber dans un vâse plein d'eau. Il est bon encore d'aller visiter les Choux sur lesquels on a vu voltiger les papillons, et d'écrâser de suite, avec une spatule de bois, les œufs qu'ils y ont dépôsés.

CHOU-DE-MER. CHOU-MARIN. *Sea Kale* des Anglais; (prononcez *Si-Kēle*). C'est le *Crambe maritima* de Linné : en Angleterre, on le cultive comme légume. Il est vivace et croît spontanément sur nos côtes maritimes dans les sâbles. Le hasard a enseigné l'emploi qu'on en pouvait faire. Les vagues de la mer et le vent ayant enfoui sous le sâble quelques-unes de ces plantes, on trouva qu'elles s'y étaient étiolées, que leur tige et leur feuillage, ordinairement durs et coriaces, étaient devenus tendres et succulents, enfin bons à manger. Depuis ce temps, on en a semé dans les potagers, où, lorsqu'il a pris l'accroissement convenable, on le butte comme on fait pour le Céleri qu'on veut faire blanchir. Le Chou-Marin a l'inconvénient d'être plus que les autres Choux sujet aux tiquets et aux pucerons. Ses fleurs qui sont blanches et en panicules, se montrent en juin : elles donnent des graines rondes, mûres à la fin d'août.

CIBOULE. *Allium fissile.* Beaucoup de personnes et même des Botanistes la confondent avec la CIVETTE, quoique cependant cette derniere soit vivace tandis que la Ciboule est seulement bisannuelle. Comme on n'emploie cette plante que jeune et entiere, on peut, depuis mars jusqu'en août, en semer touts les quinze jours. On cultive la Ciboule blanche, *All. fiss. album*, et la Ciboule rouge, *All. fiss. rubrum*, variétés qui sont dans leur espece ce que sont dans la leur l'Oignon rouge et le blanc. Il y a encore une Ciboule vivace qu'on propage par éclats ou caïeux parce qu'elle donne rarement des graines. La culture de la Ciboule est très facile : elle demande la même terre que l'oignon, à être semée en mars, puis repiquée avec précaution : on met trois ou quatre

plantes ensemble et chaque touffe à environ 160 millimetres (six pouces) l'une de l'autre, parce qu'elle prend du pied. Les semences gardées dans leurs capsules peuvent rester bonnes trois ou quatre ans; moins si on les en a fait sortir. Ciboule vient du latin *Cepula* diminutif de *Cepa*, oignon, ou de l'italien *Cipolla* qui est son nom.

Ciboulette, Cive *ou* Civette, *Allium Schœnoprasum*. Cette plante qu'on nomme encore Appétit est ainsi que la précédente du genre Ail: ses caïeux petits, nombreux, et qu'on sépare touts les trois ans en mars, se replantent trois ou quatre ensemble en bordure à 220 millimetres (huit pouces) de distance, ils ne tardent pas à s'étaler et à former de grôsses touffes de feuilles cylindriques, creuses, semblables à celles du jonc, vertes et menues comme du gazon, parmi lesquelles s'élevent plusieurs tiges, droites, menues, sortant d'une feuille engaînante. En mai chacune de ces tiges se termine par une tête de fleurs purpurines et qui produisent un assez joli effet par leur nombre. On lui donne une bonne terre à oignon, une expôsition chaude er assez d'arrôsements en été. A l'automne on coupe toutes les feuilles rez-terre, et l'on couvre la plante de terreau bien consommé. Elle pâsse pour originaire de Sibérie quoiqu'on la trouve sauvage dans le midi de la France, et une variété de plus grandes dimensions en Portugal. Toutes deux se cultivent de la même maniere et peuvent se semer. Le nom spécifique *Schoenoprasum* est compôsé des deux mots grecs *Schoinos*, jonc, et *Prason*, porreau.

CITROUILLE, *ou* Courge, *Cucurbita*. Genre de la Monœcie-Monadelphie, et le type de la famille des *Cucurbitacées*. Il est compôsé de toutes plantes étrangeres et naturelles aux climats chauds: mais comme elles sont toutes annuelles, et qu'en moins de sept mois on peut les avoir semées et en avoir recueilli le fruit, on en fait des plantes de pleine terre. Quelquefois cependant on les met germer sur couche et sous cloche, au mois de mars, dans des pôts remplis de terreau; puis après les avoir habituées à l'air, on les dépote pour les placer à bonne expôsition en pleine terre où elles donnent leurs fruits mûrs en septembre: autrement, on se contente de faire un trou à une bonne place et en bonne terre; on le remplit de terreau, et on y plante vers la fin d'avril, deux graines qu'on a soin d'arrôser souvent. De ce genre sont toutes les plantes qui compôsent cet article.

Le Potiron, *Cucurbita Pepo*, dont les graines font partie des quatre semences froides: elles sont en outre, comme celles de toutes les Courges, applaties et entourées d'un bourrelet. Cette plante qui couvre un grand espace par ses longues tiges ram-

pantes et par ses larges feuilles, nous vient des Indes Orientales. Ses fleurs aussi très grandes sont ou *uniquement mâles*, ou *uniquement femelles* : les dernieres, seules pourvues de germe, se changent en un fruit souvent énorme et très pesant dont l'écorce unie, verruqueuse ou brodée, est d'un jaûne plus ou moins foncé, ou verte, ou noire. Ce Potiron noir qui vient d'Amérique est le GIRAUMON NOIR, *Cucurbita Pepo Americanus*.

D'autres especes se mangent encore dans quelques départements, telles que :

LE MELOPEPON, Pastisson, Bonnet d'Electeur, *ou* Artichaud de Jérusalem. *Cucurbita Melopepo clypeatus*.

— Le petit, à bandes de diverses formes.

LE PEPON à verrues. *C. M. verrucosus*.

LE GIRAUMON MOUCHETÉ, *dit* Barbarine, et Citrouille *ou* Artichaud de Barbarie, *C. P. variegatus*.

LE GIRAUMONET à bandes, ou sans bandes. *Cucurbita ovifera*.

CITROUILLE-PASTEQUE, *ou* MELON D'EAU. *Cucurbita Citrullus*. Comme les autres Citrouilles, celle-ci a une tige très allongée, traînante et couvrant un grand espâce. Elle est rude aussi bien que les feuilles qui sont encore découpées ou plutôt digitées. Son fruit souvent grôs comme un moyen potiron, et à-peu-près de même forme, quoique quelquefois il soit plus long, est ferme et marqué d'un ombilic et d'apparences de côtes. La peau en est lisse, verte, tiquetée ou marbrée de jaûne. On s'assure s'il est mûr en le frappant avec le doigt ; et s'il sonne creux, on le cueille. Ce son cependant est trompeur, car le fruit est absolument plein d'une chair ou rouge avec des semences plates et noires, ou blanche, selon la variété, mais toujours caverneuse, et ayant l'air d'être glacée. Sa saveur est sucrée, mais elle a une odeur fade de concombre, qui ne plaît pas à tout le monde ; cependant ce fruit doit être délicieux au Levant, son pays naturel, et dans les autres régions chaudes, parce que se résolvant entierement en eau, il doit rafraîchir la bouche. J'estime que, semant de très bonne heure, comme on fait pour les melons hâtifs, et que repiquant ensuite le plant dans de bonne terre préparée sur couche ordinaire ou sourde, et à la meilleure expôsition, on doit hâter la maturité du fruit, et s'en procurer la jouissance à l'époque où il doit être le plus agréable, c'est-à-dire, pendant les grandes chaleurs. On taille cette Courge comme les melons ; et lorsque les pieds sont garnis d'un nombre suffisant de bras, on les laisse courir en liberté sans arrêter, ni supprimer aucun des fruits qui y nouent. Il suffit ensuite de

donner les arrôsements nécessaires. J'ai vu au Jardin de leurs MM. II. et RR. à Saint-Cloud, des planches entieres couvertes de ce fruit.

Nota. La Courge - Cougourde, *C. leucantha lagenaria*, la C. poire-à-poudre, *C. leuc. pyrotheca*, le Mélopépon-Orange et le pyriforme, *C. Melopepo aurantiiformis*, et *pyriformis*, Duch., et plusieurs autres especes ou variétés donnent des fruits qu'on garde pour la singularité de leur forme, et que mal-à-propos l'on nomme Coloquinthes.

La graine, qui est, ainsi que celle des melons, d'une qualité meilleure et plus sûre lorsqu'on la laisse se perfectionner dans un fruit qui pourrit de maturité, est le plus sûr moyen de multiplier toutes ces plantes qui sont annuelles. On peut encore les propager de bouture.

CONCOMBRE, *Cucumis.* Genre de la Monœcie-Monadelphie, famille des *Cucurbitacées*, composé de plantes toutes étrangeres et des climats chauds : mais aussi comme elles n'ont besoin que du cours de six mois pour donner leurs productions et mûrir leurs graines, on peut vers la mi-mai, époque où les gelées ne sont plus guere à craindre, en semer certaines variétés en plein air au pied d'un mur au midi, ou sur couche sourde, ou en pleine terre. La récolte sera plus tardive, mais les fruits seront d'un meilleur goût.

Le Concombre cultivé, *Cucumis sativus*, offre plusieurs races ou peut-être especes, telles que le jaûne ou commun, le blanc, le vert, le perroquet, le concombre à bouquets.

Le Concombre jaune est le plus commun de touts et le plus productif.

Le Hatif produit moins, son fruit est aussi plus petit; mais il est précoce, et c'est lui qui doit être cultivé pour primeur. A différentes époques et même à commencer des premiers jours d'octobre, on le seme, chaque graine à part dans un petit pôt plein de terre légere et bien terreautée. Le pôt est ensuite plongé dans une couche de chaleur modérée et couvert d'une cloche. Le plant arrivé à un certain point se dépote sur une autre couche de même chaleur, que l'on couvre d'un châssis. Ce châssis se couvre en raison des froids, et la couche se réchauffe en raison du besoin. Ces Concombres bien conduits et bien taillés peuvent se manger en avril. Depuis six à sept ans, on a rapporté d'Allemagne à M. Vilmorin, un Concombre *dit* de Russie, très hâtif et propre au châssis; il se distingue principalement par un fruit très court. Le blanc est aussi hâtif et se cultive sur couche; c'est un des meilleurs.

Le Concombre Perroquet a quelquefois trop de goût : sa peau est d'une couleur inégale ; quelquefois on en trouve de jaûnes et verts par moitié.

Le Concombre a bouquet ne s'allonge pas beaucoup, et à cet avantage il joint celui d'avoir quatre et quelquefois cinq fruits presque rassemblés. Touts ces Concombres sont originaires du Levant et de l'Egypte.

Le Concombre Arada vient de Saint-Domingue. Il demande du soin et de la chaleur. Ses fruits à peine aussi longs et aussi grôs que le pouce, sont assez bons assaisonnés ou confits : j'en dois la connaissance à M. Vilmorin.

Le Concombre tardif. On le seme à plusieurs époques : d'abord en mars, sur couche chaude ou sur couche sourde et sous cloche ; puis encore en avril, et jusqu'à la fin de juin.

En général touts les Concombres aiment la chaleur et l'eau. On les taille aussi comme les melons.

Le Concombre vert *ou* a cornichons, *Cucumis æstivus minor*, H. P., bien soigné et bien conduit rapporte beaucoup et long-temps. On le seme vers la fin de mai en pleine terre, et déjà l'on récolte en septembre. Ses fruits verts et petits ou cueillis à mesure qu'ils atteignent la longueur du doigt, doivent rester à faner pendant environ vingt-quatre heures ; après quoi on les fait blanchir à l'eau bouillante, puis on les jette aussi-tôt dans de l'eau de puits très froide : on les laisse se ressuyer pendant vingt-quatre heures sur un linge, et on les jette ensuite dans suffisamment de bon vinaigre, qu'on peut changer au bout de quelques jours. Dans touts les cas, c'est à cette époque qu'il faut saler et épicer.

Le Concombre-Serpent, *Cucumis flexuosus*, doit son surnom à sa forme grêle alongée et flexueuse. Il a trop peu de chair pour être fricassé ; mais on en fait des Cornichons. Se seme en pleine terre comme le précédent. Il vient de l'Inde.

CORNE-DE-CERF. (Plantain-) *Plantago Coronopus.* Lin. Les feuilles de cette plante naturelle à la France et annuelle sont radicales, étroites, longues de huit à dix pouces, et découpées sur les bords comme *un bois de cerf* ou comme un pied de corneille, ce qui lui a valu son nom français et son surnom latin. Elles s'emploient comme fournitures dans les salades : on peut déjà en cueillir sur des plantes de deux ou trois mois ; il en repoussera bientôt d'autres si l'on continue de bien arrôser. La Corne-de-Cerf aime assez l'eau et en a besoin sur-tout dans son premier âge et pendant les chaleurs. Sa graine, très menue et ordinairement mûre au mois d'août, se seme clair en mars dans une terre légere et bien fumée.

CRAMBE. *Voyez* Chou-Marin, page 34.

CRESSON. On cultive sous ce nom deux plantes de saveur âcre et piquante, toutes deux de la famille des *Cruciferes*, admises sur nos tables pour fourniture de salade, etc., et regardées comme saines et digestives. La premiere est le CRESSON ALENOIS, NASITOR; *Lepidium sativum*, LIN., *Thlaspi sativum*, H. P. On sait aujourd'hui qu'il est originaire d'Asie, et que M. OLIVIER, de l'Institut, l'a trouvé sauvage en Perse. C'est une plante de peu de durée et qu'il faut semer touts les quinze jours si l'on veut en avoir en tout temps. En été les chaleurs le font monter encore plus promptement, c'est pourquoi on le seme à l'ombre. Il aime une terre fraîche et meuble. On lui connaît trois variétés, savoir : le doré, et les frisés à petites ou à larges feuilles; touts ces Cressons sont de la Tétradynamie siliqueuse.

Le second est le CRESSON DE FONTAINE, ainsi nommé parce que spontanément il croît aux bords des eaux courantes, principalement des fontaines, et dans les endroits qu'elles submergent. LINNÉ l'a appellé *Sisymbrium Nasturtium*, et LA MARCK, *Cardamine fontana*. Son usage est pour être mis autour des volailles rôties, et pour faire des salades : on l'emploie encore en médecine où sa saveur piquante ne laisse aucun doute sur sa vertu antiscorbutique. Le plus souvent les récoltes qui s'en font dans les lieux aquatiques suffisent à la consommation : ceux qui ont chez eux des eaux courantes peuvent en semer sur les bords, et bientôt il y sera multiplié par ses racines traçantes. D'autres se font des Cressonnieres artificielles au moyen d'un nombre de baquets qu'on emplit à moitié de terre; on y plante quelques pieds de Cresson pris à l'endroit le plus prochain, et l'on remplit les baquets d'eau : mais comme elle ne tarderait pas à se corrompre et à gâter le Cresson ou à lui communiquer de mauvais goût, on vide cette eau par le moyen d'un trou pratiqué au bâs des baquets, qu'on rebouche ensuite pour y remettre de nouvelle eau. Pour plus de commodité ces baquets doivent être placés près des puits : pendant les grandes gelées, on les rentre encore dans un endroit aéré. Ce Cresson est vivace et de la Tétradynamie siliculeuse. *Nasitor* et *Nasturtium* sont deux noms forgés des mots latins *nasus tortus* parce que l'odeur pénétrante de ces Cressons fait *tordre le nez* de celui qui la respire trop fort.

Le CRESSON DES PRÉS, *Cardamine pratensis*, est aussi employé par quelques personnes au même usage que les autres, et peut-être est aussi bon. Cette plante vivace et naturelle à nos prés humides, y produit un joli effet dès le premier printemps : on la voit dans quelques jardins et sur-tout la variété à fleurs doubles.

D.

DAHLIA, CAVAN. *GEORGINA*, WILLD. Trois especes, ou peut-être trois variétés principales, sont citées dans cet Ouvrage comme plantes d'un véritable ornement et d'autant plus précieuses qu'elles forment des touffes hautes et brillantes, et que leurs fleurs, aujourd'hui très variées, soit dans le nombre de leurs rayons, soit dans les nuances de rouge, de pourpre ou d'aurore, ont l'avantage de se succéder jusque dans l'arriere-saison. Les racines qu'elles produisent en abondance sont employées comme alimentaires, et trouvées bonnes au Mexique, leur pays natal, où l'on se contente de les faire cuire sous la cendre. Un nouvel essai m'a confirmé dans l'opinion qu'une sauce douce pourrait leur faire perdre, ou au moins déguiser le goût poivré et trop aromatique que je leur trouve; et cela est d'autant plus concevable que l'effet de la cuisson est de diviser ces racines en côtes ou lames minces et verticales. Quelques personnes estiment que ces racines acclimatées et perfectionnées par la culture peuvent devenir alimentaires pour l'homme ou au moins bonnes pour les bestiaux. Au surplus elles présentent des moyens faciles de culture et de propagation, soit par les semences qu'on en obtient touts les ans, soit par les boutures qu'on en peut faire, soit enfin par leurs tubercules qu'on sépare (avec du talon) de la racine principale, et que l'on plante en pleine terre au mois de mai. On les aurait conservées ou en les ayant laissées en terre et défendues contre le froid et l'humidité par une bonne couverture de feuilles ou de pailles seches, ou en les ayant retirées de terre en automne, et enfouies jusqu'au moment de la replantation dans du sâble non humide dans le coin d'une orangerie où il ne gélerait pas. Comme ces plantes donnent leurs fleurs et leurs graines dans l'année, on peut en faire des plantes annuelles ainsi que vient de le pratiquer M. TOLLARD aîné, qui, dans ce moment (fin de septembre 1812), recueille les graines de Dahlias qu'il a semées le 8 mai précédent. Peut-être aussi que des racines de l'année posséderont à un degré moins haut le goût aromatique qui déplairait au plus grand nombre.

E.

ECHALOTTE. *Allium Ascalonicum.* Peut-être son nom français aura-t-il été corrompu du surnom latin *Ascalonicum*, par lequel on a voulu indiquer que cette petite plante croît sauvage aux environs d'Ascalon, ville de Palestine. Ses bulbes qu'on a retirées de terre lorsque les feuilles ont été desséchées, et qu'on a gardées au sec et à l'abri du froid pendant l'hiver,

se replantent en mars en planches ou en bordure, à 80 millim. (trois pouces) de distance, et à fleur de terre de peur qu'elles ne pourrissent. Elles donnent des feuilles cylindriques, creuses, et menues comme du gazon, parmi lesquelles on voit des tiges terminées fin de juin par des têtes de fleurs purpurines. L'Echalotte donne beaucoup de caïeux, et déjà l'on peut en faire usage au mois de juin. Il lui faut une très bonne terre; ce qui influe considérablement sur la grôsseur des oignons, et peut-être est la cause pour laquelle on croit qu'il existe une variété appellée Grôsse Echalotte. Quelques cultivateurs laissent cette plante en terre, où cependant elle fond souvent par le froid ou la trop grande humidité: d'autres pour cette raison découvrent les oignons pour n'en laisser que la racine en terre lorsque la saison est trop pluvieuse.

EPINARD, *Spinacia oleracea.* Suivant l'Italien *Pierre* Crescenti qui vivait au treizieme siecle et qui est le premier de nos auteurs qui en ait parlé, cette plante annuelle et originaire de l'Asie septentrionale, nous a été transmise par les Arabes. On en connaît deux especes principales dont la plus commune a les graines épineuses, l'autre les a lisses et sans piquants: chacune a sa variété à feuilles plus larges. Ce serait ces dernieres qu'il faudrait préférer parce qu'elles donneraient plus de profit, si l'Epinard à graines épineuses et à petites feuilles n'avait l'avantage de mieux résister à l'humidité de l'automne. Il durera plus long-temps si au lieu de le couper, comme on fait abusivement, on le cueille feuille à feuille ainsi que le font les maraichers. L'Epinard à graines lisses, autrement appellé de Hollande ou grand Epinard, *Spinacia oleracea lævis*, H. P., supporte assez bien l'hiver; mais sa graine est quelquefois trois mois à lever.

Pour avoir de ce légume en tout temps, il faut en semer touts les mois depuis mars jusqu'à la fin d'octobre, en rayons espacés de 120 millim. (six pouces) et dans une terre bien fumée et bien ameublie, un peu fraîche ou arrôsée. On choisit une situation ombragée pour les semis d'été dont on ne jouit pas long-temps parce que la chaleur fait monter très vîte l'Epinard. On garde pour graines une planche du premier semis. Cette plante a cela de particulier que les individus portent toutes fleurs mâles ou toutes fleurs femelles, ce qui fait que l'on arrache les individus mâles aussi-tôt que leurs fleurs sont pâssées: on soutient les femelles avec des treillages sur lesquels on les adôsse pour que restant droites, leurs graines ne s'échappent point.

L'espece la plus connue et le plus anciennement cultivée donne des graines épineuses, de là ont été faits les noms français, latin et italien Epinard, *Spinacia*, et *Spinacio*.

ESCAROLE. *Voyez* SCAROLE.

ESTRAGON. *Artemisia Dracunculus.* Cette plante, aromatique dans toutes ses parties, et originaire de Tartarie, ne donne que très rarement fleurs et graines; il faudra donc la renouveller touts les trois ans par boutures, au printemps et en été, ou par l'éclat des pieds en automne. On met chaque plant à 325 millim. (un pied) de distance l'un de l'autre dans une terre bien labourée: quand ils ont pris racines, on peut les couper tous les quinze jours.

F.

FÉVE DE MARAIS, *Faba major*, H. P., Plante annuelle et qu'on trouve sauvage en Perse et en Egypte: elle est pour LINNÉ une espèce de VESCE qu'il appelle *Vicia Faba*. Pour les autres Botanistes et au Jardin des Plantes, elle fait sous le nom de *FABA*, un genre distinct de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*. On lui connaît plusieurs variétés qui se distinguent par le volume, la forme, la couleur, etc. Toutes se sement de 15 jours en 15 jours, depuis la fin de mars jusqu'à la mi-juillet, soit en rayons, soit en touffes: on forme ces dernieres en mettant cinq à six Féves auxquelles on a fait passer une couple de jours dans l'eau, dans des trous faits à la houe, et espacés d'environ 325 millim. (un pied). Les rayons se creusent à la même distance. La terre d'entre les trous et celle de dessus les bords des rayons servent à butter les Féves lorsqu'elles ont près de quatre pouces de haut, en deux fois différentes et à une quinzaine l'une de l'autre: on bine en même temps qu'on fait cette opération dont le but est de faire produire à la partie bâsse et enterrée de la tige, des racines qui fortifient la plante et la rendent plus productive. La fleur est remarquable par sa blancheur que font ressortir encore les deux taches noires des ailes, et par l'odeur de fleur d'orange qu'elle exhale: lorsqu'elle est entierement pâssée, on pince le bout des branches et de la tige pour arrêter la seve et la porter à l'avantage du fruit qui alors mûrit plutôt, devient plus beau et de meilleur goût; et comme ce fruit n'est bien bon que lorsqu'il est très jeune et au quart à-peu-près de sa grôsseur, on coupe rez-terre la tige aussi-tôt qu'elle a été dégarnie; *souvent*, et même *toujours* lorsque le temps est favorable, elle donne de nouvelles branches qui produiront de nouvelles féves: d'ailleurs la tige coupée n'est pas perdue et se donne aux bestiaux, ou se fait sécher pour chauffer le four. Quelques individus des premiers semis sont laissés intacts pour fournir la graine qu'on laisse mûrir sur pied, et encore se perfectionner dans les cosses jusqu'au moment de la semer.

Ainsi gardées, les feves conservent leur faculté germinative au delà de cinq ans. La terre de potager bien fumée est celle qui convient le mieux à la Féve de Marais.

Ses principales variétés sont :

La Grôsse Féve de Windsor, la plus volumineuse de toutes, mais aussi la moins productive, et peut-être la plus sensible aux gelées du printemps : il faut donc ou la semer plus tard ou l'abriter.

La Petite Féve *dite* Julienne, *Faba minor;* c'est la plus commune : elle est encore plus précoce et moins grande que la précédente.

La Féve naine d'Angleterre ainsi appelée parce qu'étant très petite, elle nous a été communiquée par les Anglais qui l'ont reçue des côtes d'Afrique. Elle est branchue, très productive, et la plus précoce.

La Féve verte, *Faba viridis.* Son fruit mûr et sec reste *vert :* elle nous vient de la Chine, est très productive, mais donne plus tard que les autres. Peut-être doit-on la regarder comme espece.

La Féve a longues cosses, *Faba longisiliqua*, est encore plus tardive : elle monte plus haut ; ses cosses fort longues contiennent plus de fruits, et peuvent lui mériter la préférence.

On seme les primeurs en automne, au pied d'un mur au midi, et on les abrite convenablement, mais sans oublier que trois degrés au-dessus de zéro suffisent pour tuer ces plantes.

FÉVEROLE, *Faba equina*, Nobis. Peut-être celle-ci est-elle l'espece primitive d'où sont découlées toutes les autres variétés. Sa saveur âpre et sauvage l'exclut de la cuisine, mais heureusement elle est du goût des animaux, et pour eux on en seme de grandes pieces labourées profondément et bien fumées. C'est à la volée ou en rayons que cette opération s'exécute fin de février pour le climat de Paris ; en automne dans les départements méridionaux. Le semis en rayons a l'avantage de permettre qu'on puisse biner et buter. Si l'on a semé à la volée, alors on peut éclaircir et reporter ailleurs les pieds retirés ; on fauche lorsque les Féves sont en fleurs, et on donne leurs fannes en vert ou en sec aux bestiaux. On peut faire ainsi plusieurs coupes, d'autrefois on laisse mûrir les Féves qui se donnent aussi aux animaux, et dont s'accommodent fort bien les bœufs et vaches. Elles augmentent le lait de ces dernieres et engraissent les volailles. La Féverolle est beaucoup plus petite que la Féve de Marais et charge beaucoup. On la bat pour avoir ses graines ; on en fait autant de la Féve de Marais

lorsqu'on la cultive en grand en plein champ, pour la nourriture des hommes ou des animaux.

FRAISIER, *Fragaria*. Genre de l'Icosandrie-Polygynie, famille des *Rôsacées*, renfermant plusieurs especes originaires de diverses contrées, et parmi lesquelles on remarque pour l'abondance, la beauté et l'excellence de son fruit, le FRAISIER COMMUN, *Fragaria vesca*. C'est une plante bâsse qui croît naturellement dans les parties fraîches, herbues et ombragées de nos bois. On l'a transportée dans les jardins où l'on en fait des bordures et des planches qu'il faut toujours placer au levant, et abriter du midi par un mur ou par des paillassons maintenus droits au moyen de piquets auxquels on les attache. Le Fraisier se multiplie ou de semis, ou par l'éclat des touffes, ou par la séparation de ses *coulants*, appellés encore *courants*, *nilles* et *filets* : ce sont effectivement des filets qui rampent et s'allongent jusqu'à ce que leur extrémité atteignant la terre, puisse y jeter des racines et former une plante nouvelle. Pour le semis, on choisit des Fraises belles et extrêmement mûres qu'on laisse encore se perfectionner et se dessécher sur du bois : on en sépare les graines qu'on seme à l'ombre et aussi-tôt, en terrine ou à même la terre qui doit être douce, substantielle et légere; on se contente pour appliquer les graines d'appuyer la main, puis l'on couvre le tout de mousse hachée et l'on arrôse légerement et souvent. Ainsi conduit ce semis levera en moins d'un mois : si l'on attend à la nouvelle saison pour le faire, il mettra beaucoup plus de temps, et l'on en aura perdu. Lorsque le plant est assez fort, on le repique avec soin aux expôsitions que je viens de dire, en bordures à la distance de 220 millim. (huit pouces), ou en planches en quinconce et à la même distance : il n'y aura plus qu'à biner et arrôser; on ôte aussi les coulants qui énervent la plante ou au moins nuisent à sa production. Un bon usage est de pailler ses planches de Fraisiers, c'est-à-dire de couvrir la terre avec des pailles courtes dont l'effet sera d'empêcher la terre de se dessécher trop vîte, et de salir les Fraises par les parcelles que la pluie ou l'eau des arrôsements feraient jaillir dessus. Pour avoir abondance de Fraises, il faut touts les deux ou trois ans renouveller les Fraisiers, et il est bon d'employer de temps à autre le moyen du semis par préférence à celui des filets ou de l'éclat des pieds. Touts les filets ne sont pas également bons; un peu d'habitude suffit pour reconnaître ceux qui ne doivent pas rapporter. Quand on veut avoir des Fraises pendant l'hiver ou de bonne heure au printemps, on met en septembre deux ou trois pieds de Fraisier

(du semis précédent et qu'on aura eu soin d'effiler pendant l'été), dans des pôts remplis de la terre convenable; on les place sous châssis sur une couche tempérée et qu'on entretient en bonne chaleur.

Le Fraisier commun, *Fragaria vesca rubra*, donne une variété à fruit blanc, *Fr. vesc. alba;* une autre sans filets, et qu'à cause de ce on appelle Fraisier-Buisson, *Fr. vesc. efflagellis*; H. P. J'ai remarqué qu'il rapportait moins, mais il est plus commode pour faire des bordures. On ne peut le propager que d'éclats et de semences. Une autre variété obtenue de semis en 1761 par M. DUCHESNE, Botaniste-Cultivateur et Auteur d'un traité sur les Fraisiers, est le FRAISIER DE VERSAILLES *ou* A UNE FEUILLE, *Fragaria vesca monophylla*: il présente la singularité d'avoir des feuilles simples et non compôsées de trois folioles: il trace beaucoup et ne produit guere.

FRAISIER DES ALPES, *Fragaria vesca semperflorens*; H. P. Je vois assez de différences dans ce Fraisier pour croire que c'est une espece distincte. Dans la saison, il produit moins que le commun, et ses fruits plus alongés sont toujours moins grôs; mais il a le très grand avantage d'en fournir assez abondamment jusqu'aux gelées, et tant qu'il reste assez de soleil pour les mûrir et les colorer: ils ont en outre un goût et un parfum excellents qui les rendent préférables à toutes les autres Fraises. On peut le multiplier par ses traces et de semis: sa dispôsition à toujours produire lui mérite aussi la préférence pour le châssis. Si l'on veut l'enrretenir dans sa fécondité, il faut avoir grand soin de l'effiler souvent. Je ne lui connais qu'une variété, celle à fruits blancs.

Le FRAISIER DE BARGEMONT, *Fragaria Cæsalpini*, ou *Fr. vesca bifera*, est de moindre dimension que le précédent, et mérite après lui d'être cultivé parce qu'il a deux saisons, et que son fruit est aussi très bon.

Le FRAISIER VERT D'ANGLETERRE, *Fragaria vesca viridis*, donne un fruit rouge brun du côté où le soleil l'a coloré, et vert blanchâtre de l'autre: il est plein d'eau et de même dimension que le précédent.

On cultive encore les FRAISIERS-CAPERONS, CHAPERONS ou CAPITONS, *Framboise* et *hermaphrodite*, *Fr. moschata*, dont une variété a la couleur de l'Abricot: ce sont à-peu-près les plus grôs fruits, produits par les plus grands Fraisiers; mais aussi ce ne sont pas les plus estimés. Ordinairement la moitié de ces Fraisiers ne porte que des fleurs mâles, qui ne rapportent point de fruits, mais sont indispensables pour féconder les fleurs des pieds femelles.

Le Fraisier-Ananas, *Fr. Ananassa*, dont le fruit encore assez grôs vaut un peu mieux. Les insectes au moins en sont friands.

Le Fraisier écarlate *ou* de Virginie, *Fragaria Virginiana.* H. P. Son fruit assez médiocre a le petit mérite d'être hâtif, et de pouvoir se cultiver sous châssis.

Le Fraisier de Caroline, *Fr. Americana lucida.* Son fruit assez grôs, coloré et luisant, est médiocrement bon.

Le Fraisier de Bath, *Fr. Am. Milleri*, est fort grand, et son fruit fort grôs, mais peu coloré et peu parfumé.

Le Frutiller *ou* Fraisier du Chili, *Fr. Chiloensis.* En 1713 on a rapporté du Chili cette espece fort grande, et qui produit les plus grôs fruits; mais ils n'ont ni le parfum ni l'eau agréable de nos Fraises communes. Ajoutez à cela que ce Fraisier est dioïque, et ne rapporte rien si l'on n'a les deux individus mâles et femelles, ou s'il n'est fécondé par les Fraisiers *Caperon* ou *Ananas.*

Il est encore quelques especes ou variétés de Fraisiers cultivées par les curieux, tels que le Fraisier à fleurs doubles qu'on ne peut multiplier que d'éclats ou par les traces; le Fraisier nain de Suede, et autres dont nous ne croyons pas devoir nous occuper.

G.

GIRAUMON. *Voyez ce mot à l'article* Citrouille.

GOMBAUD, Gombo, Ketmie esculente; *Hibiscus esculentus.* Toutes les personnes qui ont été en Amérique connaissent cette plante qui ressemble en quelque chose à notre Guimauve. Ses fruits coupés et mis dans le bouillon lui donnent une certaine épaisseur qui fait trouver meilleur le potage dans ce pays. On a encore une certaine maniere de les accommoder qui fait un régal appellé *Gombaud*, auquel on invite ses amis, comme ici, pendant les jours grâs ou à Pâques, on les invite à venir manger des beignets ou du jambon. *Gombo* ou *Gombaut*, est aussi le nom du fruit et de la plante elle-même. Elle ne peut venir ici d'une maniere satisfaisante que dans les serres ou dans les contrées méridionales de la France. M. Vilmorin cultive habituellement cette plante et en recueille la graine.

H.

HARICOT, et dans les pays meridionaux Phaséole, *Phaseolus.* Plante annuelle de la famille des *Légumineuses*, originaire de l'Inde, et que la qualité saine et nourrissante de ses graines a fait cultiver de temps immémorial dans toute

l'Europe, où elle a été d'autant plus facile à acclimater qu'en moins de trois mois, elle peut être semée et récoltée. Il y a même quelques especes, telles que le Haricot nain hâtif de Laon ou Haricot-Flageolet; *Phaseolus vulgaris cylindricus* (ainsi surnommé à cause de sa forme longuette et cylindrique), dont on peut faire deux récoltes par an; mais alors la derniere se mange en vert. La culture et les différences de climats ont fait plus de trois cents variétés de cet excellent légume, dont les meilleures sont:

Le Haricot de Soissons, *Phaseolus vulgaris.*

Haricot blanc sans parchemin, *Ph. vulg. albus tenerrimus.* Pré-d'homme blanc, petit, excellent.

— jaûne sans parchemin. Pré-d'homme jaûne; mêmes qualités.

— tout jaûne sans parchemin, *Ph. vulg. luteus tenerrimus.* Toutes les parties de la plante, excepté la fleur, sont jaûnes.

— mignon. Blanc, petit, excellent en sec.

Haricot-Pois rouge, *Ph. vulg. ruber.*

— de Prague, *Ph. vulg. variegatus.* Sans filets et sans parchemin: doit être semé assez tôt pour qu'il puisse mûrir.

— nain blanc, hâtif de Hollande. C'est lui qu'on seme de préférence pour avoir des Haricots de primeur ou d'arriere-saison. On le conduit comme les pois de primeur.

— nain blanc, *Ph. vulg. nanus;* hâtif de Laon.

— nain jaûne, hâtif sans parchemin.

— nain Suisse, *Ph. vulg. Helveticus:* blanc, rouge, noir, varié, etc.

— blanc à très longue cosse et à grande rame, *Ph. vulg. longisiliquus.* Produit beaucoup; bonne qualité.

Haricot-Riz, *Ph. leptospermus.* Nobis. On le cultive comme les autres Haricots. Sa tige, qu'il faut ramer, s'éleve à plus de deux metres (six pieds). Il est très bon mangé en vert, et sa graine, qui est blanche, presque ovale et beaucoup moins grôsse qu'un pois, est délicieuse cuite et mise, comme le Riz, sous la volaille ou d'autres viandes.

Haricots-Feves, blanc et gris. *Voyez* Haricot d'Espagne, section des *Plantes d'agrément.*

Haricot de la Chine, *Phaseolus pisoïdes,* Nobis. On le trouve maintenant dans le commerce: sa graine, un peu plus grôsse qu'un pois, est presqu'aussi ronde, et absolument de la même couleur: cuit, il est blanc comme le Haricot de Soissons, auquel on peut le trouver préférable. Il n'a pas besoin d'être ramé; sa fleur est blanche.

Il faut distinguer parmi les variétés nouvelles de ce légume le Haricot-nain jaûne du Canada, comme étant sans par-

chemin, et encore le plus nain et le plus précoce de touts.

Le HARICOT DE LIMA, que M. VILMORIN a fait venir d'Amérique, sur l'indication de M. de BONPLAND. Il produit considérablement; mais ses graines ne mûrissant pas toujours bien dans le climat de Paris, conviennent bien à nos contrées du midi.

Le HARICOT A LONGUES GOUSSES, *Dolichos sesquipedalis*, est encore une espece qui mérite l'attention des contrées méridionales : il est très productif, puisqu'il donne quelquefois des gousses longues de plus de 650 millim. (deux pieds).

On m'a envoyé du midi de la France et recommandé comme très productif et très bon en vert et en sec, un Haricot moyen, brun et à ombilic blanc. Je l'ai semé avec précaution; il réussissait bien, la grêle me l'a haché tellement qu'à peine s'il m'en est resté assez pour m'assurer que ce Haricot est le vrai HARICOT ou DOLIC d'Egypte, *Dolichos Lablab*. Les graines que j'ai recueillies sont d'un beau noir d'ébene avec le *hilum* blanc d'ivoire, ce qui les rend très jolis. La Fleur et les gousses sont rouges lie-de-vin. J'en ai parlé aux plantes d'agrément.

Beaucoup d'autres variétés de Haricots ont paru pour ne pas durer peut-être, si elles ne sont que le résultat du mélange fortuit des poussieres fécondantes. Mais il ne faut pas négliger le HARICOT DE PRAGUE BICOLORE, qui ayant la propriété de végéter jusqu'à l'approche de l'hiver, peut encore se manger en vert à cette époque où déjà les autres ont été tués par les intempéries et le froid. Il m'a été communiqué par M. TOLLARD, aîné, de la place des *Trois-Maries*.

Touts ces Haricots se sement pour primeur sur couche et sous châssis. Passé la mi-avril on les seme en pleine terre qui doit être naturellement grâsse, et de plus bien amendée et bien labourée. Souvent les premiers semis de pleine terre sont détruits par la gelée. Les derniers se mangent en vert, les graines n'ayant pas le temps de mûrir.

I.

IRIS-CAFÉ, IRIS DES MARAIS, *Iris Pseudo-Acorus.* Cette IRIS se trouvera décrite dans la section des Plantes d'agrément, où sa culture sera aussi enseignée: l'on n'en fait mention à cette place qu'à cause du nouvel intérêt qu'elle présente aujourd'hui. Naturellement très commune dans nos marais et sur le bord de nos eaux, on peut encore la cultiver et la multiplier très aisément. Alors un plus grand nombre de personnes pourront se convaincre par elles-mêmes que ses graines rôties et préparées comme le Café, et mêlées avec lui par moitié, n'en alterent ni le goût ni le parfum. Elle aura

aussi

aussi l'avantage d'utiliser et d'assainir de grandes parties de terreins marécageux, et par conséquent perdus pour la culture.

K.

KETMIE ESCULENTE. *Voyez* GOMBO.

L.

LAITUE, *Lactuca*. (Syngénésie égale, famille des *Chicoracées*). La culture de cette plante est si ancienne et si universellement répandue, qu'il ne serait pas moins difficile de bien connaître son origine que de désigner l'espece primitive : cependant on la croit originaire d'Asie, et l'on présume que deux races principales ont donné naissance aux deux divisions, que tout le monde s'accorde à faire en LAITUE POMMÉE, *Lactuca capitata*, et en LAITUE ROMAINE, *Lactuca longa*. La premiere se distingue par ses feuilles larges, arrondies, concaves, presque toutes bouillonnées ou cloquées, et dont celles du milieu serrées et peu développées forment une tête ronde et ferme, tandis que l'autre a bien aussi les feuilles disposées en rosette, mais elles sont longues, étroites, creusées en cuillere, lisses, et d'une étoffe plus câssante ; le cœur moins serré et long se développe aussi plus aisément : enfin elle a une saveur beaucoup plus douce. C'est d'après ces divisions et selon l'ordre de leurs productions respectives que nous en indiquerons les variétés les plus estimées. Toutes sont annuelles et se plaisent dans des terres ameublies avec de bon terreau tiré du milieu des couches. Pour en avoir de bonne heure, on seme dès le milieu d'août à bonne expôsition et le long d'un mur ou d'un abri, les especes dites d'hiver. De préférence on choisit la graine d'un an qui leve mieux : vers la fin d'octobre on repique, toujours au midi ou au levant, et l'on garantit ce plant du froid, par une couverture de pailles longues qu'on ôte toutes les fois qu'il ne gele point. Ainsi conduites les Laitues, *Cocasse*, *Coquille*, *Crêpes*, *de la Passion et d'Italie*, aussi bien que la *Romaine hâtive*, seront bonnes vers la fin d'avril. On peut encore en semer au mois d'octobre, mais alors il faut avoir des couches, des cloches ou des châssis : le plant repiqué se couvre de cloches qu'on borne dans les grandes gelées ; cependant il faut chaque jour donner de l'air si le froid n'est pas excessif : on l'augmente en février et l'on finit par lever tout-à-fait les cloches ou le châssis pendant le jour et même pendant la nuit : enfin vers la fin de février, on repique le plant pour la derniere fois. Les personnes qui n'ont point de couches ni de cloches ne semeront qu'au printemps, et prendront grand soin d'abriter leurs semis et leur

plant contre les gelées et les pluies froides trop ordinaires dans cette saison.

LAITUE-POMMÉE. — *Impériale*, ou Grôsse-Allemande. *Lact. cap. Germanica.* Elle est fort grôsse, et se seme au printemps, et sur couches sur-tout si l'on veut en faire mûrir la graine qui est blanche.

— *Cocasse.* Ses semences sont blanches, ses feuilles vertes et très bouillonnées ne sont pas très tendres, mais elle monte difficilement et pâsse assez bien l'hiver en pleine terre : c'est pourquoi on la seme dans les deux saisons toujours en terrein léger. Elle demande à être fréquemment arrôsée.

— *de Versailles.* Semences blanches ; feuilles en petit nombre, tête applatie ; se seme presqu'en tout temps et supporte très bien l'hiver.

— *Batavia.* Semences blanches ; feuilles tendres, assez frisées ; tête grôsse et qui ne se forme guere qu'à la fin de juillet. Délicate sur le choix du terrein et contre le froid : veut être fréquemment arrôsée.

— Batavia brune, ou Laitue-Chou. *Lactuca capitata brassicata.* Très grôsse variété de la précédente, brune, et à pomme lâche.

— *Grôsse-Rouge.* Ses semences sont noires : ses feuilles d'un vert foncé un peu rouge, forment de grôsses pommes : se seme dans touts les terreins que cependant elle préfere grâs, et dans toutes les saisons.

— *Coquille.* Doit son nom à la forme concave de ses feuilles qui sont d'un vert jaûne. Sa pomme petite et son goût un peu amer compensent à peine sa faculté de résister à nos hiver. Sa graine est noire. (Laitue d'hiver).

— *de la Passion.* Ainsi appelée de ce que résistant encore mieux à l'hiver, on en mange dans le temps de Pâques. Ses semences sont blanches : ses feuilles vertes-tachées, très cloquées.

— *Gronde-Blonde.* A la graine blanche comme la Laitue de Versailles avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance, mais en differe par la couleur : elle a des feuilles fort grandes, chiffonnées : pomme facilement, monte vîte, et se seme en tout temps.

Laitue-George. Pomme grôsse, applatie, tendre, feuilles grandes d'un vert blond. Elle monte promptement, et se seme au printemps, en terre légere, au pied d'un mur au midi. Semences blanches.

— *de Bapaume.* Graines noires : se seme en tout temps et en tout terrein, devient grôsse et n'est jamais que de médiocre qualité.

— d'Italie. *Lact. cap. Italica.* Ses graines sont noires : elle aime un terrein léger et demande peu d'eau : ses feuilles d'un

vert rougeâtre, forment une pomme serrée, de moyenne grôsseur et de bon goût. (Laitue d'hiver).

LAITUE *de Hollande ou Grôsse - Brune.* Graines noires : feuilles brunes ; pomme grôsse et dure, de moyenne qualité. On la seme en été, parce qu'elle résiste assez bien aux chaleurs.

— *Paresseuse.* Ainsi appelée parce que sa pomme très grôsse et très pleine se développe difficilement et tard pour monter et donner ses graînes qui sont blanches. Elle est d'été, et se seme au commencement de mars, et sur couche pour l'avancer.

— Royale. *Lact. cap. regia.* Graines blanches ; feuilles vertes, chiffonnées, formant une pomme grôsse. Elle est d'été, tendre et du meilleur goût : il lui faut beaucoup d'eau.

— *Perpignans* verte. Graines blanches ; feuilles vertes ; pomme jaûne et grôsse : bonne salade. On la seme en été et on ne l'arrôse pas trop. Une variété a les côtes noires et les feuilles tachées.

— Petite Crêpe. *Lact. cap. crispa.* Graines noires : feuilles d'un vert noirâtre, ce qui la fait encore appeller *Petite-Noire*, on la seme souvent pour la couper lorsqu'elle n'a que cinq à six feuilles et faire de la salade à saumon. Couche en hiver, pied d'un mur bien exposé au printemps. Une variété plus grôsse et peut-être meilleure appellée GRÔSSE CRÊPE, *Lact. cap. major*, se conduit de même. (Laitues d'hiver).

Laitue Gau ou *Gotte.* Graines noires. La meilleure de celles qu'on éleve sous châssis pour être mangée en feuilles. Elle pomme difficilement, monte vîte : ses feuilles sont blanches et tendres. On en doit à M. VILMORIN une variété aussi hâtive et propre aussi au châssis, mais elle pomme plus dur, et monte difficilement, même en été.

— *Dauphine* ou *de Printemps* : graines noires ; peu difficile sur le terrein si on l'arrôse souvent : donne une pomme grôsse et ferme. Une des meilleures des précoces.

— Sanguine *ou* flagellée, *Lact. cap. sanguineo-variegata.* Doit son nom à des veines ou marbrures rouges plus ou moins vives : ses semences sont noires, sa pomme est de moyenne grôsseur, et monte facilement à la chaleur. Salade tendre et de bon goût ; on la seme au printemps : il lui faut une terre douce et souvent de l'eau.

— *de Berg-op-Zoom.* Semences noires, plante petite, à pomme ronde et serrée. Fort bonne salade qui se seme en touts temps, et monte difficilement. Le soleil la rougit assez fort.

— *Palatine.* Graines noires. Pomme plus grôsse que celle de la précédente ; feuilles moins rouges : pour le reste assez semblable.

LAITUE *Sans-Pareille.* Semences blanches, feuilles d'un vert clair, dentelées et rouges sur les bords: pomme moyenne et se formant lentement.

— *Mousseronne.* Graines blanches : pomme petite et fort tendre, assez lente à se former: feuilles vert-clair, dentelées et très rouges sur les bords.

— *Verte*, Hâtive de Hollande. *Lact. cap. viridis.* La meilleure sous châssis.

— *Bellegarde :* tendre : grôsse pomme, de toutes saisons.

M. VILMORIN a encore introduit :

Une *Laitue Turque*, grôsse et excellente espece à graines noires.

Une *Laitue Rousse* à graines jaûnes : grôsse, belle et bonne.

— *de Hambourg.* Se seme sur couche et sous châssis, ou sous cloche qu'elle remplit quand elle a pris ses dimensions, c'est pourquoi il n'en faut jamais planter deux près l'une de l'autre. On la repique contre un mur au midi.

Parmi les Laitues à couper, on compte la *Laitue-Epinard* et la *Laitue-Chicorée*, la *Crêpe*, la *George.* On les seme touts les quinze jours, très clair et à la volée sur une épaisseur de cinq à six pouces de bon terreau répandu sur une couche de chaleur modérée. On presse fortement avec la main à plat pour faire entrer la graine, et l'on couvre de cloches. Lorsque le plant a deux feuilles, il est bon à couper, c'est ce qu'on appelle *Petite Laitue.*

LAITUE-ROMAINE *ou* CHICON, *Lactuca sativa Romana*, H. P.; *longa*, THOUIN.

— Hâtive, *Lactuca longa præcox.* Graines blanches : feuilles d'un vert jaûnâtre, pointues. L'hiver on l'éleve sous cloches.

— Verte, *Lact. longa viridis.* L'une des moins difficiles et des moins tendres, mais très grôsse, à feuilles très longues, d'un vert obscur. Graines blanches.

— Panachée, *Lact. longa variegata.* Graines blanches : feuilles marbrées de rouge, tendres et douces. On la seme au printemps : elle monte vîte.

— *Blonde.* Graines blanches : feuilles fines, d'un vert pâle et jaunâtre : aime la terre forte : peu d'arrôsements.

— Brune *ou* Grise, *Lact. longa obscura.* Graines blanches : feuilles tendres et douces, d'un vert obscur. Se seme en automne, en hiver; beaucoup au printemps.

— Alfange, *Lact. longa macrophylla.* Remarquable par ses feuilles très longues, très larges, d'un jaûne rougeâtre.

Je me suis contenté d'indiquer les meilleures especes et par conséquent celles qu'on cultive le plus ; qu'il me suffise d'ajouter que M. VILMORIN m'a encore communiqué une

Romaine monstrueuse qui forme plusieurs cœurs; et une *panachée* à graines noires, aussi grôsse et au moins aussi bonne pour l'été que la panachée ordinaire. Elle pâsse très bien l'hiver.

LENTILLE, *Ervum.* Lin.; *Cicer* Willd. Genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, dont une espece est alimentaire pour les hommes et les animaux; c'est la Lentille commune, *Ervum Lens*, ou *Cicer Lens*. On la trouve sauvage dans le midi de la France : elle est beaucoup cultivée aux environs de Paris, soit dans les jardins au milieu d'autres cultures et en touffes ou en rayons, soit en plein champ où on la seme aussi en rayons et à la volée. Elle se plaît et produit davantage dans les terreins secs et sâblonneux, donnant beaucoup d'herbe et peu de semences dans les terreins grâs. On la seme dès que les gelées ne sont plus à craindre, fin de mars et commencement d'avril. Pour que sa graine soit de meilleure qualité et plus belle, on ne la bat qu'au fur et à mesure du besoin, soit pour la manger soit pour la semer: il en faut un bon boisseau par arpent. Si l'on veut faire de cette plante un fourrage, on la fauche aussi-tôt que les Lentilles des premieres cosses sont mûres. Cette nourriture est du goût de touts les bestiaux, mais n'est excellente pour eux qu'autant qu'on ne leur en donne pas trop.

Une variété dite Lentille a la Reine, *Cicer Lens minor*, donne une graine beaucoup plus petite, rousse, bombée, et n'est guere employée que dans les coulis. Comme la précédente elle est annuelle et de France.

Deux autres plantes portent encore et mal-à-propos, l'une le nom de Lentille d'Espagne et l'autre celui de Lentille du Canada. La premiere est la Gesse cultivée *ou* grôsse Gesse, *Lathyrus sativus*. La seconde est la *Vesce blanche*, *Vicia pisiformis*. *V.* ces mots aux fourrages.

M.

MACHE. *Valeriana Locusta*, Lin.; *olitoria*, Willd. On donne encore à cette plante petite, annuelle et naturelle à la France, les noms de Blanchette, Doucette, Boursette, Salade de blé ou de Chanoine, Poule-grâsse, etc., qui expriment assez la saveur douce de ses feuilles qu'on mange en salade pendant tout l'hiver et jusqu'à Pâques. Lorsque celle qui croît d'elle-même dans les champs et les vignes ne suffit pas à la consommation, alors on en seme touts les huit à dix jours à commencer de la mi-août jusqu'à la fin d'octobre, à la volée dans une terre meuble, douce et fumée au plus de l'année précédente. On recouvre très légerement avec le râteau, et l'on arrôse si cela devient néces-

saire. Comme les Mâches s'emploient entieres, et seulement dans leur jeunesse, il s'ensuit qu'en cueillant les plus avancées pour la consommation, le plant se trouvera suffisamment éclairci. Les pieds laissés pour porter graines fleuriront en avril : à mesure que les semences mûrissent, elles tombent ; il sera donc utile d'aller de temps à autre secouer sur un linge ou sur un carton les pieds qui en peuvent fournir : bientôt on les arrache touts, et on les suspend dans un lieu qui ne soit pas trop sec, afin de donner aux graines les moyens de se perfectionner. Entre plusieurs variétés, on remarque la *Mâche d'Italie* à feuilles beaucoup plus larges, une autre à feuilles dentées.

MELON, *Cucumis Melo.* Plante très voisine du Concombre et par conséquent de la famille des *Cucurbitacées* de JUSSIEU et de la Monœcie-Syngénésie de LINNÉ. C'est une véritable conquête faite sur les climats chauds de l'Asie ; mais pour la rendre profitable à nos régions froides, il faut employer beaucoup d'art et une suite non interrompue de soins journaliers, car le Melon est tellement étranger à notre sol et à notre ciel, qu'il faut le tromper, si j'ôse me servir de cette expression, et lui fournir dans nos serres ou sous nos châssis une qualité de terre, et une température qui approchent de celles où la nature l'a placé. Il est vrai qu'il dédommage amplement des peines que l'on prend et des avances qu'on ne peut s'empêcher de faire par le suc et le parfum délicieux de son fruit. Peut-être même n'est-il pas absurde de croire que cette saveur exquise de la chair du Melon est la cause de ses noms français et latin ; MELON et *Melo* paraissant dérivés du mot grec *Mēlon*, qui signifie toutes sortes de fruits, et voudrait ici exprimer un *fruit par excellence.*

Les variétés ou plutôt les races de Melon sont nombreuses, et se font remarquer par de grandes différences, dans leur forme ronde ou alongée, unie ou à côtes ; dans leur volume énorme pour quelques-unes, et qui, pour d'autres, n'excede guere celui d'une grôsse orange ; dans leur écorce lisse ou brodée, jaûne ou d'un vert foncé ; enfin dans la couleur de leur chair, rouge, jaûne, verte ou blanche, mais toujours plus ou moins fondante, sucrée et parfumée : ces races, dis-je, sont tellement différentes entr'elles qu'on n'ôserait assurer qu'elles tiennent leur origine d'une espece unique et primitive, espece que d'ailleurs on serait encore plus embarrassé de pouvoir signaler.

Le MELON MARAÎCHER était jadis presque la seule race qu'on cultivât, et l'on remarquait alors que souvent elle était de meilleure qualité chez le particulier, que chez les jardiniers qui ne cherchant qu'à augmenter le nombre de

ses productions, négligeaient les moyens de leur donner de la qualité, en ne fournissant que peu de nourriture et trop peu d'espace à la plante. Son écorce est brodée : sa chair est rouge, fondante, vineuse.

Les especes suivantes ont peu-à peu fait oublier l'espece commune.

MELON *de Honfleur*. Le plus grôs de touts : forme allongée, à côtes larges ; écorce brodée. Chair pleine d'eau : très bon.

— *de Coulommiers*. Forme moins réguliere ; volume un peu moindre : aussi fort bon.

— *des Carmes*. Une variété de moyenne grôsseur, et une autre plus petite ; l'écorce de ces deux variétés est mal brodée, et leur chair est pâle, mais bien fondante et bien sucrée.

— *de Langeais* (près Tours). Il est à côtes, brodé et de forme allongée : sa chair est rouge, sucrée, parfumée, vineuse.

— *Sucrin* de Tours, *Cucumis Melo saccharinus*. H. P. Grôs, rond, brodé ; chair rouge, ferme, très sucrée. Ces quatre dernieres sortes de Melons sont toujours restées les mêmes, parce que dans ces pays et chez les Carmes, on ne cultivait qu'une seule espèce, de laquelle on a toujours eu le plus grand soin d'éloigner les autres, et, à plus forte raison, les Concombres qui, par l'analogie de leur poussiere fécondante, auraient pu communiquer aux Melons leur goût fade et insipide.

— Romain *ou* Cantaloup, *C. Melo-Cantaloup*, H. P. *saccharatus*, THOUIN ; ainsi appelé de ce que d'abord il a été cultivé à *Cantalupo*, maison de campagne des Papes, distante de Rome d'environ quatorze milles. Il offre plusieurs sous-variétés, M. orange, — à côtes, — à écorce graveleuse ; toutes très bonnes.

Maintenant on cultive habituellement quelques-unes des especes suivantes, telles que le Melon à chair verte, *C. M. viridis*, le petit Melon hâtif, le Melon d'Italie, — d'Espagne ; le *Zatta* de Florence ; le Melon de Naples, — de Malte, — à chair jaûne, — à chair blanche, — d'hiver ; le Melon de l'Archipel, etc. * Plusieurs donnent des fruits plus grôs et d'un goût plus délicat.

---

* Il est rare que ces différentes variétés ne dégénerent pas dès la seconde année, par l'insouciance que l'on met à les conserver pures. On ne sauroit trop répéter que lorsqu'on eleve près les unes des autres des especes du même genre, ou des variétés de plantes de la même espece, il arrive infailliblement que les poussieres des étamines des unes étant portées, par le vent ou par tout autre moyen, sur le pistil des autres, il en doit nécessairement résulter des graines qui ne peuvent plus fournir que des fruits bâtards, rarement améliorés, presque toujours dégénérés.

De quelque race que soient les Melons, il faut de grands soins pour bien réussir dans leur culture. D'abord il faut au mois de janvier, plus tôt ou plus tard, selon qu'on est pressé d'avoir des fruits, faire une couche proportionnée à la quantité qu'on desire en avoir : elle doit être de la largeur des panneaux qu'on veut y placer, et assez longue pour qu'on puisse laisser un intervalle de 160 millim. (six pouces) entre chacun. On y emploie du fumier long de cheval ou de mulet, et qui n'ait pas séjourné plus de deux jours dans l'écurie : on le foule bien, et quand la couche a un metre (trois pieds) de haut, on la couvre de 90 millim. (trois bons pouces) de terre substantielle, douce, et bien meuble. On ajuste les panneaux, puis lorsque le grand feu de la couche est pâssé, on enterre à 27 millim. (un pouce) de distance l'un de l'autre, des pôts de 160 millim. (six pouces) de large, sur 108 millim. (quatre pouces) de profondeur; on les emplit de la même terre, et dans chacun on seme une graine de Melon avec l'attention de bien remarquer les especes, pour avoir le soin de ne pas les mêler lors de la transplantation. Cette opération achevée, on met les châssis qu'on couvre de paillassons pour hâter la germination des graines; puis l'on ajoute les réchauds tout autour de la couche et dans l'entre-deux des panneaux, c'est-à-dire qu'on y applique une épaisseur d'environ 325 millim. (un pied) de fumier de même qualité que celui dont on a formé la couche : on le foule bien, et on l'éleve jusqu'à la hauteur des châssis, en observant que ces réchauds devant avoir besoin d'être renouvellés, il faut avoir grand soin qu'ils ne fassent pas corps avec la couche. Lorsque les graines sont levées, on les habitue peu-à-peu à la lumiere en soulevant les paillassons, pour ensuite les ôter tout-à-fait et n'avoir à les remettre que pour les nuits et les gelées. Chaque jour encore, à moins qu'il n'y ait du brouillard, qu'il ne tombe de la pluie froide ou de la neige, on donne de l'air en ouvrant le châssis dans le moment le plus chaud de la journée, et l'on en profite pour essuyer l'humidité qui s'est attachée aux vîtres et dans l'intérieur. Dans le cas où les réchauds renouvellés ne suffiraient pas pour entretenir la chaleur convenable, on ferait une nouvelle couche sur laquelle on transporterait le plant. A moins que les froids ne soient longs et rigoureux, une seule couche bien faite doit suffire, sur-tout si l'on y mêle du tan, dont l'effet est d'abord de modérer la chaleur et

---

Toutes les fois donc qu'on voudra conserver des races pures, en quelque genre que ce soit, il sera indispensable que les plantes destinées à porter graines, restent isolées entr'elles, même assez éloignées les unes des autres.

ensuite de la faire durer ; au reste il est extrêmement important de ne pas laisser réfroidir cette premiere couche : le plant qu'on aurait laissé languir reviendrait avec peine, et il vaudrait peut-être mieux faire un nouveau semis.

Lorsque le jeune plant a fait quatre à cinq feuilles, (sans compter les *oreilles* qui sont les cotylédons ou feuilles séminales), on le pince pour déterminer la sortie de deux ou trois branches inférieures. C'est aussi à peu près l'époque où il faut le placer à demeure sur de nouvelles couches et sous d'autres châssis, qui doivent avoir été préparés d'avance : on donne à ces couches une inclinaison du côté du midi, et on les couvre d'environ 245 millim. (neuf pouces) de bonne terre compôsée, douce, légere, substantielle, dans laquelle on dépote les Melons : il est bon de les enfoncer un peu et de n'en mettre que deux sous chaque châssis, enfin d'y arranger leurs tiges et les branches à mesure qu'elles croissent ; on les dispôse d'une maniere un peu tortueuse qui en ralentissant la marche de la seve puisse exciter la sortie des fleurs. C'est ici le lieu de dire que les fleurs des Melons sont de deux sortes, ou *mâles* et pourvues d'étamines sans style ni germe, ou *femelles* et contenant stigmate et germe sans étamines. Ces dernieres seules doivent produire du fruit ; mais le fruit coulerait ou ne donnerait que des graines stériles sans le concours des fleurs mâles que trop de Jardiniers se hâtent de détruire ou retrancher, parce qu'ils ignorent la conséquence d'une pareille mutilation. D'ailleurs ces fleurs mâles se flétrissant d'elles-mêmes aussi-tôt qu'elles se sont débarrassées de leur poussiere fécondante, on doit s'abstenir de les couper à moins que s'étant pourries, elles ne donnent à craindre que la corruption ne gagne aussi la branche. Bientôt les fleurs se nouent, c'est peu après cette époque que l'on taille : les branches principales sont celles que l'on doit couper les premieres à une certaine longueur au-dessus des fruits, longueur qui doit toujours s'estimer sur la vigueur des pieds : quelques jours après on retranche encore les branches qu'on croit inutiles, si elles sont en nombre, et aussi celles des *vrilles* ou *mains* qui peuvent nuire. Enfin lorsque les fruits sont bien formés, on retranche ceux qui s'annoncent pour devoir être difformes, (on a remarqué qu'ils n'étaient jamais de bonne qualité), et aussi les moins beaux. L'usage est de n'en laisser que deux ou trois pour les grôsses especes, cinq à six pour les plus petites : je crois plus raisonnable de se régler sur la constitution plus ou moins robuste du pied. En même temps on pince le bout des branches pour arrêter la seve, et la faire profiter aux fruits. Peu de temps après on supprime encore les branches plates et trop multipliées,

qui consommeraient inutilement la seve. Jusqu'à ce moment les arrôsements ont dû se faire au goulot, avec la précaution de ne point mouiller les plantes, sur-tout les fleurs et les fruits, on peut dès lors se moins gêner: l'eau doit être tiédie dans l'hiver et jamais n'être plus froide que l'atmosphere. Les fruits n'ont plus qu'à mûrir, et pour qu'ils y réussissent mieux on empêche qu'ils ne touchent la terre au moyen d'un carreau, d'une toile ou d'une planche qu'on fait pâsser dessous; souvent encore on les couvre d'une cloche qui concentre la chaleur du soleil. Voilà pour les Melons de primeur. D'autres peuvent se semer à différentes époques jusqu'au mois de mai: pour les derniers semis on choisit les petites especes. Passé le mois de février on seme à demeure sur couche, et l'on couvre avec des cloches qu'on borne pendant les froids ou sous châssis qu'on couvre dans les mêmes circonstances: du reste on gouverne de même.

Lorsqu'on n'est pas curieux de Melons de primeur, on peut avec beaucoup moins de soins s'en procurer de toutes les especes, que même il suffit de tailler une seule fois, en arrêtant la tige principale pour faire naître des rameaux. On a aussi la preuve que de laisser les fleurs, n'est pas plus nuisible que de les ôter, attendu qu'il n'y a jamais plus de trois ou quatre Melons qui nouent et profitent. Semer une graine dans un pôt rempli de terreau; mettre ce pôt en terre à bonne expôsition, et le couvrir d'une cloche. Lorsque la saison est douce, faire une couche sourde, c'est-à-dire, creuser un trou de trois pieds de profondeur sur deux de large, mettre au fond environ deux pieds de bon fumier, remplir avec la terre provenant de la fouille si elle est bonne, dépotter et placer au milieu la plante qui n'a plus besoin que d'être couverte d'une cloche pour les nuits qui menacent de gelées. Par cette méthode extrêmement simple, feu M. Lezermes, Directeur de la Pépiniere Impériale, et moi, d'après lui, avons obtenu les plus grands succès.

La graine de Melons peut rester bonne à semer pendant huit et neuf ans: je ne sais ce qui détermine quelques Jardiniers à préférer l'ancienne à la nouvelle.

Melon-d'eau, *voyez* à l'article Citrouille, page 35.

MELONGÈNE, Mérangeane *et* Méringeane, en italien *Melanzana*, touts mots que l'on peut regarder comme corrompus du nom latin *Malum insanum*, qu'on lui a donné jadis: *Solanum Melongena.* Cette plante de la Pentandrie-Monogynie et de la famille des *Solanées*, porte encore les noms de *Mayenne*, *Aubergine*, etc. Comme elle nous vient des parties chaudes de l'Amérique, on ne peut l'élever sans

chaleur ; on la seme donc au mois de mars sur couche et sous cloches ou châssis, pour repiquer ensuite chaque pied en pôt séparé qu'on replace sur couche modérée, et qu'on couvre d'une cloche tant que les froids sont à craindre, après quoi l'on peut dépôter la plante, et la mettre à bonne expôsition au pied d'un mur. Ordinairement elle donne ses fruits en septembre ; ils sont, suivant la variété, ronds, ovales ou longs, et de couleur pourpre. Beaucoup de personnes, sur-tout dans le midi de la France, en font usage en cuisine : on les coupe par tranches qu'on met sur le gril ou qu'on fait frire.

Une variété à fruit petit, ovale, et d'un blanc luisant, a été long-temps de mode, et se voyait dans tout Paris : c'est le *Solanum Melongena ovifera*, que trivialement on appellait la *Poule* ou la *Plante-qui-pond*. Toutes ces plantes sont annuelles et épineuses ; elles aiment la chaleur et l'eau.

MOUTARDE *ou* SENEVÉ, *Sinapis nigra*. Plante de la Tétradynamie siliqueuse, famille des *Cruciferes*, que sa saveur piquante et antiscorbutique fait employer en cuisine et en médecine. Elle est annuelle et se trouve sauvage dans nos champs. On la cultive en grand parce que sa graine trempée dans du vinaigre, broyée ensuite très fin, et pâssée en dernier lieu par un tamis, forme cette Moutarde si commune pour l'usage de la table. La graine recueillie dans l'automne, conservée pendant l'hiver dans un grenier et souvent remuée, se seme très clair, à la volée, et en mars, dans une bonne terre préparée par deux labours successifs entre lesquels on fume avec du fumier bien consommé. La récolte se fait le plus souvent en septembre, mais comme tout ne mûrit pas à la fois, on la commence en allant couper ou arracher les pieds à mesure qu'ils jaûnissent : on les entâsse dans un grenier et on les couvre de pailles pour être battus avec le surplus de la récolte, à la baguette et non au fléau qui écraserait les graines.

N.

NAVET, *Brassica Napus*. Plante bisannuelle, naturelle à la France, et dont la racine est d'un usage très ancien et si habituel dans nos climats, qu'on le cultive par-tout, soit dans les jardins, soit en plein champ. Pour en avoir, en toute saison, on en seme en tout temps à commencer de mars jusqu'en août, et même quelquefois aussi-tôt la récolte faite dans les terres qui viennent de rapporter du blé. C'est à la volée, très clair, et en incontinent après le dernier labour qu'il faut semer : aussi-tôt on pâsse la herse ou le râteau pour recouvrir légerement la graine. Dans les champs

il est bon de semer par un temps pluvieux ou dispôsé à la pluie, afin que la graine germée ne se desseche point. Dans les jardins, on arrôse depuis le moment du semis jusqu'à ce que le plant ait plusieurs feuilles : à l'avantage de faciliter la germination, on ajoute celui d'éloigner les insectes qui feraient infailliblement périr le plant en en rongeant les cotylédons : à compter de ce moment jusqu'à la récolte, qui doit se faire avant les gelées, on n'a d'autres soins à prendre des Navets que de les sarcler et biner quelquefois. Ils deviennent très grôs, mais insipides dans les terres humides et fortes; dans les terres sâbleuses et légeres ils sont beaucoup plus petits, mais aussi d'un beaucoup meilleur goût. Au reste il est peu de racines dont les qualités soient plus variables en raison des qualités du sol : ces différences se font bien sentir lorsqu'on compare entr'eux les Navets d'Aubervilliers, de Saulieu, Meaux, Vaugirard, Belleville, Freneuse. Ces derniers, les meilleurs qu'on connût jadis à Paris, deviennent inférieurs en qualités lorsqu'on cherche à augmenter leur volume par le fumage des terres.

Entr'autres variétés de cette racine, on connaît le Navet à sommet *rouge*, celui à sommet *jaûne*, et ils sont longs ou ronds; le Navet à sommet *vert*, qui est long et petit, et le NAVET DE SUEDE *ou* RUTABAGA. Il n'est cultivé que depuis peu d'années en France, et déjà l'on sait que s'il est plus petit, il a l'avantage de mieux résister aux gelées, puisqu'il n'a pas souffert de celles de 1792 qui ont été si fortes au commencement de mars; d'un autre côté ses feuilles qui peuvent se manger comme celles des choux, sont aussi du goût des bœufs et des vaches etc. On doit le cultiver comme touts les autres Navets : peut-être se trouve-t-il mieux qu'eux d'une terre plus fraîche.

O.

OIGNON, *Allium Cepa.* L'usage de cette espece d'Ail est si ancien chez nous, qu'on ignore aujourd'hu dequel pays elle est originaire. Comme le porreau, l'Oignon se seme en planches et à la volée; mais il est plus difficile et demande une meilleure terre : il la lui faut très substantielle, et qui cependant n'ait été amendée que l'année d'auparavant : trop fraîchement fumée, elle lui serait contraire, à moins qu'on n'employât du terreau bien consommé. On doit encore l'ameublir par deux labours dont le dernier doit être fait une quinzaine avant de répandre la semence; ce qui se fait plus tôt ou plus tard suivant la nature du terrein, la température du lieu et l'époque où l'on veut faire usage de l'Oignon. Il est des pays où l'on a le préjugé d'en semer le jour même de St.-Antoine (17 janvier) :

cela peut être bien dans les terres légeres et si le temps est doux : mais il vaut toujours mieux attendre à la fin de février, même à la mi-mars pour les terres trop fortes et s'il fait trop froid : encore doit-on avoir la précaution de jetter des feuilles ou de la litiere sur le semis quand il neige ou lorsque le froid est rigoureux. Avant de semer on piétine bien la surface de la planche ou mieux l'on y pâsse un fort rouleau pour affermir la terre, à moins qu'elle ne soit trop forte, puis on jette sa semence et l'on herse avec la fourche, après quoi l'on pâsse légerement le râteau, ou bien on répand une très légere couche de terreau et l'on arrôse au besoin; opération qu'il ne faut pas manquer de faire pour aider la germination des semis d'été si le temps est sec. On éclaircit le plant trop dru, ou bien l'on repique à quatre-vingt millim., (trois pouces) de distance. Je ne sais d'où vient l'usage de tordre ou écraser les fannes de l'oignon lorsqu'il commence à mûrir : si l'on a la raison de s'abstenir de cette coutume, au moins inutile, on déterre les Oignons lorsque les feuilles jaûnissent bien, et on les expôse sur terre ou dans un lieu sec à l'air et même au soleil pendant une quinzaine, après quoi on les serre pour les consommer au besoin. Aux mois de novembre ou décembre on choisit les mieux conditionnés, les plus sains ou ceux qui commencent à pousser, pour les replanter à six ou sept pouces de distance et en lignes, afin d'obtenir la graine en août suivant. Cette seconde fois ils poussent au milieu de leurs feuilles toujours cylindriques et creuses, une tige creuse aussi, renflée vers sa bâse, terminée en juillet par une spathe globuleuse qui laisse échapper une tête assez grôsse de fleurs nombreuses et rougeâtres. On a soin de tenir droites et fermes ces tiges par des tuteurs ou un treillage afin d'empêcher que les têtes ne se touchent ou que le vent ne fasse tomber les graines qui auraient mûri les premieres. On coupe ces têtes, on les expôse au soleil pendant quelques jours ou sur un drap ou sur un van pour recueillir la graine qu'elles laissent échapper; puis on les pend dans un lieu sec où les graines qu'elles auront retenues se perfectionneront : elles sont bonnes à semer pendant à-peu près quatre ans.

L'Oignon est bisannuel ainsi que toutes ses variétés dont les principales sont l'*Oignon rouge*, *le blanc*, *le pâle*, *le petit blanc de Florence*, celui d'*Espagne*. Pour la consommation d'été, on seme en juillet et août, (et même en septembre dans les terres légeres), l'Oignon blanc de Florence qu'on éclaircit et repique en octobre : on le garantit contre la neige et le grand froid pendant l'hiver, on l'arrôse au printemps, et il est bon pour l'usage dès mai ou juin.

On connaît encore l'Oignon d'Egypte qui, comme la

Rocambole, porte plus de bulbes que de fleurs : il est d'une grôsseur extraordinaire, mais dégénere promptement. — Enfin M. Vilmorin a introduit une nouvelle variété pâle qui a la forme d'une poire. Le nom français oignon est corrompu du mot latin *unio* qui suivant Columelle désignait une espece d'oignon : quant aux noms latins *cepa* et *cepe* qui s'écrivent aussi bien *cæpa* et *cæpe*, ils viennent du mot *caput*, tête, et expriment la forme globuleuse de l'Oignon ou de sa tête de fleurs.

OSEILLE, *Rumex Acetosa*. Grande Plante potagere, vivace et commune dans les prés. Tout le monde connaît son usage et sa saveur acide. On la seme à la volée en planches, ou autrement en bordure, au printemps et mieux en automne : elle vient assez bien dans toutes les terres, quoiqu'elle préfere un sol léger et profond, qui ne soit ni trop sec, ni trop humide. Pour s'en servir, on est dans l'usage de la couper rez-terre ; mais les maraîchers se contentent de la cueillir feuille à feuille et toujours les extérieures. Comme les chaleurs de l'été augmentent son acidité, on doit avoir la précaution d'en semer une planche ou une bordure au nord pour l'usage de cette saison. Ses variétés principales sont l'*Oseille de Hollande*, à feuilles larges et arrondies ; l'*Oseille d'Italie*, dont les feuilles sont larges et glauques ; et l'*Oseille crépue* qu'on rencontre rarement. Toutes ces Oseilles peuvent encore se multiplier par l'éclat des pieds ; c'est même le moyen presque unique de propager l'espece que les gens délicats préferent, je veux parler de l'Oseille vierge, *Rumex montanus*, H. P., *arifolius*, Allioni. Ses feuilles sont plus larges et moins acides : elle a de plus l'avantage de monter rarement en graines. Les Botanistes rangent ces plantes dans l'Hexandrie-Trigynie et dans la famille des *Polygonées*.

P.

PANAIS, *Pastinaca oleracea*. Grande Plante bisannuelle, de la famille des *Ombelliferes*, et qui croît d'elle-même dans nos champs : sa racine longue, simple, sucrée et aromatique, sert à donner du goût aux potages. La plante entiere est fort recherchée des bestiaux ; elle a sur-tout l'avantage d'augmenter le lait aux vaches et de lui donner de la qualité ; on prétend encore qu'elle engraisse la terre. Tant de qualités devraient engager à la cultiver en grand, ainsi qu'on le fait en Angleterre et en Allemagne, où sur un arpent de bonne terre labourée profondément tout de suite après la récolte, on jette à la volée six à sept livres de graines. Les feuilles se récoltent en juillet pour en *affourer* les bestiaux : en septembre ou octobre on arrache les racines que l'on conserve pour les leur donner coupées

ou entieres pendant l'hiver. Dans les jardins on le gouverne absolument comme la Carotte : on n'en connaît que deux variétés, le *rond*, et le *jaûne* ou *Panais de Siam.*

PATATE DOUCE, Batate, *Convolvulus Batatas.* Lin. *Ipomœa.* Lamarck. Il ne faut pas la confondre avec le Topinambour, ni avec la Pomme-de-Terre auxquels on donne souvent et mal-à-propos le nom de Patate. Le premier est l'*Helianthus tuberosus*, et la seconde le *Solanum tuberosum* des Botanistes; (Soleil et Morelle à racines tubéreuses.) La Patate douce ou vraie Patate est un Liseron dont la racine grôsse, moëlleuse, très nourrissante, sucrée et agréable au goût, peut faire un bon aliment pour le pauvre, et un mets de fantaisie pour le riche. C'est une véritable conquête de l'Amérique Septentrionale sur la Méridionale, et qu'à son tour la France a faite sur la Virginie. Déjà même plusieurs de nos Départements du Midi en tirent avantage. Quoi qu'il en soit, gardons-nous de tout engouement, et souvenons-nous que, dans la nouveauté des Pommes-de-Terre, on leur a livré inconsidérément les meilleurs terreins à bled.

M. Dupuy, Jardinier en chef du Jardin Botanique de Bordeaux, et membre de la Société des Sciences et Arts de cette ville, a rendu compte, dans un Mémoire lu à cette Société en 1802, des moyens qui lui ont le mieux réussi pour la culture en grand de la Patate : ce sont ceux que nous allons transmettre dans ce paragraphe. On a soin d'avoir toute préparée pour la mi-avril une couche de trois pieds et demi de large sur huit de long et deux d'épaisseur en bon fumier de cheval : on la recouvre d'environ six pouces de terre; et lorsqu'il ne lui reste plus qu'une bonne chaleur, on coupe les racines de Patates qu'on a pu conserver, par tranches d'environ un pouce de long, et on les met dans cette terre à deux pouces de profondeur et à huit de distance l'une de l'autre. A mesure que les jets qu'elles ne tardent pas à émettre, ont atteint une longueur de huit à dix pouces, on les leve; on en retranche toutes les feuilles hors celles du bout, puis on les transporte dans une planche large de quatre pieds, labourée profondément, (à dix-huit pouces), où on les place au milieu en ligne droite longitudinale, à deux pieds de distance l'un de l'autre, presque horizontalement et de maniere que le bouquet de feuilles laissées soit seul hors de terre. On fait et remplit ainsi de chaque côté une ligne parallele, de sorte que la plantation achevée soit en échiquier; et chaque fois qu'on plante, on arrôse si la saison est seche. De ce moment à celui de la récolte qui se fait vers la mi-octobre, les Patates demandent, pour tout soin, d'être débarrassées des mauvaises

herbes, et, dans les sécheresses extrêmes, d'être arrôsées; mais amplement, et tellement que la terre soit bien imbibée. Ainsi plantées et soignées, même dans les plus mauvais terreins, les tranches peuvent donner chacune environ deux livres de racines, lesquelles, au calcul de M. Dupuy, feraient déjà un profit considérable à raison seulement de deux sous la livre; car un journal de terre de huit cent quarante toises de superficie, rendroit plus de 1400 fr. Que serait-ce donc si l'on employait de très bonne terre et des couches sourdes, comme a fait M. Gabriel, chef du Fleuriste de LL. MM. II. et RR. à Saint-Cloud, qui, par de tels moyens, s'est procuré des touffes de racines pesant près de cinquante livres? M. Le Lieur, Inspecteur-Général des Jardins Impériaux, emploie encore un moyen plus direct pour faire grôssir les racines, et c'est leur volume qu'on a intérêt d'augmenter. Il fait élever des buttes pyramidales de terre préparée d'environ trois pieds de hauteur, et sur leur cîme il fait planter les racines; puis on entoure le tout de fumier qu'on renouvelle s'il faut réchauffer. Lorsque la saison ne laisse plus craindre de froids et que l'atmosphere est suffisamment échauffée, on dégarnit ces buttes. Cette opération concentrant la végétation, donne aux racines un accroissement considérable. La récolte doit s'en faire en les soulevant doucement de terre avec l'extrême précaution de ne point les blesser, attendu que la moindre égratignure les dispôse à se gâter, comme la moindre atteinte du froid ou de l'humidité les porte à une dissolution rapide, ce dont on est averti par une odeur de rôse très suave qu'elles exhalent alors. Alors aussi, on doit se hâter de les consommer, bientôt elles auraient cessé d'être bonnes. C'est parmi les plus saines qu'il faut choisir celles qu'on destine à la multiplication pour l'année suivante. Catesby, qui appelle cette racine *Virginian Potatoe*, c'est-à-dire Patate de Virginie, dit que, dans l'Amérique Septentrionale, on les conserve dans des trous en terre près de l'endroit où l'on fait habituellement du feu. La méthode qui a réussi le mieux à M. Dupuy, a été d'enfermer les Patates dans des caisses ou futailles : on les y place de maniere qu'elles ne se touchent point, et lit par lit avec du sâble fin et sec qui doit encore faire la premiere et la derniere couche. Ces caisses ou futailles doivent ensuite être placées dans un endroit sec à l'abri de toute gelée. On peut bien encore multiplier les Patates, soit en plantant des racines entieres qui donneront de plus belles productions, soit par marcottes, soit enfin par des boutures faites avec les tiges; mais ces deux derniers moyens ne donneraient que des racines simples et petites; or, ce sont justement les racines qui se mangent, et dont, par conséquent, on a intérêt d'augmenter

le nombre et le volume. De quelque maniere qu'on traite les Patates, elles poussent des tiges très longues, traînantes, articulées, prenant racine à tous les nœuds qui touchent la terre; enfin chargées de feuilles qui les cachent par leur nombre, et sont hastées en cœur : on diroit d'un lierre épais et rampant. A cette époque, on peut bien couper des tiges pour les donner aux bestiaux qui en sont très friands. Déjà nous cultivons en France deux especes ou variétés principales de Patates, l'une à racines jaûnes ou blanches qui est moins estimée, et l'autre à racines rouges; cette derniere est de meilleur goût, et quoique plus délicate, on l'a cultivée en pleine terre à Saint-Cloud. L'une et l'autre ne donnant que très rarement des fleurs dans leur pays natal, nous laissent encore moins d'espoir de leur en voir produire chez nous.

PERCE-PIERRE, et par corruption PASSE-PIERRE, *Crithmum maritimum.* (*Hort. Vind.* 187.) Cette plante vivace et de la famille des *Ombellifères*, doit ces noms à la faculté qu'a sa racine longue et fusiforme de s'insinuer dans les fentes des rochers sur les bords de nos mers; on l'appelle encore *Fenouil marin*, *Herbe Saint-Pierre*, *Criste* ou *Crête marine* et *Bacile*, noms qui lui ont été donnés parce que ses feuilles divisées comme celles du fenouil, ont quelques ressemblances avec cette plante, et nagent sur l'eau comme St.-Pierre y marchait, ou représentent tant bien que mal des panaches. La plus estimée est celle qu'on cueille dans l'endroit natal et que l'on confit sur les lieux dans le vinaigre : néanmoins quelques personnes la cultivent dans leur jardin en l'y semant au mois de mars en terre légere qu'on tient humide : comme cette plante est sujette à la gelée, on la couvre de pailles ou feuilles sèches pendant le froid. D'autres l'insinuent dans les fentes et sommités des pierres au pied de leurs murs au midi ou au levant. Ses feuilles confites au vinaigre entrent dans les salades et dans les assaisonnements.

PERSIL. *Apium Petroselinum.* Plante *ombellifere*, aromatique dans toutes ses parties, bisannuelle ou trisannuelle, qu'on dit originaire de Sardaigne, et dont les graines, qui mettent toujours environ un mois à lever, doivent être semées depuis mars jusqu'en août, à expôsition chaude, mieux le long d'un mur au midi. Le Persil ne donne de graines qu'au bout de deux ans, et si à cette époque, on coupe les tiges, il en repoussera de nouvelles, et durera une troisieme année. Lorsqu'on veut avoir du Persil pendant l'hiver, il faut le couvrir de bons paillassons dans les temps de neiges et de gelées. Le Persil commun, *Ap. Pet. vulgare*, a plusieurs variétés telles que le Persil frisé, *crispum*; le panaché, *variegatum*, trop

tendre à la gelée; celui à larges feuilles, *latifolium*, sujet à avorter; enfin celui à grôsses racines, *tuberosum*; il est d'un grand produit, et toute sa racine s'emploie en cuisine.——— On s'y sert encore d'une autre plante aussi ombellifere, aromatique et bisannuelle, appellée improprement PERSIL DE MACÉDOINE : c'est le *Bubon Macedonicum* de LINNÉ. Même culture.

PICRIDIE CULTIVÉE, TERRE GRÉPIE, *TERRA CREPOLA*. *Picridium vulgare*. H. P. *Scorzonnera picroïdes*. LIN. Cette plante qui a été une Scorzonnère pour LINNÉ, se trouve sauvage dans le midi de la France; on la cultive en Italie; c'est de là que M. VILMORIN, sur l'indication de M. CORREA, en a fait venir de la graine dont il seme annuellement. On la coupe jeune et verte comme on fait de la Chicorée sauvage, et on la mange en salade. — Trouvée fort bonne par toutes les personnes à qui on l'a fait goûter.

PIMPRENELLE, (PETITE) pour la distinguer de la grande qui sert de fourrage et dont on parlera en son lieu. Celle-ci employée seulement dans les fournitures de salades, a un goût aromatique qui ne plaît pas à tout le monde. On la rencontre sauvage dans beaucoup d'endroits de la France : dans les jardins on la seme ordinairement en bordures au printemps ou à l'automne, ou bien on la multiplie aux mêmes époques en en éclatant les pieds qu'on ne laisse pas long-temps hors de terre. Ce qu'on n'emploie pas pour la cuisine se donne aux vaches. Elle est vivace et désignée par les Botanistes sous le nom de *Poterium Sanguisorba*.

POIREAU, *mieux* PORREAU, *Allium*, *Porrum*. Cette espece d'ail croît naturellement en Suisse : transportée dans nos potagers elle s'y fait distinguer de l'Oignon par ses feuilles planes. Elle est bisannuelle, c'est à-dire vit sur deux ans; dans le fait, semé au mois de mars, le Porreau donne ses graines au mois de juillet de l'année d'après, et meurt ensuite. Il demande une terre légere, substantielle et qui n'ait pas été fumée depuis deux ou trois ans. Lorsqu'il a acquis la grôsseur d'un bon tuyau de plume, on saisit un temps pluvieux ou couvert pour le déplanter avec précaution; et sur le-champ on le replante dans une planche de même terre bien ameublie et dans laquelle on a fait avec un plantoir épais et épointé, des trous de 160 millimetres (six pouces) de profondeur, écartés les uns des autres d'environ six pouces. On introduit une plante dans chaque trou, et l'on y fait couler la terre au moyen d'une bonne mouillure, en se gardant bien de se servir d'aucun instrument pour la rapprocher. Dans le cas seulement où le

jeune plant serait resté trop long temps hors de terre, il faudra rafraîchir les racines et couper les sommités des feuilles. Pendant l'été on aura soin de sarcler et d'arrôser souvent, sur-tout dans les temps de sécheresses : on coupe aussi à deux ou trois fois les feuilles pour en faire pousser de nouvelles qui grôssissent le bâs de la tige. A la mi-décembre, on arrache touts les Porreaux pour les mettre en jauge dans une fôsse assez profonde où ils peuvent rester jusqu'en mai, en ayant soin de les couvrir de litiere pendant les fortes gelées. C'est-là qu'on va les chercher pour l'usage de la cuisine. Vers le mois de mars, on replante quelques-uns des pieds les plus grôs et les plus vigoureux pour en obtenir de la graine. Lorsqu'elle est mûre on coupe les tiges, on les secoue sur un linge; la graine la premiere tombée est estimée la meilleure, et reste bonne pendant deux ou trois ans. Plusieurs Jardiniers la laissent se perfectionner en suspendant les têtes dans un endroit un peu sec.

Le Porreau consiste en une seule tige, haute de 1,300 à 1,625 millim. (quatre à cinq pieds), cylindrique, pleine, garnie aux deux tiers de sa longueur et sur deux côtés oppôsés, de feuilles alternes, planes, engaînantes, réfléchies et pointues à leur sommet: elle se termine par une tête de fleurs en ombelle, d'abord d'un blanc violâtre, puis devenant très pâles, et parmi lesquelles on voit quelquefois des bulbes. Sur les six étamines, trois sont élargies et à trois pointes. La spathe qui contenait les fleurs finit par une longue pointe, ce qui lui donne l'air d'un capuchon. On connaît deux variétés du Porreau; l'une *longue* qui fait plus de profit, l'autre *ronde* qui supporte mieux les grands froids, et ressemble plus à un oignon.

POIRÉE *ou* BETTE, *Beta*. Genre de la Pentandrie-Digynie et de la famille des *Atriplicées*. Une espece, la POIRÉE ORDINAIRE, *Beta vulgaris*, ne fournit dans ses feuilles qu'un aliment assez insipide et propre seulement à corriger l'acidité de l'Oseille. On les coupe souvent pour en faire produire de nouvelles qui sont plus tendres. Elle a une variété appellée POIRÉE A CARDES que quelques Jardiniers adoptent exclusivement parce que les pétioles et les côtes de ses feuilles plus tendres et plus larges, se cuisent à l'eau salée et se mangent à la sauce blanche. L'une et l'autre sont d'assez grandes plantes bisannuelles et originaires du midi de l'Europe : Elles se sement en bordures ou en planches depuis mars jusqu'en août, et ne demandent d'autres soins que d'être arrôsées au besoin, et purgées des mauvaises herbes. Dans les grandes gelées il est bon de les couvrir; la premiere année,

elles ne donnent que des feuilles; si on ne les coupe point, la seconde, elles pousseront une tige qui produira les graines : celles-ci se conservent bonnes pendant quelques années, et se sement souvent d'elles-mêmes.

POIS, *Pisum.* (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) Quelques Botanistes regardent le Pois des champs, *Pisum arvense*, comme la souche du POIS COMMUN, *Pisum sativum*, et des nombreuses variétés qu'il semble avoir fournies : cependant celui-ci est plus grand dans toutes ses dimensions, ses fleurs ne sont jamais solitaires, et il est si tendre à la gelée qu'on serait presque fondé à croire qu'il tire son origine des climats chauds. Ses variétés, ou plutôt les sortes de Pois qu'on regarde comme telles, ont toutes donné leurs productions en moins de six mois; elles different par leur précocité, par la couleur des fleurs, par leur nombre, et celui des graines que renferment leurs cosses, lesquelles encore ont une peau tendre ou parcheminée, enfin par le besoin que certains Pois ont d'être soutenus, tandis que d'autres se pâssent de rames. En général ceux qu'on destine à être semés doivent rester dans leurs cosses et n'en être retirés qu'au moment; avec toutes ces précautions ils ne gardent pas leur faculté germinative au-delà de deux ans. Comme les haricots on les fait renfler dans l'eau avant de les semer. Ces graines ne sont pas difficiles sur la qualité du sol, mais elles l'*effritent* ou l'épuisent tellement qu'on s'abstient d'en remettre aux mêmes places pendant six ou huit ans, à moins qu'on n'en ait changé la terre. On les seme en touffes ou en rayons, que souvent encore on fait sur des adôs et le long de murs expôsés au midi, quand on veut obtenir quelque précocité : alors aussi il faut choisir des terreins chauds et sâblonneux. Les rayons se pratiquent à 220 millim. (environ huit pouces) les uns des autres, et c'est aussi la distance qui doit exister entre les trous faits à la houe et dans lesquels on jette les cinq à six Pois qui doivent former la touffe. Jusqu'au moment de la récolte il ne s'agit plus que de biner quelquefois, de ramer lorsque les Pois ont 16 centim. (environ six pouces) de haut, et de pincer à la troisieme ou quatrieme fleur. A mesure que les goûsses ou cosses paraissent mûres, on les cueille pour manger en vert; on laisse jaûnir la plante avant de l'arracher si l'on veut récolter en sec.

On obtient des Pois d'arriere-saison ou de primeur en semant au commencement d'octobre et plus tard, soit sur couche sourde et sous châssis entourés de réchauds et conduits comme pour les Asperges; soit dans des pôts ou des paniers placés le long d'un mur, au midi, et arrôsés sou-

vent. Pour le châssis, on préfere le petit Pois nain hâtif, qui ne se rame point : dans les pôts et paniers, on peut semer le même aussi bien que le Pois Michaud. Celui-ci se rame quand il a six à huit pouces ; touts deux se pincent, à l'ordinaire, quand ils sont en fleurs. Pendant les gelées courtes de l'automne, on se contente de les en préserver par des abris ; le plus sûr est cependant de les rentrer dans une serre où il ne gele point, et où il faut leur donner du jour ; on les en sort chaque fois que le temps le permet. Les Pois plantés en octobre peuvent se manger en décembre et janvier.

Les variétés principales qu'on cultive aux environs de Paris, sont le Pois *Michaud* qui ne s'accommode pas de touts les terreins ; mais il donne beaucoup, vient de bonne heure, est sucré et tendre. On l'appelle encore *Pois Chaux* et *Pois Quarantain.*

Pois *Michaud de Hollande* ou de *Francfort.* Moins haut que le précédent, mais plus précoce, et aussi très bon.

— *Dominé.* Préférable puisqu'ayant les mêmes qualités, il est plus robuste et vient bien dans touts les terreins et à toutes les époques.

— *à longues cosses.* On l'écarte davantage parce qu'il est plus grand et plus rameux. Ses cosses étant nombreuses, longues et pleines de graines, il rapporte beaucoup. C'est celui qu'on préfere pour l'arriere-saison.

— *carré blanc.* Se seme écarté à cause de sa grandeur, depuis la fin de mars jusqu'au commencement de juin ; n'est pas d'un grand rapport, mais sa graine très tendre et très sucrée ne se mange qu'en vert.

— *carré vert.* Se seme clair pour les mêmes causes, ne se mange guere en vert parce qu'il est dur, mais il est bon pour les purées.

— *à-cul-noir.* Semblable au carré blanc, mais s'en distingue par un point noir qui est l'ombilic, se mange en vert ; produit beaucoup ; se seme de la mi-avril au commencement de juin en bonne terre.

— *de Clamart.* Très bon et d'un grand rapport : l'un des plus cultivés aux environs de Paris où on l'appelle encore *Pois carré fin.*

— *de Marly.* On le néglige aujourd'hui quoique cependant il soit bon.

— *Laurente.* Il réussit mieux au printemps qu'en toute autre saison, sur-tout en terre légere : grôs et sucré.

— *Baron.* Assez grand ; goûsses petites, graines moyennement sucrées.

— nain à bouquets, *P. sat. umbellatum*, H. P. Produit

beaucoup et ne rame point ; cultivé dans les départements méridionaux.

Pois sans parchemin appellé encore Pois Gourmand, Pois Goulu, Pois mange-tout, *Pisum sat. excorticatum.* On en connaît plusieurs variétés qui toutes ayant une cosse tendre et sucrée, se mangent tout entiers comme les haricots verts. Ces Pois sont les plus grands de touts, puisque quelques-uns atteignent deux à trois metres (six à sept pieds) de haut; une espece naine reste à un metre et demi (quatre pieds et demi). On les seme pendant trois mois à commencer de mars.

Il est encore beaucoup d'autres variétés moins cultivées et qu'on peut se procurer chez M. Vilmorin.

On croit aussi devoir avertir que toutes les especes ou variétés ne peuvent se maintenir franches qu'autant que les porte-graines très éloignés les uns des autres ne pourront se communiquer leurs poussieres fécondantes ; autrement on ne tardera pas à avoir des hybrides ou métis.

Beaucoup de personnes éprouvent du dégoût à manger des Pois secs ou de la purée, parce qu'ils savent que souvent avec un air sain, ces graines contiennent un insecte appellé par le vulgaire *Puceron et Pucette*, et par les naturalistes *Bruche des Pois.* M. Vilmorin auquel la Botanique et l'Agriculture doivent tant de découvertes et d'observations utiles, a remarqué l'époque où cet insecte dépose ses œufs sur les gousses des légumes, et il en conclut justement qu'au moyen de semis tardifs, on pourra avoir des Pois qui ne soient point attaqués par ces insectes. Le Pois de Clamart et le Pois commun semés à la fin de mars semblent devoir atteindre ce but.

POMME-DE-TERRE. Morelle-Truffe. Patate. *Solanum tuberosum.* Cette plante est vivace par ses racines et originaire de l'Amérique septentrionale, principalement de Virginie, d'où elle a été apportée en Angleterre, en 1586, par l'amiral Drake, qui la donna à Gérard. Celui-ci l'ayant cultivée, partagea son produit avec son ami Charles de l'Ecluse, natif d'Arras, et alors professeur à Leyde. L'Ecluse à son tour la cultiva en Hollande, puis la communiqua à ses amis d'Allemagne ; et de-là elle s'est peu-à-peu répandue dans les autres pays. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur ce *légume-racine*, objet de tant d'exagération de la part de ceux qui l'ont vanté ou décrié : il faut bien avouer aujourd'hui qu'ayant le double avantage de n'avoir rien à redouter à l'extérieur, puisqu'il croît et profite sous terre, et de ne jamais manquer de produire dans quelque espece de sol qu'on l'ait planté, il présente

à l'homme et aux animaux une ressource assurée contre la disette. Il y aurait cependant de l'imprudence à renoncer aux autres cultures pour s'adonner uniquement à celle de la Pomme-de-Terre. D'un autre côté l'expérience a appris qu'elle acquiert des qualités plus ou moins saines, selon que le terrein est chaud ou froid, sec ou humide, léger et meuble, ou fort et tenace. En général les Pommes-de-Terre seront bien meilleures et plus abondantes, si le sol est léger, sablonneux, chaud et s'il n'est pas trop humide : il faut encore qu'il ait été préparé par de bons labours et amélioré par des engrais.

Dans le jardin potager, on les plante dès la fin de février et dans des fôsses de 160 à 190 millimetres (six à sept pouces), dispôsées en quinconce, et distantes l'une de l'autre de 48 à 55 centimetres (environ dix-huit à vingt pouces.) On les fait à la houe avec le soin de rejetter la terre sur les bords, parce qu'une partie de cette terre doit servir d'abord à couvrir de l'épaisseur de deux ou trois doigts la petite Pomme-de-Terre qu'on y mettra, ou à son défaut un morceau de grôsse racine muni de deux ou trois ieux. Le surplus de la terre ôtée du trou, est destiné à butter la plante lorsqu'elle aura la hauteur de 135 à 160 millimetres (cinq à six pouces.) Le profit que donne la Pomme-de-Terre est uniquement dans ses racines ou tubercules ; on a donc intérêt d'en augmenter le nombre et le volume : en amoncelant la terre autour de sa tige, on excite les gemmes de sa bâse à émettre un rang supérieur de nouvelles racines qui auront grôssi au moment de la récolte. Plus ces plantes sont rechaussées, et plus considérable est leur produit : voilà pourquoi le buttage se recommence encore en juin ou juillet, etc. Cette opération ne se néglige pas plus dans la culture en grand qui se fait avec la charrue ainsi qu'il suit.

On suppôse qu'un terrein convenable et bien fumé, a été bien labouré et hersé ; on y ouvre un sillon à la charrue, un homme qui suit y jette une Pomme-de-Terre à chaque distance de dix-huit à vingt pouces, et pâsse ensuite dans le rayon suivant, non pour y semer, mais pour pousser, avec le pied, de la terre sur celles des Pommes-de-Terre que la charrue n'aurait pas recouvertes : dans le troisieme sillon, il place comme dans le premier des Pommes-de-Terre, et repâsse dans le sillon d'ensuite pour recouvrir : la même marche se suivra pour la piece entiere, c'est-à-dire qu'on laissera un sillon vide entre deux. Il ne s'agira plus que de rechausser les plantes aux époques que je viens d'indiquer.

La plantation des Pommes-de-Terre se fait pendant le cours

entier des mois de mars et d'avril : on choisit les plus petites pour être mises en terre, et dans le câs où il n'y en aurait pas assez, on en coupe de moyennes en plusieurs morceaux et de maniere qu'à chaque il y ait deux ou trois ieux : on les laisse sécher à l'ombre pendant quelques jours de peur qu'enfouis trop tôt ils ne vînssent à pourrir. On peut dès le mois d'août manger des Pommes-de-Terre ; mais ordinairement on ne les récolte guere qu'en octobre ou novembre, toujours avant les grandes gelées qui leur feraient beaucoup de torts. On les garde suivant la quantité qu'on en a dans des caveaux secs, ou dans des celliers, à l'abri de la gelée. Pour les pays où l'on en récolte beaucoup, il faut, comme on le fait en Flandres, creuser des trous ronds et proportionnés, au fond desquels on établit un lit de paille d'environ 325 millim. (un pied) d'épaisseur : on garnit le tour d'une moindre éapisseur et l'on remplit de Pommes-de-Terre avec l'attention de laisser environ un pied de vide pour la combler avec de la paille sur laquelle on fait une grôsse butte avec la terre de la fouille. Chaque fois qu'on en prend pendant l'hiver, on a soin de bien recouvrir. Avec ces soins on en conservera jusqu'au premier printemps.

La Pomme-de-Terre a beaucoup de variétés obtenues par le semis, et qui souvent dégénerent ou sont fugaces si on les cultive ensemble. Les principales sont la Pomme-de-Terre blanche ronde, et l'oblongue, *Sol. tub. album rotundum*, — *oblongum ;* la rouge ronde, et l'oblongue, *rubrum rotundum*, — *oblongum ;* la violette, *violaceum ;* la jaûne, *flavum ;* la printanniere, *præcox ;* la souris, *fusiforme ;* l'écailleuse, *squamosum*, — *piniforme*, THOUIN ; et celle en poire, *pyriforme ;* etc., etc.

Tout le monde connaît l'usage des Pommes-de-Terre pour la cuisine et l'office : on sait encore que touts les bestiaux, les moutons et les cochons s'en accommodent fort bien. On les leur donne crues ou cuites, mais toujours coupées ou hachées quand elles sont d'un trop grôs volume, et suivant l'espece d'animal auquel on les prépare.

POTIRON. *Voyez* CITROUILLE.

POURPIER, *Portulaca.* Plante annuelle, charnue, succulente, fade, rampante, dont on use dans les fournitures de salade, etc. Elle vient naturellement dans le midi de la France, et se cultive par-tout, mais avec les précautions qui conviennent à une plante que détruit la moindre gelée. Il faut donc, pour en avoir de primeur, le semer sur couche et sous châssis. Sa graine qui est très fine se jette clair et

à la volée sur du terreau bien consommé : on ne l'enterre point, mais l'on se contente de l'appliquer sur terre en appuyant la main. L'on arrôse ensuite pour la faire lever, mais avec prudence de peur que la plante trop mouillée ne devienne absolument insipide. On ne seme en pleine terre que lorsque les froids ne sont plus à craindre, c'est-à-dire fin d'avril ou commencement de mai. La culture a fourni une variété ; c'est le POURPIER DORÉ qui se propage le même par le semis, mais qui retourne souvent et par la moindre circonstance à sa couleur verte primitive. La graine se conserve bonne pendant sept à huit ans, c'est ce qui fait que l'on trouve souvent du Pourpier dans des endroits où l'on n'en avait pas vu depuis long-temps : d'ailleurs il se seme souvent de lui-même.

R.

RAIPONCE, *Campanula Rapunculus*. Ce dernier nom a été donné à cette plante naturelle à la France, et bisannuelle, à cause de la conformité de sa racine avec celle d'une petite rave, *rapunculus*. Elle a deux variétés ; la velue et la glâbre. Leurs semences sont très fines, comme celles de toutes les Campanules. Au mois de juin on les jette sur la terre préalablement bien labourée et ameublie, à une expôsition ombragée ; puis on les recouvre légerement de terreau fin, et l'on mouille souvent. Dans les mois de février, mars et avril suivants, on mange en salade la plante entiere dont la racine est blanche, charnue et ferme. On mange de même celle de la *Campanule* - Miroir - de - Vénus, *C. Speculum ;* et de la *Campanule* - Gantelée, *C. Trachelium.*

RAVE, *Raphanus sativus oblongus ;* et RADIS, *Raphanus sativus rotundus*. Ces racines annuelles et qui viennent originairement de la Chine, offrent plusieurs variétés ; telles sont : *la Rave de Corail ; — la petite hâtive ; —* celle *couleur de rôse* ou *saumonée ; — le Radis blanc hâtif ; — le rond hâtif ; — le petit saumoné ; — le petit rond rouge ; — le grôs blanc ; — le Radis petit noir ; — le grôs noir d'hiver* ou *Raifort*. Ce dernier est bisannuel.

La *Rave blanche longue*, se sème depuis mars jusqu'en septembre. — *la Rave tortillée du Mans*. Idem.

La grôsse blanche d'*Ausbourg*, est très bonne et demande beaucoup d'eau. Son volume dit assez qu'il faut la semer plus clair que les autres qui sont plus petites. Elle aime l'eau.

Une nouvelle variété de Radis violet donne sa production pendant l'hiver. — Une espece nouvelle et qu'on croit originaire d'Egypte, fournit une racine ronde, *jaûne*, plus

grôsse ordinairement que le Radis blanc. Elle a un goût plus piquant que tous les autres, moins cependant que le Radis noir. M. Stein m'en a donné des graines en 1808, je les ai semées en pleine terre contre un mur à la fin d'avril. Quelques semences tombées de dessus les individus que j'avais laissés porter graines m'ont encore donné leurs productions en novembre et décembre. Donc cette espece de Radis pouvant se semer ici en toute saison, on peut en avoir en tout temps.

Au reste il en est ainsi de toutes les variétés de Raves et Radis dont on peut jouir en toute saison, en semant sur couche et sous châssis pour avoir des primeurs, et en pleine terre pour toute autre époque. Il faut observer que la Rave étant longue a besoin d'une terre plus profonde, et qu'il la faut à toutes ces plantes légere, terreautée et bien arrôsée pour avoir leurs racines tendres et qui ne soit pas trop piquantes. C'est pourquoi on seme encore à demi-ombre dans l'été.

L'on connaît encore une espece apportée depuis peu de la Chine, et qui a été cultivée avec assez de succès pour sa graine, dont on tire abondance d'une huile capable de remplacer l'huile d'olive, lorsque celle-ci manque : c'est le *Raphanus oleïfer* du Jardin Impérial des Plantes.

RHUBARBE-GROSEILLE, *Rheum Ribes*. Cette plante, vivace par ses racines et de la famille des *Rhubarbes*, mérite l'attention des Cultivateurs qui cherchent à introduire des nouveautés utiles : placé dans une terre franche et douce, elle y pousse vigoureusement. Ses feuilles sont d'une dimension considérable, arrondies, un peu épineuses en dessous. Sa fleur, qui fait un grand effet, est en panicule, et du reste ressemble en grand à celle de l'Oseille. Comme elle est originaire du Levant, elle demande à être couverte de litiere pendant les grands froids. On l'a obtenue de graines apportées par M. Olivier; mais comme elle n'en a pas encore donné ici, on ne peut l'y multiplier que d'éclats faits avec précaution en automne. Dans les pays dont cette plante est originaire, on fait quelques ragoûts avec les côtes de ses feuilles; mieux encore, on les confit au sucre. Elles ont et conservent absolument l'acide et le parfum de nos Groseilles : c'est d'où lui vient son nom spécifique arabe, *Ribes*, qui signifie *Groseillier*.

ROCAMBOLE (Ail-), *Allium Scorodoprasum*. Cet Ail se cultive comme l'ordinaire avec lequel il a de grands rapports : il en differe cependant par de plus grandes dimensions, par ses feuilles crenelées sur les bords, par sa tige qui d'abord en spirale se redresse à mesure que ses bulbes se forment, car les fleurs qui paraissent en juin et sont purpurines, en

produisent le plus ordinairement. On l'appelle AIL D'ESPAGNE, quoiqu'on le trouve sauvage dans le midi de la France et même aux environs de Paris. Son nom spécifique, composé de deux mots grecs *Skorodon* et *Prason* qui signifient Ail et Porreau, exprime les ressemblances que la Rocambole peut avoir avec ces deux plantes qui sont du même genre.

ROQUETTE. C'est une plante annuelle et sauvage, que les Botanistes ont mise au rang des *Choux*. Elle croît abondamment aux environs de Paris, dans les lieux incultes et arides, dans les décombres, sur les vieux murs. Quand ses fleurs nombreuses et jaûnes ne la feraient pas appercevoir, l'odeur douce de fleur d'orange qu'elles exhâlent, sur-tout le soir, la découvrirait. En général toute cette plante contient beaucoup d'âcreté : elle est moindre dans les jeunes feuilles des sommités ; aussi en cueille-t on de préférence pour en faire des salades auxquelles on attribue des vertus digestives, et d'autres encore exprimées par ce vers latin, *excitat ad venerem tardos Eruca maritos.* La culture et l'assaisonnement rendent insensible cette saveur âcre, voilà pourquoi on a introduit la Roquette dans quelques jardins où on la seme chaque année au mois de mars. On devine bien qu'elle n'est difficile ni sur la qualité du terrein ni sur l'expôsition. On a remarqué que la Roquette, très abondante en deçà de Pontoise, ne se remontrait plus au delà.

RUTABAGA, *ou* NAVET DE SUEDE. *Voyez* ce mot, *pag.* 60 ; et Chou-Turnep, *pag.* 86.

RYZ DE CARRO ; CARRO. *RYZ SEC DE LA CHINE.* Je ne crois pas devoir oublier cette plante précieuse que m'a fait connaître encore M. VILMORIN à qui elle a été communiquée depuis peu d'années par M. PICTET de Geneve. Traitée à sec et seulement arrôsée quelquefois, elle a donné cette année 1810, et même l'an dernier, des graines bien mûres au mois de septembre : elle est donc préférable au Ryz ordinaire beaucoup moins précoce et qu'on ne peut obtenir qu'au moyen d'une inondation constante, toujours malsaine et quelquefois mortelle pour les cultivateurs et le pays. Il est à souhaiter qu'on entreprenne de cultiver cette variété (ou peut-être cette espece), dans le midi de la France, qu'on en essaye même dans le climat de Paris. Que ne donne pas à espérer le succès de quelques grains qui tombés au hasard, par conséquent ignorés et point arrôsés, ont cependant produit des épis mûrs dans le jardin de M. VILMORIN ? Puissions-nous, dit cet habile et honnête cultivateur, voir un jour renoncer à ces rizieres inondées qui n'accordent aux uns leur subsistance qu'aux dépends de la santé, même de

la vie des autres! *Le Ryz sec de la Chine* a été introduit depuis peu en Europe par le Docteur CARRO, de Vienne.

S.

SALSIFIS, CERCIFIS *ou* SCORSONNERE, *Tragopogon porrifolium.* Il paraît que l'usage du Cercifis n'est pas très ancien, puisqu'OLIVIER DE SERRES écrivait en 1600, que ce légume n'était connu que depuis peu. Cependant il est fourni par une plante qui croît abondamment autour de nous, dans les prés, etc. La culture en augmentant les dimensions de sa racine lui a fait encore acquérir des qualités. On doit touts les ans, parce que cette plante est bisannuelle, en semer la graine à la volée depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août, en terre substantielle, labourée profondément, bien ameublie et qui n'ait pas été nouvellement fumée: il ne s'agit plus que d'arrôser souvent pour que la graine ne se desseche pas avant d'avoir levé: quelques binages suffiront ensuite jusqu'à la récolte des racines qui doit se faire avant qu'elles aient donné graines. On cultive pour le même usage la SCORSONNERE D'ESPAGNE, *Scorzonera Hispanica*, qui est aussi bisannuelle. La racine de ces plantes étant simple, longue, droite, et s'amincissant insensiblement en pointe, on lui a trouvé de la ressemblance avec la vipere qui s'appelle *Scorzon* dans quelques cantons de l'Espagne; delà son nom espagnol *Scorzonnera* ou *Escorzonnera*, et la croyance où l'on est resté, que cette racine est un remede infaillible contre le venin des serpents. *Tragopogon* vient du grec *pōgōn*, barbe, et *tragos*, bouc, parce que la semence du Cercifis est ornée d'aigrettes de poils blancs.

SARIETTE, SAVOURÉE *ou* SADRÉE, *Satureia.* Deux especes, toutes deux aromatiques, et dont l'usage est de communiquer leur parfum aux fêves de marais; l'une herbacée et annuelle, *Sat. hortensis*, se seme au printemps, et souvent d'elle-même et en abondance, quand une fois il y en a eu dans un jardin. L'autre ligneuse et vivace, la SARIETTE DE MONTAGNE, *Sat. montana*, se multiplie de semences et mieux de pieds éclatés: souvent on en fait des bordures. — Toutes deux sont d'Italie et du midi de la France.

SCAROLE. ESCAROLE, *Scariole.* Plante annuelle, et de la France méridionale; on l'appelle encore *Chicorée-Laitue*, parce qu'elle a des ressemblances avec ces deux plantes. Je ne sais pourquoi quelques personnes en veulent faire une variété de la Chicorée sauvage qui est vivace: il semble plus raisonnable de la ranger parmi les Laitues, comme fait le Jardin des Plantes qui l'appelle *Lactuca Scariola.* Cette

espece se propage toujours la même de ses graines : on la traite absolument comme la Chicorée blanche ou Endive ; de même on la fait blanchir en la liant, et on la mange crue en salade, ou cuite. On la seme en mars, avril et mai.

SOUCHET COMESTIBLE, AMANDE-DE-TERRE, *Cyperus esculentus*. En Allemagne, et dans quelques départements de la France, les tubercules nombreux dont les racines de cette plante sont garnies, servent d'aliment, ou à faire de l'huile. Ce Souchet est originaire du Levant. Sa culture est facile ; il s'agit de labourer et d'ameublir la terre au mois de mars, d'y faire des fôsses d'un demi-pied de profondeur, et dispôsées en quinconce, et d'y répandre quelques tubercules qu'on aura fait gonfler dans l'eau, et qu'on recouvre ensuite. Bientôt ils forment des touffes de feuilles assez semblables à celles des Graminées, et du milieu desquelles sortent des tiges qui portent la fructification. Au mois d'octobre, on arrache ces touffes dont les racines sont garnies de tubercules qu'on garde pour l'usage, et dont partie sert à la propagation de l'année suivante.

SPILANTHE, *Spilanthus*. Nom de deux plantes annuelles, que leur saveur piquante fait employer en cuisine dans leur pays natal : l'une est appellée CRESSON DU PARA, *Spilanthus oleracea*, (on peut en voir la figure *H. Vind.* 135) ; et l'autre, CRESSON DU BRÉSIL, *Spilanthus Brasiliana*. Toutes deux sont rampantes, à feuilles presqu'en cœur, obtuses, épaisses, dentées en scie et oppôsées. Les fleurs qu'on voit au mois d'août, sont solitaires, jaûnes et marquées d'une tache brune au milieu ; ce qui a fait donner à ces plantes les noms de *Spilanthus*, c'est-à-dire, *fleur tachée*, et d'Abécédaire, parce que souvent les taches ont la forme de lettres. Si ces plantes ne donnoient par leurs graines dans l'année, elles seraient de serre chaude : pour se les procurer, il suffit de les semer en pôts, sur couche chaude et sous cloches ou châssis ; puis, lorsque le plant est assez fort, on le repique à une expôsition du midi, et l'on arrôse souvent.

T.

TOMATE, POMME D'AMOUR, *Solanum Lycopersicon*. Quand cette plante qui est annuelle et originaire du Mexique, où les naturels l'appelloient *Tomatl*, ne serait pas utile à la cuisine, on pourrait la cultiver comme plante d'agrément. Ses fruits souvent plus volumineux qu'une grôsse pomme et d'un rouge vif de cerise, la feraient d'autant plus remarquer que le vert de son feuillage est très foncé. On la seme chaque année de bonne heure, sur couche et sous châssis, pour la

repiquer en pleine terre au midi, lorsque les gelées ne sont plus à craindre. Il suffit de ne pas la laisser manquer d'eau. Elle a plusieurs variétés grandes ou petites, à fruits sillonnés ou unis, ronds ou ovales. M. Sieule, Jardinier à Praslin, m'en a communiqué une à fruit pyriforme, qui a au moins l'avantage de produire un joli effet.

TOPINAMBOUR, *Helianthus tuberosus*. Lin. (*H. Vind.* 161.) On le nomme encore Poire-de-terre à cause des tubercules nombreux, plus ou moins grôs, alongés, informes, dont se compôse sa racine qui est vivace. Ce sont ces tubercules qu'on mange. Après les avoir fait cuire à l'eau, on en enlève la peau (qui est rouge), et on les fricasse. J'ai vu un temps où le peuple faisait grand usage de cette nourriture moëlleuse, et qui approche, par son goût, du cul-d'Artichaud. La plante vient du Brésil: elle est vivace par ses racines, qui, chaque année, poussent des tiges de six à sept pieds de haut, terminées par de grandes fleurs radiées et jaûnes, semblables à celles du *Soleil*. Elles donnent des graines qu'on seme au printemps, si mieux l'on n'aime remettre en terre les petits tubercules qu'on en a ôtés avec les autres au mois d'octobre, et qui feront chacun une nouvelle plante dont les racines donneront abondance de nouveaux tubercules. Garantis de la gelée dans un endroit qui ne soit ni trop sec ni trop humide, ils peuvent se garder sains jusqu'à Pâques. Ceux qui les laissent en terre courent risque de les voir périr par les gelées trop fortes. M. Vilmorin a obtenu de semis une nouvelle variété à tubercules jaûnes, ou plutôt d'un blanc jaunâtre.

TRIQUE-MADAME, nom trivial ou sobriquet de l'*Orpin réfléchi*, que par une plus grande corruption on appelle encore Tripe-Madame; *Sedum reflexum*. Lin. Il croît en abondance par tout où il trouve des lieux chauds et sablonneux, sur les vieux murs, etc., qui en sont quelquefois tellement couverts que dans le temps de sa fleuraison, ils paraissent tout jaûnes. Quelques personnes en usent comme fourniture de salade, et pour cette raison l'ont introduit dans les jardins où la culture l'a perfectionné. On l'y multiplie ou de semences ou de boutures, et bientôt il se sera étendu pourvu qu'il ait été mis en bonne expôsition, et un peu arrôsé. Ses tiges garnies de feuilles succulentes, petites, cylindriques, aiguës et d'un vert glauque, sont ce qu'on coupe; autrement en juillet elles se termineront par des corymbes de fleurs dont celles du tour seront refléchies, ainsi que le sont les feuilles d'en bâs, et les rameaux extérieurs: c'est d'où lui vient son surnom.

TRUFFE, *Lycoperdon Tuber.* LIN. *Tuber.* BULLIARD. Végétal extrêmement singulier, puisque n'ayant ni tiges, ni feuilles, ni racines, il consiste uniquement en une tubérosité noire, plus ou moins foncée, ou blanche, suivant la variété; toujours cachée sous terre. On ignore aussi de quelle maniere elle se reproduit. On la cherche en automne dans les bois de chênes sur-tout. Les plus estimées en cuisine viennent du Périgord. On a essayé de faire des *Truffieres*; mais jusqu'à présent le succès n'a pas répondu aux intentions : peut-être aussi n'a-t-on pas bien choisi les moyens.

SECTION SECONDE.

Des Plantes aromatiques d'usage commun.

A.

ABSINTHE. On en cultive deux especes que leur utilité fait accueillir dans les jardins. Toutes deux, de la famille des *Corymbiferes* et placées dans le genre Armoise, sont aromatiques, et sur-tout extrêmement ameres, ce qui leur a valu leur nom composé de l'*a* privatif et du mot grec *psinthos*, qui signifie douceur.

La GRANDE ABSINTHE, *Artemisia Absinthium*, croît spontanément dans le midi de la France. Elle peut s'élever à 650 millim. (deux pieds) : sa tige ligneuse et blanche est assez rameuse; ses feuilles sont découpées, alternes, et blanches, sur-tout dans leur jeunesse; ses fleurs petites, jaunâtres et en grappes, donnent en septembre des graines qu'on seme au printemps.

La PETITE ABSINTHE, *Artemisia Pontica*, se trouve sur les bords de la Mer noire et en Italie : elle est plus petite de moitié et plus blanche. Ses feuilles sont nombreuses et plus découpées, enfin elle forme un assez joli buisson. On la peut propager de graines, mais on en peut aussi éclater les pieds en automne comme on fait encore pour la précédente. Ni l'une ni l'autre n'exigent une bonne terre, mais il leur faut une expôsition chaude.

AMBROISIE. L'odeur suave qu'elle exhale et laisse aux mains qui la touchent, lui a mérité d'être appellée du même nom que la nourriture des dieux : c'est l'espece d'ANSERINE nommée par les Botanistes *Chenopodium Ambrosioïdes*. Quand elle ne s'est pas semée d'elle-même, on peut le faire en toute terre, mais à bonne expôsition, ou sur le bord d'une

vieille couche. Le plant s'éclaircit si l'on veut laisser en place, ou bien on le repique. Cette plante est annuelle et vient du Mexique où elle s'emploie en infusion théiforme; c'est pour cela qu'on l'appelle encore THÉ DU MEXIQUE.

ANGÉLIQUE, *Angelica archangelica.* Grande plante de la famille des *Ombelliferes*, originaire des Alpes; elle est bisannuelle, quelquefois trisannuelle : sa bonne odeur et les vertus qu'on lui attribue lui ont mérité le nom d'*Angélique.* Souvent elle se seme d'elle-même : on peut le faire aussi, soit en septembre ou octobre, soit au printemps; mais toujours avec la précaution de ne pas trop couvrir les graines qui sont tellement susceptibles, que souvent on les recueille avec des gants, de peur que les émanations de la main n'en tuent le germe. Le plant devenu assez fort, se repique en place. Il demande beaucoup d'eau, ou à être mis dans un lieu humide et la tête au soleil.

ANIS, *ou* BOUCAGE, *Pimpinella Anisum.* Cette plante réputée annuelle, nous vient du Levant, et est de la famille des *Ombelliferes.* Sa graine, la seule partie dont on fasse usage, a une odeur très agréable : chaque année on la seme au printemps à bonne expôsition, et l'on en aide la germination par des arrôsemens qu'il faut continuer par la suite si la saison est seche, car cette plante aime à avoir le pied humide et la tête au soleil. La graine se recueille sur les tiges que l'on coupe rez-terre. Quelquefois les racines repoussent encore la seconde année.

B.

BASILIC, *Ocymum.* Le nom français dérivé d'un mot grec qui signifie Royal, indique l'excellence de la plante : son nomlatin vient de l'adjectif grec *okys* qui signifie prompt, et par lequel on a voulu exprimer qu'elle croissait en peu de temps. Touts les Basilics sont de la famille des *Labiées* et se font presque touts remarquer par une odeur très suave.

Le BASILIC COMMUN, *Ocymum Basilicum*, a beaucoup de variétés, le grand, le petit, le moyen, ceux à feuilles aiguës, à feuilles obtuses, à feuilles laciniées ou de chicorée, à grapes vertes ou violettes, etc.

Toutes ces especes ou variétés sont herbacées et annuelles. Quelques-unes forment naturellement de très jolis buissons, bien arrondis. Elles viennent des Indes Orientales ou de Ceylan. Pour réussir dans leur culture, il est plus sûr de les semer sur couche et sous châssis en mars, dans de bonne terre substantielle mêlée de terreau bien consommé : le plant se repique en pôts pleins de même terre, un pied dans chaque

pôt ; on le défend, jusqu'à ce qu'il soit repris, du soleil auquel il faut le mettre ensuite en lui donnant beaucoup d'eau. Quelques persônnes les sement plus tard, en pleine terre et à bonne expôsition. *Voyez* encore Plantes d'agrément.

C.

CAMOMILLE, *Anthemis*. Plusieurs plantes de ce genre sont cultivées en raison de leur utilité, et notamment la CAMOMILLE ROMAINE, *Anthemis nobilis*, qui est employée en médecine, et dont l'odeur est fort agréable. Elle est de France et vivace. Sa variété à fleurs doubles est une plante d'ornement qui se fait remarquer par la multiplicité de ses fleurs assez grandes et blanches. On ne peut la multiplier que par l'éclat des pieds : celle à fleurs simples se propage encore de graines semées en mars, en terrein bien ameubli, frais ou souvent arrôsé, et expôsé au midi.

COCHLÉARIA, *Cochlearia officinalis*. Sa saveur piquante et ses vertus anti-scorbutiques bien reconnues, en font une plante utile et que l'on trouve à cause de cela dans presque touts les jardins. On la seme au printemps en toutes sortes de terres qu'elle préfere cependant substantielles, légeres et fraîches. Elle est de France et dure deux ans : la forme concave de ses feuilles lui a fait encore donner le nom d'HERBE-AUX-CUILLERES.

CORIANDRE, *Coriandrum sativum*. Plante *ombellifere* et annuelle qui nous vient du Levant, et qu'on cultive en grandes pieces à Aubervilliers, près Saint-Denys : on seme ses graines en mars, et on les récolte en septembre. Elles sont d'usage en médecine, chez les Confiseurs, et pour épicer les ragoûts. La plante fraîche a une odeur insupportable et tenace de punaise ; c'est ce qu'exprime son nom du mot grec *Koris*, punaise.

F.

FENOUIL, *Anethum Fœniculum*. C'est encore une plante de la famille des *Ombelliferes*. Elle croît spontanément dans les terres seches et chaudes du midi de la France. Ses racines grôsses et vivaces poussent chaque année une tige quelquefois de deux metres (six pieds) de haut, à feuilles nombreuses, alternes, et qui plaisent par leurs découpures et leur bonne odeur. Les fleurs jaûnes, nombreuses et en ombelles donnent des semences aromatiques comptées au rang des sept graines, et employées dans les ratafiats. Elles tombent et se sement d'elles-mêmes si on ne les cueille pas avec les branches avant leur maturité. On les seme en mars en terre légere. La plante agréable à voir, plus agréable à toucher et à mâcher parce

qu'elle laisse une très bonne odeur aux doigts et dans la bouche, figure très bien dans les Jardins-Paysages. —— Une variété plus bâsse, plus tendre et d'un goût plus doux s'emploie en cuisine comme le Céleri, et se seme et gouverne absolument de même. On l'appelle FENOUIL DOUX ou à blanchir, et aussi ANIS DE PARIS : on ne mange que ses racines et la partie de la tige qui y tient.

H.

HYSSOPE, *Hyssopus officinalis.* On trouve dans les montagnes et les terres seches du midi de la France, cette plante aromatique, vivace, et qu'on met ordinairement en bordure dans les potagers, où dont on répand quelques touffes par-ci par-là dans les rocailles des Jardins-Paysages. On la multiplie de graines semées en mars, de boutures faites en été, et d'éclats des pieds en automne. On en connaît à fleurs bleues, à fleurs rouges, à fleurs blanches, à feuilles panachées, etc. Toutes sont de la famille des *Labiées.*

L.

LAVANDE, *Lavandula*, du verbe latin *lavare*, parce qu'on employait dans les bains la LAVANDE COMMUNE, *Lavandula Spica.* C'est une plante vivace, naturelle au midi de la France : elle a une variété à larges feuilles, *Lav. Spica latifolia*, appellée aussi ASPIC et NARD. L'une et l'autre se multiplient en séparant en mars, avril, ou septembre, les pieds qu'on enfonce assez profondément en terre. On peut aussi en semer la graine au printemps ; mais ce moyen est très long. On en fait souvent des bordures dans les potagers et dans les jardins de campagne. *Voyez* aux Plantes d'agrément.

M.

MARJOLAINE, *Origanum majoranoïdes.* Voyez *Plantes d'agrément.*

MÉLISSE ; Citronelle, *Melissa officinalis.* Voyez *Plantes d'agrément.*

MENTHE, *Mentha.* Genre de Plantes vivaces qu'on multiplie de graines, et plus facilement de boutures qui prennent très aisément, ou des drageons qu'elles poussent de touts côtés. Il y en a un grand nombre d'especes, et plusieurs d'entr'elles ont encore leurs variétés, comme la Menthe à feuilles rondes, — panachées de blanc, etc.

MENTHE COMMUNE, *ou* BAUME, *Mentha sativa.* Elle a des variétés dont le feuillage est vert ou violet, ou panaché

de violet, de citroné, de blanc et de rôse. Cette derniere variété dégénere en grandissant.

Il y a encore la Menthe des Jardins, *Mentha gentilis;* la frisée, *crispa;* la poivrée, ou d'Angleterre, *piperita;* la citronnée, *citrata*, etc.

S.

SARIETTE. *Voyez* Plantes potageres, page 76.

SAUGE, *Salvia.* Deux especes principales, la GRANDE SAUGE, *Salvia officinalis*, et la PETITE SAUGE, *Salvia tenuior*, se voient souvent en bordures dans les potagers, où on les multiplie de semences, et mieux de l'éclat des pieds fait en automne. *Voyez* aux Plantes d'agrément.

T.

TANAISIE, *Tanacetum vulgare.* Plante vivace et commune dans nos champs. Sa variété à feuilles frisées, *T. vulg. crispum*, mérite d'être cultivée, parce qu'elle ajoute à la singularité de ses feuilles, l'avantage d'être aussi aromatique que l'autre, et d'avoir, sur la fin de l'été, un aussi grand nombre de fleurs d'un très beau jaûne.

2. TANAISIE-BAUME, *ou* MENTHE-COQ des Jardiniers, *Tanacetum balsamita.* Depuis long-temps elle est venue du midi de la France prendre place dans les Jardins potagers, parce que quelques personnes en usent pour fourniture dans les salades. Ces Tanaisies aiment assez l'expôsition au soleil, et se multiplient facilement par leurs drageons nombreux.

THYM, *Thymus.* — COMMUN, *Th. vulgaris.* Cette plante ligneuse, vivace, originaire d'Espagne, et dont le nom vient du verbe grec *thyō*, parfumer, offre quelques variétés, qui sont le Thym commun, *T. vulg. tenuifolius;* celui à larges feuilles, *latifolius;* et le panaché, *variegatus.* Le Thym *à odeur de citron* est une variété du Serpolet, et est appellé au Jardin des Plantes *Thymus Serpyllum citratum.* Touts se cultivent de même: on les multiplie en séparant leurs pieds au printemps. On les met souvent en bordures, et l'on peut les tondre.

SECTION TROISIEME.

Des différentes especes de Fourrages, de quelques Plantes économiques et de leur culture.

A.

AJONC, Jonc marin, Jan. *Ulex Europæus.* (DUH. nouv. édit. 59.) Arbuste fort rameux et extrêmement épineux, naturel aux terreins incultes et aux Landes de l'Europe et même de la France, où on le nomme encore *Lande*, *Landier*, *Brusc* et *Genêt épineux.* On en a vu de 5 metres (quinze pieds), quoique sa hauteur la plus ordinaire n'excede pas de beaucoup un metre (trois pieds). L'abondance et la durée de ses fleurs légumineuses et jaûnes, le rendraient propre à l'ornement des Jardins - paysages, si ses feuilles nombreuses et qui deviennent des épines fort acérées et fort dures ne le faisaient redouter : il faudrait donc l'éloigner des endroits de promenade, ou l'isoler au milieu des pelouses, si on voulait l'employer à cet usage. En revanche, il convient bien pour former des clôtures presqu'impénétrables : après l'avoir semé au mois de mars sur le revers de fôssés, on défend ses jeunes pousses de la dent des bestiaux et des chevaux qui s'en accommodent très bien. Cela a donné l'idée de cultiver l'Ajonc dans les pays où l'on manque de prairies, et de pâtures artificielles. On seme à la volée 12 chiliagrammes (vingt-quatre livres) de graines par hecatares (deux arpents) de terres médiocres, mais bien labourées. La seconde année on fauche l'Ajonc avant qu'il ne fleurisse, et ses jeunes pousses battues, hachées ou pilées, sont très agréables aux bestiaux. Plus grand, cet arbuste se coupe à la serpe et rez-terre ; l'année d'après il donne de nouvelles pousses que l'on recherche. On prétend que les cendres de l'Ajonc ont la propriété de fertiliser la terre. Il a une variété plus petite, *Ul. Eur. minor*, H. P., très commune dans les parties arides et sâbleuses des bois aux environs de Paris. Les pauvres gens le recoltent pour en donner à leurs bestiaux dans sa nouveauté, et pour chauffer leurs fours dans l'arriere-saison.

ALPISTE, *Phalaris Canariensis.* Les amateurs d'oiseaux connaissent seuls cette graine dans les environs de Paris, où sa culture serait trop chanceuse et de trop peu de rapport pour être généralement admise : aussi n'en voit-on que dans les jardins quelques planches semées clair, et à la volée, en terre ameublie et amendée, lorsque les gelées ne sont

plus à craindre, car cette graminée originaire d'Afrique, y est fort sensible, et périt souvent par les froids tardifs. On risquera moins en la semant en mai ; on pourra la récolter avant septembre.

B.

BETTERAVE-SUR-TERRE, *ou* CHAMPÊTRE. *Voyez* aux Plantes potageres, *pag.* 14.

BLÉ NOIR, BUCAIL, SARRASIN, *Polygonum Fagopyrum.* Sous ces noms on cultive une plante annuelle, originaire d'Asie, et que souvent encore on trouve sauvage en Perse : elle est de la famille des *Polygonées* et de l'Octandrie-Trigynie. Ainsi qu'un très grand nombre d'autres plantes alimentaires, nous la devons au séjour des Maures ou Sarrasins en Espagne. Il est peu de contrées en France où l'on n'en voie, et dans quelques-unes sur-tout de celles situées au Midi, elle est l'objet d'une culture principale. Le Sarrasin se seme à deux époques : ou au printemps, après les gelées, quand on veut récolter son grain, ou à l'automne, quand on veut l'enterrer au moment de sa fleuraison pour le faire servir d'engrais. Il produit beaucoup plus de branches, et par conséquent de fleurs et de grains quand on le seme clair : il rapporte plus d'herbe si on le seme en terres fortes. Au lieu de le répandre à la volée, quelques personnes le mettent en rayons pour pouvoir le biner et le butter. Il donne ses productions en moins de trois mois ; comme il fleurit long-temps, il commence et finit tard à donner de la graine, dont la premiere venue et la derniere à venir sont souvent perdues pour le cultivateur. Tout le monde en connaît l'usage, sur-tout pour nourrir et engraisser les volailles. ——— On cultive de même un autre SARRASIN de TARTARIE, *Polygonum Tataricum*, qui, plus branchu, chargé de plus de graines, et moins sensible à la gelée, serait préférable si son grain n'était plus petit et ne donnait une farine plus amere. Comme le Sarrasin ordinaire, il demande moins de soins que les autres blés, et il se contente de toutes les expositions et de touts les terreins, hors de ceux qui sont humides. Récolté, il a l'avantage de pouvoir se conserver pendant plusieurs années sans être attaqué par les insectes, sans s'échauffer ni contracter d'humidité ou de mauvais goûts.

C.

CAROTTE, *Daucus Carota. Voyez* page 17.

CHANVRE, *Cannabis sativa.* Tout le monde connaît le double avantage de cette plante annuelle et originaire de

l'Inde, dont l'écorce enlevée de dessus la tige, sert à faire les toiles qui s'emploient dans les ménages ordinaires, et dont la graine, appellée Chenevis, est du goût de toutes nos volailles, et donne par expression une huile abondante, propre à une infinité d'usages. Il présente encore la singularité que chaque pied ne porte que des fleurs *uniquement mâles* ou *uniquement femelles*. Ces dernieres *seules* produisent la graine; les pieds mâles ont des fleurs qui n'en donnent point, mais sans lesquelles les femelles resteraient stériles; c'est pourquoi il ne faut pas trop se hâter de les arracher : cette singularité, connue de tout le monde, ne se signale cependant que par une méprise, car il est très ordinaire d'entendre dire aux gens de campagne qu'ils arrachent les femelles, tandis que ce sont véritablement les mâles, et qu'ils laissent les vraies femelles en terre jusqu'à ce qu'elles aient mûri leurs graines. Le Chanvre aime une bonne terre fraîche et amendée lors du premier labour en automne : on le seme dru afin que produisant moins de branches, il soit meilleur pour la filasse. Sa culture se fait ordinairement en petites pieces, près des maisons et à la portée de la surveillance du maître pour en éloigner plus sûrement les oiseaux et les voleurs.

CHANVRE DE PIÉMONT, *Cannabis sativa gigantea.* Comme le Chanvre commun, il est annuel et originaire de l'Inde. Peut être n'en est il qu'une variété perfectionnée par la culture. Au reste, on le traite de même, si ce n'est qu'il doit être semé fort clair, parce que s'élevant à la hauteur de sept à huit pieds, il étend ses branches en proportion. Son plus grand produit est dans les graines qu'il donne dans une abondance prodigieuse; aussi faut-il le semer au commencement du printemps, tandis que l'on peut semer depuis mars jusqu'à la fin de juin, le chanvre commun, cultivé plus particulièrement pour la filasse. Ces deux plantes sont connues et employées de temps immémorial. Lobel dit que les Grecs exprimaient, par le mot *Kannaboi*, toutes les eaux croupissantes et pourries. Le Chanvre, en effet, n'est propre à la filature qu'après avoir été roui, c'est-à-dire, après avoir séjourné assez long-temps dans l'eau, qu'il corrompt et infecte.

CHICORÉE sauvage, *Cichorium Intybus.* *Voy.* Plantes potagères, page 24.

CHOU-TURNEP *ou* de Laponie, *Brassica-Laponica.* Quelques personnes confondent mal-à-propos ce Chou-Rave avec le Rutabaga ou Navet de Suede; il est vrai qu'ils ont l'avantage commun de résister bien aux gelées, et de produire beaucoup si la graine n'a pas été trop enfoncée et a été ré-

pandue par un temps humide ou aussi-tôt après le dernier labour. Le premier doit se faire en octobre; on répand ensuite le fumier qu'un second labour enterre; enfin le troisieme se fait en mars. Après avoir hersé, on seme ou à la volée pour éclaircir ensuite, ou en rayons à 650 millim. (deux pieds) de distance, pour pouvoir mieux biner et sarcler. D'autres ne donnent ce troisieme labour qu'à la fin de mai pour repiquer en rayons le plant qu'ils ont élevé sur couche. On peut commencer à récolter les feuilles à la fin de novembre, et en faire trois coupes pendant l'hiver. Elles conviennent à touts les bestiaux.

CHOU-A-VACHES, *Brassica vaccina.* C'est un grand Chou vert de 2 à 3 metres de haut (six à huit pieds), et qui poussant beaucoup de feuilles qu'on peut donner aux bestiaux et aux volailles, devient d'une grande ressource dans les pays où l'on manque de pâturages. Au mois de juillet ou d'août, on seme sa graine dans un coin du jardin pour en repiquer le plant aux champs à la fin de l'automne ou au printemps : on le dispôse en quinconce et de maniere qu'entre chaque pied il y ait une distance d'environ 490 millimetres (dix-huit pouces) : il demande une terre bien ameublie et bien amendée. Quelquefois on préfere une variété moins grande, mais plus feuillue, que l'on voit assez fréquemment en Normandie. Les feuilles se cueillent et se consomment à mesure qu'elles acquierent leur grandeur. On les donne entières aux bestiaux et sur-tout aux vaches; coupées et saupoudrées de son aux cochons, enfin hachées plus menues aux volailles. On les met aussi dans le pôt lorsque la gelée les a attendries; elles sont d'autant meilleures, qu'elles n'ont pas l'odeur de musc qu'on rencontre dans les autres choux verts. Enfin, l'année d'après la récolte qu'on en a faite pour les bestiaux, il donne fleurs et graines : touts les pieds qui n'ont pas été destinés à cela peuvent être mangés comme brocolis. Les gens du pays où l'on cultive cette plante la trouvent fort de leur goût.

CHOU-COLSA, *Brassica arvensis.* C'est peut-être le Chou de la nature et d'où sont dérivées les autres variétés. On le cultive pour fourrages dans quelques endroits, et on le traite alors comme le Chou-à-Vache dont nous venons de nous occuper. En Flandres il a une destination plus profitable, qui même est la source de grandes richesses pour ce pays; c'est celle de fournir par l'expression de sa graine, une huile employée à divers usages et sur-tout à brûler. La masse restante dont l'huile a été exprimée s'appelle *trouille*, et se vend encore pour être donnée aux bestiaux qu'elle engraisse.

On le cultive de deux manieres, soit qu'après l'avoir semé au printemps, clair et à la volée dans un champ bien labouré et fumé, on se contente de l'éclaircir : soit que semé dans un coin, on le déplante pour aller le repiquer en rayons distants de 325 mill. (un pied). Il ne demande plus d'autres soins que d'être biné de temps en temps et butté. Ordinairement on emploie 4 à 5 chiliagrames de graines par chaque hecatare.

COTON, *Gossypium.* Genre de plantes exotiques de la Monadelphie-Polyandrie, famille des *Malvacées*, et qui doivent tenir le premier rang parmi celles qui fournissent des vêtements à l'homme : il devait donc chercher à se les approprier, mais la plupart des especes croissant naturellement dans les contrées les plus chaudes de l'univers, n'ont pu être cultivées dans les régions tempérées ou septentrionales, que comme plantes d'agrément et de serre chaude. Le COTON HERBACÉE, *Gossypium herbaceum*, LIN., (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n.° 37), originaire de l'Inde, cultivé d'abord en Syrie, puis dans le Levant et même en Italie, est le seul de son espece que nous ayions l'espérance de voir un jour acclimaté dans quelques départements méridionaux de la France. Aujourd'hui l'on pense sérieusement à y tirer parti de cette plante si utile. La bourre qu'il fournira sera sans doute moins fine et moins douce que celle de la même plante venue dans son pays natal, mais elle servira à faire des tissus moins délicats et dont le débit sera plus assuré, parce que s'ils sont dédaignés pour être employés à des objets de luxe, ils deviendront d'un usage plus général. Ce Coton semé en avril leve promptement, et donne une tige dure, presque ligneuse, rouge dans le bâs, velue, et herbacée dans le haut, peu rameuse, haute d'environ 487 millim. (un pied et demi), garnie de feuilles alternes, à long pétiole, de grandeur moyenne, à cinq lobes. Les fleurs terminales, solitaires, assez grandes, belles et d'un jaûne tendre, ressemblent à celles de la Rôse-Trémiere : soutenues par un pédicule un peu long et munies d'un premier calyce à trois feuilles très découpées et persistantes, elles deviennent des capsules à trois loges qui se remplissent de graines ovoïdes, d'un brun noirâtre quand elles sont mûres, (ce qui arrive au mois de novembre), et auxquelles tient fermement une bourre d'un blanc éclatant, fine, soyeuse, plus ou moins lougue; c'est le COTON. A la fin de mars 1811, j'avais semé en serre tempérée les graines de quelques variétés de Coton herbacée; elles avaient prospéré : déjà le plan était haut de plus de 325 millim. (un pied) et bien garni de feuilles, alors je crus pouvoir le livrer au plein air; je le mis au pied d'un

mur bien expôsé où j'enterrai les pôts. Tout me faisait espérer un succès complet lorsque la grêle du 2 juin a mutilé tous mes Cotons. Avec quelques soins, je suis parvenu à en sauver quelques pieds qui ont repoussé, et m'ont donné des fleurs tardives et quelques fruits venus malgré tout à maturité. Ils m'ont servi de modeles pour la figure que j'en ai donnée dans l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR.

D.

DACTYLE, *Dactylis.* — AGGLOMÉRÉ, *D. glomerata.* LIN. On n'est pas bien certain qu'il résulte un avantage de la culture en grand de cette plante que les bestiaux mangent touts, il est vrai, quand elle est jeune et tendre, mais sans paraître la chercher avec empressement. Toujours est-il, qu'on ne devrait pas négliger d'en essayer : il y aurait d'autant moins de risque qu'elle peut venir très bien dans des terres seches qui ne conviennent pas à d'autres graminées, et qu'elle réussit également à l'ombre. Après les façons convenables, on la seme au printemps, et on la coupe en vert chaque fois qu'elle est parvenue à la hauteur d'environ 325 millim. (un pied), ce qui peut se répéter encore trois ou quatre fois dans la même année. Cette graminée est vivace, et commune en Europe, et même en France, dans les prairies, les champs restés incultes, etc.

E.

ESCOURGEON. *Voyez* ORGE.

F.

FÉTUQUE *ou* FESTUQUE, *Festuca.* Genre de la famille des *Graminées*, et qui contient plusieurs especes vivaces et de France, dont une peut fournir des aliments à l'homme, et les autres de bons fourrages aux animaux. Le premier rang doit appartenir à la FÉTUQUE FLOTTANTE, *Festuca fluitans*, parce qu'à l'avantage de pouvoir utiliser des terreins marécageux et perdus pour la culture, elle joint celui de présenter un fourrage vert excellent pour les bestiaux et les chevaux qui en sont avides, et celui de fournir par ses graines à l'homme un aliment sain, meilleur au goût que le Millet et que le Ryz lui-même, enfin très recherché dans quelques parties de l'Europe et plus particulierement en Pologne, ce qui lui a fait donner le nom de MANNE DE POLOGNE. Il suffirait d'en laisser tomber quelques graines dans une marre pour pouvoir d'abord en recueillir plus facilement la quantité qu'on en voudrait avoir, pour ensuite la semer très clair (parce que sa racine est traçante) dans des terres très humides, et où l'on chercherait des moyens sûrs et

commodes d'aller la récolter à mesure qu'elle mûrirait. En second lieu, nous placerons la FÉTUQUE OVINE, *Festuca ovina*, ainsi appellée parce qu'elle est du goût des moutons qui n'en laissent pas chaque fois qu'ils en rencontrent : elle est pour eux un aliment sain et qui les engraisse. On la seme au printemps dans une terre bien labourée : pendant plusieurs années elle peut leur servir de pâturage. La FESTUQUE ÉLEVÉE et celle des PRÉS, *Festuca elatior* et *F. bromoïdes*, peuvent se semer dans des terres grâsses.

La FESTUQUE TOMBANTE, *Festuca decumbens*, me semble avoir l'inconvénient de n'être qu'annuelle, mais elle croît dans les sâbles les plus arides et sous les arbres ; si on ne la seme point, au moins devrait-on aider sa propagation, et tâcher par ce moyen de rendre utiles des parties de terreins qui ne le sont point. La FÉTUQUE BLEUE, *Festuca amethystina*, joint aux propriétés de la Festuque ovine, l'avantage de réussir dans les terres les plus arides : plus elle est expôsée au soleil et plus elle prend une teinte bleue poudrée ou glauque, ce qui peut aussi la rendre convenable à quelques bordures des jardins d'agrément, et en faire disséminer quelques touffes dans les parties sâbleuses et découvertes des Jardins-Paysages.

FÉVEROLLE, *Faba minor*. *Voyez* Feve de Marais, page 42.

G.

GALÉGA, *Galega*. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Legumineuses*). Le GALÉGA RUE-DE-CHEVRE, *G. officinalis*, est une plante vivace, naturelle au midi de la France, et dont on fait, dans quelques contrées, un fourrage employé en vert ou en sec, mais qui doit toujours se compôser de jeunes pousses ; autrement il ne ferait qu'un foin trop dur et qui serait dédaigné. Toutes sortes de terres semblent convenir à cette plante, qui cependant la préfere légere, substantielle, fraîche et bien labourée. On peut la semer pendant tout le printemps, et en rayons distants d'environ 240 millimetres (neuf pouces), ou à la volée et très clair, sans quoi il faudrait éclaircir ; car chaque semence doit produire une touffe assez grôsse. Dès la première année l'on coupe une fois, mais deux et même trois la seconde année et les suivantes.

GARANCE, *Rubia*. Sur plusieurs especes que contient ce genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées*, une seule est cultivée comme propre à la teinture : c'est la GARANCE DES BOUTIQUES, *Rubia Tinctorum*. Plante vivace, naturelle au midi de l'Europe, et qu'on trouve sauvage en

France et même aux environs de Paris, à Arcueil, à Antony. Elle a été le sujet de beaucoup de traités, et par suite de beaucoup de spéculations et d'entreprises, dont les succès n'ont pas touts été également heureux. On aurait moins ôsé si l'on eut été convaincu que la meilleure Garance est celle qui vient des climats chauds, ou celle qui, venue dans des régions septentrionales, aura été renouvellée au bout de quelques années avec de la semence tirée des pays méridionaux, et qu'on n'aura pas laissée en terre plus de trois ans, car au-delà de ce temps plusieurs corps ou parties de racines seront pourris et gâteront la teinture. On fait une garanciere ou de semis ou par la transplantation de petites racines ou d'œilletons enlevés sur les grôsses. On seme à la volée et très clair, ou bien en rayons, ou en planches : on plante en rayons et en quinconce, chaque pied à la distance d'au moins 325 millim. (un pied). Le terrein, avant d'avoir reçu la semence ou le plant, doit avoir été choisi léger, substantiel; et s'il est possible, naturellement frais ou susceptible d'irrigation : il faut encore l'avoir préparé par des labours très profonds et par de bons engrais. La semence doit être nouvelle, autrement elle mettrait plus d'une année à lever : il en faut à-peu-près 20 chiliagrammes par hécatare. Le temps de semer (pour le climat de Paris), est en mars ou avril; on plante à la fin de septembre ou en octobre : ce dernier moyen donne toujours de moins belles productions et finirait par donner de la graine sans qualité si on l'employait trop long-temps. La premiere année on peut déjà récolter quelques graines qui seront plus abondantes l'an d'après, et la troisieme on récolte les racines : pour n'en pas perdre on creuse tout le long de la piece une fôsse de 650 millim. (deux pieds), et en piochant par en dessous, l'on s'empare des racines. Chaque année il faut biner, sarcler et ôter les mauvaises herbes; enfin butter les pieds de Garance, c'est le moyen d'en faire grôssir les racines. Voilà pourquoi quelques personnes préferent la culture en planches larges de 1,300 millim. (quatre pieds), et que l'on creuse d'environ 160 millim. (six pouces) : on rejette la terre de la fouille sur les intervalles d'entre les fôsses, qui doivent avoir la même largeur qu'elles. Chaque année on jette sur les fôsses un tiers de la terre des fouilles, de maniere qu'à la troisieme année le terrein se trouve de niveau. Rien n'empêche de cultiver ces intervalles en plantes annuelles et dont la récolte se fasse avant le mois d'octobre. La meilleure graine se tire du levant, où la plante s'appelle *Azala* et *Izari*.

GAUDE, VAUDE *ou* HERBE A JAUNIR, *Reseda Luteola.*

Je ne sais comment il a pu m'arriver d'oublier de parler de cette plante si commune dans notre France, et sur-tout si utile, soit qu'on la regarde comme aussi indispensable pour la teinture en jaûne que la Garance l'est pour celle en rouge, soit qu'on ne voie en elle qu'un végétal ou propre à fertiliser les terreins dans lesquels on l'aura semée, ou seulement capable de procurer un fourrage. Par-tout on ramâsse la Gaude sauvage, c'est-à-dire celle qui croît d'elle-même sur les bords des chemins dans les lieux sâblonneux; mais comme par la culture elle acquiert beaucoup de qualités, dans plusieurs de nos départements, et notamment dans ceux qui compôsaient autrefois les provinces de Languedoc et de Normandie, on est dans l'usage d'en semer dans les terreins lâs de rapporter du blé ou d'autres plantes céréales. Que l'on ait choisi le printemps ou l'automne pour cette opération, la récolte s'en fera toujours à-peu-près au même temps, mais la Gaude sera plus belle si on l'a semée au printemps. Le terrein ayant été bien labouré, puis hersé, et uni ensuite au moyen soit d'un rouleau léger, soit seulement de fagots qu'on pâsse dessus à plusieurs reprises, on y répand également et assez dru la graine que sa petitesse force à mêler avec de la terre grâsse et sâbleuse: les fagots qu'on repâsse dessus l'auront suffisamment enterrée. Après l'hiver on sarcle pour ôter les mauvaises herbes, on éclaircit les endroits trop épais, et le plant qu'on en ôte sert à regarnir les clarieres. Arrive enfin le moment de la récolte, toujours indiqué par la maturité des graines et par la couleur de la plante qui devient jaûnâtre; on la fait comme celle du Chanvre, c'est-à-dire, en arrachant la plante entière dont on fait des botillons qu'on met sécher à l'ardeur du soleil. Sans cette précaution, et si l'on faisait de trop grôs tâs, la fermentation ne tarderait pas à s'établir et à tout gâter. Les teinturiers préferent la Gaude qui a le moins de branches, et par conséquent celle qui, ayant été semée plus dru, aura été forcée de s'allonger. Si on a eu intention d'en faire un pâturage, on peut la faucher au printemps, et après quelques jours mettre dans la piece les moutons ou d'autres bestiaux qui pâtureront les jeunes pousses.

GESSE, *Lathyrus*. Ce genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, comprend plusieurs especes utiles, parmi lesquelles la GESSE CULTIVÉE, *Lathyrus sativus*, tient le premier rang comme faisant partie de la nourriture des pauvres dans les départements méridionaux, et y fournissant un bon fourrage en vert ou en sec à touts les bestiaux, et particulierement aux moutons. On l'y seme à la volée, clair et en automne, dans une bonne terre préparée

par deux labours, où l'humidité et les pluies ordinaires dans cette saison la font bientôt germer : ou on la coupe avant sa fleuraison pour la donner en vert aux bestiaux ; et alors, quoiqu'annuelle, elle dure encore jusqu'à l'année suivante, et fournit une seconde récolte ; ou bien on attend que ses fleurs soient à moitié pâssées, et elle se consomme encore en vert, ou on la récolte pour ses graines quand celles-ci sont assez mûres. Quelquefois on la retourne et l'enterre à la charrue pour servir d'engrais : cette opération se fait à l'époque de sa fleuraison. Une autre espece de GRÔSSE GESSE, appellée encore *Gesse blanche*, *Pois-Gesse*, *Pois carré*, *Lentille d'Espagne* ou *carrée*, *Pois Breton*, *Garousse* et *Garoute*, peut avoir les mêmes usages ; elle se seme et se cultive de même, on en fait sur-tout d'excellente purée. Ces plantes, peu cultivées dans le milieu et le nord de la France, ne doivent y être semées qu'au printemps après les gelées. La derniere a l'avantage de s'accommoder des terreins médiocres. La GESSE TUBÉREUSE, *Lathyrus tuberosus*, se trouve souvent dans nos blés : cultivée, elle devient plus forte et donne de plus beaux bouquets de jolies fleurs odorantes : sa racine consiste en une tubérosité, qui cuite sous la cendre ou dans l'eau, a le goût de châtaigne.

GUEDE. *Voyez* PASTEL.

H.

HOULQUE, *Holcus*. Genre de la Polygamie-Monœcie, famille des *Graminées*, dans lequel se trouvent plusieurs especes dont les graines sont alimentaires pour l'homme et les oiseaux de basse-cour et de voliere, comme les plantes entieres le sont pour les bestiaux et les moutons. Le HOULQUE LAINEUX, *Holcus lanatus*, est vivace par ses racines, et se trouve dans plusieurs contrées de l'Europe et de France, dans les endroits sâbleux et humides ; comme de son naturel il fait des touffes assez considérables, il ne paraît pas propre à former des prairies ; mais on pourrait en répandre de côtés et d'autres dans les pâturages destinés aux moutons, qui la recherchent avec avidité, et la trouveraient à une époque où il y a encore disette de vert, car c'est la plus hâtive des plantes fourrageres, puisqu'il fleurit au commencement du printemps. On pourrait encore, par son moyen, utiliser pour quelques années les landes les plus stériles si elles avaient un peu de fonds, et pourvu qu'elles fussent un peu fraîches ; dans ce cas, il deviendrait encore possible de faucher ce Houlque, et peut-être aurait-on deux récoltes par an.

HOULQUE SORGHO, *Holcus Sorghum*. Celui-ci est

annuel et vient de l'Inde, où il fait une partie principale de la nourriture des habitants. Pour la même raison, il est très cultivé en Egypte : les Maures l'ont apporté en Espagne, d'où il a pâssé en Italie et dans les départemens méridionaux de France, où sa graine est donnée aux oiseaux de voliere et de basse-cour. Dans le climat de Paris, il ne réussit bien que dans les années chaudes. Il veut une terre légere et substantielle, et de l'humidité ; on l'appelle encore *Millet d'Inde* et *Grôs mil d'Italie.*

Le HOULQUE D'ALEP, *Holcus halepensis*, est vivace et originaire de Syrie. On le cultive en Italie et dans quelques-uns de nos départements méridionaux pour fourrage, et aussi pour en avoir la graine que les hommes consomment au Levant, et dont en Europe on nourrit les oiseaux.

L.

LENTILLE. *Voyez* page 53.

— d'ESPAGNE. *Voyez* grôsse GESSE.

— du CANADA. Quelques marchands trompeurs avaient imaginé de donner, sous ce nom, la VESCE BLANCHE (*voyez* ce mot), qui n'est qu'une variété de la Vesce noire.

LIN, *Linum.* (Pentandrie-Pentagynie, famille des *Caryophyllées*). A en juger par la ressemblance et par l'analogie, ce genre semblerait devoir contenir plusieurs especes dignes de l'attention de l'homme : cependant on n'a jusqu'ici employé que le LIN ORDINAIRE, *Linum usitatissimum*, plante annuelle et dont l'usage est si ancien, qu'on serait embarrassé d'indiquer son pays natal, si M. OLIVIER, de l'Institut, ne l'eût trouvée sauvage en Asie. Deux motifs de grande utilité la font cultiver en Europe ; la belle filasse que procure son écorce, et l'huile qu'on tire par expression de sa graine. Quoique celle-ci puisse se conserver bonne pendant quatre ou cinq ans, cependant on doit préférer la derniere récoltée, et de plus la choisir pesante, grôsse, d'un roux brunâtre et luisant. Suivant le climat et l'usage qu'on veut faire du Lin, on le seme clair ou dru, en automne ou après l'hiver ; mais toujours à la volée, dans une terre légere, très meuble, préparée par de bons labours en tous sens, et amendée avec de bons engrais, enfin dispôsée en planches bombées, s'il faut donner aux eaux la facilité de s'écouler. On herse ensuite, et l'on pâsse le rouleau : quelques sarclages sont les seuls soins qu'exige le nouveau plant, tant que son peu d'élévation permet de les faire. Si l'on seme dru et en terre légere, on obtiendra de plus belle filasse : la graine sera plus abondante et meilleure si l'on

seme clair et en terre forte. Dans les pays méridionaux on a l'avantage d'obtenir de meilleurs produits, parce qu'on y peut semer en septembre ou octobre, et que plus le Lin reste en terre, et plus il augmente et perfectionne son écorce et sa graine : on y réussit aussi quant à la qualité de la graine, dans les contrées septentrionales, en semant à la même époque, parce que les gelées et l'humidité de l'hiver éclaircissent le plant, alors celui qui reste peut s'étendre davantage, et donner des semences plus grôsses et plus abondantes. C'est peut-être la cause pour laquelle la LINETTE, c'est-à-dire *la graine de Lin*, venue dans les environs de Riga, est en plus grande réputation que celle de tout autre pays. Depuis mars jusqu'à juin, on seme dans les contrées septentrionales, ou dans les terres humides. En quelque endroit qu'on veuille cultiver le Lin, on n'obtiendra de filasse bonne et solide, qu'autant qu'on laissera bien mûrir la plante avant de la récolter ; on attendra donc qu'elle ait changé de couleur, que nombre des capsules se soit ouvert, et que les feuilles tombent en partie d'elles-mêmes. Le Lin arraché et mis en botillons qu'on tient droits, se porte à la maison où l'on écrâse les capsules avec un battoir, pour en recueillir la graine ; le surplus se fait rouïr, etc.

LIN DE LA NOUVELLE-HOLLANDE. *Voyez Phormium* aux Plantes d'agrément.

LUZERNE, *Medicago sativa.* Plante de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, et que l'on appellait autrefois *Medica*, soit parce qu'elle avait été apportée de la Médie, comme l'assure PLINE, qui l'a fort bien décrite, livre 18, chap. 16, soit à cause des qualités saines et nourrissantes qu'on lui a reconnues. Cette derniere raison m'avait porté à croire que *Medicago*, nom que lui ont donné les Modernes, était abrégé des mots *medicum ago*, et voulait exprimer qu'elle fait le rôle du médecin, en conservant ou ramenant la santé aux animaux auxquels on la donne avec discrétion. La Luzerne est encore d'un bon produit pour le Cultivateur, si elle a été semée en bonne terre, naturellement un peu fraîche, légere, et très profonde parce qu'elle fait des racines considérables, pivotantes et longues quelquefois de plus d'un metre (trois pieds). Il faut de plus que le terrein purgé de chiendent et de toutes mauvaises herbes, ait été bien labouré, fumé, hersé, enfin uni et *régalé* au rouleau pour donner la facilité de faucher. Je suppôse que l'on a choisi sa semence qu'il faut préférer nouvelle, (encore qu'elle puisse se garder bonne pendant cinq à six ans), et nouvellement battue parce qu'elle se conserve mieux dans sa

cosse : on la répand, selon le climat, au mois de septembre pour en tirer profit dès l'année suivante par une seule coupe, ou bien au mois de mars ou d'avril, parce que cette plante redoute la gelée dans sa premiere jeunesse. Les uns la sement seule et en rayons, afin de pouvoir biner à la charrue : d'autres la sement à la volée, avec partie égale d'orge ou d'avoine qu'ils récoltent dans leur temps, mais en les coupant un peu haut pour n'abattre que les sommités de la Luzerne. Dans touts les cas, on enterre la semence à la herse, ou en traînant des fagots d'épines ; et la premiere année l'on a soin d'ôter au moins les grandes plantes. La seconde année on se contente de deux coupes ; mais on fauche trois et quatre fois la troisieme et les suivantes : autant que possible on profite d'un beau temps après la pluie pour faire cette opération, dont l'époque est le moment où la Luzerne fleurit. Semée en bonne terre et bien conduite, elle peut durer quinze ou vingt ans. On la fanne, et on la bottele pour *affourrager* les bestiaux l'hiver ; ou bien on la leur donne en vert, mais après lui avoir laissé jetter son feu pendant au moins vingt-quatre heures. Quelquefois on la leur fait paître, mais en automne et en hiver seulement, toujours en petite quantité, et sur-tout jamais avant que la rôsée ne soit bien dissipée.

LUZERNE-LUPULINE, appellée mal-à propos TREFLE NOIR ; *Medicago Lupulina*. C'est vraiment une Luzerne qui doit son surnom à la ressemblance que ses fleurs réunies en têtes ont avec celles du Houblon, (en latin *Lupulus*). Elle est bisannuelle, et se trouve communément dans les prés et les champs. Dans quelques pays et sur-tout aux environs de Paris, on la seme en été ou en automne, en bonne terre un peu humide et bien préparée, et on la fauche deux ou trois fois par ans pour la donner en vert aux bestiaux. En la coupant dès qu'elle montre fleur, on la fait durer plus de deux ans.

M.

MAÏS ou BLED DE TURQUIE. *Voyez* plantes potageres, *page* 15.

MÉLILOT DE SIBÉRIE, *Melilotus alba*. H. P. Peu connu, quoiqu'il mérite de l'être par son grand produit. On le seme en mars, il porte la seconde année une quantité de fleurs blanches très odorantes. Il joint à touts les avantages communs aux autres fourrages, celui de fournir aux abeilles une grande quantité de fort bon miel. Ce Mélilot se cultive comme les Trefles, et meurt après qu'il a fleuri et donné graines.

MILLET,

MILLET, PANIS; *Panicum.* Sous ce nom on cultive deux *graminées*, toutes deux annuelles et originaires de l'Inde, toutes deux très recherchées par les oiseaux de voliere et de bâsse-cour, et employées aussi pour aliments de l'homme, soit bouillies dans du lait, soit en farine dans le pain, etc. Leur culture est la même, puisque l'une et l'autre restent grêles et produisent peu dans une terre médiocre, seche, mal ameublie, et pourrissent dans une terre trop humide. On fait bien de les semer en avril et mai, après les dernieres gelées qu'elles craignent, et de les couvrir de peur des oiseaux et des mulots, etc., ou de choisir un temps pluvieux qui accélere leur germination. Comme il est avantageux de les biner et de les butter, on fait mieux de les semer en rayons qu'à la volée : il faut les faire garder encore contre la voracité des oiseaux lorsqu'elles commencent à mûrir, les récolter de bonne heure, et laisser la graine se perfectionner dans les épis, qu'on suspend au plancher. Ces deux Panis sont le GRÔS MILLET, *Panicum miliaceum*, et le PETIT MILLET *ou* MILLET DES OISEAUX, appellé encore MILLET D'ITALIE, *Panicum Italicum*, parce qu'on le cultive beaucoup dans ce pays.

N.

NAVETTE. *Voyez* RABIOULE.

O.

ORGE, *Hordeum.* Tout le monde connaît cette *graminée*, dont il y a plusieurs especes, toutes annuelles et qu'on seme dans des terres préparées comme pour recevoir le froment. L'ORGE NUE, OU A DEUX RANGS, appellée encore SOUCRION, *Hordeum distichum nudum*, est estimée d'un plus grand produit que l'Orge commune : son grain pâsse encore pour donner une farine meilleure et plus abondante; ce qui la fait préférer dans quelques pays. On croit qu'elle est originaire de Russie.

L'ESCOURGEON *ou* ORGE CARRÉE, *Hordeum hibernum*, se cultive pour les hommes ou pour les animaux : dans tous les câs on la seme comme les autres en octobre ou novembre. Si on la destine à servir de fourrage, on peut en faire trois coupes jusqu'au mois d'août; c'est ainsi qu'en usent les nourrisseurs de bestiaux des fauxbourgs de Paris : autrement on la gouverne et on la récolte comme le froment. Les semences d'Orge de l'année sont les seules très bonnes à semer. On en emploie beaucoup pour faire de la biere.

P.

PANIS. *Voyez* MILLET.

PASTEL, GUEDE *ou* VOUEDE, *Isatis tinctoria.* Plante bisannuelle, naturelle à l'Europe, et qu'on rencontre fréquemment sauvage sur les bords de la Mer baltique : Elle est de la Tétrandrie siliqueuse et de la famille des *Cruciferes.* Jusqu'au moment de la découverte de l'Amérique, le Pastel a été en honneur parce qu'il était le seul végétal employé dans la teinture en bleu. L'Indigo, plus fourni de matieres colorantes, en a fait tellement négliger la culture, qu'on n'en voyait plus que par-ci par-là près d'Avignon, aux environs de Caen, en Flandres, et souvent encore ne le cultivait-on que pour servir de fourrage. Aujourd'hui il a repris ses droits, et sans doute il les conservera, s'il est vrai que, traité plus convenablement, ses produits sont préférables à ceux de l'indigo. Il demande une bonne terre profonde, qu'on prépare par deux labours d'automne et un bon fumage, et qu'on laboure une troisieme fois au commencement de février pour la bien ameublir et la diviser, s'il est nécessaire, en planches bombées dont l'effet est de donner aux eaux qui pourriraient les feuilles inférieures du Pastel, les moyens de s'égoûter. Aussi-tôt on y répand les semences les plus nouvelles, à la volée et très clair, ou mieux en rayons parce que cette maniere donne la facilité de pouvoir tourner autour des plantes pour en récolter les feuilles. C'est au commencement de juin que les premieres mûrissent : on reconnaît qu'elles sont bonnes à prendre quand elles commencent à s'affaisser et à jaûnir : on les cueille, on les étend sur une pelouse, et on les retourne à plusieurs fois pendant un jour ou deux ; enfin on les porte au moulin. Cette récolte peut se répéter trois ou quatre fois dans un été ; on n'y soumet qu'une seule fois, ou deux tout au plus, les individus destinés à porter graines : c'est le moyen d'en obtenir de meilleures : elles ne sont bonnes à semer que pendant un an. Lorsque le Pastel est cultivé pour fourrage, on s'inquiete moins des qualités et des bonnes préparations du terrein ; on se contente de donner un labour à une terre qui a rapporté du blé, et l'on y seme le Pastel en avril ; pendant l'hiver on le fait paître aux moutons. On peut aussi le faucher et en donner aux bestiaux : il peut ainsi durer cinq à six ans parce qu'on ne lui laisse pas donner ses graines.

PATURIN *ou* POA. On connaît plusieurs especes de ce genre de *graminées*, qui toutes sont agréables aux bestiaux ; mais ils recherchent plus avidement le PATURIN *ou* POA DES PRÉS, *Poa pratensis.* Il croît naturellement au milieu des herbes qui composent nos prairies, et donne du prix au foin, que même on appelle FOIN FIN quand il s'y trouve

en abondance. Quelques personnes en forment une prairie en le semant seul en bonne terre bien préparée. On le fanne ou bien on le fait consommer en vert, aussi bien que le POA A TIGE COMPRIMÉE, *Poa compressa*, que les Anglais appellent *Bird-Grass*. L'un et l'autre sont vivaces, durent long-temps, et n'aiment point les terreins trop humides.

PAVOT, *Papaver*. Genre de la Polyandrie-Monogynie, et type de la famille des *Papavéracées*. Entr'autres especes, il faut distinguer le PAVOT COMMUN *ou* DES JARDINS, *Papaver somniferum*, que l'on cultive en grande quantité en raison de son utilité en médecine et dans l'économie domestique. La décoction de ses têtes est employée comme calmant et somnifere, et l'on tire de ses graines une huile alimentaire et de très bon goût, dont le préjugé et l'ignorance ont pendant long temps interdit l'usage en France, malgré la preuve qu'on avait de son innocence, innocence bien constatée par l'usage habituel qui s'en est toujours fait en Flandres et en Allemagne. Cette huile, comparée à l'huile d'olive, était cependant regardée comme de qualité inférieure; et à cause de cela, appellée par les Italiens et les Espagnols *oglietto*, mot qu'on pourrait traduire par *huilette, petite huile;* c'est delà que le commerce, abusant du mot, l'a répandue sous le nom *d'Œillette*, et qui pis est *d'Huile d'Œillette*, et même *d'Œillet*. On seme le Pavot à commencer de septembre jusqu'en avril, plus tôt ou plus tard selon la température des lieux: il demande une bonne terre douce et substantielle, très ameublie, et à être semé très clair. Lorsque le plant est levé, on éclaircit encore; enfin l'on bine et l'on sarcle. La récolte doit se faire en différentes fois, et avant que les têtes aient acquis une parfaite maturité, car alors les graines s'échapperaient d'elles-mêmes. On a de plus la précaution de les secouer sur des draps et de les tenir droit. A la fin on arrache les pieds dont on fait des bottillons qu'on place droit et qu'on appuie les uns contre les autres; le tout se porte à la maison dans des draps: pour avoir toute la graine, on brise les têtes ou capsules, et on la porte au moulin. Les gâteaux qui restent après l'expression de l'huile sont donnés aux bestiaux.

PIMPRENELLE (GRANDE), *Sanguisorba officinalis*. Dans le midi de la France on rencontre souvent cette plante dans l'état sauvage au milieu des rochers entre lesquels sa racine s'insinue et subsiste long-temps. Les moutons, les chevres et autres animaux, y vont brouter ses feuilles que la sécheresse ni l'ardeur du soleil ne détruisent point, et l'on en a conclu que cette plante, si recherchée des bes-

tiaux, et reconnue bonne pour les rafraîchir et les engraisser, devait utiliser les sols les plus arides, caillouteux et stériles. Cela est en effet vrai jusqu'à un certain point ; mais les frais d'une pareille culture seraient-ils compensés par les produits ? Je ne le crois pas, et j'estime plus raisonnable de la semer dans un terrein médiocre, et encore mieux dans un bon qu'on aura préparé simplement par des labours, et dans lequel elle pourra durer une vingtaine d'années en la fauchant quatre et même cinq fois à compter d'avril à octobre, époque à laquelle on commencera à y mettre pâturer les bestiaux avec la précaution toutefois de ne pas les y laisser aller le premier hiver pour que la plante prenne de la force, ni en tout autre temps avant que la rôsée ne se soit évaporée. On seme la Pimprenelle à la volée, par un temps pluvieux, au printemps, mieux à l'automne : par-tout où le plant est trop dru, on l'éclaircit pour regarnir les clarieres. Une autre espece qui nous vient du Canada, et que l'on regarde comme aussi bonne pour fourrage, soit en vert soit en sec, semble mériter la préférence parce qu'elle est plus grande du double.

POA. *Voyez* PATURIN, page 98.

POMME DE TERRE. *Voyez* ce mot aux Plantes potageres, page 70.

R.

RABIOLLE, RABIOULE. Sous ce nom on confond deux plantes analogues, puisqu'elles sont du même genre (Chou), et par conséquent de la famille des *Cruciferes* ; cependant elles different dans leurs formes, dans le volume de leurs racines et sur-tout dans l'usage qu'on en fait.

L'une est le TURNEP *ou* GRÔS NAVET, *Brassica Rapa*, que l'on croit avoir été la Rave des Anciens, et qui même porte encore ce nom dans quelques-uns de nos Départements, et chez quelques Cultivateurs. C'est le plus volumineux de touts les Navets puisqu'on en rencontre d'aussi grôs que la cuisse d'un homme. Il sert de nourriture aux bestiaux, auxquels d'abord on en donne les feuilles en septembre, et ensuite pendant l'hiver les racines qu'on a arrachées à la pioche ou à la charrue en octobre, et qu'on garde à l'abri de l'humidité et des gelées, jusqu'à ce qu'on les hache à mesure du besoin, et en morceaux plus ou moins grôs, selon l'espece de bétail auquel on les destine : d'autrefois on fait paître le Turnep en vert par les moutons, etc. Dans touts les câs, c'est une culture profitable en raison du produit, et aussi parce que pouvant être semé aussi-tôt la moisson dans les terres qui viennent de rapporter du froment, il ne laisse point de jacheres : d'un autre côté les terres qu'ils divisent sont améliorées et

rendues plus propres à rapporter de beaux bleds. Il réussit mieux dans les terres légeres et profondes, bien ameublies et amendées : on l'y seme clair, à la volée et par un temps pluvieux et chaud, pour que les graines levent en peu de jours ; autrement elles mettent un long-temps à germer, ce qui donne aux oiseaux et aux mulots les moyens d'en détruire beaucoup. Cette graine doit aussi être enterrée pour ne pas sécher, mais seulement de 10 à 12 millim. (six lignes) ; autrement elle ne levera que lorsqu'une circonstance quelconque l'aura ramenée à cette hauteur. A mesure que le plant croît, on l'éclaircit jusqu'à ce que chaque plante soit éloignée des autres d'environ 325 millim. (un pied). Ce qu'on arrache sert à garnir les clarieres ou bien est donné aux bestiaux Quelquefois on ne seme qu'après les gelées pâssées : on a observé que les binages concourent prodigieusement au succès de cette culture, voilà pourquoi dans quelques pays on dispôse la terre en planches étroites et bombées, sur le milieu desquels on seme le Turnep en rayons.

L'autre plante, connue encore sous le nom de Rabioule, est la NAVETTE, *Brassica Napus*, qu'on cultive principalement sous le point de vue d'en récolter les semences qui servent de nourriture aux oiseaux de voliere, et dont aussi l'on extrait une huile appellée dans le commerce, *Huile de Rabette*. Lorsqu'elle est fraîche, et faite avec soin, la mauvaise odeur qu'elle développe par la suite est à peine sensible, et permet aux gens du pays d'en user pour leurs aliments : du reste on l'emploie pour brûler, faire du savon noir, etc. On cultive cette Rabioule comme l'autre : elle craint tout autant la grande humidité, mais elle exige une terre moins profonde. Suivant les pays et les climats, on choisit la *Navette d'hiver* qui se seme après la moisson, ou *celle d'été* qu'on seme en avril : la premiere se récolte en juin, l'autre plus tard. Leurs fanes sont aussi très bonnes pour les animaux, mais comme il est beaucoup d'autres plantes, et même dans ce genre, qui sont plus avantageuses, on se garde bien de laisser entrer aucun bétail dans les champs de Navette. Quelques Cultivateurs ne la semant que pour amender la terre, la font retourner lorsqu'elle a pris un certain dégré d'accroissement.

RACINE DE DISETTE. *Voyez* BETTERAVE.

RAY-GRASS, FROMENTAL d'Angleterre, PAIN-VIN ; *Lolium perenne*. Nous avons reçu des Anglais l'exemple d'employer utilement cette plante *graminée* et vivace, à laquelle, par reconnaissance, on a laissé le nom qu'ils lui donnent, malgré que se trouvant fréquemment dans toutes les parties

de la France, elle y ait un nom. Maintenant l'on en forme des prairies artificielles, d'un produit considérable et d'une ressource d'autant plus grande que souvent on peut les faucher dès le mois d'avril. Le *Ray-Grass* a encore le mérite de pouvoir venir dans les plus mauvais terreins, et par-conséquent d'empêcher qu'ils ne soient absolument inutiles : disons cependant qu'il serait imprudent d'en garnir ceux qui ne rendraient pas leurs dépenses, et que cette plante offre trop d'avantages pour qu'on ne lui donne pas les meilleures qualités de terres, dans lesquelles d'ailleurs il faut beaucoup moins de semences : elle fournit un fourrage excellent, aimé de touts les bestiaux en général, et qu'on peut leur donner en sec ou en vert. On le coupe dès que l'épi est formé, et cette opération peut se répéter trois fois par an ; si l'on ne veut pas y mettre les vaches et les chevaux, à l'automne. On le seme seul lorsqu'on le destine à être fauché : si l'on a le dessein de le faire pâturer à l'automne par les chevaux et le grôs bétail, on y ajoute quelque peu de Trefle rouge et de Trefle blanc que l'on seme après le *Ray-Grass* : enfin on n'y met que du Trefle blanc si ce pâturage est destiné aux moutons seuls. C'est à l'automne ou au printemps que l'on seme le *Ray-Grass* dans un bon terrein préparé par de bons labours, amendé, hersé, et roulé avant et après le semis. Ce pré artificiel durera long temps si on l'entretient convenablement par des engrais et du fumier qu'on y répand touts les hivers, de trois en trois ans.

Ray-Grass *ou* Fromental de France ; *Avena elatior.* Celui-ci est bien de la même famille, mais il est d'un genre différent : on le trouve pareillement dans toutes les parties de la France, et le pré qui en contient le plus est le plus estimé, parce que cette plante est très recherchée des bestiaux, pour qui elle est saine et nourrissante. C'est ce qui a donné l'idée d'en former des prés artificiels qui durent long-temps, et peuvent se faucher deux et trois fois par an avant la fleur. Il demande de bonnes terres bien labourées et amendées, et qui ne soient ni trop seches ni trop humides. On est peu dans l'usage d'y laisser paître les troupeaux, qu'il faut surtout en écarter la premiere année. C'est à la troisieme qu'il est en plein rapport, aussi beaucoup de cultivateurs le sement-ils avec de l'avoine ou de l'orge, pour être dédommagés de leurs frais dès la premiere année.

S.

SAFRAN. *Voyez* plantes d'agrément.

SAIN-FOIN, *Hedysarum.* Genre assez nombreux en especes

indigenes ou exotiques, annuelles ou vivaces, toutes de la Diadelphie Décandrie, et de la famille des *Légumineuses*. Le SAIN-FOIN COMMUN, *Hedysarum Onobrychis*, LIN. *Onobrychis sativa*, LA MARCK, croît sauvage en France; il est fort du goût de touts les bestiaux, et l'on doit être étonné que si long-temps on ait méconnu l'avantage qu'on en pouvait tirer: OLIVIER DE SERRES, nous apprend que de son temps il étoit à peine cultivé, si ce n'était en Dauphiné. Maintenant qu'on lui a reconnu des qualités saines, nourrissantes et qui lui mériteraient la préférence sur la Luzerne, si celle-ci n'était d'un plus grand produit, on en voit de grandes pieces dans nos départements: il est cependant plus avantageux dans ceux du midi, où on peut le faucher jusqu'à quatre fois par an, que dans ceux du nord où il ne fournit que deux récoltes au plus, car souvent on se contente d'une seule, et l'on abandonne le regain aux bestiaux qu'il engraisserait trop s'ils n'avaient que ce fourrage. D'un autre côté il peut profiter dans des sols pierreux, secs, craïeux: on le seme à la volée en mars ou avril selon les climats, et toujours dans des terres préparées par de bons labours; dès lors il exige peu de soins, il suffit qu'on ôte les trop grandes plantes. La premiere fauchaison le fait taller. Il dure dix à douze ans dans les fonds médiocres, plus dans les bons: enfin l'on prétend que retourné il a la propriété d'améliorer considérablement les terres. Sa graine, qui, gardée dans les cosses, se conserve bonne à semer pendant trois ou quatre ans, peut servir à nourrir les volailles et sur-tout les pigeons. Une autre espece de Sain-Foin peut se couper plusieurs fois, et s'appelle à cause de cela *Sain-Foin de deux coupes*. Je ne le connais que par l'avis qui m'en a été donné.

Le SAIN-FOIN D'ESPAGNE, *Hedysarum coronarium*, peut faire aussi un excellent fourrage, mais seulement dans les pays méridionaux, car il est très susceptible de périr par la gelée, et d'ailleurs il n'est que bisannuel. On le cultive en grand à Malte, sous les noms de *Sylla* ou *Sulla*, en Espagne, en Sicile. Peut-être aurait-il quelque succès dans nos Départements méridionaux, puisque M. MARCHAIS, ancien Intendant de Brest, en a obtenu dans la ci devant Touraine. Dans notre climat de Paris, on ne le cultive que pour l'ornement des jardins. *Voyez-le* à son article.

SORGHO. *Voyez* HOULQUE-SORGHO.

SOUCRION. *Voyez* ORGE.

SOYEUSE. *Voyez* plantes d'agrément, ASCLEPIAS 5.

SPERGULE, *Spergula arvensis*. Plante annuelle et qui

croît spontanément dans les lieux sâblonneux de la France : Elle est de la Décandrie - Pentagynie et de la famille des *Caryophyllées*. On peut être étonné de ne pas voir plus prisé un fourrage aussi précieux et qui pourrait n'occuper que des terres sâbleuses, et pour ainsi dire des *landes*. En vert ou en sec, il convient à touts les bestiaux : il augmente le lait aux vaches, et donne au beurre une qualité qui le fait préférer dans beaucoup d'endroits où on le qualifie de *beurre de spergoule*. La graine enfin est très recherchée des oiseaux de basse-cour et sur-tout des pigeons. Malheureusement les tiges de la Spergule sont tellement couchées à terre, que le plus grand nombre échappe à la faulx ; et les bestiaux les arrachent en paissant si on les laisse aller dans la piece : d'un autre côté elle se fanne difficilement et avec grand déchet ; enfin son foin a mauvaise couleur et mauvaise odeur ; cependant il est du goût de touts les bestiaux en général. On en seme dix à douze livres de graines par arpent en mars ou avril ou bien après la moisson, dans les terres qui resteraient en jachere et qu'on a préparées par un bon labour et unies avec la herse et le rouleau. La graine s'enfonce par un hersage avec des fagots d'épines. On peut faucher la Spergule trois ou quatre fois par an ; la graine s'en récolte au mois de juillet.

T.

THIMOTHY. Les Anglais nous ont encore donné l'exemple de réduire en prairies artificielles cette plante vivace, *graminée* et qui se trouve en abondance dans toute la France, où elle est connue sous le nom de GRÔSSE MASSETTE et de FLÉAU DES PRÉS, *Phleum pratense*. Il est certain qu'elle fait d'excellent foin, très recherché des chevaux, et que le bâs pré qui en contient beaucoup doit avoir plus de valeur : mais tout l'avantage disparaît si on la seme seule en grande piece, à moins qu'on ne choisisse des terreins humides où elle se plaît et profite mieux. La terre doit être préparée par deux labours, puis bien unie ; on y seme la graine de Thimothy, mêlée avec de la terre seche parce qu'elle est trop fine, depuis mars jusqu'en septembre : on recouvre légerement à la herse ou avec des épines. Ordinairement on ne fauche que deux fois par an, puis après cela on introduit les bestiaux dans le pré, qui peut durer ainsi une douzaine d'années. ——— D'autres plantes utiles comme fourrages portent encore le nom de *Thimothy*, tels que le TREFLE DES CHAMPS, *Trifolium agrarium*, LIN., *Lupulina*, LA MARCK.

TREFLE, *Trifolium*. Genre très nombreux de la Dia-

delphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, dont le nom vient de ce que les plantes qu'il comprend ont toutes des feuilles compôsées de trois folioles. Beaucoup d'especes sont naturelles à la France et répandues dans nos champs et nos prairies, où les bestiaux les recherchent avec avidité, ce qui a suggéré l'idée de former des prairies artificielles avec celles qui paraissent le plus de leur goût et qui promettent le plus d'avantages: de ce rang sont les suivantes.

Le Trefle commun, *Trifolium pratense*, appellé encore Trefle d'Espagne parce qu'il y est cultivé, et grand Trefle de Hollande, parce que c'est de ce pays qu'ordinairement on en tire la graine, comme étant de la meilleure qualité; ce qui est vrai. Pour l'obtenir telle, on y sacrifie quelques pieces destinées à donner cette graine: alors on s'abstient de les faucher, et l'on en éloigne toute espece de bétail; on laisse bien mûrir les semences, et par des soins ultérieurs on empêche qu'elles ne s'échauffent ou ne se moisissent. Les autres pieces semées en Trefle se coupent, comme par tout ailleurs, trois ou quatre fois l'année à l'époque où commence la fleuraison, et autant qu'il est possible, par un beau temps qui accélere la dessication toujours lente et même difficile à se faire parce que cette plante contient beaucoup d'humidité. On le donne en sec ou en vert à touts les bestiaux que quelques personnes ont l'usage de laisser aller dans les pieces après la derniere coupe, mais avec la précaution de ne pas souffrir qu'ils mangent trop de Trefle, sur tout s'il est encore couvert de rôsée, ce qui pourrait leur causer des indigestions et même l'enflure. Le Trefle n'est pas très difficile sur la qualité du terrein, il suffit presque qu'il ne soit pas très mauvais ou trop humide; mais il préfere celui qui est léger, frais et sur-tout profond, car sa racine est pivotante. On fait des labours croisés et profonds, et l'on seme à la volée six à huit chiliagrammes par hecatares; on enterre peu la graine par un hersage au fagot; c'est à commencer de mars jusqu'en mai que doit se faire cette opération. On seme de l'avoine ou de l'orge, mais très clair par dessus: lorsqu'elles sont mûres on les récolte avec le soin de ne couper que peu des sommités du Trefle dont le grand produit est pour la seconde année. D'autrefois on seme en automne: onl e peut avec d'autant moins de risque que le Trefle résiste aux rigueurs de nos hivers.

On traite de même le Trefle rouge, *Trifolium rubens*. Quelques Cultivateurs sement encore le Trefle rampant, *Trifolium repens*, pour le pâturage des moutons. C'est lui, je crois, qui est appellé *Fin-Houssey* par les Anglais.

TREFLE ROUGE DU ROUSSILLON, appellé encore FAROUCHE, *Trifolium incarnatum*. Celui-ci étant assez tendre à la gelée, semble plus propre aux départements méridionaux; au moins faut-il dans le nord de la France, le semer en mars ou avril, au lieu de le semer en automne. Il a une variété à fleurs plus pâles, *T. inc. pallidum*. H. P. Ces Trefles ont encore le mérite de fertiliser la terre, et sont employés comme engrais lorsqu'on les retourne. La plante et ses racines s'y pourrissant, y appellent une certaine fraîcheur favorable à la végétation des bleds qu'on seme après eux.

TURLIPS. *Voyez* BETTE-RAVE SUR TERRE, page 14.

V.

VESCE, *Vicia sativa*. Cette plante qui est encore une *Légumineuse*, se trouve sauvage en France dans les champs. Elle est annuelle, et se seme pour deux motifs, celui de servir de fourrage, ou de donner des graines qui sont la nourriture ordinaire des pigeons de voliere, et que quelquefois on mêle avec l'avoine pour les chevaux. Elle demande une assez bonne terre qu'on prépare encore par des labours, et qu'on unit au rouleau pour faciliter le fauchage. On la semie après les moissons dans le midi : l'usage aux environs de Paris, est de ne la semer qu'avec les *Mars*. Coupée avant que la graine n'ait mûri, elle est une nourriture très saine pour les bestiaux : on la seme ordinairement avec de l'orge ou de l'avoine quand on veut en *affourer* les bœufs et les vaches. La graine qui est noire ne doit se battre qu'au moment des semailles.

Une variété, annuelle et originaire de France, s'appelle VESCE BLANCHE, *Vicia sativa alba*, parce que ses semences sont effectivement blanches. On en use comme de la Vesce noire, et elle est aussi bonne, et plus commune dans les départements du midi que dans ceux du nord. Quelques charlatans avaient imaginé de spéculer sur cette graine en 1789; et pour mieux assurer leur gain et déguiser leur artifice, ils avaient exagéré les qualités de la Vesce blanche qu'ils avaient revêtue du nom de *Lentille du Canada*, encore qu'elle ne ressemblât en rien à une Lentille, et qu'ils l'eussent récoltée en France.

SECTION QUATRIEME.

Des Arbres fruitiers.

A.

ABRICOTIER, *Prunus Armeniaca.* LIN. *Armeniaca.* JUS. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées*, dont la culture a fait quelques variétés plus ou moins soignées dans les différents cantons, mais que l'on peut bien cultiver toutes dans le climat de Paris. L'*Abricotier*, originaire de l'Arménie, d'où il s'est répandu en Italie et de-là dans toute l'Europe tempérée, est un arbre de grandeur moyenne, agréable à la vue par ses rameaux nombreux très garnis de feuilles à pétiole glanduleux, assez larges, alternes, en cœur, ovales-aiguës, dentelées, d'un beau vert : celles des extrémités des rameaux sont d'un rouge tendre. Toutes restent sur l'arbre fort tard, et jusqu'à ce qu'une gelée les fasse tomber presqu'à la fois ; ce qui donne la commodité de les ramâsser pour en couvrir certaines plantes qui peuvent se contenter de de cet abri. Les fleurs se montrent avant elles dans le courant de mars, et sont, ainsi que les fruits nouvellement noués, sujets à être moissonnés par les gelées tardives, si l'on n'a pu avoir la facilité de les en garantir. Ces fleurs ont cinq pétales d'un beau blanc, et qui entourent beaucoup d'étamines et un seul style. Elles donnent des fruits dont tout le monde connaît la forme, la couleur, le goût et l'usage; mais dont la précellence dépend du sol et de la chaleur. Ces fruits ayant une queue très courte, et venant par paquets où souvent ils sont trop nombreux, il est bon d'en retrancher les plus petits ou les moins sains pour faire place aux autres. Cela se pratique après l'ébourgeonnement en juin, lorsque les fruits sont à découvert.

1. ABRICOT HATIF *ou* MUSQUÉ. ABRICOTIN. Fruit petit, presque rond, souvent coloré de vermeil du côté expôsé au soleil : il a plus de noyau que de chair, et celle-ci, qui ne quitte pas le noyau, n'est pas encore de la meilleure qualité ; mais il a l'avantage d'être le premier mûr, c'est à dire dès le commencement de juillet. On peut le rendre encore plus hâtif, en mettant l'arbre en espalier à bonne expôsition. On peut aussi ne pas le greffer. Son amande est amere.

2. ABRICOT BLANC. Arbre très productif; mais son fruit petit, et cependant meilleur que celui du précédent, a besoin

de chaleur pour bien mûrir. Commencement de juillet. Amande amere.

3. Abricot commun. Arbre très productif quand les gelées du printemps ne l'ont point endommagé. Son fruit, de bien meilleure qualité lorsqu'il est venu en plein-vent, et qui mûrit à la mi-juillet, est quelquefois très grôs. La peau rembrunie et raboteuse est un indice de la bonne qualité de la chair, qui perd son goût et devient pâteuse par trop de maturité : l'amande en est amere.

4. Abricot Angoumois *ou* rouge. L'arbre moins élevé que le commun, veut le plein-vent; son bois est piqueté de blanc : ses feuilles plus longues que larges sont munies de deux oreillettes : son fruit petit, alongé, mais fort bon, quoiqu'un peu acide, répand une odeur forte et pénétrante. Il est encore remarquable par son noyau, par lequel on peut pâsser un crin d'un bout à l'autre : l'amande, qui en est douce, a un goût de noisette. Mûr à la mi-juillet.

5. Abricot de Hollande *ou* Amande-Aveline. Fruit mûr à la fin de juillet, petit, à chair jaûne, fondante, vineuse : *amande* douce, ayant le goût d'*Aveline*, d'où son nom.

6. Abricot de Provence. Fruit petit, à chair jaûne; quelquefois un peu seche, mais d'un goût sucré et vineux; noyau raboteux : amande douce. Fin de juillet.

7. Abricot de Portugal. *Abricot mâle* de quelques pays. Fruit petit, arrondi, très bon : chair fondante. Mi-août.

8. Abricot-Alberge, *Prunus Armeniaca dulcis.* H. P. Arbre assez grand, provenant de noyau, et qu'on ne greffe point ordinairement, ou que l'on greffe sur amandier pour le porter plutôt à fruits. Ses feuilles en cœur, dentelées, plus petites que celles des autres especes, ont une oreillette ou appendice de chaque côté du pétiole. Ses fruits, mûrs à la mi-août, toujours abondants, et meilleurs lorsqu'ils viennent en plein-vent, sont souvent couverts d'une peau raboteuse et colorée : leur chair fondante et vineuse fournit d'excellentes confitures. Il leur arrive souvent de dégénérer, même en Touraine. Le noyau, assez grôs, contient une amande grôsse aussi et amere.

9. Abricot-Pêche, appellé encore Abricot de Wurtemberg *ou* de Nuremberg, quoiqu'il vienne originairement du Piémont; enfin souvent confondu avec l'Abricot de Nancy qui est moins bon, *Prunus Armeniaca macrocarpa.* H. P. Arbre assez grand, et qu'on peut aussi ne pas greffer. Ses feuilles ont un air fanné. Ses fruits, qui mûrissent à la fin

d'août, sont plus grôs que ceux des autres Abricotiers, et encore bien meilleurs. Leur forme varie; mais leur peau est souvent raboteuse et colorée: la chair est d'un jaûne rouge, très fondante, douée d'une saveur qui lui est propre, et toujours plus caractérisée et meilleure dans les fruits de plein-vent. Son noyau reconnaissable parce qu'on peut le traverser par une épingle, renferme une amande amere. On cultive beaucoup cet arbre, qui pourra bien faire abandonner d'autres especes.

10. Abricot du Pape. Abricot violet, *Prunus Armeniaca dasycarpa; nigra.* H. P. Son plus grand mérite est dans sa couleur et sa forme, qui le font ressembler à une grôsse *prune de Monsieur.* Sa chair est brune et son amande amere. Les feuilles de l'arbre sont plus larges que celles du *Prunier-Myrobolan*, auquel il ressemble un peu.

L'Abricotier semble être le plus robuste des arbres fruitiers, puisque transplanté assez grôs, non seulement il reprend bien moyennant quelques précautions, mais qu'encore il rapporte souvent la même année de fort beaux fruits. Il se greffe en *écusson à œil dormant* sur Pruniers, sur Amandiers, même sur Pêchers, mais jamais sur un autre Abricotier, parce qu'étant sujet à la gomme, la fente faite pour recevoir la greffe devient souvent une plaie incurable. Pour obtenir de meilleurs fruits, on préfere la greffe sur sauvageons de Pruniers-Damas-noir, ou de Pruniers-Cerisette, ou de Saint-Julien, qu'on ne prend touts deux qu'à défaut du premier, dont la seve douce convient mieux. Les greffes sur pruniers à fruit grôs ou blanc, donnent des abricots plus grôs, mais moux et de moindre qualité. L'on a soin, pour greffer l'Albergier et les Abricotiers à amande douce, de choisir des sauvageons provenus de noyaux et non de rejettons. Les *Abricotiers-Pêche*, *Angoumois* et l'*Albergier* peuvent se greffer sur Amandiers et sur Pêchers; mais il arrive souvent que la greffe se décole, ou que les arbres prennent la gomme. Du reste, la culture des Abricotiers est facile, puisqu'ils se contentent de toute espece de terrein qui n'est ni trop humide, ni trop argileux. Dans les sols froids et humides, il faut les placer au midi; mais naturellement ils préferent l'expôsition au levant et un sol chaud et sâbloneux, qui doit être plus profond pour les arbres greffés sur Amandier. Les uns et les autres n'aiment pas trop le fumier, dont il faut ne leur donner que rarement ou dans un sol trop maigre, encore faut-il qu'il soit bien consommé, ou mieux encore fait de bois et feuilles pourris. On peut se dispenser de tailler les Abricotiers plein vent, mais aussi alors ils donnent de moins beaux fruits. Leur taille se fait avant que leur seve ne soit en mouvement, en février: elle consiste

principalement dans le retranchement des bois morts ou gommeux, et des branches soit gourmandes, soit chiffones. Ceux en espalier exigent une taille plus raisonnée : on les dispôse et les gouverne comme le Pêcher, en se souvenant que l'amputation des grôsses branches doit se faire à plusieurs reprises, de peur que la seve trop abondante ne se convertisse en gomme : c'est ce qui peut arriver à touts les arbres à noyaux. Il faut encore observer que l'ardeur du soleil pouvant nuire aux fruits en espalier, on remédie à cet inconvénient en dépallissant les branches, et en tenant les fruits écartés du mur au moyen d'une petite fourchette de bois, etc. On hâte aussi leur maturité et on leur procure un beau coloris en les découvrant avant ou après la pluie. Cette opération se fait encore avec précaution, car on ne doit découvrir que petit à-petit et quelquefois se contenter de couper des feuilles par moitié. Lorsqu'on veut se procurer les especes qui peuvent rester franches de pied, on choisit les noyaux les plus grôs, les plus pesans, et des fruits de la meilleure qualité : dès le mois de septembre, on les met à quelques pieds de profondeur en terre, et enfermés dans des pôts où on les a placés par lits, entremêlés de lits d'un sâble fin, et qui ne soit ni trop sec ni trop humide. Au printemps, on les en retire pour les semer. Sans cette précaution, qui amollit le bois des noyaux, ils mettraient un an à germer. Les Abricotiers *commun*, *Angoumois*, *Albergier* et *Pêche* sont les plus propres à être cultivés en France. Le premier et le dernier sont les seuls dont on doive attendre abondance et maturité dans les départements du Nord.

Entre autres moyens d'employer les Abricots dont on a abondance, j'indique celui d'ouvrir en deux chaque fruit mûr, et de le faire sécher au soleil ou dans un four modérément chaud. On les conserve pour l'hiver dans un endroit sec. Trempés de la veille dans l'eau, on les cuit avec du sucre, et l'on en fait d'excellentes compotes qu'on aromatise suivant son goût. Le mot ABRICOT est évidemment corrompu du latin *præcox*, nom que ce fruit portait chez les Romains. DIOSC. *liv.* 1, *chap.* 166.

AMANDIER, *Amygdalus*. LIN. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées*, intéressant par les bons fruits que nous fournissent quelques especes ; je parle de l'AMANDIER COMMUN, *Amygdalus communis*, LIN., et de ses variétés. Originaire d'Asie, et se trouvant aussi en Afrique, cet arbre de moyenne grandeur est venu de proche en proche orner nos vergers par l'élégance de son port et la légereté de son feuillage, et sur-tout par le spectacle agréable de ses rameaux, couverts dès le commencement de mars de jolies fleurs d'un

blanc de lait, sessiles, que détruisent trop souvent les gelées du printemps. Celles qui ont échappé à ce danger produisent des fruits à bois dur ou tendre, et dont les amandes plus ou moins grôsses, douces ou ameres, s'emploient fraîches ou seches, nues ou couvertes de sucre, entieres ou réduites en pâte. Les rameaux des Amandiers sont flexibles : leurs feuilles, qui ne se développent qu'après les fleurs, sont pétiolées, alternes, lancéolées, assez étroites, aigues, dentelées, d'un joli vert tendre. On connaît plusieurs variétés d'Amandiers; celle à *grôsse amande douce*, et dont la coque est dure : celle à *amande petite et douce* : l'*Amandier princesse* ou *des Dames*, à coque tendre, mais à amande plus ou moins grôsse, douce ou amere : enfin l'*Amandier-Pêche*, ainsi nommé parce que parmi ses fruits il s'en trouve dont la pulpe, plus considérable que dans les autres, est succulente et fondante comme celle de la Pêche, mais d'une saveur amere : la coque de l'un et l'autre fruits est lisse ; leur amande est bonne et douce.

Tous ces arbres se multiplient par des amandes qu'on enterre d'abord à la maniere des noyaux d'Abricots, pour aider et hâter leur germination. On les seme ensuite au printemps séparément, chacune dans un pôt ou dans un panier, afin de pouvoir les transporter sans démotter la racine, qui, étant naturellement pivotante, ne doit pas être coupée, et demande aussi, à cause de cela, une terre profonde ; il faut encore qu'elle soit chaude et sâbloneuse. L'Amandier ne réussit point dans les froides ; rarement son fruit y mûrit : il prend la gomme et périt dans les terreins humides. Les bonnes variétés se propagent par la greffe en écusson à *œil dormant*, sur d'autres Amandiers. Dans les parties trop septentrionales de la France, on ne peut le conserver qu'en espalier, à une expôsition chaude, et encore faut-il souvent le défendre contre la gelée, par des paillassons. La taille de cet arbre en plein-vent, consiste à en retrancher les bois morts. Les amandes vertes se mangent en août ; on ne les cueille qu'en octobre pour les conserver.

C.

CERISIER, *Prunus Cerasus.* LIN. *Cerasus.* JUS. Ce genre étant, ainsi que celui du Prunier, de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées*, Linné les avait réunis, mais le savant de Jussieu en a fait deux genres distincts.

Quoique nos forêts et toutes celles des régions plus septentrionales d'Europe aient toujours produit naturellement, et produisent encore différentes especes de Merisiers, d'où il semble que nos trois principales especes de Cerisiers tiennent leur origine, cependant la croyance commune est que *Lu-*

cullus rapporta les Cerisiers de *Kerasous* (Cérasonte), ville du royaume de Pont, en Asie. Si cela était, il aurait droit à la reconnaissance générale pour un aussi beau présent, car les Cerisiers, intéressants par les fruits sains et agréables qu'ils fournissent en abondance, sont encore de vrais ornemens pour nos vergers, par l'élégance de leur port, par la belle écorce lisse et grisâtre qui revêt leur tronc et leur branchage; par leurs belles feuilles alternes, pétiolées, lancéolées-aigües, dentelées et luisantes; par leurs fleurs nombreuses, d'un beau blanc de neige, attachées à des pédicules longs et flexibles, et réunies en flocons pendants, auxquels le moindre zéphyr donne un mouvement léger et gracieux; enfin par les fruits qui succedent à ces fleurs, et dont la belle couleur rouge contraste agréablement avec la belle verdure des feuilles. Un arbre si beau et si utile engageait à le cultiver, et le Cultivateur a été récompensé de ses peines en obtenant de belles et nombreuses variétés. On connaît des especes sauvages et des especes cultivées; celles-ci donnent des fruits ronds ou en cœur, à peau plus ou moins rouge, et dont la chair, tendre ou ferme, a une eau colorée ou blanche, acidule ou sucrée.

Cerisier sauvage *ou* Merisier, *Prunus avium.* H. P. *Cerasus avium.* Jus. Deux especes croissent naturellement dans nos forêts; l'un, (P. *avium sylvestris.* H. P.), donne un fruit petit, rouge ou blanc, mais sec, appellé *Merise*, nom que l'on croit syncopé des deux mots *amere Cerise.* Il devient un très grand arbre. On en recherche les jeunes sujets, et même on en seme les noyaux, pour, sur le plant qui en provient, greffer les Cerisiers qu'on destine à faire de hautes tiges. L'autre, (*P. av. nigra.* H. P.) prend de moindres dimensions, et produit des fruits plus grôs, nombreux, succulents, dont le jus est sucré et d'un rouge si foncé, qu'ils en paraissent noirs. On en fait du vin, des confitures, du ratafiat, et sur-tout la liqueur spiritueuse connue sous le nom de *Kirschen-Vasser.* Ce Merisier sert à greffer les Cerisiers qu'on destine à être moins hauts; et c'est lui qui a produit cette charmante variété à fleurs doubles, appellée, par quelques-uns, Renonculier, et qui, au mois de mai, pare si bien nos jardins d'agrément.

I. GRIOTTIER, appellé autrefois Agriotier, comme on nommait ses fruits *Agriotes*, pour exprimer que leur suc était *aigre* ou acide, *Prunus Cerasus fructu rotundo; Cerasus vulgaris*, Miller; *Caproniana*, Lamarck. On croit que toutes les especes de Griottiers doivent aussi leur origine à un Merisier sauvage dont le fruit est aigrelet; je ne le

connais point. Les Griottiers sont les moins grands arbres du genre ; leurs feuilles sont plus fermes, plus petites, plus luisantes ; leurs fruits, d'une couleur uniforme, plus ou moins foncée, ont la chair plus tendre, une eau plus abondante et aigrelette. Les variétés principales ou les meilleures sont les suivantes :

1. Celle appellée vulgairement CERISIER COMMUN, qui semble avoir le moins perdu de ses caracteres primitifs, et dont l'arbre, très productif, est rarement endommagé par le froid et les intempéries de notre climat.

2. GRIOTTIER NAIN PRÉCOCE, *Prunus Cerasus nana.* H. P. On le greffe soit sur le Cerisier commun, soit sur le Cerisier *Mahaleb*, autrement dit, *Sainte-Lucie.* Ses branches sont longues et grêles, ses fruits, petits et acides, n'ont d'avantage que celui d'être mûrs à la mi-mai ; et pour les hâter, on met souvent encore l'arbre en espalier.

3. GRIOTTIER ROYAL HATIF. (*May-Duck* des Anglais.) Cet arbre ne s'élevant pas beaucoup, on le greffe ordinairement sur Merisier : il se fait remarquer par des branches nombreuses et mal emmenchées. Son fruit, assez abondant et bon, mûrit fin de mai et commencement de juin : il sera plus hâtif si on le met en espalier au midi.

4. GRIOTTIER A BOUQUETS *ou* TROCHETS. Singulier par ses fleurs réunies, par conséquent munies d'un plus grand nombre de pétales et d'étamines, et de plusieurs pistils ; ce qui fait qu'une seule queue porte plusieurs Cerises jointes ensemble, et dont souvent le plus grand nombre a avorté. Mûres en juin.

5. GRIOTTIER DE MONTMORENCY à grôs fruit. Grôs GOBET. Gobet à courte queue, COULART, *P. Cerasus ruberrima.* H. P. Malgré la beauté et la bonté de son fruit, qui mûrit vers la mi-juillet, on a négligé le vrai *Grôs Gobet*, dont les fleurs nouent difficilement : on ne le trouve guere que chez les curieux. Il a une variété plus hâtive de quinze jours.

6. GRIOTTIER DE VILLENES, *rouge.* Bon fruit, mais sujet à couler. Mûr en juin.

7. GRIOTTIER DE VILLENES, *ambré.* Ces deux arbres ont d'assez longues branches, qu'ils portent bien. Celui-ci, l'un des plus grands Cerisiers, charge peu, mais donne d'excellents fruits de couleur ambrée lavée de rouge. Mûrs en juillet.

8 GRIOTTIER ROYAL ; (*Cherry-Duck* des Anglais), *P. Cerasus suavissima.* H. P. Arbre de moyenne grandeur, très

productif, donnant de bon bois, souvent courbé sous le poids de fruits appellés *Cerises* et *Guignes anglaises*, très bons et mûrs au commencement de juillet. Il a une variété nouvelle.

9. Griottier d'Allemagne. Arbre moyen, portant mal ses branches longues et fluettes. Son fruit, qui a la chair rouge et une eau abondante, mais un peu acide, mûrit à la mi-juillet.

10. Griottier de Portugal. Arbre moyen, fruit d'un rouge foncé, à chair ferme et rouge; ne mûrit guere qu'en août.

11. Griottier tardif ou de la Toussaints, *Prunus Cerasus semperflorens*. Wild. *serotina*, Roth. Il sera mieux dans les jardins d'agrément avec les arbres à fruits rouges, comme *Sorbiers*, *Buisson ardent*, etc., que dans les vergers. Son principal mérite est dans ses fleurs, qu'on voit dès le mois de mai jusqu'à la Toussaints, et auxquelles succedent, pendant tout ce temps, des fruits d'un beau rouge, mais acides.

12. Griottier de Choisy. On le doit à M. Gondouin, Jardinier du Roi à Choisy. Son fruit, d'un beau rouge transparent, est peut-être celui qui a le meilleur goût. Il est fâcheux que l'arbre ne charge pas beaucoup.

II. BIGARREAUTIER, *Prunus avium Bigarella*. H. P. *Cerasus Bigarella*, Juss.; *Duracina*, Lamark, *Fl. Fr.* Les Bigarreautiers sont les plus grands de leur genre; leur bois est assez grôs, leurs feuilles, plus larges que dans les autres Cerisiers, sont pendantes; leurs fruits, appellés dans quelques endroits *Cerises* carrées, à cause de leur forme, et auxquels dans d'autres le nom de *Duracins* est resté, parce que leur chair est ferme et câssante, sont portés par des queues longues et minces. Ils sont en cœur, marqués d'une rainure souvent profonde, et qui, sans doute, leur a mérité le nom latin de *Bigarella*, du mot *biga*, attelage de deux chevaux, parce qu'il semble de deux fruits accolés. Ils sont plus colorés du côté exposé au soleil; leur eau est sucrée, presque sans couleur. On peut présumer qu'ils descendent du Merisier à fruit blanc. Les variétés les plus estimées sont:

Le Bigarreautier *à grôs fruit blanc.*	Mûrs en juillet et août.
——————————— *rouge.*	
——————————— *jaûne.*	

III. GUIGNIER, *Prunus Cerasus Juliana*. H. P. *Cerasus Juliana*. Juss. Il semble provenu du Merisier à fruit noir. Ses

dimensions, moindres que celles du Bigarreautier, sont plus grandes que celles du Griottier. Ses branches nombreuses sont très garnies de feuilles assez larges, moins pendantes que celles du Bigarreautier, moins fermes que celles du Griottier. Les fruits ont la chair moins câssante et plus succulente que n'ont les Bigarreaux, plus sucrée et plus colorée que celle des Griottes. On estime particulierement :

1. Le GUIGNIER A GRÔS FRUIT NOIR. Ce fruit, appellé dans quelques endroits *Cerise Saint-Jean noire*, est assez hâtif pour être quelquefois mûr avant juin : il a la peau mince, la chair colorée, et le suc d'un rouge foncé.

2. GUIGNIER A GRÔS FRUIT BLANC. Son fruit ressemble assez au Bigarreau par sa couleur de cire teintée de rouge du côté expôsé au soleil, par sa chair assez ferme, et par son eau blanche et sucrée. C'est la *Cerise Saint-Jean blanche* de quelque pays. Mûre en août.

3. GUIGNIER A GRÔS FRUIT NOIR ET LUISANT. Il donne la meilleure de toutes les Guignes : elle est grôsse, à peau noire et luisante, à chair colorée et tendre, dont l'eau abondante et d'un rouge très foncé, est aussi très sucrée. Elle mûrit fin de juin : on la connaît dans quelques endroits sous le nom de *Cerise-cœur hâtive*.

4-5. Depuis quelque temps, deux especes nouvelles se font rechercher au moins par les noms qu'elles ont reçus. La premiere est le CERISIER DES QUATRE A LA LIVRE, *Cerasus decumana*. NOBIS : *nicotianæfolia* de quelques Pépinieres. Ce serait un véritable géant si la grôsseur de son fruit répondait à la grandeur de ses feuilles, dont plusieurs que j'ai mesurées se sont trouvées avoir près de dix-huit pouces de long sur neuf de large. On veut croire qu'il mérite son nom : cependant le fruit que jusqu'à présent il a donné chez nous n'a toujours été que d'un volume très médiocre : il faut attendre que cet arbre ait vieilli. Son port et la forme de son fruit, dont la chair est ferme et croquante, me le font regarder comme une espece de Bigarreau tardif, et qui ne devant pas mûrir avant le mois d'août, doit être défendu long-temps contre la voracité des oiseaux. 2°. Le CERISIER DU NORD *ou* DE SAINT-MARTIN. Il donne un fruit alongé, de couleur rembrunie comme celui du précédent, de grôsseur médiocre, mais ayant l'avantage de mûrir à l'arriere-saison ; aussi l'appellerons-nous *Cerasus autumnalis*, pour le distinguer du Cerisier de la Toussaints, que ROTH a désigné sous le nom spécifique *serotina*. Ces deux sortes de Cerises prennent couleur long-temps avant leur maturité ; de sorte que les oiseaux eux-mêmes y sont trompés. Dans le Nord, l'usage est de les mettre en espalier.

Le Cerisier s'accommode de toutes sortes de terreins ; mais les terres légeres et profondes lui conviennent mieux. Il ne lui faut jamais de fumier ; les gazons pourris, et les feuilles d'arbres bien consommées, sont les seuls engrais qui lui conviennent. Depuis que le Cerisier entre en fleurs, jusqu'à ce que son fruit ait acquis environ le tiers de sa grôsseur, il faut, dans les sécheresses, jeter au pied, et de temps en temps, une voie d'eau. Pour former de grands ou de moyens arbres, mais productifs, on met en place des sauvageons de Merisier à fruit rouge, ou à leur défaut de Merisier à fruit blanc, ayant environ six pouces de tour vers la moitié de leur hauteur : on les étête en les plantant. Au bout de deux ou trois ans, on les greffe sur les branches nouvellement poussées, *en fente* si elles ont la grôsseur du pouce, en écusson à œil poussant ; si elles sont de moindre grôsseur. Les Cerisiers greffés en place rattrapent bientôt ceux qu'on a plantés tout greffés ; ils sont aussi plus vigoureux : c'est ce que l'expérience a appris aux cultivateurs de la vallée de Montmorency. On voit aux environs de Paris des Cerisiers nains, qui ont tout au plus deux mètres (six pieds) de haut, et qu'on a greffés sur le *Mahaleb* pour les réduire à cette petite taille. Les fruits ronds se multiplient encore par les marcottes, et par les drageons s'ils sont francs de pieds. Cet arbre ne doit se tailler qu'avec précaution. En plein-vent, il suffit de retrancher le bois mort et les branches gommeuses. En espalier, on se contente de raccourcir les branches mal placées ou gourmandes et trop fortes.

C'est avec le fruit acide, petit, et pendu à une longue queue, du Cerisier-Marasque, que l'on fait à Zara la liqueur si renommée sous le nom de *Marasquin*. L'arbre, ou franc, ou greffé sur le Mahaleb, se cultive près Brescia en Istrie, ou à Poliza en Dalmatie, sur les bords de la mer. C'est là que les paysans de Zara vont chercher ce fruit, quoique cette côte soit éloignée de plus de cent lieues. DUHAMEL.

CHATAIGNIER COMMUN. *Fagus Castanea.* LIN. (DUH. n. éd. 3-19.) On peut traduire ces mots par *Hêtre de Castane*, parce qu'effectivement les Châtaigniers qui sont du genre HÊTRE, et conséquemment de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées*, se trouvaient en abondance dans les montagnes des environs de *Kastana*, ancienne ville de Thessalie. On en connaît deux especes ou variétés principales : le Châtaignier *sauvage* et le *cultivé*. Le premier, naturel aux régions tempérées d'Europe, croit de lui-même au nord des parties montueuses, mais pierreuses ou sâbloneuses et un peu fraîches de nos forêts, où il se fait remarquer par son beau port et quelquefois par des dimensions considérables. Il est orné de

très belles feuilles, grandes, alternes, pétiolées, lancéolées-aiguës, bien dentées, d'un vert agréable, enfin nombreuses et procurant une ombre épaisse. Le moment de la fleuraison du Châtaignier est signalé par une odeur forte et particuliere à toute l'espece, que répandent les fleurs mâles toujours disposées en chatons longs et droits. Les fleurs femelles, séparées, mais portées par le même arbre, sont quelquefois solitaires, plus souvent réunies deux ou trois, et même quatre dans un calyce commun, qui finit toujours par les envelopper toutes après qu'elles ont été fécondées, et par devenir une coque verte hérissée de piquants déliés, roides et nombreux. La maturité la fait ouvrir en plusieurs parties, et l'on y trouve autant de Châtaignes qu'elle a embrassé de fleurs : ces Châtaignes varient de forme suivant la place qu'elles ont occupée dans l'enveloppe commune. Quoique petites, elles ne sont cependant pas négligées; elles ne sont pas non plus le seul avantage qu'on retire du Châtaignier, dont le bois, utile d'abord dans les constructions, s'emploie encore à beaucoup d'autres usages. — On connaît une variété à feuilles panachées.

Les arbres de la seconde espece (ou selon quelques-uns de la variété), ressemblent à ceux de la premiere par leur port et leur feuillage: les fleurs femelles, presque toujours solitaires, ne donnent qu'un seul fruit, mais plus grôs, plus arrondi, d'un goût plus fin. Ces fruits, appellés *Marrons*, nous viennent principalement des environs de Limoges, de Périgueux, des départements de l'Ardêche, de la Drôme, de l'Hérault, de l'Isere, etc.; ces derniers, qu'on porte au marché de Lyon, sont distribués en France et ailleurs sous le nom de *Marrons de Lyon*. La qualité supérieure de cette variété et de ses sous-variétés est peut-être due au sol ou au climat, à la culture, ou à la greffe qui est le vrai moyen de propager les bonnes especes : toujours est-il vrai que ces Maronniers se plaisent naturellement à une certaine hauteur et dans des endroits froids.

On fait germer les Châtaignes et Marrons dans le sâble, comme les Amandes, etc., puis on les plante au printemps en rayons espâcés de deux pieds, et dispôsés de façon que le soleil puisse les parcourir du midi au nord. Chaque Châtaigne (on peut en mettre deux ensemble), doit être placée à un pied et demi de distance, et enfoncée d'environ trois pouces. Si les deux fruits poussent, on arrache le plus faible. On coupe les branches latérales des jeunes Châtaigniers dont la tige grôssit à mesure qu'elle s'éleve, et l'on se garde bien de les étêter, ou même de couper leur pivôt si on les transplante. Enfin, lorsqu'à sept ou huit ans le plant a acquis environ six pouces de tour vers la moitié de sa hauteur, on

le met en place en l'étêtant cette fois, mais aussi en respectant toujours le pivôt de peur que le jeune arbre n'ait trop de peine à reprendre. C'est en place seulement et deux ou trois ans après la premiere transplantation qu'il doit être greffé sur les branches qu'il a poussées depuis. Jeune ou vieux, il peut souffrir la greffe *en fente* comme le Poirier et le Pommier : le jeune se greffe ordinairement *en écusson à œil poussant* comme le Cerisier, etc., ou *en flûte* ou *sifflet*. Ces deux sortes de greffes (dont la derniere est préférée) se pratiquent au commencement de mai, lorsque la seve est montée, sur des jets de deux ans, grôs comme le petit doigt. Au bout de quatre ou cinq autres années le Châtaignier commence à rapporter, et son produit va toujours croissant. C'est dans les mois d'octobre et novembre qu'on va touts les jours ramâsser les fruits. M. Parmentier, dans son traité *de la Châtaigne*, assure que les Châtaignes et Marrons ramâssés au grand soleil, et expôsés pendant sept à huit jours à l'action de cet astre, sur des claies, rentrées touts les soirs et pôsées les unes sur les autres dans l'endroit le plus chaud de la maison, acquierent la propriété de se conserver très long-temps, et de pouvoir supporter de plus longs trajets, sans perdre de leur saveur ni de leur faculté germinative. Les terreins sâbleux et frais, les côtes et les expôsitions du nord sont en général favorables aux Châtaigniers, que la trop grande chaleur et les trop grands froids incommodent.

CHATAIGNIER NAIN *ou* CHINCAPIN, *Fagus pumila*. LIN. Pourquoi ne pas le mettre au rang des arbres fruitiers, puisque ses Châtaignes, quoique plus petites que les nôtres, sont d'un meilleur goût? D'ailleurs cet arbrisseau, originaire des parties septentrionales de l'Amérique, et redoutant plus les grandes chaleurs que la rigueur du froid, semble convenable à nos départements du nord. On n'a pu encore le propager que par le semis, et ses fruits doivent être mis en terre aussitôt leur maturité. Il faudrait donc en faire semer en Amérique dans des caisses qu'on enverrait ici. On le voit au Jardin des Plantes et chez les curieux. Il est à désirer qu'on le cultive; il aime les sols grâs et humides, mais qui ne soient pas inondés en hiver. On le connaît en Angleterre depuis 1699.

COIGNASSIER. COIGNIER, autrefois COINGNASSIER et COINGNIER, *Pyrus Cydonia*. LIN. (JACQ. *Fl. Aust* 342.) *Cydonia*. JUSS. (Icosandrie-Pentagynie, famille des *Rôsacées*.) Arbrisseau commun dans nos vergers et nos pépinieres. Son tronc, noueux et souvent tortu, pousse beaucoup de rameaux diffus, à feuilles alternes, entieres, pétiolées, oblongues, cotonneuses et blanchâtres en dessous; à fleurs grandes, blanches, terminales, presque sessiles, et qui deviennent des

fruits appelés *Coings*, et dans quelques endroits *Coignasses*, ayant la forme d'une grôsse Poire, toujours couverts de duvet; plus ou moins grôs, aqueux et parfumés, suivant le terrein qui les a produits, enfin d'un jaûne verdâtre lorsqu'ils sont mûrs (ce qui arrive en octobre ou novembre), et bons à manger, mais seulement cuits, et en compotes, ou en confitures appellées *Cotignat*, etc. De deux variétés connues, celle du COIGNASSIER DE PORTUGAL (*Cydonia Lusitanica*), est le plus recherchée, parce qu'encore qu'elle soit moindre dans ses dimensions, cependant ses fruits sont plus grôs, plus parfumés, moins pierreux, moins âpres. Ce sont donc leurs pepins qu'il faut préférer pour semer, soit pour avoir de meilleurs fruits, soit pour obtenir des sujets plus propres à recevoir la greffe de quelques especes de Poiriers. Mais ce moyen, qui cependant est le meilleur, paraît trop long, et l'on emploie de préférence ceux de la greffe, des rejetons nombreux que poussent les souches, des marcottes, enfin des boutures qu'on fait en pépiniere, au mois d'octobre. Le Coignassier commun croît naturellement dans quelques endroits rocailleux d'Allemagne et de France; ses fruits alors sont moins grôs, mais plus parfumés que ceux venus en terreins grâs et humides. Le Coignassier de Portugal demande un meilleur sol. Ni l'un ni l'autre n'exigent d'autre culture que d'être débarrassés des branches gourmandes ou de celles qui nuisent à la forme qu'on veut leur donner. Il paraît que cet arbre trouvé d'abord près de *Cydon* (aujourd'hui *la Canée*), ville de Candie, a été ensuite cultivée par les Romains aux environs de *Cotone* (aujourd'hui *Codogno*) en Italie, puisque les Grecs appellaient son fruit *Kydōnion mēlon*, et qu'on le trouve désigné dans Pline sous le nom de *Cotoneum*. On croit que les Coings étaient les *Pommes des Hespérides* des Anciens.

COUDRIER, COUDRE, NOISETTIER, AVELINIER. *Corylus*. Genre de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées*. On recherche et l'on cultive quelques bonnes variétés du NOISETTIER COMMUN, *Corylus Avellana*, LIN.; mais on laisse celui-ci à son état de sauvage dans nos bois et dans nos forêts. Naturellement il forme buisson, ses racines poussant plusieurs tiges droites et garnies de rameaux flexibles, dont les plus jeunes sont couverts de duvet. Leurs feuilles nombreuses, assez grandes, alternes, pétiolées, ovales-arrondies, dentées, fournissent une ombre épaisse si l'arbre n'est pas étouffé. Dès le mois de février, quelques temps avant les feuilles, on voit les fleurs mâles en chatons réunis, et les fleurs femelles, qui sont axillaires et sessiles : celles-ci deviennent des fruits connus de tout le monde, abandonnés aux en-

fans, la culture en ayant fait de plus beaux et de meilleur goût, tels que ceux du Noisetier franc à amande blanche, *Corylus sativa vulgaris*; à amande rouge, *fructu rubente*, et ceux de l'Avelinier, *Cor. fructu rub. maximo*. Les Avelines les plus estimées nous viennent de l'Italie, de l'Espagne, des départements méridionaux: elles tirent leur nom d'*Avellino*, ville du royaume de Naples. Quoique ces arbrisseaux s'accommodent de toute expôsition, et de tout terrein, cependant ils produisent davantage dans les terres sâbloneuses et humides, à l'expôsition du nord ou du couchant, et à l'ombre au bord de quelques ruisseaux; mais il ne faut pas qu'ils soient gênés ou dominés par d'autres arbres. On multiplie sûrement et promptement les bonnes especes par la greffe ou par les marcottes; quelquefois de rejetons enracinés qu'on sépare en automne, et qui reprennent facilement, mais ne donnent de fruits qu'au bout de trois ou quatre ans. Les Avelines semées sont deux ans à lever, et d'ailleurs, ne donnent jamais de si bon fruit que l'arbre qui les a produites. — Quelques personnes cultivent encore le NOISETTIER DE BYZANCE, *Corylus Colurna*, LIN., plus petit que le nôtre, et en différant encore par ses stipules qui sont étroites et aiguës: du reste il lui ressemble assez et demande la même culture. Le Coudrier a une variété à feuilles panachées.

E.

ÉPINE-VINETTE. VINETTIER. BERBERIS. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, et type de la famille des *Berbéridées*. Il contient des arbustes indigenes ou exotiques, armés au-dessous de chaque rameau de trois épines fines, très-piquantes, qui les rendent propres à faire des haies impénétrables. Ornements de nos jardins et de nos bosquets par leurs fleurs, ils sont encore utiles par leurs fruits. 1. L'espece la plus connue; l'ÉPINE VINETTE, *Berberis vulgaris*, LIN., naturelle aux endroits incultes et sauvages de la France, croît en buissons de la hauteur de quatre à cinq pieds. Ses tiges et ses rameaux, très épineux, se garnissent chaque année de grand nombre de feuilles, petites, pétiolées, ovales-obtuses, dentelées ou épineuses sur leurs bords, d'un vert gai. Au mois de mai, partent de l'aisselle de ces feuilles des grappes simples et pendantes de fleurs d'un assez beau jaûne, et d'un joli effet par leur nombre. Tout le monde connaît leur odeur approchant de celle des fleurs de Châtaignier, et que mal-à-propôs on croit nuisible aux grains; mais tout le monde ne sait pas que leurs étamines sont très irritables, et qu'il suffit du moindre attouchement pour exciter parmi elles un

mouvement

mouvement tumultueux, après lequel elles se recourbent sur le pistil. A ces fleurs succedent des fruits petits, ovales-oblongs, d'abord verts, et qu'on peut confire au vinaigre comme les câpres, puis d'un rouge de corail tranchant très agréablement avec le beau vert du feuillage. Ils ont un goût aigrelet, qui les fait rechercher pour en faire de jolies confitures : on préfere les fruits sans pepins d'une variété appellée *Berberis abortiva.* Nous connaissons, et l'on cultive encore deux autres variétés, l'une à fruits blancs, l'autre à fruits violets dont la saveur est moins acide. — 2. Le BERBERIS DE LA CHINE, *Berberis Sinensis*, H. P., est aussi un fort joli arbuste, assez semblable au précédent, formant cependant les buissons plus bâs, plus touffus, plus verts, mais donnant moins de fruits. Ces arbustes sont très rustiques, et n'exigent ni taille, ni culture, ni engrais. On les multiplie de graines, rejetons, boutures et marcottes. Celles-ci sont deux ans à s'enraciner, et doivent être séparées en automne, époque à laquelle il faut aussi éclater et replanter les rejetons. Quant aux graines, elles mettent deux ans à lever, et le plant demande les soins indiqués pour les arbres délicats dans leur jeunesse.

F.

FIGUIER. On ne connaît que le FIGUIER CULTIVÉ, *Ficus Carica*, LIN., et ses variétés, dont les fruits soient bons à manger. Cet arbre nous vient primitivement des pays chauds, comme l'Archipel, la Barbarie, le Levant, et son fruit n'est excellent que dans ces climats. Il y offre un assez grand nombre de variétés dont quatre ou cinq seulement peuvent bien réussir aux environs de Paris : ce sont la Figue *blanche longue* ou *printanniere;* (elle donne souvent de nouveaux fruits en automne;) la *blanche ronde*, d'automne, aussi bonne que la longue; la *violette* ou *pourpre commune*, violette en dehors et rouge en dedans; c'est la meilleure des violettes : la *ronde*, dite aussi *Angélique* ou *Mélette*, plus petite, mais dont l'arbre charge davantage. Ces deux variétés sont inférieures aux Figues blanches. Une terre graveleuse, sâbloneuse, des décombres, conviennent beaucoup au Figuier. L'expôsition du midi lui est absolument nécessaire. Dans les climats tempérés, il faut garnir le pied et les branches, de paille seche, lorsque les gelées commencent à se faire sentir. Il arrive souvent que des arbres ainsi empaillés sont endommagés par les souris et les mulots, qui en rongent l'écorce : il faut couper au-dessous de la blessure, même rez-terre si elles sont dans le bâs. L'arbre repoussera, mais ne donnera de fruit que la seconde année.

Cet arbre est très cultivé à Argenteuil près Paris, et son fruit y fait une partie considérable du revenu des habitants. Là, on y voit des champs entiers de Figuiers : il est vrai qu'on choisit les expôsitions, et qu'on ne les y plante guere que sur des côtes au midi, et dans les Jardins et les autres endroits où ils peuvent trouver un abri contre les vents du nord et du nord-ouest. Dès l'arriere-saison, on remue et fouille la terre autour de chaque arbre ; et, si-tôt que la gelée a l'air de devoir se prononcer, on couche, dans leurs sens naturel, autant qu'il est possible, toutes les branches du Figuier, qu'on recouvre ensuite d'environ six pouces de terre. (Dans quelques endroits de la France, on enfouit de même la Vigne.) Cela suffit pour le défendre contre la gelée. En faisant cette opération, l'on a grand soin de dépouiller toutes les branches des feuilles qui pourraient y tenir encore, et qui, s'échauffant dans la terre, feraient pourrir les branches, en pourrissant elles-mêmes. On a aussi l'attention, lors de ce couchage, de saisir chaque branche par son extrémité, et de la fléchir petit-à-petit, avec les précautions qui doivent l'empêcher de se rompre ; c'est-à-dire, en pôsant la main ou le genou sur la partie qui fait le plus de résistance : ce qu'à toutes forces, on n'a pu coucher et enfoncer dans la terre, on le butte. On est étonné de voir ressembler à un champ défriché et inégal, des côtes immenses qui, la veille, étaient des forêts de Figuiers. Cet arbre, et on l'a éprouvé, peut rester, sans souffrir de dommage, 75 à 80 jours dans cette situation. Dans les jours doux de l'hiver, on déterre le Figuier pour lui faire prendre l'air : tant mieux, si une pluie chaude et douce le lave et le nétoie ; mais on recommence l'enterrage, si la gelée menace de nouveau. Malgré tant d'attentions de la part des Cultivateurs d'Argenteuil, le froid atteint encore quelquefois leurs Figuiers : alors les branches seules périssent, et l'arbre repoussant du pied, ne fait perdre qu'une année de récolte ; mais aussi la nouvelle pousse est extrêmement sensible à la gelée, et demande plus de précautions l'année suivante.

Pour obtenir plus de fruit et de meilleure qualité, ces Cultivateurs visitent avec soin leurs Figuiers au printemps : ils en examinent les ieux, qui souvent sont doubles, et dont alors, l'un est rond et promet du fruit ; tandis que l'autre est pointu et doit donner naissance à une branche nouvelle. L'habitude fait distinguer facilement ces bourgeons, dont on pince, on fait sauter adroitement l'un, (le bourgeon à bois), sans endommager l'autre (le bouton à fruit.) La seve, qui aurait été employée à nourrir le nouveau bois, se reporte sur

le fruit dont elle double le volume et souvent la quantité. Celui auquel son expérience n'aurait pas enseigné à distinguer ces bourgeons, ne risquera rien d'attendre qu'un certain développement lui ait ôté toute incertitude. Il est bon d'observer cependant que, comme le même bouton ne donne jamais deux fois du fruit, et que celui-ci est attaché sur le bois, il ne faut pas détruire touts les bourgeons à la-fois. La taille du Figuier consiste à retrancher les bois secs et gourmands, et sur-tout ces petites branches qui prennent naissance au bas des tiges, et rampent sur terre: par ce retranchement, on donne de la force aux autres. Dans les années difficiles, on emploie aussi un moyen pour faire mûrir les Figues, ou hâter leur maturité; c'est de les piquer à la tête avec un cure-dent ou une épingle trempée dans l'huile. L'effet de cette huile est de boucher les pores par où s'évaporerait la seve, et de la concentrer dans le fruit qu'elle grôssit et fait mûrir. On multiplie le Figuier de semences, (ce moyen trop long est presque inusité), de marcottes, de boutures, et de pieds enracinés. Le couchage des marcottes se fait au printemps. On sépare les marcottes et les pieds enracinés (ou drageons) en automne, et de suite on les met en place, après avoir bien remué et ameubli la terre. Un pied, enraciné de vingt pouces, doit être enterré de douze à peu-près: on le couche, plutôt qu'on ne l'enfonce. Il en est de même pour les marcottes et les boutures; et de plus, il faut avoir soin de les abriter du soleil, et de les tenir fraîches jusqu'à ce qu'elles aient pris. Les Figuiers sont sujets à une maladie On voit quelquefois les feuilles d'un de ces arbres se faner, se rouler, se jaûnir; son écorce devenir hideuse et gercée; l'arbre meurt: si on le déterre, on voit que ses racines sont chancreuses et desséchées. Heureusement cette maladie n'est pas commune, et n'attaque qu'un très petit nombre d'arbres à la-fois.

On éleve quelquefois le Figuier en caisse; mais comme alors on cherche à lui former une tige et une tête, et que pour y parvenir on coupe le bois qui aurait donné du fruit, il est rare de lui en voir rapporter beaucoup. Aussi-tôt que les feuilles sont tombées, on doit porter les caisses dans l'orangerie. Les premieres caisses doivent avoir un pied de diametre, et autant de profondeur.

Il faut de fréquents arrôsements pour ces caisses, et dans les années très seches, il est à propos d'arrôser aussi les Figuiers qui sont en pleine terre; car ces arbres veulent avoir le pied frais et la tête au soleil; c'est pourquoi ils sont bien placés aux pieds des murs au midi, (ou au moins au levant d'hiver), et sous l'égoût des toits. On en voit de très beaux placés ainsi dans des cours payées, où ils ont moins besoin

d'arrôsement parce que le pavé défend les racines de la sécheresse.

Pendant long-temps les fleurs de ces arbres ont été inconnues; mais actuellement on est certain qu'il peut se reproduire à la maniere des autres végétaux; que, comme eux, il a des fleurs, et que ces fleurs sont formées comme celles des autres. Pour s'en convaincre, il suffira d'ouvrir une Figue parvenue à la moitié de sa grôsseur, et on distinguera, à l'œil nud, les fleurs mâles et les femelles, ainsi que toutes leurs parties. Les fleurs mâles sont situées à la tête, sous l'œil ou *ombilic* de la Figue, tandis que les fleurs femelles sont inférieures et placées près de la queue du fruit qui sert d'enveloppe à tout.

FRAMBOISIER. Espece d'arbuste du genre *Ronce*, et par conséquent de l'Icosandrie-Polygynie, famille des *Rôsacées*. Il croît naturellement dans les forêts de France et d'Allemagne; mais apparemment les Anciens l'ont aussi découvert sur le mont Ida: eu égard à cette opinion, LINNÉ l'a appellé *Rubus Idæus*, c'est-à dire Ronce du mont Ida. Ses racines, très traçantes, poussent de touts côtés des tiges droites, fort épineuses, hautes d'environ quatre pieds, se divisant dans le haut en quelques rameaux courts et garnis de feuilles à pétioles épineux, aussi bien que le dôs des nervures de leurs trois folioles, qui sont ovales-aiguës, dentées. Les fleurs, presque toujours plusieurs ensemble, paraissent en mai, sont soutenues par des pédicules assez longs, oppôsés aux feuilles. Elles sont blanches, et produisent des fruits parfumés, rouges, mûrs fin de juin, appellés Framboises, et dont la forme, le goût et l'usage sont assez connus. On cultive une variété à fruits blancs, ordinairement plus grôs et d'une saveur plus douce: une autre variété à fruits rouges, appellée *Framboisier des Alpes* ou *de touts les mois*, et qui donne jusqu'aux gelées.

Le Frambroisier effritant la terre, et nuisant aux autres plantes, doit être cultivé à part dans un endroit, dont encore il faut le changer lorsqu'il en a épuisé les sucs; ce qu'on apperçoit lorsque ses fruits se rappetissent. Du reste, il n'est pas difficile sur le terrein, quoiqu'il préfere un sol frais et une expôsition demi-ombragée. On le multiplie par ses drageons, qu'on plante depuis novembre jusqu'en mars. En février, on retranche touts les brins qui ont donné fruit; on taille à quinze ou dix-huit pouces une partie des jeunes surgeons; on laisse les plus forts entiers, ou presqu'entiers; enfin on laboure les pieds de ces arbrisseaux, qui n'exigent aucun engrais.

G.

GOUYAVIER *ou* GOYAVIER, *Psidium*. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Myrtoïdes*, comprenant des arbrisseaux naturels aux régions chaudes de l'une ou de l'autre Inde, où quelques especes donnent des fruits sains et agréables. Les plus estimés sont ceux du GOYAVIER BLANC *ou* COMMUN, autrement appellé POIRIER DES INDES *ou* DES ANTILLES, *Psidium pyriferum*. LIN. Cet arbrisseau heureusement est le moins délicat, puisque livré à la pleine terre dans les parties méridionales de la France, il y parvient à sa grandeur naturelle de 4 metres (environ douze pieds), et y donne de très bons fruits dont les semences germent et levent bien. Ne peut-on pas espérer que naturalisé de proche en proche, il deviendra arbre fruitier dans le climat de Paris? On l'y tient en caisse pour le retirer l'hiver en serre tempérée ou au moins en bonne orangerie. Sa tige est droite; son écorce est lisse et d'un vert roussâtre; à son sommet, il se partage en branches et rameaux peu nombreux, quadrangulaires, dont les feuilles opposées, entieres, ovales-allongées, obtuses et cependant terminées par une pointe, sont persistantes. Elles sont d'un vert clair, et marquées pas dessous de nervures dont celle du milieu est la continuité du pétiole qui est assez court. C'est vers la fin de mai qu'il donne ses fleurs axillaires, solitaires, grandes, à cinq pétales blancs entourant de nombreuses étamines et un germe qui devient un fruit mou, grôs comme une pomme d'api, marqué d'un ombilic relevé comme celui de la grenade, à peau jaûnâtre dans sa maturité, et plein d'une pulpe blanche ou carnée, parfumée, aigre-douce, et semée d'une infinité de graines petites, osseuses, blanches, informes, dont quelques-unes ressemblent à des cônes obtus et applatis. Ces graines ou noyaux conserveront long-temps leur faculté germinative que les sucs digestifs des animaux ne détruisent même pas; c'est pourquoi cet arbre est si fréquent dans les pays où l'on consomme beaucoup de ses fruits. Plusieurs fois on m'en a envoyé de bons des environs de Toulon; et l'an dernier 1811, M. TOLLARD aîné, de la place des Trois-Maries à Paris, a bien voulu m'en communiquer. Pendant l'été, l'arbre a besoin d'être souvent arrôsé: nous lui donnons la terre à oranger, et le rencaissons touts les trois ans. *Psidion* me semble être le diminutif du mot grec *sidē*, nom de la Grenade avec laquelle le fruit du Goyavier a quelques rapports. *Sidion* signifie aussi l'écorce de la Grenade.

GRENADIER, *Punica*. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Myrtoïdes*, et dont le nom latin fait entendre que la premiere espece connue, le GRENADIER A FRUIT, *Punica*

Granatum, Lin. [Trew. 71-72.], croissait naturellement, ou était communément cultivé aux environs de Carthage; et en effet cet arbrisseau est originaire d'Afrique. Maintenant il est naturalisé en Espagne, en Italie, dans la France méridionale, où il porte de très bons fruits. On le trouve même ici dans quelques jardins, en pleine terre, mais dans un sol substantiel, et placé contre un mur à l'expôsition la plus chaude et la mieux abritée: encore ne parvient-on à le conserver qu'en le couvrant lui-même avec des paillassons, et son pied avec de la litiere seche pendant les froids. On fera donc mieux de le tenir en caisse, pour le serrer en orangerie l'hiver. C'est un arbrisseau dont les rameaux nombreux, minces, anguleux et droits se garnissent au printemps de feuilles oppôsées, pétiolées, lancéolées, lisses, d'un vert rougeâtre, assez petites. Pendant trois mois, à compter de juillet, on voit ses fleurs, quelquefois solitaires, d'autres fois réunies, toujours placées au bout des rameaux: elles consistent en un calyce rouge, épais, coriacé: à cinq ou six divisions, renfermant autant de pétales chiffonnés, d'un rouge superbe, et qui a donné le nom à la belle couleur dite de *Grenade*. Il leur succede des fruits grôs comme de grôsses Pommes, à-peu-près de même forme, marqués d'un ombilic, revêtus d'une écorce rougeâtre et presque ligneuse, enfin renfermant un nombre infini de graines qu'entoure une pulpe acidule, agréable, et qu'on suce. C'est de cette quantité de graines qu'on a nommé ce fruit *Granatum*; et chaque peuple ayant corrompu ce mot à sa maniere, les Français en ont fait les noms *Grenade* et *Grenadier*. On peut multiplier cet arbrisseau de graines: on y parvient plus aisément et plus promptement par la séparation des rejetons, ou par les marcottes qu'on fait ainsi. On serre le bâs d'une branche avec un petit fil de fer, et l'on enferme cette partie dans un pôt rempli de bonne terre meuble, et soutenu de quelque maniere que ce soit. Par le moyen de la ligature, il se forme un bourrelet, de la partie supérieure duquel il sort des racines; et, à la fin de l'été, la branche sera en état d'être sevrée, si l'on a eu soin d'entretenir assez humide la terre du pôt. Pour pousser le Grenadier à fleurs, et par conséquent à fruits, il suffira de *pincer* souvent les sommités des nouvelles pousses, et sur-tout au mois d'avril, époque à laquelle on le découvre s'il est en espalier, ou bien on le sort s'il est en orangerie. Il faut aussi l'arrôser souvent, sur-tout s'il est en caisse; et alors il demande encore à être changé de terre touts les trois ans.

GROSEILLIER. On lui a conservé en latin son nom arabe

Ribes. (Pentandrie - Monogynie, famille des *Cactiers* ou *Cierges.*) Trois especes sont cultivées à raison de l'utilité de leurs fruits.

1. GROSEILLIER ORDINAIRE, *Ribes rubrum.* LIN. Cet arbrisseau, originaire d'Europe, est généralement cultivé. Si de sa nature il est dispôsé à se former en buisson, sa docilité permet qu'on en fasse des pallissades, et même qu'on l'éleve en tige de quatre à cinq pieds. Ses feuilles un peu semblables, mais en petit, à celles de la Vigne, sont alternes, pétiolées, et se montrent de bonne heure. Presqu'en même temps on voit se déployer ses grappes simples, nombreuses, pendantes et souvent réunies, de fleurs herbacées ; (une variété les a rougeâtres) ; elles deviennent autant de fruits rouges plus ou moins grôs et acides, suivant le terrein. Personne n'en ignore l'usage. Ce Grôseillier a une variété à feuilles panachées, une autre à grôs fruit blanc, et d'un suc beaucoup plus doux, *Ribes album*, H. P. ; une troisieme à fruit de couleur de chair, qui semble être le résultat du concours du Grôseillier rouge et du blanc : enfin, le Grôseillier blanc a une sous-variété qu'on nomme *perlée.* Touts ces fruits, ordinairement mûrs fin de juin, sont quelquefois fanés et desséchés par un soleil trop ardent. On peut s'en prolonger la jouissance jusqu'en octobre, en empaillant les arbres lorsque les fruits commencent à prendre de la couleur.

2. GROSEILLIER A FRUIT NOIR. CASSIS. POIVRIER. *Ribes nigrum.* LIN. Il est plus grand dans toutes ses dimensions, et aromatique dans toutes ses parties ; les feuilles regardées avec attention par-dessous, laissent appercevoir de petites vésicules pleines d une liqueur odorante et forte : prises en boisson comme du thé, elles sont sudorifiques. Ses fruits, en grappes déjà moins nombreuses, et dont encore une partie ne noue pas, sont grôs et noirs : ils ont une odeur de pissat de chat qui ne plaît pas à tout le monde. On les emploie cependant à faire des ratafiats et autres friandises qui sont d'un goût plus général. Il a une variété à feuilles panachées.

3. GROSEILLIER A MAQUEREAU, *Ribes Uva-Crispa.* LIN. Celui-ci a moins l'air de famille ; ses tiges, plus nombreuses, poussent aussi plus de rameaux, qui sont allongés, diffus, et dont ceux du bâs, qui touchent la terre, y prennent souvent racines. Ils sont armés d'une multitude d'épines fort piquantes, qui rendent cet arbrisseau très propre à former des haies impénétrables. Leurs feuilles, à-peu-près de même forme que celles du Grôseillier commun, sont plus petites. Les fruits, toujours solitaires, sont plus grôs ;

quelques variétés atteignent le volume d'un œuf de pigeon. Il y en a des verts, des jaûnes, des rouges, des blancs, des violets, etc.; les uns sont nuds et lisses, d'autres velus. Tous ont une peau épaisse, un suc abondant et plus ou moins sucré, dont les Anglais font un vin assez bon, ou au moins très renommé chez eux. Avant que ces fruits ne soient mûrs, on les emploie au lieu de grains de Verjus pour assaisonner les *maquereaux*, d'où leur nom vulgaire. C'est le moins difficile des Grôseilliers sur le terrein; il ne dédaigne pas le plus mauvais, mais il donne de plus belles productions dans le bon.

Les Grôseilliers, en général, se contentent de tout terrein et de toute expôsition. Cependant leurs fruits seront plus grôs et plus doux dans une terre douce, sâbleuse et fraîche. On les taille en février; cette opération consiste à retrancher les bois morts ou trop vieux, et à rabattre les branches plus ou moins, suivant leur force et leur âge. Ils se propagent de semences et de boutures faites en automne ou en février, ou bien de marcottes et de l'éclat des vieux pieds.

M.

MURIER, *Morus*. (Monœcie-Tétrandrie, famille des *Urticées*.) Des deux especes les plus utiles (le MURIER BLANC, *Morus alba*, et le MURIER NOIR, *Morus nigra*, LIN.), l'une est cultivée habituellement dans les départements méridionaux pour la nourriture du ver-à-soie; et l'autre pour son fruit, par-tout où le froid trop rigoureux ne l'empêche point. Je ne dois parler ici que du Mûrier noir, qui devient un arbre assez fort, rarement droit et bien tourné, presque toujours relégué dans les cours ou bâsses-cours, où il trouve un terrein ordinairement mêlé de décombres, tel qu'il lui convient, et un abri contre les vents du nord. Il ne se décide à bourgeonner que lorsque les gelées ne sont plus à craindre; et, suivant Pline, cette prudence lui a valu son nom *Morus*, du latin *mora*, retard: c'est encore pour cette raison qu'il est appellé *le plus sage des arbres*. Ses feuilles, alternes, pétiolées, grandes, dentées, les unes en cœur aigu, d'autres divisées en plusieurs lobes, enfin nombreuses et d'un vert assez foncé, donnent une ombre épaisse, agréable à la volaille aussi bien que ceux des fruits qu'on néglige de cueillir, et qui tombent. On en mange depuis le mois de juillet jusqu'en septembre. Chaque Mûre est le résultat de plusieurs fleurs réunies sur un même chaton; les fruits que chacune d'elles produit se serrent à mesure qu'ils grôssissent, et semblent n'en faire qu'un seul. Les fleurs mâles, aussi en chaton, sont quelquefois sur un autre individu que celui qui donne les femelles. Le Mûrier, originaire de l'Asie-

Mineure, s'est répandu d'abord dans une contrée de la Grece, qui en a pris le nom de *Morée*, puis de-là en Italie et en France, où les fortes et longues gelées lui deviennent souvent très funestes : le froid de 1740 n'en a pas laissé un seul intact aux environs de Paris. La longueur et la docilité de ses branches permettent qu'on les étende assez pour leur faire couvrir des espâces et des bâtiments assez considérables. On a connu le célebre Mûrier de Pontoise, dont le feuillage recélait plusieurs étages de chambres aériennes et l'escalier pour y monter. On ne taille cet arbre que pour en tirer ce parti, ou le débarrasser de son bois mort, à moins que ses fruits n'aient dégénéré; alors on rabat les grôsses branches à quelque distance du tronc: par ce moyen, l'arbre se renouvelle et donne des fruits plus grôs et plus abondamment. L'Amérique septentrionale nous a fourni une espece de Mûrier (*Morus rubra*) plus petit que le nôtre. Il a des feuilles plus grandes et plus rudes, et son fruit, qui est mangeable, est d'un rouge assez foncé. Touts ces Mûriets se propagent de semences ou de marcottes, et de boutures faites en été ou en automne. On peut aussi les greffer de toutes manieres, sur franc ou sur le Mûrier blanc. Pour ce qui est du dernier, on peut consulter les nombreux ouvrages qui ont été faits à son sujet.

N.

NÉFLIER, *Mespilus.* (Icosandrie-Pentagynie, famille des *Rôsacées.*) Beaucoup d'especes, soit indigenes, soit exotiques, se trouvent dans nos Jardins d'agrément, qu'elles ornent par leurs fleurs, quelquefois parfumées, et par leurs fruits d'une couleur brillante, souvent nombreux et recherchés par les oiseaux. Une seule espece est cultivée dans nos vergers; c'est le NÉFLIER proprement dit ou MESLIER, *Mespilus Germanica.* LIN., arbrisseau de moyenne grandeur, qu'on trouve en Allemagne et en France, dans les bois, où son fruit est médiocre. La culture l'a perfectionné, et a produit des variétés à fruits plus grôs, d'une saveur moins sauvage : une d'elles (le *Mespilus abortiva*), donne des fruits sans noyaux. Au reste, la tige courte et tortue du Néflier se divise en rameaux courbes, étendus et informes, se garnissant de feuilles alternes, lancéolées, sans dentelures, duveteuses pardessous. Les fleurs très grandes, blanches, solitaires, sessiles et terminales, deviennent des fruits arrondis, les plus grôs du genre : leur ombilic reste garni des folioles du calyce. Ils sont verts et d'une saveur âpre avant leur maturité; mais quand après avoir été cueillis au commencement d'octobre, ils sont restés quelque temps sur la paille, ils deviennent rougeâtres, leur pulpe s'amollit et acquiert une saveur douce de

pomme gâtée qui n'est pas d'un goût général, mais qui cependant plaît à beaucoup de personnes. On y trouve cinq noyaux osseux, très durs, qui peuvent servir à propager l'espece, et sont ordinairement deux ans à lever. Aussi emploie-t-on le moyen plus court des marcottes et de la greffe en fente ou en écusson sur l'Epine, le Néflier des bois, l'Azérolier, le Coignassier, le Poirier. Tout terrein et toute expôsition conviennent aux Néfliers, et leur culture n'exige pas de grands soins. Il serait même dangereux de vouloir corriger par la taille la forme bizarre qu'affectent ces arbres; car alors on diminuerait la récolte des Nefles ou *Mesles* qui viennent toujours au bout des rameaux.

NOYER, *Juglans*. Ce genre de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Térébinthacées*, offre un assez grand nombre d'especes, toutes étrangeres, mais dont la plus utile (le NOYER CULTIVÉ, *Juglans Regia*, LIN.), est acclimatée de temps immémorial dans une très grande partie de l'Europe, quoique primitivement elle nous vienne d'Asie. Ce Noyer fait un arbre très élevé et très beau. Son tronc droit et bien filé se divise, à une hauteur plus ou moins considérable, en branches étendues, nombreuses, et qui lui forment une belle tête. Ses feuilles, belles, alternes, ailées de cinq à neuf folioles étoffées, sessiles, entieres, ovales allongées, d'un vert jaunâtre, répandent une odeur forte quand on les froisse. Les fleurs, seulement ou mâles ou femelles, habitent sur le même individu : les premieres sont dispôsées en chatons longs, axillaires, et qui tombent après que les fleurs femelles ont été fécondées. Celles-ci sont ordinairement réunies trois ou quatre au bout des jeunes rameaux, et deviennent des fruits arrondis, couverts d'une pulpe aromatique, d'abord verte et ferme, mais qui bientôt s'amollit et prend une teinte foncée de brun qu'elle communique à tout ce qui la touche. Elle est connue sous le nom de BROU, et entoure une coquille ligneuse très ridée, aiguë à son sommet, s'ouvrant en deux parties égales, et laissant alors voir une amande à chair solide et blanche, divisée vers sa moitié en quatre parties, et dont tout le monde connaît la forme et le goût. Ces fruits different en forme, grôsseur et qualité, suivant la variété.

Le Noyer commun est le plus productif; ses fruits sont ronds; mais sa variété, dite NOYER DE MÉSANGE, *J. Reg. tenera*, est plus recherchée, quoiqu'un peu moins féconde, parce que ses fruits, de forme oblongue, ordinairement bien pleins, sont de meilleur goût, et rendent, en proportion, beaucoup plus d'huile. Ils ont une coque assez tendre pour que de très petits oiseaux, appellés *Mésanges*, la puissent percer

à coups de bec pour en tirer l'amande dont ils sont très friands, et c'est d'où lui vient son nom trivial. 2. Une autre variété (le NOYER TARDIF, *Juglans Regia serotina*, H. P.), ne mérite pas moins d'attention, parce que, ne fleurissant qu'à la fin de juin, elle n'a rien à craindre des dernieres gelées du printemps. Je connais dans le département de l'Oise un Noyer de cette sorte, qu'on y appelle *Noyer de la Saint-Jean*, dont chaque année on mange les fruits en cerneaux sur la fin de septembre. 3. Le NOYER A GRÔS FRUIT. *J. Reg. maxima.* Il n'est pas de grand rapport; mais ses noix sont d'une grôsseur monstrueuse : il faut les manger fraîches; gardées, elles diminueraient de moitié. On les appelle *Noix de jauge.* 4. Doit on regarder comme variété du commun, le NOYER A FRUIT ANGULEUX, *ou* A NOIX ANGLEUSES, comme dit le vulgaire, *J. Reg. angulosa ?* Son amande consiste en tubercules enfoncés dans la coque, et dont il est d'autant plus difficile de les tirer, que cette coque est épaisse et très dure. Cet arbre, presqu'inutile pour son fruit, doit cependant être cultivé pour son bois, qui est le plus dur, le plus fort, le mieux veiné, et par conséquent le meilleur et le plus beau de son espece. Je conseillerais de planter ses Noix de préférence; on en grefferait le plant, et alors on obtiendrait à-la-fois abondance de bons fruits et qualité du bois.

Les Noyers ne semblent pas très difficiles sur le choix du terrein, puisqu'on en voit qui prosperent dans différents sols : cependant ils préferent celui qui, étant pierreux et sabloneux, peut aussi conserver quelque fraîcheur; dans un terrein trop humide, leur bois est moins bon, et leurs fruits rendent moins d'huile.

On les multiplie de semis. Des Noix mûres, choisies de bonne qualité et encore entourées de leur brou, sont mises dans du sâble, qu'on arrôse, et on les porte à la cave pour y germer; puis, lorsque les gelées ne sont plus à craindre, on les plante en pleine terre, bien défoncée, non fumée, et profonde parce que cet arbre pivote, à la distance d'un pied l'une de l'autre, dans des rayons alignés et aussi éloignés d'un pied. D'autres conservent ces Noix au frais, et dans leur brou pendant l'hiver, et en mars les enterrent au plantoir à trois pouces de profondeur, et du reste ainsi qu'il vient d'être dit. A l'automne, ou même en mars suivant, on peut déplanter touts les jeunes arbres pour en couper le pivot, et on les replante à la distance d'au moins deux pieds : ou bien on se contente d'enlever un rang sur deux en tout sens : le plant supprimé sert à remplacer les Noix qui auraient manqué ou celles qui ne seraient pas d'une belle venue : le surplus

se met ailleurs en pépiniere. Cette suppression est très utile pour fournir au plant les moyens de bien former et proportionner son tronc, qui deviendrait maigre et élancé, si le peu de place qu'il avait d'abord l'empêchait de pousser des branches latérales, ou forçait à les retrancher. Cet élagage peut bien se faire à la troisieme ou quatrieme année, et l'on peut attendre à cette époque pour couper le pivot, opération dont l'effet est de faire pousser de bonnes racines latérales, qui donnent à l'arbre plus de facilité pour reprendre lorsqu'on le plante à demeure; cela lui fait aussi pousser de plus beau bois et produire plus de fruits. Quelquefois on seme les Noix à demeure pour garnir des côtes; alors la racine se livre à son inclination naturelle de pivoter et de s'insinuer dans les fentes de rochers. L'arbre aussi devient plus droit, plus haut; et, si l'on a choisi pour le former la Noix *anguleuse*, on est sûr d'avoir de beau bois : rien n'empêche qu'on ne le greffe un peu haut si l'on ne renonce point au fruit; mais on doit toujours observer que le Noyer se plaisant dans les courants d'air, n'aime point à être abrité ou dominé par d'autres arbres, et réussirait mal en massif; on l'isole donc, ou bien l'on en fait des avenues Il est bon d'avoir creusé quelques mois d'avance les trous, et de grandeur suffisante, pour recevoir les arbres qu'on veut planter à demeure, et qui doivent avoir de sept à huit pieds, même plus : on ne leur coupe point la tête. C'est à tort qu'on plante ces arbres sur les bords ou dans le milieu des terres de rapport, parce que leurs racines considérables, et qui s'étendent horizontalement quelquefois à plus de vingt toises (direction qu'elles doivent sans doute à l'amputation du pivôt), affament les cultures, embarrassent et effritent la terre; d'un autre côté, leur ombre n'est pas moins nuisible aux plantes et aux moissons qui sont voisines. Si c'est pour ce grave inconvénient, ainsi que le dit Olivier de Serres, qu'on a dérivé du verbe *nuire* le nom français NOYER, la bonté de son fruit lui a mérité son nom latin *Juglans*, qui est une contraction des mots *Jovis glans*, c'est-à-dire, Gland digne de Jupiter.

Ceux qui veulent tirer à fruit, feront très bien de greffer leurs Noyers : l'expérience a enseigné aux Cultivateurs de la Suisse et des environs de Grenoble, Angers, Périgueux, etc. que c'étoit un moyen assuré de les rendre extrêmement féconds. Ils peuvent supporter cette opération à tout âge : on la fait en fente, plus ordinairement en flûte; mais pour réussir dans cette derniere, il faut avoir la main exercée, attendu la difficulté d'enlever comme il faut la flûte de dessus l'espece qui fournit la greffe, difficulté causée par la conformation particuliere du bourgeon de Noyer. Au reste, un

vieux Noyer peut être étêté ; bientôt il poussera un grand nombre de jeunes branches, sur chacune desquelles on placera une greffe. J'ai oublié de dire que cet arbre, plus incommodé encore par une extrême chaleur que par le très grand froid, ne rapportait que lorsqu'il avait acquis un certain âge et un certain volume ; mais son produit va toujours en croissant. Lorsque, par vieillesse ou par accident, il se couronne, il faut l'abattre, de peur de perdre tout le bois.

On cultive encore au Jardin des Plantes et chez les Amateurs qui ont de grands emplacements, cinq autres especes de Noyers, qu'il serait peut-être de l'intérêt du Gouvernement de faire élever en grand, à raison de l'utilité de leur bois. 1°. LE NOYER A FEUILLES DE FRÊNE, *Juglans fraxinifolia*, LAMARCK. Il est d'Asie. Ses feuilles ont quelquefois jusqu'à dix-neuf folioles. 2°. Le NOYER IKORI, *Juglans alba*, LIN. [CATESB. 1. 38.] Grand arbre de Virginie dont la Noix, d'un bien meilleur goût, dit on, que la nôtre, est enfermée dans une coque très dure. 3°. Le PACANIER, *Juglans Pacan*, H. K., *cylindrica*, LAMARCK ; *olivæformis*. H. P. Il vient de la Louisiane, et a été cultivé par M. de Malesherbes. A vingt ans, il n'avait pas encore produit de fruits. Ils sont de la forme et de la grôsseur d'une Olive, mais d'un goût excellent. 4°. Le NOYER CENDRÉ, *Juglans cinerea*. LIN. [JACQ. *ic. rar.* 192.] Il est de Virginie, ainsi que le suivant. Leurs noms viennent de la couleur de leurs fruits. 5°. Le NOYER NOIR, *Juglans nigra*, LIN. [CATESB. 1. 67. JACQ. *ic. rar.* 191.] C'est un très grand arbre qu'on trouve fréquemment et d'une belle venue dans les sols grâs et humides, et près des sources. Ses feuilles sont ailées, à folioles lancéolées-aiguës et dentées : son fruit a une coque très dure. Touts ces arbres ont un air de famille.

O.

ORANGER. *Voyez-le* à son rang, Chapitre des Arbres d'Agrément.

P.

PÊCHER, *Amygdalus Persica*. LIN. Les Pêchers constituent une espece du genre *Amandier*, qui est de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées*. Ce sont des arbrisseaux originaires de Perse (comme l'exprime le nom spécifique latin), et que l'excellence de leurs fruits a fait cultiver en Europe, où ils ont fini par s'acclimater, mais non pas assez bien pour qu'ils n'y exigent encore des soins particuliers de culture et de conservation. En pâssant par les mains de nombreuses générations, l'espece unique de la nature a subi des variations

prodigieuses qui ont changé le port et le volume des Arbres, comme elles ont fait différer leurs fruits en forme, grôsseurs, couleurs et qualités. En général le Pêcher a une tige droite, le bois dur et agréablement veiné, l'écorce lisse et blanchâtre. Ses branches assez nombreuses, se divisent en rameaux longs et grêles, ornés de feuilles alternes, à pétiole court, glanduleux dans quelques especes, oblongues-aiguës, finement dentelées, ne se développant qu'après les fleurs, qu'on voit d'ordinaire au commencement d'avril. Dispôsées en rôses à cinq pétales d'une couleur violâtre particuliere connue sous le nom de *fleurs-de Pêcher*, elles sont plus ou moins grandes suivant la variété, toujours attachées par des pédoncules fort courts aux rameaux minces. Elles donnent des fruits plus ou moins grôs et arrondis, à peau velue ou lisse, et différemment colorés selon la variété; toujours marqués dans leur longueur d'une rainure plus prononcée d'un côté. Leur chair, plus ou moins succulente et savoureuse, est blanche, jaûne, ou rougeâtre, mais toujours plus colorée près du noyau, auquel elle adhere quelquefois: ce noyau oblong, très dur, sillonné profondément, aigu à son sommet, et pouvant s'ouvrir en deux, renferme une ou deux amandes légerement ameres. Quelques bonnes especes ou variétés se propagent par noyaux sans que le plant ait besoin d'être greffé; mais aussi la plupart ne se multiplient que par la greffe en écusson à œil dormant, soit sur le Pêcher lui-même, mais provenu de noyau de Pêches de vigne, et bien plus ordinairement sur l'Amandier lorsqu'on veut faire des arbres grands et de longue durée, se mettant, il est vrai, plus tard à fruit, et lorsqu'on peut leur donner un terrein léger et profond; soit sur l'Abricotier, ou enfin sur le Prunier de Saint-Julien. Les arbres greffés sur ce dernier deviennent moins grands, se mettent plutôt à fruit, chargent davantage, mais durent moins. Ils conviennent mieux aux terres qui ont peu de fonds, pourvu qu'elles ne soient point arides. On greffe vers la fin de juillet sur le Prunier; un peu plus tard sur l'Abricotier et le vieux Amandier; et vers la mi-septembre sur le jeune Amandier: les époques précises où il est bon de greffer sont encore mieux déterminées par le plus ou moins de sécheresse ou d'humidité du sol et de la saison. La beauté, la bonté et la durée d'un Pêcher dépendent du sol, de l'expôsition et aussi du sujet sur lequel on l'a greffé; si on le greffe sur Amandier, celui-ci doit être provenu d'une amande à bois dur: on prétend même qu'on doit préférer encore l'amande amere. Mais ces sujets prennent difficilement la greffe, tandis qu'elle ne manque jamais sur l'Amandier tendre. Malheureusement un grand nombre de Pépiniéristes négligent de bien choisir leurs sujets:

si donc, on n'était pas certain de la bonne foi de son Marchand d'Arbres, il vaudrait mieux semer soi-même des amandes ameres à coque dure dans des paniers qu'on met ensuite en place; et là on peut, dès la premiere année, greffer ces jeunes sujets. Il est vrai que pour bien réussir, il faut avoir une terre profonde; autrement, il serait nécessaire de déplanter le sujet pour couper son pivôt. Cette opération peut même devenir utile, en ce que, forçant l'arbre à jeter plus de racines, elle le porte davantage à donner du fruit.

Quelques especes peuvent bien supporter le plein-vent, mais il faut toujours qu'elles se trouvent défendues soit par des murs ou des bâtiments, soit par des montagnes contre des vents nuisibles ou trop forts qui pourraient câsser leurs branches. Dans touts les cas, il faut étayer celles qui sont chargées de fruits, et qui rompraient sans ce secours. Les autres especes ne peuvent durer qu'en espalier: on les y palisse, soit à la loque sur un mur crépi, soit de toute autre maniere et sur des treillages en bois ou en fil de fer. Les Pêchers ont besoin, selon leurs qualités, de l'expôsition du levant au midi, ou du midi au couchant; aucune espece ne prospere au nord. *

C'est à Montreuil près Paris, et seulement près des bons Cultivateurs qu'il faut aller étudier la culture du Pêcher, et sa taille que des préceptes écrits ne peuvent enseigner qu'incomplétement; car la taille d'hiver, et celle d'été (qu'autrement on appelle ébourgeonnement) doivent se faire en général suivant le sol, l'expôsition, et la forme qu'on destine aux arbres, et encore selon l'espece d'arbre et le tempéra-

---

* Les Jardiniers reconnaissent quatre expôsitions pleines et directes, le levant, le couchant, le midi et le nord, qui sont pour eux les points que le soleil regarde en face lorsqu'il se lève ou se couche, ou bien est dans le milieu de sa course. Quant au nord, comme il est diamétralement opposé au midi, il ne voit jamais le soleil, et cette expôsition ne convient nullement au Pêcher. Il est des Jardins heureusement situés; ce sont ceux qui étant parfaitement quarrés présentent un des angles de leurs murs au plein midi. Je prends le midi pour régulateur, parce que ce point est toujours le même dans le courant de l'année, tandis que le levant et le couchant varient continuellement suivant les saisons. Dans une aussi heureuse pôsition, (celle sans contredit qu'il faut choisir lorsqu'on établit un jardin fruitier), les faces de tous les murs reçoivent le soleil, et il n'en est pas une sur laquelle on ne puisse placer utilement quelques arbres, même des Pêchers. Sans égard à l'expôsition que chaque espece ou variété pourrait préférer, on met des arbres à ce couchant, et même à ce nord mitigé si le sol est brûlant. Les especes les plus hâtives s'y placent de même lorsqu'on veut s'en prolonger la jouissance, comme on hâte la mâturité des autres en les expôsant au midi. Enfin il arrive souvent qu'on s'assure par cette expôsition la récolte de fruits que trop souvent moissonnent dans leurs fleurs les gelées de nos printemps, lorsque les arbres placés au levant sont frappés par les rayons du soleil avant que le givre ait pu être fondu par la chaleur seule et moderée de l'atmosphere.

ment, c'est-à-dire la constitution de chaque individu. Il me suffira de dire que pour être dispôsé avantageusement, la tête d'un Pêcher ou de tout autre arbre en espalier, doit être d'abord divisée en deux branches principales que l'on palisse en sens oppôsé et de maniere qu'elles fassent un V écarté. Chaque année, en palissant, on les baisse jusqu'à ce qu'elles fassent entr'elles un angle à 45 degrés: ces deux branches seront aussi divisées en deux autres branches secondaires, et celles-ci en branches tertiaires, etc., qui doivent donner naissance aux rameaux à fruits. J'ai vu des arbres dispôsés de cette sorte occuper une espâce de plus de vingt metres (soixante pieds), adôssés à un mur qu'ils cachaient de leurs feuilles, dont le beau vert semblait encore augmenter l'éclat des plus beaux fruits. Il est ordinaire de sceller dans le haut des murs des fiches de fer ou de bois, qu'on place obliquement en demi-toit pour recevoir des planches ou des paillassons dans les nuits du printemps. Leur effet est de recevoir les vapeurs humides qui, après être tombées sur les fleurs, s'y congéleraient, et ne manqueraient pas de détruire les plus belles espérances, sur-tout si le soleil se montrait avant d'avoir échauffé l'atmosphere. C'est de cet astre que vient tout le mal, car sa chaleur vive surprenant les fleurs que les frimats ont couvertes, détruit le pistil entier appellé communément le *pilon*, ou seulement l'*aiguille*, c'est-à dire, la pointe du pistil, qui devient inhabile à recevoir la poussiere fécondante. On prévient cet inconvénient en plaçant devant l'espalier des paillassons ou des toiles de canevas, de la hauteur du mur: on les déroule et reploie chaque fois qu'on le croit nécessaire. Les branches d'arbres verts ou d'autres especes garnies de leurs feuilles seches et plantées devant les espaliers en sens inverse, ont, dit-on, encore l'avantage de briser l'air sans l'intercepter, et d'éloigner les frimats. Si l'on n'avait pu avoir ces préçautions, alors il serait utile d'intercepter les rayons du soleil, par de la fumée de paille un peu mouillée, qu'on allume à quelque distance des arbres. Cette chaleur moins vive et plus mobile que celle du soleil, fond insensiblement les frimats sans dommage pour les fleurs. Avec ces soins, on parviendra à se procurer de belles Pêches, qui, pour être mangées excellentes, doivent ne pas être cueillies trop mûres, et avoir pâssé vingt-quatre heures dans la fruiterie. En voici les variétés les meilleures et les plus connues; et l'on a encore marqué d'un astérisque * celles qui méritent la préférence.

Avant Pêche. — *blanche.* Arbre maigre et de mauvaise mine. Fleurs grandes et pâles. Fruit n'ayant de mérite que par

sa précocité ; très petit, toujours blanc, à grôs noyau ; à chair peu succulente, un peu sucrée et musquée : mûr à la moitié de juillet ou même au commencement si l'arbre est en espalier au levant ou au midi.

— *Avant-Pêche rouge. Saint-Laurent rouge.* Fleur grande et de couleur de rôse. Fruit encore moins bon et moins hâtif que le précédent, plus grôs, rond, d'un rouge vif, et ressemblant fort à la *Petite-Mignone.* Commencement d'août.

Pêcher. *Pêche-jaûne. Alberge jaûne. Saint-Laurent jaûne. Petite Roussanne.* Fruit plus grôs, sucré, vineux, moins hâtif.

— * *Double de Troyes. Petite Mignone.* Petites fleurs. Fruit plus grôs que les précédents, rond, blanc et rouge foncé. Chair fine, ferme, blanche, vineuse, parfumée, sucrée. Fin de juillet ou commencement d'août. *Meilleure si l'arbre est au midi.*

— *Pêche-Cerise.* Variété de la précédente ; de même grôsseur, blanche et rouge-cerise : médiocre bonté.

Pêcher-Magdeleine. — *blanche. Montagne-blanche.* Bois à moëlle noirâtre. Fruit grôs à peau et chair toujours blanches : moins bon peut-être qu'on ne dit. (*L'arbre est difficile sur le terrein et demande l'espalier au levant.*)

— * *Pêche de Malte*, et dans quelques endroits *Belle Pêche de Paris.* Variété de la *Magdeleine blanche*, ayant comme elle la moëlle brune, lui ressemblant par ses fleurs, et par ses feuilles qui cependant sont plus dentelées, enfin par la forme de son fruit qui est rouge et blanc. Chair fine et musquée ; eau très agréable. Fin d'août et commencement de septembre. (*L'arbre peut n'être pas greffé, et souffre le plein-vent. Se met aussi en espalier au levant.*)

— * *Magdeleine rouge*, ou *de Courson. Paysanne.* Grandes fleurs. Fruit plus grôs que le précédent, d'un beau rouge, assez bon ; en août.

— * *Magdeleine rouge tardive* ou *à petites fleurs.* Fruit grôs, très rouge, rond, semblable à la grôsse Mignone ; excellent. Fin d'août, et commencement de septembre. Arbre vigoureux, très productif, ne manquant presque jamais.

— * *Pourprée hâtive.* La *Vineuse.* On la regarde comme variété de Magdeleine. Fruit d'un beau rouge foncé, à chair fine et fondante, mais sujette à devenir cotonneuse. Commencement d'août. (*L'arbre souffre le plein-vent et se met en espalier au levant.*)

— *Pourprée tardive.* Grôsse, bien arrondie, jaûne et rouge pourpre : eau très relevée. Commencement d'octobre.

— Mignone. * *Grôsse Mignone. Mignone veloutée. Veloutée de Merlet.* La plus précieuse de toutes les Pêches, parce

que l'arbre se contente de toutes les expôsitions, vient bien par-tout, et donne toujours des fruits grôs, presque ronds, jaûnes, mais d'un beau rouge du côté frappé par le soleil, à noyau petit, à chair fine, fondante, très sucrée, vineuse, Mi-août. (*Espalier ; mieux au levant et au midi.*)

Pêcher. *Fausse Mignone.* Elle pourrait bien n'être que celle appellée autrement *Pourprée*, *Mal-Nommée* et *Chevreuse tardive*. Fruit plus long que rond, d'un rouge pourpre du côté du soleil, vert de l'autre côté; assez bon, mais sujet à cotonner comme toutes les *Chevreuses*. Fin de septembre.

— *Incomparable en beauté.* Même forme que la *grôsse Mignone*, un peu plus ronde et plus brune, mûrit peu après; grandes fleurs.

— *La Cardinale. Cardinale de Furstemberg.* Grôsse, ronde, fondante, excellente. Mi-septembre.

— * *Pêche Vineuse.* Variété de la *Mignone*, moins grôsse, plus colorée, plus vineuse.

— * *Boudine* et par corruption *Bourdine*. C'est une variété excellente de la *Mignone*, inconnue jusqu'au moment où le nommé Boudin, Cultivateur à Montreuil, la présenta à Louis xiv, qui ordonna qu'elle fût cultivée dans ses jardins, d'où on l'appella encore *la Royale*. Fruit grôs, rond, d'un beau rouge : eau sucrée et vineuse. Mi-septembre. (*L'arbre qui donne des petites fleurs et charge beaucoup, peut supporter le plein-vent et n'être pas greffé. En espalier, on le place au levant.*)

— * Chevreuse *hâtive*. Grôs fruit un peu allongé, jaûne et rouge vif, sucré, agréable. Fin d'août

— * *Chanceliere*, ainsi nommée de ce qu'elle est provenue d'un noyau de *Chevreuse*, planté dans le jardin de M. Séguier, Chancelier de France. Grandes fleurs; fruit un peu moins allongé que celui de la *Chevreuse* dont elle est une variété, mais plus sucré, meilleur, un peu plus tardif.

— *Pêche d'Italie.* Autre variété; plus grôsse, plus pâle, plus tardive, plus succulente. Nous considérons la *Chevreuse tardive* comme une *Fausse Mignone*. (*Toutes les Chevreuses peuvent aller en plein-vent.*)

— * Admirable. — *Belle-de-Vitri.* — *Belle-Bausse.* Arbre grand et vigoureux. Très grôs fruit, rond, jaûne-clair et rouge vif; chair ferme, fine, douce, sucrée, vineuse, d'une bonté *admirable*. Commencement de septembre. (*Toutes expôsitions. Convient en plein-vent aux jardins de ville ou bien abrités.*)

— * *Galande. Bellegarde.* Variété de l'Admirable; presque semblable en tout, mais se colorant trop. Fin d'août

et commencement de septembre. (*Arbre vigoureux, et de la plus grande étendue ; petites fleurs. On lui donne l'expôsition du levant de préférence à celle du midi : moins découvrir son fruit.*) Elle a une sous-variété moins bonne à grandes fleurs, et dont le feuillage est d'un vert très foncé.

PÊCHER.* *Admirable jaûne. Abricotée. Pêche de Burat. Grôsse jaûne. Pêche d'Orange. Sandalie hermaphrodite.* Autre variété très féconde, même en plein-vent. Grôs fruit jaûne, un peu lavé de rouge ; chair ferme, jaûne, ayant un peu le goût d'Abricot. Octobre. (*Peut n'être pas greffé.*)

— * *Téton de Vénus.* Autre variété qui réussit moins mal que les autres en quenouille. Fleurs petites. Fruit plus grôs, moins arrondi, terminé par un grôs mamelon ; goût très fin et agréable. Fin de septembre. Pêche excellente dans les terreins chauds et légers. (*Espalier au midi.*)

— * *Nivette. Veloutée tardive.* Moins bonne que la précédente, et même amere dans les terres et aux expôsitions froides. Petites fleurs : grôs fruit, un peu allongé, vert et d'un rouge foncé, velu, ferme, sucré, relevé ; petit noyau. Fin de septembre. (*Peut rester en plein-vent, mais ne mûrit bien que dans les terres chaudes.*)

— PRESSE. *Persica duracina.* Chair ferme, adhérente au noyau.

— * PERSIQUE. *Grôs Perseque* ou *Perseque allongé.* Arbre très fécond, même en plein-vent, et qui peut n'être pas greffé. Petites fleurs : fruit grôs, allongé ; chargé de tubercules, d'un beau rouge. Fin de septembre, et commencement d'octobre. (*Ne mûrit que dans les terreins chauds et aux meilleures expôsitions.*)

— PAVIE. *Pavie-Magdeleine. Pavie blanc. Perseque à grôs fruit blanc. Melecoton, Myrecouton* ou *Merlicoton blanc.* Fruit semblable à la *Magdeleine blanche ;* chair dure, adhérente à la peau et au noyau. Commencement de septembre.

— *Rouge de Pompone. Pavie monstrueux. Grôs Perseque rouge. Melecoton*, etc. *rouge. Grand Melecoton.* Fruit le plus grôs de sa famille, blanc et d'un beau rouge ; musqué, sucré, vineux. Commencement d'octobre. (*Mettre l'arbre à très bonne expôsition, si l'on veut que son fruit mûrisse ; n'est très bon que dans nos provinces méridionales.*)

— *Pavie jaûne. Perseque jaûne. Melecoton jaûne. Grand Myrecoton jaûne.* Fruit égal au précédent en grôsseur, et quelquefois supérieur en qualité. (*Mêmes soins et expôsition.*)

PÊCHES LISSES. — *Jaûne-Lisse. Lissée-jaûne. Roussane tardive.* Fruit petit ; peau jaûne et un peu rouge, *lisse* ou sans duvet, chair jaûne, goût d'Abricot. Mi-octobre.

— * *Petite violette.* Arbre très productif. Petites fleurs,

fruit moyen violet-clair et jaûne-pâle ; peau lisse ; chair sucrée, vineuse, qui tient au noyau, très bonne. Commencement de septembre. (*Ne mûrit qu'à bonne expôsition et dans les années chaudes ; alors elle est excellente.*) Une variété très tardive appellée *Pêche-Noix.* Mi-octobre.— *Grosse Violette. Violette de Courson.* Grôs fruit moins vineux, plus tardif.

PÊCHER. BRUGNON. — *Violet musqué.* Fruit moyen, violet ; chair ferme, adhérente au noyau : vineuse, musquée, sucrée, si le fruit est parfaitement mûr : le laisser faner sur l'arbre, et faire son eau dans la fruiterie. Fin de septembre.

M. NOISETTE, Pépiniériste à Brunoy, m'a communiqué une nouvelle espece de *Brugnon blanc*, à fruit assez grôs, très hatif, de couleur ombrée et de saveur excellente. Le feuillage est d'un vert blanchâtre.

OBSERVATION. *Je dois m'empresser d'annoncer aux personnes qui aiment à jouir promptement, qu'elles peuvent en moins de deux ans se procurer un espalier bien ordonné et en plein rapport. J'ai la preuve que des arbres de six et même sept ans, préparés et dispôsés chez M. LEFEBVRE*, Cultivateur à Montreuil près Paris, rue Cuve-du-Four, n°. 21, *puis transportés et plantés ou par lui-même ou au moins suivant ses documents, ont donné fruit dès la premiere année et continuent de s'entretenir en pleine vigueur et en bon rapport.*

POIRIER, *Pyrus.* Genre de l'Icosandrie-Pentagynie, famille des *Rôsacées*, compôsé d'especes très intéressantes, soit par l'excellence, soit par la différence des propriétés des fruits que produisent leurs nombreuses variétés. Dues sans doute à la diversité des climats, à la culture, à la greffe, même au hasard par le mêlange fortuit des poussieres fécondantes, ces variétés semblent dériver primitivement du POIRIER SAUVAGE, (*Pyrus sylvestris* des Anciens, *communis* de Linné), qui croît spontanément dans nos Forêts de France et dans toutes celles des régions tempérées de l'Europe. Les Poiriers en général, sont des arbres plus ou moins grands, à tige droite et rameuse : leur écorce lisse et luisante dans les jeunes sujets, devient raboteuse sur le tronc et les principales branches des vieux. Les feuilles, toujours alternes et pétiolées, mais plus ou moins grandes, et variant un peu dans leur forme plus ou moins allongée, sont souvent dentelées sur les bords, et le plus souvent d'un vert luisant en dessus, plus pâle en dessous. Dès le commencement d'avril, quelques sortes de Poiriers offrent un spectacle charmant par l'éclat et le nombre prodigieux des fleurs dont ils sont couverts. Portées sur une queue ou par un pédicule plus ou moins long, elles different dans leur grandeur suivant

la variété ; toutes sont axillaires ou terminales, quelquefois solitaires, souvent réunies ; mais toujours elles consistent en cinq pétales blancs qui entourent vingt étamines au plus, et cinq styles ; le tout pôsé sur l'ovaire, qui devient un fruit marqué à son sommet d'un ombilic vestige des folioles du calyce. Ces fruits, presque toujours couverts d'une peau lisse, mais diversement colorée et souvent piquetée, selon la variété, different encore par leur forme plus ou moins allongée ou arrondie : ils varient sur-tout par l'époque de leur maturité, par leur grôsseur et par la qualité de leur chair acerbe ou sucrée, seche ou succulente, câssante ou fondante ; ce qui les distingue en Poires *de différentes saisons*, et en Poires *à cidre* ou *à manger*, *à cuire* ou *à couteau*.

Le Poirier, livré à lui-même dans nos champs et nos vergers, y devient un fort grand arbre, lorsqu'il trouve une bonne terre franche et profonde: alors il ne demande d'autres soins que d'être débarrassé de son bois mort. Destiné à vivre près de nous, il devient assez docile pour se soumettre aux formes qu'on veut lui donner. Tantôt contraint en *espalier*, il cache et décore les murs de nos jardins, et, sous cette forme, il est peu d'expôsition où l'on ne puisse en placer quelque variété ; tantôt ses branches dispôsées en *éventail*, deviennent une muraille épaisse de verdure, dont l'avantage est de procurer à deux côtés de l'arbre le bienfait de la circulation de l'air et des influences atmosphériques ; d'autres fois, en évidant les branches du centre, on le forme en *entonnoir* sur une tige plus ou moins haute : enfin, lorsqu'on est pressé de jouir, on le dispôse en *quenouille* ou en *pyramide*, alors il donne plus-tôt du fruit, et son ombre peu considérable ne nuit point aux plantes voisines : mais il faut choisir les especes les plus propres à chacune de ces différentes formes, et soit pour les établir, soit pour les maintenir, il faut une taille raisonnée et particuliere, que dans touts les cas il est bon d'exécuter de bonne heure dans la saison, et pourtant de suspendre pendant les grands froids. Les terreins de sâble grâs et frais sont les plus propres aux Poiriers: les terres peu profondes, glaiseuses, compactes et froides ne leur conviennent pas.

On multiplie toutes les variétés du Poirier par les greffes en écusson, en fente, en couronne : savoir, sur le Poirier sauvage pour former des pleins-vents grands et qui durent long-temps, mais il faut que le terrein ait de la profondeur ; sur le grand Coignassier pour les terreins médiocrement profonds, et pour les espaliers très élevés ; sur le petit Coignassier pour les espaliers bâs. N'a-t-on pas dit que quelques Poires fondantes se greffent aussi sur l'Azérolier, l'Epine-Blanche,

le Néflier, le Cormier, malgré le peu d'analogie qui existe entre le Poirier et ces arbres ? On observe que les Poiriers greffés sur Coignassier, se mettent plutôt à fruit, mais qu'ils sont sujets à jaûnir, parce que tout terrein ne convient point au Coignassier : comme les Pommiers sur paradis, on les greffe bâs et même rez-terre, autrement le Coignassier pousserait des branches sauvages, et qu'il faudrait retrancher. En général les Poiriers en espalier rapportent de beaucoup plus beaux fruits que ceux en plein vent, et ils préferent les expôsitions du levant et du couchant à toute autre : il en est cependant qui s'accommodent de toutes, pourvu qu'elles ne soient pas directes (*voyez* la note page 135) et que le terrein leur conviennent.

Je ne parlerai que des *Poires de dessert*, soit *à cuire*, soit *à manger crues*. On en connaît plus de cent vingt espèces, dont je ne citerai que les meilleures, en indiquant par un astérisque * celles qu'il faut encore préférer.

Poirier. *Amiré-Joannet. Petit-Saint-Jean.* Petit fruit, pyriforme, jaûne-citron, tendre, peu de goût; ne valant que par sa précocité. Fin de juin.

— *Petit Muscat. Sept-en-Gueule.* L'arbre peut rester en tige ou se mettre en espalier au levant : son fruit, dont le premier mérite est d'être précoce, est plus abondant sur les vieux arbres en plein-vent, et toujours pressé comme les grains du raisin sur la grape ; c'est la plus petite de toutes les Poires. Sa peau est unie et d'un jaûne rouge-brun ; sa chair est demi beurrée et musquée. Fin de juin.

— *Muscat - Robert. Poire à la Reine. Grôs Saint-Jean musqué.* L'arbre reconnaissable à la couleur jaûne du jeune bois, donne beaucoup de fruits plus grôs que ceux du précédent, pyriformes, à peau unie, jaûne, quelquefois vermeille : chair tendre, sucrée et relevée. Mi-juillet. Se greffe sur franc.

— *Aurate.* Arbre productif; fruit en grapes, petit-turbiné, jaûne et rouge-clair, demi-beurré. Fin de juin. Se greffe sur franc et reste bien en haute-tige.

— *Magdeleine. Citron des Carmes. Grôs Saint-Jean.* Fruit moyen, turbiné, vert-clair, fondant, parfumé de *citron* lorsqu'il est mûr en juillet, vers la fête de la *Magdeleine*; d'abord cultivé chez les *Carmes*. Vient bien en buisson, (c'est-à-dire en entonnoir), et en éventail; mieux en haute-tige. Soleil et chaleur.

— *Cuisse-Madame.* Arbre tardif à se mettre à fruit, mais ensuite très productif, pouvant se mettre en plein-vent, ou en espalier au levant, et en entonnoir. Fruit moyen,

allongé, vert et roux, demi-beurré, un peu musqué. Fin de juillet.

POIRIER. *Vermillon. Suprême. Bellissime d'automne. Petit Certeau.* Moyen, encore plus allongé, rouge foncé, câssant, doux, relevé. Fin d'octobre.

— BLANQUET. *Grôs-Blanquet. Roi-Louis.* Petit, pyriforme, blanc et rouge-clair, câssant, sucré, relevé. Fin de juillet.

— * *Blanquet* ou *Blanquette à longue queue.* Fort petit, pyriforme, blanc, demi-câssant, sucré, parfumé. Dispôsé comme on voudra, mais en terrein léger et profond. Commencement d'août.

— *Petit Blanquet. Petit Roi-Louis. Poire-à-perle.* Petit fruit de dix-huit lignes de haut sur treize de large, forme de perle en poire; jaûne très pâle, demi-câssant, musqué. Fin de juillet.

— * *Epargne. St.-Samson. Beau Présent. Grôsse Cuisse-Madame.* Arbre assez fort, difficile à mettre en pyramide, boutons grôs, fleurs grandes; fruit moyen, très allongé, vert, fondant, peu relevé, le meilleur de la saison, quoique sujet à mollir. Plein-vent, mieux espalier au couchant; terrein sec et aéré, autrement elle est sans goût. Fin de juillet.

— *de Vallée.* L'arbre greffé sur franc devient très considérable. On peut en voir un chez M. *Gabriel* THOUIN, Jardinier et Architecte de Jardins, près le Jardin des Plantes; il y a établi un escalier rustique qui conduit à un vide-bouteille fort grand et entouré du feuillage de cet arbre. Placé et conduit comme le précédent, il produit d'assez bons fruits sur-tout dans les années seches. Commencement d'août.

— *Oignonet. Archiduc d'Eté. Amiré Roux. Poire Oignon,* appellée aussi par quelques-uns *Caillot Rôsat.* Moyen, turbiné, jaûne et rouge vif, demi-câssant, goût rôsat et relevé. Commencement d'août.

— * *Salviati.* Moyen, rond, jaûne et rouge-clair, demi-beurré, sucré, très parfumé. Août.

— *Orange musquée* ou *d'été.* Moyen, rond, boutonné, jaûne et rouge-clair; câssant, musqué. Août.

— *Orange rouge* ou *d'automne.* Même forme, un peu plus grôs, gris et rouge vif, câssant, sucré et musqué. Août.

— *Bourdon musqué.* En quelques endroits *Orange d'été.* Petit, rond, vert-clair, câssant, musqué. Juillet.

— *Poire-de-Jardin.* Grôs fruit rond, boutonné, jaûne et beau rouge, câssant, sucré, bon. Décembre.

— *Orange d'hiver.* Moyen, rond, boutonné, vert, câssant, musqué. Février et mars.

POIRIER. *Martin-Sire. Ronville.* Grôs, beau, pyriforme, vert-clair, câssant, doux et sucré. Janvier.

— ROUSSELET. *Pyrus communis rufescens.* — *d'hiver.* Arbre donnant beaucoup de bourgeons. Petit fruit pyriforme, vert foncé et rouge-brun, demi-câssant; à cuire. Février et mars.

— * *Rousselet de Rheims*, *Petit Rousselet.* Arbre tardif, dont les pousses sont grêles et brunes, et les ieux plats, difficile à réduire en pyramide, du reste réussissant de toute autre façon, en plein-vent, ou espalier, etc., mais en terres profondes; mieux dans les cours pavées comme on le place à Rheims. Fruit petit; pyriforme, vert foncé, rouge brun, demi-beurré, fin, très parfumé. Fin d'août. Bon à mettre à l'eau-de-vie et à sécher.

— *Rousselet hâtif. Poire-de-Chypre. Perdreau.* Petit, pyriforme, jaûne et rouge vif, taché de gris, demi-câssant, sucré, très parfumé. Mi-juillet.

— *Grôs Rousselet. Roi-d'été.* Arbre s'élevant bien et se prêtant à la forme pyramidale. Fruit moyen, pyriforme, vert foncé et rouge-brun, demi-câssant, parfumé, peu fin. Septembre.

— *Poire-sans-peau. Fleur-de-Guignes.* Beau et grand arbre productif. Fruit moyen, pyriforme, vert et jaûne tacheté de rouge, fondant, parfumé. Commencement d'août.

— * *Martin-sec. Rousselet d'hiver.* Arbre très productif, naturellement touffu, à bois jaûne, à feuilles aiguës. Il s'accommode de touts terreins et de toutes formes. Son fruit est moyen, pyriforme allongé, isabelle et rouge, câssant, sucré, bon. Novembre, décembre, janvier.

— *Rousseline.* Petit, pyriforme turbiné, couleurs plus claires que celles du précédent; demi-beurré, sucré, musqué, agréable. Novembre.

— *Fondante de Brest. Inconnue de Chêneau. Chêneau.* Moyen, turbiné, allongé, vert gai et rouge-clair, câssant, sucré, relevé. Commencement de septembre.

— *Cassolette. Muscat-vert. Friolet. Lêchefriand.* Petit, pyriforme, vert-clair et rouge-pâle, tendre, sucré, musqué. Fin d'août.

— BERGAMOTTE. — *d'été*, *de la Beuvriere. Milan.* Grôs, turbiné, vert-gai et roux, demi-beurré, peu relevé. Commencement de septembre.

— *Bergamotte d'automne.* Bel arbre. Espalier au levant ou au midi, et terre légere. Fruit grôs, turbiné, jaûne et rouge-brun, beurré, sucré, doux, parfumé. Octobre, novembre, décembre.

POIRIER. *Bergamotte Suisse.* Moyen, turbiné, rayé de vert, de jaûne et de rouge, beurré, sucré. Octobre.

— * *Crassane. Bergamotte-Crassane*, du mot latin *crassus*, épais, à cause de la forme arrondie de son fruit, grôs, gris-vert, très fondant, sucré, relevé, excellent : plus beau et plus abondant en espalier et terre légere ; plus petit, plus succulent et se conservant mieux venu en plein vent. Ce fruit perd son âpreté quand on le greffe sur Doyenné, et qu'on le place en terrein sâbleux. Se cueille du 8 au 15 septembre au plus tard, n'est bien mûr qu'en novembre, se conserve jusqu'en janvier et plus tàrd : il a une variété à feuilles panachées.

— *Bergamotte de Soulers. Bonne-de Soulers.* Grôs, pyriforme, jaûne et rouge-brun, beurré, fondant, sucré. Février, mars.

— *Bergamotte de Pâques* ou *d'hiver.* Plus grôs, court, turbiné, gris et roux, demi-beurré, peu relevé. Janvier, février, mars. L'arbre donne de très grôs bourgeons.

— * *Bergamotte de Hollande. Bergamotte d'Alençon. Amoselle.* Très grôs, turbiné, arrondi, jaûne clair, demi-câssant, relevé, agréable. Très tardif, et *trop peu connu.* Se garde jusqu'en juin.

— * *Messire-Jean.* En Languedoc et en Dauphiné *Chaulis.* Plein-vent si on le greffe sur franc, et alors terre profonde et fraîche. Entonnoir, ou espalier au couchant, et même au nord ; mais alors il faut qu'il soit greffé sur Coignassier. Fruit grôs, presque rond, varié de couleur, câssant, sucré, relevé, très bon, quelquefois pierreux. Octobre.

— *Robine. Royal d'été.* Fruit en bouquet, petit, (mais plus grôs sur Coignassier), turbiné, court jaûne, demi-câssant, sucré, musqué. Plein-vent ou en entonnoir. Août.

— *Epine-Rôse. Poire-de-Rôse. Caillot-Rôsat.* Vient bien dans les terres fraîches en plein-vent ou en espalier, mais alors greffé sur Coignassier. Grôs, sphérique, jaûne et rouge-clair, demi-fondant, musqué, sucré, etc. comme l'Oignonnet. Août.

— *Double Fleur* ou *Arménie.* Arbre qu'il faut mettre en entonnoir ou en contr'espalier et palisser sur un treillage à cause de la pesanteur de son fruit qui est grôs, rond, jaûne ; bon à cuire, en février, mars et avril. *Double-Fleur panachée.* Variété rayée de vert et de jaûne.

— *Bezy* (c'est-à-dire, sauvageon) *de Caissoy*, (forêt de Bretagne). *Roussette d'Anjou.* Petit fruit presque rond ; jaûne-brun, tendre, beurré, sucré, excellent. Novembre, décembre, janvier.

— *Franc-Réal.* En quelques endroits *Téton-de-Vénus.*

Arbre très productif en plein-vent, en entonnoir, même en espalier au couchant, et toujours en terres profondes et qui ne soient pas seches. Ses feuilles sont cotonneuses : son fruit est grôs, renflé par le milieu, vert et roux, bon à cuire en octobre, novembre, décembre.

POIRIER. *Epine d'été. Fondante - musquée. Verte - longue. Satin-vert.* Moyen, pyriforme, allongé, vert-pré, fondant, très musqué. Commencement de septembre.

— *Poire-Figue.* Moyen, très allongé, vert-brun, fondant, doux et sucré. Commencement de septembre.

— *Epine d'hiver.* Grôs, allongé, vert-pâle, fondant, doux, excellent s'il est greffé sur Coignassier, et si le terrein lui convient. Novembre, décembre, janvier.

— *Ambrette. Ambrette épineuse.* Arbre épineux : fruit moyen, ovale, blanchâtre, fin, fondant, sucré, relevé dans les terreins chauds, et les années chaudes et seches. Novembre, décembre, janvier, février.

— *Echassery. Bezy de Chassery.* Presque mêmes grôsseur, forme et couleur, fondant, sucré, musqué dans les terres qui lui conviennent. Novembre, décembre, janvier.

— *Sucré-Vert.* Fruit moyen, allongé, vert, beurré, sucré, bon. Fin d'Octobre.

— *Royale d'hiver.* Grôs, pyriforme, jaûne-clair et beau rouge, demi-beurré, sucré dans les terres chaudes. Vient bien en entonnoir, ou en espalier au midi, et mieux greffé sur franc que sur Coignassier. Décembre, janvier, février.

— *Muscat - l'Allemand.* Un peu ressemblant au précédent, gris et rouge, beurré, fondant, musqué, relevé. Mars, avril, mai. En entonnoir, ou en espalier au couchant.

— *Verte-Longue. Mouille-Bouche. Muscat-Fleuri.* Grôs, allongé, vert, fondant, doux, sucré, bon. Commencement d'octobre.

— *Verte-Longue panachée. Culotte-de-Suisse.* Variété rayée de vert et de jaûne.

— * BEURRÉ, *Pyrus communis liquescens.* Grôs, varié de couleur; fondant, très beurré, fin, relevé, excellent : meilleur, plus grôs, mais moins coloré lorsqu'il est greffé sur franc. Fin de septembre. L'arbre se met promptement à fruit, aussi bien que ses variétés : on le dispôse en entonnoir, ou on le met en espalier. Le fruit de tous les Beurrés doit se cueillir avant la maturité.

— * *Bezy de Chaumontel. Beurré d'hiver,* et quelquefois *Beurré gris.* Il tire son origine de *Chaumontel*, entre Luzarche et Chantilly. Il existait dans le Jardin du château un arbre de cette espece, pere de tous ceux qu'on connaît aujourd'hui. Il s'accommode de l'entonnoir, ou de l'espalier au couchant, et

n'est point difficile sur le terrein : comme tous les Beurrés, il faut le tailler court. Son fruit est grôs, varié de forme et de couleur, demi beurré, fondant, sucré, relevé. Excellent. Novembre, décembre, janvier.

Poirier. *De Chaptal.* Depuis quelques années on a obtenu de semences cette nouvelle espece de Beurré, qui a été dédiée à M. Chaptal, tandis qu'il était Ministre de l'intérieur.

— * *Angleterre. Beurré d'Angleterre.* L'arbre se greffe sur franc et charge beaucoup. Livré à lui-même et en plein-vent, il devient fort grand ; mais en espalier il donne du fruit plus grôs : celui-ci est ordinairement moyen, ovoïde, allongé, gris, demi-beurré, fondant et succulent dans les terres seches, légeres et douces. Septembre.

— *Angleterre d'hiver.* Moyen, pyriforme, jaûne-citron, très beurré, doux, un peu sec. Décembre, janvier, février.

— *Orange-Tulipée. Grôsse Orange d'automne. Poire aux-Mouches.* Grôsse Poire verte et brune, rayée de rouge clair et marbrée de gris, demi-câssante. Commencement de septembre.

— * *Bellissime d'été. Suprême.* Petit fruit, beau rouge et jaûne rayé de rouge-clair, demi-beurré. Peu relevé. Juillet.

— * Doyenné. — *blanc. Beurré blanc. Saint-Michel. Bonne-Ente. Poire-Signore* ou *de Monsieur. Poire-de-Neige,* ou *à courte queue. Citron de septembre.* Grôs, oblong, jaûne, très beurré, très sucré, quelquefois relevé, excellent, mais sujet à *cotonner.* Octobre. Les Doyennés doivent être taillés court pour leur faire pousser du bois et arrêter l'excès de leur fécondité.

— * *Doyenné gris* ou *d'automne.* L'arbre se met promptement à fruit, si on l'a dispôsé en entonnoir ou mis en espalier au levant, au couchant, même au nord où son fruit devient de meilleure garde : on doit aussi le laisser mûrir dans la fruiterie : il est moyen, gris, beurré, fondant, meilleur que le précédent. Il peut durer jusqu'au commencement de novembre.

— *Bezy de Montigny.* En quelques endroits *Doyenné gris.* Moyen, forme du Doyenné, jaûne, très fondant, musqué. Commencement d'octobre.

— *Frangipane.* Moyen, long, renflé par le milieu, beau jaûne, demi-fondant, doux, sucré : parfum particulier. Fin d'octobre.

— *Jalousie.* Grôs, allongé, renflé, boutonné, roux, très beurré, sucré, relevé, fort bon. Fin d'octobre.

— Bon Chrétien, *Pyrus communis Pompeiana.* H. P.

— * *d'hiver. Poire d'Angoisse.* Arbre un peu tortu et noueux, productif lorsqu'il est un peu grôs, mais se mettant tard à fruit. On doit de préférence le greffer sur Coignassier et le mettre en espalier et au midi ou au levant, en bonne

terre substantielle, un peu fraîche, ayant du fonds. Son fruit est grôs, à peau unie, épaisse, d'un jaûne verdâtre. Chair ferme, grenue, sucrée. Se cueille du 15 au 20 octobre, et se mange pendant tout l'hiver. Il existe à Auch une variété excellente, et qui y réussit sous toutes les formes et à toutes les expôsitions, mais donne de plus beaux fruits lorsqu'elle est en espalier au midi. Près de cette ville encore, on trouvait dans une pépiniere qui a été détruite pendant la révolution, la sous-variété sans pepins. On croit que le Bon-Chrétien fut apporté de la Calabre par S. François de Paule, lorsque Louis XI l'appella : d'autres disent que SAINT MARTIN, Evêque de Tours, fut le premier qui obtint cette espece, et qu'un Roi de France, qui en avait goûté chez lui, demandait qu'on lui présentât des Poires de ce *bon Chrétien.* — Le fretin de ces fruits est excellent mis au pot-au-feu au lieu de navets.

POIRIER. * *de Vernois.* Même forme et même grôsseur que la précédente ; chair plus fondante, meilleure, sans pierres, peau mince et jaûne. M. Prevost *de Vernois*, Propriétaire à Avalon, a obtenu cette nouvelle espece en greffant le Bon-Chrétien d'hiver sur un Doyenné enté sur Coignassier.

—*Angélique de Bordeaux. Saint-Marcel. Grôs Franc-Réal.* Grôs, turbiné, à longue queue, plus pâle que le précédent, câssant ou tendre, doux et sucré. Janvier, février.

— *Bon-Chrétien d'Espagne.* Très grôs, pyramidal, jaûne et beau rouge, câssant, doux, bon à cuire en novembre et décembre.

— *Gracioli. Grôs Bon-Chrétien d'été. Duchesse.* Se greffe principalement sur Coignassier, vient très bien dans les cours pavées, pousse de longs bourgeons. Fruit grôs, pyramidal, tronqué, bossu, jaûne, demi câssant, sucré, très succulent. Commencement de septembre.

— * *Bon-Chrétien d'été.* Musqué, moyen, en poire de Coing, jaûne et rouge léger, câssant. Fin d'août.

— *Mansuette Solitaire.* Grôs, pyramidal peu régulier, vert et jaûne, demi fondant, bonté médiocre.

— *Marquise.* Peut aller en plein-vent, mais sera mieux en espalier au levant et au couchant, à cause du poids de son fruit qui est grôs et pyramidal-allongé, jaûne, beurré, fondant, doux, sucré. Novembre et décembre.

— * *Colmart. Poire-manne.* Sa greffe prend mieux sur franc, mais il tarde beaucoup plus à donner son fruit qui est très grôs, pyramidal-tronqué, vert et rouge léger, beurré, fondant, sucré, relevé, excellent. Entonnoir ou espalier ; sur-tout au levant. Janvier, février, mars.

— * *Virgouleuse*, (ainsi appellée de *Virgoule*, village près Saint-Léonard, département de la Haute-Vienne, autrefois

Limosin). *Poire - Glace.* L'arbre étend beaucoup son bois vigoureux, jaûne, luisant comme ses feuilles; on le greffe plus volontiers sur franc, parce qu'il se décolle souvent lorsqu'on le greffe sur Coignassier; il se met très tard à fruit: celui-ci est grôs, allongé, jaûne tendre, beurré, relevé, excellent, enfin beau seulement en espalier et plutôt au levant qu'à toute autre expôsition : au midi il se fend. Novembre, décembre, janvier, février.

Poirier. * *Saint-Germain. Inconnue de la Fare.* L'arbre donne promptement du fruit qui est grôs, (mais plus petit en plein-vent), toujours pyramidal-allongé, vert, fondant, succulent, excellent. Se cueille du 20 au 25 septembre, et se mange de novembre à avril. Trouvé forêt de *Saint-Germain.*

— *Louise - Bonne.* Ressemble beaucoup au précédent; grôs, blanc, demi-beurré, quelquefois bon. Décembre et janvier.

— *Impériale à feuilles de Chêne.* L'arbre s'étend beaucoup. Son fruit, moyen et ressemblant à une petite Virgouleuse, est inférieur en qualité. Mars et avril.

— *Pastorale. Musette d'automne. Petit Râteau.* Grôs, très allongé, jaûne semé de roux, demi-fondant, un peu musqué, bon. Octobre, novembre, décembre.

— *Catillac. Râteau gris.* Il faut le mettre en entonnoir ou en contre-espalier attaché sur un treillage à cause de la pesanteur de son fruit qui est très grôs, pyriforme, obtus, jaûne et rouge-brun; âcre, et par conséquent bon seulement à cuire avec force sucre. Depuis novembre jusqu'à la fin d'avril.

— *Bellissime d'hiver.* En quelques endroits *Téton-de-Vénus* et *Catillac*, à placer comme le précédent : plus grôs, presque rond, jaûne et beau rouge, tendre, doux, moëlleux; bon à cuire. Décembre, janvier, février.

— *Livre (Poire de). Grôs Râteau gris.* Arbre vigoureux qui aime une terre substantielle, profonde, un peu fraîche et qu'il faut mettre en espalier au couchant ou en entonnoir, vû le poids de son fruit très grôs, applati dans sa longueur, vert-jaunâtre, pointillé de roux. Très bon cuit; en décembre, janvier, février.

— *Trésor. Amour.* Très grôs, renflé, jaûne-citron, tendre, doux, très bon à cuire. Depuis décembre jusqu'en mars. A mettre comme les grôs fruits en entonnoir ou en contr'espalier et sur un treillage.

— *Tonneau.* Très grôs, forme d'un petit tonneau, jaûne et rouge vif, bon à cuire en février et mars.

— *Naples.* Moyen, forme de Calebasse, jaûne, lavé de rouge-brun, demi-câssant, doux. Février et mars.

POIRIER. *Lansac. Satin. Dauphiné.* Petit, presque rond, jaûne, fondant, sucré, relevé. Depuis octobre jusqu'en janvier.

— *Chat-Brûlé. Petit-Tarquin.* Moyen, pyriforme, allongé, jaûne et beau rouge vif, très bon à cuire en février et mars.

— * *Sarrazin.* Moyen, allongé, brun, pointillé de gris et jaûne; presque beurré, sucré, parfumé; bon cuit : se garde d'une année à l'autre.

— *Poire Sylvange.* Poire d'automne, excellente. L'espece, trouvée sauvage dans les bois de Sylvange, village près de Metz, a été d'abord cultivée dans le pays.

Il arrive quelquefois que des Poiriers, après avoir été vigoureux, languissent et jaûnissent; c'est que plantés dans un terrein factice ou peu profond, ils atteignent le fond qui ne leur convient point; ou bien c'est qu'ils ont usé leur terre. On remédie à ce dernier inconvénient en renouvellant la terre : pour cela, au mois de novembre on découvre les racines avec le crochet de peur de les blesser; puis on les couvre aussi-tôt de boues de Paris, par-dessus lesquelles on met du fumier, qu'on enleve au printemps pour le remplacer par de la terre neuve et convenable. En général les Poires fondantes et celles greffées sur franc, s'accommodent mieux de terres seches, tandis que les terres grâsses et plus fraîches conviennent mieux aux Poires câssantes et à celles greffées sur Coignassier.

— *Passe-Colmar.* C'est le nom que porte en Flandres une Poire assez grôsse, de forme moyennement allongée; à peau jaûne-citron et piquetée; à chair succulente, fondante, beurrée, très sucrée, de très bon goût et sans la moindre pierre : elle est bonne à manger en décembre, janvier et souvent plus tard encore. Elle me paraît avoir quelque affinité avec la Royale d'hiver, mais je la crois bien meilleure. M JASOU DE PLIQUERY, Maire de Maubeuge, qui trouve dans la culture de ses jardins un noble délassement à ses travaux administratifs, a eu la bonté de me communiquer cet excellent fruit, et la générosité de m'offrir un arbre de cette espece.

On nous a envoyé une note sur une Poire appellée à Metz, JAMINET, fort belle, dit-on, de la forme à peu près et de la grôsseur de la *Crassane :* sa chair est fondante et son eau excellente; enfin ce fruit a encore l'avantage de se conserver jusqu'en avril et mai. Le premier arbre a été cultivé à Montigny près Metz; on l'a multiplié dans les environs, et principalement dans la belle collection de M. PYROLES. Ne connaissant l'arbre et le fruit que par la note qui nous en a été communiquée, nous ignorons si ce ne serait pas une espece dont nous aurions déjà parlé sous un autre nom.

Quelques personnes ont bien voulu me donner avis de plu-

sieurs autres especes ou variétés nouvelles de différents fruits; j'ai trouvé que la plupart étaient déjà connues, mais sous d'autres noms; et je n'ai pas eu de renseignements suffisants sur les autres. D'ailleurs je me suis borné à n'indiquer que les très bonnes especes, en laissant de côté toutes celles qui sont ou moins bonnes, ou douteuses, ou seulement de curiosité.

POMMIER, *Pyrus Malus*. LIN. *Malus*. JUS. Genre de l'Icosandrie-Pentagynie, famille des *Rôsacées* comme le Poirier, avec lequel il a tant d'analogie que Linné avait cru devoir réunir les deux genres; mais depuis, Jussieu les a distingués. C'est encore au POMMIER SAUVAGE, *Malus communis sylvestris*, H. P., qu'il faut rapporter ces variétés nombreuses et utiles qui décorent et enrichissent nos jardins et nos vergers. L'arbre de la nature, croissant spontanément dans les terres fortes et fraîches de nos forêts, est armé d'épines, et ne donne que peu de fruits, âpres et petits. Dans la main du Cultivateur, il a changé de port; il s'est dépouillé de ses épines, et ses fruits, devenus doux et abondants, ont augmenté de volume et acquis des saveurs et des propriétés différentes: les uns font pendant une partie de l'année les délices de nos desserts; d'autres plus sauvages, procurent une boisson saine et savoureuse. Docile à la main qui le dirige, le POMMIER CULTIVÉ, *Malus communis*, H. P., reçoit la forme qu'on veut lui donner, soit qu'on le mette en *espalier* ou en *contre-espalier*, soit que lui rendant le plein air, on le forme en *entonnoir* ou en *quenouille*. Tantôt il reste nain et fait des massifs et des quinconces agréables, ou se place utilement dans les plates-bandes; d'autres fois abandonné à lui-même dans les vergers et sur les chemins, il devient géant et se couronne d'une belle tête, au moyen de branches nombreuses et longues que leurs propres poids et celui de leurs fruits font pencher souvent et au point de toucher quelquefois la terre. Les feuilles, toujours alternes, pétiolées, dentelées, pâles et duveteuses en dessous, un peu rudes, quoique luisantes quelquefois en dessus, varient pour la grandeur et pour la forme, qui tient toujours plus ou moins de l'ovale allongé. Les fleurs, aussi plus ou moins grandes selon la variété, et réunies en bouquets, au bout des jeunes rameaux, sont attachées par des pédicules assez courts: elles sont annoncées par des boutons d'un carmin vif, et qui, en s'épanouissant au mois de mai, déploient cinq pétales blancs, teintés de rôse, entourant les étamines et les cinq styles. Il leur succede des fruits, différents, selon les variétés, en grôsseur, couleur, saveur et forme, quoique cette forme soit toujours à-peu près sphérique

avec ou sans canelures, et applatie aux côtés de la queue et de l'ombilic.

Les variétés précieuses du Pommier se multiplient par les greffes, soit en écusson à œil dormant, soit en fente ou en couronne, sur des sujets de leur espece, mais il faut les choisir suivant la place et la forme qu'on veut donner à l'arbre: ces places et ces formes exigent aussi une taille particuliere. Les sujets élevés de pepins ou provenant de drageons éclatés des Pommiers sauvages ou de vergers, sont propres pour faire les grands Pommiers de plein-vent. Les pleins-vents de médiocre hauteur, les buissons, (ou mieux *entonnoirs*), les espaliers, contre-espaliers et quenouilles se greffent sur le DOUCIN, *malus pumila*, espece plus petite que le sauvageon. Enfin, on greffe les petits buissons et contre-espaliers sur le PARADIS, *Malus Paradisiaca*, H. P., espece naine, très fertile et communiquant ses qualités aux greffes: le *Paradis* se met à fruit très promptement et le donne plus grôs; il pousse en outre beaucoup de rejetons enracinés qui servent de sujets; on en fait aussi des marcottes et même des boutures; mais en général cet arbre ne dure guere. Il reçoit plus volontiers les *Reinettes*, le *Rambour et l'Api*, qu'ordinairement on y greffe en écusson. En plantant touts les arbres en général, on doit prendre soin de ne pas enterrer la greffe; et pour cette raison il faudrait que les Pépiniéristes perdissent la mauvaise habitude où ils sont de la placer si bâs. Elle devrait toujours être à quatre ou cinq doigts au-dessus du niveau du sol; il en est cependant autrement pour les Poiriers sur Coignassiers, et pour les Pommiers sur Paradis, qu'il faut greffer rez-terre. Il vaut aussi mieux enterrer la greffe lorsque l'on transplante ces arbres que de l'élever. Le Coignassier et le Paradis poussent beaucoup de gemmes, qui, enterrées, forment des racines au profit de l'arbre, tandis que hors de terre elles deviendraient des branches de sauvageon nuisibles, et qu'il faudrait couper. La taille des grands Pommiers pleins-vents consiste uniquement à ôter les bois morts; les arbres en entonnoir demandent entr'autres choses à être évidés dans le milieu: il faut encore plus d'art pour les espaliers et contre-espaliers, qu'on doit aussi palisser, comme les Poiriers, deux fois par an, à la taille, et à l'ébourgeonnement en juillet.

Tout terrein convient au Pommier: il réussit cependant mieux dans les terres grâsses et un peu humides. Quoique ses racines ne piquent point, cependant il ne dure guere dans les terres qui ont peu de profondeur. Hors l'expôsition du midi, il s'accommode de toutes les autres.

Je ne parlerai que des Pommes de dessert *à couteau* ou

à cuire, dont on connaît plus de quarante variétés. Je vais citer les meilleures, et parmi celles-ci, j'indiquerai par un Astérisque * celles qu'on doit le plus rechercher.

POMMIER. CALVILLE, *Malus Calvillea*. H. P. — *d'été*. *Passe-Pomme*. *Grôsse Pomme-Magdeleine*. Fruit petit, conique, à côtes, blanc et beau rouge; chair seche de peu de saveur. Il n'a guere que le mérite de la précocité. Commencement de juillet. En compotes.

— *Passe-Pomme rouge*. Arbre très hâtif et très productif. Fleurs et feuilles grandes. Fruit petit, applati ou raccourci, rouge léger et rouge vif, peu relevé. S'emploie dès le commencement de juillet en compotes: mûr fin d'août.

— * *Calville blanc d'hiver*. *Bonnet-Carré*. *Pomme-Glace*. Grand arbre très fécond, qu'il faut greffer sur Paradis et mettre en entonnoir si l'on veut que son fruit soit plus beau. Il est très grôs, à côtes relevées; peau jaûne pâle tirant sur le vert; chair fine, tendre, grenue, légere, relevée. Se cueille à la St. Denys, et se mange de décembre à avril.

— *Calville rouge d'hiver*. Arbre donnant peu de bois, mais de très grôs fruit à côtes; peau d'un rouge très foncé; chair presque toute rôse, fine, légere, grenue, vineuse. Jusqu'à la fin de mars.

— *Postophe d'hiver*, (corrompu de *Borstorff* ou *Potsdoff*, endroit de l'Allemagne d'où cette variété est venue). Arbre moyen, très productif quand il a un peu d'âge: feuilles plus unies, plus luisantes, plus rondes que dans les autres especes. Son fruit ressemble beaucoup au précédent, moins allongé, jaûne et rouge cerise, goût agréable et relevé. Jusqu'en août. (KNORR. *Reg. flor.* A. 3.)

— * *Violette*. *Calville rouge d'automne*. Fruit moyen, conique, jaûne et rouge foncé, chair un peu teinte; sucré, parfumé de violette. Jusqu'en mai, mais cotonneux dès février. Plus beau en entonnoir sur Doucin.

— CHATAIGNIER. On a cru appercevoir quelque ressemblance dans le port de cet arbre avec celui du *Châtaignier*. Fruit grôs, allongé, d'un rouge vif; meilleur cuit. Se greffe sur franc pour être mis en plein-vent. Décembre.

— FENOUILLET. — *gris*. *Anis*. Arbre moyen, à bois et feuilles blanchâtres, très fécond; fruit bien fait, ventre de biche, tendre, à odeur de *Fenouil* ou d'*Anis*, d'où ses noms. Décembre, janvier, février. Se met en *entonnoir* ou à haute tige.

— * *Fenouillet jaûne*. *Drap-d'Or*. Assez grand arbre, très productif; fruit moyen, de même forme que le précédent. Peau d'un beau jaûne, marquée de traits fins ressemblants à

des lettres, et qui ont fait donner au fruit le nom de *Pomme de caracteres.* Chair ferme, délicate, douce, fort bonne. Octobre et novembre.

POMMIER. *Fenouillet rouge. Bardin. Azeroly.* Moyen, gris foncé et rouge brun ; plus ferme, plus sucré, plus relevé que l'Anis. Jusqu'en mars.

— REINETTE, *Malus Prasomila.* H. P. — * *franche.* Très grôs, applati, jaûne, ferme, sucré, relevé, excellent. Jusqu'en août.

— * *Reinette d'Angleterre, de Cantorbery, Pomme-d'Or.* (*Gold-Pippin.*) Arbre très productif, de moyenne stature, à bois menu. Fruit petit, de la couleur du *Drap d'Or* ou *Fenouillet jaûne*, ferme, sucré, très relevé. Excellente Reinette. Jusqu'en mars.

— *Reinette dorée*, ou *rousse*, ou *jaûne tardive.* Arbre moyen, productif; fruit moyen, raccourci, à peau rude et d'un gris clair sur un fond jaûne; chair ferme, sucrée, relevée, peu acide. Jusqu'en mars.

— *Reinette blanche.* Moyen, abondant, jaûne, pâle, très odorant, agréable. Jusqu'en mars. Se greffe le plus ordinairement sur Paradis.

— * *Reinette rouge.* Grôs, raccourci, jaûne très clair et beau rouge, ferme, aigrelet, tardif.

— *Reinette de Bretagne.* Fruit moyen, rouge foncé et rouge vif, tiqueté de jaûne, ferme, sucré, peu acide. Finit en décembre.

— *Reinette de Canada* ou *de Trianon.* Assez grand arbre, très productif, qu'on peut mettre en plein vent, mais qui en entonnoir donne des fruits plus beaux et moins sujets à être verreux. Ce sont les plus grôsses des Reinettes; excellentes cuites. Fruit très grôs, à côtes, jaûne lavé de rouge; chair caverneuse, sans acide : bonne crue, encore meilleure cuite. Jusqu'en février.

— * *Reinette d'Espagne.* L'arbre se greffe sur Paradis et se met en entonnoir. Fruit grôs, allongé, à côtes relevées ; l'un des meilleurs; se gardant jusqu'en mai et plus loin encore.

— * *Reinette grise. Haute-Bonté.* Grôs, applati, gris, ferme, sucré, fin, excellent. Jusqu'en juillet.

— * *Reinette grise de Granville.* Excellente qualité et qui ne gêle point dans la fruiterie : au moins a-t-elle résisté, sans précaution, au froid de l'hiver de 1788 à 1789.

— * *Pigeonnet. Cœur de Pigeon. Museau-de-Lievre.* Moyen, allongé, rouge, rayé de rouge foncé, fin, doux, agréable. Jusqu'en décembre.

— * *Pigeon. Jérusalem.* Arbre moyen, très fécond ; fruit

petit, conique, couleur de rôse changeante, fin, délicat, grenu, léger, très bon. Jusqu'en février.

POMMIER. RAMBOUR. — *franc. Grôs Rambour.* On croit qu'il vient de Rembures en Picardie. Bois fort grôs, feuilles larges, fruit très grôs : très applati, à côtes, jaûne pâle, rayé de rouge, léger, aigrelet. Bon à cuire en septembre et octobre. On le greffe sur franc pour les hautes tiges, sur Doucin et même sur Paradis pour les entonnoirs.

— *Rambour d'hiver.* Mêmes forme et couleur, plus acide, bon à cuire. Jusqu'à la fin de mars.

— * API. *Long-Bois. Pomme-Dieu. Malus apiosa.* H. P. Claudius APPIUS rapporta, dit-on, du Péloponese à Rome cet arbre moyen, très productif, à rameaux érigés et longs. On le greffe sur franc, sur Doucin ou sur Paradis, suivant qu'on en veut faire des hautes tiges, ou des éventails, ou des entonnoirs. Il aime une terre profonde, grâsse sans être humide. Son fruit est fort petit, jaûne pâle, mais d'un beau rouge vif du côté du soleil, ferme, croquant, frais ; ayant peu d'odeur et de saveur. Jusqu'en avril. — Variétés ; *Api noir*, sa peau est d'un rouge très brun. *Grôs-Api*, *Pomme-Rôse*, parce que le fruit est plus grôs et sent la rôse : moins bonne que l'Api ordinaire.

— *Court-Pendu. Capendu.* Arbre moyen, fécond. Fruit petit, conique, à queue très courte, rouge-pourpre et rouge-brun, tiqueté de fauve, aigrelet, bon jusqu'à la fin de mars.

Une nouvelle espece, appellée de *Jean-Huré*, a été vantée : ne la connaissant pas bien encore, nous nous contentons de l'annoncer.

PRUNIER, *Prunus*, du mot grec *Prounē*, qui signifie la même chose. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées*. Peut-être est-ce ici le lieu d'observer que nos meilleurs fruits, clâssés par Linné dans son Icosandrie, se trouvent aussi placés par Jussieu dans une seule et même famille. Quelques especes de Pruniers méritaient de figurer avec eux par l'excellence et l'utilité de leurs fruits. Sans doute la culture a adouci la saveur acerbe et styptique de ceux du Prunier sauvage, et a fait de quelques especes ces variétés si nombreuses répandues dans nos jardins, où l'art les assujétit à toutes les formes, quoique le Prunier se montre moins docile que la plupart de nos autres arbres fruitiers. Aussi plusieurs especes, telles que le *Damas rouge* ou *Cerisette*, la *Reine-Claude*, la *Sainte-Catherine*, etc., etc., peuvent-elles se reproduire les mêmes sans le secours de la greffe, qui cependant les améliore. En général, le Prunier est un arbre moyen

dont les racines, traçantes jusqu'à en être incommodes, poussent de touts côtés des rejetons : son tronc, droit et couvert d'une écorce raboteuse, se divise en branches longues et partagées en rameaux qu'ornent des feuilles alternes, pétiolées, ovales-lancéolées, aiguës et dentées. Souvent dès la fin de mars, l'arbre se couvre de fleurs blanches à cinq pétales et à court pétiole. Le plus grand nombre avorte, ainsi qu'il arrive à touts nos arbres fruitiers; d'autres fois, toutes ou presque toutes sont moissonnées par les gelées ou par les autres intempéries : celles qui résistent deviennent des fruits plus ou moins grôs, arrondis ou allongés selon la variété, dont la peau diversement colorée, mais lisse et mince, exsude toujours une espece de *cire* ou matiere poudreuse et blanchâtre, appellée vulgairement *fleur*. Ils sont remplis d'une pulpe aqueuse et dont la saveur varie; au milieu est un noyau souvent très dur, contenant une amande amere. Les especes et variétés du Prunier se greffent en écusson ou en fente sur des sujets de leur espece, qu'on éleve de drageons enracinés, et mieux de noyaux des Pruniers *Damas noir* (*Prunus Hungarica*, H. P.); *Cerisette*, (*Prunus acinaria*, H. P.); et de *Saint-Julien:* ce dernier est préférable.

On peut aussi greffer sur *Abricotier* et sur *Pêcher*. Les terres légeres, sâbleuses, et qui ne sont point arides, conviennent à cet arbre qui, dans les terres fortes, donne trop de bois, et non-seulement moins de fruit, mais encore beaucoup plus tard. Les expôsitions du levant ou du couchant sont celles qui lui sont le plus favorables; enfin il aime le plein-vent, et languit lorsqu'il est abrité par des murs ou dominé par des arbres. On taille le Prunier, s'il est formé soit en *entonnoir* ou en *pyramide*, soit en *espalier* ou en *contre-espalier;* et l'on se contente de débarrasser de son bois mort celui qu'on abandonne à lui-même. Cinq à six especes ont fourni plus de deux cents variétés, dont je n'indiquerai que les meilleures, en marquant encore d'un Astérisque * celles qui méritent la préférence.

PRUNIER. — *de Catalogne* ou *de Saint-Barnabé. Jaûne-Hâtive.* Arbre moyen, très productif; se met en espalier au midi. Fruit petit, allongé, jaûne, sucré, quelquefois insipide. Commencement de juillet.

— *Précoce de Tours. Prune noire hâtive.* Fruit petit, ovale, peu relevé. Mi-juillet.

— DAMAS, *P. Damascena.* H. P. Deux especes sont cultivées dans les pépinieres pour devenir des *sujets* à recevoir la greffe d'autres arbres à noyau. On doit préférer le *grôs Damas* pour la greffe du pêcher : il est reconnaissable par son bois farineux et par le cœur de sa coupe qui est blanchâtre. Le bois du *petit* est d'un brun égal; sa pousse de l'année est rougeâtre.

PRUNIER. *Damas musqué. Prune de Malte* ou *de Chypre.* Arbre moyen, originaire des environs de Damas, en Syrie. Peu fécond. Fruit petit, violet, foncé, ferme, musqué. Mi-août.

— *Damas violet.* Moyen, allongé, violet, ferme, sucré, un peu aigre. Fin d'août.

— *Damas de septembre. Prune de vacance.* Arbre vigoureux et très productif. Fruit petit, oblong, violet, foncé, relevé, agréable. Fin de septembre.

— * MONSIEUR. Arbre vigoureux, productif. Fruit grôs, rond, beau violet, fondant, peu relevé; meilleur dans les terres chaudes et légeres. Fin de juillet.

— *Monsieur-hâtif.* Semblable, mais d'un violet plus foncé. Mi-juillet.

— * *Royale de Tours. Prune-Roi.* Grand arbre assez fécond. Fruit grôs, presque rond, violet-clair et rouge-clair, fin, succulent, sucré. Fin de juillet.

— * *Prune Suisse* ou *Couetche*, *Prune-de-Monsieur tardive.* Arbre moyen. Son fruit ressemble au *Monsieur*, moins grôs, plus sucré, tardif. Depuis septembre jusqu'en novembre. Il me semble que c'est l'*Impératrice violette* de quelques Pépiniéristes, et la *Prune-Altesse* ou *Princesse* de Flandres.

— * PERDRIGON, *Prunus amygdalina*, H. P. — *Perdrigon blanc. Prune-Rognon.* Petit, longuet, blanc, fondant, très sucré, très parfumé, et excellent. Le plan venu de noyau peut ne pas être greffé. En espalier, il donne du fruit au commencement de septembre; plus tard en contre-espalier; meilleur en plein-vent.

— *Perdrigon violet.* Même forme, un peu plus grôs, mêmes qualités. Espalier au midi. Fin d'août.

— * *Perdrigon rouge.* Mêmes forme, grôsseur et qualité, d'un beau rouge presque violet. Septembre.

— REINE-CLAUDE, *Prunus Claudiana.* H. P. — *Reine-Claude vraie. Dauphine.* — A Tours, *Abricot-vert.* — A Rouen, *Verte-Bonne.* — Ailleurs, *Damas-vert.* Arbre vigoureux, grand et productif. Fruit grôs, sphérique, vert tiqueté de gris et de rouge : la plus excellente de toutes les Prunes, et à la bonté de laquelle on peut ajouter, dit-on, en greffant ce Prunier sur un sujet provenu d'un noyau de Pêche ou d'Abricot. Mûre en août. Meilleure, plus belle et plus colorée en espalier au midi, et dans tous les câs, lorsque l'on décharge l'arbre de son trop de fruit.

Nous avons, depuis peu, la *Reine-Claude violette*, presqu'aussi bonne que la précédente. C'est une variété.

— * *Petite Reine-Claude.* Inférieure en grôsseur et en qua-

lité, un peu plus tardive. Il y a une sous variété à fleurs semi-doubles.

Prunier. *Abricotée.* Grôs fruit plus long que rond, blanc-jaunâtre d'un côté, rouge de l'autre; chair jaûne, quittant le noyau, ferme, musquée, excellente. Commencement de septembre. La *Prune-Abricot* que l'on confond avec elle, est beaucoup moins bonne.

—Mirabelle, **Prunus Cereola.* H. P. Arbre petit, touffu, très fécond. Feuilles petites. Fruit petit, rond, un peu oblong, jaûne-ambré, ferme, fort sucré. Mi-août. Variété à fleurs semi doubles.

— *Grôsse-Mirabelle. Drap-d'or. Mirabelle double* ou *perlée.* Moins petite, presque ronde, jaûne, tiquetée de rouge, fondante, sucrée, délicate, très bonne. Mi-août. Les arbres poussent des touffes confuses de branchettes dont il faut les débarrasser. On doit aussi les tailler plus court.

— *Impériale violette. Prune Œuf.* Grôs fruit de la forme et quelquefois de la grôsseur d'un œuf, violet-clair, ferme, sucré, relevé, trop souvent gommeux et véreux dans les terres fortes ou froides. Fin d'août.

— *Diaprée violette.* Moyen, allongé, violet, fleuri, ferme, sucré, délicat, bon; mais souvent véreux dans les terres trop fortes. Commencement d'août.

— *Diaprée rouge. Robe-de-Sergent. Roche-Corbon.* Presque mêmes forme et grôsseur, rouge-cerise d'un côté, ferme, succulent, sucré, relevé. Commencement de septembre. Se met de préférence en espalier.

— *Impératrice blanche.* Moyen, oblong, jaûne-clair, ferme, sucré, agréable. Fin d'août.

— *Isle-Vert.* Grôs, allongé, bon en confiture. Commencement de septembre.

— * Sainte-Catherine, *Prunus Cerea.* H. P. Fruit abondant, moyen, allongé, jaûne, sucré, très bon quand l'arbre est en espalier au midi. En plein-vent il vaut moins et est souvent abattu par le vent. Septembre et octobre.

V.

VIGNE, *Vitis.* Genre de la Pentandrie-Monogynie, et qui a donné son nom à la famille des *Vignes* de Jussieu : Tournefort le comptait encore au nombre des *Rôsacées.* Je ne dois parler ici que de la Vigne cultivée, *Vitis vinifera;* Lin., dont le fruit exprimé donne cette liqueur fermentée, connue sous le nom de Vin. Ce vin s'est trouvé d'un goût trop général pour qu'on n'ait pas cherché à se procurer la plante qui le fournissait : aussi l'Histoire nous apprend-elle que les

Phéniciens la transporterent d'Asie en Grece, d'où elle s'est répandue de proche en proche jusqu'en France, où elle fait depuis plusieurs siecles la richesse de certains cantons. La culture et les divers climats en ont fait des variétés infinies. Quelles qu'elles soient, ce sont toujours des arbrisseaux à tige tortueuse, d'un bois très dur et couvert d'une écorce peu tenace. Elles poussent aussi des rameaux sarmenteux, longs, noueux, striés, garnis de feuilles alternes, souvent oppôsées à des vrilles au moyen desquelles ils s'accrochent aux corps environnants. Ces feuilles, grandes, palmées à plusieurs lobes souvent dentés, sont portées par un pétiole long et ferme. Les fleurs, qui s'épanouissent en mai, sont très petites, herbacées, odorantes, dispôsées en grappes compôsées : elles consistent en cinq pétales à peine visibles, en cinq étamines et un style. Lorsque des temps contraires ne les font point *couler*, c'est-à-dire avorter, elles deviennent des baies plus ou moins grôsses, plus ou moins serrées sur la grappe, d'un vert blanchâtre ou d'un rouge plus ou moins foncé, pleines d'un jus d'abord très acerbe, mais que la maturité rend doux et sucré ; il est quelquefois parfumé. Dans cet état, le raisin se met sur les tables ou s'exprime pour faire du Vin. Il mûrit plus ou moins vîte selon la variété, le climat ou l'expôsition, et se conserve, moyennant quelques soins, au-delà de six mois.

La Vigne, en général, se plaît dans les terreins montueux et pierreux, aux expôsitions chaudes du levant et du midi : ses racines aiment à pénétrer dans les fentes de rochers. Sans culture elle rapporte beaucoup moins, mais elle vit des siecles, et son tronc peut acquérir un volume prodigieux : la culture la féconde en abrégeant sa vie. On la propage de provins, c'est-à-dire de couchages faits en automne ; et au printemps, par des crossettes qui ne sont que des boutures : elles se font très bien avec du jeune bois garni de cinq à six ieux, et au bout duquel on laisse environ un pouce de vieux. Après les avoir fait tremper dans l'eau jusqu'à ce que les mamelons qui doivent donner les racines commencent à se montrer, on les enterre jusqu'à l'avant-dernier œil : il est bon, si le printemps est sec, de les arrôser de temps en temps. Dès la fin de février on commence à tailler les Vignes de treille expôsées au midi ; les autres se taillent plus tard. Chaque climat, ou pour mieux dire, chaque pays a sa regle pour l'époque et pour la maniere ; mais par-tout l'on est d'accord d'ébourgeonner souvent, (excepté dans le temps de la fleuraison) de palisser, d'effeuiller, enfin de sarcler, biner et labourer. Ceux qui desirent de plus grands détails, peuvent consulter l'*Ecole du Jardin fruitier* de M. DE LA BRETONNERIE, qui se vend

chez AUDOT, Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 51. Il nous suffira de dire que l'expérience n'a que trop bien prouvé combien le fumage altere la qualité du Vin. Les moins nuisibles de tous les fumiers, sont les gazons et les marcs de Raisin consommés, ou des cîmes de buis laissées au milieu des chemins jusqu'à ce que le *trépis* des bêtes de somme et l'humidité les aient brisées et pourries : c'est ainsi qu'on en use en Languedoc. Ailleurs, celui qui préfere la quantité du Vin à la qualité, fume ses vignes touts les trois ou quatre ans, mieux avec des fumiers de poules ou de pigeons qu'avec les fumiers de vache ou de cheval. Ce dernier convient aux terres fortes et froides; on se sert de celui de vache pour les terres plus chaudes ou plus légeres; mais *il vaut mieux*, comme le dit OLIVIER DE SERRES, *manquer au fumer qu'au labourer.* Je vais indiquer les meilleures especes et variétés de Raisins de treille.

VIGNE. *Raisin précoce de la Magdeleine.* MAURILLON *hâtif.* (*Vitis vinifera præcox.* JUS.) Petite grappe, très petit grain violet-noir, de peu de goût, et dont le seul mérite est la précocité. On le place au midi.

— CHASSELAS. — *Doré. Bar-sur-Aube. Raisin de Champagne.* Grande grappe, grôs grain rond, jaûne d'ambre, fondant, doux, sucré, très bon. Le placer au levant. Il a une variété rouge.

— *Chasselas musqué.* Un peu moins grôs et plus tardif, vert, sucré, relevé de musc.

— *Ciouta. Raisin d'Autriche.* (*Vitis laciniosa.*) Variété du Chasselas; feuilles finement découpées ou laciniées; grappes et grains plus petits; bon. Il a une variété *à feuilles de Persil.*

— *Verdal.* Celui-ci est peut-être le meilleur et le plus sucré des Raisins de dessert; mais comme il vient de Languedoc, il lui faut des années bien chaudes pour mûrir dans le climat de Paris. Ses grappes sont belles, à très grôs grains verts, ayant la peau mince, et contenant un ou deux pepins. On doit indispensablement le mettre dans les meilleures expôsitions, et toujours en treille. S'il était placé près d'une serre-chaude, on pourrait y en faire pâsser quelques branches qui fleuriraient de bonne heure : le soleil de juillet et d'août acheverait d'en mûrir les grains.

— MUSCAT. *Vitis apiana.* PLIN. — *Blanc* ou *de Frontignan.* Grôsse grappe très longue, conique; grains très serrés; peau blanche, croquante; eau sucrée et musquée.

— *Muscat rouge.* Grain moins serré, moins grôs, rouge vif, musqué, moins bon; mûrit mieux que le blanc. Le Muscat violet et le noir sont inférieurs en bonté.

VIGNE. *Muscât d'Alexandrie. Pâsse-Longue musquée.* Peu de grains à la grappe, ovales, jaûnes, musqués et très bons ; mûrit rarement. Les Muscats doivent se tailler plus longs que les autres Vignes, et être mis au midi, en treilles. Il est bon aussi d'éclaircir les grappes avec des ciseaux pour aider la maturité, qui n'est parfaite qu'autant qu'elles sont élevées d'au moins quatre à cinq pieds au-dessus de terre.

— *Cornichon blanc.* Peu de grains, très longs, renflés par le milieu, blancs, doux, sucrés, très bons ; mûrit rarement. *Corn. violet ;* mûrit encore plus rarement. On met ces Raisins au midi.

— CORINTHE *blanc.* Petite grappe allongée, très garnie de fort petits grains ronds, jaûnes, succulents, sucrés.

VERJUS. *Bourdelas. Bordelais.* En Languedoc, *Agyras.* Très grôsse grappe bien garnie de fort grôs grains oblongs, ou jaûnes pâles, ou noirs, ou rouges, suivant la variété, pleins d'une eau agréable dans leur maturité. Le verjus doit se tailler long : comme on ne le mange guere et qu'il ne s'emploie pas mûr, on le place ordinairement au couchant et même au nord.

CHAPITRE SECOND.

Du Jardin à fleurs.

SECTION PREMIERE.

Des Oignons et des Plantes bulbeuses à fleurs ; des Griffes et Pattes.

AGAPANTHE, *Agapanthus.* (Hexandrie-Monogynie de LINNÉ, famille des *Liliacées* de JUSSIEU.) Deux especes constituent ce genre dont les fleurs ont paru si belles qu'on lui a compôsé des deux mots grecs *agapaeīn*, chérir, baiser, réjouir, préférer, et *anthos*, fleur, un nom qu'on peut rendre par *fleur aimable*, *fleur à préférer*, etc. Je ne parlerai que de l'AGAPANTHE OMBELLIFERE, Tubéreuse bleue, *Agapanthus umbelliferus*, L'HÉR., ainsi surnommé, parce que ses fleurs sont dispôsées en *ombelle.* Linné l'appellait *Crinum Africanum.* C'est une plante superbe qu'on trouve en Ethiopie et au Cap. Sa racine n'est pas, à proprement parler, bulbeuse, mais consiste en une partie tubéreuse intermédiaire entre les racines

et les feuilles. Celles-ci sont très longues, larges d'environ un pouce, linéaires, planes, et d'abord droites; mais elles s'ouvrent et finissent par être couchées à terre à mesure que se montre et croît la tige, qui acquiert plus de deux pieds de haut, est lisse, verte, un peu comprimée, et se termine par une *ombelle* d'une vingtaine de jolies fleurs *bleues*, inodores, de la forme et du volume de celles de la *Tubéreuse*. De chaque côté de la tige s'éleve un bouton qui doit se développer en feuilles au printemps suivant : on peut éclater la racine entre ces deux boutons; ou bien on se contente d'en séparer les caïeux et l'on replante de suite. Cependant la racine, si les feuilles sont desséchées, peut être gardée à sec pendant l'hiver, dans un endroit à l'abri de la moindre gelée, pour n'être remise qu'au mois de février ou mars dans un pôt rempli d'un mélange de deux tiers de terre à oranger et d'un tiers de terre de bruyere, et qu'il faut alors placer sur couche chaude et sous châssis. Bien conduite, peu arrôsée, et expôsée à l'air autant que la température le permet, cette belle plante donnera ses fleurs en juillet. On doit la laisser dans son pôt pendant deux ou trois ans, afin qu'elle forme des caïeux : ce moyen de la multiplier, tout long qu'il soit, attendu que les caïeux sont lents à se former, est encore plus expéditif que celui des graines, dont on n'obtient fleurs qu'au bout de cinq ans. M. BICQUELIN a essayé l'Agapanthe en pleine terre; elle y a perdu ses feuilles, mais n'a point gelé au moyen d'une couverture de litiere pendant les très grands froids. DE CANDOLLE et REDOUTÉ ont décrit et représenté l'Agapanthe page et planche 6 de leurs *Liliacées ;* elle a une variété en tout plus petite.

AIL, *Allium*. (Hexandrie-Monogynie de LINNÉ, famille des *Liliacées* de JUSSIEU.) Ayant parlé en son lieu de l'Ail potager, il me reste à citer quelques especes dont les fleurs peuvent intéresser par leur couleur ou par l'effet de leur nombre et de leur dispôsition, ou enfin par une odeur suave.

1. AIL DES VIGNES, *Allium vineale*. LIN. On le trouve en France, dans les haies, et sur-tout dans les *vignes* : ses feuilles sont cylindriques; ses fleurs paraissent en juillet, sont rougeâtres, et ont des étamines alternativement simples et à trois pointes : leur ombelle porte aussi des bulbes, qui souvent poussent avant d'être détachées de la plante mere et lui donnent un aspect singulier.

2. AIL A TÊTE SPHÉRIQUE, *Allium sphærocephalum*. LIN. Il a des feuilles cylindriques : au sommet de la tige se montre en juillet une *tête sphérique* et serrée, formée par un grand

nombre de fleurs d'un pourpre foncé. On trouve cette espece dans les lieux stériles, pierreux et montagneux de l'Europe.

3. Ail a feuilles en carene, *Allium carinatum.* Lin. Ses fleurs paraissent en juin et sont purpurines, en ombelle lâche, sur des pédoncules presque violets. Cette espece donne aussi des bulbes, et croît dans les champs et les vignes des Départemens méridionaux de la France; dans l'Allemagne, dans la Suisse, etc. Ses feuilles sont cylindriques.

4. Ail rameux, *Allium ramosum.* Lin. Ses feuilles sont planes, et ses fleurs sont purpurines et dispôsées en une ombelle globuleuse et lâche. Il est de Sibérie.

5. Ail rôse, *Allium roseum.* Lin. (Red. lil. 213. Curt. 978.) Magnol est le premier qui ait fait connaître et figurer cet Ail que l'on trouve dans les lieux pierreux de la Provence et du Languedoc. Ses feuilles sont planes: ses fleurs, qui paraissent en juin, sont inodores, grandes, belles, de couleur de rôse plus ou moins foncée, et dispôsées en ombelle. Les pétales sont lisses, luisans, et traversés par une ligne pourpre. Pleine-terre.

6. Ail penché, *Allium nutans.* Lin. Cette plante croît spontanément en Sibérie: ses feuilles sont planes, et sa tige nue porte une tête *penchée* avant l'épanouissement des fleurs. Celles-ci se voient en juillet, sont d'un blanc-rôsé et dispôsées en une ombelle sphérique. Pleine-terre.

7. Ail des Sables, *Allium arenarium.* Lin. (*Fl. Dan.* 290.) Il nous vient de la Hongrie et de l'Autriche où il croît naturellement dans les *sâbles.* Ses feuilles sont planes: son ombelle porte à la-fois des bulbes d'un vert foncé et des fleurs purpurines. On les voit en juin.

8. Ail pétiolé, *Allium ursinum.* Lin. *Allium petiolatum.* Lamarck. Celui-ci se fait remarquer par des feuilles larges et *pétiolées*, d'un vert très beau et sur lequel se détache en mai le blanc de lait de ses fleurs. Sa hampe est nue et à trois angles: elle est de France, et se trouve dans les lieux ombragés. — Pleine-terre.

9. Ail Moly *ou* doré, *Allium Moly.* Lin. *Allium aureum.* Lamarck. (Red. Lil. 97.) Ses fleurs en ombelle, et qui paraissent en juin, sont d'un très beau jaûne *doré*, grandes, et ouvertes en étoiles. Il croît dans les Pyrénées, en Languedoc et en Autriche. Il a une variété à fleurs blanches. L'un et l'autre ont les feuilles planes, la tige nue et cylindrique.

10. Ail a grandes fleurs, *Allium grandiflorum.* Lamarck, *narcissiflorum.* Wild. Les fleurs de cette espece sont

grandes et blanchâtres. On la trouve dans le Dauphiné, où elle fleurit en juin.

11. AIL A FLEURS DE LIS, *Allium liliiflorum.* Je laisse à cet Ail d'Afrique, et dont les fleurs n'ont rien de commun avec celles du Lis que la blancheur, le nom que lui ont donné les Jardiniers. Il est nouveau dans nos collections, où on le conserve l'hiver en serre tempérée. Avant le printemps, il montre sa belle tête de fleurs blanches. Ses feuilles sont larges, planes, engaînantes. Je l'ai fait figurer dans l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR.

12. AIL A ODEUR DE VANILLE, *Allium fragrans.* VENT. J. de Cels. 26. (RED. Lil. 68.) Originaire d'Afrique, il demande une expôsition chaude pendant l'été, et à être abrité du moindre froid pendant l'hiver. Sa bulbe, arrondie et entourée de caïeux, pousse des feuilles radicales, longues, planes, en épée, engaînant la bâse des tiges qui paraissent l'une après l'autre, sont cylindriques et se terminent par une espece d'ombelle de fleurs, rôsées en dehors, blanches rayées de pourpre en dedans, et sentant la vanille. On les voit au mois de mai à juin : ses graines sont mûres en septembre. Je sais qu'en grec *aglidion* signifie ail : les Latins en ont fait leur nom *Allium.*

Les Aulx, en général, ne sont point difficiles sur le terrein; mais, comme touts les oignons, ils n'aiment point le fumier. On les multiplie de leurs graines qu'on seme en mars : plus facilement par les caïeux qu'ils produisent touts, ou par les bulbes que donnent quelques-uns. On met ces bulbes et ces caïeux en terre en septembre ou octobre, à quatre ou cinq pouces de distance et à trois de profondeur. S'il survenait quelques fortes gelées en mars, il serait bon de rentrer en orangerie ou de couvrir de paille seche les especes originaires des provinces méridionales, * pour lesquelles il faut encore choisir l'expôsition.

ALBUCA. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées.*) Ce nom, dérivé d'*albus*, blanc, était donné par les anciens à l'*Asphodele blanc.* Les modernes l'ont transporté à

* Ces especes, ainsi que presque toutes les plantes décrites dans le *Bon-Jardinier*, se trouvent dans le commerce : on peut encore se les procurer dans leur pays natal, au moyen des correspondances que l'on a par soi ou par ses amis. En les demandant, il faut préférer de les désigner par leurs noms latins génériques et spécifiques; c'est le seul moyen d'obtenir l'espece même qu'on desire. Il est rare qu'il ne se trouve pas dans l'endroit ou dans ses environs, une personne instruite à laquelle pourra s'adresser celui qu'on aura chargé de la commission.

un genre de plantes bulbeuses dont la premiere espece connue semble avoir été l'ALBUCA BLANCHE, *Albuca alba.* LAMARCK. Du milieu de quelques feuilles radicales, longues, étroites et en forme de gouttiere, sort une tige de trois ou quatre pieds, qui porte à son sômmet un épi de fleurs à six pétales blancs rayés de vert; les trois extérieurs sont ouverts et les intérieurs connivents. Elle fleurit en septembre ou octobre.

1. ALBUCA JAUNE, *Albuca lutea.* LAMARCK. *major.* LIN. (RED. Lil. 69. *JACQ. ic. rar.* 443.) Elle pousse des feuilles étroites, presque plates, du milieu desquelles il sort, vers le mois de mai, une tige d'un à deux pieds, chargée, depuis son milieu, de fleurs verdâtres, bordées de jaûne, dispôsées en épi lâche. Je crois que c'est cet *Albuca* que CORNUTI appelle *Ornithogalum luteo-virens Indicum*, et qu'il dit avoir fleuri dans le jardin de ROBIN en septembre 1633.

3. ALBUCA JAUNATRE *ou* PETIT, *Albuca minor.* LIN. (RED. Lil. 21.) Elle n'est peut-être qu'une variété de la précédente, à laquelle elle ressemble en tout, mais sous un plus petit module. Toutes ces plantes, aussi-bien que les especes que nous omettons, doivent être mises dans des pôts, en terre légere, douce et franche, mieux en terre de bruyere sâbleuse. * Elles se multiplient de caïeux qu'on sépare lors-

---

* L'usage de la TERRE DE BRUYERE, est dû à feu M. LE MONNIER, et l'on peut dire que depuis ce temps la culture a fait de grands progrés. En effet, seule convenable à l'entretien de certaines plantes, dont les racines ligneuses et câssantes ont des chevelus rares, noirâtres, minces, délicats, et qui n'aiment point rencontrer d'obstacles, cette terre a la propriété de conserver l'humidité, et de se laisser pénétrer par les gaz aériformes et autres influences atmosphériques qui contribuent si efficacement à la végétation. Il faut souvent l'employer plutôt pure que mélangée, et pour lui conserver sa pureté, on ne doit pas souffrir qu'elle ait de contact avec d'autres terres. Il sera donc utile de creuser des fôsses plus ou moins profondes (suivant les plantes qu'on veut cultiver); de les établir en auge, et d'en garnir le fond et les parois de planches, mieux d'un mur de pierres pôsées à sec; ou simplement d'enduire ce fond et les parois de 4 pouces d'épais d'un mortier d'argile jaûne et grâsse, mêlée de paille neuve hachée: d'autres garnissent le fonds d'une épaisseur de 3 pouces de mâchefer un peu pile, dont l'effet sera d'empêcher les *Lombrics* ou vers-de-terre de pénétrer. On repâsse cet enduit pour en boucher les fentes, et lorsqu'il est assez sec, on jette au fond les racines et les branchages trouvés dans la terre de bruyere; puis on fait un lit de tourbe, et l'on remplit le creux de terre de bruyere, la plus anciennement gardée qu'il aura été possible, pâssée et épierrée à la claie. Lorsqu'elle sera affaissée, vous y planterez les Andromedes, Aireilles, Azalées, *Rhododendron*, *Magnolia*, *Clethra*, *Hortensia*, *Kalmia*, *Ledum*, Bruyeres, *Rhodora*, Calycanthes, etc., parmi lesquels vous pourrez entremêler des plantes bulbeuses, comme Oignons à fleurs de plusieurs sortes, Martagons du Canada, Lis St. Bruno, *Orchis*, Muguet et Sceau-de-Salomon à fleurs doubles, etc. Enfin, vous aurez une plate-bande charmante,

qu'ils sont assez forts, et quand les feuilles de la plante sont desséchées. C'est aussi le moment de rafraîchir les racines et de changer la terre. Etant toutes du Cap, où on les rencontre dans les sâbles déserts sur le bord des eaux, il faut les garantir du moindre froid et les serrer au moins en bonne orangerie. Il faut encore les arrôser fréquemment pendant la fleuraison, rarement pendant le temps du repos.

ALETRIS. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*, jadis compôsé d'au moins dix plantes, et réduit aujourd'hui à trois, dont le caractere distinctif est d'avoir une capsule à trois loges. De ces trois plantes l'*Aletris fragrans* mérite le mieux place dans les serres de l'Amateur Fleuriste. Les *Aletris Capensis* et *sarmentosa* ayant des capsules membraneuses et aîlées ont depuis constitué le genre VELTHEIMIA comme on a fait le genre SANSEVIERA des *Aletris Guineensis* et *Zeylanica*, parce qu'au lieu de capsules elles produisent des baies. Enfin GAWLER a donné aux *Aletris Uvaria*, *media* et *pumila* le nom de TRITOMA, c'est-à-dire, qui coupe de trois côtés: effectivement leurs feuilles ont trois angles tranchants. (*Voyez* touts ces noms à la Table.) *Aletris* étant un mot grec qui signifie Meûniere, il est à présumer que la premiere espece qui ait été connue est L'ALETRIS FARINEUSE, *Aletris farinosa*, surnommée ainsi de ce que ses fleurs sont blanches, et de plus couvertes d'un duvet qui les fait paroître *farineuses*. C'est une plante assez jolie, originaire de Virginie et autres parties du nord de l'Amérique, et qui cependant a besoin d'être protégée contre nos grands froids; on la tient donc sous le châssis pendant l'hiver. Du milieu des feuilles dispôsées en étoile, d'inégale grandeur, canaliculées, terminées en pointe, s'éleve une tige d'un pied et demi, striée, brune et couverte de poussiere, terminée en juin par un épi simple de fleurs petites, tubulées en grelot, rugueuses, blanches, à six divisions peu fendues,

---

si vous la bordez de *Gentiana acaulis*, *Gaultheria procumbens*, Épigée rampante, Lauréole odorante, etc. L'enduit d'argile grâsse est à préférer à celui de terre glaise, au fond duquel se conserveraient les eaux de pluie et d'arrôsement, qui feraient pourrir les racines. ON OBSERVE que le *Terreau de feuilles* bien consommé est encore excellent; quoiqu'il soit moins substantiel, on peut cependant l'employer à défaut de terre de bruyere, qui n'est qu'un sâble fin chargé de décompôsitions végétales, (racines et bois principalement.) Cette observation me paraît d'autant plus à propos que beaucoup de personnes abusent aujourd'hui de la terre de bruyere en l'employant pour la moindre culture; cet excès la rend plus difficile à trouver, et la renchérit beaucoup. Au surplus ces terres, qu'on doit avoir soin de ne pas laisser dessécher, parce qu'elles reprennent difficilement l'humidité, ne se labourent point, au moins profondément: on se contente d'en arracher les mauvaises herbes et de sarcler.

ouvertes, même réfléchies et marquées d'une ligne rouge de brique, qui est la couleur des antheres.

ALSTROEMERE, *Alstroëmeria.* Genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*, dédié par LINNÉ à son ami ALSTROEMER, Botaniste suédois, qui lui envoya d'Espagne l'ALSTROEMERE à fleurs tachetées, *ou* PÉLÉGRINE et Lis-des-Incas; *Alstroëmeria Pelegrina.* LIN. (RED. Lil. 46. *H. Vind* 50. Vél. du Mus.) Cette très jolie plante trouvée par le Pere FEUILLÉE au nord d'une montagne des environs de Lima au Pérou, est appellée *Pelegrina* en Espagne, où l'on est assez poli pour désigner par le même adjectif ce qui est beau et ce qui est étranger. Sa racine, assez semblable à une griffe d'asperge, pousse plusieurs tiges de plus d'un pied, (et qui ont besoin de tuteurs), garnies dans leur longueur de feuilles oppôsées en croix, si rapprochées qu'on les croirait verticillées. Elles sont sessiles, lancéolées-aiguës, recourbées vers la pointe, luisantes, un peu épaisses, ce qui n'empêche pas la trop grande ardeur du soleil de les dessécher facilement. En juillet, au plus tard, chacune de ses tiges est terminée par trois ou quatre jolies fleurs à six pétales ouverts, inégaux, dont trois aigus et trois échancrés avec un appendice verdâtre, touts blancs, rayés et lavés de rôse foncé; les deux supérieurs marqués à leur bâse d'une tache jaûne, longue, pointillée de pourpre. Ces jolies fleurs dureront plus de quinze jours, si l'on met un peu à l'ombre la plante, qu'on ne doit jamais expôser à un très grand soleil, et qu'il faut tenir en terre de bruyere, ou simplement en bonne terre légere mêlée avec celle d'oranger, et en pôts, pour pouvoir la garantir des moindres gelées, et aussi la porter à l'air toutes les fois que le temps sera doux. Comme elle végete presque continuellement, elle a besoin de jour dans la serre tempérée. On multiplie le *Lis des Incas* par ses graines et par la séparation de ses racines: on seme en pôts dans une terre substantielle, mais légere, soit au printemps, soit en automne. Le jeune plant repiqué avec précaution et bien soigné fleurit souvent dès la deuxieme année. Quant à la séparation des racines, on ne la doit faire que touts les trois ans au plus, en septembre; cette opération est douteuse dans son succès, puisque souvent elle fait périr la plante, d'un autre côté sujette à fondre, et à être mangée par les limaçons, aussi-bien que par les souris qui en sont très friandes, et vont chercher sa racine jusqu'au fond du pôt. Il ne lui faut pas trop d'arrôsement.

2. ALSTROEMERE à fleurs rayées. *Alstroëmeria Ligtu.* LIN. (Vél. du Mus. RED. Lil. 40.) Celle-ci, encore originaire du

Pérou, où on l'appelle *Ligtu*, et trouvée encore par FEUILLÉE sur les bords des rivieres au Chili, est plus petite que la précédente; mais aussi c'est une miniature extrêmement jolie. Ses racines compôsées de tubercules grôs et mousses par le bâs, amincis presqu'en fil et réunis par le haut, poussent pendant l'hiver plusieurs tiges plus ou moins lavées de rouge. Les feuilles, petites, étroites, aiguës et appliquées, garnissent la tige jusqu'à la sommité où elles deviennent plus larges et forment une rôsette : ces feuilles supérieures sont étroites et linéaires, s'il doit y avoir des fleurs. Les fleurs au nombre de trois ou quatre, et dispôsées en espece d'ombelle, s'épanouissent en mars, quelquefois plutôt, et répandent une odeur suave. Elles sont pédiculées, à six pétales inégaux, dont les trois supérieurs, grands et allongés; celui du milieu plus pointu, presqu'entierement du plus joli rôse foncé : les deux latéraux plus étroits, et du même rôse seulement dans leur moitié supérieure; l'autre moitié et les onglets, qui sont longs et étroits, étant blancs ponctués de rouge. Les trois pétales inférieurs sont plus petits, et celui du milieu a encore de moindres proportions : touts les trois sont du même rôse vif. Filets longs, pourpres et courbés; antheres jaûnes; style pourpre et trifide. Cette Alstroëmere souffre mieux que la précédente la séparation de ses racines; du reste même culture, mais en serre chaude.

AMARYLLIS. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Narcissoïdes.*) Nom dérivé du verbe grec *Amaryssō*, qui signifie je brille : en effet, toutes les especes de ce genre nombreux ont de fort belles fleurs. Je citerai les plus marquantes et les plus connues.

1. AMARYLLIS JAUNE, *Amaryllis lutea.* LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 36. RED. Lil. 148.) Elle est aussi appellée assez improprement *Lis Narcisse* et *Narcisse d'Automne.* C'est un Oignon de moyenne grôsseur et un peu allongé, croissant dans les endroits humides de différentes parties de l'Europe, comme l'Espagne, l'Italie, la Thrace (aujourd'hui la Romanie en Turquie). On doit le planter en juillet ou août : en septembre, il jette quelques feuilles étroites, longues de huit à neuf pouces, du milieu desquelles s'éleve une tige (rarement deux), comprimée, de cinq à six pouces, terminée à la fin de septembre ou au mois d'octobre, et quelquefois même de novembre, par une spathe simple, membraneuse, d'où sort une fleur d'un jaûne assez éclatant, formée en entonnoir à six divisions égales. On le met en bordure; on en peut faire aussi de petits massifs : il réussit à toute expôsition (mieux à celle du soleil) et dans

toutes

toutes sortes de terre (excepté les fortes et compactes, reconnues pour être contraires aux oignons.) On peut l'y laisser plusieurs années; il y formera des caïeux qui serviront à le multiplier. C'est en mai ou juin qu'on le releve lorsque les feuilles sont pâssées. Il ne craint point la gelée.

2 3. AMARYLLIS ONDULÉE, *Amaryllis undulata.* LIN. HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 30. (RED. Lil. 115. *H. Vind.* 3, 13.) Celle-ci, venue du Cap èn 1777, doit être gardée pendant l'hiver à l'abri de toute gelée. Sa bulbe ovale et rousse au dehors, pousse des feuilles radicales, peu nombreuses, plus étroites que celles de la précédente, à côté desquelles sort une tige (et quelquefois deux) garnie à son sommet d'une ombelle d'environ douze fleurs petites, mais jolies, dont les pétales lavés de gris-de-lin sont assez longs et ondulés. Cette plante fleurit en septembre et octobre; il faut la mettre dans un pôt rempli de terre de bruyere, arrôsée modérément, et la tenir à l'expôsition du soleil, ou simplement sous le châssis des *Ixias*. On la multiplie par ses caïeux, qu'on sépare lorsque les feuilles sont séchées. *L'Amaryllis humilis* ou *crispa*, HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 32, aussi originaire du Cap, lui ressemble assez pour être confondue avec elle au premier coup-d'œil. Sa tige est presque latérale, ses fleurs sont inodores, plus grandes, de couleur plus foncée, à pétales recourbés et moins ondulés, etc. Même culture.

4. AMARYLLIS DE VIRGINIE, *Amaryllis Atamasco.* (CATESB. *app.* 12. RED. Lil. 31.) Aussi fréquente dans les prés de la Virginie et de la Caroline que certains *Orchis* dans les nôtres. Cette jolie plante pousse, chaque année, de son Oignon arrondi et brun, sept à huit feuilles étroites, longues, semblables à celles de nos Narcisses. En juillet, chaque tige nue et haute de huit à neuf pouces, donne une fleur assez grande, fort belle, évâsée en entonnoir, blanche teintée de rôse. Mettre la plante en terre de bruyere tenue fraîche et à un moyen soleil. On la multiplie par ses caïeux.

5. AMARYLLIS *ou* LIS DE GERNESEY, *Amaryllis Sarniensis.* LIN. (RED. Lil. 33.) Très belle plante originaire du Japon, où THUNBERG l'a rencontrée sur les montagnes près de Nagasaki. On la connaît depuis long-temps en Europe, puisque *Jean* MORIN nous dit qu'elle a fleuri dans son jardin au mois d'octobre 1634. Quelques années après, vers le milieu de l'avant-dernier siecle, elle devint plus commune par l'événement du naufrage que fit sur les côtes de Gernesey, un vaisseau anglais ou hollandais revenant du Japon et rapportant une certaine quantité d'Oignons de cette belle *Amaryllis.*

Echoués sur les sâbles de la côte, le vent et les vagues les y enterrerent ; ils y fleurirent, et l'on s'empressa de les transporter dans les Jardins, où ils réussirent en plein air, et si bien qu'ils sont devenus une branche de commerce pour cette île, et que la plante en a pris le nom de GRENESIENNE. C'est de Gernesey qu'on la fait venir touts les ans depuis juin jusqu'au commencement de septembre. Il faut avoir soin de demander qu'elle marque fleur ; ce que l'on voit si l'Oignon assez grôs, arrondi, allongé, et alors dépourvu de feuilles, laisse paraître un petit bouton, qui bientôt s'eleve en une tige de douze à quatorze pouces, et se termine en octobre par un bouquet de fleurs charmantes, semblable pour la forme et les dimensions à celle de la Tubéreuse ; mais d'un rouge cerise, et paraissant au soleil parsemées de points d'or. Si l'Oignon ne doit pas fleurir, il montre d'abord ses feuilles, qui autrement viennent pendant la fleuraison, et à côté de la tige. Elles ressemblent à celles du Narcisse, et tombent en juin. Presque touts les Oignons tirés de Gernesey donnent leurs fleurs peu de temps après leur arrivée ; mais il ne faut pas compter sur la seconde année. Cette belle plante ne fleurissant guere qu'une fois en trois ans, et toujours difficilement chez nous, on a dit que l'Oignon principal et les caïeux qu'il donne en abondance, étaient rébelles à notre maniere de les cultiver : on réussira cependant si l'on a grand soin de ne laisser blesser la tige ni les feuilles en aucune maniere et sur tout par la gelée. Quant à ce qui est des caïeux, qu'ils soient bien soignés et ils pourront fleurir la troisieme année de leur séparation : J'en ai vu l'exemple chez M. BICQUELIN. Au reste, dès qu'on a reçu les Oignons, on les met dans des pôts séparés pleins de terre maigre et mieux de bruyere ; on leur donne un moyen arrôsement, et on les expôse au soleil avec le soin de les rentrer pour la nuit, chaque fois qu'on craint qu'elle ne soit fraîche ou qu'il n'y ait gelée blanche. Quand la fleur est près de se développer, on n'expôse plus la plante au soleil : en la mettant alors dans un appartement, on y en jouira pendant près d'un mois. Si l'on garde l'Oignon, il faut l'abriter du moindre froid, et ne plus lui donner d'eau durant l'hiver. Je crois qu'il serait très bien sous le châssis des *Ixias*, car il fait beaucoup mieux en pleine terre qu'en pôt. On en connaît une variété originaire du Cap ; mais moins recommandable parce que ses fleurs ne sont que rôsées.

6. AMARYLLIS A FLEURS EN CROIX. Croix de Saint-Jacques de Calatrava. Lis Saint-Jacques. *Amaryllis formosissima*. LIN. HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. — (RED. Lil. 4. — Vél. du Mus.) Envoyée du Mexique au Docteur

Espagnol Tovar, chez lequel elle fleurit en 1594, et qui l'appela *Jacobæum* parce que ses pétales figurent par leur dispôsition les épées rouges brodées sur les habits des Chevaliers de St.-Jacques. Son oignon est de médiocre grôsseur : on le plante au plutôt en avril, au plus tard en juillet (suivant le temps où l'on veut en avoir la fleur), dans un pôt rempli de terre ordinaire non fumée, mêlée avec partie égale de terre de bruyere. Dans la premiere saison, on dispôse cet Oignon à fleurir, en plaçant son pôt dans une couche encore chaude. Bientôt il pousse quelques feuilles, planes, linéaires, qui deviennent fort longues; à leur côté, on voit paraître une petite pointe rouge qui s'éleve insensiblement et devient une tige d'environ un pied, comprimée, terminée par une *spathe* (enveloppe membraneuse particuliere à certains Oignons), contenant quelquefois deux fleurs, le plus souvent une seule, grande, bien ouverte, inodore, à six divisions dont trois inclinées et trois redressées. Elles sont d'une superbe couleur écarlate foncée, veloutée et parsemée de points d'or qui brillent au soleil. Il ne faut pas les y laisser, si l'on ne veut pas qu'elles se fanent promptement : retirées dans l'appartement à l'ombre, elles pourront durer sept à huit jours. Lorsque la plante est défleurie, on la remet au soleil, et on lui continue les légers arrôsements qu'on a dû lui donner avant sa fleuraison. Si les feuilles n'étaient pas encore desséchées en septembre, comme cela arrive souvent, on mettrait le pôt dans l'orangerie ou bien on l'expôserait au soleil sans lui donner d'eau. Au printemps, on retire l'Oignon de terre, on le nétoie, on en sépare les caïeux; on le garde sechement à l'abri de tout froid, et on le met quand on veut dans de la terre nouvelle. Il réussit très bien chez moi dans les châssis des *Ixias*, où il fleurit en juillet. Je ne le leve que pour séparer les caïeux : en pôt, il n'en donne jamais si abondamment. Ces caïeux sont l'unique moyen de le multiplier : ils ne fleurissent qu'au bout de quatre à cinq ans. On les conduit de même, et on les garantit sur-tout de la moindre gelée à laquelle cet Oignon est très sensible. Pour être certain d'avoir des fleurs, il est bon d'avoir au moins une douzaine de cette espece d'Amaryllis. Quelques personnes la font fleurir deux fois dans une année. Cette double production altere l'Oignon, qu'il faut priver d'eau aussi-tôt qu'il est défleuri pour le faire sécher, et qu'on remet quelques mois après sur couche et sous châssis.

7. Amaryllis dorée. Lis jaûne doré, *Amaryllis aurea*. Herbier général de l'Amateur, n°. 40. (L'Hér. *Sert. Ang.* 15. *H. Sch.* 73. Red. Lil. 61.) Très belle plante, envoyée de la Chine en Angleterre par le Docteur Riddle en 1777, et qu'à toute force on peut garder pendant l'hiver

en serre tempérée, mais qu'on tient toute l'année dans la tannée de la serre chaude, pour la faire plus sûrement fleurir. Son Oignon assez grôs, presque rond et brun, pousse une tige à peu-près cylindrique, grôsse, longue d'environ deux pieds, se tordant une fois, terminée en juillet ou août par une *spathe* contenant huit à dix fleurs dispôsées en ombelle, à six divisions profondes, étroites, longues de plus de deux pouces, ondulées, réfléchies à leur extrémité, d'un beau jaûne *doré*. Les antheres sont portées par des filets plus longs encore que les pétales, et qui, lorsque la fleur est dans son plus bel état si le temps est chaud et si le soleil brille, font appercevoir plusieurs fois dans la journée une espece de tressaillement qui dure environ deux minutes, et qui est d'autant plus fort que la chaleur est plus grande. Pendant la fleuraison, les feuilles se montrent les unes après les autres : elles sont longues de près de vingt pouces, larges de huit à neuf lignes, droites à leur bâse, réfléchies à leur sommet, un peu creusées en dedans, marquées en dehors par une côte saillante et blanchâtre; du reste, d'un beau vert. Il est bon de changer touts les ans la terre, qui doit être bonne, douce et mêlée de terre de bruyere. On choisit pour cette opération le moment où les feuilles commencent à se dessécher. On multiplie l'Amaryllis dorée par ses caïeux, toujours assez rares.

8. Amaryllis a fleurs rôses. Belladonne. Belladonne d'automne; *Bella donna. Amaryllis rosea.* Lamarck. *A. Bella-Dona.* H. K. *A. Reginæ.* Miller. Elle croît naturellement aux Antilles, à Cayenne, au Brésil, etc. Son Oignon charnu, grôs et allongé, ne donne fleurs que lorsqu'il a acquis le volume du poing, et encore faut-il le concours de certaines circonstances extérieures qui apparemment ne se sont pas rencontrées en 1809, année dans laquelle très peu de ces plantes ont fleuri. Tenu dans un pôt quelque grand qu'il soit, cet Oignon dépérit, ce qui oblige de le confier à la pleine terre, où l'on doit le planter à quatre pouces de profondeur et au midi, et sur-tout le garantir des gelées imprévues, par une couverture de quelques pouces de terreau, sur laquelle lorsque le froid augmente, on ajoute une certaine épaisseur de litiere seche et un paillasson, en prenant garde de blesser les feuilles ou de les laisser jaûnir. Lorsqu'on veut se procurer cette Amaryllis, il faut la demander fin de juin lorsque les feuilles sont desséchées : ce serait aussi le temps de la lever pour en séparer les caïeux et la changer de terre; ce qu'il est bon de faire au moins touts les trois ou quatre ans. On se hâte de l'y remettre, parce que bientôt, si elle doit fleurir, on voit paraître un grôs bouton rouge qui devient insensiblement une tige cylindrique d'environ deux pieds de haut, au

bout de laquelle s'épanouissent, en septembre, six à huit fleurs grandes et semblables à celles du Lis commun, si ce n'est qu'elles sont mêlées du rôse le plus aimable, et que leur odeur approche de celle de la Jacinthe. Au mois de décembre, les feuilles commencent à pointer : elles sont d'un vert gai, longues et canaliculées : elles durent jusqu'au mois de juillet, et même jusqu'au mois d'août, si la saison a été humide. Sa culture est très facile, puisqu'elle ne demande qu'une terre plutôt maigre que grâsse. Elle réussit même très bien dans un terrein plâtreux, où ses Oignons grôssissent bien. Enfin elle ne demande point d'arrôsement. Cependant il serait bon, si le mois de septembre était trop sec, de mouiller un peu la terre, pour la rendre plus facile à être rompue par la jeune pousse des Oignons. On la voit très communément dans les Jardins d'Italie, où on lui a donné le surnom de *Bella-Donna*, qui signifie *Belle-Dame*. Elle a une variété moins colorée, trouvée par BANKS au Cap de Bonne-Espérance. Il ne faut pas le confondre avec une autre *Belladonne*, plante malfaisante, et que prudemment on doit éloigner des Jardins, de peur que la beauté de ses fruits noirs et semblables au *Câssis* ne tente les enfans ou quelques personnes indiscretes.

9. AMARYLLIS RAYÉE, à ruban *ou* veiné. BELLADONNE D'ÉTÉ *ou* DE ROUEN. *Amaryllis vittata*, L'HÉR. (*Sert. Angl.* 15. RED. Lil. 10.-Trew, 13.-CURT. 129.) Celle-ci, qui est l'*Amaryllis æstivalis* du commerce, vient du Cap, et peut se cultiver, soit dans un grand pôt qu'il faut rentrer en orangerie l'hiver, soit en pleine terre sous les châssis des *Ixias*, ou seulement au pied d'un mur bien exposé en terre sâbleuse et chaude, avec le Lis Saint-Jacques, la Belladonne d'automne, etc., mais alors il faut la couvrir de litiere seche pendant le froid ; car il suffit que ses feuilles soient atteintes par la gelée pour que la plante ne fleurisse pas. Ménagée comme il faut, elle poussera des feuilles longues, étroites, courbées et arrondies à leur extrémité, teintes de rouge ; et si l'Oignon est assez fort pour fleurir, on verra paraître latéralement la tige qui s'éleve à environ deux pieds et se termine vers le mois de juin par quatre ou cinq belles fleurs, grandes, horizontales, sentant le câssis, à tube long, verdâtre, teint de rouge, évâsé en six divisions crenelées en leurs bords, marquées intérieurement dans leur longueur de deux lignes carmin foncé, du reste d'un blanc pur. On la multiplie par ses caïeux toujours assez rares, ou par ses graines qu'elle donne souvent.

10. AMARYLLIS DE LA REINE *ou* DU MEXIQUE. *Amaryllis Reginæ*. H. K. (RED. Lil. 9. CURT. 453.) Autre espece, originaire du Cap de Bonne-Espérance, dont l'Oignon ver-

dârre, de moyenne grôsseur, pousse sur deux rangs opposés quelques feuilles lancéolées, oblongues; à côté de ces feuilles s'éleve ordinairement une seule tige (quelquefois deux) creuse, comprimée à sa bâse, du reste cylindrique, terminée par une *spathe* bifide d'où sortent trois ou quatre fleurs campanulées, grandes, bien ouvertes, à tube court et à gorge velue, à six divisions profondes, d'un beau rouge ponceau, et dont la bâse intérieure est verdâtre. Cette Amaryllis fleurissant en hiver, ou au commencement du printemps, a besoin de la serre chaude où on la tient dans un pôt rempli de terre douce, mêlée de moitié de terre de bruyere. Elle donne quelques caïeux, qu'on sépare lorsque les feuilles sont desséchées. Elle a fleuri pour la premiere fois en Angleterre dans l'année 1728, le premier mars, jour de la fête de la Reine, chez M. Fairchild, qui l'avait reçue du Mexique: de-là ses noms spécifiques.

11. AMARYLLIS ÉQUESTRE *ou* ÉCARLATE, *Amaryllis equestris*. L. F. *punicea*. LAMARCK. (RED. Lil. 32. *H. Sch.* 63.) Oignon moyen de forme ronde et de couleur purpurine, originaire d'Amérique méridionale, d'où il a été introduit en Angleterre par le docteur W. PITCAIRN en 1778. Il pousse une tige de douze à quinze pouces, fistuleuse, striée, s'amincissant à mesure qu'elle s'éleve, d'un vert glauque, et terminée par une spathe se fendant en deux parties, lesquelles restent droites, et ressemblent un peu aux oreilles d'un *cheval*. Elle contient rarement plus de deux fleurs grandes, inodores, très belles, penchées horizontalement, et dont le tube qui est en entonnoir, a la bâse un peu renflée. Ce tube, pâle au-dehors, s'évâse en six divisions striées, jaunâtres à leur bâse intérieure, et du reste d'un rouge de brique assez éclatant. La fleur vue de face a paru à Linné fils avoir quelque rapport avec la plaque d'un ordre de chevalerie, c'est ce qui l'a porté à lui donner le surnom d'*équestre*. Seulement après que les fleurs sont épanouies, on voit paraître à côté de la tige et sur deux rangs, cinq à six feuilles larges d'un pouce, longues d'environ huit, striées, un peu pointues. Cette fort belle plante se tenait dans la serre tempérée; mais pour être plus sûr de la voir fleurir, on la mettait en serre chaude, aussi-tôt que le froid pouvait donner des craintes. On sait aujourd'hui qu'on peut la conduire comme les Ixias, et qu'il lui arrive souvent de fleurir deux fois dans l'année. Alors aussi elle donne plus de caïeux. Je tiens cette observation de M. GRELIER, Amateur et Cultivateur-Pépiniériste au Jardin du Pavillon à Nantes. J'en ai vu, à la fin d'août 1810, une variété à fleurs doubles que j'ai fait figurer pour l'HERBIER DE L'AMATEUR: elle avait les six pétales extérieurs ordinaires; plus

intérieurement neuf autres pétales qui entouraient les six étamines et le pistil. Elle faisait partie de la belle collection de M. Vilmorin.

12. Amaryllis a longues feuilles, *Amaryllis longifolia.* (Jacq. *ic. rar.* 368.) Cet Oignon, originaire du Cap de Bonne-Espérance, est très allongé ; il peut s'accommoder de l'orangerie, mais il sera mieux dans la serre tempérée. Alors on sera presque certain, sur-tout s'il est de la grôsseur convenable, de voir au mois de juillet sortir au côté de ses feuilles qui sont assez larges, longues et canaliculées, une tige de sept à huit pouces, comprimée et garnie à son extrémité d'un bouquet de douze à vingt fleurs purpurines et odorantes.

13. Amaryllis Orientale, *Amaryllis Orientalis.* Lin. (Vél. du Mus. Jacq. *H. Sch.* 74.) *Brunswigia.* Heister. Plante superbe qu'on trouve aussi au Cap, et que la dispôsition de ses fleurs très nombreuses a fait encore nommer Girandole. Son Oignon, fort grôs, pousse en été, plus tôt ou plus tard suivant la chaleur qu'on lui a donnée, une tige rouge de sang, haute ordinairement d'un pied, et donnant à son sommet naissance à un grand nombre de pédicules fort longs, droits, partant touts du même point, se répandant en touts sens, et terminés chacun par une fleur du même rouge, assez grande, à tube courbé plus ou moins suivant le plan de la fleur, renfle dès sa bâse, puis s'évâsant jusqu'aux six divisions qui se roulent au-dehors, et sont dépâssées par le style et les étamines. Lorsque la tige est défleurie, alors sortent de chaque côté deux ou trois feuilles larges, assez semblables à une langue, luisantes, marquées de lignes. Cette Amaryllis demande la culture ordinaire des oignons de serre tempérée où il faut la tenir pour la faire plus sûrement fleurir.

14. M. *John* Rosenkrantz, l'un des plus habiles et des mieux assortis, et peut-être le plus patient des Cultivateurs-Marchands de Harlem, m'a fait remettre sur la fin de 1806, par M. Stein, aussi Cultivateur-Marchand et son correspondant à Paris, la figure peinte de grandeur naturelle d'une superbe *Amaryllis* décrite dans les Mémoires de la Société de Harlem 1806, par le docteur Van Marum qui l'a surnommée *gigantea.* Son oignon, d'une grôsseur énorme, ne donnait depuis seize ans que des feuilles proportionnées à son volume, lorsqu'en juin 1805, se montra au milieu de treize feuilles, très grandes, uniformes et d'un vert pâle, une tige de trois pouces de diametre, qui s'éleva à plus de deux pieds, et distribua de son sommet et en touts sens soixante-un pédicules fort longs et terminés chacun par une fleur longue de trois pouces, d'un rôse assez vif et rayé de plus foncé. Vers la mi-octobre,

cette superbe couronne était dans sa beauté, et avait environ vingt-neuf pouces de diametre. Sa Majesté l'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE a fait, en 1809, l'acquisition de cet Oignon: il a été mis en pleine terre de bruyere sous un châssis où chaque année il donne des fleurs et des graines; déjà aussi on a pu en séparer quelques caïeux.

Il ne sera peut-être pas indifférent d'apprendre que M. ROSENKRANTZ avait acheté cet Oignon de M. DE LA BROUSSE, Officier Français; et que ce dernier avait apporté en 1787 un assortiment considérable des plus belles *Liliacées* du Cap de Bonne Espérance, alors très peu connues, même en Hollande. Sur la fin de la même année, il les planta à *Lankhorst* à une demi-lieue de Harlem, afin de pouvoir, à l'époque de leur fleuraison, les vendre ou les échanger plus avantageusement; ce qui lui réussit en effet. C'est donc de M. DE LA BROUSSE que proviennent originairement ces belles collections d'*Ixias*, *Antholyzes*, *Glaïeuls*, *Morées*, *Amaryllis*, etc., etc., etc., cultivées depuis avec tant de soins, de patience, et de succès par les Hollandais, lesquels encore sont parvenus, à force de semer et d'attendre, à en obtenir un nombre infini de variétés. Nous assurons avec plaisir que quelques-uns de nos Jardiniers Français se sont adonnés à cette espece de culture dans laquelle ils réussissent aussi bien; et que, grâces à leurs soins, les belles *Liliacées* du Cap se trouvent aujourd'hui assez répandues dans le commerce.

15. AMARYLLIS A RÉSEAU, *Amaryllis reticulata*. L'HÉR. (*sert. angl.* 12.) Elle vient du Brésil, et demande au moins la serre tempérée. Ici on la connaît depuis 1777. Ses feuilles sont oblongues et diminuées à leur bâse. La tige comprimée, latérale, donne en avril quelques fleurs en ombelles de trois ou quatre: elles sortent d'une spathe qui se fend en quatre, et sont plus qu'horizontales, à long tube évâsé en entonnoir, d'un rôse pâle en dehors, mais plus vif en dedans et rayé de lignes plus foncées encore, longitudinales et transversales, fines et rapprochées, ce qui fait paraître ces fleurs comme couvertes d'un réseau fin. On la multiplie par les caïeux qu'elle donne assez rarement. Terre franche légere mêlée de sâble de bruyere.

16. AMARYLLIS A FEUILLES COURBES, *Amaryllis curvifolia*. WILD. (HERB. GÉN.) Elle vient encore du Cap. Son oignon, de moyenne grôsseur, pyramidal et couvert d'une tunique grôssiere et blanchâtre, pousse en juin une hampe d'environ un metre (trois pieds), droite, verte, quadrangulaire, terminée par une spathe membraneuse, diaphane, rougeâtre, d'où sort une ombelle de huit à douze fleurs et plus, assez sem-

blables à celles de l'Amaryllis de Gernesey, plus grandes et d'un rouge cardinal éclatant, inodores. Elles s'ouvrent en juillet. C'est pendant la fleuraison qu'on voit poindre les feuilles, qui sont d'un vert glauque, courbées en faux et réfléchies. Même culture que pour les autres du même pays. Le docteur FOTHERGILL l'ayant introduite en 1777 en Angleterre, on lui a donné d'abord le nom d'*Amaryllis Fothergillia.* On ne la possede en France que depuis quelques années.

Il y a encore plusieurs sortes d'Amaryllis, dont je me dispense de parler, parce qu'elles sont trop rares : d'autres especes ont été mises par Linné au rang des *Crinoles. Voyez* ce mot.

ANÉMONE, *Anemone.* (Polyandrie-Polygynie, famille des *Renonculacées.*) Sous ce nom générique les Botanistes comprennent beaucoup d'especes dont un assez grand nombre se fait remarquer par la grandeur ou l'élégance de ses fleurs, par la richesse ou la vivacité de leurs couleurs : et parmi ces dernieres, deux especes ont particulierement obtenu l'attention des Amateurs. M. FÉBURIER, Pépiniériste-Fleuriste à Versailles, et Cultivateur expérimenté d'Anémones, Renoncules, Tulipes, etc., etc., m'a fait observer que des différences frappantes dans le port ou le feuillage, ou même dans la conformation de la fleur, semblaient annoncer que ces variétés si nombreuses et si brillantes qui décorent les parterres au printemps, sont dues également aux deux especes qu'on vient de citer et dont nous allons nous occuper ; l'ANÉMONE DES FLEURISTES, *Anemone coronaria*, LIN. ; et l'ANÉMONE ÉTOILÉE ou DES JARDINS, *Anemone stellata*, LAMARCK ; *hortensis*, LIN. On assure que la premiere, naturelle aux Indes Orientales, d'où elle fut apportée dans le dix-septieme siecle par M. Bachelier, se trouve aussi aux environs de Constantinople. M. DESLONGCHAMPS dit, *Fl. Gall.* 1. 322, l'avoir rencontrée sauvage dans le midi de la France, soit qu'elle y croisse d'origine, soit que quelques graines portées accidentellement y aient naturalisé cette belle plante. Il y a aussi trouvé l'*Anemone hortensis.* (*Ibid.*) L'une et l'autre de ces Anémones conservent dans l'état de sauvage les couleurs primitives que leur a données la nature. Toutes deux sont pareillement constantes dans le nombre de leurs pétales qui est de cinq. La culture a prodigieusement varié leurs couleurs et leurs nuances, comme elle a multiplié à l'infini leurs pétales. Ainsi changées, ces Anémones ont obtenu l'accueil des Fleuristes, quoique cependant une planche d'Anémones simples bien choisies ne soit point à dédaigner ; car elles font, si l'on peut dire, un plus grand effet par l'éclat plus vif des couleurs du *manteau* (pétales

de la circonférence), que fait valoir encore le rembruni des nombreuses étamines, etc., qui occupent le centre. Leurs *pattes* (racines) plus nourries, plus grôsses, mais de moindre durée, fournissent encore une *baguette* (tige) plus grôsse et plus haute, un *pampre* (feuillage) plus largement taillé. Les Anémones doubles l'emportent, il est vrai, dans le détail; si leurs nuances sont plus faibles, elles sont plus variées. Pour qu'elles soient réputées belles, on exige qu'elles aient un *pampre* épais, bien découpé, d'un beau vert; la *fane* (collerette ou involucre) non-seulement bien découpée aussi, et d'un beau vert, mais encore éloignée de la fleur d'environ un tiers de la longueur de la *baguette* qui doit être haute, ferme, droite. On demande encore que la fleur soit proportionnée à la tige, qu'elle ait une belle forme, c'est-à-dire qu'elle soit bombée et fasse le bouton; que les pétales du *manteau*, épais, bien arrondis, de couleur franche, aient le limbe et la *culotte* (l'onglet) diversement colorés; que les étamines changées en pétales et formant le *cordon* (rang immédiat après le manteau), soient plus courtes, mais larges, arrondies, et sur-tout d'une couleur tranchante. Il faut que les *béquillons* (ovaires avortés changés en pétales et constituant le cercle d'après le *cordon*), soient nombreux, peu pointus, qu'ils soient en accord avec la *panne* ou *peluche*, et l'entourent bien. Cette *panne* ou *peluche* est compôsée des ovaires du centre de la fleur, avortés aussi et changés en pétales. Ils doivent être allongés et proportionnés de maniere que le tout soit bombé. La fleur enfin aura un diametre de huit à neuf décimetres. L'Anémone qui manque d'une seule de ces qualités n'est point admise dans la planche du véritable Amateur, pas même dans les collections marchandes de M. Féburier de Versailles, de MM. Vilmorin, Stein, Tripet, etc., de Paris.

Mais il ne leur suffit pas d'avoir les Anémones connues, même les plus rares et les plus renommées; ils veulent avoir des plantes nouvelles, et c'est par le semis seul qu'on peut les obtenir. On choisit la graine des Anémones simples les plus belles, les plus fortes, les mieux conformes: on la recueille à mesure qu'elle se détache; mais si l'on craint que le vent ne l'emporte, on coupe les têtes d'Anémones qu'on égraine chez soi. La semence ainsi recueillie est gardée au sec jusqu'au moment d'être semée, qui est l'automne pour les endroits moins froids, ou ceux où l'on peut facilement se procurer des abris, sinon l'on attend au printemps. La graine mouillée d'abord, et mêlée avec du sâble, puis frottée pour être dépouillée de la laine qui la ferait pelotonner, est répandue également, soit en terrine, soit en plate-bande, mais toujours en bonne terre de potager légere et non fumée, et plutôt franche que sâbleuse,

à moins que le pays ne soit humide, ou que les automnes et les hivers n'y soient habituellement pluvieux. On répand dessus un bon doigt de terreau bien consommé, puis on couvre de mousse, de fougere ou seulement de paille pour pouvoir arrôser quelquefois, même fréquemment si le temps l'exige.

Au bout de quinze ou vingt jours, on ôte cette couverture pour substituer un paillasson, que l'on suspend à un pied au-dessus du jeune plant qu'il faut entretenir frais et propre. Quand il le faut, on le garantit par des couches de fougeres ou par d'autres paillassons que l'on met sur le premier, et que l'on proportionne aux degrés de froid ; l'intervalle du niveau de la terre au paillasson suspendu, est rempli sur les bords seulement par des feuilles, de la fougere, de la paille, qu'on écarte pour donner de l'air toutes les fois que la température le permet, mais qu'on replace touts les soirs de peur d'être surpris par une gelée qu'on semblerait ne devoir pas craindre. Au printemps, on découvre tout à-fait, et l'on arrôse au besoin jusqu'à la moitié ou à la fin de mai. (Quelques-unes de celles qu'on aura semées au printemps précédent fleurissent alors). A la fin de juin, on pense à relever les jeunes pattes qu'on appelle *pois :* on les étend dans un endroit aéré, sec et ombragé pendant huit ou quinze jours, puis on les met par grôsseurs dans des boîtes différentes. De la mi-septembre à la mi-octobre, on replante ces *pois* en les semant dans des lignes creusées d'un pouce, tirées au cordeau, et distantes entr'elles d'environ cinq pouces; (ce qui facilite le sarclage) : puis on recouvre avec le râteau. Cette fois les pattes plus robustes n'ont besoin de couverture que pendant les grands froids. La seconde année on fait le tri de celles qui ont fleuri et que l'on veut garder. On replante exactement celles qui n'ont point donné de fleurs et qui promettent d'être doubles: elles sont plus tardives et ont les pattes plus petites. *

Les Anémones formées, se plantent de même de la mi-septembre à la mi-octobre. On choisit les expôsitions en raison de la température du lieu : plus elle est chaude, moins il faut l'expôsition du midi, et plus il faut rapprocher les pattes qu'on n'éloigne alors les unes des autres que de cinq pouces au lieu de six. La terre de plate-bande destinée à les recevoir doit être préparée d'avance par des labours ; après le dernier on unit la terre au râteau. On y trace au cordeau des lignes distantes de cinq ou six pouces, en se réglant sur la température du lieu, et à la même distance on y enfonce les pattes à deux pouces de pro-

---

* Les fleurs doubles sont toujours plus tardives que les simples, mais aussi elles sont de plus longue durée que celles-ci qui se flétrissent aussi-tôt que leurs germes sont fécondés.

fondeur, en ayant grand soin que l'œil en soit toujours en dessus, car autrement l'Anémone *s'affolerait*, c'est à-dire, ne pousserait que des feuilles. (Cet accident arrive quelquefois naturellement à une Anémone même bien plantée; et alors, comme elle ne donnera plus de fleurs, il faut la rejetter.) Pour éviter de mal planter, quand il y a du doute sur la place de l'œil, on met l'Anémone de côté. Après que la plantation est faite, et que la terre a été unie au râteau, on répand dessus deux bons pouces de terreau bien consommé, dont l'effet est d'empêcher qu'elle ne se *plombe* par les pluies, ou ne se durcisse par les sécheresses; puis l'on arrôse si la saison est seche.

Les Anémones simples, plus rustiques que les doubles, peuvent supporter sept à huit degrés de froid sans couvertures. Il est prudent d'avoir préparé d'avance ses abris pour les doubles. Des pieux plantés au coin et dans le milieu des plates-bandes reçoivent des traverses qu'on lie avec des hars, et sur lesquelles on pôse des paillassons qu'il faut relever toutes les fois qu'il fait soleil ou que le temps est doux, et qu'on repôse sur-tout chaque soir. On ne saurait trop se méfier du temps.

Si le printemps était trop sec, il serait à propos d'arrôser le plant, afin de lui donner de la vigueur. C'est ordinairement au mois d'avril qu'on commence à jouir de la fleur des Anémones. Ceux qui desirent prolonger leur jouissance, couvrent les plantes avec une toile, soutenue par un petit berceau, comme on fait pour les Tulipes. On releve cette toile quand le soleil ne donne plus sur les plantes. On pourrait prendre cette précaution, quand on est menacé d'un orage; car les grandes pluies renversent les plantes, et enfoncent souvent les fleurs dans la terre. Cet accident n'empêcherait pas la *patte* de mûrir; mais on serait privé de la fleur.

En juillet, quand le *pampre* des Anémones est desséché, même avant si l'on est menacé d'orage, ou si la saison semble devoir être pluvieuse, on profite d'un temps sec pour relever les Anémones; * car on ne doit pas les laisser deux ans en

---

* RÉGLE GÉNÉRALE. On ne doit relever les Oignons, pattes ou griffes, que dans un temps sec, lorsque les tiges et les feuilles sont entierement desséchées, et que la terre elle-même est bien seche. Alors on nétoye bien les Oignons et les griffes, en coupant, même jusqu'au vif, les parties attaquées de chancres et de pourriture: on sépare soit les cayeux, soit les excroissances qui doivent former d'autres pattes, et l'on place le tout dans un endroit sec, aéré, et à l'abri du soleil, sur des planches ou sur des grillages ou toiles de métal, en mettant les Oignons le cul en l'air ou de côté, et en les espâçant, aussi-bien que les autres racines, de maniere qu'ils ne se touchent point, et que l'air circulant tout au tour, les maintienne en bon état. C'est ainsi qu'il faut agir avec les Anémones, Renoncules, Semi-Doubles, Tulipes, Jacinthes, Iris bulbeux etc., etc. Ils doivent encore être préservés de la gélée, et des souris, qui, friandes des Oignons de Tulipe, le sont encore plus de ceux du Duc-de-Thol.

terre ; il est même bon de les faire repôser pendant une année, et de changer la terre où elles ont déjà fleuri. Moyennant une double provision de *pattes*, on peut avoir touts les ans des fleurs : on en plante la moitié une année, et l'autre dans l'année suivante. C'est ce qu'on peut faire aussi, mais avec moins d'avantage, pour les *Renoncules* et les *Semi-Doubles*.

Dans les pays froids, ou quand on veut avoir deux saisons d'Anémones, on peut encore planter depuis la mi-janvier jusqu'à la mi-mars ; mais si l'on évite quelques soins par cette plantation tardive, les pattes sont moins nourries, font moins de *cuisses*, (tubercules nouveaux) ; leurs fleurs sont moins doubles, moins panachées, moins nombreuses. Celles qui sont plantées en automne commencent souvent à fleurir dès le mois d'avril, et donnent souvent encore des fleurs à la mi-juin.

Il est possible d'avoir des Anémones en fleurs, ainsi que des Semi-Doubles, au mois de novembre ou de décembre. Pour se procurer cet agrément, on achete des Anémones communes ; on les plante à la mi-juillet, ou au plus tard au commencement d'août, et l'on arrôse souvent le plant, si le temps est sec. On le garantit des gelées d'octobre ou de novembre. Ces *pattes* ne peuvent pas mûrir, ainsi elles sont perdues.

L'Anémone des Fleuristes se cultive en grand et avec succès près de Bayeux, de Caen, de Rennes, où l'on en compte plus de 150 variétés ou especes pour me servir de l'expression des Amateurs. C'est de là que les Hollandais les tirent pour nous les revendre sous d'autres noms. Les vrais curieux en font huit sortes qu'ils estiment dans l'ordre suivant ; 1er. ordre, rouges et cramoisies : — 2e, rouges panachées de blanc ou de cramoisi : — 3e, agathes panachées de rouge, de blanc : — 4e, rôses panachées de blanc : — 5e, bleues : — 6e, bleues-claires mêlées de blanc : — 7e, pourpres : — 8e, bizarres en couleurs. Elles se vendent ou à la piece, ou à la livre, ou au cent en mêlange.

En grec, cette plante se nomme *Anemonē*, du mot *Anemos* qui signifie vent, parce que, suivant Pline, *nunquam se aperit nisi vento spirante*, elle ne s'ouvre jamais qu'au soufle du vent ; ce qui la fait appeller aussi Herbe-du-Vent, *Herba venti*.

3. Anémone-Œil-de-Paon. *Anemone pavonina*. Lin. Sa racine est grôsse, brune, tubéreuse, garnie de fibres : elle donne naissance à des pétioles longs de quatre à cinq pouces, grêles, velus, purpurins, soutenant chacun une feuille profondément découpée à trois lobes lobés eux-mêmes. D'entre ces feuilles sortent des tiges (souvent trois ou quatre) simples,

grêles aussi, un peu velues, longues de dix à dix-huit pouces, terminées par une fleur solitaire un peu différente de celle de l'Anémone des Fleuristes, mais cependant aussi très belle, très ouverte, large de plus de deux pouces, compôsée d'une infinité de pétales longs, étroits, d'un cramoisi clair et vif. Les parties du centre, plus minces et roulées, sont d'un vert plus ou moins pur. On voit ces fleurs (que je crois doubles), dès la fin de mars si l'on a tenu la plante en serre tempérée, plus tard si on l'a laissée en pleine terre où elle se gouverne fort bien quoiqu'on la soupçonne originaire du Levant. On la multiplie par la séparation des *cuisses*, car je ne l'ai jamais vue donner de graines. Elle aime une terre légere et substantielle qu'il faut changer chaque année si on la tient en pôt : je la laisse dans la plate-bande de terre de bruyere à la place où le soleil donne le plus. On m'a donné des racines d'Anémones parfaitement semblables à celles de l'Anémone Œil de-Paon. Elles m'ont produit des fleurs simples plus petites, mais d'une couleur au moins aussi vive.

4. Anémone des Bois, *ou* Sylvie. *Anemone nemorosa*. Lin. (*Fl. Dan.* 549.) Comme on la trouve dans nos bois où elle donne en avril abondance de jolies fleurs blanches, on ne saurait trop la multiplier dans les parties fraîches et ombragées des bosquets de nos jardins paysages. On peut y en transplanter des racines ou en semer les graines qui pourront donner les variétés connues et très jolies, soit à fleurs purpurines ou rôsées, soit à fleurs doubles. Elles y dureront long-temps et y formeront de charmantes touffes, parce que leurs racines sont vivaces et traçantes. Le nom trivial sylvie vient du mot latin *sylva*, forêt.

5. Anémone a fleurs jaunes. Sylvie jaune. *Anemone ranunculoïdes*. Lin. (*Fl. Dan.* 540.) La couleur tranchante et sur-tout la précocité de ses fleurs, font le seul mérite de cette plante, que sa ressemblance avec l'Ellébore d'hiver a fait aussi nommer Elléborine. Sa racine, tubéreuse comme celle des Anémones, pousse de bonne heure des tiges droites d'environ trois pouces, terminées en mars par une colerette à trois feuilles incisées et dentées, que surmonte une fleur jaûne à cinq pétales arrondis. On peut laisser trois ou quatre ans les pattes en terre, ou les relever chaque année lorsque les feuilles sont desséchées : on les nétoie, et on les fait sécher à l'ombre. Au mois d'octobre, on les replante avec la précaution de placer en dessus l'œil, assez difficile à distinguer, vu sa petitesse. La Sylvie croissant naturellement dans nos bois et nos prés couverts, ne craint pas nos froids. Elle a une variété à fleurs doubles, qui fait un très joli effet

en massif. Elle demande une terre humide non fumée et ombragée.

6. ANÉMONE SAUVAGE, *Anemone sylvestris.* LIN. On la trouve dans les montagnes et les bois de Suisse, du Dauphiné, et près de Senlis. C'est une jolie plante d'Amateur, dont il est bon d'avoir quelques pieds réunis, et qui font assez bien lors de la fleuraison en mai, juin et même en octobre. Les fleurs sont blanches et de moyenne grandeur. J'ai la variété à fleurs doubles.

7. ANÉMONE-PULSATILLE. Pulsatille. Herbe-du-Vent. Coquelourde. *Anemone Pulsatilla.* LIN. (*Fl. Dan.* 153. JAUM. 5e. liv.) Quoique cette plante soit indigene, et croisse près de nous dans les lieux secs et arides, elle n'en mérite pas moins d'être accueillie dans les jardins, où ses jolies fleurs, assez grandes, d'un bleu-violet, et qui paraissent au mois de mai, feront quelque effet, sur-tout si plusieurs de ces plantes se trouvent rassemblées. On peut l'élever de semences, ou en prendre les racines dans les campagnes, lorsque les feuilles sont desséchées. L'endroit où elle se rencontre, indique assez qu'elle n'est pas difficile sur le choix du terrein. Ses pétales légers sont agités par le moindre vent, et de-là les noms de *Pulsatille*, *Herbe-du-Vent*, et *Anémone.* Peut-être est-ce l'espece qui, la premiere, a porté le nom du genre.

8. ANÉMONE A FLEURS BLEUES, *Anemone Appennina.* HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. Celle-ci est pareillement digne des soins du Cultivateur, qu'elle récompensera, au mois de mars, par ses belles fleurs bleues, ouvertes, à pétales nombreux, mais étroits. On la trouve sur les montagnes, mais sa culture est facile dans nos jardins.

9. ANÉMONE A FLEURS EN OMBELLE. *Anemone narcissiflora.* LIN. (*Fl. Aust.* 159.) Cette Anémone, qui se trouve en Sibérie et dans nos Alpes, a des racines vivaces, branchues, fibreuses et noires, d'où sortent, au printemps, des feuilles toutes radicales, soutenues sur des pétioles longs et velus. Elles sont plus vertes en dessus, plus pâles en dessous; divisées en trois ou cinq lobes profonds, à bords ciliés et incisés-aigus. Vers le commencement de mai, on voit paraître des tiges velues, purpurescentes, un peu striées, hautes de six pouces, ornées d'une colerette à trois ou quatre folioles aussi incisées, d'où partent quelquefois jusqu'à huit pédicules assez longs, portant chacun une fleur bien ouverte, à cinq pétales blancs, ovales-aigus: le disque est jaûne. On conjecture aisément que le surnom de cette Anémone lui vient de la ressemblance de ses fleurs avec celles du Narcisse à

bouquet, ou mieux de leur dispôsition et de leur nombre; celles des autres Anémones étant solitaires. Quoique très-facile à cultiver, on ne la voit cependant encore que chez les Curieux. Elle fleurit de mai à juin.

10. ANÉMONE HÉPATIQUE. Hépatique des jardins. *Anemone Hepatica.* LIN. HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. — (*Fl. Dan.* 610. JAUM. 16ᵉ. liv.) Charmante plante bâsse, vivace, originaire des bois d'Europe, et dont les racines fibreuses poussent des touffes de feuilles à long pétiole, nombreuses, d'un vert luisant, tavelées de blanchâtre, prenant en vieillissant une teinture de brun rougeâtre, et divisées en trois lobes, ce qui leur a fait trouver quelque ressemblance avec le *foie*, et a valu à la plante le nom d'HÉPATIQUE, du mot grec *hēpatikos*, qui signifie *tout ce qui a rapport au foie.* En février ou mars, quelquefois plutôt si la saison a été douce, ses feuilles sont cachées par une immensité de jolies fleurs à long pédicule, blanches, rôsées ou bleues, simples ou doubles, suivant la variété. Alors cette Anémone est d'un effet charmant, et qui dure près d'un mois, si la pluie, en chargeant les fleurs, ne les couche pas sur terre, ou si le soleil ne les fane pas. Les Hépatiques simples ne sont pas à mépriser : elles ont sur les doubles l'avantage d'avoir des fleurs peut-être plus nombreuses, mais plus grandes et plus apparentes par la couleur des étamines qui se détache sur les pétales. Les doubles sont cependant plus recherchées; la bleue sur-tout, quoique plus délicate. On la distingue par ses feuilles plus rondes, plus tachées. On parle de la variété à fleurs blanches doubles, qui, si elle a existé, est peut-être perdue ou devenue si rare, que je ne l'ai jamais vue. Quand les fleurs sont pâssées, les feuilles se renouvellent et deviennent encore plus nombreuses, parce que les racines se sont aussi augmentées. On peut faire de charmantes bordures avec les Hépatiques : elles aiment un terrein frais et ombragé, craignent un peu les très grands froids, sur-tout la neige, et demandent alors, principalement la bleue, à être couvertes de litiere seche. On la multiplie facilement par la séparation des pieds, que les uns font en octobre, et d'autres pendant la fleuraison même; mais on ne doit l'opérer que lorsque les touffes sont très grôsses, et sans employer le fer qui les tueroit, ainsi que le croient quelques personnes : il faut encore que les *éclats*, qu'on doit alors arracher avec la main, ne soient pas trop petits, car s'ils ne fondaient pas, au moins mettraient-ils un long temps avant de former des touffes pâssables. Quelques personnes coupent les feuilles en octobre, pour faciliter la nouvelle pousse. La bleue double n'aime pas à être trop remuée. J'ai

donné dans l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, l'exemple de ces fleurs doubles. — On connaît, et même on cultive encore plusieurs especes d'Anémones très agréables, dont les bornes mises à cet Ouvrage m'empêchent de parler.

ANTHOLYZE, *Antholyza.* Les uns veulent que ce nom vienne d'*anthos*, fleur, et de *lirion*, lis, à cause d'une prétendue ressemblance avec le lis; d'autres préferent le dériver des mots grecs *lysis*, relâchement, ou *lyssa*, rage, parce que les parties très irrégulieres des fleurs semblent détachées, ou représentent une gueule ouverte et prête à mordre. Au reste, ce genre (de la Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées*), comprend un assez grand nombre d'especes, ayant presque toutes des variétés, et que la beauté et la singularité de leurs fleurs doivent inviter à cultiver. Comme elles sont toutes du Cap ou de climats encore plus chauds, elles semblent exiger, pour bien fleurir, plus de chaleur que n'en peut procurer le châssis des *Ixias*. Il faut encore ne point laisser de caïeux, et arracher à mesure les rejetons. Voici les plus belles especes.

1. ANTHOLYZE RINGENTE, *Antholyza ringens.* LIN. Bulbe ronde dans sa circonférence, applatie, et d'autant plus large qu'elle est disposée à donner fleurs. Ses feuilles sont peu nombreuses et ensiformes: de leur milieu s'éleve une hampe ou tige de plus de deux pieds de haut, purpurine et terminée en mai et juin par un épi lâche de fleurs tubulées, longues, d'un jaûne orangé; à six divisions, dont la supérieure droite et concave est plus grande et plus éclatante que les cinq autres. Elle vient du Cap et de l'Ethiopie. On la propage par caïeux ou par graines semées aussi-tôt leur maturité, et qui donneront fleurs au bout de quatre ou cinq ans.

2. ANTHOLYZE D'ÉTHIOPIE, *Antholyza Æthiopica.* LIN. (RED. Lil. 110. CURT. 561. AND. *rep.* 210.) Celle-ci est plus grande: ses feuilles sont plus larges (excepté dans la variété à feuilles étroites.) Elles sont longues, engaînantes, rangées des deux côtés. Les intérieures cachent une partie de la tige, qui est nue, violâtre, flexueuse, beaucoup plus longue que les feuilles, et que termine ensuite un épi bilatéral de fleurs d'un jaûne doré, rendu encore plus éclatant par des raies rouges safranées. Ces fleurs sont longues, tubulées, à six divisions presqu'égales, dont la supérieure concave abrite les parties sexuelles. Graines et caïeux. Retirer son Oignon de terre quand les feuilles sont fanées, et le garder au sec, mais à l'abri du soleil. La plante craint l'humidité. Elle vient du Cap d'où elle a été apportée en France. CORNUTI dit qu'elle y a fleuri pour la premiere fois en octobre 1633, dans le Jardin de MORIN.

3. ANTHOLYZE TUBULEUSE, *Antholyza tubulosa.* (AND. *rep.* 174.) Aussi originaire du Cap, mais plus rustique que les précédentes. Feuilles ensiformes, longues, aiguës, marquées de nervures longitudinales; engaînant la tige qui est deux fois plus longue, et que termine en juin un épi bilatéral de fleurs sessiles à tube courbé, long, étroit, ne s'évâsant qu'à l'extrémité où il se divise en six lobes courts et arrondis. Elles sont entierement de couleur de rôse foncé, mais panaché de blanc dans la variété. Caïeux et graines.

4. ANTHOLYZE ÉCARLATE, *Antholyza Cunonia.* LIN. (RED. Lil. 12.) Elle avait d'abord été consacrée à J. B. Chrét. CUNON, plutôt poète que Botaniste, et dont elle portait le nom; LINNÉ le lui a conservé comme nom spécifique. Il dit qu'elle est originaire de Perse; THUNBERG l'a trouvée au Cap. Sa bulbe arrondie jette des radicules menues et garnies à leur extrémité de petites bulbes qui servent à la propager; elle pousse des feuilles longues, étroites, pointues, alternes, engaînantes, du milieu desquelles sort la tige plus haute que les feuilles, terminée au mois de juin par un épi peu allongé de fleurs sessiles à tube cylindrique, grêle et jaûnâtre à sa bâse, évâsé et d'une belle couleur coquelicot dans le reste de sa longueur; se terminant par six divisions inégales, deux relevées en ailes, la supérieure allongée et protégeant les parties sexuelles; les trois inférieures très petites. Ces fleurs contiennent une liqueur miéleuse. Même culture.

5. ANTHOLYZE ÉCLATANTE, *Antholyza fulgens.* (AND. *rep.* 192.) *Watsonia*, CURT. La plus brillante des vingt especes ou variétés connues. Cette Antholyze est aussi originaire du Cap, et produit beaucoup de caïeux. L'Oignon pousse des feuilles longues de près de deux pieds, amincies à leur bâse et d'un vert foncé: de leur milieu s'éleve une tige terminée, fin de mai, par un épi souvent de près d'un pied, orné de deux rangs de fleurs du plus brillant écarlate; à tube courbe, long et s'évâsant en entonnoir par six divisions assez larges, ouvertes, recourbées, dépâssées par les filets des étamines qui sont du même rouge et dont les antheres sont bleues. Le pistille qui est aussi rouge, est encore plus long. Les feuilles ne tombant que lorsqu'il en pousse d'autres, cet Oignon ne doit jamais être ôté de terre que pour le sevrer de ses caïeux: s'il est en pôt, il faut changer sa terre tous les ans.

6—7. ANTHOLYZE A ÉPI, *Antholyza spicata.* (AND. *rep.* 56.) *Watsonia*, CURT. Petit Oignon du Cap, poussant trois ou quatre feuilles courtes, larges, pointues, du milieu desquelles s'éleve une hampe cylindrique, terminée en juin

par plusieurs épis de fleurs larges, de couleur de chair, à tube court et évâsé. Les spathes sont bifides, vertes, comme la tige, et bordées de jaûne orangé. Elle ne craint pas autant l'humidité que les autres especes, et peut rester en terre hors le temps de lui ôter ses caïeux. Il y en a encore beaucoup d'especes parmi lesquelles on doit distinguer l'ANTHOLYZE DE MÉRIAN, *Antholyza Meriana.* (CURT. 418.) Moins brillante, mais plus réguliere et plus élégante que l'Antholyze écarlate. C'est le *Meriana* de TREW, fig. 40.

ASPHODELE, *Asphodelus*, et en grec *Asphodelos*, qui, selon Dioscoride, signifie sceptre et bâton royal; mais selon d'autres, ce mot viendrait de *spodelos*, parce que les anciens plantaient l'Asphodele autour des tombeaux qui renfermaient la cendre (*spodos*) de leurs amis. Sur six ou sept especes que contient ce genre (de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*), il n'y en a guere que trois qui puissent orner les Jardins. Les autres, originaires des pays chauds, sont pour les grands Amateurs et les Ecoles de Botanique. Les especes dont nous voulons parler, sont toutes assez rustiques et ne craignent pas trop les froids.

ASPHODELE JAUNE. Bâton-de-Jacob. Verge-de-Jacob, *Asphodelus luteus.* LIN. (*H. Vind.* 77) Ses racines fibreuses, longues et nombreuses, poussent beaucoup de feuilles menues, longues, striées, d'entre lesquelles sort une tige assez forte, garnie de feuilles longues, étroites et glauques. Sa tige, ferme et haute de trois pieds environ, a été appellée *Verge* ou *Bâton-de-Jacob.* Elle se termine par un épi de fleurs assez grandes, nombreuses et d'un beau jaûne, qu'on voit briller au mois de mai et de juin. C'est d'Italie et de Sicile que nous vient cette plante, qui réussira très bien dans une bonne terre ordinaire sans engrais, et à une expôsition du midi. On la propage, ou par graine que l'on seme au printemps, en pleine terre et au midi, et que peut-être il est prudent de couvrir pendant l'hiver; ou par la séparation des racines qui se détachent d'elles-mêmes. M. BICQUELIN m'a donné la variété à fleurs doubles.

2. ASPHODELE BLANC, *Asphodelus ramosus.* LIN. Bâton Royal, et *Hastula Regia* des Jardiniers. Sa racine rustique et vivace est un amâs de bulbes charnues, regardées comme alimentaires, plus grôsses par le bâs, amincies et réunies par le haut, d'où sortent, en mars, des feuilles ensiformes (*en forme de lame d'épée à trois quarts*), longues de près de 650 millim. (deux pieds.) De leur milieu s'éleve une tige à la hauteur d'au moins un metre (trois pieds), verte, terminée, à la mi-mai, par un épi *rameux* de fleurs nombreuses, blanches,

ouvertes en étoiles, dont les divisions sont marquées de lignes roussâtres. Il leur succede de grôs fruits verts, et qui peut-être diminuent l'agrément de cette plante. Au mois de septembre tout a disparu, et il est bon de marquer la place des racines que la bêche et les labours pourraient mutiler et déplacer. L'Asphodele blanc demande une bonne terre, de l'espace et l'expôsition au soleil: on le multiplie de graines, si l'on veut, plus promptement par ses gemmes qu'on sépare de la racine principale et qui sont quelquefois trois ans avant de donner fleurs. Il croît de lui-même dans nos départements méridionaux, en Espagne, etc., etc.

B.

BABIANA. Genre compôsé par GAWLER, aux dépens des genres *Ixia*, *Antholyza* et *Gladiolus*. Il a forgé ce nom du mot par lequel les Hollandais du Cap désignent les especes de singes que nous appellons *Babouins* et *Papions*. Ces animaux sont, dit-on, très friands des oignons de *Babiana*. Quelques raisons qu'on ait pu avoir de faire cette nouvelle division, nous ne l'adopterons pas du premier abord dans la crainte de causer de la confusion pour nos lecteurs, et nous renvoyons aux articles Antholyze, Glaïeul, *Ixia*.

BALISIER, *Canna*. (Monandrie-Monogynie, famille des *Balisiers* de Jussieu et des *Drimyrrhizées* de Ventenat.) Genre peu nombreux de plantes toutes belles, mais exotiques (c'est-à-dire étrangeres), et qu'il n'est pas permis à un Amateur de ne point avoir. Leurs racines sont bulbeuses ou plutôt tubéreuses.

1. BALISIER *ou* CANNE D'INDE. Cannacorus, *Canna Indica*. LIN. (Vélin du Mus.) Cette plante est figurée par *Guy* DE LA BROSSE, pl. 35, et je crois que *Conrad* GESNER est le premier qui en ait parlé. Sa racine vivace pousse au printemps des feuilles roulées en cornet, et qui insensiblement deviennent longues de plus de dix-huit pouces, larges d'à-peu-près huit. Elles sont engaînantes à leur bâse, pointues à leur sommet, et marquées en leurs bords d'un filet blanc très remarquable. Les tiges simples, droites, hautes de près de trois pieds, se terminent, plus tôt ou plus tard en été, par un épi droit de fleurs moyennes, irrégulieres, d'un bel écarlate ou jaûnes, à six divisions, quelquefois toutes réfléchies, et dont quelquefois cinq sont droites, et la sixieme seule est réfléchie, selon la variété. A ces fleurs succedent des fruits arrondis, hérissés, contenant des semences qui mûrissent.

Cette plante demande une bonne terre franche non fumée.

Quelques personnes la délicatent trop en la tenant en pot qu'ils enfoncent dès mars dans une couche chaude pour l'en retirer en juin et l'enterrer au grand soleil, à l'abri du nord, où ils la laissent jusqu'en septembre. D'autres, trop hardies peut-être, abandonnent à lui même le Balisier d Inde, et le mettent en pleine terre au pied d'un mur au midi où ils l'arrôsent beaucoup en été, et se contentent de le couvrir de litiere seche en hiver : je l'ai vu réussir par ce traitement. Si l'on veut serrer la plante, vers le milieu de septembre, on cesse les arrôsements, on la garantit même des pluies, afin de pouvoir la rentrer très seche en bonne orangerie où la moindre humidité la ferait périr durant l'hiver. En mars, on change la terre, on sépare les caïeux et l'on coupe jusqu'au vif les parties attaquées de pourriture. On peut aussi semer la graine; mais ce moyen qui est long, est encore incertain, car souvent les jeunes plantes meurent la deuxieme année. On trouve ce Balisier en Asie, en Afrique et dans l'Amérique méridionale. Variété à fleurs d'un très bel écarlate : autre variété à feuilles panachées.

2. Balisier a feuilles étroites, *Canna angustifolia.* Lin. (Vél. du Mus.) Cette espece croît naturellement entre les tropiques en Amérique. Elle est en tout plus petite que la précédente, et ses fleurs sont constamment jaûnes. Même traitement, si ce n'est qu'on ne la livre point à la pleine terre.

3. Balisier glauque. *Canna glauca.* Lin. Il nous vient des lieux humides et chauds de la Caroline. Son port et ses feuilles le font ressembler au Balisier d'Inde; mais il est glauque, c'est-à-dire d'un vert de mer agréable. Ses fleurs sont d'un jaûne pâle. Même traitement, mail il est plus délicat.

4. Balisier flasque, *Canna flaccida.* Salisbury, (Red. Lil. 107.) Il a été découvert dans la Caroline méridionale par Bartram. Il a le port des autres Balisiers, et demande la même culture; mais il est assez délicat. Ses fleurs peu nombreuses, grandes, d'un jaûne roussâtre, sont d'une étoffe *flasque.* Ses graines mûrissant bien, on peut espérer qu'il deviendra plus commun. C'est en général une fort belle plante. Orangerie.

BANANIER, *Musa.* Genre de la Polygamie-Monœcie, famille des *Scitaminées* de Ventenat, type des *Bananiers* de Jussieu. Suivant Linné, il serait appellé *Musa*, en mémoire du Médecin d'Auguste, qui portait ce nom : j'aime mieux croire avec Forskohl et *Prosper* Alpin, que le mot

Musa est latinisé de *Mauz*, nom du Bananier chez les Arabes qui le prononcent *Mouz*. Toutes les especes que l'on en connaît aujourd'hui sont originaires des climats les plus chauds de l'Asie ou de l'Afrique.

BANANIER A FRUITS LONGS, *Musa paradisiaca.* LIN. (TREW. 18-20.) D'après l'épithete *paradisiaca*, il faut bien suppôser que ce Bananier a jadis figuré dans le Paradis terrestre, et que c'est de ses feuilles qu'Adam se couvrit lorsqu'après son péché, il s'apperçut de sa nudité : *Consuerunt folia ficûs et fecerunt sibi perizomata. Gen.* c. 3, ℣. 8. Cette présomption a encore fait donner au Bananier les noms triviaux de *Figuier-d'Adam*, et *Culotte du pere Adam.* Il commence à être fort ancien dans les collections d'Europe, puisqu'on le trouve dans le premier catalogue du jardin de Padoue, fait en 1581, par *Melchior* GUILANDINI. Sa racine est une espece de grôsse bulbe obtuse par le bâs, et allongée par le haut, qui donne naîssance à une tige herbacée, laquelle devient insensiblement haute de douze à quinze pieds et grôsse comme la cuisse. N'étant formée que des pétioles engaînants des feuilles, elle est tendre et facile à couper. Son sommet est couronné par un faisceau de huit à douze feuilles simples, entieres, pétiolées, munies dans leur longueur d'une nervure saillante en dessous, et d'où partent latéralement des nervures paralleles, ce qui les rend sujettes à se déchirer. Elles sont longues de huit à neuf pieds, larges d'environ un et demi, et roulées en cornet avant de se développer. Les fleurs sont sessiles, et forment un épi appellé *Régime*, qui est courbé, pendant, et qui naît du milieu des feuilles. Les fleurs inférieures donnent les fruits, qui quelquefois sont en nombre considérable, ressemblent à de petits Concombres, sont jaûnâtres et bons à manger lorsqu'ils sont mûrs : ceux que j'ai goûtés ici avaient une pulpe épaisse, sucrée, jaûne, d'une saveur de Pomme avancée. C'est en 1736 que cette plante a pour la premiere fois donné et mûri ses fruits en Europe ; savoir, 61 dans la serre du Baronnet AYLAFFE, près Londres, et je ne sais quel nombre, dans celle de CLIFFORT à Hartecamp, près Harlem. Touts les ans on en obtient au Jardin des Plantes. Le Bananier périt après les avoir donnés, mais on le propage facilement par les nombreux rejetons dont il est entouré. Dans les climats froids ou tempérés, il ne doit jamais quitter la tannée de la serre chaude. On l'éleve dans un pôt de moyenne grandeur, et plein de bonne terre franche qu'on arrôse médiocrement. Si par l'abri que nous donnons aux Bananiers, nous parvenons à conserver leurs feuilles plus belles et plus entieres que dans leur pays natal, leurs fruits ne doivent pas être si beaux ni d'aussi bon goût. Ce Bananier et plusieurs

de ses variétés ont été trouvés si utiles, qu'on les a portés en Amérique. PISON, en nous assurant qu'elles n'avaient point de nom dans ce pays, nous confirme dans l'opinion qu'elles n'en sont point originaires. THÉOPHRASTE l'a désigné comme originaire de l'Inde.

2. BANANIER A FLEURS ÉCARLATES, *Musa coccinea.* (AND. *rep.* 47.) Plante aussi herbacée, commune à la Chine, d'où elle a été apportée en 1792; beaucoup plus petite que la précédente, et qui ne fleurit que lorsqu'elle a atteint trois ou quatre pieds de hauteur. Les écailles qui enveloppent le *Régime* ou la grappe des fleurs, sont grandes, d'un écarlate brillant, et font un grand effet dans la serre chaude où il faut la tenir. Elle demande une bonne terre, et se multiplie par ses rejetons nombreux, qu'on peut séparer en tout temps, et qui prennent assez d'accroissement pour fleurir au bout d'un an de leur séparation. Les Bananiers sont cultivés chez les Curieux qui ont des serres chaudes, et au Jardin des Plantes; celui-ci y a fleuri pour la premiere fois en 1804; depuis je l'ai encore vu à Malmaison; et chaque année je le vois chez M. BICQUELIN. Pour mieux réussir à le voir fleurir, il est bon de séparer les rejetons à mesure qu'ils ont racines.

BULBOCODE, *Bulbocodium.* Genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Narcissoïdes*, et qui tire son nom des mots grecs *bolbos*, bulbe, et *kōdōn* ou *kōdion*, cloche ou toison, soit à cause de la forme de son oignon, soit parce que la plante qui a été appellée ainsi la premiere, avait pour racine une bulbe réticulée, fibreuse et éfilée. On rencontre trop rarement dans les jardins le BULBOCODE PRINTANNIER, *Bulbocodium vernum.* LIN. (RED. Lil. 197. Vél. du Mus.) *Merendera*, RAMOND. Cette jolie messagere du printemps et qui croît naturellement sur les montagnes d'Espagne, de Provence et de Suisse, donne ici, en plein air et dès que le grand froid a cessé, deux à trois fleurs assez semblables à celles du Colchique d'automne et comme elles assises sur la bulbe : les feuilles viennent ensuite. Cette plante demande une exposition un peu chaude et sur-tout une couverture de litiere si le froid devenait trop considérable.

C.

COLCHIQUE, *Colchicum.* (Hexandrie-Trigynie, famille des *Joncacées.*) Ce genre n'est pas nombreux en especes; LINNÉ n'en cite que cinq; mais les especes ont beaucoup de variétés. Toutes sont des plantes bulbeuses qu'il serait dangereux de manger.

1. COLCHIQUE D'AUTOMNE. Tue-Chien. *Colchicum au-*

tumnale. Lin. (Vél. du Mus.) Oignon charnu de moyenne grôsseur, et très allongé, qui se trouve communément très-enfoncé dans nos prairies humides: on l'a nommé *Tue-Chien*, à cause de ses qualités malfaisantes. Il ne craint aucun froid, et n'est difficile ni sur la qualité du terrein, ni sur l'expôsition, pourvu qu'elle ne soit pas trop au midi; enfin il réussit même à l'ombre des arbres. On peut le laisser trois ou quatre ans en terre, où il produira beaucoup de caïeux: relevé au mois de juillet, on le replante sur-le-champ, ou au plus tard en août, soit en massif, soit en bordure, mais toujours en l'enfonçant de trois pouces. Bientôt chaque Oignon poussera à-la-fois et renouvellera pendant près de trois semaines cinq à six fleurs radicales, assez semblables à celles du *Crocus*, mais plus grandes, et d'un rôse purpurin clair, à tube très long, et à six divisions. Il fait alors un très bon effet. Ses feuilles ne paraissent qu'en décembre ou janvier; elles sont grandes, d'un beau vert, et dans leur milieu on apperçoit le fruit qui avait été fécondé en terre. En juin, elles se dessechent. Le Colchique fleurit fort bien aussi hors de terre; mais ce ne peut être qu'aux dépens de sa bulbe. Il a une variété à feuilles panachées, une autre à fleurs jaûnes, une autre à fleurs blanches, et d'autres à fleurs doubles. Celles-ci paraissent quinze jours plus tard, sont plus délicates, et demandent peut-être à être garanties contre les grands froids.

2. Colchique panaché, *Colchicum variegatum*. Lin. (Vél. du Mus. — Red. Lil. 238.) Il était déjà cultivé du temps de Cornuti. Sous la premiere tunique de l'Oignon, on trouve une espece de soie assez abondante. Ses feuilles sont plus étroites et plus courtes que celles de notre Colchique, et ne poussent aussi qu'après les fleurs qui sont marquées de petits carreaux pourpres, en forme de damier. C'est de Chio et de l'Archipel grec que nous vient cette très jolie plante, plus délicate que n'est la précédente. En hiver, il lui faut une bonne orangerie; et là, on doit encore la mettre près des jours.

Les Hollandais, dans les listes des fleurs qu'ils distribuent, annoncent un grand nombre de variétés de Colchiques; *blancs*, *pourpres*, *pourpres-panachés; rôses*, *rôses-panachés*, *agathes*, *à feuilles panachées*, etc.; presque touts sont d'orangerie.

Cette plante ayant été remarquée d'abord dans la *Colchide* (aujourd'hui la *Géorgie*), a reçu des Grecs le nom de *Colchique*, qu'elle a conservé parmi nous, quoiqu'elle soit très commune en beaucoup d'endroits herbeux et humides de l'Europe.

CRINOLE,

CRINOLE, *ou* CRINUM, *Crinum.* (Hexandrie-Monogynie, famille des *Narcissoïdes.*) Ce genre comprend quelques plantes qui méritent bien de ne pas être oubliées, puisqu'elles peuvent orner et parfumer les orangeries et les serres. Des Botanistes ont confondu mal-à-propos ce genre avec celui des *Amaryllis*, dont il se distingue assez par son ovaire qui est supérieur. Quoique toutes ces plantes soient généralement belles, je crois ne devoir citer que les especes suivantes.

1. CRINOLE D'AMÉRIQUE, *Crinum Americanum.* LIN. Cette Crinole, qui pousse des feuilles assez larges, en faisceaux, et longues de près de deux pieds, est remarquable par sa tige, qui, dans les mois de juillet et août, se garnit de belles fleurs blanches, dispôsées en ombelle. Elle se multiplie de caïeux, et demande la tannée pour fleurir.

2. CRINOLE A FLEURS POURPRES, *Crinum speciosum.* LIN. Remarquable par ses fleurs grandes, d'un rouge vif de sang, et dispôsées aussi en ombelle. Elle peut se contenter de l'orangerie; mais elle fleurira plus sûrement en serre tempérée ou chaude.

3. CRINOLE ROUGEATRE, *Crinum erubescens.* LIN. F. (Vél. du Mus. RED. Lil. 27.) Fort grôs oignon de l'Amérique méridionale, et qu'il faut tenir toute l'année en serre chaude si l'on veut qu'il fleurisse. Ses feuilles en touffes et radicales sont longues, planes, peu aiguës, épaisses, courbées en dehors, d'un vert foncé, marquées de nervures longitudinales; les extérieures fortement teintes de pourpre obscur en dessous. De l'une de ces feuilles sort une hampe assez grôsse, plus courte qu'elles, d'un joli pourpre, terminee par une spathe enfermant sept à huit fleurs très longues, d'une odeur agréable, divergeant du même point par leur tube presque cylindrique, menu, long de six pouces, d'un pourpre gai, se divisant en six lanieres très longues et ouvertes, lavées de pourpre léger, dépâssées par les étamines et le style qui sont minces et d'un beau rouge. Tours les ans on le voit au Jardin des Plantes, en juillet ou août. On multiplie cette belle plante par les caïeux dont elle est assez avare.

4. CRINOLE DE CEYLAN, *Crinum Zeylanicum.* LIN. *Amaryllis lineata.* LAMARCK. Cet oignon pousse des feuilles longues, étroites, planes. De côté sort une tige (quelquefois deux), terminée par une ombelle de fleurs grandes, blanches et rayées de rouge vif. Elles répandent beaucoup d'odeur, et fleurissent d'assez bonne heure; depuis le mois de mars jusqu'en mai. Même culture.

5. CRINOLE A LARGES FEUILLES, *Crinum latifolium.*

LIN. *Amaryllis latifolia.* LAMARCK. Celle-ci est remarquable par sa tige, longue d'un pied environ, et terminée par quatre ou cinq grandes fleurs très ouvertes, d'un blanc pur, et d'une odeur très agréable. C'est en août qu'on peut jouir de cette belle plante, qui, comme la précédente, a besoin de la serre chaude, au moins pour fleurir.

6. J'ai vu au mois de juillet dernier chez M. BICQUELIN, une plante superbe et fleurie qu'il appellait *Crinum longifolium.* On la croit originaire d'Afrique. Les feuilles au nombre de douze, hautes de 1300 millim. (quatre pieds), larges de 80 millim. (trois pouces) linéaires, aiguës, épaisses, sont amplexicaules à la bâse et réfléchies à leurs sommets. La hampe part de leur milieu, est nue et se termine par plusieurs fleurs très grandes, sessiles, divergentes, sorties d'une spathe divisée en cinq. Elles sont composées d'un tube long de 160 millim. (six pouces), partagé à son sommet en six lanieres très blanches, linéaires, aiguës. Les six étamines dépâssent la corolle ouverte : leurs filets blancs à la bâse, rouges au sommet, portent une anthere en croissant et chargée de pollen jaûne. Le style unique, menu, et de la même couleur que les filets, est assis sur le germe qui a avorté. Cette superbe plante peut se propager par les rejetons qu'elle émet à sa bâse. Ses racines sont nombreuses et ramâssées. On le tient en serre au moins tempérée. En général toutes les plantes de cette famille méritent les soins et les peines des Amateurs, qui en sont bien dédommagés par l'éclat, la beauté et la bonne odeur de leur fleurs. Je crois que ces trois dernieres Crinoles seraient mieux placées avec les *Amaryllis.*

CROCUS. Nom latin du Safran, adopté par les Fleuristes, pour indiquer le *Crocus vernus* et ses variétés. *V.* SAFRAN, n°. 2.

CYCLAMEN ou CYCLAME, *Cyclamen.* (Pentandrie-Monogynie, famille des *Lysimachies* de Jussieu et des *Orobanchoïdes* de Ventenat.) LINNÉ en compte six especes, elles se trouvent en Europe, en Asie, dans l'Inde, etc.

1. 2. CYCLAME D'EUROPE. Pain-de-Pourceau. *Cyclamen Europæum.* LIN. (Vél. du Mus. *Fl. Aust.* 401.) Plante bâsse et vivace qui croît naturellement dans les bois ombragés de la France méridionale. Sa racine presque ronde, au dehors brune et marquée d'ieux comme celle de la Pomme-de-Terre, est blanche en dedans et ferme comme un navet. Il en sort des feuilles soutenues par un pétiole assez long; presqu'orbiculaires, en forme de cœur, crénelées, marquées de taches symmétriques blanchâtres. Au printemps, et souvent encore en automne, on voit paraître les fleurs de ce Cyclame

qui sont petites, mais nombreuses; blanches ou purpurines; simples ou doubles, suivant la variété, mais toutes inodores. Les fleurs de ce genre sont toutes solitaires, et ont la singularité d'être tournées vers la terre, de sorte que l'extrémité de leurs cinq pétales, toujours longs, ondulés et réfléchis, regarde le ciel: ce qui a lieu au moyen de leurs pédicules longs de trois pouces et droits, qui sont arqués à leur sommet. Le Cyclamen d'Europe peut être élevé en pôt ou en pleine terre, qui doit être légere, ombragée et point trop seche. Il faut le couvrir pendant les grands froids. Une autre espece, le CYCLAMEN A FEUILLES DE LIERRE, *Cyclamen hederæfolium*, H. K. (CURT. 102), vient d'Italie, et ressemble assez à celui d'Europe à fleurs rouges; mais le dessous de ses feuilles est roux. J'ai éprouvé qu'il était plus délicat; il sera donc prudent de le serrer l'hiver en orangerie.

3. CYCLAME DE CÔS, (île de l'Archipel, aujourd'hui STANCHIO.) *Cyclamen Coum.* (CURT. 4.) Très jolie espece qu'on trouve aussi dans les bois sâbloneux, ombragés et frais de l'Italie et de l'Allemagne. Elle fleurit très bien chez nous au printemps, si on la tient en terre de bruyere, et si on la met dans l'orangerie ou sous châssis pendant l'hiver. Plus petit que les autres, ce Cyclame pousse beaucoup de feuilles réniformes, en dessus d'un vert foncé et uni, en dessous pourpres comme les pédicules des fleurs qui sont rouges, à pétales plus larges, mais aussi plus courts.

4. CYCLAME DE PERSE, *Cyclamen Persicum.* (*Indicum?* LIN.) Celui ci fleurit encore de meilleure heure, est plus grand, et demande les mêmes soins que le précédent. Ses feuilles sont en cœur obtus, et rouges aussi par dessous. Ses fleurs sont odorantes, à pétales plus ou moins rouges, ou tout-à-fait blancs, mais assez longs. Il a été rapporté de Constantinople, par M. BACHELIER, qui l'a propagé de semences. Ces Plantes en général se multiplient de graines semées aussitôt la maturité au levant, et mises en orangerie pendant l'hiver: au printemps on repique le jeune plant. On peut encore couper leurs racines charnues en ayant soins de laisser, comme on le fait pour les Pommes-de-Terre, au moins un œil à chaque morceau qu'on met ensuite en terre, et qui ne tarde pas à se cicatriser et à jeter des radicules. Le nom de *Cyclamen* tiré du mot grec *kyklos*, qui veut dire cercle, indique ou la forme orbiculaire des racines, ou que les pédicules se tournent en spirales ou en cercles concentriques, jusqu'à ce que les capsules aient atteint la terre pour y mûrir les graines qu'elles contiennent. Les cochons étant aussi très friands de cette racine, qu'ils recherchent avec avidité, on lui a encore donné le nom trivial de PAIN-DE-POURCEAU.

CYPRIPEDE. Sabot, *Cypripedium.* (Gynandrie-Diandrie, famille des *Orchidées.*) Ce genre n'est pas nombreux en especes, mais quoique difficiles à cultiver, elles méritent l'attention par la singularité de leurs fleurs, qui imitent assez bien la forme d'un *sabôt* ou d'un *soulier;* leur nom latin composé de mots grecs devrait pouvoir se rendre par Soulier *ou* Chaussure de Vénus. Une seule espece se trouve en Europe, même en France: les autres naissent au Japon dans l'Amérique septentrionale, etc.

1. — 2. Cypripede Sabot-de-Vénus, *Cypripedium Calceolus.* Lin. (Herbier général de l'Amateur. — Red. Lil. 19. *Fl. Dan.* 999.) M. Noisette, Cultivateur instruit et très bien assorti, a eu la bonté de me procurer cette plante bizarre et cependant jolie qu'on trouve dans quelques forêts montagneuses du Dauphiné et de la Suisse. C'est aux mois de mai et juin qu'on voit ses fleurs: elles répandent une odeur agréable de fleur d'orange, et se font remarquer par la bizarrerie de leur forme et de leur pôsition, étant penchées et compôsées de quatre pétales très longs, lancéolés-aigus, dispôsés en croix bien ouverte, dont les bras sont plus étroits et plus longs: ils sont tours d'un brun pourpre, et font ressortir la couleur jaûne du nectaire qui est assez grand, et a la forme d'un *soulier.* Il leur succede une capsule dans laquelle on trouve des semences nombreuses, et qui ressemblent à une fine râclure. Quelquefois une seule fleur, et d'autres fois deux, sont au bout de la même tige qui est unique, cylindrique, faisant un peu le zig-zag, et garnie de trois à quatre feuilles engaînantes à leur bâse, puis s'évâsant, ovales-lancéolées, plissées au moyen de nervures qui sont dans leur longueur. Cette plante demande l'ombre et la terre de bruyere tenue fraîche. On connoît encore le *Cypripedium flavescens, pubescens.* Wild. (Catesb. 2. 73. Red. Lil. 20.) A. Michaux l'avait rapporté à M. Cels de la Caroline où il croît sur les bords sâblonneux des fleuves. Toute sa fleur est jaûne: les pétales seulement sont pointillés de rouge. Il ressemble assez au précédent, et veut la même culture et l'orangerie pour l'hiver.

CYRTANTHE, *Cyrtanthus.* Genre établi par Linné fils; il est de l'Hexandrie-Monogynie et de la famille des *Liliacées.* Je ne parlerai que du Cyrtanthe a feuilles obliques, *Cyrtanthus obliquus.* Jacq. (*H. Sch.* 75.) Très grôs oignon du Cap, presque rond et d'environ quatre pouces de diametre, poussant plusieurs feuilles rangées de deux côtés, longues de plus d'un pied, larges de deux pouces, obtuses, coriacées, s'ouvrant obliquement à mesure qu'elles croissent,

embrassant par leur bâse la tige qui est grôsse, à-peu-près cylindrique, droite, plus haute que les feuilles, verte à sa bâse, rousse à son sommet, couverte, dans toute son étendue, d'une poussiere glauque. Elle se termine par une *spathe* qui se fend en plusieurs divisions, et laisse paroître en juillet une couronne de dix à douze fleurs d'un effet superbe, et dont les pédicules courbés et partant du même point, laissent pendre en cercle les fleurs qui sont moins grôsses, mais plus longues que celles de la Fritillaire-Impériale. Elles consistent en un tube ou entonnoir se divisant en six parties ovales acuminées, jaûnes, bordées de verdâtre: le tube est d'un rouge éclatant safrané qui s'avance sur les divisions. Ces fleurs distillent une eau douce, assez abondante. On multiplie le Cyrtanthe, qui est encore fort rare, par ses caïeux peu nombreux et lents à croître, qu'il faut tenir en pôts pleins de terre à oranger ancienne et mêlée d'un tiers de terre de bruyere, placés dans la serre chaude. Son nom, composé des mots grecs *kyrtos*, courbe, et *anthos*, fleur, indique la maniere d'être de ses fleurs.

E.

ÉRYTHRONE, *Erythronium*. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*.) Genre composé de trois especes dont les deux premieres, habitantes des lieux montagneux et des bois du midi de la France, du Dauphiné, de la Savoie, de l'Auvergne etc., sont:

1.-2. L'ÉRYTHRONE *ou* DENT-DE-CHIEN A FEUILLES OVALES, *Erythronium Dens Canis ovatifolium*; — L'ÉRYTHRONE A LONGUES FEUILLES, *Erythronium longifolium*. LA MARCK. (*Fl. Aust. app.* — Vél. du Mus.) Ces plantes, petites, vivaces et de pleine terre, ont des racines ou oignons charnus qui poussent dès le mois de mars une ou deux feuilles à pétiole engaînant, horizontales, larges ou longues suivant l'espece, épaisses, d'une seule couleur ou maculées de vert et de rouge. De leur milieu s'éleve une petite tige rouge, haute d'environ quatre pouces, terminée en avril par une jolie fleur à six pétales, s'ouvrant le jour en étoile plus ou moins grande, suivant l'espece, simple ou double, ou lavée de rôse, ou tout-à-fait blanche, quoique le nom du genre dérivé du grec *erythros*, c'est-à-dire rouge, doive faire présumer que leurs fleurs sont de cette couleur.

3. L'ÉRYTHRONE A FLEURS JAUNES, *Erythronium flavescens*, HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 51. *Americanum*, *Hort. Kew.* Ce dernier qui est l'*Er. aureum* des Jardiniers Anglais, se trouve seulement dans les parties froides

de l'Amérique septentrionale, d'où il a été rapporté par *André* MICHAUX, et donné à M. le MONNIER, premier Médecin de LOUIS XVI. Depuis cette époque il est resté dans le beau jardin qu'il a laissé à sa veuve, de la générosité de laquelle j'en tiens deux oignons qui fleurissent chaque année : je n'en vois nulle part ailleurs. Il est plus grand dans ses dimensions; ses feuilles engaînantes aussi et maculées de rouge, sont lancéolées-oblongues. Les trois especes se cultivent de la même maniere; on les tient dans un endroit ombragé de la plate-bande de terre de bruyere, qu'il est bon de remarquer parce que dès la fin de mai toutes les plantes ont disparu pour ne plus se montrer qu'au printemps suivant. Elles se multiplient par les graines qu'on en seme dans un pôt, et qu'on repique lorsque le plant est assez fort, et mieux par les caïeux qui sont des appendices, petits, d'un beau blanc d'émail, et pointus, ce qui les fait ressembler à une *dent de chien*. On les sépare et on les replante tout de suite.

Ces plantes ne craignent que les gelées extraordinaires, et ne veulent pas être souvent déplacées, ou même remuées. Lorsqu'on ne voit paraître qu'une feuille on ne doit pas compter sur la fleur.

EUCOMIS. Ce mot en grec signifie qui a de beaux cheveux, qui est bien peigné, et il convient à ce genre distrait par L'HÉRITIER du genre *Fritillaria* de Linné. Les Curieux ne manquent pas d'avoir quelques pôts de l'EUCOMIS COURONNÉ et du TACHETÉ, *Eucomis regia* et *punctata*. Ces plantes ont besoin de la serre tempérée, de terre franche mêlée de sâble de bruyere, et de quelques arrôsements dans l'été. Du milieu d'une touffe de feuilles dispôsées en rôsette, longues, larges, canaliculées, ondulées et d'un beau vert, s'éleve à un pied, une tige droite, ferme, verte dans la premiere espece, pointillée de rouge ou de brunâtre dans la seconde, garnie dans le haut de fleurs moyennes, sessiles, de peu d'apparence, enfin couronnées par un bouquet de feuilles plus petites que les radicales. Ces plantes plaisent par leur régularité : elles viennent du Cap. JUSSIEU a appellé ce genre *BASILEA*, de l'adjectif grec *basileios* qui signifie royal, digne d'un Roi.

F.

FERRAIRE, *Ferraria*. Genre de la Gynandrie-Triandrie, famille des *Iridées*, consacré au Jésuite FERRARI, Italien et Botaniste, qui le premier a décrit en 1646 la plante restée la seule du genre, depuis que JUSSIEU en a séparé la *Tigridie*; c'est la FERRAIRE ONDULÉE, *Ferraria undulata*. LIN. (*H. Vind.* 63. RED. Lil. 28. Vél. du Mus.) Plante très singuliere

et très belle, vivace, originaire du Cap. Sa racine ronde, comprimée et tubéreuse, pousse une tige garnie de feuilles engaînantes, droites, avec des nervures longitudinales; d'un vert foncé : celles du milieu sont les plus longues; les inférieures sont plus pâles et ponctuées de rouge et de brun. Au sommet de la tige, on voit deux ou trois fleurs très ouvertes, à six divisions profondes, d'un pourpre brun-violâtre et velouté; les trois intérieures plus petites. Toutes sont marquées d'une espece de cercle blanchâtre; elles sont aussi pointues à leurs extrémités; ondulées et tachées de points jaûnâtres sur leurs bords. On regrette que ces fleurs si singulieres ne durent que peu d'heures, après quoi elles se referment, pour ne plus se r'ouvrir. On la cultive en terre légere et en serre tempérée : elle se multiplie par ses caïeux, qu'on sépare lorsque les feuilles sont desséchées, et qui ne poussent qu'au printemps. La racine mere reste un an entier dans le plus parfait repôs.

FRITILLAIRE, *Fritillaria.* (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées.*) Sous ce nom qui vient du latin *Fritillus*, un cornet à jouer au dés, et exprime la forme des fleurs, LINNÉ comprend la Fritillaire proprement dite, ou commune, *Fr. Meleagris;* celle de Perse, *F. Persica;* la Royale, *F. Regia*, dont Jussieu a fait le genre *Basilea;* la couronne Impériale, ou l'Impériale, qui est le genre *Imperialis* de Jussieu; et plusieurs autres encore, mais qui ne sont que pour les Amateurs. Nous parlerons de celles qui ont le plus d'agrément, et qui sont le plus faciles à cultiver.

1. FRITILLAIRE-DAMIER *ou* — MÉLÉAGRE, *Fritillaria Meleagris.* LIN. (Vél. du Mus. *Fl. Aust. app.* 32. RED. Lil. 222.) Ces surnoms lui ont été donnés, parce que ses fleurs, marquées de carreaux blancs ou jaûnes, et rouges ou pourpres, plus ou moins foncés, suivant la variété, ressemblent assez bien à un *Echiquier* ou *Damier*, ou au plumage de la Peintade (*Meleagris*). Sa bulbe blanche et comprimée pousse de très bonne heure une tige droite, grêle, cylindrique, haute de huit à neuf pouces; garnie de feuilles alternes, linéaires, pointues, glauques; terminée, suivant l'espece, par une, deux ou trois fleurs assez semblables à des Tulipes renversées, mais moins grandes, et qui s'épanouissent en mars ou en avril. Cette jolie plante, ainsi que ses variétés, qui sont toutes plus agréables les unes que les autres, habitent les prairies d'Europe, même de quelques départements assez septentrionaux de la France. Elles veulent un terrein grâs et frais; il faut aussi, par précaution, les couvrir dans les froids rigoureux. On les multiplie par leurs caïeux, qu'on sépare touts les trois ou quatre

I 4

ans, au mois de juillet ou d'août, et qu'on replante aussi-tôt, ainsi que les bulbes principales; car elles ne tarderaient pas à se flétrir ou à se dessécher; ou par les graines qu'on seme en automne, dans des terrines qu'on serre en orangerie pendant les gelées. Au mois d'août de la seconde année, on met les jeunes oignons en place, pour fleurir la troisieme. On dit qu'il est dangereux de couper la tige de la Fritillaire-Damier, et que cette amputation fait périr l'oignon : je ne l'ai point éprouvé. En Poitou, l'on trouve une variété à fleurs tout-à-fait blanches; on connaît aussi des sous-variétés à fleurs doubles.

2. Fritillaire de Perse, *Fritillaria Persica.* Lin. (Vél. du Mus. Red. Lil. 67.) C'est en 1576 que l'on a vu en Flandres les premieres fleurs de la Fritillaire de Perse dont quelques bulbes avaient été envoyées d'Italie sous le nom de *Pennachio Persiano.* Elle croît naturellement aux environs de Suses ou Souster : quoiqu'elle puisse se tenir en pleine terre, cependant elle est plus délicate que la précédente, aussi a-t-elle péri dans les années remarquables par les grands froids. Il sera bon d'en rentrer quelques-unes dans l'orangerie. Sa bulbe arrondie et écailleuse donne naissance à une tige cylindrique herbacée, haute de près de deux pieds; garnie de la bâse au tiers, de feuilles nombreuses, éparses, sessiles, entieres, oblongues et lisses; enfin terminées vers la fin d'avril par une trentaine de fleurs assez grandes, d'un violet bleuâtre terne, penchées et dispôsées en grappe simple et pyramidale. Les terres trop fortes et argilleuses lui sont contraires, ainsi qu'aux autres plantes bulbeuses.

3. Fritillaire Royale. La Royale. *Fritillaria Regia.* Lin. *Basilea.* Juss. Son nom lui vient d'un faisceau de feuilles qui couronne ses fleurs verdâtres, dispôsées en épi. C'est une plante d'Amateur. Elle se multiplie, aussi bien que la précédente, de graines et de caïeux. Elle fleurit vers l'arriere-saison, et ne fait pas un très grand effet. Cette plante venant du Cap, demande au moins l'orangerie. C'est l'*Eucomis* de l'Héritier.

4. Fritillaire-Couronne Impériale. Impériale. *Fritillaria Imperialis.* Lin. (Vél. du Mus.) Cette Fritillaire est bien connue, et cultivée depuis long-temps dans nos Jardins. Elle fut apportée de Constantinople à l'Empereur Maximilien II, par des ambassadeurs qu'il avait envoyés en Turquie en 15... Dès le commencement de mars, son oignon, qui est très grôs et charnu, pousse une tige grôsse, simple, droite, haute d'environ trois pieds; garnie tout-au-tour (de la bâse aux deux tiers de la hauteur), de feuilles prolongées sur la tige, éparses, nombreuses, linéaires, lisses, d'un beau vert.

Les fleurs qui s'épanouissent en avril, sont grandes, d'un beau rouge safrané, et contiennent chacune des gouttes d'eau, restant attachées à leur fond jusqu'à ce qu'elles soient fanées. Elles ressemblent à des Tulipes renversées, et sont dispôsées en couronne à un ou deux rangs sur le haut de la tige, que termine un faisceau de feuilles nombreuses et étagées. Les pédicules des fleurs se relevent pour mûrir leurs graines qu'il faudrait semer aussi-tôt si l'on voulait obtenir des variétés; mais on néglige ce moyen comme trop long, attendu qu'il ne faudrait pas en espérer de fleurs avant cinq ou six ans. Il est dommage que la couronne Impériale exhale de toutes ses parties, une odeur forte et approchant de celle de l'Ail, car elle est d'un grand effet dans les parterres, où il lui faut donner l'expôsition du soleil, et une terre qui ne soit pas fumée, et ne retienne pas l'humidité qui la ferait périr. Au mois de juillet, elle a disparu; c'est le moment qu'il faut prendre touts les trois ou quatre ans, pour relever l'oignon, le nétoyer, en séparer les caïeux qu'on doit replanter de suite, à quatre ou cinq pouces de profondeur, aussi-bien que la bulbe principale, si l'on veut en avoir la fleur l'année suivante. On peut cependant la faire voyager, depuis juillet jusqu'en février; mais si l'on s'y prend trop tard, on ne doit plus espérer de fleurs qu'on n'obtient même pas toujours la seconde année de la transplantation. Quoiqu'originaire de Perse et des environs de Constantinople, cette plante ne craint point nos hivers. Les Hollandais nous en offrent un grand nombre de variétés, qui ont chacune leur nom particulier; tels que *Aurora; Chinensis; Flore luteo; — luteo pleno; Flore rubro; — rubro pleno; — rubro sulphurino; folio argenteo striato; Kroon-op-Kroon;* c'est-à-dire, couronne sur couronne; *Maxima; Orange; flore sulphurino; William Rex; Slag-swaard;* etc. (Vél. du Mus.) Cette derniere doit être recherchée pour sa belle touffe de fleurs nombreuses et rouges, placée au haut de la tige, qui étant toujours monstrueuse et large, semble être le résultat de plusieurs tiges réunies et pôsées les unes à côté des autres: c'est ce qui lui a fait donner son surnom hollandais qui signifie *sâbre* ou *large épée.* Cette variété n'est pas toujours constante, et revient souvent à sa premiere nature. Il faut toujours demander chaque espece par son nom, pour être servi comme on le desire. Quelques-unes de ces variétés ont encore leurs sous-variétés à fleurs doubles, à feuilles panachées, soit de blanc, soit de jaûne, etc., etc.

FUMETERRE, *Fumaria.* Pline dit que ce nom vient du latin *fumus*, fumée, parce que le suc de la Fumeterre commune mis sous les ieux, y produit l'effet de la fumée. Ce genre

qui est de la Diadelphie-Pentandrie, et de la famille des *Papavéracées*, contient plusieurs especes que les Botanistes distinguent par des surnoms, et dont les plus agréables sont :

1. FUMETERRE BULBEUSE, *Fumaria bulbosa.* LIN. (*H. Vind.* 116. *Fl. Dan.* 605.) Transportée de nos forêts dans les jardins, cette plante rustique y a été accueillie pour la précocité de ses grappes bien fournies de fleurs blanches ou de couleur gris-de-lin pâle, suivant les variétés, qui mêlées et rassemblées en massif font un effet agréable pendant plus de quinze jours au commencement de mai, et souvent beaucoup plus tôt. A peine ces plantes ont-elles donné leurs graines qui sont rondes, noires et brillantes, et qu'il faut recueillir avant la maturité, si on ne veut pas les perdre ; que leurs feuilles qui étaient d'un beau vert et bien découpées, disparaissent aussi-bien que les tiges : on peut alors en relever les racines. Celles-ci consistent en deux petites bulbes réunies dans une même enveloppe ; on peut ne les replanter qu'en octobre ou novembre, toujours dans une expôsition ombragée et en terre légere et sans engrais. Elles ne demandent d'autres soins que d'être arrôsées à l'époque de la fleuraison, si le printemps est sec. Une variété à bulbes plus grôsses et creuses donne aussi des grappes plus fortes de fleurs plus grandes. Laissées trop long-temps à la même place, ces plantes dégénerent.

2 FUMETERRE ODORANTE, *Fumaria nobilis.* LIN. (*H. Vind.* 116.) Les feuilles de celle-ci sont beaucoup plus grandes et très découpées. Elle pousse une tige d'environ deux pieds, qui se charge d'un épi très serré de fleurs nombreuses, d'un jaûne pâle, noirâtres à leur sommet, et qui paraissent en avril. Cette espece se cultive et se propage comme la précédente, et n'est pas plus délicate. Elle vient de Sibérie.

3. FUMETERRE JAUNE, *Fumaria lutea.* LIN. (PLUK. *Alm.* 90. *fig.* 2.) Cette espece, aussi vivace par ses racines, reste ornée de ses jolies feuilles presque toute l'année : et ses fleurs, qui sont en épi, et souvent attachées d'un seul côté comme celles du Glaïeul, commencent à se montrer en avril : l'on en voit souvent encore au mois de novembre. Elles sont blanches et jaûnes. On pourrait desirer qu'elles fussent plus nombreuses. Sa culture est la même que celle des deux autres. Peut-être est-elle plus sensible au froid, venant de la Barbarie et des provinces méridionales de la France, où elle croît dans les endroits pierreux, sur les rochers et les murailles ; elle peut donc servir à orner les grottes et les rocailles de nos Jardins-paysages. Les valves élastiques de ses siliques lancent au loin les semences quand elles ont mûri ; celles-ci germent facilement.

4—5. FUMETERRE DU CANADA, *Fumaria sempervirens*, LIN., *glauca*, CURT. 179. Elle est annuelle malgré le nom spécifique que lui a donné LINNÉ, et fait aussi un bel effet, d'abord par ses touffes bien garnies de rameaux pourpres à feuilles découpées, petites et *glauques*, puis de juin à septembre par ses épis de fleurs purpurines à limbe jaûne. Elle convient aux mêmes lieux, et se seme aussi d'elle-même. Entre les autres especes que nous ne pouvons décrire ici, nous devons distinguer la FUMETERRE DE LA CHINE, *Fumaria spectabilis* de Linné, dont les fleurs souvent représentées sur les papiers peints de la Chine, sont grôsses et pourpres. On la trouve aussi dans la Sibérie.

G.

GALANTH, *Galanthus*. Des mots grecs *gala*, lait, et *anthos*, fleur, c'est-à-dire fleur d'un blanc de lait. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, et de la famille des *Narcissoïdes*, composé uniquement de l'espece suivante, le GALANTH, la GALANTHE, GALANTHINE *ou* PERCE-NEIGE, *Galanthus nivalis*. LIN. HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 54. (*Fl. Aust.* 313.) On a donné ce nom français de *Perce-Neige* à des plantes de même famille et de genre différent, mais voisin; il convient mieux au *Galanth* plus précoce que la *Nivéole* ou *Perce-Neige à bouquets*; aussi RENEAULME lui avait-il donné le nom grec *Erangelia*, qui signifie messagere du printemps. Le Galanth simple ou double est originaire des prairies ombragées de France, d'Italie et d'Allemagne; son oignon allongé, et de la grôsseur d'un pois, jette de très bonne heure quelques feuilles étroites et planes, du milieu desquelles s'eleve une tige comprimée de cinq à six pouces, portant une fleur (rarement deux), petite, inclinée, à six pétales, dont trois extérieurs d'un blanc pur, et trois intérieurs plus petits taillés en cœur, et marqués d'une tache verte et cordiformes: ces trois derniers forment un nectaire que n'a pas la Nivéole. Elle n'y fait pas un grand effet; mais paraissant dès le mois de février, et *perçant* même souvent la *Neige*, elle annonce le réveil de la nature, et fait plaisir. On laisse l'oignon en terre plusieurs années, pour y faire des caïeux; et lorsqu'on le releve, c'est toujours au mois de juin ou de juillet, pour le replanter en octobre, mais toujours en pleine terre, fraîche, ombragée et légere. Le Galanth double, plus délicat que le simple, est assez sujet à fondre.

GALAXIA. Ce nom qui conviendrait à des plantes dont les fleurs seraient constamment blanches comme du lait (*gala* en grec), ou qui seraient lactescentes, ou bien qui augmen-

teraient le lait des femelles, a été donné à un genre voisin des *Ixias*, et comme elles de la Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées*.

1-2. J'ai reçu de Hollande, sous le nom d'*Ixia*, un très petit Oignon à tunique fibreuse, et qui, placé sous mon châssis avec les autres plantes bulbeuses du Cap de Bonne-Espérance, a poussé une grande quantité de racines, menues, longues ramifiées, et trois feuilles courtes, larges, ovales, couchées sur terre, donnant chacune de leur bâse naissance à un faisceau de feuilles semblables, mais bien plus petites. De chaque faisceau sortent une ou deux fleurs assez grandes, presque sessiles, en forme d'entonnoir d'un beau jaûne à six divisions arrondies. J'ai reconnu cette jolie, mais trop petite plante pour être la GALAXIA A FEUILLES OVALES, *Galaxia ovata*, que DE CANDOLE et REDOUTÉ ont décrite et représentée dans leurs Liliacées, page et planches 247; les mêmes *ibidem*, pag. et pl. 41, ont donné la description et la figure de la GALAXIA A FL. D'IXIA, *Galaxia ixiæflora* qu'ANDREWS, *Bot. Rep.* nos. 203, 211 et 212, avait appellée *Ixia columnaris*. Cette espece ressemble beaucoup à l'*Ixia maculata*, et a autant de variétés. Son caractere distinctif consiste en ce que les étamines, qui dépâssent la fleur, sont réunies par leurs filets et forment un tuyau dans lequel le style se trouve renfermé.

GLAIEUL, corrompu de *Gladiole*, que quelques personnes disent encore; *Gladiolus*. (Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées*.) Genre ainsi appellé de la forme des feuilles, qui ressemblent à une petite épée (*gladiolus*).

1-2. GLAÏEUL COMMUN, *Gladiolus communis*. LIN. (Vél. du Mus. JAUM. 6e. liv.) Oignon originaire de la France méridionale; il est rustique, de la forme et de la grôsseur de celui du *Crocus*. En mai, on voit ses fleurs inclinées et dispôsées sur le même côté de la tige, qui a près de dix-huit pouces de haut. Elles sont en entonnoir, à six divisions inégales, rôses, carnées, blanches, ou d'un rouge pourpre, suivant la variété. Le Glaïeul se contente d'une terre ordinaire, légere, mais non fumée, et de toutes les expôsitions, hors celle de l'ombre. On peut le multiplier de graines, mais ce moyen est trop long; et l'on préfere les caïeux qu'il donne en abondance, lorsqu'on le laisse en terre deux ou trois ans. C'est en juin ou juillet, quand les feuilles sont séchées, qu'on releve ces oignons, pour en séparer les caïeux : on garde le tout au sec et à l'ombre, pour être replanté au mois d'octobre, en massif ou en bordure. Cette espece et ses variétés ne craignent pas les gelées. Un Glaïeul plus bâs, aussi à fleurs rouges, mais plus nombreuses, plus grôsses et un peu plus hâtives, semble mériter la préfé-

rence. Quoiqu'aussi rustique que le Glaïeul commun auquel il ressemble, néanmoins il demande une expôsition plus chaude où cependant il ne produit que rarement des graines et toujours beaucoup moins de caïeux. On doit croire qu'il vient de Turquie puisqu'on l'appelle GLAÏEUL DE CONSTANTINOPLE, *Gladiolus Byzantinus*: c'est sous ce nom que M. GODEFROY, Pépiniériste et Fleuriste à Villedavray, me l'a donné, et qu'il m'a été envoyé de Hollande.

3-14. Les especes nombreuses que fournit le Cap de Bonne-Espérance se cultivent ou à même la terre de bruyere sous le châssis des *Ixias*, ou dans des pôts qu'on serre en bonne orangerie l'hiver. Leurs fleurs de formes, dimensions et couleurs différentes leur ont fait donner par les Botanistes des noms spécifiques différents, comme les Hollandais les vendent à divers prix.

On doit entr'autres distinguer le GLAÏEUL CARDINAL, *Gladiolus cardinalis*, LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 22.). Son oignon, de la grôsseur d'une belle aveline, produit beaucoup de caïeux, dont il faut le débarrasser si l'on veut qu'il fleurisse. Ses feuilles sont engaînantes, longues de plus d'un pied; la tige, un peu plus haute encore, donne des épis de fleurs érigées vers le ciel, bien ouvertes, très grandes, et d'un rouge extrêmement vif et brillant: deux pétales sont marqués d'une tache blanche. Ces fleurs deviennent des capsules, tri-loculaires, contenant une liqueur miellée, et s'ouvrant par en haut en trois pour laisser échapper les semences qui sont entourées d'une membrane comme les semences de l'orme: caractere particulier de ce Glaïeul, et qui suffirait peut-être pour former un genre particulier. Après ce Glaïeul, l'Amateur Fleuriste doit préférer les suivants: *Gladiolus cuspidatus*, — *Merianus*, — *carneus*, — *alatus*, — *blandus*, *Watsonius*, — *Namaquensis*, — *versicolor*, — *floribundus*, — *hirsutus roseus*. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR), et le *pyramidalis*: ce dernier qui est assez rustique donne des épis de plus de quarante fleurs. JACQUIN, REDOUTÉ, ANDREWS et CURTIS ont donné beaucoup de figures de ces belles plantes.

GLYCYNE, *Glycyne*. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*.) Sur quinze especes de ce genre, nous n'en connaissons guère que quatre qui méritent d'être cultivées.

1. GLYCYNE TUBÉREUSE, connue par les Jardiniers sous les noms d'APIOS et d'HARICOT EN ARBRE, *Glycine Apios*. LIN. On la cultive au Jardin des Plantes, depuis *Vespasien* ROBIN qui en avait reçu des graines de Virginie. Elle se trouve sur le catalogue imprimé en 1636. Sa racine consiste en un chapelet à plusieurs tubercules ronds, bruns, charnus,

qui se promenent sous terre, et ne donnent de fleurs que lorsqu'ils sont grôs comme des Pommes d'Api. Vers la mi-mai, on en voit sortir des tiges rameuses, volubles, brunes à la bâse, vertes au sommet, qui garnissent en peu de temps le tuteur ou le treillage auprès duquel il faut les appuyer. Insensiblement elles s'allongent jusqu'à onze ou douze pieds, si la plante est en bonne terre, et se garnissent de feuilles alternes, à cinq, et le plus souvent à sept folioles ovales, lancéolées-aiguës, d'un vert-frais. Au mois d'août, chaque aisselle de feuilles produit une grappe serrée de fleurs assez nombreuses, dont les inférieures s'ouvrent les premieres. Ces fleurs, petites et de peu d'apparence, répandent une odeur très suave, et ont une forme assez singuliere. L'étendard, très grand en proportion, a la forme d'un toit. Il est d'une couleur de chair pâle et sale en dehors, plus foncé et taché de brun en dedans; les aîles, plus foncées encore, sont oblongues et placées horizontalement : enfin dans leur milieu on voit la carêne étroite, comprimée, et faite en faucille dont la pointe va rejoindre l'angle intérieur du toit formé par l'étendard. Il lui succede un légume que je n'ai jamais vu mûrir. Peu de temps après, les tiges meurent, et il ne reste plus de vestiges extérieurs de la plante, dont il est bon d'avoir marqué la place par un piquet. C'est le temps qu'il faût prendre pour séparer les petits tubercules attachés entre eux et à la racine mère par des filets que l'on coupe; et l'on plante séparément et à trois pouces de profondeur chaque tubercule : mais pour lui donner le temps de grôssir, il est bon de ne faire cette opération que touts les trois ou quatre ans. Un treillage au midi est la situation qui convient le mieux à l'*Apios;* il n'est pas très difficile sur la qualité du terrein; on doit dire cependant qu'il fait merveille et donne abondance de fleurs dans la terre de bruyere. Il ne craint point la gelée, et n'a besoin d'arrôsement que dans les grandes sécheresses.

H.

HEMANTHE, *Hæmanthus.* Genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Narcissoïdes*, et dont on connaît plusieurs especes, qui sont toutes du Cap de Bonne-Espérance. Je n'en citerai que trois, dont les fleurs sont très éclatantes; on peut regretter qu'elles n'en donnent pas plus souvent.

1. HÉMANTHE ÉCARLATE, *ou* TULIPE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, *Hæmanthus coccineus.* LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMAT. n°. 19.—RED. Lil. 39.) Il a, ainsi que toutes les autres especes de ce genre, quelques rapports avec les Amaryllis. Son oignon, fort grôs, se plante en avril ou mai, dans

un grand pôt rempli de terre de bruyere, et on le place sous un châssis. Vers le commencement d'août, il pousse, sans feuilles, une tige de la hauteur de cinq ou six pouces, tigrée en couleur de pourpre. Le sommet est terminé par une enveloppe divisée en six, sept et quelquefois huit et neuf feuilles ovales, d'un rouge écarlate, formant l'apparence d'une grôsse et belle Tulipe, et renfermant vingt à trente fleurs très rouges, dispôsées en ombelle, enfin mûrissant quelquefois leurs graines qu'on peut semer. Lorsque les fleurs sont pâssées, et que la tige est desséchée, l'oignon reste dans une espece de repos; mais dans l'automne, il pousse des feuilles le plus souvent au nombre de deux, oppôsées, épaisses, en forme de langue, très larges, très longues, d'abord érigées, puis en croissant, couchées à terre et qui subsistent jusqu'à la fin de mars. Il faut peu d'arrôsement à cette plante. Elle doit toujours rester sous un châssis; et si l'hiver était trop rude, il faudrait la placer dans la serre chaude. — *Hæmanthus* peut se traduire par *fleur de couleur de sang*, du grec *haima*, sang, et *anthos*, fleur.

2. HÉMANTHE POURPRE, *ou* A FEUILLES ONDULÉES, *Hæmanthus puniceus*. LIN. On distingue celui-ci, parce qu'il a une tige à laquelle sont attachées trois ou quatre feuilles oblongues, tandis que l'autre n'a que deux feuilles, et qui sortent immédiatement de la racine; et encore en ce que la tige à fleurs paraît dans celui ci avec les feuilles, tandis que dans l'Hémanthe écarlate, les feuilles ne se montrent qu'après que la tige est fanée; car si l'on voit ces feuilles paraître d'abord, on peut être assuré qu'il n'y aura pas de fleurs. A côté de la tige à feuilles, s'éleve une autre tige aussi tachetée de pourpre, longue de cinq à six pouces, qui se couronne par une ombelle assez grôsse de fleurs rouges. Les folioles, qui les entourent, sont plus petites et verdâtres. Ces plantes peuvent bien se contenter d'une bonne orangerie; mais on est plus sûr de les voir fleurir en serre chaude.

3. HÉMANTHE MULTIFLORE, *Hæmanthus multiflorus*. MARTYN. (RED. Lil. 204.) On trouve dans le Jardin du Roi HENRI IV, imprimé en 1608, une figure de cette belle plante dessinée par VALLET, d'après un individu que cultivait *Jean* ROBIN. Les modernes l'ayant pâssée sous silence, il paraît que depuis elle a été négligée ou perdue jusqu'à nos jours, où le Muséum l'a vue fleurir dans ses serres en 1807. Naturelle à la Guinée, où on la trouve dans les lieux maritimes ombragés près Sierra-Leona, elle exige ici la serre chaude. Son oignon est blanchâtre, et donne des racines grôsses et obtuses. Du milieu de feuilles radicales, courtes,

engaînantes, vertes dans l'intérieur, violâtres à l'extérieur, sort un faisceau de feuilles à pétiole large et engaînant, pointillé de pourpre; elles ont six ou sept nervures. A côté de ces feuilles, on voit naître une hampe plus longue qu'elles, marquée aussi de points pourpres, terminée par une spathe de laquelle sortent des fleurs d'un beau rouge foncé, assez semblables à celles de l'Amaryllis ondulée par leurs pétioles étroits et longs. Elles sont au nombre d'environ vingt-cinq, toutes pédiculées et formant en quelque sorte une ombelle simple.

HÉMÉROCALLE, *Hemerocallis.* Genre de l'Hexandrie-Monogynie, et de la famille des *Liliacées,* qui faisait autrefois partie du genre *Lis,* mais que depuis l'on en a séparé. On lui a donné le nom d'Hémérocalle, c'est-à-dire *Belle d'un jour* (des mots grecs *hēmera,* jour, et *kallē,* belle), pour indiquer le peu de durée de chaque fleur.

1-2. Hémérocalle jaune, *Hemerocallis flava.* Lin. (*H. Vind.* 139. Red. Lil. 15.) Plante originaire de Sibérie et des forêts humides du Piémont, appellée par les Jardiniers Lis-Asphodele, parce que ses racines vivaces et rustiques, sont semblables à celles de l'Asphodele, et par conséquent partie fibreuses et partie tuberculeuses. Elles poussent, dès le mois de mars, des touffes de feuilles longues, étroites, aiguës, parmi lesquelles s'élevent des tiges de près d'un metre (3 pieds), terminées par deux ou trois rameaux portant chacun, vers la mi-juin, quelques fleurs grandes, à six pétales inégaux, très semblables à celles du *Lis,* de la couleur et de l'odeur de la *Jonquille:* ce qui a valu encore à la plante les noms de *Lis jaûne* et *Lis-Jonquille.* Elle n'aime pas un trop grand soleil, et se plaît dans les terres propres aux oignons et qui sont fraîches. Là elle fait beaucoup de racines qu'on sépare touts les trois ou quatre ans lorsque les fanes sont desséchées. Une autre espece connue depuis long-temps a les feuilles étroites. Ses fleurs n'ont qu'une légere odeur, et sont d'un beau jaûne, à pétales inégaux. Le pistil est plus court que la corolle, et le stigmate plus sensiblement fendu en trois. Elle vient de Sibérie, se cultive facilement et se nomme *Hemerocallis graminea,* Hémérocalle a feuilles graminées.

3. Hémérocalle fauve, *Hemerocallis fulva.* Lin. Plus grande en toutes ses parties que la précédente, elle s'éleve à un metre et demi (4 pieds et demi): aussi rustique, quoique naturelle à la Chine. Ses racines vivaces et traçantes, poussent des touffes de feuilles nombreuses, presqu'engaînantes. Les fleurs plus tardives d'une quinzaine, et qui se succedent depuis juillet jusqu'en août, sont d'un rouge-brun, et sentent un

peu la fleur d'orange. Même culture. On la trouve aussi en Suisse et en Provence. Elle a une variété à feuilles panachées ou plutôt rayées de blanc.

4. HÉMÉROCALLE DU JAPON, *Hemerocallis Japonica.* THUNB. Ses racines traînantes donnent naissance à plusieurs groupes de feuilles presqu'en cœur allongé et marquées de douze nervures et plus, partant, à différents points, de la nervure du milieu et se rendant concentriquement sur les bords qui sont très unis, et à l'extrémité qui est terminée par une pointe. Ces feuilles, que recherchent avidement les limaces, sont grandes, d'un vert gracieux et soutenues par un pétiole long, ferme, canaliculé au moyen de l'étoffe de la feuille qui se prolonge dans toute sa longueur, et forme une gaîne à la bâse. Du milieu de cinq ou six de ces feuilles, une hampe nue, cylindrique, assez grôsse, succulente et verte s'éleve jusqu'à environ deux décimetres, (7 pouces et demi) : là commence un épi simple et qui devient aussi long, d'environ vingt fleurs presque aussi grandes que celles du Lis, d'un blanc pur, rendant une odeur très suave, et remplies d'une liqueur mielleuse que je crois malfaisante : d'ailleurs cette plante est fort du goût des limaces, ainsi que la Mandragore, les Vérâtres et autres plantes suspectes. Ses fleurs s'épanouissent successivement, celles d'en bâs les premieres, et sont attachées par un pédicule court et sortant d'une bractée sessile, foliacée, verte, à nervures longitudinales, enfin fort grande et aiguë. J'ai risqué cette belle plante en pleine terre de bruyere, elle y a fort bien pâssé la mauvaise saison, et a formé de larges touffes, mais je conseillerai toujours d'en garder quelques pieds en orangerie. D'ailleurs tenue en pôt, on peut la transporter dans touts les lieux qu'on veut parfumer. On l'avance par de la chaleur, mais le temps naturel de sa floraison est à la mi-août. On la multiplie de graines, plus promptement par l'éclat des racines qui offrent une grande facilité pour cette opération. La ressemblance des feuilles de cette Hémérocalle avec celles d'une sorte de Plantain l'a fait appeller par quelques-uns *Hemerocallis plantaginea*, nom que DE CANDOLLE et REDOUTÉ ont adopté dans leurs Liliacées, page et planche 3.

5. HÉMÉROCALLE BLEUE, *Hemerocallis cærulea.* (AND. *rep.* 6. — Vél. du Mus. — RED. Lil. 106.) Elle est originaire de Chine, et demande la même culture que la précédente : on peut hâter sa floraison qui naturellement aura lieu au mois d'août. Depuis 1806 elle pâsse chez moi l'hiver dans la plate-bande de terre de bruyere. Ses feuilles dispôsées en touffe circulaire, toutes radicales, lancéolées et marquées de nervures se rendant concentriquement aux bords qui sont unis, et à l'extrémité qui est aiguë, sont soutenues par des pétioles longs,

engaînants à leur bâse, assez larges parce que l'étoffe de la feuille y est continue : ils entourent une hampe grêle, ferme, droite, cylindrique, verte, longue de plus de six décimetres (deux pieds), ayant dans sa longueur trois écailles ou très petites feuilles engaînantes, appliquées et aiguës, et à son extrémité un épi simple d'une vingtaine de fleurs beaucoup moins grandes que dans l'espece précédente, horizontales, d'un joli bleu violâtre. Le pédicule est court, et sort d'une bractée aiguë, petite, spathacée : je ne leur ai reconnu aucune odeur. Cette Hémérocalle aujourd'hui fort commune se multiplie ou de semences ou par la division des racines qui sont fibreuses.

HYPOXYS. (Héxandrie-Monogynie, famille des *Narcissoïdes.*) Genre de plantes bulbeuses originaires du Cap, et dont le nom dû sans doute à la forme aiguë, soit des feuilles, soit des pétales, est compôsé des mots grecs *hypo* et *oxys*, qui signifient en latin *sub acutus*, et en français presque aigu. Je cultive avec succès les especes suivantes.

1. Hypoxys velue, *Hypoxys villosa.* Lin. (Jacq. *ic. rar.* 370.) Les bulbes, en assez grand nombre quand on ne les sépare point, donnent chacune une touffe triangulaire de feuilles engaînantes dispôsées sur trois rangs dont chacun présente un angle extérieur, au moyen du pli longitudinal des feuilles : quelques-unes ont plus d'un pied ; toutes sont étroites, aiguës et velues. D'entr'elles, et latéralement, sortent plusieurs hampes velues, hautes d'environ huit pouces, comprimées sur-tout à leur bâse, divisées dans le haut par deux et quelquefois trois pédoncules assez longs et portant chacun une fleur, petite, ouverte en étoile, à six divisions, lancéolées-aiguës, jaûnes en dedans, verdâtres et bordées de jaûne pâle en dehors. On les voit sur la fin de juin jusqu'en août. Cette plante, qui demande une terre sâbleuse et l'orangerie, va très bien sous le châssis des *Ixias.*

2. Hypoxys étoilée, *Hypoxys stellata.* Lin. (Jacq. *ic. rar.* 368. And. *rep.* 101.) On m'avait dit qu'elle ne fleurissait presque jamais, et cependant voici plusieurs années consécutives que j'obtiens des fleurs du même Oignon, mis tout simplement sous le châssis des *Ixias*, et traité comme elles. Dès le mois de décembre cet Oignon, très applati dans sa partie supérieure, montre une pousse qui bientôt se divise en huit ou neuf feuilles longues, lancéolées-aiguës, ondulées, canaliculées, couchées à terre, d'entre lesquelles, sur le côté et dans le milieu, sont sorties successivement plusieurs tiges d'environ six pouces, marquées à leur bâse d'une espece d'articulation ou bourrelet causé par le commencement d'une feuille particuliere qui enveloppe étroitement chaque tige. Elles sont cylin-

driques, charnues, teintes d'un vert foncé et pourpré dans l'espâce d'entre le bout de la feuille et l'ovaire qui est long, cylindrique, d'un vert pur, et soutient six lanieres très longues, très aiguës, s'ouvrant bien en étoile dont les rayons sont verts en dessous, d'un beau jaûne bordé de vert en dessus, et marqués à leur bâse d'une tache d'un vert brun formant anneau autour des étamines et du pistil qui sont jaûnes et dépâssent la fleur de quelques lignes. Les trois rayons extérieurs sont plus larges. Ces fleurs solitaires, et ne s'ouvrant qu'au soleil depuis neuf heures jusqu'à deux, restent fermées tous les jours qu'il ne paraît pas. La premiere s'est épanouie le 26 avril, et a mûri ses graines, qu'on pourrait semer si la plante était plus avare de caïeux : il ne faut pas les garder trop long-temps hors de terre, de peur qu'ils ne se dessechent.

3. Hypoxys a fleurs blanches. (And. *rep.* 236.) Je n'ôserais dire si c'est une espece distincte ou simplement une variété de la précédente à laquelle elle ressemble parfaitement, jusqu'à ce que la fleur s'annonce, car alors chaque laniere, verte à l'extérieur, est bordée d'une ligne jaûne et marquée au milieu d'une ligne noire longitudinale, ce qui produit déjà un fort joli effet. La fleur ouverte est charmante; ses pétales, forment une étoile dont les rayons de deux pouces environ, aigus et d'un blanc de lait, sont marqués à leur bâse de lignes du plus beau bleu et de taches très brunes, faisant un double cercle autour des étamines dont les antheres aussi très brunes sont bordées de jaûne très éclatant. Ces fleurs, aussi solitaires, sont d'une moindre dimension que celle de l'*Hypoxys* étoilée.

I.

IRIS, *Iris.* On connaît un assez grand nombre d'Iris, soit especes, soit seulement variétés; et ces plantes se distinguent encore en Iris à bulbes, et en Iris à racines. Je ne dois parler ici que des premieres : les autres auront leur tour dans la Section suivante. Les unes et les autres forment un seul genre de la Triandrie-Monogynie, et ont donné le nom à la famille des *Iridées*.

1 — 2. Iris bulbeuse. Sous cette dénomination je traiterai deux especes, l'*Iris Xiphium* de Linné, et l'*Iris Xiphioïdes* de Willdenow; confondues par les Jardiniers et par les Botanistes eux-mêmes. Il y a en effet une grande ressemblance dans le port et les formes de ces deux plantes et dans leurs fleurs; celles de l'*Iris Xiphium* sont plus constamment d'une couleur bleue très vive, celle de l'*Iris Xiphioïdes* sont

plutôt jaûnes, un peu plus grandes, et l'extrémité des pétales horizontaux est beaucoup plus large : d'ailleurs étant plus tardives de quinze jours, on ne les voit guere avant la mi-juin. Ce sont ces deux especes, toutes deux originaires des prairies humides de l'Europe et même de la France méridionale, qui fournissent ces brillantes variétés que les Hollandais nous vendent par noms et à la piece, et qu'on appelle souvent IRIS ou LIS D'ESPAGNE et DE PORTUGAL et IRIS d'ANGLETERRE. Au surplus, ces variétés plantées en mêlange dans une plate-bande y forment un coup-d'œil charmant, dont on prolongerait la jouissance en les garantissant du soleil par une toile : autrement leur durée ne serait guere de plus de trois ou quatre jours. Si l'on a peu de ces plantes, il vaut autant couper les tiges à l'instant où les fleurs vont épanouir, et les mettre dans une carafe pleine d'eau : elles orneront et parfumeront les appartements pendant plus de huit jours.

Leurs oignons à-peu-près de la grôsseur de ceux de Tulipe, mais plus allongés, poussent des feuilles longues semblables à celles du Jonc, canaliculées et striées, d'entre lesquelles s'élevent des tiges de huit à quinze pouces de haut (plus ou moins suivant la variété), garnies de feuilles : au bout de ces tiges, et vers la fin de mai, s'épanouissent, l'une après l'autre, deux fleurs singulieres, agréables à la vue, et répandant une odeur suave de jasmin. Ces oignons demandent une terre légere, non fumée (mieux la terre de bruyere), et l'expôsition du midi. On les plante au mois d'octobre, et on les couvre de paille seche quand il gele; autrement ils pourraient périr. Ils peuvent rester deux ou trois ans en terre; ce n'est qu'en juillet qu'il faut les relever par un temps sec. Si l'on seme les graines on obtient des fleurs et souvent des variétes au bout de quatre ans.

3. IRIS DE PERSE, *Iris Persica*. LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 48. — RED. Lil. 189). FERRARI semble avoir le premier cité cette jolie espece en 1633 : elle croît naturellement aux environs de Suses *ou* Souster en Perse, et peut rester dans nos jardins en pleine terre où cependant elle gélera dans les très grands froids, si on n'a la précaution de la couvrir de litiere. C'est à la fin de mars qu'ordinairement elle montre ses jolies fleurs, odorantes, imberbes, toujours trop bâsses et à peine pourvues de feuilles. Elles sont d'un blanc satiné légerement teinté de bleu : les grands pétales marqués d'une large tache pourpre et velouté à leur extrémité, se font encore remarquer par une grande ligne orange ponctuée de pourpre. Ces fleurs durent peu de jours, mais souvent une même tige en donne successivement deux ou trois. On peut si l'on veut mettre l'oignon, qui est grôs

comme le pouce, dans l'eau comme on fait des Narcisses, ou en pôt, et alors l'avancer, soit par son séjour dans les appartements, soit en le mettant dans la serre ou sur couche tiede. Les feuilles ne se montrent qu'après la fleur, elles sont ensiformes, canaliculées et assez longues. Vers le mois d'août les tiges et les feuilles desséchées avertissent qu'on peut retirer l'oignon pour en séparer les caïeux, ce qu'il est bon de faire touts les deux ou trois ans. On les remet au mois d'octobre en terre qui doit être légere et non fumée depuis quelques années.

4. Iris double bulbe, *Iris Sisyrynchium.* Lin. (Red. Lil. 29.) Cette plante a deux bulbes pôsées l'une sur l'autre, et recouvertes par une seule tunique brune et striée longitudinalement. La supérieure pousse une tige cylindrique, ordinairement garnie à sa bâse de deux feuilles linéaires, engaînantes à leur bâse, longues, pointues, le plus souvent couchées à terre. Au sommet de cette tige s'épanouissent en mai, et l'une après l'autre, deux ou trois fleurs qui semblent chacune la terminer, consistant en une corolle bleue, à six divisions, dont les trois extérieures étalées, sans barbe, et marquées à la bâse de taches jaûnes; et les trois intérieures plus courtes et redressées. Elle vient de Portugal, où ses bulbes se mangent; elles ont effectivement une saveur douce. *Sisyrynchium* peut se rendre par *Mufle velu.*

5. Iris œil-de Paon. *Iris pavonia.* Lin. (Jacq. *H. Sch.* 10.) Celle-ci, originaire du Cap, et aussi bulbeuse, donne peu de feuilles: elles sont longues, étroites, engaînantes, velues et marquées de nervures longitudinales. La tige noueuse ou géniculée porte une ou deux fleurs, durant un seul jour, d'un rouge safrané, marquée aux onglets d'une tache circulaire bleue et bordée de violet velouté, jouant assez bien cette espece d'*œil* qui termine les plumes de *paon.* Serre tempérée, ou plutôt traitement des *Ixias.* Caïeux.

6. Iris a longues feuilles, *Iris longifolia.* Elle vient du Cap, et se traite comme les *Ixias.* Sa bulbe produit deux ou trois feuilles linéaires, canaliculées, quelquefois longues de deux ou trois pieds. Sa tige courte est terminée en juin, par des fleurs nuancées de pourpre et de violâtre; à six divisions, dont les trois extérieures plus larges, réfléchies et marquées d'une ligne courte et jaûne; et les trois intérieures étroites, droites et pointues. Elles durent peu, mais se succedent. On la multiplie par ses graines qui mûrissent souvent, ou par les caïeux naissants autour de l'oignon principal, qui meurt. Se garder de laisser la fleur expôsée au vent, qui la flétrirait aussi-tôt.

7. Iris Scorpione, *Iris scorpioïdes.* Desfont. (*Flor. Atlant.* Red. Lil. 211.) Cette espece imberbe, et naturelle aux parties humides des environs d'Alger, demande ici la terre de bruyere, et une bonne orangerie pour l'hiver, époque à laquelle elle donne ses fleurs, ordinairement trois au bout de chaque tige qu'enveloppent huit à dix feuilles opposées, très longues, courbées en dehors, creusées en goutiere, d'abord assez larges, puis se rétrécissant et se terminant en une pointe longue. Elles sont plus pâles en dedans et bordées d'une ligne blanche. Les fleurs qui sont grandes et légerement odorantes sont d'un beau bleu: chaque pétale extérieur porte à son extrémité élargie une ligne jaûne d'où divergent des traits alternativement d'un bleu foncé et d'un bleu plus pâle. Cette Iris m'a fort bien réussi à même la bâche où sa bulbe m'a donné quelques caïeux.

8. Iris tubéreuse *ou* Hermodacte, *Iris tuberosa.* Lin. (Herbier général de l'Amateur, n°. 53). Long-temps on a cru que cette Iris croissait exclusivement dans le Levant, mais on l'a aussi trouvée sauvage en France près de Toulon, aux environs d'Agen, et dans l'ancien Poitou. On la tient en pôt pour la garder dans l'orangerie l'hiver, ou bien on la met en pleine terre au pied d'un mur au levant; elle y fleurira bien touts les ans aux mois d'avril ou de mai, pourvu qu'on ait la précaution de jetter à sa place quelque peu de litiere seche si le froid était trop rude ou trop long, et encore si le terrein trop meuble n'a pas laissé aux racines la faculté de s'enfoncer trop avant, auquel cas, elles ne produiraient plus que des feuilles: pour prévenir cet inconvénient on met à plat et à six ou sept pouces en terre, une tuile ou une ardoise sur laquelle on assied la racine. On a multiplié l'Hermodacte par la séparation de ses rejetons, opération qui se fait lorsque les fannes sont desséchées, car rarement elle donne ici des graines. Cette Iris se distingue par ses racines qui consistent en plusieurs tubérosités allongées et en forme de doigts, ce qui lui a valu le nom d'*Hermodacte*, c'est-à-dire, *doigt d'Hermès* ou *Mercure;* par ses feuilles linéaires, étroites, quadrangulaires; enfin par sa fleur plus singuliere que brillante, car sa couleur est un vert rembruni par une teinte obscure de pourpre sur laquelle on apperçoit quelques lignes jaûnes et des touches de carmin. Les trois pétales réfléchis sont remarquables par une tache assez large de pourpre foncé et velouté.

IXIA ou Ixie, *Ixia.* (Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées.*) Autrefois on donnait à une certaine plante visqueuse le nom d'*Ixia*, du mot grec *ixos*, qui signifie glu: on l'a depuis

transporté à un genre très nombreux de plantes bulbeuses, toutes (hormis une seule espece) originaires du Cap de Bonne-Espérance, et dont les fleurs à six petales ont rappellé le souvenir de la roue d'*Ixion.* Elles ne sont pas difficiles à cultiver, et les petits soins qu'elles ont demandés sont bien compensés par leurs fleurs charmantes de toutes couleurs et de toutes nuances, dispôsées soit en tête ou en corymbe, soit en épi; plus ou moins nombreuses, plus ou moins grandes et ouvertes, durant en général assez long-temps, s'ouvrant au soleil, se fermant lorsqu'il disparaît pour se r'ouvrir ainsi dix ou douze jours de suite et souvent plus, enfin odorantes dans quelques especes, telles que l'*Ixia polystachya*, *cinnamomea*, etc. Ces jolies plantes craignent le moindre froid sans avoir besoin de chaleur si ce n'est cependant dans les froids trop grands et trop continus: elles seront donc suffisamment garanties sous une bâche en bois sans réchaud, et seulement garnie tout-au-tour, à l'extérieur, d'une bordure de litiere bien tâssée, de la hauteur de la bâche, et d'un pied et demi de large. Cette bâche, qu'il est bon de dispôser pour recevoir une hausse, doit être préparée au mois d'octobre et placée en bonne expôsition: il faut, pendant l'hiver, donner de l'air toutes les fois qu'il est doux; fermer le châssis, même le couvrir de paillassons, et encore de litiere, pour les nuits et pendant la gelée, de maniere qu'elle n'atteigne pas l'intérieur, qui doit avoir été creusé d'un bon pied et demi, et rempli, jusqu'au niveau du terrein, de terre de bruyere un peu sâbleuse, et *sur-tout sans mélange*, sous laquelle on place un lit d'environ six pouces, soit de cailloux, soit de fagotages, ou tout simplement des racines et menus bois ôtés de la terre de bruyere, lorsqu'on l'aura pâssée. Cette précaution est de rigueur pour procurer un écoulement toujours facile aux eaux de pluie et d'arrôsement; car ces plantes n'aiment pas trop l'humidité. C'est sous cette bâche ainsi dispôsée qu'on plante, en octobre, à quatre pouces de distance, et à deux de profondeur, non-seulement les *Ixias*, mais encore les *Antholyzes*, les *Glaïeuls*, les *Hypoxys*, et autres Oignons du Cap. Lorsque les feuilles atteignent les vitres du châssis, on ajuste une hausse à la bâche, et lorsqu'elles s'allongent, on les soutient aussi bien que les tiges à fleurs, par des petites baguettes auxquelles on les attache avec de la laine à tricotter. Enfin, au mois de mai, on ôte entierement le châssis. Si l'on n'a point assez de ces Oignons pour en garnir une bâche, on peut en mettre plusieurs ensemble dans des pôts au fond desquels on aura mis deux bons doigts de sâble de riviere, et dont on aura rempli le surplus de terre de bruyere. Ces pôts enterrés dans la bâche (qui alors n'a plus besoin d'être garnie que de terre ordinaire), seront

conduits comme il vient d'être dit. L'Amateur qui n'aurait point de bâche, pourrait encore se procurer ces jolies fleurs en mettant ses pôts au jour dans un endroit à l'abri de toute gelée. Dès le mois d'avril jusqu'à la fin de juillet, ces Oignons donneront successivement leurs fleurs, les uns plus tôt, les autres plus tard. Ceux des *Ixias* sont très petits et pôsés le plus souvent sur un autre Oignon qui produit les radicules : ils poussent des caïeux plus ou moins abondants, suivant l'espece, naissant immédiatement de l'Oignon, ou y tenant par un pédicule charnu ; quelques-uns produisent encore des bulbes qui naissent à des articulations de la tige : les uns et les autres donnent, la seconde année, des fleurs semblables à celles de la plante qui les a produits. La plupart mûrissent leurs graines ; celles-ci présentent un moyen de plus de propagation : les Oignons qui en proviennent, ne fleurissent qu'au bout de trois ans, mais aussi peuvent donner des variétés nouvelles ; c'est ainsi que les Hollandais ont obtenu celles dont le nombre infini grôssit leur catalogue. On peut en juger à Malmaison, où fleurit chaque année la précieuse et complette collection d'*Ixias*, *Antholyzes*, *Glaïeuls*, etc., etc., offerte à Sa Majesté l'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, par M. *John* ROSENKRANTZ, l'un des mieux assortis et des plus habiles Marchands-Fleuristes de Harlem. On peut laisser touts ces Oignons en terre pendant deux ou trois ans (et c'est le moyen de faire grôssir les caïeux), ou les en retirer à mesure, lorsque la fane de chacun est desséchée, pour les replanter touts en octobre au plus tard ; autrement ils se dessécheraient ou se gâteraient, comme cela m'est arrivé. Il est encore essentiel de ne pas arrôser ceux qu'on laisse en terre, et de garder à l'abri du soleil, et sur-tout de l'humidité ceux qu'on retire. Il a suffi d'une légere nuance dans les couleurs pour faire donner un nom particulier à une Ixie ; cette multiplicité de noms a apporté de la confusion dans ce genre où les especes étaient déjà difficiles à distinguer. Je crois qu'on peut cependant les réduire à quelques especes qui toutes ont des variétés, quelques-unes même en nombre prodigieux. Les plus intéressantes sont celles qui suivent.

1—3. IXIA BULBOCODE, *Ixia Bulbocodium*. LIN. (RED. Lil. 28. JACQ. *ic. rar.* 271.) C'est la seule connue pour être naturelle à l'Europe où elle croît en Espagne, en Italie, même dans la France méridionale. Chaque oignon ne donne par an qu'une seule fleur (monopétale à six divisions inégales, comme toutes celles du genre), ou blanche, ou d'un violet purpurin. Son nom spécifique, composé des mots grecs *bolbos*, bulbe, et *kōdion*, toison, exprime que l'oignon est couvert d'une tunique réticulée et velue. Quoiqu'elle n'exige presqu'aucun soin, cependant ni elle, ni sa variété qui est plus petite, ne valent

valent guere la peine d'être cultivées : il n'en est pas de même de l'espece que nous envoient, sous le même nom, les Fleuristes Hollandais, et qui est appellée par quelques-uns d'eux *Ixia corymbosa.* Elle se trouve au Cap; ses feuilles engaînées, comme celles de tout le genre, sont plus larges, striées, longues de dix à onze pouces. Vers le milieu de la feuille intérieure sort une tige engaînée à sa bâse, assez grôsse, flexueuse, à peine de la hauteur des feuilles, terminée par des fleurs grandes, évâsées en entonnoir, rouges, pourpres, blanches, bleues, violettes ou jaûnes, et de toutes nuances dans ces couleurs, avec ou sans fond rembruni : celles d'en bâs fleurissent les premieres dans cette espece comme dans les autres, et sont soutenues par un pédicule assez long. C'est, je crois, dans cette ligne qu'il faut ranger l'*Ixia tricolor*, dont la corolle, d'un rouge capucine éclatant, a un fond du plus beau jaûne doré, avec un trait de noir velouté qui sépare ces deux couleurs. Ces *Ixias* fleurissent les premieres et dès le mois d'avril, et durent près de trois semaines. La plupart donnent à-la-fois caïeux, bulbes et graines.

4 — 6. IXIA ORANGE *ou* SAFRANÉ, *Ixia crocata.* LIN. (AND. *rep.* 134.) Les feuilles de cette espece sont aussi larges et plus courtes, la tige qui excede est un peu grôsse et flexueuse; elle donne un épi de huit à dix fleurs, aussi en entonnoir, de couleur ponceau ou jaûne plus ou moins foncé, mais dont le bord latéral des divisions est vitré et transparent à la bâse; ce qui a fait donner à une variété le nom spécifique *fenestrata*, c'est à dire à fenêtre. Il me semble que l'Ixia vitrée, *Ixia hyalina*, *H. P.* (RED. Lil. 87,) doit se rapporter à cette espece, dont, à proprement parler, elle ne differe que par sa couleur qui est rôsée. On les voit en mai et juin : elles donnent graines et caïeux.

7—9. IXIA MACULÉE, *Ixia maculata.* LIN. (RED. Lil. 137. *H. Sch.* 21, 22, 23, 24.) Suivant Jacquin, beaucoup d'especes hollandaises devraient se rapporter à celle-ci qui donne un grand nombre de variétés plus jolies les unes que les autres; variétés qui consistent dans les fleurs plus ou moins grandes, dans leurs couleurs différentes, ou seulement dans celles du fond, etc. : il est ordinairement rembruni et tranchant. Dans cette espece, les feuilles sont plus étroites et plus longues; la tige, quoique menue et plus longue que les feuilles, supporte un épi bien fourni de fleurs à divisions ouvertes plus ou moins allongées : elles produisent graines, et les oignons donnent assez de caïeux. Peut-être l'*Ixia filiformis.* (RED. Lil. 30,) ainsi appellée à cause de sa tige menue comme un fil, et des pédicules de ses fleurs aussi fins que du crin, doit-elle être

clâssée ici aussi-bien que l'IXIA A FLEURS VERTES, *Ixia viridis*, JACQ. (*H. Sch.* 23. AND. *rep.* 29,) dont les feuilles longues de près de deux pieds, très étroites et d'un vert plus foncé qu'il n'est ordinaire à ce genre, donnent naissance à une tige encore plus longue, grêle et terminée par un épi quelquefois d'une trentaine de fleurs bien ouvertes, d'un vert pomme plus ou moins tendre, presque transparent avec un cœur rembruni plus ou moins foncé, et souvent bordé de pourpre et de carmin plus ou moins intense. THUNBERG a trouvé cette derniere espece sur les bords des ruisseaux à quelques journées de la ville du Cap.

10—12. IXIA A PLUSIEURS ÉPIS, *Ixia polystachia. H. P.* (RED. Lil. 136. AND. *rep.* 128 et 155.) Plusieurs especes mériteraient ce nom, mais on l'a donné à celle-ci dont les feuilles sont étroites, longues de près de deux pieds; les tiges aussi longues et grêles se divisent en plusieurs épis (ordinairement trois), chargés de fleurs toutes odorantes, petites, plus ou moins rôsées ou blanches, quelques-unes à fond vert jaûnâtre avec des lignes rouges carmin. Elles fleurissent en mai et juin. C'est ici qu'il faut ranger les *Ixias Angolamensis*, *Biriennis*, etc., des Hollandais.

13. IXIA A LONGUES FLEURS, *Ixia longiflora*. JACQ. *tubiflora*, des Hollandais. (RED. Lil. 34.) Un peu moins haute que la précédente, ses fleurs dont le tube est grêle et extrêmement long, sont rassemblées en tête. Elles sont d'un jaûne pâle, et le tour des divisions est rougeâtre au dehors. On voit ces fleurs fin de juin et en juillet.

14-15. IXIA A GRANDES FLEURS, *Ixia grandiflora*; *Sparaxis grandiflora*, GAWLER. Le genre IXIA se trouvant trop nombreux et les fleurs de quelques especes présentant des différences caractéristiques, les Botanistes Anglais en ont fait quelques genres distincts auxquels ils ont approprié des noms particuliers. Les *Sparaxis* sont de ce nombre, et ont été appellés ainsi parce que la spathe qui enveloppe les fleurs se fend en lanieres effilées qui ont l'air de déchirures, en grec *sparaxis*. Celle à grandes fleurs (que j'ai fait réprésenter HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 61,) donne en effet de très belles et grandes fleurs d'un violet foncé que fait ressortir quelque blanc. On la gouverne comme les *Ixias*. — Il en est de même du SPARAXIS BULBIFERE, *Sparaxis bulbifera*, aussi figuré HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMAT., n°. 66; celui ci est plus petit dans toutes ses proportions, ses fleurs sont d'une couleur uniforme jaûne. Malgré son surnom, jamais il ne m'a donné de bulbes.

16. Je citerai encore l'IXIA A ODEUR DE CANELLE, *Ixia cinnamomea*; (AND. *rep.* 41,) parce qu'au contraire des

autres, elle n'ouvre que le soir ses fleurs qui sont blanches à l'intérieur, et à l'extérieur de couleur de canelle (*cinnamomum*). C'est aussi pendant la nuit qu'elle exhale son parfum : elle se referme le matin. Fleurs en mai et juin. Presque toutes ces plantes fournissent assez de caïeux, et la plupart mûrissent encore leurs graines. Les bornes de ce livre m'empêchent de parler des autres especes dont on compte une vingtaine au Jardin des Plantes. Les Hollandais en admettent plus du double, qui font entr'elles plus de deux cents variétés.

JACINTHE, *Hyacinthus*. On prétend que ce nom est poétique, et qu'il a été donné à la fleur née du sang du bel Hyacinthe, tué par un disque qu'Appollon avait lancé, et que Borée, (d'autres disent *Zéphyre*) poussa par jalousie sur ce jeune homme trop aimé du Dieu. Mais alors cette fleur devant être rouge, et encore distinguée par des lettres tracées sur ses pétales, puisque le poëte THÉOCRITE l'appelle Hyacinthe écrite, *grapta hyakinthos*, il semble que la nôtre ne saurait être celle des anciens. Préférera-t-on dériver ce mot de *Zakynthos*, nom que portait chez les Grecs l'île qu'aujourd'hui nous appellons ZANTE, où l'on dit que se trouve encore la Jacinthe dans l'état sauvage? Au reste ce mot est devenu pour les modernes le nom d'un genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*, composé de peu d'especes dont les Fleuristes augmentent considérablement le nombre, soit en y introduisant des plantes d'une autre tribu, telles que leur Jacinthe du Pérou, qui n'est qu'une Scille de France, etc., soit en y admettant comme especes des individus qui ne sont véritablement que des variétés. C'est ce qui leur arrive pour la JACINTHE ORIENTALE, *Hyacinthus Orientalis*, LIN., cultivée avec tant de soins par les Amateurs, et dont on possede tant de différentes sortes. Les Hollandais en comptent plus de mille qu'ils vendent à des prix souvent très considérables, et toujours proportionnés à la magnificence du nom dont il les ont décorées. On n'est parvenu à en obtenir un si grand nombre qu'au moyen de semis répétés chaque année, aussi-tôt la maturité des graines, c'est-à-dire depuis juillet jusqu'en septembre. Quelquefois on retarde cette opération jusqu'au mois de mars : elle se fait à la volée ou en rayons suivant la quantité de semences qu'on a. On les recouvre au râteau : avant l'hiver, on répand sur le semis une épaisseur de deux bons pouces de terre bien ameublie pour le protéger contre les intempéries et les grands froids : on en fait autant le second hiver; et cette surcharge, en tenant les oignons à une plus grande profondeur, les fait grôssir. A la troisieme année lorsque les *fanes* c'est-à-dire les feuilles sont

desséchées, on peut lever les oignons pour ne les remettre en terre que vers la fin de septembre, en quinconce et à la distance de 80 millim. (trois pouces) en tout sens. Ce ne sera qu'au quatrieme printemps que la plupart de ces jeunes oignons donneront leurs premieres fleurs qui seront toujours moins belles et d'une couleur moins assurée que dans les années subséquentes. Pour avoir de belles variétés, il faudra avoir pris les graines sur les plus beaux *Passe-touts :* c'est ainsi qu'on appelle des oignons a fleurs simples, mais grôs, sains, et choisis pour la beauté des grappes, la grandeur et la bonne forme des fleurs qui sont blanches, jaûnes, rouges, bleues ou violettes, et de différentes nuances dans ces couleurs. Le mélange des poussieres occasionne des fécondations adulteres, si j'ôse m'exprimer ainsi, et leurs résultats sont des fleurs qui jamais ne ressemblent parfaitement à celles de la plante-mere. Souvent elles sont doubles et même pleines; d'autres fois les pétales du centre sont d'une couleur différente de ceux du tour; etc., etc. C'est quand les Jacinthes se montrent dans leur perfection qu'on en fait le tri. Alors grande joie pour l'Amateur, ou espérance de grand bénéfice pour le Jardinier, s'ils ont *gagné* une variété intéressante. On assemble la famille et les connaisseurs pour donner solemnellement un nom à la nouvelle plante: dès-lors elle devient l'objet des plus tendres soins, des regards les plus empressés: on la garde à vue, on recueille avidemment les caïeux qu'elle produit et qu'on sollicite : la plante enfin n'est communiquée qu'aux bons amis et en échange, ou à grand prix; mais il faut avant tout qu'elle soit multipliée suffisamment.

En France, il se trouve beaucoup d'Amateurs qui cultivent la Jacinthe, mais n'en faisant point d'éleves, ils la tirent chaque année de Hollande : nos Jardiniers ont aussi renoncé à la multiplication de cette plante dans laquelle ils réussissent moins bien que les Hollandais, soit qu'ils ne se soient pas autant appliqués à cette culture, ou que le sol et le climat de la France lui conviennent moins que ceux de la Hollande; soit que dans ce dernier pays on ait plus de patience, ou qu'on soit plus capable de soins assidus que dans ce pays-ci, où j'ai vu souvent une grande partie des oignons de Jacinthe périr par la *pourriture.*

On a remarqué que ceux tirés de Hollande ne donnent de très belles productions que la premiere année de leur arrivée en France, et que cette premiere fois ils fleurissent près de quinze jours plus tard que les autres : ensuite ils dégénerent jusqu'à ce qu'ils se divisent en caïeux. Peut-être est-il de la nature de la Jacinthe, de ne durer que ce temps dans

sa vigueur : on devrait donc s'assurer si par des soins donnés à ces caïeux, on pourrait au bout de quelques temps leur faire produire ici d'aussi belles grappes qu'en Hollande. Là on n'emploie que la terre du pays qui est noire, sâbleuse, pourrie, peut-être imprégnée de sel : on la mêle avec trois parties de fumier de vache bien consommé et une partie de terreau de feuilles pareillement bien consommé. De plusieurs mélanges que j'ai essayé, celui qui m'a le mieux réussi était composé d'un tiers de terreau de gazons pourris et de deux tiers de terre sâbleuse de bruyere, mes oignons s'y sont conservés beaux et sains pendant plusieurs années, si bien que je n'emploierais que ce mélange si j'avais l'intention et la patience de semer ; il me semble que j'en obtiendrais de bons résultats. Les oignons de Jacinthe ne sont peut-être si fréquemment attaqués ici de pourriture que parce que souvent il tombe des pluies abondantes vers l'époque où il faut les relever, et qu'alors il se sera introduit de l'humidité qui séjourne dans le vide occasionné par le desséchement des fannes et de la tige : ce qui a donné l'idée à des Amateurs de les planter sur le côté, la pate tournée vers le midi.

En attendant que d'heureux essais nous aient appris à cultiver la Jacinthe aussi bien que le font les Hollandais, ne dédaignons pas de recevoir d'eux les superbes variétés qu'ils conquierent annuellement, et profitons des jouissances que de si belles fleurs peuvent nous procurer au moins pendant une couple d'années. Ils envoient les oignons étiquetés par couleurs ; c'est à l'Amateur intelligent à les placer avec art et de maniere que chaque oignon mis au rang que sa précocité, sa nuance, son volume et sa hauteur semblent commander, puisse faire valoir la plante voisine et établir une parfaite harmonie dans la PLANCHE DE PARADE, qui se fait comme il suit. On creuse d'environ 325 millim. (un pied), une plate-bande à laquelle on donne une largeur d'un metre (trois pieds), et la longueur proportionnée au nombre d'oignons à y placer : on y répand la terre mélangée à l'épaisseur d'environ 190 millim. (sept pouces) ; après l'avoir unie avec le râteau, on y trace au cordeau et en touts sens, des lignes éloignées les unes des autres de 162 millim. (six pouces), et l'on pôse les oignons sur touts les points où les lignes se croisent, puis l'on remplit la fôsse avec le même mélange de terre, et l'on approprie. L'expérience m'a prouvé que cette maniere de planter les Jacinthes était de beaucoup préférable à l'usage d'enfoncer les oignons à la main qui peut les blesser, surtout si la terre ne se trouve pas bien ameublie. Cette opération doit s'exécuter de la fin de septembre à la mi - oc-

tobre au plus tard : dès-lors on n'a plus d'autres soins à donner à la plantation que de la purger des mauvaises herbes. Il sera bon cependant d'avoir fiché des piquets autour de la plate-bande et d'y avoir pôsé des traverses pour soutenir des paillassons propres à défendre les Jacinthes des gelées tardives ou trop fortes : en ce cas on borde encore la plate-bande dans son contour d'une épaisseur de litiere seche ; mais on rend le jour et l'air toutes les fois qu'il ne gele plus assez. Lorsque les tiges se sont élevées et que la fleur commence à se prononcer, alors on ajuste des tuteurs à celles que le poids de leur grappe pourrait courber ou même rompre. Les Amateurs qui en ont le moyen forment ces tuteurs avec des morceaux de fil de fer de la grôsseur d'un tuyau de plume, touts peints en vert, et taillés de même hauteur : un double coude pratiqué dans le bâs et dont le bout est enfoncé dans un morceau de bois aminci en pointe, donne la facilité de pouvoir ficher le tuteur loin de l'oignon, et de maniere cependant que sa tige soit aussi près qu'il le faut de celle de la Jacinthe, pour qu'on puisse l'y assujettir avec de la laine verte et non-tordue. Pendant la fleuraison, on garantit ses plantes de la trop grande ardeur du soleil par l'abri de toiles qu'on étend sur des berceaux mobiles de fer ou de bois, depuis dix ou onze heures du matin jusqu'à trois ou quatre du soir ; avec ce moyen, on prolonge ses plaisirs d'au moins une quinzaine : ces toiles servent aussi contre les pluies trop fortes ou trop longues. On peut touts les ans, au mois d'avril, jouir du spectacle et du parfum délicieux de ces *planches de parade* aux beaux jardins de MM. Vilmorin, rue de Reuilly, n°. 39 ; Tripet, avenue de Neuilly, n°. 20 ; Aernout, rue du Banquier, n°. 9 ; Stein, boulevard du Mont-Parnasse, n°. ; Tollard aîné, fauxbourg Saint-Denys, n°. 180 ; et autres.

Les fleurs pâssées, on ôte les toiles, et on laisse mûrir les oignons pour ne les retirer de terre que par un temps sec, et aussi lorsque les tiges et les fanes sont desséchées, ce qui le plus ordinairement arrive la vers la fin de juillet. On pratique au bout de chaque plate-bande une jauge profonde de 490 millim. (un pied et demi), au moyen de laquelle on peut, en enfonçant une houlette sous chaque oignon, le retirer de la terre qu'on a soulevée. Aussi-tôt on les porte sécher dans un endroit aéré et à l'abri du soleil, après quoi on les nétoie, on sépare les caïeux, enfin on les met sur des planches dans le conservatoire : là on les arrange par sortes, et de maniere qu'ils ne se touchent point.

Ceux qui ont l'intention de former des théâtres, plantent séparément leurs Jacinthes dans des pôts étroits, longs de 240

à 270 millim. (neuf à dix pouces) ; ou bien ils en mettent trois et même quatre ensemble dans un pôt du double plus profond et large de 240 millim. (environ 9 pouces). Ces pôts doivent être munis de fentes longues, étroites, pratiquées sur le côté et se prolongeant un peu sur le fond, dont l'effet est de donner de l'écoulement aux eaux et d'empêcher la pourriture des racines auxquelles, au moyen de cette profondeur, on laisse toute la liberté de s'étendre. Enterrés dans une plate-bande du jardin et soignés contre les gelées trop fortes ou tardives, ces pôts ne sont retirés de terre que lorsque les fleurs sont en état d'être portées dans les appartements ou sur le théâtre. On doit les y arrôser modérément; enfin les défendre contre les grandes pluies et contre les ardeurs du soleil, qui les gâteraient ou les feraient pâsser trop tôt. Après la fleur pâssée, les pôts seront reportés à leur premiere place où ils seront laissés jusqu'à la maturité des oignons.

Des Jardiniers pour vendre en primeur, et quelquefois aussi des Amateurs pour hâter et prolonger leurs jouissances, sacrifient chaque année des oignons de Jacinthe, dont ils avancent la fleuraison. A différentes époques ils en mettent dans des pôts, qu'ils placent ou dans des pieces à l'abri du froid, ou en orangerie; d'autrefois sous châssis, ou même sur un bout de couche tiede. Chaque fois qu'ils le peuvent ils donnent de l'air et du jour, de peur de n'avoir que des productions étiolées, faibles et sans couleur: enfin ils ils arrôsent de temps en temps et toujours modérément, et lorsque les fleurs s'annoncent, les pôts sont portés au marché ou dans les appartements. Par ces moyens l'on peut avoir des Jacinthes en fleurs dès le commencement de décembre. Des oignons ainsi forcés perdent de leur vigueur et de leurs qualités pour les années suivantes, comme on perd tout-à-fait ceux que l'on met en caraffes. On tâche de les choisir toutes de même forme et de même hauteur; on les nétoie bien, on les emplit d'eau de riviere bien claire, puis on y pôse l'oignon qu'il faut préalablement avoir bien approprié de peur qu'il ne soit resté de la terre à la couronne. Il faut que toujours il trempe à moitié. Ces caraffes sont ordinairement placées sur les cheminées, dont la chaleur accélere la pousse des oignons: à mesure que les tiges et les feuilles grandissent, on cherche les moyens de les tenir droit en les contenant avec des faveurs. Souvent les caraffes sont garnies dans toute leur hauteur, avec du coton cardé ou de la filasse que l'on retient par des fils et qu'on imbibe d'eau: l'on y seme du Cresson - Alenois, de la Navette, et autres petites graines qui ne tardant pas à germer, forment une

masse de verdure : ces caraffes doivent être placées sur des soucoupes qu'il faut entretenir pleines d'eau, et que souvent encore on garnit elles-mêmes de coton et de semences. Quelques personnes prennent de grôs Navets ou des Bettes-Raves, dont ils coupent un tiers du côté de la queue ; ils les creusent ensuite, et après en avoir coupé toutes les anciennes feuilles, ils suspendent ces Navets comme des encensoirs, les emplissent d'eau et y pôsent des oignons : ceux-ci poussent ; et les feuilles nouvelles du Navet le cachent bientôt parce qu'en en suivant la forme et le contour, elles s'élevent, et vont mêler leur verdure à celle des oignons.

On ne connaît pas bien l'époque où la culture de la Jacinthe a été introduite. De touts les Auteurs modernes, GUILANDINI est le premier qui la cite comme une plante venue d'Orient, et qui mérite l'attention. *Voyez* son premier catalogue du Jardin de Padoue, imprimé en 1581.

Les Jacinthes à fleurs simples, telles que *le blanc de montagne* et *le blanc de Vitry*, qui sont hâtives, *le blanc* et *le bleu commun* ne sont point négligées : les Jardiniers les cultivent en planches pour en porter les tiges fleuries au marché : dans les jardins bourgeois on en fait des bordures d'autant plus agréables que ce sont les premieres fleurs du printemps, que quelques-unes forment de belles grappes, et que toutes sont odorantes. Les passe-touts et les belles simples de Hollande se mettent ordinairement en planches, sur-tout lorsque l'on veut en recueillir la graine, et alors on prend soin de soutenir chaque tige afin que la graine mûrisse bien. Un passe-tout d'Italie se recommande par le nombre et la beauté de ses grappes bien fournies de fleurs grandes et larges, blanches, bleues ou rouges.

2. Doit-on regarder comme variétés de la Jacinthe ordinaire la Jacinthe d'Italie et celle qui est si recherchée des Amateurs et qu'ils appellent *Diane d'Ephese ?* La premiere donne constamment trois ou quatre tiges : la seconde donne des fleurs très doubles, et encore agglomérées deux ou trois ensemble : de plus elles sont placées au bout d'un pédicule long, ferme et horizontal.

3. JACINTHE DE MAI. J'avais supprimé cet article par la difficulté de déterminer l'espece à laquelle on donne vulgairement ce nom : mais ayant demandé des Jacinthes de mai à plusieurs Jardiniers, touts m'ont envoyé la même plante que M. DESFONTAINES a reconnue pour être une variété de l'*Hyacinthus non scriptus* de LINNÉ, nommée par LAMARCK *Hyacinthus pratensis*. Elle pousse des feuilles lancéolées, canali-

culées, longues de 7 à 8 pouces, se courbant à leur sommet. De leur milieu s'élève une hampe droite d'environ huit pouces, terminée en mai par dix à douze fleurs pédiculées, penchées, presque cylindriques, à six divisions qui s'ouvrent et se roulent au sommet. Elles sont d'un fort beau bleu améthyste, les antheres sont verdâtres. Ces fleurs sont jolies, sur-tout en touffe. On peut relever les Oignons qui donnent assez de caïeux et demandent une terre légere qui n'ait pas été fumée.

4. JACINTHE ÉTALÉE. *Hyacinthus patulus. H. P. amethystinus.* LAMARCK. *Scilla patula.* DEC. *hyacinthoïdes.* JACQ. *ic. rar.* 65. Celle-ci, qu'on trouve également en Europe, est plus belle que la précédente, et forme des touffes de feuilles nombreuses, larges de plus d'un pouce, longues de dix, planes, *etalées* sur terre, d'entre lesquelles sortent des hampes droites, de dix pouces de haut, et terminées en mai par douze ou quinze fleurs pédiculées, grandes, horizontales, odorantes, bien ouvertes, à six divisions bien fendues, d'un bleue tendre et agréable. L'ovaire est, aussi-bien que les antheres, d'un bleu plus foncé. Même culture.

5. JACINTHE AMÉTHYSTE. *Hyacinthus amethystinus.* LIN. (RED. Lil. 14.) Bulbe petite et ovale, originaire des Pyrénées, dont les feuilles sont longues, étroites, en gouttiere, d'abord droites, puis courbées en dehors. De leur centre s'éleve une hampe droite, puis courbée à son sommet, d'où pendent quelques fleurs petites, presque cylindriques, du plus joli bleu : on les voit au commencement de mai.

L.

LACHENALIA. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées.*) Genre très voisin des Jacinthes, dédié à *Werner* LACHENAL, Professeur de Botanique à Bâle, mort en 1800. Il contient un assez grand nombre de plantes bulbeuses, toutes originaires du Cap, et dont quelques-unes ont de fort belles fleurs, remarquables par la brieveté des trois pétales extérieurs. Ces plantes ne demandent que l'orangerie ou la serre tempérée, ou même le châssis des Ixias, et se contentent de la culture des Jacinthes, dans une terre legere; elles se reproduisent aisément par leurs caïeux.

1-2. LACHENALIA TRICOLORE. *Lachenalia tricolor.* JACQ, *ic. rar.* 61. (HERBIER DE L'AMAT. Vél. du Mus. RED. Lil. 2 CURTIS 82.) Oignon moyen, blanchâtre, donnant naissance à deux feuilles engaînantes, assez larges, semblables à celles de la Jacinthe, et pointillées de pourpre à leur extrémité. De leur milieu s'éleve une hampe charnue, cylindrique, un peu flexueuse, terminée par une vingtaine de fleurs, grandes,

très longues, ayant l'apparence d'être tubuleuses au moyen des trois divisions extérieures, lancéolées-aiguës, d'un beau jaûne citron bordé de vert foncé, et appliquées sur les trois divisions intérieures, qui sont de moitié plus longues, à limbe peu évâsé, arrondi et lobé. Elles sont du même jaûne, avec une ligne du même vert, qui borde en dehors et en dedans une autre ligne de beau rouge safrané. Le haut de la tige, et les boutons avant leur épanouissement, sont d'un rouge carmin léger. Une autre espece appellée LACHENALIA A FLEURS JAUNES, *Lachenalia luteola*, (HERBIER GÉNER. DE L'AMAT., n°. 56,) a les fleurs aussi grandes, pendantes, mais presque toutes jaûnes, avec quelques teintes de verdâtre, elle est du même pays et se gouverne de même.

3. LACHENALIA A QUATRE COULEURS. *Lachenalia quadricolor.* JACQ. *ic. rar.* 396. (AND. *rep.* 2. CURT. 588.) Oignon plus petit, feuilles plus longues, hampe plus grêle, fleurs moins nombreuses, mais plus grôsses, dont les divisions extérieures rouges aux deux tiers, sont jaûnes du reste, et bordées de vert à leur sommet; les intérieures jaûnes aussi et nuées de vert, ont leur limbe de couleur lie de vin.

4. LACHENALIA A FLEURS PENDANTES. *Lachenalia pendula.* JACQ. *ic. rar.* 406. (HERBIER DE L'AMAT., n°. 39. RED. Lil. 52. CURT. 590.) Oignon blanc, et poussant du milieu de deux feuilles larges et engaînantes une hampe ferme, pointillée de rouge à sa bâse; verte dans son milieu, pourprée à la partie où sont attachées les fleurs. Celles-ci moins pendantes que les autres, plus tubulées, parce que les divisions extérieures sont de peu plus courtes que les intérieures, qui sont d'un pourpre rendu presque noir par le contraste du coquelicot assez foncé des premieres. C'est une très belle plante qui est peu délicate, et fournit beaucoup de caïeux. Elle a fleuri en mai dans mon châssis d'Ixias.

5. LACHENALIA A FLEURS BLEUES et VIOLETTES. *Lachenalia purpureo-cærulea.* (AND. *rep.* 241. JACQ. *ic. rar.* 193.) Oignon moyen, blanc teinté de rôse, aussi rustique que les autres et se plaisant en terre de bruyere, où il donne beaucoup de caïeux. Cet Oignon pousse trois ou quatre feuilles radicales, engaînantes, intérieurement d'un beau vert, pourprées extérieurement, larges, lancéolées, pointues et roulées en dedans à leur extrémité; de leur milieu sort une tige cylindrique, rétrécie et flexueuse à sa bâse, d'un vert pâle, terminée en avril par un épi de fleurs nombreuses, très odorantes, pédiculées, courtes, assez grôsses, d'un bleu pâle à leur bâse, s'évâsant en six divisions de couleur pourpre-violette, et dont les trois intérieures sont plus longues. Même culture.

6. LACHENALIE PONCTUÉE, *Lachenalia punctata.* WILLD.

(HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR.) Plusieurs Lachenalies sont marquées de points ou de taches plus ou moins pourpres, informes et placés sans ordre ; mais celle-ci l'est davantage, et sur ses feuilles qui sont au nombre de sept à huit, toutes larges et amplexicaules à la bâse, entieres, canaliculées, se rétrécissant en pointe, et sur sa hampe qui est cylindrique, menue, ferme, droite, haute d'environ 240 millim. (neuf pouces), et terminée en juillet par une grappe simple et pyramidale de fleurs nombreuses, petites, pendantes au moyen de leur pédicule grêle et long. Elles sont a l'extérieur d'un vert teinté de pourpre obscur : leurs divisions, égales, fendues assez profondément et de couleur lilas en dedans, se roulent en dehors, quelquefois toutes les six, d'autrefois seulement les trois extérieures, les intérieures restant droites. Son Oignon, de la forme et du volume de celui de la Jacinthe, et composé d'écailles larges, minces, serrées et étagées, se fait remarquer par des teintes de brun, et de pourpre vif et luisant. Cette Lachénalie que je dois au Docteur CARTIER, Amateur distingué et bon Cultivateur, nous vient du Cap, et se maintient aussi bien que les autres, soit en pôt, soit à même la terre, sous le châssis des *Ixias*.

LIMODORE, *Limodorum*. (Gynandrie-Diandrie, famille des *Orchidées*.) Quoique les plantes de ce genre ne soient guere cultivées, cependant l'Amateur qui a une serre chaude, ne peut pas se dispenser d'y entretenir au moins les plus belles especes.

1. LIMODORE POURPRE, *Limodorum purpureum*. LAMARCK. (Vél. du Mus.) Sa racine, qui est tubéreuse arrondie et verte, pousse des feuilles en forme d'épée, longues et plissées. Les tiges sortent de côté, ont un pied de haut environ ; et se terminent par un bouquet de fleurs aussi belles que singulieres ; grandes, d'un pourpre vif. Leur pétale inférieur, plissé, jaûne, divisé en trois lobes, se recourbe sur les côtés, pour protéger les étamines et le style. On doit le mettre en serre chaude ; chaque pied dans un pôt plein d'une bonne terre douce, légere, sans engrais : la tannée est peut-être inutile. Sans doute qu'il serait mieux de mettre ces pôts sur les rayons de la serre et exposés au jour. Multiplication par les caïeux qu'on détache avec précaution : pendant la végétation, tenir dans une humidité raisonnable. Il est originaire des Antilles.

2. LIMODORE-TANKERVILLE. *Limodorum Tankervillea*. *H. K.* (HERB. DE L'AMAT. RED. Lil. 43.) C'est le plus beau de ce genre. Il a été introduit de la Chine en Angleterre en 1778 par le Docteur FOTHERGILL. Lord Tankerville l'ayant fait

cultiver avec les nombreuses plantes de sa collection, on le lui a consacré en lui donnant le nom spécifique *Tankervillea.* Cette superbe plante a une racine tubéreuse, et pousse des feuilles longues, larges, pointues à leurs sommités, plissées dans leur longueur et engaînées. Les tiges sortent des côtés; elles s'élevent à deux pieds environ; elles portent à leurs sommités, une grappe plus ou moins fournie de grandes et belles fleurs à six pétales, dont les cinq supérieures sont d'un blanc pur en dehors, et d'un roux brun en dedans: le sixieme pétale courbé, roulé en cornet, est d'un pourpre brun. C'est en mars et avril que cette belle fleur orne la serre du Jardin national, où Richer la tient toute l'année dans la tannée, mais au jour. On multiplie la *Tankerville* par la séparation de ses drageons, qu'on met ensuite chacun dans un pôt, et qu'on cultive comme la racine principale, à laquelle il faut un mélange de bonne terre franche douce et de terreau de bruyere.

3. Limodore de Porto-Ricco, *Limodorum Portoricense. H. P.* Il a été apporté au Jardin des Plantes de Paris, par Riedley, l'un des Jardiniers des serres, et Cultivateur aussi intelligent que zélé. Soutenu uniquement par son amour pour la Botanique, et par le desir d'enrichir le *Museum*, il a accompagné le Capitaine *Baudin* dans ses voyages, et l'on regrette que l'un et l'autre aient succombé dans le dernier. On cultive aussi en serre chaude ce Limodore, et de la même maniere que les précédents. Il n'a pas encore fleuri.

4. Limodore géant. *Limodorum altum.* Lin. Jacq. *ic. rar.* 189.) Il vient des Antilles et demande à être traité comme les précédents. Ses fleurs sont nombreuses, d'un blanc-jaûne, en grappe, moins belles généralement que celles des autres, mais il a l'avantage de donner des fleurs presque toute l'année; il convient donc de le mettre près des jours dans la serre.

5. Limodore barbu, *Limodorum barbatum. H. K. Limodorum tuberosum.* Lin. Celui ci, originaire des parties marécageuses et septentrionales de l'Amérique, peut rester en pleine terre, pourvu qu'elle soit légere, substantielle, et sans engrais. Ses feuilles sont engaînées, ensiformes, étroites. Sa tige est très mince, et terminée par un bouquet de fleurs barbues d'un beau violet. Toutes ces plantes sont superbes et croissent naturellement au milieu d'autres herbes dans les prairies. Elles veulent être arrôsées pendant l'été; mais elles craignent l'humidité pendant l'hiver. On leur a donné un nom compôsé des mots grecs *leīmōn*, pré, et *doron*, présent, qui peut se rendre en français par *don des prés.*

LIS, *Lilium.* Ce dernier mot vient évidemment de *lirion*, qui en grec signifie la même chose. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Liliacées* de JUSSIEU. Il renferme un assez grand nombre de très belles plantes : on en cultive beaucoup d'especes qui, presque toutes, ont des variétés.

1. LIS BLANC, LIS COMMUN, *Lilium candidum.* (Vél. du Mus.) Tout le monde connaît cette plante superbe, et qui fait depuis si long-temps un des plus beaux ornements de nos jardins, où elle s'accommode de toutes les terres, pourvu qu'elles ne soient pas trop fortes. Quoiqu'originaire du Levant, ce Lis ne craint point nos froids, et ne demande d'autres soins que d'être placé au soleil en plein air. Son oignon écailleux pousse dès le mois d'août une touffe de feuilles radicales et longues qui durent tout l'hiver. Au printemps, il sort de leur milieu des tiges hautes de cinq pieds, simples, cylindriques, garnies entierement de feuilles éparses, sessiles, assez étroites, lancéolées-aiguës, longues dans le bâs de la tige, diminuant insensiblement de longueur jusqu'au sommet où l'on voit, fin de juin, un épi de fleurs pédiculées, grandes, très odorantes, horizontales, formées de six pétales (comme celles de touts les Lis), épais, striés, évâsés et un peu réfléchis à leur sommet, enfin d'un blanc de neige. On peut laisser les oignons en terre pendant trois ou quatre ans : à cette époque, et seulement lorsque les feuilles sont desséchées, on les releve pour en séparer les caïeux qu'il faut replanter tout de suite, aussi bien que les oignons (surtout si l'on veut qu'ils fleurissent l'année suivante), en observant de les enfoncer de six pouces, attendu qu'ils remontent naturellement. Ils ne tardent pas à travailler de nouveau ; cependant on peut les envoyer au loin sans qu'ils périssent.

Ce Lis a plusieurs variétés ; savoir : le Lis à fleurs doubles, *Lilium candidum flore pleno*, dont la fleur avorte souvent, ou s'épanouit mal, sur-tout si la saison est pluvieuse : elle consiste en un grand nombre de pétales placés en épi sur l'extrémité du pédicule qui leur sert d'axe. — Le Lis ensanglanté, *Lilium candidum purpureo-variegatum.* Les pétales de cette variété sont vergetés de rouge, couleur qui s'annonce sur les feuilles et sur les écailles de la bulbe qui en sont teintes. Il fait un très bel effet. — Enfin une à feuilles panachées, et une à feuilles bordées. Ces trois dernieres sont plus petites.

2. LIS BULBEUX, *mieux* BULBIFERE, *Lilium bulbiferum.* LIN. (Vél. du Mus. *Fl. Aust.* 126.) Il est originaire des

Alpes, et ne s'éleve guere qu'à trois pieds. Ses tiges, jamais nombreuses, et toujours simples, sont canaliculées ou quadrangulaires, ordinairement dépourvues de feuilles à la bâse. Celles ci presqu'égales en longueur, sont éparses, sessiles, plus courtes et plus larges que celles du Lis commun : il naît, à l'angle supérieur de leur insertion, des bulbes qui, mises en terre aussi-tôt leur maturité, deviennent des oignons et donnent des fleurs au bout de trois ans. Celles ci, toujours peu nombreuses, terminent la tige, et paraissent avant celles du Lis blanc; elles sont droites : les pétales rétrécis en onglets sont d'un rouge vif, marqués d'une large tache plus pâle, et pointillés de brun. Il a une variété plus petite, une autre à fleurs doubles; une troisieme à feuilles panachées.

3 — 6. Lis orangé, *Lilium croceum. H. P.* (Vél. du Mus.) Plante d'un grand effet par les larges touffes qu'elle forme au bout de quelques années, et sur-tout par l'éclat de ses fleurs, en tout assez semblables à celles du précédent, mais plus nombreuses, puisque l'on en voit quelquefois une vingtaine réunies à la même girandole : elles sont aussi droites et de la même couleur. L'Oignon est de même écailleux; les tiges conformées de même sont plus hautes et ornées de feuilles éparses, sessiles, peut-être plus étroites que celles du précédent, mais très larges près des fleurs qui paraissent au mois de juin. Il a aussi des variétés à fleurs doubles, à feuilles panachées, etc. Le Lis orangé est, aussi bien que le précédent, très rustique; on peut laisser leurs oignons plusieurs années en terre. Ce n'est que lorsque les feuilles sont desséchées qu'on doit les relever et en séparer les caïeux, pour replanter de suite les uns et les autres. Comme les feuilles ne se remontrent qu'en mârs, on a, pendant l'automne et l'hiver, la facilité d'en faire des envois. Il est rare que l'une et l'autre especes ne fleurissent pas l'année même de leur transplantation. Elles sont originaires d'Autriche et d'Italie.

4—6. C'est ici le lieu de parler de trois autres especes dont on voit les figures Vél du Mus. et Lil. de Red. 104, 105. Les sujets vivent aussi au Jardin des Plantes, chez M. Cels, etc., etc. Ce sont les Lis a fleurs pendantes, et ceux de Pensylvanie et de Philadelphie; *Lilium pendulinum*, *Pensylvanicum*, (Catesb. *app.* 8.) et *Philadelphicum.* Touts ont une racine écailleuse, une tige d'environ deux pieds, des feuilles étroites, plus ou moins longues; et chaque tige donne une ou plusieurs fleurs, plus ou moins rouges et ponctuées. Les pétales du Lis de Philadelphie ont des onglets remarquables. Il a fleuri chez moi.

7 — 8. Lis de Pomponne, Lis-Turban, Martagon

DES JARDINIERS, *Lilium Pomponium.* LIN. (Vél. du Mus. RED. Lil. 7.) Fort belle plante, originaire de la Sibérie et des Pyrénées, et dont les bulbes, aussi écailleuses, poussent de leur milieu une tige simple, cylindrique, d'environ deux pieds, garnie dans toute sa longueur de feuilles longues, étroites, bordées de poils blanchâtres apparents, disposées en verticilles dans le bâs, en spirale dans le milieu, et éparses dans le haut, qui est terminé en juillet par cinq à six fleurs pendantes, d'un beau rouge ponceau, et dont les pétales sont roulés en dehors comme un *turban.* Les tiges se fanent en automne et ne reparaissent qu'au printemps suivant.

Quelques personnes regardent comme variété de ce Lis, le LIS DES PYRÉNÉES, *Lilium Pyrenaïcum.* GOUAN. (RED. Lil. 145.) que l'on distingue au Jardin des Plantes. S'ils ont des différences botaniques, ils ont au moins des ressemblances apparentes : l'un et l'autre croissent dans les lieux humides et ombragés.

9. LIS MARTAGON, *Lilium Martagon.* LIN. (RED. Lil. 146. — *Fl. Aust.* 351.) On l'a transporté des Alpes dans les Jardins où ses bulbes composées d'écailles lâches, poussent au printemps une tige droite, ferme, cylindrique, luisante, tiquetée de points noirs, dont les feuilles, assez rares et sans ordre en bâs et en haut, sont disposées en verticille dans le milieu : elles sont ovales, allongées et aiguës. En juillet et août on voit les fleurs formées et disposées comme celles du Lis de Pomponne, mais d'un rouge plus ou moins pourpre, avec des points noirs ; elles ont une odeur fétide. Il se cultive de même que les précédents.

Il y a encore près de vingt-cinq autres belles variétés de Martagons, parmi lesquels on remarque le *blanc*, le *pourpre*, le *piqueté de blanc*, le *piqueté de pourpre*, le *jaûne brillant*, et celui à *fleurs doubles.* Elles méritent l'attention de l'Amateur, et sont encore assez rares. Il leur faut une terre de bruyere, mêlée de terre franche. On les multiplie en séparant les caïeux en automne. Quoiqu'ils ne soient pas extrêmement délicats, cependant il est prudent de les couvrir l'hiver, car ils sont au moins aussi sensibles au froid que le Martagon du Canada.

10. LIS-HÉMÉROCALLE. *Lilium Chalcedonicum.* LIN. *Fl. Aust. app.* 20, et JAUM. 10e. liv.) Il ressemble au Lis de Pomponne sur lequel peut-être il mérite la préférence par ses larges touffes. Les feuilles, plus nombreuses et plus étroites, ont une bordure blanche moins apparente. Ses fleurs paraissent à peu-près au même temps, sont ponctuées et peut-être plus pâles. Il est originaire du sommet des plus hautes montagnes d'Asie, de Hongrie, etc. Il ne craint pas nos hivers.

11 — 12. Lis superbe, *vulgairement* Martagon du Canada. *Lilium superbum.* Lin. (Trew 11. — Catesb. 2. 54. — Red. Lil. 103.) Il est facile à distinguer d'avec le Lis du Canada, *Lilium Canadense*, Lin., Catesb. *app.* 11, Curtis 838,) dont les tiges hautes seulement de trois ou quatre pieds, et garnies de feuilles, les unes en verticilles, les autres en demi-verticilles, sont terminées par une ombelle de trois à douze fleurs : leurs pédicules longs et courbés, partant et divergeant du même point, forment une espece de couronne de fleurs pendantes dont les pétales jaûnes et marqués sur-tout en dedans de points noirs, ne se roulent pas. Le Lis superbe est une plus belle plante encore; sa racine, qui est aussi bulbeuse et écailleuse, placée au nord en plein air, et en terre de bruyere sâbleuse (la seule qui lui convienne), pousse au printemps, et lorsqu'elle a acquis la grôsseur convenable, une tige quelquefois de huit à neuf pieds, droite, ferme, cylindrique, violâtre, garnie de verticilles espâcés de feuilles linéaires, et terminée en août par une girandole lâche d'une très grande quantité de fleurs (souvent plus de quarante) pendantes, assez grôsses, d'un beau rouge orangé, ponctuées de pourpre ou brun. Cet oignon peut rester trois ou quatre ans en terre, mais il sera mieux de l'en changer touts les ans, et sur-tout de l'éloigner des autres plantes, qui le priveraient de nourriture et le feraient fondre; au bout de trois ans, on le releve pour en séparer les caïeux qu'on replante aussi-tôt. Il a fleuri pour la premiere fois en Europe dans le jardin de M. Collinson, en 1738. On le lui avait apporté de Pensylvanie. — On le multiplie encore, en détachant les écailles qui le forment, et en les plantant (toujours en terre de bruyere), dans la même situation où elles étaient en formant l'oignon. Il faut tenir ce jeune plant à l'ombre, et l'arrôser très médiocrement, seulement pour empêcher la terre de se trop dessécher. Quoique cette plante ne craigne pas le froid, puisqu'elle vient du Canada, il est prudent de la garantir des fortes gelées. Elle est trop belle, et toujours trop rare, pour négliger aucun des moyens de la conserver. Sa rareté vient de ce qu'elle est sujette à fondre.

13. Lis du Kamtschatka, *Lilium Camschatcense.* Lin. Moindre que le Lis superbe, il a comme lui une racine composée de menues écailles : sa tige est simple, droite et garnie de plusieurs verticilles éloignés de feuilles sessiles, oblongues, vertes, un peu velues comme la tige qui atteint rarement plus de 10 à 13 décimetres (3 à 4 pieds) de hauteur. En juillet, elle se couronne d'une espece d'ombelle de fleurs d'un beau jaûne doré, parsemé dans l'intérieur de petits points pourpres. Elles répandent une légere odeur de Jonquille; mais on peut

regretter qu'elles soient renversées au moyen de leur pédicule grêle et courbe. LINNÉ lui a donné par erreur le caractere spécifique d'être à fleurs droites. Ce fort beau Lis demande la pleine terre de bruyere et le Levant : on le propage de caïeux qu'on peut mettre en pôts et qui y fleurissent au bout de deux à trois ans.

14. Les jardins viennent de faire une acquisition aussi belle qu'assurée dans le LIS TIGRÉ, *Lilium tigrinum*, HORT. KEW., que sa beauté et son utilité font cultiver à la Chine, à la Cochinchine et au Japon où l'on mange ses racines. M. KER l'a introduit en 1804 au jardin de Kew, d'où le Directeur, M. AITON, m'en a envoyé deux oignons cette année 1812. Ils poussent des tiges violettes et laineuses qui, suivant la qualité de la terre et de l'expôsition qu'on leur donne, peuvent s'élever jusqu'à cinq pieds. Leurs feuilles éparses, toutes caulinaires, sessiles, lancéolées, très aiguës et marquées de lignes longitudinales, sont d'un beau vert, et diminuent de grandeur en raison de ce qu'elles s'approchent des fleurs. Celles-ci dispôsées en thyrse, et souvent au nombre de douze et quatorze, sont très grandes, d'un beau rouge de vermillon orangé, marquées de points pourpre-noirs. Elles sont soutenues par des pédicules divergents courbés à leur sommet, de sorte que les fleurs sont penchées; mais leurs six divisions se relevent, et l'on voit pendre les six étamines dont les filets moins longs que la corolle et rouges, portent des antheres pourpre-brunâtres et attachées dans leur milieu : le style presqu'aussi long se termine en crosse. Cette belle plante se multiplie abondamment par ses caïeux et par les bulbes qui croissent dans les aisselles de presque toutes les feuilles. Chaque pédicule est garni à sa bâse d'une bractée foliacée, ronde, sessile, et qui produit aussi sa petite bulbe. Le Lis tigré ajoute à toutes ses qualités celle de n'être pas difficile et de supporter très bien nos hivers. Il ne lui faut qu'une terre substantielle et non fumée, et l'expôsition du levant. Quelques personnes l'avaient de l'an dernier sous le nom de *Lilium Sinense :* bientôt il sera un ornement très ordinaire de nos jardins; il est déjà figuré pour l'HERBIER GÉNÉR. DE L'AMAT.

M.

MELANTHIUM. (Hexandrie-Trigynie, famille des *Joncacées.*) Genre dont le nom est compôsé des mots grecs *melas*, noir, et *anthos*, fleur, à cause de la couleur rembrunie des fleurs de la premiere espece connue. J'ai reçu de Hollande, et comme venant du Cap, 1°. un oignon de la grôsseur d'une noisette, et qui, traité comme les Ixias, a poussé une tige menue portant trois feuilles engaînantes, longues, étroites: en mai cette tige s'est terminée par un épi de fleurs à six

pétales longs, étroits, ouverts en étoile, enfin d'un pourpre sur lequel se détachaient les antheres jaûnes. Cette plante est fort jolie. On l'avait fort justement inscrite *Melanthium spicatum*, MELANTHIUM A ÉPI.

2°. Le MÉLANTHIUM A FEUILLES DE JONC, *Melanthium junceum*; WILD., (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMAT., n°. 50). Traité comme le précédent, son oignon allongé, couvert d'une pellicule roussâtre, et assez semblable à celui de la Jonquille, mais plus petit, donne deux feuilles imitant très bien celles du Jonc, c'est-à-dire, vertes, cylindriques, longues, creuses et aiguës. Du tiers inférieur de la premiere sort la seconde en tout semblable à l'autre; et du tiers supérieur de cette seconde s'échappe une spathe verte d'où se développe, en avril ou mai, une grappe simple de cinq à six fleurs à six pétales ouverts en étoile, ovales-allongés; blancs, bleus ou rôsés, selon la variété, et marqués à la bâse d'une large et jolie tache violâtre. Les étamines, au nombre de six et très écartées, sont opposées aux pétales, et entourent un germe trigone, ou plutôt trois germes réunis et violets, surmontés chacun d'un style court et réfléchi en dehors. Les fleurs du bâs s'ouvrent les premieres : aucun de ces *Melanthium* ne m'a donné de graines.

MÉTHONIQUE, *Methonica*. Nom Malabare d'un genre de l'Hexandrie-Monogynie, et de la famille des *Liliacées*. On ne connaît et ne cultive ici qu'une espece; c'est la MÉTHONIQUE Superbe, la GLORIEUSE SUPERBE DU MALABAR, *Methonica superba*. JUS. *Gloriosa superba*. LIN. (Vél. du Mus. — RED. Lil. 26. — AND. *rep*. 129.) Le Botaniste Suédois lui a donné deux noms qui annoncent une merveille; et en effet, c'est une plante assez belle, mais qui peut-être frapperait davantage, si on ne lui avait pas donné ce faste de noms, qui conviendrait aussi-bien à tant d'autres, mais moins rares et plus faciles à cultiver. La racine de la Glorieuse est grôsse, tubéreuse et jaûne. Elle pousse ordinairement une seule tige, droite, mais faible, et à laquelle il faut des supports, si l'on ne veut pas qu'elle s'accroche aux plantes qui l'avoisinent par les vrilles ou mains qui terminent chacune de ses feuilles. Cette tige s'éleve à quatre ou cinq pieds, et se garnit dans sa longueur de feuilles longues et étroites. Quelquefois elle est simple, tandis que d'autres fois elle se divise à son extrémité en plusieurs rameaux. Vers le bout de la tige et des rameaux, il sort de l'aisselle des feuilles de longs pédoncules, courbés à leur extrémité, qui portent une fleur d'un rouge aurore éclatant, assez grande, penchée vers la terre, imitant le lustre au moyen de six pétales très longs, lancéolés, ondulés

sur les bords, relevés de maniere que leur extrémité touche le pédoncule, et de six étamines alternes, aussi très longues et redressées : le style très long et coudé tourne insensiblement sur lui-même, pour aller recevoir le tribut de chaque anthere. Pour s'assurer de la jouissance que cette belle plante doit procurer à un Amateur, il faut la tenir en serre chaude dans un grand pôt, afin de lui donner les moyens de faire des caïeux qu'on n'a pas la peine de séparer; car le plus souvent on les trouve détachés. Elle demande une bonne terre substantielle, ou un mélange d'un tiers de terreau consommé, et de deux tiers de terre de bruyere ou de terreau de feuilles. Dès le printemps, il faut la mettre dans la tannée, pour obtenir ses fleurs qui paraîtront de juillet à octobre, suivant qu'elle aura été bien soignée et chauffée. Tant qu'elle travaille, on l'arrôse comme les autres, tandis qu'elle n'a pas besoin d'arrôsement, quelque seche que soit la terre, pendant son temps de repôs. On peut alors aussi la retirer de la tannée, même du pôt, et garder les racines dans du sâble sec, à l'abri de toute gelée, depuis novembre jusqu'en février. Elle se multiplie par ses caïeux, qu'on traite de même que la plante, après les avoir mis chacun dans un pôt, et plongé le pôt dans la tannée. ANDREWS nous apprend que M. BENTICK l'introduisit en Angleterre en 1690.

MORÉE, *Moræa.* Genre de la Triandrie-Monogynie, et de la famille des *Iridées*, consacré par MILLER à l'Anglais *Robert* MORE, Amateur de Botanique. Ces plantes ne sont pas encore très cultivées, quoique cependant plusieurs especes mériteraient bien de l'être. Il n'y en a pas une dont les fleurs ne puissent ajouter à l'ornement de serres. J'en citerai quelques-unes, et principalement celles qui sont le plus faciles à cultiver, ou qui donnent les plus jolies fleurs.

1. MORÉE DE LA CHINE, Iris-Tigre *ou* tigrée des Jardiniers, *Moræa Sinensis.* LIN. *Ixia Chinensis.* TREW. 15. *Belamcanda.* DE CAND. (RED. Lil. 121.) *Pardanthus* des anciens Botanistes. Sa racine est tubéreuse; et quoiqu'elle craigne les très grands froids, cependant elle pâsse facilement les hivers ordinaires en pleine terre, où il suffira, pour l'y conserver, de la couvrir de litiere seche, à l'approche des fortes gelées. Cette plante y fleurit très bien à la mi-juillet, ou au commencement d'août; elle ressemble parfaitement à l'Iris commune par sa racine et par ses feuilles; mais elle est plus petite. Ses fleurs ont plus de rapport avec celles des Lis, et sont aussi beaucoup plus petites, et dispôsées en une espece d'ombelle plate, portée par une tige de quinze à dix-huit pouces, et qui sort de l'engaînement des feuilles. Leurs six pétales bien distincts, et dont

trois sont un peu plus petits que les autres, sont d'un jaûne-pourpré, marqué de jolies taches rouges. Il faut mettre cette plante à une expôsition chaude, et l'entretenir dans une humidité raisonnable. Du reste, elle n'est pas fort difficile sur la qualité de la terre, qu'il suffit de ne pas lui donner trop forte ou trop seche. On la multiplie bien par ses graines semées sur couche en terrine; mais plus promptement par la séparation de ses pieds, en mars.

2. Morée a grandes fleurs, *Moræa vegeta.* Jacq. *ic. rar.* 224. *Iris plumaria.* Lin. Elle est d'orangerie, ainsi que les suivantes, où toutes ne demandent pas d'autres soins que ceux donnés ordinairement aux plantes de cette température. Celle-ci est remarquable par ses grandes fleurs blanchâtres teintes de bleu, ayant une tache jaûne et une raie barbue; ce qui lui a fait donner aussi le nom d'Iris plumeuse.

3. Morée demi-deuil, *Moræa lugens.* Sa tige ne porte ordinairement que deux fleurs aussi à six divisions qui sont blanches à leurs bâses, mais les trois plus grandes sont pourpres, et les trois plus petites sont noires à leur sommet; toutes les Morées se multiplient de graines ou d'éclats. Celle-ci est d'orangerie.

4. Morée engaînée, *Moræa Northiana.* And. *rep.* 245. (Vél. du Mus.) *vaginata.* Red. Lil. 56. *Marica Northiana.* Curt. 654. Très belle plante du Brésil, rapportée de Portugal par M. North, et dédiée à l'épouse de Lord North, évêque de Wincester. Ses racines fibreuses poussent des feuilles semblables à celles de l'Iris, un peu courbées; du haut de l'une d'elles, plus longue et plus courbée, sort, comme d'une gaîne, la tige florale, ou plutôt le pédicule, garni ordinairement de deux fleurs charmantes qui s'ouvrent l'une après l'autre, à un jour de distance, mais durent trop peu: épanouies à huit heures du matin, déjà elles sont flétries à trois heures apres midi. Elles consistent en une corolle à six divisions profondes et inégales; les trois extérieures grandes, étalées, d'un blanc pur de lait, jaûnes et pointillées de pourpre à leur bâse: les trois intérieures alternes, plus petites, bleues, réfléchies à leur sommet, jaûnes aussi et piquetées de pourpre à leur bâse, et sur les bords dans les deux tiers de leur proportion. D'une fleur laissée par M. Bicquelin pour en obtenir du fruit, est sorti un nouveau faisceau de feuilles et une tige qui a produit fleurs en Avril 1812 chez M. Noisette, devenu propriétaire de l'individu. Cette plante a besoin de la serre chaude, ou au moins de la bâche à Ananas; il lui faut une terre légere et substantielle. On la propage par ses œilletons assez abondants. Elle fleurit en avril, juin, juillet.

5. Morée tricolore, *Moræa tricolor.* And. *rep.* 83. Petit oignon originaire du Cap : difficile à cultiver, et dont les fleurs charmantes se flétrissent en moins de quatre heures. Il pousse quelques feuilles droites, larges dans le milieu, finissant en pointe. La tige se termine par une charmante fleur à six pétales, dont trois étroits, et d'un rouge uniforme; trois plus larges, du même rouge, mais marqués à leur onglet d'un beau jaûne, que termine une ligne circulaire brune. Il demande la terre de bruyere, une expôsition seche, et le jour sur les tablettes de la serre chaude : on le multiplie par ses caïeux.

6. Morée Fausse-Iris, *Moræa iridioïdes.* Lin. (Red. Lil. 45.—*H. Sch.* 196.) *Iris compressa.* Thunb. Belle plante croissant naturellement au Cap et aux environs de Constantinople, dans les bois, près des ruisseaux. Ses racines sont fibreuses; et ses feuilles, radicales, persistantes, dispôsées en éventail, et engaînantes comme celles des Iris, sont longues de neuf à dix pouces, étroites, pointues, d'un beau vert. Les tiges (le plus souvent flexueuses) sont cylindriques, garnies de feuilles courtes, et terminées, fin de juin, par des fleurs inodores, s'ouvrant successivement et bien, à six pétales blancs, et dont les trois extérieurs plus grands sont marqués de douze points et d'une tache supérieure jaûne. Les trois stigmates élargis et redressés, ressemblent à des pétales, et sont teints d'un violâtre léger et agréable. Il est bon de la couvrir de litiere pendant l'hiver, et mieux d'en serrer quelques pôts en orangerie; du reste elle n'est pas difficile et se propage par la séparation des pieds en automne et au printemps.

MUSCARI, *Muscari.* H. P. *Hyacinthus.* Lin. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées.*) Genre distrait des Jacinthes avec lesquelles il a beaucoup de rapports, et aussi des différences.

1. Muscari odorant, *Muscari suaveolens.* H. P. *Hyacinthus Muscari.* Lin. On appelle encore Jacinthe musquée cette plante dont l'oignon, rustique, plus petit que celui de la Tulipe, et originaire du Levant, nous est venu d'Espagne, suivant les uns; a été transporté des Jardins de Constantinople en 1554, selon Clusius. Tout son mérite est dans l'odeur de musc qu'exhalent ses fleurs globuleuses et d'un jaûne violâtre obscur, que l'on voit de la mi-avril à la mi-mai. Ainsi qu'à touts les oignons, il lui faut une terre légere non fumée : on peut l'y laisser trois ou quatre ans, après quoi on l'en retire au mois de juillet pour en séparer les caïeux. Ordinairement on le met en bordure; c'est au mois d'octobre qu'on le replante.

2. Muscari chevelu, Jacinthe a toupet, Vaciet,

Muscari comosum. H. P. et Red. Lil. 231. *Hyacinthus comosus*. Lin. (Jacq. *Fl. Aust.* 126.) Cette espece est singuliere par la dispôsition et la couleur de ses fleurs en épi, dont les inférieures sont brunes et penchées, tandis que les supérieures, bleues et droites, forment une espece de toupet coloré. Sa tige a plus de 325 millimetres (un pied) de long. Elle se trouve dans diverses parties de la France, où son oignon, ordinairement très enfoncé, fleurit en mai. Elle se multiplie comme toutes les autres, de graines et de caïeux, et ne peut manquer au Jardin d'un Amateur.

3. Muscari monstrueux, Faux-Muscari, Lilas de terre, Jacinthe de Sienne, monstrueuse *ou* paniculée, *Muscari monstrosum*. H.P. (Herbier gén. de l'Amat. n°. 12.) *Hyacinthus monstrosus*. Lin. *paniculatus*. Lamarck. Oignon originaire du midi de la France, et qui ne craint pas les gelées. On peut le planter en octobre dans toutes sortes de terres, pourvu qu'elles ne soient ni fumées ni trop compactes. Dès le mois de février, il pousse des feuilles longues, striées, creusées en gouttieres, d'un vert sombre teint de rougeâtre, du milieu desquelles sort une tige nue, d'environ un pied, chargée en mai d'une grappe de quatre à cinq pouces de fleurs assez extraordinaires, et que les Botanistes ne savent où ranger, parce qu'on n'y distingue que des filets longs et roulés, attachés à un pédicule court. Cette grappe, qui fait absolument l'effet d'un goupillon ou d'un panache léger de couleur bleue-lilas, dure long-temps. Il sera bien de la soutenir avec une petite baguette. On peut relever l'oignon en juillet comme les autres, ou le laisser, si l'on veut, en terre pendant plusieurs années pour y faire des caïeux qui servent à le propager. Bien des personnes les mettent en bordure. La fleur peut servir de parure de tête aux Dames. Une variété a des fleurs crépues, et est appellée *Muscari plumosum;* je la tiens de M. Vilmorin.

4. Muscari a grappes. Ail des Chiens, *Muscari racemosum*. H. P. et Red. Lil. 232. *Hyacinthus racemosus*. Lin. (Jacq. *Fl. Aust.* 187.) *Juncifolius*. Lamarck. Il vient dans nos prés secs : transporté dans les jardins, il fait un effet agréable par ses fleurs odorantes, d'un beau bleu, aussi en grelot et dispôsées en grappe droite au bout de la tige, qui est souvent flexueuse. On les voit fin d'avril, et elles se détachent bien sur le vert des feuilles qui sont nombreuses, menues, souvent couchées à terre. Il faut laisser cet Oignon presque écailleux former de grandes touffes. Même culture.

N.

NARCISSE, *Narcissus*. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Narcissoïdes*. On en

connaît beaucoup d'especes, presque toutes admissibles dans les Jardins : on cultive sur-tout le *Narcisse des Poètes*, l'*Aïault*, les *Narcisses à bouquets*, la *Jonquille*, et leurs variétés.

1. NARCISSE DES POÈTES, PORILLON, PORION. La Janette des Comptoirs. *Narcissus poëticus.* LIN. (Vél. du Mus.) Au mois d'octobre on plante en bordures ou en plate-bande cet oignon qui est de la grôsseur d'une Tulipe, et qui donne au mois de mai une fleur solitaire, blanche, simple ou double, très odorante, et dont on voit dans le temps des bouquets sur les *Comptoirs*. Une terre ordinaire sans fumier, mais fraîche, est ce qu'il faut à cette plante qu'on trouve dans les bois en Italie, en Allemagne, en Suisse. Si on laisse l'oignon en terre, il produit des caïeux qui servent à le multiplier : si on le leve, il faut que ce soit en juillet par un temps sec ; on le garde à l'ombre. Il ne craint point la gelée, mais il demande à être arrôsé pendant les sécheresses : autrement il ne fleurirait point. Il a une variété à feuilles étroites et à fleurs plus petites ; une autre à fleurs doubles, et c'est elle qu'on préfere.

2—6. NARCISSE-AÏAULT *ou* FAUX-NARCISSE. NARCISSE-SAUVAGE *ou* DES PRÉS. PORION. Fleur de Coucou. *Narcissus Pseudo-Narcissus.* LIN. (Vél. du Mus.) Il est originaire de France où il habite nos bois frais et nos prairies. Sa racine est un oignon allongé et couvert d'une tunique brune et luisante, qui pousse des feuilles longues, étroites, canaliculées et une hampe terminée par une fleur solitaire, simple ou double, plus ou moins jaûne et odorante dans quelques variétés. On le met en bordure où dès le mois d'avril il se fait remarquer. Au bout de quelques années, les caïeux qu'il a produits en abondance en forment des touffes assez considérables, que l'on sépare lorsque les fannes sont desséchées. Du reste, on le conduit comme le précédent. — Une autre espece originaire d'Espagne, a de très grandes fleurs, et s'appelle *N. Pseudo-Narcissus major.* — Une autre assez semblable a été appellée par LINNÉ *Narcissus bicolor*, parce que le godet du milieu de la fleur est d'une autre couleur que les pétales. Une de ses variétés est double : les pétales du milieu sont d'un jaûne doré, tandis que ceux du tour sont soufre. Enfin, une seconde variété dont les pétales de la circonférence sont d'un jaûne soufre pâle et entourent un nombre infini de plus petits pétales de couleur safran, est appellée ORANGE PHŒNIX par les Hollandais, qui font collection de toutes ces especes et variétés, leur donnent des noms plus ou moins magnifiques, mais aussi les vendent à des prix proportionnés à la beauté du nom. — On m'a donné, sous le nom de *N. moschatus*, un Oignon assez rustique, dont

la hampe porte au mois d'avril une seule fleur, longue, d'un blanc soufré, et répandant une odeur aromatique, mais qui n'est point celle du musc. — J'ai reçu de Montpellier, et sans nom, un très beau Narcisse à fleur grande, odorante, d'un jaûne soufre et dont le godet est jaûne safran. Je l'ai reconnu pour être le *Narcissus Gouani* de DECANDOLLE, figuré dans les *Liliacées* de REDOUTÉ, n°. 220.

7 — 11. NARCISSES A BOUQUET. Les Hollandais en annoncent plus de cent variétés qu'ils désignent chacune par un nom particulier. La hampe de toutes est terminée par plusieurs fleurs dispôsées en *bouquet*, et le nom leur en a été donné pour les distinguer des précédents, dont la tige ne porte qu'une fleur. On peut les réduire aux variétés principales connues des Fleuristes sous les noms de *Narcisse de Constantinople*, *de Chypre*, *Grand Soleil-d'Or*, et *Tout-Blanc.* Quelques-unes de celles-ci ont des sous-variétés à fleurs doubles, et d'autres qui ne différent que par les nuances du blanc au jaûne ou à l'aurore, soit dans les pétales, soit dans la coupe ou couronne du milieu. Cette coupe ou ce godet ayant dans tous la forme d'une petite tâsse (en italien *tazzetta*), LINNÉ a donné aux Narcisses à bouquet le nom commun de *Narcissus Tazzetta.*

I. NARCISSE DE CONSTANTINOPLE, *Narcissus Tazzetta.* LIN. Il croît naturellement et à fleurs simples sur les bords de la mer aux environs de Constantinople. Celui que nous apportent les Provençaux est le plus ordinairement à fleurs doubles, dont les pétales extérieurs et blancs entourent une quantité plus ou moins grande de pétales plus petits et jaûnes-pâles. Beaucoup de personnes en sacrifient des oignons pour les caraffes, qu'ils destinent à orner les appartements pendant l'hiver. Il peut être fort dangereux d'en laisser la nuit dans une chambre à coucher à cause de leur odeur forte et asphyxiante. D'autres les mettent en pôts, et les avancent sous châssis pour les porter dans les appartements lorsque la fleur est près de s'épanouir. Le *Narcissus papyraceus* ne serait-il pas une variété de cette espece ?

II. NARCISSE DE CHYPRE. Moindre dans toutes ses proportions, il ressemble assez au Narcisse de Constantinople ; fleurit peu de temps après lui, et se gouverne de même. Son odeur est encore plus agréable. C'est en novembre, et en pôts, qu'il faut planter ces oignons, qui redoutent le froid : mis dans des pieces sans feu et à l'abri de la gelée, ils donneront leurs fleurs en février : plutôt si on les chauffe.

III. LE GRAND SOLEIL D'OR. (HERB. DE L'AMAT. RED.

Lil.

Lil. 17.) Celui-ci se peut mettre en pleine terre. Ses fleurs, toujours simples et en bouquets, sont d'un beau jaûne citron : la coupe du milieu est jaûne safran : elles répandent peu d'odeur. On peut enfin mettre ces oignons en caraffes et en pôts, et les avancer. Si on les a livrés à la pleine terre, et que l'automne soit doux et pluvieux, ils fleuriront dès la fin de novembre, ainsi que cela m'est arrivé en 1806.

IV. Le Tout Blanc, *Totus albus* des Jardiniers, *Narcissus Tazzetta alba*. H. P. *polyanthos*, l'Oiseleur. (Herb. général de l'Amateur, n°.). Ses surnoms lui viennent de ce que ses fleurs sont absolument blanches : elles forment un bouquet par leur nombre, sont assez grandes et de bonne odeur. Se montrant plus tard que les autres, elles prolongent la jouissance des personnes qui aiment à orner leurs appartements de fleurs. On peut aussi en avancer ou retarder la fleuraison en mettant les oignons plus tôt ou plus tard en caraffe ou en pôts. Les feuilles et les hampes de touts ces Narcisses ont besoin de soutien qu'on leur prête en les attachant à des tuteurs. Ces plantes doivent être entretenues dans une certaine humidité qu'on leur procure par quelques arrôsements, surtout lorsqu'elles sont près de fleurir. La fleur pâssée, on modere les arrôsements; et lorsque les fannes sont desséchées, on retire les oignons de terre, on sépare les caïeux, et on garde le tout dans des pieces à l'abri de l'humidité, du soleil et d'une trop grande chaleur. On peut aussi laisser en terre, plusieurs années, ceux qui ne craignent pas nos hivers; mais j'observerai que les oignons à fleurs doubles dégénerent si on néglige de les lever chaque année.

12—13. On a bien voulu me procurer encore le *Narcissus calathinus* de Linné. Quoiqu'il vienne du midi de l'Europe, cependant son oignon m'a réussi en pleine terre aussi-bien que sa variété double. Les fleurs sont jaûnes à coupe plus foncée, et odorantes. Ne serait-ce pas l'espece envoyée de Corse au Jardin des Plantes par La Salle, sous le nom de *Narcissus odorus?* — Depuis long-temps je cultive encore un très beau et très grand Narcisse, qui m'avait été donné sous le nom de *Grand-primo*, par lequel le distinguent les Hollandais. Son oignon quelquefois d'un volume considérable, donne une tige et des feuilles proportionnées. Ses fleurs en grand nombre et disposées en bouquet, sont aussi très grandes, blanches, à godet jaûne, soufre pâle. Elles répandent une très bonne odeur. Ce Narcisse donne beaucoup de caïeux, et paraît assez peu délicat pour bien réussir en pleine terre.

14. Narcisse-Jonquille, *Narcissus Jonquilla*. Lin. (Vél. du Mus.) On a trouvé la Jonquille en Espagne et à la Guade-

loupe, mais il y a lieu de croire que c'était dans les lieux frais de ces pays, puisqu'elle ne craint pas les gelées de nos climats. Son oignon, qui est petit et allongé, se plante en septembre, par les uns sur le côté le cul vers le midi, par d'autres sens dessus dessous, afin qu'il ne s'allonge pas, mais toujours à trois pouces de profondeur et dans une bonne terre franche sans fumier. Si la terre ne lui convient pas, il s'allonge et dépérit sans presque fleurir la premiere année. Quelques personnes patientes mettent dessous chaque oignon un petit morceau de tuile ou d'ardoise pour l'empêcher de s'allonger. Ses feuilles peu nombreuses, longues, cylindriques, et semblables à celles du *Jonc*, lui ont mérité le nom de *Jonquille*. L'extrémité des tiges se garnit, en avril, de plusieurs fleurs simples ou doubles, d'un beau jaûne qui a donné le nom à une nuance de cette couleur. Elles répandent une odeur agréable et forte que tout le monde connaît. On laisse l'oignon environ trois ans en terre, et on le releve au mois de juin et de juillet pour en séparer les caïeux qui servent à le multiplier.

Narcisse est un nom poétique donné à ces plantes qui croissant sur le bord des eaux, semblent y contempler leur image, ainsi que la fable nous le dit du beau Narcisse, qui mourut épris de ses charmes et fut métamorphôsé en cette fleur. D'autres étymologistes dérivent le nom du mot grec *narkē* qui signifie torpeur, parce qu'en effet l'odeur que répandent les fleurs du Narcisse est assoupissante et dangereuse pour les personnes qui dorment dans des endroits où elles auraient été laissées.

NIVÉOLE, appellée aussi PERCE-NEIGE. On a donné ce dernier nom à des plantes bulbeuses de genres différents, mais voisins et touts deux de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Narcissoïdes*. L'une est la vraie PERCE-NEIGE, *Galanthus nivalis*, LIN.; à laquelle il convient effectivement puisque ses fleurs qui se montrent dès février, *percent* souvent la *neige*. L'autre est la plante dont il s'agit ici, la PERCE-NEIGE D'ÉTÉ *ou* A BOUQUETS, *Leucoïum æstivum*. LIN. (RED. Lil. 133. *Fl. Aust.* 203.) Nous lui laisserons son nom moins vulgaire, mais plus convenable de NIVÉOLE, dérivé de *niveus*, blanc comme neige, pour exprimer non sa précocité, mais la couleur de ses fleurs, qui paraissent fin d'avril. Cette Nivéole est la plus intéressante des trois especes. Son oignon, qui croît naturellement en Hongrie, en Espagne et dans le bâs Languedoc, est rustique, et à-peu-près grôs comme celui d'une Tulipe. On le plante aussi en octobre, et au printemps il pousse souvent six feuilles oppôsées, longues, étroites, lisses, semblables à

celles du Narcisse *Soleil-d'Or*, au côté desquelles sort une tige, (quelquefois deux), de plus d'un pied de haut, terminée par cinq à six fleurs pendantes, blanches, à six divisions marquées chacune à leur sommet aigu d'un point vert; assez semblables à celles de la Perce neige d'hiver. On ne lui connaît point de variété à fleurs doubles. Les oignons laissés en terre, produisent des caïeux, qu'on ne doit séparer qu'en juillet. La Nivéole réussit très bien en terre ordinaire, et au soleil; mais les fleurs durent plus long-temps à demi-ombre. Le nom latin *Leucoïum* vient du grec *leucos*, blanc, et *ïon*, violette.

O.

ORCHIS, (prononcez Orkis) *Orchis*. Genre nombreux de la Gynandrie-Diandrie, et qui a donné le nom à la famille des *Orchidées*. Les plantes qui le compôsent ont beaucoup de singularités, pour ne pas dire de bizarreries, auxquelles elles ajoûtent celles d'être presque rebelles à la culture. Cependant comme elles croissent naturellement dans nos bois, dans nos prés, etc., on peut en avoir dans son jardin en les y transportant et en leur y donnant, du mieux possible, la place et l'expôsition dans laquelle on les a trouvées; c'est ainsi que je conserve et vois fleurir depuis assez long-temps, les especes qui font le plus d'effet, que j'ai recueillies moi-même, ou qu'on a bien voulu m'envoyer. Presque toutes ont une racine compôsée de deux bulbes rondes, rapprochées, et de grôsseur égale; c'est ce qui leur a mérité le nom grec *Orchis*, qu'on ne peut traduire en latin que par le mot *testiculus*; ce qui leur a fait attribuer certaines vertus, et leur a mérité le nom italien d'*Amor di Donna*. Il y en a cependant dont la bulbe applatie et digitée ressemble à la patte antérieure de la taupe. Parmi ceux à bulbes rondes, il faut distinguer 1°. l'Orchis à deux feuilles, *Orchis bifolia*. Lin. Ses fleurs sont blanches, et en épi comme celles de tout le genre. 2°. Le pyramidal, *Orchis pyramidalis*, Lin. (Vél. du Mus. *Fl. Aust.* 266,) qui doit son nom spécifique à la dispôsition de ses nombreuses et belles fleurs en pyramide étoffée et courte. 3°. L'Orchis punaise, *Orchis coriophora*, Lin. Son épi est beau, mais ses fleurs, qui sont rouges, sentent la punaise. 4°. L'Orchis militaire, *Orchis militaris*. Lin. (Vél. du Mus. Jacq. *ic. rar.* 597.) C'est le plus beau de touts par le nombre, la beauté et la dispôsition de ses fleurs auxquelles on a trouvé quelques ressemblances avec un casque, d'où son nom spécifique. 5°. L'Orchis singe, *Orchis simia*. Lamarck. Il doit son nom à la singularité de ses fleurs, dont les divisions sont taillées de maniere à imiter un singe. 6°. L'Orchis maculé,

Orchis maculata. Lin. On l'appelle ainsi, parce que ses feuilles longues et aiguës sont, aussi bien que la tige, marquées de points rouges : il a un très bel épi de fleurs, ou blanches, ou lavées de rôse, avec ou sans veines de rôse plus foncé. Ses bulbes sont applaties et palmées.

On peut avoir de même des *Ophrys*, plantes de la même famille, et que l'on confond souvent. Leurs fleurs bizarres représentent des mouches, des bourdons, des araignées, même un homme pendu, (*Fl. Dan.* 103) ; etc.

ORNITHOGALE, *Ornithogalum.* (Genre de l'Hexandrie-Monogynie, et de la famille des *Liliacées ;*) il comprend peu d'especes dignes de la culture, si ce n'est :

1. L'Ornithogale pyramidal, appellé autrement Épi-de-lait, Épi-de la-Vierge, *Ornithogalum pyramidale.* Lin. Quoique cet oignon croisse naturellement dans le midi de l'Europe, cependant il résiste bien à nos hivers, et peut rester toute l'année en pleine terre, où il produira abondance de caïeux si elle est légere, substantielle et non fumée depuis quelques années. Sa tige peut s'élever à plus de 325 millim. (un pied), et se termine par une grappe simple et bien fournie de fleurs, très blanches et ouvertes en étoiles. On les voit fin de juin, et déjà les feuilles qui ressemblaient assez à celles de la Jacinthe, sont desséchées : ce qui nuit à l'agrément de la plante. Si l'oignon a été ôté de terre, on peut ne l'y remettre qu'en octobre ou novembre.

2. L'Ornithogale a ombelles, Dame *ou* Belle-d'onze-heures, *Ornithogalum umbellatum.* Lin. (Red. Lil. 143. *Fl. Aust.* 343.) Plante indigene, dont l'oignon, qui est mangeable, à ce qu'on dit, de moyenne grôsseur et blanc, pousse de très bonne heure des feuilles étroites, canaliculées, de sept à huit pouces de longueur, et du milieu desquelles s'éleve une tige de cinq à six pouces, portant à son sommet une *ombelle* de fleurs blanches, ouvertes en étoiles, et répandant une odeur agréable. Pendant environ quinze jours, elles s'ouvrent sur les onze heures lorsque le soleil brille, pour se refermer à trois ; ce qui a fait appeller cet Ornithogale, *Dame* ou *Belle-d'onze-heures*, et autrefois *Heliocharmos*, des mots grecs *helios*, soleil, et *charma*, ce qui cause la joie. On le plante, soit en massif, soit en bordure, au mois d'octobre, dans une terre ordinaire ameublie, et à toute expôsition, excepté l'ombre. S'il reste en terre plusieurs années, il y formera des caïeux, qu'on relevera en juillet. Il fleurit en mai, et ne craint point la gelée.

3-6. Les curieux cultivent d'autres especes d'Ornithogales qui, venant du Cap, demandent à être gouvernés comme l'*Ixia*, et parmi lesquels il faut distinguer 1°. l'*Ornithogalum Arabicum*, (RED. Lil. 63.) que l'on croit apporté de Turquie avant 1632, et dont la bulbe, quoique très petite, pousse cinq à six grandes feuilles d'un beau vert, et du milieu desquelles s'éleve, à environ quinze pouces, une tige grôsse comme un tuyau de plume, terminée en juin par un épi de fleurs grandes, à six pétales ovales aigus et blancs, marqués à la bâse d'une tache vert brun et jaunâtre : 2°. le *revolutum*, (*H. Sch.* 89.), originaire du Cap, dont la tige flexueuse porte un bouquet de fleurs assez grandes, d'un blanc lavé de jaûne, et odorantes : 3°. le *miniatum*, (JACQ. *ic. rar.* 438.) dont les fleurs, presqu'en ombelle, sont grandes et d'un rouge vermillon : 4°. enfin le *luteum*, qui produit un bouquet de fleurs grandes, et d'un jaûne jonquille. La premiere espece qui ait été connue, ayant des fleurs blanches dispôsées en panache, on lui a donné le nom d'Ornithogale, des deux mots grecs *ornithos*, génitif d'*ornis*, oiseau, et *gala*, lait : ce qui semble indiquer leur forme de panache et leur couleur blanche.

OXALIS ou SURELLE, *Oxalis*. Le nom français qui est la traduction de l'autre, exprime que ces plantes ont une saveur acide ou *sûre*. Ce genre, (de la Décandrie-Pentagynie, famille des *Géranioïdes*), comprend beaucoup d'especes, entr'autres, l'*Oxalis acetosella*, plante très commune, appellée vulgairement *Alleluia* et Pain de Coucou, parce qu'elle fleurit au temps de Pâques et quand l'oiseau Coucou reparaît dans nos bois ; on en fait le sel d'oseille, et quelques personnes l'emploient en fourniture de salade. Plusieurs especes d'*Oxalis* sont agréables par leurs fleurs : leurs racines sont des bulbes très petites et dont les souris sont assez friandes pour aller les déterrer.

1. OXALIS BIGARRÉ, *Oxalis versicolor*. LIN. (HERB. DE L'AMAT. n°. 55.) Jolie plante qui vient du Cap et demande, ainsi que toutes les especes du même pays, l'orangerie, ou si l'on veut le châssis des *Ixias* : (plusieurs très jolies especes que j'y ai cultivées, y ont bien fleuri et s'y sont semées d'elles-mêmes). Ses nombreuses tiges se divisent en ombelles dont les rayons portent chacun une feuille à trois folioles sessiles, en cœur allongé ; de leur milieu partent des pédicules au bout de chacun desquels est une fleur solitaire à cinq pétales blancs, bordés de rouge, ce qui donne à la fleur non épanouie l'air d'un petit cornet blanc entouré d'un ruban en spirale. Ces fleurs qu'on voit dès la fin d'avril, ne s'ouvrent qu'au soleil ;

il se pâsse quelquefois plus de huit jours sans qu'elles se r'ouvrent. On propage cet Oxalis, aussi-bien que les autres, de graines, ou par la séparation des caïeux quand les feuilles sont tombées. Il est assez rustique, car quelques bulbes que j'avais jettées sur la fin de l'automne, avec la terre de leur pôt, ont résisté aux hivers de 1805 et 1806 : les *Oxalis* ont besoin d'arrôsement pendant leur végétation, et sur-tout de jour dans la serre.

2. Oxalis traçante, *Oxalis reptatrix.* Jacq. (Herb. Gén. de l'Amat. n°. 58.) Charmante espece originaire du Cap, et dont les fleurs grandes, campanulées et d'un cramoisi élégant que releve le beau jaûne de la gorge, se voient dès le mois de décembre, si la plante est mise dans la serre tempérée, et seulement en février et mars si on la tient dans le châssis des *Ixias*. Si l'on a pris ce dernier parti, il sera bon d'en contenir les racines dans un pôt, autrement, comme elles rampent sous terre, elles ne tarderaient pas à remplir un grand espace par les bulbes qu'elles produiraient au loin çà et là. Les tiges que chacune pousse sont droites, extrêmement courtes, et ne semblent être formées que par l'assemblage des pétioles qui sont alternes, longs, cylindriques, rouges, courbes et parsemés de poils : les feuilles sont compôsées de trois folioles ovales-arrondies et ciliées sur les bords. C'est d'entr'elles qu'on apperçoit les fleurs dont le pédicule des mêmes forme et couleur que les pétioles, est plus court qu'eux, et muni à sa bâse de deux stipules filiformes et d'un vert pâle.

3-4. Oxalis Pied-de-Chèvre, *Oxalis caprina.* Lin. Ses noms spécifiques lui viennent de ce qu'on a trouvé quelque ressemblance entre la trace du pied d'une chèvre et les trois folioles dont sont compôsées ses feuilles moins nombreuses et plus grandes que dans l'*Oxalis versicolor :* ses fleurs, aussi plus grandes, sont entierement jaûnes et odorantes : elles paraissent dès le mois d'avril jusqu'à la fin de juin. Même culture, parce qu'il vient du même pays. Beaucoup de ces jolies plantes sont figurées et coloriées dans les Vél. du Mus. et dans les ouvrages de Jacquin, *H. Sch.* — *ic. rar.* — *H. Vind.*— et *Fl. Aust.*, etc. — Une espece plus belle et plus grande encore, mérite la préférence et n'est pas plus difficile à cultiver, c'est l'*Oxalis purpurea*, Oxalis à fleurs pourpres.

P.

PANCRATIUM. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Narcissoïdes.*) Toutes les fleurs de ce genre sont très belles, mais malheureusement il n'y a que deux *Pancratium* qui soient

d'Europe : les autres venant des contrées les plus équinoxiales, ont besoin de la serre chaude. Nous ne citerons que quelques especes, dont les belles fleurs doivent orner et parfumer le jardin ou les serres d'un Amateur.

1. Pancratium maritime ; Lis de Marthiole, *Pancratium maritimum.* Lin. (Red. Lil. 8). Ses ressemblances avec le Lis et le Narcisse l'ont fait aussi appeller Lis-Narcisse. Il nous vient des environs de Montpellier, où il croît près de la mer, dans le sâble. On éleve ordinairement cet oignon en pleine terre sâbleuse et non fumée ; mais il faut le placer au pied d'un mur au midi, et sur-tout le couvrir dans les fortes gelées. Ses feuilles sont longues, lancéolées, obtuses : ses fleurs, qu'on voit en mai ou juin, disposées en ombelle de quatre ou cinq et sortant d'une spathe membraneuse, sont blanches, odorantes, placées au haut de la tige, qui sort à côté des feuilles, et qu'il est à propôs de soutenir avec une petite baguette. On releve cet oignon en juillet ou août : on le replante en octobre. Semences et caïeux.

2. Pancratium d'Illyrie, *Pancratium Illyricum.* Lin. (Trew. 27.) On trouve en Illyrie (aujourd'hui la Dalmatie), et dans le midi de la France, cet oignon à tunique, assez grôs, rond, allongé à son sommet, d'où sortent chaque année des feuilles longues ensiformes, du milieu desquelles s'éleve une tige droite, comprimée, terminée en juin par une spathe qui se déchire en deux et montre une douzaine de fleurs grandes, blanches, très odorantes, etc., de la forme de celles des autres, et dont les filets des étamines sont très-longs. Même culture.

3. Pancratium des Caribes. *Pancratium Caribæum.* Lin. Cet oignon, commun dans les prés et les forêts de la Jamaïque et des îles Caribes, fleurit presque infailliblement dans les serres en différents temps et jusqu'à trois fois chaque année. Il pousse des fleurs nombreuses, larges, épaisses et longues, très pressées à leur bâse : en même-temps s'élevent des tiges aussi longues que les feuilles, c'est-à-dire, longues d'un pied, planes, portant à leur extrémité quelquefois jusqu'à douze fleurs très singulieres, d'un blanc pur. Leur tube est assez long et plissé ; il a six pétales très étroits, presque linéaires, et plus longs que le tube. Les étamines sont très longues, et leurs antheres sont vacillantes. Ces fleurs répandent une odeur très douce et très suave. Pour faire fleurir plus sûrement les *Pancratium*, il faut les mettre plutôt sur les tablettes de la serre et près des jours, que dans la tannée. Leur culture est la même que celle des Amaryllis ; mais il leur faut encore plus de chaleur.

4. PANCRATIUM D'AMBOINE, *Pancratium Amboinense.* (TREW. 28.) C'est une plante superbe. Il est dommage que les succès de sa culture soient si difficiles à obtenir. L'oignon pousse des feuilles en faisceaux, et qui ont un pétiole, c'est-à-dire, une queue. Elles sont longues, larges, ovales. Du milieu de l'oignon s'éleve une tige plate, lisse, ferme, haute d'un pied, qui se termine par une ombelle de neuf à dix fleurs d'un blanc très pur. Leur tube, qui a trois pouces de long, est plissé, et se divise en six pétales longs de quatre pouces, très étroits, et pliés en gouttiere. Les étamines sont très longues, terminées par une anthere vacillante et aurore. Cette ombelle, large de plus d'un pied, lorsque les fleurs sont épanouies, répand au loin son odeur extrêmement süave, approchant d'un mêlange de Vanille et de Narcisse. Lorsque la tige est défleurie, elle se courbe en restant très ferme, et sans qu'on puisse la redresser.

Par ce nom *Pancratium*, qui est composé des mots grecs *pan*, tout, et *kreas*, chair, ou *kratos*, vertu, puissance, on indique que les oignons de ces plantes sont charnus, sans écailles ni couche concentriques apparentes, ou qu'on attribuoit beaucoup de vertus à la plante qui la premiere à été ainsi appellée.

PHALANGERE, *Phalangium.* JUSSIEU. *Anthericum.* LIN. Les Grecs appelerent *Phalangion* une plante qu'ils disaient propre à guérir la morsure d'une araignée, appellée aussi du même nom. *Anthericum* est abrégé d'*Atheristicum*, composé des mots grecs *antheros*, fleuri, et *stachys*, épi, ou *stichos*, ordre; ce qui voudrait dire fleurs en épi, ou rangées symmétriquement. Ce genre, de l'Hexandrie-Monogynie et de la famille des *Liliacées*, a été distrait du genre *Anthericum* de LINNÉ, et comprend des plantes presque toutes agréables.

1. PHALANGERE RAMEUX, Herbe-à-l'araignée, *Phalangium ramosum.* H. P. *Anthericum.* LIN., et JACQ. *Fl. Aust.* 161. Il se trouve dans les forêts de Fontainebleau et de Saint-Germain, etc., et mérite bien d'être transporté dans nos Jardins, où sa racine vivace et fibreuse poussera des touffes de feuilles semblables à celles du gazon, du milieu desquelles s'éleveront des tiges rameuses et garnies, fin de juin, d'épis de fleurs nombreuses, blanches, ouvertes, à six pétales oblongs et plats.

2. PHALANGERE FLEUR-DE-LIS *ou* A GRAPPES, *ou* à feuilles graminées, autrefois ANTHÉRIC-PHALANGE, *Phalangium Liliago.* H. P. *Anthericum.* LIN. (JACQ. *H. Vind.* 83. — *Fl. Dan.* 616.) Le nom spécifique latin signifie *je ressemble au Lis*, et cela est vrai, mais dans de petites dimensions. Ce

Phalangium croît dans les mêmes endroits. Sa racine est aussi vivace, fibreuse et blanchâtre. Ses feuilles plus grandes que celles du précédent, sont en faisceaux entourés de feuilles ou écailles brunâtres et aiguës; elles ressemblent à celles des graminées, sont planes, d'un beau vert, et courbées à leur sommet, qui finit en pointe. Les tiges simples sont terminées en juin par un épi de fleurs blanches aussi, larges de dix-huit lignes, bien ouvertes, à six petales lancéolés-aigus, et dont la bâse se rétrécit. Ces deux especes sont faciles à cultiver, et demandent seulement une terre légere et substantielle. Elles se multiplient de semence; plus promptement par la séparation des racines, lorsque les feuilles sont fanées.

3. Phalangere Lis Saint-Bruno. Hémérocale Fleur-de-Lis, *Phalangium Liliastrum.* H. P. *Anthericum.* Lin. Le nom spécifique latin dit encore que ses fleurs ressemblent aussi à celles du Lis, mais elles sont plus petites, et cependant plus grandes que celles de l'espece précédente. Il est originaire de nos Alpes, du Dauphiné près la Chartreuse, d'où son nom de *Lis-St.-Bruno:* il croît aussi sur celles de la Suisse et dans la Savoie. Sa racine, semblable à une griffe d'asperge, mais fragile, blanche et succulente, pousse des feuilles planes, du milieu desquelles sort une tige de plus d'un pied, simple, portant en juin un épi de fort belles fleurs blanches et à-peu-près inodores. Bientôt après tout a disparu: il est donc à propôs de marquer par un piquet l'endroit où reste la racine, qu'on peut laisser plusieurs années sans la séparer. Cette opération doit se faire en automne, lorsque la fanne est desséchée: il faut prendre garde de câsser sa racine, et la remettre aussi-tôt en terre. Si on la transporte, il est nécessaire de l'entourer de mousse fraîche, pour empêcher qu'elle ne se desseche. Ce Phalangium demande une terre substantielle fraîche, et une bonne expôsition: il faut aussi le couvrir de litiere seche pendant les grands froids qui pourraient le faire périr.

4. Phalangere bicolore, *Phalangium bicolor.* Desf. (Red. Lil. 215.) Croissant spontanément dans les landes et les bois sâblonneux de l'Espagne et du midi de la France, on le trouve encore en Bretagne et même jusque près du Mans. Ses racines qui sont des fibres épaisses et charnues, émettent chaque année des feuilles longues, étroites et planes, ce qui l'avait fait nommer par Linné *Anthericum planifolium.* De leur milieu sort une tige ramifiée dans le haut, et portant, en mai, des fleurs petites, inodores, de peu de durée, mais faisant un effet agréable par le joli rôse qui colore les pétales au dehors et à leur extrémité intérieure: du reste ils

L 5

sont d'un blanc de lait pur. Il réussit bien dans une terre légere et sâbleuse, à l'abri du trop grand soleil.

R.

RENONCULE, *Ranunculus.* Genre de la Polyandrie-Polygynie, et qui a donné son nom à la famille des *Renonculacées.* LINNÉ en reconnaît beaucoup d'especes, mais il ne tient pas compte des différences qui existent parmi celles qu'on appelle vulgairement RENONCULES DES FLEURISTES : il les comprend toutes sous le nom unique de *Ranunculus Asiaticus.* Cependant il est certain que la RENONCULE ROUGE, qui est la RENONCULE-PIVOINE de nos Jardiniers, et qu'on appelle PÉONE en Normandie, et ROUMA en Flandres, nous vient originairement de Mauritanie et d'autres parties d'Afrique, aussi bien que la SÉRAPHIQUE d'ALGER, et le SOUCI DORÉ, autrement dit la MERVEILLEUSE. Toutes ces Renoncules, qui ne sont peut-être que des variétés l'une de l'autre, différent de l'Asiatique par leurs feuilles plus rares, plus grandes, couchées à terre, etc.; par leurs tiges plus fortes; par leurs fleurs au nombre de deux au plus, mais plus grôsses peut-être, presque toujours d'une seule et même couleur, et ne variant entr'elles que du rouge ponceau au jaûne plus ou moins doré : leurs pétales multipliés à l'infini, serrés et droits, donnent à la fleur quelque ressemblance avec un pompon de militaire. Enfin il arrive à cette Renoncule d'être plus que les autres sujette à une superfétation qu'on rencontre aussi dans d'autres végétaux, comme la rôse, l'œillet, etc.; c'est que du cœur de la fleur on voit s'élever sur un pédicule très court une autre fleur plus petite et qui s'épanouit aussi : c'est ce qu'on appelle fleur prolifere.

2. LA RENONCULE ASIATIQUE, dont les feuilles sont droites, plus petites, plus découpées et plus nombreuses, produit aussi une beaucoup plus grande quantité de fleurs (souvent quinze ou dix-huit pour une seule racine), toutes dispôsées en rôse au moyen de leurs pétales arrondis et étalés : elles varient encore bien davantage dans leurs couleurs et dans leurs nuances qui sont douces ou prononcées, unies ou tachées et flagellées d'autres couleurs. Quelques-unes d'entr'elles sont aussi pleines que celles de la Renoncule d'Afrique; mais le plus grand nombre donne des fleurs seulement multiples, et que les Jardiniers ont appellées SEMI-DOUBLES. Elles ne sont point à dédaigner, parce que l'éclat très vif de leurs couleurs est souvent relevé encore par le bouton rembruni qui est au milieu et que compôsent les étamines et les ovaires qui n'ont point été changés en pétales. Aussi portent-elles graines et servent-elles à acquérir touts les jours de nouvelles variétés.

Il est vraisemblable que dans les pays dont ces deux especes sont originaires, on les y trouve dans l'état de sauvage, et seulement avec les cinq pétales et les couleurs simples que leur a données primitivement la nature. C'est à la culture qu'on doit toutes ces innombrables variétés qui brillent dans nos jardins ; et tous les jours on en obtient encore de nouvelles, par la persévérance à semer. On voit, par ce qui vient d'être dit, que les Renoncules pleines * et les Semi-Doubles sont bien dignes des soins de l'Amateur, qui ne s'avise pas de les dispôser en bordures, mais qui les met en massif, et suivant leurs nuances, afin que les couleurs se fassent valoir réciproquement. Il n'y a pas de spectacle plus enchanteur que celui d'une corbeille, ou d'une planche de Jardin émaillée de toutes les nuances des Renoncules et Semi-Doubles. M. Féburier, Pépiniériste-Fleuriste à Versailles, et grand cultivateur de Renoncules, en possede une collection très complette : il a bien voulu me fournir quelques additions et corrections pour cet article. M. Vilmorin est aussi très riche en ce genre.

L'Amateur qui seme n'aura besoin que de quelques années pour se faire une collection choisie de plantes belles et bien variées; mais pour les obtenir de cette sorte, le choix des graines ne saurait être indifférent. Il faudra les avoir prises sur les individus les plus vigoureux, qui auront donné les fleurs les mieux conformées, les plus doubles et dans les couleurs les mieux prononcées, les plus vives et les plus franches, que peut-être encore aujourd'hui, le mode fait préférer dans le violet et le rembruni. Pour bien recueillir ces graines et parvenir à les bien conserver, il est prudent de couper une partie de la tige, et de choisir pour cette opération le moment où le soleil et la chaleur du jour auront pu avoir dissipé toute l'humidité de la nuit ou de la rôsée. On les réunit en paquets, et on les pend dans un endroit sec. A l'époque seulement où l'on veut semer, on frotte les têtes ; les semences s'en détachent, et on les répand aussi-tôt sur une plate-bande située au levant et préparée à l'avance, ou mieux, pour le climat de Paris, dans des terrines pleines d'un mélange anciennement fait de bonne terre de potager ou de pré avec du terreau bien consommé de feuilles ou de

---

* La *duplicature* des fleurs semble n'être autre chose que le changement de la totalité, ou de partie, des étamines et des styles ou ovaires en pétales : aussi a-t-on remarqué que les fleurs les plus sujettes à doubler, sont celles qui ont le plus grand nombre d'étamines, comme les Rôsacées, les Renoncules, etc. Ces fleurs *doubles*, presque toutes stériles, e qui font le charme des Amateurs, sont regardées par les Botanistes comme *des monstres*. En général, elles se montrent plus tard et durent plus long-temps que les fleurs simples.

gazons. Ces graines doivent être semées plus ou moins dru selon qu'on en aura reconnu un plus ou moins grand nombre de bonnes, car il s'en faut qu'elles le soient toutes : on les appuie avec la main, on les recouvre ensuite de 4 à 6 millim. (deux ou trois lignes) de même terre qu'on crible également par dessus, et d'un lit de mousse hâchée : on entretient fraîchement au moyen d'arrôsements qui se font de haut et avec la pomme à trous fins, de peur de ramâsser en pelottons les graines : elles mettront environ six semaines à lever. Si l'on a semé en automne, il faudra ou rentrer les terrines pendant la gelée, ou couvrir la plate-bande au moyen de paillassons soutenus à 80 millim. (trois pouces) au-dessus de terre par des piquets auxquels on attache des traverses en touts sens. Dans tout son contour la plate-bande doit encore être munie d'une épaisseur d'environ 325 millim. (un pied) de litiere. Chaque fois que le temps le permet, on donne au semis du jour et de l'air. Au printemps, on sort les terrines qu'on met à l'expôsition du levant, ou bien on découvre tout-à fait la plate-bande, et l'on répand au crible ou à la main deux ou trois lignes de terreau bien consommé de fumier de cheval, sur le jeune plant dont on a soin de ne pas enterrer les feuilles. Aux mois d'avril et de mai, on ne ménage pas les arrôsements jusqu'à ce que les fannes commencent à jaûnir. Quelques personnes ne sement qu'au printemps, mais leurs *griffes* ne sont jamais aussi belles ni si bien nourries que celles produites par un semis d'automne : il en est de même du semis en terrine qui n'est jamais si beau que celui fait en plate-bande, mais ce dernier court de bien plus grands risques, et exige beaucoup plus de soins que l'autre. Quelques jeunes plantes donneront fleurs la premiere année, ainsi que cela est arrivé à M. Le Lieur ; le plus ordinairement ces fleurs sont simples et à rejeter. Dans le climat de Paris, il faut nécessairement, surtout si l'on a semé en plate-bande, relever les racines ou *griffes* des Pucelles, (c'est ainsi que les Jardiniers appellent ces jeunes Renoncules) ; on les replante à la même époque que les anciennes. La seconde année quelques autres donneront encore fleurs, et le plus grand nombre sera encore à rejeter ; enfin à la troisieme année toutes fleuriront, et c'est alors qu'on pourra choisir celles qui seront doubles et bien faites : quant à la couleur, il ne sera guere possible de rien décider, car elles ne seront bien assurées que dans les deux ou trois années qui suivront. C'est donc dans cet intervalle qu'il faudra faire l'élite des plantes propres à former ce qu'on appelle des *planches de parade* : on les levera aussi par couleurs afin de les placer de maniere que réciproquement elles puissent se faire valoir.

Les griffes, choisies autant que possible d'une grôsseur égale, et trempées dans l'eau pendant à-peu-près vingt-quatre heures, seront plantées au commencement de décembre, en quinconce, sur huit lignes tracées parallellement en longueur, à 110 millim. (quatre pouces) de distance dans une plate-bande large d'un metre (trois pieds), et faire du mélange de terre ci-dessus indiqué, préalablement labouré et bien ameublie. On les enfonce à la main à 55 millim. (deux pouces); on unit au râteau et par dessus on répand une épaisseur de deux bons doigts de terreau de fumier de cheval bien consommé, dont l'effet est de maintenir la terre fraîche et d'empêcher qu'elle ne se plombe. On prend contre les gelées les précautions encore indiquées ci-dessus, car si elles devenaient tout-à-coup trop fortes et qu'elles attaquâssent les griffes encore en lait, c'est à-dire dans leur premier mouvement, point de doute que la plantation entiere ne pérît. Chaque fois qu'il ne gele point, on doit pendant le jour relever les paillassons; autrement les racines seraient expôsées à pourrir ou les fannes jaûniraient; mais aussi il ne faut pas manquer de les remettre touts les soirs de peur d'une gelée inattendue : une seule négligence suffit pour faire perdre en un moment le fruit des soins qu'on se serait donnés jusque là : dans les très grands froids on double les couvertures, et l'on ne donne de jour et d'air que par intervalles et lorsque le soleil a échauffé l'atmosphere. Une plantation ainsi conduite, et arrôsée convenablement si le printemps est sec, car la Renoncule aime l'humidité, sera en pleines fleurs à la mi-avril ou au commencement de mai, selon que la saison aura été douce ou rigoureuse. C'est le moment des jouissances du véritable Amateur qui sait encore les prolonger en étendant des toiles sur ses fleurs pour les garantir des trop grandes ardeurs du soleil qui les feraient pâsser trop vîte, et des grandes pluies qui les saliraient et les feraient coucher. Pour cette raison encore on ne les arrôse qu'avec une extrême précaution, et seulement avec l'arrôsoir à goulot qui dirige mieux l'eau sur le pied de la plante sans atteindre la fleur.

J'ai fixé pour Paris le moment de la plantation au commencement de décembre, comme le plus propre pour donner les plus belles productions et laisser aux griffes le temps de se bien mûrir. Quelques personnes croient bien faire en plantant en novembre et même en octobre; cela peut être bon dans des pays où l'hiver est moins rigoureux, mais ici déjà les plantes sont avancées lorsque les grands froids se font sentir et obligent de les cacher sous des pailles où souvent elles restent long-temps: la privation de l'air et de la lumiere les étiole, les fait jaûnir, et souvent même occasionne leur perte.

D'autres pour s'éviter des peines et des inquiétudes ne plantent qu'en janvier ou février et même en mars; c'est ce que je conseille pour les contrées septentrionales; mais ici, si l'on a couru moins de risques, on a de beaucoup retardé et diminué ses jouissances, car on n'obtient que des fleurs beaucoup moins belles et beaucoup plus tardives: les griffes encore n'ont pas eu le temps de se nourrir et on les retire plus maigres. Cependant ceux qui ont de la prédilection pour les Renoncules peuvent s'en procurer durant toute l'année, en en plantant touts les mois à commencer de décembre jusqu'au mois d'août inclusivement. S'il faut aux premieres plantations des soins contre la gelée et les mauvais temps, les dernieres en demandent contre les chaleurs et la sécheresse: elles exigent de plus le sacrifice des griffes qui n'ayant pas le temps de mûrir seront perdues: aussi n'y emploie-t-on que les plus communes: il faut encore les placer à demi ombre. Enfin on s'en procure pendant tout l'hiver en mettant des griffes en pôt que l'on plonge dans une couche tiede sous châssis: ce sont ordinairement des Renoncules-Pivoines que l'on choisit pour cette saison.

Lorsque les tiges et les fannes sont desséchées ou seulement si elles sont bien jaûnes, on profite d'un temps sec pour lever ses griffes; opération qui se pratique en glissant une houlette en dessous: on appuie d'une main sur le manche pour soulever la terre, de l'autre on saisit les tiges et l'on tire la plante qu'on secoue pour la débarrasser de sa motte. À mesure on jette les griffes dans un panier ou dans une boîte. Portées à la maison elles doivent être nétoyées sur le champ: on tire, mais sans effort, les tiges et les feuilles qui sont restées; on coupe près de la racine celles qui résistent: puis les griffes sont mises dans un mannequin où on les lave en secouant bien le mannequin dans l'eau. Toute la terre se détache et tombe au fond: les feuilles et ordures qui surnagent s'enlevent à la main: on laisse égoutter un moment les griffes qu'ensuite on étend dans un lieu couvert, aéré, où le soleil donne un peu. Avant qu'elles ne soient trop seches pour se câsser, on sépare les nouvelles griffes qui se sont formées dans l'année: on acheve de faire sécher le tout qu'on enferme dans des boîtes, et qu'on porte dans une piece qui ne soit ni humide, ni chaude. Ainsi préparées, elle se conservent bien pendant deux ans, époque à laquelle on doit les remettre en terre; l'expérience ayant prouvé que par ce moyen elles se maintiennent plus doubles. On sent bien que pendant tout le cours de ces opérations, il faut beaucoup de soins et une attention continue pour ne pas confondre ses plantes si on veut les garder par ordre et par couleurs.

Pour faire une belle RENONCULE, il faut que le feuillage soit bien découpé et d'un beau vert; que ses tiges droites, hautes et fermes, soutiennent une fleur grôsse, bombée, compôsée d'un grand nombre de pétales étoffés, larges, arrondis, de couleurs franches et vives. Quant aux SEMI-DOUBLES que l'éclat ou la bizarrerie de leurs couleurs fait admettre, on veut encore que les panachures soient en couleurs tranchantes, que les fleurs aussi pleines qu'elles peuvent l'être, laissent peu appercevoir ce bouton noir qui est ordinairement au centre. Il est le résultat de l'assemblage des pistils et des étamines. Quelquefois ce bouton noir donne à des fleurs stériles l'apparence de la fécondité, d'autres fois il est trop visible et gâte les fleurs qu'alors les Jardiniers appellent trivialement GUEULES NOIRES.

3. RENONCULE A FEUILLES D'ACONIT, *Ranunculus aconitifolius*. LIN. C'est à qui ne voudra pas de cette très-jolie plante. Nous affectons de nommer BOUTONS D'ARGENT d'*Angleterre* sa variété à fleurs doubles, que les Anglais avec plus de raison appellent *Fair Maids of France*, (Belles Pucelles de France.) Dans le fait, cette Renoncule croît naturellement, mais simple, dans les prés humides et ombragés de nos Alpes, dans les Pyrénées, sur nos hautes montagnes d'Auvergne, etc. Sa racine vivace, assez semblable à celle d'Asperge, mais plus courte, émet chaque année un feuillage élégant, découpé comme celui de l'*Aconit*, et bientôt après quelques tiges ornées d'une assez grande quantité de très-jolies fleurs, petites, mais bien doubles, d'un blanc pur, bombées en formes de *boutons*. Elles dureront, ou plutôt se succéderont jusqu'à la fin de juin si la plante est dans un endroit frais, ombragé, en bonne terre substantielle mêlée de bon terreau. A la fin de juillet, les tiges et les feuilles disparaissent, et les racines courront les risques d'être blessées, déplacées ou retournées par les labours si l'on n'a pas eu la précaution d'indiquer leur place par un piquet. * On doit arrôser le bouton d'argent pendant les sécheresses, et le couvrir de litieres pendant les grands froids. Il se multiplie par la séparation des racines qu'il est bon de faire touts les trois ans. Quand on veut orner son appartement de cette jolie plante, on la tient en pôt qu'on serre en orangerie l'hiver pour l'enterrer au printemps jusqu'à ce qu'elle montre fleur : alors on porte le pôt où l'on veut pour le remettre en terre lorsque la

* Cette précaution est indispensable pour toutes les plantes qui, chaque année, perdent entierement leurs tiges.

fleur est pâssée. * Celle-ci est toujours plus abondante et plus belle en pleine terre.

4. RENONCULE ACRE, Bassinet; Bouton d'Or. *Ranunculus acris.* LIN. Plante vivace, très-commune à fleurs simples aux environs de Paris : on ne cultive que la variété à fleurs doubles, appellées *Boutons-d'Or*, à cause de leur forme bombée et de leur couleur du plus beau jaûne doré. Pour les avoir plus belles, il faut entretenir la plante dans une bonne fraîcheur. Elle forme des touffes assez grôsses, et qui finiraient par pourrir si on ne les séparait pas touts les deux ou trois ans. Cette opération se fait aussi-tôt la fleur pâssée ou à l'automne. On doit procurer de l'ombre pendant quelques jours aux éclats replantés.

5. RENONCULE RAMPANTE, Bassinet; Pied-de-Coq; Bouton-d'or. *Ranunculus repens.* LIN. Elle est aussi très fréquente aux endroits humides des environs de Paris, et l'on ne cultive dans les jardins que sa variété à fleurs doubles, qui se multiplie souvent plus qu'on ne veut au moyen des filets ou coulants qu'elle émet de touts côtés, et qui prennent racines où ils peuvent toucher la terre. La plante est assez bâsse, son feuillage est élégant et d'un beau vert. Ses fleurs bombées aussi et d'une belle couleur jaûne, ont été aussi appellées *Boutons-d'Or.* Il faut également l'entretenir dans la fraîcheur, du reste elle vient bien à toutes les expôsitions et dans toutes les terres. Quelquefois cependant, elle redevient simple.

6. RENONCULE BULBEUSE, *Ranunculus bulbosus.* LIN. Je l'ai entendu appeller aussi *Renoncule* et *grand Bassinet d'Alger*, quoiqu'elle soit très commune dans les prés aux environs de Paris. On ne cultive que la variété à fleurs doubles dont la racine bulbeuse et vivace ne trace point, et pousse des feuilles longues et décompôsées, et des tiges hautes souvent d'un pied, droites et terminées par des fleurs jaûnes et moins luisantes, mais plus grandes que celles des autres especes dû pays. On les voit depuis mai jusqu'en septembre. En général toutes ces fleurs dûrent assez long-temps lorsque la plante est ombragée et dans un terrein frais.

7 — 8. On cultive encore dans quelques jardins la RENONCULE A FEUILLES DE RUE, *Ranunculus rutæfolius*, LIN., dont les fleurs solitaires, grandes, et d'un beau jaûne brillant, se voient au mois de mai : elle vient des Alpes, et l'on n'en recherche que la variété à fleurs doubles. Dans les jardins de la Belgique, on voit des bordures et des massifs

---

* Il est mieux d'enterrer les pôts des plantes qu'on est obligé d'y tenir. Par cette précaution, elles sont mieux préservées de la sécheresse : le vent ne peut plus les renverser, et leurs racines ne sont plus sujettes à être trop échauffées par le soleil d'été.

d'une plante très bâsse, à feuilles radicales, épaisses, arrondies, à pétiole large, dispôsées en rôsettes sur terre, et d'entre lesquelles sortent, en avril, des tiges multipliées en raison de la grôsseur de la patte. Elles sont terminées par une fleur unique, d'un jaûne brillant, doubles dans la variété qu'on doit accueillir. Cette plante, assez jolie, et qui demande un terrein grâs et frais, est la RENONCULE FICAIRE, *Ranunculus Ficaria*, LIN., appellée vulgairement petite Chélidoine, petite Eclaire, petite Scrophulaire. Elle est employée en médecine, et quelques personnes mangent ses feuilles tendres en salade, malgré leur âcreté.

Renoncule, en latin *Ranunculus*, veut dire *petite Grenouille*, et indique que le plus grand nombre de ces plantes est aquatique : quelques especes cependant habitent les montagnes, même les rochers.

S.

SAFRAN, *Crocus*. (Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées*.) Ce genre comprend le Safran proprement dit, et le CROCUS des Fleuristes, qui n'est peut-être bien qu'une variété du premier.

1. SAFRAN proprement dit. Safran Oriental ; S. des Boutiques ou d'automne, *Crocus sativus ; C. officinalis.* LIN. *C. autumnalis* de quelques-uns. *C. Orientalis* des Boutiques. (JAUM. 16e. liv.) Petit oignon originaire d'Asie, cultivé seulement depuis le quatorzieme siecle en France, où il fut apporté d'Avignon par un gentilhomme de la famille des Porchaires. Sa culture en grand demande un terrein léger, noir, sâbloneux, bien ameubli par trois labours, et partagés en sillons espâcés de demi-pied, et profonds de cinq à six pouces : on y plante les oignons depuis mars jusqu'en juillet, à deux pouces de distance l'un de l'autre, et assez profondément pour qu'ils n'aient point à craindre un froid au-delà de dix degrés qui les ferait périr s'il durait un peu. Ces oignons n'exigent plus de soins jusqu'à la récolte des fleurs qui se fait en septembre ou octobre, à moins qu'il ne leur survienne quelque maladie. C'est un objet assez considérable de commerce pour inviter à l'entreprendre celui qui aurait un terrein convenable : il ferait bien dans ce cas de consulter les différents traités qui ont été faits sur cette culture. C'est dans la Beauce, l'Orléanais, et sur-tout le Gâtinais, que le Safran paraît trouver le sol qui lui convient le mieux. Quant aux oignons cultivés par l'Amateur, il leur suffira que la terre ne soit ni fumée ni compacte, et qu'elle ne retienne pas trop l'humidité. Après l'avoir bien ameublie, on les y plante en juillet ou août, à trois pouces de distance les uns des autres et à autant de profondeur, le plus ordinairement en bordure, quelquefois

en massif; mais cette derniere méthode a l'inconvénient de laisser trop long-temps une place nue dans le Jardin. Vers la fin de septembre, ou en octobre, on verra parmi les feuilles, encore courtes, paraître des fleurs en assez grand nombre, toujours bleues, plus ou moins foncées, ressemblant assez par leur forme à celles du Colchique, ayant comme elles une tige courte, un tube long, s'évâsant en six divisions égales, et qui s'épanouissent bien au soleil, mais ne contenant que trois étamines (le Colchique en a six) et un style court divisé en trois stigmates longs, filiformes, élargis à l'extrémité, odorants et d'un rouge éclatant. Ce sont ces trois stigmates, cueillis et séchés avec soin, qui sont employés à tant d'usages dans les Arts et la Médecine sous le nom de *Safran.* Les feuilles grandissent, atteignent la longueur de plus d'un pied; sont très étroites, aiguës, d'un vert foncé, marquées dans leur longueur d'une nervure saillante en dessous et blanches en dessus. Elles traînent à terre, et tombent en mai, temps où l'on peut relever les oignons pour en séparer les caïeux; moyen uniquement employé à la multiplication de cette plante. Il est utile cependant de ne faire cette opération que touts les trois ou quatre ans. Les Grecs appellaient *Krokos* et *Krokon* cet oignon, dont le nom français *Safran* vient, dit-on, du mot *Zafferan*, par lequel les Arabes le désignent.

2 — 6. Safran printanier, Crocus des Fleuristes, *Crocus vernus.* Lin. (*Fl. Aust. app.* 36. — Vél. du Mus.) Les Botanistes ne sont pas d'accord s'il faut regarder comme espece où seulement comme variété, 1°. le Crocus de Mxsie, *Crocus Mæsiacus* (Herb. général de l'Amateur, n°. *luteus*, Decand. et Red. 196), dont la fleur grande, d'un jaûne doré, a ses trois pétales extérieurs légerement rayés de pourpre. 2°. Le Crocus de Suzes, *Crocus Susianus*, dont les fleurs plus petites et jaûnes ont les pétales très marqués de pourpre. 3°. Le Crocus soufré, *Crocus sulphureus*, aussi à fleurs jaûnes, mais plus pâles, et aussi à pétales extérieurs striés de pourpre. 4°. Le Crocus a deux fleurs, *Crocus biflorus*, Herbier général de l'Amateur, dont chaque tige porte deux fleurs grandes, blanches, jaûnes à la bâse: les trois pétales extérieurs rayés de pourpre foncé; les trois intérieurs tachés de bleu pourpre vers la bâse. 5°. Le Crocus de Naples, *Crocus Neapolitanus*, Herb. général de l'Amateur, n°. Ses fleurs, les plus tardives de toutes, sont peut-être les plus grandes. Elles sont d'un violet pourpre, mais les trois pétales intérieurs sont pâles. Seul du genre, il a des glandes velues à l'orifice du tube. Touts ces *Crocus* m'ont rapporté graines dans l'été de 1807. Touts ont pour racine un oignon semblable à celui du Safran, aussi rustique, et

qu'on plante dans les mêmes qualités de terre, en septembre ou octobre. Au mois de mars, même dès celui de février, si la saison est douce, on en voit des fleurs (et principalement de la variété à fleurs jaûnes, appellée *Drap d'Or*); les bleues viennent ensuite, puis les blanches. Toutes durent, ou pour mieux dire, se succedent pendant plus de trois semaines; s'épanouissent au soleil et restent fermées, s'il pleut ou doit pleuvoir. Elles ressemblent pour la forme à celles du Safran; mais elles offrent plus de vingt variétés par les dimensions et par les différentes nuances de bleu, de violet, de jaûne, de blanc : elles sont aussi d'une seule couleur ou panachées. Quelques-unes ont des sous-variétés à fleurs doubles. Les plus belles viennent de la Suisse, des Alpes, des Pyrénées, de la Romanie. Les feuilles commencent à se montrer pendant la fleuraison, et s'allongent insensiblement plus ou moins. Toujours plus courtes que dans l'espece précédente, elles sont assez étroites, assez fermes, aiguës, marquées d'une ligne blanche et longitudinale en dessus; enfin plus larges dans la variété à fleurs blanches, qui est aussi plus tardive. Elles se fanent et tombent en mai et juin; c'est le moment à choisir pour relever les oignons et séparer les caïeux. En les laissant plusieurs années en terre, ils formeront des touffes d'un grand effet, soit qu'on les ait plantés en bordure, soit qu'on en ait fait de petits massifs mêlangés des différentes variétés. Quoique les oignons ne craignent pas le froid, cependant on a vu quelquefois (comme en 1782 et dans l'année 1804) qu'une gelée imprévue a fait périr ceux que la saison douce avait trop avancés. Il en est de même des Narcisses jaûnes. Alors on ne sauve que les plantes tardives ou celles qu'on a eu la précaution de couvrir. Pour éviter cet inconvénient, il faut toujours être sur ses gardes jusqu'au mois d'avril, seule époque où l'on n'ait plus à craindre de fortes gelées. *Je parle du climat de Paris, et touts les préceptes que je donne, ne sont conformes qu'à sa latitude septentrionale. C'est une observation qu'il est essentiel de faire. Le Cultivateur intelligent sait s'arranger en conséquence.*

SANSEVIERA. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées.*) Genre distrait des *Aletris* par WILLDENOW ou THUNBERG, et dédié au Prince Napolitain SAN-SEVERO, amateur des Sciences. Il ne renferme que deux especes.

1. LE SANSEVIERA DE GUINÉE, *Sanseviera Guineensis.* (*H. Vind.* 84.) *Aletris Guineensis.* LIN. Sa racine noueuse et tubéreuse pousse des feuilles engaînantes de plus de trente-deux centimetres (un pied), larges d'environ sept centimetres (deux pouces et demi) lancéolées aiguës, d'une étoffe épaisse,

marquées de bandes transversales, ou seulement de taches d'un vert foncé et d'un vert jaunâtre: du milieu de ces feuilles sort une hampe droite, cylindrique, d'un vert bleuâtre marqué de points blancs jusqu'à l'épi où elle devient verdâtre et striée, munie de cinq à six petites feuilles écailleuses, sessiles, aiguës. Les fleurs sortent trois ou quatre du même point d'où elles divergent par leurs pédicules. Leur tube est court; leurs lanieres longues, linéaires et blanches sont dépâssées par le style; elles ont une bonne odeur: il leur succede une baie rougeâtre et molle qui a fait distraire cette plante et le *Sanseviera* de Ceylan du genre *Aletris*. Elle a besoin au moins de la serre tempérée.

2. Sanseviera de Ceylan, *Sanseviera Zeylanica*. Wild. Feuilles épaisses, longues-aiguës, presque triangulaires, ondulées sur les bords, engaînantes à la bâse, de sept à huit pouces de long. (Vue à Malmaison.)

SCILLE, *Scilla*. Genre de l'Hexandrie-Monogynie et de la famille des *Liliacées*, qui comprend beaucoup d'especes dont quelques-unes particulierement sont dignes de l'attention d'un amateur. Par les mots *Skillē* et *Squilla*, les Grecs et les Latins désignaient l'espece suivante.

1. Scille maritime *ou* rouge, *Scilla maritima*. Lin. (Red. Lil. 116.) Son oignon presque écailleux et *rouge*, prend un volume très considérable; il est fort connu par ses usages en médecine. On le trouve dans les sâbles sur les côtes maritimes et méridionales de France. Après que ses feuilles très longues, d'un beau vert, et creusées en gouttiere, se sont fanées, il sort une tige nue, cylindrique, d'un brun fleuri, qui s'éleve insensiblement et droit à environ trois pieds. En août, son extrémité développe un épi simple de plus de deux cents fleurs, petites, mais blanches et faisant un fort bel effet: et pendant que les graines achevent de mûrir en octobre, on voit pointer à côté de la tige les feuilles qui durent jusqu'au mois de juillet suivant. Il faut à la Scille maritime une terre légere, sans engrais, mieux encore mêlée de sâble de mer. Dans le climat de Paris, il est bon de la mettre en pôts, pour pouvoir lui faire pâsser l'hiver dans l'orangerie. J'ai vu cet oignon fleurir en différents temps de l'année (quoique le mois d'août soit sa véritable saison), et seulement assis sur du sâblon ou du grès en poudre; mais cette maniere doit épuiser la plante, qui ne peut y trouver les moyens de se réparer par une nourriture extérieure et convenable. On la multiplie par ses caïeux assez rares, et qu'il ne faut détacher que lorsqu'ils sont bien formés.

2. Scille agréable, Fausse Jacinthe et Jacinthe de

MAI, *Scilla amœna* LIN. (*Fl. Aust.* 218.) Cette Scille, effectivement assez jolie, mais dont plusieurs especes du même genre méritent mieux les noms spécifiques, a d'abord été apportée de Constantinople, et comme elle ne craint pas nos froids, elle s'est naturalisée dans nos climats, tellement qu'on en trouve de sauvage en France, en Allemagne, même en Russie. Sa bulbe, pour ainsi dire informe, et d'un jaûne verdâtre, ayant été, sur la fin de septembre, enfoncée à trois doigts de profondeur en terre légere, sans engrais, et bonne pour les Jacinthes, donnera trois ou quatre feuilles longues de près d'un pied, d'un vert gai, planes, molles, obtuses, du milieu desquelles on verra s'élever, en avril, une ou plusieurs tiges de la longueur des feuilles, et terminées par quelques fleurs d'un bleu très agréable, inodores, à six pétales oblongs ouverts en étoiles, ce qui, aussi bien que quelque ressemblance de cette plante avec les Jacinthes, lui a fait donner le nom de *Hyacinthus stellaris*, JACINTHE ÉTOILÉE. A la fin de juin, tout a disparu ; c'est le moment où l'on peut relever les oignons. Cette Scille, à laquelle il faut une expôsition en plein air et au soleil, se propage de graines, mais plus promptement de caïeux dont elle n'est point avare.

3. SCILLE D'ITALIE, LIS-JACINTHE des Jardiniers, *Scilla Italica*. LIN. Les feuilles de celles-ci sont droites et en gouttiere; et sa tige, haute d'environ un demi-pied, se termine par un épi de jolies fleurs bleues. Elle peut aller en pleine terre, et ne demande pas de très grands soins. Ses fleurs paraissent plus tard que celles de la Scille d'Italie (en mai), et ont une odeur douce et agréable. La plante se trouve sauvage sur les Alpes et près de Nice, dans les lieux pierreux.

4. SCILLE CAMPANULÉE, *Scilla campanulata*. LIN. La forme de ses fleurs en cloche la distingue des autres Scilles, et lui a fait donner son surnom. Ses feuilles, longues d'un pied, sont en fer de lance, et un peu creusées. Elle pousse une tige de dix pouces environ, garnie à son extrémité d'un épi lâche de fleurs d'un joli bleu violet, dont on jouit au mois de juin. Une terre légere, et peut être mieux l'orangerie que la pleine terre, lui conviennent. On la trouve en Espagne, en Portugal.

5. SCILLE DU PÉROU, appellée improprement par les Jardiniers, JACINTHE DU PÉROU, *Scilla Peruviana*. LIN. Ce n'est point une Jacinthe, mais bien une Scille: peut-être l'a-t-on rencontrée au Pérou, mais elle était connue avant que l'Amérique eût été découverte, puisqu'on la trouve en France, en Espagne, en Allemagne, et dans les pays orientaux; le nom de Jacinthe lui a donc été donné aussi mal-à-propôs que l'épithete de *Peruviana*.

Son oignon, de médiocre grôsseur, et sur-tout délicat, doit être replanté presqu'aussi-tôt qu'on en aura séparé les caïeux, car il ne reste pas plus d'un mois en repôs. Bientôt il jette des feuilles assez larges, longues, pointues, du milieu desquelles sort une tige qui se termine en mai par une pyramide assez considérable de fleurs bleues. On peut le laisser plusieurs années dans la terre, qui doit être légere, non fumée, et dans laquelle il faut l'enfoncer de quatre à cinq pouces, pour n'être pas surpris par une gelée imprévue. Comme il aime la chaleur, il faut lui donner une bonne expôsition, et sur-tout le bien couvrir pendant le froid. On connaît, mais on estime et ne cultive guere sa variété, dont les fleurs, d'un blanc sale, ne sont pas si agréables à la vue.

6 — 7. Scille a deux feuilles, *Scilla bifolia.* Lin. Herbier général de l'Amateur, n°. 47. Très petit oignon de pleine terre, produisant beaucoup de caïeux. De bonne heure, il pousse deux et quelquefois plusieurs feuilles canaliculées, du milieu desquelles sort une tige nue, de trois pouces au plus, terminée en mars par des fleurs petites, mais d'un joli bleu, au nombre de deux jusqu'à six. J'ai vu des variétés très jolies, à fleurs plus grandes, rôses ou blanches. Je ne parle point de la Scille Jacinthe, *Scilla Hyacinthoïdes*, qui vient des Canaries. Trop dispôsé à faire des caïeux, son oignon donne si rarement des fleurs qu'on en abandonne la culture.

8. Scille a fleurs en ombelle, *Scilla umbellata.* Herbier général de l'Amateur, n°.   Charmante mignature : l'oignon petit, régulier et pyramidal, pousse des feuilles linéaires, étroites, canaliculées, réfléchies, d'environ 160 millimetres (six pouces), d'entre lesquelles une tige cylindrique, verte, un peu moins haute, s'épanouit en une ombelle d'une vingtaine de fleurs petites, bleues, ouvertes en étoiles, sentant l'aube-épine. On les voit fin d'avril et pendant le mois de mai. Dès la fin de juin ces graines sont mûres : elles ne levent qu'au printemps d'après. Cette plante, qu'on trouve sauvage en Gascogne et dans les Pyrénées, demande une terre non fumée et demi-soleil : on la tient le plus souvent en pôt.

T.

TIGRIDIE, Tigrine, *Tigridia.* (Gynandrie-Triandrie, famille des *Iridées.*) Genre compôsé jusqu'à présent d'une seule plante, que Jussieu a tirée du genre *Ferraria* de Linné.

Tigridie a grandes fleurs, *ou* Queue-de-Paon, *Tigridia pavonia.* Jus. Herbier général de l'Amateur, n°. 30. *Ferraria pavonia.* Lin. (Red. Lil. 6. — And. *rep.* 178.)

Oignon écailleux, alimentaire au Mexique, son pays, d'où il a été envoyé par DOMBEY, poussant au printemps quelques feuilles ensiformes, longues, plissées, pointues; et en août une tige noueuse, simple ou divisée en quelques rameaux, terminés par une *spathe* contenant d'une à trois fleurs qui s'ouvrent à quelques jours près les unes des autres, et ne durent guere chacune que huit à dix heures : c'est dommage, car elles sont aussi belles par leurs couleurs, que singulieres par leur forme. Elles sont pôsées horizontalement, bien étalées, et creusées en coupe dans leur milieu. Elles consistent en une corolle à six divisions inégales; trois extérieures, larges, réfléchies, violettes à leur bâse, et cerclées de jaûne tavelé de pourpre; puis terminées par un rouge très éclatant : trois intérieures placées alternativement, et plus petites, jaûnes, *tigrées* de pourpre; d'où lui a été donné son nom. Il faut cultiver cet oignon en terre légere, ou plutôt de bruyere, et le tenir l'hiver en orangerie, ou sous châssis. On le multiplie, ou par ses graines qui mûrissent fort bien ici, et qui donnent fleurs au bout de deux ans, ou par les caïeux qu'il donne assez abondamment, et qu'on détache lorsque les feuilles sont bien desséchées. En Bretagne, on tient ordinairement cette plante en pleine terre : ici elle y a déjà fort bien pâssé l'hiver depuis 1808. Je conseillerai, malgré tout, d'en serrer quelques individus, de peur de froids ou d'intempéries extraordinaires, ou au moins de les couvrir de litieres seches, si ces circonstances arrivent. DODOENS a connu cette fleur qu'il appelle *Flos tigridis*.

TRITOMA. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*.) Genre nouvellement distrait par GAWLER des *Veltheimia*, qui eux-mêmes avaient été démembrés du genre *Aletris*. Il est composé de trois plantes du Cap et très belles, dont la premiere, le TRITOMA A GRAPPE, *Tritoma Uvaria*, GAWLER, (CURTIS 758), a été successivement pour LINNÉ *Aloe* et *Aletris Uvaria*. Cette superbe plante, et qui jusqu'à présent a semblé si difficile à conduire, pourrait pâsser les hivers doux en pleine terre. Très certainement il lui suffit d'une bonne orangerie. Ses feuilles nombreuses, persistantes, dentelées, très longues, et ensiformes, c'est-à-dire en forme d'épée à trois quarts, lui ont valu son nom *Tritoma* pour signifier qu'elles sont anguleuses ou coupantes de trois côtés. De leur milieu s'éleve en août une tige grôsse, cylindrique, haute de trois pieds environ, et couronnée par un épi de fleurs, grandes, pendantes, d'un vermillon éclatant. Elles durent près de trois semaines. Ce *Tritoma* se reproduit par ses œilletons enracinés ou non, mais qui, dans le dernier câs, doivent rester à sec

quelques jours avant d'être mis en terre, pour donner à la plaie le temps de se sécher. On les sépare vers la fin de mai, lorsque le temps est chaud : on les met séparément dans de grands pôts remplis de terre médiocre, plus sâbleuse que grâsse, et qu'il ne faut arrôser que très discretement, puisqu'avec trop de sécheresse la plante languit sans profiter, et que le moindre excès d'humidité la fait pourrir. Ils ont cependant besoin d'eau, même pendant l'hiver, mais il faut leur en donner avec grand ménagement. Au reste, les œilletons bien conduits donneront fleur au bout de quatre ans. La serre d'orangerie leur suffit pour l'hiver. On les en sort quand la saison devient chaude, et on les expôse au grand soleil, près de la serre, pour les y rentrer en câs de pluies trop continues, ou de crainte des nuits fraîches.

2. TRITOMA MOYEN, *Tritoma media.* GAWLER. HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 70. *Veltheimia.* PERSOON. *Aletris sarmentosa.* AND. *rep.* 54. Il n'est pas plus difficile que le précédent, dont il differe seulement par les dimensions qui sont moindres. Ses fleurs qu'on voit en hiver, sont aussi en grappes, mais soutenues par une hampe teinte de pourpre et fleurie ; elles ont le tube ṣafrané ; les divisions jaûnes et bordées de vert. Cette plante ne demande qu'une place aussi au jour dans une bonne orangerie ; cependant il faut l'arrôser fréquemment, lorsqu'elle est en fleur ou près de fleurir. Ses racines *sarmenteuses* et traçantes, ou plutôt horizontales, poussent une touffe de feuilles plus longues que la tige, ensiformes, glauques et sans dentelures ; et de leurs nœuds assez nombreux s'élevent autant de rejetons qui servent à la propagation de cette belle plante, à laquelle il faut un mélange de terre franche et de sâble de bruyere. On la connaît en Europe depuis 1784.

3. TRITOMA NAIN, *Tritoma pumila.* GAWLER. Bien plus petit, mais non moins joli que les précédents, ce *Tritoma*, qu'on gouverne de même, fut introduit en Angleterre en 1774. Ses feuilles sont longues et flexibles. Sa tige marbrée donne une belle grappe de fleurs à tube court, pyriformes et d'un beau rouge safran dont, au contraire des autres especes, les supérieures s'ouvrent les premieres : les étamines qui le dépâssent sont de la même couleur et portent des antheres jaûnes.

TROLLIUS. (Polyandrie-Polygynie, famille des *Renonculacées.*) Deux especes compôsent ce genre ; le TROLLIUS D'EUROPE, *Trollius Europæus*, LIN. (*Fl. Dan.* 133), et le TROLLIUS D'ASIE, *Trollius Asiaticus.* LIN. Le premier est une plante des Alpes, très belle, rustique et remarquable au

mois

mois de mai par le nombre et l'éclat de ses fleurs, grandes, d'un beau jaûne tendre, et qui semblent être doubles au moyen de leurs quatorze pétales. Ces fleurs, toujours solitaires, terminent la tige qui a plus d'un pied de haut. Les feuilles des tiges sont sessiles; les radicales sont supportées par un long pétiole élargi et purpurin à sa bâse. Le second vient de Sibérie, ressemble assez au premier et donne en mai et juin ses fleurs peut-être moins grandes, mais d'un beau jaûne orangé. Leur racine qui est vivace et sert à les multiplier par la séparation qu'on en fait en automne, semble une espece de griffe: on peut aussi les semer. Il faut à ces plantes un mélange de terre franche et de marécage ou de bruyere, de l'humidité et de l'ombre. *Trollius* vient d'un vieux mot allemand qui signifie quelque chose d'arrondi; et dans le fait, les fleurs de ces plantes sont globuleuses; ce qui les fait appeller trivialement BOULES-D'OR, et en Anglais *Glob-Flower.*

TUBÉREUSE, *Polianthes.* Genre de l'Hexandrie - Monogynie, famille des *Narcissoïdes*: il n'est encore compôsé que d'une seule espece; la TUBÉREUSE DES JARDINS, *Polianthes tuberosa*, (RED. Lil. 147.) LINNÉ a rendu hommage au mérite de cette belle plante, en lui formant un nom de deux mots grecs *polis*, ville, et *anthos*, fleur. Par son surnom, *Tuberosa*, il a exprimé qu'elle était munie d'un tubercule, d'où partent les racines, et sur lequel est assis l'oignon. Celui-ci, dont les Provençaux nous apportent touts les ans une grande quantité, est à tuniques, d'une moyenne grôsseur, allongé et brun. Il pousse des feuilles étroites, longues, canaliculées, au milieu desquelles s'éleve une tige très simple, haute de trois pieds (quelquefois de six), garnie de feuilles écailleuses, et terminée par un charmant épi de fleurs monopétales, à six divisions, en entonnoir, assez grandes, blanches, lavées de rôse à leur sommet extérieur; répandant une odeur très suave, mais très pénétrante. Ces fleurs sont simples ou doubles, et paraissent dès juin, ou plus tard suivant le temps où la plante aura été mise en terre, et selon qu'elle aura été plus ou moins chauffée. REDOUTÉ nous apprend que la variété à fleurs doubles a été obtenue par M. LECOUR de Leyde; ses fleurs sont plus tardives. On connaît encore une variété à fleurs pleines, une autre à fleurs plus petites, une troisieme à feuilles panachées.

Dans le climat de Paris, la Tubéreuse simple, et la double qu'on reconnaît à son oignon plus arrondi dans le milieu, ont besoin d'une culture soignée, pour y donner leurs fleurs. Au commencement de février, et mieux plus tard en mars, on met chacun de ces oignons dans un pôt, ou si l'on veut,

trois ou quatre dans un même pôt de neuf pouces de diametre, rempli de terre légere, substantielle et non fumée, qu'on place dans une couche, sous châssis, ou seulement sous cloche; mais avec la précaution de les borner et de les couvrir de paillassons, en cas de gelée qui est très redoutable pour cette plante. Lorsque les feuilles commencent à pousser, il faut arrôser souvent avec de l'eau tiédie par un séjour de quelque temps dans un endroit chaud. Il faut encore donner de l'air, en soulevant le châssis ou les cloches du côté du soleil, pendant qu'il brille; enfin, lorsque la saison est devenue douce, on ôte tout-à-fait les cloches: les pôts ne doivent quitter la couche, que lorsque les fleurs sont près de s'épanouir. Alors on les transporte où l'on veut: à mi-soleil, ou dans un appartement, ces fleurs dureront et parfumeront l'air pendant plus de quinze jours. La plante défleurie ne mérite plus d'être soignée, car les caïeux de la simple ne portent jamais fleur ici; et ceux de la double ont besoin, pendant trois ou quatre ans, des mêmes soins que les oignons avant de fleurir. Si cependant on voulait les conserver, on cesserait les arrôsements, on laisserait sécher les plantes sous un arbre, et dans l'hiver on les séparerait. La Tubéreuse a été cultivée pour la premiere fois, en Europe, dans le Jardin de M. de Peiresc, Conseiller au Parlement d'Aix, à Beaugencier, près Toulon. Il avait envoyé en Perse le pere Minuti, Minime, pour y chercher des manuscrits orientaux. Celui-ci en rapporta, en 1632, une assez grande quantité, et aussi des oignons de la Tubéreuse, qui de là s'est répandue en France et en Italie. Aurait-elle été transportée au Pérou où on l'a aussi trouvée?

TULIPE, *Tulipa*. Sous ce nom les Botanistes désignent un genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*, comprenant aujourd'hui environ douze especes dont aucune ne serait négligée par les Amateurs, si l'une d'elles ne l'emportait sur les autres par la belle forme de sa fleur, par l'élégance et la vivacité des couleurs. Les autres ne sont cependant pas sans mérite, je les décrirai en commençant par celles qui croissent spontanément dans quelques parties de notre France.

1. Tulipe sauvage, *Tulipa sylvestris*. Lin. (Herbier de l'Amateur.) On la trouve en Alsace, en Dauphiné, etc., dans les prés montagneux; aux environs d'Orléans, même de Paris. Sa précocité, la bonne odeur de ses fleurs, enfin leur couleur jaûne et gaie lui méritent bien place dans les jardins où l'on doit en répandre çà et là quelques touffes. Son oignon allongé et de couleur de marron, pousse deux ou trois feuilles engaînantes, longues, étroites, aiguës, canaliculées,

du milieu desquelles s'éleve une hampe, haute de plus de 325 millim. (un pied), soutenant un et quelquefois deux boutons, d'abord courbés, mais se relevant lorsque la fleur s'épanouit, ce qui arrive souvent dès la fin de mars. Elle est moins grande que la Tulipe des Fleuristes, et se compôse ordinairement de six, mais quelquefois aussi de huit pétales alternativement plus grands, touts concaves, terminés en pointe, souvent marqués à l'extérieur d'une nervure longitudinale verdâtre. Les étamines au nombre de six, (et quelquefois de huit), sont entierement jaûnes, à filets un peu velus à la bâse. — Une variété donne, mais plus tard, des fleurs pleines, (HERBIER DE L'AMAT.) presqu'aussi volumineuses que celles de la Pivoine, et produisant un bel effet. Comme la baguette n'est pas assez forte pour supporter le poids de cette fleur, il est bon de la soutenir par un tuteur. Chaque année, on releve ces oignons de peur que les fleurs en dégénérant, ne reviennent à leur premiere simplicité. Ces deux Tulipes se multiplient par leurs caïeux comme toutes les autres.

2. TULIPE GALLIQUE, *Tulipa Gallica.* NOB. (HERBIER DE L'AMAT.) Elle a été envoyée des environs de Toulon, où elle croît spontanément. D'anciens auteurs l'avaient nommée PETITE TULIPE SAUVAGE, *Tulipa sylvestris minor*, parce qu'en effet elle a bien quelques rapports avec la précédente; mais elle est en tout beaucoup plus petite. Ses pétales extérieurs sont verds en dehors, touts sont aigus et marqués d'un point rougeâtre à leur extrémité. Elle fleurit en mai.

3. TULIPE DE CELS, *Tulipa Celsiana.* DECANDOLLE: (HERBIER DE L'AMAT. — RED. Lil. 38.) Long-temps on l'a regardée comme venant de Perse, mais M. L'OISELEUR DES-LONGCHAMPS, l'a encore reçue des environs de Toulon. Moins haute que la précédente et plus précoce, sa fleur est jaûne aussi, mais plus safranée, et les trois pétales extérieurs sont rouges en dehors. M. CELS l'ayant cultivée des premiers, DECANDOLLE la lui a dédiée.

4-5. TULIPE DE L'ECLUSE, *Tulipa Clusiana.* DECANDOLLE. (HERBIER DE L'AMAT. — RED. Lil. 37.) Jolie miniature qui se trouve sauvage dans les vignes près de Toulon. L'ECLUSE l'a connue, il en a parlé, et on la lui a dédiée. Elle se distingue d'abord par son oignon muni en dessous de sa premiere pellicule d'un coton roussâtre, puis par sa fleur, odorante lorsque le soleil ou toute autre cause l'ont échauffée, et dont les pétales extérieurs sont teintés d'une nuance suave de carmin. On la voit à la mi-avril. — J'ôse regarder comme espece une Tulipe précoce assez semblable à celle de l'ECLUSE, mais plus grande dans toutes ses proportions. Ses pétales aigus

et rapprochés donnent à la fleur la forme d'une olive, ils sont rouges de lacque et blancs. Les Jardiniers la cultivent en quantité, soit pour en porter les tiges fleuries au marché, soit pour l'y porter toute entiere et empottée.

6 Tulipe Œil-du-Soleil, *Tulipa Oculus Solis*, Saint-Amans. — (Herbier de l'Amat.) *Agenensis*, Decandolle. — Red. Lil. 219. Avant de connaître les noms spécifiques de cette Tulipe, je l'avais surnommée *bombycina*, parce qu'entre la substance de l'oignon et sa premiere pellicule, il y a toujours une couche de soie ou de coton blanc, chaud et abondant. Cette Tulipe connue autrefois, a été comme perdue pendant quelque temps pour les Botanistes, car il n'en a plus été parlé. Retrouvée par M. St.-Amans, il l'a le premier annoncée à la société d'Agriculture d'Agen. Elle croît spontanément près de cette ville et aussi dans d'autres parties méridionales de la France. C'est dans les moissons et les bonnes terres à bled, qu'on la trouve et souvent enterrée à plus de 0487 (dix-huit pouces), soit qu'elle s'enfonce naturellement, soit que par les renversements de la charrue, elle soit ensevelie à cette profondeur. Sa bulbe allongée et couverte de plusieurs tuniques d'un rouge pâle, pousse des feuilles et des tiges assez semblables à celles des autres Tulipes, et d'une assez grande stature. Ses fleurs plus hâtives que celles de la Tulipe ordinaire, sont grandes : les trois pétales extérieurs sont aigus, les trois intérieurs obtus, mais touts d'un rouge éclatant, et marqués à l'onglet d'une large tache, noire en apparence, mais véritablement d'un pourpre foncé et velouté que fait valoir encore un entourage de jaûne. Même culture que pour toutes les autres.

7. Tulipe Duc-de-Thol, *Tulipa suaveolens*. Roth. — (Herbier de l'Amat. — Red. Lil. 111.) Celle-ci, qu'on trouve en Asie et dans le midi de l'Europe, n'est pas, il est vrai, comparable à la précédente dont elle n'a ni la grandeur, ni les belles formes, ni la diversité des couleurs et des panachures. Elle intéresse cependant par l'avantage qu'elle a de répandre une odeur suave, et de donner de bonne heure (dès le mois de mars) sa fleur, toujours unique sur la tige qui a environ six pouces de haut et se trouve presque cachée par ses feuilles lancéolées-aiguës, engaînantes; les deux extérieures sont en tout plus grandes. Les pétales sont d'un rouge éclatant et bordés de jaûne à leur extrémité qui finit en pointe recourbée : l'onglet est taché de jaûne verdâtre. Souvent on chauffe cet oignon pour le forcer à donner sa fleur dès décembre ou janvier. Alors on le porte dans les apparte-

mens, où il aura un effet plus agréable si on y a entremêlé des Iris de Perse dont cependant la fleur dure beaucoup moins. En pleine terre, cette Tulipe printaniere se gouverne comme les autres; mais j'avertis que les souris sont très friandes de son oignon qu'elles vont même déterrer.

8. TULIPE A PÉTALES ÉTROITS, *Tulipa stenopetala;* NOB. HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. J'avais beaucoup entendu parler de cette espece, et je ne l'avais jamais vue lorsque M. TRIPET, si justement renommé pour ses belles et riches collections de Tulipes, Jacinthes, Anémones, Renoncules, etc., m'en a communiqué trois variétés qu'il appellait *Tulipes Turques*. Je me rappelle en effet d'en avoir vu mention dans je ne sais quel ancien Auteur, sous le nom de *Tulipa Turcica*. L'une donne des fleurs blanches dont les pétales étroits, longs et aigus, sont alternativement festonnés ou échancrés dans leurs bords. — L'autre a une fleur plus courte, rouge de lacque avec quelques pétales marqués de plusieurs dents. — La troisieme se fait remarquer par ses pétales démesurément longs et étroits, d'un assez beau rouge, mais jaûnes à la bâse et sur les bords qui sont encore ondulés. Ces trois Tulipes quoiqu'assez grandes, poussent des feuilles fort aiguës, et comparativement plus étroites que dans les autres especes.

9. Tout le monde connaît une espece appellée BOSSUELLE, vraisemblablement parce que sa fleur est globuleuse, ou *bossue*, et à laquelle j'ai donné, HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, le surnom de *campsopetala*, à cause de la cambrure remarquable de ses pétales. On la met ordinairement en bordure. Je n'ai pas douté d'en faire une espece parce que ses semences donnent toujours des fleurs de même forme, c'est-à-dire globuleuses dans le bâs, resserrées dans leur milieu, et évâsées à leur sommet au moyen des pétales qui se jettent en arriere, et sont terminés par une pointe particuliere. Ils sont d'un beau jaûne doré ou blancs, et couverts de lignes très rouges faisant masse dans le milieu et divergeant vers les bords: souvent encore les pétales intérieurs ont un onglet verdâtre.

10. TULIPE DE GESNER *ou* DES FLEURISTES, *Tulipa Gesneriana*. LINNÉ lui a donné ce surnom en mémoire de *Conrad* GESNER, Botaniste suisse, qui semble en avoir parlé le premier. Cet Auteur nous apprend qu'au mois d'avril 1559, on vint admirer dans le jardin d'*Henri* HERWART, à Augsbourg (*Augustæ*), une Tulipe qui y avait fleuri et qui provenait de graines envoyées trois ans auparavant de Constantinople ou de Cappadoce. Cette Tulipe, qui donnait sa premiere fleur et qu'alors on trouva si belle, n'obtiendrait

pas aujourd'hui le regard du plus petit Amateur, car sa couleur unique et rouge vif à l'extérieur, était plus pâle et tirant sur le jaûne en dedans. Sans doute la plante et toutes les autres qui avaient été semées en même temps se sont perfectionnées : les graines qu'elles auront produites, communiquées à des Amateurs patients, auront fourni des variétés. Toujours est-il vrai qu'à compter de cette époque la culture des Tulipes fut suivie avec ardeur en Allemagne et en Flandres, et que WINGHEM, qui avait son jardin à Tournai, fut celui qui en 1610 envoya les premieres en France au célebre DE PEIRESC qui les planta dans son jardin à Aix. Bientôt elles se répandirent de proche en proche, et furent cultivées avec une telle phrénésie, qu'on a vu des gens acheter de leur ruine le plaisir de posséder seuls une variété nouvellement conquise ou seulement crue supérieure aux autres : c'est ce qui a fait inventer le nom trivial de *Fou-Tulipier*, dont on a qualifié ces Amateurs enthousiastes. Blâmons ces excès et plaignons leurs victimes ; mais aussi convenons qu'il est difficile de voir sans extâse une réunion de Tulipes en fleurs, lorsque bien choisies et placées avec art, elles se font réciproquement valoir ou par l'oppôsition ou par l'harmonie de leurs couleurs. La collection marchande la plus parfaite est celle de M. DRIEUX, barriere de Clichy : les plus complettes sont celles de MM. VILMORIN et TRIPET à Paris, de M. SOYER à Sarcelles, de M. FÉBURIER à Versailles. — M. DE VIEUXBANC, Maire de Pierre-Fite, y possede la plus belle collection d'Amateur. Les curieux savent combien ces Messieurs sont difficiles, et quelles perfections doit avoir une Tulipe pour être admise sous leurs tentes. Elle est rejettée impitoyablement si la baguette n'est haute, ferme, droite, et ne porte pas une fleur grande, bien faite, dont les pétales étoffés, non-aigus, mais arrondis, et brillants des couleurs les plus vives et les mieux tranchées, doivent encore former un calyce large sans cependant être trop évâsé.

Les oignons de Tulipes auront été relevés par un temps sec, séparés par sortes, nétoyés et conservés à l'abri de la voracité des souris, dans un lieu qui ne soit ni trop chaud, ni trop sec, ni trop humide. On les replante en octobre ou novembre, en plate bande de terre légere bien ameublie, sâbleuse, non-fumée au moins depuis quelques années, et, pour mieux faire, mêlée d'un tiers de terreau de bruyere. Sur cette plate-bande qui doit avoir 1300 millim. (quatre pieds) de largeur, on trace en touts sens et au cordeau des lignes distantes entr'elles de 162 millim. (six pouces), et l'on pôse un oignon à chaque point où les lignes se croisent : on l'enfonce à 80 millim. (trois pouces) de profondeur, en

prenant garde de le blesser par une trop grande pression : après avoir uni la terre au râteau, on répand dessus deux bons doigts de terreau très consommé. D'autres, et ceux-là font mieux, creusent leur plate-bande de 160 ou 190 millim. (six à sept pouces) ; ils la remplissent à moitié du mélange de terre indiqué, ils y tracent leurs lignes, et placent leurs oignons qu'ils recouvrent de terre en achevant de remplir la plate-bande. De quelque maniere qu'on s'y soit pris, il faudra avoir placé sur les devants les oignons qui fournissent les baguettes les moins hautes, et progressivement jusqu'à la quatrieme ligne sur laquelle doivent se trouver les plus grandes. Je dois dire encore que dans un terrein humide on met au fond de la plate-bande un lit de plâtras de l'épaisseur d'environ six pouces, ou qu'on éleve sa plantation afin que les eaux ne puissent séjourner. Jusqu'au moment de la fleuraison, il n'y a plus de soins à prendre que d'ôter les mauvaises herbes et de couvrir pendant les trop grands froids, ou lorsque l'on craint ces gelées tardives du printemps qui gâtent les fleurs lorsqu'elles commencent à s'annoncer. Des pieux plantés autour de la plate-bande, et sur lesquels on attache des traverses servent à soutenir des paillassons que l'on met chaque fois qu'on le croit nécessaire, avant que le soleil ne paraisse. Celui qui veut prolonger ses jouissances établit aussi des berceaux sur lesquels il étend des bannes pendant la fleuraison toutes les fois que le soleil est trop ardent, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre du soir, moment où on les ôte pour que les fleurs profitent de la fraîcheur et de la rôsée : par ce moyen elles peuvent durer une bonne quinzaine de plus. — Quelques Amateurs font encore d'autres plates-bandes au nord pour avoir des fleurs un mois plus tard ; leurs oignons ont encore le temps de mûrir. Les fleurs pâssées on coupe toutes les têtes, pour ne pas fatiguer les oignons, et afin que leurs fannes se desséchant plus vîte, on puisse les relever pendant les sécheresses. Cette derniere opération se fait au moyen d'une jauge creusée au bout de la planche, et qui donne la facilité de soulever la terre en pâssant la houlette en dessous de l'oignon qu'on doit se garder de blesser. J'ai oublié de dire que quelques Amateurs plantent leurs oignons sur le côté, de peur qu'ils ne s'enfoncent trop : mais on n'a pas cela à craindre toutes les fois qu'on les releve chaque année.

Les oignons, les caïeux, et les bulbes que donnent aussi quelquefois les Tulipes, ne produisent jamais de changement dans les fleurs : il faut donc semer si l'on veut avoir de nouvelles variétés. Pour cela on choisit les oignons destinés à porter graines parmi ceux qui donnent les fleurs les plus foncées en couleur : on en fait une plate-bande sé-

parée, placée au levant; on les y laisse fleurir sans jamais les couvrir ni les abriter du soleil : lorsque les capsules commencent à s'ouvrir par leur sommet, on les cueille en coupant la tige quelques doigts plus bâs; on les étiquette, et on les garde jusqu'en septembre ou octobre, époque du semis. Alors on retire les graines de leurs capsules ou têtes où elles se sont perfectionnées, et on les répand ou sur une plate-bande faite de la terre ci-dessus indiquée, ou dans des terrines; on couvre le semis d'environ 15 millim. (demi-pouce) de même terre et d'autant de terreau bien consommé, et on l'entretient un peu frais. Les terrines se rentrent ou s'enterrent pour l'hiver : celles qui ne sont qu'enterrées doivent ainsi que les plates-bandes être couvertes dans les fortes gelées : ainsi conduites ces graines leveront fin de février ou dans le mois de mars. Elles poussent une seule feuille qui bientôt sera desséchée : aussi-tôt on renouvelle le dessus de la terre; et l'on prend pour l'hiver suivant les précautions qu'on a prises pour le précédent. Lorsque les secondes fannes sont desséchées, on releve les jeunes oignons comme on fait pour les anciens; puis on les replante au même temps, mais seulement à 55 millim. (deux pouces) de distance, et on les laisse deux ans dans la même plate-bande. A la cinquieme année touts doivent fleurir; alors on fait un premier choix des plantes à baguette haute, et à pétales arrondis : les autres sont rejetées. Ces jeunes oignons sont appellés COULEURS; et c'est parmi eux que se trouveront les plantes qui doivent récompenser l'Amateur de ses soins et de sa patience, car il faut quelquefois attendre dix ans pour être assuré de ce que sera une Tulipe dont les panaches mettent souvent ce temps à se former et à se bien couper.

Doit-on regarder comme especes ou seulement comme variétés, ces Tulipes dont les pétales exorbitamment allongés, sont encore bizarrement déchiquetés? C'est parmi celles-ci qu'on trouve la FLAMBOYANTE, la DRAGONNE, le MONT-ETNA, etc., dont les fleurs sont de couleur si éclatante; etc.

OLIVIER DE SERRES n'appelle la Tulipe que *Tulipan*, ce qui confirme l'assertion de ceux qui prétendent que de *tulipan* ou *tulpens* (mots turcs et qui signifient *turban*), a été fait le nom de la Tulipe, à cause de la ressemblance de cette fleur avec la coîffure des Turcs.

V.

VELTHEIMIA. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées.*) Genre distrait de celui *Aletris*, par GLEDITSCH, qui l'a dédié à VELTHEIM. Ce démembrement, approuvé par touts les Botanistes, l'a été sur-tout par JACQUIN : aussi représente-t-il (*H. Sch. tab.* 78.) la plante appellée autrefois

Aletris du Cap, *Aletris capensis*, Lin., sous le nom de *Veltheimia viridifolia*. (Herb. Génér. de l'Amat. n°. 75. — Curt. 501.) Elle ne donne de fleurs que lorsque son oignon a acquis un certain volume. Dès le mois de septembre, il pousse des feuilles larges, un peu longues, lisses, ondulées, d'un vert très agréable; du milieu desquelles sort une hampe droite, mêlée de rouge-brun et de vert, haute de quinze à dix-huit pouces, et garnie à son extrémité d'un épi serré de boutons nombreux, d'abord dirigés vers le haut, et qui, en croissant, finissent par devenir de jolies fleurs (d'une odeur à la vérité peu agréable); pendantes les unes sur les autres; à tube long, grêle, nué du rôse le plus tendre, divisé en six lobes, alternativement inégaux, d'un jaûne verdâtre et fleuri. On peut se les procurer presqu'en tout temps, suivant la chaleur artificielle qu'on aura donnée à la plante : elles durent plus de six semaines et mûrissent leurs fruits deux mois après, si elles ont paru en avril, leur époque naturelle.

Cet oignon semble n'avoir été cultivé que depuis 1768 : il est sensible au moindre froid, doit être serré à propôs dans une très bonne orangerie, et exposé au jour et au soleil le plus qu'il sera possible, autrement il y aurait à craindre qu'il ne fleurît point. Si l'on veut hâter sa fleuraison, il faut le mettre sous châssis ou même en serre chaude; et lorsque les fleurs d'en bâs se sont développées, on pourra le transporter dans l'appartement, où on le placera près du jour au soleil. * Un pôt de ce *Veltheimia* ferait un très bel effet, placé dans une de ces tables destinées à être garnies de fleurs, et appellées *Jardinieres*, sur-tout si on peut l'entourer de belles Jacinthes qu'on y aurait plantées de bonne heure, et au milieu desquelles on aurait gardé sa place.

Il faut à cette belle plante une terre franche un peu sâbleuse, qu'on arrôse assez pendant sa végétation, mais très peu dans le moment de son repôs. Lorsque la fleur est pâssée, on ne l'expôse plus qu'à un soleil médiocre, à moins qu'on ne veuille faire mûrir sa graine, qu'on seme aussi-tôt dans des pôts mis en couche tiede, arrôsés légerement et retirés seulement en orangerie près des jours pour l'hiver. Au bout de deux ans, on les releve pour les replanter plus à l'aise; à mesure qu'ils grôssissent, on en met moins ensemble, jusqu'à ce qu'il ne faille plus, dans un pôt de neuf pouces de diametre, qu'un seul oignon qui ne fleurira guere qu'au bout de quatre à cinq ans de semence. La séparation des caïeux est un moyen plus

---

* Et non pas entre deux croisées, encore moins sur une cheminée où l'on feroit du feu. Ces pôsitions sont extrêmement défavorables à toutes les plantes en général.

prompt et plus facile; elle ne doit cependant être faite que lorsqu'ils sont assez forts et dans le temps où toutes les feuilles sont desséchées. A cette époque encore, on peut changer les oignons de terre et rafraîchir leurs racines.

VIEUSSEUXIA. Genre de la Triandrie - Monogynie, famille des *Liliacées*, dédié par le Docteur DE LA ROCHE, de Geneve, au Docteur de VIEUSSEUX, son compatriote. J'ai reçu de Hollande, sous le nom d'*Iris pavonia*, un très joli petit oignon du Cap, et qui, planté avec mes *Ixias*, m'a donné quelques feuilles longues et grêles, engaînant une tige filiforme que j'ai vue au mois de mai terminée par plusieurs fleurs droites, s'ouvrant l'une après l'autre, en apparence composées uniquement de trois pétales horizontaux, d'un blanc pur de lait, et marqués à leur bâse d'une tache bleue assez large, bordée de noir velouté. J'ai reconnu que cette très jolie plante, représentée par CURTIS sous le nom d'*Iris pavonia*, et décrite par THUNBERG sous celui d'*Iris tricuspis*, était le *Vieusseuxia glaucopis* de DECANDOLLE, figuré sous le même nom aux vélins du Museum, par REDOUTÉ dans ses Liliacées, N°. 42, et par moi HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, N°. 1.

W.

WACHENDORFIA. (Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées.*) Genre dédié à WACHENDORFF, professeur de Botanique à Utrecht en 1747. Trois especes constituent ce genre; mais je n'ai et ne connais que le WACHENDORFIA A FLEURS EN THYRSE, *Wachendorfia thyrsiflora.* LIN. (HERB. GÉN. DE L'AMAT. n°. — Vél. du Mus. RED. Lil. 93.) Oignon du Cap, petit en proportion de sa production, et dont la peau brune couvre une substance charnue, aussi rouge que le jus de Bette-Rave, donnant naissance à des racines de même couleur; ce qui avait fait donner à la plante le nom d'*Erythrobulbus*, c'est à dire, oignon rouge. Traité comme les *Ixias*, il m'a donné une tige grôsse, herbacée, garnie jusqu'à l'épi, de feuilles engaînantes, assez longues, un peu larges, aiguës, plissées comme celles de la Tigridie. Les fleurs que j'ai eues en mai étaient au nombre d'environ vingt, légerement odorantes, belles, grandes, à tube évâsé en six divisions oblongues, d'un beau jaûne jonquille. On peut la propager de caïeux séparés, ou de graines, qui, ordinairement mûres à la fin de juillet, sont en forme de croissant, noires, hérissées de poils courts et épais, de même couleur. La capsule qui les enveloppe est triloculaire et pleine d'une liqueur miéleuse.

SECTION SECONDE.

Des Plantes d'agrément.

A.

ACANTHE, *Acanthus.* Genre de la Didynamie-Angiospermie, et qui a donné le nom à la famille des *Acanthoïdes :* de toutes les especes connues on ne cultive que la suivante.

1. ACANTHE SANS ÉPINES, Branc-Ursine d'Italie, *Acanthus mollis.* LIN. Plante qui croît spontanément dans les endroits pierreux et humides de l'Italie et de la France méridionale. Ses racines vivaces poussent au printemps des feuilles très grandes, larges, lisses; si agréablement découpées, qu'on les a choisies, ainsi que tout le monde le sait, pour servir d'ornement au chapiteau de l'*Ordre Corinthien :* chaque extrémité des découpures est terminée par une pointe ou épine *non piquante ;* ce qui distingue cette espece des autres, et lui a fait donner le surnom de *mollis.* Du milieu des feuilles s'éleve à trois ou quatre pieds, une tige simple et droite sur laquelle, à commencer du milieu jusqu'au haut, naissent sur la fin de l'été des fleurs labiées, assez grandes, applaties, d'un rouge livide, n'ayant qu'une levre large, inférieure et à trois lobes. On multiplie cet Acanthe par ses graines, ou par les œilletons qu'on sépare de sa racine. On l'appelle *Branc-Ursine*, parce qu'on a cru, dit-on, que sa feuille ressemblait au pied d'un ours. *Acantha* en grec signifie *épine :* ce nom est composé de deux mots *akē*, pointe, aiguillon, et *anthos*, fleur.

ACHILLÉE, *Achillea.* LIN. (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes.*) On en connaît beaucoup d'especes, dont quelques-unes ont encore leurs variétés. Presque toutes les plantes de ce genre méritent la culture par leurs belles fleurs nombreuses, serrées, blanches, pourpres ou d'un jaûne éclatant, dispôsées en *ombelles* ou parasols qui terminent la tige et les rameaux. Leurs feuilles sont aussi découpées avec élégance, et quelques especes sont couvertes d'un duvet ou coton blanc, qui leur donne un air étranger assez singulier : ce qui les fait contraster avec le vert des plantes auxquelles elles se trouvent entre-mêlées : enfin presque toutes sont aromatiques et laissent aux doigts qui les touchent une odeur qui ne déplaît point.

1. ACHILLÉE DORÉE, *Achillea aurea.* LAMARCK. C'est à la couleur jaûne éclatante de ses fleurs en ombelle que cette

espece doit son surnom de *dorée*. Elle nous vient de l'Orient, et peut rester en pleine terre si on la met à bonne expôsition, et si pendant les grands froids on la couvre d'un peu de litiere seche. Elle est vivace par les racines qu'on éclate à l'automne pour la multiplier. Ses tiges droites, hautes d'environ 490 millim. (dix-huit pouces), sont garnies de feuilles bipinnées, découpées et cotonneuses : dès le mois de juin elles se couronnent de corymbes épais et serrés de fleurs d'un jaûne doré.

2. ACHILLÉE A FLEURS COMPACTES, *Achillea compacta*. LIN. On la trouve sur les montagnes du midi de la France, elle est comme la précédente vivace par ses racines, qui chaque année poussent des tiges hautes d'environ 650 millim. (deux pieds), droites, blanchâtres et cotonneuses dans leurs extrémités, garnies de feuilles bien découpées ; les radicales beaucoup plus grandes. Les fleurs qu'on voit pendant l'été, sont en corymbes très larges ; elles sont d'un jaûne peu décidé. On la cultive et la multiplie de même que la précédente, mais elle ne craint pas le froid.

3. ACHILLÉE D'EGYPTE, *Achillea Ægyptiaca*. LIN. Celle-ci vient du Levant et d'Egypte, comme l'indique son surnom. On la risque cependant en pleine terre, où elle a résisté à des hivers rigoureux ; mais il sera toujours prudent d'en avoir quelques pieds en orangerie. Elle forme des touffes agréables par ses feuilles très cotonneuses et très blanches, du milieu desquelles s'élevent des tiges de quinze à dix-huit pouces de haut, cotonneuses aussi, et terminées par une ombelle, plate en dessus, de fleurs d'un beau jaûne, très serrées, et qui durent depuis juillet jusqu'en septembre. Elle trace beaucoup : on peut donc la multiplier facilement par ses drageons enracinés ; et ce moyen est plus sûr et beaucoup plus prompt que ne serait celui des graines.

4. ACHILLÉE COTONNEUSE, *Achillea tomentosa*. LIN. Elle est encore plus blanche que les autres : cette singularité seule suffirait pour la faire cultiver ; mais ses fleurs d'un beau jaûne et qui font un effet très agréable, doivent aussi la faire distinguer. Elles paraissent dès le mois de mai, et l'on en voit encore en octobre. Même culture et mêmes moyens de multiplication que pour la précédente. Elle vient des Alpes.

5. ACHILLÉE-SANTOLINE, *Achillea Santolina*. LIN. (JAUM. 10e. liv.) Elle est aussi fort blanche dans toutes ses parties. Ses fleurs d'un beau jaûne et dispôsées en parasol, terminent les tiges, et durent depuis juin jusqu'en août. Elle est originaire du Levant, et vivace : il lui faut donc, ainsi qu'aux autres, une bonne expôsition au soleil dans l'été,

l'orangerie en hiver, ou au moins de bonne litiere qui la couvre pendant les froids, si on la laisse en pleine terre.

6. Achillée a feuilles en coin, *Achillea cuneifolia.* Lamarck. *A. Herba rota.* Lin. Cette plante vivace encore par ses racines, n'est délicate ni sur le terrein, ni sur l'expôsition puisqu'elle croît naturellement dans les parties pierreuses des Alpes du Piémont, de l'Italie et du Dauphiné. Ses feuilles sont cunéiformes: ses fleurs sont blanches en corymbe et d'une odeur agréable. On éclate les racines en automne. Cette plante est très bâsse, et peut servir à décorer les rocailles des Jardins-Paysages.

7. Achillée visqueuse; Eupatoire de Mésué, *Achillea Ageratum.* Lin. C'est une plante moyenne, vivace, qui a une odeur forte. Ses fleurs en parasol, sont jaûnes et paraissent vers la fin de l'été. Si on la multiplie de semences, elle ne fleurit que la seconde année: il vaut mieux séparer ses racines en automne. Tout terrein et toute expôsition lui conviennent. C'est une plante d'Europe.

8. Achillée Millefeuille, simplement Millefeuille. Herbe aux Charpentiers, *Achillea Millefolium.* Lin. Cette plante est très commune dans nos campagnes, sur le bord des chemins, etc.; mais on ne cultive que ses variétés ou à feuilles panachées, ou à fleurs pourpres ou rôses, *A. Millefolium - variegata, purpurea - rosea.* Elles ne s'élevent pas beaucoup, et tracent souvent plus qu'on ne veut: leurs fleurs en ombelles sont jolies, paraissent dès le mois de juin, et durent presque tout l'été, sur-tout si on a l'attention de couper les tiges défleuries. La Millefeuille ne demande aucun soin et ne craint point les gelées. Son nom lui vient de ce que ses feuilles sont tellement découpées et si finement, qu'elle a l'air d'en avoir un très grand nombre. On l'appelle *Herbe aux Charpentiers*, parce que sa qualité vulnéraire étant bien connue de ces ouvriers, ils l'appliquent sur leurs blessures: enfin Achille s'en étant servi pour guérir celles de Télephe, on lui a donné le nom d'*Achillea*, qui ensuite a pâssé au genre.

9. Achillée rôse, *Achillea rosea.* Il n'y a guere plus de dix ans que cette plante originaire d'Amérique, a été apportée en France où elle est aujourd'hui l'ornement des jardins pendant tout l'été. Elle a beaucoup de ressemblance avec notre Millefeuille, mais ses fleurs sont d'une couleur rouge de lacque ou rôsée, et plus ou moins foncée. Elle a de plus l'avantage de ne demander presqu'aucun soin.

10. Achillée a feuilles de Filipendule, *Achillea filipenduloïdes.* Celle ci est très grande, et propre à certaines

places des grands jardins. Elle a souvent plus de deux metres (six pieds) de haut : ses feuilles portées par un pétiole long et applati, sont velues, vertes, grandes, longues, et forment un ovale allongé dans lequel on aurait découpé des pinnules assez larges, dentées, les unes oppôsées, les autres alternes. Dès le mois de juillet, chaque extrémité des tiges et des branches qui sont velues et striées, se garnissent de corymbes très larges de fleurs jaûnes, petites mais nombreuses. La plante, dont j'ignore le pays, et qui est nouvelle et très aromatique, est vivace par ses racines dont les éclats servent à la multiplier. Elle n'est point délicate.

11. ACHILLÉE STERNUTATOIRE; PTARMIQUE, *Achillea Ptarmica.* LIN. C'est encore une très jolie espece à fleurs blanches, et dont la variété à fleurs doubles, est cultivée depuis long-temps sous le nom que lui ont donné les Jardiniers, de BOUTON D'ARGENT. Elle est vivace et trace beaucoup. Ses tiges s'élevent à deux pieds et plus, et sont grêles. Les feuilles sont entieres, longues et très étroites: les fleurs sont aux sommités, blanches, doubles et en forme de boutons. Elles paraissent au mois de juillet, et durent jusqu'à la fin du beau temps. Il faut un tuteur pour soutenir cette plante. Elle ne craint point la gelée, et elle se pâsse d'arrôsement en été. Toute expôsition lui convient, excepté celle du nord. On la connaît encore sous le nom d'*Herbe à éternuer.* Elle est en effet au nombre des *Sternutatoires ;* et le nom grec de *Ptarmica* qu'on lui a donné, vient de *ptarmos*, qui signifie *éternument.* On la trouve dans différentes parties tempérées de l'Europe. Il faut à toutes ces plantes l'expôsition au midi; à quelques-unes l'orangerie pendant l'hiver, ou au moins de grandes précautions contre le froid, selon le climat d'où elles sont originaires.

ACONIT, *Aconitum.* Dix especes constituent ce genre qui est de la Polyandrie-Trigynie de LINNÉ, et de la famille des *Renonculacées* de JUSSIEU. Toutes sont poison, et doivent, ainsi que toutes les Plantes vénéneuses, être écartées des Jardins potagers. Quelques Aconits font un assez bel effet pour être accueillis, sur-tout dans les massifs des plantes hautes dont on orne les Jardins-paysages. *

1. ACONIT-NAPEL, CASQUE, *Aconitum Napellus.* LIN. (*Fl. Aust.* 281.) Sa racine rustique, vivace, tubéreuse et en

* C'est ainsi qu'on doit appeller les Jardins nommés mal-à-propôs *Jardins Anglais.* Le vrai but de ces Jardins est de représenter un *paysage* quelconque, et d'imiter la nature, comme ont fait les Chinois, dont les Anglais ont tout simplement suivi l'exemple, sans avoir rien inventé à cet égard.

forme de petit navet (*napellus*), pousse en mars des feuilles profondément découpées, d'un vert obscur, luisantes, et des tiges qui s'élevent insensiblement à la hauteur de trois à quatre pieds, et sont terminées en juin par un grôs épi de fleurs d'un bleu foncé superbe; grandes, représentant assez bien un casque antique, pourquoi on appelle aussi cet Aconit *Casque* et *fleur-en-Casque*. Ces fleurs durent long temps et font un très bel effet. Le Napel a une variété à feuilles panachées qu'on ne multiplie que par la séparation des pieds. Il croît naturellement dans les lieux élevés et pierreux, en France, en Allemagne, en Suisse, en Barbarie, etc., etc.; il semblerait que sa vertu malfaisante se déploierait avec plus d'énergie dans les pays chauds, puisqu'on lui oppôse les mêmes remedes que ceux employés contre la morsure de la vipere. Le Napel ne craint point nos hivers, vient dans toutes sortes de terreins et à toute expôsition, et ne demande aucun soin. On le multiplie, soit de graines, qui n'exigent d'autres précautions que d'être semées aussi tôt leur maturité; soit par la séparation qu'on peut faire en octobre de ses racines, qu'il ne faut lever que touts les trois ou quatre ans, et qu'il faut replanter aussi-tôt. Si l'on en faisait un envoi, il faudrait les envelopper dans de la mousse tenue fraîche, et les mettre en terre aussi-tôt qu'elles seraient arrivées.

2. Aconit a grandes fleurs, *Aconitum Cammarum*. Lin. (*Fl. Aust.* 424.) Il est moins beau que le Napel; mais ses fleurs, bleues aussi et en beaux épis, se succedent depuis juillet jusqu'en septembre; cet avantage doit lui obtenir place dans les Jardins. Aussi rustique que les autres, il se cultive de même.

3. Aconit Tue-Loup, *Aconitum Lycoctonum*. Lin. (*Fl. Aust.* 380.) Il porte des fleurs d'un jaûne très pâle, et n'est pas aussi beau que les précédents; mais comme il fleurit en même temps qu'eux, on pourrait les mêler, parce que le jaûne ferait ressortir le bleu. On le trouve rarement dans les Jardins. — *Lykos*, loup; *kteinō*, je tue.

Aconit vient du grec *akōn*, dard, ou d'*akōnē*, qui signifie pierre à aiguiser, rocher, et aussi *un endroit pierreux près d'Héraclée* où l'Aconit venait en abondance. Cette étymologie indiquerait et la subtilité du poison de cette plante et les lieux où elle croît naturellement.

ACORUS. C'était chez les Anciens une plante qu'on employait contre les maladies de la prunelle (en grec *korē*); aujourd'hui c'est le nom d'un genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Aroïdes*. On ne cultive que l'Acorus odorant, *Acorus aromaticus*, Lin. Plante herbacée des terreins marécageux de notre pays, et qui, malgré sa ressem-

blance avec les herbes les plus communes, mérite, par la bonne odeur de ses feuilles et de ses racines, place dans les endroits humides de nos jardins. Ses racines sont vivaces et traçantes, par conséquent faciles à multiplier. Ses tiges sont comprimées; et ses feuilles sont engaînantes, droites, en forme d'épée, striées, d'un beau vert. Ses fleurs petites et en chaton, paraissent en juin, et ne sont d'aucun effet.

ADONIDE, *Adonis.* Lin. (Genre de la Polyandrie-Polygynie, et de la famille des *Renonculacées.*) On en connaît sept especes, annuelles ou vivaces, indigenes ou exotiques.

1. Adonide d'été, *Adonis æstivalis.* Lin. C'est une plante annuelle, qui croît spontanément dans nos campagnes, et que l'on obtient difficilement dans les Jardins de Paris, où elle vient encore mieux quand elle s'y seme elle-même, que lorsqu'on prend cette peine. La graine périt souvent lorsque l'hiver a été humide; alors il faut ressemer, mais laisser en place; car l'Adonis n'ayant qu'un pivot peu garni de radicules, reprend difficilement à la transplantation, à moins qu'on ne la fasse en motte et avec d'extrêmes précautions. Il pousse des tiges rameuses d'environ un pied, garnies de feuilles finement découpées. Aux sommités des tiges, naissent dès le mois de juin des fleurs solitaires, peu considérables, jaûnes ou blanches, ou d'un rouge vif, et dont les pétales varient pour le nombre (depuis cinq jusqu'à dix), et pour la couleur qui est jaûne quelquefois, et du reste plus ou moins grande et éclatante, selon la qualité du terrein, qu'il faut bonne à cette plante. Elle aime aussi le plein air. Son nom est poétique; Ovide nous dit que le bel *Adonis* ayant été tué par un sanglier à la chasse, Vénus le métamorphôsa en cette plante.

2. Adonide printanière, *Adonis vernalis.* Lin. Celle-ci à l'avantage de donner des fleurs plus grandes et constamment jaûnes, joint celui d'être encore vivace : elle nous vient des montagnes de Suisse et d'Italie, aussi bien que l'Adonide des Appennins, *Adonis Appennina*, dont les fleurs jaûnes et plus grandes encore la rendent plus propre à la décoration des jardins. On seme ces plantes ou bien l'on en sépare les racines.

AGATHOMÉRIDE, *Agathomeris*, Nobis; *Calomeria*, Vent. Malm. 73. (Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Corymbiferes.*) Ce genre nouveau n'admet encore qu'une seule plante, dédiée par Ventenat à S. M. l'Empereur. C'est pour cette raison que j'ai cru devoir changer son premier nom *Calomeria*, composé de mots grecs qui présentent de l'équivoque, en celui d'*Agathomeris*, aussi tiré du grec, et composé des mots *agathos*, Buono, et *meris*, parte, qu'il est im-

possible de traduire en italien autrement que par Bona-parte. Cette plante, l'Agathoméride amarantoïde, *Agathomeris amarantoïdes*, a reçu son nom spécifique de la ressemblance de sa fleuraison avec celle de quelques especes d'Amarantes. Elle est originaire de la Nouvelle Hollande, herbacée, bisannuelle, et aromatique dans toutes ses parties. Ses graines, semées aussi-tôt leur maturité dans une terre substantielle et légere, produisent une tige simple, droite, cylindrique, pouvant s'élever à plus de quatre pieds, laineuse à la bâse, verte au sommet, garnie de feuilles aussi d'un vert foncé, alternes, assez rapprochées, entieres, ovales-oblongues, terminées par une pointe, enfin sessiles et embrassant la tige par des especes d'oreilles. L'année suivante, dès le mois de juin, il sort d'entre la tige et l'insertion supérieure des feuilles du haut, un pédicule grêle, long de plus d'un pied, courbé et pendant, chargé de beaucoup de panicules compôsées d'un nombre infini de fleurs que le vent balance avec grâce. Cette panicule d'abord d'un beau rouge, prend une teinte de rouille et dure plus de trois mois. Les fleurs, très-petites, sont contenues quatre dans un calyce commun, et n'ont d'apparence que par leur rassemblement. On voit cette belle plante à Malmaison, et chez touts les Amateurs qui l'ont multipliée, moins pour l'agrément qu'elle procure, que pour rendre hommage à celui à qui elle est consacrée. Il faut la tenir en orangerie l'hiver.

AGAVÉ, *Agave.* Ce genre confondu long-temps avec les Aloës, et comme eux de l'Hexandrie-Monogynie, mais de la famille des *Narcissoïdes*, en a été séparé par Linné. On en connaît quelques especes : je n'en citerai que trois, toutes d'Amérique.

1—2. Agavé d'Amérique, *Agave Americana.* Lin. (Andr. 433.) Cette Agavé pousse des feuilles nombreuses, partant toutes de la racine : elles sont très charnues, bordées et terminées par des aiguillons fermes et bien piquants ; les feuilles extérieures laissent sur les intérieures le dessin de leur forme. Cette plante fleurit très rarement ; mais lorsqu'elle a acquis le volume et l'âge suffisants, et lorsque la saison y est propre, alors du milieu des feuilles s'éleve une tige nue, haute quelquefois de quinze à vingt pieds, terminée par une innombrable quantité de fleurs d'un vert blanc-jaunâtre. Les fleurs pâssées, la tige se flétrit aussi ; et la plante qui a rempli le but de la nature, meurt en laissant un nombre infini de semences et quelques œilletons qui fournissent un moyen et plus sûr et plus prompt de la propager. Elle a une variété à feuilles panachées, ou, pour mieux dire, bordées de jaune qui fait un effet

très agréable. *André* MICHAUX parle d'une Agavé naturelle aux parties herbeuses de la Caroline et de la Virginie, et dont les fleurs vertes répandent une odeur très suave. *Agave Virginica* MICH.

3. AGAVÉ - PITTE, *Agave fetida.* LIN. Les feuilles de celles-ci sont très longues, moins épaisses et plus étalées. Quand elle fleurit, (et il lui faut les mêmes circonstances qu'à la précédente), elle pousse en peu de jours une tige de plus de vingt pieds de haut, qui se divise en un nombre infini de rameaux, subdivisés eux-mêmes et terminés par des milliers de fleurs d'un blanc-verdâtre. Si la saison cessait d'être favorable à l'épanouissement des fleurs, elles se transformeraient en bulbes qui ont la vertu de germer et de produire des individus de leur espece. C'est ce qui est arrivé au Jardin des Plantes en 1793 ou 1794. La plante meurt après avoir fleuri. Elle est de l'Amérique méridionale.

La culture des Agavés est la même que celle des Aloës; nous y renvoyons : il nous suffira de dire que les deux premieres ont besoin de l'orangerie, et la troisieme de la serre tempérée. Le nom de ces plantes est tiré du mot grec *agauē*, féminin d'*agauos*, qui signifie *admirable.* Elles peuvent aussi devenir utiles par les filaments contenus dans leurs feuilles et dont on peut faire des cordes et du fil. On les emploie à cet usage en Sicile : la manufacture de Sparterie de Paris en a fait des ouvrages encore plus délicats.

AGÉRAT, *Ageratum.* Genre voisin des Eupatoires, comme eux de la Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Corymbifères.* On ne cultive que l'AGÉRAT A FLEURS BLEUES, *Ageratum cæruleum.* JUS. Plante de l'Amérique méridionale, rustique, annuelle, dont la tige, haute d'environ un pied, porte des feuilles crénelées, obtuses au sommet. Les fleurs, d'un bleu-pâle et en bouquets, durent long-temps, ce qui a valu au genre son nom, du grec *ageratos*, qui ne vieillit point. On la multiplie de graines semées sur couche au printemps. Arrôsement ordinaire et soleil.

ALCÉE, *Alcea.* (Genre de la Monadelphie-Polyandrie, et de la famille des *Malvacées.* Les Botanistes le confondent avec le genre *ALTHÆA.* Trois especes seulement sont employées à la décoration des jardins.

1. ALCÉE-RÔSE-TREMIERE, RÔSE-D'OUTREMER, PASSE-RÔSE, RÔSE-DE-MER, RÔSE DE DAMAS, *Alcea rosea.* LIN. On croit que cette plante est originaire de la Chine, parce qu'effectivement elle s'y trouve; néanmoins on assure que ses graines nous ont d'abord été apportées de Syrie, du temps

des Croisades. Au surplus sa beauté et le grand nombre de ses belles variétés lui méritaient bien de figurer comme ornement dans les jardins d'Asie et d'Europe. Elle s'est naturalisée chez nous au point de s'y semer d'elle-même ; cependant les froids excessifs de quelques hivers la font périr, ainsi qu'on l'a éprouvé en 1782 : c'est ce qui fait prendre à quelques personnes la précaution de ne la semer qu'au printemps. J'estime qu'il vaut mieux le faire en automne, ou en pleine terre dans des places qu'on peut abriter, ou dans des terrines pour avoir la facilité de les rentrer l'hiver. On repique le plant au mois d'avril. Les graines qu'on aurait semées en place seront toujours plus belles, et feront gagner une année si elles n'ont pas été gelées, car elles donneront fleurs l'été suivant. Ces plantes regardées comme bisannuelles, durent cependant trois ans et souvent plus : il leur arrive aussi de pousser des rejettons : leurs tiges s'élevent toujours à près de trois metres (neuf pieds), et sont garnies aussi bien que leurs rameaux, de fleurs que tout le monde connaît et qui sont d'une grande dimension, mais simples ou doubles, et dans toutes les nuances possibles depuis le blanc pur jusqu'au jaûne foncé, ou jusqu'au cramoisi le plus rembruni, si bien qu'alors les fleurs semblent être noires. L'expérience a prouvé que les graines de deux ans fournissent un plus grand nombre d'individus à fleurs doubles, et ce sont toujours les graines de ces dernieres qu'il faut choisir, avec la précaution de les garder séparément avec indication des couleurs si l'on veut ensuite les marier ensemble ou les faire contraster. La Rôse-Tremiere n'est pas difficile sur le terrein, mais sera toujours plus belle dans un bon ; ses feuilles sont très grandes, sur-tout dans le bâs, et se font distinguer par leur forme à cinq ou sept lobes.

2. ALCÉE-RÔSE-TREMIERE DE LA CHINE, *Alcea Rosea Sinensis.* H. P. Celle-ci nous vient certainement de la Chine d'où elle nous a été apportée bien plus nouvellement. Elle serait en tout semblable à la précédente, et pourrait être considérée comme une de ses variétés si elle n'était annuelle et beaucoup plus bâsse puisqu'elle ne s'éleve qu'à environ un metre (trois pieds), et si sa fleur n'était constamment simple, et blanche avec un cœur pourpre. Jusqu'à présent elle n'a donné aucune variété. On la seme sur couche, puis on la repique en place : comme les autres elle donne fleurs depuis le mois de juillet jusqu'au mois d'octobre. Son peu d'élévation permet de l'introduire dans les plates-bandes.

3. ALCÉE-RÔSE-TREMIERE *ou* PASSE-RÔSE A FEUILLES

DE FIGUIER, *Alcea ficifolia.* LIN. Sa plus grande différence d'avec la premiere espece est dans les profondes découpures de ses feuilles qui sont digitées: elle dure autant qu'elle, est aussi haute, et fournit plusieurs variétés. Elle vient de Sibérie, d'autres disent du Levant. Moins sensible aux grands froids, elle demande moins de précautions: et du reste se gouverne comme la Rôse-Tremiere ordinaire.

Ces plantes conviennent bien aux grands parterres, et à la décoration de certains sites dans les Jardins-paysages. Pour bien faire, il faut en semer touts les ans. *Alkē* signifiant en grec puissance et vertu, il est à croire qu'on en suppôsait beaucoup aux plantes de ce genre, ou plutôt aux *Malvacées.*

ALOES, *Aloë.* LIN. Genre très nombreux de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*, dont le nom pris par les Grecs chez les Orientaux, signifie la même plante. Touts les individus de ce genre ont un air étranger, et un port particulier, puisque souvent privés de tige, ils consistent en une seule rôsette de feuilles plus ou moins grandes selon l'espece, quelquefois lisses et d'un vert uni; d'autrefois tachées de différentes couleurs, les unes défendues par des épines très acérées, les autres seulement garnies de tubercules ou d'aspérités, toujours épaisses et pleines d'un suc abondant, visqueux, amer ou douçâtre. C'est du milieu de ces feuilles que sort une tige plus ou moins haute, presque toujours grêle si on la compare au volume de la plante, au bout de laquelle se trouve un épi simple et plus ou moins fourni de fleurs, souvent parées des couleurs les plus vives, mais toutes compôsées d'une corolle tubulée, ou globuleuse, et partagée en six divisions droites ou roulées; il leur succede une capsule à trois loges remplies de semences, dont on peut se servir pour propager la plante, en les semant au printemps sur couche et sous châssis; le plant se repique quand il est assez fort: repris on l'expôse pendant l'été au plus grand soleil, et pendant l'hiver on le rentre en serre seche: car la moindre humidité le ferait périr. Un moyen plus prompt et immanquable de multiplier les Aloës, est de profiter des rejettons que touts poussent de leur pied. On les arrache, qu'ils aient ou non des racines; pendant quelques jours on laisse sécher la plaie de peur que le suc visqueux qui en sort ne fasse pourrir la plante, puis on les met en terre dans un pôt qu'on doit avoir rempli au tiers de grôs sâble ou de tessons, afin de donner de l'écoulement aux eaux de pluie ou d'arrôsement. Cette terre doit être légere, non-fumée et mêlée de terre franche; on la presse contre l'extrémité inférieure de la petite plante qu'on arrôse ensuite, et qu'on

mer à l'ombre pendant quelques jours. Cette plantation réussit presqu'en tout temps, mais son succès sera plus assuré si on la fait pendant l'été.

Plus de cinquante especes font aujourd'hui partie de nos collections : excepté l'ALOES DES BARBADES, je les vois tous originaires d'Afrique, et sur-tout du Cap de Bonne-Espérance. Quelques especes transportées en Espagne, en Sicile et en Amérique, s'y sont naturalisées et y croissent spontanément. Dans le climat de la France, aucune ne peut rester en pleine terre, on doit les rentrer toutes vers la fin de septembre, en serre seche où on ne les arrôse que très rarement, et avec la précaution de ne point jetter d'eau sur les plantes, que quelques gouttes tombées et laissées entre les feuilles pourraient faire périr.

ALOES VULGAIRE *ou* FAUX SOCCOTRIN, *Aloë vulgaris*, LIN. (RED. Pl. gr. 27.) On le trouve à la côte du Malabar, à Camboye, au Bengale, et aussi au Mexique, à la Nouvelle-Espagne, au Brésil, etc. On peut croire qu'il est originaire d'Afrique, d'où on l'a transporté en Amérique. Tige cachée par des feuilles nombreuses, ouvertes à leur bâse qui embrasse la tige, puis se redressant, charnues, plus épaisses dans le milieu (ce qui les rend convexes à la surface extérieure et planes à l'intérieure), longues de près de deux pieds, lancéolées-aiguës, bordées d'épines rougeâtres, dispôsées en scie, assez éloignées. Dans la serre et pendant l'hiver, il sort de l'aisselle des feuilles intérieures, une tige où plutôt un pédoncule grêle, rougeâtre, presque du double plus haut que les feuilles, se divisant en trois ou quatre rameaux, dont l'ascendant est presque le seul qui se garnisse de fleurs. Elles sont dispôsées en épi long. Bientôt elles se déploient (celles d'en bâs les premieres) : d'abord elles sont droites, puis horizontales, et enfin pendantes, de couleur jaûne-rougeâtre, à six pétales soudés à leur bâse, et formant un long tube qui renferme six étamines. Celles-ci plus longues que la corolle au moment de la fécondation, se retirent ensuite. Son suc épaissi est usité en médecine.

2. ALOES DE BOURBON, *Aloë purpurea*. LAMARCK. Feuilles bordées de rouge; fleurs pourpres en épi. Originaire de l'Isle de Bourbon.

3. ALOES SOCCOTRIN, *Aloë Soccotrina*. LIN. (RED. Pl. gr. 87.) Fleurs rouges en épi. Originaire des Indes, et particulierement de l'Isle de Soccotara; d'où son surnom, et le nom de son suc amer que le vulgaire a corrompu en *chicotin*.

4. ALOES-CORNE-DE-BELIER, *Aloës fruticosa*. LAMARCK. Celui-ci a une tige arborescente qui s'éleve jusqu'à la hauteur

de douze pieds, et plus. Les feuilles sont au sommet. Ses fleurs sont d'un rouge éclatant. Il est originaire d'Afrique.

5. ALOES MITRÉ, *Aloë mitræformis*. LAMARCK. (RED. Pl. gr. 101.) Ainsi surnommé à cause de la forme de *mitre* que prennent ses feuilles rassemblées : haut de deux à trois pieds ; fleurs très rouges en épi. Il est du Cap.

6. ALOES-TOILE-D'ARAIGNÉE, *Aloë arachnoïdea*. LIN. (RED. Pl. gr. 50.) Petit et bâs, ainsi nommé à cause des fils dont ses feuilles sont couvertes, et qui ressemblent à de légeres toiles d'araignée. On le trouve au Cap, et à ce qu'il paraît, aussi en Ethiopie. Ses fleurs sont en épi, verdâtres et de peu d'apparence.

7. ALOES PERLÉ, *Aloë margaritifera*. LIN. (RED. Pl. gr. 57.) Ainsi appellé à cause des petits tubercules blancs dont ses feuilles sont surchargées. Il est petit ; ses fleurs sont verdâtres et dispôsées en épi. Originaire du Cap.

8. ALOES-POUCE-ECRASÉ, *Aloë retusa*. LIN. (RED. Pl. gr. 45.) Ses feuilles courtes, très épaisses et renversées par le milieu lui ont valu ce surnom. La plante est très bâsse et vient du Cap.

9. ALOES-PERROQUET, *Aloë variegata*. LIN. (RED. Pl. gr. 21.) Ses feuilles triangulaires, renversées et aiguës, ont la forme d'un bec de perroquet. Elles sont ouvertes, maculées et bordées de blanc, ce qui lui donne un aspect agréable. Ses fleurs rouges et en épi se voient une partie de l'hiver. Il vient du Cap : ses racines donnent des rejetons qui servent à le multiplier.

10. ALOES FÉROCE, *Aloë ferox*. H. K. (RED. Pl. gr. 32.) Celui-ci a une tige plus ou moins haute suivant son âge ; on y voit les traces des feuilles inférieures qui sont tombées successivement : ces feuilles longues et garnies de touts côtés d'épines rouges et nombreuses, (ce qui lui a valu son surnom), sont attachées autour de la tige qu'elles embrassent ; et de leur milieu s'élevent les tiges à fleurs. Celles-ci sont rougeâtres, pendantes, à tube long et soudé à sa bâse : dispôsées en épi, elles durent assez long-temps. Il faut à cet Aloës la serre chaude. Il fleurit touts les ans.

11—13. On voit encore chez les Curieux diverses autres especes d'Aloës : la Langue-de-Chat *ou* de Bœuf, *A. linguæformis ;* le Bec-de-Canne, *A. disticha ;* l'Aloës-Eventail, *A. plicatilis*, auquel l'arrangement de ses longues feuilles a fait donner ce nom. Ses fleurs sont rouges. Il nous vient du Cap de Bonne-Espérance.

14. L'ALOES A OMBELLES, *Aloë Saponaria*, HAW., *umbellata*, DE CANDOLLE, est un de ceux qui mérite le mieux la culture par le bel épi de fleurs serrées, pendantes, très grandes et du plus beau rouge safrané, qu'il produit en mai ou juin : il vient du Cap : une variété a les feuilles pourpres, tachées d'un vert foncé, et bordées d'épines d'un beau jaûne.

ALYSSE, *Alyssum*. (Tétradynamie siliculeuse, famille des *Cruciferes*.) Nous n'en cultivons guere qu'une espece dans nos Jardins d'agrément; c'est l'ALYSSE SAXATILE, connu des Jardiniers sous les noms de CORBEILLE-DORÉE et de THLASPI JAUNE, *Alyssum saxatile*. LIN. C'est une plante presque rampante, dont les branches sont ligneuses, les feuilles d'un vert blanchâtre, et les fleurs d'un jaûne d'or très éclatant. Elles sont fort petites, réunies en bouquets aux extrémités des branches, et en telle quantité qu'au mois de mai elles cachent absolument la plante. L'Alysse croissant naturellement dans les endroits arides et pierreux en Autriche et dans l'Isle de Candie, convient pour orner les rocailles des Jardins-Paysages. Ses touffes arrondies et bâsses la rendent propre à la décoration des plates-bandes qui ne sont point à l'ombre. Elle y peut rester toute l'année sans y craindre autre chôse que la neige qui la fait quelquefois périr. On la multiplie facilement ou de graines semées au printemps ou à l'automne, ou de marcottes qui prennent facilement racines, ou enfin par l'éclat des racines. Son nom tiré du grec vient d'*a* privatif, et de *lyssē*, rage : les Anciens croyaient que le suc de cette plante avait la propriété de guérir la rage et la folie. Les Anglais l'appellent encore *Madwort*, c'est-à-dire *Herbe-aux-Fous*. Elle a une variété à feuilles panachées.

AMARANTE, *Amarantus*. Genre de la Monœcie-Pentandrie, et qui a fourni le nom à la famille des *Amarantoïdes*. Les Jardiniers, et même beaucoup de personnes qui cultivent, sans être Botanistes, confondent ce genre avec un assez grand nombre d'autres plantes; telles que la *Célosie Passe-Velours*, la *Gomphrene*, etc., etc. Nous croyons nécessaire de les rétablir dans leurs genres respectifs, pour relever les uns de leur erreur, et empêcher que les autres n'y soient induits. En conséquence, nous ne parlerons ici que des véritables *Amarantes*, dont la très grande partie est originaire de l'Amérique méridionale, quelques-uns de la septentrionale, mais très peu d'Europe. LINNÉ en compte beaucoup d'especes. Deux seulement méritent place dans nos Jardins d'agrément.

1. AMARANTE A FLEURS EN QUEUE, Discipline de Religieuse, Queue-de-Renard, Roupie-de-Dinde, *Amarantus cau-*

datus. LIN. Cette plante, accueillie d'abord avec enthousiasme, a depuis été négligée parce qu'elle a l'inconvénient de se semer d'elle-même à profusion et au point d'en devenir incommode : cependant on peut arracher touts les individus qu'on trouvera mal placés, et en laisser quelques-uns qui appelleront toujours les yeux par le nombre et le beau cramoisi de leurs épis flexibles, pendants et longs quelquefois de plus de 325 millim. (un pied).

2—4. AMARANTE TRICOLORE. Les Jardiniers l'appellent simplement TRICOLOR, *Amarantus tricolor.* LIN. Tout le monde connaît cette plante annuelle, qu'on place dans les parterres avec les autres plantes d'automne. Elle y produit un bel effet par la variété des couleurs de ses feuilles qui sont coupées de vert, de jaûne et de rouge; c'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Tricolor*, c'est-à-dire, *à trois couleurs*, comme on sait Sa culture est la même que celle de l'*Amarante-Passe-Velours.* Il y a deux variétés de Tricolor, l'une qui a les couleurs très pâles, et l'autre qui les a très vives: c'est de cette derniere variété qu'il faut prendre les graines. Ce n'est pas pour les fleurs de cette plante qu'elle est cultivée, mais seulement pour l'éclat des couleurs de ses feuilles. Elle nous vient de l'Inde aussi bien qu'une troisieme espece non moins digne de figurer dans nos Jardins malgré son nom d'AMARANTE MÉLANCHOLIQUE, *Amarantus melancholicus.* LIN. Il est vrai qu'à mesure que ses feuilles vieillissent, elles changent en une teinte rembrunie et triste, le beau rouge très vif qu'elles ont pendant leur jeunesse, et que conservent toujours la tige et les pétioles. Il ne faut pas la confondre avec l'AMARANTE LIVIDE, *Amarantus lividus.* LIN., que cependant quelques personnes cultivent encore pour faire valoir les plantes à côté desquelles elles le placent. Celui-ci vient d'Amérique septentrionale, et ne demande pas les précautions et la chaleur qu'il faut aux autres. Toutes se ressemblent par la forme et le volume. Ce genre s'appelle en grec *Amarantos*, et son nom est composé de l'*a* privatif (c'est-à-dire négatif), et du verbe *marainō*, je me flétris; parce que les fleurs des plantes auxquelles les Grecs avaient d'abord donné ce nom, se conservent longtemps : c'est donc à tort que l'on a introduit la lettre *H* dans ce mot; LINNÉ lui-même est tombé dans cette erreur, et beaucoup d'autres l'y ont suivi.

AMETHYSTEA. (Diandrie-Monogynie, famille des *Labiées.*) On ne connaît qu'une seule plante de ce genre; c'est l'AMETHYSTEA BLEUE, *Amethystea cœrulea.* LIN. Les Amateurs de petites plantes ne négligent pas celle-ci, encore qu'elle soit annuelle; mais elle n'est pas délicate, et l'on peut en semer

semer au printemps de chaque année dans quelque partie fraîche et demi-ombragée du jardin, ou mieux en pôt afin de mieux jouir de ses charmes et de son parfum. Comme toutes les labiées, elle a une tige et des rameaux quadrangulaires : ses feuilles sont opposées ; celles d'en bâs simples, les supérieures trilobées ; toutes sont dentées. Les fleurs axillaires, et toujours trois à trois, sont petites et à cinq lobes. Comme les sommités de la plante, elles sont d'un joli bleu améthyste, la cause de son nom. Elle vient de Sibérie.

AMSONIA. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Apocynées*, dédié par WALTHER à M. AMSON ? Je ne connais que l'AMSONIA A FEUILLES ÉTROITES, *Amsonia angustifolia.* VENT. Ch. de pl. 29. *Tabernæmontana.* LIN. Nous devons cette plante assez belle, vivace et rustique, à *And.* MICHAUX qui l'a rapportée de l'Amérique septentrionale où elle croît à l'ombre dans les forêts humides. Ici, on la garde toute l'année en pleine terre où ses tiges assez nombreuses, lactescentes et garnies dans toute leur longueur de beaucoup de feuilles alternes, rapprochées, linéaires-aiguës, se terminent en juin par des bouquets de fleurs assez nombreuses, semblables pour la forme, grandeur et dispôsition, à celles du Jasmin, mais inodores et d'un bleu pâle. Elle se plaît à demi-soleil en terre fraîche de bruyere, et se propage par graines et par l'éclat des racines.

ANCOLIE, *Aquilegia.* (Polyandrie-Pentagynie, famille des *Renonculacées.*) Genre dont le nom, s'il vient d'*aqua*, eau, et *legere*, recueillir, exprime que les feuilles non encore expliquées, forment une espece de cornet où elles peuvent retenir l'eau et la rôsée en petites gouttes. LINNÉ cite dix especes d'Ancolies : celles que nous cultivons comprent presqu'autant de variétés, qui, réunies dans un massif de Jardin-paysage, y feraient un très joli effet.

1 — 2. ANCOLIE DES JARDINS. Gant de Notre-Dame. *Aquilegia vulgaris* ou plutôt *hortensis*, LIN. (JAUM. 5e. liv.) Si cette plante ne croissait pas spontanément dans nos bois et à l'ombre de nos haies, on la rechercherait pour sa beauté, et pour la singularité de ses fleurs. Au printemps, les racines qui sont vivaces et rustiques, poussent des rameaux herbacés et assez longs, qui se divisent en trois, et chacune de ces parties se subdivise en trois autres, qui sont les pétioles, soutenant chacun une feuille à trois folioles ou à trois lobes découpés profondément, pre qu'en forme de coin, et dont le sommet arrondi est incisé à plusieurs lobes. Elles sont d'un vert assez gai, et quelquefois glauque. Une touffe bien garnie de ces feuilles, est tout ce que produisent les Ancolies, jusqu'à

la troisieme année ; à cette époque, elles poussent encore des tiges hautes de trois ou quatre pieds, garnies des mêmes feuilles, dont le principal pétiole est engaînant à sa bâse. Des aisselles de ces feuilles sortent des pédicules longs, divisés de même par trois, garnis de trois bractées. Chaque division supérieure est le pédoncule qui se courbe, et porte une fleur assez singuliere, renversée, consisrant en un calyce à cinq folioles, ovales-aiguës, étalées, et colorées comme la fleur qui a cinq pétales, ayant la forme de cornets renversés ou, si l'on aime mieux, de capuchons, dont le bout est roulé en arriere, et ressemble à un bec d'aigle, si l'on veut qu'*Aquilegia* soit corrompu d'*Aquilina*. Ces fleurs paraissent en mai, sont rouges, bleues, blanches ou violâtres et de plusieurs nuances dans ces couleurs ; enfin, simples ou doubles. Souvent dans ces dernieres on ne reconnaît plus les formes primitives, et leurs pétales très nombreux les font ressembler à de petites Rôses. Il faut semer les graines d'Ancolie aussi-tôt leur maturité, autrement le plus grand nombre ne germerait pas, et les autres ne leveraient qu'au printemps suivant. Ces graines donnent souvent d'autres couleurs que celles de la plante qui les a produites. Les doubles sont fécondes aussi, et dégénerent ou redeviennent simples lorsqu'elles tombent en terre médiocre. On propage encore les Ancolies par la séparation de leurs racines en automne : souvent elles se sement d'elles-mêmes. Elles aiment une situation un peu ombragée, et ne craignent pas nos froids ; mais l'humidité et la neige les font quelquefois périr. Les Curieux cultivent encore quelques especes étrangeres, entr'autres l'ANCOLIE DU CANADA, *Aquilegia Canadensis*. LIN. (CURT. 246.) Elle est aussi rustique que la précédente à laquelle elle ressemble assez par son port et son feuillage ; mais ses fleurs sont d'un beau jaûne safran.

ANDROSACE. Du grec *andros akos*, c'est-à-dire médicament propre pour l'homme. Ce nom sans doute a d'abord appartenu à quelque plante de grande vertu ; on l'a transporté à un genre de jolies petites plantes Alpines de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Lysimachies*. Elles forment des gazons touffus et d'un beau vert, que couvrent quelquefois entierement des bouquets de fleurs nombreuses, très petites, et fort jolies. J'ai vu dans le jardin d'un Amateur, des rocailles agréablement ornées de plusieurs sortes de ces plantes qu'il tenait en pôts pour les rentrer l'hiver en orangerie. Celles qu'il faut choisir sont l'ANDROSACE BLANCHE, — COULEUR DE CHAIR, — VELUE. *Androsace lactea*, — *carnea*, — *villosa*. LIN. Elles croissent sur nos Alpes, sont vivaces, et se propagent de semences ou de l'éclat des pieds.

ANSÉRINE, *Chenopodium.* Genre nombreux de la Pentandrie - Digynie, famille des *Arroches*, (*Chénopodées* de VENTENAT.) Cinq especes seulement méritent quelque attention.

1. ANSÉRINE A BALAIS. Belvédere. *Chenopodium Scoparia.* LIN. Elle ne vaut que par sa forme, qui ressemble assez au Cyprès pyramidal. Ses fleurs ne sont point apparentes. On peut avoir quelques-unes de ces plantes pour varier. Elle est annuelle, vient d'Italie, se seme au printemps, et n'est pas délicate.

2. ANSÉRINE-BOTRYDE, *Chenopodium Botrys.* LIN. Ses fleurs n'ont pas plus d'apparence, et elle n'est pas plus délicate que la précédente. Son odeur qui plaît à quelques personnes, lui mérite seule une place dans les Jardins. Elle est originaire de la France méridionale.

3. ANSÉRINE-AMBROISIE. AMBROISIENE, *Chenopodium Ambrosioïdes.* LIN. C'est encore par son odeur qu'elle peut obtenir l'attention. Originaire du Mexique, elle demande une expôsition un peu chaude : elle n'est cependant pas délicate. On la seme au printemps. Elle est aussi annuelle.

4—5. On peut encore avoir l'ANSÉRINE ROUGE, *Chenopodium rubrum*, et l'ANSÉRINE PURPURESCENTE, *Chenopodium purpurascens.* JUS. (*H. Vind.* 3. 80.) La premiere croît en France, est toute entiere d'un beau rouge. La seconde vient de Chine, a les tiges et les feuilles d'un pourpre foncé, et les fleurs d'un rouge clair. Toutes deux sont annuelles et peuvent faire un assez joli effet par le contraste de leur couleur avec celle des autres plantes.

La forme des feuilles d'une Ansérine a valu au genre le nom de *Chenopodium* qui signifie patte d'oie, du grec *chēnos*, génitif de *chēn*, oie, et *podion*, pied. Ansérine est formé de l'adjectif latin *anserinus*, qui a rapport à l'oie, *anser.*

ANTHEMIS. Genre de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, et dont le nom grec qui signifie fleur, était donné à l'espece suivante, en effet très abondante en fleurs qu'on employait jadis comme on les emploie encore aujourd'hui en médecine.

1. ANTHÉMIS ODORANTE, *ou* CAMOMILLE ROMAINE, *Anthemis nobilis.* LIN. Plante aromatique dans toutes ses parties, vivace, indigene, et bonne à faire des bordures ou des massifs. Elle fait de grôsses touffes par le grand nombre de ses tiges couchées, rameuses et garnies de feuilles alternes, pinnatifides, d'un vert foncé. Les fleurs qu'on voit de juin jusqu'au mois d'août, sont solitaires, terminales, blanches et

odorantes. On ne cultive que la variété dont les fleurs doubles et très nombreuses ressemblent à de petits *Boutons d'argent.* On la multiplie par l'éclat de ses pieds en automne.

2. ANTHÉMIS DES TEINTURIERS, *Anthemis tinctoria.* LIN. Elle vient des Alpes, est vivace, et fait aussi un assez bel effet par ses fleurs droites, nombreuses, à rayons jaûnes et à disque plus pâle. Elles sont dispôsées comme dans la précédente, mais sur des tiges et des rameaux droits formant des touffes hautes d'environ deux pieds : les feuilles sont alternes, longues, pinnées à pinnules longues et incisées. Même culture.

3. ANTHÉMIS d'ARABIE, *Anthemis Arabica.* LIN. Nous avons reçu d'Alger cette jolie plante annuelle dont les tiges couchées donnent naissance à des rameaux grêles et sous-ligneux, dispôsés en verticille au milieu duquel naît une fleur. Chaque rameau se termine aussi par d'autres fleurs semblables, assez grandes, à rayons et disque également d'un beau jaûne presque orangé, et dont chaque foliole du calyce se change aussi en rameaux. Ils sont garnis de feuilles pinnatifides, à découpures linéaires. On la seme en place et à bonne expôsition, en avril; dès juillet, elle fleurit jusqu'en septembre.

4. ANTHÉMIS - PYRETHRE, *Anthemis Pyrethrum.* LIN. Fort belle plante originaire d'Espagne, et dont la racine âcre, et brûlante si on la mâche, lui a mérité son surnom dérivé du mot grec *pyr*, feu. Son feuillage est très découpé, et ses fleurs blanches et grandes sont compôsées de quinze à vingt rayons blancs en dessus, rôses en dessous, entourant un disque jaûne : ces rayons sont terminés par trois dents. On la seme en avril : le plant se repique à bonne expôsition ou se tient en pôt pour être gardé l'hiver en orangerie, car la Pyrethre est quelquefois tuée par la gelée.

5. ANTHÉMIS A GRANDES FLEURS, *Anthemis grandiflora.* H. P. *Tsjetti-pu.* RHEED. *Hort. Malab.* 44. Cette plante qui est fort belle, a été long-temps connue sous le nom de CHRYSANTHEME DES INDES, *Chrysanthemum Indicum*, (CURT. 327.) parce qu'étant effectivement originaire des Indes et de la Chine, elle a aussi l'apparence d'un Chrysantheme. Mieux examinée, elle a été mise à son véritable rang parmi les *Anthemis*. Depuis l'année 1790 ou 1792, on la cultive dans nos Jardins où elle est un ornement d'autant plus précieux qu'elle est vivace, peu difficile sur la qualité du terrein, assez robuste pour n'avoir pas besoin de couverture ni d'abri contre la rigueur de nos froids, et qu'elle donne ses fleurs quand les autres sont pâssées, c'est-à-dire, depuis octobre jusqu'aux grandes

gelées. Elle fait de très belles touffes par ses tiges nombreuses, presque ligneuses, hautes d'environ trois pieds, garnies de feuilles alternes, pétiolées, découpées, molles, velues, d'un vert-cendré, aromatiques lorsqu'on les touche. Ses fleurs très nombreuses, grandes, terminales, solitaires ou réunies, ressemblent à celles de la Reine-Marguerite; elles consistent en un grand nombre de rayons; les extérieurs plus longs, les autres plus courts en raison de leur proximité du disque, touts d'une belle couleur pourpre foncé, et devant être planes, mais restant en tuyaux si la saison n'est pas assez chaude pour qu'ils puissent s'étaler. On doit présumer que les graines mûriraient si l'on recueillait quelques individus en serre chaude; alors on pourrait espérer d'obtenir quelques variétés par le semis. Thunberg et Kœmpfer assurent qu'il en existe plusieurs au Japon. En effet, on a vu (automne de 1809), celle à *fleurs d'un beau jaûne* que de plus grandes proportions et quelques autres différences sembleraient pouvoir faire regarder comme une espece nouvelle et distincte; mais elle conserve toujours une teinte roussâtre en dessous de ses rayons du bord : je la dois à M. Aernout, Hollandais, et Jardinier Fleuriste, à Paris, rue du Banquier. Quant à la variété à fleurs panachées de jaûne et de rouge pâle, elle me semble avoir donné la sous-variété à fleurs rôses, puisque l'on voit souvent des fleurs de cette couleur sur les sujets à fleurs panachées, et qui plus est sur la même branche : cependant aussi l'on rencontre des individus qui ne donnent que des fleurs uniformes de l'une ou l'autre variété. On a vu pour la premiere fois en 1811 la variété à fleurs blanches; et j'ai reçu cet été (1812), une variété qui sera bien précieuse, si comme on me l'a annoncé, ses fleurs sont d'un écarlate brillant. Toutes sont un ornement de plus pour les parterres d'automne et pour les orangeries où elles produisent un bon effet. Elles ne sont ni plus délicates, ni plus difficiles à conserver et à propager que l'Anthémis ordinaire à fleurs cramoisies; c'est-à-dire qu'elles peuvent rester en pleine terre et sans couverture toute l'année, et qu'on les multiplie en automne par l'éclat des pieds et de boutures pendant tout l'été. Elles demandent l'expôsition au soleil et un arrôsement ordinaire : comme elles sont très voraces, il est bon de les changer touts les deux ans de place, ou de terre si on les tient en pôt.

APOCYN, *Apocynum*. Ce genre de la Pentandrie-Digynie a donné le nom à la famille des *Apocynées*. Toutes les especes qui le compôsent sont dangereuses (au moins pour les chiens), s'il faut s'en rapporter à l'étymologie *apo*, *longè*, gâre, *kyōn*, *canis*, chien: aussi l'appelle-t-on TUE-CHIEN. Les

Curieux ne cultivent guere que deux ou trois especes de ces plantes qui ont assez de rapports avec les *Asclépias*.

1. Apocyn Gobe-Mouche, ou du Canada, *Apocynum androsæmifolium*. Lin. Herbier général de l'Amateur, n°. Cette plante vivace, traçante et de pleine terre, porte des tiges de la hauteur de deux pieds, garnies de feuilles oppôsées et qui ressemblent à celles de l'*Androsæmum* (Toute-Saine.) Les boutons, dont la couleur rouge est agréable, s'épanouissent en juillet, et deviennent des fleurs campanulées à cinq lobes; rôses au dehors, blanches en dedans, un peu penchées et dispôsées en bouquets terminaux et ombelliformes. Ces fleurs se succedent pendant plus de six semaines. L'odeur de miel qu'elles répandent au loin attire les mouches, et entr'autres l'espece appellée par Linné *Musca pipiens*: elles y restent prises par la trompe; ce qui a fait donner à cet Apocyn le nom trivial de *Gobe-Mouche*. Quoiqu'il puisse à toute force rester en terre ordinaire, il sera bien plus vigoureux, et fleurira mieux en terre de bruyere, où on lui doit donner de l'eau à l'époque de sa fleuraison: alors un moyen soleil lui convient mieux qu'une expôsition en plein midi. On le multiplie de graines semées en mars, ou par l'éclat des pieds en automne.

2. Apocyn denté, *Apocynum Venetum*. Lin. Cette plante vivace s'éleve à la hauteur de deux à trois pieds: ses feuilles ressemblent à celles du Saule, et sont d'un vert gai; les fleurs se forment en bouquets au bout des tiges, et sont rougeâtres. Elles paraissent en juillet. Cet Apocyn croît naturellement dans les lieux maritimes, en Italie, aux environs de Venise, et dans les îles de la mer Adriatique. Il vaut peut-être mieux le tenir en pôt et le serrer l'hiver en orangerie; la terre doit être bonne, mais un peu légere; et l'expôsition du midi lui est nécessaire. Arrôsement ordinaire. La multiplication est la même que pour le précédent.

ARABETTE, *Arabis*. Genre de la Tétradynamie siliqueuse, famille des *Cruciferes*. Une seule espece me paraît propre à l'ornement des jardins; c'est l'Arabette printanniere, *Arabis verna*, H. P. Cette plante vivace et naturelle aux Alpes de la Suisse, pousse beaucoup de tiges assez longues, quelquefois rameuses, toujours couchées à terre où souvent elles prennent racines, garnies dans toute leur longueur de feuilles sessiles, lancéolées, obtuses, dentées, retrécies et à bords roulés en dessous à leur bâse qui embrasse à demi la tige, faisant la cuiller dans le haut, velues. Dès le premier printemps jusqu'en mai, chacune des tiges est terminée par un épi cylindrique de fleurs blanches

assez grandes. La forme de cet épi avait fait donner à cette plante, et même à un genre entier, le nom de TOURRETTE, c'est-à-dire, petite tour, *Turritis*. On la propage de graines et aussi par la séparation des pieds ou seulement des tiges enracinées. Elle convient à l'ornement des rocailles fraîches et un peu ombragées.

ARCTOTIS, (Syngénésie-Polygamie nécessaire, famille des *Radiées*). Genre fait par VAILLANT, qui l'avait nommé *Arctotheca* (gîte aux Ours), à cause de ses semences velues: LINNÉ à qui ce nom a déplu, l'a changé en celui d'*Arctotis* qui est aussi tout grec et peut se traduire par *oreille d'ours*: il est très voisin du genre Souci. Toutes les especes connues jusqu'à présent sont originaires du Cap, elles sont annuelles ou vivaces, herbacées ou arbustes, et toutes assez jolies: les plus recommandables sont les suivantes.

1 — 7. ARCTOTIS TRICOLORE, *Arctotis tricolor*. JACQ. *H. Sch.* 159. Sa racine en fuseau et vivace émet circulairement des feuilles à long pétiole, couchées à terre, ovales-obtuses, les unes entieres, d'autres crénelées; toutes sont blanches en dessous. De leur milieu sortent en mai et juin des hampes cylindriques, striées, assez droites, d'environ un pied, terminées par une très belle fleur radiée, inodore, dont les rayons, d'un soufre pâle en dedans, sont au dehors rouges et bordés de blanc pur. Le disque est brun avec des antheres jaûnes. Les graines mûres et semées au printemps sur couche chaude, donnent des plantes qui fleurissent le printemps suivant. Elles ont besoin d'une bonne expôsition pendant l'été et de bons arrôsements dans l'hiver. Il leur faut la serre tempérée, ou mieux un châssis où plantées à-même dans un mélange de terre substantielle et de terre de bruyere, elles donneront des fleurs en abondance. On peut voir dans le même Auteur les figures de plusieurs autres, parmi lesquelles on distingue les *Arctotis rosea*, *maculata*, *undulata*, *spinosa*, *grandiflora*, *fastuosa*, etc., qui méritent bien la culture. La premiere a les fleurs rôses, la seconde les a blanches, marquées de jaûne à l'extrémité des fleurons, les autres les ont tout-à-fait jaûnes. La derniere est annuelle: toutes demandent la même culture.

ARENARIA. (Décandrie-Trigynie, famille des *Caryophyllées*.) J'omettrais de parler de ce genre, si les ruines et les rocailles admises dans nos Jardins, n'étaient une raison d'accueillir quelques especes et sur-tout l'ARENARIA *ou* SABLINE DE MAHON, *Arenaria Balearica*. L'HÉR. *Stirp. nov.* 15. Plante en mignature, vivace, très bâsse, traçante, formant

un gazon très touffu, charmant par le nombre infini de ses petits rameaux à feuilles oppôsées, petites, ovales, persistantes, d'un vert foncé, qu'égaie au mois de mai une multitude de fleurs aussi très petites, à six pétales d'un blanc pur. Elle se seme d'elle même : on peut le faire aussi, ou bien éclater les traces enracinées. Sa place est sur les rocailles et aux pieds des vieux murs que bientôt elle couvrira. Plusieurs especes, soit vivaces, soit annuelles, peuvent convenir à cet usage, et feront un gazon charmant. La plupart venant naturellement dans les endroits arides et dans le *sâble* (en latin *arena*) on a donné au genre les noms français SABLINE, SABLIERE, et le nom latin *Arenaria*.

ARISTÉE, *Aristea*. Genre de la Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées*, que LINNÉ avait confondu avec les *Morées*. Il en a été distrait par le docteur SOLANDER qui lui a compôsé un nom du latin *arista*, épi, à cause de la beauté des épis de la GRANDE ARISTÉE, *Aristea major*. AND. *rep*. 160. *capitata*. CURT. 605. *Moræa Africana*. LIN. *cœrulea*. THUNB. *Ixia thyrsiflora*. DE LA ROCHE. C'est une superbe plante, originaire du Cap, et cependant assez rustique pour se contenter de l'orangerie et mûrir ses graines en France. Ses feuilles, toutes radicales, sont ensiformes et longues quelquefois de deux à trois pieds. Les tiges s'élevent souvent à quatre, n'ont qu'une feuille que peut être on regardera comme une *spathe*; car immédiatement au-dessus, un petit épi latéral de fleurs se détache de la tige, laquelle se continue, et est terminée par un autre épi bien plus considérable et très long, qui est sans doute la cause de son nom *Aristée*, du latin *arista*, épi. Chacune de ces fleurs est portée par un pédicule qui soutient une corolle en roue, à six divisions, et du plus beau bleu indigo. Elles paraissent en juillet, durent assez long-temps, et font un grand effet. Cette plante, qu'on peut propager par ses semences, plus sûrement et plus promptement par ses rejetons, demande la culture des *Ixias*, et serait très bien dans leur châssis, si elle n'atteignait une si grande hauteur. Terre légere.

ARISTÉE A FLEURS BLEUES, *Aristea cyanea*. (AND. *rep*. 10.) Elle est du même pays que la précédente, mais bien plus petite; et ses fleurs, d'un bleu de Barbeau, sont solitaires et portées sur de plus longs pédicules; on les voit en juillet et août: ses graines mûrissent et servent à la propager aussi bien que ses drageons. Peut-être est-elle plus délicate que la premiere, dont elle demande la culture; il lui faut sur tout une expôsition aérée et chaude dans l'orangerie.

ARUM, Pied-de-Veau, Gouet, *Arum*. Genre de la Monœcie-Polyandrie, et qui a donné le nom à la famille des *Aroïdes*. Il est nombreux en especes, en général fort singulieres, et dont plusieurs méritent la culture. Les racines de quelques-unes servent d'aliment ; celles de quelques autres sont âcres et purgatives. Le Chou Caraïbe est l'*Arum sagittatum* de Linné. Nous ne citerons ici que trois especes ; les autres étant réservées aux Jardins Botaniques.

1. Arum Gobe-Mouche, *Arum muscivorum*. Lin. F. *Suppl.* Il vient des îles Baléares, d'où il a été apporté par M. *Ant.* Richard, ci-devant Jardinier de la Reine à Trianon. Sa racine charnue, grôsse comme un navet, et tronquée par les deux bouts qui sont un peu applatis, pousse vers la fin de l'été des feuilles pédées, c'est à dire, dont le pétiole se divise à son extrémité en deux parties bien divergentes, et portant intérieurement des folioles inégales, toutes réunies à leur bâse. Bientôt après, la tige à fleurs sort de la racine : elle est terminée, en mars, par une *spathe* ou enveloppe, grande, charnue, jaûnâtre, marbrée, lisse en dehors, plus foncée en dedans, velue au fond, semblable pour la forme à un cornet roulé sur ses bords, exhalant une odeur de charogne qui attire les mouches si puissamment qu'elles font des efforts pour pénétrer jusqu'au fond où des poils nombreux les retiennent. Du milieu de ce cornet sort un *spadice*, c'est à dire, une colonne florifere, nue à son sommet, garnie de plusieurs anneaux d'étamines nombreuses et colorées, sous lesquelles sont d'autres anneaux d'ovaires qui deviennent des baies. On multiplie cet Arum de graines venues du pays, ou par la séparation de ses racines dans le temps de son repôs, dont il faut aussi profiter pour changer sa terre, qui doit être bonne. Il lui faut encore beaucoup d'eau et de chaleur pendant sa végétation ; et la serre tempérée, ou au moins une bonne orangerie pour l'hiver. Il a fleuri pour la premiere fois en France chez M. de Saint-Germain, en mars 1785.

2. Arum Serpentaire, ou simplement Serpentaire, *Arum Dracunculus*. Lin. On le trouve dans le midi de l'Europe et même de la France : sa racine, semblable à un oignon plat, donne peu de chevelu, et pousse dès le mois de décembre une tige de douze à quinze pouces, remarquable par sa jolie marbrure qui la ferait croire couverte de la peau d'un *serpent*. Les feuilles sont pétiolées, grandes, lisses, enfin pédées comme celles du précédent. Les fleurs, qui sont longues de près d'un pied, ont aussi la même forme singuliere de cornet, et la même mauvaise odeur : elles sont d'un brun obscur, paraissent au mois de juin ou de juillet, et ne durent

N 5

que cinq ou six jours. Il leur succede des baies assez grôsses et d'un rouge vif de vermillon; elles sont mûres en novembre, et rangées comme les fruits de la pomme de Pin. On peut le cultiver soit dans un pôt où il réussit très bien, afin de pouvoir le mettre l'hiver dans l'orangerie, soit en pleine terre, où il faut le placer à l'ombre; mais alors il faut le garnir de litiere pendant les froids, et le découvrir dans les temps doux. Terre ordinaire. Un peu d'eau l'hiver; beaucoup en été: du reste même traitement que pour le précédent.

3. Arum, Gouet, *ou* Pied-de-Veau commun, *Arum maculatum.* Lin. Celui-ci est très commun en France, où il se trouve près des haies. On peut en avoir quelques pieds dans un lieu ombragé, en terre légere. Ses feuilles ressemblent à la trace d'un *pied de veau*, et de-là son nom vulgaire. Ses fleurs ne sont pas brillantes, mais elles ont la forme singuliere de celles des *Arum*; et d'ailleurs le beau rouge de ses fruits attachés de court et très serrés sur la tige, produit un assez joli effet au mois d'août et de septembre. Cette plante se multiplie à l'infini par ses caïeux, souvent si petits, qu'ils échappent à la recherche. On en rencontre très souvent les variétés à feuilles tachetées de noir ou de blanc. Les Grecs nommaient cette plante *Aron.*

ASCLEPIAS. Genre de la Pentandrie-Digynie de Linné, et de la famille des *Apocynées* de Jussieu. Il tient son nom d'Asclépias, ancien médecin Grec, qui le premier, dit-on, a mis en usage l'espece si commune au Bois de Boulogne, et surnommée *Vincetoxicum*, en français Dompte-venin.

1. Asclépias incarnat, *Asclepias incarnata.* Lin. (*H. Vind.* 107.) Très belle plante, laiteuse comme toutes celles de son genre, originaire des prés humides du Canada et de la Virginie, vivace par ses racines qui touts les ans poussent plusieurs tiges ligneuses, vertes, droites, hautes quelquefois de deux metres (six pieds), et dont les feuilles oppôsées trois ou quatre, sont lancéolées aiguës, très entieres et pétiolées. En juillet, chaque tige est couronnée par une ombelle serrée de fleurs très singulieres, petites, sentant la vanille, rouges, à cinq pétales alternes, avec cinq cornets intérieurs dont on ignore l'usage, mais dont l'effet est de retenir de très grôsses mouches. En septembre, on peut recueillir les semences qui servent à la multiplication, si l'on n'aime mieux l'éclat des pieds ou la séparation des traces en automne. Il est bon de couvrir dans les très grands froids cette plante qu'on doit placer au soleil en pleine terre un peu sâblonneuse. Elle se plaît bien en terre de bruyere, et fleurit aisément en pôts.

2. J'ai vu, terrein de la Doctrine Chrétienne, au beau Jardin de M. BICQUELIN, Md. Fleuriste, une espece qu'il croit nouvelle et qu'il appelle ASCLÉPIAS COTONNEUX, *Asclepias tomentosa.* Il m'a paru plus agréable que le précédent, et comme il se cultive absolument de même, j'ai présumé qu'il venait aussi des mêmes régions. Au surplus cette belle plante vivace par ses racines comme la précédente, pousse comme elle plusieurs tiges vertes, ligneuses, droites, peu rameuses, mais atteignant seulement environ un metre et demi de hauteur (de quatre à quatre pieds et demi). Elles sont garnies de feuilles oppôsées, à très court pétiole, faites en cœur allongé et aigu, enfin *cotonneuses* comme les bouts de branches et les rameaux. Dès la mi-juillet jusqu'en novembre, on voit ses fleurs nombreuses et dispôsées comme celles de l'Asclépias incarnat, mais inodores et d'un rôse vineux très suave.

3. ASCLÉPIAS-HERBE A LA OUATTE, SOYEUSE, *Asclepias Syriaca.* LIN. Quoique originaire de Syrie en Égypte, cette plante est assez rustique pour ne pas craindre de pâsser nos hivers en pleine terre, où il lui faut cependant une expôsition chaude. On l'avait d'abord regardée comme pouvant devenir utile par les aigrettes soyeuses de ses graines qu'on avait fait filer, et dont M. Rouviers, Marchand de Bas, qui demeurait place du Louvre en 1769, avait fait faire des étoffes de l'apparence la plus belle et la plus soyeuse, mais auxquelles on a été obligé de renoncer, parce qu'elles étaient câssantes. Cette plante est donc reléguée dans les Jardins d'agrément, où elle est incommode par ses traces. On ne doit la placer que dans les plus mauvais terreins, où elle fera un bel effet par ses tiges nombreuses, droites, hautes de cinq à six pieds, munies de feuilles oppôsées, ovales, épaisses, cotonneuses comme les tiges, très entieres. En juillet et août, l'extrémité des tiges se couronne de grôsses ombelles de fleurs rougeâtres d'une odeur assez agréable, mais qu'on ne peut respirer fort ou long-temps sans être incommodé. On la multiplie de graines semées au printemps, et qui fleurissent la troisieme année; plus facilement par ses traces, qui, en une année, occuperont un grand espace, si on ne les restreint.

4. ASCLÉPIAS DE CURAÇAO, *Asclepias Curassavica.* LIN. Il demande la serre chaude où quelquefois il fleurit pendant l'hiver : le plus ordinairement il donne ses fleurs, (faites et dispôsées comme celles du précédent, mais d'un rouge-safran), en plein air dès le mois de juin jusqu'en septembre. Il mûrit ses graines qu'on seme sur couche et qu'on repique dans des pôts qu'il faut replacer sur couche jusqu'au moment de les retirer dans la serre chaude : aimant une terre qui laisse

N 6

pâsser l'eau, il craint sur tout l'humidité pendant l'hiver. Ses tiges hautes d'environ deux pieds sont simples; leurs feuilles sont oblongues, lancéolées, molles et lisses.

5. Asclépias a feuilles de saule, *Asclepias fruticosa* Lin. Celui-ci est bisannuel, originaire des environs de Tunis, et de serre tempérée. On seme ses graines sur couche chaude et sous cloche, puis on repique le plant dans des pôts que l'on expôse au soleil après la reprise. Ses tiges, qui atteignent cinq et six pieds de hauteur, sont pourvues de feuilles oppôsées, pétiolées, roulées sur leurs bords, de la forme de celles du *Saule*. La seconde année il donne en juin des fleurs blanches et nombreuses, dispôsées en ombelles qui sortent de l'aisselle des feuilles supérieures.

6. Asclépias tubéreux, *Asclepias tuberosa*. Lin. (Herbier général de l'Amateur.) Cette plante très commune dans toute la partie d'Amérique qu'on appelle *Etats-Unis*, mérite place dans nos jardins où l'on peut la livrer à la pleine terre avec la précaution de couvrir ses racines de litiere pendant les grands froids. Celles-ci sont tubéreuses, d'où le surnom de cet Asclépias : dès le mois de mars elles poussent nombre de jets droits, velus, rameux, de la hauteur d'environ 650 millim. (deux pieds), et dont les feuilles sont alternes, lancéolées et duveteuses. De juin à septembre, on voit se succéder des ombelles assez considérables de fleurs d'un beau rouge safrané. Ses graines mûrissent si rarement dans le climat de Paris, qu'il ne faut pas compter sur ce moyen de reproduction; on éclate les rejetons au printemps. Nous la devons au voyageur *André* Michaux.

7—8. Asclépias a grandes fleurs, *Asclepias gigantea*. Lin. On le trouve aux Indes Orientales et en Égypte. Chez nous il lui faut la serre chaude pour l'hiver, et l'expôsition au plus grand soleil en été. Ses fleurs qu'on voit pendant toute cette derniere saison, sont larges d'un pouce, jaûnes-safranées, dispôsées en ombelles au bout des tiges qui ont peu de rameaux, sont hautes de cinq à six pieds, et garnies de feuilles oppôsées, grandes, ovales, allongées, velues en dessous et munies d'un pétiole. Même culture. On voit dans le commerce un *Asclepias procera*, que je crois être une variété de celui-ci.

9. Asclépias charnu, *Asclepias carnosa*. Lin. C'est une très belle plante frutescente, toujours verte, que l'on ne possede que depuis cinq à six ans, et qui vient de la Chine et des îles de la Sonde; c'est pourquoi on la traite ici comme plante de serre chaude. Ses feuilles sont oppôsées, ovales, réfléchies sur les bords, très grandes, d'environ 110 millim. (4 *pouces*),

très épaisses, *charnues*, luisantes. Ses fleurs très nombreuses et en ombelle simple et pendante, sont blanches à cœur rouge. On les voit de juin à juillet. Les Botanistes anglais en ont fait un genre nouveau sous le nom d'*HOYA*.

ASTER. (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*.) On a donné ce nom, qui en grec signifie étoile, à plus de cinquante especes de plantes dont les fleurs radiées ont la figure sous laquelle on représente les astres.

1. ASTER DES ALPES, *Aster Alpinus*. LIN. (Curt. 199.) Ses racines vivaces poussent des tiges bâsses, à feuilles spatulées. Ses fleurs toujours solitaires, à disque jaûne et rayons violets, sont grandes eu égard au petit volume de la plante qui la rend convenable aux parties humides de nos rocailles. Ailleurs il lui faut une terre substantielle, naturellement fraîche, ou arrôsée souvent. On le propage de semences venues des Alpes, ou d'éclats des racines en automne.

2. ASTER ŒIL-DE-CHRIST, *Oculus Christi* des Jardiniers; *Aster Amellus*. LIN. Il est vivace et croît spontanément en Italie et même dans le midi de la France jusqu'en Auvergne. Ses fleurs nombreuses et d'un beau bleu que releve un disque jaûne, font un assez bon effet. On les voit d'août à septembre. Cette plante qui, je crois, est l'*AMELLUS* de VIRGILE, ne s'élevant pas au-delà de 650 millim. (deux pieds), doit être placée sur le devant des massifs : elle est vivace.

3. ASTER MARITIME, *Aster Tripolium*. LIN. Celui-ci se trouve non seulement aux environs de Tripoli en Afrique, mais encore dans plusieurs parties de l'Europe près de la mer, et même en Angleterre. Il est vivace, de la hauteur du précédent. Ses fleurs de la même couleur se voient de juillet à septembre.

4. ASTER DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE, *Aster Novæ Angliæ*. LIN. On en connaît deux variétés; l'une à rameaux très courts et rassemblés; l'autre à rameaux nombreux et à fleurs en panicule. L'une et l'autre s'élevent à près de deux metres (six pieds), sont vivaces et donnent des fleurs nombreuses d'un bleu violâtre, d'août à octobre.

5. ASTER A GRANDES FLEURS, *Aster grandiflorus*. LIN. Au mérite de donner très tard (en novembre), des fleurs qui sont nombreuses, grandes et d'un beau bleu, il joint celui de répandre une odeur agréable de citron. Il forme de belles touffes de 325 millim. (un pied) de haut. C'est CATESBY qui l'a apporté en Angleterre en 1720.

6. ASTER A FEUILLES D'AMANDIER, *Aster amygdalinus*,

LAMARCK. Il vient aussi de l'Amérique septentrionale; s'éleve à 1325 millim. et plus (quatre pieds). Ses fleurs toujours blanches se voient en août et septembre.

7. ASTER A TIGE ROUGE, *Aster rubricaulis.* H. P. Peut-être s'éleve-t-il un peu plus que le précédent: comme lui il est de l'Amérique septentrionale et vivace par ses racines. Sa fleur est presque bleue à disque jaûne.

8. ASTER DE SIBÉRIE, *Aster Sibiricus.* On doit préférer la variété à feuilles plus larges et à fleurs plus nombreuses. Elles sont encore fort grandes et d'un bleu pourpré : on les voit d'août à octobre. Ces plantes vivaces aussi par leurs racines ne s'élevent guere au-delà de 650 millim. (deux pieds).

9. ASTER GRELE, *Aster miser.* LIN. Ses racines vivaces forment chaque année des touffes d'un metre (trois pieds) de haut; mais ses tiges sont greles : ses feuilles sont petites, et ses fleurs aussi, d'où ses surnoms : leurs rayons sont blancs ou bleuâtres, entourant un disque jaûne. On les voit en septembre. Il vient aussi de l'Amérique septentrionale.

10. ASTER GÉANT, ASTER POURPRE, *Aster puniceus.* Il y a plusieurs variétés de cet Aster, dont l'une a des tiges d'un vert-roux, et de 2 m. 6 décim. (huit pieds) de haut; l'autre a 2275 millim. (sept pieds) de hauteur, et ses tiges sont d'un pourpre foncé : une troisieme de trois pieds de haut a les tiges pourpres. On doit choisir dans ces variétés suivant la place qu'on leur destine. Toutes ont des feuilles qui embrassent la tige, et sont rudes au toucher. Leurs fleurs sont grandes, à rayons nombreux et d'un beau pourpre. Elles se succedent depuis le mois d'août jusqu'à celui d'octobre. Ces plantes viennent de l'Amérique septentrionale, sont de pleine terre et vivaces. On les multiplie facilement de rejetons.

11. ASTER SUPERBE, *Aster spectabilis.* Si l'on en croit au nom spécifique qui lui est donné dans l'*Hortus Kewensis*, il mérite bien d'être distingué. Ne le connaissant que par la description qui en est faite, nous nous contentons de l'indiquer. Il vient aussi de l'Amérique septentrionale. Ses fleurs sont bleues, et paraissent dans le même temps que celles du précédent. Il est vivace.

12. ASTER DE LA CHINE, REINE-MARGUERITE, *Aster Sinensis.* JUSSIEU. Cette plante annuelle est originaire de la Chine, d'où le Pere d'INCARVILLE, missionnaire, l'a envoyée pour le Jardin du Roi, à M. de JUSSIEU, vers 1730. On en voit la représentation sur touts les papiers qui viennent de cette contrée; mais comme elle y est toujours la même, c'est-à dire, toujours simple, et toujours de la même couleur,

il est à croire que les Chinois, malgré l'industrie qu'on leur prête, sur-tout pour le Jardinage, n'ont cependant pas obtenu les mêmes succès que nos Cultivateurs, dont les soins et la persévérance à semer nous ont procuré des variétés nombreuses, à fleurs simples et à disque jaûne ou à fleurs pleines dans toutes les nuances du blanc au bleu foncé, ou au pourpre. On remarque qu'il n'y en a point dont les rayons soient jaûnes. La plus belle variété est sans contredit la *Reine-Marguerite à tuïaux,* autrement dite *à peluche* ou *Reine-Marguerite-Anémone*, parce que sa fleur consiste en peluche ou tuïaux comme celle de l'Anémone. Toutes ces plantes font la décoration de nos Jardins depuis juillet jusqu'aux gelées. On en seme les graines au printemps en pleine terre mêlée de terreau, ou sur un bout de couche si l'on en veut jouir plutôt. Le plant se repique quand il est assez fort, dans les plates-bandes ou en corbeilles. Ces fleurs y font le plus agréable effet par le nombre, la grandeur, et la grande variété de couleurs de leurs fleurs.

13. Aster soyeux, *Aster argenteus.* Mich. *sericeus.* Vent. (*H. Cels.* 33.) Très jolie espece herbacée, vivace et de pleine terre; nous la devons à A. Michaux qui, en 1796, l'a rapportée de l'Amérique où elle croît sur les bords du Mississipi, etc. Sa racine fibreuse jette des tiges nombreuses divisées en une infinité de rameaux souples, tombants, garnis de feuilles alternes, sessiles, lancéolées-aiguës, entieres, couvertes d'une *soie argentée.* Chaque extrémité des rameaux et de leurs divisions donne en automne des fleurs solitaires dont les rayons sont violets et le disque jaûne. Cet Aster est recherché pour son port, la couleur de ses feuilles, le nombre et l'agrément de ses fleurs. On le multiplie facilement de boutures ou par ses rejetons nombreux, et qu'il donnera encore en plus grande abondance si on le tient en terre légere, substantielle et fraîche.

Tous les *Asters* dont je viens de parler sont, excepté la Reine-Marguerite, des plantes vivaces, qu'on multiplie en en séparant les racines en automne; opération qu'il est à propôs de faire touts les trois ans. Les arrôsemens sont inutiles, parce que ces plantes supportent facilement toutes les intempéries de l'air. Si l'on veut en jouir agréablement, il leur faut mettre un fort tuteur et les y attacher. Sans cette précaution, les grands vents ou les grôsses pluies les renverseraient, et causeraient un désordre qui serait désagréable à la vue.

ASTRAGALE, *Astragalus.* (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) Genre assez nombreux de plantes, dont les fleurs ont l'inconvénient d'être à peine distinguées au milieu du duvet épais et laineux qui recouvre l'épi serré auquel

elles sont réunies. Quelques especes peuvent cependant trouver place dans le Jardin de l'Amateur.

1. Astragale Queue-de-Renard, *Astragalus alopecuroïdes.* Lin. On le trouve sur les Alpes, en Languedoc, en Espagne, même en Sibérie. Ses racines vivaces poussent des tiges hautes de plus de deux pieds, garnies de feuilles ailées, terminées par des épis serrés de fleurs jaûnâtres qu'on voit en été. Graines ou éclats des pieds : terre ordinaire : toute expôsition, hors l'ombre. Son nom spécifique peut se traduire par *en forme de queue de renard*, des mots grecs *alōpēx*, renard, *oura*, queue, et *eidos*, forme.

2. Astragale axillaire, *Astragalus Christianus.* Lin. Quoiqu'il vienne naturellement dans la Terre-Sainte (ce qui lui a valu son nom spécifique *Christianus*, Chrétien,) il s'accommode ici de la pleine terre : du reste même traitement que pour le précédent. Il est aussi de la même hauteur. Ses racines sont vivaces. On voit en été ses fleurs jaûnâtres, assez longues, réunies en bouquets sortant des aisselles des feuilles, qui sont ailées et d'un vert cendré.

3. Astragale-Esparcette, *Astragalus Onobrychis.* Lin. Aussi vivace. Tiges faibles, presque droites, fleurs d'un beau violet, sortant d'épis courts dans les aisselles des feuilles qui sont ailées, velues et soyeuses. Même culture et même expôsition. On le trouve dans les Alpes, la Suisse, l'Autriche, la Sibérie. Celui de Sibérie est plus joli que les autres.

4. Astragale bigaré, *Astragalus varius.* Aussi vivace; originaire de Sibérie; haut de deux pieds : fleurs d'un bleu violet un peu varié de jaûne, réunies dans de longs épis axillaires, qu'on voit aussi pendant l'été. Les feuilles sont ailées et soyeuses. Mêmes culture et expôsition. *Astragalos*, mot grec, signifie vertebre et dé à jouer : quel rapport a-t-on trouvé entre ces choses et la plante pour lui donner un pareil nom ?

ASTRANCE, *Astrantia.* Les Jardiniers confondent les Astrances avec les Sanicles : il est vrai que les unes et les autres sont de la Pentandrie-Digynie et de la famille des *Ombellifères ;* mais les Botanistes en font deux genres distincts. Des cinq especes connues d'Astrances, deux méritent la culture.

1-2. Astrance a larges feuilles, Sanicle femelle des Jardiniers, *Astrantia major.* Lin. Les feuilles de cette belle plante, qui est vivace et originaire des hautes montagnes de France, sont presque toutes radicales, d'une moyenne grandeur et palmées. Les tiges hautes d'environ dix-huit pouces, sont terminées par des fleurs petites, mais nombreuses et réunies en ombelles au-dessus d'une collerette blanchâtre divisée

en plusieurs folioles, que ceux qui ne sont pas initiés dans la Botanique peuvent bien prendre pour des pétales : elles sont dispôsées en étoile, qui se dit en grec *aster;* c'est d'où a été formé le nom *Astrantia.* Elles se succedent pendant tout l'été et jusqu'en octobre. On éclate ses racines en automne, ou bien on en seme des graines au printemps. C'est une plante rustique qui s'accommode de toutes les terres et de toutes les expôsitions, hors de l'ombre. Elle a une variété à feuilles panachées en jaûne. — La PETITE ASTRANCE, *Astrantia minor*, se voit aussi dans les Jardins des Curieux. Elle est de moitié plus petite que la grande, et du reste parfaitement semblable. On la trouve dans les Alpes et dans les Pyrénées. Quelques personnes lui donnent place dans la plate-bande de terre de bruyere.

ATHANASIE, *Athanasia.* (Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Corymbiferes.*) Les Botanistes comptent au moins douze especes d'*Athanasies;* toutes d'Afrique et toutes vivaces, hors l'ATHANASIE ANNUELLE, *Athanasia annua.* LIN. C'est une petite plante bâsse, mais jolie et qui mérite les soins de l'Amateur. Pour qu'elle y réponde et forme une touffe pâssable, il faut au printemps en semer ensemble dans la place qu'on leur destine, au midi et en terre légere, une vingtaine de semences qu'on couvre de terreau fin, et qu'on entretient humides jusqu'à ce que le plant ait acquis un peu de force : lorsqu'il est robuste, il ne demande plus de soin. La tige est menue, et n'a pas beaucoup plus d'un demi-pied; elle est garnie de feuilles pinnatifides, et se subdivise en plusieurs rameaux terminés chacun en juillet par un petit corymbe de jolies fleurs jaûnes et durables, ce qui a valu à la plante le nom *Athanasia*, qui signifie en grec, Immortalité. Elle est du midi de la France.

B.

BALSAMINE, *Impatiens.* Ce genre de la Syngénésie-Monogamie, et définitivement aujourd'hui de la famille des *Géraniées*, offre sept especes toutes étrangeres, excepté notre Balsamine des bois, *Impatiens Noli tangere.* LIN., que nous accueillerions sans doute parmi nos fleurs d'ornement si nous n'avions la BALSAMINE DES JARDINS, *Impatiens Balsamina.* LIN., (JAUM. 2e. liv.) Très belle plante annuelle, apportée de l'Inde vers la fin du seizieme siecle. Depuis cette époque, elle fait la décoration de nos Jardins dès la fin de juillet jusqu'aux gelées. Semée à temps et en bonne terre mêlée de terreau, transplantée avec précaution, et bien conduite, elle formera une belle touffe. Sa tige toujours unique, grôsse, charnue, verte, haute de près de 650 millimetres (deux pieds),

se divise en plusieurs branches et rameaux garnis de feuilles nombreuses, lancéolées, dentées, d'un beau vert; de l'aisselle desquelles sortent des fleurs nombreuses aussi, assez grôsses; ou simples à six pétales inégaux, dont l'extérieur ventru en forme de capuchon et terminé par un éperon, contient les cinq autres; ou doubles et remplies d'une multiplicité de pétales; enfin colorées uniment en rouge, rôse, violet ou blanc, ou panachées de différentes nuances. Les graines qu'on doit toujours recueillir sur les individus à fleurs doubles seront semées au printemps sur couche tiede, et sous châssis si l'on est pressé de jouir, ou simplement en plein air à bonne expôsition, mais toujours en terre rendue légere par du terreau bien consommé, afin que les jeunes plantes y puissent former de bon chevelu. On les repique en même terre, lorsqu'elles sont assez fortes: enfin on les enleve en motte pour les mettre en place, toujours à bonne expôsition et au soleil; il ne s'agit plus que de les arrôser souvent.

On a nommé le genre entier *Impatiens*, parce que la capsule de toutes les especes est élastique, s'ouvre et lance avec force ses graines aussi-tôt qu'elles sont mûres, ou seulement dès qu'on la touche. Les Anciens nommaient l'espece que je viens de décrire *Balsamina*, parce qu'ils la faisaient entrer dans la compôsition d'un baûme (*balsamum*), propre à la guérison de certains maux.

BASILIC, *Ocymum*. (Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées*.) Presque toutes les plantes de ce genre étant douées d'une odeur suave et qu'on a crue digne d'un Roi, elles ont été nommées en français Basilic, de l'adjectif grec *Basilikos*, qui signifie Royal. En latin, on leur a donné le nom grec *Ocymum*, parce qu'elles croissent promptement; et ce mot vient de l'adjectif *ōkys*, prompt. Ces plantes annuelles, exotiques, et dont les fleurs s'apperçoivent à peine, n'ont mérité l'attention des Amateurs que par leur bonne odeur, ou par la forme de buissons touffus et arrondis que prennent quelques especes.

1. Basilic commun, *Ocymum Basilicum*. Lin. Connu depuis long-temps, aussi-bien que ses variétés vertes ou violettes, à grandes ou petites feuilles, etc. Originaires des Indes Orientales et de la Chine, ces plantes ont besoin de chaleur. On seme leurs graines en mars, sur couche chaude et sous cloche: lorsque le plant est assez fort, on le repique en pôts, qu'on replace sur la couche à l'ombre, * et sans cloche, si le

---

* Regle générale. Toutes les plantes repiquées nouvellement doivent être abritées du soleil jusqu'à ce qu'elles aient repris, ou au moins pendant huit à neuf jours. Il serait heureux de pouvoir faire cette opération par un temps couvert ou pluvieux.

temps est doux. Lorsqu'il est repris, on l'expôse au grand soleil, et on l'arrôse copieusement; c'est le moyen que ces plantes, qui prennent naturellement la forme ronde, deviennent bien touffues. Cette espece ne s'éleve guere au-dessus d'un pied : ses rameaux sont quadrangulaires, oppôsés en croix; les feuilles sont lisses ou crispées, plus ou moins larges, ovales-lancéolées. Les fleurs qui paraissent en juillet, sont blanches ou purpurines, dispôsées autour du rameau en grappe terminale et droite. Aussi-tôt que la fleur est pâssée, la plante commence à dépérir; mais on lui continue les mêmes soins, si l'on veut en recueillir la graine.

2. Petit Basilic, *Ocymum minimum*. Lin. Originaire de Ceylan, il est plus petit dans toutes ses dimensions. Ses feuilles ovales sont pointues ou obtuses, vertes ou violettes, suivant la variété. Les fleurs petites et blanches, sont aussi verticillées. Même traitement.

3. Basilic de Ceylan, *Ocymum gratissimum*. Lin. Le grand mérite de celui ci est dans l'odeur suave qu'il répand.

4. Basilic a grandes fleurs, *Ocymum grandiflorum*. L'Hér. Cet arbuste se fait remarquer par ses fleurs, rares, il est vrai, mais grandes comparativement à celles des autres Basilics, et blanches : elles sont en grappes terminales : les feuilles sont ovales. Son odeur n'est pas très agréable : il vient d'Afrique et demande plus de chaleur que les autres.

BELLE-DE-NUIT, Nyctage, *Mirabilis*. Lin. *Nyctago*. Juss. Genre peu nombreux de la Pentandrie Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Nyctaginées*. C'est dans les especes de ce genre qu'on a d'abord remarqué le phénomene de fleurs qui ne s'ouvrent que pendant l'absence du soleil; cette singularité, indiquée par touts les noms du genre, est exprimée positivement par les mots Belle-de-Nuit et *Nyctago*, ce dernier compôsé des mots grecs *nyctos*, génitif de *nyx*, nuit, et *agein*, délecter, attirer. Deux especes seulement sont cultivées par les Fleuristes.

1. Belle-de-Nuit ordinaire, Faux-Jalap, Admirable *ou* Merveille du Pérou, *Mirabilis Jalappa*. Lin. Cette belle plante, que nous traitons comme annuelle, est vivace dans les Indes-Occidentales, où elle croît naturellement, et au Pérou, d'où elle nous a été apportée. Pendant l'été et l'automne, elle pare nos Jardins par ses belles touffes, larges, d'un beau vert, d'où ressortent avec éclat des fleurs assez grandes, pédiculées, nombreuses, en entonnoir, bien ouvertes dès que le soleil cesse de briller; rouges ou jaûnes, ou d'un blanc tantôt pur et tantôt panaché soit de rouge, soit de jaûne. Ses feuilles

nombreuses, en cœur, pointues, glabres et molles, sont opposées sur ses rameaux nombreux, partant touts d'une tige assez grôsse, unique et très bâsse. Sa racine est grôsse, noire au dehors, blanche en dedans; de la forme d'une grôsse Rave. Souvent elle se seme d'elle-même par ses graines qui tombent lorsqu'elles sont mûres : mais lorsqu'on lui destine une place, soit dans les parterres, soit dans les massifs des Jardins paysages, il faut la faire lever dans des pôts sur couche, en avril, et la repiquer en place quand elle est assez forte.

2 — 3. Belle-de-Nuit a fleurs longues, *Mirabilis longiflora*. Lin. Celle-ci, originaire du Mexique, est une moins belle plante à cause de ses rameaux diffus, très longs, câssants, couchés à terre et moins garnis de feuilles, qui sont en cœur, entieres, pointues, molles, enduites d'une glu odorante. Les fleurs paraissent dans l'été, et sont blanches, à tube très étroit, long de près de six pouces et gluant; le limbe est rôsé : elles sentent la fleur d'orange, sont rassemblées et terminales. Ces deux plantes sont vivaces; mais comme elles mûrissent leurs graines dans l'année, on les seme toutes deux touts les ans sans se donner le soin de conserver leurs racines; ce qu'on pourrait cependant faire, soit en les couvrant de litiere seche, soit en les relevant pour les serrer l'hiver en orangerie où elles craindront l'humidité, soit enfin en les ôtant de terre pour les garder dans un endroit sec et dans du sâble, à l'abri de la moindre gelée, et les replanter au mois d'avril : c'est le moyen de conserver les variétés qui ont plu. — Nous devons à M. *Amédée* Le Pelletier, Amateur très instruit, une espece de Belle-de-Nuit *hybride*, résultat du mélange des poussieres fécondantes de la Belle-de-Nuit ordinaire et de celle à longues fleurs. Les sujets provenus de ce mélange ont des ressemblances avec les especes meres : leurs fleurs toutes plus longues que celles de la Belle-de-Nuit ordinaire, mais aussi moins longues que celles de l'autre espece, sont rouges, blanches, ou panachées : les unes ont une odeur agréable de fleurs d'orange, les autres sont absolument inodores. Cette nouvelle espece se reproduit de graines et peut se conserver comme les autres.

BENOITE, *Geum*. (Icosandrie-Polygynie, famille des *Rôsacées*.) Ce genre offre peu de plantes pour l'ornement. Les Amateurs font cependant quelque cas des especes suivantes :

1. Benoîte des ruisseaux, *Geum rivale*. Lin. On la trouve en France. Sa racine vivace pousse des feuilles ailées, dont la foliole du bout est plus grande; et des tiges droites, penchées seulement à leur sommet, d'où pendent, en juin,

des fleurs rôsâtres, à cinq pétales. Elle veut une terre humide et une situation à demi-ombragée. Graines semées aussitôt leur maturité, ou éclats en automne.

2 et 3. BENOÎTE PENCHÉE, *Geum nutans*. JUSS.; et BENOÎTE DE MONTAGNE, *Geum montanum*. LIN. Toutes deux sont vivaces, et ont des feuilles ailées : la seconde en a beaucoup. Leurs fleurs sont d'un jaûne assez éclatant, et plus grandes que celles de la précédente. Levant et terre fraîche. Le nom de BENOÎTE, c'est-à-dire *Bénite*, a été donné à la Benoîte commune, à cause des grandes vertus qu'on lui attribue : l'adjectif *geĩos* en grec signifie terrestre.

BERMUDIENE, *Sisyrynchium*. Ce dernier mot signifie en grec *musle velu*. LINNÉ en a fait le nom d'un genre qui est de la Gynandrie-Triandrie, famille des *Iridées*, et composé d'especes toutes exotiques et vivaces.

1—2. BERMUDIENE A PETITES FLEURS, *Sisyrynchium Bermudiana*. LIN. Les racines de cette jolie plante sont fibreuses et poussent des touffes de feuilles semblables à celles de l'Iris, mais beaucoup plus petites et formant pour ainsi dire gazon. Les tiges qui en sortent ne s'élevent guere au dessus de six à sept pouces, et sont terminées en mai par des fleurs bleues. Cette plante, originaire de Virginie et du Canada, s'emploie à faire de jolies bordures qu'on place à moyen soleil, et qu'on arrôse souvent. Peut-être est-il prudent d'en avoir en pôts qu'on puisse rentrer pendant les gelées. Une autre représentée par Redouté, Lil. 149, la vraie Bermudiene, puisqu'elle vient des Bermudes, *Sisyrynchium Bermudiana major*, H. P. se distingue par de plus grandes dimensions; ses fleurs bleues aussi, s'ouvrent en étoiles. L'une et l'autre se multiplient de graines ou par l'éclat des pieds; mais la derniere demande absolument l'orangerie.

3—4. BERMUDIENE STRIÉE *ou* à réseau. *Sisyrynchium striatum*. SMITH. *Moræa sertata*. (JACQ *H. Sch.* 11. RED. Lil. 66.) Elle est du Mexique. Ses racines épaisses et fibreuses poussent des faisceaux de feuilles semblables à celles de l'*Iris*, dispôsées en éventail. De chaque faisceau sort une tige plus haute, droite, cylindrique, garnie de feuilles et terminée en été par un épi branchu muni de spathes donnant issue en mai et juin à une douzaine de fleurs légérement odorantes, à six pétales bien ouverts, ovales, d'un blanc sale, marqués à la bâse de veines jaûnâtres. Orangerie : éclat des racines. Enfin l'on voit encore dans les jardins d'Amateurs la BERMUDIENE ROULÉE, envoyée du Cap, en 1800, par M. Nocca, sous le nom de *Sisyrynchium convolutum*. (Vél.

du Mus. RED. Lil. 47.) Elle a le port de famille, mais elle est petite, et ses fleurs, en proportion plus grandes, sont d'un jaûne jonquille. Ces deux plantes iront très bien dans le châssis des *Ixias*.

BÉTOINE, *Betonica*. LIN. Genre de la Didynamie-Gymnospermie, et de la famille des *Labiées*. Il offre peu d'especes pour l'ornement; cependant un Amateur qui cherche à multiplier ses jouissances, se procurera,

1. LA BÉTOINE VELUE, *Betonica hirsuta*. LIN. Elle croît naturellement sur les Alpes et les hautes montagnes. Ses racines vivaces produisent des tiges carrées, velues, hautes de plus d'un pied, garnies de feuilles aussi velues, en cœur allongé, d'un vert foncé; et terminées en juillet par un épi de fleurs d'un rouge assez vif. Elle ne demande que la pleine terre un peu fraîche, et plus d'ombre que de soleil. On la multiplie de ses graines semées en plate-bande, ou par l'éclat des racines fait en automne.

2. BÉTOINE DU LEVANT, *Betonica Orientalis*. LIN. Nous devons la connaissance de cette plante vivace à TOURNEFORT, qui en a apporté les graines du Levant. Elle ressemble à la précédente par son port, par ses tiges quadrangulaires et velues, et par le bel épi terminal de ses fleurs: celles-ci m'ont paru d'un pourpre plus clair, et les feuilles sont plus grandes. La plante livrée à la pleine terre périrait dans un hiver trop rude, il faut donc ou la couvrir de litiere seche pendant la gelée, ou mieux, la serrer en orangerie.

3. BÉTOINE A GRANDES FLEURS, *Betonica grandiflora*. H. P. Cette belle plante vivace et originaire de Sibérie est plus grande que les autres de son genre. Elle a des racines fibreuses; des tiges carrées et velues, à feuilles petites, oppôsées, presque sessiles, de même forme que les radicales qui sont nombreuses, à très long pétiole, grandes, velues, en cœur allongé et obtus, enfin crénelées régulierement. Les fleurs sont rôses, très grandes, longues de près de deux pouces, dispôsées en verticilles. On la multiplie de graines semées en mars, ou de pieds éclatés en automne.

BLETE, *Blitum*. Genre de la Monandrie-Digynie, et de la famille des *Chénopodées*. Il ne renferme que les deux especes suivantes. BLETE A TÊTE *et* BLETE EFFILÉE, ou Epinard-Fraise des Jardiniers. *Blitum capitatum* et *B. virgatum*. LIN. Ce sont deux plantes annuelles dont la singularité est d'avoir des fruits faits et colorés exactement comme des Fraises. On en seme la graine au printemps, dans une terre légere et en place, car ces plantes n'aiment point à être

transplantées. Elles ne demandent du reste aucun soin, et quand une fois il y en a eu dans un Jardin, on est presque sûr qu'il continuera d'y en avoir tous les ans. Leurs feuilles sont dentées ; celles de la BLETE EFFILÉE sont plus petites et souvent rouges comme le sont aussi ses rameaux, qui encore sont plus longs que ceux de la Blete à-tête. La fadeur du fruit de ces deux plantes semble être indiquée par leur nom, car en grec *bliton* signifie une herbe insipide. Elles croissent naturellement dans beaucoup de contrées de l'Europe.

BOLTONIA. (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, JUSSIEU ; *Radiées*, JARD. DES PLANTES.) Genre distrait des *Matricaires* par l'HÉRITIER, et dédié par lui à *James* BOLTON, Botaniste Anglo-Américain. Jusqu'à présent il n'est composé que de deux plantes dont une peut servir à l'ornement des très grands Jardins. C'est le BOLTONIA A FLEURS D'ASTER, *Boltonia asteroïdes.* L'HÉRIT. Ses feuilles radicales font des touffes bâsses, d'où s'élevent des tiges nues, fermes, grêles, parce qu'elles ont quelquefois huit pieds de haut, divisées en panicules étalées de fleurs nombreuses, blanches, semblables pour la forme et le volume à celles de la petite Marguerite des champs. On les voit en septembre et octobre. La plante est très rustique, vient de l'Amérique, où elle croît dans les étangs de la Virginie, et se propage principalement par l'éclat des racines.

BOURACHE, *Borago.* Genre qui a donné le nom à la famille des *Borraginées :* il est de la Pentandrie-Monogynie, et renferme plusieurs especes dont la plus connue et celle qui mérite le mieux d'être cultivée, est la BOURACHE COMMUNE, *Borago officinalis*, LIN., plante indigene et annuelle, remarquable par la rudesse que lui donnent les poils roides dont elle est couverte, et encore par le bleu charmant de ses fleurs en roue à cinq divisions très ouvertes : quelquefois ce bleu tire sur le rougeâtre. Dès qu'une fois on a introduit cette plante dans un jardin, elle s'y propage d'elle même par ses graines qui tombent ; autrement on pourrait y en semer au printemps. Depuis long-temps elle est d'usage en médecine ; l'on prétend même que son nom latin est corrompu des mots *Cor-ago*, qui signifient j'excite le cœur, je ranime. Ses fleurs servent, avec celles des Capucines, à parer les salades. — 2. Une autre espece cultivée nouvellement au Jardin des Plantes, plus bâsse et peut-être plus convenable à nos parterres, encore qu'elle ait moins de fleurs, est la Bourache à fleurs écartées, *Borago laxiflora.* Même culture.

BRAGALOU, *Aphyllantes*, c'est-à-dire fleur sans feuilles, de l'*a* privatif des Grecs et de leurs mots *phyllon*, feuille, et *anthos*, fleur. Nom donné à un genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Joncacées*, parce que la plante unique qui le constitue, le BRAGALOU DE MONTPELLIER, *Aphyllantes Monspeliensis*, LIN., ne pousse point de feuilles, mais seulement un assez grand nombre de tiges semblables à celles du Jonc, beaucoup plus bâsses, et qui pendant l'été donnent chacune successivement plusieurs fleurs bleuâtres. Cette jolie plante d'Amateur est vivace et naturelle au midi de la France. Elle aime une terre franche sâbleuse : il est bon de la tenir en pôt pour la serrer en orangerie : ou bien on la couvre de litiere pendant les grands froids.

BROUALLE, *Browallia.* (Didynamie - Angiospermie, famille des *Personnées.*) Ce genre institué par LINNÉ, ne fut d'abord composé que d'une seule plante appellée *Browallia Americana*, en l'honneur de l'évêque suédois BROWALL, qui étant l'ami du Botaniste, avait pris la plume pour défendre son systême contre SIEGESBECK : mais cette amitié n'ayant pas duré, et deux autres Browalles ayant été découvertes, LINNÉ leur donna des noms spécifiques pour exprimer les variations de ses liaisons avec l'Evêque d'Abo.

1. BROUALLE ÉLEVÉE, *Browallia elata.* Fort jolie plante annuelle, originaire de Panama, envoyée en 1735 par MILLER, à MILLER, qui d'abord l'appella *Daba*. On la regarda comme une variété de la suivante : cependant elle est beaucoup plus grande, et sa tige du double plus haute et presque frutescente, pousse d'en bâs des branches qui deviennent aussi longues. Les feuilles sont lancéolées, moins larges, mais plus aiguës; enfin les fleurs quelquefois solitaires, d'autres fois trois, cinq et même plus ensemble, sont d'un beau bleu lilas à tube long et jaûne-doré. On les voit en septembre.

2. BROUALLE A TIGE TOMBANTE, *Browallia demissa.* Elle est aussi annuelle et vient du Pérou. Les tiges d'au plus 325 millim. (un pied), et tombantes, sont garnies de feuilles pétiolées, alternes, entieres, ovales aiguës. En septembre elles donnent des fleurs axillaires ou terminales, mais solitaires, presque labiées comme celles de la précédente, et composées d'un tube cylindrique évâsé en un limbe irrégulier, d'une seule piece quoiqu'il ait l'air d'en avoir cinq. Enfin ces fleurs sont d'un violet pâle relevé d'une tache jaûne à la bâse de la division apparente d'en haut. Quant à la troisieme, *Browallia alienata*, je ne l'ai jamais eue ni vue; il semble même que sa définition ait été faite sur une figure de MILLER,

MILLER, que lui-même a négligé de faire reparaître dans les éditions postérieures de son dictionnaire. Ces plantes se sement sur couche et sous cloche : le plant devenu assez fort se repique, soit en pôt, soit en pleine terre à bonne expôsition méridienne : on l'arrôse au besoin. Les Brouailles demandent une bonne terre substantielle et légere, et ne mûrissent bien leurs graines qu'autant qu'on les rentrera dans l'orangerie.

BRUNELLE, *Prunella.* LIN. (Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées.*) Les Allemands ayant employé la Brunelle commune contre l'esquinancie qu'ils appellent *die braune*, on a donné d'abord à cette plante, puis ensuite au genre entier, le nom de *Brunella*, que LINNÉ à changé, on ne sait pour quelle raison, en celui de *Prunella.* Les trois especes suivantes m'ont paru mériter place dans les jardins.

1. BRUNELLE A FEUILLES D'HYSSOPE, *Prunella hyssopifolia.* LIN. Elle fait de larges touffes par le grand nombre de ses tiges, carrées comme celles des LABIÉES; hautes d'environ 325 millim. (un pied); garnies de feuilles étroites, pointues, semblables à celles de l'*Hyssope;* enfin terminées de la mi-juin à la mi-septembre, par des épis bien fournis de fleurs d'un violet bleuâtre. Cette plante, naturelle au midi de la France, doit par précaution être rentrée ou couverte pendant les très grands froids : on la seme en bonne terre au printemps et sur un bout de couche, puis le plant repiqué et repris doit être mis en bonne expôsition. Comme elle est vivace, on peut encore la propager par l'éclat des racines qui se fait en automne ou au printemps.

2. BRUNELLE A GRANDES FLEURS, *Prunella grandiflora.* JACQ. C'est une belle plante vivace, qui croît spontanément en France, même aux environs de Paris, sur les collines seches et découvertes, et aux rives des bois. Sa tige carrée, et garnie de feuilles quelquefois remarquables par quatre incisions oppôsées, brille en juillet par un épi terminal de fleurs fort grandes, renflées et ordinairement bleues; des variétés plus rares les ont pourpres, rôses ou même blanches, mais toujours d'assez belle apparence. Elle n'est point délicate et se propage aisément, soit de graines semées en mars, soit de l'éclat des racines fait en automne.

3. BRUNELLE ODORANTE, *Prunella Lusitanica.* LIN. Celle-ci, annuelle et originaire du Portugal, doit se semer chaque année au printemps, et sur un bout de couche couvert d'un châssis : elle demande une bonne terre et une bonne expôsition. Cette plante que LINNÉ a séparée des

Brunelles pour en faire le genre *Cleonia*, est bâsse : ses tiges s'élevent au plus à 190 millim. (sept pouces) ; elles sont velues, garnies de feuilles atténuées en pétiole, longuettes obtuses, dentées, et si profondément pour les supérieures qu'elles sont pinnatifides. Aux mois de juin et juillet, elle donne ses fleurs dispôsées en épis terminaux, grandes, violettes, parsemées de points blancs, odorantes.

BRYONE *ou* COULEUVRÉE, *Bryonia*. Monœcie-Syngénésie, famille des *Cucurbitacées*. Il est inutile de citer l'espece si commune chez nous, qui embarrasse nos haies, et qu'on appelle vulgairement *Navet-du-Diable*, ou *Vigne blanche*. A peine même si la BRYONE D'ABYSSINIE, *Bryonia Abyssinica*, LIN., mérite la culture. Sa racine ressemble à un Navet, et pousse chaque année des tiges velues, menues, longues de plus de deux metres (six pieds), et qui se tordent autour de toutes les plantes environnantes : elles portent dans le bâs des feuilles grandes, cordiformes, dentées, dans le haut d'autres feuilles palmées, toutes molles et glâbres. Aux fleurs qui sont petites et jaûnâtres, succedent des fruits rouges, le seul mérite de cette plante qu'il faut tenir au soleil pendant l'été et serrer l'hiver en très bonne orangerie seche, car l'humidité la ferait périr, quoique pendant l'été elle demande de fréquents arrôsements. On la propage de graines ou par la séparation des tubercules. Le nom *Bryonia* est grec, et vient du verbe *bryein*, pousser, parce que les plantes de ce genre croissent rapidement.

BUGLOSSE, *Anchusa*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Boraginées*, et dont les noms français et latin, touts deux tirés du grec, expriment la forme et la rudesse extrême des feuilles : le premier, compôsé des mots *bous*, bœuf, et *glōssa*, langue ; le second, d'*anchousa*, féminin d'*anchōn*, participe du verbe *anchō*, j'étrangle. Je ne vois que deux especes pour l'agrément.

1. BUGLOSSE OFFICINALE *ou* COMMUNE, *Anchusa officinalis*. LIN. (JAUM. 12e. liv.) La tige rameuse de cette plante vivace, rustique et commune dans nos champs, parvient à la hauteur d'environ un metre (trois pieds) : elle est rude au toucher comme les feuilles, qui sont alternes, lancéolées, pointues et d'un vert blanchâtre. En juin, les rameaux sont terminés par des épis, unilatéraux et roulés, de fleurs quelquefois blanches, le plus souvent d'un bleu inclinant à rougir. Elles sont tubulées à cinq lobes ouverts, et durent long-temps. La Buglosse en fleurs est d'un effet assez agréable. Elle se seme d'elle-même. On peut aussi la multiplier de pieds éclatés. Toutes terres et expôsitions.

2. Buglosse de Virginie, *Anchusa Virginica.* Lin Les sauvages de l'Amérique septentrionale se peignent le corps en rouge avec la racine de cette plante vivace, que nous cultivons dans la plate-bande de terre de bruyere, où chaque année elle produit ses beaux épis de fleurs jaûnes. Moins haute que notre Buglosse, mais aussi rude au toucher, elle pousse des feuilles longues et ovales. On la multiplie de ses graines que j'ai vues mûrir, ou si l'on aime mieux par la séparation des racines qui se fait en automne.

BUGRANDE *ou* Bugrane, Arrête-Bœuf, *Ononis.* Genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, dont le nom latin, dérivé du mot grec *onos*, âne, peut se rendre par *Herbe-à-l'Ane*, soit que cet animal recherche ces plantes, soit que leurs racines traçantes, ligneuses et tenaces arrêtent la charrue à laquelle il est attelé. On en connaît beaucoup d'especes : annuelles ou vivaces, herbacées ou ligneuses. Je ne dois parler ici que des herbacées, les autres auront leur place dans la Section des arbustes et arbres.

1. Bugrane a stipules blanches, *Ononis mitissima.* Lin. Comme elle est annuelle et vient du midi de l'Europe, il faut la semer touts les ans au printemps, et sur couche. Le plant se repique en pôt, ou en pleine terre au soleil, si l'on n'a plus à craindre de gelées. Ses tiges hautes de 325 millim. (un pied), dont les feuilles sont ailées à trois folioles ovales et petites, ne tardent pas à donner en juin leurs épis serrés de fleurs purpurines, qui semblent panachées à cause de leurs stipules blanches. Quoique cette plante vienne et fructifie bien, je l'ai perdue pour avoir négligé d'en cueillir la graine.

2. Bugrane très élevée, *Ononis altissima.* Lin. Espece vivace, rustique, parvenant à la hauteur d'environ trois pieds, agréable à la vue par la forme pyramidale que lui donne la dispôsition de ses rameaux, garnis de feuilles semblables à celles du Mélilot, mais plus grandes : ils sont terminés au mois de juillet par des épis de fleurs purpurines. On la multiplie de graines qu'on seme au printemps, ou de pieds éclatés en automne : il lui faut une bonne terre ordinaire et l'expôsition en plein air. Cette Bugrane, qui se trouve en Silésie et dans plusieurs endroits de l'Allemagne, peut plaire à un Amateur.

3. Bugrane Queue-de-Renard, *Ononis alopecuroïdes.* Lin. Elle est annuelle et croît naturellement en Portugal, en Espagne et en Sicile. Ses feuilles sont ovales et simples, mais plus grandes que ne le sont les folioles des autres especes. Ses fleurs aussi purpurines et en épis terminaux et longs d'environ trois pouces, se montrent en juillet et produisent un bon effet,

Semer la graine sur couche ; repiquer le plant en pleine terre, mais au plus grand soleil. Arrôsement ordinaire.

4. Bugrane a feuilles rondes, *Ononis rotundifolia*. Lin. Depuis quelques temps, on voit dans les Jardins cette plante apportée des Alpes de Suisse. On l'a accueillie avec d'autant plus de raison que, rustique et facile à cultiver et à multiplier, elle devient un véritable ornement dans les mois de mai, juin et juillet, par l'abondance de ses fleurs qui sont dispôsées ordinairement trois par trois, et toujours d'un rouge-carmin assez vif que fait ressortir encore le vert foncé de ses feuilles ailées à trois folioles rondes et dentées en scie. Ses légumes, en sâbre, velus, et à calyce persistant, renferment plusieurs semences roussâtres : mûres à la mi-juillet, et qui servent à la propager, aussi-bien que l'éclat des pieds qu'on peut faire en automne.

BUPHTHALME, Œil-de-Bœuf, *Buphthalmum*. Les noms français et latin de ce genre qui est de la Syngénésie-Polygamie superflue, et de la famille des *Corymbiferes*, signifient touts la même chose, et sont compôsés des mots grecs, *bous*, bœuf, et *ophthalmos*, œil. De onze especes connues, deux seulement sont cultivées.

1. Buphthalme a grandes fleurs, *Buphthalmum grandiflorum*. Lin. Originaire de nos provinces méridionales, cet *Œil-de-Bœuf* a obtenu place dans nos Jardins par ses belles touffes et son grand nombre de tiges chargées de feuilles en fer de lance, agréablement dentées, et terminées par de grandes fleurs radiées, solitaires, d'un beau jaûne. Cette espece (aussi-bien que la suivante) aime une bonne terre substantielle et une bonne expôsition. Elles sont vivaces et rustiques, et se propagent par la séparation de leurs pieds en automne. Leurs fleurs paraissent depuis juin jusqu'en septembre.

2. Buphthalme a feuilles en cœur, *Buphthalmum cordifolium*. Wild. (Herbier général de l'Amateur, n°. 23). Acquisition nouvelle et très intéressante pour les grands emplacements qu'elle ornera de juin à octobre, par le nombre très grand et successif de ses fleurs entierement d'un beau jaûne, larges de 110 à 140 millim. (quatre à cinq pouces), à rayons nombreux, longs et effilés. Elles sont dispôsées en cymes et dônnent abondance de graines qui se répandent autour de la plante et levent mieux d'elles-mêmes que lorsqu'on prend bien des précautions pour les semer au printemps. On la multiplie en transportant ou le jeune plant ou l'éclat des vieux pieds partout où l'on veut, car ce Buphthalme n'est difficile ni sur la situation, ni sur la qualité du sol, encore qu'une bonne expôsition et une

bonne terre doivent le faire mieux réussir. Ses racines rustiques, vivaces et étalées, poussent une large touffe de feuilles en cœur, dentées en scie, longues de plus de 325 millim. (un pied), et soutenues par un pétiole de même longueur et canaliculé. D'entre ces feuilles s'élevent chaque année des tiges nombreuses, simples, hautes de 1,300 millim. (quatre pieds), garnies dans le bâs de feuilles conformes aux radicales, de même dimension et à pétiole amplexicaule : les feuilles supérieures sont plus petites, ovales et sessiles. J'ai fait figurer dans l'*Herbier général de l'Amateur*, n°. 23, cette plante trouvée en Cappadoce par TOURNEFORT, qui en a rapporté des échantillons pour son Herbier. Dèpuis on l'a découverte dans le Bannat et en Hongrie. M. BICQUELIN l'a introduite dans nos Jardins depuis environ trois ans.

3. BUPHTHALME A FEUILLES DE SAULE, *Buphthalmum salicifolium.* LIN. (*Fl. Aust.* 370.) Les feuilles de celui-ci ressemblent à celles du Saule. Ses tiges sont velues et terminées par plusieurs rameaux, au bout desquels sont des fleurs dont le disque et les rayons sont jaûnes, mais plus petits que dans le précédent. Il se trouve aussi dans le midi de la France.

BUTOME, *Butomus.* Ennéandrie-Hexagynie, famille des *Alismoïdes* de Ventenat.) Genre composé d'une seule plante, le BUTOME OMBELLÉ, vulgairement dit JONC-FLEURI, *Butomus umbellatus*, LIN. (*Fl. Dan.* 604.) Il croît dans nos marais, et serait un véritable ornement des Jardins près des eaux où il vient très bien. Sa racine vivace porte des feuilles droites et graminées, du milieu desquelles sortent des tiges droites aussi, nues, cylindriques, hautes de près de trois pieds, et couronnées en juillet par une *ombelle* d'une vingtaine de fleurs assez grandes, rougeâtres, ayant de l'effet. J'en connais une variété à feuilles panachées. *Boutomos* était chez les Grecs le nom d'une plante recherchée par les bœufs, de *bous*, bœuf, et *temno*, je coupe.

C.

CACALIE, *Cacalia.* Genre assez nombreux de la Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Corymbiferes.* Beaucoup d'especes ressemblent à des *Ficoïdes* par la forme bizarre, l'épaisseur et la couleur glauque de leurs tiges et de leurs feuilles, et demandent place dans la collection d'un Amateur, qui au moins ne peut se pâsser des especes que je vais citer. DECANDOLLE et REDOUTÉ nous ont donné les descriptions et les figures de presque toutes, au rang de leurs plantes grâsses. Dioscoride nous apprend que le nom *Cacalia* vient du verbe grec *kaiō*, je brûle, je desseche.

1. Cacalie odorante ou a feuilles sagittées, *Cacalia suaveolens.* Lin. Plante herbacée, vivace, originaire de Virginie. Elle pousse du milieu quelques feuilles semblables à celles d'un Tussilage, des tiges nombreuses et hautes, terminées en juillet par des corymbes de fleurs blanches, dont le plus grand mérite est la bonne odeur qu'elles répandent. Pleine terre. Semences au printemps, et séparation des pieds en automne.

2-3. Cacalie a feuilles de Laitron, *Cacalia sonchifolia.* Lin. (Vél. du Mus.) *coccinea.* Curt. 564. On traite ici comme annuelle cette jolie plante dont on peut jouir très aisément, quoiqu'elle soit originaire des Indes-Orientales. Il suffit de la semer en pôts sur couche chaude et sous châssis, en mars et avril; et de la repiquer en place à expôsition méridienne sur la fin de mai ou en juin; et en juillet elle vous donnera abondamment et pendant long-temps ses fleurs, jolies, nombreuses, d'un beau rouge safrané, et dispôsées trois ensemble. Si l'été est chaud, les graines mûriront bien en pleine terre. — Une autre espece, dont les tiges glauques, quadrangulaires et ornées de feuilles sessiles, auriculées, lancéolées et dentées en scie, s'élevent à près de deux pieds, et se terminent en septembre par des fleurs jaûnes, petites et inodores, intéresse les Amateurs d'odeurs, parce que ses feuilles froissées sentent l'Anis. C'est le *Cacalia odorata*, plante vivace, originaire de la nouvelle Hollande, et qu'il faut mettre en bonne orangerie l'hiver. On le seme au printemps sur couche.

CACTIER *ou* Cierge, *Cactus.* Genre assez nombreux de l'Icosandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Cactoïdes.* Ce sont des plantes dont la forme est si singuliere, qu'on pourrait presque douter si elles en sont. Presque toutes étant de l'Amérique équatoriale, demandent beaucoup de soleil pour l'été, et la serre chaude pour l'hiver : la hauteur et le volume de quelques-unes ne permettent pas de les en sortir.

1. Cactier-Mélocacte, Melon-Chardon, Melon-épineux, *Cactus Melocactus.* Lin. Lamarck. (Red. Pl. gr. 114.) Au premier aspect, on ne saurait le prendre pour une plante. Qu'on s'imagine une assez grôsse masse verte un peu ovale, ayant près d'un pied de haut, garnie tout autour d'une vingtaine de côtes régulieres, égales, obliques, hérissées de faisceaux d'épines très piquantes. Cette masse est surmontée d'une épaisseur de duvet entremêlé d'épines, cotoneux, blanc, très serré, d'où sortent de très petites fleurs d'un beau rouge, auxquelles succedent des baies de même couleur, mangeables et contenant une pulpe blanchâtre où se trouvent des semences

nombreuses, petites et noires, qu'on peut semer pour propager cette plante singuliere, si l'on n'aime mieux, en faisant le sacrifice de la tête cylindrique et cotoneuse qui sort de la masse verte et *méloniforme*, donner à celle-ci les moyens de pousser quelques jets dont on peut faire des boutures. Il faut à ce Cactier, connu en Europe depuis 1601, une terre ordinaire, peu d'arrôsement, et surtout la température de la serre chaude. Sa forme singuliere, étonnante même pour ceux qui n'ont pas vu ce Cactier, suffit pour lui obtenir place parmi les plantes rares et curieuses.

2-3. On connaît encore le CACTIER COURONNÉ, *Cactus coronatus*, LAMARCK, assez semblable au précédent, et le CACTIER MAMELONNÉ, *Cactus mamillaris*. LIN. (RED. Pl. gr. 113.) Ce dernier, aussi originaire de l'Amérique équatoriale, n'est pas moins singulier que les autres. Il consiste en une masse arrondie, environnée de toutes parts de mamelons ou tubercules oblongs, serrés, de couleur verte, terminés chacun par un faisceau d'épines. Les fleurs qui sont jaûnes naissént d'entre ces mamelons : il leur succede une baie mangeable et d'un rouge vif, contenant des semences qui noircissent en mûrissant. On peut les semer; ou bien on coupe quelques mamelons qu'on laisse sécher et qu'on plante; bientôt ils feront autant d'individus. Ce Cactier répand, lorsqu'on le blesse, une grande quantité de liqueur laiteuse et insipide. Il a besoin de la serre chaude en tout temps.

4. CACTIER ÉPINEUX *ou* CIERGE-DU-PÉROU, *Cactus Peruvianus*. LIN. (RED. Pl. gr. 58.) Il faut de la place à celui-ci, qui s'éleve à plus de 10 metres (30 pieds) de haut, et dont la tête est assez rameuse, si l'on peut appeller rameaux des jets longs, épais, anguleux, verts, charnus et sans feuilles, mais garnis de faisceaux d'épines placés symmétriquement et à égale distance. La tige, ou le jet principal et duquel sortent les autres, a une apparence ligneuse et coriace dans la partie qui avoisine la terre. Ses fleurs consistent dans un calyce long d'environ six pouces, charnu, garni d'écailles, contenant une trentaine de pétales blancs, pourprés au sommet, au milieu desquelles se trouve un grand nombre d'étamines. Ordinairement ces fleurs s'épanouissent vers le soir : elles ont plus de six pouces de diametre, et elles répandent une odeur suave; mais cet éclat et ce parfum ne durent guere; à six ou huit heures du matin, la fleur est fanée. Ce Cactier, cultivé au Jardin des Plantes, se multiplie au moyen d'un de ses jets ou rameaux qu'on sépare, et dont on laisse pendant quinze jours ou trois semaines sécher la blessure avant de le mettre dans de la terre un peu humectée, et qu'on n'arrôse plus

guere; car ces plantes, ainsi que toutes celles appellées *grâsses*, prennent naissance au milieu des pierres et des rochers, et semblent se nourrir plutôt de l'air et par leurs feuilles, que de la substance de la terre et par leurs racines.

5 — 6. Cactier *ou* Cierge a grandes fleurs, *Cactus grandiforus*. Lin. (Trew. 31. Vél. du Mus. Red. Pl. gr. 52.) Celui ci qu'on nomme aussi le *grand Cierge serpentaire*, nous vient de la Jamaïque et de la *Vera-Cruz*. Il consiste en branches ou prolongements de la grôsseur du pouce, verts, crénelés à six pans, armés d'épines groupées en étoiles. Ces prolongements partent des bouts et des côtés des autres, croissent en serpentant, et donnent naissance à des boutons velus qui s'épanouissent en fleurs longues de près de dix pouces: le calyce est compôsé de folioles très nombreuses, longues, linéaires-aiguës, jaûnes, ouvertes et dispôsées en rayons autour des pétales; ceux-ci, nombreux aussi et grands, sont d'un blanc pur relevé par le jaûne d'une grande quantité d'étamines qui se penchent sur les divisions nombreuses du style qu'elles semblent caresser tour-à-tour. Ces fleurs ont environ neuf pouces de diametre. Dans leur pays natal, elles deviennent des fruits bons à manger, grôs comme des Ananas, de la même forme à-peu-près, et jaûne: on peut en voir la figure dans Trew. 32. Ce Cierge a été vu en fleur pour la premiere fois à Paris, chez feu M. de Saint Germain, Amateur, au mois de juillet 1783. Toutes les fleurs ont commencé ensemble à s'épanouir sur les six heures du soir, à huit elles étaient bien ouvertes, et répandaient déjà une odeur délicieuse; le lendemain à huit heures elles étaient entierement flétries: leur fruit n'a point noué. Il demande la serre chaude, et se multiplie comme les autres. Il n'est pas rare aujourd'hui de le voir fleurir chez l'un ou chez l'autre. En 1805, il a fleuri chez madame Vilmorin le 7 juillet au soir, et le 23 août suivant, au Jardin des Plantes. Il y a une autre espece qu'on appelle *Cactus minor* ou *humilis*.

7. Cactier-Serpentaire, Serpenteau, Queue-de-Souris, *Cactus flagelliformis*. Lin. (Trew. 30.) Ce Cactier consiste en tiges, rameaux ou jets (comme on voudra dire), grôs comme le doigt, longs de cinq à neuf pouces, garnis de dix côtes hérissées d'épines. Ces jets cylindriques, charnus, flexibles et tombants, sortent les uns des autres, soit par l'extrémité, soit par les côtés. Ils donnent naissance à des fleurs attachées immédiatement sur ces jets, et souvent assez nombreuses pour les cacher entierement. Ces fleurs, qui ont quatre à cinq pouces de long, sur environ deux de diametre, sont d'un rouge éclatant, rendu plus vif encore par le beau blanc des éta-

mines. Elles ne durent guere, mais elles se succedent longtemps, car on en voit depuis mars jusqu'en juillet. On propage ce Cactier au moyen des semences qu'il donne très rarement, mais bien plus sûrement en mettant vers le mois de juin, en terre un de ses jets avec les précautions ci-dessus indiquées pour les autres. Une bonne orangerie lui suffit; ce qu'au moins il faut présumer en le voyant si commun dans les Jardins des Curieux qui n'ont point de serre chaude. Il semble qu'il ait fleuri pour la premiere fois en Europe au Jardin des Chelsea en 1745. Le Jardin des Plantes le lui avait envoyé en 1740.

8. Cactier-Raquette; Raquette; Opuntia; Figuier d'Inde; Nopal; Semelle-du-Pape; *Cactus Opuntia*, Lin. Celui-ci est encore d'une forme différente, mais non moins singulière. Il consiste en articulations, jets, branches, tiges ou feuilles qui sortent les unes des autres. Elles sont charnues, applaties, un peu ovales et garnies de faisceaux d'épines très piquantes. Les fleurs tiennent à ces feuilles, et sont grandes, composées de dix pétales d'un beau jaûne tendre, et d'un grand nombre d'étamines sensibles et irritables. Cette espece, qui se voit dans beaucoup de Jardins, a plusieurs variétés à feuilles plus ou moins longues, plus ou moins épineuses. Mêmes moyens de multiplication et de conservation.

9. On connaît encore plusieurs especes de Cactiers, cultivés la plupart au Jardin des Plantes, où on peut les voir; entr'autres le Cactier à Cochenilles, *Cactus Cochenillifer*, Lin., assez ressemblant à l'*Opuntia*. Le Capitaine Baudin l'a rapporté d'Amérique, chargé de Cochenilles qui continuent d'y vivre et de se multiplier. *Cactus* vient du verbe grec *kaiō*, brûler : la piqûre des épines cause des douleurs *brûlantes*.

CALADIUM. (Gynandrie-Polygynie, famille des *Aroïdes*.) L'espece connue et cultivée chez les Amateurs, à cause de son charmant feuillage, était l'*Arum bicolor* d'Aiton. (*H. Sch.* 186.) Ventenat en en faisant un genre nouveau, qu'il a appellé *Caladium*, lui a laissé son nom spécifique. Cette plante originaire du Brésil, et procurée par Commerson en 1766, est vivace. Sa racine fibreuse et d'une saveur caustique, émet des feuilles assez grandes, pétiolées et en fer de fleche : elles sont en dessous marquées de nervures, et en dessus, d'une large tache du plus joli pourpre, et qui contraste avec le beau vert des bords : c'est là son unique mérite. Du milieu des pétioles longs et tigrés de ces feuilles, s'éleve en été quelquefois jusqu'à trois tiges terminées par une spathe renfermant le spadice ou la colonne qui porte en haut les fleurs mâles, et inférieurement

les femelles; les unes et les autres assez conformes à celles des *Arum*. Si l'on garde cette plante en serre chaude dans un pôt plein de terre substantielle et tenue toujours humide, elle produira abondance de rejetons qui serviront à la propager, et de graines qu'on pourra semer sur couche chaude et sous châssis. *Caladium* semble être la traduction faite par RUMPHIUS du mot égyptien *Kelady*, par lequel on désigne plusieurs especes d'*Arum* comestibles.

CALCÉOLAIRE. *Calceolaria.* Ce genre de la Diandrie-Monogynie, famille des *Scrophulaires*, est ainsi nommé en mémoire du Botaniste CALCÉOLARI, et aussi à cause de la forme bizarre des fleurs, qui ont une grôssiere ressemblance avec un petit soulier, (*calceolus*). Je ne parlerai que de la CALCÉOLAIRE de FOTHERGILL, *Calceolaria Fothergilli*, LIN., ainsi surnommé parce que le Docteur FOTHERGILL l'a rapportée des îles Falkland en 1777. Sa tige rougeâtre garnie de feuilles oppôsées en croix serrées, connées, charnues et en spatule, se divise en rameaux courts d'où s'échappent des pédicules assez longs, velus, rougeâtres, soutenant chacun une fleur pendante, jaûne-safranée à l'extérieur, pourpre foncée et ponctuée de blanc à l'intérieur, s'évâsant à son extrémité et ressemblant à un soulier très découvert. On les voit en mai et plus tard. Ses graines fines comme de la poussiere, seront perdues si on ne les reçoit sur du papier. On la multiplie plus sûrement de marcottes, et mieux encore de boutures. Elle demande une terre de bruyere humide et moyennement ombragée. Se plaisant mieux en pleine terre qu'en pôts, il faudra la couvrir d'un châssis pendant le froid.

CALLA. (Gynändrie-Décandrie, famille des *Aroïdes.*) Une seule espece (sur deux connues) est cultivée, et récompense des petits soins qu'elle demande par la beauté, la singularité et le parfum de sa fleur; qualité qui lui ont valu son nom, dérivé du mot grec *kallē*, qui signifie belle.

1. CALLA D'ÉTHIOPIE, Pied de-Veau *ou Arum* d'Éthiopie, *Calla Æthiopica.* LIN. Cette belle plante, figurée par GUY DE LA BROSSE, 13, croît naturellement en bon terrein près des ruisseaux au Cap, d'où COMMELIN dit qu'elle lui fut envoyée par le Gouverneur en 1687. Ici on l'éleve dans un grand pôt, qu'il faut mettre l'hiver dans une serre tempérée, ou du moins dans une très bonne orangerie. Sa tige a plus de deux pieds, et elle donne une fleur blanche de six à huit pouces de circonférence, absolument semblable à un cornet lâche et évâsé, au milieu duquel se montre une colonne terminée par

les parties de la fructification, qui sont jaûnes. Les feuilles qui sont grandes, en fleche, pointues et d'un beau vert, ont un pétiole long de plus d'un pied, et dont la bâse est engaînante. On donne à cette plante une bonne terre qui ne soit pas compacte, et qu'on arrôse modérément. Le pôt où on l'éleve doit être mis en été au plus grand soleil. Elle se multiplie de ses rejetons qu'on sépare facilement : pour y mieux parvenir, on cesse d'arrôser la plante après sa fleuraison.

CAMPANULE, *Campanula.* Ce dernier mot signifie Clochette, et exprime la forme des fleurs produites par les especes nombreuses de ce genre de la Pentandrie Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Campanulacées.*

1. Campanule des Jardins; Campanule à feuilles de Pêcher, *Campanula persicifolia.* Lin. Très jolie plante vivace et d'ornement que l'on trouve sauvage, mais à fleurs simples et bleues, dans le midi de la France, et même dans les bois aux environs de Paris. Cultivée, elle donne des variétés à fleurs doubles bleues ou blanches, et ce sont celles-là qu'on préfere et qu'on propage par l'éclat des racines qui sont toujours couvertes d'une touffe de feuilles vertes, longues, lisses, un peu semblables à celles du *pêcher.* Il s'en éleve des tiges à la hauteur de 490 millim. (dix-huit pouces), lesquelles, vers le mois de juin et jusqu'à septembre, se garnissent de fleurs successives, remarquables par leur grandeur et leur *duplicature.* La plante n'est pas délicate, mais devient plus belle en bonne terre, et si on l'arrôse dans les sécheresses.

2. Campanule-Pyramidale, Pyramidale des Jardiniers, *Campanula pyramidalis.* Celle-ci n'est que bisannuelle, et nous vient de la Carniole, de la Savoie, et aussi de quelques parties de France. Une fois introduite dans les jardins, elle s'y propage bien d'elle-même, et vient très bien, même entre les pavés. Sa graine, comme celles de toutes les campanules, est très menue, et doit être semée aussi tôt sa maturité, c'est-à-dire d'août à novembre. On ne la couvre qu'avec l'arrôsoir qui l'applique à la terre : au printemps, on releve et sépare le plant, qu'on repique en pôts séparés et grands, on en place dans le jardin à l'expôsition du levant. Ces feuilles radicales sont assez grandes et lisses. De leur milieu s'éleve, souvent à plus de deux metres (six pieds), des tiges herbacées garnies du haut en bâs de fleurs grandes et d'un beau bleu. Les belles pyramides qu'elles forment se voient de juillet à octobre. Si l'on a repiqué en pôts, il faut alors arrôser souvent ou que le cul du pôt trempe dans une terrine toujours pleine d'eau, sur-tout au moment où la fleur se prononce. La pyramidale aime une terre douce et légere.

3. CAMPANULE A GROSSES FLEURS, Violette marine des Jardiniers, *Campanula Medium*. LIN., autrefois *Viola Mariana*. Plante bisannuelle qui croît spontanément en Allemagne, en Italie, et dont il faut semer les graines aussi tôt leur maturité : autrement beaucoup ne leveraient pas. Au printemps on la repique dans le parterre à l'endroit où l'on veut qu'elle donne ses fleurs qui se voient de juin à septembre, et sont très nombreuses, très grandes, et d'un beau bleu-violet : il y en a de plus pâles, d'autres sont blanches. Cette plante n'est pas délicate, mais demande quelques arrôsements.

4. CAMPANULE-DOUCETTE ; Miroir de Vénus, *Campanula Speculum*. LIN. (JAUM. 12e. liv.) Quoique peu considérable dans nos bleds, où elle croît spontanément, cependant cette plante s'y fait remarquer de mai à juillet par l'abondance et la jolie couleur violette de ses fleurs, qui s'ouvrent au soleil. Semée dans les Jardins en bordure ou en massif, elle y fait beaucoup d'effet. Là elle y forme de petites touffes dont on n'apperçoit la verdure que lorsque le soleil a disparu. Il faut la semer touts les ans, quoique souvent elle se seme d'elle-même. L'HÉRITIER a cru devoir en faire un genre distinct sous le nom de *PRISMATOCARPUS*, à cause de sa capsule prismatique. — Quelques personnes cultivent, ou vont aux champs cueillir cette Campanule et la suivante pour les manger en salade comme la *Raiponce*.

5. CAMPANULE-GANTELÉE, Gant-de-Notre-Dame, *Campanula Trachelium*. LIN. Plante vivace, croissant naturellement dans nos bois, mais dont la culture a varié les fleurs, soit en changeant leur beau bleu en blanc pur, soit en les doublant. Elle pousse des tiges assez hautes, droites, anguleuses et velues, qui se garnissent de feuilles velues aussi, en cœur, pointues et dentées en scie. Ses fleurs qui paraissent en juillet, sont terminales ou axillaires et grandes. Comme cette plante est assez vorace, il est bon de la changer de place touts les ans ; autrement elle s'altérerait, et ses fleurs retourneraient à leur simplicité naturelle. Il ne lui faut pas trop de soleil : on multiplie la double par la séparation des pieds en automne ou au printemps.

6. CAMPANULE DORÉE, *Campanula aurea*, LIN. (J. de Malm. 116. DUH. n. édit. 3. 41.) Elle doit son surnom au jaûne éclatant et *doré* de ses fleurs grandes, dispôsées en girandole terminale et qu'on voit (mais trop rarement) en août ; ses racines vivaces poussent chaque année une tige à rameaux axillaires dont les feuilles sont alternes, grandes, d'un beau vert, lancéolées-aiguës, dentées en scie, pendantes ou réfléchies par la courbure du pétiole sur lequel se prolonge l'étoffe

de la feuille. Cette belle plante croissant sur les rochers de l'Isle de Madere, a besoin de l'orangerie pour l'hiver : elle se multiplie soit des graines qui ont mûri et qu'on a semées aussitôt, soit par l'éclat bien ménagé des racines.

7. CAMPANULE DES ALPES, *Campanula Alpina.* M. VILMORIN m'a donné sous ce nom des graines recueillies sur les Alpes de la Suisse. Semées en terre de bruyere humide et rocailleuse, elles m'ont produit des plantes dont la tige haute de trois pouces, est rude et velue comme les feuilles qui sont sessiles, oblongues et aiguës. Depuis avril jusqu'en juin, j'ai eu des fleurs très jolies, les unes du bleu le plus agréable, les autres plus pâles, toutes grandes et larges. Je crois ces plantes vivaces, et ne sais pas encore si les graines qu'elles m'ont données seront bonnes.

8. CAMPANULE A FEUILLES RONDES, *Campanula rotundifolia.* LIN. Plante vivace, petite et bâsse, à peine remarquable dans nos bois et nos champs, où souvent elle ne pousse qu'une seule tige. M. REDOUTÉ, Amateur et Artiste dont nous avons eu fréquemment l'occasion de louer les grands talents, m'en a communiqué une variété à fleurs blanches qui mise dans la plate-bande de terre de bruyere et à une expôsition un peu ombragée fait un effet charmant pendant toute la belle saison. Elle y forme des touffes très larges par un grand nombre de tiges, vertes, grêles, simples ou rameuses, très longues, couchées à terre, portant plusieurs sortes de feuilles dont celles d'en bâs sont *rondes* et la câuse de son nom spécifique. D'autres réunies en faisceaux sont en cœur obtus, dentées tout autour et soutenues par de longs pétioles; celles d'au-dessus alternes, plus petites et dentées ont un pétiole plus court; enfin celles d'en haut très étroites et lancéolées, sont amincies en pétiole. Les fleurs très nombreuses, axillaires, et portées par des pédicules longs et filiformes sont d'un blanc pur. On sépare les racines, ou l'on seme les graines.

9—10. Au reste la plupart des Campanules sont assez belles pour mériter la culture. On peut distinguer encore la Campanule à fleurs en tête, *Campanula glomerata;* la Campanule Fausse-Raiponce, *Campanula Rapunculoïdes*, LIN., etc. On parvient à les doubler.

CANARINE, *Canarina*, c'est à dire, qui vient des Canaries, parce que la CANARINE CAMPANULÉE, *Canarina campanulata*, LIN., (HERBIER GÉN. DE L'AMATEUR,) qui seule constitue ce genre de l'Hexandrie-Monogynie et de la famille des *Campanulacées*, vient effectivement de l'île de Madere. Elle a tant d'analogie avec les Campanules, que LINNÉ

l'avait mise à leur rang, et que JUSSIEU l'a placée incontinent après, mais les fleurs ont constamment six étamines, tandis que celles des Campanules n'en contiennent que cinq. La Canarine est une fort belle plante ligneuse, et qui ferait l'ornement de nos serres tempérées si elle donnait chaque année ses fleurs qu'alors on voit dès le commencement de l'hiver jusqu'au mois de mars. Elle est très haute, herbacée et verte dans ses sommités, garnie de feuilles oppôsées (quelquefois en croix) à long pétiole, en cœur lancéolé, dentées : les pédicules sont courbes de maniere que les fleurs pendent comme des cloches dont au reste elles ont la forme : elles sont jaûnes, veinées en long et marquées par des plaques rouges aussi-bien que les divisions du limbe qui sont roulées en dessus. On la multiplie par l'éclat des racines qu'il faut laisser sécher un peu avant de les replanter, de peur que le lait qu'elles répandent par la plaie ne les fasse pourrir.

CAPUCINE, *Tropæolum.* LIN. Genre de l'Octandrie-Monogynie, et de la famille des *Géranioïdes*, peu nombreux en especes, toutes originaires du Pérou, et remarquables par la singularité, l'éclat et la longue succession de leurs fleurs.

1—2. GRANDE ET PETITE CAPUCINE, Cresson du Pérou *ou* du Mexique, *Tropæolum majus*, et *Tropæolum minus*. LIN. A la grandeur près et à très peu d'autres différences, ces plantes se ressemblent. La grande ne fut apportée en Europe qu'en 1684, l'autre était connue depuis 1580. L'une et l'autre ayant l'avantage de mûrir leurs graines dans l'année, on les traite ici comme des plantes annuelles, quoiqu'elles durent plusieurs années dans leur pays natal. On les seme en avril, soit en pleine terre, à bonne expôsition, et contre un mur ou un arbre destiné à leur servir d'appui ; soit en petits pôts, pour être transportés en pleine terre où on le jugera convenable. En peu de temps les graines auront poussé des tiges faibles, succulentes, longues, couchées à terre, si elles ne trouvent pas à grimper ; garnies de feuilles nombreuses, alternes, arrondies, à cinq lobes, plates, veinées, attachées dans leur milieu par un pétiole long, flexueux, et se tortillant autour des treillages, etc. Dès le mois de juin, jusque fort avant dans l'arriere-saison, si elle est douce, on voit sortir de l'aisselle des feuilles de longs pédicules portant chacun une fleur, ou entierement d'un aurore vif (*Tropæolum majus aurantium*) ou entierement jaûne (*Tr. maj. luteum.*) ou enfin jaûne avec une tache aurore (*Tr. maj. bicolor*). Elle est grande, ouverte en entonnoir, à cinq pétales aboutissants à un éperon long et qui donne l'air d'un *capuchon* à cette fleur,

nommée à cause de cela Capucine. Les boutons naissans des fleurs, et les graines avant leur maturité, se confisent dans le vinaigre et peuvent remplacer les Câpres; mais on préfere pour cet usage la petite Capucine, qui a encore l'avantage de ne point exiger d'appui. La feuille de ces plantes représentant en quelque sorte un bouclier, et leur fleur un casque, on leur a donné le nom latin *Tropæolum*, du grec *tropaion*, un trophée. Il y a une variété à fleurs doubles qui fait un très bel effet, et qu'on met l'hiver en serre tempérée ou sous châssis. Elle se multiplie aisément par boutures faites dans de la terre légere et substantielle, (sur couche de bonne heure, plûs tard sans couche). Elles prennent en quinze jours, fleurissent souvent avant d'avoir racines, et sont plus belles à la fin de la saison qu'un vieux pied. Il est bon, pour qu'elle ne s'étiole pas, de la pincer par le bout tandis qu'elle est dans la serre. Pendant l'hiver, très peu d'eau, mais beaucoup de jour, et de l'air toutes les fois qu'il est doux; beaucoup d'eau et de soleil en été Ces fleurs doubles n'ont pas d'éperon.

3—4. On connaît encore la Capucine bâtarde, *Tropæolum hybridum;* et la Capucine laciniée, *Tropæolum peregrinum.* Lin. (*H. Sch.* 98.) Les feuilles de cette derniere sont palmées : l'extrémité de ses pétales est finement découpée. Elle fleurit chez nous, mais n'y fructifie pas.

CARTHAME, *Carthamus*, du verbe grec *kathairein*, purger; on a attribué des vertus purgatives à la plante qui portait ce nom, devenu aujourd'hui celui d'un genre de la Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Cynarocéphales*.

1. Carthame commun, *Carthamus tinctorius.* Lin. Il vient d'Egypte, mais comme il est annuel, on peut le semer en pleine terre et à bonne exposition, au mois d'avril. Ses tiges droites, lisses, d'environ deux pieds, munies de feuilles lancéolées-aiguës, dentées et épineuses, sont terminées au mois de juin, par plusieurs rameaux portant chacun des fleurs assez semblables à celles des Centaurées, mais d'un très beau rouge et qu'on emploie dans la teinture, ce qui a fait nommer la plante *Safran bâtard* et *Faux-Safran.*

2. Carthame maculé, Chardon-Marie, *Carduus Marianus*, Lin. Pourquoi n'aurait-on pas quelques pieds de cette belle plante, bisannuelle, si l'on ne seme ses graines qu'au printemps qui suit leur maturité? C'est ce qu'il faut faire, parce qu'elle ne vaut que par la grandeur de ses feuilles, d'un vert que de grandes marbrures blanches rendent encore plus beau. Il ne lui manque que d'être étrangere pour être accueillie. Sa beauté l'avait fait dédier à la Vierge Marie,

comme ses épines l'avaient fait placer au rang des Chardons. Soleil et terrein frais.

CASSE, *Cassia.* Ce dernier mot, grec d'origine, servait de nom à un arbrisseau aromatique; on l'a transporté à un genre nombreux de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses.*

1. *CASSIA CHAMÆCRISTA.* LIN. (CURT. 107.) Plante annuelle d'Amérique méridionale, et l'une des plus éclatantes du genre, mais un peu délicate. Il faut chaque année la semer sur couche, puis repiquer le plant en pôts séparés qu'on remet sur couche et même sous châssis jusqu'à ce que la saison permette de livrer à la pleine terre touts les individus qu'on ne destine point à porter graine, car ceux-ci, pour plus de sûreté, doivent rester abrités. Cette jolie Câsse a des tiges herbacées, des feuilles ailées à environ vingt folioles ovales-aiguës, des fleurs grandes, d'un jaûne brillant dont les deux pétales supérieurs sont marqués d'une ligne carmin: le pétale inférieur est plus grand: on les voit en juillet. Cette plante cultivée constamment en Angleterre et en Hollande depuis plus d'un siecle, est trop négligée dans nos jardins.

2. CASSE DU MARYLAND, *Cassia Marylandica.* LIN. Je crois qu'elle nous est venue par l'Angleterre où *Pierre* COLLINSON l'a cultivée le premier en 1723. C'est une fort belle plante de pleine terre et vivace: dans le climat de Paris, elle perd ses tiges; mais chaque année ses racines qu'il est à-propôs de couvrir, si la gelée devient trop forte, en repoussent de nouvelles vers la fin d'avril: elles s'élevent à plus d'un metre (trois pieds), et se garnissent de feuilles ailées, à seize folioles ovales, oblongues, plus pâles en dessous. Les fleurs qu'on voit souvent dès la fin de juillet, font un très bel effet par leur nombre et leur couleur d'un jaûne éclatant. Elles sont dispôsées en grappes courtes et axillaires au sommet des tiges qu'on coupe à la fin de l'automne. Cette plante se multiplie de graines venues du pays, ou par la séparation des racines en automne: on la tient dans la plate-bande de terre de bruyere, et on l'arrôse un peu souvent. Elle se trouve aussi en Virginie.

CÉLOSIE, Passe-Velours, *Celosia*, du grec *kēleos*, brillant, ou *kēleō*, j'attire, je charme. (Pentandrie-Monogynie, famille des *Amarantoïdes.*) Ce genre a été fait par LINNÉ. Il l'a composé de plantes qui semblent être plutôt les Amarantes des Anciens, que ne le sont celles à qui il en a laissé le nom. C'est ce que peut faire croire l'étymologie tirée du grec *amarantos*, qui signifie inflétrissable. Une

seule est cultivée dans nos jardins; c'est une très belle plante, et qui est d'un grand effet.

1. Célosie a crête; Amarante des Jardiniers; Crête-de-Coq; Passe-Velours, *Celosia cristata*. Lin. Cette plante annuelle qui vient de l'Inde et se trouve aussi, dit-on, dans les parties chaudes de l'Amérique, a une tige assez grôsse, rameuse dans le haut; garnie dans sa longueur de feuilles sessiles assez larges et ovales-aiguës. Ses fleurs sont très petites, mais tellement nombreuses et serrées en têtes longues, applaties et plissées irrégulierement, qu'on les prendrait pour des crêtes ou des morceaux de *panne* ou de *velours* épais. Sans une chaleur continue, que l'on se procure au moyen de couches qu'on réchauffe ou renouvelle, ces plantes n'acquerront point les qualités qu'on leur desire; elles n'auront que de petites têtes, ou quelques petits fleurons sortant des aisselles. Il faut semer dès le mois de mars sur couche chaude et sous cloche, ou mieux sous châssis. A mesure que le plant atteint dix à treize décimetres (quatre à cinq pouces de haut, on le repique en pôts séparés, pleins d'une terre douce, légere, terreautée; on enterre ces pôts dans la même couche s'il lui reste assez de chaleur, ou dans une nouvelle, et on les recouvre du châssis sur lequel on place des paillassons touts les soirs ou pendant les froids. Chaque fois que la chaleur du temps le permet on donne de l'air: pendant le trop grand soleil, on étend des toiles claires sur le châssis. Au mois de juillet on dépotte les Célosies et on les met à demeure dans le parterre, avec la précaution d'en recueillir les graines à mesure qu'elles mûrissent. Elles sont extrêmement petites et d'un beau noir luisant. Ce sont les fleurs du bâs de la crête qui les fournissent seules: on croirait que les autres sont stériles. Ces graines levent en trois jours.

2. Depuis long-temps on connaît la Célosie Passe-velours à crêtes jaûnes, qui est aussi très belle quand elle est bien venue. Hors la différence des couleurs, elle ressemble si fort à l'autre, que je la regarderais comme une variété, si l'on n'en avait fait une espece distincte au Jardin des Plantes. Le mélange des poussieres de ces deux Célosies, a produit un nombre infini de variétés toutes très agréables, et qui different entre elles, soit par la bigarrure des deux couleurs, soit par leur plus ou moins d'intensité, soit par les formes et les plissures, ou régulieres ou bizarres de leurs crêtes. M. Van Dael, artiste distingué et dont on admire les beaux tableaux de fleurs, possede une collection complette de ces variétés de Célosies que je dois à son amitié. — Plusieurs

nouvelles especes de Célosies se cultivent depuis quelques temps chez les Amateurs : la plupart sont annuelles ; toutes viennent des régions les plus chaudes de l'univers, et paient cependant les soins qu'elles exigent par la beauté ou l'éclat de leurs fleurs.

CELSIA. Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Solanées*, consacré à la mémoire d'un CELSIUS, Botaniste Suédois. Bruguieres et Olivier nous ont rapporté des bords de l'Euphrate, en 1798, les graines d'une fort jolie espece la CELSIA A FEUILLES LANCÉOLÉES, *Celsia lanceolata.* VENT. J. de Cels. 27. Les racines fibreuses et vivaces de cette plante produisent des tiges herbacées, à rameaux alternes, dont les feuilles alternes aussi, un peu cotonneuses, lancéolées, inégalement dentées et d'un vert gris, sont amincies en pétiole demi-amplexicaule. Les fleurs attachées à un pédicule long, mince et courbé, sont en roue à tube court divisé en cinq parties arrondies, inégales, d'un beau jaûne jonquille que releve une tache pourpre à la bâse. On les voit en mai et juin. Cette jolie plante se multiplie de l'éclat de ses racines et de boutures : elle demande une terre legere et substantielle, et à être mise en orangerie l'hiver. D'autres anciens *Celsia* forment aujourd'hui le genre *Hemitomus*. Voyez ce mot, section des *Arbres d'ornement.*

CENTAURÉE, *Centaurea.* (Syngénésie-Polygamie frustranée, famille des *Cynarocéphales.*) Sous le nom générique de *Centaurée*, LINNÉ reconnaît quatre-vingt-cinq especes, parmi lesquelles on trouve l'*Ambrette jaûne*, la *Fleur-du-Grand-Seigneur*, le *Barbeau des bleds*, celui *des Jardins*, les *Jacées*, etc. Toutes ne sont pas intéressantes pour nos Jardins ; mais il y en a quelques-unes qui font un bel effet et qu'on ne peut se dispenser d'y avoir : telles sont les suivantes.

1. CENTAURÉE ODORANTE. Barbeau jaûne. Ambrette jaûne. Fleur du-Grand-Seigneur. SWEET-SULTAN. *Centaurea Amberboi.* LAMARCK. Fort belle plante annuelle, originaire du Levant, haute d'environ dix-huit pouces, et dont les fleurs qu'on voit plus tôt ou plus tard, suivant le temps où l'on a semé, ressemblent à celles du Barbeau commun, mais sont plus grandes, plus étoffées, d'une odeur agréable et d'un jaûne éclatant. Si l'on était sûr d'un hiver doux, on obtiendrait de beaux individus en semant ce Barbeau, comme on fait du suivant, en novembre, et en pleine terre : on peut le semer alors en pôt qu'on rentrerait en orangerie pendant le froid, et qu'on repiquerait en motte en pleine terre au mois d'avril. Autrement, on seme en février sur couche, et

toujours dans du terreau pour avoir du bon chevelu, et l'on repique quand le plant est assez fort : par ce moyen l'on place ce Barbeau où l'on veut, pourvu que ce soit au soleil : l'on peut encore semer en place, dans le mois de février, si la terre n'est pas gelée ou couverte de neige ; enfin en mars ou plus tard, si l'on veut courir moins de risques, mais les plantes seront moins belles, et souvent n'auront pas le temps de mûrir leurs semences.

2. Centaurée-Bluet, Barbeau des bleds, *Centaurea Cyanus*. Lin. Le Barbeau ainsi nommé à cause de sa couronne *barbue*, est annuel et très commun dans nos bleds : on l'appelle encore *Aubifoin* (ou foin blanc), parce que les poils courts et blancs dont il est couvert lui donnent un aspect argenté ; *Câsse-Lunette*, parce qu'on en fait une eau distillée et qu'on croit propre à conserver la vue ; enfin *Pérole*, *Bavéole*, etc., je ne sais pourquoi. La culture en a fait un grand nombre de variétés dans toutes les nuances, hors la jaûne ; et il y en a d'assez agréables pour mériter d'être accueillies. C'est au mois de novembre qu'il faut en répandre la graine chaque année : on laisse le plant à l'endroit où il est poussé, car celui qu'on repique devient maigre, et ses fleurs sont plus petites. Si le plant est trop dru, on en arrache une partie ; c'est ce qu'on appelle *éclaircir*. On peut en faire des massifs qui auront un très bel effet par la variété de couleurs. *Kyanos* signifie en grec la belle couleur bleue de ce Barbeau, et la fleur elle-même.

3. Centaurée *ou* Jacée de montagne, Barbeau vivace des Jardiniers, *Centaurea montana*. Lin. (*Fl. Aust.* 371.) Celle-ci a des fleurs plus grandes que celles des précédentes, bleues-violâtres et qui se succedent pendant long-temps. C'est une plante bâsse qui s'étale et qu'on multiplie en l'éclatant, car elle est vivace.

4. Centaurée musquée, Barbeau musqué, Bluet du Levant, *Centaurea moschata*. Lin. Il faut la semer tous les ans comme on seme les autres Centaurées annuelles, et mettre plusieurs pieds pour en faire des touffes dans la place où on veut qu'elle fleurisse. Elle s'éleve à la hauteur d'un pied et demi. Ses fleurs sont nombreuses et se succedent depuis juin jusqu'en septembre. Elles sont ou blanches ou légerement purpurines, et ont une odeur de fourmi ou de *musc*, c'est ce qui a fait donner à cette Centaurée le surnom de *musquée*.

5. Centaurée du Nil. *Centaurea Crocodilium*. Lin. Elle est aussi annuelle et nous vient du Levant, comme la précédente. Ses fleurs sont belles et grandes, blanches en dedans,

purpurines au dehors. On les voit au mois de juin, juillet et août.

6. Centaurée-Jacée; Jacée; *Centaurea Jacea.* Lin. Elle est vivace et très répandue dans nos champs; mais elle peut acquérir dans nos Jardins par la culture : ses fleurs sont violettes et durent depuis mai jusqu'au mois d'août.

7—8. Ceux qui aiment les contrastes ne peuvent se dispenser d'avoir quelques pôts des Centaurées Blanche et de Raguse, *Centaurea candidissima.* Lamarck; et *C. Ragusina*, Lin. (Curt. 494.) Ces plantes, pour ainsi dire arborescentes, et très faciles à cultiver, se font remarquer en tout temps par la blancheur presque éclatante de leurs tiges, de leurs rameaux et sur tout de leurs feuilles qui sont encore très découpées. La premiere vient d'Italie, ses fleurs sont purpurines : la seconde est du Levant et beaucoup plus blanche ; elle donne en juin des fleurs jaûnes. Toutes deux se multiplient par l'éclat des racines; ou de boutures prises sur de jeunes branches qui ne doivent point porter fleurs, et faites à froid et à l'ombre pendant tout l'été, mais sur couche tiede pendant l'automne. Toutes deux veulent également une bonne terre légere, une bonne expôsition l'été, enfin le jour dans l'orangerie pendant l'hiver. —On a appellé Centaurée, c'est-à-dire *Herbe du Centaure*, l'une de ces plantes employée par Chiron pour se guérir de la blessure que lui avait faite, en tombant sur son pied, une fleche empoisonnée d'Hercule, son hôte, et dont imprudemment il maniait les armes : d'elle le nom a pâssé au genre.

CÉRAISTE, *Cerastium.* (Décandrie-Pentagynie, famille des *Caryophyllées.*) Ce genre qui doit son nom à son fruit fait en *corne*, (en grec *keras*), n'offre pas beaucoup de fleurs pour les Jardins, quoique quelques especes puissent y procurer certain agrément par leurs touffes vertes qui se garnissent d'un nombre infini de petites fleurs blanches : mais depuis long-temps on y cultive la suivante :

Céraiste cotoneux. Argentine; Oreille-de-Souris; *Myosotis* des Jardiniers, *Cerastium tomentosum.* Lin. Plante bâsse qui s'étale et trace beaucoup, et dont les feuilles nombreuses, étroites, couvertes, aussi bien que les tiges, d'un duvet très blanc, contrastent agréablement avec le vert des autres plantes. On en peut faire des bordures qui font un charmant effet, surtout au mois de mai, temps auquel cette plante est couverte de jolies fleurs, petites, mais nombreuses, blanches, bien ouvertes, à cinq pétales. L'argentine est très rustique, et s'accommode de touts les terreins et de toutes les expôsitions, si elles ne

sont pas trop ombragées. On la multiplie de graines, mieux encore de ses traces qu'on sépare en mars.

CHENILLE, CHENILLETTE, *Scorpiurus*. Nous parlons de ce genre qui est de la Diadelphie-Décandrie, et de la famille des *Légumineuses*, pour satisfaire les Amateurs de singularités. Son nom Français *Chenille*, et son nom grec latinisé, qui signifie *Queue-de-Scorpion*, indiquent assez les ressemblances qu'on a cru appercevoir dans les gousses des plantes qui compôsent ce genre, avec des *chenilles*, la *queue* du *scorpion*, etc.

CHENILLE VERMICULÉE, *Scorpiurus vermiculata*. LIN. (*Fl. Dan.* 211.) Les graines de cette espece, ainsi que celles des autres, doivent être semées, en avril, en terre substantielle et à l'expôsition du midi. Bientôt elles poussent une tige qui s'éleve au plus à un pied, garnie de feuilles oblongues dans les aisselles desquelles naissent, en juillet, des fleurs solitaires, petites, jaûnes. Il leur succede une cosse ou gousse couverte de poils, et ressemblant à une *chenille roulée*. Il y a encore d'autres especes ou variétés, mais qui ne different guere que par la forme des poils ou celle des aspérités dont les cosses sont garnies, et parce que les pédoncules des fleurs en portent plusieurs réunies.

CHOU, *Brassica*. Genre de la Tétradynamie siliqueuse, famille des *Cruciferes*. Nous en avons traité amplement à l'article des plantes potageres; mais nous n'hésitons pas à regarder comme plante d'ornement le CHOU TRICOLORE *ou* PANACHÉ, *Brassica oleracea Sabellica variegata*. Il ne forme point de tête, et ses feuilles larges, frisées, souvent d'une couleur unique, mais de nuance différente dans le violet, le jaûne et même le blanc, sont quelquefois frangées ou bordées d'une autre couleur; d'autres fois le jaûne, le vert, le blanc et le violet y forment une marbrure extrêmement agréable à l'œil. Cette plante est bisannuelle et ne prend ses belles couleurs que la seconde année : aussi n'est ce qu'à cette époque qu'on le met dans les plates-bandes, ou dans des pôts qu'alors on place où l'on veut.

CHRYSANTHEME, *Chrysanthemum*. Ce nom n'a appartenu autrefois qu'à une seule plante; et celle à laquelle les Grecs l'ont d'abord donné, avait sans doute des fleurs d'un beau jaûne-doré, au moins si l'on en croit l'étymologie, qui signifie *fleur dorée*, des mots *chrysos*, or, et *anthemon*, fleur. Aujourd'hui c'est un genre nombreux de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, et dont les fleurs sont jaûnes, blanches, etc., etc., suivant l'espece. Presque toutes sont agréables; mais il y en a qui méritent la

préférence, et c'est de celles-ci que nous parlerons. — Pour le *Chrysanthemum Indicum*, voyez *Anthemis grandiflora*, page 292.

1 — 2. Chrysantheme des Prés, Herbe-Saint-Jean, *Chrysanthemum Leucanthemum.* Lin. (*Fl. Dan.* 994.) Ces noms latinisés équivalent *à fleur dorée à fleurs blanches.* La plante, très commune dans nos prés, est connue de tout le monde sous le nom de Grande-Marguerite. Ses fleurs nombreuses, dont le disque jaûne tranche avec le blanc pur des rayons, font un bel effet, et peuvent figurer très bien dans nos jardins, où, par des semis et une bonne culture, on parviendrait peut-être à obtenir de jolies variétés, soit doubles ou à tuyaux, soit plus larges et de couleurs différentes. Il ne faut pas oublier que nous avons reçu nos plus belles fleurs des mains de la nature, et que notre industrie et nos soins les ont embellies encore: (un Botaniste dirait peut-être que nous avons fait des *monstres.*) Les Pyrénées nous ont fourni l'espece aussi vivace du Chrysantheme à grandes fleurs, *Chrysanthemum grandiflorum*, qui fait dans les jardins un aussi bel effet que la Reine-Marguerite à fleurs blanches.

3. Chrysantheme des Jardins, *Chrysanthemum coronarium.* Lin. Ses belles touffes, garnies d'un grand nombre de fleurs simples ou doubles, jaûnes ou blanches, lui ont mérité place dans nos jardins, où il est cultivé depuis long-temps. Sa culture est facile, puisqu'il n'est pas délicat sur le choix des terreins ou des expôsitions, ni sur la température. Comme il est annuel, on ne peut le multiplier que de graines; il vient du Levant et fleurit une grande partie de l'été.

4. Chrysantheme carêné, *Chrysanthemum carinatum.* Schous. (And. *rep.* 109.) Espece annuelle, très jolie, facile à cultiver, et introduite sur la fin du dernier siecle par feu Broussonnet, qui l'a apportée de Barbarie. On la seme au printemps, ou en pleine terre à l'endroit où l'on veut qu'elle fleurisse, et l'on couvre les graines d'un demi-doigt de terreau bien consommé; ou mieux en pôts et sur couche pour être repiquée ensuite. Ses tiges hautes d'environ un pied, traînantes, garnies de feuilles très découpées, et ayant un peu l'odeur du *Geranium zonale*, sont terminées par de belles fleurs, dont le disque est brun et entouré de quinze ou seize rayons blancs, teints de jaûne à leur bâse, et qui ont deux ou trois dents à leur sommet. Ces rayons s'étalent au soleil et se couchent en dehors à l'ombre ou le soir. On voit ces fleurs qui se succedent long-temps, depuis juillet jusqu'en septembre.

CHRYSOCOME, *Chrysocoma.* Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Flosculeuses.* Genre dont le nom composé

des mots grecs *chrysos*, or, et *comē*, chevelure, indique à la fois la couleur et la ténuité des pétales, ou l'abondance des fleurs dans la plante qui la premiere a porté ce nom : c'est, je crois, le CHRYSOCOME DORÉ, *Chrysocoma Comaurea*, LIN., appellé aussi CHEVELURE DORÉE, ainsi que l'expriment ses deux noms générique et spécifique, le premier grec et le second latin. Arbuste d'environ deux pieds, dont les rameaux grêles, allongés et nombreux, restent garnis toute l'année de leurs feuilles éparses, nombreuses, linéaires et sessiles. Pendant tout l'été, l'un ou l'autre de ses rameaux est terminé par une fleur solitaire et d'un jaûne doré. Cet arbuste demande une terre légere et substantielle, une bonne expôsition pendant l'été, et pendant l'hiver le jour dans une bonne orangerie. Il vient du Cap, et se multiplie soit de graines semées au printemps sur couche chaude, soit de boutures faites pendant la belle saison.

2. CHRYSOCOME A FEUILLES DE LIN, DORELLE, *Chrysocoma Lynosyris*. LIN. Celui-ci, qu'on trouve en France, est de pleine terre et fait des touffes assez larges par les tiges grêles, nombreuses et bien garnies de feuilles, que poussent touts les ans ses racines vivaces. Vers la fin d'aôût elles sont chargées à leurs extrémités de fleurs jaûnes aussi, petites, nombreuses et ramâssées en corymbes. On multiplie ce Chrysocome de semences, ou par l'éclat des pieds en automne : il devient fort beau en bonne terre et à demi soleil.

3 — 4. CHRYSOCOME DE NOVEBORACO, *Chrysocoma Noveboracensis*. H. P., et CHRYSOCOME GIGANTESQUE, *Chrysocoma prealta*. H P. Ces deux plantes, autrefois du genre SARRETTE (*Serratula*), viennent d'en être distraites pour être incorporées avec les *Chrysocomes*, malgré leurs fleurs pourpres. L'une et l'autre se ressemblent assez, viennent de l'Amérique septentrionale, et sont propres à orner de grands emplacements. La premiere, haute d'environ cinq pieds, a des tiges plus rameuses que celles de la seconde qui s'élevent à près de dix pieds, et n'ont de rameaux qu'à leur sommet : toutes deux ont des feuilles sessiles, oblongues et aiguës. Dès la fin d'aoûr jusqu'en novembre, on voit leurs fleurs qui sont peu grandes, mais nombreuses, d'un pourpre violâtre et ramâssées en especes de corymbes. Lorsqu'elles sont pâssées on coupe les tiges ; cela fait taller les racines qu'on éclate en automne pour multiplier. La derniere se trouvant de la hauteur du *Boltonia asteroïdes*, contrastera bien avec les fleurs blanches et nombreuses de celui-ci, si on les plante assez près l'un de l'autre pour que les fleurs s'entremêlent.

CINERAIRE, *Cineraria*, c'est à dire, *cendrée*, à cause

de l'espece de poussiere qui couvre la Cinéraire maritime à laquelle on a d'abord donné le nom. Ce genre, de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, a quelques especes agréables.

1. Cinéraire maritime, Jacobée maritime, *Cineraria maritima*. Lin. Elle s'éleve à plus de deux pieds; ses feuilles sont très découpées, et ses tiges sont rameuses et terminées par des corymbes nombreux de fleurs d'un jaûne assez éclatant, qui commencent en juin et durent tout l'été. Cette Cinéraire se rencontre dans le midi de la France, ce qui fait qu'elle peut être sensible au froid. La pleine terre substantielle lui convient; elle y végete bien et y pousse des rejetons nombreux, dont il est bon de séparer quelques-uns en automne, pour les recueillir dans l'orangerie. On la multiplie aussi de boutures, de marcottes et de graines. Le plant venu de semis donne des fleurs la seconde année. Elle n'est pas extrêmement vivace.

2. Cinéraire a fleurs bleues, Aster d'Afrique, *Cineraria Amelloïdes*. Lin. Petit arbuste en buisson, toujours vert, de la hauteur d'un pied ou environ, et qui donne toute l'année des fleurs à rayons bleus, entourant un disque jaûne. On éleve cet arbuste dans un pôt; et lorsque la saison devient froide, on le met en orangerie, car il nous vient du Cap de Bonne-Espérance. On le multiplie facilement de boutures, de marcottes ou de graines semées sur couche aussi-tôt leur maturité, ou au printemps.

3. Cinéraire pourpre *ou* Bicolore, *Cineraria cruenta*. L'Hérit. *Sert. Ang.* 33. C'est une des plus jolies, et peut-être aussi la plus délicate de son genre : elle nous est venue par l'Angleterre, où Masson l'a introduite en 1777. Elle est herbacée, et l'on peut la traiter comme plante annuelle dans nos serres, puisqu'elle y fleurit dès la premiere année, et qu'elle mûrit ses graines. Elle donne beaucoup de tiges garnies de feuilles en cœur, dentées, velues, portées par un pétiole long, ailé, et dont les ailes inférieures (ou oreilles) embrassent la tige. Les feuilles, ailes et oreilles sont d'un vert gai en dessus, et du pourpre le plus tendre et le plus agréable en dessous. Pendant une grande partie de l'année, cette jolie plante est ornée de corymbes de fleurs nombreuses, à rayons pourpre-clair, que fait ressortir un disque pourpre-rembruni : ces fleurs répandent le soir une odeur suave. Si on cultive bien cette Cinéraire, elle pourra atteindre la hauteur de trois pieds, et ses fleurs se succéderont depuis février jusqu'en août. Il lui faut absolument la terre de bruyere. Dans l'été, on la met à bonne exposition au grand soleil, et on l'arrôse modérément;

à

à la mi-septembre, on la rentre en serre tempérée, où on la place au jour. Elle nous a été apportée de Ténériffe. On la multiplie par ses graines semées sur couche chaude, sous cloche ou sous châssis, repiquées et replacées sous châssis. Pour habituer petit-à-petit la plante à l'air libre, on lui en donne fréquemment lorsque le temps le permet.

4—6. Cinéraire laineuse, *Cineraria lanata*. L'Hér. Ses feuilles semblables à celles du grôseillier sont vertes en dessus, laineuses en dessous. Ses fleurs sont très grandes, à disque brun et à rayons pourpres en dessous, mais seulement teints de cette couleur en dessus. Elle vient des Canaries; prend facilement de boutures, et se garde l'hiver en bonne orangerie ou sous châssis. Il y a encore la Cinéraire a oreilles, *Cineraria aurita*. L'Hér. et la Cinéraire de Ténériffe, *Cineraria echinata*. Lin. *ramentosa*, Vent. Malm. 101. Toutes deux ont assez de ressemblance avec la Cinéraire bicolore, mais elles ont le disque jaûne; et la derniere, trouvée sur les bords escarpés de la mer à Ténériffe, par Fr. Masson, Jardinier-Collecteur du Roi d'Angleterre, a des fleurs beaucoup plus grandes et les feuilles cotonneuses. Même culture.

CLITORIE, *Clitoria*. Une prétendue ressemblance est la cause du nom originairement grec de ce genre qui est de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*.

1. Clitorie de l'isle de Ternate, *Clitoria Ternatea*. Lin. Plante que l'on dit vivace, et que j'ai toujours vue bisannuelle. Ses tiges menues, très longues, volubles et grimpantes, sont garnies de feuilles ailées à cinq ou sept folioles ovales et molles. Les fleurs qu'on voit de juin à septembre sont portées par des pédoncules courts et axillaires. Elles sont solitaires, grandes, inodores, simples ou doubles, quelquefois blanches, ordinairement d'un bleu magnifique, d'où ressortent une tache jaûnâtre et une éminence qui ressemble un peu à l'index de ces cadrans solaires qu'on pôse à plat, ou à toute autre chose qu'on voudra. Aux fleurs simples succedent des légumes ou gousses contenant quelques semences de la forme des haricots, et qui mûrissent dans nos serres chaudes. Elles servent à la multiplication de cette plante en les semant au printemps en pôts remplis d'un mélange de terre de bruyere avec un tiers de terre franche douce : on les plonge dans la tannée ou dans une couche chaude et sous châssis. Le plant repiqué dans de plus grands pôts et repris peut se mettre dehors à bonne expôsition pendant les grandes chaleurs, mais doit être rentré au commencement de septembre. On peut multiplier la Clitorie de boutures ou de marcottes, et c'est même le seul moyen de propager celle à fleurs doubles.

2. Clitorie a feuilles variées, *Clitoria heterophylla.* Lamarck. (Vél. du Mus. et Vent. Ch. de Pl. 26.) Elle est vivace et originaire de l'Isle de France, d'où *And.* Michaux en a envoyé les graines : elle y croît spontanément dans les lieux pierreux. Sa tige ligneuse, grêle, articulée et rameuse donne des feuilles persistantes, alternes, ailées à sept ou neuf folioles tantôt ovales et petites, tantôt longues et presque linéaires. Ses fleurs, qu'on voit en septembre, sont bleues avec une tache jaûnâtre. Elle se contente de l'orangerie, se propage de ses graines quand elles ont mûri, et plus facilement de rejetons enracinés dont elle n'est point avare.

COIX. Genre de la Monœcie-Triandrie, famille des *Graminées*, auquel on a donné ce nom grec *Koïx* à cause de la ressemblance qu'on a trouvée entre la fructification d'un certain Palmier qui portait ce nom, et celle de l'unique espece connue, appellée en français Larmille *et* Larme de Job, *Coïx Lacryma*, Lin., parce que son fruit, en forme de Poire, représente en quelque sorte une larme. Cette plante originaire de l'Inde, est traitée ici comme annuelle par les Curieux qui la cultivent. On en seme la graine au printemps sur couche modérément chaude; et lorsque le froid n'est plus à craindre on repique chaque pied séparément à bonne expôsition. Avec des soins très ordinaires, la Larmille fera touffe par le nombre de ses feuilles assez larges, longues d'un pied, semblables à celles des Graminées, et qui engaînent les trois ou quatre tiges articulées que poussent ses racines fibreuses. En juillet, ces tiges seront terminées par un épi compôsé de plus petits, portant des fleurs mâles dans le haut, et dans le bâs les fleurs femelles, auxquelles succedent des graines dont l'écorce lisse et luisante, blanche, violâtre ou marbrée, devient très dure. On enfile ces graines pour en faire des chapelets. On peut aussi les moudre, et de la farine qui en résulte, faire un pain grôssier.

COLOMNÉE, *Columnea.* Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Personnées*, peu nombreux, et dédié par Linné à *Fabius* Colomna, célebre Botaniste Italien. Je ne parlerai que de deux, la Colomnée droite, *Columnea erecta*, Lamarck, (Curt. 374), appellée par l'Hér. *St. nov.* 71, *Cyrilla pulchella*, du nom de *Domenico* Cyrillo, Botaniste Italien. C'est une plante vivace, originaire de la Jamaïque où l'a trouvée le docteur Browne, et que *William* Forsyth a introduite en Angleterre en 1778. Elle forme des touffes d'un aspect charmant, sur-tout depuis juillet jusqu'en novembre; pendant ce temps, les fleurs contrastent agréablement

avec les feuilles. Celles-ci sont oppôsées ou ternées, petites, ovales, velues, attachées tout le long de la tige, qui s'éleve jusqu'à un pied et demi. Les fleurs, qui sont semblables à celles des Scrophulaires, naissent dans les feuilles, et sont d'un écarlate si vif qu'on ne saurait les regarder fixement. En outre des racines, cette très jolie plante a aussi des filets cylindriques, blancs pour la partie qui est enfoncée en terre, verts pour celle qui en avoisine la surface. Ces filets sont pour la Colomnée un moyen de propagation, car il suffit qu'ils touchent la terre pour s'y enraciner et faire une plante nouvelle. Il lui faut une terre franche mêlée de sâble de bruyere, beaucoup d'eau en été, peu en hiver, mais la température de la serre chaude, sans que pour cela la tannée lui soit nécessaire, car elle fleurit bien sur les tablettes et près des jours.

2. Colomnée écarlate, *Columnea humilis*. Lamarck. Malgré son nom spécifique latin, je l'ai toujours vue à peu près de la même hauteur que la précédente, et consistant en un groupe de tiges rameuses, pourpres, mais plus pâles et même vertes à leurs sommités, enfin velues et garnies de feuilles rarement solitaires, plus souvent oppôsées et même ternées, toutes velues, pétiolées, lancéolées-aiguës et bordées de leur milieu à leur extrémité de dents en scie égales. Les rameaux et les fleurs sont axillaires et aussi oppôsés ou ternés. Celles-ci qu'on voit vers la mi-août ont un pédicule velu et pourpre, et consistent en un calyce à cinq divisions aiguës d'où sort un tube rouge terminé par un limbe de l'*écarlate* le plus vif, relevé obliquement et sur lequel se distinguent cinq levres arrondies et inégales. Elle vient des mêmes régions que la précédente et demande la même culture.

COLOQUINTHE, *Cucumis Colocynthis*. Lin. Plante annuelle du genre *Concombre*, originaire de Barbarie, et n'ayant aucun agrément. Son fruit, très violent purgatif et d'une amertume insupportable, n'est d'usage qu'en médecine. Je n'en parle ici que parce que bien des personnes donnent mal-à-propos le nom de Coloquinthes aux fruits des Courges-Cougourde, Pyriforme et Orange. *Voyez* au mot Citrouille, pages 35 et suivantes.

COMMÉLINE, *Commelina*. Genre de la Triandrie-Monogynie, famille des *Joncacées*, dédié par Linné aux trois freres Commelin, Hollandais, Sénateurs et Botanistes, mais dont l'un, qui n'a rien publié, est représenté par le plus petit pétale des fleurs de ce genre. Les Amateurs cultivent des plantes beaucoup moins jolies que n'est la Commeline tubéreuse, *Commelina tuberosa*, Lin., plante originaire du Mexique,

vivace, mais de peu de durée, et dont les racines *tubéreuses* produisent plusieurs tiges herbacées, articulées, hautes d'un demi-metre (un pied et demi), garnies à chaque nœud d'une feuille alterne, ondulée, aiguë, en cœur allongé, à nervures saillantes partant de la gaîne qui est longue et où elles forment des stries. De presque toutes ces gaînes il part des rameaux, et des gaînes de ceux-ci il sort un pédicule long, cylindrique, velu, teint de pourpre, terminé par une spathe de la forme et de la nature des feuilles, mais plus petite et pliée en deux, contenant plusieurs fleurs qui s'épanouissent successivement de juin à octobre. Ces fleurs, presque de mêmes forme et grandeur que celles de l'Ephémere de Virginie, enfin soutenues par un pédicule qui les présente obliquement, sont compôsées d'un calyce à trois folioles inégales, transparentes, bleuâtres, et de trois pétales à onglet court, arrondis, dont les deux supérieurs presqu'égaux, et l'inférieur beaucoup plus petit; touts de la couleur bleue la plus aimable, sur laquelle se marquent les antheres brillantes et jaûnes des trois étamines fertiles et les antheres jaûnes aussi, mais cruciformes des trois étamines stériles que LINNÉ appelle *nectaires* : toutes sont portées par des filets bleus comme le style. Cette jolie plante qui aime un terrein léger et frais, peut se multiplier de la division de ses racines, mais sera plus belle, si l'on seme sur couche au printemps ses graines qui mûrissent bien ici. La mettre fin de septembre en bonne orangerie, et au mois de mai en plein air.

COQUELOURDE, *Agrostemma.* Quatre especes compôsent ce genre, qui est de la Décandrie-Pentagynie, famille des *Caryophyllées*. Toutes ont d'assez jolies fleurs, et méritent leur nom compôsé de deux mots grecs *agros*, champ, et *stemma*, bouquet, couronne.

1. COQUELOURDE DES JARDINS, Passe-Fleur, Œillet-de-Dieu, Nielle d'Espagne, *Agrostemma coronaria.* LIN. (JAUM. 8e. liv.) Plante originaire de Suisse et d'Italie, duveteuse et blanchâtre dans sa totalité, ne s'élevant guere au-dessus de dix-huit pouces. Ses feuilles oblongues et molles embrassent par leur bâse la tige ou les rameaux. Pendant presque tout l'été elle donne des fleurs assez nombreuses, mais solitaires, ressemblant assez à un petit œillet, simples ou doubles, blanches ou rouges-pourpres de différentes nuances. La simple est bisannuelle, et se seme aussi-tôt la maturité des graines : le plant doit être repiqué en place en terre légere sans fumier, à expôsition inclinée, chaude et seche, car l'humidité peut le faire périr. Pour conserver la double qui est vivace, il faut la changer de place touts les ans en automne, bien nétoyer les

racines, séparer les œilletons qu'un seul filet de chevelu suffit souvent pour faire *reprendre*, et sur-tout la dégarnir au collet des feuilles que l'humidité de l'automne ferait pourrir, aussi-bien que, par suite, la plante elle-même.

2. COQUELOURDE FLEUR-DE-JUPITER, *Agrostemma Flos Jovis*. LIN. Elle est vivace, vient aussi des montagnes de la Suisse, et ressemble à la précédente par son port et le duvet qui la couvre. Ses fleurs paraissent en juillet, sont purpurines et dispôsées en ombelles. Même culture, etc. : éclat des pieds en mars.

3. COQUELOURDE RÔSE-DU-CIEL, *Agrostemma Cœli rosa*. Plus bâsse que les autres, elle fait mieux le buisson. Elle est annuelle, vient du Levant, et doit être semée sur couche au printemps. Ses tiges et ses feuilles sont moins cotonneuses, et ses fleurs, qu'on voit en juillet, sont solitaires, nombreuses et du plus joli rôse. Mêmes terre et expôsition.

COQUERET, *Physalis*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées*, et qui doit son nom à ce que le calyce des plantes qui le compôsent s'agrandit en proportion de l'accroissement du fruit qui semble alors enfermé dans une vessie, (en grec *physa*).

1-2. Je dirai peu de choses du COQUERET-ALKEKENGE, *Physalis Alkekengi*, LIN., que sans doute on eût recherché s'il eût été moins commun dans les terreins grâs et frais de nos vignes et de nos bois, où il se fait remarquer par ses baies de la forme, couleur et grôsseur d'une cerise, enfermées dans leur calyce qui a pris la forme d'une vessie membraneuse d'un beau rouge. L'Alkekenge a des racines traçantes et vivaces qui poussent chaque année des tiges herbacées, rameuses dans le bâs, garnies de feuilles réunies deux à deux, pétiolées, ovales, pointues. Ses fleurs qu'on voit en juin sont solitaires, axillaires, en roue et d'un blanc sale. Il leur succede des baies que les fermieres emploient pour donner au beurre la couleur qui lui manque. D'autres especes viennent des climats éloignés et différents du nôtre : les Antilles nous en fournissent une espece dont les fruits semblables aussi à des cerises, sont mangeables et ne déplaisent point à certaines personnes : c'est le COQUERET DES BARBADES, *Physalis edulis*, CURT. 1068, *pubescens*, LIN., et FLOR. PÉRUV., plante vivace, herbacée, velue, qu'on ne peut conserver l'hiver qu'en serre tempérée, ou au moins en très bonne orangerie où elle perd ses feuilles : dans l'une ou l'autre, on doit la garantir de l'humidité qui la ferait périr. Ses tiges rameuses dans le bâs poussent des feuilles alternes, pétiolées, grandes, en cœur aigu, à bords souvent

unis, quelquefois marqués de dents ou de sinuosités irrégulieres et inégales. Les fleurs qu'on voit en août sont axillaires, solitaires, renversées au moyen du pédicule qui est courbe et court : la corolle est en roue, de couleur soufre, relevé par cinq taches brunes placées autour de la gorge. Elle mûrit ses graines que l'on seme sur couche dans une bonne terre ; le plant repiqué en pôt se place le long d'un mur au midi pour être porté ensuite dans la serre tempérée vers la fin de septembre. Quelques personnes m'ont dit avoir mangé beaucoup de ses fruits sans en avoir ressenti d'inconvénients; d'autres m'ont dit qu'ils leur avaient causé des assoupissements.

COREOPSIS ou CORIOPE, *Coreopsis*. Ce nom tiré de deux mots grecs, *koris*, punaise, et *opsis*, mine, a été donné à ce genre parce que les graines des plantes qui le constituent, ont, par leur forme et leur couleur, l'air d'une punaise. Elles sont de la Syngénésie-Polygamie frustranée, famille des *Corymbiferes*.

1. CORÉOPSIS A OREILLES, *Coreopsis auriculata*. LIN. Originaire comme les suivantes, des parties septent. de l'Amér. et particulierement de Virginie, elle s'éleve à plus de trois pieds, et fait de belles touffes par ses tiges droites garnies de feuilles oppôsées assez larges, munies de deux folioles qui ont l'air d'*oreilles*, (d'où lui vient son nom spécifique). Pendant les mois d'août et de septembre on voit ses fleurs qui sont terminales, à rayons et disque d'un beau jaûne. La gelée et la grande humidité de l'hiver la faisant souvent périr, il est bon d'en mettre quelques pieds en pôts et en orangerie.

2. CORÉOPSIS A TROIS AILES, *Coreopsis tripteris*. LIN. Plus haute que la premiere, ses feuilles étroites et assez longues sont à cinq folioles au bâs des tiges, à trois au milieu, (et c'est d'où lui vient son surnom *tripteris*, c'est-à-dire, à trois ailes); enfin elles sont simples au haut de la tige que terminent, aussi en août, des fleurs jaûnes à disque brun.

3. CORÉOPSIS A FEUILLES DE PIED-D'ALOUETTE, *Coreopsis delphinifolia*. LAMARCK. La plus bâsse de toutes : elle a un joli port, de fort belles fleurs aussi à disque brun; enfin des feuilles assez finement découpées, et oppôsées comme dans les autres. Elle fleurit plus tôt et plus longtemps. Ces plantes ne sont pas difficiles, s'accommodent de touts terreins et de toutes expôsitions (hors celle du nord) et sont vivaces par leurs racines qu'on peut éclater en automne pour les multiplier; on peut aussi les semer.

COSMOS. Genre fait par CAVANILLES, du même ordre

et de la même famille que les *Coreopsis.* Il comprend jusqu'à présent deux plantes dont je connais et cultive seulement une, le COSMOS BIPINNÉ, *Cosmos bipinnatus.* CAV. Plante annuelle apportée du Mexique à Madrid où elle a fleuri en octobre, novembre et décembre 1789. On la seme au printemps sur couche, et l'on repique le plant en pôts qu'on enterre à bonne expôsition. Sa tige herbacée pousse des feuilles oppôsées, grandes, bipinnées à découpures fines, linéaires, aiguës. Les fleurs sont terminales, et soutenues par de longs pédicules. Elles consistent en huit rayons assez grands d'un rouge violâtre tendre, horizontaux, et entourant une tête sphérique de fleurettes droites et jaûnes, sur lesquelles se détachent les antheres qui dépâssent et sont d'un brun foncé. S'il arrive que ce *Cosmos* ne fleurisse point la premiere année, il fleurira la seconde en ayant soin de le retirer sous la bâche où il est d'ailleurs bon de le mettre pour faire mûrir sûrement ses graines. *Kosmos* est un mot grec qui signifie ordre et aussi parure, ornement : il a été donné pour nom à cette plante, à cause de l'élégance de son feuillage.

CREPIS, CRÉPIDE, *Crepis.* Ce dernier mot signifiant en grec bâse, chaussure, je ne vois pas qui a pu mériter ce nom au genre dont il s'agit, et qui est de la Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Chicoracées.*

1. CRÉPIS RÔSE, *Crepis rubra.* LIN. (HERBIER DE L'AMAT. n°. 14.) Cette Crépide nous vient d'Italie. Les feuilles sont découpées ou plutôt à grandes dents avec un lobe assez grand qui les termine. Les tiges nues et assez nombreuses portent chacune une fleur d'un rôse tendre, à rayons; un peu semblable, pour la forme, à celle de la Chicorée sauvage. Elle est annuelle, et haute d'environ dix-huit pouces: pour en avoir la fleur de juin à novembre, on en seme au printemps et en été, mais toujours en place. Elle n'est pas difficile sur le terrein, ni sur l'expôsition.

2. CRÉPIS BARBUE, *ou* TOLPIDE, *Crepis barbata.* LIN. JUSSIEU en a fait un genre nouveau qu'il a nommé *Drepania*, du mot grec *drepanē*, faulx, parce que les écailles sétacées extérieures du calyce se courbent en *faulx* en mûrissant. Plante annuelle, qui croît naturellement en Sicile et aux environs de Montpellier. Semée en mars ou avril sur couche, et repiquée dans des pôts ou en pleine terre, elle produit une tige de douze à quinze pouces, divisée en rameaux nombreux, grêles, ayant besoin d'appui, et ornées de feuilles lancéolées-pointues, un peu larges, dentelées, rudes au toucher. Les fleurs naissent aux extrémités, ressemblent à celles de la Chicorée sauvage, mais ont les rayons d'une

couleur soufre, ou jaûne, ou blanche, avec un disque un peu noir, qui fait ressortir les autres couleurs. Quoique simples, elles paraissent semi-doubles, à cause du grand nombre des filets qui sont dans le calyce extérieur. On les voit en juin, et elles durent, ou plutôt se succedent près de six semaines. Toute expôsition, excepté celle du nord. Terre et arrôsement ordinaires. Je ne l'ai jamais semée qu'en pleine terre, et elle m'a toujours réussi.

CUPIDONE, *Catananche*. (Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Chicoracées*.) Trois especes constituent ce genre: la premiere mérite place dans touts les jardins, les deux autres chez les Amateurs.

1. CUPIDONE BLEUE, *Catananche cœrulea*. LIN. Plante vivace qui croît naturellement dans les endroits stériles et montagneux de l'Italie, et des parties méridionales de la France. On la multiplie de pieds éclatés en automne, mieux au printemps; ou de semences mises en pôts, et repiquées en place ou bien dans d'autres pôts si on veut la retirer en orangerie pendant l'hiver. J'en ai risqué beaucoup en pleine terre, même sans couverture, et qui n'ont pas péri. Ses feuilles velues, longues et étroites, ressemblent un peu à celles de la *Corne-de-cerf:* ses tiges sont velues, grêles, mais seches et fermes. Dès le mois de juillet jusqu'en octobre, on voit paraître ses fleurs, portées chacune sur un long pédicule, larges comme un petit écu, compôsées de rayons étroits, nombreux, d'un beau bleu de ciel. Lorsque les fleurs sont tombées, les écailles nombreuses du calyce se rapprochent, et sont diaphanes: les graines ressemblent un peu à un volant couronné de cinq plumes. Cette plante, qui ne demande qu'une terre et un arrôsement ordinaires, mais une assez bonne expôsition, mérite d'être cultivée pour l'apparence et la durée de ses fleurs nombreuses, et qui se succedent pendant long-temps.

2 — 3. CUPIDONE A FLEURS JAUNES, *Catananche lutea*. LIN. Les fleurs de celles-ci, qui est annuelle, sont beaucoup plus petites. Elle vient d'Italie, et de l'île de Crete. Celle de Grece, *Catananche Græca*, porte aussi des fleurs jaûnes. Elle est rare. Les anciens, croyant que cette plante excitait à l'amour, lui avaient donné le nom de *Cupidone*, comme les Grecs celui de *katananchē*, du verbe grec *katananchazein*, exciter, pousser.

CYNOGLOSSE, *Cynoglossum*. Ce mot vient de *kynos*, génitif de *kyōn*, chien, et de *glōssa*, langue. Il sert à désigner un genre de plante de la Pentandrie-Monogynie, fa-

mille des *Boraginées*, dont trois seulement nous paraissent mériter les soins de l'Amateur de Jardin.

1. Cynoglosse argentée, *Cynoglossum cheirifolium.* Lin. Cette espece, originaire du Levant et de l'Espagne, est bisannuelle. Ses fleurs rouges, petites et en épi, sont peu remarquables : elle ne l'est que par ses feuilles nombreuses, longues, molles et couvertes d'un duvet argenté, comme celle de la Giroflée. Semer la graine au printemps en pleine terre, et repiquer en bonne expôsition.

2. Cynoglosse a feuilles de lin, Nombril-de-Vénus, *Cynoglossum linifolium.* Lin. Elle nous vient du Portugal, est annuelle, et fleurit en juin. Ses feuilles sont en fer de lance, molles, velues en dessous, glauques et lisses en dessus. Ses tiges, hautes d'environ un pied, sont lisses aussi, divisées en rameaux, et terminées par une grappe lâche de fleurs blanches : les capsules qui leur succedent ont un creux qui ressemble un peu à un *nombril*, d'où le nom trivial. Semer dru en place et en terre légere à bonne expôsition.

3. Cynoglosse printaniere, Omphalodès, *Cynoglossum Omphalodes.* Lin. (Herbier général de l'Amateur, n°. 4.) Charmante plante vivace, croissant naturellement en Portugal et dans la Carniole ; on l'a introduite dans nos jardins, où elle est appellée *Petite Consoude*, et ne demande d'autres soins que d'être placée à demi-soleil et en pleine terre dans un endroit un peu frais. Il faut aussi lui donner de l'eau pendant les sécheresses. Ses feuilles, presque toutes radicales, sont persistantes, en cœur ovale, entieres, pointues et d'un vert gai. De leur milieu s'élevent, dès la fin de mars, plusieurs tiges grêles, plus hautes que les feuilles, et terminées par des especes de panicules droites de fleurs très petites, mais nombreuses et du plus joli bleu d'émail qu'on puisse voir. Cette Cynoglosse trace beaucoup, et peut, en une saison, former de larges touffes qui seront agréables pendant plus de trois semaines, et qu'on sépare après la fleuraison lorsqu'on veut la propager. Sa vertu vulnéraire la faisait appliquer sur le nombril (en grec *omphalos*) des enfans nouveaux-nés, et de là son nom *Omphalodès.*

D.

DAHLIA. Cavanilles, Botaniste Espagnol, ne sachant pas apparemment que déjà il existait dans la Diœcie un genre de ce nom, constitua celui dont il s'agit ici, et le dédia à *André* Dahl, Suédois, auteur d'observations botaniques, *in*-8°., 1787 : il le compôsa de plantes toutes originaires du Mexique. Willdenow, pour éviter les méprises, a cru

devoir les réunir sous le nom nouveau de *GEORGINA*, forgé en mémoire de feu M. GEORGI, professeur à Pétersbourg. Nous n'adoptons point encore ce changement, mais nous croyons devoir conformer notre article à quelques observations consignées par WILLDENOW dans son *Hortus Berolinensis*. Fasc. VIII.

1—3. DAHLIA PINNÉ, *Dahlia pinnata*. CAVAN. *ic. I*, pag. 57. tab. 80. (Vél. du Mus.) *Georgina variabilis*, var. *purpurea*. WILLD. *Hort. Berol.* Fasc. VIII, tab. 93. Comme celle des autres *Dahlias*, la racine de celui-ci est composée de faisceaux de tubercules vivaces, et qui mangés cuits sont trouvés très bons au Mexique. Chaque année elle pousse des tiges hautes d'environ deux metres, (six pieds), garnies de feuilles pinnées à folioles impaires, sessiles, dentées. Les feuilles les plus élevées sont simples. Les fleurs ordinairement solitaires et placées en haut des rameaux sur un pédicule assez long, sont très belles, plus grandes que celles de la Reine-Marguerite, compôsées de huit à douze rayons et plus, d'un pourpre violâtre élégant, et d'un disque de couleur jaûne brillante. On les voit en septembre et octobre, et plus tard encore si la plante qu'il faut tenir en pôt est portée en serre tempérée, où elle achevera de mûrir ses graines. Celles-ci ont donné, à ce qu'assure WILLDENOW, (*Hort. Berol.* Fasc. VIII. *tab.* 94) la variété qu'il appelle *Georgina variabilis lilacina*, et dont CAVANILLES, *ic. III*, pag. 33, *tab.* 265, et les Vélins du Museum font, sans doute à tort, l'espece DAHLIA RÔSE, *Dahlia rosea*. Dans le fait, ce dernier a des folioles décurrentes et le pétiole aîlé. Il se distingue encore par la couleur constamment plus pâle de son feuillage et de ses fleurs moins grandes, et qui n'ont ordinairement que huit rayons terminés le plus souvent chacun par trois dents. WILLDENOW dit encore *ibidem*, que les racines du *Dahlia* pinné donnent, suivant le sol et la saison, non-seulement la variété ci-dessus, mais encore celle qu'il appelle *Georgina variabilis pallida* (*Hort. Berol.* tab. 95), facile à distinguer par des pétioles bordés, des folioles presque décurrentes, et les rayons des fleurs moins planes que dans les autres et d'un pourpre beaucoup plus pâle, entourant un disque jaûne, beaucoup moins plein, et donnant plus rarement des semences, puisque les fleurs paraissent beaucoup plus rarement et toujours plus tard.

4—6. DAHLIA ÉCARLATE, *Dahlia coccinea*. CAV. *ic. III*, *pag*, 33, *tab.* 266. (Vél. du Mus.) *Georgina coccinea*, WILLD. *Hort. Berol.* Fasc. VIII, *tab.* 96 Il donne des tiges grêles, aussi longues, vertes et poudrées d'une espece de fleur. Ses feuilles radicales sont sur-décompôsées; celles de la tige

sont biternées, et il n'en a point de simples comme les autres. Toutes sont d'un vert gai, un peu rudes en dessus, plus pâles et glauques en dessous, enfin dentées en scie plus régulierement que dans les autres especes, et soutenues par un pétiole plus long. Les fleurs sont terminales comme dans les précédents, à long pédicule, mais plus petites : les rayons sont ou d'un bel écarlate brillant, ou d'un beau jaûne safrané et encore souvent incisés par le bout, ou simplement d'un jaûne pâle, selon la variété. Cette espece mûrit très difficilement ses graines, et ne présente alors, aussi bien que ses deux variétés, d'autres moyens de propagation que la séparation des tubercules qu'il faut détacher avec du talon, c'est-à-dire avec un petit morceau de la racine principale. J'ai vérifié et reconnu très juste cette observation faite d'abord par l'excellent Cultivateur, M. Dumont de Courset. M. Noisette, Cultivateur-Fleuriste-Pépiniériste fauxbourg St.-Jacques, possede toutes ces especes et variétés. Déjà elles pâssent en pleine-terre dans les départements méridionaux, même à Paris, avec la seule précaution d'une couverture de litiere seche pendant les gelées ; on peut donc se flatter que quelque temps de séjour parmi nous, habituera ces belles plantes à notre climat de Paris, et en rendra la culture aussi facile que celles des autres plântes des mêmes lieux. Jusqu'à présent on leur a donné la serre tempérée, une terre légere et substantielle, assez d'arrôsement pendant la végétation, et point dans le temps de repôs. En outre des semences et de la division des racines, on peut encore en faire des boutures prises avec du talon sur les tiges, et mises ensuite dans des pôts sur couche tiede. Voyez aussi page 40.

DALEA. Genre de la Diadelphie-Pentandrie, fait par Linné, puis réuni par lui-même aux *Psoralées*, enfin séparé de nouveau par Jussieu, et faisant partie de la famille des *Légumineuses*. Il est dédié à Dale, Botaniste Anglais. Une seule espece nous a paru mériter l'attention de l'Amateur de jardin, c'est le Dalea a fleurs pourpres. *Dalea purpurea*. Vent. J. de Cels. 40. (Vél. du Mus.) Cette plante herbacée et vivace, rapportée par Michaux du pays des Illinois, appelle les ieux par son port élégant et ses épis de fleurs d'une couleur pourpre éclatante. Sa racine, qui est fibreuse et ramifiée, émet quelques tiges menues, pliantes, garnies de feuilles dans toute leur longueur, et de rameaux seulement vers le sommet. Les feuilles dispôsées en faisceaux, alternes et soutenues par un assez long pétiole, sont les unes ternées, les autres ailées, à folioles petites, linéaires, d'un vert foncé. Les fleurs, dispôsées en épi terminal plus ou moins long, sont petites, rangées par

anneaux serrés et qui fleurissent successivement : elles ont chacune cinq pétales extrêmement petits, soutenus par un onglet filiforme. On propage le Dalea par ses graines semées sur couche tiede : il n'est point difficile sur le terrein ni sur l'expôsition, et fait un très bel effet dans le temps de sa fleuraison. Il demande l'orangerie pour l'hiver : c'est le *Petalostemum violaceum* de MICHAUX.

DENTELAIRE, *Plumbago*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, qui a donné le nom à la famille des*Plombaginées*. Des quatre especes qui le constituent, trois sont fort belles : malheureusement la plus facile à se procurer (le *Plumbago Europæa*) ne vaut pas la peine d'être cultivée. C'est à sa couleur *plombée* qu'est dû le nom latin du genre ; comme le nom français vient de ce que son fruit est terminé par des *dents*.

1. DENTELAIRE DE CEYLAN, *Plumbago Zeylanica*. LIN. Plante vivace qui ne s'éleve qu'à un pied et demi ou environ. Ses tiges faibles ont besoin d'être soutenues. Les feuilles sont un peu larges, ovales, pointues, lisses en dessus et un peu rudes en dessous. Les fleurs qui sont d'un très beau blanc et dispôsées en forme d'épis, ressemblent beaucoup à celles du Jasmin blanc : mais elles sont plus petites et moins évâsées. Cette plante fleurit depuis le mois d'août jusqu'en octobre. Il lui faut une bonne terre, l'expôsition au plus fort soleil, et un arrôsement ordinaire. On ne peut la conserver l'hiver que dans une serre chaude. Elle se multiplie de graines qu'on seme sur couche au printemps. C'est une plante de Curieux et d'Amateur.

2. DENTELAIRE GRIMPANTE, *Plumbago scandens*. LIN. Celle-ci ressemble beaucoup à la précédente, dont elle differe uniquement par des feuilles plus larges et un peu plus vertes, et aussi par ses tiges qui ne sont ni sarmenteuses ni grimpantes, mais seulement plus hautes. Elle vient de l'Amérique. Elle a, comme la précédente, besoin de la serre chaude ; et, comme elle, elle peut pâsser quelques mois en plein air. On la multiplie par ses graines qui mûrissent dans la serre.

3. DENTELAIRE RÔSE, *Plumbago rosea*. LIN. Elle nous vient de l'Inde : nous la tenons des Anglais, chez qui elle a été introduite en 1777. Ses fleurs nombreuses et d'un rôse-grenade, lui méritent la préférence sur les autres : on les voit d'ailleurs en différents temps de l'année. Mais ces avantages sont achetés par les soins plus assidus et plus grands qu'elle exige, car elle ne peut se pâsser de la serre chaude en tout

temps, même des bords de la tannée. Ses graines ne mûrissent pas facilement; et l'on n'a pour moyen assuré de la propager que la séparation de ses racines. Elle a des tiges droites, assez nombreuses. Ses feuilles sont ovales et d'un vert assez foncé.

DIANELLA. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Asparagoïdes*, et portant ce nom parce que la premiere espece connue, celle de l'Inde, habite les bois. Je ne parlerai que de celle de la nouvelle Hollande. *Dianella cœrulea*, CURTIS. 505. — RED. Lil. 79. Cette très jolie plante qu'on peut multiplier par l'éclat des racines, et aussi, dit on, de boutures, pousse une tige verte marquée en bâs par les vestiges des feuilles tombées, et garnie par le haut de feuilles disposées sur deux côtés, assez semblables à celles des Iris, mais longues, aiguës et munies sur les bords de dentelures fines et épineuses. La continuité de la tige se divise en une panicule grande et lâche de jolies fleurs d'un très beau bleu sur lequel se détachent les étamines jaûnes; elles s'épanouissent au printemps et se succedent pendant quelques mois. Il faut à cette plante une terre légere substantielle, peu de soleil, et l'orangerie pour l'hiver.

DIGITALE, *Digitalis.* (Didynamie-Angiospermie, famille des *Personnées.*) LINNÉ en compte neuf especes. J'indique les trois à qui l'on doit accorder place dans les parterres.

1. DIGITALE POURPRÉE, Gantelée, Gant de Notre Dame, *Digitalis purpurea.* LIN. (JAUM. 8e. liv. *Fl. Dan.* 74.) Elle croît naturellement dans les environs de Paris: on la rencontre aux bois de Boulogne, de Meudon, etc. Une touffe de feuilles ovales-aiguës, cotonneuses et ridées, est tout ce qu'elle pousse la premiere année; la seconde, il s'éleve de leur milieu une tige de trois à quatre pieds, simple, droite, garnie à sa bâse de feuilles alternes; à son sommet d'un épi, (long quelquefois d'un metre (trois pieds), et entouré encore d'autres épis plûs petits,) de fleurs nombreuses, pendantes, rangées d'un seul côté, purpurines et ponctuées de brun dans l'intérieur, ou blanches mais sans taches, selon la variété: elles sont plus grôsses qu'un dé à coudre, dont elles ont la forme: ce qui a fait donner au genre le nom de *Digitale:* c'est tout ce que dure cette belle plante, qui donne alors ses graines, et se trouve quelquefois entourée d'œilletons qu'on sépare au mois d'octobre. On la seme au printemps, et mieux aussi-tôt la maturité des graines; on repique le plant dans les parterres ou dans les massifs: partout elle fera un bon effet.

2. DIGITALE A GRANDES FLEURS, *Digitalis ambigua.* LIN. Cette plante est trop belle et sa culture trop facile pour omettre d'en parler. Sa tige à-peu-près de la hauteur de celle de la Digitale pourpre, se termine en mai et juin par un épi bien garni de fleurs encore plus grôsses, un peu ventrues et d'un beau jaûne. Elles donnent des graines qui semées à l'automne, c'est-à-dire aussitôt leur matûrité, leveront au printemps d'après. Cette Digitale a sur la commune l'avantage d'être vivace: elle fait un assez bel effet dans les jardins, et réussit très bien dans un bon terrein frais ou entretenu fraîchement. Elle nous vient de la Suisse; je l'ai fait figurer dans L'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 7.

3. DIGITALE OBSCURE, *Digitalis obscura.* LIN. (*H. Vind.* 91.) Ses fleurs qu'on voit en juin et qui durent longtemps, sont jaûnes rayées d'aurore, ce qui les rend agréables à la vue: elles sont plus petites que celles de la pourprée, et les dernieres plus petites encore que les premieres. Les tiges, hautes d'environ quinze pouces, portent des feuilles étroites, longues, linéaires. On multiplie cette plante vivace, ligneuse et originaire d'Espagne, par ses graines semées sur couche, et repiquées dans des pôts pour être mises en orangerie. Bonne terre, arrôsement ordinaire, et pendant l'été expôsition au soleil.

4. DIGITALE FERRUGINEUSE, *Digitalis ferruginea.* LIN. Elle vient de l'Italie; ses tiges sont bien plus hautes que celles des précédentes, car souvent elles s'élevent jusqu'à cinq et six pieds. Elles sortent d'une touffe de feuilles nombreuses, longues, rayées dans leur longueur, et dispôsées symmétriquement en cercle sur la terre. Ces tiges sont aussi garnies de feuilles, et terminées par un épi fort long de fleurs de couleur ferrugineuse. Si ces fleurs étaient plus brillantes, la plante, qui du reste a un fort bel aspect, serait superbe. Elle est vivace et d'orangerie, mais non plus délicate que la Digitale obscure. Ses fleurs paraissent en juin et juillet. On la multiplie de graines qu'on seme aussi sur couche.

5. DIGITALE DES CANARIES, *Digitalis Canariensis.* LIN. HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 8. Plante superbe, vivace, ligneuse et d'un grand effet par le nombre et la longueur de ses épis simples et serrés de fleurs à court pédicule, alternes, horizontales, et dont la corolle irréguliere mais grande et d'un beau jaûne safrané, imite assez bien une gueule béante. Chacun de ces beaux épis termine en juin un des rameaux qui touts sont bruns, et ainsi que la tige garnies de touffes de feuilles persistantes, alternes,

lancéolées, dentées en scie, aiguës, amincies en pétiole, un peu duveteuses comme le sont aussi les rameaux. M. DUBREUIL, Pépiniériste-Fleuriste à Rouen, et successeur de feu M. VARIN dans la direction du Jardin botanique de cette ville, présumant par l'indication trop simple que j'avais donnée l'an dernier de cette plante, qu'elle manquait à ma collection, a eu la bonté de m'en envoyer un très bel échantillon frais pour l'herbier, un pied en pôt et des graines mûries dans son jardin. M. GUERSENT, Docteur en médecine à Paris, et Professeur de botanique à Rouen, a bien voulu non-seulement m'apporter tout cela lui même avec une note de M. DUBREUIL relative à la culture, mais encore y ajouter les renseignements qui manquaient. — Les graines semées au mois de mars, mieux aussi-tôt la maturité, sur couche et en terre de bruyere, doivent être repiquées quand le plant est devenu assez fort. Au bout de deux ans il peut donner fleur et avoir acquis en hauteur environ 650 millim. (deux pieds). L'individu cultivé par M. DUBREUIL, et qui chaque année fleurit et fournit des graines, est à peu près de 1575 millimetres de haut (cinq pieds). Cette belle Digitale réussira parfaitement si on la tient à l'expôsition du levant en terre de bruyere arrôsée souvent en été, et si on la serre en bonne orangerie pendant l'hiver.

DIONÉE, *Dionæa*. Genre de la Décandrie-Monogynie, et que les Botanistes n'ont encore affilié à aucune famille. Il a été fait par ELLIS : on lui a donné pour nom un surnom de Vénus, pour exprimer apparemment l'appât trompeur présenté aux mouches par la seule espece connue, et qui serait sans doute plus cultivée si elle répondait mieux aux soins. Cependant on la voit assez ordinairement dans les collections d'Angleterre ; on l'a eue aussi à Malmaison (Malm. 29), et au Jardin des Plantes, et je suis persuadé qu'elle réussirait placée dans les parties humides des bois et autres lieux où croissent nos *Rossolis*. C'est la DIONÉE ATTRAPPE-MOUCHE, *Dionæa muscipula*. LIN. (Ce dernier mot signifie ratiere : on peut aussi le compôser des mots *capere*, prendre, et *musca*, mouche.) C'est une petite plante vivace, herbacée, naturelle aux marécages de la Caroline : ses feuilles toutes radicales et dispôsées en rôsette étalée sur la terre, ont un pétiole ailé très large, assez long : elles sont si irritables qu'il suffit de l'attouchement du moindre insecte pour les faire se fermer aussi-tôt ; et l'insecte, pris comme dans une *souriciere*, et percé par les pointes dont elles sont garnies intérieurement, est encore retenu par l'application assez forte des lobes que les poils des bords tiennent fermés en se croisant. Cette irritabilité

augmente en raison de l'ardeur du soleil. Du milieu des feuilles, s'éleve en juillet une tige de huit à dix pouces, nue et couronnée par un corymbe de huit à dix fleurs assez grandes. Ces fleurs ont un calyce à cinq folioles aiguës, teintes de rouge; cinq pétales alternes, blancs, ovales, assez larges. Il faut à la Dionée une terre tourbeuse tenue toujours humide, et la serre tempérée pour l'hiver. On la propage par la séparation des rôsettes enracinées, ou par ses graines semées aussi-tôt la maturité, lorsqu'elles l'acquierent dans nos climats; ce qui sera infaillible, si, à l'imitation de CURTIS, la plante d'abord garantie par un cylindre de verre creux et ouvert par le haut, se trouve dans un pôt plein de terre marécageuse mêlée de sâble blanc et tenue constamment humide au moyen d'une terrine pleine d'eau, au milieu de laquelle on place le pôt. Le tout doit être à bonne expôsition.

DODECATHEON ou GYROSELLE, *Dodecatheon*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Orobanchoïdes*, compôsé jusqu'à présent d'une seule espece, dédiée par CATESBY au Docteur anglais *Richard* MEAD, dont le nom lui est resté pour nom spécifique. LINNÉ lui a forgé le nom générique *Dodecatheon*, des deux mots grecs *dōdeca*, douze, et *Theos*, Dieu; c'est le DODÉCATHÉON DE VIRGINIE, *Dodecatheon Media*. LIN. (TREW. 12. — CATESB. *app.* 1.) Pourquoi un nom si fastueux, puisqu'il y a tant de plantes qui l'emportent sur celle-ci? Elle est cependant assez jolie, quoique petite. Sa racine est une espece de longue griffe qui, vers le milieu de janvier, commence à montrer ses feuilles, toutes radicales, couchées à terre, oblongues-obtuses, d'un vert-pâle. Sur la fin de février on apperçoit une tige (plusieurs si la plante a trois ou quatre ans), qui s'éleve à un pied environ, et se couronne en avril d'un bouquet de jolies fleurs, *souvent au nombre de douze*, (d'où son nom générique.) Elles sont petites, pendantes, à cinq divisions longues qui se relevent, et dont les étamines et antheres, qui sont pendantes et jaûnes, font ressortir la couleur tendre rôse-purpurine. Quoiqu'elle puisse rester en pleine terre, cependant on l'éleve en pôts pour en mieux jouir, alors on la met en orangerie, d'où on la sort toutes les fois que le temps est doux, car elle n'aime point à être renfermée. On l'expôse au soleil jusqu'à ce qu'elle fleurisse, époque à laquelle on la porte à l'appartement, en la remettant dehors pendant toutes les nuits douces. En juin ses feuilles périssent, et dès ce moment on porte le pôt à l'ombre, et on l'arrôse seulement pour que les racines ne sechent point. Si on l'avait laissée en pleine terre, il aurait fallu marquer sa place par un piquet. On sépare ses racines

touts les trois ou quatre ans pendant son repôs : ou bien l'on seme ses graines aussi-tôt qu'elles sont mûres. Le jeune plant demande à être entretenu frais et à demi-ombre : la plante veut une bonne terre mêlée de terreau de bruyere, et quelques arrôsements si le printemps est trop sec. MILLER dit l'avoir vue, pour la premiere fois, en 1709, dans le Jardin de l'Evêque de Londres, COMPTON, à qui BANISTER l'avait envoyée.

DOLIQUE, *Dolichos*. Genre de plantes de la Diadelphie-Décandrie et de la famille des *Légumineuses*, ainsi nommées apparemment à cause de la longueur de leurs cosses; car en grec *dolichos* signifie long.

DOLIQUE D'EGYPTE, Féve d'Egypte ou du Cap de Bonne-Espérance, *Dolichos Lablab.* LIN. C'est une plante annuelle qu'on éleve sur couche dans un pôt, et qu'on met à l'air quand la saison devient douce; mais on l'expôse au grand soleil. Elle s'éleve à trois ou quatre pieds de haut, et on la soutient avec un tuteur. Les fleurs, d'un violet tendre, paraissent au mois d'août, sortent des aisselles, sont portées par un pédicule long de trois ou quatre pouces, et présentent un bouquet comme le Pois vivace. La gousse est violette et contient des féves très jolies d'un noir mat, et bordées de blanc. Ce Dolique a une variété à fleurs blanches.

Une autre variété bien plus précieuse à féve brûnâtre, et venant de Saragosse où on l'appelle Caracolle, m'a été envoyée de notre département de la Dordogne par M. LAROCHE, qui l'y cultive comme plante légumiere. Il la seme en mai prés d'un mur au midi, et dans la terre d'entre ce mur et des couches sourdes destinées à d'autres plantes; on l'arrôse fréquemment et on la dresse soit sur un treillage, soit sur des rames hautes, car elle s'éleve quelquefois à quatre metres (douze pieds.) Dès le mois d'août, elle entre en fleurs; et comme aucune n'avorte jamais, elle commence à fournir des cosses excellentes à manger, préférables, dit-on, aux meilleurs haricots verts, et en si grande quantité qu'il suffit de deux douzaines de plantes pour fournir en abondance jusqu'aux gelées. Ce Dolique ainsi cultivé peut durer plus de deux ans; je trouverais plus convenable d'en semer chaque année.

DORONIC, *Doronicum*. Je ne sais à quelle plante a d'abord été donné ce nom qu'on dit arabe, et signifier *Mort au léopard*. LINNÉ l'a conservé à un genre de sa Syngénésie-Polygamie superflue, et de la famille des *Corymbiferes*. Une espece se trouve assez souvent dans les grands jardins; c'est le DORONIC A FEUILLES EN CŒUR, *Doronicum Pardalianches*,

Lin., dont le nom spécifique compôsé des mots grecs *pardalis*, léopard, et *anchō*, j'étrangle, n'est qu'une traduction du nom générique. Cette plante, originaire des Alpes, est rustique et peu difficile sur le choix du terrein ou de l'expôsition. Par-tout elle donne grande abondance de rejets qu'on sépare en automne pour la propager, et que bientôt reproduisent ses racines vivaces, et traçantes jusqu'à l'incommodité si on ne les maîtrise pas. Ses feuilles, ou radicales et pétiolées, ou attachées aux tiges qu'elles embrassent, sont toutes en cœur arrondi, d'un vert jaûne, et douces au toucher. Dès la fin d'avril paraissent les fleurs qui sont grandes, radiées, d'un jaûne éclatant, solitaires, et placées à l'extrémité des tiges souvent hautes de plus de trois pieds. La plante en donnera de nouvelles à la fin de l'été, si on a eu soin de l'arrôser pendant les sécheresses, et de couper les tiges à mesure que les fleurs se seront fanées.

DORYANTHES. Je ne parlerais point de ce genre très voisin de l'*Agave*, et selon Linné, de l'Hexandrie-Monogynie, si la seule espece connue jusqu'à ce jour (le *Doryanthes excelsa*, Corr.) ne faisait partie de la superbe collection de S. M. l'Impératrice Joséphine, à qui M. Aiton l'a envoyé en 1810. Les feuilles de cette plante sont charnues, longues, étroites, dispôsées circulairement, et couchées à terre. C'est de leur milieu que s'éleve, quelquefois à la hauteur de vingt pieds, une tige charnue aussi et dont l'extrémité se termine par une grappe simple de fleurs très grandes et blanches. On n'a encore vu qu'une seule de ces fleurs en Europe; attachée à une partie de tige coupée dans le pays depuis plusieurs mois, elle s'est malgré tout épanouie au Jardin de Kew en 1800. Les parties montueuses de la Colonie anglaise dans la nouvelle Galles du Sud, sont la patrie de cette plante extraordinaire et si vivace. Ici elle demande la serre tempérée et la culture de l'*Agave*. J'ignore si elle a avec lui d'autres analogies, comme par exemple de pouvoir se reproduire par des œilletons et par des bulbes, de ne donner fleurs qu'au bout de longues années, enfin de périr aussi-tôt qu'elle a amené ses semences à maturité. La dispôsition des fleurs sur une haute tige nue ayant quelque ressemblance avec une pique, M. Corréa de Serra, Auteur de ce genre, lui a compôsé un nom des mots grecs *dory*, pique, et *anthos*, fleur.

DRABA. Genre de la Tétradynamie siliculeuse, famille des *Cruciferes*. Il fournit peu de plantes pour l'ornement; j'ai cependant vu, chez un Amateur, des parties de rocailles humides et ombragées, garnies de Draba des Pyrénées, *Draba*

Pyrenaïca. Lin. Cette jolie petite plante vivace y faisait un très agréable effet par ses rôsettes épaisses de feuilles palmées à trois et cinq lobes d'où s'échappent des hampes couronnées de fleurs blanches qui deviennent pourpres. *Drabē* était chez les Grecs le nom d'une autre plante.

DRACOCÉPHALE, *Dracocephalum.* Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Labiées.* Toutes les espèces qui le composent sont d'assez belles plantes. Leur nom vient du grec, et signifie *Tête-de-Dragon*, parce que les fleurs ont un peu cette ressemblance.

1. Dracocéphale d'Autriche, *Dracocephalum Austriacum.* Lin. (Jacq. *ic. rar.* 112.) Plante vivace par ses racines, rustique, et qu'on trouve sauvage en Autriche, en Sibérie et dans quelques parties montagneuses de la France. Elle forme des touffes assez épaisses, de près de 325 millim. (un pied) de haut. Ses tiges, quadrangulaires comme celles de toutes les *Labiées*, duveteuses et divisées en beaucoup de rameaux, sont garnies de feuilles sessiles, oppôsées, lancéolées-étroites, dentées ou même incisées pour la plupart. Les fleurs qui sont grandes et belles, oppôsées, axillaires, d'un bleu violâtre, sont dispôsées en épis terminaux, et se montrent dès le commencement de juin. On peut éclater les pieds en automne, ou semer les graines au printemps en terre bonne, légere, substantielle.

2. Dracocéphale a grandes fleurs, *Dracocephalum grandiflorum.* Lin. Peut-être est-il un peu plus haut que le précédent : ses tiges, assez nombreuses, carrées, peu rameuses, sont un peu velues. Les feuilles radicales sont en cœur et celles des tiges sont orbiculaires, mais toutes crénelées et assez petites. En juillet, il donne ses fleurs en verticilles, et qui sont grandes, bleues, tachées de brun et entremêlées de bractées pourpres. Cette plante nous vient de Sibérie, et se gouverne absolument comme le Dracocéphale d'Autriche, étant vivace comme lui.

3. Dracocéphale de Virginie, *Dracocephalum Virginianum.* Lin. Il est herbacé et vivace, se reproduisant très facilement de ses semences, qui mûrissent ordinairement pour la plupart, ou de l'éclat des racines qui peut se faire en automne ou au printemps. Comme il vient de Virginie et des autres parties septentrionales de l'Amérique, il reste chez nous fort bien en pleine terre : ses tiges, hautes d'environ deux pieds et garnies de feuilles oblongues, aiguës, dentées, sont terminées de juillet à septembre par un épi bilatéral de fleurs assez grandes, d'un rôse tendre et agréable. Il aime une

terre légere, substantielle et fraîche; sur-tout la terre de bruyere.

4. DRACOCÉPHALE DE MOLDAVIE, *Dracocephalum Moldavica.* LIN. Plante annuelle qui croît spontanément en Sibérie et dans la Moldavie, et qu'on seme en place au printemps. Ses tiges et ses rameaux sont ornés de feuilles opposées, pétiolées, lancéolées, dentées, et donnent en juillet des fleurs bleues ou blanches, disposées en verticilles. La plante répand une odeur qui lui a fait donner les noms vulgaires de MOLDAVIQUE et MÉLISSE DE MOLDAVIE.

E.

ÉCHINOPE, BOULETTE, *Echinops.* Ce nom qui signifie *mine de hérisson*, est composé des mots grecs, *echinos*, hérisson, et *ōps*, visage. Il indique assez la singularité des fleurs de ce genre, qui est de la Syngénésie-Polygamie séparée, famille des *Cynarocéphales.* Une seule espece nous paraît digne de figurer dans les Jardins.

ECHINOPE *ou* BOULETTE AZURÉE, *Echinops Ritro.* LIN. Plante rustique, ressemblant un peu à un Chardon, par ses feuilles très grandes, très découpées, et dont les laciniures sont terminées en pointes piquantes : elles sont blanches et cotonneuses en dessous. Les tiges hautes d'au moins un metre (3 pieds), blanches et cotonneuses aussi, se divisent à leur extrémité et sont terminées en juillet par des têtes globuleuses d'un fort joli bleu un peu améthyste. Ces têtes qui ne sont que les fleurs rassemblées, toutes en tuyau et munies chacune d'un calyce, sont d'un aspect agréable et singulier. Comme cette plante se trouve sauvage dans notre France méridionale, nous pouvons la tenir ici en pleine terre où elle ne donne fleurs que la seconde année. Elle est vivace et se comporte bien dans toutes les terres, mais à l'exposition du soleil. On la seme en mars : souvent elle le fait elle-même.

ELYME, *Elymus.* Genre de la Triandrie-Digynie, famille des *Graminées.* J'invite à cultiver l'ELYME DES SABLES, *Elymus arenarius*, LIN., dont le nom dérivé du verbe grec *elyō*, couvrir, entortiller, exprime que les grandes dimensions, et les racines très traçantes de cette plante vivace et croissant naturellement en France dans les sâbles mobiles des bords de nos deux mers, la rendent propre soit à retenir ces sâbles, soit à couvrir et orner dans nos grands Jardins-paysages certaines parties sauvages et sâbleuses où d'autres végétaux refusent de croître. Elle y formera des touffes considérables et très étendues par ses feuilles nombreuses, glauques, longues d'un

demi-metre (un pied et demi), et plus, terminées par une pointe fine et cornée.

ENOTHERE, *Œnothera.* Nom composé des mots grecs *oinos*, vin, et *thēra*, chasse et piége, donné d'abord, suivant toute apparence, à une plante employée contre l'ivresse ou pour la prévenir, transporté à un genre de plantes assez nombreuses, de l'Octandrie-Monogynie et de la famille des *Epilobiennes*, toutes assez belles, mais dont les suivantes méritent la préférence.

1. ENOTHERE A GRANDES FLEURS, vulgairement ONAGRE, *Œnothera suaveolens.* H. P. Très belle plante annuelle, originaire de Virginie, cultivée depuis long-temps dans les Jardins de Paris où on l'avait perdue : je l'y ai rapportée; on l'y a très bien accueillie. Souvent elle se seme d'elle-même, et elle est plus belle quand l'hiver a pâssé sur sa graine que les gelées et l'humidité tuent cependant quelquefois. Il sera donc prudent d'en conserver pour en ressemer au printemps. Elle s'éleve à trois pieds par une tige forte et rameuse, garnie de feuilles oblongues-lancéolées. De juillet jusqu'aux gelées, elle donne ses fleurs axillaires et en épis terminaux : elles sont grandes, très odorantes, sur-tout le soir; à quatre pétales et d'un beau jaûne tendre. Leur durée est d'une journée, mais il s'en épanouit chaque jour une grande quantité. Cette plante aime une bonne terre tenue fraîche, et le soleil.

2. ENOTHERE RÔSE, *Œnothera rosea.* LIN. Celle-ci est vivace, vient du Pérou, et ne peut s'accommoder de la pleine terre. Il lui faut une bonne orangerie pour l'hiver. Ses tiges s'élevent à un pied environ, et sont terminées par un épi lâche de fleurs rôses assez grandes et qui font un joli effet. On la multiplie par ses semences qu'elle-même répand autour d'elle en si grande abondance, qu'elle couvre de jeunes plantes le terrein qui l'environne.

3—4. ENOTHERE POURPRE, *Œnothera purpurea.* CURTIS 352. On seme au printemps sur couche les graines de cette jolie plante annuelle et qui nous vient des côtes occidentales de l'Amérique septentrionale. Elles donnent des tiges teintes de rôse, hautes d'un à deux pieds, garnies de feuilles à court pétiole, oppôsées, lancéolées, un peu ondulées, glauques. Les fleurs semblables à celles du genre, se voient en juillet, et sont pourpres : leur stigmate est très brun et fendu en quatre. Quelques personnes cultivent encore l'ENOTHERE FRUTIQUEUSE, *Œnothera fruticosa.* LIN. Elle est vivace, aussi d'Amérique septentrionale, et donne dès juin ses grandes fleurs jaûnes. Elle se multiplie de semences, de l'éclat des racines, même de boutures.

ÉPERVIERE, *Hieracium.* Son nom latin vient du grec *hierax*, qui signifie épervier. C'est un genre assez nombreux, de la Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Chicoracées*, et dont presque toutes les especes ne sont cultivées que dans les Jardins de Botanique ; nous admettons dans les nôtres la seule EPERVIERE DE HONGRIE, *Hieracium aurantiacum.* (*Fl. Aust.* 410.) Très jolie petite plante bâsse, vivace et traçante, dont les feuilles toutes radicales sont ovales-oblongues, velues, entieres, couchées à terre en rôsette. Ses fleurs dispôsées en corymbe au haut d'une tige simple et velue d'environ un pied, sont assez grandes, semblables à celles de la Chicorée sauvage, mais plus petites et d'un jaûne capucine éclatant. Elle veut une terre légere et de l'eau : elle craint les neiges et les fortes gelées. Elle se trouve dans nos Alpes et en Suisse : on la multiplie par ses graines ou par l'éclat des œilletons. On nous a bien parlé de l'EPERVIERE PORTE-LAINE, *Hieracium eriophorum*, comme d'une plante fort belle. Nous nous abstiendrons d'en rien dire jusqu'à ce que nous l'ayions cultivée.

ÉPHÉMERE *ou* EPHÉMÉRINE, *Tradescantia.* (Hexandrie-Monogynie, famille des *Joncacées.*) Tout ce qui ne dure qu'un jour se qualifie d'*éphémere*, du mot grec *ephēmeros*, qui signifie cette durée. Beaucoup de fleurs mériteraient ce nom, mais on l'a donné exclusivement aux plantes de ce genre, dont l'espece suivante, actuellement très répandue dans nos Jardins, a été introduite en Angleterre en 1629, par *John* TRADESCANT.

1. ÉPHÉMÉRINE DE VIRGINIE, *Tradescantia Virginica.* LIN. (RED. Lil. 93. JAUM. 3e. liv.) Qu'on laisse plusieurs années cette plante très jolie et très rustique en terre, et elle y formera des touffes hautes de plus d'un pied, et assez considérables par le très grand nombre de ses tiges droites, articulées, herbacées, munies de feuilles alternes, engaînantes à leur bâse, étroites, pointues, longues, ressemblant un peu à celles des Graminées. De mai à octobre chaque tige donnera des paquets de fleurs nombreuses, assez grandes, à trois pétales d'un beau bleu violâtre sur lequel se détache le jaûne doré des antheres. Elles s'ouvrent successivement et durent chacune un jour, comme l'indique son nom français *Ephémérine.* Elle aime une terre légere, fraîche, ou au moins arrôsée pendant la fleuraison. Il faut aussi la placer de maniere qu'elle n'ait pas trop de soleil. On la multiplie très facilement, en séparant à l'automne ou au printemps, ses racines qui sont des griffes allongées. L'Ephémérine date depuis long-temps dans nos collections, puisque GUY DE LA BROSSE l'a figurée n°. 36. Elle a une variété à fleurs purpurines ; une autre dont les fleurs sont blanches, mais ont moins d'éclat.

2. Éphémérine a fleurs rôses, *Tradescantia rosea*. Mich. (Vél. du Mus. Vent. J. de Cels. 24. Red. Lil. 95.) Elle ressemble assez à la précédente, si ce n'est que ses tiges sont plus grêles, ses feuilles plus étroites, et ses fleurs plus petites et de couleur de rôse. *And.* Michaux l'a rapportée, en 1798, de la bâsse Caroline, où elle croît dans les lieux ombreux et frais. Même culture : on en sépare les pieds, et l'on en peut faire des boutures.

3. Éphémérine bicolore, *Tradescantia discolor*. Lin. Celle-ci ne présente aucun intérêt par ses fleurs qui ont très peu d'apparence, mais son charmant feuillage attire les ieux de ceux qui fréquentent les serres chaudes. A proprement parler, elle n'a point de tige. Ses feuilles oblongues, redressées, et en gouttiere, sont vertes en dessus, et du plus joli pourpre en dessous. Elle vient des régions chaudes de l'Amérique qui avoisinent le golfe du Mexique.

ÉPILOBE, *Epilobium*. Genre de l'Octandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Epilobiennes* de Ventenat. Ce nom indique à-la-fois la pôsition et la couleur des fleurs, car il vient du grec *epi*, sur, *lobos*, cosse, silique, et *ion*, violette. Les fleurs sont en effet violâtres, et au bout de l'ovaire qui est long, et ressemble à une cosse.

1. Epilobe a épi; Laurier-Saint-Antoine; Osier-fleuri; *Epilobium Antonianum*. Juss. *spicatum*. Lamarck. Cette plante vivace et indigene, est très répandue par tout où la terre est marécageuse ou au moins fraîche : on n'en sera plus étonné quand on saûra qu'elle produit pendant plus de trois mois beaucoup de fleurs qui deviennent des cosses ou capsules longues et remplies de semences petites et ailées que le vent dissémine et porte par-tout. Au reste elle est très propre à la décoration de certaines parties des Jardins-paysages, où si la place lui convient elle formera des touffes considérables au moyen de ses racines traçantes. Chaque tige haute de plus d'un metre et demi (quatre pieds et demi), garnie de feuilles alternes semblables à celles de l'*Osier*, est terminée depuis juin jusqu'en septembre par un épi pyramidal de fleurs très jolies, assez grandes, d'un beau rouge purpurin.

2—4. Epilobe a feuilles étroites, *Epilobium angustifolium*. Lin. Ses tiges s'élevent moins. Ses fleurs sont aussi plus petites. Une autre espece des Alpes, et plus élégante, a les feuilles très étroites; c'est l'*Epilobium angustissimum*, Curtis, 76, qui a l'avantage de ne point tracer, et de faire de belles touffes. J'indique encore une très jolie variété de l'*Epilobium hirsutum*, dont les feuilles sont bor-

dées de blanc. Ces plantes, en général, habitent les prés humides, et feront très bien dans les endroits frais et sur les bords des ruisseaux.

EPIMEDE, *Epimedium*. Une seule plante forme ce genre de la Tétrandrie-Monogynie et de la famille des *Berbéridées*. Elle a des singularités qui lui ont mérité son nom composé des mots grecs *épi* et *mēdos*, qui signifient *au-delà de la pensée*, c'est-à-dire, extraordinaire. Cette plante est l'EPIMEDE DES ALPES *ou* CHAPEAU-D'EVÊQUE, *Epimedium Alpinum*, LIN., dont les racines vivaces, traçantes, et qu'on éclate pour la multiplier, poussent au printemps beaucoup de tiges d'environ un pied, grêles, fermes, se divisant à leur sommet en trois branches principales, lesquelles se divisent elles-mêmes en trois rameaux qui se garnissent de feuilles biternées ou triternées, c'est-à-dire soutenues par un pétiole long et grêle, qui se divise en deux ou trois autres pétioles, se partageant encore en deux ou trois autres à chacun desquels sont attachées trois folioles petites, en cœur, pointues, veinées, bordées de poils, d'un vert tendre, rougeâtre sur les bords. Ses fleurs, qu'on voit fin d'avril, sont portées sur une panicule lâche, partant d'un nœud au-dessous des feuilles. En les regardant avec attention, on s'assure qu'elles consistent en un calyce à quatre folioles caduques et pôsées sous les quatre pétales extérieurs qui sont oppôsés en croix, bien ouverts, aigus et recourbés à leur sommet, d'un rouge brun. Ils renferment chacun un pétale inférieur d'un jaûne tranchant et ayant la forme de sabot dont le talon est tourné au centre qui est occupé par les quatre étamines aussi jaûnes et entourant le style dont le sommet est courbe. On a trouvé que ces fleurs avaient quelque ressemblance avec un *chapeau rabattu* comme le portent les *Evêques*. Au reste elles durent assez long-temps, sont fort petites et assez nombreuses. L'Epimede aime l'ombrage et les terreins bons et frais. Ses tiges mourant pendant l'été, il faut marquer la place par un piquet, et choisir l'automne pour le transplanter et le séparer.

ERINUS. Nom donné jadis au Figuier, parce que ses feuilles sont garnies en dessous d'une espece de laine (en grec *erion*), et transporté par les Botanistes modernes à un genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Pédiculaires*, dont une espece est aussi très duveteuse. On pourrait encore dériver ce nom du mot grec *hērinos*, printannier, et il conviendrait à l'ERINUS DES ALPES, *Erinus Alpinus*, LIN. (CURT. 310.) Un ami m'a apporté des hautes montagnes de la Suisse, cette jolie petite plante que je regarde comme très propre aux

aux parties fraîches et ombragées des rocailles dans les Jardins-paysages. Dès le printemps et pendant presque tout l'été, elle les ornera par ses grappes droites et nombreuses de fleurs d'un pourpre rôse à cinq divisions marquées chacune d'une ligne plus foncée. Ses feuilles petites, oppôsées, sessiles, en spatule et crénelées sont velues comme les tiges. On seme ses graines qu'elle mûrit, ou l'on éclate en automne ses racines qui sont fibreuses, capillaires et vivaces. M. VILMORIN est riche en jolies plantes Alpines.

ERYTHRINA. Genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, et dont le nom dérivé de l'adjectif grec *erythros* qui signifie rouge, exprime la belle couleur écarlate des fleurs de la premiere espece connue. *V.* Section des Arbres. Je ne parlerai ici que de l'ERYTHRINA HERBACÉE, *Erythrina herbacea*, LIN. (CATESB. 2. 49.) Tres belle plante du midi de la Caroline, elle peut rester en pleine terre dans nos départements méridionaux, mais ici il faut la mettre ou dans les bâches qu'on peut découvrir pendant la belle saison, ou dans de grands pôts pour être serrés l'hiver en très bonne orangerie. Elle demande la terre franche douce, allégée par le sâble de bruyere. Sa racine vivace, charnue et très grôsse, pousse chaque année plusieurs tiges d'environ deux metres (six pieds), droites, moëlleuses, s'amincissant jusqu'à leur extrémité, garnies sur-tout à la bâse de feuilles à long pétiole, compôsées de trois folioles trilobées ressemblant à un treffle dont le lobe supérieur serait aigu. Au mois de juillet chaque tige est terminée par une grappe de 480 millimetres (un pied et demi) de fleurs, réunies deux ou trois, très longues, d'un beau rouge, celles d'en bâs s'ouvrant les premieres. Il leur succede des gousses semblables à celles des Haricots auxquels les graines ressemblent aussi: elles sont d'un écarlate très vif et peuvent servir à propager la plante quand elles ont mûri. On les seme sur couche tiede et sous châssis. La plante fleurit mieux quand on lui donne de la chaleur.

ERYTHRORRHIZA. Genre fait par MICHAUX, et ainsi appellé parce qu'en effet la seule plante qui jusqu'à présent le constitue (l'ERYTHORRIZE A FEUILLES RONDES, *Erythorrhiza rotundifolia*, MICH.), est à racine (*rhiza*), de couleur rouge (*erythros*): elles sont de plus traçantes. Le peu de feuilles qu'elles donnent, et les épis bien garnis de fleurs à cinq pétales très blancs qu'elles produisent en mai, lui ont fait donner par LINNÉ les noms de *Galax aphylla*, c'est-à-dire, GALAX SANS FEUILLES; de *gala* lait, *a* privatif, et *phyllon*, feuille. Ces feuilles si rares ont un pétiole assez

long, et sont veinées, en cœur arrondi, crénelées, dentées, vertes, ornées tout autour d'une ligne de pourpre foncé qui s'éclaircit sur les bords. MICHAUX a recueilli sur les hautes montagnes de la Caroline cette jolie plante que FRASER a trouvée aussi au bâs de celle de la Géorgie d'Amérique. LINNÉ la met dans sa Pentandrie-Monogynie, MICHAUX dans la Monadelphie : elle est au surplus de la famille des *Bruyeres*. Tout porte à croire qu'elle resterait en pleine terre ; mais il sera mieux de la serrer en orangerie où d'ailleurs elle conserve ses feuilles qui font fort bien avec les fleurs. La terre sâbleuse de bruyere mêlée avec une terre franche douce, est ce qui lui convient ; elle demande encore de l'humidité et de l'ombre pendant l'été.

EUPATOIRE, *Eupatorium.* (Syngénésie - Polygamie égale, famille des *Corymbiferes.*) Les parties chaudes et tempérées de l'Amérique fournissent presque toutes les especes de ce genre. La suivante avait été dédiée par les Anciens à un Roi de Pont (le Mithridate surnommé *Eupatōr*, c'est-à-dire bon pere).

1. EUPATOIRE-CHANVRIN *ou* d'AVICENNES, *Eupatorium Cannabinum*. LIN. Il sera très bon de mettre cette plante dans les parties ouvertes et humides, et sur le bord des ruisseaux dans les Jardins-paysages : elle y fera un très bon effet par les touffes assez considérables que ses racines vivaces y pousseront chaque année, et qui se couvriront sur la fin de l'été, de corymbes larges, serrés et terminaux de fleurs purpurines, petites, et réunies cinq dans un calyce commun. Les tiges, hautes d'environ quatre pieds, un peu quadrangulaires, velues, rameuses et rougeâtres, sont munies de feuilles oppôsées, presque sessiles, consistantes en trois folioles lancéolées, dentées, (quelquefois très profondément). Cet Eupatoire, commun en France, n'est pas difficile sur le terrein, mais il ne faut pas qu'il soit trop sec. Il aime aussi le soleil. On le propage par l'éclat des touffes en automne.

2. EUPATOIRE A LONGUES FEUILLES, *Eupatorium altissimum*. LIN. Celui-ci nous vient de Pensylvanie, il est de la même hauteur que le précédent, et contrastera bien avec lui par ses larges corymbes de fleurs blanches et réunies encore cinq dans le même calyce. Ses feuilles sont marquées de nervures et ressemblent à celles du Saule, celles d'en bâs sont un peu dentées. Même culture, même expôsition et mêmes moyens de propagation. Peut-être fera-t-on bien de couvrir ses racines pendant l'hiver.

F.

FABAGELLE. *Zygophyllum.* (Décandrie-Monogynie, fa-

mille des *Légumineuses.*) De toutes les especes du genre, la FABAGELLE COMMUNE, *Zygophyllum Fabago*, LIN., est la seule qui doive être admise dans les grands jardins, non pas que ce soit une très belle plante, mais parce que ses fleurs rougeâtres et qu'on voit en août, ne sont pas sans agrément; et que d'un autre côté elle fait des touffes assez considérables par le nombre de ses tiges hautes, garnies de feuilles réunies deux à deux par leur bâse, c'est pourquoi on lui a fait un nom des mots grecs *zygon*, joug, et *phyllon*, feuille, qu'on peut traduire par *feuille conjuguée.* Sa graine, *fabam agit*, ressemble à une feve, ce qui lui a valu son surnom latin et son nom français. Comme elle vient de Syrie et de Mauritanie, et qu'elle est vivace, il faut la mettre à très bonne expôsition en pleine terre, et la couvrir pendant les gelées. On la multiplie de graines ou de pieds éclatés: elle aime la terre de décombres.

FAROUCHE. Trefle de Roussillon, *Trifolium incarnatum*. LIN. Nous ne faisons ici mention de cette plante (dont il a été déjà parlé à la Section FOURRAGE), que pour avertir qu'elle peut bien être plante d'agrément, par ses beaux épis rouges qui se succedent long-temps, et dont on peut augmenter le nombre en coupant à mesure ceux qui se flétrissent. Il est, comme touts les Trefles, de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*

FICOÏDE, *Mesembrianthemum.* Ce genre a donné son nom à la famille des *Ficoïdes* de JUSSIEU. LINNÉ l'a placé dans son Icosandrie-Pentagynie, quoique plusieurs especes dûssent être de la Tétragynie, et quelques autres de la Décagynie ou même de la Polygynie. Il consiste en plantes nombreuses, presque toutes du Cap de Bonne-Espérance. Les unes ont des tiges ligneuses, et sont arbustes; d'autres ont des tiges herbacées, tendres et succulentes; parmi elles il s'en trouve quelques-unes annuelles; toutes ont des feuilles de forme très bizarre, plus ou moins épaisses, et des fruits charnus et succulents qui leur ont valu le nom français FICOÏDES. Si l'on écrit le nom latin sans *y*, comme je l'ai fait, alors son étymologie deviendra juste et expressive en signifiant que les fleurs s'ouvrent à midi, ce qui est vrai pour la plupart. Elle sera dérivée d'*anthemon*, fleur, et du mot *mesembria*, employé par les Grecs pour *mesa hēmera*, milieu du jour ou midi. On cultive les Ficoïdes très facilement: il suffit de les tenir en pôts remplis de bonne terre franche et légere, avec du sâble ou des plâtras au fond, de leur donner un peu d'eau et beaucoup de soleil en été; enfin de les garantir de la moindre gelée pendant l'hiver;

en les rentrant dans une serre étroite, seche, aérée et bien éclairée ; on leur donne alors très peu d'arrôsements. On multiplie les annuelles par semences sur couche chaude : les vivaces se sement aussi, mais on les obtient plus promptement par boutures faites avec les précautions qu'exigent celles des Aloës et des Cactiers. DECANDOLE et REDOUTÉ ont donné, dans leurs *Plantes grâsses*, les descriptions et les figures de presque toutes les especes.

1. FICOÏDE ANNUEL, *Mesembrianthemum tricolorum.* WILLD. On le seme chaque année. Ses racines fibreuses poussent plusieurs tiges courtes, diffuses, herbacées, à feuilles en spatule, amplexicaules, marquées de petits points saillants. De juillet jusqu'à la fin de l'automne on voit ses fleurs assez nombreuses, grandes, élégantes, s'ouvrant bien au soleil. Elles consistent en pétales nombreux, étroits, très blancs à la bâse, du reste d'un beau rôse pourpre ; couleurs que fait valoir le disque où sont les étamines soutenant toutes des antheres d'un brun-noir. Il est du Cap.

2. FICOÏDE CRYSTALLIN, appellé vulgairement GLACIALE, *Mesembrianthemum crystallinum.* LIN. Levé sur couche chaude et sous cloche, ce Ficoïde annuel se met ensuite en pleine terre au plus grand soleil. Il donne en juillet et août ses fleurs qui ont peu d'apparence, et il mûrit ses graines qui servent à le multiplier. Sa singularité est que ses tiges longues, tendres, étalées par terre, aussi-bien que ses feuilles assez larges, ovales, épaisses et succulentes, sont couvertes de vésicules transparentes et pleines d'eau, qui font que la plante semble couverte de rôsée, ou parsemée de diamans qui jettent un grand éclat au soleil. On l'a trouvée en Asie, dans l'Archipel grec. Le Cap en fournit une espece vivace et à feuilles étroites.

3. FICOÏDE D'APRÈS-MIDI, *Mesembrianthemum pomeridianum*, LIN. Il vient du Cap, est encore annuel et se seme comme les deux autres. Ses fleurs assez grandes, d'un beau jaûne, et qu'on voit aussi en juillet, ont la singularité de ne s'ouvrir qu'*après midi.*

4. FICOÏDE VIOLET, *Mesembrianthemum violaceum.* HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. DECAND. et RED. Pl. gr. 86.) Il est du Cap, vivace et fort joli. Une ou plusieurs tiges ligneuses, rougeâtres et poudrées se divisent en une infinité de rameaux de même couleur, opposés, grêles, longs, traînants et se relevant, garnies de feuilles en alêne, longues de quelques lignes, d'un vert glauque. Dès la fin d'avril jusqu'à l'automne, l'une ou l'autre extrémité

de ses rameaux finit par une fleur assez grande, d'un rouge violâtre fort éclatant, s'ouvrant bien au soleil : il est d'un effet charmant pendant tout le mois de juillet, parce qu'alors il est entierement couvert de fleurs. On le garde l'hiver en serre seche comme toutes les autres especes.

5. Ficoïde écarlate, *Mesembrianthemum bicolorum.* Lin. *coccineum.* Haw. Ses tiges sont menues, rougeâtres, et garnies de feuilles linéaires et connées. Ses fleurs grandes, nombreuses, d'un rouge orangé brillant, sont terminales et s'ouvrent au soleil ardent. Il est du Cap, et se multiplie facilement de boutures.

6. Ficoïde argenté, *Mesembrianthemum micans.* Lin. (Herbier général de l'Amateur. — Curt. 448). Il vient aussi du Cap, et a le port d'un arbrisseau au moyen d'une ou de plusieurs tiges ligneuses, droites et d'un gris *argenté* comme les rameaux, qui cependant prennent une teinte rougeâtre à leurs sommités. Les feuilles sont grêles, presque triangulaires, longues d'environ un pouce. Pendant les mois de juillet et d'août, il donne ses fleurs qui sont terminales, grandes, et d'un rouge orangé très éclatant. Graines, ou boutures très faciles à faire, quoique ce Ficoïde soit plus délicat que le précédent.

7. Ficoïde a grandes fleurs, *Mesembrianthemum spectabile.* Haw. Il a aussi l'air d'un arbrisseau : ses tiges sont ligneuses et garnies de feuilles oppôsées, réunies par leurs bâses, triangulaires, longues et glauques. On voit ses fleurs pendant tout l'été : elles sont grandes, d'un joli rouge de lacque à disque jaûne. Il est du Cap et vient facilement de boutures et de semences.

8. Ficoïde nocturne, *Mesembrianthemum noctiflorum.* Lin. (Red. Pl. gr. 10.) Celui-ci a une tige arborescente, rameuse, assez roide; garnie de feuilles courtes, à moitié cylindriques; terminée aussi-bien que les rameaux, depuis juin jusqu'au mois d'août, par des fleurs très odorantes qui s'ouvrent le soir; (celles de la plupart des autres ne s'ouvrent que lorsque le soleil brille de son plus grand éclat, depuis dix heures jusqu'à trois.) Ces fleurs, comme celles des autres Ficoïdes, consistent en pétales nombreux et linéaires; ils sont rougeâtres au dehors, et blancs en dedans.

9. Ficoïde doré, *Mesembrianthemum aureum*, l'un des plus grands et des plus droits de son genre. Sa tige arborescente pousse des rameaux oppôsés, garnis de feuilles connées presque triangulaires, glauques, pointues. Les fleurs solitaires, terminales, ornent les serres de février à mai. Elles

sont très grandes, d'un jaûne orangé que releve le pourpre foncé des stigmates. Il est aussi du Cap, et vient très bien de boutures.

10. FICOÏDE - SABRE, *Mesembrianthemum acinaciforme.* Comme presque toutes les autres, il est du Cap. On le trouve dans presque toutes les collections où jamais je ne l'avais vu en fleurs : je ne sais si je dois d'en avoir eu une à l'oubli dans lequel j'avais laissé cette plante qui, restée par hasard dans un châssis presque vide et entr'ouvert, n'avait été ni visitée ni arrôsée depuis long-temps. La couleur brillante de cette fleur me l'a fait appercevoir; mais trop tard pour que j'aie pu la faire peindre dans l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. Elle avait 100 millim. (près de quatre pouces) de diametre. Ses rayons d'un rouge purpurin éclatant, étaient encore relevés par le jaûne doré du disque. Les feuilles courbes et triangulaires de la plante sont la cause de son surnom.

11. FICOÏDE LINGUIFORME, *Mesembrianthemum linguiforme.* HAW. J'ai fait figurer, pour l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, cette plante bizarre comme toutes celles de son genre; une racine à-peu-près cylindrique, petite et très peu munie de radicules, suffit pour entretenir en santé et pleines de suc une et plusieurs rôsettes de feuilles, épaisses, charnues, d'un vert assez foncé, très longues et ayant la forme de *langue*, d'entre lesquelles sortent quelques boutons qui s'épanouissent en fleurs astériformes assez grandes et entierement jaûnes : en se fanant les rayons prennent une teinte rouge. Le hasard m'avait encore procuré cette plante : des graines se sont trouvées répandues dans un pôt voisin; elles y ont levé, et toutes les plantes que j'ai repiquées m'ont donné fleurs et graines dans l'année. Il est aussi du Cap. Les rôsettes sont si près de terre que je ne vois pas comment on pourrait faire des boutures de cette plante, à moins que les feuilles n'en puissent faire, comme il arrive à d'autres du même genre.

FLÉCHIERE, *Sagittaria.* Genre de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Joncacées*, (*Alismoïdes* de VENTENAT), et dont le nom vient de la forme en *fer de fleche* des feuilles de l'espece si fréquente dans nos eaux, la FLECHIERE COMMUNE, *Sagittaria sagittifolia.* LIN. (*Fl. Dan.* 172.) Ses racines vivaces poussent une touffe de feuilles d'un beau vert représentant très bien une fleche par leur forme et par leur pétiole droit et très long. Presque tout l'été, on voit ses épis terminaux de fleurs assez grandes, bien ouvertes, à trois pétales arrondis, blancs, teintés de pourpre. Ornement naturel des étangs et des rivieres, cette plante ne fera pas un

moins bon effet dans les eaux factices de nos Jardins paysages où il suffira de la transporter en automne.

FRAGON, *Ruscus*. (Diœcie-Syngénésie, famille des *Asparagoïdes.*) Ce genre, dont on croit que le nom latin est un abrégé du mot *rusticus*, est fort singulier par la pôsition de ses fleurs, qui naissent ou sur les feuilles où dessous, ou enfin sur leurs bords. Il a l'avantage d'être toujours vert et de pouvoir garnir le dessous des bosquets.

1. Fragon piquant; Petit Houx; Houx-Frelon; *Ruscus aculeatus*. Lin. C'est presqu'un arbuste, dont les tiges ou branches vertes, rondes et rameuses s'élevent à deux ou trois pieds, et sont garnies de feuilles ovales, pointues, vertes, roides et piquantes. Les fleurs sont petites, blanches, solitaires, et prennent naissance sur le dessus de la feuille: on les voit en décembre et en juin. On le trouve dans nos bois.

2. Fragon-Laurier-Alexandrin, *Ruscus hypophyllum*. Lin. Les tiges de celui-ci, qui vient d'Italie, ne sont point rameuses; elles sont anguleuses, et plus bâsses que celles du précédent. Ses feuilles ne piquent point. Ses fleurs réunies au nombre de trois, quatre et quelquefois cinq, naissent en dessous des feuilles; ce qu'exprime son nom spécifique composé des mots grecs *hypo*, sous, et *phyllon*, feuille.

3. Fragon androgyn, *Ruscus androgynus*. Lin. Ses tiges sont sarmenteuses; ses feuilles ovales, larges à leur bâse et luisantes. Les fleurs naissent réunies en nombre, et sortent d'une crénelure sur le côté de la feuille. Cette crénelure n'a pas lieu lorsqu'il ne doit pas y avoir de fleurs. Il vient de Madere, et demande l'orangerie et les plus simples soins qu'exigent les plantes de cette température.

FRAISIER, *Fragaria*. (Isocandrie-Polygynie, famille des *Rôsacées.*) J'en ai parlé à la section des plantes potageres, et seulement je citerai ici les variétés à feuilles simples, *Fragaria monophylla*, celle à feuilles panachées, et celle à fleurs doubles, recueillies par quelques Amateurs, et que l'on propage par les filets enracinés ou par l'éclat des pieds.

FRAXINELLE, *Dictamnus*. Ce nom latin avait été donné à une plante trouvée sur le mont *Dicta* en Crete. Il est aujourd'hui transporté à un genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Rutacées*: on ne cultive que la Fraxinelle-Dictame-blanc. *Dictamnus albus*. Lin. (*Fl. Aust.* 428. Jaum. 7e. liv.) *Conrad* Gesner dit que cette plante qu'il a trouvée sauvage aux environs de Schafouse, a été transportée dans

quelques jardins où elle vient facilement : on la trouve aussi en Italie et dans le midi de la France. Cultivée, elle forme de très belles touffes propres à orner les jardins où l'on devrait la multiplier davantage aussi bien que sa variété à fleurs blanches. Leurs racines sont vivaces et poussent dès le mois de mars des tiges droites qui s'élevent à près de trois pieds, et se garnissent de feuilles luisantes, couvertes, comme les tiges, de glandes visqueuses; les feuilles sont ailées et semblables à celles du Frêne, *Fraxinus :* c'est d'où vient le nom de Fraxinelle. En juin et juillet, on voit les fleurs dispôsées en épi lâche et terminal, grandes, à cinq pétales irréguliers, blancs ou d'un pourpre-clair rayé de plus foncé. La plante entiere répand une odeur aromatique et qui s'enflammera, si, le soir d'un jour chaud et serein, l'on en approche une bougie allumée. La Fraxinelle, quoique peu difficile sur le sol et l'expôsition, préfere cependant un terrein frais et le soleil. On la multiplie en séparant ses touffes en automne, ou en semant aussi-tôt leur maturité ses graines qui leveront alors au printemps suivant. Elles seront dix-huit mois à germer, si on ne les seme qu'en mars ou avril : ce serait perdre trop de temps pour une plante qui ne fleurit que la cinquieme année.

G.

GAILLARDE, Galardienne, *Galardia pulchella.* (Vél. du Mus.) Je ne parle de cette très jolie plante, dont les graines avaient été apportées de la Louisiane par M. le comte d'Essales à M. Fougeroux, que pour exprimer à-la-fois le regret qu'on l'ait perdue et le desir qu'on la retrouve. Seule elle compôse un genre de Syngénésie-Polygamie frustranée, famille des *Corymbiferes.* L'Héritier qui a donné la description et la figure de cette plante, l'a consacrée au prince des poëtes latins en la nommant *Virgilia helioïdes ;* mais M. Fougeroux l'avait devancé par l'hommage qu'il en avait fait dans un Mémoire lu à l'Académie en 1776, à son ami M. Gaillard de Charentonneau, simple Amateur. La Gaillarde est annuelle et s'éleve à près de trois pieds par des tiges droites, cylindriques, velues, rameuses, teintes de pourpre comme les rameaux qui sont axillaires, alternes, étalés, à feuilles sessiles, alternes, lancéolées, les unes un peu obtuses, d'autres aiguës; les supérieures dentées, les inférieures crénelées, ce qui les fait ressembler un peu aux feuilles de Chêne; enfin toutes cotonneuses et blanchâtres. Sur la fin d'août on voit ses fleurs solitaires, terminales, grandes, nombreuses, portées sur de longs pédicules. Elles sont radiées et ressemblent à celles de la Reine-Marguerite, ou à celles du Soleil, ainsi que l'exprime

le nom spécifique *helioïdes*, mais les rayons, au nombre de douze ou quatorze, et touts terminés par trois grandes dents, sont de deux couleurs, pourpres à la bâse, et du reste d'un jaûne-orangé éclatant : le disque est brun. Cette plante, d'un aspect frappant et vraiment faite pour l'ornement des Jardins, y brillait en 1786, mais elle a disparu insensiblement par l'altération de ses graines qui ont toujours donné des productions moindres. On la semait dru en mars sur couche et sous châssis : on repiquait le plant en terre douce et chaude et dans des pôts qu'on replaçait sous châssis à l'ombre pour le faire reprendre : enfin, lorsque la fraîcheur des nuits n'était plus à craindre, on la mettait en pleine terre à bonne expôsition, et l'on arrôsait. On peut présumer qu'elle réussirait mieux dans les départements méridionaux d'où elle pourrait de proche en proche s'accoutumer à notre climat de Paris : elle vaut bien qu'on fasse cet essai.

GALANE, *Chelone*. Sept especes forment ce genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Bignonées*. Toutes sont originaires d'Amérique, et méritent d'être cultivées. Les bornes de ce livre ne nous permettent que d'en citer quelques-unes.

1. GALANE *ou* CHÉLONE A ÉPI, *Chelone glabra*. LIN. Elle vient du Canada, et pousse chaque année des tiges d'environ quatre pieds ; ses feuilles lancéolées, longues, dentées en scie, sont roides et oppôsées. Ses fleurs, dispôsées en épis courts, terminent les tiges, et paraissent en août et septembre : leur corolle blanche renferment quatre étamines à filets blancs et velus aussi bien que les antheres : étant convexe et pôsée horizontalement, elle représente assez bien le dôs d'une tortue, (en grec *chelone*). Cette Galane n'est point délicate et ne craint pas le froid. Une terre fraîche et humide, et une situation ombragée lui conviennent. Elle trace beaucoup, et l'on fait la séparation de ses pieds en automne, mieux au printemps.

2. GALANE OBLIQUE, *Chelone obliqua*. LIN. Quelques personnes la regardent comme une variété de la précédente, à laquelle elle ressemble effectivement beaucoup, si ce n'est qu'entr'autres différences, ses fleurs sont d'un pourpre vif.

3. GALANE MUSEAU-DE-CHIEN, *Chelone Pentestemon*. LIN. Ses noms français et latin indiquent ses formes et sa maniere d'être. L'*Hortus Kewensis* en a fait un genre séparé des Galanes, sous le nom de *Pentestemon* (qui signifie *à cinq étamines*). Elle est cultivée depuis assez long-temps, puisque GUY DE LA BROSSE l'a fait figurer n°. 17. Ses tiges sont velues et garnies de feuilles qui les embrassent. Ses fleurs

sont purpurines, et ressemblent un peu à un *museau de chien.* Elles paraissent en août et septembre. Cette plante, qui est de l'Amérique septentrionale, comme les deux précédentes, ne demandent pas d'autres soins qu'elles.

4. Galane barbue, *Chelone barbata.* Cav. (Vél. du Mus. Jaum. 6e. liv.), *ruelloïdes.* And. *rep.* 34. Feu M. Cels a reçu d'Espagne cette belle plante, originaire du Mexique. Pour la premiere fois elle a fleuri chez lui en 1799, et depuis elle s'est répandue chez les Amateurs. Ses tiges sont grêles, un peu rameuses et glauques; l'extrémité des tiges et de chaque rameau est terminée par une ou plusieurs jolies fleurs écarlates, et dont les trois lobes du limbe inférieur sont garnis de poils dorés. On ne la conserve sûrement qu'en orangerie. On la multiplie de semences et de l'éclat des pieds.

5. Galane campanulé, *Chelone campanulata.* Cavanilles est le premier qui en ait parlé, et c'est encore à M. Cels que nous devons cette jolie plante bisannuelle et du Mexique. Ces fleurs, un peu en cloche, sont d'un rouge-cramoisi et font un joli effet. Elle demande aussi l'orangerie pendant l'hiver. Ces deux Galanes fleurissent au même temps que les autres.

GALEGA. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) Une seule espece doit obtenir place dans les Jardins d'agrément; c'est le Galéga commun *ou* Rue-de-Chevre, *Galega officinalis*, Lin., dont j'ai déjà parlé à l'article Fourrage. Il me reste à dire que cette plante étant vivace et formant des touffes très larges et d'un metre (3 pieds) de haut, peut être employée à la décoration des grands parterres ou de quelques parties de nos Jardins-paysages, où une fois transplantée elle ne demandera plus de soins, et donnera chaque année aux mois de juillet et août ses épis de fleurs bleues ou blanches, selon la variété: il faut cependant qu'elle trouve une terre douce et fraîche. Ses feuilles sont ailées, à folioles impaires, terminées par un filet. Elle vient d'Espagne et d'Italie où on lui donne le nom de *Galega*, qui est resté au genre entier.

GAURA. Genre très voisin des Enotheres, et comme elles de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Epilobiennes.* Il n'est pas nombreux puisqu'on ne compte encore que trois especes, dont deux sont de serre chaude. Je ne parlerai que du Gaura bisannuel, *Gaura biennis.* Lin. (*Curt.* 389.) Grande plante herbacée, ne durant que deux ans, naturelle à la Virginie et aux autres parties du nord de l'Amérique, par conséquent de pleine terre. Ses tiges droites, velues, peu ra-

meuses, atteignent la hauteur de quatre à cinq pieds, ce qui la rend d'autant plus propre aux grands emplacements qu'elle n'est pas difficile sur la qualité du terrein. Elles sont ornées de feuilles opposées, sessiles, lancéolées, d'un vert que rend encore plus foncé une nervure blanche. Vers la fin de juillet jusqu'à la fin de septembre, cette plante mérite son nom *Gaura*, qui en grec signifie superbe, parce qu'alors les extrémités de ses tiges et branches sont terminées par des épis bien fournis de fleurs d'abord rouges, qui est la couleur du calyce, puis blanches lorsqu'elles s'épanouissent : alors elles sont irrégulieres par la pôsition des quatre pétales, qui placés dans le haut semblent ne faire qu'une demi-fleur; le bâs est occupé par les parties sexuelles. Ces fleurs, qui sont assez grandes et dont celles du bâs de l'épi fleurissent les premieres, ont avec les Enotheres, l'analogie de ne s'ouvrir que le soir, jusqu'à ce que le soleil du lendemain les flétrisse. Il leur succede des capsules dont les graines se sement d'elles-mêmes : celles qui ont levé l'automne fleurissent l'année d'ensuite.

GAZON, *Cespes*. Par ces mots l'on désigne non-seulement ces beaux tapis de verdure dont on aime à égayer le devant de son habitation et quelques parties de son jardin, mais encore l'herbe, (ordinairement *graminée*), menue et bâsse dont on les compôse. Suivant l'étendue des pieces qu'on veut en garnir, le Gazon se *plaque*, ou bien on le seme. Le *placage* s'exécute en allant sur les terreins vagues et sur le bord des chemins du voisinage, enlever par morceaux carrés d'environ 325 millim. (un pied), sur 108 millimetres (quatre pouces) d'épaisseur, les herbes fines qui y croissent naturellement, et qui foulées souvent aux pieds ou broutées par le menu bétail, ont été forcées de s'étaler en même temps qu'elles ont été empêchées de s'élever. Ces morceaux seront placés sur la partie de terre qu'on aura d'avance labourée, ameublie et *régalée ;* on les approche les uns des autres, on les ajuste aux sinuosités que doit avoir la piece, et au moyen de la *batte*, on les applique à la terre à laquelle l'herbe ne tarde pas à s'attacher par l'émission de nouvelles racines. Si l'on a des talus ou des parties encore plus verticales à garnir, alors il faudra y retenir les plaques de gazon par des fiches de bois qui les traversent et qu'on enfonce à coups de maillet dans la terre. Le placage, très-convenable pour les bordures et les petits tapis, et le seul qui puisse réussir pour les talus, a encore l'avantage de faire jouir sur le champ, et donne d'autant plus l'assurance du succès, qu'on n'emploie que des herbes déjà faites au sol et au climat. Quant à ce qui est des pe-

louses ou tapis vert d'une grande étendue, on ne peut guere se dispenser de les semer. D'avance on prépare la terre par de bons labours, on l'épierre exactement, on la fume : un dernier labour et un hersage bien fait l'ameublissent; on répand une épaisseur de deux bons doigts de terre mêlée de terreau, puis on pâsse le râteau pour *régaler*, et l'on seme, c'est-à dire qu'on répand la graine très épais et de maniere que la terre en soit toute couverte, parce qu'une grande partie de cette graine est ordinairement stérile : par dessus on étend un bon doigt épais de terreau consommé, ou au moins de bonne terre, si l'on manque de terreau. Autant qu'il est possible, on choisira un temps pluvieux ou couvert pour faire le semis, et encore le printemps ou l'automne : cette derniere saison est à préférer si le terrein est sec. Il ne s'agira plus que de sarcler et d'ôter sur-tout les grandes plantes qu'on arrache et qu'on remplace par une pincée de graines de gazons qu'aussi tôt on recouvre de terre. On arrôse encore et l'on pâsse le rouleau de pierre pour forcer les plantes à *taller*. La seconde année et les suivantes on fauche ou tond souvent; on arrôse et l'on pâsse le rouleau. Avec ces soins, le gazon sera toujours beau et durera long-temps, sur-tout si l'on fume de de temps à autre, et si l'on ne néglige pas de regarnir les endroits vides ou trop clairs; mais le fumier doit être répandu également et avec art, autrement le coup-d'œil des tapis serait gâté par des places où l'herbe serait trop touffue ou d'un vert plus vif. L'usage est d'employer la graine de GAZON appellé *Anglais*, parce que les Anglais le préferent, avec raison, à tout autre, à cause du beau vert de la plante, dont les feuilles sont encore menues, et s'élevent peu, et encore parce que ses racines jettent de côtés et d'autres une grande quantité de rejetons. Cette graminée qu'ils appellent *RAY-GRASS* est l'IVRAIE VIVACE, *Lolium perenne* de LINNÉ, que nous rencontrons par-tout dans les campagnes, sur le bord de nos chemins, etc. Elle réussit effectivement très bien, et forme des gazons magnifiques, mais que nous ne devons pas espérer de voir aussi verts qu'ils le sont en Angleterre et en Hollande, où le ciel est moins beau et l'atmosphere constamment plus humide : on y supplée par des arrôsements plus multipliés.

Le goût, le besoin de quitter le sombre des bois, et aussi de leur donner de l'air pour les faire profiter, fait établir quelquefois dans les Jardins-paysages et dans les parcs, de vastes clarieres qu'on utilise en y semant du gazon : mais alors on se contente de balayures de grenier à foin qu'on y répand après avoir donné à la terre les préparations convenables. Ces grandes pieces se fauchent seulement deux fois

par an, et l'herbe qu'on recueille se fanne et s'emploie comme le foin; on peut même y envoyer les bestiaux. La raison dit assez qu'on doit consulter la nature de son terrein, pour s'assurer si l'on doit y mettre de la graine de pré bâs, ou préférer celle de pré haut et sec.

Enfin quelques personnes emploient, même pour les tapis d'agrément, un joli petit trefle très bâs et toujours d'un vert frais et gai, même dans les sécheresses. Les Anglais le nomment *FIN-HOUSSEY*, et les Hollandais TREFLES A MOUTONS: c'est le *Trifolium repens* de LINNÉ. D'autres se contentent d'en mêler une certaine dôse dans la graine de gazon ordinaire. Il a besoin d'être souvent tondu, et toujours avant qu'il ne soit bien en fleurs; car il durerait moins. Il en est de même du gazon dont on abrege la durée lorsqu'on le laisse fleurir et grainer.

GENTIANE, *Gentiana*, de Gentius, roi d'Illyrie, qui le premier a découvert ou employé l'espece usitée en médecine. Ce genre de la Pentandrie-Digynie, a donné le nom à la famille des *Gentianées :* il renferme des plantes assez jolies, mais quelques-unes sont assez difficiles à cultiver.

1. PETITE GENTIANE, Gentianelle, *Gentiana acaulis*. LIN. (*Fl. Aust.* 135.) Très jolie plante vivace et toujours bâsse, croissant spontanément aux Pyrénées et dans les Alpes en Suisse, en Autriche. Transportée dans nos jardins, elle s'y montre fort capricieuse, venant et fleurissant très-bien chaque année et presque sans soins dans les uns, refusant absolument de vivre dans les autres, même voisins, pour peu que l'expôsition ou la qualité du sol et de l'air lui conviennent moins. Ses racines sont fibreuses; ses feuilles ovales-lancéolées et persistantes sont dispôsées en rôsettes d'où sortent des tiges courtes, charnues, garnies de quelques feuilles sessiles et oppôsées, enfin terminées chacune en mai (et quelquefois encore en automne), par une fleur grande, campanulée d'un bleu superbe. Dans l'état sauvage, les fleurs manquent de cette tige, ce qui a valu à la plante le nom spécifique *acaulis*. La terre de bruyere tenue fraîche et ombragée est celle qui lui est propre. On la multiplie par ses drageons, qu'on sépare en automne, ou par ses graines nouvelles, semées à l'ombre et arrôsées souvent.

2. GENTIANE PRINTANIERE, *Gentiana verna*. LIN. (HERB. GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 2.) J'ai reçu cette jolie petite plante, assez rustique et vivace, des Alpes de la Suisse où elle croît naturellement aussi bien que sur les Pyrénées. Sa racine fibreuse et à plusieurs têtes donne plusieurs tiges bâsses, couchées, charnues, teintes de pourpre, se divisant en bran-

ches vertes traînantes, garnies de feuilles oppôsées, ovales-aiguës, souvent aussi teintes de pourpre, et formant une rôsette terminale d'où s'éleve perpendiculairement une fleur assez grande et d'un bleu superbe. Un pied mis en orangerie m'a donné des fleurs à la mi-mars, et près de six semaines avant celui que j'avais mis en pleine terre. Cette Gentiane m'a paru se plaire au frais, à mi-soleil et dans un mélange de parties égales de terre franche et de terre de bruyere. Je ne crois pas qu'on la puisse multiplier autrement que de semences.

3. Gentiane a fleurs pourpres, *Gentiana purpurea.* Lin. Celle-ci, commune dans les pierres et rochers des Alpes de la Suisse et du bâs des hautes montagnes, est très rare dans nos Jardins où sa beauté et la facilité de la cultiver devraient bien lui obtenir place. Elle est vivace et assez rustique. Ses tiges de près de deux pieds de haut, et qui sortent d'un faisceau allongé d'écailles aussi brunes que la racine, sont garnies de feuilles oppôsées, larges, entieres, ovales-aiguës, d'un beau vert, et terminées vers la fin de juillet par plusieurs verticilles de fleurs très belles et grandes, axillaires et accompagnées de bractées. Ces fleurs en tube à la bâse et en cloche à leur sommet, sont divisées en six ou sept lanieres d'un jaûne pâle à la bâse, et du reste d'un beau pourpre ponctué de part et d'autre de pourpre encore plus foncé. Elles font un très bel effet et donnent des semences qui mûrissent en quinze jours après la défleuraison, et qu'il faut semer aussi-tôt en terre de bruyere tenue humide et à l'ombre. On peut aussi séparer les racines en automne ou au mois de mars. Cette Gentiane n'aime pas le grand soleil, et demande une terre légere et fraîche, mieux celle de bruyere.

4. Gentiane jaune, grande Gentiane, *Gentiana lutea.* Lin. Très belle plante dont la racine très grôsse pousse des tiges garnies de feuilles très belles, grandes, larges, plissées. Ces tiges se couronnent de verticilles de belles fleurs en roue, d'un jaûne éclatant. Elle se trouve sur nos montagnes : dans nos Jardins on lui donne une expôsition abritée et la terre de bruyere humide ; cependant je l'ai vue, en juin 1809, haute de quatre à cinq pieds, et en pleine fleur, à même la Pépiniere de M. Godefroy, à Ville-d'Avray, dont le sol est de la terre franche pure. Je l'ai obtenue de semences fraîches qui m'avaient été envoyées des montagnes d'Auvergne.

5. Gentiane a feuilles d'asclépias, *Gentiana asclepiadea.* (Herbier général de l'Amateur, n°.   ). Cette Gentiane est un fort bel ornement des plates-bandes en terre de bruyere. Ses tiges hautes d'un demi-metre (un pied et demi), garnies de feuilles amplexicaules, ovales lancéolées, d'un beau

vert, sont terminées par des fleurs campanulées à quatre divisions d'un beau bleu. Elles sont oppôsées, axillaires, presque sessiles, droites, et se montrent en juin. La plante est vivace et se trouve sauvage sur les hautes montagnes d'Europe, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, d'Autriche. On la multiplie de l'éclat de ses racines ou de graines.

GEORGINA. Nom donné par WILLDENOW au genre appellé *Dahlia* par CAVANILLES. Voyez *Dahlia*, pag. 345.

GERANIUM. Genre de la Monadelphie-Octandrie, et qui a donné son nom à la famille des *Géraniées* : il est extrêmement nombreux. Aujourd'hui on en connaît plus de cent cinquante especes : nous nous contenterons d'indiquer les plus intéressantes dont quelques-unes peuvent se placer en pleine terre dans nos Jardins, où leurs touffes épaisses et couvertes de fleurs seront d'un coup-d'œil agréable pendant la belle saison. Ces *Géraniums* veulent peut-être qu'on les place en pleine terre un peu fraîche ; il leur faut au moins quelques arrôsements. Ils sont vivaces, et présentent pour moyen de multiplication prompte et facile la séparation de leurs pieds en automne. Tels sont les suivants :

* 1. GÉRANIUM SANGUIN, *Geranium sanguineum*, LIN., dont les tiges nombreuses, rougeâtres et velues, se chargent en été de fleurs nombreuses, assez grandes, d'un rouge violâtre : il est annuel.

* 2. GÉRANIUM STRIÉ, *Geranium striatum*. LIN. (HERB. GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 9.) Celui-ci forme de grôsses touffes, par le grand nombre de ses tiges rougeâtres, qui se couvrent depuis mai jusqu'en septembre, de fleurs blanches veinées de rouge-brun, mais petites et réunies deux. Ses arêtes sont imberbes, elles se tortillent et jettent au loin leurs graines qu'on peut recueillir et semer. Il vient d'Italie et se tient en pleine terre.

* 3. GÉRANIUM A GRÔSSES RACINES, *Geranium macrorhizum*. LIN. (JACQ. *ic. rar.* 134.) Larges touffes, feuillage élégant et d'un beau vert; fleurs nombreuses, en panicules, d'un rouge gai, se succédant pendant tout l'été. D'Italie.

* 4. GÉRANIUM DES PRÉS, *Geranium pratense*. LIN. Il est indigene et forme un large et épais buisson, couvert, aux mois de mai et juin, de fleurs d'un bleu rougeâtre et veiné. Il a une variété à fleurs doubles, que m'a donné M. AERNOUT; une autre à fleurs blanches; une troisieme à fleurs bleues panachées de blanc.

* 5. GÉRANIUM ARGENTÉ, *Geranium argenteum*. LIN. (JACQ. *ic. rar.* 546. CURT. 504.) Petite plante vivace croissant au sommet du mont Baldus en Allemagne, et aussi sur

nos Alpes; très jolie, assez rustique pour rester en pleine terre dans nos Jardins où elle est trop rare. Ses racines ligneuses, et rameuses supérieurement, poussent des feuilles à cinq lobes lobés eux-mêmes, soutenus par des pétioles grêles, longs, et couverts comme les feuilles d'un duvet argenté. En juin et juillet, on voit ses fleurs régulieres, grandes, d'un joli rôse et veinées : elles sont souvent deux sortant du même pédicule qui est fort long. On peut semer ses graines, et aussi, mais avec moins de succès, séparer ses racines. Terre légere de bruyere qu'il ne faut pas laisser sécher en été, et qu'on doit se garder de trop arrôser en hiver.

D'autres *Géraniums* feront, par la couleur brillante de leurs fleurs, une décoration encore plus éclatante ; mais aussi ils exigeront plus de soins, et auront besoin pendant l'hiver de l'abri soit de l'orangerie, soit de la serre tempérée, ou même de la serre chaude. On les multiplie facilement de boutures faites en été, et qui, le plus souvent, donnent fleurs aussitôt qu'elles ont pris racines.

** 6. Géranium a bandes, *Geranium zonale.* Lin. *Pelargonium.* L'Hér. Tout le monde connaît ses fleurs, belles, nombreuses, d'un écarlate si vif, qu'on ne saurait les regarder fixement. Il vient du Cap, et demande l'orangerie où il continue de fleurir jusqu'en décembre. Il a beaucoup de variétés, dans toutes les nuances, depuis l'écarlate vif jusqu'à la couleur de chair-pâle; et dans ses feuilles qui sont, ou de couleur uniforme, ou marquées de bandes brunes, ou panachées de blanc ou de jaûne. Malheureusement touts ces avantages sont balancés par l'odeur désagréable qu'il laisse aux doigts qui le touchent. Une variété double a douze et quinze pétales qui augmentent considérablement le volume des fleurs, celles du printemps sont beaucoup plus grôsses : elle m'a été communiquée par M. Bicquelin.

** 7. Géranium écarlate, *Geranium inquinans.* Lin. *Pelargonium.* L'Hér. C'est à sa mauvaise odeur qu'il doit son nom spécifique d'*inquinans*, c'est-à-dire impur. Ce désagrément est compensé par le nombre et l'éclat de ses fleurs, qui sont de l'écarlate le plus vif, et qu'on voit pendant tout l'été. Il faut choisir la variété qui donne des fleurs en plus grand nombre et de la plus belle couleur. Il vient aussi du Cap, et demande les mêmes soins que le précédent.

** 8. Géranium éclatant, *Geranium fulgidum.* Lin. Ses fleurs sont aussi d'un rouge éclatant, et durent, ou plutôt continuent de se succéder, depuis mai jusqu'en juillet; mais elles sont plus petites que les autres : la plante est aussi plus délicate. Elle vient du Cap.

* * 9. GÉRANIUM LANCÉOLÉ, *Geranium lanceolatum.* CAV. Celui-ci porte des fleurs d'un blanc de lait, épaisses et marquées d'une tache pourpre. Elles paraissent pendant toute la belle saison. Il vient encore du Cap, et demande la serre tempérée.

* * 10. GÉRANIUM A GRANDES FLEURS, *Geranium grandiflorum.* AND. *rep.* 12. *Pelargonium.* H. P. (Vél. du Mus.) Il est assez grand; ses feuilles arrondies à trois lobes qui sont trilobés eux-mêmes, ont un air cendré et sont portées par des pétioles assez longs. Il a aussi des fleurs blanches très grandes et rayées de pourpre. Il est assez délicat, et demande le jour dans la serre tempérée.

* * 11. GÉRANIUM BICOLORE, *Geranium bicolor.* JACQ. (*H. Vind.* 3. 39.) Il sent mauvais, mais il rachete bien cet inconvénient par ses fleurs qui paraissent aux mois de juin et juillet, et sont nombreuses, de moyenne grandeur, à cinq pétales, dont les deux supérieurs plus larges, touts d'un rouge lacque velouté et bordés de blanc. Elles sont en ombelles terminales et portées sur des pétioles longs, velus et rougeâtres. La tige qui est vivace et sous-ligneuse, donne beaucoup de rameaux cylindriques purpurescents, velus, portant des feuilles à long pétiole, velues, d'un assez beau vert, bordé du même rouge que leurs nervures principales : elles consistent en trois lobes profonds, lobés eux-mêmes et crénelés. Ce *Géranium* assez délicat a besoin de la serre tempérée pour l'hiver; il se propage de boutures, mais bien plus sûrement par ses graines qui mûrissent souvent.

* * 12. GÉRANIUM TRICOLORE, *Geranium tricolor.* H. LOND. *Pelargonium violarium.* JACQ. *ic. rar.* 527; HERB. GÉN. DE L'AMAT., n°. 10. *tricolor.* CURT. 240. En 1774, l'Anglais *Francis* MASSON, Jardinier-Collecteur du Roi au Cap, envoya en Angleterre ce *Geranium*, le plus beau sans contredit de son genre, et l'on y admira ses fleurs pour la premiere fois en 1780. Cette superbe plante méritait donc que nos cultivateurs s'assurâssent de la maniere de la traiter : aussi M. STEIN, Grainier-Fleuriste et Décorateur de Jardins, quai de la Féraille, est-il parvenu à la multiplier assez abondamment pour mettre l'Amateur le moins aisé à portée de l'acquérir : il a même obtenu par le semis une variété précieuse en ce qu'étant plus haute de presque le double, et plus forte dans toutes ses parties, elle donne des fleurs aussi nombreuses, plus grandes et plus éclatantes. En Flandres et en Hollande ils la surnomment *Coronopus*, parce que ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du Plantain corne-de-cerf, *Plantago Coronopus.* On voit dans le Jardin de ce Cultiva-

teur-Marchand, boulevard du Mont-Parnasse, une grande quantité de cette espece de *Géranium* dont la tige un peu arborescente se divise en branches assez nombreuses, à feuilles lancéolées et dentées inégalement ou plutôt à trois lobes, soutenues par des pétioles souvent oppôsés, fermes, très longs, et couverts d'un duvet argenté comme le sont les feuilles. Dès le mois de mai et pendant tout l'été les extrémités des branches se couronnent successivement de fleurs un peu semblables à celles de la Pensée, et dont les deux pétales supérieurs sont ovales-arrondis, d'un rouge velouté éclatant, et que fait ressortir encore une tache presque noire et charbonnée à la bâse : les pétales inférieurs sont allongés et d'un beau blanc : quelquefois l'un d'eux porte une raie pourpre foncée. Ce Géranium laissé dans son pôt qu'on enfonce en terre au milieu d'une touffe de Pensées vivaces, produit un agréable effet. On le multiplie ou par ses graines qu'il mûrit souvent et qui ont une arête plumeuse et tortillée, ou par boutures qui demandent moins de précautions qu'on ne pense, puisqu'il suffit de les faire en été dans une terrine pleine de terre de saule, et qu'on enterre aussi-tôt en plein air et à l'ombre. On les sépare lorsqu'elles ont racines, et on les repique en pôts séparés pleins de terre de bruyere ou bien d'un mélange presqu'égal de cette terre et de terre franche douce. Le *Geranium* demande à être arrôsé assez souvent en été, temps où il lui faut encore une expôsition chaude sans trop de soleil : pendant l'hiver on lui donne du jour, soit qu'on l'ait placé sous un châssis, soit qu'on l'ait mis dans la serre tempérée.

** 13. Géranium épineux, *Geranium echinatum.* Curtis. (And. *rep.* 158. *Pelargonium hamatum.* Jacq. *H. Sch.* 138. (Vél. du Mus.) Il est du Cap : à ses racines fibreuses tiennent des tubercules qui sans doute peuvent servir à le propager en outre du moyen des boutures et des bonnes semences qu'il donne quand la saison est favorable. Sa tige charnue, assez grôsse, est garnie d'inégalités armées d'épines comme la tige, et qui donnent naissance à quelques pétioles longs, soutenant des feuilles d'un vert pâle, à trois ou cinq lobes crénelés, velues en dessous, et qui tombent au mois de mai. A cette époque on oublie la plante pour ne lui rendre de soin que lorsque l'on s'apperçoit de sa nouvelle dispôsition à végéter. Ses fleurs qu'on voit en été à plusieurs reprises, sont en ombelles, ont cinq pétales inégaux d'abord d'un blanc pur qui se teint en rouge-de-lacque : les deux supérieurs sont marqués d'une tache plus foncée, ayant la forme d'un clou, et de deux autres latérales plus étroites, mais plus foncées. Ce *Géra-*

nium a une variété à fleurs pourpres : il aime une terre préparée d'un tiers de bonne terre franche et de deux tiers de terreau de bruyere. Serre tempérée pour l'hiver.

** 14. GÉRANIUM A CINQ TACHES, *Geranium quinque-vulnerum.* H. P. *Pelargonium*, L'HÉRIT. (HERB. GÉNÉR. DE L'AMAT. n°. 28.) Il vient du Cap et demande la même culture que ceux du même pays. Ses fleurs dispôsées en ombelles sont très jolies et quelquefois semblent marquées de cinq taches d'un beau pourpre foncé ; ce qui est la cause des noms spécifiques français et latin. D'autres fois, et c'est le plus souvent, la bordure blanche est trop légere et trop peu apparente, et alors les fleurs paraissent d'une couleur simple et uniforme. Ses feuilles sont alternes, découpées finement comme celles du *Pelargonium triste.* Sa tige est brune et marquée par le vestige des anciennes feuilles. Il fleurit depuis le mois de mai jusqu'en octobre. Ses racines un peu tubéreuses peuvent quelquefois servir à le multiplier.

** 15. GÉRANIUM ÉLÉGANT, *Geranium formosissimum.* H. P. Il est encore du Cap. Ses tiges charnues poussent des feuilles éparses, ovales, crénelées, portées sur de longs pétioles. Ses fleurs paraissent fin de mai, sont très grandes, blanches ; les deux pétales supérieurs, plus grands que les trois autres, sont marqués de lignes carmin. Même culture.

** 16. GÉRANIUM, *Geranium speciosum.* NOB. Sa tige ligneuse et grise dans le bâs, verte et succulente dans le haut, velue dans toute son étendue, donne peu de rameaux qui sont courts et garnis de feuilles opposées, soutenues par des pétioles demi-cylindriques, longs, creusés en gouttiere : elles forment la pelle, sont dentées assez régulierement et se terminent par plusieurs lobes aigus et dentés. Les nervures saillantes en dessous forment en dessus des sillons qui leur donnent l'air plissé. Les fleurs plus grandes que celles du précédent sont blanches avec des lignes purpurines plus fortes. Il vient aussi du Cap, se propage et se gouverne comme le précédent. Je ne l'ai encore vu que chez M. BICQUELIN.

** 17. GÉRANIUM A FEUILLES DE LIERRE, *Geranium peltatum.* LIN. Sa tige ligneuse et rougeâtre se divise en branches dont les extrémités sont herbacées. Ses feuilles à longs pétioles et peltées, c'est-à-dire soutenues par le milieu comme un parasol, sont épaisses, d'un beau vert, à cinq échancrures sur leurs bords, assez semblables à celles du Lierre. Ses fleurs sont en ombelles peu fournies, et se voient pendant l'été. Quelquefois il mûrit ses semences, et d'ailleurs il prend bien de boutures ; aussi n'est-il pas rare

dans les collections : il vient du Cap. Une variété panachée que j'ai vue chez M. Bicquelin, fait un joli effet.

** 18. Géranium demi-trilobé, *Geranium semi-trilobum, Pelargonium.* Willd. Jacq. *H. Sch.* 130. Il vient aussi du Cap, et est vivace. Sa tige est ligneuse, ses feuilles découpées à-peu-près à trois lobes bien fendus, écartés ; oblongs et dentés à leurs sommets, sont planes et velues. Ses fleurs souvent deux à deux sont fort jolies et ajoutent à l'agrément de son feuillage dès le mois d'avril à juillet. Je ne l'ai pas encore vu mûrir ses graines, et il est même un peu difficile à prendre de boutures, qu'il est bon d'essayer en différents temps.

Enfin on cultive encore quelques especes de *Géraniums*, moins pour l'éclat de leurs fleurs, que pour le parfum qu'elles exhalent, ou pour la bonne odeur que leurs feuilles laissent à la main qui les a touchées. Les suivants sont de ce genre.

** 19. Géranium parfumé, *Geranium fragrans.* Hort. Lond. L'odeur suave de Mélisse que répandent ses feuilles suffi[illegible]ait pour le faire accueillir. Il est encore fort agréable par ses fleurs, qui sont purpurines, et paraissent en juillet. Bonne orangerie.

** 20. Géranium a odeur de Rôse, *Geranium capitatum.* Lin. (Jaum. 12e. liv.) Ses tiges, diffuses et souvent traînantes, se garnissent de feuilles ondulées, velues, douces au toucher, et sentant la Rôse. Ses fleurs, moyennes et dispôsées en tête, sont de couleur rouge-purpurine. Il vient du Cap, et a besoin de l'orangerie. On le multiplie facilement de boutures, qui donnent des fleurs dans l'année.

** 21. Géranium a feuilles de Carotte, *Pelargonium flavum*, Willd., *daucifolium*, Murr. Cavan. Il doit ses surnoms aux découpures de ses feuilles qui les font ressembler à celles de la Carotte, et à la couleur jaûne de ses fleurs dispôsées en ombelles, et dont les deux pétales supérieurs sont plus longs, et les latéraux concaves. Elles donnent le soir une odeur plus suave encore que celle du *Pelargonium triste.* On les voit en juin et juillet ; ses racines sont tuberculeuses et servent à le multiplier : rarement ses fleurs donnent des graines. Il vient encore du Cap.

** 22. Géranium tétragône, *Pelargonium tetragonum.* Willd. Celui-ci se fait remarquer par ses tiges et branches quadrangulaires, charnues, noueuses, fragiles, renflées dans l'entre-nœud qui est assez long ; par ses feuilles peu nombreuses, assez semblables à celles de la vigne ; enfin par ses fleurs que l'on voit de juin à septembre, qui

sont toujours deux à deux, grandes et tellement irrégulieres qu'elles n'ont que quatre pétales dont les deux supérieurs relevés, et considérablement plus grandes que les autres; touts sont lavés de violâtre avec quelques lignes carmin. Elles répandent une odeur très agréable. On le cultive depuis 1774 en Angleterre, et CAVANILLES, dans un ouvrage imprimé en 1787, en parle comme d'une espece nouvelle. Il vient du Cap; se gouverne comme les autres, et prend de boutures. Une très jolie variété a les *tiges* et les feuilles plus pâles; ces dernieres sont en outre bordées d'une ligne d'un joli rôse qui se dégrade en une ligne intérieure, blanchâtre et presque diaphane.

** 23. GÉRANIUM A ODEUR DE CITRON, *Geranium citriodorum*, CAVANILLES; *Pelargonium acerifolium*, WILLD. Ses feuilles découpées menu comme des aiguilles, et l'odeur de citron qu'elles laissent aux mains qui ont pâssées dessus, sont les causes des épithetes adoptées par les Botanistes que je viens de citer. On voit ses fleurs qui sont rouges et dispôsées en ombelles de cinq à six aux mois de mai et juillet, etc. Il mûrit quelquefois ses graines, et l'on ne doit pas laisser échapper cette occasion de multiplier cette agréable espece de Géranium qui prend difficilement et rarement de boutures. Il vient du Cap: sa tige est à-peu-près ligneuse.

** 24. GÉRANIUM TRÈS-ODORANT, *Geranium odoratissimum.* LIN. Celui-ci, qui répand une odeur aromatique très forte, forme une touffe bâsse et arrondie. Ses feuilles, crénelées et douces au toucher, sont d'un vert jaûnâtre. Il se couvre de fleurs petites et blanches, qui se succedent pendant les mois de juillet et d'août. Il est vivace et du Cap: il se multiplie de boutures.

** 25. GÉRANIUM CAPUCHONÉ, *Geranium cucullatum.* LIN. Ses feuilles, grandes et belles, forment le *capuchon* ou plutôt le cornet ou l'entonnoir, et laissent une odeur de rôse aux doigts qui les ont touchées. Ses tiges, longues et rameuses, se terminent par des ombelles de fleurs d'un blanc-violâtre, qui paraissent en juillet et août. Il vient du Cap, et a besoin de la serre tempérée.

** 26. GÉRANIUM TRISTE, *Geranium triste.* LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 27.) On ne l'appelle ainsi, qu'à cause du peu d'apparence de ses fleurs qui en dédommagent bien par l'odeur de Canelle et de Girofle qu'elles répandent pendant près d'un mois. Ce *Géranium* qui vient du Cap, a été figuré par GUY DE LA BROSSE, n°. 16. Sa racine est vivace, charnue et compôsée de tubercules

enfilés en chapelet, qu'on sépare au printemps ou à l'automne pour le multiplier. Ces racines et tubercules (que mangent les sauvages), mis dans des pôts séparés, doivent êtes placés pendant l'hiver, en serre chaude ou tempérée, mais seche. Il faut leur donner de l'air toutes les fois que le temps le permet, et les garantir sur-tout du moindre froid et de l'humidité qui les ferait périr infailliblement. Au printemps ces racines pousseront quelques feuilles très découpées, acides et pouvant remplacer l'oseille: elles sont portées par un long pétiole. D'entr'elles sort une ou plusieurs tiges terminées en juin et juillet par des fleurs petites, d'un violet-brun bordé de jaûne-soufre. Pendant le jour elles n'ont presque point d'odeur, mais transportez-les le soir dans votre appartement, et bientôt il sera embaumé. Le lendemain on reporte le pôt au Jardin et au grand soleil. A l'automne les feuilles et les tiges disparaissent; ce qui arrive à presque touts les *Géraniums* à racine tubéreuse. Ses arêtes sont barbues et tortillées: il donne souvent de bonnes graines.

*** 27. Géranium a fleurs incarnates, *Geranium incarnatum.* Lin. *Erodium.* L'Hér. (Herbier général de l'Amateur, n°. 11). Très jolie plante à racines vivaces et ligneuses, connue depuis 1787 en Angleterre où il a été envoyé du Cap. Il forme un petit buisson par ses touffes de feuilles radicales, incisées à cinq lobes dentés, d'un vert glauque, rudes au toucher et soutenues par un long pétiole. Ses fleurs grandes, régulieres, dispôsées en ombelle, sont de couleur de chair foncée et marquées dans le milieu de cercles de diverses couleurs. On les voit en juin et juillet: elles donnent quelquefois des semences: on peut aussi le propager de boutures, et de l'éclat de ses racines ou de ses rejetons. L'eau des arrôsements tombant à la même place rejette la terre, découvre les racines et les invite à pousser des gemmes. Il craint le froid et l'humidité pendant l'hiver.

*** 28. Géranium musqué, *Geranium moschatum.* Lin. (*H. Vind.* 55.) *Erodium.* L'Hér. Il est indigene, annuel, petit et de pleine terre. Toutes ses parties ont l'odeur de musc; ses fleurs en ombelle et purpurines sont petites, assez nombreuses, et se voient de mai à septembre. On le seme en mars.

Quelques *Géraniums* se multiplient de graines qu'il faut semer ou en pleine terre, ou en pôts sur couche chaude, suivant la délicatesse de l'espece; d'autres prennent des boutures: on les fait au mois de mai et pendant l'été, avec des pousses de l'année précédente. On les met toutes à l'ombre dans des pôts qu'on laisse en plein air, ou qu'on met sur

couche tiede et sous cloche. Les unes et les autres jettent facilement des racines. Enfin, lorsque l'on ne peut semer les graines ni faire de boutures des *Géraniums* à racine tubéreuse, on les propage facilement en coupant leurs tubercules par morceaux à chacun desquels il faut un œil, comme on fait de ceux des *Cyclames* et des *Pommes-de-terre.* On met ces morceaux dans des pôts séparés sur couche tiede, et sans grande humidité, car elle est funeste à toutes ces especes, surtout en hiver et dans leur temps de repôs. Cette opération se fait en automne et au printemps. Les *Géraniums* commencent à fleurir en juin, et les fleurs du plus grand nombre se succedent jusqu'aux gelées. On les trouve en Europe, en Afrique et dans l'Amérique méridionale.

J'ai appellé toutes ces plantes *Géranium*, quoique les Botanistes ne donnent ce nom qu'aux especes à feuilles alternes et à fleurs régulieres contenant dix étamines fertiles : ils sont marqués ici d'un seul astérisque *. *Pelargonium* est le nom qu'ils donnent aux especes d'Afrique, toutes distinguées des autres par leurs feuilles oppôsées et leurs fleurs irrégulieres à sept étamines fertiles : ils sont marqués de deux astérisques **. Enfin on a rassemblé sous le nom d'*Erodium* ceux à feuilles alternes et à fleurs regulieres ayant cinq étamines fertiles ; ils sont précédés de trois astérisques ***. *Geranium* peut se rendre par *herbe à la grue*, et vient du grec *geranos*, grue : *Pelargonium* veut dire *herbe à la cicogne*, de *pelargos*, cicogne, et ce mot est compôsé lui-même de *pelos*, noir, et *argos*, blanc, les deux seules couleurs de cet oiseau. *Erōdium* signifiera *herbe au héron*, que les Grecs appellaient *Erōdios.* Touts ces différents noms ont pour cause la conformité qu'ont avec les becs longs et pointus de ces différents oiseaux, les enveloppes allongées des graines de ces plantes, appellées encore vulgairement Becs-de-grue et Becs-de-cicogne.

GESSE, *Lathyrus.* (Diadelphie - Décandrie, famille des *Légumineuses.*) Genre très voisin des Pois, et dont le nom latin vient du verbe grec *lathein*, être caché, parce que dans l'espece, cause du nom, l'étendard est si grand qu'il cache les ailes et la carene.

1. Gesse odorante, *vulgairement* Pois de senteur, *Lathyrus odoratus.* Lin. (Jaum. 9[e]. liv.) Elle est annuelle, et quoiqu'originaire de Ceylan, trop cultivée, trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner la description. Ses fleurs, toujours deux ensemble, sentant la fleur d'orange, et plus ou moins hâtives suivant le temps où on les a semées, sont violettes, rôses ou tout-à-fait blanches, selon la variété. On peut l'élever dans des pôts ou en pleine terre où souvent elle

se reseme d'elle-même. On la trouve aussi en Sicile, où il semble qu'elle se soit propagée d'elle même. CUPANI est le premier qui l'ait citée. Voyez *Catalog. Hort. Catholici*, 1696.

2. GESSE A LARGES FEUILLES *ou* POIS DE LA CHINE, — VIVACE, — A BOUQUETS, *Lathyrus latifolius*. LIN. (JAUM. 10e. liv.) Elle vient de la France méridionale, et veut être semée en place près d'un treillage et à bonne expôsition : il lui faut aussi de la bonne terre, et un peu d'eau dans les temps secs. Sa racine vivace et pivotante peut devenir aussi grôsse qu'un navet, et reprend difficilement à la transplantation. Touts les ans, elle pousse des tiges nombreuses, longues de trois à quatre pieds, couchées à terre si elles ne trouvent point d'appui, garnies de feuilles ailées à folioles allongées et pointues ; enfin, au bout de trois ans, cette Gesse donne en juillet des grappes terminales, nombreuses et bien fournies de fleurs grandes, d'un beau rôse, mais sans odeur. Elle a une variété à feuilles plus étroites et à fleurs plus grandes. Une autre à fleurs d'un blanc de lait que m'a communiquée M. REDOUTÉ.

3. GESSE TUBÉREUSE, Arette, Marcasson, Gland-de-terre, *Lathyrus tuberosus*. LIN. Celle-ci qu'on trouve dans les terres à bled en Allemagne, dans les Pays-bas, en France, mérite d'être transportée dans les Jardins par le beau rouge de ses fleurs qui paraissent en juin, sont inodores, mais durent et se succedent long-temps. Ses racines qui consistent en *tubercules* bons à manger, poussent chaque année des tiges grêles auxquelles il faut un appui comme à celles des Pois ordinaires. Ses feuilles sont compôsées de deux folioles ovales-oblongues, quelquefois échancrées au sommet, toujours opposées sur le pétiole qui se termine en vrille. On peut l'élever dans un pôt, pourvu qu'on en change la terre touts les deux ou trois ans. On la multiplie de graines, ou par ses tubercules séparés en octobre, même en septembre.

GIROFLÉE, *Cheiranthus*. (Tétradynamie siliqueuse, famille des *Cruciferes*.) Genre très intéressant pour les Amateurs de Jardins. Il faut convenir qu'un parterre émaillé seulement de différentes especes de Giroflées, flatte agréablement la vue et l'odorat : aussi cultive-t-on avec soin la Giroflée jaûne, la grôsse rouge et ses variétés, et les différentes Quarantaines.

1. GIROFLÉE JAUNE, *Cheiranthus Cheiri*. LIN. Le dernier mot est le nom que porte cette plante chez les Arabes : LINNÉ en a fait le nom du genre, en le grécisant et y ajoutant *anthos*, ce qu'on pourrait traduire par *fleur de main* ou *en main*, parce que

que les siliques ont un peu l'air de doigts. La Giroflée jaûne est encore appellée *Violier*, à cause de l'odeur suâve de violette qu'elle exhale, sur-tout le soir. Dans quelques endroits on l'appelle *Ravenelle*, à cause de sa saveur âcre; et dans d'autres *Muret*, comme en Angleterre *Wall-Flower*, parce qu'elle croît naturellement sur les vieux murs, d'où on l'a transportée dans les Jardins où la culture en a fait une très belle plante. On l'y seme en mars, en pleine terre, pour être mise en place quand le plant est assez fort. Sa tige ligneuse pousse beaucoup de branches dont on multiplie le nombre en les pinçant à l'extrémité. Alors la plante fait une touffe grande et belle par le nombre et le beau vert de ses feuilles persistantes, entieres, étroites et longues. Au printemps suivant, chaque extrémité des rameaux donne un corymbe de boutons qui s'allonge en épi de fleurs à quatre pétales d'un beau jaûne doré, quelquefois taché de pourpre brun. C'est alors qu'elle produit un grand effet dont on jouira plus long-temps si l'on coupe à mesure les grappes de fleurs pâssées. Le semis a produit des variétés à fleurs doubles qu'on multiplie de boutures. Je conseille de les faire au mois de mai pour avoir, l'année suivante, une plante qui soit forte. On prend pour cela les petites branches qui poussent au printemps : on les arrache en biaisant, afin de former une espece de petit talon que quelques-uns fendent; c'est delà que sort la racine. Ces boutures ainsi préparées, on en met une douzaine ou plus dans une terrine, remplie de terre bien mélangée avec du terreau; on la porte à l'ombre après l'avoir arrôsée. Au bout de quinze jours, on expôse la terrine à demi-ombre, et insensiblement au grand soleil, afin que les boutures jettent plus vîte leurs racines; alors il faut arrôser beaucoup. Lorsqu'elles auront commencé à bien pousser, on sera sûr qu'elles auront pris racines : c'est le moment de les séparer en motte, et de les mettre en pleine terre à bonne expôsition : il ne faut pas ménager les arrôsements. On coupe les sommités pour leur faire pousser de petites branches; par ces moyens on aura en septembre des pieds très forts, qu'on empote à la fin de ce mois pour pouvoir les retirer dans la serre lors des fortes gelées. Il faut les y arrôser quand elles en ont besoin, et surtout les remettre à l'air aussi-tôt que le temps s'adoucit. Dans ce moment la mode est de préférer la variété appellée *Provençale*, (quoique ses fleurs soient tachées de ponceau brun), à la variété dite *Rameau* ou *Baguette d'or*, dont la fleur, aussi très double, mais d'un jaûne pur et doré, a le plus grand éclat.

2. Giroflée des Jardins. *Cheiranthus annuus.* Lin. Lamarck en fait une *Julienne* aussi-bien que des especes

suivantes. Il est vrai qu'en outre des caracteres botaniques, on peut croire qu'elles sont d'une espece différente, à en juger par leur port, par le duvet plus ou moins épais et blanc qui couvre entierement ces plantes, enfin par l'odeur de *Girofle* qu'exhalent leurs fleurs : c'est cette odeur qui leur a fait donner leur nom commun. L'espece que je traite s'éleve à deux ou trois pieds par une tige ligneuse et grôsse, à rameaux assez nombreux et droits, garnis de feuilles entieres, allongées, plus ou moins velues ou blanchâtres : les fleurs sont en grappes droites, longues et terminales. Elle doit être semée au printemps sur couche, ou simplement dans du terreau à bonne expôsition. Lorsque les jeunes plantes ont trois pouces, on les repique sur une couche tiede dont le feu est pâssé, à environ un pied et demi de distance l'une de l'autre, et on les y laisse jusqu'à ce qu'elles commencent à marquer : le bouton long et qui croque sous la dent, annonce que la fleur sera simple : celui qui est arrondi et que la dent coupe net et sans bruit, marque qu'elle sera double : on conserve toutes celles - ci pour l'ornement, et seulement quelques-unes des autres pour porter graines : on les met dans des pôts pour les rentrer, lorsqu'il fait froid, dans une serre seche et sans feu, car ces plantes ne l'aiment point. Les brouillards de mars et aussi l'humidité en tuent beaucoup : il faut cependant leur faire prendre l'air aussi souvent qu'il sera possible, et toujours au soleil. C'est, au reste, une plante assez difficile à gouverner : tel qui, avant l'hiver, avait cent Giroflées, n'en a pas dix au printemps, époque à laquelle on les sort pour être placées dans des vâses ou en pleine terre, avec l'attention de mélanger les couleurs, qui sont le blanc, le rouge ou le violet, plus ou moins foncé : il y en a aussi de panachées dans ces couleurs. La blanche a en général un ton plus blanc sur son feuillage, et est encore plus délicate que les autres.

3 et 4. Giroflée-Quarantaine, Quarantain, *Cheiranthus annuus.* Lin.; en anglais, *Ten wecks Stock*, c'est-à-dire Giroflée de dix semaines, parce qu'effectivement elle dure très long-temps en fleurs, sur-tout si l'on coupe à mesure celles qui se pâssent. Elle est annuelle, et se seme touts les ans, (sans avoir égard aux phâses de la lune), sur couche, soit en mars pour fleurir en juin, soit plus tard pour ne donner qu'au mois d'août ses fleurs qui durent jusqu'aux gelées. Elles sont ou rouges ou violettes ou blanches : leurs poussieres mêlées ont fait plus de vingt nuances entre ces trois couleurs. La blanche se distingue très aisément à son aspect argenté ou farineux. Elles nous viennent du midi de l'Europe. La Giroflée grecque, *Cheiranthus græcus*, H. P., qui est aussi annuelle et se cultive de même que

les autres, vient véritablement de l'orient. Toutes ces plantes répandent une odeur agréable de *Girofle*, et craignent la trop grande humidité qui les fait pourrir. On ne garde que quelques simples pour en avoir de la graine : celles à fleurs doubles se distribuent dans les plates-bandes.

5. Giroflée-fénestrelle. *Cheiranthus fenestralis*. Lin. (*H. Vind.* 179.) Celle-ci est plus forte que la Quarantaine à laquelle cependant elle ressemble, si ce n'est que ses feuilles longues et ondulées sont presqu'en paquet, et qu'elle n'a qu'un ou deux rameaux, lesquels se terminent, comme la tige, par une grappe assez serrée de fleurs rouges. Je crois que la Giroflée cultivée sous le nom de *Cocardeau*, et qui n'a qu'une seule grappe (mais considérable) de fleurs doubles et très grandes, est une variété de celle-ci.

6. Giroflée variable, *Cheiranthus mutabilis*. L'Hér. *Sert. Ang.* On l'a envoyée de Madere à M. Aiton en 1779; elle peut pâsser les hivers doux en pleine terre; le plus sûr est de la mettre en orangerie, où dès mars, elle donne ses fleurs d'abord blanches, puis jaûnes, puis pourpres. On la propage de graines qu'on seme comme celles de la Quarantaine, et aussi de boutures. Ses tiges sont longues et garnies de feuilles lancéolées aiguës, amincies en pétiole, dentées en scie. Elle est arborescente et vivace.

GLOBBA. Genre de la Diandrie-Monogynie, famille des *Balisiers* de Jussieu, (des *Scitaminées* de Ventenat). On cultive pour sa beauté singuliere le Globba penché, *Globba nutans*, Lin. (Vél. du Mus. — Red. Lil. 60.) *Zerumbet speciosum*. Jacq. *Fragm. fasc.* 1. *tab.* 68. Plante superbe, connue sous le nom de *Globba* aux pays d'où elle est originaire (les Indes Orientales et les Moluques). On la conserve ici en serre tempérée pendant l'hiver, mais elle fleurit très bien en plein air au mois de juillet, et on la multiplie facilement par les rejetons que pousse abondamment sa racine tubéreuse, rampante et horizontale. Ces rejetons, dont il ne faut laisser qu'un ou deux, deviennent des tiges de dix à douze pieds, cylindriques, simples, vertes, mais dont les plus jeunes sônt purpurescentes; toutes garnies dans toute leur longueur et de deux côtés, de feuilles à pétiole engaînant, longues de plus de deux pieds, lancéolées-aiguës, avec une nervure saillante. Les tiges se terminent par deux écailles, ou si l'on aime mieux, par une *spathe* longue, brune, se fendant en deux et laissant paraître un épi penché d'une vingtaine de fleurs. D'abord ce ne sont que des boutons (attachés deux sur le même pédicule) de la forme et de la grôsseur d'une olive, brillant comme de la porce-

laine, enfin d'un blanc pur, excepté au sommet qui est teint du plus joli carmin. Bientôt chaque bouton rompt successivement la spathe partielle à laquelle il devait d'être luisant, et qui, en tombant, laisse voir une fleur consistante en plusieurs divisions inégales, épaisses, appliquées et s'engaînant, d'un blanc pur et mat; au milieu desquelles s'allonge une espece de cornet ou dé, à bords inégaux et lobés, large et évâsé, blanc à son extrémité, jaûne en dehors, en dedans du plus beau jaûne-orangé et rayé de lignes d'un très beau rouge; distillant quelques gouttes d'une liqueur sucrée. Cette belle plante demande un grand vâse rempli d'un mélange égal de terre franche, de terreau de feuilles consommé et de tourbe. Il lui faut beaucoup d'arrôsement pendant sa grande végétation, et presque point lorsqu'elle est plus en repôs. Elle périt si on la met dans l'eau; essai qui a été fait au Jardin des Plantes et par M. CELS.

GLOBULAIRE, *Globularia.* Ce genre de la Pentandrie-Monogynie, n'appartient encore à aucune famille. De toutes les especes la GLOBULAIRE COMMUNE, *Globularia vulgaris*, LIN., est la seule qui mérite un peu l'attention. Elle est d'Europe, sa tige ne s'éleve pas à plus de six ou sept pouces: ses feuilles sont ovales et rampantes: ses fleurs, petites et bleues, n'ont d'effet que parce qu'elles sont ramâssées en tête sphérique, d'où a été donné à cette plante le nom de *Globulaire.* Comme elle se trouve dans les endroits secs et arides, elle ne demande pas beaucoup d'eau ni une terre trop grâsse. On la met ordinairement en pôt à cause de sa petitesse, et alors il est bon de la serrer en orangerie l'hiver.

GNAPHALE, *Gnaphalium.* Ce genre de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, renferme des especes fort agréables à la vue, et dont les fleurs de diverses couleurs (jaûnes ou blanches sur-tout), enveloppées dans des calyces argentés ou dorés, font un bel effet. Ces fleurs ont l'avantage aussi de pouvoir se conserver des années sans perdre de leurs belles couleurs; mais il faut avoir soin de les faire cueillir avant qu'elles soient trop avancées, et de les sécher la tête en bâs: c'est ce qui a fait donner à ces plantes le nom d'*Immortelles.* LINNÉ en compte soixante especes, dont le plus grand nombre peut bien trouver place dans le Jardin d'un Curieux. Nous n'en citerons que quelques-unes. Leur nom de *Gnaphale* est un mot grec (*gnaphalon*), qui veut dire *râclure, usure de drap*, parce que la plupart de ces plantes ont leurs feuilles et leurs tiges couvertes d'un duvet blanc et épais.

1. Gnaphale puant, *Gnaphalium fetidum.* Lin. Il vient du Cap, et demande une terre légere, peu d'arrôsements et une bonne expôsition dans l'été, l'orangerie ou la serre tempérée en hiver. Ses fleurs renfermées dans des calyces argentés, sont d'un jaûne éclatant et d'un grand effet; mais malheureusement cette plante, qui invite à la toucher, laisse aux mains une odeur insupportable. Elle pousse des tiges assez hautes, au bout desquelles les fleurs sont ramâssées. Les feuilles, qui sont nombreuses, embrassent les tiges, sont larges à leur bâse et pointues à leur sommet. Elles sont vertes en dessus et couvertes en dessous d'un duvet cotonneux et blanc.

2. Gnaphale de Virginie, Immortelle blanche, Immortelle d'Amérique, *Gnaphalium margaritaceum.* Lin. Le duvet blanc qui la couvre lui donne bien un air de famille que ne démentent pas ses fleurs assez semblables à celles du Gnaphale oriental, si ce n'est qu'elles sont blanches. Cette plante vivace, rustique, très traçante, s'accommode de toutes sortes de terres et même d'expôsitions, quoiqu'elle préfere le soleil. Ses traces séparées au printemps ou à l'automne servent à la propager.

3. Gnaphale Oriental, Immortelle jaûne, *Gnaphalium Orientale.* Lin. Elle est aussi vivace. Sa tige est blanchâtre, ainsi que ses feuilles. Les fleurs sont en bouquets, d'un jaûne citron; elles ont de l'odeur. On multiplie cette plante de boutures, ou par les graines qu'on doit semer sur couche. On l'éleve dans un pôt pour la serrer l'hiver dans l'orangerie. Son expôsition doit être au soleil. Elle est délicate, demande une terre légere et substantielle, et se trouve dans le Levant, et, dit on, aussi en France.

4. Gnaphale géant, *Gnaphalium eximium.* Lin. J'ai vu, en 1800, chez MM. Lee et Kennedy, à Hammersmith, près Londres, cette très belle plante. Ils l'avaient élevée de graines apportées des terres intérieures du Cap, en 1790, par le capitaine W. Paterson. Sa tige haute de plus d'un pied et peu rameuse, est assez grôsse et garnie de feuilles serrées, oppôsées, sessiles, ovales-lancéolées, couvertes d'un duvet blanchâtre. Le haut de la tige et des rameaux se termine par des fleurs portées par un pédicule grôs, long, charnu, velu. Elles sont d'un beau jaûne et contenues dans un calyce commun, grand, sphérique, écailleux, d'un rôse foncé avec l'extrémité de chaque écaille marquée d'une tache carmin; ce qui produit un très joli effet. Boutures; semences: bonne orangerie, où cette plante veut être tenue séchement pendant l'hiver. S'abstenir sur tout de mouiller ses feuilles pendant ce temps.

GOMPHRENE, *Gomphrena.* (Pentandrie-Digynie, famille des *Amarantoïdes.*) Une espece de ce genre est depuis long-temps en possession d'orner nos Jardins ; et c'est pour cela qu'elle a reçu beaucoup de noms. Les uns l'ont appellée *Immortelle violette*, parce que ses fleurs, qui sont de cette couleur, se flétrissent difficilement. D'autres, parce qu'ils lui ont trouvé quelque ressemblance avec l'Amarante, l'ont appellée *Amarantine* et *Amarantoïdès.* Enfin, les Jardiniers trouvant ce mot trop long, se sont contentés des dernieres syllabes *Toïdes*, que par une corruption nouvelle, ils ont changé en *Tolidès.* LINNÉ en a fait un genre distinct des Amarantes, et lui a donné le nom de GOMPHRENA, de *gomphos*, clou, parce que leurs fleurs sont réunies en une petite masse de couleur, ressemblant en quelque sorte à une tête de clou. Il a donné à l'espece que nous cultivons le nom spécifique de *globosa*, globuleuse. Cette plante annuelle, qu'il faut semer sur couche chaude et sous châssis ou sous cloches, finit par pâsser la belle saison en pleine terre, où elle donne une grande quantité de fleurs violettes, qui font un assez joli effet. Ses feuilles sont en lance et couvertes de duvet. Ses tiges nombreuses et hautes de plus d'un pied, sont droites, velues, et garnies de rameaux courts, au bout desquels est la fleur. Il y en a une variété à fleurs blanches, qui est négligée des Jardiniers, parce qu'elle n'a pas d'effet. Ces plantes se trouvent dans l'Inde ; et en Amérique, dans la Guyane.

GORTERIA. Genre de la Syngénésie - Polygamie frustranée, famille des *Corymbiferes*, et auquel on a donné le nom du Botaniste GORTER, qui l'a fait connaître. L'espece la plus cultivée est la suivante, et vient du Cap.

1-2. GORTERIA A FEUILLES PENNÉES, *Gorteria pinnata*, et GORTERIA A GRANDES FLEURS, *Gorteria rigens.* LIN. WILLDENOW a fait de la derniere un genre distinct sous le nom de *MUSSINIA.* Toutes les deux se ressemblent, si ce n'est que l'une a les feuilles plus larges et roides, et que l'autre les a pinnées ; mais elles sont de même nuance et blanches en dessous. Elles viennent toutes deux du Cap, ont des fleurs radiées de la même couleur jaûne-orangé avec une tache à la bâse de chaque rayon, ce qui forme un anneau brun et blanc. Elles ne s'ouvrent aussi toutes deux qu'au grand soleil ; mais la Gorteria pinnée a de beaucoup plus grandes fleurs qui lui font mériter la préférence. Toutes deux se multiplient de graines quand elles les mûrissent, ou bien de l'éclat des racines qui ne doit se faire qu'après la fleuraison. Des boutures enlevées avec du talon réussissent quelquefois, mais le moyen le plus

sûr est celui des marcottes : on les couche au printemps; elles ont racines au mois de septembre, époque à laquelle on les serre. L'hiver on rentre ces plantes en orangerie seche, car la moindre humidité les pourrit pendant cette saison. Dans l'été il leur faut beaucoup d'eau et de soleil. Terre légere.

GYPSOPHILE, *Gypsophila*. Ces noms français et latin compôsés des mots grecs *gypsos*, plâtre, et *phileō*, j'aime, ont été donnés à un genre de la Décandrie-Digynie, famille des *Caryophyllées*, parce qu'apparemment la premiere espece connue a été la Gypsophile des murailles, *Gypsophila muralis*, Lin., plante bâsse, bisannuelle, croissant effectivement sur nos vieux murs, et à cause de cela très propre à orner les ruines et les rocailles de nos Jardins paysages; ses tiges nombreuses, grêles, longues de trois à quatre pouces, couchées, très rameuses, forment des touffes étalées et glauques. Les feuilles étroites et pointues ressemblent un peu à celles des œillets. Dès la fin de mai, les extrémités des rameaux se terminent par un pédicule filiforme et portant une fleur d'un blanc rôsé, veiné de pourpre. Elles sont petites, mais très jolies vues de près, et sur-tout nombreuses et se succédant long-temps, puisqu'on en voit jusqu'aux gelées. Cette plante une fois placée se ressemera d'elle-même, et prospérera si la terre est légere et substantielle.

2 — 3. Ceux qui ont de grands emplacements ne dédaigneront pas d'accueillir aussi deux autres especes que nous a fournies la Sibérie; la Gypsophile élevée, et la paniculée, *Gypsophila elata*, et *Gyps. paniculata*. Lin. L'une et l'autre, sur tout la derniere, produisent des panicules très larges, très étalées, grêles, mais fermes, divisées à l'infini, et portant en juin et juillet des millions de fleurs, moins grôsses qu'une tête de camion, mais odorantes, blanches, et faisant de près un effet agréable. Ces plantes sont vivaces, ne demandent pas de grands soins, et forment des touffes hautes de deux à quatre pieds.

H.

HARICOT, *Phaseolus; Phaseolos* en grec, du mot *Phasēlos*, qui signifie une espece de barque très longue, et exprime la forme des cosses ou légumes de ce genre qui est de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*. De toutes les especes herbacées, le seul Haricot d'Espagne, *Phaseolus coccineus*, Lin. (Jaum. 9e. liv.), est à soigner pour les belles grappes de fleurs d'un rouge écarlate qu'il produit pendant tout l'été. Il a besoin d'appui et d'une bonne expôsition pour bien mûrir ses graines, qui sont d'un joli violet

semé de taches ou lignes plus foncées. Il y en a une variété à fleurs et graines blanches. L'une et l'autre qu'on croit originaires de l'Amérique méridionale ont été transportées en Espagne; elles peuvent servir d'aliment, et ne doivent être semées que lorsque les gelées ne sont plus à craindre.

HÉLÉNIE, *Helenium.* (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Radiées.*) Genre de plantes assez jolies, mais dont une seule espece est cultivée. La plante à laquelle a d'abord été donné ce nom, était née des pleurs de la belle *Hélene*, selon les Poëtes.

HÉLÉNIE D'AUTOMNE, *Helenium autumnale.* LIN. Cette plante, naturelle aux parties septentrionales de l'Amérique, a beaucoup de conformité avec les *Asters.* Ses racines très rustiques et vivaces, poussent chaque année des tiges de quatre à cinq pieds, à rameaux quadrangulaires, à feuilles alternes, lancéolées, amincies en pétiole. Les sommets des tiges se terminent par une ou deux fleurs et quelquefois par trois. Semblables à de petits soleils, elles sont d'un beau jaûne, à rayons plats terminés par quelques dents; mêlées avec celles des Asters, elles produisent un bon effet. On les voit à la fin du mois d'août, lorsque les Soleils vivaces commencent à se pâsser. On multiplie cette plante en en séparant les racines en automne. Tout terrein et toute expôsition lui conviennent.

HELICONIA, *Heliconia.* Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Bananiers*, (*Scitaminées* de VENTENAT). Les plantes qui le compôsent, toutes originaires des contrées les plus chaudes et marécageuses de l'Amérique, ont reçu le nom de BIHAI que les Indiens donnent au Bananier. Les Botanistes les ont trouvées assez belles pour les juger dignes de figurer sur l'*Hélicon.*

1. *HELICONIA* A FEUILLES DE PLANTAIN, BIHAI, *Heliconia Bihai.* Fort belle plante herbacée et vivace cultivée au Jardin des Plantes, de cette année 1812, qu'elle a été envoyée par M. AITON, Directeur du beau jardin de Kew, où on la possede depuis 1786. Elle a le port d'un Bananier, s'éleve à quatre metres (environ douze pieds), et n'a que des feuilles radicales, toutes pétiolées, oblongues, aiguës à la bâse et au sommet, d'un vert foncé. La hampe est droite, et donne en avril ou mai des fleurs de couleur de safran, sortant plusieurs ensemble des spathes qui sont membraneuses, fermes, rangées alternativement de deux côtés, rougeâtres et persistantes. Le nectaire est ventru et fendu en trois à son sommet. Cette plante originaire des lieux un peu humides et montueux des régions les plus chaudes de l'Amé-

tique, ne peut se cultiver ici qu'en serre chaude, où on la traite comme la suivante.

2. *HELICONIA* BEC-DE-PERROQUET, *Heliconia Psittacorum.* LIN. (Vél. du Mus. — AND. *rep.* 124. — CURT. 502.) Très belle plante de la Jamaïque, herbacée, vivace par ses racines, enfin de serre chaude, où elle demande beaucoup de chaleur et d'humidité, et à être tenue dans un grand vâse rempli de terre substantielle et tourbeuse. Sans toutes ces conditions, on ne doit pas espérer de la voir donner des fleurs ni cette quantité de rejetons qui servent à la propager. Les tiges, hautes de trois pieds environ, sont garnies de sept à huit feuilles lancéolées longues, glabres, d'un vert très beau et le même que celui de la tige. Ces feuilles, marquées en dessous de nervures latérales, obliques et paralleles, sont soutenues par un pétiole long, cylindrique, et dont la bâse s'élargit pour engaîner la tige, laquelle, de mai à septembre, se termine par une grappe lâche de fleurs assez grandes, longues, à quatre pétales d'un jaûne aurore, tachés de noir à l'extrémité. Ces fleurs sont enveloppées plusieurs ensemble dans une spathe aussi de couleur aurore, longue, pointue, à bords recourbés en dehors.

3 4. *HELICONIA* PETIT, *Heliconia humilis.* (JACQ. *H. Sch.* 48 et 49.) Cette plante superbe, herbacée et originaire de la Guyanne, pourrait d'abord être prise pour un Balisier. Ses racines, qui sont vivaces et charnues, poussent des tiges cylindriques de la hauteur d'un demi-pied, résultat des pétioles qui s'engaînent étroitement par leur bâse, se séparent ensuite, deviennent cylindriques, et portent une feuille longue quelquefois de deux pieds, large de six pouces environ, d'un beau vert, marquée en dessus d'une nervure longitudinale saillante, d'où partent latéralement et parallelement des nervures qui aboutissent au bord des feuilles. Du milieu de ces pétioles s'éleve une espece de tige ou spadice d'environ un pied, fait en zig-zag, lisse, luisant, du plus vif écarlate. A chaque flexuosité, et alternativement des deux côtés, se séparent des spathes engaînantes, horizontales, ventrues, fermes et aiguës, du plus bel écarlate, bordées de blanc, enfin du plus beau vert à leur sommité. Elles contiennent et laissent voir les fleurs qui sont rassemblées, sessiles, inodores, et nâgent dans une eau claire et insipide. Ces fleurs assez grandes s'ouvrent les unes après les autres, celles du haut les premieres : elles sont longues, blanches à leur bâse, vertes à leur sommet, monopétales à deux divisions longues et étroites. Cette superbe plante se cultive comme la précédente. Elle fleurit tous les ans au

Jardin des Plantes. — On connaît encore l'*Heliconia marantifolia*, qui est aussi des régions les plus chaudes de l'Amérique, et se cultive comme les autres.

HELLÉBORE, *Helleborus* et *Heleborus*. (Polyandrie-Polygynie, famille des *Renonculacées*.) Genre dont le nom, compôsé des mots grecs *helein*, perdre, tuer, et *bora*, pâture, indique les qualités malfaisantes. Deux especes néanmoins sont cultivées à cause de la précocité de leurs fleurs.

1. HELLÉBORE NOIR *ou* A FLEURS RÔSES, *Helleborus niger*. LIN. (*Fl. Aust.* 201.) Cette plante, originaire des lieux rocailleux dans les Alpes et en Autriche, a été transportée dans nos Jardins où pendant l'hiver elle nous dédommage un peu de l'absence des autres fleurs. Ses racines *noires* poussent des feuilles grandes, persistantes, mais dont les nouvelles paraissent pendant la fleuraison; elles sont d'un vert foncé, et soutenues par de longs pétioles, enfin palmées à sept ou huit divisions fermes, dentées, pointues. Dès le mois de novembre on voit sortir de terre de grôs boutons arrondis qui chacun, suivant que la saison est plus ou moins rigoureuse, se déploient plus ou moins vîte en une tige simple, haute de huit à dix pouces, et terminée par une fleur grande, d'abord blanche, puis rôse. La derniere couleur et le temps du développement ont fait nommer RÔSE-DE-NOEL cette fleur qui a cinq pétales (quelquefois plus) renfermant un grand nombre d'étamines jaûnes. Si on laisse en place cet Hellébore pendant quelques années, il finira par former une touffe qui donnera d'autant plus de fleurs qu'elle sera plus considérable, et qu'on séparera en automne pour multiplier la plante, à laquelle tout terrein et toute expôsition conviennent, quoique cependant elle fleurisse mieux en bonne terre et à demi-soleil. Ses fleurs se voient depuis décembre jusqu'en mars, quelquefois sous la neige.

2. HELLÉBORE D'HIVER, appellé aussi HELLÉBORINE, *Helleborus hyemalis*. LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 42. — JAUM. 16e. liv. *Fl. Aust.* 202.) Malgré son nom spécifique, elle fleurit plus tard que la précédente. Ses racines, assez semblables à celles des Anémones, poussent aussi-tôt la fonte des neiges, des pétioles longs, fermes, droits, portant des feuilles arrondies, découpées en lobes étroits et souvent lobés eux-mêmes. Plus tard, (c'est-à-dire en février et mars) s'élevent des tiges simples, fistuleuses, cylindriques et terminées chacune par une colerette circulaire, de trois feuilles cunéiformes divisées irrégulierement, d'où sort une fleur, sessile, moyenne, jaûne, ayant une petite odeur, et d'abord l'apparence d'une fleur en cloche, mais montrant bientôt cinq

ou six pétales. Dès le mois de mai a disparu toute la plante dont on peut retirer les racines pour les remettre en terre au mois de novembre, comme on fait des Anémones. Elle croît naturellement en France, dans les bois.

HELONIAS. Genre de l'Hexandrie-Trigynie, famille des *Joncacées*, dont le nom dérivé du grec *helos*, marais, indique les lieux où croît au moins l'HELONIAS RÔSE, *Helonias bullata*. LIN. (RED. Lil. 13. ANDR. *rep.* 352. CURT. 747.) Jolie petite plante naturelle aux marécages du Maryland et de Pensylvanie. Ses racines rustiques, vivaces, fibreuses, poussent des feuilles engaînantes, lancéolées-aiguës, persistantes, droi es, puis se réfléchissant sur terre. De leur milieu s'éleve une hampe droite teintée de rôse comme les feuilles, portant un épi serré de jolies fleurs inodores à six pétales rôses, bien ouverts. Souvent elles donnent des graines. Cette jolie plante pourrait bien aller en pleine terre, mais il vaut mieux la tenir en pôt rempli de terre franche douce, mêlée de terre de bruyere de marécage. Par ce moyen on conserve mieux les fleurs, que les vents et les gelées de mars pourraient gâter. Semences ou rejetons éclatés.

HOUBLON, *Humulus*. Genre de la Diœcie-Pentandrie, et de la famille des *Urticées*, composée jusqu'alors du seul HOUBLON ORDINAIRE, *Humulus Lupulus*, LIN., espece cultivée en grand pour l'utilité, et dans les Jardins pour garnir les tonnelles, berceaux, treillages, etc, etc. Ses racines vivaces et rameuses donnent beaucoup de rejetons qui servent à la propager, et poussent chaque année plusieurs tiges, sarmenteuses, longues quelquefois de trente pieds, rudes au toucher; ou restant à terre quand elles ne trouvent point à grimper, (d'où lui vient son nom générique latin, dérivé d'*humus*, terre,) ou se tortillant autour des treillages, même des arbres et plantes voisines qu'elles étouffent, ce qui avait fait donner autrefois à la plante le nom *Lupulus* que LINNÉ lui a conservé pour son nom spécifique, et qui est diminutif de *lupus*, loup. Elles portent des feuilles nombreuses, oppôsées, pétiolées, quelquefois simples et en cœur, le plus souvent à trois ou cinq lobes, mais toujours dentées et rudes au toucher. Depuis juin jusqu'en août, on voit à l'extrémité des rameaux, des grappes de fleurs pâles et sans apparence: plus bâs et des aisselles des feuilles, sortent des cônes obtus, composés d'écailles d'un blanc verdâtre, que l'on peut prendre pour des pétales, et qui ne sont véritablement que les calyces des fleurs femelles. Ces cônes, ordinairement réunis plusieurs ensemble, font un effet très joli et sur-tout pittoresque lorsque la plante a été mise près d'un

Saule dont elle garnit le tronc et les branches. Croissant naturellement dans les haies, le Houblon demande une bonne terre et à avoir le pied frais.

I.

IBÉRIDE, *Iberis.* (Tétradynamie siliculeuse, famille des *Cruciferes.*) Nous traiterons sous ce nom de quelques plantes appellées mal-à-propos THLASPI par les personnes qui ne sont point Botanistes, et plus improprement encore TARASPIC par les Jardiniers. Les véritables *Thlaspis* n'ont aucun agrément et ne méritent pas la culture. Nous citerons les trois especes d'*Ibérides* qui sont le plus cultivées, et qui méritent le mieux de l'être.

1. IBÉRIDE DE PERSE, THLASPI VIVACE des Jardiniers, *Iberis semperflorens.* LIN. C'est plutôt un arbuste qu'une herbe, puisque sa tige et ses branches sont ligneuses. Elles forment de très jolies touffes d'un bon pied de haut, et sont garnies de feuilles épaisses, lisses, d'un beau vert foncé. Chacune de ses branches est pendante, rameuse, et terminée par des corymbes de fleurs très blanches qui font un très joli effet depuis le mois d'octobre jusqu'en mars, et plus loin encore si on veut tondre la plante. On la propage par des boutures (que l'on peut faire pendant tout l'été dans un pôt à l'ombre), et qui s'enracinent assez facilement dans une terre douce et substantielle. Il faut rentrer cet arbuste, et le placer au jour dans l'orangerie pendant l'hiver, qui est le temps de sa plus grande végétation. — Il a une variété à feuilles panachées.

2. IBÉRIDE TOUJOURS VERTE, *Iberis sempervirens.* LIN. Celle-ci ressemble assez à la précédente ; mais ses tiges sont plus courtes et plus éparses, souvent couchées sur terre. Ses feuilles toujours vertes, sont étroites, lisses et pointues. Cette *Iberis*, dès le mois de mars, se couvre de fleurs blanches, qui durent et se succedent jusqu'en juin. Elle n'est point délicate sur le terrein, et quoique sensible aux très grands froids, cependant elle pâsse fort bien les hivers dans les Jardins de Paris. On la propage de semences et de boutures ; plus sûrement et plus facilement de marcottes. Elle se trouve sur les Alpes.

3. IBÉRIDE OMBELLIFERE, THLASPI *ou* TARASPIC des Jardiniers, *Iberis umbellata.* LIN. Cette plante annuelle est originaire d'Espagne, autrefois l'*Iberie*, ce qui lui a fait donner son nom. On la seme au printemps, elle donne la même année, au mois de juillet, ses fleurs dispôsées en ombelles, et blanches ou violettes. Cette plante ne s'éleve pas beaucoup. On peut la semer dans des pôts, si l'on a dessein de la transporter d'un

endroit dans un autre, car elle n'aime pas trop à être remuée de sa place; et dans ce cas, vous mettez vos pôts en terre, et vous les retirez, quand la fleur est pâssée. Par ce moyen, vous pouvez donner un nouveau coup-d'œil à votre parterre, qui ne brille pas beaucoup en juillet. La fleur dure tout au plus trois semaines.

IMMORTELLE, *Xeranthemum.* (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes.*) Le nom français de ce genre, et son nom latin (composé des mots grecs *xeros*, sec, aride, et *anthemon*, fleur,) indiquent assez la nature des fleurs de seize especes qu'il renferme. Presque toutes seraient dignes des soins de l'Amateur; mais les bornes de ce livre ne nous permettent que de citer les principales.

1. IMMORTELLE VULGAIRE *ou* ANNUELLE, *Xeranthemum annuum.* LIN. On la voit dans beaucoup de Jardins où on la seme, soit en automne soit au printemps, à bonne expôsition, et quelquefois sur couche pour être repiquée par un temps humide et couvert, si cela est possible; mais ce dernier moyen donne de moins belles productions. Les fleurs qu'on voit de juillet à octobre sont simples ou doubles, blanches ou violettes, et gris de lin. Leur nature seche permet de les conserver sans qu'elles perdent de leurs couleurs; on les avive même en les expôsant à la vapeur d'un acide, et ce sont ces fleurs-là qui sont le fondement des bouquets que l'on vend en hiver. La plante peut s'élever à plus de 650 millim. (deux pieds) par ses tiges rameuses, couvertes d'un duvet blanc aussi bien que leurs feuilles alternes, sessiles, lancéolées. Les fleurs sont solitaires et assez grandes. Cette plante croît spontanément dans beaucoup de régions de l'Europe, au midi de la France, etc., toujours dans des endroits assez arides.

2. IMMORTELLE A GRANDES FLEURS, *Xeranthemum speciosissimum.* LIN. Celle-ci nous vient du Cap. Il lui faut en été une bonne expôsition méridienne, et l'on ne peut espérer de la conserver qu'en la garantissant des froids en orangerie, où il faut nécessairement la mettre près des jours. * Ses feuilles sont en fer de lance, et cotonneuses aussi bien que ses tiges, qui sont hautes d'environ un pied, et divisées en rameaux, dont chacun se termine par une belle fleur fort grande, blanche et jaûne. On la multiplie de boutures, qui, faites de bonne

---

* Toutes les plantes d'orangerie ou de serre chaude qui végetent pendant l'hiver, ou seulement conservent leurs feuilles, doivent être placées le plus près des jours qu'il sera possible.

heure et bien conduites, donnent des fleurs dans la même année. Terre franche allégée de terre sâbleuse.

3. IMMORTELLE ÉCLATANTE, *Xeranthemum fulgidum.* LIN. (CURT. 414.) Originaire du même lieu que la précédente, et introduite en Angleterre en 1774 par *Francis* MASSON, elle demande les mêmes soins et la même culture. Ses feuilles étroites, oblongues, mais arrondies à leur sommet, sont couvertes d'un duvet cotonneux et plus long sur les bords. Les tiges pareillement couvertes d'un duvet cotonneux, se divisent en rameaux, que terminent plusieurs fleurs réunies, d'un jaûne éclatant et doré, qui a mérité à ce *Xeranthemum* le surnom de *fulgidum*, c'est-à dire brillant, éclatant. On ne doit arrôser en hiver qu'avec la précaution de ne point mouiller les plantes elles-mêmes.

4. IMMORTELLE A BRACTÉES, *Xeranthemum bracteatum.* VENT. (Malm. 2.) Cette belle plante, originaire de la Nouvelle Hollande, a d'abord été cultivée à Malmaison, d'où elle a été transmise au Jardin des Plantes et de là chez les Amateurs et dans le commerce. Ses graines, semées en bonne terre légere (dans des pôts qu'il faut serrer l'hiver en orangerie), levent bientôt et donnent naissance à des plantes qui restent bâsses et insignifiantes jusqu'au printemps, époque à laquelle on les sépare et les place à bonne expôsition en pleine terre, où bientôt leur tige cylindrique, striée, droite et rameuse s'élevera à trois pieds; les feuilles deviennent nombreuses, sont alternes, lancéolées-aiguës, sessiles, et même se prolongeant sur la tige, enfin ouvertes horizontalement. Vers la fin de juin les extrémités de la tige et des rameaux se divisent en pédicules assez longs, soutenant chacun une fleur large, à rayons et centre d'un beau jaûne doré et luisant. Chaque fleur est accompagnée de trois ou quatre bractées qui dépâssent la fleur. Celle-ci dure long-temps et donne ses graines qu'il est bon de semer aussi-tôt leur maturité; la plante périt ensuite. Si l'on ne seme qu'au printemps, on aura de la fleur dans l'année, mais les semences ne mûriront peut-être pas: elles restent bonnes deux ou trois ans.

IPOMÉE, *Ipomœa.* (Pentandrie-Monogynie, famille des *Convolvulacées.*) Ce genre est voisin des Liserons: c'est même ce qu'indique son nom, qui signifie *semblable au Liseron;* des mots grecs *Ipos*, génitif d'*Ips*, Liseron, et *homoïos*, semblable.

1 — 2. IPOMÉE ÉCARLATE, Jasmin rouge de l'Inde, QUAMOCLIT ÉCARLATE, *Ipomœa coccinea.* LIN. Comme les Liserons, cette Ipomée a besoin d'un appui pour y tortiller ses tiges, volubles, longues de six ou sept pieds, et

garnies dans toute leur longueur de feuilles en cœur, et pointues à leur sommet. De leurs aisselles sortent des fleurs campanulées, réunies, petites, mais nombreuses et d'un bel écarlate qui les fait ressortir: elles paraissent depuis juillet jusqu'aux froids. Pour jouir de cette très jolie plante, il faut touts les ans au mois d'avril en semer quatre ou cinq graines dans de petits pôts pleins de terreau, et qu'on met sur couche et sous cloche. Lorsque les froids ne sont plus à craindre, si le plant est assez fort et a été habitué au plein air, on le dépote, et sans briser la motte, on le met en place près d'un mur, treillage ou berceau, mais au midi, pour qu'il puisse mûrir ses graines; seul moyen de propager cette charmante plante annuelle. Il lui faut un arrôsement ordinaire: elle vient des parties chaudes de l'Amérique; cependant A. Michaux l'a trouvée aussi en Caroline sur les bords du Mississipi. — Le véritable Quamoclit, *Ipomæa Quamoclit*, Lin., est aussi une très jolie plante, mais à laquelle il faut la serre chaude, si l'on veut que ses graines mûrissent. Ses feuilles sont ailées à folioles grêles et allongées; ses fleurs d'un brillant écarlate et presque solitaires se voient de juillet à septembre. Sa tige de même longueur et aussi grêle que celle de l'Ipomée écarlate a aussi besoin de soutien. Il vient des Indes orientales, et trivialement on l'appelle *Fleur du Cardinal*.

3. Ipomée pourpre, *Volubilis* des Jardiniers. C'étoit pour Linné le *Convolvulus purpureus*; Lamarck l'a distrait de ce genre pour en faire l'*Ipomæa purpurea*. Plante annuelle de l'Amérique méridionale et qu'on seme ici en pleine terre, fin d'avril, près des treillages ou des arbres, afin que sa tige grêle, herbacée et voluble puisse s'y entortiller. Ses feuilles en cœur et d'un vert assez foncé font ressortir les fleurs qui sont grandes, monopétales, d'un pourpre violet. On les voit dès la fin de juin jusqu'en septembre. Cette Ipomée a une variété à fleurs blanches, une autre à fleurs plus ou moins bleues: on les propage par leurs graines.

IRIS, *Iris*. Ayant parlé des Iris bulbeuses dans la Section précédente, je ne parlerai dans celle-ci que des Iris à racines, dont on compte plus de trente especes, lesquelles pour la plupart ont encore des variétés. Toutes sont vivaces: toutes ont des feuilles planes, engaînées, plus ou moins larges. Leurs fleurs très singulieres consistent en six pétales, souvent variés de plusieurs couleurs, dont trois sont alternativement relevés, et les trois autres horizontaux et même souvent réfléchis.

1. Iris Germanique, Flambe ou Flamme, *Iris Germa-*

nica. Lin. Cette belle espece a plusieurs variétés, parmi lesquelles il faut peut-être compter l'*Iris squalens* ou à fleurs d'un jaûne livide. L'Iris Germanique forme de très grôsses touffes. Ses racines, comme celles de touts les autres, n'aiment point à être trop enterrées ; elles poussent des feuilles engaînées, larges, glauques, persistantes, parmi lesquelles on voit les tiges d'environ trois pieds, engaînées à leur bâse, terminées en mai ou juin (suivant la variété) par cinq à six fleurs odorantes, d'un bleu plus ou moins foncé, ou de couleur pourpre violette, toujours avec de la *barbe* jaûnâtre. Cette Iris, comme presque toutes les autres, est rustique et se plaît dans une terre légere et fraîche. On les multiplie toutes par leurs graines qu'on seme en terrines ou en plate-bande, et dont le plant fleurira au bout de trois ou quatre ans : on réussit plus promptement par la séparation de leurs touffes en automne ou en février.

2. Iris très odorante, *Iris odoratissima.* Jacq. *H. Sch.* 9. Elle nous vient encore d'Allemagne, et ressemble beaucoup à la précédente. Ses fleurs disposées de même, paroissent en mai, sont grandes, nombreuses, bleues, et répandent une odeur très agréable.

3. Iris a odeur de Sureau, *Iris sambucina.* Lin. (*H. Vind.* 2.) On la trouve dans plusieurs parties de l'Europe. Elle ressemble assez à l'Iris Germanique : ses tiges sont du double plus hautes que les feuilles, et portent en juin des fleurs dont les trois pétales droits sont d'un pourpre pâle et sale ; les trois réfléchis sont violets veinés de plus foncé.

4. Iris panachée, *Iris variegata.* Lin. (*Fl. Aust.* 5. Curt. 16.) Elle est originaire des pâturages montueux de la Hongrie : on la cultive pour ses belles fleurs *barbues*, odorantes et jaûnes, dont les trois divisions extérieures sont pendantes et rayées de pourpre dans touts leurs bords, et depuis le milieu jusqu'à l'extrémité. Les trois divisions intérieures sont droites et ponctuées de pourpre à leur bâse. Elle n'est pas aussi grande que les précédentes.

5. Iris variée, *Iris versicolor*, H. P. Très jolies fleurs dont les pétales droits sont de couleur bleue-pourprée : les pétales réfléchis sont variés de jaûne, de blanc, de rouge, et veinés de violet. Elles nous vient de Virginie, du Maryland, de la Pensylvanie, et fleurit fin de mai.

6. Iris de Florence, *Iris Florentina.* Lin. (Red. Lil. 23.) Elle a le port de l'Iris Germanique, mais elle est moins touffue. Ses racines sont odorantes et employées en Parfumerie et en Médecine. Ses tiges, plus hautes que les feuilles,

sont terminées en juin par des fleurs très grandes, *barbues*, blanches et odorantes. Il est prudent de la couvrir de litiere dans les grands froids.

7. IRIS DE SUSES, Iris-Deuil, Iris tigrée, *Iris Susiana*. LIN. (RED. Lil. 18.) Celle-ci encore plus délicate, croît naturellement aux environs de SUSES, autrement SOUSTER, ville de Perse : elle nous a été apportée de Constantinople en 1573. Ses racines noueuses, charnues et grêles, poussent en automne des feuilles étroites, linéaires, d'un vert foncé, du milieu desquelles sort en avril une tige plus haute qu'elles, ornée à son extrémité d'une ou deux fleurs qui durent trois ou quatre jours, et se montrent ordinairement en mai, plus tôt si on a donné de la chaleur à la plante, ou si on l'a abritée par un châssis. Ces fleurs sont très grandes, d'une couleur brûnâtre claire et vermiculée de lignes pourpres foncées. Trois des divisions qui sont réfléchies présentent une espece de bouche ronde et garnie de *barbe* épaisse d'un brun noirâtre. Cette Iris extrêmement singuliere, et dont la fleur est superbe, mais d'une couleur un peu triste, mérite bien d'être cultivée. Elle demande une terre légere et seche, car l'humidité la fait périr; il faut la mettre en pleine terre au soleil au pied d'un mur, et la bien couvrir l'hiver dans le temps des gelées, ou bien la tenir dans de grands vases, où cependant elle ne fleurit ni aussi bien ni aussi sûrement; et alors on peut l'aider par un peu de chaleur. On choisit le temps où ses feuilles sont tombées, pour relever de terre ses racines, qu'on sépare alors.

8. IRIS DE HOLLANDE, *Iris Swertii*. H. P. Je ne sais d'où elle est originaire, mais elle nous vient de Hollande. Ses racines noueuses et odorantes poussent des feuilles engaînées, ensiformes un peu courbées en faux et glauques comme la tige qui est cylindrique et plus haute. Ses fleurs qu'elle donne souvent pour la seconde fois en septembre sont *barbues*, très jolies, trois ensemble, blanches, vermiculées sur les bords de raies purpurines. Pleine terre : éclat des pieds.

9 — 10. IRIS NAINE, PETITE-FLAMBE, *CHAMÆ-IRIS*, *Iris pumila*. LIN. (*Fl. Aust.* 1.) Elle peut, aussi bien que ses variétés, être mise en bordure, où elle fera un effet charmant en avril, temps de sa fleuraison. On lui reconnaît touts les caracteres de la famille, mais elle est plus petite dans toutes ses proportions. Du milieu de ses feuilles assez larges, engaînées, glauques, hautes seulement de quatre à cinq pouces, s'élevent, à la même hauteur, des tiges nombreuses, terminées en mars et avril par une fleur solitaire, *barbue*, ou bleue pâle, (RED. Lil. 262), ou violette

pourpre, (Red Lil. 261) plus ou moins foncée, ou rouge, ou blanche, ou jaûne-pâle, (*ibid.* 263), suivant la variété. Cette derniere qui, fleurissant souvent dès février, est la plus hâtive, et refleurit souvent en septembre, et même en décembre si la saison est douce, pourrait bien être une espece distincte; aussi Lamarck l'appelle-t-il *Iris lutescens.* Ces fleurs se succedent pendant trois semaines, et sont toujours assez nombreuses.

11. Iris de Sibérie, *Iris Sibirica.* Lin. Feuilles étroites, longues, linéaires, pointues. Tiges souvent divisées à leur extrémité en deux parties, terminée chacune, vers la fin de mai, par de jolies fleurs très odorantes, *imberbes*, dont les trois pétales droits sont d'un pourpre clair; et les trois réfléchis sont jaûnes à leur bâse jusque vers le milieu, où se trouve une tache blanche; l'extrémité qui est large et arrondie est violâtre; la surface entiere est veinée de pourpre. On trouve aussi cette Iris en Allemagne: tout terrein lui convient, mais elle viendra mieux s'il est naturellement frais, ou tenu humide.

12. Iris puante; Iris-Gigot; Glaïeul puant, *Iris fetida.* Lin. Ses feuilles d'un vert très foncé, répandent une odeur de *gigot* quand on les touche. Ses fleurs sont petites, *imberbes* et d'un bleu obscur. Enfin elle n'a du mérite que par ses graines d'un beau rouge, et qu'on apperçoit au commencement de l'automne. J'en ai une variété charmante dont les feuilles sont marquées longitudinalement, et du côté intérieur, d'une ligne absolument blanche, assez large, et qui contraste avec le vert foncé du surplus. Peut-être est-elle plus délicate, et sera-t-il prudent d'en serrer quelques pieds en orangerie où ils feront ornement.

13. Iris graminée, *Iris graminea.* Lin. (*Fl. Aust.* 2.) Elle doit son nom spécifique à ses feuilles, qui ressemblent à celles des *Graminées*, quoique longues de plus d'un pied. Les tiges, de moitié plus courtes, portent ordinairement, vers la fin de mai, deux jolies fleurs *imberbes*, et dont trois pétales sont d'un pourpre violet; les trois autres sont d'un pourpre plus clair.

14—17. Iris des Marais, Glaïeul des Marais, *Iris Pseudo-Acorus.* Lin. Pourquoi l'Amateur qui a des eaux ou des parties humides dans son Jardin, n'accueillerait-il pas l'Iris des Marais? C'est une belle plante, dont les feuilles hautes d'un à deux metres (trois à six pieds), droites, d'un beau vert, engaînent une tige de même hauteur, laquelle, à son extrémité, se fléchit en zig-zag, et porte quatre ou cinq fleurs *imberbes*, entierement jaûnes, tranchant bien

avec le vert des plantes aquatiques. — Ceux qui ont de grands emplacements doivent avoir l'*Iris ochroleuca*, Lin., que l'on croit originaire du Levant. Sa taille est encore plus haute. Ses fleurs *imberbes* plus tardives sont à pétales blancs lavés de jaûne d'ochre, ainsi que le dit son nom spécifique. Elle est très rustique, se plaît dans les terreins frais et se propage facilement par la séparation de ses racines. — Une Iris de Virginie moins haute a aussi des fleurs jaûnes, mais plus grandes. — Madame Le Monnier m'en a donné encore une espece assez semblable à l'*Iris Pseudo-Acorus* et aussi rustique, mais à fleurs entierement jaûnes et imberbes, cultivée depuis long-temps dans son jardin où son mari la désignait sous le nom d'*Iris Rhodiensis*. De Candolle et Redouté, voulant honorer la mémoire du Savant auquel la Botanique et la Culture ont tant d'obligation, ont donné le nom d'*Iris Monnieri* à cette plante décrite et figurée p. et pl. 236. de leurs Liliacées.

18. Iris batarde ou spatulée, *Iris spuria*; Lin. *spathulata*, Lamarck. Elle croît spontanément dans les prés frais de nos provinces méridionales. Ses feuilles sont longues, étroites, pointues. Ses tiges, d'environ un pied de haut, se terminent au mois de juillet par des fleurs inodores, *imberbes*, de moyenne grandeur, penchées, d'un bleu violâtre. Les trois pétales extérieurs sont horizontaux, étroits, et terminés par une appendice ou foliole ovale en forme de *spatule*, réfléchie, et d'un violet plus tendre.

19. Iris frangée, *Iris fimbriata*. Vent. Jard. de Cels 9. Cette jolie espece, apportée de la Chine son pays natal en Angleterre, a fleuri pour la premiere fois en 1797 : c'est de là que M. Cels, père, l'a eue en l'an 5 : elle doit son surnom à ses trois stigmates qui ont la forme et la couleur des pétales, et sont *frangés*. Sa racine horizontale, tubéreuse, traçante et vivace, pousse beaucoup de drageons qui donnent naissance à des feuilles toutes radicales, dispôsées sur deux rangs, s'engaînant à leur bâse, dont les intérieures sont fermes et droites, et les extérieures penchées et ployantes à leur sommet. Si touts ces rejetons sont laissés en touffe ils fleuriront moins bien; quelques-uns seulement donneront une tige droite, comprimée, de la hauteur des feuilles, engaînée jusqu'aux deux tiers où elle s'articule et se divise en rameaux aussi dispôsés sur deux rangs, et terminés chacun par deux ou trois fleurs d'un bleu très pâle, d'une odeur suâve, ne s'ouvrant que pendant trois ou quatre heures du jour. Elles sont enveloppées d'une spathe; et ont un tube qui s'évâse en un limbe à six divisions, toutes ondulées et

crénelées en leurs bords : les trois extérieures, plus larges, d'abord horizontales, puis recourbées, sont intérieurement *barbues* et marquées de taches jaûnes : les intérieures, alternes, plus étroites et redressées, n'ont ni taches ni barbe. Je cultive cette belle plante qui fleurit à la fin d'avril, et à laquelle il faut une terre légere suffisamment arrôsée ; et par prudence l'orangerie pour l'hiver, car celui de 1796 à 1797 l'a tuée en Angleterre. On la multiplie par ses drageons qu'on sépare en automne, et qui, s'ils sont bien conduits, fleuriront presque touts au printemps suivant.

Iris est un nom poétique donné à ce genre, parce que les fleurs de plusieurs especes ont à peu-près les couleurs de l'*Iris* ou *arc-en-ciel*, couleurs dont les Poëtes et les Peintres ornent la Déesse Iris, messagere des Dieux, *Iris varios induta colores.* Ovid. Métam.

J.

JONC, *Juncus.* Genre de l'Hexandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Joncacées.* Il sera utile de transporter sur les bords des petits lacs et des ruisseaux de nos Jardins-paysages, quelques touffes du Jonc commun ou épars, *Juncus effusus*, Lin., et du Jonc glauque, *Juncus glaucus*, Willd., plantes très communes dans nos marais et nos prairies humides. Elles joindront à l'avantage de faire ornement par leur belle verdure perpétuelle, celui de fournir des liens indispensables pour attacher la vigne, etc. ; d'où leur nom du latin *jungere.* On sait que ces plantes à racines nombreuses et qui s'étendent, poussent un grand nombre de feuilles semblables à celles des *Graminées*, longues, de plus de deux pieds, minces, cylindriques, aiguës et pleines de moëlle. On peut retirer celle du Jonc épars pour en faire des meches à lampe. Leurs fleurs n'ont aucun mérite.

JOUBARBE, *Sempervivum.* Le nom français est une traduction de *Jovis Barba*, et une transpôsition de Barbe de Jupiter. Le nom latin (qui signifie *toujours vivant*), indique la durée de son feuillage, même de celui des plantes grâsses qui constituent ce genre de la Dodécandrie-Dodécagynie, famille des *Ficoïdes* ou *Succulentes.* Quelques especes réclament place dans nos jardins, à raison de la beauté de leurs fleurs et de la singularité de leur port ou de leur feuillage.

1. Joubarbe commune *ou* des toits, *Sempervivum tectorum.* Lin. (Red. Pl. gr. 106.) On connaît bien cette plante indigene et son habitation favorite, les chaûmes, les vieux murs, les endroits secs et pierreux. Pourquoi ne l'emploierait-on pas pour donner un air plus rustique, plus aban-

donné, plus pittoresque aux chaumieres et aux rocailles des jardins d'agrément? Elle garnira très bien touts ces endroits par la multiplicité des rôsettes serrées entr'elles et pressées contre terre que forment ses feuilles ovales-aiguës, charnues, épaisses, succulentes, d'un vert pâle et glauque, ciliées et teintes de rôse sur les bords. Du milieu des plus grôsses et des plus anciennes rôsettes sort une tige haute d'un pied, munie dans toute sa longueur de feuilles écailleuses, et se divisant à son sommet en plusieurs épis unilatéraux de fleurs rougeâtres qu'on voit pendant tout l'été. Elles sont compôsées de beaucoup de pétales, d'étamines et de styles.

2 — 4. JOUBARBE FIL D'ARAIGNÉE, *ou* ARACHNOÏDE, *Sempervivum arachnoïdeum*, LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 41. — RED. Pl. gr. 108. CURT. 68.). On lui a donné ses surnoms, à raison de l'apparence qu'elle a d'être couverte d'une toile d'araignée, apparence due aux cils blancs, longs et entremêlés qui bordent les feuilles nombreuses, petites et serrées dont se compôsent ses nombreuses rôsettes. Elle est plus petite dans toutes ses dimensions, a le même port à-peu-près, et donne au mois de juillet ses fleurs grandes, à neuf pétales rougeâtres. Elle croît naturellement dans les Alpes. On trouve encore chez les Curieux la JOUBARBE A GLOBULES, *Sempervivum globuliferum*, LIN. (CURT. 507), qui croît en France, etc., et dont les rôsettes sont sphériques et les fleurs jaûnes et très grandes. Enfin la JOUBARBE A UNE FLEUR, *Sempervivum monanthes*, la plus petite et la plus jolie de toutes : chaque rôsette ne donne qu'une fleur, mais grande et d'un joli rôse : il faut la serrer l'hiver en bonne orangerie seche et aérée, parce qu'elle vient des Canaries. Toutes ces Joubarbes se propagent de rôsettes enracinées, ou qu'on sépare, et dont alors on laisse bien sécher la plaie pendant quinze jours ou trois semaines. On les met ensuite en terre et à l'ombre. Reprises elles demandent le soleil et peu d'arrôsement.

5. JOUBARBE EN ARBRE, *Sempervivum arboreum*. LIN. Celle-ci nous vient du Levant, et vit très bien dans nos climats avec la précaution de la mettre en orangerie seche et au jour pendant l'hiver : cette saison et le printemps sont les époques où l'on voit ses fleurs, nombreuses, d'un beau jaûne, dispôsées en une panicule très rameuse qui sort du milieu d'une rôsette. Sa tige charnue, assez grôsse et presque cylindrique, haute quelquefois de plus de quatre pieds, est nue jusqu'au sommet, où elle se divise en rameaux nus aussi, si ce n'est à leur extrémité que termine une rôsette de feuilles assez semblables à celles de la Joubarbe ordinaire, mais plus longues, plus

vertes et moins serrées. Elle a une variété qui ferait ornement par ses feuilles seules, panachées de blanc jaûnâtre et de pourpre pâle. On les propage par des rôsettes séparées, et dont on laisse dessécher la plaie pour éviter la pourriture : peu d'arrôsement, sur-tout pendant l'hiver. Toutes ces plantes demandent la terre franche sâbleuse : on met encore du sâble fin de riviere au fond du pôt pour faciliter l'écoulement des eaux surabondantes de pluie ou d'arrôsement.

JULIENNE, *Hesperis.* (Tétradynamie siliqueuse, famille des *Cruciferes*) Deux especes seulement sont cultivées pour ornement, mais aussi méritent-elles bien de l'être.

1. JULIENNE DES JARDINS, *Hesperis matronalis.* LIN La simple, qui croît naturellement dans les Alpes, est bisannuelle et se cultive dans les grands parterres, où ses tiges nombreuses et hautes de trois pieds, font des touffes garnies de feuilles lancéolées-aiguës et dentées, et sont terminées (de mai à la fin de juillet), par des grappes droites et longues de fleurs violettes ou blanches, et répandent, *sur tout le soir*, une odeur charmante. Cette derniere qualité lui a mérité son nom dérivé du grec *hesperos*, le soir. Souvent elle se seme d'elle-même : elle vient très facilement, mais préfere une terre franche et substantielle à toute autre. Il n'en est pas de même de sa variété à fleurs doubles, vraiment digne des Dames, comme l'exprime le nom spécifique *matronalis.* Celle-ci est vivace, mais périt souvent dans les Jardins de Paris, parce que la terre ou l'atmosphere sont contraires à sa durée. Elle y vit un peu plus long-temps quand on lui procure de la terre franche et substantielle. Les habitans de ceux des villages voisins où elle se plaît, en apportent chaque année vers le printemps; on la replante dans les Jardins; elle y fleurit lorsque l'humidité ne l'a pas fait fondre avant le temps, puis elle périt presqu'insensiblement. Dans les lieux qui lui conviennent, elle fait de superbes touffes, et se multiplie très facilement soit de boutures, soit par l'éclat des pieds. Ses fleurs semblables à celles de la Giroflée double, sont blanches aussi ou violettes, en grappes droites et longues : il en renaît, si l'on coupe celles qui sont pâssées.

2. JULIENNE DE MAHON, plus connue sous les noms de MAHONILLE *ou* GIROFLÉE DE MAHON, *Hespêris maritima.* H. P. (JAUM. 10e. liv.) *Cheiranthus*, LIN. C'est une jolie petite plante annuelle, bâsse, rameuse, originaire des côtes *maritimes* d'Europe. *Jean* BAUHIN qui l'avait vue à Strasbourg l'a fait figurer. Il faut bien qu'ensuite on l'ait perdue, puisque RICHARD, Jardinier du Roi et Collecteur, l'envoya des îles Baléares pour le Jardin de Trianon, où elle a paru nou-

velle et charmante, lorsqu'on l'y a vue en massif et en bordure : c'est de là que lui est encore venu le nom de *Gazon de Versailles*. On peut en semer depuis le mois de mars jusqu'au mois d'août inclusivement, pour en avoir en fleur pendant tout l'été : semée plus tard, elle fleurit au premier printemps. Sa fleur, ordinairement de couleur lilas, change de nuance et devient blanche ou rouge : elle répand une odeur charmante, et fait un très bel effet en massif : d'autres en font des bordures qu'ils tondent pour la tenir plus bâsse, et lui faire donner plus de rameaux et par conséquent plus de fleurs. Trop arrôsée ou semée trop clair, elle devient trop haute et n'a plus de soutien. Quelqu'un m'a assuré qu'un Jardinier de Bordeaux l'obtenait à fleurs doubles touts les ans.

K.

KETMIE, *Hibiscus*. Par le mot *Hibiscos* les Grecs désignaient une espece de Mauve arborescente. Ce genre de la Monadelphie-Polyandrie est en effet de la famille des *Malvacées*, et comprend beaucoup d'especes dont le plus grand nombre porte des fleurs assez belles, mais de trop courte durée, puisque les unes restent à peine quelques heures dans tout leur éclat, et qu'il n'en est pas qui durent vingt-quatre heures sans être flétries. *Ketmie* est, dit-on, le nom arabe.

1—3. KETMIE DES MARAIS, *Hibiscus palustris*. LIN. Elle vient de l'Amérique septentrionale, où elle habite les lieux marécageux. Ses tiges, hautes de quatre à cinq pieds, sont garnies de feuilles alternes, pétiolées, les unes simples et lancéolées, les autres trilobées, toutes glauques en dessous, et dentées. Ses fleurs, dispôsées comme celles des Rôses-Tremieres, paraissent en septembre, et sont grandes, blanches, ou d'un lilas pâle qui fait valoir le fond pourpre. Elle est vivace et de pleine terre ; mais elle ne fleurit sûrement que lorsque l'été est chaud, et si la plante mise à bonne expôsition a été arrôsée souvent. M. CELS m'a envoyé sous le nom d'*Hibiscus incanus*, WILD., une autre espece dont les feuilles plus allongées, simples ou trilobées, sont aussi dentées, mais peut-être un peu moins glauques en dessous. Les fleurs qu'on voit en août et septembre, sont peut-être les plus grandes du genre, lavées de soufre avec un fond pourpre. J'ai vu encore chez lui un autre *Hibiscus* appellé par MICHAUX, qui l'a rapporté de la Caroline, *Hibiscus coccineus*. Ses racines vivaces poussent chaque année des tiges de six pieds, cylindriques, vertes en bâs, pourpres en haut. Les feuilles découpées profondément à cinq lobes oblongs, aigus et dentés, sont soutenus par des pétioles pourpres. Les fleurs (qu'après douze ans il a donné pour la premiere fois en l'année 1807

à la mi-septembre), sont grandes et de couleur incarnate. Cette très belle espece a besoin d'une saison chaude pour fleurir : on la tient en pleine terre en bâche.

4. Ketmie a feuilles de Manihot, *Hibiscus Manihot.* Lin. Cette espece, originaire des Indes, est vivace, et demande d'être abritée du moindre froid dans la serre chaude, ou au moins dans une bonne orangerie, où souvent encore ses feuilles tombent et ses tiges périssent jusqu'à la racine qui est grôsse, et qui, remise avec son pôt en couche chaude et sous châssis au printemps jusqu'aux grandes chaleurs, poussera de nouvelles tiges très peu rameuses, d'environ quatre pieds de haut, garnies dans leur longueur de feuilles palmées à cinq ou sept divisions étroites, longues, dentées; et à leur extrémité, vers le mois d'août, de fleurs grandes, d'un beau jaûne-soufre, que releve encore le centre qui est pourpre. Les graînes des fleurs les plus hâtives doivent être recueillies et mises en terre au printemps sur couche chaude et sous châssis. On repique le plant en pôt, qu'on remet sur la même couche, et qu'on y laisse jusqu'au mois de juillet, temps auquel on place les pôts au grand soleil. Ce plant ainsi conduit, et arrôsé au besoin, donne souvent des fleurs au mois de septembre suivant.

5. Ketmie élégante, *Hibiscus speciosus.* Lin. Celle-ci, que le docteur Fothergill a apportée en 1778 de la Caroline méridionale, a mérité son beau nom par ses larges fleurs d'un bel écarlate. Elle demande les mêmes soins que la précédente. Elle est vivace par ses racines; sa tige est herbacée et garnie de feuilles presqu'en hallebarde : elle fleurit en août et septembre : les graines mûrissent si l'on conserve la plante en serre.

6. Ketmie a fleurs changeantes, *Hibiscus mutabilis.* Lin. Plante ancienne dans nos collections, puisque J. B. Ferrari la cultivait en 1633; elle est remarquable en septembre par ses fleurs grandes, d'abord blanches, puis rôses, puis enfin pourpres lorsqu'elles se fanent. Quoique solitaires et axillaires, elles forment une espece d'ombelle au haut des tiges, qui sont grôsses, vivaces, longues de plus de cinq pieds, et garnies de feuilles à cinq lobes aigus et crénelés dans leurs bords. La plante, originaire des Indes orientales, demande les mêmes soins que les deux précédentes, et donnera jusqu'en décembre des fleurs dans la serre chaude. — Variété à fleurs doubles.

L.

LAMIUM. Genre de la Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées*, et auquel on a fait un nom du mot grec *lamia*,

lamia, qui signifie loup-garou, et aussi une sorte de grand poisson dévorateur, parce que les fleurs des *Lamium*, mieux que toutes les autres du même ordre, représentent une gueule de monstre. Malgré cette bizarrerie, une seule espece mérite la culture, c'est le LAMIUM ORVALE, *Lamium Orvala*, LIN. (CURT. 172.) On voit trop rarement dans les Jardins, cette belle plante vivace, originaire de Hongrie et d'Italie, très innocente malgré son apparence menaçante d'ORTIE. Touts les ans, ses racines poussent beaucoup de tiges hautes de plus de deux pieds, quadrangulaires, à rameaux rares, opposés comme les feuilles qui sont encore pétiolées, rugueuses, en cœur allongé, et bordées de dents aiguës, inégales. Les fleurs qui se montrent dès la fin d'avril, sont verticillées, fort grandes, blanches, lavées et tachées d'un beau rôse foncé. On peut en semer la graine au printemps, ou en automne éclater les racines : cette belle plante très rustique et peu difficile, se plaît mieux cependant en terrein substantiel frais et au soleil.

LAVATERE, *Lavatera*. Genre de la Monadelphie-Polyandrie, famille des *Malvacées*, consacré à LAVATER, Médecin et Botaniste Suisse. Il comprend un assez grand nombre d'especes arborescentes ou herbacées : parmi ces dernieres on ne cultive guere que les suivantes.

1—3. LAVATERE A GRANDES FLEURS, dans quelques pays MAUVE FLEURIE, *Lavatera trimestris*. LIN. (*H. Vind.* 72.) Cette plante, figurée par *Guy* DE LA BROSSE, n°. 10, est annuelle, et porte sur des tiges d'environ deux pieds, des fleurs d'un joli rôse ou blanches, assez grandes et nombreuses. On la seme en mars. Elle fleurit en juillet, et dure jusqu'en septembre. En mêlant ces variétés, on en peut faire de très jolis massifs. Dans les grands emplacements, on fera bien d'y semer quelques touffes de LAVATERE DE LA THURINGE *ou* DU TYROL, *Lavatera Thuringiaca*. LIN. Etant plus grande dans toutes ses dimensions et du même rôse que la Lavatere ci-dessus, elle sera d'un plus grand effet. Comme elle, elle est annuelle et rustique, et se cultive de même. L'Amateur qui a une grande orangerie fera bien d'avoir quelques pieds de LAVATERE OLBIA, *Lavatera Olbia*, LIN., ainsi nommée de l'adjectif grec *olbios*, riche, parce qu'effectivement cette espece d'arbuste donne pendant tout l'été abondance de jolies fleurs rôses. Il est du midi de l'Europe et même de la France comme la Lavatere à grandes fleurs, et se propage de graines semées sur couche tiede pour les avancer, et mieux en pleine terre où elles feront des productions plus belles.

4. LAVATERE DE TÉNÉRIFFE, *Lavatera phœnicea*. VENT.

Malm. 120. M. Broussonnet en a envoyé les graines en 1802 sous la désignation d'arbre. Jusqu'à présent cette plante ne s'est pas élevée au-delà d'un metre (trois pieds); sa tige divisée en rameaux alternes, se garnit aussi bien qu'eux de feuilles alternes à pétioles longs et tombants : elles ont cinq lobes profonds. Au sommet de la tige et des rameaux, se voient en août des fleurs très grandes et d'un rouge vermillon très apparent. Il lui faut l'orangerie.

LIMAÇON (Luzerne), *Medicago polymorpha.* Lin. Cette plante, vivace et rustique, de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, n'a de mérite que celui de tromper les personnes qui, la voyant sans attention, peuvent prendre ses gousses pour des *Limaçons*, auxquels elles ressemblent un peu. Ses semences, petites et lenticulaires, mises au mois d'avril en pleine terre ameublie avec du terreau, poussent plusieurs tiges longues, diffuses, couchées, presque quadrangulaires et striées. Elles se garnissent de rameaux de même nature, et sortant de l'aisselle des feuilles qui sont chacune ailées à trois folioles en losange, quelquefois en cœur, toujours dentées en scie. Les feuilles sont souvent deux ou trois ensemble, mais portées chacune sur un pétiole très long. De l'aisselle des feuilles sort, fin de juin, un pédoncule long et terminé par plusieurs pédicules portant chacun une fleur légumineuse, très petite, d'un beau jaûne, à laquelle succede une gousse comprimée et faisant cinq à six tours en spirale, ce qui lui donne de la ressemblance avec un Limaçon.

LIN, *Linum.* (Pentandrie-Pentagynie, famille des *Caryophyllées.*) Toutes les especes de ce genre ont d'assez jolies fleurs, bleues, jaûnes ou blanches, qui durent un moment, mais se succedent pendant un assez long temps. On peut en cultiver les especes suivantes dans les Jardins d'agrément.

1. Lin vivace, *Linum perenne.* Lin. Je ne sais pourquoi l'on a donné à cette espece, plutôt qu'à beaucoup d'autres de son genre, le surnom de *vivace.* Ses tiges sont nombreuses, garnies de feuilles étroites, et ornées d'une grande quantité de fleurs assez grandes et d'un joli bleu. Elles s'épanouissent le matin et sont flétries le soir; mais il en reparaît autant le lendemain. Cette succession de fleurs dure depuis le commencement de juin jusqu'en septembre. On le multiplie de ses graines, qu'on seme en avril, ou d'éclats, qu'on fait en automne. Il ne craint pas nos froids. Il vient de Sibérie, et a besoin d'être changé de place touts les ans.

2. Lin a petites feuilles, *Linum tenuifolium.* Lin. Ses tiges sont très menues et éparses, garnies de feuilles étroites,

bordées d'aspérités. Au bout de ces tiges naissent, en juin et juillet, de grandes fleurs blanches, rayées de pourpre. Originaire de France, et aussi vivace, il se propage comme le précédent, et n'est pas plus délicat.

3. LIN D'AUTRICHE, *Linum Austriacum.* LIN. (*Fl. Aust.* 418.) Celui ci n'est que bisannuel, et doit être semé en pleine terre au mois d'avril ou de mai. Ses tiges menues et garnies de feuilles étroites, sont rameuses, et terminées par des fleurs d'un bleu pâle et rougeâtre. Il lui faut une bonne expôsition, et de la litiere seche en hiver.

4. LIN MARITIME, *Linum maritimum.* LIN. (*H. Vind.* 144.) Il est vivace et de France. Ses tiges sont plus hautes; ses feuilles sont étroites et pointues. Les fleurs, qui sont d'un beau jaûne, naissent sur les côtés et au bout de la tige. On le propage de graines en avril, ou d'éclats en automne.

5—6. LIN SOUS-ARBRISSEAU, *Linum suffruticosum.* LIN. Très joli arbuste, originaire des collines seches d'Espagne et d'autres parties méridionales d'Europe, et qu'il faut mettre pendant l'hiver en orangerie et près des jours, attendu que dès le commencement d'avril, il se couvre de fleurs jaûnes assez éclatantes, plus grandes que celles des autres Lins, et contrastant bien avec le vert glauque des feuilles qui sont aussi plus grandes. On n'a encore réussi à le propager que de graines. J'ai vu une espece charmante appellée LIN A TROIS STYLES, *Linum trigynum.*

7. Je ne parlerai d'une charmante espece de Lin, dont un accident m'a privé, que pour exprimer mon regret de n'avoir pu en enrichir nos jardins. Six graines que j'ai bien reconnues pour être du genre, m'avaient été données comme produites par une plante du mont Caucase: je les ai semées au printemps; une seule a levé: gardée dans la bâche pendant l'hiver, elle avait formé une touffe haute de 490 millim. (plus d'un pied et demi), peu rameuse, d'un vert assez foncé. Les feuilles pointillées comme les tiges, striées, lancéolées-aiguës, alternes, serrées, demi-amplexicaules, étaient, dans le bâs de la plante, longues de plus de 40 millim. (un pouce et demi). Chaque extrémité de rameaux annonçait devoir se terminer, comme déjà l'était à la fin de mai le sommet de la tige, par un bouquet de fleurs de couleur d'Hortensia, très grandes, larges de plus de 40 millim. (un pouce et demi), bien ouvertes. Les boutons étaient bleus et me faisaient attendre des fleurs de cette couleur; mais en se pâssant elles prenaient effectivement cette teinte. Ma plante était dans ce bel état, je la visitais chaque jour pour saisir le moment de la faire représenter pour l'HERBIER

DE L'AMATEUR. Je la soignais pour en obtenir des semences lorsqu'un coup de vent a jetté dessus une branche d'arbre qui, en brisant ce très beau Lin, a deçu mes espérances et mis une trop prompte fin aux jouissances que je me promettais. Je n'ôserais dire que cette plante est vivace, mais elle est au moins bisannuelle : si elle eût été plus velue, je croirais qu'elle était le LIN VELU, *Linum hirsutum* de LINNÉ et de JACQUIN.

LISERON *ou* LISET, c'est-à-dire petit Lis, *Convolvulus*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, type de la famille des *Convolvulacées*, nombreux en especes. Le nom français vient de la ressemblance qu'on a trouvée entre leurs fleurs et celles du Lis. Le nom latin dérivé du verbe *convolvere*, entortiller, exprime la dispôsition qu'ont à s'entortiller autour des plantes ou corps environnants les tiges de la plupart des Liserons, et sur-tout de celui si commun dans nos haies, et qu'à cause de cela LINNÉ a appellé *Convolvulus sepium*. (*Fl. Dan.* 458.) Il s'y fait remarquer pendant tout l'été par ses fleurs nombreuses, monopétales, infondibuliformes, grandes, solitaires, pédiculées, axillaires, enfin légerement odorantes et d'un blanc pur. Ses racines vivaces poussent chaque année des tiges grêles, volubles, très longues, garnies de feuilles alternes, pétiolées, sagittées, c'est-à-dire en fer de fleche. Cette plante très propre à égayer quelques parties de nos Jardins-paysages, peut s'y entremêler avec d'autres especes de Liserons annuels et surtout avec le VOLUBILIS des Jardiniers, *Convolvulus purpureus*, LIN., placé aujourd'hui au rang des Ipomées par LAMARCK qui l'a nommée *Ipomœa purpurea*. Voyez ce mot page 399.

3. LISERON DE PORTUGAL *ou* TRICOLORE, BELLE-DE-JOUR. Il est annuel : ses tiges longues d'environ un pied, herbacées, traînantes, garnies de feuilles ovales-lancéolées, alternes et sessiles, donnent de juin jusqu'à la fin de septembre une quantité de fleurs très brillantes, solitaires, axillaires, pédiculées, grandes, s'ouvrant touts les matins (d'où vient son nom trivial BELLE-DE-JOUR), enfin d'un beau bleu sur les bords du limbe, blanches au milieu, jaûne-soufre à la gorge. Il a une variété à fleurs blanches, une autre à fleurs panachées, et l'on dit que leurs graines ou blanches ou rayées de blanc et de noir les font distinguer. On le seme fin d'avril, en bonne terre et dans la place où il doit fleurir. D'autres fois on en mêle la graine avec celle de la *Nigelle de Damas*, de *la Julienne de Mahon* et des *Ibérides violettes et blanches ;* puis on seme le tout à la volée dans l'endroit que l'on a choisi pour former un massif qui

sera charmant pendant deux mois : on pâsse légerement le rateau après avoir semé. Quant au LISERON SATINÉ, *Convolvulus Cneorum*, LIN., voyez section des arbres d'ornement.

LOBÉLIE, *Lobelia.* Ce genre est de la famille des *Campanulacées* de JUSSIEU, et peut se placer dans plusieurs classes de LINNÉ, qui d'abord l'avait introduit dans sa Syngénésie-Monogynie, parce que les cinq étamines sont réunies : la même raison l'avait fait mettre ensuite dans la Monadelphie-Pentandrie : enfin WILLIAMS a cru plus simple de la ranger dans la Pentandrie-Monogynie. Il est consacré à la mémoire de LOBEL, ancien Botaniste Flamand, et compôsé de beaucoup d'especes toutes suspectes, la plupart étrangeres, et dont quelques-unes produisent un très bon effet dans les Jardins et dans les Collections.

1. LOBÉLIE-CARDINALE, *Lobelia Cardinalis.* LIN. Très belle plante vivace, croissant naturellement aux lieux ombragés de la Virginie, du Canada, etc., cultivée depuis long-temps dans les Jardins d'Europe, puisque GUY DE LA BROSSE l'a figurée n°. 16, et que JUNGERMANN la cite dans le catalogue du Jardin d'Altorf, imprimé en 1635. Nos Jardiniers l'ont appellée CARDINALE à cause du rouge éclatant de ses fleurs nombreuses dispôsées en épis terminaux, souvent longs de plus d'un pied. On les voit en août et septembre ; elles sont soutenues par des pédicules assez longs, rapprochés de la tige comme le tube qui est long aussi, et se divise en cinq segments ; les deux supérieurs longs, étroits et placés latéralement, les trois inférieurs beaucoup plus larges. On peut juger du grand effet qu'elles ont quand la plante pousse cinq ou six tiges à feuilles grandes, alternes, lancéolées-aiguës, dentelées et d'un beau vert. Cette belle plante, envoyée du Canada en France, d'où elle a été communiquée aux Anglais en 1629, se propage ou de boutures, ou par l'éclat des pieds en automne, opération nécessaire pour qu'elle ne pourrisse point lorsqu'elle fait des touffes trop considérables, ou enfin de graines qu'on couvre légerement, et qu'il est bon de semer aussi-tôt leur maturité si l'on veut qu'elles fleurissent l'an d'après. On rentre le semis en orangerie : on doit en faire autant de la plante si on l'a élevée en pôts. En pleine terre elle est beaucoup plus belle, mais il faut la couvrir de litiere seche pendant les très grands froids, et la préserver durant l'hiver d'une trop grande humidité qui la fait fondre. Terre franche allégée de sâble de bruyere, (mieux terre de bruyere pure), extrêmement fraîche pendant l'été ; moyen soleil. — J'en ai vu chez M. BICQUELIN une variété à fleurs rôses.

2 — 3. Lobélie brillante, *Lobelia fulgens.* Willd. *Hort. Berolin.* fasc. VIII, tab. 85, (Vél. du Mus.), et Lobélie éclatante, *Lobelia splendens*, *ibid.* tab. 89. Nos Jardiniers ont acquis un ornement nouveau dans ces deux especes nouvelles et superbes de *Lobelias*, rapportées du Pérou par MM. de Humboldt et Bonpland en 1805. Ce n'était que des échantillons desséchés en herbier, mais heureusement quelques graines mûres et échappées des capsules ont pu être semées et ont produit, les unes des individus un peu semblables à la Lobélie-Cardinale, mais à feuilles plus étroites, roulées sur les bords, à peine dentées, et pubescentes, c'est-à-dire duveteuses comme la tige et les fleurs elles-mêmes qui beaucoup plus grandes et d'un rouge plus beau encore que celui de la Cardinale, ont valu le surnom de *fulgens*, à cette espece qui a fleuri pour la premiere fois au Jardin des Plantes au mois d'août 1808. Ses graines mûrissent et servent à la propager. — Les graines de la seconde ont donné des plantes aussi considérables et assez conformes, mais faciles à distinguer par leur tige plus haute et purpurescente, par leurs feuilles peut-être moins longues, mais plus larges, plus vertes, non-roulées, enfin parce qu'elles sont glabres, au moins à leur extrémité; les fleurs qui sont du double plus larges et de la même couleur, brillent d'un éclat encore plus vif; ce qui a fait donner à cette espece le surnom de *splendens.* N'ayant point encore donné de graines, on n'a pu jusqu'à présent la propager que par l'éclat des racines, et aussi de boutures faites avec les précautions employées pour les plantes délicates. Ces deux *Lobelias* se cultivent comme la Cardinale, mais demandent une très bonne orangerie pour l'hiver. Je n'ai encore vu la derniere que chez M. Bicquelin, à moins qu'elle ne soit pour les autres Jardiniers, celle qu'ils surnomment *latifolia.*

4 — 5. Lobélie siphilitique. *Lobelia siphilitica.* Lin. Elle vient des parties septentrionales de l'Amérique, est beaucoup moins haute, mais fait des touffes plus larges que les précédentes : au moins est-ce ainsi qu'elles sont toutes dans ma plate-bande de terre de bruyere. La tige, quarrée comme celle de la Cardinale, a des feuilles assez semblables. Les fleurs ont moins d'éclat, sont bleues et plus grôsses, mais aussi plus courtes: en août et septembre. Même culture. Depuis peu l'on voit au Jardin des Plantes une nouvelle espece, la Lobélie velue, *Lobelia hirsuta*, And. *rep.* 144, dont la tige grêle, ligneuse et rougeâtre se divise en rameaux épars, *velus*, herbacés à leur sommet, formant un très petit buisson. Les feuilles alternes, sessiles, dentées,

oblongues, spatulées, sont *velues* : les fleurs sont axillaires, terminales, éloignées et blanches. Leur nombre et leur longue succession font le mérite de cette assez jolie petite plante, dont j'ignore le pays et la durée, et qu'on tient en pôt pour la serrer l'hiver. Je l'ai déjà vue dans le commerce.

6 — 7. On cultive encore au Jardin des Plantes et chez les Amateurs deux très jolies especes de *Lobélias* malheureusement annuelles : pendant toute la belle saison, elles sont couvertes de fleurs. L'une est la LOBÉLIE A FEUILLES D'ÉRINUS, *Lobelia Erinus*. LIN. Comme elle est originaire d'Afrique, il faut la semer sur couche et sous châssis, et l'y laisser pour assurer la maturité des graines : ses fleurs sont blanches. — L'autre vient d'Italie ; ses fleurs à long tube, petites, d'un bleu charmant, couvrent la plante par leur nombre, et font un effet extrêmement agréable. On la seme aussi sur couche, on la répique en pôts ou en pleine terre à bonne expôsition. C'est la LOBÉLIE A LONGS PÉDONCULES, *Lobelia Laurentia*, LIN., dont les semences sont rousses et fines comme de la poussiere.

LOPÉZIE, *Lopezia*. CAVANILLES, Botaniste Espagnol, a donné le nom de LOPEZ, Naturaliste et son compatriote, à ce genre de la Monandrie-Monogynie, famille des *Onagres* de JUSSIEU et des *Epilobiennes* de VENTENAT. Il ne renferme pas un grand nombre d'especes ; nous n'en connaissions qu'une ; elle fait un assez joli effet pour mériter les soins d'un Amateur : c'est la LOPÉZIE A GRAPPES, *Lopezia racemosa*. CAV. (Vél. du Mus.) Ses tiges sont rougeâtres et garnies de feuilles ovales et pointues, dont les bords sont onduiés. Des aisselles de ses feuilles sortent des grappes de fleurs petites, mais assez nombreuses, à cinq pétales d'un rouge pâle. On la seme en pôts, sur couche ; et lorsque le plant est assez fort, on le repique en place en terre légere et substantielle, et sur-tout à bonne expôsition pour que la graine puisse mûrir. Elle est annuelle et du Mexique. M. BICQUELIN en possede une espece vivace ou au moins qui dure plusieurs années.

LOTIER, *Lotus*. Les Grecs donnaient le nom de *lōtos* à plusieurs plantes, et sur-tout à celles dont se nourrissaient les *Lotophages* : maintenant il est donné à un genre assez nombreux de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, et dont peu d'especes méritent place dans les jardins.

1. LOTIER A QUATRE AILES, *Lotus tetragonolobus*. LIN. Plante annuelle, originaire d'Orient, et cultivée d'abord en Sicile où l'on mange ses graines. J'en ai vu semer des pieces

entieres aux environs de Paris, où l'on cherchait à les introduire comme alimentaires : la différence des climats rendant apparemment cette culture hazardeuse, on l'a abandonnée et laissée aux collections et aux jardins, pour ceux qui aiment les bizarreries. Dans le fait ses fleurs qu'on voit en juillet, et qui sont d'un pourpre obscur et presque noir, deviennent des légumes remarquables par leur forme : ils sont quadrangulaires et bordés sur chaque angle d'une membrane plissée, ainsi que l'exprime le nom spécifique, formé des mots grec *tetra*, quatre; *gōnia*, angle, ou *gonos*, semence; et *lobos*, lobe ou silique. Ce Lotier est annuel : ses feuilles sont à cinq folioles, les trois dernieres plus grandes que les deux inférieures en sont encore distinguées par un coude du pétiole. On le seme sur couche pour l'avancer, ou en pleine terre en mai.

2. Lotier de Saint-Jacques, *Lotus Jacobæus.* Lin. Celui-ci originaire d'Afrique nous est venu de la Galice, province d'Espagne, dont Saint-Jacques de Comportelle est capitale, d'où son nom spécifique *Jacobæus.* Il est bisannuel, a des tiges et des rameaux très grêles et des feuilles sessiles à cinq folioles longuettes et lancéolées-aiguës. Ses fleurs, toujours trois à trois, se font remarquer par leur couleur brune et très foncée, fort rare dans les plantes. Elles se montrent de juin à octobre. J'en ai eu une variété à fleurs mordorées. On le seme en pôt sur couche, et on le garde l'hiver en très bonne orangerie.

LUNAIRE, *Lunaria.* Tétradynamie siliculeuse, famille des *Cruciferes.* De deux especes quelques personnes cultivent la grande Lunaire *ou* Bulbonac, *Lunaria annua.* Lin. Assez belle plante indigene, bisannuelle et de pleine terre, dont les graines orbiculaires, et qui souvent se sement d'elles-mêmes, poussent une touffe de feuilles grandes, soutenues par de longues queues cylindriques ; elles sont d'un beau vert, faites en cœur allongé et aigu, enfin marquées en dessous de nervures, et bordées de dents inégales. De leur milieu s'éleve, la deuxieme année, une tige cylindrique haute de six décimetres (environ deux pieds), garnies de feuilles de même forme que les autres, et de l'aisselle desquelles sortent des grappes allongées de fleurs assez semblables pour la forme et la couleur vive à celles de la Giroflée rouge simple. La tige est terminée par une grappe plus considérable encore de fleurs qui donnent à la plante une apparence fort agréable quand elles sont épanouies au mois de mai. Il leur succede des silicules plates, larges, orbiculaires comme la *lune*, terminées au sommet par le bout restant du pistil, ce qui a fait nommer

trivialement cette plante *Clef-de-montre*. La cloison du milieu, débarrassée de chaque côté de sa valve, reste brillante et d'un blanc argenté comme la nacre de perle : ce qui a fait donner encore à la plante les noms de *Monnaie du Pape*, de *Médaille de Judas*, de *Nacrée*, de *Satinée* et de *Satin-blanc*. On s'est amusé long-temps à parer les cheminées de ces sortes de bouquets. La Lunaire n'est point délicate, et se seme souvent d'elle-même.

LUPIN, *Lupinus*. LIN. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*.) Genre de plantes dont les fleurs sont dispôsées en grappes droites, et paraissent en été, plus tôt ou plus tard suivant l'espece. Pour la même raison, elles sont plus ou moins grandes et de couleurs différentes, soit blanches ou bleues, soit rôses ou jaûnes : ces dernieres ont de l'odeur. Les feuilles sont à plus ou moins de folioles, dispôsées en étoiles. Originaires de différents pays, ils sont touts annuels, hors celui de Virginie, *Lupinus perennis*, LIN., (CURT. 202), qui est vivace. Il pousse des racines considérables en grôsseur et longueur ; souvent il meurt par la transplantation pour peu que sa racine ait été blessée : il vaut donc mieux l'obtenir de graine. Ses fleurs rôses avant de s'épanouir, prennent ensuite une couleur bleu-lilas, elles paraissent de mai à juillet : ses graines mûres en août doivent être recueillies aussi-tôt et semées à bonne expôsition plutôt seche qu'humide. On seme en pleine terre ou sur couche, et au mois de mai, les graines des autres especes que les anciens mangeaient : toutes ressemblent un peu à des Pois. Comme elles sont voraces et qu'elles affament leurs voisins, on les a nommées LUPINS, de *lupus*, loup ; ou ce nom viendra du mot grec *lypē*, douleur, affection désagréable, pour exprimer l'amertume que conservent des semences lorsqu'on ne les a pas fait cuire à plusieurs eaux.

LYCHNIS. LINNÉ cite douze especes de ce genre, dont quelques-unes sont en possession d'orner nos Jardins depuis long-temps. Leur nom est grec, et signifie lampe ou candelabre, soit que la moëlle de la plante qui, la premiere, a porté ce nom, servît à faire des meches de lampes, soit à cause de la dispôsition de ses fleurs. Elles sont de la Décandrie-Pentagynie, et de la famille des *Caryophyllées*.

1. LYCHNIS DE CALCÉDOINE, Croix de Jérusalem, *Lychnis Chalcedonica*. LIN. (JAUM. 9e. liv.) A en croire le nom spécifique, ce beau Lychnis est originaire des environs de Calcédoine, ancienne ville de Bithynie : il nous est venu de Constantinople, puisque DODOENS l'appelle *Flos Constantinopolitanus*. Aujourd'hui il fait l'ornement de touts les

Jardins où ses fleurs simples ou doubles, mais d'un ponceau éclatant, se font remarquer dès le mois de juin, et par leur belle couleur, et par la forme de leur cinq pétales qui, échancrés profondément dans leur milieu, représentent assez bien la décoration de certains ordres de chevalerie. On le seme au printemps en pleine terre au levant, et le plant se repique en place, où il fleurit l'année d'après : on peut aussi en éclater les pieds au printemps et mieux en automne : cette opération doit se faire à la main, et non avec aucun instrument, précaution de rigueur pour toutes les Lychnides. La Croix-de-Jérusalem se trouve aussi dans la Russie : la culture en a fait des variétés à fleurs simples, rôses ou blanches; et à fleurs doubles ponceau ou blanches, et toujours plus tardives et plus durables que les simples. Cette derniere est encore fort rare. Les doubles ne peuvent se multiplier que par la séparation des racines, ou de boutures qu'on fait en juin avant la fleuraison, et qui exigent des soins.

2. Lychnis laciniée; Véronique des Jardiniers, *Lychnis Flos Cuculli.* Lin. Plante moyenne à racines vivaces; ses tiges grêles, rameuses à leur sommet, garnies de feuilles étroites, linéaires, sont terminées en mai par des fleurs semblables à de petits Œillets, rouges ou blanches, simples ou doubles, à pétales laciniés. On ne fait cas que de la variété à fleurs doubles qu'on multiplie de boutures, ou par l'éclat des racines. La simple se trouve dans nos prés un peu frais, (à Bievre, etc.); les Anglais l'appellent *Ragged Robin*, comme qui dirait *Robin en guenilles*, à cause des profondes et fines découpures des pétales; l'une et l'autre sont très faciles à cultiver. On parle d'une variété à fleurs bleues que je n'ai jamais vue.

3. Lychnis visqueuse, *Lychnis Viscaria.* Lin. Cette Lychnide est une très jolie plante vivace et croissant spontanément, mais à fleurs simples, dans les prés secs de nos montagnes des environs de Paris et de Fontainebleau. Ses feuilles nombreuses, petites, pointues, courtes et d'un beau vert, forment des touffes bâsses d'où s'élevent des tiges de huit à neuf pouces, visqueuses et garnies à la fin de mai de fleurs agréables, assez semblables à de petits Œillets, d'un rôse foncé, et doubles dans la seule variété qui soit admise dans nos Jardins. On la multiplie par ses œilletons éclatés lorsqu'elle est défleurie : elle veut une terre meuble, substantielle et médiocrement arrôsée. La neige la faisant fondre quelquefois, il est bon de la couvrir lorsqu'on en est menacé. Je ne sais pourquoi les Jardiniers l'appellent Bourbonnaise.

4. Lychnis dioïque, Jacée des Jardiniers; Robinet, *Lychnis dioïca.* Lin. Plante des prés secs de nos environs, et

dont on ne cultive que la variété à fleurs doubles, rouges ou blanches. Elle est de moyenne hauteur : ses tiges assez nombreuses, droites, velues et rougeâtres, portent des feuilles ovales, sessiles, velues, assez larges, et sont terminées, en mai, et encore jusqu'après juin (si on arrôse la plante), par des panicules (toujours divisées de deux en deux), de jolies fleurs assez semblables à de petits Œillets, et dont l'assemblage fait un effet agréable. Il lui faut une bonne terre de potager et pas beaucoup d'autres soins, si ce n'est de la garantir contre les trop fortes gelées et contre les pluies trop abondantes de l'hiver, qui la font quelquefois périr. On la multiplie par l'éclat des pieds en automne. Les variétés à fleurs doubles, blanches ou rôses, ont le désavantage de ne point produire d'œilletons : on ne peut les multiplier que de boutures, dont à peine deux prennent sur cent qu'on aura faites. C'est dommage, car ces variétés qui seront rares tant qu'on n'aura pas les moyens de les propager, ont l'agrément de fleurir plutôt et de durer plus long-temps que l'autre : celle à fleurs rôses, que je possede, ressemble parfaitement à une Rôse-Pompon. Il est bon de les serrer en orangerie l'hiver.

5. Lychnis des Alpes, *Lychnis Alpina*. Lin. On m'a envoyé sous ce nom une plante très jolie, bisannuelle ou peut-être vivace, et propre à la décoration des rocailles. On peut la semer au printemps ou en séparer les racines en automne. Ses feuilles radicales et en rôsette sont lancéolées-étroites : de leur milieu poussent plusieurs tiges menues, garnies de quelques paires de feuilles plus grandes que les autres, et terminées au printemps par une tête de jolies et assez grandes fleurs pourpres à cinq pétales bifides, et ayant seulement quatre styles : elles donnent des graines mûres en automne. Terre de bruyere tenue fraîche. Curtis l'a figurée n°. 394.

6. Lychnis a grandes fleurs, *Lychnis grandiflora*, Jacq. (*ic. rar.* 82; Vél. du Mus.); *coronata*, Thunb. (Herbier général de l'Amateur, n°. 35.) Cette belle plante qui est vivace par ses racines, nous vient de la Chine où on la cultive aussi bien qu'au Japon. Le Docteur Fothergill semble l'avoir eue en Angleterre en 1774. Long-temps on l'a serrée l'hiver en orangerie, maintenant on est sûr qu'elle peut rester toute l'année en plein air, rien n'empêche cependant de la couvrir pendant les très grands froids. Elle pousse des tiges d'environ un metre (trois pieds), divisées en plusieurs rameaux garnis comme elle de feuilles oppôsées, réunies par leurs bâses, ovales-aiguës. Les fleurs qu'on voit en juillet

ressemblent assez à des grands Œillets simples : elles sont d'un beau rouge minium à cinq pétales onguiculés, bien ouverts, dentelés à leur extrémité. On multiplie ce Lychnis de boutures, de marcottes, ou de graines qui auront mûri, semées sur couche tiede en mars ou avril, peut-être mieux aussi-tôt leur maturité : alors il sera bon de mettre le jeune plant dans l'endroit le plus aéré de l'orangerie pendant l'hiver, temps auquel il faut peu l'arrôser. La plante s'accommode très bien d'une place dans la plate-bande de terre de bruyere, mieux encore d'une bonne terre franche et douce. M. Cels est le premier qui l'ait cultivée. Kæmpfer parle d'une variété à fleurs blanches.

LYSIMACHIE, *Lysimachia.* (Pentandrie-Monogynie, famille des *Primulacées.*) Ce genre, dont le nom poétique signifie qu'il fut dédié à *Lysimachus*, roi de Sicile, contient beaucoup d'especes dont quelques-unes doivent décorer le bord des eaux dans les Jardins-paysages.

1. Lysimachie vulgaire, Corneille, *Lysimachia vulgaris.* Lin. Elle orne les bords des ruisseaux et les bois marécageux de notre pays par les belles touffes que ses racines traçantes ne manquent pas de produire. Ses tiges d'environ trois pieds, nombreuses, divisées seulement dans le haut, du reste garnies de feuilles oppôsées, ou en verticilles de trois ou quatre, ovales, lancéolées-aiguës, se couronnent en juillet de panicules élégantes de fleurs jaûnes, en roues à cinq lobes. On la multiplie par la séparation de ses traces si nombreuses que souvent la plante en devient incommode si on ne la place sur le bord d'un ruisseau. Mise ailleurs, elle a besoin de fréquents arrôsements.

2. Lysimachie a feuilles de saule. *Lysimachia Ephemerum.* Lin. Celle-ci, originaire d'Espagne, est déjà répandue comme ornement dans les Jardins. Ainsi que la précédente, elle est vivace, mais elle trace moins; elle fleurit aussi de juillet à septembre, mais ses fleurs sont en épis et blanches; enfin sa hauteur est à-peu-près la même, mais ses feuilles plus longues et d'un verd glauque, sont sessiles et constamment oppôsées. Elle préfere une terre un peu chaude, et on la multiplie, aussi bien que la premiere, soit par la séparation des pieds en automne, soit par ses graines semées aussi-tôt la maturité sur vieille couche, et fréquemment arrôsées, car les plantes de ce genre sont presque aquatiques.

M.

MARGUERITE, *Bellis*, de l'adjectif latin *bellus*, gentil, mignon. Genre de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille

des *Corymbiferes*. De deux especes connues, on ne cultive que la MARGUERITE VIVACE ou PAQUERETTE, c'est-à-dire, *fleur de* PASQUES, *Bellis perennis*, LIN., plante en effet très mignone, naturelle a nos prés, et dont la culture a fait des variétés extrêmement jolies. D'entre ses feuilles toutes radicales, pétiolées, faites en spatule et dispôsées en rôsettes étalées sur terre, sortent des tiges nues d'environ trois pouces, et portant chacune une fleur. On connaît la rouge-pâle, la rouge-foncée, celle à cœur vert, la panachée, la blanche, celle dont les fleurs sont à tuyaux, rouges ou blancs; enfin celle qui au lieu des rayons du tour porte d'autres fleurs plus petites et pédonculées, ce qui la rend plus large et bizarre. Elles dégénerent cependant, ou fondent si on les laisse trop long-temps en place, ou former de trop grôsses touffes: aussi est-on dans l'usage de les lever aussi-tôt qu'elles ont fleuri, et d'en séparer les racines qu'on va planter à l'ombre en plate-bande ou en bordure. Il faut une terre légere, terreautée, bien ameublie: on l'écarte, on étale les racines dans ce creux, on jette dessus un peu de terre que l'on presse avec la main, et l'on donne un peu d'eau. Au mois d'octobre ou au printemps, on leve chaque pied en motte, et on le transplante dans la place où l'on veut qu'il fleurisse. En général les Marguerites demandent peu de soleil et un terrein frais: elles donnent fleurs pendant long-temps si l'on a soin de les arrôser: on ne doit pas sur-tout y manquer si le printemps est sec.

MARTYNIE, Bicorne, Cornaret, *Martynia*. Genre peu nombreux, de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Bignonées*, dédié par HOUSTON à *John* MARTYN, Botaniste Anglais, et dont toutes les especes ont d'assez belles fleurs, auxquelles succede une capsule terminée par une appendice à deux cornes roulées. Il suffit d'une ou deux de ces plantes pour amuser un Curieux; nous lui indiquerons celles dont les fleurs sont le plus agréables.

1. MARTYNIE ANGULEUSE, Cornaret, Bicorne anguleux, Tête *ou* Corne de Bélier, *Martynia angulosa*. LAMARCK. (Vél. du Mus.) Cette plante, originaire du Mexique et du Pérou, est annuelle. On la seme en bonne terre, dans un pôt qu'on met sur couche chaude, ou sous châssis: et le meilleur moyen d'avoir ses fleurs et de lui faire mûrir ses graines, est de l'y laisser. Elle pousse une tige d'environ un pied de haut, rameuse et garnie de feuilles en cœur, velues, visqueuses. De l'angle des rameaux, naissent des fleurs purpurines tachées de pourpre plus foncé, assez grandes et dispôsées en grappes courtes. Ces fleurs sont légerement odorantes, monopétales,

ventrues à leur bâse, et ont un limbe à cinq lobes inégaux. Le stigmate est compôsé de deux lames écartées. Si l'on ramâsse avec une paille, sur les étamines ou dans l'intérieur de la corolle, quelques parcelles de la poussiere fécondante, et qu'on les introduise dans le milieu de cette espece de bouche, aussi-tôt les lames se rapprochent, et la bouche se ferme comme si l'on eût satisfait son appétit. Le fruit est une capsule terminée par un bec *bicorne* (à deux cornes); singularité qui suffirait pour faire accueillir cette plante.

2. MARTYNIE ANNUELLE, Corne de Bélier, *Martynia annua.* LIN. (Vél. du Mus.) Celle-ci, originaire de la même contrée, a été trouvée près de la *Vera-Cruz* par HOUSTON, qui l'envoya en 1730 au Jardin de Chelsea. Elle a de moins belles fleurs, mais elle est aussi singuliere par l'extrémité cornue de sa capsule. Il suffit de la semer sur couche, et de l'y laisser. Elle n'exige pas beaucoup de soins. Ses fleurs sont blanchâtres, et en grappes.

3. MARTYNIE A DEUX ÉTAMINES, *Martynia diandra.* HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. Celle-ci est bisannuelle, et vient aussi du Mexique. Les Anglais la possedent depuis 1806, et je ne l'ai encore vue en France que dans la belle collection de M. BICQUELIN, où elle a fleuri en 1812. Cette très belle plante, haute de 650 millim. (deux pieds), se fait d'abord remarquer par des poils blancs, courts, serrés et nombreux qui la couvrent dans toutes ses parties, excepté dans l'intérieur des fleurs, et qui exsudent une liqueur abondante et qui mouille les doigts. Ses feuilles grandes, oppôsées, en cœur, aiguës, et bordées de dents très rares et droites, sont soutenues par un pétiole de la moitié de leur longueur. Ses fleurs dispôsées en grappes axillaires, sont grandes, carnées, en cloche, allongées, à bord divisé en cinq crenelures relevées dont deux supérieures petites et celle d'en bâs la plus grande; toutes marquées d'une tache de lacque. Elles répandent une odeur agréable, et il leur succede des capsules aussi bicornes. Il lui faut la serre chaude ou au moins la bâche.

MATRICAIRE, *Matricaria.* Trois especes compôsent ce genre qui est de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbifères.* LA COMMUNE, *Matricaria Parthenium*, LIN., se trouve dans touts les jardins où elle plaît par l'abondance de ses fleurs qui se montrent de bonne heure et même jusque dans l'hiver. Dès qu'une fois on en a eu, il n'y a plus à s'inquiéter, on n'aura désormais qu'à arracher les pieds qu'on trouvera de trop ou mal placés.

Cette Plante rustique, vivace et àromatique, est naturelle à la France. Sa tige ligneuse se divise en un grand nombre de branches vertes quadrangulaires, striées, à feuilles alternes, pinnées ou pinnatifides, vertes. Les rameaux floriferes naissent dans l'aisselle des feuilles, et se divisent en plusieurs pédoncules longs et quadrangulaires soutenant chacun une fleur à ligules blanches, entourant les fleurs nombreuses du centre qui sont jaûnes. Une variété, appellée mal-à-propos *à fleurs doubles*, est préférée, et avec raison, parce que ses fleurs plus grôsses et bombées comme des boutons ont celles du centre plus grandes et d'un blanc teinté de citron. Quelques personnes les coupent à mesure qu'elles se pâssent, ou tondent la plante pour lui en faire pousser de nouvelles. Les vieux pieds sujets à pourrir dans leurs racines, ou même à fondre par l'humidité que leur procure la neige, avertissent d'en avoir toujours de jeunes pour les remplacer. On se les procure par la semence ou par l'éclat des pieds au printemps, ou par les boutures qu'on peut faire pendant tout l'été. La Matricaire forme de larges touffes, haute de près d'un metre (trois pieds) ; elle convient donc dans les parterres. Son premier nom latin exprime les vertus qu'on lui attribue en médecine : son second vient du mot grec *parthenos* qui signifie une vierge, une jeune fille.

MAUVE, *Malva.* (Genre de la Monadelphie Polyandrie, et qui a donné le nom à la famille des *Malvacées.*) Le nom de cette plante et celui de sa famille viennent du verbe grec *malassein*, amollir, parce qu'on a reconnu effectivement à toutes ces plantes une vertu émolliente.

1. MAUVE SAUVAGE, *Malva sylvestris.* LIN. H. P. *Illyrica.* THUILLIER. Elle est annuelle, mais remarquable par l'agrément de ses fleurs brillantes et nombreuses. Sa tige, cylindrique, herbacée, haute de plus d'un metre (trois pieds), est fournie de rameaux nombreux et ornés de feuilles alternes, à long pétiole, un peu rugueuses, d'un vert foncé et luisant, à cinq nervures saillantes en dessous et répondant à cinq lobes dont les deux inférieurs ne se distinguent pas toujours bien. Dès le mois de juin jusqu'en septembre, on voit se succéder une très grande quantité de fleurs assez grandes, dispôsées par paquets axillaires de sept ou huit, et portées chacune par un pédicule assez long. Ces fleurs ont, comme toutes les Mauves, un calyce double, d'où sortent cinq pétales à onglets longs, à limbe échancré ou à deux lobes, du plus beau pourpre veiné de pourpre plus foncé, qui est aussi la couleur de l'onglet. La fleur, vue de face, montre une étoile à cinq rayons verts et à disque pourpre.

Ces rayons sont formés par l'échancrure symmétrique des onglets qui laissent paraître la couleur verte du calyce. On seme cette Mauve en pleine terre au mois de mars, ou mieux en automne aussi-tôt la maturité des graines, et alors elle devient plus belle et fleurit plutôt. Elle n'est point difficile sur le terrein, ni sur l'expôsition, quoiqu'elle réussisse mieux en bonne terre et au soleil.

2. MAUVE FRISÉE, *Malva crispa*. LIN. Celle-ci n'a de remarquable que la singularité de son feuillage, qu'on emploie souvent au lieu de feuilles de vignes pour dresser les assiettes de fruits. Même culture; elle périt par les grands froids.

3—4. MAUVE DIVARIQUÉE, *Malva divaricata*. (AND. *rep.* 182.) Plante du Cap de Bonne-Espérance, vivace, très rameuse, et très jolie. Ses rameaux écartés et penchés se garnissent de feuilles petites, nombreuses, lobées, dentées en scie et un peu rudes : les fleurs viennent aux extrémités des rameaux : elles sont nombreuses, axillaires, pédiculées. On en voit depuis juin en plein air jusqu'en décembre dans l'orangerie; elles font un joli effet par leurs cinq pétales blancs, marqués, depuis la bâse jusqu'à moitié, de lignes longitudinales du plus beau carmin. Bonne terre. Se multiplie de boutures faites sur couche chaude, ou de ses semences qui mûrissent, et qu'on seme en avril sur couche chaude et sous châssis. On connaît encore une très jolie espece, de serre tempérée, c'est la Mauve à fleurs rouges, *Malva miniata*. CAV. (Vél. du Mus.) Même culture.

MÉLILOT, *Melilotus*, des mots grecs *meli*, miel; et *lōtos*, lotier. Genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*. Quelques personnes aiment l'odeur du MÉLILOT BLEU, *Melilotus cœrulea*. LIN. Plante annuelle, rustique, originaire de Bohême, pouvant s'élever dans de bonne terre à un metre (trois pieds) par une tige droite, rameuse, cannelée, creuse, ornée de feuilles à trois folioles, et terminée aussi bien que ses rameaux par une grappe de fleurs bleues répandant, comme toute la plante, une odeur forte qui attire les abeilles et reste aux doigts. Cette odeur devient plus forte encore dans la plante desséchée, et lui a valu les noms de LOTIER ODORANT et de BAUME du PÉROU.

MÉLISSE, *Melissa*. Genre de la Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées*, et dont le nom, originairement grec, signifie *abeille*, parce que ces insectes visitent souvent la MÉLISSE OFFICINALE, *Melissa officinalis*, LIN., qu'on appelle encore CITRONNELLE, à cause de l'odeur

agréable de citron qu'elle exhale. Quelques touffes de cette plante ne déshonoreront pas un grand jardin. Elle forme un buisson assez considérable : ses tiges quadrangulaires, rameuses, ornées de feuilles oppôsées, ovales, dentées et velues, se couronnent en juin de verticilles de fleurs petites et blanches qui se succedent jusqu'en automne. A cette époque on coupe les tiges qui repoussent au printemps : terre légere, expôsition méridienne. Semis au printemps, ou éclats des pieds en automne. Elle croît spontanément dans le midi de la France. — On connaît encore la Mélisse romaine qui est plus belle et d'une odeur plus agréable.

3. Mélisse a grandes fleurs, *Melissa grandiflora*. Lin. Celle-ci, originaire de nos Alpes, fait des touffes couchées à terre, moins hautes, mais plus jolies que celles de la précédente, parce que ses fleurs, qu'on voit dès le mois de mai et pendant tout l'été, sont grandes, nombreuses, et d'un joli rôse pourpre, quelquefois blanches, rarement solitaires, souvent trois ou quatre sur le même pédicule, enfin rangées d'un seul côté, ou ne formant que des demi-verticilles. Elle pousse beaucoup de tiges d'environ un pied, simples, quadrangulaires, velues, ligneuses par le bâs, ornées de feuilles oppôsées, ovales-oblongues, dentées. Même traitement. Elle a une variété à feuilles panachées.

MELITTIS. Genre du même ordre, de la même famille, et ayant la même étymologie, enfin compôsé d'une seule plante le Melittis a feuilles de Mélisse, *Melittis Melissophyllum*. Lin. (*Fl. Aust.* 29.) Ce dernier mot a été son premier nom, et exprime ses ressemblances avec la Mélisse. Elle croît naturellement et communément dans nos bois, d'où je l'ai transporté dans mon Jardin. Je l'y ai semée aussi, et elle m'a donné de belles touffes, sur-tout en mai et juin qu'on voit ses belles fleurs, très-grandes, blanches, dont la levre inférieure est du plus beau pourpre. Même culture que pour la *Mélisse*, mais demi-soleil.

MÉNYANTHE, *Menyanthes*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Gentianées*, dans lequel Linné renferme seulement quatre especes, dont deux, qui se trouvent dans nos marais et nos étangs, mériteraient bien la culture, si l'on pouvait facilement les conserver dans nos Jardins. Leur nom est compôsé des mots grecs *mēn* ou *mēnē*, mois et lune, ou *mēnyō*, j'indique, et *anthos*, fleur, soit à cause des vertus emménagogues attribuées aux plantes de ce genre, soit parce qu'elles indiquent les terreins aquatiques et bourbeux.

1. Ményanthe a trois feuilles, Trefle d'eau ou de

Castor, *Menyanthes trifoliata.* LIN. (JAUM. 3e. liv. — *Fl. Dan.* 541.) Cette jolie plante vivace habite nos marais, où sa racine pousse des feuilles à trois folioles, portées sur d'assez longues queues. Les tiges, d'environ un pied, sont terminées par un épi de fleurs blanches très jolies, et dont les pétales sont bordés de découpures fines, longues et de la même couleur.

2. MÉNYANTHE FLOTTANT, NYMPHEAU, Petit Nénuphar, *Menyanthes Nymphoïdes.* LIN. Celui-ci est encore plus aquatique que le précédent, car il se trouve dans les étangs. Ses feuilles sont en cœur, arrondies et semblables en petit à celles du Nénuphar; elles flottent sur l'eau aussi bien que ses jolies fleurs à pétales agréablement découpés : elles sont jaûnes et dispôsées en ombelles qui terminent les tiges. Il faut tenir ces deux plantes en terre de marais dans un pôt mis lui-même dans un autre pôt plus grand, sans trou et toujours tenu plein d'eau.

3. MÉNYANTHE A FEUILLES OVALES, *Menyanthes ovata.* LIN. Très jolie plante aquatique du Cap : on la cultive ici depuis douze à quinze ans. Quelques Botanistes en ont fait un genre distinct et dédié à l'Auteur des Plantes du Dauphiné, sous le nom de *Villarsia.* (VENT. Ch. de Pl. 9.) Ses racines fibreuses donnent un faisceau de feuilles persistantes, épaisses, entieres, ovales, d'un beau vert, soutenues par un pétiole assez long, large et amplexicaule à sa bâse, mince et creusé en gouttiere dans le reste de la longueur. Du milieu s'élevent une ou plusieurs tiges, ou nues ou garnies seulement de trois ou quatre feuilles alternes et semblables aux autres, mais plus petites. En juillet, ses tiges hautes et minces se divisent à leurs sommets en plusieurs grappes simples de fleurs inodores, d'un beau jaûne-citron, monopétales à cinq divisions arrondies, mais frangées en leurs bords. On met pendant l'hiver ce Ményanthe en orangerie. Il lui faut une terre marécageuse entretenue humide. Jusqu'à présent, la séparation des pieds a été le seul moyen de le propager.

MICHAUXIA. (Octandrie-Monogynie, famille des *Campanulacées.*) L'HÉRITIER, en dédiant ce genre au bon *André* MICHAUX, Botaniste du Roi, et voyageur infatigable, s'est chargé de la reconnaissance publique, en conservant la mémoire des conquêtes nombreuses faites pour la Botanique en Europe, Asie et Amérique, par ce Savant qui avait envoyé d'Alep les graines de la MICHAUXIE CAMPANULOÏDE, *Michauxia campanuloïdes.* L'HÉR. Elle pousse une tige d'environ quatre pieds, droite, grôsse, ferme, se divisant à sa sommité en plusieurs rameaux; entourée à sa bâse de feuilles

en lyre; garnie dans sa longueur de feuilles découpées, dentées, bordées de poils. Les fleurs regnent le long et au bout de la tige, et sont assez grandes, en roue, à huit divisions rôsées ou blanches et réfléchies. Elle fleurit touts les ans au Jardin des Plantes. Comme elle vient de Syrie, il faut en semer la graine sur couche, en plein air et au printemps, puis l'on repique le plant en pôt, pour être placé en orangerie le premier hiver : enfin on met chacune de ces plantes à la place où elle doit rester, en bonne terre légere et substantielle, et à une bonne expôsition. Les fleurs grandes et nombreuses de cette plante, mêlées avec le vert des feuilles, ont un bel aspect. On en connaît une autre espece, mais moins belle que celle-ci.

MILLEPERTUIS, *Hypericum.* LINNÉ compte quarante-deux especes de ce genre qui est de la Polyadelphie-Polyandrie, et qui a donné le nom à la famille des *Hypéricées*, de JUSSIEU. Quelques-unes d'entr'elles ont des fleurs brillantes et méritent d'être reçues au nombre des Arbustes ou Plantes d'agrément.

1. MILLEPERTUIS A GRANDES FLEURS, *Hypericum calycinum.* LIN. Ce Millepertuis, qui est ligneux et presque arbuste, nous vient du Levant; il peut cependant rester en pleine terre, mais peut-être que pour devenir sûr de le conserver dans les très grands froids, il serait bon d'avoir la précaution de le couvrir de litiere. Ses racines traçantes donnent naissance à des tiges longues de plus d'un pied, nombreuses, grêles, débiles, couchées, et qu'on pourrait prendre pour les pétioles des feuilles qui les garnissent de la bâse au sommet, et sont oppôsées, grandes, sessiles, entieres, ovales, couvertes, comme dans les autres especes, de points résineux qui semblent être *mille* trous ou *pertuis* par lesquels on peut voir le jour, et c'est d'où vient le nom français auquel répond le nom latin tiré du grec et compôsé des mots *hyper*, à travers, *eikō*, je fais place. On voit à l'extrémité des rameaux, depuis juin jusqu'en septembre, des fleurs d'un beau jaûne, très-grandes, n'ayant pas loin de trois pouces de diametre, et couronnées d'étamines jaûnes, longues et nombreuses, qui leur donnent un air léger et un aspect charmant. Cette plante a l'avantage de pouvoir profiter et durer à l'ombre des arbres, quoiqu'une terre légere et une expôsition méridienne lui conviennent mieux. On peut la multiplier par ses graines semées sur couche au printemps; puis à l'automne on peut mettre le jeune plant en place. On la propage aussi de marcottes et de boutures qui se font pendant l'été, plus sûrement de l'éclat des racines en automne: bien

établie sur les rocailles des Jardins-paysages, elle doit y faire un bon effet.

2. Millepertuis a odeur de bouc, *Hypericum hircinum.* Lin. Cet *Hypericum* s'élève bien plus que le précédent; ses tiges hautes de deux à trois pieds sont garnies de feuilles ovales, entieres, pointues, d'un vert glauque, et ornées pendant tout l'été d'une espece d'épi de belles fleurs jaûnes, surmontées de longues étamines aussi jaûnes. Il nous vient de l'Espagne et de la Sicile. Il lui faut une terre légere et une bonne expôsition. Mêmes moyens de multiplication. Abri, mieux orangerie pour l'hiver.

3—4. Millepertuis de la Chine, *Hypericum Chinense.* Lin. On le connaît depuis 1753; il est ligneux, à feuilles oppôsées en croix. Ses fleurs grandes, terminales d'un beau jaûne, paraissent en hiver, et ne se montreraient pas si l'on ne tenait la plante en pôt et en orangerie. Eclats des racines. Je crains de la confondre avec *l'Hyp. monogynum.* Il y a encore le Millepertuis de Mahon, *Hypericum Balearicum.* Lin., qui pendant tout l'été donne des fleurs fort belles, jaûnes, tantôt solitaires, tantôt réunies en especes de corymbe. Même culture.

5. Millepertuis en pyramide, *Hypericum pyramidatum.* Willd. *macrocarpum.* Michaux. (Jard. de Malm. 118.) Très-belle plante rustique et vivace rapportée du Canada par Michaux, et venant ici en pleine terre où elle s'élève à près d'un metre (trois pieds). Sa tige se divise en rameaux oppôsés et droits; ceux d'en haut plus courts et plus serrés, ce qui donne à la plante une forme *pyramidale.* Ces rameaux sortent d'entre deux feuilles presque connées, ovales-oblongues et aiguës, plus grandes que celles qui ornent les rameaux, lesquelles ont la même forme et sont oppôsées en croix. Les fleurs qu'on voit en juillet et août sont ou axillaires et portées sur des pédicules longs et oppôsés, ou terminales et alors réunies trois dont celle du milieu a le pédicule plus long. Elles sont grandes, d'un beau jaûne, et deviennent un fruit assez grôs dont on peut semer les graines. Même culture que pour les précédents.

MIMULUS. Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Scrophulaires*, et dont le nom latin, qui signifie petit mime ou comédien, et est dérivé du mot grec *mimō* qui veut dire singe, indique la forme de masque que prennent les fleurs de quelques especes.

Mimulus a deux levres, *Mimulus ringens.* Lin. Plante vivace et rustique des lieux humides de la Virginie et du

Canada, à tiges et rameaux verts et herbacés, et dont les feuilles sont opposées, sessiles, dentées, lancéolées-aiguës. De leur aisselle et à l'extrémité des rameaux sortent en juillet et août des pédicules plus longs que les feuilles, soutenant chacun une fleur irréguliere, assez grande, d'un pourpre violâtre. Souvent ces fleurs donnent des graines qu'il faut semer aussi-tôt ; à leur défaut on éclate la plante en automne. Elle aime un demi-soleil et la terre franche, douce, mêlée de moitié de terre de bruyere ou de marais, et tenue fraîche.

MOLENE, *Verbascum.* (Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées.*) Le premier nom indique la *mollesse* ou la flexibilité et la douceur des feuilles du Bouillon-blanc, couvertes comme la plante elle-même, et comme presque toutes celles de ce genre, d'un duvet épais, *laineux* et blanc, qu'on a d'abord nommé *Barbascum*, et par corruption *Verbascum.*

1. Molene-Blattaire, *Verbascum Blattaria.* Lin. Grande plante rustique et bisannuelle, qui croît spontanément dans les lieux secs et stériles de nos champs, et qui mérite accueil dans les massifs de nos jardins. Les graines semées en mars, ou tombées d'elles-mêmes, poussent au printemps des feuilles grandes, oblongues, pointues, ridées, velues, du milieu desquelles il sort la seconde année une tige feuillée, de plus de trois pieds, divisée à son sommet en plusieurs rameaux, terminés chacun en juillet par un épi fort long de fleurs nombreuses, sessiles, en roue, ouvertes, d'un beau jaûne que fait ressortir la couleur violette des filets et des étamines. Toute terre et toute expôsition lui conviennent. Blattaire vient du latin *Blatta*, qui signifie *mite*, parce qu'on a prétendu que cette plante avoit la vertu de faire mourir les *Mites.*

2. Molene bleue, *Verbascum phœniceum.* Lin. (Jacq. *Fl. Aust.* Tab. 125.) Cette plante naturelle à nos Alpes, doit intéresser un amateur. La premiere année elle ne donne que des feuilles radicales couchées à terre, longues à-peu-près de 0325 millimetres (un pied), rugueuses, veinées, lancéolées, un peu aiguës et crénelées, attachées par un pétiole épais et rougeâtre. La seconde année, on voit s'élever à la hauteur de près d'un metre (trois pieds), une ou plusieurs tiges garnies à leur bâse de quelques feuilles, de mêmes forme, couleur et nature que les autres, mais beaucoup plus petites et sessiles. Vers la fin de mai chacune de ces tiges se termine par un épi fort long de fleurs alternes, nombreuses, assez grandes, d'un beau bleu violet : elles

tiennent par des pédicules grêles, droits, horizontaux. Les fleurs du bâs de l'épi s'ouvrent les premieres, et l'épi principal fleurit avant ceux qui sortent de l'aisselle des feuilles venues dans la partie inférieure de la tige. On multiplie ce *Verbascum* par le semis fait au levant en pleine terre; on repique à la même expôsition à l'abri d'un trop grand soleil, et l'on entretient le sol frais.

3. MOLENE DE MYCON, *Verbascum Myconi*. LIN. (TREW. 1. 57.) Celle-ci qu'on trouve dans les parties arides et découvertes de nos hautes montagnes sur les Alpes et les Pyrénées, est vivace et assez rustique. Quelques caracteres différents et reconnus par le professeur RICHARD, l'ont porté à en faire un genre distinct qu'il a dédié à M. RAMOND, naturaliste distingué et qui sur tout a observé les plantes des Pyrénées. Il a donc changé le *Verbascum Myconi* en *Ramondia Pyrenaïca*, noms que DECANDOLLE a adoptés aussi. *Fl. Fr. III*, 606. Des feuilles radicales, nombreuses, ovales, ridées, cotonneuses, crénelées et dentées, entourent des tiges de quatre à cinq pouces, donnant en mai et successivement pendant quelques mois des fleurs grandes d'un beau pourpre bleuâtre agréable à la vue. Cette plante, à qui toute terre convient, et qui semble faite pour orner nos rocailles, a besoin d'abri contre le soleil dans les chaleurs, et d'être arrôsée dans les sécheresses. On la seme au printemps; ou si on l'a déjà, on en sépare les pieds dans cette saison ou en automne. — Il semble que le calyce des Molenes soit susceptible d'un mouvement au moyen duquel il expulse les corolles des fleurs épanouies. Si avec la main ou un bâton, on donne un coup au bâs de la tige, bientôt on voit successivement tomber toutes les corolles. On en peut faire l'expérience sur le Bouillon-blanc ordinaire très commun dans nos champs; je dois la connaissance de ce fait à M. CORRÉA.

MOLUCELLE, *Molucella*. (Didynamie Gymnospermie, famille des *Labiées*.) Ce genre tient son nom des îles *Moluques* où l'on a trouvé la MOLUCELLE ÉPINEUSE, *Molucella spinosa*. LIN. Elle vient aussi de Syrie, est annuelle, et se seme en place dans nos Jardins où on la cultive pour l'apparence singuliere que lui donnent la multitude et la grandeur des calyces des fleurs. Ils sont persistants, évâsés comme des entonnoirs, d'un vert plus pâle que la plante, ridés et à huit dents. La plante est aromatique et belle, aussi bien que la MOLUCELLE LISSE, *Molucella lævis*, LIN., qui est encore annuelle et de Syrie, et dont le calyce conformé de même que dans la précédente, n'a que cinq dents: elle exhale une odeur de Melon. Ces deux plantes dont les fleurs sont petites

en proportion du calyce, se mettent à bonne expôsition. On appelle la derniere MÉLISSE DES MOLUQUES.

MOMORDIQUE, *Momordica.* Genre de la Monœcie-Syngénésie, famille des *Cucurbitacées.* Son nom dérivé du latin *mordeo*, je mords, exprime ou la saveur âcre et *mordante* et la qualité purgative des fruits de quelques especes, ou les aspérités piquantes dont sont couverts ceux de quelques autres.

1. MOMORDIQUE-BALSAMINE *ou* VULGAIRE, Pomme-de-Merveille, *Momordica Balsamina.* LIN. (COMM. *H. Amst.* 54.) Suivant COMMELIN cette plante annuelle et qui vient des Indes orientales a fleuri pour la premiere fois en Europe, dans les années 1688 et 1690; cependant les Anglais croient la posséder depuis 1568. Pour voir mûrir sa graine, il faut en semer de bonne heure sur couche et sous châssis, puis au mois de mai la dépoter au pied d'un mur au midi. Sa tige herbacée, menue, rameuse, quadrangulaire, traînante, ou grimpante au moyen des vrilles qui sont oppôsées aux feuilles, celles-ci pétiolées, nerveuses, découpées à-peu-près comme celles de la vigne, mais beaucoup plus petites, sont un peu luisantes et vertes en dessus, plus pâles en dessous. De leurs aisselles naissent les rameaux et aussi les pédicules toujours solitaires, redressés, munis d'une bractée, et portant chacun une fleur compôsée d'un calyce d'une seule piece à cinq lanieres striées ovales-aiguës, et oppôsées aux cinq pétales qui sont veineux, ouverts en cloche, et d'un jaûne pâle. Les fleurs femelles deviennent des fruits jaûnes ou rouges, ovales, plus ou moins allongés, grôs comme le doigt, couverts de tubercules épineux. Lorsqu'ils sont assez mûrs, ils s'ouvrent, et par une sorte d'élasticité, ils répandent leurs graines qui sont de la forme de celles des Citrouilles, mais d'un rouge vif. La plante n'est pas désagréable.

2. MOMORDIQUE ÉLASTIQUE, Concombre sauvage, GICLET, *Momordica Elaterium.* LIN. Plante annuelle, rampante et aussi de pure curiosité. Elle croît spontanément dans le midi de la France, et ressemble par son port au concombre; mais son suc est un violent purgatif, ce qui lui a mérité encore le nom de CONCOMBRE-AUX-ANES, et le surnom d'*Elaterium*, du grec *elatēr*, qui agite. On l'a aussi appellée CONCOMBRE D'ATTRAPE, parce que ses fruits qui sont ovales, petits et hérissés de poils rudes comme l'est toute la plante, lancent au loin leurs semences et le suc dont ils sont pleins, lorsqu'ils sont mûrs ou qu'on les presse. On la seme au printemps en pleine terre, mieux sur couche; souvent elle se seme d'elle-même.

MONARDE, *Monarda.* Genre de la Diandrie-Monogynie, famille des *Labiées*, consacré à un Botaniste Espagnol dont il porte le nom. On en cultive trois especes, toutes très aromatiques.

1—3. MONARDE A FLEURS ROUGES, Thé d'Oswego, *Monarda didyma.* LIN. (TREW. 64.) Plante aromatique et vivace qui nous vient de Pensylvanie. Touts les ans ses racines poussent des touffes assez larges, dont les tiges à quatre angles, droites et rameuses, se garnissent de feuilles opposées, ovales, un peu dentées et pointues. De la mi-juin au mois d'août, elle donne des fleurs assez nombreuses, d'un rouge vif, à corolle cylindrique, dont la levre supérieure est longue, et pointue comme un bec d'oiseau, et l'inférieure plus large, courte et divisée en trois lobes. Elles sont en épis verticillés et terminaux. La Monarde se plaît à demi-ombre, aime une terre douce et grâsse, et l'eau. Comme elle est vorace, il faut à chaque printemps la changer de place ou de terre; c'est le moment d'éclater ses pieds pour la multiplier. On fera bien d'en garder quelques-uns en orangerie, pour remplacer ceux que les gelées et les pluies froides du printemps auraient pu faire périr. On cultive encore la MONARDE POURPRE, *Monarda purpurea*, H. P., nouvelle espece ayant le port de la premiere, mais peut-être plus haute; elle donne des fleurs pourpres: et la MONARDE FISTULEUSE, *Monarda fistulosa*, LIN. Celle-ci vient du Canada, est plus volumineuse; mais ses fleurs, d'un violet-pâle, font moins d'effet.

MONSONIA. Genre que la méthode naturelle de JUSSIEU rapproche des *Geraniums*, et que le systême de LINNÉ en éloigne, puisqu'il les place dans sa Polyadelphie-Dodécandrie. On l'a dédié à Lady *Anne* MONSON, en mémoire de son goût pour la botanique et la culture: jusqu'à présent il ne contient que des plantes naturelles au Cap, et parmi elles il faut distinguer les deux suivantes.

1. MONSONIA ÉLÉGANT, *Monsonia speciosa.* LIN. (CURT. 73.) Sa racine charnue pousse des tiges dont les feuilles sont à cinq lobes ou plutôt à cinq folioles bipinnées et finement découpées. A chaque extrémité de rameaux se déploient six bractées lancéolées-étroites d'où sort un long pédicule rouge portant une fleur très ouverte, large de dix centimetres (près de quatre pouces), à cinq pétales cunéiformes dont le haut est muni de quatre à cinq dents profondes. Le blanc rôsé de cette belle fleur est rehaussé par des veines pourpres et par un large anneau central du plus beau carmin: les filets des étamines qui sont réunies en plusieurs corps, sont d'un pourpre violet, et occupent le milieu. Cette très belle plante envoyée

par

par le Collecteur Anglais MASSON en 1794, ne demande que l'orangerie ou la serre des plantes du Cap pendant l'hiver; et du reste la culture des *Geraniums*. Comme elle ne mûrit que fort rarement ses graines, on la propage comme on fait pour le *Geranium triste*, en coupant ses racines. Chaque morceau est mis dans un pôt qu'on plonge en couche chaude, et bientôt la partie qui sort de terre montre des boutons ou *gemmes*.

2. MONSONIA A LARGES FEUILLES, *Monsonia lobata*. LIN. (HERBIER DE L'AMATEUR, n°. 5.) CURT. 385. Celui-ci, originaire du même pays d'où on l'a envoyé à la même époque, se gouverne absolument de la même maniere. Il donne plus de fleurs que le précédent; mais elles sont moins grandes: leurs pétales dentés moins profondément et plus veinés, sont teintés de rôse et seulement marqués à la bâse de lignes carmin. Les boutons, avant de s'épanouir, font un joli effet par l'oppôsition du beau jaûne et du rouge vif dont ils sont colorés extérieurement. Enfin les feuilles aussi longuement pétiolées, ne sont point découpées, mais en cœur, lobées symmétriquement et dentées. On la multiplie par la séparationde ses rejetons: elle demande un mélange de terre franche douce avec deux tiers de terreau de bruyere.

MOURON, *Anagallis*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Lysimachies*, dont, suivant DIOSCORIDE, l'espece la plus commune était employée pour faire sortir des plaies les fers de fleche ou autres corps étrangers qui s'y étaient introduits; d'où vient son nom dérivé du verbe grec *anagō*, faire sortir, attirer. Je ne parlerai pas de nos especes communes et annuelles du Mouron rouge ou bleu, quelques jolies que soient leurs fleurs, parce qu'elles sont trop petites et les plantes trop communes par-tout. Mais je ne pâsserai pas sous silence le MOURON A FEUILLES ÉTROITES, très jolie plante, petite, originaire d'Espagne, et que *Jean* MONELLI a le premier fait connaître; c'est pourquoi CLUSIUS, son ami, lui a donné le nom latin *Anagallis Monelli*, que lui a laissé LINNÉ. On avait tellement négligé cette charmante mignature, qu'elle était absolument perdue dans nos collections. Heureusement M. STEIN nous l'a rapportée en 1802. Il faut la soutenir avec un tuteur: ses rameaux nombreux, grêles, traînants, quadrangulaires, striés, attachés en verticilles sur la tige, sont garnis de feuilles distantes, lancéolées-aiguës, sessiles, oppôsées en bâs des rameaux, en verticilles de trois, et quelquefois de quatre au sommet. De l'aisselle de chaque feuille sort un pédicule un peu plus long qu'elle, et portant une fleur en roue à cinq

divisions bien ouvertes, du plus joli bleu, marquées d'une tache carmin à la bâse. Cette charmante plante est couverte, de la fin d'avril à la fin de septembre, de ses jolies fleurs qui se ferment pendant l'absence du soleil. Elle ne vit guere que deux ou trois ans, et se propage souvent toute seule par ses graines qu'autrement il faut semer aussi-tôt leur maturité. Mettre les plants séparés en orangerie ou sous châssis pendant l'hiver. On en fait aussi des boutures. Arrôsements fréquents et demi-soleil. Je l'ai fait figurer HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 16.

MUFLIER, *Anthirrhinum*, c'est-à-dire fleur en nez *ou* en mufle, des mots grecs *anthos*, fleur, et *rhin*, nez. Nom donné à un genre de la Didynamie - Angiospermie, famille des *Personnées*, parce que les plantes qui le compôsent ont des fleurs qui représentent assez bien le mufle d'un animal. Aussi a-t-on donné au MUFLIER DES JARDINS, *Anthirrhinum majus*, LIN., les noms triviaux de MUFLEAU, de MUFLE-DE-VEAU et GUEULE-DE-LOUP, *ou* DE LION. On le trouve par-tout en France, sur les vieux murs, dans les fentes des rochers, où ses touffes très considérables font un assez bel effet, parce que l'extrémité de chaque rameau se termine, en mai, par une grappe longue de fleurs assez grandes, quelquefois d'un rouge si vif qu'on ne saurait les regarder fixement, d'autres fois plus pâles et même tout-à-fait blanches, mais presque toujours avec une tache jaûne à l'ouverture de la gueule. On l'a transportée avec raison dans les jardins où il donne une longue succession de fleurs jusqu'à l'automne. Ses feuilles longues, lancéolées, atténuées en pétiole et d'un beau vert, sont toujours en verticilles de trois. On peut le semer quand il ne l'a pas fait de lui-même, ou bien on éclate ses pieds. Il est vivace, et assez rustique pour n'avoir besoin d'aucun soin. On coupe ses fleurs fanées pour lui en faire donner de nouvelles. — M. STEIN, qui cultive très bien et de fort belles plantes, a bien voulu me communiquer la variété du MUFLIER A FLEURS DOUBLES. C'est une plante superbe qu'il a introduite en France, et qui forme de larges touffes au moyen d'un grand nombre de tiges plus hautes que celle du Muflier à fleurs simples. Toutes portent des épis fort longs de fleurs très doubles, du volume d'une Rôse-Pompon, et d'un rouge pâle. Ce Muflier donne ses fleurs fin de mai, plus tard que le simple, mais elles se succedent et chacune d'elles dure plus long-temps. Il n'est pas plus délicat que celui à fleurs simples auquel il arrive quelquefois d'être tué par de fortes gelées; je conseillerai donc de le mettre en pleine terre pour avoir des touffes plus larges,

mais aussi de les couvrir si le froid était trop fort ou trop long. On ne peut le multiplier que par l'éclat des pieds, et peut-être aussi de boutures.

MUGUET, *Convallaria.* Genre de l'Hexandrie - Monogynie, famille des *Asparagoïdes.* Une espece sur-tout est bien connue et se fait rechercher : c'est le MUGUET DE MAI, LIS DE MAI *ou* DES VALLÉES, *Convallaria Maïalis.* LIN. Qui est-ce en effet qui, en se promenant au *mois de mai* dans les vallées (*convallia*) de nos bois, n'a pas pris plaisir à cueillir cette fleur si agréable aux Dames par son odeur suave et par le blanc de lait de sa clochette, que releve encore le beau vert de deux (quelquefois trois) larges feuilles radicales, s'embrassant à leur bâse, lancéolées-aiguës, à côté desquelles sort une hampe de cinq à six pouces, grêle, ferme, striée, portant à son sommet quatre à cinq petites fleurs, toutes tournées du même côté, pendantes et soutenues par un pédicule courbe? On peut semer les trois graines que renferment ses baies de couleur et de forme de petites cerises; mais on gagne du temps à planter horizontalement à l'ombre de buissons, et dans des endroits frais, les racines de cette jolie plante qui sont menues et traçantes comme du chiendent. Elles ne demandent plus d'autre soin que d'être arrôsées dans les temps trop secs. Les Curieux préferent la variété à fleurs doubles comme plus belle, quoique plus tardive, et la variété à fleurs rôses dont la racine est charnue et la grappe plus fournie; leurs fleurs ont peut-être un peu moins d'odeur; je les ai fait figurer HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMAT. n°. 17 et 18. Il y a encore une variété à feuilles panachées ou plutôt rayées.

2. MUGUET DU JAPON, *Convallaria Japonica.* THUNB. (RED. Lil. 80.) KÆMPFER, entre autres noms Japonnais, lui donne celui de *Rjuno-fige*, qui signifie Barbe de Serpent; c'est pour cette raison que GAWLER qui a cru devoir faire de cette plante un genre nouveau l'a appellée *Ophiopogon Japonicus*, du grec *ophis* serpent, et *pōgōn* barbe. Tout le mérite de cette plante est dans ses baies rondes, lisses, d'un très joli bleu, contenant chacune une seule semence, enfin dispôsées en grappes comme l'étaient les fleurs dont elle est assez avare en ce pays. Quand elle en donne, elles sont jolies, blanches, ouvertes en étoile, mais petites, et à peine visibles au milieu des touffes de feuilles semblables à celles des graminées, persistantes et partant des racines qui consistent en tubercules et fibres noueuses. Depuis long-temps je garde ce Muguet dans ma plate-bande de terre de bruyere, et je le multiplie par l'éclat des touffes.

N.

NAPÉE, *Napæa.* Genre de la Diœcie-Monadelphie, famille des *Malvacées*, et dont le nom semble indiquer qu'il est habitant des bois, (en grec *napai*). Une espece commence à se voir dans les Jardins qu'elle orne effectivement par les belles touffes que forment ces nombreuses tiges herbacées, hautes de plus d'un metre (trois pieds), à feuilles opposées, se tenant horizontalement au moyen d'un pétiole long et coudé; elles ont cinq ou sept lobes dentés, et peuvent se manger comme des épinards. Dès la fin de juin jusqu'en septembre on voit ses fleurs, assez petites, mais blanches, nombreuses et semblables à celles de la guimauve. Cette plante qui est vivace par ses racines, rustique et originaire de Virginie, est la NAPÉE LISSE, *Napæa lævis*, LIN., figurée par CAVANILLES, sous le nom de *Sida Napæa.* On la multiplie par l'éclat des racines.

NÉNUPHAR, *Nymphæa*, c'est-à-dire fleur digne des Nymphes. Genre de la Polyandrie-Monogynie, famille des *Hydrocharidées :* il contient de très belles plantes aquatiques faites pour orner les eaux.

1—2. NÉNUPHAR BLANC. Lis d'étang; Plateau blanc, *Nymphæa alba.* LIN. (*Fl. Dan.* 602. JAUM. 11e. liv.) Nous avons reçu des Chinois le goût des Jardins-paysages, mal-à-propos nommés *jardins anglais.* Pourquoi, s'ils ornent leurs eaux en y propageant le *Nelumbo*, n'ornerions-nous pas les nôtres des belles fleurs de quelques-unes de nos plantes aquatiques, et sur-tout de celles du Nénuphar blanc? Cette plante a une racine charnue, très-grôsse, longue, rampante, noueuse, qui donne naissance à des feuilles larges, en cœur, arrondies, d'un beau vert, soutenues par des pétioles assez longs pour qu'elles puissent s'étaler sur l'eau. Depuis juin jusqu'en septembre, elle produit des fleurs très larges, peu odorantes, mais ornées de plusieurs rangs de pétales du blanc le plus pur, et contrastant agréablement avec le centre de la fleur qui consiste en étamines nombreuses et d'un beau jaûne. Ce Nénuphar croît naturellement sur le bord des eaux stagnantes. Il serait bien à desirer qu'on se procurât le *Nelumbo :* tiré des parties froides de la Chine, point de doute qu'il s'acclimaterait facilement. Ses semences conservent pendant bien des années leur vertu germinative. Ses fleurs sont très-grandes, odorantes et de couleur de rôse-pâle. On en voit beaucoup sur les papiers peints de la Chine.

3—4. NÉNUPHAR BLEU, *Nymphæa cærulea.* H. P. (Vél. du Mus. AND. *rep* 197.) Il est originaire d'Amérique; sa

racine est fibreuse. Au mois de mai, on la met dans un pôt rempli de terre tourbeuse qu'on plonge dans un tonneau plein d'eau, et l'on garde le tout en orangerie, ou en plein air à bonne expôsition, si le temps est chaud. Bientôt paraîtront des feuilles assez semblables à celles de nos Nénuphars, mais plus petites, s'étalant de même sur l'eau; d'un beau vert en dessus, purpurines en dessous. Au mois de juillet on verra s'épanouir successivement un assez grand nombre de fleurs solitaires et odorantes semblables à celles du Nénuphar blanc, mais plus petites, et dont les rayons ou pétales nombreux sont jaûnâtres à l'onglet, et du reste d'un bleu céleste tendre. Ces jolies fleurs se ferment sur les deux heures pour ne se r'ouvrir que le lendemain au soleil. Quand les feuilles sont fanées, on retire le pôt de l'eau, et on le conserve dans un endroit sec, à l'ombre et à l'abri de la moindre gelée. On propage cette charmante plante par les tubercules qui naissent des radicules supérieurs, et qui bientôt se détachent de la racine mere. Cette derniere se détruit. Je ne doute pas que la plante ne puisse rester toute l'année dans nos eaux, pourvu que le fond, où sera sa racine, ne soit point atteint par la gelée. On dit qu'on l'a vu fleurir pendant deux années de suite dans la petite riviere de Bievre, où quelqu'un en aura apparemment jetté quelques racines. J'ai vu chez un Amateur le *Nymphæa odorata*, originaire des lacs et rivieres de l'Amérique septentrionale, ses fleurs sont blanches, légerement odorantes: il est plus petit que le nôtre, et se cultive comme le bleu.

NIGELLE *et* NIELLE, *Nigella.* (Polyandrie-Pentagynie, famille des *Renonculacées.*) Genre de plantes ainsi appellées de la couleur noire de leurs graines. *Nigellus* en latin signifie *noire.*

1—2. NIGELLE DE DAMAS; Nielle à fleurs bleues, *Nigella Damascena.* LIN. Elle est annuelle, et vient naturellement dans les parties méridionales de la France. On la seme *en place* en mars, avril et mai. Elle pousse une tige d'environ deux pieds, rameuse, striée, garnie de feuilles pinnatifides à pinnules finement découpées. Depuis juin jusqu'en septembre (plus tôt ou plus tard, suivant le temps où on l'aura semée), elle donne en abondance des fleurs simples ou doubles, blanches ou d'un joli bleu céleste, selon la variété; mais toujours entourées et mêlées de filets verts, assez ressemblants à des cheveux, qui sont les découpures de la collerette, et la cause pour laquelle on appelle vulgairement cette Nigelle *Cheveux de Venus*, et *Patte d'A-*

raignée. Elle fait très bien en massifs, et mêlée avec d'autre fleurs.

3—4. Nigelle de Crete, Toute-Epice, *Nigella sativa.* Lin. Elle est aussi annuelle, et se cultive de même que la précédente, mais elle est sans agrément, et plus petite. Ses feuilles sont moins joliment découpées : ses fleurs sont blanches et simples. On lui a donné les noms de *Toute-Epice* et de *Poivrette*, parce que sa graine aromatique peut être employée dans la cuisine. M. Noisette m'a donné sous le nom de Nigelle d'Espagne, une espece nouvelle pour nos jardins et aussi rustique que les précédentes. Ses fleurs bleues ou d'un blanc pur sont plus grandes : leur collerette est moins découpée.

NOLANA. (Pentandrie-Monogynie, famille des *Borraginées.*) Genre fait par Linné, et dont le nom dérive du mot latin *nola*, sonnette, à cause de la forme de ses fleurs. Une seule espece est connue et mérite la culture. C'est le Nolana a tiges couchées, *Nolana prostrata*, Lin. (L'Hér. *St. nov.* 22.) Plante annuelle, un peu délicate et originaire des sâbles du Pérou, d'où les semences ont été envoyées par Dombey, en 1780. Il faut la semer en mars, sur couche tiede et sous châssis, puis la repiquer quand on ne craint plus les froids, en bonne expôsition dans une bonne terre mêlée de terreau. Ses rameaux nombreux et couchés se garnissent de feuilles ovales-lancéolées, et se terminent, de juillet à octobre, par des fleurs nombreuses, axillaires, d'un bleu tirant sur le violet, campanulées à cinq lobes égaux. Elle craint l'humidité. Il est bon d'en garder un pied sur couche pour obtenir des semences mûres.

O.

ŒILLET, *Dianthus.* (Décandrie-Digynie, famille des *Caryophyllées.*) Il faut que l'espece, ou plutôt la variété, qui a fait nommer le genre *Dianthus*, ait paru bien belle, puisque ce mot signifie *fleur divine* ou *de Jupiter*, des deux mots grecs *Dios*, divin, ou génitif de *Zeus*, Jupiter, et *anthos*, fleur. Les Botanistes comptent plus de trente especes d'Œillets, dont une (l'Œillet des Fleuristes) a beaucoup de variétés.

1. Œillet des Fleuristes, *Dianthus Caryophyllus.* Lin. Il est si anciennement connu qu'on ignore sa patrie et son origine. Cependant les noms *Tunica* et Herbe Tunique sous lesquels il est désigné par les anciens Auteurs, donnent à soupçonner qu'il venait de Tunis en Afrique, comme les

rapports qui existent entre cet Œillet et celui A RATAFIAT, (*D. Car. ruber.* H. P.), peuvent faire présumer que ce dernier est la souche d'où dérivent toutes ces belles variétés qui font les délices des Amateurs. En effet leurs dimensions sont les mêmes ; ils sont glauques dans toutes leurs parties ; leurs feuilles sont longues, étroites et pointues ; leurs tiges également articulées, longues et faibles ont besoin de tuteurs ; leurs fleurs consistent de même en un double calyce ; l'inférieur, compôsé de quatre écailles courtes, en croix et imbriquées ; le supérieur, d'une seule piece, long, tubulé, à cinq dents aiguës, duquel sortent cinq pétales, blancs à leur onglet qui est étroit et de la longueur du calyce ; colorés dans leur limbe qui est large, et souvent finement dentelé à son extrémité : enfin leur odeur est la même ; ils sentent le Girofle (*Caryophyllus*). *L'Œillet à ratafiat*, cultivé depuis un temps immémorial en diverses qualités de terre et sous différents climats, aurait donc formé ces variétés dans les nuances et les *panachures* des couleurs, et dans le nombre des pétales, souvent si excessif que le calyce en creve. Au surplus, l'Amateur recherche avec empressement, cultive avec soin, et multiplie avec réserve et sollicitude quelques-unes de ces variétés. Il les tient dans des pôts séparés, que dans le temps de la fleuraison, c'est à-dire depuis la fin de juin jusqu'en septembre, il place (avec art) sur des gradins, de sorte que les couleurs se fassent réciproquement valoir. Ce Théâtre est dispôsé de maniere à pouvoir être abrité de l'ardeur du soleil, qui aurait trop tôt terni l'éclat des fleurs auxquelles il faut rendre l'air libre pendant la nuit et lorsque le temps est couvert.

Pour qu'un Œillet soit beau, on exige qu'il soit bien fait, qu'il ne creve point ; que ses pétales arrondis soient sans dentelures ; que ses couleurs soient distinctes, et ses *panachures* franches et bien tranchées. Les uns préferent les grôs Œillets, encore que souvent ils crevent ; ils remédient à cet inconvénient, soit en fendant un peu le calyce avec la pointe d'un canif, soit en arrangeant chaque fleur sur des cartes : et si, comme il arrive quelquefois aux grôs Œillets, une fleur en contient une autre, ils débarrassent adroitement cette seconde fleur de son calyce particulier qu'ils arrachent avec une épingle ; et par ce moyen, cette seconde fleur s'épanouit aussi. Des Œillets ainsi préparés prennent une dimension étonnante ; bientôt leurs pétales se déploient, couvrent, et même dépâssent souvent les cartes. D'autres aiment mieux l'Œillet flamand, qui est toujours bien fait, qui ne creve point, et qui possede toutes les plus belles couleurs qu'on puisse desirer dans un Œillet ; mais il est petit. Souvent un Œillet n'a que

deux couleurs; d'autrefois il en a trois, et alors on l'appelle *tricolore ;* quelquefois quatre, et on le nomme *bizarre.* L'Œillet piqueté serait plus recherché des Curieux, s'il n'avait pas de dents. Le jaûne est un Œillet de fantaisie : il a moins d'odeur, et peut-être aussi est-il plus délicat que les autres. Au reste on connaît près de cent belles variétés d'Œillets, toutes distinguées par des noms particuliers que n'ignore pas un véritable Amateur. On a recherché pendant long-temps et l'on ne néglige point encore le FEU-SOYER, Œillet très recommandable par sa forme et sa grôsseur, et par ses belles panachures de *rouge-feu.* Il a été obtenu ou cultivé par M. SOYER, Jardinier-Fleuriste a Paris, dont le fils, établi à Sarcelles, au-dessus de Saint-Denys, possede encore de très riches collections d'Œillets, Tulipes, etc., et continue à mériter la confiance des Amateurs. En conservant et serrant quelques vieux pieds de *Feu-Soyer*, ils donneront des fleurs pendant l'hiver.

A cela près de quelques soins plus ou moins nécessaires en raison de la délicatesse des différentes variétés, leur culture est la même; elles aiment toutes une terre qui ne soit ni trop compacte ni trop légere. Mais pour plus de succès, on en compôse une avec une mesure quelconque de terre franche bonne et douce, autant de bonne terre légere un peu sâbleuse, et un huitieme de terreau bien consommé. On ajoute pour les variétés délicates un peu de cette terre qu'on trouve dans le creux des vieux Saules; quelques personnes même croient préserver leurs Œillets de la pourriture, en couvrant pendant l'hiver touts leurs pôts de cette terre, qu'elles ôtent au printemps. L'Œillet ne veut qu'une médiocre humidité dans laquelle il faut toujours l'entretenir; il craint la neige qui le fait fondre, aussi bien que la trop grande humidité de l'hiver : il exige en tout temps une grande propreté, qui consiste à arracher les mauvaises herbes, à remuer souvent la superficie de la terre; enfin à ôter toutes les feuilles mortes, et ce dernier soin est sur-tout indispensable pour les vieux pieds. On doit avoir encore l'attention de mettre les Œillets à demi ombre pendant les mois de mars et d'avril, temps auquel les coups de soleil fréquents pourraient les endommager, même les faire périr. Enfin je dois dire que les vrais Amateurs préférant la qualité de la fleur à la quantité, n'en laissent ordinairement qu'une ou deux à chaque pied.

Lorsqu'on ne veut propager que les mêmes especes, on en fait des boutures, ou bien on les marcotte. Cette derniere opération est bien connue et peut se pratiquer par tout le monde : elle consiste à choisir, dans les tiges ou dans les branches qui ne doivent pas donner de fleurs, le nœud qui

pourra le plus facilement s'enfoncer dans la terre sans expôser la branche à aucune câssure. On tient cette branche perpendiculairement ; on la dépouille de ses feuilles inférieures jusqu'au-delà du nœud choisi, qu'on coupe bien net et horizontalement jusqu'à moitié de son diametre : de là on fend la branche en deux jusqu'au nœud supérieur ; on l'incline ensuite (mais avec précaution pour ne rien câsser) vers la terre préalablement bien ameublie, et on l'y enfonce, en ayant soin que la partie séparée soit fichée verticalement, et ne se rapproche point de la branche à laquelle elle se rejoindrait, ce qu'il faut éviter en interpôsant de la terre : autrement cette partie du nœud, d'où doivent sortir les racines, n'en fourniraient point. Enfin l'on assujétit cette branche près du nœud coupé, avec de petits crochets, ou avec des branches flexibles d'osier pliées en deux, et qu'on enfonce : puis l'on remet la terre, et l'on arrôse. D'autres personnes fendent la branche comme on vient de dire, tiennent les deux parties écartées au moyen d'un brin de feuille introduit dans la fente ; elles enferment le tout dans un cornet de plomb, qu'on met au-dessous du nœud coupé, et qu'on remplit de terre préparée et bien meuble. On soutient le tout perpendiculairement. Lorsqu'il en est temps, on coupe au-dessous du cornet. Il faut tenir les marcottes dans une bonne fraîcheur : on doit les faire en juillet, afin que prenant plutôt racines, elles puissent être séparées en octobre. Quant aux boutures, elles présentent un moyen plus long et plus incertain. C'est au mois d'avril qu'on les fait à l'ombre : on choisit les rameaux les plus courts et les plus près de terre qu'on détache en biais. On les fend, et on les met dans des pôts pleins de terre préparée, tenue fraîche. On coupe les sommités des feuilles, ainsi qu'on le fait aux marcottes, pour s'assurer s'il y a végétation, parce que dans ce cas les feuilles du cœur poussent et ne tardent pas à excéder celles qui ont été coupées.

L'unique moyen d'avoir de nouvelles variétés, c'est de semer. On réussira mieux, si l'on transporte soit avec une plume, soit avec un pinceau, la poussiere fécondante d'une variété sur les stigmates d'une autre variété dont on conservera la graine pour la semer au printemps, en terrine. Lorsque le plant est assez fort, on le repique en pleine terre, à huit ou dix pouces de distance. La seconde année il produira des fleurs, et l'on choisira les variétés à conserver ; mais la semence est une chose très ingrate qui, sur mille pieds, fournira à peine dix variétés véritablement belles. Pour l'hiver, on serre les Œillets dans une orangerie ou dans une chambre où l'on ne fera point de feu, ce qui leur serait préjudiciable : ou bien l'on rassemble les pôts en plein air, à bonne expôsi-

tion ; et pendant la neige, la trop grande pluie et les trop grands froids, on les abrite par des paillassons soutenus sur des bâtons, de maniere que les Œillets soient aérés et ne touchent point la paille.

2. Œillet a épi, *Dianthus calyculatus.* Nob. Variété remarquable par une longue suite d'écailles courtes, imbriquées et dispôsées en croix, imitant un épi, et placées immédiatement sous le calyce.

3. Œillet-de-bois, *Dianthus lignosus.* Nob. Celui-ci a beaucoup de rapport avec l'Œillet des Fleuristes, mais il a de plus grandes dimensions, et ses tiges, presque sarmenteuses, sont longues et *ligneuses*, ce qui lui a fait donner ses surnoms. Il fleurira presque toute l'année, si pendant l'hiver on le retire dans l'orangerie ou dans l'appartement. Ses fleurs sont moins variées en couleur. Il a besoin d'être étalé sur un treillage adapté à sa caisse. Même culture.

4. Œillet Mignardise, *Dianthus moschatus.* Mayer. Plus petit dans toutes ses dimensions, il fait des touffes assez grôsses, remarquables par la couleur glauque des feuilles et par l'abondance des fleurs qui paraissent en mai et juin, et qui sont simples ou doubles, rouges, blanches ou rôsées, avec ou sans taches d'un pourpre foncé et velouté. Les Jardiniers appellent la variété à taches pourpres, *Mignardise couronnée.* On les emploie toutes à faire des bordures, dont l'effet est charmant, et qui répandent une odeur agréable, sur-tout le soir. La variété blanche est très délicate. On multiplie la Mignardise par l'éclat des pieds, ou mieux on étale bien une touffe : après avoir ôté les feuilles inférieures, on couche les rameaux sur la terre, qu'on a bien ameublie ; on les assujétit et on les recouvre de bonne terre. Chaque branche peut prendre racine : on en fait la séparation au printemps suivant.

5. L'Œillet de Mai paraît n'être qu'une variété du précédent. Ses tiges sont plus hautes et plus droites ; ses fleurs plus précoces, plus grôsses et constamment d'une couleur uniforme (rouge vif). Même traitement.

6. Œillet lacinié, appellé autrement l'Effilé, *Dianthus plumarius.* Lin. Il vient des Alpes. Il est encore plus grêle, et ses fleurs n'ont de mérite que lorsqu'on les voit de près. Leurs pétales sont découpés si finement, qu'ils ont l'apparence de fils. Même traitement, avec quelques soins de plus, car il est très délicat.

7-8. Œillet-Bouquet *ou* de Poete ; Œillet barbu ; Jalousie ; Bouquet-parfait ; Bouquet-tout-fait ; *Dianthus barbatus.* Lin. Cet Œillet vivace, ou au moins trisannuel, que

Dodoens et Hoffmann disent avoir trouvé sauvage en Allemagne dans des lieux âpres, montueux, sâbleux et découverts, pousse plusieurs tiges d'abord penchées, puis se redressant, que garnissent des feuilles oppôsées et réunies, lancéolées, pointues, d'un beau vert, et que terminent en juin et juillet des fleurs petites, mais nombreuses et dispôsées en ombelle plate. Elles sont ou d'un très beau rouge, ou rôsées, ou blanches, ou panachées; enfin simples ou doubles. On seme cet Œillet au mois de mai : on repique le plant, quand il est assez fort, en pleine terre, où il faut le garantir des trop grands froids, et sur-tout de la neige, qui souvent le fait fondre. Au printemps, on le place où il doit fleurir. Les premieres productions de cette plante étant toujours les plus belles, on en seme tours les ans. On peut aussi le piopager par l'éclat des pieds; mais ces éclats ne valent jamais les sujets venus de semences. On n'a pourtant que ce moyen, et quelquefois celui des boutures et des marcottes, pour multiplier la variété à fleurs doubles, en tout plus délicate que les autres.

9. Œillet d'Espagne, *Dianthus Hispanicus*. Cet Œillet a quelque rapport avec l'Œillet de Poëte, mais ses fleurs ne sont pas rassemblées en si grand nombre, et ne forment pas d'ombelles : elles sont aussi plus doubles et plus grandes, et constamment d'une couleur vive purpurine. Il se multiplie de pieds éclatés et de boutures, et fleurit en juin. Il craint la neige et l'humidité pendant l'hiver.

10. Œillet corymbifere, *Dianthus corymbosus*, H. P. Cette espece nouvellement connue et dont on ignore le pays, a bien un air de famille, mais elle n'a rien de glauque. J'ai cru devoir la placer ici, parce que c'est de l'Œillet d'Espagne qu'elle me semble se rapprocher le plus. Ses racines poussent des tiges quelquefois en assez grand nombre, s'élevant à plus de deux pieds, sous-ligneuses et grises dans le bâs, du reste herbacées et vertes, creuses, garnies à chaque nœud de feuilles oppôsées, engaînantes, assez larges; terminées en pointe, se roulant du bout à la moitié, d'un vert plus foncé que les autres. En juin chaque tige se couronne d'une espece de corymbe de fleurs très odorantes, moyennes, doubles et à pétales dentés, d'un cramoisi fin, clair et si vif que l'œil en est fatigué. En pleine fleur cet Œillet produit un effet superbe qui dure long-temps : souvent des fleurs solitaires s'échappent de l'aisselle des feuilles placées au milieu des tiges, et celles-ci se garnissent dans le bâs de quantité de rameaux courts qui rendent le pied touffu et qui porteront chacune leur tête de fleurs l'année d'ensuite. L'Œillet corymbifere que les Jardiniers appellent Œillet a ombelles et *Dianthus umbellatus*, se

cultive et se multiplie comme les autres. Sa beauté, qui l'a fait rechercher d'abord, le rend assez commun aujourd'hui.

11. ŒILLET DELTOÏDE, *Dianthus deltoïdes*. LIN. Il est aussi vivace, mais extrêmement petit. En mars ou avril, on ameublit une place, on y jette des graines que l'on couvre d'un peu de terreau. Bientôt on verra s'élever des tiges grêles, de cinq à six pouces, penchées d'abord, garnies de feuilles glauques, étroites, pointues; les tiges se redressent et poussent de petites fleurs d'un beau rouge et qui font de l'effet quand on a semé un peu dru, ce qu'il fait souvent lui-même.

12. ŒILLET SUPERBE, *Dianthus superbus*. LIN. (HERB. GÉN. DE L'AM. n°. 21). Cette espece que l'on dit vivace, et qui n'a jamais duré chez moi plus de deux ans, a paru si élégante à nos anciens, que TRAGUS l'avait appellée *Superba*. Elle vient spontanément dans les Alpes; on dit qu'on la trouve aussi dans les prés humides et sur le bord des bois près Vienne, en Autriche, et même aux environs de Senlis. Ses graines semées aussi-tôt la maturité ou au printemps en bonne terre demi-légere et entretenue fraîchement, donnent des touffes bien fournies de feuilles si grandes, qu'on prendrait cet Œillet pour l'Œillet de Poëte. Il s'en échappe plusieurs tiges articulées, hautes d'environ quatre décimetres (15 à 16 pouces), donnant à chaque nœud deux feuilles opposées, sessiles, linéaires, aiguës roulées. Ces tiges se divisent et subdivisent, et sont terminées de juillet à octobre par des fleurs grêles, très odorantes, sur-tout le soir, et composées de cinq pétales blancs ou rôsés, quelquefois purpurins, mais toujours déchiquetés comme de l'effilé. Il est bon de le renouveler chaque année par les graines qu'il donne abondamment.

13. ŒILLET DE LA CHINE *ou* DE LA RÉGENCE, *Dianthus Chinensis*. LIN. (JAUM. 10e. liv.) Très jolie plante de la Chine, connue en France à l'époque de la *régence*. Il faut tous les ans, au mois de mars, semer la graine des variétés les plus doubles et les plus belles : elle produira des tiges rameuses, grêles, à feuilles étroites, pointues, d'un beau vert. Le plant devenu assez fort, doit être repiqué, puis placé dans l'endroit où il fleurira l'année suivante pour périr ensuite. Il est bon de mettre ensemble plusieurs pieds qu'il faut garantir de la neige et de la trop grande humidité. Cet Œillet donne, depuis juillet jusqu'en octobre, des fleurs simples ou doubles, d'une couleur rouge uniforme, ou panachées, mais toujours veloutées et jolies. Les papiers peints de la Chine nous représentent souvent ces fleurs, mais toujours simples et d'une seule couleur. Sommes-nous plus heureux ou plus habiles que les Chinois?

ORIGAN, *Origanum*. Ce nom compôsé des mots grecs *oros*, montagne, et *ganos* qui signifie joie, plaisir, et aussi le brillant d'une chôse, pouvait bien convenir à une plante de montagne, aromatique ou d'un certain éclat; aussi l'avait-on donné a l'ORIGAN VULGAIRE, *Origanum vulgare*, LIN., plante assez jolie par son port, et par l'effet de ses fleurs en épis, nombreuses et d'un rôse pourpre. Touts ces avantages la feraient rechercher si elle était moins commune dans nos campagnes, dans les haies, les buissons, etc. J'ajoute qu'elle ne peut cependant manquer d'être agréable dans quelques parties de nos Jardins-paysages, et que sa bonne odeur doit encore le faire accueillir. D'elle le nom a pâssé au genre qui est de la Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées*, et dans lequel on trouve encore trois plantes, qu'un Amateur ne saurait dédaigner.

2 — 3. ORIGAN-MARJOLAINE, MARJOLAINE DES JARDINS, *Origanum Majorana*. LIN. *majoranoïdes*. WILD. C'est une espece d'arbuste d'Orient, transporté à cause de sa bonne odeur dans nos jardins, où les hivers rudes le tuent quelquefois. On lui préfere l'ORIGAN D'ÉGYPTE, *ou* MARJOLAINE A COQUILLE, *Origanum Ægyptiacum*. LIN., à cause de son joli port et de son feuillage qui ressemble à de petites *coquilles*. L'un et l'autre donnent de juin au mois d'août des fleurs rôses ou blanches, dispôsées en épis, mais de peu d'apparence. On les multiplie facilement de semences, de boutures et par l'éclat des pieds en automne ou au printemps. Le dernier a besoin d'être rentré pour l'hiver.

4. ORIGAN-DICTAME, DICTAME DE CRÊTE, *Origanum Dictamnus*. LIN. C'est encore une plante ligneuse, ou plutôt un arbuste conservant aussi ses feuilles, qui sont rondes, épaisses, rugueuses et couvertes d'un duvet épais et blanc; ses fleurs, qu'on voit en juin et juillet, sont purpurines et dispôsées en épis feuillus et verdâtres. Sa singularité, la bonne odeur qu'il répand et ses vertus médicinales, l'avaient rendu célebre et le font encore rechercher. Il vient de l'île de Candie : comme les deux précédents il se propage facilement, demande une terre substantielle et légere, une expôsition méridienne pendant l'été et du jour dans l'orangerie. Ces trois dernieres plantes n'étant pas de longue durée, demandent encore à être renouvelées souvent.

OROBE, *Orobus*. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*.) On a bien tort de négliger l'OROBE PRINTANIER, *Orobus vernus*, LIN. (JAUM. 4e. liv.) Très jolie plante vivace par ses racines, et qui forme de belles touffes par ses tiges

nombreuses, hautes d'un pied, garnies de feuilles à quatre ou six folioles ovales-aiguës. Dès le mois de mars, cet Orobe est couvert d'un grand nombre de fleurs, grandes, purpurines, axillaires, souvent réunies au nombre de huit, et qui se renouvelleront en juillet, si l'on a soin de couper les tiges après la premiere fleuraison. On le multiplie par l'éclat des pieds en automne, ou par ses graines semées aussi-tôt après leur maturité et repiquées au printemps; elles ne fleuriront que la seconde année. Cet Orobe n'est pas difficile sur la qualité du terrein, ni sur l'expôsition. Il croît naturellement près de nous: je l'ai trouvé dans des bois ombragés et frais. Si l'on en croit l'étymologie, (*orō*, j'excite, et *bous*, bœuf), la graine de l'Orobe serait l'aveine des bœufs.

P.

PACHYSANDRE, *Pachysandra.* MICHAUX. Genre de la Monœcie-Tétrandrie et voisin de la famille des *Tithymaloïdes.* Son nom composé des mots grecs *pachys*, épais, et *anēr*, mari, exprime l'épaisseur des quatre étamines d'autant plus remarquable que les fleurs où elles se trouvent sont sans pétales et uniquement mâles. Elles sont placées au-dessus des fleurs femelles: celles-ci, encore sans pétales, consistent en un calyce à quatre feuilles, comme celui des fleurs mâles, et en un germe arrondi, surmonté de trois styles, touts terminées par un stigmate ligulé. Depuis 1792 on cultive le PACHYSANDRE COUCHÉ, *Pachysandra procumbens*, qu'*André* MICHAUX nous a rapporté des monts Alleghanys, dans l'Amérique septentrionale: on l'abandonne à lui-même dans la plate-bande de terre de bruyere où sa racine pousse des branches couchées, ligneuses, longues d'environ 160 millim. (six pouces), nues presque jusqu'à leur sommet où se trouve un faisceau de feuilles persistantes, alternes, ovales, plus ou moins lobées à leur extrémité. Les fleurs sont en épi sur des rameaux particuliers et qui prennent de la bâse des branches. Le Pachysandre couché forme des touffes assez larges, et pousse beaucoup de rejetons qu'on sépare pour le multiplier, car ses graines n'ont point encore mûri ici. Il a été figuré dans l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 3.

PANICAUT, *Eryngium.* (Pentandrie-Digynie, famille des *Ombelliferes.*) Ce nom devrait plutôt être donné à une plante velue qu'à une plante piquante, puisqu'il vient du grec *ēringos*, qui signifie la barbe d'un bouc. J'invite à cultiver le PANICAUT AMÉTHYSTE, *Eryngium amethystinum.* LAMARCK. Quelques personnes le croient le même que le PANICAUT DE BOURGAT, *Eryngium Bourgati.* GOUAN. Au reste, quiconque n'est point

Botaniste, prendra cette plante pour un Chardon : elle en a effectivement le port et l'apparence par ses feuilles d'un vert pâle et bleuâtre, très-découpées, et dont chaque laniere est terminée par une épine. A deux ou trois ans seulement, le Panicaut pousse une tige d'environ trois pieds, surmontée en juillet et août par des ombelles de fleurs petites, mais nombreuses, et du plus joli bleu *améthyste*, qui est aussi la couleur de la collerette et de la tige. Les vieux pieds donnent des œilletons qu'on sépare en mars. Si l'on seme, il faut le faire aussitôt la maturité des graines, parce qu'elles levent en mars suivant : on ne tarde pas à repiquer en place, et avec la précaution de ne point blesser la racine qui est pivotante. Le Panicaut Améthyste aime la terre légere un peu sâbleuse, et le soleil. Il est vivace et rustique. On le trouve en Italie, en Stirie, et aussi dans le midi de la France. — Des curieux soignent encore les *Eryngium planum*, *maritimum* et *Alpinum*. Celui-ci fleurit la 2e. année; et touts ont les sommités plus ou moins bleues selon l'espece et quelquefois aussi selon les circonstances.

PARNASSIE, *Parnassia*. (Pentandrie-Tétragynie, famille des *Capparidées*.) Une seule espece compôse ce genre; c'est la PARNASSIE DES MARAIS, *Parnassia palustris*, LIN. (*Fl. Dan.* 584), ainsi nommée par les anciens, parce qu'ils l'ont trouvée dans les marais au bâs du Parnasse. Avec quelque attention, on pourra se procurer le plaisir d'avoir cette jolie plante. Il suffira de l'aller chercher dans les prairies humides où elle naît, de l'enlever en motte, et de la placer au milieu des gazons, qu'elle émaillera agréablement de ses jolies fleurs blanches, maculées de jaûne : si le terrein est frais et lui convient, ses graines y germeront.

PAVOT, *Papaver*. On dit que ce mot vient de *papare*, qui en latin signifie nourrir un enfant avec une sorte de bouillie dans laquelle on faisait entrer la graine de Pavôt. C'est un genre assez nombreux, et dont on cultive quelques especes : il est de la Polyandrie-Polygynie, et il a donné son nom à la famille des *Papavéracées*.

1. PAVÔT DES JARDINS, *Papaver somniferum*. LIN. Cette belle espece est si ancienne dans nos Jardins, qu'on ignore son pays natal. Dans la simplicité de la nature, sa fleur n'a que quatre pétales, toujours blancs et marqués d'une tache noire à leur onglet. La culture en a fait des variétés infinies pour la diversité des couleurs et des nuances, et pour la multiplicité des pétales. C'est de Hollande que nous viennent les plus belles variétés : pour les conserver dans leur perfection, il faut les semer à la volée en automne ; au printemps, on arrache tout

ce qu'on croit de trop. Tout le monde connaît cette plante annuelle, glauque dans toutes ses parties, et dont la tige cylindrique, ferme et succulente, garnie de feuilles amples, sinueuses, incisées et dentées, s'éleve à plus de trois pieds, et se termine en juillet et août par un bouton d'abord penché, puis se relevant et rejetant son calyce avant de s'épanouir; enfin étalant ses pétales nombreux, entiers ou laciniés et variés ou panachés dans toutes les couleurs, hors le bleu et le jaûne, et dans toutes les nuances, depuis la plus tendre jusqu'à la plus rembrunie. Ils tombent et laissent voir des capsules, appellées têtes, et contenant chacune jusqu'à 8000 graines. Si on les laisse mûrir, ce pavôt se semera de lui-même. On peut le semer aussi au printemps, mais il ne sera pas aussi beau. Il mourra si on le transplante; du reste, il est très rustique, ne demande aucun soin, et n'est pas difficile sur le terrein ni sur l'expôsition, quoiqu'il préfere le soleil et une terre substantielle.

2. PAVÔT-COQ *ou* COQUELICOT, PONCEAU, *Papaver Rhœas*, LIN. Il croît naturellement dans nos champs où ses fleurs ont constamment quatre pétales d'un rouge particulier, assez semblable à celui de la crête d'un coq, et qui a donné son nom à la couleur *Coquelicot* ou *Ponceau*, et ce dernier mot vient évidemment de l'adjectif latin *puniceus* qui exprime la même couleur: ils ont aussi une tache noire a l'onglet. Cette espece encore annuelle, plus petite que le Pavôt, et velue dans toutes ses parties, pousse une tige droite et rameuse, dont les feuilles découpées symmétriquement, sont encore incisées, sinueuses et dentées. Dès le mois de juin, chaque extrémité des rameaux est terminée par un bouton penché qui se dépouille de son calyce, et se releve pour développer une fleur simple ou double, souvent d'une seule couleur et bordée d'une autre; enfin variée à l'infini dans les nuances du blanc, du rouge, du rôse. Ces fleurs se succedent pendant deux mois, et font un charmant effet en massif. Même culture que pour le précédent. Semer à la volée en automne, même en novembre et décembre; ne point couvrir la semence, ou seulement pâsser légerement le râteau: arracher les simples pour ne récolter que la graine des doubles.

3. PAVÔT DE TOURNEFORT, PAVÔT ORIENTAL *ou* DU LEVANT, *Papaver orientale*. LIN. Nous devons cette belle plante au célebre TOURNEFORT qui l'a rapportée du Levant. Il est bon d'en semer la graine aussi-tôt la maturité, dans des terrines pleines de bonne terre mêlée de terreau consommé, et qu'on serre en orangerie pendant le premier hiver. Lorsque le plant est assez fort, on le repique sur place; pendant les trois premieres années il ne pousse que des feuilles velues, ailées, à

pinnules dentées. Enfin on voit s'élever des tiges velues, garnies de feuilles, et terminées par un bouton penché qui s'épanouit en juin à la maniere des Pavôts, et montre une fleur assez grande, simple, mais ayant depuis cinq jusqu'à dix pétales du rouge le plus éclatant, et marquées à leur bâse d'une tache noire. Avec quelques soins, et sur-tout des arrôsements dans les temps de sécheresse, on obtiendra au mois de septembre de nouvelles fleurs. La plante augmente touts les ans sa touffe, dont on peut arracher en automne ou au printemps quelques drageons pour la multiplier; mais comme la racine est enfoncée profondément en terre, il faut se garder de l'en tirer, et se contenter de découvrir suffisamment le côté d'où l'on veut prendre des éclats: cette racine est tellement vivace que le pied planté au jardin des Plantes lors du retour de TOURNEFORT, y a duré, dit-on, jusqu'aux changements faits par M. DE BUFFON. Le Pavôt oriental ne demande pas un grand soleil, mais sera bien plus beau pour touts, s'il est en très bonne terre qui ne soit pas trop humide.

4—5. PAVÔT CAMBRIQUE, *Papaver Cambricum.* LIN. Ce Pavôt qui croît naturellement aux lieux ombragés, frais et pierreux des Alpes et dans la *Cambrie* ou province de Galles, a quelque chose de délicat et de frais. Il est aussi vivace, et si l'on seme les graines aussi-tôt leur maturité en bonne terre, au printemps suivant elles donneront des feuilles ailées, à folioles impaires, découpées, d'un vert jaûnâtre en dessus, blanchâtre en dessous, et au mois de septembre de la même année, des tiges assez nombreuses, hautes d'un pied, feuillées et terminées par un bouton qui s'épanouit à la maniere des Pavôts, en une fleur d'un jaûne citron très-frais et très-agréable. Ces fleurs paraissent les années suivantes, dès le mois de mai; on en voit souvent encore en août. On le traite comme le Pavôt oriental. Il est à desirer qu'on parvienne à doubler ses deux belles especes, et qu'on cultive davantage le PAVÔT A TIGES NUES, *Papaver nudicaule*, qu'on trouve aux Alpes, et qui est aussi vivace. Ses fleurs très pâles, presque blanches, sentent la jonquille. M. VILMORIN a bien voulu m'en donner un individu. On le multiplie comme le Pavôt Cambrique. Les miens sont en pleine terre de bruyere.

PENTAPÉTÈS, *Pentapetes.* Nom donné par les Grecs à une plante dont la feuille *s'étendait en cinq* parties, des mots *pente*, cinq, *petaō*, je m'entends. On l'a transporté à un genre de la Monadelphie-Dodécandrie, famille des *Malvacées.* Je ne parlerai que du PENTAPETÈS ÉCARLATE, *Pentapetes phœnicea.* LIN. On en seme la graine au printemps, en pôts et sur couche chaude, sous cloche ou sous châssis.

Le plant devenu assez fort se repique, et on le remet encore sur couche et sous cloche, ou sous châssis; et lorsque la saison est devenue douce, on met les plantes en pleine terre, dépotées ou non, et on les arrôse souvent. Il ne leur faut pas trop de soleil. Ce Pentapétès qui vient de l'Inde, pousse des tiges rameuses, garnies de feuilles longues, crénelées, d'un vert assez foncé. Des aisselles des feuilles sortent des fleurs semblables à celles de la Mauve, d'un rouge qui a beaucoup d'éclat. Peut-être que cette plante dure plus d'un an; mais comme elle mûrit ses graines dans l'année, on ne soigne plus les pieds qui ont donné fleurs.

PERSICAIRE, *Polygonum*. Genre de l'Octandrie-Digynie, et qui a donné le nom à la famille des *Polygonées :* une seule espece est cultivée; c'est la GRANDE PERSICAIRE *ou* RENOUÉE du Levant, *Polygonum orientale*. LIN. Plante annuelle, propre à décorer les grands parterres et les massifs des Jardins-paysages. On pourrait encore en faire des allées en soutenant la plante avec un tuteur. Pour bien réussir, il faut en mars, semer sur couche et en terre bien ameublie et *terreautée*. Lorsque le plant a six pouces, on le transplante en motte en terre substantielle et fraîche, à demi-ombre. Là seulement sa tige géniculée s'élevera à plus de huit pieds, se garnira de feuilles très-larges, ovales-aiguës; enfin donnera des épis terminaux et axillaires, nombreux, pendants avec grâce, bien fournis de fleurs blanches ou rouges. Cette derniere variété mérite la préférence par l'éclat et la vivacité de sa couleur. Souvent cette plante se seme d'elle-même.

PERVENCHE, *Vinca*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Apocynées*, et dont le nom, tiré du verbe latin *vincire*, lier, exprime que les rameaux des plantes qui constituent ce genre sont sarmenteux et souples. Depuis long-temps, trois especes et leurs variétés sont cultivées dans nos jardins.

1. PERVENCHE (GRANDE), *Vinca major*. LIN. (DUH. n. éd. 14 et JAUM. 2e. liv.) Cette espece, comme la suivante, forme de grôsses touffes, dont les rameaux, longs et sarmenteux, couvrent la terre des environs. Elles aiment les lieux frais et ombragés, et ne demandent aucun soin pour leur culture, si ce n'est quelques arrôsements dans les grandes sécheresses. Toutes deux ont l'avantage de ne pas craindre le froid, de rester toujours vertes, et de faire en tout temps décoration, soit qu'on les laisse ramper, soit qu'on force leurs tiges pliantes à garnir quelques arbres. La grande Pervenche en a de fort longues, les unes traînantes, et qui

rejettent des racines; les autres droites: toutes sont garnies, dans leur longueur, de feuilles ovales, luisantes, d'un beau vert, et des aisselles desquelles il sort pendant tout l'été, (mais en plus grande quantité au mois de mai), des fleurs tubulées, d'un bleu tendre, et ressemblant assez, mais en grand, à celles du Jasmin. Elle a une variété à fleurs blanches; une autre à feuilles panachées.

2. Pervenche (Petite), *Vinca minor.* Lin. Celle-ci ressemble en tout à la grande, mais sous un plus petit module. Elle a beaucoup de variétés, l'une à fleurs doubles (qui sont toujours ou pourpres ou d'un bleu violâtre); l'autre à fleurs blanches et précoces, ou doubles ou simples, et alors absolument semblables à celles du Jasmin blanc, mais inodores; une à fleurs rouges simples ou doubles, et la derniere à feuilles panachées en blanc ou en jaûne; celle-ci est toujours plus belle quand on l'expôse au soleil. La grande et la petite Pervenche se trouvent en France, dans les bois et les haies.

3. Pervenche de Madagascar, *Vinca rosea.* Lin. Les graines de cette Pervenche furent envoyées d'abord au Jardin des Plantes où on la propagea. M. Richard, Jardinier du Roi à Trianon, la communiqua en 1756 à Miller. Elle est infiniment supérieure aux précédentes, parce que ses rameaux étant beaucoup moins longs et moins faibles, elle peut prendre la forme d'un petit arbuste, brillant par ses feuilles qui sont d'un beau vert, et par l'éclat de ses fleurs qui sont d'une couleur de rôse foncée. On en seme la graine sur couche et sous cloche, et on l'éleve sur cette couche, ou sous châssis si l'on en a. Elle fleurit en juillet et août, et elle reste en fleurs jusqu'au mauvais temps, si on la tient chaudement. On l'enferme l'hiver dans une serre chaude: par ce moyen, elle dure plusieurs années. En la semant tous les ans, on en jouit comme ceux qui ont une serre chaude, puisqu'elle fleurit dans la même année où elle a été semée. L'expérience a prouvé que lorsque la rôse et la blanche ont demeuré voisines, les semences de la blanche donnent des individus à fleurs rôses pâles. Il faut donc séparer ces variétés dans le temps de leurs fleurs, si l'on veut conserver pure celle à fleurs blanches. — Il y a une variété à cœur vert.

PHALARIS. Les Grecs donnaient les noms de *Phalaris* et *Phalēris* à une plante blanche, à semences luisantes, et dont l'épi se couvrait d'écume, ainsi qu'il arrive souvent aux sommités des branches de Saule, etc. Ce mot devenu chez les Botanistes le nom d'un genre de la Triandrie-Digynie, famille

des *Graminées*, est dérivé de *phalos*, luisant et blanc, ou du verbe *phalēriaō*, je me couvre d'écume. La variété d'une seule espece a obtenu place dans nos Jardins par les bigarrures de ses feuilles rayées dans leur longueur de blanc jaûnâtre ou violâtre et de vert. Les Jardiniers l'appellent *Ruban*, *Chien-Dent-Ruban*; et les Botanistes, *Phalaris arundinacea picta.* Il est bon d'en avoir quelques touffes dans les endroits frais et bien exposés : il ne s'y propage que trop de ses traces. Il ne craint pas le froid, et ne demande aucun soin.

PHLOMIS. Les Grecs désignaient par le mot *Phlomos* qui vient du verbe *phlegō*, brûler, une plante dont la moëlle servait de mêche à leurs lampes : ce nom a été transporté par les Modernes à un genre nombreux de la Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées*. De toutes les especes herbacées une seule est cultivée; c'est le PHLOMIS TUBÉREUX, *Phlomis tuberosa.* LIN. Plante de pleine terre, originaire de Sibérie, vivace par ses racines, qui consistent en petits *tubercules* qu'on sépare touts les trois ans pour la multiplier, et qui lui ont valu son nom spécifique. C'est la plus agréable de son genre après le *Phlomis Leonurus.* Au printemps, elle pousse des feuilles pétiolées, longues, en cœur, pointues, ridées, dentées, d'un vert foncé, du milieu desquelles s'élevent des tiges de plus de trois pieds, simples, carrées, garnies en bâs de feuilles oppôsées, et dans la plus grande partie de leur longueur, de verticilles ou anneaux de fleurs assez grandes et de couleur violâtre; elles se succedent depuis juin jusqu'en septembre. On peut aussi l'élever de graines, et en pôts où il réussit assez bien; mais alors il faut le tenir en orangerie pendant l'hiver. Il aime le soleil, une terre légere et substantielle, et quelques arrôsements quand il est près de fleurir.

PHLOX. L'Amérique septentrionale nous a fourni ce genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Polémonacées*, et composé d'environ quinze especes, toutes à racines vivaces, toutes robustes et résistant bien aux intempéries de notre climat. Elles donnent, chacune dans son temps, abondance de fleurs très jolies, de couleurs différentes, et qui durent long-temps. Ces fleurs en panicules, grappes ou corymbes placés à l'extrémité des rameaux, ont un tube long, en entonnoir, à cinq divisions planes, et ressemblent à celles du Lilas, qu'elles surpâssent en dimension. La couleur assez vive de quelques especes a fait donner au genre le nom de *Phlox*, qui en grec signifie flamme, nom que méritait mieux de conserver l'ADONIDE aussi appellée *Phlox* par les anciens.

1. Phlox divariqué, *Phlox divaricata.* Lin. C'est le plus hâtif: dès le mois d'avril, on voit ses fleurs plus grandes que celles des autres, en grappes lâches, d'un joli gris-de-lin, et qui durent ou se succedent jusqu'au mois de juin. Ce Phlox est bâs; ses tiges grêles, et *divariquées*, c'est-à-dire à rameaux divergents et écartés, n'ont pas plus d'un pied de haut.

2. Phlox blanc, *Phlox suaveolens.* H. K. Ses tiges, d'un pied et demi environ, et d'un verd jaûnâtre comme les feuilles, qui sont oppôsées en croix, ovales, lancéolées-aiguës, donnent en juin des panicules de fleurs assez grandes, odorantes, d'un blanc pur. Il a une variété à feuilles panachées.

3. Phlox moyen *ou* glabre, *Phloxglaberrima.* Lin. Tiges d'environ deux pieds, grêles, ornées de feuilles linéaires, étroites, pointues, et terminées en juin par des corymbes de fleurs d'un joli pourpre clair. Elles se succedent près de deux mois.

4. Phlox velu, *Phlox pilosa.* Lin. Celui-ci pousse peu de tiges: elles ont environ un pied, sont garnies de feuilles lancéolées-aiguës, et donnent en juillet des fleurs lilas-pâle, en corymbe. Il vient de Virginie.

5. Phlox de la Caroline, *ou* Grand Phlox, *Phlox Carolina.* Lin. Plus haut que les précédents, il pousse de belles tiges, dont les feuilles lancéolées et sessiles, ont leurs bords réfléchis. Depuis juillet jusqu'à septembre, il donne des especes de corymbes de fleurs de couleur pourpre-foncé. — Variété à feuilles panachées.

6. Phlox paniculé, Lin., *Phlox paniculata.* Il est un des plus beaux; ses tiges nombreuses sont droites et hautes de près de quatre pieds. Les feuilles sont oppôsées, sessiles, lancéolées. En août, les tiges se couronnent de panicules de fleurs nombreuses, de couleur lilas, et qui, placées près de cet arbre, pourraient tromper en ayant l'air de lui appartenir. Il a une variété à feuilles panachées, mais assez délicate.

7. Phlox maculé, *Phloxmaculata.* Lin. (*H. Vind.* 127.) Il doit son nom spécifique aux taches brunes de ses tiges, encore plus hautes que celles du précédent. Elles sont assez nombreuses, très droites, garnies dans toute leur longueur, de feuilles oppôsées dans le bâs, alternes dans le haut, toutes lancéolées, oblongues, aiguës. Pendant les mois d'août et de septembre, on voit ses grappes longues, bien faites et bien garnies de belles fleurs de couleur de lilas ou pourpre, et odorantes.

8. Phlox a feuilles étroites, *Phlox setacea.* Lin. (Curt. 415.) Il est très joli: on le connaît depuis 1788 en Angleterre, où il a été apporté de la Caroline. Ses tiges longues d'un pied et traînantes ont quelques rameaux qui partent de l'aisselle de grandes feuilles; elles sont connées, lancéolées: les autres sont petites et presqu'en alêne. En mai l'on voit les fleurs qui sont grandes, rôses et marquées d'une tache rouge à la bâse de chaque division: les pédicules sont de la même couleur et velus. Cette espece, plus délicate, doit être mise en orangerie l'hiver, et renouvellée chaque année de boutures faites au printemps; elles seront plus belles et fleuriront mieux que les vieux pieds.

9. Phlox subulé, *Phlox subulata.* (Curt. 411.) Je l'ai vu chez M. Cels et au Jardin des Plantes; il est très joli, rustique et originaire de Virginie. Ses rameaux sont aussi traînants, à feuilles *subulées*, c'est-à-dire en alene. Il donne en mai ses fleurs très jolies, petites, de peu de durée, et qu'un rien gâte si on ne met la plante à l'abri. Elles sont rôsées, avec un cercle brun formé par des lignes qui sont à la bâse de chaque division. Il faut aussi le renouveller touts les ans par boutures.

10—12. Phlox a feuilles ovales, *Phlox ovata.* Serait-ce l'espece citée par Linné comme produisant seulement des fleurs solitaires, qu'alors la culture aurait multipliées et réunies en corymbes éclatants parce que ces fleurs sont du rouge vif de nos belles Giroflées? Les feuilles radicales sont en effet *ovales*, les caulinaires sont plus longues. Les racines traçantes poussent au loin des jets qui servent à multiplier cette belle plante dont on peut aussi faire des boutures, et qu'on ne perdra point en ayant la précaution d'en serrer quelques pieds en orangerie. Elle vient de l'Amérique septentrionale, et se trouve très communément dans les Jardins près de Londres, d'où on se l'est procurée en 1810, d'après mon invitation. Michaux nous a apporté le Phlox rampant, *Phlox reptans*, Mich. (Vent. Malm. 107), dont les branches traînantes prennent racines où elles touchent la terre; ses fleurs se voient en mai et sont d'un bleu pâle; il est rustique. Enfin nous lui devons également un *Phlox suffruticosa*, (Herbier de l'Amateur, n°. 16,) dont les fleurs, plus précoces encore, sont aussi en panicules et de couleur rougeâtre-lilas. Il perd ses tiges si on ne le rentre pas l'hiver.

Touts ces Phlox font beaucoup d'effet: ils aiment un terrein frais, et figureront très bien sur les bords des ruisseaux. Placés dans les Jardins, il faut les arrôser et ne leur donner qu'un moyen soleil. On les multiplie touts, soit de boutures qu'on fait en pôt pendant tout l'été, et qu'il faut avoir soin de

rentrer en orangerie, où l'on les entretient un peu humides pendant l'hiver; soit enfin par l'éclat des racines qu'il faut faire plutôt au printemps qu'en automne. Comme les Phlox fondent quelquefois pendant l'hiver, on peut craindre que les éclats qui en auraient été séparés en automne ne périssent par les pluies trop abondantes de l'hiver, ou par des gelées trop rigoureuses. Ces plantes réunissent tant d'avantages, qu'on doit desirer de se les procurer, et rechercher les moyens de les conserver. Elles ne donnent pas souvent de graines dans ce pays.

PHORMIUM. Chez les Grecs *Phormion* signifiait une petite corbeille : les Botanistes ont adopté ce mot pour désigner un genre de l'Hexandrie - Monogynie, famille des *Liliacées*, à peine différent des *Jacinthes* ou plutôt des *Lachénalies*, et ne comprenant encore qu'une seule plante le PHORMIUM RAMEUX, *Phormium tenax*, FORSTER, *Chlamydia tenacissima*, BANKS et GÆRTNER. D'après le Capitaine COOK, on l'appelle vulgairement LIN DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE, parce que les sauvages de cette contrée de l'OCÉANIE l'emploient pour tisser leurs vêtements et fabriquer des cordages, etc., dont les qualités supérieures devaient faire desirer de posséder la plante en Europe. Sir *Joseph* BANKS l'introduisit en Angleterre en 1788; selon toute vraisemblance elle ne pouvait effectivement devenir utile que lorsqu'elle serait cultivée en grand; d'un autre côté les parties méridionales de notre France semblaient le plus propres à cette culture, nous voulûmes donc aussi l'avoir, et M. DE LA BILLARDIERE, Naturaliste de l'expédition envoyée à la recherche de LA PEYROUSE, fut spécialement chargé de la rapporter, et ne fut privé du fruit de ses peines que par une perfidie. De pareils ordres furent réitérés à l'expédition commandée par le Capitaine BAUDIN, et eurent un meilleur succès; mais dans l'entrefaite le Jardin des Plantes reçut d'Angleterre deux pieds de *Phormium*, l'un que lui envoya M. GRIMWOOD, l'autre que M. AITON, Directeur du Jardin Royal de Kew, me chargea de rapporter en octobre 1800. Ils furent cultivés avec soin, et l'on mit tant d'empressement à les multiplier, qu'en 1803, on pouvait déjà en distribuer quelques jeunes individus : vers cette époque arriverent aussi les *Phormiums* recueillis par les naturalistes de l'expédition Baudin. Il était juste que dans sa distribution, le Muséum n'oubliât pas un de ses Professeurs, aussi connu par la maniere brillante dont il remplit sa chaire, que par son zele et ses soins pour propager tout ce qui peut contribuer au bien de son pays; M. FAUJAS reçut donc un PHORMIUM

qu'il fit aussi-tôt porter à sa terre de St.-Fond, département de la Drôme : là il fut mis en pleine terre, et préservé de l'atteinte des froids trop rigoureux par une simple couverture de paille, ainsi que le pratiquait avec succès M. Cels, dans son beau Jardin de la barriere du Mont-Parnasse. M. Faujas de St.-Fond pensa d'abord à multiplier un végétal si précieux, et qui promet de remplacer utilement notre chanvre dans certains usages ; il y réussit si bien que déjà il a pu recueillir assez de feuilles exérieures de ses *Phormiums* pour en faire fabriquer des cordages de plusieurs dimensions.

Le *Phormium tenax* pousse à la maniere des Iris des touffes larges et comprimées de feuilles engaînées, longues de trois pieds, fermes, droites, d'un beau vert, bordées de rouge. Elles sont marquées dans leur longueur de stries très fines, occasionnées par des fibres menues qu'il s'agit de dégager de leur parenchyme : ce sont elles, qui bien préparées peuvent fournir une filasse fine et *tenace*. Cette plante qui est fort belle et à qui il suffirait de son port et de sa qualité d'étrangere pour mériter d'être bien accueillie dans les collections, n'y avait point encore fleuri. M. Freycinet, pere de deux officiers de marine qui se sont distingués dans le dernier voyage autour du monde, a été plus heureux que M. Faujas de St.-Fond, son voisin : un de ses plus anciens pieds que depuis long temps il ne dépouillait plus de ses rejetons, montra sa tige florale le 10 mai 1812 ; le 17 juin suivant il avait atteint la hauteur de sept pieds et demi, et il avait à sa bâse plus de trois pouces de circonférence. Cette tige, munie de quelques écailles appliquées et aiguës, était en zig-zag vers son extrémité, où latéralement elle avait émis des grappes simples de fleurs assez semblables à celles des *Lachenalies*, compôsées chacune de six pétales dont les trois extérieurs de près de moitié plus courts, étaient d'un jaûne bronzé ; les trois intérieurs plus longs et d'un beau jaûne, étaient dépâssés par les six étamines, moins longues cependant que le style. Ces fleurs étant toutes tombées, on n'a point eu de fruits et par conséquent de graines ; heureusement le *Phormium* peut se reproduire facilement des rejetons qu'il pousse abondamment de son pied. Qu'ils aient ou non racines, on les sépare au printemps, et l'on aide à leur reprise par la chaleur modérée d'une couche tiede. Nous l'avons toujours vu réussir dans un mélange égal de terre franche et de bruyere, entretenu en bonne fraîcheur. On doit, pour les individus qui doivent être mis en orangerie, prendre un très grand soin de ne point jetter ni laisser pénétrer de l'eau dans le cœur des feuilles, sur-tout à l'arriere saison : cette imprécaution fait souvent périr les anciennes souches.

PHYTOLACCA.

PHYTOLACCA. Genre de la famille naturelle des *Chénopodées*, et l'un de ceux qui contrarient le plus le systême de LINNÉ. Ce Botaniste l'a placé dans sa Décandrie-Décagynie, encore que les fleurs aient 7, 8, 10, 12 et quelquefois plus de 20 étamines, ou soient dioïques, suivant celle des six especes connues à laquelle elles appartiennent. Il leur a forgé un nom qui veut dire *plante rouge comme la Laque;* et en effet, toutes les especes ont une teinte rouge : leurs feuilles deviennent de cette couleur sur l'arriere saison, aussi-bien que leurs fruits, alors pleins d'un suc rouge comme la Laque, et qu'il serait heureux de pouvoir fixer.

PHYTOLACCA A DIX ÉTAMINES, Raisin d'Amérique, *Phytolacca decandra*. LIN. Cette plante nous vient de la Virginie, est vivace et rustique, et s'éleve souvent à plus de deux metres (six pieds), par une tige annuelle, grôsse, rouge, très rameuse, dont les feuilles éparses, d'un beau vert, grandes, ovales, lisses et entieres, sont terminées par une pointe longue et ferme, caractere de touts les *Phytolacca :* elles rougissent sur la fin de la saison. Dans les mois d'août et de septembre, il sort de leurs aisselles des grappes droites et longues de petites fleurs blanches qui deviennent des baies pleines d'un suc très rouge. Ce *Phytolacca* fait une très grande plante qu'on met dans un coin, en terre légere au grand sóleil. Ses racines, très volumineuses puisqu'elles atteignent quelquefois la grôsseur de la cuisse, ont besoin d'être couvertes pendant les grands froids; les dégels et la grande humidité de l'hiver les pourrissent quelquefois, sur-tout lorsqu'on en a séparé des éclats pour propager la plante que l'on peut aussi semer. Quatre autres especes se trouvent encore dans les collections botaniques, mais tiendraient trop de place dans la serre tempérée du curieux, qui cherche des plantes d'un bel aspect et plus commodes à serrer.

PIED-D'ALOUETTE, *Delphinium*. Presque toutes les plantes de ce genre qui est de la Polyandrie-Trigynie, famille des *Renonculacées*, portent des fleurs d'une forme bizarre et cependant très jolie, que la culture a doublées ou variées dans leur couleur primitivement d'un beau bleu : elles sont terminées par un éperon ou cornet aigu qui donne à celles de quelques especes, avant leur épanouissement, une grôssiere ressemblance avec un petit dauphin (en grec *delphinion*); et c'est la cause de leurs noms latin et français *Delphinium*, et DAUPHINELLE. La fine découpure des feuilles de la DAUPHINELLE DES JARDINS *ou* d'AJAX, *Delphinium Ajacis*, LIN., lui a mérité le nom spécial de PIED-D'ALOUETTE. Cette plante annuelle croît spontanément en Suisse, soit qu'elle en soit originaire, soit

qu'elle y ait été naturalisée. Sa racine unique, pivotante, et qui, à cause de cela, ne souffre point la transplantation, et demande une terre légere, substantielle et un peu profonde, pousse une tige droite, haute d'environ un metre (trois pieds), à feuilles alternes, pétiolées, découpées en lanieres fines et presque filiformes. Les rameaux sont alternes, nombreux, étalés, axillaires. En juin ils sont terminés par des épis de fleurs éparses, nombreuses, inodores, simples ou doubles, bleues, blanches, rouges, ou de différentes nuances dans l'une de ces trois couleurs. Les Poëtes ont imaginé de dire qu'Ajax avait été métamorphôsé en cette plante, parce que dans le nectaire de la fleur simple et bleue du Pied-d'Alouette des Jardins, on remarque des lignes plus foncées et figurant à-peu-près *AIA* les trois premieres lettres du nom de ce héros : d'autres veulent que ce soit l'*Hyacinthe des Anciens :* au reste, il faut recueillir les semences les premieres mûres dans les plus belles variétés de ce Pied-d'Alouette ; on les seme à la volée en automne, et on les couvre légerement au rateau : c'est le moyen d'avoir de beaux pieds, qui ne seront cependant que médiocres si la terre n'est pas bonne. Si la gelée fait périr le semis d'automne, on recommence au printemps. Des massifs de Pieds-d'Alouette doubles et de différentes nuances font un très bel effet dont on peut jouir long-temps en semant à différentes époques. Faut-il regarder comme variété celui qu'on appelle *Pied-d'Alouette-Julienne*, *nain*, ou *pyramidal*, parce qu'il ne s'éleve pas à plus de douze ou quinze pouces, et que sa tige simple et garnie par en bâs de feuilles découpées et étagées, se termine par une jolie pyramide de fleurs bien doubles ? Ce Pied-d'Alouette semé en cordon produit par la diversité de ses nuances un effet charmant qu'on a pu voir, depuis quelques années, aux Jardins des Tuileries, des Plantes et ailleurs. Même culture.

3—4. Pied-d'Alouette vivace *ou* élevé, *Delphinium elatum.* Lin. Grande plante de pleine terre, originaire de Sibérie, rustique, formant des touffes considérables par un grand nombre de tiges rameuses et pourvues de feuilles grandes, très découpées, à découpures aiguës. En juin, chaque extrémité est ornée d'épis de fleurs grandes et d'un bleu superbe. On la multiplie de graines, plus facilement par la séparation des pieds qu'on fait touts les deux ou trois ans. Ce Pied-d'Alouette aime une terre légere, n'a pas besoin d'arrôsement, et profite davantage au plein soleil qu'à une expôsition demi-solaire. M. Vilmorin m'en a donné une variété superbe à fleurs très doubles. Elle a moins de dimensions, fait de moins grôsses touffes, et se cultive de même que la précédente ; mais en terre de bruyere parce qu'elle est plus délicate : quelques Botanistes

la désignent sous le nom de *Delphinium azureum*. On cultive aussi le *Delphinium Staphisagria*, Lin., pour ses belles fleurs; mais cette plante bisannuelle et de la France méridionale, est malfaisante.

PIGAMON, *Thalictrum*. Ce dernier mot, originairement grec, et venant du verbe *thallein*, fleurir, être vert, indique l'abondance et la couleur des fleurs de presque toutes les especes qui constituent ce genre assez nombreux de la Polyandrie Polygynie, famille des *Renonculacées*. Une espece sur-tout mérite place dans les Jardins: c'est le Pigamon a feuilles d'Ancolie, *Thalictrum aquilegifolium*, Lin. *atropurpureum*, Jacq. *H. Vind.* 3. 61. Plante rustique, croissant spontanément dans nos Alpes, où ses racines vivaces poussent chaque année des touffes de feuilles nombreuses, d'un vert foncé teinté de pourpre, et que tout le monde prend pour celles d'Ancolie. Il s'en éleve des tiges droites, quelquefois hautes de deux metres (six pieds), cylindriques, d'un pourpre foncé et changeant, feuillées, terminées fin de mai et en juin par de grôsses têtes de fleurs nombreuses à quatre ou cinq pétales herbacés, petits, caducs; mais il reste pour chaque fleur une aigrette de plus de 60 étamines à filets divergents, assez longs, blancs, portant chacune une anthere d'un jaûne-soufre. La multitude de ces aigrettes légeres et blanches produit un contraste agréable avec la couleur gorge-de-pigeon des feuilles; ce qui a fait aussi donner à cette plante le nom de Colombine plumacée. On la propage facilement par la séparation des racines en automne dès que les tiges sont tombées: il faut mettre ces éclats en terre légere et substantielle, à demi-soleil.

PIMENT, *Capsicum*, du grec *kapsis*, *devoratio*, gloutonnerie, parce que les fruits de différentes especes ou variétés de Piments, coupés quand ils sont verts, en lanieres très minces pour être mangées avec chaque bouchée de viande bouillie, excitent l'appétit. Ce ragoût est d'un grand usage aux Indes. Toutes ces especes forment un genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées*. Plusieurs sont cultivées chez les Amateurs; celle qu'on y voit le plus communément est le Piment-Corail, appellé vulgairement Poivre de Guinée (quoiqu'il soit de l'Amérique méridionale), *ou* Poivre long, *Capsicum annuum*. Lin. C'est la belle couleur rouge de son fruit qui engage à se le procurer. On le seme en mars sur couche et sous cloche. Lorsque le plant est assez fort pour être repiqué, on en met les pieds en pôts séparément; puis on les remet sur couche où on laisse toujours ceux qu'on destine

à porter graines, et dont les fruits sont déjà rouges en août. On se contente de mettre les autres pôts à bonne expôsition; et avant les premiers froids, on les serre en orangerie ou dans les appartements où le beau rouge-corail de leur fruit fait décoration jusqu'au mois de février. Sa tige, d'environ un pied, rameuse et garnie de feuilles lancéolées et pointues, produit des fleurs blanches, axillaires, et qui se changent, suivant la variété, en fruits ronds, ovales ou allongés, etc., etc. Cette plante demande beaucoup de chaleur, des arrôsements fréquents, et une bonne terre légere. Les fruits qui sont toujours âcres et brûlants, se mettent souvent dans les cornichons. Les autres especes ne sont point annuelles, mais demandent la serre chaude.

PIVOINE, PIONE *ou* PÉONE, *Pæonia.* Les noms français sont certainement dérivés ou corrompus du nom latin, et ce dernier vient ou de *Paionia*, province de Macédoine et patrie de la Pivoine, ou de *Paiōn*, PÆON, célebre Médecin qu'on dit avoir enseigné aux hommes la vertu de la PIVOINE COMMUNE, *Pæonia officinalis*, RETZ. — *mas*, LIN. Elle forme avec les autres especes, un genre de la Polyandrie-Digynie, famille des *Renonculacées.* Ses racines vivaces, et assez semblables à des navets longs, donnent, chaque année, de grôsses touffes arrondies de feuilles compôsées de plusieurs digitations inégales, d'entre ces feuilles s'élevent des tiges rameuses d'environ deux pieds, souvent trop faibles pour soutenir les énormes fleurs doubles, cramoisies, blanches ou rôses, qui les terminent en mai, et que tout le monde connaît. L'éclat des premieres les a fait préférer; aussi les voit-on dans touts les Jardins, où elles s'accommodent de tout terrein et de toute expôsition, et ne demandent d'autre soin qu'un appui à la fleur que la pluie souvent couche à terre. Elle nous vient originairement des Alpes. On la propage par la séparation des racines qu'il est bon de faire après la chûte des feuilles. On cultive aussi une autre espece à fleurs simples, appellée improprement PIVOINE MALE, dont tout le mérite est dans le beau rouge de ses graines que les capsules entr'ouvertes laissent voir : 3°. la PIVOINE A FEUILLES DÉCOUPÉES, *Pæonia tenuifolia*, LIN. Elle vient de l'Ukraine, et ressemble en tout à la commune, si ce n'est que ses feuilles consistent en découpures extrêmement fines. Les fleurs sont aussi moins considérables, et le plus souvent simples.

PODALYRIA. (Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses.*) Genre distrait des *Sophoras* par LAMARCK, qui lui a donné un nom poétique : celui d'un des deux médecins

de l'armée d'Agamemnon, et célébré par Homere. J'invite à cultiver le PODALYRIA DE CAROLINE, *Podalyria australis*, LAMARCK, WILD. (VENT. J. de CELS. 56.) Plante herbacée, à racines vivaces, originaire des lieux arides de la Caroline, et faisant un buisson assez large, touffu et fort agréable par le nombre de ses fleurs en grappes terminales, droites, axillaires, et qu'on voit en juin : elles sont assez grandes, d'un joli bleu que fait ressortir la carene, qui est large et d'un blanc verdâtre. Ses tiges fistuleuses, et hautes d'environ deux pieds, sont ornées de feuilles pétiolées, à trois folioles cunéiformes et d'un beau vert. Ce Podalyria est de pleine terre, mais doit être couvert pendant les grands froids. On le multiplie de graines semées en mars sur couche modérée, ou d'éclats faits des racines en automne. Il m'a été donné par M. Fr. CELS, fils.

PODOPHYLLE, *Podophyllum.* Genre de la Polyandrie-Monogynie, famille des *Renonculacées*, et dont le nom composé des mots grecs *pous*, *podos*, pied, et *phyllon*, feuille, indique la grôssiere ressemblance que les feuilles ont avec le pied de quelque animal. Je n'ai encore cultivé que le PODOPHYLLE EN BOUCLIER, *Podophyllum peltatum*, LIN. Cette belle plante originaire des contrées septentrionales de l'Amérique, et qui ne craint pas nos hivers, ornera la plate-bande de terre de bruyere par la large touffe que poussent chaque année ses racines vivaces. Cette touffe est le résultat d'une grande quantité de pétioles, longs souvent de plus de 0325 millimetres (un pied), droits, cylindriques, et terminés chacun par une feuille en bouclier (*pelta*), ou en parasol, mais grande et de plus de 0100 de large (près de 7 pouces), compôsée de 5 à 10 digitations fendues à leurs extrémités et divergentes du centre. Les tiges florales ne sont que des pétioles divisés en deux à une certaine hauteur; chaque division se termine par une feuille de mêmes forme et grandeur que les autres, et du milieu de la bifurcation part un pédicule qui se courbe et porte une fleur ouverte, en soucoupe, réguliere, plus large qu'un écu de 6 fr., consistant en 9 pétales blancs de lait, dont ordinairement 6 plus étroits sont ovales et arrondis, et les 3 autres plus larges et cordiformes. Ils entourent plusieurs étamines dont le centre est occupé par un pistil assez grôs, couronné d'un stigmate en tête. On les voit vers le milieu de mai. On peut multiplier ce Podophylle par les semences qui mûrissent ici, ou par l'éclat des racines en automne; il est inscrit par FAGON au rang des végétaux qu'on cultivait de son temps au Jardin du Roi.

POLEMONIUM: du mot grec *polemos*, guerre, parce

que, suivant Pline, plusieurs Rois se sont disputé l'honneur d'avoir trouvé l'espece suivante qui a donné son nom à la famille des *Polémonacées*, et fait partie de la Pentandrie-Monogynie.

1. POLEMONIUM BLEU, *ou* VALÉRIANE GRECQUE DES JARDINIERS, *Polemonium cæruleum.* LIN. Cette plante, qui croît spontanément dans la Grèce d'Europe, forme des touffes serrées, composées de feuilles ailées, d'un vert foncé; et de tiges nombreuses qui se terminent par des bouquets d'assez jolies fleurs en roues et bleues. Il y en a une variété à fleurs blanches. Ces plantes se sement souvent d'elles-mêmes, et donnent en outre la facilité de les multiplier par la séparation de leurs touffes vivaces. Elles végetent mieux au soleil que dans les lieux ombragés : tout terrein leur convient. Elles fleurissent depuis mai jusqu'en juillet.

2. POLEMONIUM RAMPANT, *Polemonium reptans.* LIN. Les tiges de celui-ci sont traînantes et se redressent. Ses fleurs sont plus petites et plus pâles que celles du précédent. En général il vaut moins. Même culture, mêmes moyens de multiplication. Il vient des parties septentrionales de l'Amérique, et fleurit au printemps.

PONTEDERIA. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Iridées* : il porte le nom d'un célebre Botaniste de Pise, qui vivait au commencement du siecle dernier. Je ne connais que le PONTEDERIA A FEUILLES EN CŒUR, *Pontederia cordata*, LIN. (TREW 83. RED. Lil. 72. Vél. du Mus.) Très belle plante marécageuse ou aquatique, vivace par ses racines; on l'avait multipliée dans les eaux du Jardin de la Reine au petit Trianon, par des graines apportées de Virginie. Je doute qu'elle puisse rester en hiver soit dans nos étangs, soit dans nos ruisseaux où il est bon de placer son pôt, seulement pendant l'été. En hiver, il faut la mettre en orangerie ou sous châssis, et l'entretenir toujours humide. Ses feuilles épaisses, d'un beau vert, en forme de cœur, sont portées par un pétiole charnu, long, embrassant la tige qui, dès le mois de mai, se termine par un épi droit et serré de fleurs du plus joli bleu, et sessiles : ces jolies fleurs se voient encore au mois de septembre. On peut séparer les racines du *Pontederia* en automne, ou semer en terre légere et tourbeuse, les graines tirées de son pays natal, car elle n'en a pas encore donné de bonnes.

POPULAGE, *Caltha.* Ce dernier nom abrégé du grec *calathos*, une petite corbeille, était donné au Souci pour indiquer la forme de sa fleur : on l'a transporté à ce genre de la Polyan-

drie-Polygynie, famille des *Renonculacées*, et qui ne contient que le POPULAGE DE MARAIS, *ou* SOUCI D'EAU, *Caltha palustris*. LIN. Plante vivace, remarquable dans les lieux aquatiques, par ses feuilles à long pétiole, radicales, réniformes, grandes, d'un vert foncé, et par le jaûne éclatant de ses fleurs nombreuses qui ressemblent à de petites Renoncules. Dans les Jardins on ne cultive que le Populage à fleurs doubles qu'on voit au mois de mai, et qui sont beaucoup plus grandes et aussi doubles que nos Boutons-d'Or. Il refleurit quelquefois en automne. On ne peut avoir cette plante qu'en la mettant en pleine terre, dans un lieu très frais, ou dans un pôt qu'on tient dans une terrine toujours pleine d'eau, mais alors il faut l'en retirer l'hiver et le mettre dans l'orangerie. Séparer les racines en automne. *Populago*, abrégé de *Populum ago*, je vis comme le Peuplier, c'est-à-dire dans les endroits humides.

PRIMEVERE, *Primula*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Lysimachies*, ou, selon VENTENAT, type de celle des *Primulacées*. Les deux premieres especes sont l'objet des soins particuliers de l'Amateur.

1. PRIMEVERE COMMUNE, *Primula veris*. LIN. Plante bâsse et vivace, originaire d'Europe, même de nos prés humides, et qui, recueillie dans nos Jardins, y a récompensé les soins de l'Amateur par des variétés infinies, soit dans la qualité ou la dispôsition des fleurs, qui sont plus grandes ou plus petites, simples ou doubles, solitaires ou réunies en bouquets; soit par les couleurs qui ont mille nuances, et sont unies ou mêlées et bordées de couleurs différentes. M. VILMORIN a bien voulu me donner la charmante variété à fleurs d'un joli bleu ardoisé. Au reste quelle que puisse être la variété, les feuilles sont persistantes, radicales, ovales, dentées, ridées, marquées en dessous d'une nervure longitudinale saillante, et qui est la continuité du pétiole. Pour les fleurs, elles sont tubulées à cinq divisions; et terminent les tiges, qui ont environ six pouces de hauteur, et sont droites. Ces fleurs, très-hâtives, ont fait donner à la plante dans quelques endroits le nom de PERCE-NEIGE, et par les Botanistes celui de *Primula*, mot qu'on peut rendre par *petite* ou *jolie premiere*. Elles se succedent depuis mars jusqu'en mai : quelques variétés refleurissent encore en automne. On les a toutes obtenues à force de semer; ce qui se fait en novembre et décembre, en pleine terre légere et substantielle au levant, ou en terrine. On repique le plant soit en bordure, soit en massif, l'automne suivant. Si l'on renonce à faire des variétés, on multipliera bien plus aisément les Primeveres par la séparation de leurs pieds, qui faite aussi-tôt après que les fleurs sont pâssées, réussira mieux et

fera de plus belles touffes que si l'on attendait à l'automne, comme quelques-uns le font. Si l'on n'a pu faire cette opération dans un temps pluvieux, il faut alors arrôser. Cette plante d'ailleurs préfere l'ombre et un terrein frais : elle résiste ordinairement aux gelées ; cependant celles de 1782 et de 1804 en ont fait périr quelques pieds que le temps doux avait trop avancés. Il y a plusieurs variétés dans les couleurs des Primeveres à fleurs doubles : long-temps on n'a connu que celle à fleurs entierement de couleur lilas ; mais je possede aussi celle à fleurs blanches ; et M. Desportes du Mans, Amateur et Botaniste distingué, à l'amitié duquel je dois de bonnes observations, m'a envoyé la variété à fleurs jaûnes citron, et indiqué celle à fleurs pourpres très foncées et veloutées, que j'ai obtenue d'ailleurs et qui est à bouquets. On cultive encore celle à fleurs proliferes, c'est-à-dire, à calyce coloré et semblable à la fleur elle-même. Il semble que l'on voie une seconde fleur sortir de la premiere. Les Jardiniers l'appellent *Double-Cloche :* Retzius et quelques Botanistes la désignent sous le nom de *Primula calycantha.*

2. Primevere-auricule, Oreille-d'Ours, *Primula Auricula.* Lin. La nature semble inépuisable dans les variétés et le mêlange de couleurs et de nuances dont elle orne les fleurs de cette plante bâsse, vivace et originaire des hautes montagnes. Un véritable Amateur cultive ces belles variétés dans des pôts séparés, afin de pouvoir, à mesure qu'elles fleurissent, les porter sur les gradins de son théâtre, qui doit être ombragé et garni d'un fond obscur, dont l'effet est de faire ressortir les couleurs, que d'ailleurs il faut encore mêler avec art, et de maniere qu'elles se fassent réciproquement valoir. On ne peut obtenir de variétés que par le semis ; et alors on doit choisir les graines de sujets vigoureux et dont les fleurs, de forme parfaite, aient encore des couleurs vives et veloutées. Avant que les fleurs ne s'épanouissent, on écarte ces *porte-graines* des autres Oreilles-d'Ours moins belles, dont les poussieres fécondantes portées par le vent, les insectes ou tout autre moyen, pourraient altérer les graines de celles-ci. Lorsqu'elles sont défleuries, on les laisse au soleil qui acheve de mûrir les graines ; on les seme en septembre, même en octobre et novembre, sur des terrines presque plates et pleines de terre franche mêlée de terre légere et de terreau bien consommé : on les recouvre à peine avec le même mêlange tamisé. Quelques personnes laissent à la pluie ou à la neige le soin de semer ou recouvrir ces graines ; et l'on en a vu réussir qui avaient été simplement éparses sur la premiere neige tombée, laquelle en fondant les avait déposées sur la terre. On met les terrines au levant, de peur des coups-de-soleil. Dans les grands froids, ou pendant

la neige, on les retire dans l'orangerie. Les autres soins qu'elles demandent la premiere année sont d'être purgées des mauvaises herbes, et arrôsées au besoin. Le printemps suivant, on repique le plant en plate-bande, et encore à l'est; et lors de la fleuraison, c'est-à-dire, en avril et mai, on choisit les variétés qui valent la peine d'être gardées. On les met en pôts, et on les garantit également contre le trop d'humidité, qui les ferait infailliblement pourrir, et contre la trop grande sécheresse, qui les empêche de produire des œilletons. S'il vient de grandes pluies, on a la précaution de coucher les pôts. En toute saison, on ôte avec exactitude toutes les feuilles pourries, qui ne manqueraient pas de gâter les autres : enfin, après la fleuraison, on tient les plantes à l'ombre; cependant quelques-unes refleurissent en automne. Il semble que l'Oreille-d'Ours tient quelque chôse des *plantes grâsses*, puisqu'il lui faut peu d'eau et peu de nourriture. Elle peut aussi rester sans périr plus de huit jours hors de terre, pourvu que sa racine ne soit pas expôsée au soleil: en général cependant elle a quelque peine à reprendre. Pour fleurir, il faut qu'elle ait bien étalé ses racines; et c'est lorsque celles-ci ont tapissé le pôt qu'elle fleurit abondamment. Lorsqu'on veut multiplier une variété, on en sépare les œilletons, mais aussi-tôt les fleurs pâssées, si l'on ne veut pas perdre celles de l'année suivante. Ces plantes poussent toutes des especes de troncs ou des souches bâsses et peu rameuses. Les feuilles de toutes sont ovales-arrondies, épaisses, dentées, un peu en forme d'*oreille*, d'où les noms spécifiques latin et français : quelques especes sont couvertes d'une sorte de farine : leurs fleurs sont plus hâtives et durent plus long-temps, mais elles ont, comme toutes les autres, besoin d'être garanties contre la pluie. En général les fleurs d'Auricules sont connues de tout le monde; les vrais Amateurs ne les réputent belles qu'autant que leur tube est court, évâsé et arrondi à son orifice qui doit être blanc, ou au moins d'une couleur qui tranche bien avec les couleurs du limbe : on exige que celles-ci soient vives et veloutées. Les cinq étamines doivent être séparées, et ne pas dépâsser le tube; enfin aujourd'hui la mode veut que leurs fleurs petites soient préférées aux grandes. On connaît quelques variétés à fleurs doubles, et dont les grands Amateurs ne font pas plus de cas que les Botanistes, si ce n'est qu'on accueille les jaûnes parce que leurs fleurs sont très-grôsses et répandent une odeur douce de fleur d'orange. Enfin il y a des variétés plus communes et plus rustiques qu'on livre à la pleine terre et qu'on doit placer à demi-soleil.

Les collections marchandes les plus complettes sont celles de M. Vilmorin, de M. Drieux, Barriere de Clichy, à Paris, de M. Soyer, à Sarcelles. La collection la plus pré-

cieuse est celle de M. DE VIEUBANC, Amateur distingué et peut-être trop difficile, à Pierrefite, au-dessus de Saint-Denys.

3. PRIMEVERE CORTUSOÏDES, *Primula cortusoïdes.* LIN. (CURT. 399.) J'ai eu cette jolie plante, originaire des Alpes, et dont les racines fibreuses et vivaces poussent des feuilles radicales, pétiolées, en cœur ovale, lobées et crénelées, veinées et velues en dessous, enfin tombant chaque automne pour reparaître au printemps. De leur milieu s'élevent une ou plusieurs tiges très hautes terminées par une espece d'ombelle de jolies fleurs à long pédicule, à cinq pétales pourpres, bien ouverts, en cœur allongé. On les voit d'assez bonne heure, même en janvier si on le tient en orangerie; elles répandent une odeur douce et suave. Cette jolie plante fort rare dans les jardins, n'est cependant pas plus difficile à cultiver que les autres Primeveres.

PULMONAIRE, *Pulmonaria.* (Pentandrie-Monogynie, famille des *Boraginées.*) La Pulmonaire officinale est regardée comme ayant des propriétés contre certaines affections du *poumon*, et de-là son nom. Ses feuilles d'un beau vert taché de blanc, et ses fleurs printanieres, du plus joli bleu, lui auraient obtenu place dans nos jardins, si elle eût été moins commune dans nos bois. On ne donne des soins qu'aux suivantes.

1. PULMONAIRE DE VIRGINIE, *Pulmonaria Virginica.* LIN. (TREW 42.) Plante vivace, naturelle aux bords montueux et sâbloneux des fleuves en Caroline et en Virginie. Elle fleurit de bonne heure et dure assez long-temps, c'est-à-dire près d'un mois; mais à peine est-elle défleurie, que ses feuilles et ses tiges disparaissent, pour ne plus se remontrer que l'année suivante. Il est donc utile de marquer sa place par un piquet, pour ne pas blesser ou détruire ses racines lorsqu'on laboure. Au printemps, on voit ressortir ses feuilles en fer de lance, vertes, et portées sur de longs pétioles. Ses tiges aussi se montrent, s'allongent et se chargent de larges bouquets de petites fleurs bleues. Cette plante est rustique, et s'accommode de tout terrein et de toute expôsition, pourvû qu'elle soit un peu ombragée. Elle s'étale assez, et fournit des moyens sûrs de propagation par l'éclat qu'on peut faire, en automne, de ses racines.

2. PULMONAIRE DE SIBÉRIE, *Pulmonaria Sibirica.* LIN. Ses feuilles, assez larges et d'un vert bleu, sont encore plus couvertes de farine que celles de la précédente; ses fleurs, aussi plus petites, et dispôsées en grappes de cinq ou six,

sont plus tardives, et font de même un fort joli effet. Quelques-unes produisent des graines qui mûrissent, et qu'on peut semer. Je n'en ai jamais obtenu de la Pulmonaire de Virginie. Elle demande le même traitement.

PYROLE, *Pyrola.* Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Bruyeres*, (*Bicornes* de Ventenat.) Son nom vient ou de *Pyrus*, Poirier, à cause de la forme et du luisant des feuilles de notre Pyrole commune; ou du mot grec *pyr*, génitif *pyros*, feu, à cause de la belle couleur rouge des tiges et des pétioles de la PYROLE MACULÉE, *Pyrola maculata*, LIN. Au commencement de l'année 1807, MICHAUX fils m'a envoyé de l'Amérique septentrionale cette très jolie petite plante. Ses racines mises en pôt plein de terre de bruyere, à l'ombre et sur couche tiede, se sont réparées des fatigues du voyage, et ont poussé une tige rouge à feuilles verticillées, ovales-lancéolées, aiguës, bordées de dents rares et en scie, d'un assez joli pourpre en dessous, en dessus d'un vert foncé et maculé de blanc comme les feuilles du *Cyclamen Europæum*: elles sont attachées par des pétioles assez longs, élargis et articulés à la bâse, rapprochées de la tige dans leur longueur, s'en éloignant au sommet, d'où la feuille prend une inclinaison oblique vers la terre. Du verticille supérieur la tige s'allonge un peu, puis se divise en trois pédicules assez longs, rouges aussi, courbes, soutenant une fleur renversée, à cinq pétales concaves, relevés, blancs, dépâssés par les étamines qui sont jaûnes, et que dépâsse encore le style qui est vert. Je l'ai tenue fraîchement et à demi-ombre; elle a fleuri au mois de juin, et j'espere la conserver en orangerie cet hiver. — Pourquoi ne chercherait-on pas à introduire dans les parties ombragées des jardins notre PYROLE ORDINAIRE, *Pyrola rotundifolia.* LIN.? J'en ai apporté en motte plusieurs pieds des bois de Meudon: leurs jolies fleurs blanches et odorantes me dédommagent chaque année en mai, des petits soins que je leur donne.

R.

RÉSEDA, *Reseda.* Genre de la Dodécandrie-Trigynie, et de la famille des *Capparidées*, ou ayant au moins beaucoup d'affinités avec elles. On n'en cultive qu'une seule espece connue depuis moins d'un siecle dans nos jardins fleuristes, c'est le RÉSÉDA ODORANT, *Reseda odorata*, LIN., plante originaire d'Égypte et de Barbarie, que nous traitons le plus ordinairement comme annuelle et herbacée, quoiqu'elle puisse devenir ligneuse et subsister six ou huit ans, et peut-être plus, si on la recueille en serre tempérée où elle con-

tinuera pendant tout l'hiver à donner des fleurs, et ce parfum si agréable qui la fait rechercher sur-tout par les Dames. On la seme au mois d'avril, soit en place près des maisons, soit ailleurs où elle se resemera d'elle-même; d'autres fois on la seme sur couche de bonne heure pour la repiquer ensuite dans des pôts qu'on transplante où l'on veut, mais toujours au soleil. Ses tiges herbacées, diffuses, couchées, garnies de feuilles oblongues, les unes entieres, d'autres à trois lobes, redressent vers le mois de juin leurs extrémités qui toutes se terminent par des épis de fleurs verdâtres et sans autre apparence que la couleur de brique des antheres; mais elles répandent au loin une odeur suave. On peut faire de cette plante un arbrisseau durable, et pour cela il s'agit de ne lui laisser qu'une tige qu'on soutient par un appui et qu'on éleve jusqu'à plus de deux pieds, en coupant toujours les branches latérales, pour ne laisser s'étendre que celles du haut qu'il faut encore accourcir si l'on veut former une tête. Ces arbrisseaux seront charmants dans la serre ou dans les appartements pendant l'hiver. Le nom *Réséda*, tiré du verbe latin *resedare*, qui signifie appaiser, a d'abord été donné à une plante de ce genre, que l'on croyait avoir la vertu de calmer les douleurs.

RHEXIA. Genre de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Melastomes*, et dont le nom dérivé du mot grec *rhêxis*, fracture, exprime que les antheres ont l'air d'être brisées au point où elles sont attachées au filet. Je dois encore à MICHAUX fils, la RHEXIA DE VIRGINIE, *Rhexia Virginica*, LIN., dont j'ai trouvé les racines avec quelques plantes qu'il m'envoyait. *La flore de l'Amérique boréale*, par MICHAUX pere, m'instruisant que cette plante était rustique et venait abondamment et largement dans les marécages, je l'ai mise en terre de bruyere et de marais; je l'ai un peu ombragée et tenue fraîche, et elle a bien poussé. Sa tige est carrée, striée de rouge et de vert, et garnie de feuilles opposées, sessiles, ovales-aiguës, bordées de rouge et de dents aiguës en scie; elle donne aussi des rameaux opposés, axillaires, dont les sommités furent terminées en juillet par des fleurs pédonculées, grandes, irrégulieres, à quatre pétales bien étalés, réfléchis, d'un rouge carmin. Les filets jaûnes et droits sont terminés par des antheres de même couleur, en forme de croissant, qu'on y aurait attachés par une des extrémités. Elle ne m'a point donné de graines. C'est une plante d'un véritable ornement: serai-je assez heureux pour la conserver?

RHUBARBE, *Rheum.* (Ennéandrie-Trigynie, famille des

Polygonées.) Les plantes dont je vais parler, doivent intéresser non seulement par l'utilité qu'on en peut tirer pour la teinture, et par les vertus médicinales que leurs racines acquierent ici tout comme dans leur pays natal, mais encore par l'effet des énormes touffes que forment leurs feuilles radicales, très larges, très belles, d'un beau vert que releve encore le rouge vif des pétioles qui sont longs et creusés en gouttieres. Cet effet doit convenir sur-tout à certains sites des Jardins-paysages. Les feuilles de la Rhubarbe palmée, *Rheum palmatum*, Lin., sont divisées en plusieurs digitations, tandis que celles de la Rhubarbe ondulée, *Rheum undulatum*, Lin., sont en cœur à la bâse, de forme arrondie au sommet, et *ondulées* en leurs bords. Les fleurs de l'une et de l'autre (qu'on voit en mai), n'ont d'autre apparence qu'une masse plus ou moins blanche, que forme une grande panicule élevée sur une tige de quatre ou cinq pieds de haut, et fort grôsse. Toutes deux sont vivaces, aiment une pleine terre douce et légere, et viennent de la Chine: la derniere se trouve aussi en Sibérie, et est encore plus rustique que la premiere. On les seme au printemps, on repique au printemps suivant; la troisieme année elles donnent fleurs; la cinquieme on peut récolter les racines. Les Grecs appellaient *Rha* cette racine dont ils connaissaient deux especes, l'une qu'ils surnommaient *Pontikon*, parce qu'elle venait du Royaume de Pont; et l'autre qu'ils qualifiaient de *Barbaron*. C'est du mot *Rhâbarbarum* que nous avons corrompu, que s'est fait le nom de Rhubarbe. Depuis, on l'a appellé *Rheum*, du verbe grec *rheō*, je coule, pour indiquer que les vertus purgatives des Rhubarbes font couler les humeurs. On les multiplie encore par la séparation des rejetons enracinés, quand elles en jettent de côté.

RICIN, *Ricinus*. (Monœcie-Monadelphie, famille des *Tithymaloïdes*.) Ce genre contient plusieurs especes, dont une, le Ricin commun, *Ricinus communis*, Lin., est cultivée ici pour la beauté de son feuillage et de son port. On le trouve dans les deux Indes, où il est arborescent et s'éleve quelquefois à vingt pieds : ici on en fait une plante annuelle qui n'atteint guere plus de quatre ou cinq pieds : on peut cependant la conserver l'hiver en serre chaude. De très bonne-heure (fin de mars), on seme les graines séparément dans des pôts remplis de terre franche mêlée de bon terreau, on les plonge dans une couche chaude à bonne expôsition, et on les y laisse jusqu'en juin, époque à laquelle on peut mettre en pleine terre, au soleil du midi, les pieds qu'on ne veut pas conserver. Là ils y fleurissent et y mûrissent leurs graines fort

singulieres et auxquelles on trouve de la ressemblance avec la Tique des chiens de chasse, appellée en latin *Ricinus*. La tige de cette plante est droite, grôsse, rameuse, charnue, plus ou moins rouge ou brune, suivant l'espece : les feuilles, alternes, petiolées, grandes, palmées à sept digitations, (ce qui a valu à la plante le nom trivial de *Palma Christi*) sont aussi plus ou moins vertes. On voit ses fleurs à la mi-juillet; elles ont peu d'apparence, et sont en épis axillaires et terminaux.

ROSEAU, *Arundo*. (Triandrie-Digynie, famille des *Graminées*.) Autrefois on aurait omis ce genre, mais aujourd'hui qu'on cherche avec raison à répandre de la variété dans les Jardins, le RÔSEAU A QUENOUILLES, *Arundo Donax*, LIN., est devenu intéressant pour meubler des parties humides ou voisines des eaux dans les grands terreins. Ce Rôseau, originaire de la France méridionale, où il s'élève à quinze et dix-huit pieds, fait dans notre climat des touffes considérables au moyen de ses racines, trop traçantes dans le terrein qui leur convient, et poussant des tiges de huit à dix pieds, assez grôsses, articulées, garnies dans leur longueur de feuilles longues, aiguës, d'un vert glauque, et, en août à leurs extrémités, de panicules élégantes et pourprées qui se courbent avec grâce au moindre souffle du vent : faculté qui lui avait fait donner par les Grecs le nom de *Donax*, de leur verbe *donein*, agiter. En octobre on coupe toutes les tiges pour répandre dessus de la litiere longue, si le froid devient un peu fort. LE RÔSEAU PANACHÉ, *Arundo Donax variegata*, en est une variété assez délicate, mais fort agréable à la vue par les rayures longitudinales blanches et vertes de ses feuilles, qui, sortant l'une vis-à-vis de l'autre de chaque nœud, garnissent la tige souvent haute de quatre pieds. Au lieu de le livrer à la pleine terre où les froids rigoureux pourraient le faire périr malgré les couvertures, il vaut mieux le tenir dans une grande et large terrine ou dans un baquet qu'à chaque printemps, on enfoncerait en terre, au soleil et près des eaux qu'on voudrait en décorer. On l'en retirerait à l'automne pour le serrer en orangerie où il lui faut peu d'arrôsements. On ne le multiplie que par la séparation des jets qu'il pousse latéralement, et encore cette opération hasardeuse fait souvent périr l'œilleton et le pied lui-même. Aider la reprise de l'œilleton par un peu de chaleur, en plongeant son pôt dans une couche tiede, et en l'arrôsant seulement au besoin, car il n'aime pas trop l'eau où même il périt si on l'y laisse.

Une autre Graminée est aussi appellée *Petit Rôseau panaché*, mais c'est une espece de Phalaris. *V*. Phalaris Ruban, page 451.

RUDBECKIA. Linné a consacré à RUDBECK, Botaniste

Suédois, les plantes qui compôsent ce genre de la Syngénésie-Polygamie frustranée, famille des *Corymbiferes*. Elles ont toutes des fleurs agréables, mais jaûnes, et par conséquent d'une couleur trop commune pendant l'automne. Une seule les a rouges et fort grandes; elle mérite la préférence, d'autant qu'on ne la voit pas très communément.

1. Rudbeckia pourpre, *Rudbeckia purpurea*. Lin. (Catesb. 2. 59.) Chez nous elle pousse des tiges hautes d'environ trois pieds, droites, fermes, ayant peu de rameaux; garnies dans leur longueur de feuilles entieres, en fer de lance et lisses; et terminées par des fleurs très-grandes et pourpres. Le disque ou centre est d'un pourpre-brun, relevé par des antheres dorées; les rayons, qui sont longs d'environ trois pouces, sont d'un pourpre-rôse. Il est malheureux que cette belle fleur ne se tienne pas toujours étalée, et que le plus souvent ses beaux rayons soient effacés par leur maniere d'être pendants. Cette plante vivace croît naturellement sur les bords pierreux des fleuves dans l'Amérique septentrionale: là elle s'éleve à près de dix pieds. Le vrai moyen de la bien conserver ici est de faire à la place où on veut la mettre, une espece d'encaissement avec quatre pierres plates de meûliere, pôsées sur un lit de cailloux, et de remplir cet espâce en terre franche mêlée de moitié de terre de bruyere, ou mieux en terre de bruyere pure. On seme sa graine au printemps, et quand une fois on l'a obtenue, on peut la propager en éclatant les pieds après qu'ils sont défleuris, c'est-à-dire en octobre : par ce moyen cependant, on n'a jamais de forts individus. Il sera prudent d'en serrer quelques pieds en orangerie.

2. Rudbeckia laciniée, *Rudbeckia laciniata*. Lin. Elle est vivace comme la précédente, originaire du Canada et de la Virginie. Ses feuilles sont découpées, et c'est d'où lui vient son surnom. Sa tige, qui est haute de sept à huit pieds, et rameuse à son extrémité, se termine par des fleurs plus larges qu'un écu de six francs, à rayons jaûnes, étroits, séparés et pendants. Sa culture est facile : on la propage de semences ou d'éclats. Elle fleurit en juillet.

3. Rudbeckia velue, Obéliscaire, *Rudbeckia hirta*. Lin. Plante de Virginie, bisannuelle, assez difficile à élever, charmante par ses fleurs à rayons jaûnes, que fait ressortir un disque brun et élevé en obélisque; ce qui lui a valu le nom d'*Obeliscotheca*. Elles paraissent à la fin de l'été, et durent jusqu'en décembre. Semer les graines aussi-tôt leur maturité, en pôts pleins de terre substantielle et légere : couvrir peu la semence, et serrer pendant l'hiver. Au printemps, remettre en pleine terre, et entremêler de Reines-Marguerites, d'*Anthemis grandiflora*, jadis *Chrysanthemum Indicum*, etc.

S.

SAIN-FOIN, *Hedysarum.* (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) J'ai parlé à l'article Fourrage du SAIN-FOIN A BOUQUET *ou* d'ESPAGNE, *Hedysarum coronarium.* LIN. Il mérite bien place dans les Jardins, à l'ornement desquels il contribuera par l'élégance de ses feuilles ailées à sept ou neuf folioles ovales, et sur-tout par l'éclat de ses fleurs en épis terminaux et courts; elles sont rouges et répandent une odeur douce, ainsi que l'indique son nom, des mots grecs *hēdys*, doux, et *arōma*, parfum. On le seme au printemps en terre légere et *terreautée* : on sépare et repique le plant pour le mettre en automne, ou au printemps d'après, à la place où l'on veut qu'il fleurisse au mois de juillet suivant. Cette plante, qui dure au plus trois ans chez nous, a besoin d'abri ou de couverture pendant les froids. On lui connaît une variété (moins belle) à fleurs blanches.

2. SAIN-FOIN ANIMÉ *ou* OSCILLANT, *Hedysarum gyrans.* LIN. Il est originaire du Bengale et vivace, mais difficile à conserver, même en serre chaude et dans la tannée, d'où on ne le sort pas. Sa singularité est d'être plus sensible, plus irritable qu'aucune autre plante, puisqu'il a la faculté de faire, indépendamment de toute cause extérieure, un mouvement qui réside dans deux stipules ou très petites folioles oppôsées, précédant la foliole terminale, et qui consiste en un tour (*gyrum*) ou un mouvement de haut en bâs, qu'ensuite elles répetent en sens contraire. Quand la plante a beaucoup de feuilles, ce mouvement s'apperçoit continuellement, soit dans une paire de ces folioles, soit dans une autre. Je l'attribuais à la circulation de la seve, et le regardais comme une espece de pouls de la plante; mais M. DE MIRBEL, Membre de l'Institut et connu par des Ouvrages remplis de vues nouvelles et de judicieuses observations sur la Physiologie-Botanique, a prouvé que ce mouvement était dû à la *torsion* et *détorsion* successives du pétiole de ces stipules ou petites folioles. Au reste, ce phénomene mérite à la plante une place distinguée dans la collection du véritable Amateur. Ce Sain-Foin donne des tiges simples, garnies de feuilles à trois folioles, dont la derniere, plus grande et ovale-allongée, est accompagnée des deux plus petites qui sont douées du mouvement. Les fleurs dispôsées en grappes droites, sont bleuâtres, avec une teinte d'un rouge jaûne sur les ailes et la carene. Bien conduite, elle fructifie : ses graines semblables à un très petit haricot brun, dont le *hilum* est grôs et blanc, se sement sur couche chaude et sous une cloche qu'il faut, lorsque le plant est assez fort, lever insensiblement pour l'habituer à l'air.

SALICAIRE, *Lythrum*, du mot grec *lythron*, sang; ce qui indique à-peu-près la couleur des fleurs de quelques especes de ce genre de la Dodécandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Salicaires*, (*Calycanthemes* de VENTENAT.)

1. SALICAIRE COMMUNE, *Lythrum Salicaria.* LIN. On la trouve fréquemment sur la rive des fleuves, sur les bords des ruisseaux, et dans les fôssés humides. Elle n'en est pas moins très agréable, par les beaux épis de fleurs purpurines et nombreuses qui, en juillet et août, terminent ses tiges droites, rougeâtres et garnies de feuilles oppôsées, sessiles, d'un joli vert, et ressemblant un peu à celles du Saule (*Salix*) d'où lui est venu son surnom *Salicaria.* Elle n'est point difficile sur le terrein ni sur l'expôsition; mais elle fera une plus belle végétation si on la place dans un endroit humide, même au milieu ou sur le bord des eaux, et au soleil. Elle est vivace et se multiplie facilement de drageons enracinés.

2. SALICAIRE EFFILÉE, *Lythrum virgatum.* LIN. (*Fl. Aust.* 7.) Comme la précédente on la multiplie par l'éclat des racines, et aussi de semis: comme elle encore, elle est vivace, peut-être aussi est-elle moins difficile sur la qualité du terrein: enfin sauvage en Autriche et en Sibérie, elle ne redoute point nos hivers. Je lui trouve un port plus élégant parce que ses tiges et ses rameaux sont plus sveltes et chargés de moins de feuilles qui sont plus longues et lancéolées. Dès juillet elle donne ses fleurs nombreuses, d'un joli rôse purpurin, et dispôsées en épis terminaux et paniculés.

SANGUINARIA. Genre de la Polyandrie-Monogynie, famille des *Papavéracées*, et qui doit son nom au suc *rouge de sang* ou orange dont sont pleines les racines de la SANGUINAIRE DU CANADA, *Sanguinaria Canadensis*, LIN. (CURT. 162.) Ses feuilles, d'un vert pâle et veinées de rouge, enveloppent les tiges qui sont droites, et que termine au printemps, mais plus tôt ou plus tard, suivant que la saison aura été plus ou moins chaude; une fleur assez semblable à celle d'une Renoncule, à huit pétales ovales, très blancs, dispôsés en rayons. Cette plante demande de l'humidité, un moyen soleil, et un mêlange de terre de bruyere tourbeuse et de terreau de feuilles consommé.

SAPONAIRE, *Saponaria.* (Décandrie-Digynie, famille des *Caryophyllées.*) Genre qui doit son nom à la propriété des feuilles de la SAPONAIRE OFFICINALE, *Saponaria officinalis*, LIN., lesquelles écrâsées et battues dans l'eau, la

font mousser comme le ferait le savon (*sapo*) : aussi lui a-t-on attribué des vertus détersives. On ne cultive que la variété à fleurs doubles, et encore beaucoup de personnes la repoussent-elles de leurs jardins qu'elle remplirait bientôt de ses racines, traçantes à l'incommodité, rustiques, et s'accommodant de toute expôsition et de tout terrein. Ses tiges, nombreuses, d'environ deux pieds de haut, articulées, et garnies de feuilles oppôsées et ovales-lancéolées, sont terminées, fin de juillet, par des bouquets de fleurs teintées de violet, semblables à de petits Œillets, répandant une odeur assez agréable. Elle croît spontanément dans nos champs.

2 SAPONAIRE A FEUILLES DE BASILIC, *Saponaria ocymoïdes.* LIN. Plante bâsse et vivace, de France, d'Italie et de Suisse, où elle garnit de ses belles et larges touffes les rochers et les terreins sâbloneux, humides et ombragés ; ce qui la rend propre à orner les rocailles de nos jardins, pourvu qu'elle y trouve place pour la racine qui est grôsse, quelquefois longue de deux pieds et rameuse. Dès mai jusqu'en août, elle se couvre de jolies fleurs rôses-pourpres qui donnent peu de semences ; mais on la propage facilement de couchages et de boutures. Ses tiges velues, noueuses, dichotomes, rampantes, puis relevées si elles doivent donner fleurs, poussent des feuilles oppôsées, lancéolées-aiguës, amincies en especes de pétioles : quelques-unes prennent une teinte violâtre. Cette jolie plante peut s'employer aussi en bordures.

SARRACÉNIE, SARRASINE, *Sarracenia.* Jusqu'à présent ce genre qui est de la Polyandrie-Monogynie pour LINNÉ, est resté sans place dans la méthode de JUSSIEU : on l'a dédié au docteur français SARRASIN, qui ayant long-temps habité au Canada, a écrit sur quelques parties de l'histoire naturelle de ce pays.

1. SARRACÉNIE A FLEURS POURPRES, *Sarracenia purpurea.* LIN. Plante vivace, naturelle au Canada, et sur laquelle il peut être bon d'ajuster un châssis pendant les très grands froids. Ses feuilles sont toutes radicales, les unes plus petites et plus jeunes, teintées de rouge pourpre ; les autres plus anciennes, plus grandes, et d'un vert foncé qui retient toujours de la premiere teinte au moins sur les bords, et aussi sur les veines dont elles sont parsemées. Toutes sont encore roulées en cornet sinueux et ventru, dont le sommet semble former le couvercle. On dit que dans leur pays natal, ces feuilles sont toujours pleines d'eau ; le fait est que le cornet est assez serré pour la retenir. Une ou plusieurs

hampes droites soutiennent chacune une fleur qui se développe en mars ou avril, et n'est pas moins singuliere que les feuilles : elle est droite ; les cinq divisions du second calyce se relevent entre les cinq pétales qui, grands, ovales-allongés, atténués à la bâse et d'un beau rouge pourpre, sont flasques et pendent entre ces divisions. Les Anglais trouvant que ces pétales avaient un peu l'air des jambes pendantes d'une femme lorsqu'elle est à cheval, ont appellé la plante Selle-de-femme (*Side-saddle*) ; comme elle ne se trouve que dans les endroits marécageux, il faut la garder dans de la terre tourbeuse, mêlée de terreau de bruyere, entretenue humide. C'est ainsi que j'en avais planté un individu au centre d'un gazon creusé en cuiller, et au milieu de *Swertia perennis*, de *Drosera* etc., qui touts ont péri parce que les terres voisines se sont emparées, pendant les grandes chaleurs, de l'humidité que ma terre de marais, qui était en trop petite quantité, n'avait pu conserver.

2. Sarracénie a fleurs jaunes, *Sarracenia flava*. Lin. Je n'ai pas possédé cette espece, mais je l'ai vue : elle m'a semblé plus grande que l'autre dans toutes ses dimensions. Ses feuilles plus grandes et plus droites, mais toujours en cornet, figurent une trompette. Ses fleurs sont jaûnes, et le vert de la plante se sent un peu de cette couleur. On la tenait dans un pôt, et celui-ci dans un vâse plus grand et toujours plein d'eau. Elle vient aussi d'Amérique, mais de régions plus méridionales que le Canada ; alors il faut présumer qu'elle a plus besoin d'être défendue contre le froid. On dit qu'il existe encore trois autres especes de Sarracénies.

SARRETTE, *Serratula*. (Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Cynarocephales* de Jussieu, des *Flosculeuses* du Jardin des Plantes.) Depuis que la *Sarrette* très élevée et celle de Noveboraco, *Serratula prælta* et *Noveboracensis*, ont été rangées parmi les *Chrysocomes*, ce genre ne présente plus guere qu'une espece pour les jardins d'ornement ; c'est la Sarrette a épi, *Serratula spicata*, Lin. Plante vivace rapportée par Bosc des lieux sâblonneux de la Caroline. Dès la fin d'août jusqu'à celle de septembre, époque de sa fleuraison, elle produit un d'autant plus bel effet que sa touffe est plus grôsse et ses tiges plus nombreuses. Celles-ci sont annuelles, simples, hautes de plus d'un metre (trois pieds), garnies dans leur longueur de feuilles alternes, sessiles, longues, linéaires, aiguës, d'un vert foncé. Du milieu de sa tige jusqu'au bout, des fleurs sortant des aisselles, forment un long épi simple et serré, fort apparent

et d'assez longue durée. Ces fleurs sont lie-de-vin, presque sessiles, assez grandes; celles d'en haut s'ouvrant les premieres, sont celles qui peuvent le plus sûrement fournir les graines qu'il faut semer aussi-tôt leur maturité si l'on veut qu'elles levent au printemps suivant. On peut aussi propager cette Sarrette par la séparation des racines, mais les touffes seront long-temps à se former si l'éclat est trop mince. Elle n'est pas délicate : toutes les terres lui conviennent, mais elle vient mieux dans une terre légere substantielle et entretenue humide. Cette plante a été nommée *Liatrix* par GÆRTNER et SCHREBER, *Suprago* par je ne sais qui.

SAUGE. Les Botanistes en comptent plus de soixante especes. Une d'elles, la plus connue par les vertus médicinales qu'on lui a attribuées, a été appellée en latin *SALVIA*, du mot *salvare*, sauver. Elle a donné son nom au genre qui est de la Diandrie-Monogynie, famille des *Labiées*.

1. SAUGE-ORMIN, FEUILLE-FLEUR *ou* FLEUR-FEUILLE, *et* PRUD'HOMME dans quelques endroits, *Salvia Horminum.* LIN. Elle est annuelle, et se seme touts les ans au printemps en place, ou bien en plate-bande pour être repiquée. Elle est extrêmement jolie par ses feuilles terminales qui sont ou d'un rôse-tendre charmant ou d'un joli pourpre, et qui dans l'un et l'autre cas contrastent agréablement avec le vert foncé des feuilles du bâs. On la trouve en Espagne, en Italie, etc., où elle fleurit en juillet. Elle aime, comme toutes les Sauges, un terrein sec et le soleil.

2. SAUGE ARGENTÉE, *Salvia argentea.* LIN. (*H. Sch.* 6.) Celle-ci est bisannuelle, originaire de l'île de Crete, et remarquable par ses grandes feuilles laineuses et argentées, et par ses fleurs blanches en verticilles ou anneaux, et qu'on voit depuis mai jusqu'à la fin de l'été. Semer au printemps sur couche tiede.

3. SAUGE A FLEURS BICOLORES, *Salvia bicolor.* DESFONT. (*H. Sch.* 7.) Nous devons cette plante vivace, l'une des plus belles de son genre, à notre célebre Professeur de Botanique qui l'a rapportée de Barbarie. Ses tiges carrées, hautes de plus de trois pieds, et persistantes si on retire la plante en orangerie pour l'hiver, sont garnies de feuilles ovales, crénelées et dentées, assez grandes. Les fleurs paraissent en juin. Elles sont en anneaux au sommet des tiges; grandes, penchées, d'un beau bleu, avec une tache blanche remarquable à la levre inférieure. On peut la laisser en pleine terre toute l'année, mais avec le soin de la bien couvrir de litiere seche pendant les froids. Pour ce qui est des autres Sauges, *voyez* section des Arbres et Arbustes.

SAXIFRAGE, CASSE-PIERRE, *Saxifraga.* Genre nombreux de la Décandrie-Digynie, et type de la famille des *Saxifragées.* Ces plantes, presque toutes très jolies, sont ainsi nommées du latin *saxum*, pierre, rocher, et *frangere*, briser, non pas qu'elles soient bonnes, ainsi que quelques personnes l'ont cru, pour résoudre la pierre de la vessie, mais parce que beaucoup d'entre elles trouvent le moyen de s'établir et de végéter dans les fentes des rochers, et au milieu des pierres qui bordent les torrents et les lieux âpres, humides et ombragés qu'elles égaient de leur belle verdure et de leurs jolies fleurs, ordinairement petites et presque toujours nombreuses. Quelques-unes de ces plantes sont dans nos Jardins depuis long-temps.

1. SAXIFRAGE DE SIBÉRIE, *Saxifraga crassifolia.* LIN. JAUM. (5e. liv.) C'est la plus belle et la plus grande de celles que nous cultivons : elle n'est connue que depuis 1765, époque à laquelle le Docteur SOLANDER l'a introduite en Angleterre d'où elle s'est répandue dans nos Jardins. Ses feuilles persistantes, lisses, épaisses, plus larges que la main et d'un beau vert, forment en tout temps une touffe remarquable d'où sortent quelquefois deux ou trois tiges d'un pied environ, et terminées fin de mars ou en avril, par une grappe de fleurs, les plus grandes du genre, et d'un beau rôse. Pour la multiplier, on sépare touts les trois ou quatre ans ses drageons qu'on place plutôt à l'ombre qu'au soleil, en terre ordinaire qu'il faut arrôser dans les grandes sécheresses, et changer lorsqu'elle est épuisée. Elle a une variété dont les grappes sont plus grandes et les feuilles en cœur.

2. SAXIFRAGE STOLONIFERE, *ou* DE LA CHINE, *Saxifraga sarmentosa.* LIN. (JACQ. *ic. rar.* 80.) Ses feuilles sont rondes, velues, d'un pourpre pâle en dessous, vertes et joliment veinées de blanc en dessus. Déjà très belle par son feuillage, elle l'est encore par ses fleurs bizarres, en grappes lâches et droites. Elles consistent en cinq pétales inégaux, dont les trois supérieurs, très petits et lancéolés-aigus, sont d'un rôse très fin à l'extrémité, blancs avec une tache jaûne à la bâse : les deux inférieurs, inégaux entr'eux, sont beaucoup plus grands que les autres, très longs, très aigus et tout blancs. Il faut la placer dans un lieu un peu ombragé, et avoir soin d'en serrer quelques pôts dans l'orangerie, car elle ne résiste pas toujours à nos grands froids. Elle vient de la Chine et du Japon, et se multiplie facilement par ses filets, nombreux à en être incommodes, et qui prennent racines à la maniere des Fraisiers. Elle convient bien aux rocailles humides à demi-soleil.

3. SAXIFRAGE COTYLÉDONE, *ou* PYRAMIDALE, *Saxifraga Cotyledon pyramidalis.* LIN. (*Fl. Dan.* 241.) Elle vient des

Alpes : sa racine vivace pousse beaucoup de rôsettes pressées de feuilles longues, en spatule, dentelées, charnues, assez semblables à celles de la Joubarbe pour avoir trompé les Jardiniers qui l'appellent SEDUM PYRAMIDAL. Au bout de trois ans, il s'éleve de la rôsette principale une tige de près de deux pieds de haut, divisée en une infinité de rameaux, subdivisés eux-mêmes en plus petits, et touts terminés en mai, par une fleur d'un blanc pur. La dispôsition de ces rameaux (plus longs au bâs de sa tige qu'à sa sommité), et le nombre infini de leurs jolies fleurs, représenteront une charmante pyramide si l'on a soin de redresser doucement la tige qui se courbe naturellement, et de l'attacher à un tuteur par des liens convenables. On en jouira pendant un mois en transportant la plante dans l'appartement. Cette rôsette périt, mais l'on met dans des pôts séparés celles qui l'entouraient, et qui à leur tour fleuriront au bout de trois ans, et pousseront de côté de nouvelles rôsettes. Ainsi l'on peut s'arranger pour en avoir chaque année. On met les pôts dans l'orangerie pendant l'hiver. Soleil, tant qu'elle n'est pas en fleurs.

4. SAXIFRAGE OMBREUSE, MIGNONETTE, AMOURETTE, *Saxifraga umbrosa*. LIN. Les Anglais la nomment l'ORGUEIL DE LONDRES, parce qu'au contraire des autres plantes Alpines, elle résiste aux vapeurs brumeuses et enfumées de cette ville. Ses feuilles sont dispôsées en rôsettes assez larges et étalées sur la terre. Ses fleurs sont en panicules; petites, mais jolies : vues de près, elles sont tachées de points rouges. Elles paraissent en avril et mai. Cette plante est aussi des Alpes; on en fait des bordures agréables.

5. SAXIFRAGE-MOUSSE, *Saxifraga hypnoïdes*. LIN. Ses feuilles nombreuses, semblables à celles de la Mousse appellée *Hypnum* par les Botanistes, forment un joli gazon très touffu, d'un vert gai, et qui bientôt s'empare de la terre environnante. Il s'en éleve de petites tiges, chargées en mai d'une ou de plusieurs fleurs blanches et petites. Quoique cette plante se trouve dans nos Alpes, les Jardiniers lui donnent cependant, et mal-à-propôs, les noms de *Gazon Turc* et de *Gazon* ou *Mousse de Sibérie*. On en fait de jolies bordures.

6—7. SAXIFRAGE A FEUILLES RONDES, *Saxifraga rotundifolia*. LIN. Elle est aussi vivace, herbacée et des Alpes. Ses feuilles en rein, mais festonnées à dents aiguës, sont velues comme ses tiges que terminent en mai et juin des panicules de fleurs petites, blanches, pointillées de rouge, enfin très jolies, vues de près. Lorsqu'on a des rocailles humides et ombragées à garnir, on ne doit pas négliger la SAXIFRAGE FOURCHUE, *Sax. furcata*, LA PEYR., originaire des Pyrénées,

et formant des touffes bâsses, épaisses, étalées et d'un beau vert.

8. SAXIFRAGE GRANULÉE, Sanicle de montagne, Câsse-pierre, *Saxifraga granulata.* LIN. (*Fl. Dan.* 519.) Son nom spécifique lui vient de ce que sa racine consiste en petits tubercules du volume d'un grain de vesce, et qui en produisent beaucoup d'autres au moyen desquels elle se multiplie facilement et prodigieusement d'elle-même, si on l'a mise dans une terre légere, sâblonneuse, bien ameublie, fraîche, à l'abri d'un soleil trop ardent. Elle croît naturellement en Italie, en Angleterre, en France, au bois de Boulogne, etc. La variété à fleurs doubles est principalement cultivée, et mérite bien de l'être. Ses feuilles radicales, nombreuses, réniformes, crénelées et petites, se montrent souvent avant l'hiver, et s'élevent peu au-dessus de la terre, sur laquelle elles forment des massifs touffus, et qui finiraient par couvrir un espâce considérable. Il en sort des tiges grêles, longues de sept à huit pouces, peu rameuses, garnies de feuilles lobées, presque palmées, et terminées en mai par des fleurs inodores, mais d'un blanc pur, assez semblables à celles d'une Giroflée blanche double. Au mois de juillet, ou plus tard, les tiges et les feuilles tombent, il ne reste plus de vestige extérieur de la plante : c'est le moment qu'on saisit pour la propager et la transplanter, en enlevant par croûte la terre que ses feuilles couvraient auparavant. On divise ces croûtes, et on les applique soit en pleine terre dans les endroits convenables, soit dans des pôts où elle réussit très bien. On l'arrôse dans les moments de sécheresse, au printemps. Il est bon de la couvrir un peu dans les temps trop rigoureux, et lorsqu'on craint la neige.

9. SAXIFRAGE VELUE, *Saxifraga hirta.* LIN. Ses feuilles sont en rein, crénelées et pétiolées; ses tiges sont velues et terminées en mai par de petites fleurs blanches piquetées de points rouges. On la multiplie, comme toutes les Saxifrages, par des éclats faits en automne : celle-là est encore des Alpes, où P. MAGNOL l'a découverte. Les Saxifrages ne craignent pas les froids, cependant celui de février de l'année 1782 en a fait périr plusieurs especes, qui ne gelent pas ordinairement. Il est à remarquer qu'à cette époque et au printemps de 1792, on a perdu les plantes les plus rustiques, et même le jeune bois des arbres fruitiers, touts déjà trop avancés, et par conséquent encore très tendres.

SCABIEUSE, *Scabiosa*, du latin *Scabies*, galle, parcequ'une espece est employée contre cette maladie. Le genre est de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Dipsacées.*

1. Scabieuse Fleur-de-Veuve, *Scabiosa atropurpurea.* Lin. Plante bisannuelle, originaire des Indes, cultivée depuis long-temps dans nos Jardins, où on la seme au printemps, même en automne. Ses feuilles inférieures sont simples; les supérieures pinnatifides. Ses tiges, hautes de deux pieds environ, sont terminées par des fleurs fort belles qui se succedent, depuis juillet jusqu'en novembre, quand la saison est douce. Ces fleurs, soutenues par de longs pédicules, sont solitaires, nombreuses, assez larges, d'un pourpre velouté et plus ou moins foncé (variété que donne souvent la même semence); elles ont une odeur de musc ou de fourmi. La plante est rustique, et ne demande presque aucun soin: souvent elle leve d'elle-même.

2. Scabieuse des Alpes, *Scabiosa Alpina.* Lin. Celle ci est vivace et fait de larges touffes; ses feuilles sont ailées; ses tiges, hautes de près de cinq pieds, sont terminées, pendant juillet, par des fleurs jaunâtres et penchées.

3. Scabieuse étoilée, *Scabiosa stellata.* Lin. Elle est annuelle, originaire du midi de la France et d'Espagne. Ses fleurs blanches et assez larges paraissent en juillet et août, et produisent des semences fort singulieres: elles sont aigretées en cloche, au milieu de laquelle on voit une étoile pédiculée et noire.

4. Scabieuse du Caucase, *Scabiosa Caucasea.* Plante vivace, encore rare, et la plus belle de son genre. Ses feuilles sont opposées, réunies, entieres, lancéolées, couvertes de poils blanchâtres et épais. Ses tiges, toujours simples et droites, portent une fleur solitaire très grande, dont les rayons extérieurs, longs, larges et concaves, sont d'un bleu tendre, que releve le rôse vif des antheres et des styles des fleurons du centre.

SCEAU DE SALOMON, *Polygonatum.* H. P. *Convallaria.* Lin. Genre de l'Hexandrie Monogynie, famille des *Asparagoïdes*, et que ses fleurs tubulées ont fait distraire du genre Muguet qui les a en grelot. Des trois especes connues, une seule est admise dans nos Jardins, où souvent encore on ne tient compte que des variétés à feuilles panachées ou à fleurs doubles: c'est le Sceau-de-Salomon a plusieurs fleurs, *Polygonatum multiflorum.* H. P. Il habite les parties fraîches de nos bois, qu'il orne par ses tiges légeres inclinées et flottantes en panache, garnies au mois de mai de fleurs tubulées, d'un blanc verdâtre, réunies plusieurs ensemble, soutenues par des pédicules assez longs, pendantes et ombragées par les feuilles qui sont opposées, grandes, oblongues, sessiles

sessiles et d'un beau vert. Elles se déploient en avril. Sa racine est charnue, *polygonée* (c'est-à-dire à plusieurs articulations ou nœuds), enfin tronquée, ce qui lui donne l'air d'un cachet ou d'un *sceau*. On plante sa racine, ou l'on seme ses graines à demi-ombre dans un endroit frais.

SCORPIONE, *Myosotis*. (Pentandrie-Monogynie, famille des *Borraginées*.) Je ne citerai que la SCORPIONE DES MARAIS *ou* GREMILLET, *Myosotis palustris*. LIN. (*Fl Dan*. 583.) Il faudrait ne pas avoir un coin humide dans son Jardin, pour se pâsser de cette charmante mignature. Elle a paru si jolie, que les Allemands lui ont donné un nom trivial, qui signifie : *Souvenez-vous de moi*. Ses fleurs (qu'il faut voir de près), bien ouvertes, dispôsées en épi lâche, et tachées de points jaûnes sur un fond d'un joli bleu céleste, peuvent lui mériter quelque attention, d'autant qu'elle est vivace et ne demande aucun soin. Son nom latin signifie *oreille de souris*, et lui a été donné à cause de la forme de ses feuilles : il vient de deux mots grecs, *myos*, génitif de *mys*, rat, souris, et *ōtos*, génitif d'*ōs*, oreille.

SEDUM. Genre de la Décandrie-Pentagynie, famille des *Joubarbes* (*Succulentes*. VENT.) dont le nom vient du latin *sedare*, appaiser, parce qu'on attribue à quelques especes la vertu de calmer les douleurs.

1. SEDUM-ORPIN, REPRISE, *Sedum Telephium*. LIN. (*Fl. Dan*. 676. RED. Pl. gr. 94.) Les Jardins n'admettent que la variété à fleurs rouges, *S. T. purpureum*. On trouve cette plante dans quelques parties sâbleuses et caillouteuses des bois en France. Elle forme de larges touffes au moyen de ses tiges nombreuses, hautes de trois à quatre pieds, garnies dans toute leur longueur de feuilles tantôt oppôsées, tantôt placées sans ordre, toujours sessiles, planes, épaisses, succulentes, ovales, dentées au pourtour. En juillet, chaque tige se couronne d'un corymbe serré de fleurs nombreuses et d'un rouge purpurin d'un assez joli effet. Terre sâbleuse ; expôsition au soleil : éclats des pieds en février ou mars. Ses feuilles s'appliquent sur les coupures qu'elles font *reprendre* (d'où son nom vulgaire REPRISE), et sur les cors qu'elles amollissent. Téléphe, roi de Mysie, s'en étant servi le premier, cette plante a d'abord porté le nom de *Telephium*, qu'on lui a conservé pour nom spécifique.

2—3. SEDUM A FEUILLES DE PEUPLIER, *Sedum populifolium*. LIN. (CURT. 211,) M. Cels m'a donné cette jolie plante découverte en Sibérie par le célebre PALLAS en 1780. Elle est très-propre à garnir les parties de nos rocailles expô-

sées au soleil. Là, ses tiges d'environ un pied, étalées, brunâtres et ligneuses à la bâse, vertes et herbacées à leur sommet, se garniront chaque année de feuilles plus rares dans le bâs, toutes alternes, pétiolées, cordiformes, à dents inégales, écartées et profondes, prenant une teinte rouge agréable. De juillet à septembre, les extrémités des rameaux se terminent successivement de bouquets de fleurs petites, assez nombreuses, odorantes, lavées de rôse, sur lequel se détachent les dix étamines d'un pourpre foncé. Si on garde ce *Sedum* dans un pôt, il demande la culture des plantes grâsses, et alors on fera bien d'en serrer quelques pieds l'hiver. — Les Alpes nous ont fourni une plante du même genre, mais beaucoup plus bâsse, et plus touffue au moyen de ses tiges innombrables, pendantes, garnies de feuilles très serrées, menues, épaisses, couvertes d'un duvet blanc; c'est le SEDUM A FEUILLES VELUES, *Sedum dasyphyllum*, LIN. Il convient encore mieux pour tapisser les rocailles. L'un et l'autre se propagent facilement de boutures et de pieds éclatés.

4. SEDUM ODORANT, RHODIOLE, *Sedum Rhodiola*. H. P. *Rhodiola rosea* de LINNÉ, qui en a fait un genre de la Diœcie-Octandrie. Jolie plante des Alpes, et dont la racine qui a l'odeur de la rôse, pousse une belle touffe de plusieurs tiges, longues de neuf à dix pouces, garnies de feuilles épaisses, succulentes, glauques, éparses, planes, oblongues, dentées et nombreuses. En juin, chaque tige se termine par un bouquet serré de fleurs rôses. Cette couleur et l'odeur de la racine ont mérité à la plante le nom ou surnom de *Rhodiole*, du grec *rhodon*, une rôse. Elle est rustique et demande une terre sâbleuse et seche. On en fait des boutures pour la renouveller, ou bien l'on en sépare les pieds touts les trois ou quatre ans.

5. SEDUM CRÊTE-DE-COQ, *Sedum cristatum*. On m'a donné sous ce nom une plante que je regarde comme une monstruosité du *Sedum sexangulare*. Elle est bâsse, touffue, fort jolie, d'un aspect singulier. Elle consiste en morceaux charnus, succulents, applatis, et très larges sur-tout à leur extrémité, représentant assez bien les fleurs de la Célosie crête-de-coq (Amaranté passe-velours des jardiniers). Ils ne gardent point de forme réguliere, les uns étant sinués, d'autres roulés sur eux-mêmes, etc. : touts sont hérissés, ou plutôt couverts de feuilles charnues, pressées, courtes, menues, en alêne, d'un vert foncé. Il en sort quelques rameaux menus et cylindriques dont j'attends la fleur pour déterminer l'espece. Au surplus, ignorant le pays de cette plante bizarre et sûrement monstrueuse, j'ai la précaution de la tenir en bonne orangerie pen-

dant l'hiver, et à bonne expôsition pendant l'été. Je l'ai propagée d'éclats enracinés et de boutures faites dans un mélange de terre ordinaire et de terre franche.

SÉNÉÇON, *Senecio.* (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes.*) Ce nom vient du latin *senex*, vieillard, parce que lorsque les pétales du Sénéçon sont tombés, on ne voit plus qu'un duvet blanc formé par les aigrettes soyeuses des semences. On cultive avec raison le SÉNÉÇON D'AFRIQUE *ou* DES INDES, appellé encore Jacobée à feuilles de Sénéçon : *Senecio elegans.* LIN. Il est naturel à l'Afrique et aux Indes; ses tiges et ses feuilles sont d'un beau vert; celles-ci sont découpées absolument comme celle du Sénéçon commun, mais plus grandes. Les fleurs sont aussi beaucoup plus grandes; et comme elles sont nombreuses et d'un cramoisi clair et superbe, elles ont beaucoup d'effet. Elles sont radiées, le disque en est d'un beau jaûne doré, qui fait ressortir les rayons. Cette plante est annuelle : elle se seme souvent d'elle-même; mais on la multiplie plus sûrement des graines qu'on seme en mars ou avril, en bonne terre, mieux sur couche. Les jeunes plants se repiquent en place, et reprennent facilement : ils commencent à fleurir à la mi-aoùt, et durent jusqu'aux gelées. Ils aiment beaucoup l'eau ou un terrein frais, et le soleil.

Il y a une variété à fleurs doubles, qui est due sans doute à la culture. Les fleurs en sont encore plus nombreuses, sans disque jaûne, mais du reste de la même couleur, c'est-à-dire, d'un cramoisi si éclatant, que l'œil ne saurait les regarder fixement. Elle a des sous-variétés à fleurs rôses et à fleurs blanches. Les tiges des unes et des autres devenant ligneuses, on peut en faire de très jolis arbrisseaux, en les traitant comme on fait pour le Réséda. Tous ces Sénéçons doubles se propagent par les graines dont ils sont avares, plus sûrement et plus promptement par les boutures qu'on peut faire en tout temps, et qui donnent des fleurs la même année. Jusqu'à ce qu'elles soient reprises, il faut donner peu d'eau, autrement elles fondraient. Le plus difficile est de conserver ces plantes pendant l'hiver, auquel elles sont extrêmement sensibles, et qui souvent fait fondre les vieux pieds. Les boutures faites avec soin en décembre sont les plus avantageuses, reprenant et se conservant plus aisément, et mieux encore sous châssis qu'en serre chaude : au surplus, quand on a été assez heureux pour sauver un pied de ce joli Sénéçon, on l'a bientôt multiplié.

SEPTAS. (Heptandrie-Heptagynie, famille des *Joubarbes.*) Je ne puis me résoudre à pâsser sous silence l'unique

espece de ce genre, le SEPTAS DU CAP, *Septas Capensis*, LIN. (AND. *rep.* 90), que je cultive, et que les Hollandais appellent *Saxifrage tubéreuse*, parce qu'effectivement elle a quelque ressemblance avec cette fleur, et que d'un autre côté sa racine tubéreuse, comme celle de l'Anémone, peut aussi, lorsque la tige est fanée, être retirée de terre pour n'y être remise qu'au printemps. On peut encore la multiplier par la division de ses tubercules, dont chacun pousse une tige garnie, près de terre, de deux bractées ; puis d'une rôsette de feuilles opposées, sessiles, rondes, crénelées, épaisses, d'un vert foncé, au-delà desquelles la tige se prolonge de quelques pouces, et donne naissance à deux bractées amplexicaules et plus étroites qui indiquent le commencement du pédoncule. Celui-ci se divise en plusieurs pédicules rouges, dispôsés en ombelle et soutenant chacun un bouton rouge aussi et penché, mais se redressant pour fleurir. A l'agrément de ce bouquet, chaque fleur ajoute la singularité d'être compôsée d'un calyce rouge à *sept* divisions, de *sept* pétales ouverts en étoiles, aussi rouges au dehors, mais au dedans d'un blanc pur avec une raie teinte de rôse ; de *sept* étamines, de *sept* stigmates et de *sept* capsules qui contiennent chacune plusieurs semences. C'est de ce nombre *sept* que la plante a obtenu son nom *Septas*. Elle demande une terre legere, et pendant l'hiver l'abri de la serre tempérée, si on la laisse dans un pôt.

SIDA. Genre ainsi appellé, d'une ville de ce nom en Béotie. Il est de la Monadelphie-Polyandrie, famille des *Malvacées*, et comprend beaucoup d'especes, dont la plus grande partie à des fleurs assez petites, jaûnes ou blanches, violettes ou purpurines. Les *Sidas* sont en général de peu de durée, même ceux dont la tige est arborescente, car elle est pleine de moëlle et presqu'herbacée : d'un autre côté leurs fleurs ne durent pas plus d'un jour. Cependant l'Amateur ne saurait se dispenser d'en avoir quelques especes parce que leur beau feuillage fait déjà ornement : certaines ont des fleurs de couleurs assez vives. Quelques-unes peuvent se multiplier de boutures, mais le plus grand nombre se seme en avril sur couche et sous châssis dans des pôts remplis de bonne terre franche mêlée avec deux tiers de terre de bruyere et de bon terreau bien consommé. Le plus grand nombre aussi demande la serre chaude : touts pendant l'été doivent être mis à la plus chaude expôsition et arrôsés au besoin.

1. SIDA A FEUILLES DE CHARME, *Sida planicaulis*; CAVANILLE. Il vient de Madere et montre pendant tout l'été ses fleurs jaûnes et en ombelles. Ses feuilles de la forme de celles du

Charme sont dentées en scie. Sa tige est arborescente ; il se contente d'une bonne orangerie pour l'hiver.

2. Sida a feuilles étroites, *Sida angustifolia.* Arbrisseau dont la tige d'un metre et demi (quatre pieds et demi), se divise en beaucoup de rameaux grêles à feuilles étroites, dentées, cotonneuses et blanches. Ses fleurs sont solitaires, petites et jaûnes. Il vient des Indes orientales. Serre chaude.

3. Sida du Pérou, *Sida Peruviana.* Cavan., *arborea*, Lin. Ses fleurs d'un jaûne pâle et assez grandes, se voient pendant l'été. Souvent sa tige s'éleve à deux metres (six pieds) : elle est droite, rameuse, à feuilles en cœur arrondi, mais aiguës à la pointe : elles sont un peu dentées, molles au toucher, et blanchâtres. Il demande aussi la serre chaude pour l'hiver.

4. Sida réfléchi, *Sida reflexa.* Cavan. Il vient encore du Pérou, est moins haut de moitié que le précédent. Ses fleurs solitaires et d'un rouge vif, ont une tache plus foncée ou brune dans l'intérieur : leur limbe est crénelé et *réfléchi.* Il est arborescent, et encore de serre chaude.

5. Sida Abutilon, *Sida Abutilon.* Quoiqu'il vienne des Indes, on le met en pleine terre parce qu'il est annuel : cependant on l'éleve d'abord sous châssis, et on le repique à bonne expôsition. Sa tige grôsse, peu rameuse, haute d'un metre et demi (quatre pieds et demi), se garnit de feuilles en cœur, crénelées, grandes, molles, pendantes. En juin il commence à donner ses fleurs qui sont jaûnes.

SILENE, *Silene.* Genre de la Décandrie-Trigynie, famille des *Caryophyllées*, ou consacré à Silene, ou dont il faut, suivant Linné, dériver le nom du verbe grec *sielizein*, saliver, baver, parce que plusieurs especes exsudent une liqueur remplie de bulles comme la salive : celles cultivées par les Amateurs, sont :

1. Silene a fleurs rôses, *Silene bipartita.* Desfontaines. En semant de bonne heure, soit en bordures, soit en massif, cette jolie petite plante, souvent on en a de deux saisons, car elle se reseme d'elle-même, et les nouveaux pieds ont encore le temps de fleurir et de donner graines. Elle est bâsse ; sa tige est noueuse, et donne à chaque nœud deux rameaux oppôsés dont les feuilles oppôsées aussi, petites, sessiles et entieres, ont souvent la forme de spatule. Les fleurs, souvent deux à deux, toujours pédiculées et dont l'une est plus élevée que l'autre, sont d'une très jolie couleur rouge, à cinq pétales tellement *fendus en deux* qu'on croirait en voir dix représentant une croix de chevalier.

Les parties de la fructification occupent le milieu de la fleur et les excedent. Le calyce diaphane, persistant et denté, est tubuleux, et enveloppe la capsule pleine de graines petites, réniformes, applaties et noires. Cette jolie plante a été rapportée de Barbarie, par M. Desfontaines. Elle aime le soleil et les arrôsements. Ses fleurs se voient dès juin et se succedent pendant long-temps, même jusqu'à l'automne, si l'on tond la plante.

2—3. Silene a bouquets *et* S. Gobbe-Mouche, *Silene Armeria*, et *Silene Muscipula*. Lin. Nous mettons ensemble ces deux especes annuelles et indigenes, parce qu'elles se ressemblent, si ce n'est que les fleurs de la derniere ne sont point en faisceaux. Leurs tiges, hautes d'environ un pied et demi, se divisent à la bâse, sont garnies de feuilles ovales, longues, lisses, d'un vert glauque. Elles sont terminées par de jolies fleurs rouges ou blanches, bien ouvertes, et qu'on voit tout l'été. Ces plantes font un bon effet dans les parterres par leurs touffes couronnées de fleurs. Elles se sement au printemps, sur couche ou en place; souvent d'elles-mêmes. Elles ne sont pas difficiles sur le terrein.

4. Silene a cinq taches, *Silene quinque-vulnera*. Lin. Cette plante a une fleur assez jolie, blanche, et remarquable par la tache pourpre qu'elle a sur chacun de ses cinq pétales. Je l'ai trouvée une seule fois et en assez grande quantité, au bois de Boulogne, près Madrid. Cultivée, elle pourrait devenir plus forte et plus belle. Ses fleurs en épi unilatéral paraissent aux mois de juillet et d'août: elle est aussi annuelle.

5. Silene de Virginie, *Silene Virginica*. H. P. Sa racine est vivace; sa tige visqueuse est garnie de feuilles lancéolées avec une pointe. Il pousse en juin des panicules dichotômes de jolies fleurs écarlates. Semer en automne ou au printemps: repiquer en place. Point difficile.

6. Silene a odeur de Tagetès, *Silene ornata*. M. Bicquelin m'a donné ce Silene, qui vient du Cap, est herbacé et dure deux et quelquefois trois ans. Ses graines qui mûrissent ici, semées au printemps sur couche et sous châssis deviennent des plantes visqueuses dans toutes leurs parties qui répandent une odeur de Rôse ou Œillet-d'Inde, hautes d'environ deux pieds, à plusieurs tiges rapprochées, velues, articulées, dont les feuilles oppôsées, sessiles, sont lancéolées et épaisses: celles d'en bâs sont plus grandes et amincies en pétiole. Les rameaux et les tiges se terminent par des pédicules divisés en pédoncules écartés, et portant chacun une fleur assez grande à pétales bifides et de couleur rouge veloutée assez semblable à celle de l'Œillet à ratafiat. On le

tient en pôt rempli de terre légere mêlée de terreau bien consommé : l'hiver, on le met en bonne orangerie au jour : il donne ses fleurs de mai à octobre.

SILPHIUM. Par ce nom Pline et les Anciens exprimaient la plante qui fournit le Benjoin : on l'a depuis donné à un genre de la Syngénésie - Polygamie nécessaire, famille des *Radiées*, contenant de grandes plantes rustiques, vivaces, originaires de l'Amérique septentrionale, et propres à la décoration des grands Jardins par leur haute stature, le nombre et l'éclat de leurs fleurs semblables à celles des soleils, et malheureusement jaûnes, c'est à-dire d'une couleur déjà trop commune à l'époque où elles se montrent. Elles préferent une terre bonne et profonde quoiqu'elles puissent venir par-tout. On rencontre les cinq especes suivantes, qu'on propage de graines et par la séparation des pieds. 1°. LE SILPHIUM A FEUILLES LACINIÉES, *Silphium laciniatum.* LIN. Il peut s'élever à dix pieds, et produit plusieurs tiges : ses feuilles grandes et bien découpées ont un long pétiole et sont velues comme les tiges. 2°. SILPHIUM A FEUILLES EN CŒUR, *Silphium terebinthinaceum.* JACQ. Il a trois pieds. Ses feuilles radicales sont cordiformes et aussi à long pétiole. 3°. SILPHIUM PERFOLIÉ, *Silphium perfoliatum.* LIN. Ses feuilles lancéolées, dentées et opposées, semblent être enfilées par la tige qui peut avoir trois pieds. 4°. SILPHIUM A FEUILLES RÉUNIES, *Silphium connatum.* LIN. Ses feuilles réunies entourent les tiges qui sont quadrangulaires dans le haut et peuvent s'élever à quatre ou cinq pieds. 5°. SILPHIUM A FEUILLES TERNÉES, *Silphium trifoliatum.* LIN Il doit ses surnoms à ses feuilles pôsées trois par trois sur les tiges et les rameaux : elles sont ovales-allongées. Touts ces *Silphium* fleurissent dans les mois d'août, septembre et octobre.

SOLDANELLE, *Soldanella.* (Pentandrie-Monogynie, famille des *Primulacées.*) Ce genre est composé de la seule SOLDANELLE DES ALPES, *Soldanella Alpina.* LIN. (*Fl. Aust.* 13.) Charmante petite plante dont les racines vivaces poussent chaque année trois ou quatre feuilles en rein, et dont la forme semble, selon quelques-uns, représenter deux sous pôsés l'un sur l'autre. C'est, dit-on, d'où lui vient son nom ; *solidum* étant en latin celui de cette monnaie. Du milieu de ces feuilles que portent des pétioles assez longs, s'échappent une ou plusieurs hampes de quatre à cinq pouces, soutenant deux et quelquefois trois jolies fleurs pédiculées, monopétales, faites en cloche, dont les bords sont déchiquetés ; ou d'un violet-pourpre, ou blanches. Les Amateurs cultivent cette jolie plante qu'ils font venir des Alpes (c'est ainsi que je me la suis pro-

curée), et qu'ils multiplient soit de graines apportées des mêmes endroits, soit par l'éclat des racines qu'il est bon de faire en octobre. Elle aime le frais, demande la terre de bruyere et une situation ombragée. Sur les Alpes elle ne fleurit qu'en juillet. En pleine terre dans nos jardins, elle donne ses fleurs en mai : on les voit dès le mois de mars si on la rentre en orangerie ; ce qui peut lui être utile d'autant plus, que naturelle aux plus hautes montagnes, où elle reste couverte de neige pendant six mois, elle n'y éprouve pas cette alternative du froid et de l'humidité qui peuvent la faire fondre.

SOLEIL, *Helianthus.* (Syngénésie-Polygamie frustranée, famille des *Corymbiferes.*) Genre de plantes toutes originaires d'Amérique, et dont les fleurs à rayons jaûnes et à disque brun, ressemblent assez à la figure sous laquelle les Artistes nous représentent le soleil : ce qu'exprime son nom composé du grec *hēlios*, soleil; et *anthos*, fleur.

1 — 2. Grand Soleil, Soleil a grandes fleurs, Couronne ou Fleur du Soleil, *Helianthus annuus.* Lin. (Vél. du Mus.) Quoiqu'il vienne du Pérou, cependant il réussit très bien dans nos climats, en le semant sur couche de bonne-heure, ou plus tard en pleine terre à bonne exposition au soleil. S'il rencontre un terrein qui lui convienne, ses tiges s'éleveront à plus de trois metres (neuf pieds), et produiront en juillet et août des fleurs en proportion. Tout le monde les connaît et sait qu'il n'y en a pas de plus grandes, puisqu'on en voit qui ont près de 490 millim. (dix-huit pouces) de diametre. Il y en a une variété à fleurs pâles ou soufre, une autre dite *double*, et qui porte graines. Ces plantes, (comme beaucoup d'autres), tournent leurs fleurs du côté du soleil, ce qui leur a valu encore les noms de *Tournesol*, *Gyrasol*, etc. — Une variété que l'on dit apportée d'Egypte, reste naine et ne s'éleve pas à plus de 325 millim. (un pied) : sa fleur, plus large que la plante n'est haute, a quelques différences : elle reste droite, les ligules du rayon sont presque toutes fendues en deux à leur sommet, et les écailles du calyce, hors les intérieures, ont une sorte de pétiole et sont pendantes. On peut le semer en pôts.

3 — 5. Soleil vivace, Petit Soleil, *Helianthus multiflorus.* Lin. (Jaum. 13e. liv.) Celui-ci, cultivé aussi depuis long-temps, est également bien connu. C'est une plante très rustique, produisant beaucoup de tiges, que terminent en août des fleurs semblables à celles du précédent, mais beaucoup plus petites, simples, semi-doubles ou doubles, suivant la variété, mais faisant un grand effet dans les parterres.

Il vient de Virginie, et se propage très facilement par l'éclat des racines en automne ou au printemps. Il y en a encore d'autres especes qu'on peut admettre dans les parterres, telles que le SOLEIL NOIR-POURPRE, *Helianthus atrorubens*, LAMARCK; et le SOLEIL ÉLEVÉ, *Helianthus altissimus*. LIN. Le premier souvent haut de plus de huit pieds, a des rameaux d'un rouge-brun; ses fleurs jaûnes et nombreuses paraissent depuis septembre jusqu'à novembre. Le second, moins haut malgré son nom, est plus touffu; ses fleurs qu'on voit au même temps, ont plus d'effet, parce qu'elles sont plus grandes et parce que leurs pétales, comparativement plus longs, sont d'un jaûne plus éclatant. Touts deux sont vivaces et des parties septentrionales de l'Amérique : ils conviennent à de grands emplacements et ne sont pas plus délicats que les précédents.

SOUCI, *Calendula*. (Syngénésie - Polygamie nécessaire, famille des *Corymbiferes*.) Genre dont le nom, dérivé du latin *Calenda*, exprime que l'espece qui a été appellée ainsi d'abord, fleurit toutes les *Calendes*, c'est-à-dire touts les mois. Tournefort le nommait *Caltha*, mot abrégé du grec *Calathos*, petite corbeille qui indique la forme des fleurs; il semble que son nom français soit corrompu de *Solsequium*, nom qu'on lui donnait en latin pour exprimer la faculté que ses fleurs ont de se tourner toujours du côté du soleil.

1. SOUCI COMMUN *ou* DES JARDINS, *Calendula officinalis*. LIN. Cette plante indigene, bien commune et bien connue, est depuis long-temps en possession de décorer nos parterres par le nombre, la grandeur, la durée, et sur-tout l'éclat de ses fleurs, qni souvent sur le même pied, varient du jaûne-pâle au jaûne safrané, quelquefois si brillant, qu'on ne saurait les regarder fixement. Ces fleurs, qu'on voit au premier printemps si la plante a pâssé l'hiver, dès le mois de juillet si la plante a été semée en mars, mais toujours jusqu'aux gelées, sont grandes, radiées, simples ou doubles, mais toujours solitaires et placées au bout des rameaux qui sont nombreux et garnis de feuilles sessiles, ovales-oblongues et un peu épaisses. Pour avoir plus de fleurs, et plus long-temps, on peut les couper à mesure qu'elles se fanent, même retrancher les branches qui ne doivent plus en donner. Le Souci produit des semences de deux sortes, les unes courbées et hérissées, les autres membrâneuses; elles se répandent souvent d'elles-mêmes. Celles qu'on met en bonne terre au mois de mars, donnent du plant qu'on repique où l'on veut qu'il fleurisse. Il faut le mettre au soleil; et lorsqu'il est repris, on n'a plus à s'en inquiéter. L'espece très double (que l'on doit préférer),

est appellée ordinairement SOUCI D'ESPAGNE. On cultive encore une variété singuliere en ce que la fleur émet tout-autour d'elle d'autres fleurs plus petites et pédonculées : — Cette variété est accidentelle et fugitive.

2. SOUCI DE LA REINE, Souci de Trianon, Souci-Anémone, *Calendula perennis.* Il a le port et le feuillage du précédent. Ses fleurs, aussi de même forme, sont beaucoup plus larges, plus doubles, et d'un jaûne moins foncé. Les pétales sont plus étroits, ondulés, et teints d'aurore seulement à l'extrémité. On dirait d'une Anémone. Il se multiplie de graines, et n'est pas plus délicat que le Souci commun. Si on le met en orangerie pour l'hiver, il sera couvert de fleurs dès le mois d'avril. C'est à Trianon, dans le Jardin de la Reine, qu'il a été d'abord cultivé. Il pâsse quelques-uns de nos hivers sans abri.

3. SOUCI HYGROMETRE, Souci pluvial, *Calendula pluvialis.* LIN. Plante annuelle qu'on seme en mars sur couche. Elle pousse des tiges longues, faibles, souvent couchées par terre; garnies de feuilles profondément dentées, et terminées depuis juin jusqu'en septembre, de fleurs dont les rayons étroits et longs sont violâtres en dessous, mais d'un blanc pur en dessus. Chaque rayon ou pétale est marqué à sa bâse d'une tache violette, ce qui forme un anneau autour du disque qui est d'un brun foncé. Ce souci nous vient du Cap; il s'ouvre quand le soleil donne, et se ferme sur-tout à l'approche de la pluie; ce qui lui fait donner ses surnoms latin et français. Eau et soleil; tout terrein.

SPIGELIA. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Gentianées*, dédié au Botaniste Flamand SPIGEL. Des deux especes connues, l'une est annuelle et de serre chaude, le SPIGELIA ANTHELMINTIQUE, appellé trivialement la BRAINVILLIERS, du nom d'une fameuse empoisonneuse, *Spigelia Anthelmia.* LIN.; l'autre est vivace et naturelle au Maryland, à la Caroline, à la Virginie, où elle croît en abondance dans les bois humides. C'est le SPIGELIA DU MARYLAND, *Spigelia Marylandica.* LIN. (CATESB. 2. 78.) Cette espece a fleuri pour la premiere fois en 1738, en Angleterre, d'où elle s'est répandue en France et dans le commerce. Sa beauté doit lui mériter place dans les parterres. Ses racines fibreuses poussent chaque année quatre ou cinq tiges carrées, herbacées, hautes de près d'un pied, ornées de quatre à cinq paires de feuilles oppôsées, sessiles, ovales-oblongues, très-aiguës. En juin, chaque extrémité de tige se termine par un épi de fleurs rangées d'un seul côté, pédiculées, à tube long, enflé, puis resserré à son sommet,

et se divisant en cinq segments égaux. Ces fleurs sont légérement odorantes, d'un beau rouge à l'extérieur et jaûnes en dedans. Ce *Spigelia* se plaît dans une terre fraîche (mieux de bruyere), et à un moyen soleil : on le multiplie ou des semences qu'il donne assez rarement, ou par l'éclat des pieds.

SPIRÉE, *Spiræa.* Les Grecs donnaient le nom de *Speiraia* à un arbrisseau dont les rameaux souples pouvaient facilement se tordre en *spirale* ou en corde; deux choses exprimées dans leur langue par le même mot *speira.* Ce genre, de l'Icosandrie-Pentagynie, famille des *Rôsacées*, comprend beaucoup de plantes, la plupart étrangeres, toutes faciles à cultiver et faites pour la décoration des jardins.

1. SPIRÉE-ULMAIRE, *Spiræa Ulmaria.* LIN. (JAUM. 9e. liv.) Belle plante à racines vivaces, assez commune dans nos prés humides, et à laquelle les folioles de ses feuilles ailées ont fait donner le nom d'Ulmaire, par leur ressemblance avec les feuilles de l'Orme (*Ulmus*). On l'appelle encore REINE-DES-PRÉS, à cause de sa beauté, et parce qu'elle domine les autres plantes par la hauteur de ses tiges, que terminent ordinairement en juin et juillet de beaux bouquets de fleurs petites, mais nombreuses, blanches et à cinq pétales. L'Ulmaire commune n'est point à mépriser; on recherche à plus forte raison la variété à feuilles panachées et celle à fleurs doubles. Toutes se multiplient par l'éclat de leurs racines, et demandent un terrein un peu frais, ou au moins de fréquents arrôsements en été.

2. SPIRÉE A FEUILLES LOBÉES, Reine-des-Prés du Canada, *Spiræa lobata.* LIN. (*H. Vind.* 83.) Superbe plante dont les racines traçantes, vivaces et odorantes, poussent à chaque printemps des tiges aussi hautes et des feuilles encore plus découpées que celles de la précédente; mais elle ne forme de touffes très considérables que dans la terre de bruyere un peu marécageuse, telle qu'on en trouve à Fontainebleau, et tenue humide. Ses fleurs odorantes et rouges, paraissent en juillet. Il faut la placer à demi-ombre, et lui donner de fréquents arrôsements. Elle se multiplie en en séparant les pieds en automne. On peut l'élever en pôts, et la mettre alors dans l'orangerie. LINNÉ dit qu'on la trouve aussi en Sibérie. — Ces deux Spirées sont fort sujettes à une maladie appellée *le blanc* ou *le meûnier*, causée par une plante imperceptible dans ses détails, fongueuse, et qui semble moins établie sur les feuilles et le tronc (qu'elle couvre cependant,) qu'aspirée par les racines et logée dans la substance même de la plante malade. M. Decandolle est de cette opinion, et pense qu'on

pourrait se délivrer de ce fléau en lavant exactement les racines qu'on replanterait dans une place éloignée et en terre neuve.

3. Spirée Filipendule, *Spiræa Filipendula.* Lin. Elle est aussi fort belle ; ses racines vivaces poussent dès le printemps des feuilles ailées, très découpées, dispôsées en rôsettes sur la terre, et du milieu desquelles s'elevent deux ou trois tiges de la hauteur d'un pied et demi environ, au sommet desquelles on voit, fin de mai, et souvent encore en septembre, des bouquets de jolies fleurs blanches, petites, mais très nombreuses. Il est bon de soutenir ces tiges avec un tuteur. On cultive de préférence la variété à fleurs doubles, qu'on multiplie en en séparant les racines en automne. La Filipendule, très commune aux environs de Paris, et notamment au bois de Boulogne, s'appelle ainsi parce que ses racines sont compôsées de filets très fins, auxquels tiennent des tubercules arrondis et comme *pendants à des fils.* La plante privée de ces tubercules, périra.

4. Spirée Barbe-de-Bouc *ou* de Chèvre, *Spiræa Aruncus.* Lin. Plante rustique et de pleine terre, qui croît naturellement en Autriche, en Allemagne et dans les Pyrénées, et qu'on a eu raison de transporter dans les Jardins d'un peu d'étendue, où elle plaît par son joli feuillage, et sur-tout par le nombre et l'élégance des grappes de fleurs qui terminent ses rameaux vers la fin de mai. Sa racine est vivace et pousse chaque année des touffes assez considérables de tiges et branches droites, fermes, hautes de quatre ou cinq pieds, et garnies de feuilles trois fois ailées, et dont chaque division a cinq ou sept folioles oblongues, pointues, dentées. Les fleurs, blanches, petites, mais nombreuses, sont dépâssées par les étamines ; ce qui donne au bouquet un air léger et plumeux, et mérite à la plante les noms de *Barba capræ*, et *Aruncus ;* ce dernier, dérivé du grec *ērìngos*, signifie la *barbe d'un bouc.* Linné le lui a conservé pour nom spécifique. Elle n'est point difficile sur le terrein, mais elle aime l'eau, et plus l'ombre que le soleil. On la multiplie en éclatant ses racines en octobre.

5. Spirée a feuilles de Saule, *Spiræa salicifolia.* Lin. Elle pousse des tiges nombreuses et hautes de cinq à six pieds. Ses feuilles sont semblables à celles du Saule. Ses fleurs, qui paraissent aux mois de juin et juillet, sont rougeâtres, petites, mais nombreuses et en épis. Mêmes terre, expôsition et moyens de propagation. Il y a une variété à fleurs blanches. Elles sont de l'Amérique septentrionale.

6. Spirée a trois feuilles, *Spiræa trifoliata.* Lin. On l'appelle ainsi, parce que ses feuilles sont dispôsées trois à trois. Ses tiges droites et rougeâtres sont terminées par des grappes

lâches de fleurs blanches, plus grandes que celle des autres especes. On les voit dès le mois de juin et juillet. Cette plante, qui vient de l'Amérique septentrionale, se met un peu à l'ombre, en terre de bruyere pure ou mêlangée, mais tenue humide, du reste elle est aussi rustique que les autres *Spirées*, et se multiplie de même : si on la tond souvent elle refleurit en automne. MILLER l'a connue et cultivée en 1758.

7. SPIRÉE A FEUILLES DE CHAMÉDRYS, *Spiræa chamædryfolia.* LIN. (*H. Vind.* 140.) Fort joli arbuste naturel aux montagnes du Frioul. Ses tiges droites, longues d'environ deux metres (six pieds) sont rameuses; ses feuilles alternes et à courts pétioles, ressemblent un peu à celles du Chamédrys. Les fleurs qui se voient en mai sont blanches, inodores, et dispôsées en especes d'ombelles.

8-15. J'ai vu en 1810, dans le Jardin de M. Descemet à Saint-Denys, la SPIRÉE PANICULÉE, *Spiræa paniculata*, dont les fleurs teintées de rôse, sont dispôsées en panicules. Ses feuilles sont lancéolées, dentées en scie à court pétiole. J'ignore son pays. Il l'avait mise en terre de bruyere, et la tenait de M. Dumont de Courset. Il y a encore la Spirée à feuilles de Millepertuis, *Spiræa hypericifolia ;* — celle à feuilles d'Obier, *Spiræa opulifolia ;* — celle à feuilles crénelées, *Spiræa crenata ;* — la Spirée lisse, *Spiræa lævigata;* — la Spirée à feuilles de Sorbier, *Spiræa sorbifolia*, qui est charmante par son feuillage et par ses grappes nombreuses et élégantes de jolies fleurs blanches, — la Spirée cotonneuse, *Spiræa tomentosa*, dont les fleurs sont teintes d'un léger rôse, etc., etc. Toutes méritent d'être cultivées. La derniere demande la terre de bruyere, où souvent elle se seme d'elle-même. Les Spirées arborescentes peuvent se marcotter. On peut aussi en faire des boutures; mais il faut que la saison soit favorable, ou au moins qu'on les entretienne fraîches. Quelquefois les Spirées donnent de bonnes graines.

STACHYS. Les Grecs donnaient ce nom à une plante aromatique (peut-être au *Marrube*), dont les fleurs sont à peu près dispôsées en épi (*stachys*). On l'a transporté à un genre de la Didynamie - Gymnospermie, famille des *Labiées.* Une seule espece mérite les soins du Curieux par les beaux épis de ses fleurs écarlates et brillantes. C'est le *Stachys coccinea*, JACQ. *H. Sch.* 284. (AND. 310. CURT. 666.) Cette jolie plante est originaire des montagnes du Chili d'où elle a été portée en Angleterre en 1800. En 1802 M. STEIN, Pépiniériste-Fleuriste et Décorateur de Jardins, a apporté à Paris le premier pied qu'on y ait vu, et qu'il avait acheté dix florins en Hollande. C'est donc à lui qu'on doit de l'avoir aujour-

d'hui dans notre commerce. Les racines de ce Stachys sont vivaces, poussent plusieurs tiges anguleuses, sillonnées, rameuses, rudes au toucher, assez droites, garnies de feuilles oppôsées, dont les pétioles assez larges sont réunis. Ces feuilles sont en cœur, oblongues, crénelées, velues, pâles et veinées en dessous. De leur aisselle s'élevent les rameaux qui de juin à septembre donnent des épis verticillés de fleurs assez grandes et d'un rouge eclatant: elles sont ordinairement oppôsées trois à trois. La plante et ses fleurs ne sentent pas bon. Comme elle ne semble pas de longue durée, je conseille d'en faire des boutures chaque année. On la multiplie encore d'éclat du pied, ou par les graines qu'elle mûrit et qu'il faut semer sur couche. Elle demande une terre légere et substantielle, de plus une expôsition méridienne en été, et pendant l'hiver du jour dans l'orangerie.

STAPELIA. Genre assez nombreux de la Pentandrie-Digynie, famille des *Apocynées*, contenant toutes plantes grâsses, originaire du Cap ou d'autres parties d'Afrique, et extrêmement singulieres. On l'a consacré au Botaniste Hollandais STAPEL qui l'a fait connaître.

1. STAPELIA VELUE, *Stapelia hirsuta*. LIN. La plante consiste en prolongements, d'un vert foncé très informes, roides, charnus, à-peu-près quadrangulaires et pyramidaux, de huit à neuf lignes de large sur chaque face, et d'environ six à sept pouces de long. Les fleurs compôsées de cinq pétales très grands, oblongs-aigus, très épais, d'une couleur de lie de vin, couverts et bordés de petits poils, ont dans leur milieu une espece de bouton où se trouvent les étamines et les styles. Elles sont bizarres, et cependant fort belles, larges de plus de quatre pouces; mais elles exhalent une odeur de charogne si infecte que les insectes en sont attirés et viennent y dépôser leurs œufs qui ne tardent pas à former des vers : ceux-ci périssent bientôt par défaut de nourriture. Les *Stapelias* ne peuvent se conserver qu'en terre chaude, et demandent une terre forte, très peu arrôsée en été et point du tout en hiver.

2. STAPELIA PANACHÉE, *Stapelia variegata*. LIN. Elle ressemble assez à la précédente. Sa fleur puante et aussi fort grande, mais cependant moindre, est marquée d'une infinité de taches brunes foncées sur un fond plus clair; ce qui lui a mérité ses noms spécifiques, et aussi le nom trivial de FLEUR-DE-CRAPAUD. Francis MASSON, Anglais et Jardinier-Collecteur, a donné les figures et les descriptions de touts les *Stapelias* qu'il a trouvés au Cap; le célebre JACQUIN a décrit et fait peindre touts ceux qu'on a cultivés au Jardin de Schoenbrunn.

Je me suis contenté de citer ces deux especes qui fleurissent fort aisément.

STATICÉ, *Statice*. Ce mot est le féminin de l'adjectif grec *statikos*, exprimant tout ce qui a la propriété d'arrêter ou de retenir, et convient bien à ce genre de la Tétrandrie-Pentagynie, famille des *Plombaginées*, dont quelques especes croissent en abondance sur les dunes où elles *arrêtent* et *retiennent* les sâbles.

1. STATICÉ A TÊTES, Gazon d'Olympe, Herbe à sept tiges, *Statice Armeria*. LIN. PLINE appelle *Statice septem caulibus*, cette petite plante bâsse, vivace, et qui croît d'elle-même dans les lieux arides aux environs de Paris. On l'a recueillie dans les Jardins comme propre à y faire de jolies bordures par ses touffes de feuilles assez semblables à un fin gazon, et d'entre lesquelles s'élevent depuis mai jusqu'en juillet, des tiges nues, droites et portant chacune une tête de fleurs petites, réunies en tête, plus ou moins rouges ou blanches, selon la variété; mais faisant un fort bon effet par leur nombre. Il y a encore une variété plus petite dans ses dimensions. Toutes sont rustiques et se multiplient par la séparation des pieds, même, si l'on veut, par le semis.

2. STATICÉ MARITIME, *Statice Limonium*. LIN. On l'a trouvée dans les lieux marécageux sur les bords des deux mers en France. Ses feuilles sont radicales, ovales oblongues et amincies en pétioles longs et d'un rouge vif. De leur milieu sortent des tiges très-rameuses, hautes d'un pied, et que terminent des épis horizontaux de fleurs très petites, mais réunies, nombreuses, d'un joli bleu, et tournées vers le ciel. La plante est aussi vivace, se multiplie comme la précédente, et demande une terre légere, sâblonneuse, fraîche, et une bonne expôsition. Elle fleurit en juillet. Il faut en garder quelques pieds en orangerie l'hiver.

3. STATICÉ A LARGES FEUILLES, *Statice latifolia*. SMITH. Il vient de Sibérie: ses feuilles assez vertes sont plus grandes, plus aiguës, et à pétiole moins rouge que dans le précédent. Les tiges plus hautes et plus considérables donnent des panicules plus étendues: les fleurs aussi petites, mais plus nombreuses et dispôsées de même, sont d'un bleu violâtre, et durent longtemps: on les voit en août et septembre. Même culture.

4. STATICÉ DE TARTARIE, *Statice Tatarica*. LIN. Celui-ci est d'un vert blanchâtre. Ses feuilles, radicales et lancéolées sont amincies en pétioles. Les tiges plus bâsses et plus rameuses se divisent en panicules serrées, garnies de fleurs infiniment nombreuses, d'un rouge tendre. Même culture.

5. STATICÉ CRÊPUE, *Statice mucronata*. LIN. F. (L'HÉR. *Stirp. nov.* 6.) Cette espece extrêmement jolie, est vivace comme les précédentes. Quelques Amateurs ne la connaissent que sous le nom de *Statice crispa*. Cultivée au Jardin des Plantes du temps de GUY DE LA BROSSE, qui l'a figurée n°. 19, elle s'y est perdue pour tout le monde, si bien que LINNÉ pere ne l'a point connue. Depuis quelques années BROUSSONNÈT nous l'a rapportée de Barbarie, son pays natal. Sa racine rameuse, brunâtre et odorante pousse plusieurs tiges diffuses, rameuses, longues d'un pied, garnies de feuilles alternes, ovales-aiguës, amincies en pétioles, et dont l'étoffe étendue de chaque côté du pétiole et ondulée, se prolonge encore sur les rameaux et sur la tige. Elle a aussi des feuilles radicales, couchées à terre, ovales-lancéolées, ondulées. Les fleurs serrées en épis et tournées d'un seul côté, sont d'un violet tendre : elles se montrent de juillet jusqu'aux gelées. On propage ce Staticé de l'éclat de ses pieds ou de boutures, et de graines semées aussi-tôt la maturité, et qui germeront d'elles-mêmes si la plante est mise dans un pôt assez grand et rempli de terre bonne et sâblonneuse. Elle demande l'orangerie pour l'hiver, et dans l'été le plein air et quelques arrôsements.

STEVIA. Genre consacré par CAVANILLES au Docteur STÈVE ou ESTÈVE, anciennement Professeur de Botanique à Valence en Espagne. Il contient des plantes très agréables de la Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Flosculeuses* : comme le sont les *Ageratum* parmi lesquels ORTÉGA les avait placées. Leurs fleurs sont extrêmement petites, mais elles font de l'effet par leur réunion et par leur grand nombre : on dirait d'autant de petites étoiles à cinq rayons. Toutes les especes que nous allons citer répandent une odeur légere et agréable de *Phlox*.

1. STEVIA A FEUILLES EN SCIE, *Stevia serrata*. CAV. 555. *Ageratum punctatum*. ORTÉGA. Cette jolie plante apportée de la Nouvelle-Espagne à Madrid où elle a fleuri en novembre 1796, a été communiquée au Jardin des Plantes de Paris qui l'a répandue. Elle est vivace et pousse des tiges cylindriques de plus d'un pied, rameuses dans le haut, à feuilles éparses, presque linéaires; les premieres et celles du bâs seulement *dentées en scie*. Les fleurs en corymbes terminaux, sont petites, nombreuses et serrées. Leur corolle blanche et en entonnoir se divise en cinq segments. On la seme sur couche tiede au printemps : on repique le plant en pôts séparés qu'on rentre en orangerie pour l'hiver, ou qu'on laisse sur couche sous châssis pour faire mûrir les graines.

2. STEVIA A FEUILLES D'HYSSOPE, *Stevia hyssopifolia.* Il produit aussi un joli effet par les touffes que forment ses tiges assez nombreuses, hautes de deux pieds, garnies de feuilles oppôsées, assez semblables à celles de l'Hyssope. Au mois d'août les extrémités des tiges et des rameaux se terminent par des corymbes de fleurs petites, ramâssées et rôses. Il est vivace, vient des mêmes régions, et se cultive de même.

3. STEVIA A FEUILLES OVALES, *Stevia ovata.* Il est vivace et des mêmes régions. Sa tige cylindrique, noueuse, verte, mais purpurine dans le haut, est très rameuse, et peut atteindre environ 1137 millim. de hauteur (trois pieds et demi); les feuilles sont jusqu'à présent les plus grandes du genre; elles sont oppôsées, amincies en pétiole, *ovales* et dentées. Les fleurs se voient fin d'août et sont rôsées. Même culture.

4. STEVIA PANICULÉ, *Stevia paniculata;* de très peu moins haut que le précédent et vivace comme lui. Il a une tige ligneuse, rameuse, à rameaux souvent oppôsés, toujours axillaires et grêles: les feuilles rarement oppôsées, souvent alternes, sont lancéolées et dentées. Les fleurs sont en panicules et blanches: on les voit en août et septembre. La plante a l'air grêle et le port d'un petit arbre. Mêmes pays et culture.

5. STEVIA LANCÉOLÉ, *Stevia lanceolata.* Sa tige cylindrique, verte, d'à-peu-près 1137 millim. (trois pieds et demi) de haut, donne naissance à des rameaux épars et grêles garnis de feuilles alternes, distantes, longues, étroites, *lancéolées*, légerement dentées. Les fleurs se voient en septembre et sont rôsées. Même culture.

6. STEVIA A FEUILLES PÉDÉES, *Stevia pedata.* CAV. 356. *Ageratum*, ORT. Cette plante est de Cuba, et a fleuri à Madrid en 1797. Malheureusement elle est annuelle. On la seme comme l'autre; et les pôts ne doivent pas quitter la couche si l'on veut avoir de bonnes graines. Sa tige striée, haute d'environ deux pieds, pousse des rameaux alternes, à feuilles *pédées*, alternes aussi, compôsées de sept folioles dont trois de chaque côté sur un pétiole commun, et la septieme plus grande est au milieu sur un pétiole particulier. Les fleurs assez semblables à celles des précédents, sont réunies en especes de corymbes, et colorées de rôse-pâle. On les voit en juillet et août.

STIPE, *Stipa.* Genre de la Triandrie-Digynie, famille des *Graminées*, dont le nom venu du verbe latin *stipo*, indique la maniere dont les feuilles et les tiges sont pressées. Une es-

pece, la Stipe plumeuse, *Stipa pennata*, Lin., mérite bien d'être cultivée. Cette plante vivace a les feuilles de toutes les Graminées, mais un peu semblables à celles des Joncs. Ses tiges s'élevent à un pied et demi environ, et sont terminées par un épi serré, peu fourni et qui s'appercevrait à peine si la valve extérieure de chaque calyce ne se prolongeait en un filet (appellé *arête*) articulé et tors à sa bâse, long de huit à dix pouces, plumeux et flottant avec grâce. Ces arêtes font tout l'agrément de la plante à qui tout terrein est bon. Souvent elle se seme d'elle-même : on la seme aussi en automne ou au printemps, époque à laquelle on peut encore l'éclater. Ses graines sont mûres en juillet.

STRAMOINE, Pommette, *Datura*. Ce dernier mot est Turc, et a d'abord été le nom d'une espece : on l'a donné au genre entier qui est de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées*. Il n'est pas nombreux ; mais il renferme des plantes très malfaisantes, telles que la *Pomme épineuse*, que je cite pour conseiller de la détruire par-tout où elle se trouvera. J'inviterai à cultiver la suivante :

Stramoine *ou* Pomme épineuse d'Égypte, *Datura fastuosa*. Lin. Plante annuelle qui se trouve aussi à la Guyane, et que Guy de la Brosse a figurée n°. 8. On en seme les graines en mars, sur couche chaude et sous cloche, et l'on repique les jeunes plants, dans des pôts séparés, pour être placés au très grand soleil quand ils seront repris, ou être remis aussi-tôt sur la couche, si l'on veut hâter la fleuraison et faire mûrir les graines. Ce Stramoine s'éleve à plus de trois pieds : ses tiges violâtres et branchues se garnissent de feuilles larges et sinuées. Aux mois de juillet ou d'août naissent, dans l'embranchement des rameaux, des fleurs qui durent peu, mais qui sont superbes, grandes, à long tube évâsé en un limbe marqué par cinq angles, terminés chacun par une pointe. Ces fleurs répandent une odeur très agréable, et sont d'un beau pourpre-violet au dehors, et d'un blanc de lait pur au dedans. Souvent elles contiennent deux et même trois corolles semblables, les unes dans les autres. Elle demande beaucoup d'eau et une bonne terre mêlée de terreau bien consommé.

STRELITZIA. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées*.) Genre dédié par Sir *Joseph* Banks à la Reine d'Angleterre dont il lui a donné le nom.

1-2. Strelitzia de la Reine, *Strelitzia Reginæ*. Banks. (Vél. du Mus. Red. Lil. 77 et 78.) Cette plante, herbacée et vivace, l'emporte sur les plus belles que nous a fournies le Cap de Bonne-Espérance, d'où Sir *Joseph* Banks l'a intro-

duite en Angleterre en 1773. Il faut la tenir en serre chaude, si l'on veut qu'elle fleurisse. Sa racine, qui est fibreuse, pousse une touffe de feuilles lancéolées-aiguës, glabres, concaves, d'un vert un peu glauque, à bords un peu crispés, marquées de nervures obliquement paralleles et partant de la nervure longitudinale, laquelle est le prolongement du pétiole. Celui-ci est mince, long de trois pieds, ferme comme la feuille, engaînant à sa bâse et marqué intérieurement d'un sillon dans toute sa longueur. D'entre ces feuilles sortent une ou plusieurs tiges aussi hautes qu'elles, cylindriques, fermes, garnies d'écailles engaînantes, et terminées par une derniere écaille ou spathe de près de huit pouces, qui en s'ouvrant se penche au point de devenir horizontale. Elle laisse sortir des fleurs très grandes, très belles et très singulieres, qui durent long-temps, parce qu'elles épanouissent les unes après les autres. Chacune d'elles est accompagnée d'une bractée, et consiste en six divisions, dont les trois extérieures, longues, très aiguës, sont d'un jaûne safrané très éclatant : les trois intérieures, plus petites et d'un beau bleu céleste foncé, sont inégales entre elles; une sur-tout, plus courte et roulée, contient une liqueur miellée. Elles renferment cinq étamines pédiculées, longues et blanches, et le rudiment d'une sixieme, avec le style qui est terminé par trois stigmates violâtres, longs et aigus. Ces fleurs paraissent en mai et juin, et en été *. On propage cette belle plante par l'éclat de ses touffes, que l'on peut diviser, si dans le milieu il se trouve deux feuilles oppôsées : l'opération sera encore plus sûre s'il y a eu fleurs.

SWERTIA. (Pentandrie-Digynie, famille des *Gentianées.*) La seule espece de ce genre qui me soit connue, mériterait bien de trouver place dans nos Jardins, où cependant quelques Amateurs l'ont déjà transportée. C'est le SWERTIA VIVACE, *Swertia perennis.* LIN. Il se trouve dans les Alpes, au Mont-d'Or et dans les mêmes endroits que les Ros Solis (*Drosera*); il lui faut donc une terre tourbeuse entretenue humide, et un abri contre les rayons trop ardents du soleil. Sa racine courte, noirâtre, donne naissance à beaucoup de traces qui se garnissent comme elle d'une grande quantité de radicules fibreuses, jaûnâtres, droites et longues. Au printemps, ces racines et leurs rejetons poussent une tige (quelquefois deux) herbacée, anguleuse, d'environ un pied, ayant des feuilles assez grandes, ovales-obtuses; les inférieures alternes et se rétrécissant en

---

* J'ai vu dans les serres du Roi d'Angleterre, à Kew, un autre *Strelitzia* géant dont les feuilles conformées comme celles du précédent ont 2600 millim. (au moins huit pieds) de haut.

pétiole comme les radicales ; les supérieures sessiles et opposées. Vers la fin de juin, on voit se déployer une panicule bien fournie de fleurs extrêmement jolies ; rarement à quatre, le plus ordinairement à cinq pétales, formant une étoile bien ouverte, lancéolés-aigus, portant chacun à sa bâse deux corps qui paraissent deux grôs points bleus ; du reste ces pétales d'un blanc verdâtre jusqu'à la moitié où ils prennent une teinte bleue, sont marqués de lignes et de points d'un bleu plus foncé. Les étamines alternes avec les pétales, et terminées par des antheres du même bleu, et dont le pollen est jaûne, ajoutent encore à l'agrément de ces fleurs. On peut recueillir et semer aussi-tôt les graines en août ; mais on multiplie plus facilement cette jolie plante par ses traces nombreuses qu'on sépare en automne. Son nom vient d'*Emmanuel* SWERT, Hollandais, qui après s'être instruit dans son pays, devint Jardinier de l'Empereur d'Allemagne. Il a publié en 1612, sous le titre de *FLORILEGIUM*, les figures des plus belles fleurs qu'il cultivait.

TABAC, *Nicotiana*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées*, consacré à M. NICOT, Ambassadeur de France en Portugal, d'où il rapporta, en 1560, les graines du TABAC ORDINAIRE, *Nicotiana Tabacum* ; LIN., trouvé d'abord dans le *Tabasco*, province de la Nouvelle-Espagne. Le meilleur venant de ces parages, on devrait en laisser la culture à l'Amérique, d'autant qu'il *effrite* la terre. Il est même incommode à ceux qui ne le cultivent que par curiosité, parce que produisant une infinité de graines menues et qui se sement d'elles-mêmes, il devient difficile à détruire. Du reste, cette plante qu'on cultivait en grand en Alsace et en Flandre, est annuelle et fort belle, mais d'une odeur nauséabonde. Sa tige, haute d'environ cinq pieds, est cylindrique, velue, moëlleuse, et garnie de feuilles grandes, velues, visqueuses, ovales-aiguës. Elle se divise en rameaux, touts terminés dès juillet par des bouquets lâches de fleurs en entonnoir, à cinq lobes, et purpurines. Le Tabac exige (pour n'être cependant que d'une moyenne qualité en France) une terre excellente. Il faut le semer en mars, et ne pas trop couvrir les graines. On en connaît plusieurs especes, et celle que je viens de décrire a encore plusieurs variétés. Personne n'ignore que l'usage du TABAC nuisible peut-être, mais certainement inutile, mal-propre, et toujours rebutant au premier abord, a triomphé des arguments de la Médecine ; des diatribes d'un Roi d'Angleterre, et, ce qui était plus sérieux, des excommunications d'un Pape, et de la sévérité bizarre et cruelle d'un Empereur Turc qui faisait couper touts les nez

suspects. Nos Rois de France, plus habiles, ont su s'en faire une partie considérable de revenus.

2. TABAC ONDULÉ, *Nicotiana undulata*. VENT. (Malm. 10. CURT. 673.) Sir *Joseph* BANKS a envoyé pour le Jardin de Malmaison les graines de cette plante naturelle au port Jackson dans la Nouvelle Hollande. Sa racine, vivace selon les uns, seulement bisannuelle suivant les autres, pousse plusieurs tiges d'environ deux pieds, dont les feuilles inférieures sont plus grandes que les autres, rapprochées et en spatule; celles des tiges et des branches sont alternes, oblongues-aiguës, amincies en pétiole, très peu *ondulées*. Froissées, elles exhalent l'odeur nauséabonde des autres especes; mais les fleurs qu'on voit en août et presque tout l'automne, répandent une légere odeur de Jasmin. Elles sont d'un blanc de lait pur, de moyenne grandeur, et d'un assez bon effet par leur nombre. On en obtient facilement de la graine, qu'on seme au printemps sur couche : bonne orangerie pour l'hiver.

TAGETES. (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes.*) Genre qui, suivant quelques Auteurs, serait dédié à Tagès, l'un des mille et un petit-fils de Jupiter, et dont le nom alors serait poétique. Il vaut autant le dériver des mots grecs *Tagē* ou *Tageia*, qui signifie Principauté, Empire, parce qu'alors il exprimera le rang que tiennent dans nos parterres, sur la fin de l'été et pendant l'automne, deux especes de plantes, suspectes, annuelles, originaires du Mexique, enfin cultivées dans les jardins d'Europe depuis que suivant DODOENS, elles y furent apportées de Tunis lors du voyage de CHARLES-QUINT dans ce royaume; ce qui les fait encore appeller AFRICAINES.

1. TAGÉTÈS ÉLEVÉ, vulgairement GRAND ŒILLET-D'INDE; RÔSE-D'INDE, *Tagetes erecta*. LIN. Ses noms vulgaires lui viennent de la ressemblance que ses fleurs, souvent doubles et plus grôsses que les plus larges Rôses, ont avec l'Œillet par leur calyce long et tubulé, et avec la Rôse par leur volume. Le nom spécifique latin exprime que la tige est droite et élevée. Cette tige pousse des rameaux épars et axillaires à feuilles alternes, pinnées, à folioles impaires souvent oppôsées, sessiles sur le pétiole commun qui est ailé: ses folioles oblongues-aiguës et dentées en scie sont parsemées de points qui les font paraître à jour.

2. TAGÉTÈS ÉTALÉ, PETIT ŒILLET-D'INDE, *Tagetes patula*. LIN. Il est moins haut, et s'*étale* plus que le précédent. Ses feuilles, d'un vert foncé, mais plus petites, ressemblent beaucoup à celles de la Rôse-d'Inde. Enfin ses fleurs, plus petites, ressemblent plus à l'Œillet, sur-tout quand

elles sont simples. Elles jouent beaucoup ; les unes étant d'un jaûne pur éclatant, les autres étant marquées de raies, taches ou bordures d'un jaûne safrané, foncé et velouté. Ces deux plantes ont toutes deux la même odeur forte et fétide, et périssent aux premieres gelées, quoiqu'alors elles soient encore chargées de fleurs. Elles font un très bel effet avec les Reines-Marguerites, qui donnent encore plus d'éclat à leur jaûne brillant. On les seme toutes deux sur couche, ou seulement en terre meuble et terreautée, mais en bonne expôsition, et lorsqu'on n'a plus à craindre les gelées du printemps. On les repique en pôts, qu'on remet en terre et qu'on arrôse fréquemment jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes. Alors on les dépote pour les mettre dans la place où elles doivent fleurir. Elles aiment l'eau et le soleil, et du reste ne demandent pas grand soin, si ce n'est d'être défendues contre les limaçons qui en sont très friands. Choisir la semence des individus les plus doubles de la premiere espece, les mieux panachés de la seconde, et des fleurs les plus hâtives de toutes deux.

3. Tagétès luisant, *Tagetes lucida.* Cav. 264. Je parle de celui-ci, quoique moins beau que les précédents, parce qu'il a cependant l'avantage d'être vivace et de sentir bon. Il a été rapporté du Chili en Espagne, où il a fleuri la premiere fois en 1795, et d'où il a été ensuite communiqué aux autres contrées d'Europe Ses tiges à rameaux oppôsés et axillaires, et garnies de feuilles simples, connées, ovales, dentées finement en scie, enfin parsemées aussi de points résineux, se terminent en août par des corymbes de fleurs petites, nombreuses, à trois rayons d'un très beau jaûne. On le seme comme les autres, ou bien on en éclate les pieds. Enfin on le place sur le devant et au jour dans l'orangerie, où il fleurit jusqu'en décembre comme les autres ; il aime une terre substantielle et douce.

TRACHÉLIE, *Trachelium.* Nom donné autrefois à une plante qu'on employait contre les maladies du col, en grec *trachelos*, et transporté aujourd'hui à un genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Campanulacées.*

Trachélie bleue, *Trachelium cœruleum.* Lin. Plante bisannuelle et fort jolie, qui croît naturellement dans les lieux pierreux, sur les rochers et les murs ruinés dans l'Orient et en Italie. Il faut en semer les graines aussi-tôt leur maturité : elles pousseront des feuilles radicales, assez grandes, un peu épaisses, ovales-lancéolées, pointues et dentées, du milieu desquelles s'élevera la seconde année une tige garnie de feuilles de même forme, mais plus petites, haute d'environ un pied, et ter-

minée en juillet, par une espece de parasol de fleurs petites, nombreuses, tubulées à cinq divisions, d'un très joli bleu, et qui durent plus d'un mois. Si cette plante est placée comme elle l'aime, elle se semera d'elle-même. On la tient ordinairement dans un pôt pour la rentrer en orangerie, et parce qu'elle n'est pas d'un grand effet en parterre.

TRICHOSANTHES, c'est-à-dire Fleur chevelue. Nom grec donné à un genre de la Monœcie-Syngénésie, famille des *Cucurbitacées*. Traité comme les Melons, le *Trichosanthes Anguina*, LIN., (CURT. 722. Vél. du Mus.), pousse des tiges charnues, velues, longues, flexueuses, garnies de vrilles, et de feuilles à pétiole long et velu; elles consistent en trois lobes principaux, et sont assez grandes. Les fleurs, à cinq pétales comme celles des Melons et Concombres auxquels la plante ressemble assez, sont d'un blanc pur, mais chaque pétale est bordé d'une infinité de filaments blancs aussi et menus comme des cheveux. Leur fruit est très long, presque cylindrique tortueux, et vert rayé de lignes blanches. On le mange à la Chine, son pays natal : chez nous il perfectionne aussi ses graines.

TRILLIUM. Genre de l'Hexandrie-Trigynie, famille des *Asparagées*, et qui doit son nom au nombre trois; dans le fait chaque tige porte trois feuilles, une fleur consistant en un calyce à trois divisions; en 3 pétales, 3 étamines et 3 styles sur une capsule à trois loges : TRILLIUM SESSILE, *Trillium sessile*. LIN. HERB. DE L'AMATEUR, n°. 13. Plante vivace croissant naturellement dans les bois ombragés de la Caroline, de la Pensylvanie, etc. On la tient dans la plate-bande de terre de bruyere où chaque année ses racines noueuses poussent une ou plusieurs tiges cylindriques, droites, longues d'environ six à huit pouces, terminées par un verticille de trois feuilles sessiles, ovales, allongées, d'un vert foncé marqué de taches blanchâtres : vers la fin d'avril on voit s'ouvrir une fleur dont le calyce à trois divisions est alterne avec trois pétales longs, en spatule, bruns-rougeâtres, renfermant trois étamines pétaliformes, violettes, placées autour d'une capsule à trois loges, violette aussi, et surmontée de trois styles. Ce Trillium que je cultive depuis long-temps ne m'a jamais donné de graines, mais on peut partager ses racines en juillet, époque où sa tige est desséchée.

TROMPE D'ÉLÉPHANT, *Rhinanthus Elephas*. LIN. (Didynamie - Angiospermie, famille des *Rhinanthoïdes*.) Plante annuelle, naturelle au Levant d'où TOURNEFORT l'a rapportée, et à l'Italie. On ne la cultive que par curiosité, comme

les *Limaçons* et les *Chenilles*, etc., à cause de la forme singuliere de ses fleurs d'un beau rouge safrané, grandes, remarquables sur-tout par deux levres, dont la supérieure est terminée par une appendice assez ressemblante à la trompe d'un Éléphant, et qui lui a fait donner ses noms. *Rhinanthus* vient des mots grecs *rhin*, nez, et *anthos*, fleur. Elle a le port des pédiculaires : elle est cependant plus rameuse, et ses feuilles sont d'un vert plus clair. On la seme au printemps sur couche, on la repique au soleil, et on lui donne un arrôsement modéré.

TUSSILAGE, *Tussilago*. (Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*.) Genre dont le nom composé des mots *tussis*, toux, et *agere*, chasser, indique l'emploi que la Médecine fait de quelques especes regardées comme béchiques : une seule est cultivée pour l'agrément : c'est le TUSSILAGE ODORANT, Héliotrope d'hiver, *Tussilago fragrans*. VILLARS. (Vél. du Mus. et JAUM. 10e. liv.) Cette plante paraît nouvelle pour les Botanistes eux-mêmes ; et Linné ne l'a ni indiquée ni connue. Sa racine noueuse et traçante donne naissance à des tiges longues de près d'un pied, velues, anguleuses, garnies à leur bâse de feuilles aussi grandes au moins que celles du Tussilage commun. Ces feuilles sont rudes au toucher, arrondies et dentelées, portées sur d'assez longs pétioles dont la bâse élargie embrasse la tige. Vers le haut de cette tige, on voit à la fin du mois de décembre, se prononcer et s'épanouir des fleurs protégées par une sorte de feuille que les Botanistes appellent *Bractée*, et qui est ici large et nerveuse. Ces fleurs qui sont d'un blanc-purpurin sale, n'ont, à proprement dire, rien de remarquable que l'odeur suave qu'elles répandent, et qui a mérité à la plante le nom d'*Héliotrope d'hiver*. On prétend qu'on la trouve au bâs du mont Pilat, dans le Lyonnais ; ce qui indique qu'elle ne craint pas le froid, et qu'elle peut s'accommoder d'un terrein frais et d'un demi-soleil. Au reste, on peut la tenir dans des pôts ; et cette maniere a l'avantage de maîtriser sa racine traçante, et de donner la faculté de transporter la plante dans les appartements qu'on veut parfumer de sa bonne odeur. La connaissance de cette plante est due à M. VILLARS, médecin de Grenoble, savant Botaniste, et auteur *de la Flore du Dauphiné*.

V.

VALÉRIANE, *Valeriana*. Genre de la Triandrie-Monogynie, famille des *Dipsacées*, et dont les noms dérivés du verbe latin *valere*, valoir, avoir de la vertu, indiquent que l'odeur forte, pénétrante et particuliere de la racine de certaines especes les ont fait rechercher dans l'art de guérir. On cultive les suivantes pour l'agrément de leurs fleurs.

1. Valériane rouge, Valériane des Parterres, *Valeriana rubra.* Lin. Elle est vivace, et l'on en connaît plusieurs variétés ; une à fleurs de couleur de rôse ; l'autre à fleurs blanches qu'elles donnent pendant presque tout l'été. Elles ne demandent aucune culture ; souvent elles se sement d'elles-mêmes jusque sur les décombres et les vieux murs. Elles n'en font pas moins de très jolies touffes bien propres à décorer les parterres. La troisieme variété qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *Valériane d'Angleterre*, produit en juillet des fleurs de la couleur de celle du Lilas.

2. Valériane des Jardiniers, *Valeriana Phu.* Lin. Elle nous vient d'Allemagne. Elle est peut-être moins belle que la précédente ; cependant elle est plus haute, et lorsque la situation et le terrein lui conviennent, elle pousse beaucoup de tiges, terminées chacune par une panicule de fleurs blanches qui font un joli effet. Elle n'est pas délicate, et elle fleurit depuis mai jusqu'en juillet. On multiplie toutes ces Valérianes ou par leurs graines, ou par la séparation de leurs pieds. Les chats aiment à se rouler sur ces plantes qu'ils détruisent : on tâche de les en éloigner en répandant des épines tout autour.

VARAIRE *ou* Veratre, *Veratrum.* On a mal-à-propôs confondu avec l'Ellébore ce genre, qui est de la Polygamie-Monœcie, famille des *Joncacées.* Il y a quatre especes de Varaires ou Verâtres, que la singularité et la beauté de leur feuillage doivent faire admettre dans les Jardins. *Veratrum* pour *verè atrum*, très noir, parce qu'effectivement la racine d'une espece est de cette couleur, tellement que d'abord les Botanistes avaient appellé la plante *Melanorrhizon*, c'est-à-dire Racine-noire.

1. Varaire *ou* Veratre blanc, mal-à-propôs Ellébore blanc, *Veratrum album.* Lin. (*Fl. Aust.* 335.) Ses feuilles sont très grandes, ovales, plissées dans leur longueur, d'un beau vert, et toutes embrassant la tige qui sort de leur milieu, s'éleve à environ trois pieds, et est terminée par une panicule de fleurs blanchâtres, et sans apparence. Il se trouve en France.

2. Varaire noir, *Veratrum nigrum.* Lin. (*Fl. Aust.* 336.) Il a des tiges plus hautes et des feuilles plus grandes ; ses fleurs sont brunâtres et ouvertes. Il se trouve en France et dans la Sibérie.

3. Varaire vert, *Veratrum viride.* Tiges encore plus hautes (de cinq à six pieds) ; feuilles encore plus grandes et

plus plissées; fleurs verdâtres. Il vient de l'Amérique septentrionale.

4. Varaire jaune, *Veratrum luteum*. Lin. Feuilles et tiges plus petites. Fleurs d'un blanc-jaunâtre. Il vient aussi de l'Amérique septentrionale.

Ces plantes sont très rustiques et s'accommodent de touts les terreins; mais elles végéteront mieux dans une terre un peu fraîche. On les multiplie de semences en pleine terre, mieux d'œilletons, qu'on sépare touts les trois ou quatre ans. Les feuilles de ces plantes pointent à la mi-mars et disparaissent après leur fleuraison, qui a lieu depuis juin jusqu'en août; il est bon de mettre un piquet pour remarquer leur place. Les Limaçons sont très friands de ces plantes: on les en éloigne en répandant de la suie de cheminée tout autour.

VELAR, *Erysimum*. (Tétradynamie siliqueuse, famille des *Cruciferes*.) Une seule espece est cultivée pour l'agrément; et c'est le Vélar-Barbarée, autrement dit, Herbe de Sainte-Barbe et Julienne-Jaune des Jardiniers, *Erysimum Barbarea*. Lin. On ne prise que la variété à fleurs doubles, qui par conséquent est vivace. Ses fleurs sont jaûnes, et ressemblent au Bouton d'Or, si ce n'est qu'elles sont ramâssées en thyrse au bout des tiges. On les voit dès le mois de mai, et elles durent environ deux mois. Cette plante est de moyenne hauteur, et se multiplie de boutures qu'on fait pendant l'été, ou par la séparation de ses pieds en automne. Tout terrein et toute expôsition lui conviennent, attendu qu'elle est très rustique et de notre pays. En effet, la simple est très commune, et se trouve en Europe et en France. *Erysimum* vient du grec *eryein*, attirer, vertu attribuée à une espece de ce genre.

VERGE-D'OR, *Solidago*. De *solid*um *ago*, je rends solide, parce que l'espece commune est employée en médecine pour consolider les plaies. Ce genre est de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*. Toutes les especes qui le constituent, semblent destinées à l'ornement des grands Jardins: toutes sont vivaces et varient pour la hauteur des tiges, pour le feuillage et pour le temps de la fleuraison. Les plus bâsses ont trois pieds, et les plus hautes en ont sept ou huit. Elles portent toutes au bout de leurs tiges de grôs épis de fleurs petites, mais nombreuses, radiés et d'un jaûne brillant; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Verges-d'Or*. Les unes fleurissent au mois d'août, et les autres plus tard. Elles ne demandent aucune culture, et on les multiplie en en séparant les pieds. Tout terrein, toute expô-

sition. Les Verges-d'Or sont en général d'Europe et des parties septentrionales de l'Amérique.

VÉRONIQUE, *Veronica.* Ce mot pourrait bien être corrompu de l'adjectif grec féminin *pheronikē* (qui porte la victoire, qui donne des triomphes), et il aurait convenu à une plante douée de grandes vertus médicinales. Il est devenu le nom d'un genre assez nombreux de la Diandrie-Monogynie, famille des *Pédiculaires*, renfermant quelques especes propres à faire d'agréables variétés dans les Jardins.

1. VÉRONIQUE A ÉPIS, *Veronica spicata.* LIN. Elle est naturelle aux endroits rocailleux et découverts, et aux pâturages secs de nos montagnes. Elle s'éleve à environ un pied et demi par ses tiges simples, garnies de feuilles oppôsées, crénelées, obtuses, d'un assez joli vert. De juin à la fin d'août, on voit ses fleurs, petites, mais nombreuses, en roue à quatre divisions inégales (comme dans toutes les Véroniques), dispôsées en épi terminal : elles sont du bleu le plus tendre.

2. VÉRONIQUE MARITIME, *Veronica maritima.* LIN. Ses tiges, plus hautes et plus menues, portent des feuilles ternées, inégalement dentées, plus longues, plus aiguës, et d'un vert moins foncé que dans la précédente. On voit dans le même temps ses fleurs qui sont d'un très beau bleu, ou blanches, ou carnées selon la variété, mais toujours sur un long épi terminal entouré d'autres épis plus petits. Elle est aussi d'Europe. Ces plantes vivaces et très rustiques, s'accommodent de tout terrein, mais seront plus belles en bonne terre fraîche. On les seme au printemps, ou bien l'on éclate leurs pieds en automne.

3—6. VÉRONIQUE A FEUILLES DE GENTIANE, *Veronica Gentianioïdes.* SMITH. (VENT. Mal. 86.) Espece nouvelle et très belle, trouvée sur la partie méridionale du mont Caucase, cultivée d'abord à Malmaison, puis au Jardin des Plantes, d'où l'on a communiqué des graines aux Amateurs. Sa racine vivace et en forme de fuseau pousse des touffes de feuilles couchées à terre, serrées, d'un beau vert, ovales-oblongues, et dont le pétiole se continue et forme en dessous une nervure longitudinale. D'entr'elles sortent plusieurs tiges d'environ deux pieds, ornées de feuilles oppôsées, ouvertes, trois fois plus longues que les autres, enfin assez nombreuses. Les fleurs, dispôsées en un long épi terminal, se voient en mai, sont grandes, d'un bleu incertain, et soutenues par un pédicule assez long. Depuis 1805, cette Véronique a pâssé chez moi touts les hivers en pleine terre, mais il peut être prudent d'en

mettre quelques pieds en orangerie.—Deux autres Véroniques vivaces et de France, peuvent produire un très joli effet si on les seme en touffe, car au mois de juin elles présentent une masse de fleurs du plus joli bleu que releve encore le beau vert du feuillage. Ce sont la VÉRONIQUE TEUCRIETTE *ou* GERMANDRÉE, *Veronica Teucrium*, LIN., et la VÉRONIQUE CHAMÉDRYS, *Veronica Chamœdrys*, LIN. La premiere a des tiges couchées, rameuses, à feuilles oppôsées, ovales, incisées : ses fleurs en grappes longues sont un peu veinées de rouge. La seconde a des tiges souvent plus courtes, rameuses, velues, à feuilles oppôsées, sessiles, en cœur oval, dentées : ses fleurs sont assez grandes. Peu difficiles sur le terrein, elles aiment cependant qu'il soit frais.

VERVEINE, *Verbena.* (Diandrie-Monogynie, famille des *Gatiliers.*) La petitesse des fleurs d'une partie de ces plantes les fait négliger ; cependant on cultive, et avec raison, les suivantes.

VERVEINE A BOUQUETS *ou* DE MIQUELON (île du Canada), *Verbena Aubletia*, LIN. (*H. Vind.* 170), *longiflora* de quelques autres. Très jolie plante bâsse et formant buisson, dont les racines fibreuses et au moins bisannuelles poussent plusieurs tiges presque quadrangulaires, un peu velues, de la hauteur d'un pied et plus. Quelques-unes sont droites : d'autres, qui sont couchées, se redressent à l'extrémité, mais prennent racines à l'endroit où elles touchent la terre. Toutes sont ornées de feuilles oppôsées, quelques-unes pinnatifides ; les autres, lancéolées-aiguës, à bords incisés en scie, mais toutes se rétrécissant en un pétiole assez long : elles sont d'un vert foncé, quelquefois teintes de rouge-brun en dessus : enfin elles ont la vertu de coaguler l'eau dans laquelle on les jette après les avoir pilées. Depuis juin jusqu'à l'hiver la premiere année, et depuis avril jusqu'au mois d'août la seconde, on voit se succéder ses jolies fleurs d'un rouge de laque : elles sont d'abord en tête à l'extrémité de chaque rameau, mais ces têtes s'allongent en épis. Elles consistent en un calyce à cinq divisions aiguës et teintes de rouge-brun, en une corolle à long tube évâsé en cinq parties ouvertes horizontalement, inégales, et dont les trois inférieures sont lobées. Ce tube contient un long style et quatre étamines ; aussi Linné, qui n'en admet que deux pour les Verveines, avait-il d'abord nommé *Buchnera Canadensis* cette espece dédiée jadis à AUBLET, dont elle portait le nom. On assure qu'elle se trouve au Pérou et aussi dans la Floride. Cette jolie plante ne demande que la terre ordinaire un peu terreautée, et de médiocres arrôsements. Souvent elle se seme elle-même : on la

propage aussi soit de semis faits au printemps, soit de boutures, ou par la séparation de celles de ses branches qui auraient pris naturellement racines. Elle peut résister à nos hivers doux : il vaut mieux la serrer en orangerie, où souvent encore l'humidité la tue. Nous la possédons depuis 1770 ; et M. Richard, de Trianon, l'a communiquée au Jardin du Roi d'Angleterre en 1774.

2. VERVEINE A RAMEAUX SERRÉS, *Verbena stricta*. VENT. (J. de Cels. 53.) Elle nous vient du pays des Illinois, d'où MICHAUX l'a rapportée en 1796. Sa racine pivotante, rustique et vivace produit plusieurs tiges herbacées, droites, roides et rameuses, à rameaux rapprochés et dont les feuilles sont oppôsées, serrées, sessiles, ovales, inégalement dentées, aiguës, velues. Les fleurs en épi, d'un bleu violâtre, semblent être labiées. Cette plante reste bien en pleine terre et se propage de semences et d'éclats.

3. VERVEINE A FLEURS CHANGEANTES, *Verbena mutabilis*. JACQ. (VENT. Malm. 36.) *Zapania*. LAMARCK. *Stachytarpheta*, VAHL. On peut regretter que celle-ci soit originaire des parties chaudes de l'Amérique, et ne puisse par conséquent être cultivée sans serre tempérée où elle doit rester aux jours. Elle s'éleve à environ trois pieds par une tige moëlleuse, et qui, à son sommet, est verte, herbacée et divisée en rameaux qui se terminent en juillet par un épi mince et long de fleurs dont les inférieures s'épanouissent les premieres. Toutes sont grandes et d'abord d'un beau rouge qui se change en rôse pâle. Les feuilles sont oppôsées en croix et très semblables à celles de l'*Hortensia*; on la multiplie de ses graines, noires, luisantes, petites, semées avec les précautions requises pour les plantes de serre tempérée, en terre douce mêlée de terre de bruyere.

VIOLETTE, *Viola*. Genre de la Syngénésie-Monogamie, et de la famille des *Cistoïdes* ; assez nombreux, mais dont trois ou quatre especes seulement sont cultivées.

1. VIOLETTE ODORANTE, Violette de mars *ou* commune. *Viola odorata*. LIN (JAUM. 6e. liv.) Tout le monde connaît et la fleur modeste et l'odeur suave des fleurs de cette plante, qui croît naturellement dans nos bois et dans nos prés ombragés, d'où elle a été transportée dans les Jardins. Elle y fait de larges touffes par ses feuilles nombreuses, toutes radicales, persistantes, en cœur et soutenues par de très longs pétioles. Des pédoncules radicaux, nombreux, menus, simples et aussi longs que les feuilles, portent chacun, vers la fin de mars, une fleur (qui a donné son nom à la couleur *violette*),

irréguliere, à cinq pétales réunis par leur bâse en un éperon court, mousse et courbé. On cultive encore les variétés à fleurs plus ou moins pourpres ou tout-à-fait blanches. Elles ont leurs sous-variétés à fleurs doubles, et plus odorantes que les simples. Celles-ci peuvent se multiplier par leurs graines, ou par l'éclat des pieds en automne, ou par la séparation des coulants ou filets qu'elles poussent abondamment, et qui ont pris racine : ces deux derniers moyens sont les seuls pour propager les variétés à fleurs doubles. Toutes ces plantes ne demandent d'autre soin que d'être placées en terre légere, bonne et fraîche, à l'abri d'un soleil trop ardent. — Du temps de GESNER la violette n'était point cultivée dans les Jardins d'Allemagne, c'est lui qui l'y a apportée de Savoie. GESN. *Hort. Germ. page* 288.

Depuis quelque temps on cultive, sous le nom de *Violette de Parme*, une espece dont les fleurs semi-doubles et d'un bleu très pâle, se font voir dès le mois d'octobre, si on tient la plante sous châssis, ou seulement dans un appartement.

2. VIOLETTE TRICOLORE *ou* PENSÉE, *Viola tricolor.* LIN. Je ne parle point de celle qui est si commune dans nos champs près des haies, mais de ses variétés nombreuses dues à la culture, et dont les fleurs très peu odorantes, mais plus grandes, se font remarquer pendant tout l'été dans nos Jardins, par l'oppôsition des couleurs, qui sont le violet plus ou moins foncé, mais toujours velouté, et le jaûne doré le plus éclatant. La Pensée a une tige triangulaire et des rameaux diffus, dont les feuilles sont oblongues et incisées. Il faut la semer en automne, mais on peut se dispenser de ce soin qu'elle prend elle-même; ce qui fait qu'il continue d'y en avoir dans un Jardin où il y en a déjà eu. Elle est annuelle, et vient bien dans touts les terreins et à toute expôsition, mais mieux dans une bonne terre et à l'abri du trop grand soleil.

3—4. VIOLETTE *ou* PENSÉE A GRANDES FLEURS, *Viola grandiflora.* LIN. (JAUM. 5e. liv.) Celle-ci, originaire des Alpes et sur-tout des Pyrénées, est vivace et recherchée pour l'ornement des Jardins, où elle forme d'assez larges touffes par ses tiges nombreuses, simples, hautes d'environ trois pouces, herbacées et persistantes aussi-bien que les feuilles, qui sont pétiolées, ovales-oblongues, crénelées et pointues. Ses fleurs, qui sont bien plus grandes et de la même couleur que celles de la précédente, ont les deux pétales supérieurs violets; les trois autres sont jaûnes avec une tache violette à l'extrémité: elles se voient aussi dès le mois de mai et pendant tout l'été. Cette plante est assez délicate, et fond souvent surtout lorsqu'elle n'est pas changée de place : elle peut rester

l'hiver en pleine terre, mais il est bon d'en garder quelques pieds en orangerie pour réparer la perte de ceux que le froid, la trop grande humidité ou les pucerons auraient fait périr. On la propage par l'éclat des pieds en automne, car elle ne porte point de graines dans nos Jardins : on prétend qu'elle vient aussi de boutures; mais ce moyen ne m'a pas réussi. Même culture et même expôsition. Elle fait très bien en bordure. C'est de cette maniere qu'il faut aussi employer la VIOLETTE DE ROUEN, *Viola Rothomagensis*, LIN., plante plus bâsse, s'étalant beaucoup et donnant toute l'année quantité de jolies fleurs, mais d'un violet pâle, et plus petites.

5. VIOLETTE A FLEURS JAUNES, *Viola biflora*. LIN. (*Fl. Dan.* 46.) LAMARCK. La singularité de ses fleurs, qu'on voit fin d'avril ou commencement de mai, et qui sont d'un assez beau jaûne, l'a fait cultiver dans beaucoup de Jardins, où sans doute on l'a perdue par faute de savoir qu'elle croît naturellement dans les Alpes aux endroits rocailleux humectés par les torrents. Ses feuilles sont en forme de rein, crénelées et soutenues par de longs pétioles, tant celles qui partent de la racine, que celles tenant aux tiges; celles-ci ont environ trois pouces et se divisent en deux pédoncules terminés chacun par une fleur dont le pétale inférieur est allongé et marqué de lignes pourpres. On la multiplie, soit de graines, soit de pieds éclatés. Il faut la placer au soleil levant, dans une terre substantielle tenue fraîche. Elle a aussi sa variété à fleurs doubles. — *Viola*, de *vis olendi*, faculté de répandre de l'odeur? *Ion* est le mot par lequel les Grecs désignaient cette plante; il est encore le participe neutre de leur verbe *ienai* aller, et alors il peut exprimer la précocité de la Violette qui fleurit au premier printemps : ou il viendra d'Io, nymphe changée, comme tout le monde sait, en génisse, et à laquelle, suivant les Poëtes et comme de raison, il ne fallait pour pâture rien moins que de la Violette.

W.

WITSENIA. Genre de la Triandrie-Monogynie, famille des *Iridées*, dédié à *Nicolas* WITSEN, treize fois Bourguemestre d'Amsterdam, directeur de la compagnie des Indes, et qu'on peut regarder comme le fondateur du Jardin Botanique, qui depuis 1684 remplace le Jardin médical de cette ville. — Un ami m'a rapporté de Hollande une plante semblable pour les feuilles et le port à une Iris, mais plus petite et plus délicate, et qu'il m'a dit être originaire du Cap. Je l'ai mise avec mes Ixias, et elle m'a donné vers la mi-août une panicule de très jolies fleurs du plus bel azur, à tube long divisé en six segments; à la bâse et de chaque côté se trouve une ligne

brune : ces lignes réunies à la voisine forment trois croissants au milieu de la fleur qui est bien ouverte, et a un style trifide. Je l'ai reconnue pour être le *Witsenia corymbosa* représenté et décrit par CURTIS, page et planche 895. Malheureusement j'ai fait alors une absence, et ma plante chérie et admirée a disparu sans que j'aie pu deviner ce qu'elle était devenue.

X.

XIMENESIA. Genre fait par CAVANILLES qui l'a dédié au Pharmacien *Joseph* XIMENÈS, son compatriote, connu par une flore dans laquelle il a peint et décrit plus de sept cents plantes. Il est de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Radiées*, et ne contient encore qu'une plante, originaire du Mexique, annuelle, et qu'on traite comme de pleine terre parce que commençant à fleurir dès le mois de juin elle peut donner chaque année des graines mûres que l'on seme en avril à bonne expôsition. Elle est propre à l'ornement des grands parterres, et convient parfaitement à certains sites des Jardins-paysages où elle se fera remarquer par les grôsses touffes qu'elle produit, et par l'abondance et la succession de ses fleurs grandes, jaûnes et radiées, dont on voit encore au mois de novembre. C'est la XIMÉNÉSIE A FEUILLES D'ENCELIUM, *Ximenesia Enceliodes*, CAV. *Ic.* 2 *p.* 60, *tab.* 178, qui a fleuri pour la premiere fois en novembre 1792 à Madrid d'où elle nous a été envoyée. Elle pousse une tige cylindrique, branchue, haute d'un metre (trois pieds) et plus, ses jeunes rameaux sont un peu velus : ses feuilles, pour la plupart alternes, sont ovales-aiguës, dentées en scie, cotonneuses et blanchâtres en dessous; soutenues par un pétiole long, ailé, et dont les ailes décurrentes et dentées sont pour ainsi dire amplexicaules. Les fleurs dispôsées en corymbe, et portées chacune par un pédicule long et axillaire, ont les rayons larges au sommet qui est terminé par trois crénelures obtuses, et dont celle du milieu est plus petite.

Z.

ZINNIA. LINNÉ a consacré ce genre à *J. Godefroy* ZINN, Professeur de Botanique et Intendant des Jardins de Cottingue, mort en 1759. Il est de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, et peu nombreux. Trois especes décorent nos Jardins pendant l'automne.

1. ZINNIA ROUGE, BRÉSINE des Jardiniers, *Zinnia multiflora*. LIN. Plante annuelle, originaire de la Louisiane. On la seme sur couche de bonne heure, et dès que les gelées ne sont plus à craindre on la repique dans les parterres

qu'elle doit orner pendant une partie de l'été et de l'automne, par ses fleurs nombreuses, radiées et d'un assez beau rouge qu'elles conservent jusqu'après la maturité des graines. Il y a une variété à fleurs jaûnes, mais moins belle. L'une et l'autre s'élevent à environ deux pieds : leurs tiges droites et rameuses sont garnies de feuilles sessiles et lancéolées. Les fleurs, qui sont terminales et radiées, ont un disque jaûne-brun : elles ressemblent un peu à l'Œillet-d'Inde. Ces plantes, une fois reprises, n'ont plus besoin de soin, et se sement souvent d'elles-mêmes.

2. ZINNIA A FLEURS RÔSES, *Zinnia violacea.* CAVAN. HERBIER DE L'AMATEUR, n°. 15, (AND. *rep.* 55), *elegans*, JACQ. *ic. rar.* 589. Ce Zinnia, plus grand que le précédent dans toutes ses parties, a été cultivé au Jardin des Plantes vers 1793. Il est annuel, s'éleve à la hauteur de deux pieds environ. Ses fleurs naissent au bout des tiges et des rameaux. Elles sont grandes : leur pédicule s'élargit en calyce creux, leurs rayons sont rôse-pourprés ; le disque est d'un pourpre obscur, mais égayé par le jaûne doré des étamines. Il vient du Mexique. On doit semer la graine de bonne heure, et en pôts sur couche ou sous châssis ; repiquer le jeune plant, et le retenir sur couche pour l'avancer ; enfin, le dépôter, et le remettre en pleine terre et au midi. Sans ces précautions, il est rare qu'il puisse mûrir ses graines. J'ai remarqué que ses feuilles expôsées au trop grand soleil, y grillent, et que bientôt la plante entiere périt. Il sera donc bon de la mettre derriere des plantes moins délicates, qui puissent la garantir des coups de soleil. Il faut en recueillir les graines avant que les fleurs soient entierement fannées ; autrement il y aurait risque de les voir se pourrir.

3. ZINNIA ROULÉ, *Zinnia revoluta.* CAVAN., *tenuiflora.* JACQ. Comme la plupart des especes de son genre, il vient du Mexique, et comme toutes il est annuel. On le seme donc touts les ans au printemps, et dès le mois de juillet il donne jusqu'en novembre une succession de fleurs nombreuses, un peu petites et à rayons roulés en-dessous, mais dont la couleur rouge se fait encore assez remarquer ; elles sont placées au bout des rameaux qui sont nombreux, et de plus cylindriques, droits et velus comme le sont les tiges : celles-ci s'élevent à plus d'un metre (trois pieds), et sont garnies de feuilles oppôsées, un peu en cœur, sessiles, entieres, marquées en-dessous de trois nervures. On en voit la figure dans l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 34.

SECTION TROISIEME.

Des Arbres et Arbrisseaux d'ornement.

A.

ABRICOTIER. Nous en avons parlé à la Section des Arbres fruitiers, page 107 ; et nous ne faisons ici mention que de deux variétés, dont l'une est à fleurs doubles, et l'autre à feuilles panachées ou plutôt maculées. On ne peut les propager que par la greffe.

ACACIA, *Mimosa.* (Polygamie-Monœcie, famille des *Légumineuses.*) Ce genre, encore très nombreux, a cependant été considérablement restreint par les Botanistes, et sur-tout par LINNÉ, qui en a exclu les especes intruses. Les Grecs avaient donné par antiphrâse le nom d'*Akakia*, qui signifie innocence, à la premiere espece qu'ils ont connue et qui était très épineuse. Linné a changé ce nom en celui de *Mimosa*, qui exprime mieux une qualité *mime*, commune à touts ; celle de fléchir sous les doigts qui les touchent, comme la SENSITIVE, etc., ou de marquer leur sommeil en abaissant ou rapprochant leurs rameaux et leurs folioles. Ce dernier nom, du grec *mimos*, comédien, est dérivé du verbe *mimeomai*, imiter, faire des gestes.

1. ACACIA-ARBRE-DE-SOIE, JULIBRISSIN, *Mimosa Julibrissin.* SCOPOLI. Arbrisseau, pouvant s'élever à dix metres (trente pieds), originaire de la Chine et d'autres parties de l'Inde, apporté de Constantinople en 1745 ; ce qui lui a fait aussi donner le nom d'ACACIA DE CONSTANTINOPLE. Il est sans épines ; son tronc droit, cylindrique et nud, se divise à une certaine hauteur en branches et rameaux ornés de feuilles fort grandes, deux fois ailées, assez semblables à celles de la Sensitive, mais non sensibles aux attouchements et seulement se rapprochant le soir et au moment du sommeil. Devenu assez fort, cet Acacia donne en juillet et août des fleurs d'un blanc rôsé, dépâssées par les étamines qui forment des houpes *soyeuses.* Ces fleurs, dispôsées en panicules de plus de vingt-quatre épis, font un très bel effet. Un de ces arbres, venu par les vaisseaux de la Compagnie des Indes, et jetté au rebut parce qu'il avait l'air mort, fut accueilli par M. Baudouin, qui le mit en pleine terre dans son jardin à l'Orient en Bretagne ; on le soigna jusqu'à sa reprise, puis on l'abandonna à lui-même. M. de Can-

dole, qui l'a vu depuis, m'a dit que cet individu pouvait avoir vingt ans; qu'il avait environ quinze pieds de haut et dix pouces de diametre; que ses branches étendues circulairement à six ou sept pieds, lui formaient une tête comme celle d'un pommier; qu'enfin il fleurissait touts les ans, mais que ses graines ne mûrissaient point, et que les boutures qu'on en avait essayées, n'avaient pas encore réussi. L'Arbre-de-Soie demande une bonne terre; et quoiqu'à la rigueur il puisse pâsser dans notre climat de Paris l'hiver en pleine terre, cependant il sera toujours plus prudent de le rentrer en orangerie. Pendant la belle saison, on ne l'expôse qu'à un soleil modéré. On le multiplie de graines tirées des Départements méridionaux et semées sur couche chaude au printemps, ou de boutures faites avec précaution dans le même temps.

2. Acacia de Farnese, Cassie du Levant, *Mimosa Farnesiana*. Lin. On le trouve dans l'Amérique méridionale, mais il est vraisemblablement originaire de l'Inde d'où il fut apporté dans le Jardin du Palais Farnese, en 1611 : de là il s'est répandu en Italie et dans nos Départements méridionaux où on le cultive en pleine terre. C'est un arbrisseau d'environ quinze à seize pieds, très beau par son port et ses feuilles deux fois ailées, à folioles petites, nombreuses, et se fermant aussi chaque soir au coucher du soleil. Les fleurs qu'on voit fin de l'été, sont rouges, odorantes, petites, mais réunies en grand nombre : elles forment une tête ou hupe ronde au bout d'un pédoncule assez long, axillaire, quelquefois solitaire, d'autres fois partant deux ou trois du même point, et toujours du bois qui est épineux. Même culture que pour le précédent; il aime le grand soleil en été, et que sans lui trop donner d'eau, cependant on ne l'en laisse point manquer. Quelques personnes sont dans l'usage de laisser tremper ses graines avant de les semer; d'autres en usent le bout sur un grès pour hâter leur germination.

3. Acacia a têtes blanches, *Mimosa leucocephala*. Lamarck. Ses feuilles, aussi deux fois ailées, ont des folioles plus larges et plus longues que celles du précédent. Les fleurs sont d'un blanc rôsé, odorantes, et ramâssées en têtes portées sur des pédoncules. Le bois est sans épines; les branches sont molles et étalées. Il se cultive comme l'Acacia de Farnese; mais comme il est des parties équatoriales de l'Amérique, il demande la serre chaude.

En observant toutes ces choses, on ne confondra pas ces deux especes, qui ont de grandes différences entr'elles, et l'on ne sera pas trompé.

4. Acacia pudique, vulgairement Sensitive, *Mimosa*

pudica. Lin. Cet arbuste, ou plutôt cette plante frutescente et originaire de l'Amérique méridionale, a été mise par Linné au rang des Acacias, dont il lui a reconnu les caracteres. Il n'y a personne qui n'ait vu et ne connaisse la *Sensitive*, ainsi nommée à cause de son irritabilité. Au moindre attouchement ses feuilles se rapprochent, et ses rameaux articulés fléchissent; mais bientôt ils se redressent, et les feuilles reprennent leur situation. Ses tiges sont longues, couchées, diffuses, armées d'aiguillons épars et crochus, et garnies de feuilles deux fois ailées, à pinnules compôsées d'une trentaine de folioles pôsées parallelement de chaque côté. Les fleurs, légumineuses, d'un rouge violet, mais très petites et réunies, forment par leur rassemblement de petites houpes légeres, etc. Avec des soins suffisants et un été chaud, elles produisent des gousses réunies au nombre de douze ou quinze. On seme la Sensitive en avril, sur couche et sous châssis, et c'est-là qu'il faut tenir la plante jusqu'à la maturité de ses graines, qui peuvent conserver pendant plus d'un siecle leur vertu germinative. Pour les obtenir, il faut encore tailler la Sensitive, et souvent substituer la tannée au châssis. L'année 1802 lui a été propice, aussi a-t-elle produit une grande quantité de semences au Jardin des Plantes et sous les châssis des Amateurs.

5. Parmi les especes que nous a fournies la Nouvelle-Hollande, on doit distinguer l'Acacia bicolore, *Mimosa discolor.* H. P. Cet Arbrisseau naturel à la Nouvelle Galles, mais assez rustique pour n'avoir ici besoin que de l'orangerie dans l'hiver, s'éleve à la hauteur d'environ six pieds. Ses rameaux sont ornés de jolies feuilles deux fois ailées, à folioles paires, d'un vert gai en dessus, et d'un plus joli pourpre en dessous: avantage d'où lui viennent ses noms spécifiques, et dont il ne jouit que pendant ses trois premieres années, les feuilles devenant ensuite d'une couleur uniforme. L'extrémité des rameaux se garnit de pédoncules alternes, un peu longs, et qui soutiennent chacun et en septembre une tête ronde compôsée de fleurs jaûnes, dont les pétales sont dépâssés par les étamines qui sont longues: ce qui donne à ces fleurs un air léger et plumeux. Cet Arbrisseau demande la terre de bruyere pure, et du reste n'est pas difficile à cultiver. Il est cependant assez rare, parce qu'il se produit très difficilement de boutures, et que ses graines n'ont pas encore mûri.

6. Acacia a grappes, *Mimosa botrycephala.* Vent. (J. de Cels, 1. — Herb. de l'Amat., n°. 9, et Vél. du Mus.) Je ne sais quelle hauteur peut atteindre cet arbre dans son pays natal, Botany-Bay, d'où il a été apporté en Angleterre, puis cultivé en 1792 chez M. Cels; mais j'en ai vu plusieurs

de près de dix pieds. La tige assez droite et inerme se divise en rameaux ouverts, alternes, sans épines, mais couverts d'un certain duvet à leur extrémité, ornés de feuilles portées par un pétiole long, renflé à la bâse. Elles sont deux fois ailées à folioles presque sessiles et alternes, oblongues-aiguës, un peu épaisses, bordées de pourpre. Au sommet des rameaux, on voit partir dès le mois de mars, des pédoncules axillaires, droits, plus longs que les feuilles, garnis de pédicules alternes, portant des têtes sphériques de dix à douze fleurs serrées, petites, d'un jaûne soufre, d'une odeur assez agréable. Elles sont les unes mâles, les autres hermaphrodites. L'arbre a besoin de l'orangerie pour l'hiver, et se propage de graines, et aussi de couchages : il est le seul des Acacias de la Nouvelle-Hollande, qui jusqu'à présent ait refusé de prendre de boutures. Du reste même culture que pour le bicolore.

7. Acacia a deux épis, *Mimosa distachya*, et *lophantha*. (Vent. J. de Cels, 20. Vél. du Mus.) Il a été apporté en l'an 6 de la Nouvelle-Hollande par M. de la Haie, Jardinier de l'expédition d'Entrecasteaux, et aujourd'hui Jardinier en chef de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine, à Malmaison. La tige de cet Acacia non épineux, haute d'environ six pieds et rameuse à son sommet, porte des feuilles deux fois ailées à folioles paires, presqu'oppôsées, sessiles, oblongues-aiguës, petites. Ses fleurs, qu'on voit en automne, sont petites, ramâssées en houpes longues, assez considérables quoique légeres, d'un jaûne soufre, un peu odorantes, dont les inférieures sont mâles et les autres hermaphrodites. Les pédoncules qui portent ces jolies houpes, partent des aisselles des feuilles deux à deux, l'un se jettant d'un côté, l'autre de l'autre : on le propage des graines qu'il mûrit assez souvent. Orangerie pour l'hiver; et même culture que pour le précédent.

8. Acacia a rameaux serrés, *Mimosa stricta*. Andr. *rep*. 53. Arbrisseau du port Jackson, dont les feuilles sont ailées la premiere année, et dont, ensuite, les rameaux droits et serrés ne se garnissent plus que de feuilles simples, spatulées et longues que les Botanistes regardent comme des pétioles élargis et dépourvus de folioles. Ses fleurs sont jaûnes, inodores, très petites, ramâssées et serrées en tête ronde pédonculée et axillaire. Il n'en donne que lorsqu'il a acquis une certaine grandeur. On le propage facilement de boutures, ou de graines venues du pays, et qui conservent leur vertu germinative pendant plusieurs années. Terre de bruyere. Bonne orangerie pour l'hiver.

9. Acacia a longues feuilles, *Mimosa longifolia*. (And. *rep*. 207. Vent. Malm. 62.) Arbre assez grand de la

Nouvelle-Hollande où l'on en voit de quinze à seize pieds de haut, et d'où il nous est venu en 1792. Il fait un charmant effet quand il est couvert de ses épis longs et nombreux de fleurs jaûnes, serrées, et dont la longueur des étamines empêche d'appercevoir les pétales. Ces épis, presque pendants, sont réunis deux ensemble le plus ordinairement, et sont placés dans une grande longueur du bout des rameaux, à l'aisselle des feuilles qui sont longues et simples comme dans l'espece précédente. Celles de la premiere année ont aussi été pinnées. La terre de bruyere lui convient mieux que toute autre, de laquelle cependant il peut aussi se contenter. Les graines sont le meilleur moyen de le propager, attendu qu'il prend très difficilement de boutures. Même culture, etc.

10. Acacia a feuilles de Lin, *Mimosa linifolia.* Vent. (Jard. de Cels., 2. Vel. du Mus.) Il a été apporté en 1790 de Botany-Bay en Angleterre, d'où M. Cels se l'est procuré en 1792. Il atteint environ dix pieds de haut; son port a de l'élégance par sa tige menue, divisée dans le haut en rameaux nombreux, flexibles, très ouverts, alternes, d'un pourpre foncé, qu'ornent des feuilles nombreuses, simples, éparses, presque sessiles, rétrécies à leur bâse, aiguës à leur sommet, linéaires dans le milieu. Pendant tout l'été, les extrémités des rameaux sont ornées de fleurs très petites, mais nombreuses, d'un jaûne pâle, d'une odeur agréable, ramâssées en tête, sur des pédicules attachés alternativement au pédoncule commun, qui est axillaire, solitaire et de très peu plus long que les feuilles. Les fleurs, partie mâles et partie hermaphrodites, ont comme celles du précédent, un calyce commun. Même culture. Orangerie.

AIRELLE, *Vaccinium*, autrefois *Baccinium*, de *bacca*, baie. (Genre de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Bruyeres* de Jussieu, et des *Bicornes* de Ventenat.) On en compte beaucoup d'especes qui, toutes arbrisseaux ou arbustes plus ou moins agréables, sont naturelles, soit à l'Europe, soit à l'Amérique septentrionale.

1. Airelle anguleuse. Myrtille, *Vaccinium Myrtillus.* Lin. (Duh 2. éd. 2. 29.) Arbuste indigene, croissant de lui même dans les lieux couverts et frais des montagnes. Il peut s'élever à environ 650 millim. (deux pieds), et pousse beaucoup de rameaux grêles et *anguleux;* garnis de feuilles alternes, ovales, finement dentées, qui le font ressembler à un petit Myrte, *Myrtillus.* Ses fleurs qu'on voit au printemps, sont d'un blanc rôsé et en bouquets axillaires: elles ont, comme toutes celles du genre, la forme

d'un grelot, et quatre divisions petites et réfléchies. Il leur succede des baies encore assez semblables à celles du Myrte, elles sont d'un bleu noirâtre et peuvent se manger. On les seme en automne en terre de bruyere tenue fraîche, la seule qui leur convienne.

2. Airelle veinée *ou* des Marais, *Vaccinium uliginosum.* Lin. Cette Airelle de moitié moins haute que la précédente, pousse des tiges et des rameaux, qui, d'abord étalés sur la terre, se redressent à leur extrémité; ses feuilles sont petites, ovales-obtuses, entieres, *veinées.* A ses fleurs qui sont moins en grelot et blanches ou rôsées, succedent des baies, qui, devenues noires lorsqu'elles sont mûres, peuvent servir à propager cette espece qui croît naturellement dans les marais au bas de nos hautes montagnes. Terre de bruyere mêlée de terre tourbeuse et tenace encore plus humide.

3. Airelle de Pensylvanie, *Vaccinium Pensylvanicum.* Lin. Arbuste d'environ 650 millim. (deux pieds) fort rameux, à feuilles presque sessiles, lancéolées-aiguës luisantes; à fleurs en bouquets et blanches qui deviennent des baies bleues. On la tient dans la plate-bande de terre de bruyere.

4. Airelle ponctuée, *Vaccinium vitis Idæa.* Lin. (*Fl. Dan.* 40. Duh. n. éd. 2. 30.) Celle-ci a l'avantage de conserver toute l'année ses feuilles qui sont ovales, lisses, un peu semblables à celles du buis et *ponctuées* de noir en dessous. Ses fleurs d'un blanc rougeâtre, et dispôsées en grappes terminales et pendantes, se voient en avril et mai: elles deviennent des baies d'un assez beau rouge, un peu semblables à du raisin, ce qui avait fait nommer la plante *Vitis Idæa*, Vigne du mont Ida, parce qu'elle s'y trouve effectivement, aussi bien que dans les endroits frais et couverts de nos montagnes. — Elle a une variété à feuilles panachées.

5-6. Airelle Canneberge *ou* Coussinette, *Vaccinium Oxycoccus.* Lin. Elle conserve aussi ses feuilles qui sont petites, ovales, attachées à des branches grêles, rampantes et assez longues. Elle donne en mai des fleurs rouges soutenues par des pédicules filiformes. Il leur succede des baies rouges aussi, mangeables, d'un goût aigrelet qui a valu à cette Airelle le nom spécifique grec *Oxycoccus*, c'est-a-dire baie acide. On la trouve dans les endroits marécageux de la France. — Elle a une variété à feuilles panachées de blanc — Une autre espece, originaire du Canada, ayant quelque ressemblance avec la Canneberge, a été regardée comme une autre de ses variétés; mais ses branches sont plus longues; ses feuilles sont oblongues, lancéolées, luisantes: enfin ses fruits rouges aussi, mais beaucoup plus grôs, sont encore plus

mangeables. Quelques Botanistes l'ont distinguée avec raison par les noms d'AIRELLE A GROS FRUITS, *Vaccinium macrocarpon.*

7. AIRELLE CORYMBIFERE *ou* FRISÉE, *Vaccinium amœnum.* (AND. *rep.* 128. DUH. n. éd. 2. 36.) Celle-ci, originaire de l'Amérique septentrionale, est l'une des plus grandes et des plus jolies par son feuillage d'un beau vert, son écorce rouge, et ses fleurs blanches, cylindriques, à calyce à la fois rouge et bleu, ce qui leur donne en quelque sorte les couleurs de l'*iris* ou arc-en-ciel. Elles sont disposées en grappes lâches, et se voient en mai.

Toutes ces Airelles ne conviennent qu'à un Curieux, qui se fait un plaisir de multiplier ses jouissances. La culture de ces arbustes est difficile, en ce qu'ils ont beaucoup de peine à végéter, et à s'accoutumer à un autre climat que celui dans lequel ils sont nés. Ils ne vivent pas long temps, et se reproduisent difficilement. Il leur faut *à tous* une bonne terre de bruyere, et une exposition fraîche et ombragée.

ALETRIS ODORANT, *Aletris fragrans.* LIN. (RED. Lil. 117. *H. Vind.* 309.) *Salmia*, CAV. *Dracaena* CURT. 1081. Arbrisseau qu'on trouve au Cap et dans d'autres parties de l'Afrique, qu'il faut tenir ici en bonne serre tempérée où il peut s'élever à dix pieds, et dont les racines sont fibreuses et ligneuses. Au premier coup-d'œil on peut bien le prendre pour un *Yucca* par son tronc droit, souvent simple, quelquefois divisé en deux, toujours portant à sa bâse des anneaux vestiges des feuilles tombées, enfin garni dans le haut de feuilles engaînantes, oblongues, lancéolées-aiguës, fermes, mais se courbant en dehors à leur extrémité. Les fleurs disposées en panicule terminale, sont petites, nombreuses, et en paquets. Elles se montrent ordinairement en juin, et consistent en un tube évâsé en six lanieres bien ouvertes. Elles sont blanches en dedans, et teintées légerement de lie-devin en dehors. Le soir elles s'ouvrent et répandent une odeur très suave. JACQUIN, dans le premier fascicule de ses fragments, page 6, assure qu'elles ont donné fruit au Jardin de Schœnbrunn; et que ce fruit dont il donne la figure, planche 2, fig. 6, est une espece de baie arrondie contenant une seule semence. Delà il résulte qu'il faudrait placer cet arbrisseau dans le genre *Sanseviera.* Il demande une terre substantielle, et le soleil en été. On le propage soit d'œilletons enracinés, soit de jeunes branches qu'on détache en mai, et auxquelles on fait prendre racines sur couche modérée, après avoir laissé sécher la plaie pendant quelques jours; soit enfin de portions de racines coupées, et qui demandent aussi

de la chaleur ; ou des graines qui auront mûri, et qu'il faudra semer sur couche tiede.

ALIBOUFIER, *Styrax.* (Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Plaqueminiers.*) *Styrax* signifiait chez les Grecs un fer de pique ; ils ont aussi donné ce nom à une résine parfumée, et à l'arbre qui la distillait par les plaies qu'on lui faisait avec cet instrument. Long-temps on n'a connu et cultivé que l'ALIBOUFIER OFFICINAL, *Styrax officinale*, LIN., arbrisseau de moyenne grandeur, originaire du Levant où on lui fait donner cette résine aromatique connue dans le commerce sous le nom de STORAX. On dit que l'Empereur Adrien est le premier qui l'ait apporté de Syrie en Italie, d'où il s'est répandu dans la France méridionale, etc. Ses rameaux, qui sont nombreux et diffus, lui donnent la forme d'un buisson agréable, sur-tout en été qu'il est couvert de fleurs assez semblables à celles de l'oranger, disposées en bouquets terminaux, et d'un blanc que fait ressortir le beau vert des feuilles qui sont alternes, pétiolées, ovales, entieres, blanchâtres en dessous. Ses fruits sont blancs et cotonneux. Il a besoin absolument d'abri pendant l'hiver, mais pour qu'il fleurisse bien il faut que ses racines n'aient point de contrainte, et trouvent une nourriture abondante dont elles seront privées si l'arbrisseau est tenu en caisse : il n'y a cependant que ce moyen de la posséder dans les départements du nord, parce qu'alors on peut le rentrer en orangerie. A Paris, on réussit à la conserver en le mettant en pleine terre au midi contre un mur, et en l'enveloppant de paille seche dont on le débarrasse au mois de mars. De cette maniere il donne infailliblement ses fleurs en juillet. Il demande la terre d'oranger. Ses graines tirées au moins de Provence ou d'Italie, sont les moyens le plus sûrs de le multiplier et d'avoir de beaux arbres. Il prend aussi facilement de marcottes et l'on peut aussi en séparer les drageons.

2. ALIBOUFIER GLABRE, *Styrax lævigatum.* H. K. (CURT. 921.) *octandrum.* L'HÉR. *St. nov.* 2. 17. *glabrum*, CAV. MICH. *Americana*, LAMARCK. Il vient de la Caroline et de la Géorgie d'Amérique, d'où il faut aussi tirer ses graines à moins qu'on ne veuille le multiplier par rejettons, ou de marcottes. On le cultive depuis 1765. Ses fleurs, semblables à celles du précédent, sont solitaires ou par paires dans l'aisselle des feuilles du haut des rameaux ; leurs étamines sont réunies en anneau par la bâse. Même culture.

ALISIER, *Cratægus.* *KRATAIGOS* était chez les Grecs le

nom d'une espece : ce mot, dérivé de *kratos*, force, exprimait la qualité de son bois. Le genre, qui est de l'Icosandrie-Digynie, et de la famille des *Rôsacées*, renferme des arbres et arbrisseaux très propres à la décoration des Jardins-paysages.

1. Alisier torminal, Alouchier des bois, *Cratægus torminalis*. Lin. (*Fl. Aust.* 443) Arbre qui s'éleve naturellement dans nos forêts à environ vingt pieds, et dont les feuilles, alternes, pétiolées, courtes, anguleuses et dentées, sont d'un beau vert que fonce encore la couleur grisâtre de l'écorce Ses fleurs ont un grand effet en mai et juin, par leur nombre et leur dispôsition en corymbes terminaux : il leur succede autant de fruits agréables par leur belle couleur rouge, mais qui, s'il en faut croire au nom spécifique *torminalis*, donnent des tranchées et la dyssenterie quand l'on en mange inconsidérément avant qu'ils aient été mûris sur la paille, comme les Nefles avec lesquelles ils ont de grands rapports. Les noyaux de celles-ci sont osseux ; les semences des Alises sont cartilagineuses : souvent aussi elles mettent deux ans à lever.

2. Alisier de Fontainebleau, *Cratægus latifolia*. Lamarck. Il s'éleve encore plus haut que le précédent. Ses fleurs sont de même et paraissent en même temps. Fruits d'un rouge orangé.

3. Alisier blanc, Alouchier, *Cratægus Aria*. Lin. On en connaît deux variétés, l'une à feuilles longues, l'autre à feuilles rondes, mais toujours alternes, ovales, dentées et d'un beau vert. Toutes deux donnent, en mai et juin, leurs fleurs qui sont blanches et en corymbes, et en été leurs fruits qui sont d'un beau rouge.

L'Alouchier, ordinairement droit et toujours plus grand que les especes ci-dessus, est plus recherché pour la dureté de son bois qu'on emploie à faire des vis de pressoir et aussi des *aluchons* de moulins, d'où son nom d'Alouchier dans quelques endroits de la France où il croît naturellement.

4. Alisier-Amelanchier, *Cratægus Amelanchier*. H. P. (*Fl. Aust.* 300.) *rotundifolia*, Lamarck. Il est aussi originaire de France, et forme des buissons de huit à neuf pieds, agréables sur-tout en avril et mai, époque où il est couvert de fleurs d'un blanc un peu jaûnâtre, aussi en corymbes, et auxquelles se succedent des baies d'un bleu presque noir lorsqu'elles sont mûres. Ses rameaux nombreux sont cotonneux à leur extrémité, et se garnissent de faisceaux alternes de feuilles plus ou moins ovales, dentées, et aussi couvertes

d'un duvet qui tombe ensuite. Comme les autres Alisiers, on le multiplie de semences ou par la greffe sur Epine ou sur Poirier. — Amelanchier, du grec *mêlon*, fruit, et *anchein*, étrangler ?

5—7. Alisier a épi, Amelanchier du Canada, *Cratægus spicata*. Lamarck. *Mespilus Amelanchier*. Lin. Plus petit dans ses dimensions que le précédent, auquel il ressemble assez, il convient mieux à certains sites des Jardins-paysages. Ses feuilles sont plus rondes; ses fleurs, qu'on voit plus tard, sont plus petites et en épis; enfin ses fruits sont rouges et plus grôs. On connaît et cultive encore un assez joli arbrisseau appellé très improprement Amelanchier de Choisy, puisqu'il vient, comme le précédent, de l'Amérique septentrionale: on dit cependant que l'un et l'autre croissent spontanément dans les rochers de la forêt de Fontainebleau. Lamarck, n'ayant d'égard qu'à la dispôsition de ses fleurs qui sont en grappes lâches, l'a nommé *Cratægus racemosa;* et Linné, *Mespilus Canadensis*. Il est assez haut, mais ses rameaux sont grêles et portent des feuilles longues, aiguës et dentées. Ses fleurs qu'on voit en avril et mai, et dont les pétales sont linéaires, n'ont d'apparence que par leur nombre. Ces arbres, en général, préferent les terres substantielles et legeres, et ne sont pas difficiles. Ils se multiplient de semences, de marcottes, et par la greffe sur l'Aubépine. Il y en a encore beaucoup d'especes intéressantes dont plusieurs ont de jolies variétés: on voit les unes et les autres cultivées avec soin et rangées avec ordre dans la pépiniere de M. Godefroy à Villedavray. Les Anglais ont reçu de la Chine en 1804 une très jolie espece nouvelle qu'ils appellent *Cratægus lucida*, à cause du brillant des feuilles. M. Aïton l'a envoyée cette année 1812 au Jardin des Plantes. Il ne demande que l'orangerie.

AMANDIER, *Amygdalus*. (Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées.*) L'Amandier s'appellait en grec *Amygdalea*, et ce mot vient d'*amygma* qui signifie déchirure, arrachure, et désigne les crevasses et les rugosités de la coque des Amandes. Je ne parlerai ici que des Amandiers d'agrément.

1. Amandier a fleurs doubles, *Amygdalus pumila flore pleno*. Cet arbrisseau de pleine terre se multiplie par le moyen de la greffe en écusson *à œil dormant* sur l'Amandier ordinaire. Ses fleurs, d'un blanc teint de rôse, paraissent au commencement de mai, et quelquefois encore en septembre. Il lui faut du soleil et une bonne terre chaude et légere. Il vient d'Asie.

2. Amandier *dit* de Perse, *Amygdalus nana*. Lin. Les

fleurs simples de ce petit arbrisseau de pleine terre sont, avant de s'épanouir, de couleur de carmin; et elles deviennent de couleur de rôse lorsqu'elles sont ouvertes. Chaque branche de l'année précédente est garnie de fleurs depuis le bâs jusqu'en haut; de sorte que tout l'arbrisseau offre un spectacle des plus agréables, sur-tout dans la variété à fleurs doubles. Ses feuilles sont d'un très beau vert. Il est plus éclatant que le *Bois joli*, et il fleurit après lui, c'est-à-dire dans le mois d'avril. On le multiplie par ses drageons qui poussent de touts côtés. Soleil moyen, et bonne terre. Il vient d'Asie, de Russie, de Sibérie.

3 — 5. Amandier satiné *ou* du Levant, *Amygdalus argentea*, Lamarck. *Orientalis*, Duham. Arbrisseau de huit à dix pieds, à rameaux diffus, et dont les feuilles, couvertes en dessus et en dessous de duvet blanc, ont l'air d'être *satinées* et *argentées*. Ses fleurs sont de couleur rôse, et petites. Il y a encore l'Amandier à feuilles panachées, et celui à feuilles cotonneuses.

6. Amandier-Pêcher a fleurs doubles, *Amygdalus Persica flore pleno*. Les fleurs de cet arbrisseau ressemblent aux petites rôses appellées *Pompons*, et font un très bel effet au printemps. Il se trouve quelquefois des fleurs semi-doubles qui donnent du fruit; mais la pêche qui en provient n'est pas toujours bonne. Cet arbrisseau se conduit (en plein air) comme le Pêcher ordinaire; mais comme sa fleur est tout son mérite, on ne le taille que lorsqu'elle est pâssée. Souvent on hâte sa fleuraison en le mettant en pôt et sous châssis.

AMORPHA. Ce genre, qui est de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, n'a encore qu'une espece qui soit ordinairement cultivée dans nos Jardins, l'Amorpha frutiqueuse, *Amorpha fruticosa*. Lin. (Duh. n. éd. 3.36.) Arbrisseau dont les graines ont été envoyées de la Caroline, par Catesby, en 1724. On le nomme aussi *Indigo bâtard*, parce que ses feuilles, ailées à folioles impaires, petites, et semblables à celles de l'*Indigo*, peuvent servir à en faire, mais qui serait d'une qualité trop inférieure. Il est de pleine terre, et s'éleve jusqu'à huit ou dix pieds. Ses fleurs sans ailes ni carêne, et n'ayant que l'étendard, par conséquent informes, (*amorphoi*, d'*a* privatif, et *morphē*, forme,) sont en épi, de couleur bleue-violâtre, mêlée de jaûne. Elles sont assez jolies sans avoir beaucoup d'apparence. L'*Amorpha* vient partout; mais il sera mieux de le placer parmi des arbrisseaux de sa stature qui le préserveront de l'inconvénient d'avoir les extrémités de ses branches attaquées, même détruites par les gelées. Sa fleuraison est très tardive, et ne commence guere qu'à la

mi-mai. On le multiplie soit de graines venues d'Amérique et semées aussi-tôt, soit de drageons qui poussent au pied, ou bien de boutures, ou enfin en couchant ses branches.

ANAGYRIS. (Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses.*) Ce genre n'est encore compôsé que d'une seule espece, le Bois puant, *Anagyris fetida.* Lin. Cet arbrisseau et l'odeur fétide qu'il exhale de toutes ses parties étaient bien connus des Grecs, puisqu'ils avaient formé son nom d'*ana*, qui est itératif et signifie aussi *avec* et *en haut*, et de *gyros*, courbure, pour indiquer la forme de son légume, et qu'ils disaient encore *Anagyrin kinein*, *Anagyrim movere*, secouer l'Anagyris, pour exprimer l'imprudence de celui qui parle de faits qu'on peut lui reprocher; maniere de parler que nous rendons plus délicatement par l'antiphrâse *remuer le pôt aux rôses.* L'*Anagyris* croît naturellement dans touts les pays chauds de l'Europe, même en Italie et en Languedoc d'où nous tirons ses *fêves* qu'on seme au printemps et sur couche tiede. Ses feuilles sont ailées à trois folioles ovales : écrâsées entre les doigts, elles répandent, aussi bien que les branches câssées, une odeur puante et qui porte à la tête. En mai et juin, il donne des fleurs jaûnes, et dont la carêne est plus grande que les autres parties. Il leur succede un légume courbe dont les fruits, semblables à de petites fêves, excitent le vomissement, suivant *Lémery.* Cet arbrisseau, lent à croître, demande, pour l'été, à être expôsé au soleil, et pour l'hiver, à être serré en orangerie.

ANDREUSIA, *Andrewsia.* Je ne parle de ce genre dédié a l'Anglais Andrews, auteur du *Botanist's Repository*, que parce que l'*Andrewsia glabra* est un ornement de l'orangerie de M. Noisette, qui l'a introduite en France en 1806, et chez qui elle a fleuri l'année suivante. Cet arbuste, originaire de la Nouvelle-Hollande, se gouverne absolument comme les plantes de cette région : il paraît pouvoir s'élever au-delà de deux metres (six pieds) ; ses feuilles sont persistantes, alternes, lancéolées-aiguës, amincies en pétiole, coriacées et luisantes. Ses fleurs axillaires, petites, mais blanches et réunies en paquets de trois à six, sont soutenues par un pédicule filiforme : elles ont l'avantage de paraître en décembre. — Deux autres especes *Andrewsia debilis* et *salicifolia*, se trouvent aussi dans le commerce, viennent des mêmes contrées, et se gouvernent de même.

ANDROMEDE, *Andromeda*, nom poétique donné à un genre assez nombreux de la Décandrie-Monogynie, famille

des *Bruyeres*, (*Bicornes* de VENTENAT.) Il comprend des arbrisseaux et arbustes de pleine terre qui presque touts sont originaires de l'Amérique septentrionale. Les plus jolies especes sont :

1. L'ANDROMEDE DU MARYLAND, *Andromeda Mariana.* LIN. (JACQ. *ic. rar.* 465. DUH. n. éd. 37.) Elle est assez rameuse, vient en buisson, et ne s'éleve guere à plus de deux à quatre pieds. Ses rameaux cylindriques, d'abord verts, puis prenant une couleur pourpre, se chargent de feuilles à court pétiole, alternes, ovales, entieres, vertes en dessus, marquées en dessous de veines et de points. En juillet on voit éclore ses fleurs assez grandes, en cloches, blanches et dispôsées en grappes terminales ou axillaires. Elle demande la terre de bruyere, de la fraîcheur, et l'expôsition du nord. On la multiplie de marcottes.

2-3. ANDROMEDE A FEUILLES DE CASSINÉ, *et* ANDROMEDE POUDREUSE, *Andromeda cassinefolia.* VENT., et *Andromeda pulverulenta*, BARTRAM. (CURT. 667.) Sont ce deux especes distinctes, ou ne sont-elles que variétés l'une de l'autre, comme le pense VENTENAT ? Ce sont elles au reste qui ont les plus belles fleurs de tout le genre : elles sont grandes, blanches, en cloches sphériques, enfin en bouquets terminaux et pendants. L'une et l'autre sont des arbrisseaux rameux, à feuilles alternes et à court pétiole, ovales, légerement crénelées, d'un beau vert en dessus, et couvertes en dessous (pour la poudreuse) d'une fleur peu tenace d'un blanc bleuâtre. Cette derniere a été découverte par BARTRAM dans la Caroline. Toutes deux ont besoin d'un peu de chaleur pour fleurir, et se propagent de semences et de marcottes dans la terre de bruyere.

4. ANDROMEDE EN ARBRE, *Andromeda arborea.* LIN. C'est la plus grande de toutes, puisque dans son pays natal, l'Amérique septentrionale, elle atteint la hauteur de cinquante à soixante pieds. Les individus qu'on a en France sont encore loin de cette taille. Ils ont des rameaux nombreux et presque touts terminés en juin par des épis pendants de fleurs blanches, et petites en proportion. Elle n'est pas si délicate que les deux précédentes. Mêmes culture et moyens de propagation Ses feuilles ont une saveur tellement acide, qu'on en tira un sel de même nature que celui de l'*Oxalis Acetosella*, appellé improprement *Sel* d'*Oseille.*

5. ANDROMEDE A FEUILLES DE POLIUM, *Andromeda polifolia.* LIN. (*Fl. Dan.* 54. DUH. n. éd. 38.) Naturelle aux marais tourbeux des Alpes, elle est plus petite que celle

du Maryland, et aussi en buisson. Ses feuilles toujours alternes, lancéolées, paraissant linéaires parce qu'elles sont roulées sur les bords, plus pâles en dessous, persistantes, sont plus ou moins grandes, selon la variété. On voit leurs fleurs en mai; elles sont rouges, en grelot, et en grappes courtes, assez nombreuses. On lui connaît trois variétés qui, peut-être bien, sont trois especes; l'une à feuilles larges, et venant de l'Amérique septentrionale; l'autre à feuilles moyennes, indigene à l'Europe et même à la France; et la troisieme à feuilles étroites, originaire du Labrador. Même traitement.

6. ANDROMEDE RAMPANTE, *Andromeda Dabœcia.* LIN. *Erica.* LAMARCK. *Menziezia.* JUS. Celle-ci très commune en Irlande où on l'appelle DABŒCIE, est rampante et plus petite encore dans ses proportions; ses rameaux faibles et nombreux, sont garnis de feuilles alternes, petites, ovales, pâles en dessous, persistantes. Ses fleurs paraissent en juillet, et sont assez grôsses, globuleuses, pourpres, et en grappes terminales. Elle se trouve aussi en France. Même traitement *.

ANTHYLLIS. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) On ne cultive guere que l'ANTHYLLIS ARGENTÉE, *Anthyllis Barba Jovis.* LIN. (DUH. n. éd. 2. 67.) Les feuilles de cet arbrisseau, très agréable et d'orangerie, sont ailées à folioles impaires, un peu longues, étroites, satinées et blanchâtres, sur-tout en dessous, comme le sont les jeunes rameaux, au moyen du duvet argenté et soyeux qui les couvre, et qui a mérité à la plante le nom de BARBE-DE-JUPITER, et celui d'ANTHYLLIS, s'il est vrai que ce dernier soit compôsé des mots *anthos*, fleur, et *ioulos*, duvet. Les fleurs se voient en juin, sont jaûnes, ramâssées en bouquets terminaux; leur calyce est aussi soyeux. La Barbe-de-Jupiter que l'on croit originaire du Levant, nous vient aujourd'hui d'Italie et des rochers de nos côtes maritimes dans les départements méridionaux : si on veut la risquer en pleine terre, il faut au moins la couvrir de bonne litiere pendant les gelées. On la multiplie de marcottes, boutures, drageons et de graines semées en automne sous châssis. Dans l'été on l'expôse au soleil. On l'arrôse peu.

ARALIA. Ce nom, qui semble être celui donné dans le

* On observe que la transplantation des arbres toujours verts, des arbres résineux, et des arbres ou arbustes de terre de bruyere, tels qu'Andromedes, *Rhododendrum*, etc., se fait plus avantageusement dans le moment où la seve est déjà en mouvement, et par conséquent mieux en février ou mars qu'en automne.

pays à la premiere espece connue, a pâssé à la famille des *Aralies*, qui est de la Pentandrie-Pentagynie. On cultive ordinairement l'ARALIE ÉPINEUSE *ou* ANGÉLIQUE ÉPINEUSE, *Aralia spinosa*. LIN. Il faut une terre fraîche et substantielle, et une expôsition à moyen soleil pour cet arbrisseau ou plutôt moyen arbre, naturel aux forêts de la Caroline et du pays des Illinois. Ses feuilles épineuses comme les branches et le tronc lui-même, sont très étendues, trois fois ailées à folioles impaires et dentées en scie. Le plus grand effet de l'*Aralia* est à la fin d'août lorsque sa cime est ornée de panicules rameuses et compôsées de nombreuses ombelles de fleurs assez petites, d'un rouge brun et sentant le *Lilas*; elles deviennent des baies petites, striées, à ombilic, brunes, remplies d'une pulpe succulente et pourpre dans laquelle se trouvent six pepins durs, applatis. Cet arbrisseau n'est pas de très longue durée; souvent sa tige périt, mais ses racines produisent des rejetons qui servent à le propager. On seme aussi ses graines dont le plant repiqué et serré en orangerie ne doit être mis en pleine terre qu'au bout de deux ans. Il est bon de couvrir le pied de l'arbre de litiere seche pendant les grands froids.

ARBOUSIER, *Arbutus*. Ce dernier mot qui est latin radical, semble exprimer un arbrisseau par excellence, et a été donné à la premiere espece connue de ce genre, qui est de la Décandrie-Monogynie, famille des *Bruyeres* de Jussieu, (*Bicornes* de Ventenat).

1. ARBOUSIER COMMUN *ou* DES PYRÉNÉES, Arbre-aux-fraises, *Arbutus Unedo*. LIN. (DUH. n. éd. 21.) On peut regretter que cet arbrisseau ait besoin de l'orangerie l'hiver: il décorerait nos Bosquets pendant cette triste saison par son feuillage élégant et toujours vert, et par ses fruits qui, ressemblant à de grôsses fraises, ne tombent qu'au printemps. Il s'éleve dans nos forêts du Midi, à quinze pieds; son tronc se divise en rameaux irréguliers, nombreux, d'un beau rouge; ornés de feuilles alternes, ovales-oblongues, dentées, d'un vert brillant, sur lequel tranche agréablement le pétiole qui est rouge. Au mois de septembre, on voit paraître ses fleurs, blanches ou rouges, simples ou doubles, suivant la variété, mais toujours en grelot, et en grappes pendantes, axillaires ou terminales. Quelques personnes mangent ses fruits, quoique leur goût peu agréable ait été la cause du nom spécifique *Unedo*, abrégé d'*unum edo*, qui exprime que c'est assez d'en manger un. On le multiplie de marcottes, et aussi de graines semées par un temps sec en mars, dans des pôts pleins de terre de bon pré, prise et pourrie avec les herbes qui la couvraient. Après une pluie douce mettre les pôts en couche tiede sous châssis;

châssis ; arrôser peu à la fois, mais fréquemment ; lorsque les graines sont levées, les habituer insensiblement à l'air : enfin repiquer le plant devenu assez fort. L'Arbousier demande à être couvert de litiere pendant les froids, si on l'a risqué en pleine terre : dans l'orangerie il faut lui donner constamment du jour, et de l'air toutes les fois qu'il ne gele pas. Il a une variété panachée.

2. ARBOUSIER - ADRACHNÉ, *Arbutus Adrachne.* LIN. (DUH. n. éd. 22.) Celui-ci, venant du Levant, est encore plus susceptible d'être maltraité par le froid. Il a à peu-près le même port que le précédent sur lequel souvent on le greffe. Son écorce est lisse et d'un rouge brun ; ses feuilles plus grandes et persistantes aussi, sont ovales, à peine dentées, et d'un vert luisant ; enfin ses fleurs qui paraissent dès le mois de mars, sont blanches et en panicules. Même culture. *Andrachnē*, mieux *Adrachnē*, était chez les anciens le nom d'un arbrisseau effilé et fécond, ou venant sur les hautes montagnes ; des mots grecs *adros*, fertile, élevé, et *achnē*, pointe.

3. ARBOUSIER-RAISIN-D'OURS, *Arbutus Uva Ursi.* (LIN. *Fl. Dan.* 33.) Il habite effectivement le pays des *ours*, c'est-à-dire les hautes montagnes, et son fruit petit, d'un beau rouge et en grappe, a quelque ressemblance avec le *raisin.* Il forme des touffes couchées en terre par ses branches allongées, grêles et garnies de feuilles éparses, petites, luisantes, un peu semblables à celles du Buis, d'où lui a été donné aussi le nom de BUSSEROLE. Ses fleurs sont blanches. Dans nos Jardins, on lui donne le plein air, l'expôsition du levant, et la terre de bruyere tenue fraîche.

ARGOUSIER *ou* ARGOUSSIER, *Hippophaë*, du grec *hippos*, cheval, et *phaos*, salut. Ce nom, donné jadis à une plante employée dans la médecine des chevaux, appartient aujourd'hui à un genre de la Diœcie-Tétrandrie, famille des *Chalefs* ou *Elæagnoïdes.* Depuis long-temps on connaît l'ARGOUSSIER-RHAMNOÏDE *ou* GRISET, *Hippophaë Rhamnoïdes.* LIN. Cet arbrisseau, quoique fort épineux, me paraît intéressant pour garnir les parties sâbloneuses des Jardins-paysages. Soit qu'on le force à faire une tête, soit qu'on l'abandonne à sa nature, ses rameaux nombreux et irréguliers seront bien garnis de feuilles longues et étroites, mais cendrées, argentées et semées de plaques roussâtres ; ce qui le fera contraster agréablement avec le vert des autres arbres. Il a une variété à feuilles plus larges et plus blanches. Il fleurit en avril ; mais ses fleurs n'ont point d'apparence : les mâles sont sur un individu, les femelles sur un autre. Naturellement il croît dans les sâbles de

nos côtes maritimes, et s'accommodera de tout terrein et de toute expôsition dans nos Jardins où cependant il viendra mieux dans les parties sâblonneuses. On le propage soit de ses graines semées au printemps, et qui ne seront fécondes qu'autant qu'un Argousier mâle aura été dans les environs; soit de ses rejetons enracinés et séparés en automne; ou de boutures faites à l'ombre, ou enfin de marcottes.

2. ARGOUSIER DU CANADA, *Hippophaë Canadensis*. LIN. Celui-ci n'est point épineux. Tout aussi rustique que le précédent, et peut-être moins difficile encore sur la qualité du terrein, il est d'un effet plus frappant et plus agréable par le contraste de ses jeunes rameaux couverts d'un duvet épais de couleur de rouille, et de ses feuilles plus larges, oppôsées, ovales, vertes en dessus, mais blanches et cotonneuses en dessous. Son écorce est grise. C'est M. CELS qui l'a introduit en France.

ARISTOLOCHE, *Aristolochia*. Genre de la Gynandrie-Hexandrie, famille des *Asaroïdes*, et dont le nom est dû, suivant Cicéron, à un certain *Aristolochus*, qui le premier fit usage de la plante. D'autres le compôsent de deux mots grecs pour indiquer contre quelle maladie la Médecine emploie plusieurs especes. On cultive maintenant dans touts les Jardins l'ARISTOLOCHE-SIPHON, *Aristolochia Siphon*. L'HÉR, *Stirp. nov.* 7. Arbrisseau des bois de l'Amérique septentrionale et de Virginie, dont la racine ligneuse, ronde et poreuse, pousse des tiges ligneuses, très longues, et qui, se tortillant et grimpant, sont très propres à garnir des berceaux et des tonnelles qu'elles ombrageront de leurs belles feuilles alternes, très larges, entieres, en cœur; pâles, veinées et velues en dessous. Les fleurs assez nombreuses, mais d'un pourpre obscur, sont monopétales, axillaires, et paraissent en mai. Elles ont absolument l'air d'une pipe, étant soutenues par un pédicule long et ferme, et consistant en un tube courbe et ventru, dont l'orifice bien rond s'évâse en un limbe à trois lobes égaux, roulés avant l'épanouissement, et ressemblants alors à un chapeau à trois cornes. Cet arbrisseau demande le plein air, une bonne terre et l'expôsition au soleil. On le multiplie facilement soit de couchages faits au printemps, et qu'on peut lever l'automne suivant, soit de semences quand elles mûrissent. Il a fleuri pour la premiere fois en France, chez feu M. de Saint-Germain, en 1784.

2. ARISTOLOCHE A FEUILLES TRILOBÉES, *Aristolochia triloba*. LIN. (Vél. du Mus.) Quoique celle-ci soit originaire des parties méridionales de l'Amérique, et ne puisse subsister qu'en serre chaude, je ne puis cependant me dispenser de la

citer à cause de la singularité de sa fleur, axillaire, portée sur un pédicule long et flexueux, plus grôs à mesure qu'il approche de la fleur. Celle-ci d'un vert pâle lavé de brun, consiste en un seul pétale d'abord ventru, ou enflé et ovale, d'où se prolonge un tube large, redressé, couvert d'une espece d'opercule entr'ouvert d'où pend un filet ou prolongement quatre fois plus long que le tube, c'est-à-dire d'au moins six pouces. Elle demande une terre allégée par le sâble de bruyere : on la multiplie de marcottes que sa tige menue et sarmenteuse donne la facilité de faire.

ARISTOTELIA. Jusqu'à présent, ce genre dédié à ARISTOTE, en mémoire de ses ouvrages immortels sur l'Histoire Naturelle, n'a point de rang dans la méthode de JUSSIEU; mais il est, pour le systême de LINNÉ, dans la Dodécandrie-Trigynie. Une seule espece le constitue, c'est l'*Aristotelia Maqui.* L'HÉR. (*Stirp. nov.* 16. Vél. du Mus. et DUH. n. éd. 33.) *Maqui* est le nom que porte au Chili, cet arbrisseau connu en Angleterre dès 1773, et en France seulement depuis l'année 1779, que Dombey y en envoya des graines. Elles produisirent des individus à tige droite dont les rameaux oppôsés, cylindriques, parsemés de tubercules, donnerent des feuilles oppôsées, la plupart réfléchies, toutes pétiolées, lancéolées, longues, dentées en scie, vertes, luisantes. Ces arbrisseaux mis en serre tempérée ont donné au bout de quatre ans, vers la fin de mai, leurs fleurs qui sont blanches, petites et de peu d'apparence, à cinq pétales courts, dépâssés par les étamines; elles sont en grappes terminales ou axillaires, et produisent des baies d'abord rouges, puis lorsqu'elles sont mûres, assez ressemblantes pour la forme et la couleur à des graines de câssis. Dans leur pays, on les mange et l'on en fait une liqueur fermentée, d'usage en boisson ordinaire et aussi en médecine. Cet arbrisseau risqué en pleine terre y a bien supporté l'hiver de 1789. C'est-là qu'on le place actuellement dans un sol frais et substantiel, à demi-soleil. On le propage facilement de graines, marcottes et boutures. Il est peut-être prudent d'en serrer quelques pieds en orangerie pendant l'hiver.

ARMOISE, *Artemisia.* Genre de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, et dédié à *Artemis*, c'est-à-dire DIANE, Déesse qui présidait aux accouchements. Depuis long-temps on cultive l'ARMOISE-AURONE, vulgairement appellée CITRONELLE, *Artemisia Abrotanum*, LIN. Arbuste de la France méridionale, poussant beaucoup de tiges et de rameaux effilés, droits et garnis de feuilles très

menues divisées en ramifications pour ainsi dire capillaires, d'un vert gai, et laissant aux doigts une odeur agréable de *citron*. En août, chacun de ses rameaux est terminé par des grappes de fleurs petites et nombreuses. On peut le multiplier de graines semées aussitôt leur maturité, mais plus facilement par l'éclat des pieds en mars. Cette espece, un peu sensible aux froids, demande une bonne expôsition et une terre legere et substantielle.

2—3. ARMOISE EN ARBRE, *Artemisia arborescens*. LIN. Elle croît naturellement dans la France méridionale, est arborescente, et convient par son feuillage menu et blanc aux personnes qui aiment les contrastes; ses feuilles sont découpées encore plus finement que celles de l'ARMOISE ARGENTÉE, *Artemisia argentea*, LIN., qui est aussi un arbuste à feuillage blanc. Il vient des Canaries, et comme au premier il lui faut l'expôsition du midi en été et l'orangerie en hiver. L'un et l'autre sont aromatiques et se plaisent en terre substantielle et légere. Boutures.

ASTRAGALE, *Astragalus*. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*.) Ce genre tient son nom de la dispôsition des fleurs rangées dans quelques especes autour d'un axe par anneaux qui peuvent se séparer et représenter en quelque sorte une vertebre, en grec *astragalos*.

ASTRAGALE-ADRAGANT, *Astragalus Tragacantha*, LIN., *Massiliensis*, LAMARCK. TOURNEFORT en avait fait un genre sous le nom de *Tragacantha*, que lui avait donné BAUHIN: des caracteres communs avec les Astragales, l'ont fait réunir à ce genre. C'est un arbuste propre à orner les rocailles découvertes des Jardins-paysages. Son tronc bâs et tortu se divise en branches diffuses et tortueuses, dont les rameaux blanchâtres portent des feuilles nombreuses, ailées de quinze à vingt-cinq folioles ovales, petites, soyeuses et blanches. Celles du bout tombent promptement, les autres persistent, mais les pétioles plus persistants encore se changent en épines d'où son premier nom qu'on peut traduire par *Epine-de-Bouc*; ses fleurs en épis courts et axillaires, se voient de mai à juillet et sont purpurines, comme il se trouve dans les endroits secs et sâbleux des bords de la mer près de Marseille et de Toulon; il faut lui donner un terrein sec et du soleil. On seme ses graines en mars sur couche, et on repique le plant quand il est assez fort.

ATRAGENE, *Atragene*. C'était autrefois le nom des Clématites, dont ce genre est très voisin, étant comme elles, de la Polyandrie-Polygynie, famille des *Renonculacées*.

La différence est que les Atragenes ont un calyce et au moins douze pétales, tandis que les Clématites, privées de calyce, n'ont souvent que quatre pétales et rarement cinq.

1. ATRAGENE DES ALPES, *Atragene Alpina*. LIN. (*Fl. Aust.* 241.) Arbuste indigene de nos montagnes où il croît dans les endroits rocailleux. Ses tiges et ses rameaux, diffus et sarmenteux, portent des feuilles pétiolées, éloignées les unes des autres, et partant de nœuds qui souvent donnent encore naissance à une autre feuille, à une vrille et à une fleur. Chaque feuille a deux ou trois fois trois folioles sessiles, ovales aiguës, incisées, dentées en scie. Les fleurs, qu'on voit en juillet, sont penchées, solitaires, et portées sur un pétiole long, ferme et flexueux : elles consistent en un calyce à quatre folioles ouvertes, d'un bleu violâtre, et que l'on prendrait pour les pétales. Ceux-ci, au nombre de douze le plus ordinairement, sont deux fois plus courts que le calyce, et d'un blanc sale. Les fleurs donnent des semences soyeuses et semblables à celles des Clématites dont la plante elle-même a l'apparence. Elle n'est point difficile sur le terrein ni sur l'expôsition : on la multiplie par ses semences qui mettent quelquefois deux ans à lever, et plus promptement de marcottes faciles à faire, puisque souvent les branches prennent racines d'elles-mêmes à l'endroit où elles touchent la terre.

2. ATRAGENE DES INDES *ou* A GRANDES FLEURS, *Atragene Indica*. H. P. *Clematis florida*. JACQ. *H. Sch.* 357. Superbe arbuste que THUNBERG a vu aussi au Japon, où on l'appelle *Tessin*. Ses tiges et ses rameaux sont sarmenteux et portent des feuilles oppôsées, tantôt ailées, tantôt ternées, mais toujours à folioles entieres, ovales-aiguës; celles des extrémités plus grandes. Les pétioles qui sont longs, et se tortillent autour des corps environnants, servent de vrilles à cette *Atragene* dont les fleurs axillaires, solitaires et inodores, mais très grandes et bien pleines, sont portées sur des pédicules longs, flexueux, et munis vers leur bâse de bractées en cœur aigu. Dans la variété à fleurs pleines, la seule que je connaisse, ces fleurs, qu'on voit dès le mois d'avril et souvent encore en novembre, ont des pétales nombreux d'un blanc teinté de vert. Il faut à cet arbuste un mélange de terre franche et de terre de bruyere. Je crois qu'il pourrait souffrir la pleine terre; mais si on le met en serre tempérée, ou mieux en bâche, il y produira beaucoup de fleurs et par conséquent d'effet, sur-tout s'il y est à même la terre, et près des châssis de devant qu'on ôte dans la belle saison. On le multiplie de marcottes assez difficiles à prendre, et qu'on ne doit séparer qu'après

s'être assuré si elles ont bien racines. J'en ai vu très bien réussir de greffe en fente sur les Clématites, odorantes et autres : ces individus deviennent alors moins difficiles sur la qualité de la terre et sur la température ; car j'en ai vu plusieurs qui avaient pâssé l'hiver de 1809 à 1810 en pleine terre.

3. ATRAGENE DU CAP, *Atragene Capensis*. LIN. (CURT. 716.) Venant des terres intérieures du Cap, elle demande le même traitement que la précédente, mais plus de sécheresse. Elle est vivace, herbacée, à feuilles ternées, dont les folioles sont découpées et dentées, et dont les pétioles longs et flexueux sont amplexicaules par leur bâse. La tige, qui est simple, rouge en bâs, verte dans le haut, se termine par une ou plusieurs fleurs assez grandes, dont les six divisions du calyce, longues et d'un blanc rôsé, renferment des pétales nombreux, jaûnâtres ; ceux du milieu sont teints de vert. Elle mûrit ses graines, qui servent à la multiplier.

AUCUBA. Nom Japonais de la seule espece, qui constitue ce genre, l'AUCUBA DU JAPON, *Aucuba Japonica*. LIN. Le mérite de cet arbrisseau est tout entier dans ses feuilles, qui sont assez nombreuses, oppôsées, grandes, lancéolées aiguës, persistantes, luisantes, d'un beau vert, et marquées de taches nombreuses et irrégulieres d'un beau jaûne. On l'avait jusqu'ici toujours mis en serre chaude où il végete peu : il se comporte beaucoup mieux en orangerie, et je l'ai vu en pleine terre en Angleterre. Ses fleurs, petites, brûnes, dispôsées en grappes courtes, se voient en avril : elles ont peu d'apparence ; mais il faut avoir cet arbuste dont le beau feuillage récrée la vue. On le multiplie par ses rejetons, qu'on sépare en avril. Trop expôsé au soleil, ses feuilles naturellement fermes, durcissent et se dessechent. Il est de la Monœcie-Tétrandrie, famille des *Nerpruns*. Deux tiers de terre de bruyere, un tiers de terre franche.

AULNE, AUNE, *Alnus*. (Monœcie-Tétrandrie, famille des *Amentacées*.) Depuis qu'on cherche avec raison à décorer toutes les parties d'un Jardin, on ne peut plus se dispenser de parler de ce genre qui comprend au moins une espece à-la-fois utile et agréable, l'AULNE COMMUN *ou* VERGNE, *Alnus communis*. H. P. (DUH. n. éd. 2. 64.) Cet arbre, qui croît très promptement dans les terreins humides, bâs et quelquefois submergés, et sur-tout aux bords des eaux dont ses racines retiennent les terres, fournit une ombre agréable par ses feuilles nombreuses, presque rondes, crénelées, d'un beau vert. On peut l'élever en tige, et alors il prend une belle forme pyra-

midale; ou en taillis, et dans cette forme, il peut mieux convenir à certains sites. On le propage de semences, de boutures, de marcottes, ou seulement en couchant horizontalement en terre une branche coupée, dont les ieux feront autant d'arbres. Il a une variété panachée; — une autre à feuilles tellement découpées, *Alnus communis laciniata*, qu'on les croirait pinnées : souvent cette variété est préférée. Tout le monde connaît l'utilité du bois de ces arbres. On nous dit qu'*Alnus* est l'abrégé d'*alor amne*, je suis nourri par le fleuve.

AYLANTE, *Aylantus*. Genre de la Polygamie-Monœcie, famille des *Térebinthacées*, et dont le nom, dans l'idiôme indien, signifie ARBRE DU CIEL, soit à cause de la beauté, soit à cause de la haute taille que peut acquérir l'unique espece connue, l'AYLANTE GLANDULEUX, appellé mal-à-propos Vernis du Japon, *Aylantus glandulosa*. DESFONTAINES. (L'HÉR. *St. nov.* 84) *Rhus succedaneum*. LIN. Grand et bel arbre, originaire du Japon et de la Chine d'où le pere D'INCARVILLE, Jésuite-Missionnaire, en a envoyé des graines en 1751, à la Société Royale de Londres. LINNÉ a mis l'Aylante au rang des *Sumacs*; DESFONTAINES en a fait un genre particulier. Ses feuilles, en effet, assez semblables à celles du Sumac, sont ailées à folioles impaires, ovales-aiguës, ayant à leur bâse de chaque côté une dent terminée par une petite *glande* sensible sous le doigt, d'où son surnom. Comme le Sumac encore, il pousse des rejetons de ses racines, et c'est par ce moyen qu'on le multiplie. Il a tant de végétation qu'il croît chaque année de trois pieds. Pour lui faciliter cette croissance, il faut touts les ans, au printemps, couper toutes les branches, et ne lui laisser que la tête à une seule branche. Il monte jusqu'à soixante pieds de hauteur, forme une espece de parasol, et s'éleve très droit. Son aspect fait plaisir à voir. Il n'est pas difficile sur le terrein, ni sur l'expôsition. Il vient même à l'ombre, et dans une mauvaise terre. Feu M. de Saint-Germain, Amateur, observe au sujet de cet arbre, qu'il ferait beaucoup d'effet dans une forêt, et qu'on pourrait en faire un grand usage. Son bois est en dedans d'un blanc jaûnâtre, satiné, ferme, serré et pesant. On peut l'employer à toutes sortes d'ouvrages de menuiserie, et même d'ébénisterie. Il est aussi beau que le bois de Noyer; plus ferme que le Chêne, moins câssant, moins poreux. M. de Saint-Germain en a fait abattre un en 1785, et n'a apperçu aucune trace de vers entre l'écorce et le bois, comme il arrive à presque touts les autres arbres. L'*Aylante* donne des bouquets pyramidaux de fleurs petites, nombreuses, verdâtres, ou mâles ou femelles, ou hermaphrodites. Son fruit est une petite silique plate, longue

d'un pouce environ ; elle contient une seule semence plate, en forme de rein. Il est aussi rustique, et supporte bien nos hivers : cependant le froid de..... a fait assez d'impression sur ceux du Jardin des Plantes pour fendre leur écorce dans toute la longueur du tronc, et du même côté pour tous. La cicatrice en est toujours apparente.

AZALÉE, *Azalea.* (Pentandrie- Monogynie, famille des *Rhodoracées.*) *Azalea*, féminin d'*azaleos*, mot grec qui signifiant brûlé, sec, exprime que les feuilles rassemblées au sommet des rameaux donnent une apparence de sécheresse au surplus de ces arbrisseaux.

1. Azalée nudiflore, *Azalea nudiflora.* Lin. (Trew. 48. *Fl. Dan.* 23.) C'est un petit arbrisseau, que *Peter* Collinson a introduit en Angleterre en 1734. Il est de pleine terre ; ses rameaux diffus ne permettent pas de lui donner une forme réguliere. Ses fleurs, dispôsées en bouquets terminaux, ressemblent un peu à celles du Chêvrefeuille, et ont une odeur agréable. Leur couleur est, selon la variété qu'on a de cette espece, ou écarlate, *A. coccinea ;* ou rouge foncé, *A. rutilans ;* ou blanche, ou de couleur de chair. Elles paraissent fin d'avril avant le parfait développement des feuilles qui sont éparses, plus nombreuses au bout des rameaux, ovales-aiguës et luisantes. On en voit encore à fleurs doubles blanches ou rouges.

2. Azalée visqueuse, *Azalea viscosa.* Lin. (Catesb. 1. 57.) Arbrisseau de même port et de même volume que le précédent, croissant comme lui spontanément dans les sols grâs et humides de la Caroline et de la Virginie, et formant aussi buisson par plusieurs tiges droites, roides, rameuses. Ses fleurs blanches, velues, visqueuses, très odorantes, dispôsées comme celles de l'espece précédente, paraissent en même temps que les feuilles qui sont alternes, lancéolées-aiguës, entieres, velues en leurs bords, et d'un beau vert. Il demande les mêmes soins que l'Azalée nudiflore. Comme elle, il a aussi quelques variétés cultivées, sur-tout dans les Jardins des environs de Londres.

3. Azalée Pontique, *Azalea Pontica.* Lin. (And. *rep.* 16. Curt. 433.) Arbrisseau que Tournefort a rapporté des bords de la Mer-Noire : il s'éleve à cinq ou six pieds par une tige d'abord droite et simple, puis très rameuse. Les feuilles ovales et longues sont d'un beau vert et persistantes. Ses branches se terminent en mai et juin, par des grappes de 10 à 12 fleurs jaûnes, odorantes, grandes et bien ouvertes. Ces arbres s'accommodent assez bien de notre climat, demandent un moyen

soleil, et sur-tout la terre de bruyere entretenue fraîche. On les multiplie par les rejetons qu'il ne faut séparer que lorsqu'ils sont bien enracinés, et aussi par marcottes faites à la maniere de celles des Œillets en automne, ou enfin de boutures qu'on fait au printemps.

AZÉDARACH, *Melia*. On voit, dans touts les Jardins un peu assortis, deux especes de ce genre qui est de la Décandrie-Monogynie, et le type de la famille des *Méliacées*.

1. Azédarach bipinné, Faux-Sycomore, Arbre-Saint, Arbre à chapelet, *Melia Azedarach*. Lin. Il est originaire des Indes d'où il a pâssé en Perse et en Syrie, et delà en Portugal, en Espagne, même dans la France méridionale où Belon l'a introduit : il s'y éleve quelquefois jusqu'à vingt metres, (60 pieds). Sa tige, presque toujours unique et droite, se divise à son sommet en rameaux irréguliers qui se garnissent au printemps de feuilles bipinnées à pinnules articulées, oppôsées ainsi que les folioles qui sont impaires (ordinairement cinq), ovales, incisées et pointues. Leur très petite ressemblance avec celles du Frêne l'a fait appeller du même nom (*Melia*) que cet arbre portait chez les Grecs. Ses fleurs qu'il donne la quatrieme année, répandent une odeur douce et suâve, et sont dispôsées en grappes terminales, droites et souvent plusieurs ensemble. Elles ressemblent très peu au Lilas de Perse, et consistent en un tube violet, évâsé, à cinq pétales oblongs, bien ouverts : on ne les voit qu'en juillet. Il leur succede, mais rarement dans notre climat, des fruits ronds, jaûnâtres, vénéneux à ce qu'on dit, contenant une huile concrete, propre à faire des bougies, et aussi des noyaux très durs, dont on fait des *chapelets*. M. Thuillier lui a fait supporter en pleine terre des hivers très rudes : je conseille, si on fait la même épreuve, de l'empailler pendant les grands froids, et de couvrir les racines de litiere ou de feuilles seches. Comme il se dépouille touts les ans, il n'est point difficile sur la place dans l'orangerie, d'où il faut le sortir avec les Arbousiers, c'est-à-dire en avril.

2. Azédarach toujours vert, Lilas des Indes, Margousier, *Melia sempervirens*. Willdenow. Il est aussi originaire des Indes, d'où il a été transporté aux Antilles; il s'y éleve jusqu'à vingt et trente pieds : chez nous il reste bâs. Souvent il a plusieurs tiges, mais elles sont simples : ses feuilles, ailées aussi, mais persistantes, ont ordinairement sept folioles plus incisées, souvent d'un vert jaûnâtre. Ses fleurs, dispôsées en grappes plus nombreuses et mieux fournies, sont plus grandes, plus colorées et plus odorantes que

dans le précédent : elles ont sur-tout l'avantage d'être abondantes pendant six mois, et de se montrer souvent dès la premiere année. Il est vrai que cet arbrisseau assez délicat, et qu'il faut garantir du moindre froid, ne dure guere plus de trois ou quatre ans; mais on le multiplie par l'éclat de ses racines et mieux par ses graines, qu'il mûrit toujours, et qu'il faut semer touts les ans, au printemps sur couche modérée pour être repiquées ensuite. Il serait mieux d'en semer les graines aussi-tôt la maturité, une par une, dans des pôts séparés, plongés en couche plus que tiede, rentrés seulement dans l'orangerie pour l'hiver, et replacés sur couche en mars, temps où elles germeront. Ces deux Azédarachs préferent la terre d'oranger à toute autre, et demandent pendant l'été le soleil et beaucoup d'eau; peu d'arrôsement dans l'hiver: il faut, de plus, au petit Azédarach du jour dans l'orangerie. On ne doit jamais leur couper que les branches mortes, si ce n'est qu'on récepe la tige du petit Azédarach, quand il ne pousse plus; ce qui lui arrive quelquefois, parce qu'il manque de bourgeons. Cette opération le fait pousser plus bâs, et il ne tarde pas à donner feuilles et fleurs.

B.

BACCHANTE, *Baccharis*. Genre de la Syngénésie-Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, ayant de grands rapports avec les Conyzes. Une especé odorante et du Levant avait reçu des Anciens le nom de *Baccharis*, parce qu'ils l'admettaient dans leurs couronnes pour célébrer les fêtes de Bacchus; je n'indiquerai, comme digne des soins de l'Amateur, que l'espece de Virginie, appellée vulgairement SENNEÇON EN ARBRE, *Baccharis halimifolia*. LIN. (DUH. n. éd. 60.) C'est un arbrisseau qui croît aux bords des eaux de la Caroline et de la Virginie. Il peut s'élever à dix et douze pieds. Sa tige se sépare en plusieurs branches, dont les rameaux grêles, verts et nombreux, sont ornés de feuilles persistantes, alternes, ovales-aiguës, dentées de leur sommet à leur milieu, d'où elles se retrécissent en pétiole : elles sont parsemées de points blancs. Les fleurs, conformées comme celles du Senneçon commun, et dispôsées en corymbes terminaux, sont nombreuses et blanches; mais leurs écailles teintes de pourpre leur font produire un effet d'autant plus agréable, qu'elles paraissent en octobre, quand déjà on n'en voit presque plus d'autres. Cet arbrisseau demande un bon terrein humide, et pour plus de prudence, de l'abri contre les fortes gelées. Il se propage facilement de marcottes et de boutures. Il est bon d'en serrer quelques pieds en orangerie.

BADIANE, *Illicium.* (Polyandrie-Polygynie, famille des *Magnoliers*, ou *Tulipiferes.*) Le nom latin de ce genre signifie charme, attrait, appât, et convient bien au moins à l'espece BADIANE *ou* ANIS ÉTOILÉ DE LA CHINE, *Illicium anisatum*, LIN., dont tout le monde connaît le fruit, singulier par sa dispôsition en étoile, et sur-tout recherché pour la finesse et le *charme* du parfum qu'il communique aux liqueurs et autres friandises dans lesquelles on l'emploie. Il est le produit d'un arbrisseau rameux, aromatique dans toutes ses parties, et qui croît à la Chine et au Japon. Ici il faut le serrer en bonne orangerie qu'il décorera par son beau feuillage persistant, semblable à celui du Laurier, et plus serré à l'extrémité des rameaux où l'on voit, fin du printemps, ses fleurs qui sont jaûnâtres, odorantes et compôsées de beaucoup de pétales, d'étamines et de styles, ce qui les fait paraître doubles. Il aime une terre légere et substantielle, et l'expôsition méridienne en plein air. On le multiplie de marcottes qui sont un an, quelquefois deux, à prendre. Cet arbrisseau s'accommoderait parfaitement du climat de nos Départements méridionaux, et pourrait devenir un bon article de commerce.

2. BADIANE ROUGE *ou* DE LA FLORIDE, *Illicium Floridanum.* LIN. Il est également aromatique et d'orangerie. Ses rameaux nombreux le dispôsent en buisson; ses feuilles sont aussi lancéolées, pointues, lisses et persistantes: enfin ses fleurs, assez grandes, pendantes d'un fort beau rouge, nombreuses, solitaires, terminales, et de même forme que celles du précédent, paraissent dès le mois d'avril et sentent mauvais; mais les fruits qui leur succedent et sont aussi en étoiles, ont une très bonne odeur. Il semble plus difficile à conduire que celui de la Chine; il demande la terre de bruyere et à être tenu un peu plus serré dans son pôt; du reste même culture. C'est à *André* MICHAUX que nous devons ce charmant arbrisseau, connu et cultivé depuis 1771 en Angleterre où il avait été apporté de Pensacola.

BAGUENAUDIER, *Colutea*, en grec *Koloutea.* (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) On cultive plusieurs especes de ce genre pour l'ornement des jardins; les trois premieres y font bien en massif.

1. BAGUENAUDIER ORDINAIRE, Faux Séné, *Colutea arborescens.* LIN. (JAUM. 3ᵉ. liv. DUH. n. éd. 3. 32.) Arbrisseau connu de tout le monde: croissant spontanément dans les montagnes de l'Autriche, on le tient en pleine terre dans les jardins. Il pousse comme touts ceux de son espece, des feuilles ailées, à folioles impaires (celles-ci semblables à

celles du Sené), et donne pendant presque tout l'été, des fleurs jaûnes, remplacées par des vessies rougeâtres, pleines d'air, et qu'on fait claquer pour s'amuser, ou *baguenauder*; d'où lui sont venus ses noms français, latin et grec, ce dernier étant dérivé du mot *kōlytēr*, *morator*, qui arrête ou qui retarde. Il se multiplie de semences, de drageons et de boutures. Il lui faut une terre ordinaire, et une expôsition à une moyen soleil.

2. Baguenaudier du Levant, *Colutea Orientalis*. Lin. (Duh. n. éd. 3. 23.) Celui-ci a les feuilles aussi ailées avec impaire, mais d'un vert argenté, et les fleurs rouges marquées de deux taches jaûnes. Il ne s'éleve guere à plus de deux metres (six pieds), et ne vit que trois ans. On le multiplie de graines semées sur couche.

3. Baguenaudier d'Alep, *Colutea Alepica*. Lamarck. *Pocockii*. Wild. Comme le précédent, il vient du Levant, et n'est pas plus délicat, mais il est encore plûs bâs; et pour l'entretenir dans cette petite taille, on préfere le propager de marcottes. Ses fleurs sont jaûnes et se succedent aussi tout l'été. Il y a quelques personnes qui retirent ces deux dernieres especes en orangerie pendant l'hiver. Cela peut être indispensable pour le Nord de la France; mais elles peuvent rester en pleine terre dans le climat de Paris, où le *Colutea Alepica* est connu depuis plus d'un siecle.

4. Baguenaudier d'Ethiopie, *Colutea frutescens*. Lin. Il est beaucoup plus petit que les précédents, et aussi beaucoup plus délicat; mais ses fleurs rouges sont éclatantes et se font bien remarquer à travers son feuillage, qui est d'un vert très foncé en dessus, mais blanchâtre, comme les rameaux, en dessous. Il lui faut nécessairement l'orangerie. Cependant comme il fleurit dans l'année où on l'a semé, on peut en mettre trois ou quatre graines dans des pôts qu'on place ensuite sur couche et sous châssis, et lorsque le plant est assez fort et la saison assez avancée pour n'avoir plus à craindre des gelées trop fortes, on met ces jeunes plants en pleine terre et à bonne expôsition. Ils y fleurissent très bien, et même y mûrissent leurs graines.

5. Vers l'an 1800, l'Angleterre a reçu de la Nouvelle-Galles du Sud les graines d'une très jolie espece nouvelle de Baguenaudier. Je le possede depuis 1810; il est bâs; ses tiges flexueuses donnent des rameaux anguleux et herbacés: ses feuilles ailées, de sept à vingt-trois folioles oppôsées, entieres, petites, oblongues, ovales, un peu échancrées en cœur au sommet, enfin presque sessiles, ressemblent à celles

du *Galega ;* c'est pourquoi ANDREWS, qui en a donné la premiere figure, *rep.* 319, l'a appellé *Vicia galegifolia.* CURTIS, en le mettant à sa véritable place, l'a nommé *Colutea galegifolia*, 792 : c'est sous ce nom que j'en ai donné la figure, HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. La seconde année, il donne en juin et jusqu'en octobre des grappes de fleurs d'un écarlate safrané, et sentant une odeur douce de vanille. Il leur succede un légume court, ventru, dont la pointe allongée et mince est recourbée. Le semis est jusqu'à présent le seul moyen connu de le multiplier. On le traite absolument comme le Baguenaudier d'Ethiopie.

BANKSIA. (Tétrandrie-Monogynie, famille des *Protacées.*) Genre assez nombreux d'arbrisseaux, touts originaires de la Nouvelle-Hollande. LINNÉ n'en a connu que quatre especes : depuis lui on en a découvert beaucoup d'autres. Il avait consacré ce genre à Sir *Joseph* BANKS, Président de la Société Royale de Londres. Un pareil hommage était bien dû à ce Savant, si connu par son zele et son amour pour les Sciences Naturelles ; et qui, non content d'avoir dans sa jeunesse entrepris et exécuté un voyage périlleux autour du monde, dans la seule vue d'étendre les connaissances humaines, a élevé depuis à grands frais, et continue d'augmenter la bibliotheque la plus complette d'Histoire Naturelle, dans laquelle il accueille, avec autant d'affabilité que de grâces, touts les Savans indistinctement.

1. BANKSIA A FEUILLES EN SCIE, *Banksia serrata.* LIN. F. (AND. *rep.* 82.) Arbrisseau de huit à dix pieds, dont les feuilles d'un vert foncé en dessus, plus pâles en dessous, et marquées d'une nervure longitudinale et continue au pétiole, sont dentées en scie à leurs bords, et semblent un peu tronquées à leur extrémité. Les fleurs petites, mais ramâssées en grand nombre et très serrées autour d'un jeune rameau, forment un thyrse ou un cône un peu obtus, assez grôs. Elles sont longues, monopétales, à tube court, jaûne, et se divisant en quatre lanieres, longues, élargies à leur extrémité, dans l'intérieur de laquelle sont attachées les antheres sessiles et jaûnes, couleur qui les fait remarquer ; les pétales étant d'un violâtre foncé à l'extrémité intérieure, bleues à l'extérieure, et jaunâtres à leur bâse. Le style beaucoup plus long que la fleur, et d'un beau rouge, donne un air particulier à ce cône : les fleurs, en se flétrissant, deviennent jaûnâtres. Cet arbrisseau n'est pas difficile à conduire, et n'a besoin que de l'orangerie pour l'hiver. On n'a pu le propager encore que par boutures, mais il laisse espérer que ses graines mûriraient si on le tenait en serre

chaude. Cette singularité qu'ont les antheres d'être attachées à l'extrémité des pétales presque filiformes, pourrait faire prendre ceux-ci pour les filets des étamines qui seraient réunis à leur bâse. On en dirait autant des *Embothrium* et des *Protées.*

2. BANKSIA A FEUILLES ÉCHANCRÉES, *Banksia præmorsa.* AND. *rep.* 258. Cet arbrisseau, peut-être moins grand que le précédent, a des rameaux garnis de feuilles pétiolées, cunéiformes, dentées en scie, et comme échancrées par le bout; vertes en dessus, plus pâles et piquetées de blanc en dessous, avec une nervure longitudinale saillante et bordée de rouille. Les fleurs qui paraissent en juillet sont très nombreuses, serrées et dispôsées en épi, cône ou thyrse terminal, fort long, et qui fait un effet charmant avant que les fleurs s'épanouissent; chacune d'elles présentant un tube long, penché, un peu courbe, violet, et terminé par une extrémité d'un beau jaûne. Le bâs du cône devient plumeux, léger et jaûnâtre à mesure que les fleurs s'ouvrent: alors elles se divisent en quatre pétales longs et linéaires, portant chacun dans une espece de fôsse, à leur sommité, une anthere sessile. Le pistil qui est long, se distingue alors par son extrémité, qui est d'un violet foncé. Il se contente aussi de l'orangerie, et se plaît, comme le précédent, dans un mélange de terre de bruyere et de terre franche légere. Il serait à désirer que ses semences mûrissent, car les boutures sont très difficiles à obtenir.

3 — 7. BANKSIA A FEUILLES DE BRUYERE, *Banksia ericæfolia.* SMITH. (AND. *rep.* 156. CURT. 738.) Celle-ci très rameuse, et pouvant atteindre cinq à six pieds de haut, a des feuilles alternes, linéaires, roulées sur les bords, échancrées à leur sommet, dures, nombreuses, persistantes, glabres, vertes en dessus, plus pâles en dessous. Les fleurs, nombreuses et attachées à un axe commun sur des lignes longitudinales, doubles et serrées, forment un thyrse terminal. Le style excessivement long et délié, reste courbé quelque temps sur les antheres, de sorte qu'il forme une espece d'anse à chaque fleur, ce qui leur donne un air singulier. Bientôt il s'étend dans celles d'en haut qui se sont ouvertes les premieres, et successivement jusqu'à celles d'en bâs; alors le thyrse semble un goupillon léger et jaûne, car les fleurs sont de cette couleur; les antheres sont safranées. On voit ces fleurs à la fin de mars ou au commencement d'avril. Une autre espece, le BANKSIA ÉPINEUX, *Banksia spinulosa*, SMITH. (AND. *rep.* 457), est cultivée au Jardin des Plantes. Ses fleurs sont assez semblables à

celles de la précédente, mais ses feuilles plus longues et linéaires ont quelques épines vers leur sommet. Même culture : boutures et semences. Enfin on y voit encore les *Banksia dentata*, *latifolia*, *marginata*.

BAUERA. Genre nouveau de l'Icosandrie-Digynie, et qui n'est encore affilié à aucune famille. Il a été consacré par Sir *Joseph* BANKS aux freres BAUER, Allemands et peintres de Botanique, l'un du Roi d'Angleterre, l'autre d'une expédition à la mer du Sud. On ne connaît encore que le BAUERA A FEUILLES DE GARANCE, *Bauera rubioïdes*. ANDR. (*rep.* 198. MALM. 82.) Charmant arbrisseau du port Jackson dans la Nouvelle-Hollande, et dont les branches et les rameaux opposés, grêles et délicats, ont besoin d'être soutenus par un tuteur de cinq à six pieds, hauteur à laquelle peut atteindre l'arbrisseau si on le tient en bonne terre mêlée de terre de bruyere. Il produit beaucoup de feuilles, petites, sessiles, dentées à leur sommet, couvertes du même duvet que les jeunes rameaux, enfin disposées trois par trois, et persistantes. Ses fleurs, qu'on voit en automne, garnissent l'extrémité des rameaux ; elles sont axillaires et pendantes, étant portées par des pétioles courbes. Elles consistent en huit pétales bien ouverts, d'un rôse vif et marqués dans le tiers de leur longueur d'une ligne blanche. Cet arbrisseau assez rustique, a cependant besoin de l'orangerie. En été il demande beaucoup d'eau, comme la plupart des plantes du port Jackson : en hiver on ne l'arrôse qu'au besoin. Il prend très bien de boutures faites en mars et sur couche chaude, avec l'extrémité des jeunes rameaux. Il est très cultivé en Angleterre : on le voit à Malmaison, etc.

BAUHINIA. Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses*. Toutes les especes connues sont originaires des régions les plus chaudes des deux Mondes, et se font remarquer par leurs feuilles compôsées de deux parties plus ou moins écartées, égales, paralleles et quelquefois pliées l'une sur l'autre, ce qui a porté LINNÉ à saisir ce caractere et à en faire allusion à l'étroite amitié des freres *Jean* et *Gaspard* BAUHIN, nés à Bâle vers le milieu du 16e. siecle, et regardés comme les restaurateurs de la Botanique.

1. BAUHINIA A LOBES ÉCARTÉS, *Bauhinia divaricata*. LIN. Cet arbrisseau que j'ai vu haut de plus d'un metre (trois pieds), et orné au mois de juillet de ses fleurs blanches et en grappes droites et terminales, m'a paru fort agréable. Il est peu rameux, ses feuilles sont alternes,

pétiolées, à deux lobes divergents, un peu pointus. Il vient de l'Amérique.

2-3. BAUHINIA POURPRE, *Bauhinia purpurea.* LIN. Il vient de l'Inde et du Malabar, cependant ses graines m'ont été apportées d'Amérique où sans doute on l'aura transporté; elles sont aplaties et seraient cordiformes si elles étaient plus échancrées. Je ne sais à quelle hauteur il peut atteindre; mais ses feuilles sont pétiolées, fendues profondément en deux lobes arrondis et souvent appliqués l'un sur l'autre. Ses fleurs sont purpurines et agréables. Le *Bauhinia lutea* m'a été donné comme variété du *purpurea* auquel il ressemble en effet; mais il faut en voir les fleurs. Toutes ces plantes se propagent de semences venues du pays et qu'on seme sur couche chaude et sous châssis: le plant se repique avec précaution. Je leur donne un mélange de deux tiers de terre de bruyere avec un tiers de terre franche douce. Elles aiment la chaleur dont elles ont besoin, et de fréquents arrôsements.

BEGONIA. Genre dédié par PLUMIER à M. BEGON, Intendant de Marine, qui avait protégé ses travaux. Il est de la Monœcie-Polyandrie selon LINNÉ, et encore sans place dans les familles de JUSSIEU. Plusieurs plantes de l'Amérique équatoriale le constituent: dans toutes les serres on voit le BEGONIA LUISANT, *Begonia nitida*, H.K. *purpurea*, SWARTZ; *minor*, JACQ. *ic. rar.* 222. *obliqua*, l'HÉR. *Stir. nov.* 46. Il croît dans les montagnes ombragées et humides des Antilles, et aussi dans les rochers près des torrents en lieux découverts. Il demande ici la serre chaude, et une terre de bruyere marécageuse entretenue fraîche. Ses tiges ligneuses par le bas, tendres et herbacées par le haut, poussent des feuilles alternes, en cœur, coupées très *obliquement* d'un côté, *luisantes*, d'une saveur assez acide pour être employée comme l'Oseille, enfin soutenues par un pétiole assez long, et *pourpre* comme le sont les pédoncules qui sont encore longs et divisés à leur extrémité en pédicules portant les fleurs. Celles-ci, qu'on voit presqu'en tout temps, sont rôses pâles et consistent en un tube terminé par quatre divisions ouvertes, dont deux larges et oppôsées, et deux autres très petites et oppôsées aussi; des étamines courtes, nombreuses et jaûnes, sortent du milieu. Eclat des pieds et boutures.

2 - 3. Aujourd'hui on en cultive encore plusieurs autres especes dont les deux plus intéressantes me semblent être le BEGONIA A DEUX COULEURS, *Begonia discolor*, qui

vient de la Chine. M. PARMENTIER, d'Enghien, l'a fait venir d'Angleterre depuis deux ou trois ans, et M. AITON l'a envoyé au Jardin des Plantes cette année 1812. Il se distingue par le joli couleur de rôse qui teint le dessous de ses feuilles, l'extrémité de ses rameaux et ses fleurs qu'on voit en septembre et octobre. Il me paraît moins brillant que le BEGONIA D'ÉVANS, *Begonia Evansiana*, ainsi appellé parce qu'il a été envoyé de Pulo-Pinang, en 1804, à M. EVANS, Directeur de la Compagnie des Indes anglaise, par son collecteur, qui l'a trouvé dans des fentes de rochers près des chûtes d'eau. Comme aux autres il lui faut la serre chaude. Ses rameaux diffus, longs et articulés, sont marqués d'un carmin vif au-dessus de chaque nœud : c'est aussi la couleur des pétales qui sont presque de la longueur des feuilles ; celles ci alternes, grandes, en cœur-aigu, finement dentées, et plus larges d'un côté que de l'autre, sont vertes en dessus, d'un rôse foncé en dessous et sillonnées de nervures nombreuses. Les fleurs assez grandes, deux à deux, inégales comme celles de tout le genre, et d'un rôse tendre, sont portées par des pédicules d'un rouge vif : on les voit de juin à septembre et octobre. Même culture, mais il présente un moyen de plus pour la propagation par les bulbes qui croissent dans les aisselles des feuilles.

BEJARIA. Genre de la Dodécandrie-Monogynie, famille des *Rosages*, fait par MUTIS, qui l'a dédié à son ami et compatriote BEJAR, Professeur de Botanique à Cadix : c'est donc par erreur qu'il a été écrit *Befaria* dans LINNÉ, erreur que d'autres ont adoptée. Je ne connais que le BEJARIA PANICULÉ, *Bejaria paniculata*. MICH. (*Fl. Bor. Am.* 26. Vél. du Mus.) *B. racemosa.* VENT. J. de CELS 51. Il a été trouvé par A. MICHAUX dans les parties sâbleuses de la Floride, et rapporté de Charlestown par BOSC. Il faut nécessairement rentrer en orangerie pendant l'hiver ce très joli arbrisseau, haut de trois à quatre pieds, et dont la tige et les rameaux nombreux, velus et roussâtres, portent des feuilles persistantes, alternes, sessiles, ovales, longues, pointues, entieres, d'un vert foncé. Dès la fin de juillet, et pendant les mois d'août et septembre, l'extrémité de l'un ou l'autre rameau se termine par une grappe droite d'une vingtaine de fleurs un peu odorantes, bien ouvertes, à sept divisions profondes, longues - arrondies, d'un blanc rôsé; les deux supérieures plus courtes que les autres. De leur milieu divergent les étamines presqu'aussi longues que la fleur ; les filets sont de la même couleur et les antheres jaûnes. Le BEJARIA aime

une terre composée, légere et substantielle, et se multiplie de graines venues du pays, et aussi de marcottes et de boutures. Je le tiens de M. CELS.

BIGNONE, *Bignonia*. Genre de la Didynamie-Angiospermie, et qui a donné le nom à la famille des *Bignonées*. TOURNEFORT l'a dédié à M. l'abbé BIGNON, savant distingué. Toutes les especes de ce genre sont belles; (les deux premieres sur-tout); elles sont encore très faciles à cultiver.

1. BIGNONE CATALPA, *Bignonia Catalpa*. LIN. (CATESB. 1. 49. DUH. n. éd. 2. 5.) Ce bel arbre que THUNBERG a trouvé au Japon, et dont KÆMPFER a donné la figure dans ses *Aménités*, s'est aussi fait remarquer dans les parties les plus éloignées de la Caroline, par CATESBY, qui, en 1726, en a apporté des graines en Angleterre. Il s'est acclimaté en France où il produit de bonnes semences. A la fin de mars on les met en terrines; on garantit du froid le jeune plant pendant les deux premieres années, et la troisieme, on le met en pleine terre, avec la précaution de l'empailler encore pendant les grandes gelées. Il ne donne de fleurs qu'au bout de sept à huit ans. Cet arbre, superbe en juillet, époque de sa fleuraison, aime un terrein bon et frais et une moyenne expôsition au soleil. Là, ses rameaux étendus se chargeront de feuilles en cœur aigu, pétiolées, assez semblables à celles du *Lilas*, mais du triple plus grandes. Ses fleurs forment une large girandole, qui termine l'extrémité de chaque rameau: elles répandent une odeur agréable, sont blanches mêlées de pourpre, et imitent assez la forme et la dispôsition de celles du *Maronnier d'Inde*, mais sont plus grandes et plus colorées. Il leur succede des gousses minces et souvent longues de plus d'un pied. On multiplie aussi le *Catalpa*, soit de marcottes qu'il faut inciser et qui sont deux ans à prendre racine, soit de boutures, qui, prises sur bois de l'année précédente, et aidées par la chaleur d'une couche modérée, reprendront en moins de trois mois; soit enfin de *buttage*, c'est-à-dire, en ammoncelant un bon pied de bonne terre autour des jeunes rejetons qu'auront produits les racines d'un vieux tronc coupé rez-terre. *Catalpa* est le nom que portait cet arbre en Amérique.

2—4. BIGNONE DE VIRGINIE, Jasmin de Virginie, *Bignonia radicans*. LIN. *Tecoma radicans*. JUSS. (CATESB. 1. 53. DUH. n. éd. 2, 3.) Cet arbrisseau grimpant, cultivé par CORNUTI qui vivait sous LOUIS XIII, et dont GUY DE LA BROSSE a donné la figure n°. 15, a été surnommé *radicans*,

parce qu'il s'accroche à la maniere du lierre au moyen de vrilles ou fibrilles qui deviennent racines, si elles trouvent à végéter, et qui sortent des especes d'articulations de ses tiges toujours sarmenteuses, et souvent longues de vingt à trente pieds. Ses rameaux se garnissent au printemps de feuilles ailées à folioles impaires, ovales-aiguës, dentées, d'un beau vert; et en juillet et août, de bouquets courts de fleurs inodores, longues et grôsses comme le doigt, monopétales, tubulées, à cinq divisions, d'une couleur écarlate sombre: ne s'épanouissant pas toutes ensemble. Cet arbrisseau étant de pleine terre, couvre très bien les tonnelles et berceaux, surtout s'ils sont à bonne expôsition. Il demande une bonne terre, naturellement fraîche, ou tenue humide par de fréquents arrôsements. On le multiplie soit de graines venûes du pays et qui mettent souvent plus d'une année à lever, soit d'éclats de ses pieds, ou de couchages, ou enfin de boutures faites d'un bois de deux ans, en pleine terre tenue humide, et en bonne expôsition. Toutes jeteront des feuilles la premiere année; mais le plus grand nombre se desséchera la seconde. On releve les bonnes en novembre, et elles ne donneront de fleurs qu'au bout de deux autres années. PARKINSON cultivait déjà le Jasmin de Virginie en 1640, mais il n'avait pas encore fleuri. On connaît une variété ou plutôt une espece plus petite dans toutes ses proportions, et aussi moins dispôsée à donner des fleurs qui sont moins belles. Il a une variété à fleurs plus pâles, une autre à fleurs plus rouges, appellée *Big. rad. punicea.*

5. BIGNONE TOUJOURS VERTE, Jasmin odorant de la Caroline, *Bignonia sempervirens.* LIN. (HERB. DE L'AMAT.— CATESB. I. 53.) *Gelseminum.* JUSS. Ses tiges sarmenteuses aussi, et ornées de feuilles qui tombent, quoi qu'en dise le nom spécifique, et qui sont lancéolées, entieres, aiguës, pétiolées, s'accrochant à toutes les plantes environnantes et donnant en juillet des fleurs nombreuses, axillaires, oppôsées comme les feuilles, d'un beau jaûne, à tube divisé en cinq parties. Elles exhalent l'odeur suâve de la Giroflée jaûne. On n'a pu encore multiplier ce joli arbuste que des semences tirées de la Caroline et des contrées septentrionales voisines. En couvrant son pied de litiere, et ses branches de paillassons, elle peut pâsser l'hiver en pleine terre; mais il est bon d'en retirer quelques pôts en orangerie. En pleine terre, il faut la placer contre un mur à bonne expôsition: en pôt, il faut lui donner un treillage, ou au moins un tuteur.

6. BIGNONE A VRILLES, *Bignonia capreolata.* LIN. (Vél. du Mus. CATESB. 2. 82.) Jolie espece qu'il faut serrer en

orangerie l'hiver, mais qui peut bien être risquée en pleine terre dans nos départements méridionaux, puisqu'elle croît spontanément sur les bords ombragés des eaux en Caroline et en Virginie. Ses tiges très longues, sarmenteuses et noueuses s'implantent par des racines particulieres sur les arbres voisins, auxquels et leurs rameaux et elles s'accrochent encore par des vrilles. De chaque nœud sortent deux pétioles opposés, divisés en deux plus courts qui portent chacun une feuille, longuette, en cœur à la bâse, élargie dans son milieu, aiguë à son sommet. Les fleurs qu'on voit en juillet sont axillaires, pédiculées, tubuleuses, à cinq divisions : leur couleur est jaûne en dedans et d'une nuance agréable et fraîche de canelle à l'extérieur. Même culture.

7. Bignone de l'Isle de Norfolk, (dans la mer du Sud). *Bignonia pandorea.* And. (*rep.* 86. — Vent. Malm. 43.) Arbrisseau toujours vert, sarmenteux et grimpant, qu'il faut tenir dans un grand pôt plein de terre de bruyere, et appuyer d'un tuteur ou d'un treillage pour le serrer l'hiver dans l'orangerie, où il fleurira abondamment, toujours dès le mois de mars. Ses rameaux garnis de feuilles ailées à folioles impaires, lancéolées et dentées, se terminent par des grappes de jolies fleurs monopétales, en tube ventru à cinq lobes; blanches, marquées de rouge qui est aussi la couleur du pistil. Elles se succedent jusqu'en juin. On le multiplie de boutures faites au printemps, ou par la séparation de ses nombreux rejetons en automne. Dans son pays natal, cette Bignone a l'inconvénient de se couvrir d'une espece d'insecte, qui de là se répand sur touts les végétaux, qu'il dépouille absolument de leur verdure : c'est ce qui lui a fait donner le nom spécifique de *pandorana* ou *pandorea*, par allusion à la boîte de Pandore, d'où se sont échappés touts les maux qui inondent l'univers. On se souvient que l'*Espérance* est restée au fond de la boîte.

BILLARDIERE, *Billardiera.* Genre de la Pentandrie-Monogynie, encore sans rang dans la Méthode naturelle, et composé de la seule espece Billardiere grimpante, *Billardiera scandens.* Lin. F. (Vél. du Mus. Duh. n. éd. 2. 15.) Cette plante ligneuse et vivace, ou plutôt cet arbuste, est originaire de la Nouvelle-Hollande, et n'a guere d'autre mérite que d'avoir été dédié à M. de la Billardiere, célebre voyageur naturaliste, et membre de l'Institut. Ses fruits cependant, qui sont de la forme et de la grôsseur d'une olive, et terminés par une pointe fine, sont les seuls qu'on ait trouvés mangeables dans le pays, tout insipide que soit la pulpe molle et visqueuse qu'ils renferment. Cette plante à tige grêle, traînante et grimpante, se garnit de feuilles sessiles, alternes, ovales-allongées-

entieres, velues. L'extrêmité des rameaux produit des fleurs solitaires, blanches, en cloche allongée, à six pétales : on en voit presque tout l'été. La Billardiere ne paraît pas difficile à cultiver, mais on la met dans l'orangerie l'hiver. Ses semences mûrissent et servent à la propager.

BONDUC, CHICOT *ou* CNIQUIER, *Gymnocladus*. Genre de la Décandrie Monogynie, famille des *Légumineuses*, et que LAMARCK a distrait avec raison du genre *Guilandina* de LINNÉ.

BONDUC *ou* CHICOT DU CANADA, *Gymnocladus Canadensis*. LAMARCK. (MICH. *Fl. Am.* tab. 51.) Par son nom français on indique l'air nu et mort de cet arbre pendant l'hiver; ce qu'exprime également bien son nom latin compôsé des mots grecs *gymnos*, nu, et *klados*, rameau. Cet arbre qui peut atteindre la hauteur d'environ trente pieds, et qui ne craint aucunement la rigueur de nos froids, est d'une fort belle apparence lorsqu'il est orné de ses feuilles, longues de plus de deux pieds, deux fois ailées à folioles alternes, pointues et molles. Ses fleurs blanches, tubuleuses, à cinq pétales réguliers, enfin dispôsées en grappes terminales, sont mâles sur un individu, et femelles sur un autre; ce qui avait induit LINNÉ à l'appeller *Guilandina dioïca*. Au reste la belle forme que lui donne sa tige droite et couronnée d'une sorte de parasol formé par ses rameaux courts, mais garnis de longues feuilles, lui mérite place dans nos Jardins-paysages, où toute expôsition et tout terrein lui conviennent. Il préfere cependant le soleil ; il deviendra aussi plus vigoureux et se dépouillera plus tard s'il est planté dans un sol sous lequel l'eau se trouverait à deux ou trois pieds. On le multiplie soit de graines semées en bonne terre, et dont il faut arrôser et abriter le plant la premiere année, soit des rejetons que ses racines rampantes poussent assez abondamment, et qu'on peut encore solliciter en les découvrant : on les coupe, on en souleve une extrémité qu'on recouvre de terre. Enfin l'on peut aussi faire des marcottes incisées à la maniere de celle des Œillets.

BORONIA. Genre de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Rutacées*, nouvellement fait par SMITH qui l'a consacré à la mémoire de BORONE, Jardinier, mort à Athenes en accompagnant M. SIBTHORP dans son voyage en Grece : on n'a encore que le BORONIA A FEUILLES PENNÉES, *Boronia pennata*. SMITH. (VENT. Malm. 38. AND. *rep.* 58.) C'est un fort joli arbuste de la nouvelle Galles du sud, et dont les feuilles ailées à folioles impaires et étroites, répandent, quand on les froisse, une odeur aromatique; les fleurs, tou-

jours deux à deux, sont petites, rouges, à quatre divisions ovales et dont l'extrémité se tortille. Elles durent depuis février jusqu'en mai, et pendant tout ce temps elles exhalent une odeur suave d'Aubépine. On le propage de boutures assez difficiles à prendre. Il aime une terre légere, mieux celle de bruyere, et pendant l'hiver une situation seche et aérée dans l'orangerie.

BOULEAU, *Betula.* (Monœcie-Tétrandrie, famille des *Amentacées.*) On va chercher bien loin des arbres pittoresques pour orner différents sites des Jardins-paysages, pourquoi donc négliger un arbre à la vérité abondant dans nos forêts, le BOULEAU COMMUN, BOUILLARD, *ou* BOIS-BALAI, *Betula alba.* LIN.? Il n'est pas difficile; cependant selon que le terrein est plus ou moins haut, léger ou humide, il reste arbrisseau ou devient arbre; mais par-tout il frappe par le beau blanc de son écorce satinée et incorruptible. Ses rameaux, flexibles et agités par le moindre vent, pendent où se balancent avec grâce sous le poids de leurs feuilles petites, alternes, pétiolées, presque triangulaires, aiguës et dentées, d'un vert foncé et luisant. On le multiplie de graines, de drageons pris au pied, ou de marcottes. LE BOULEAU PLEUREUR, variété plus pittoresque encore parce que ses rameaux sont encore plus pendants, doit mieux convenir à certains sites.

2. BOULEAU-MERISIER, — ODORANT, *ou* DE VIRGINIE, *Betula lenta.* LIN. Cet arbre introduit par MICHAUX chez CELS, parvient à la hauteur de soixante pieds et plus; il demande un terrein sâbloneux, bon et humide. On le trouve dans la Virginie et le Canada. Son bois est aromatique; la forme de sa feuille en cœur allongé aigu et denté en scie, lui a fait donner le surnom de *Merisier.* Pour le multiplier promptement, on le greffe sur le Bouleau commun. Son expôsition est en plein air, et en pleine terre, car il ne craint pas la gelée. Il mérite place dans les Jardins-paysages.

3—5. BOULEAU NOIR, *ou* A CANOT, *Betula nigra.* LIN. Ainsi appellé à cause de la couleur de son écorce, et de l'emploi qu'en font les sauvages du Canada. Il s'éleve aussi à plus de soixante pieds : il est plus branchu; ses feuilles plus grandes sont soutenues par un pétiole plus long. Il vient vîte, et donne plusieurs variétés, telles que le Bouleau noir à larges feuilles, — à feuilles de peuplier, etc. — Le *Betula papyracea* dont on fait aussi des canots et qui a été donné à CELS par MICHAUD, serait-il le même, ou bien une de ses variétés? On ne doit pas négliger le BOULEAU NAIN, *Betula nana*, LIN., qui croît spontanément en Russie et en Laponie. Il s'éleve au plus à

deux pieds, et donne beaucoup de branches dont les feuilles presque rondes sont dentées en scie. Comme il fleurit rarement ici, on ne le propage que de semences venues du pays, ou de marcottes; les boutures réussissent plus difficilement.

BROUSSONETIA. Genre de la Monœcie-Tétrandrie, famille des *Urticées*, distrait du genre Mûrier par l'HÉRITIER qui l'a dédié à M. BROUSSONNET, Naturaliste Français, que malheureusement nous avons perdu dans le courant de l'année 1806. Je ne parlerai que de l'espece aujourd'hui assez répandue dans les Jardins-paysages, où elle se fait remarquer par une belle tête, et sur-tout par la bizarrerie de ses feuilles, tantôt découpées profondément et symmétriquement des deux côtés, tantôt échancrées d'un seul côté, quelquefois sans la moindre échancrure, mais seulement dentées en leurs bords: toutes sont grandes, en cœur à la bâse, velues et d'un vert foncé. Cet arbre est naturel aux climats tempérés de la Chine et du Japon. Il se contente de toutes terres et expôsitions; cependant il sera moins susceptible d'être maltraité par le grand froid s'il se trouve en terrein léger et au midi. On le multiplie de boutures ou de marcottes, de rejetons et de semences. Le jeune plant doit être abrité pendant les premiers hivers. A la Chine on recepe ces arbres à un pied de terre, et chaque année on coupe les nouvelles pousses dont l'écorce sert à faire du papier, c'est pourquoi Linné l'avait appellé *Morus papyrifera* : l'HÉRITIER depuis l'a nommé *Broussonetia papyrifera*. (DUH. n. éd. 2. 1.)

BRUNSFELSIA. Genre de la Pentandrie - Monogynie, famille des *Solanées*, consacré à la mémoire d'*Othon* BRUNSFELS, Médecin de Berne, et le premier Botaniste qui ait donné les figures des plantes, mort en 1530. Pourquoi l'Amateur qui a une serre chaude, ne tenterait-il pas de se procurer le BRUNSFELSIA DES ANTILLES, *Brunsfelsia Americana*, LIN. (qui, à la vérité, reste nain chez nous), mais dont le beau feuillage toujours vert décorerait les tannées, tandis que ses belles fleurs y répandraient par leur succession pendant tout l'été l'odeur la plus suave? Ces fleurs ramâssées deux ou trois ensemble au bout des rameaux, sont grandes et d'un beau blanc-de-lait. Il faut à cet arbre une chaleur continue, sans laquelle il ne fleurit point. Il aime une bonne terre substantielle. On le multiplie de boutures faites au printemps sur couche chaude et sous châssis ombragé.

BRUYERE, *Erica*. Genre de l'Octandrie-Monogynie, type de la famille des *Bruyeres* de JUSSIEU, (*Bicornes* de VENTENAT); il tire son nom du verbe grec *ereikein*, briser, parce

que, selon PLINE, plusieurs especes avaient la réputation de pouvoir dissoudre la pierre des reins. Ce genre ne renferme que des arbres en miniatures, des arbustes indigenes ou exotiques, mais touts charmants par leur joli feuillage toujours vert, sur-tout par l'éclat et la singularité de leurs fleurs, qui sont souvent nombreuses et rassemblées, ou d'une couleur unique ou de plusieurs; enfin, qui sont tantôt grôsses, tantôt petites et de mille formes différentes, comme sphériques, en grelot, en cloche, tubuleuses, en massue, en carquois, en trompette, en caraffe, en burette, en phiole, etc. La plupart durent et se succedent trois ou quatre mois, et quelques-unes paraissent ou s'avancent dans une saison où il n'y a déjà plus d'autres fleurs. Ces plantes sont dans une végétation perpétuelle: on en connaît près de quatre cents especes, dont beaucoup sont encore inconnues chez nous, mais toutes cultivées en Angleterre où elles réussissent parfaitement bien par la maniere que je vais enseigner, à laquelle je joindrai ma propre expérience.

Les Bruyeres se multiplient, soit des semences qu'on a pu recueillir sur les individus qui les mûrissent, ou de celles qu'on s'est procurées du Cap d'où le plus grand nombre est originaire, soit de boutures ou de marcottes. C'est à la mi-mars qu'il faut faire les semis dans des terrines ou pôts garnis, du fond jusqu'à trois pouces du bord, de tessons de poteries câssées, ou de grôs sâble, afin de laisser à l'eau des pluies ou des arrôsements une issue toujours facile. Le reste de la terrine jusqu'au bord sera rempli de terre de bruyere un peu sâbleuse, mais douce et bien ameublie, qu'on pressera légerement avec la main, et sur laquelle on répandra les graines qu'il faut ensuite couvrir de maniere à seulement les cacher. On peut ensuite éparpiller également un lit très mince de mousse coupée extrêmement fin avec des ciseaux; puis, si la terre est seche, bassiner de haut avec un arrôsoir dont les trous très petits versent l'eau comme une fine rôsée, de peur de ramâsser les graines en un tâs, ou de les jeter hors du vâse. La terrine, ainsi préparée, sera mise à l'ombre de maniere à ne recevoir que quelques rayons du soleil levant, si l'on n'a semé que des Bruyeres indigenes; autrement, il faudrait la placer sur couche tiede et sous châssis à l'ombre. Quelques Amateurs ayant observé que dans touts les lieux remplis de Bruyeres, les jeunes plants sont plus multipliés et plus vigoureux dans les places souvent couvertes d'eau, ont réussi dans leur semis, en le faisant soit dans des paniers plats d'osier serré, soit dans des terrines percées, que l'on suspend et tient à moitié plongés dans un baquet plein d'eau. On les expôse au soleil levant, et on les abrite contre la pluie qui ramâsserait les

les semences en tâs. — De quelque moyen qu'on se soit servi, les plantes devenues assez fortes, seront, le plus qu'il sera possible, séparées en mottes, et mises dans les plus petits pôts dont il ne faudra les changer que lorsqu'elles les auront remplis et tapissés de leurs racines. On les met à l'ombre jusqu'à parfaite reprise, ou sur la même couche si elles sont délicates, et on les habitue insensiblement au plein air. Observer de donner à l'eau touts les moyens de s'écouler promptement, et que la superficie de la terre doit avoir l'air sec.

Les boutures, que l'on prend toujours des branches les plus petites et les plus tendres, doivent avoir un pouce de long, ou moins suivant la saison, ou la nature de la Bruyere. Comme elles ne prennent racines que de leur extrémité, il devient essentiel que cette partie soit coupée net et sans éraflure. Il est bon aussi de n'en préparer que peu à la fois de peur qu'elles ne se dessechent; enfin elles doivent encore être dégarnies de leurs feuilles dans les deux tiers de leur longueur, et cette opération se fait toujours avec des ciseaux. On les met dans des terrines préparées comme pour les semences, mais sans mousse, et de maniere qu'elles soient éloignées entre elles, et aussi des bords de la terrine, d'un bon demi-pouce. On presse la terre contre leur extrémité, et l'on couvre d'une cloche de verre bien ajustée; puis le tout se met soit sous une plus grande cloche, soit sous châssis, à l'ombre ou au moins à l'abri des rayons trop forts du soleil, jusqu'à ce que les boutures aient pris racines, ce qui s'apperçoit par les nouvelles pousses qu'elles donnent. Peu de temps après on ôte d'abord la petite cloche; puis huit jours après la grande, ou même on met en plein air à l'ombre d'un mur au nord, ou si c'est en hiver, dans la partie ombragée d'une orangerie; car ces jeunes plantes doivent être défendues du vent et du soleil. Enfin on les sépare comme les jeunes plantes de semences et avec les mêmes précautions. On arrôse sans mouiller les feuilles.

Les marcottes se font avec la précaution de ne pas forcer les branches au point de les câsser, ce qui pourrait faire périr la mere; on les sépare quand elles ont pris racines; ce qui arrive ordinairement au bout de l'année. Toutes ces nouvelles plantes demandent beaucoup plus de ménagement que lorsqu'elles ont pris un certain accroissement. J'invite l'Amateur qui voudra user de ces moyens, à s'essayer d'abord sur les Bruyeres de notre pays, dont quelques-unes sur-tout méritent d'être accueillies dans les Jardins, et figureront très bien dans les collections.

Quant à la conservation et à la culture de ces jolies arbustes, je puis assurer qu'ils exigent moins de chaleur que de soins et peut-être d'observations particulieres et d'habitude de les traiter. L'Amateur qui aurait le goût des Bruyeres, ferait très bien d'avoir exprès une serre aérée et sur-tout bien éclairée, même par en haut, pour y recueillir ces charmantes plantes, qu'il suffit de garantir du froid pendant l'hiver, et d'arrôser avec précaution, de maniere que la terre ne soit jamais desséchée, et que la tête de la plante ne soit point mouillée; car si la saison ne lui permet pas de se ressuyer, elle périra presqu'infailliblement. Lorsqu'on n'a point cette serre, on peut mettre les Bruyeres sous châssis, en ayant soin qu'elles ne soient pas trop près des verres: il faut encore que ce châssis bien expôsé et tourné dans un sens contraire à l'usage, de peur que le soleil ne frappe trop directement les plantes, soit ouvert toutes les fois que le temps sera doux et sec. Enfin je dois dire qu'une bâche éclairée, et dans laquelle on peut faire un lit de terre de bruyere où l'on enfonce les pôts, est l'endroit où les Bruyeres se conservent le mieux et où elles ont moins besoin d'arrôsement. C'est ainsi que M. Godefroy de Ville-d'Avray, et autres bons Cultivateurs, conservent les leurs, et ils réussissent parfaitement. Dans l'été, on fera très bien de les abriter du soleil pendant les quatre ou cinq heures du jour où il est le plus ardent. Je les ai vues très bien réussir dans des salles vertes de charmilles, où elles ne recevaient le soleil qu'à travers le feuillage mobile, les pôts placés sur des gradins ou plutôt enterrés dans une butte de sâble de bruyere dispôsée convenablement: (cette situation convient également à beaucoup d'autres plantes). Les Bruyeres demandent soit la terre ou le sâble de bruyere purs, soit un mêlange de cette terre ou de ce sâble avec d'autre terre douce ou légere. L'expérience enseignera ce que préfere chacune des especes. Toutes doivent être mises dans des pôts au fond desquels il y aura environ trois doigts de grôs sâble; enfin, on doit les maintenir dans une humidité raisonnable pendant l'été. Le succès serait infaillible si la personne qu'on chargerait de recueillir ces plantes sur leur lieu natal, indiquait la terre et la situation où se trouve le plus grand nombre d'individus de chaque espece. En été, il n'est plus besoin de précaution pour les arrôsements. Andrews a donné la description et la figure de près de deux cents de ces jolis arbustes, qu'il faut avoir la précaution de renouveler pour ne pas en être privé au moment où l'on y pense le moins: car jusqu'à ce que la culture de chaque espece soit parfaitement connue, et tant qu'ils ne se seront pas acclimatés

par un long séjour chez nous, on doit craindre qu'ils ne périssent subitement, ainsi que cela arrive quelquefois.

Un assez grand nombre d'Amateurs m'ayant écrit pour que je leur indiquasse, dans un traité particulier, toutes les especes connues de BRUYERES, et où ils pourraient s'en procurer, j'ai l'honneur de leur répondre qu'une monographie des Bruyeres est au-dessus de mes forces. Ceux qui desirent en connaître le plus grand nombre d'especes et les détails de leur culture, peuvent recourir à l'excellent Ouvrage de M. DUMONT DE COURSET, qui depuis long-temps possede une grande quantité de ces charmants arbustes. Néanmoins, jaloux de me montrer digne de la confiance dont on m'honore, j'ai recherché toutes mes notes faites en Angleterre et en Hollande, j'ai visité toutes les collections de Paris et des environs, interrogé touts les Cultivateurs, consulté les livres et les figures, et j'ai été à même de faire un choix des especes les plus belles ou les plus agréables, les plus singulieres ou les plus éclatantes. Plus de 150 especes de Bruyeres sont maintenant cultivées en France, dans différentes collections d'Amateurs : un quart au moins de celles que je vais citer, se trouvent chez M. CELS et dans le commerce aussi bien que les suivantes : *Erica abietina*, *aggregata*, *assurgens*, *capitata*, *corifolia*, *cubica*, *divaricata*, *fastigiata*, *hispida*, *hybrida*, *pubescens*, *pyrolæflora*, *ramentacea*, *rubens*, *scoparia*, *sexfaria*, *simpliciflora*, *umbellata*, *urceolaris*, *vagans*, etc. J'invite les Amateurs, même les Cultivateurs à se procurer du mieux qu'ils pourront et de préférence à toute autre, les especes dont je parle parce qu'elles sont ou les plus belles, ou odorantes ou singulieres. Toutes celles dont je n'aurai pas indiqué le pays sont naturelles au Cap de Bonne-Espérance ou à ses environs.

1. BRUYERE ACUMINÉE, *Erica acuminata.* Très jolie Bruyere fort branchue et à rameaux grêles que cachent les feuilles quaternées, recourbées et acuminées, c'est-à-dire, *finissant en une pointe* qui est blanche dans cette espece. Les fleurs qu'on voit pendant touts les mois de juillet, août, septembre et octobre, sont en ombelles presque terminales. Elles ont la forme de caraffe, sont assez grandes et d'un beau rouge.

2. B. D'AITON, *E. Aitonia.* AND.; — CURT. 429.; — *jasminiflora*, SALISBURY. Trouvée au Cap dans un seul endroit frais. Tige, branches et rameaux grêles et flexibles, à feuilles ternées, courtes, épaisses, cachant les rameaux. Fleurs de juillet à octobre, trois ensemble; semblables à celles du Jasmin, mais à tube plus long, strié, rôse; lanieres larges, rôses, rayées de pourpre. — Très belle, mais rare parce qu'elle prend

assez difficilement de boutures. Elle demande des arrôsements fréquents.

3. Bruyere ajustée. *Erica concinna.* Tige haute et pyramidale; branches grêles, droites; rameaux en verticilles de trois à quatre. — Feuilles courtes, ouvertes, environ six. Fleurs d'octobre à décembre, en ombelles de trois à dix au bout de petits rameaux; à tube long presque cylindrique, rôse pâle. — Très belle; air *ajusté* et régulier. Elle est dans le commerce.

4. B. arborescente *ou* en arbre, *E. arborea.* Lin. Elle s'éleve en tige assez droite, de quatre à cinq pieds, garnie de feuilles quaternées, et de rameaux droits et terminés par des grappes de fleurs blanches, petites, mais nombreuses, odorantes et durant de février jusqu'en juin. On peut la mettre en pleine terre; mais comme elle croît naturellement dans nos Provinces méridionales, et qu'elle végete même en hiver, il faut prendre des précautions contre les grands froids; peut-être même ferait-on mieux de la tenir près des jours dans l'orangerie.

5. B. d'Archer, *E. Archeria.* Peu rameuse; tige et branches droites. Feuilles en verticilles de six, linéaires, ouvertes. Fleurs d'août à novembre, en verticilles superpôsés, le dernier terminal; horizontales, tubuleuses, rouges, velues, visqueuses. — Très brillantes.

6. B. Ardente; *E. ardens.* Branches flexueuses, rameaux nombreux, garnis de feuilles ternées, réfléchies. Fleurs d'avril à juin, latérales, souvent trois ensemble, assez grôsses, en grelot, rouges de feu. — Fort jolie.

7. B. a arête, *E. aristata.* Tige de dix à onze pouces, flexueuse; branches et rameaux filiformes, à feuilles en verticilles de quatre ou de cinq, petites, luisantes, arquées, terminées par une *arête* ou pointe: deux fois l'an, en été et en hiver, elle donne des fleurs, trois ou quatre au bout des rameaux, d'un pouce de long, grôsses, à tube plus large à la bâse, d'un pourpre superbe et luisant. — Très belle.

8. B. attrayante, *E. blanda.* Bâsse; à rameaux nombreux, recourbés, puis se relevant, hérissés de feuilles menues, longuettes, courbes, en verticilles de six. D'avril à septembre l'extrémité des rameaux est terminée par des fleurs d'un rôse tendre, horizontales, grandes, ovales-allongées.— Elle est charmante.

9. B. bacciflore, *E. baccans.* Lin. — *baccæformis*, Sal. Ainsi appelée parce que ses fleurs en ombelles au bout des rameaux, pédiculées, petites et rouges, ressemblent à des baies

baccæ. On les voit au bout de trois ans de semis. Ses feuilles sont ternées et petites. Elle demande à être tenue plus séchement, et prend aisément de boutures ; mais on la seme souvent, parce qu'elle mûrit assez bien ses graines. — Très répandue dans le commerce. — Assez jolie ; air peigné.

10.—11. Bruyere de Banks, *Erica Banksia*. Lin. Tige grôsse, tortue. Buisson touffu par le grand nombre de branches et rameaux à feuilles ternées, serrées, en alêne, d'un vert foncé. Fleurs de février à juillet, deux ensemble au bout de petits rameaux, penchées, à tube un peu renflé à la bâse, d'un jaûne-soufre comme le calyce, dépâssé par les étamines qui sont safranées. — Remarquable par son port et par ses fleurs bizarres. — Sa variété, *E. B. purpurea*, est plus belle, plus bâsse, plus touffue, plus garnie de fleurs toujours terminales, trois ensemble, penchées, d'un blanc teint de jaûne. Les calyces sont doubles, renflés, du même blanc que la corolle qui est tubuleuse, longue, à lanieres pourpres et retroussées. Les étamines, dont les filets sont réunis, forment un second tube, et dépâssent de beaucoup. Les antheres sont jaûnes et détachées. — Elles se trouvent dans le commerce.

12—13. B. barbue, — *Variété* Grande, *E. barbata*, var. *major*. Tige flexueuse, branches peu nombreuses, lâches, grêles ; rameaux velus. Feuilles quaternées, ovales, ciliées. Fleurs de mai à août, en ombelles au bout des petits rameaux, petites, nombreuses, pendantes, *velues*, visqueuses, blanches, en grelot. — Très élégante. Elle a une variété plus petite, qui n'est pas sans agrément.

14. B. batarde, *E. spuria*. Andr. — *culcitæflora*. Sal. (Je crois que c'est l'*hybrida* que nous voyons chez nos marchands.) Branchue ; rameaux nombreux, grêles, à feuilles quaternées, menues, longuettes, distantes. Fleurs d'avril à août, souvent quatre ensemble au bout des rameaux, à corolle cylindrique, grande, d'un beau rouge pourpre. — Naturelle aux endroits frais et marécageux, elle a plus besoin d'arrôsement. — Jolie.

15. B. bicolore, *E. bicolor*. Tige droite, puis flexueuse ; peu de branches, mais beaucoup de petits rameaux. Feuilles ternées, rapprochées, courtes, velues. Fleurs de février à avril, en bouquets au bout des petits rameaux, à tube long, de deux couleurs, rouge à la bâse et vert au sommet. — Fort jolie. On la trouve dans le commerce.

16. B. blanchatre, *E. albens*. Lin. — Curt. 440. Tige droite, grêle comme les branches et les rameaux. Feuilles ter-

nées, menues, distantes. Fleurs d'août à juillet, vers le bout des rameaux, petites, axillaires, penchées, en grelot, d'un blanc jaunâtre comme le calyce. — Facile à conserver et à multiplier. — Jolie : air léger. On la trouve aussi dans le commerce.

17. BRUYERE A FLEURS EN BORNE, *Erica metulæflora.* CURT. Peu de branches, mais effilées et serrées. Feuilles touffues, courtes, ciliées, ouvertes, succulentes, en verticilles de cinq, quoiqu'on puisse les croire de dix. Fleurs de mai à juillet, nombreuses, en ombelles terminales. Elles sont grandes, d'un pourpre gai, en forme de vâse à col court et étroit, et à lanieres ouvertes. — Très jolie, et n'est pas plus difficile que les autres.

18. B. CAFFRE, *E. Caffra.* LIN. — *prolifera*, SAL. Branches et rameaux droits. Feuilles quaternées, petites. Fleurs d'octobre à février, en ombelle penchée au bout des rameaux, petites, très nombreuses, en cloche, blanches, répandant une odeur suave d'Aubépine. — Arbuste charmant, très répandu dans le commerce : il ne demande pas trop d'arrôsements.

19. B. A FEUILLES DE CAMARINE, *E. Empetrifolia.* LIN. CURT. 447. Son plus grand mérite est dans l'odeur de Chevrefeuille que répandent ses fleurs petites, en épi et d'un rôse tendre. Se propage facilement de boutures.

20. B. CANNELÉE, *E. formosa.* THUNB. Tige droite, peu branchue ; rameaux grêles, longs ; feuilles souvent six, menues : fleurs d'août à décembre, horizontales, en verticilles dépâssés, à tube long, courbe, *cannelé*, d'un beau rouge-cerise. — Très brillante. Elle se trouve dans le commerce.

21. — 22. B. EN CARAFFE, *E. obbata.* Tige branchue ; branches et rameaux grêles ; feuilles quaternées, réfléchies, ciliées, presque glauques. Fleurs d'avril à juin, terminales, souvent quatre ensemble, droites, grandes, blanches, en forme de burette ou *caraffe* striée à la bâse : limbe à quatre divisions grandes, ouvertes, bordées de rôse. — Très belle, singuliere, mais aussi très difficile à propager, si ce n'est de semences venues du Cap. Difficile aussi à conserver sur - tout avec des plantes d'autre genre. — Elle a une variété du même port, à fleurs beaucoup plus grôsses, d'un blanc luisant, à goulot verdâtre. Elles sont en ombelles bien fournies. *E. ob. umbellata.*

23. — 25. B. CENDRÉE, *E. cinerea.* LIN. Elle doit

son surnom à son bois de couleur grise : ses fleurs très nombreuses, tubuleuses, petites, d'un rôse pourpre, durent tout l'été. Ses feuilles sont ternées. On la trouve communément dans nos bois; mais elle fait un joli effet dans les Jardins où l'on recherche sur-tout la variété à fleurs blanches et celle à fleurs doubles.

26. Bruyere cérinthoïde, *Erica cerinthoïdes*. Lin. — Herb. de l'Amat. — Curt. 220; — *crinifolia*, Sal. Tige droite, d'environ quatre pieds, flexueuse; peu de branches qui sont rarement garnies de rameaux. Feuilles quaternées, ciliées, longues; les plus anciennes recourbées. Fleurs presque toute l'année, mais plus souvent d'août à avril; ramâssées au bout des branches, (au nombre souvent de vingt-quatre), très grandes, penchées, velues, à tube ovale, très allongé, d'un rouge éclatant, à quatre dents arrondies plus rouges encore, pédicule rouge et velu; calyce vert à quatre dents; une cinquieme avortée et rougeâtre. La terre où l'on fait ses boutures doit être mêlée d'un peu de terre franche douce. Comme beaucoup d'autres elle aime le grand air. — Superbe. A moins besoin d'arrôsement que les autres, si ce n'est pendant l'été. Se trouve dans le commerce.

27 - 28. B. chevelue, *E. comosa*. Lin. Petit arbuste très touffu, pyramidal, rameux, à branches grêles et pendantes, à rameaux nombreux, filiformes. Feuilles quaternées, petites. Fleurs de juin à novembre, en épis terminaux, petites, nombreuses au point de couvrir la plante, blanches, en forme de burettes ventrues. — Extrêmement jolie. Se trouve dans le commerce. — Elle a une variété moins jolie, à fleurs plus grandes, moins nombreuses, rouges, et quatre ensemble au bout des rameaux; c'est, je crois, l'*Erica galiifolia* de Salisbury.

29 — 30. B. ciliée, *E. ciliaris*. Lin. (Curt. 484.) Les jolies touffes, le nombre et la durée des fleurs violettes en forme de gourde de pélerin, dont cette Bruyere se couvre pendant tout l'été, doivent la faire rechercher par un Amateur. Etant commune près de nous, elle n'est pas sensible aux froids comme la Bruyere multiflore. Ses feuilles sont ternées, petites, un peu larges, *ciliées*. — J'ai vu chez M. Godefroy la variété à fleurs blanches.

31 - 33. B. commune, *E. vulgaris*. Lin. Elle est effectivement très *commune* dans nos bois. Ses branches longues, et pyramidales au moyen de ses rameaux courts et serrés, sont garnies de feuilles menues et oppôsées. Ses fleurs petites, lilas pâle, et nombreuses font un joli effet pendant tout l'été. Elle

a une variété très jolie à fleurs doubles. J'ai rapporté des bois de Verrieres la variété à fleurs blanches. SALLSBURY lui ayant trouvé un calyce double et quelques autres différences, en a fait un genre nouveau sous le nom de *CALLUNA*, du verbe grec *Kallynō*, orner.

34. BRUYERE CONIQUE, *Erica retorta*. LIN. — CURT. 362. Tige droite et branchue; rameaux flexueux, filiformes; feuilles quaternées, menues, distantes, recourbées (*retorta*), terminées, ainsi que les folioles du calyce, par une soie rouge. Fleurs de juillet à octobre, en verticilles souvent de vingt, naissant successivement quatre ensemble, très visqueuses, longues, en caraffe amincie au goulot qui est d'un rouge vif, le reste plus pâle. — Encore rare, parce qu'elle se multiplie très difficilement de boutures. — Très jolie en fleurs : aspect bizarre.

35. B. CORDIFORME *ou* A FEUILLES EN CŒUR, *E. cordata*. Très petite. Extrêmement jolie d'avril à juillet, temps où le buisson qu'elle forme est couvert par ses fleurs petites, mais nombreuses, globuleuses et blanches, contrastant avec le vert foncé de ses feuilles ternées, ouvertes, *en cœur*, à bords retournés, enfin laineuse et blanches en dessous.

36. B. A CÔTES, *E. costata*. Tige droite, très rameuse. Feuilles ternées, ovales, longues, distantes. Fleurs de février à juin, trois et quatre au bout des petits rameaux qui sont nombreux. Elles sont de moyenne grandeur, à tube presque cylindrique, un peu courbe, marqué de *côtes*, d'un très beau rouge à la bâse, jaûne au sommet avant que la fleur ne s'ouvre, blanc quand elle est épanouie : l'intérieur est d'un beau vert. — Très belle. On la trouve dans le commerce.

37. B. COURONNÉE, *E. coronata*. — *radiiflora*. SAL. Tige assez haute, simple à la bâse, puis garnie de quelques branches verticillées, longues, simples. Feuilles en verticilles assez serrés de huit, linéaires, courbes; fleurs de février à avril, en verticille simple, dépâssé par la branche, et composé souvent de quarante fleurs à pédicule long, courbé d'abord, puis tenant la fleur horizontale, ce qui forme une espece de *couronne* brillante, car ces fleurs à tube très long et cylindrique sont d'un beau carmin qu'égaie le beau vert de leur sommet. — Aspect singulier; fleurs superbes et d'un grand effet.

38 - 39. B. CUPRESSIFORME, *E. discolor*. AND. — *cupressiformis*. SAL. Branches obliques, peu rameuses. Feuilles ternées, courtes, linéaires, ouvertes, d'un vert luisant. Fleurs

de septembre à avril, trois ensemble au bout des rameaux, penchées, longues, à tube *bicolore*, renflé et verdâtre au sommet, rétréci et d'un rouge vineux à la bâse. — Fort belle : air peigné. Elle se trouve aussi dans le commerce.

Il y a une espece distincte de celle-ci appellée *cupressina* par les Jardiniers de Londres, et *turrigera* par SALISBURY. Sans être belle, elle mérite de figurer dans les collections par l'avantage qu'elle a d'être continuellement en fleurs.

40. BRUYERE CURVIFLORE ; *Erica curviflora.* LIN. — *fastuosa*, SAL. Branches lâches, verticillées, à rameaux nombreux, courts, épars ; feuilles quaternées, menues, linéaires. Fleurs de juillet à novembre, deux ou trois au bout des petits rameaux supérieurs qui forment un bel épi, elles sont tubulées en massue, penchées, *courbes*, d'un beau jaûne, orangées en dessus. — Très belle.

41. B. CYLINDRIQUE, *E. cylindrica.* Tige droite, branchue, à rameaux grêles et cachés par les feuilles qui sont quaternées, petites, linéaires. Fleurs d'avril à juin, à tube *cylindrique*, long, d'un beau rouge, rassemblées en bouquets terminaux et horizontaux de trois ou quatre. — Très belle.

42. B. DENTÉE, *E. serratifolia ; — cylindriflora*, SAL. Tige ferme ; branches et rameaux courts et nombreux ; feuilles quaternées, ouvertes ; les inférieures rebroussées : toutes roides, luisantes, *dentées* en scie, aiguës. Fleurs d'août à décembre, trois ensemble, presqu'horizontales, en tube *cylindrique*, d'un beau jaûne doré, mais safrané à la bâse. — Fort belle.

43. B. DÉPRIMÉE *ou* NAINE, *E. depressa*, LIN. — *nana*, SAL. Tige forte, grôsse, haute de sept à huit pouces ; branches écartées ; rameaux nombreux, courts, à feuilles quaternées, ouvertes, luisantes. Fleurs de mai à août, deux ou trois au bout des petits rameaux ; à tube cylindrique, d'un beau jaûne doré. — Très jolie ; elle demande moins d'arrôsements.

44. B. DORÉE, *E. aurea.* Branches verticillées à rameaux roides, droits : feuilles linéaires ; les plus jeunes planes, les autres presque cylindriques. Fleurs de juillet à septembre, en verticilles dépâssés par les rameaux, horizontales, tubuleuses, d'un beau jaûne *doré*. — Belle.

45. B. ÉCARLATE, *E. coccinea ;* LIN, ; — *frondosa ?* SALIS. C'est à la couleur de ses fleurs qu'elle doit ses surnoms. Tige droite ; branches verticillées, peu rameuses ; feuilles six à six, écartées, recourbées ou horizontales,

aiguës, presque glauques. Fleurs d'août à décembre, en verticilles serrés et dépâssés par les rameaux, moyennes, tubuleuses, courbes, horizontales, d'un beau rouge. Elle est dans le commerce. — Superbe : port symmétrique.

46. BRUYERE ÉCHIOÏDE *ou* A FLEUR D'ÉCHIUM, *Erica echiiflora.* Tige droite ; branches verticillées, montantes ; feuilles irrégulieres au nombre de cinq à sept, longuettes, aiguës, horizontales. Fleurs de février à mai, nombreuses, en épis serrés et dépâssés ; à tube court, grôs, ouvert, d'un rouge brillant. — Très-belle.

47. B. ÉLANCÉE, *E. elata ; — longiflora*, SAL. Tige *élancée*, droite, souvent de plus de six pieds, branchue ; rameaux nombreux, verticillés, duveteux, d'autant plus courts qu'ils approchent du sommet des branches. Feuilles ouvertes, presque cylindriques, quatre ou cinq. Fleurs de juillet à séptembre, horizontales, formant épi, grandes, à tube très-long, courbe, et d'un orangé terne, parce qu'il est couvert de duvet. — Superbe. — On la trouve dans le commerce.

48. B. ÉLÉGANTE, *E. elegans*, CURTIS 966. Tige bâsse à branches et rameaux diffus : feuilles en verticilles de quatre ou de six, nombreuses, longuettes ; les unes courbes, les autres renversées. Fleurs en ombelles terminales, à pédicule long et penché, globuleuses, à divisions vertes, du reste d'un beau rouge pourpre comme le calyce qui est plus étendu et plus grand que la fleur. Elle distille un suc sucré. — Se propage facilement.

49. B. ÉLEVÉE, *E. exsurgens.* Tige droite, divisée à une certaine hauteur en branches verticillées et simples, à feuilles quaternées, longuettes, distantes, aiguës. Fleurs de séptembre à mars, en verticilles serrés, dépâssés par le sommet de la branche. Elles sont horizontales, grandes, courbes, longues d'un pouce, et d'un assez beau jaûne orangé. — Très-belle.

50. B. A ÉPI. *E. spicata*, THUNB. — *favosa*, SAL. Port régulier, branches verticillées à plusieurs étages, feuilles en verticilles souvent de six, linéaires, cachant les rameaux. Fleurs de novembre à avril, *en épi* vers le bout des branches ; très serrées et figurant un gâteau de miel (*favus*), par leur corolle longue et cylindrique : elle est jaûne à sa bâse, verte à son sommet. — Très belle : aspect du sapin. — Elle est dans le commerce.

51. B. FLAMBOYANTE, *E. flammea.* Apparemment la

plante qui la premiere a reçu le nom, avait des fleurs d'un jaûne vif. Celle que j'ai vue les avait données d'un jaûne pâle presque blanc au sommet. Elle avait une tige grêle, peu de rameaux; feuilles ou quaternées ou ternées et très courtes. Les fleurs sont terminales et en tube ouvert. — Demande des arrôsements plus fréquents, c'est pourquoi elle est appellée *bibax* par SALISBURY. — Elégante.

52. BRUYERE GENTILLE, *Erica pulchella*, THUNB. Tige flexueuse; branches grêles, flexueuses, filiformes; feuilles ternées, courtes, épaisses. Fleurs d'août à février, en épi, nombreuses, très petites, en grelot pédiculé et pendant, d'un rouge incarnat. — Assez *gentille*, mais air maigre.

53. B. GLACIALE, *E. gelida*; — *alveiflora*, SAL. Arbuste à branches rapprochées, peu nombreuses; feuilles quaternées, six à six sur les rameaux, toutes linéaires, courbées, courtes, aiguës. Fleurs d'avril à juillet, en verticilles dépâssés, grandes, tombantes les unes sur les autres, à tube long, d'un vert blanchâtre, mais plus foncé à la bâse et au sommet. — Très belle, singuliere par la couleur de ses fleurs. On la trouve dans le commerce.

54. B. GLAUQUE, *E. glauca*, CURT. 580. Tige et branches droites, longues, fragiles; peu de rameaux; feuilles ternées, linéaires, aiguës, *glauques*. Fleurs de mai à juillet, en ombelles terminales de quatre à cinq, à pédicule long, penché, de couleur de lie-de-vin, comme les feuilles du calyce qui sont très ouvertes, et comme les fleurs ellesmêmes qui sont petites, lagéniformes, allongées. — On ne l'a encore propagée que de semences. — Assez jolie.

55 — 56. B. GLUTINEUSE, *E. glutinosa*, THUNB. Tige droite; branches simples; feuilles six, menues, distantes, ouvertes, luisantes. Fleurs de septembre à mars, en verticilles pressés, horizontales, grandes, longues, cylindriques, luisantes, *très gluantes*, d'un jaûne-citron. — Très belle. — Elle a une variété à fleurs plus petites, vertes et aussi très visqueuses.

57. B. GONFLÉE, *E. physodes*, LIN.; — CURT. 443. *sequax*, SAL. Tige élevée; branches grêles, à rameaux grêles aussi et distincts; feuilles quaternées, petites, linéaires, distantes, visqueuses, horizontales, d'un vert foncé. Fleurs de février à juillet, en ombelles terminales de quatre, pendantes, visqueuses (*sequaces*), *gonflées* ou globuleuses, de la grôsseur d'un pois, blanches, à pédicule et calyce de même couleur. — Fort jolie en fleurs.

58. B. GRANDIFLORE, *E. grandiflora*, H. K.; —

CURT. 189. Tige très haute ; branches verticillées, droites, simples ; feuilles quaternées, roides, longues, assez distantes, horizontales. Fleurs de mai à août, en verticilles dépâssés, horizontales, à tube en massue un peu courbe, d'un jaûne orangé, longues de deux pouces, dépâssées par les étamines que le style dépâsse aussi de beaucoup. — Magnifique. — M. NOISETTE l'a eue de graines.

59. BRUYERE A GRAPPES, *Erica racemifera*. Petite ; feuilles longues, cachant les rameaux ; elles sont six à six. Fleurs petites, globuleuses, pendantes, pourpres, souvent deux sur le même pédoncule, enfin formant une très-longue grappe vers l'extrémité du rameau. — Fort jolie.

60. B. GUEULE-NOIRE, *E. melastoma*. Selon SALISBURY, c'est une variété de son *E. follicularis*. Tige droite ; branches peu nombreuses, presque simples ; petits rameaux très courts et très nombreux ; feuilles quaternées, menues. Fleurs de février à juillet, solitaires au bout des petits rameaux ; à calyce double, dont les folioles imbriquées et d'un beau jaûne doré, recouvrent le bâs de la corolle qui est tubuleuse, jaûne aussi, renflée à la bâse, puis courbe, et dont les lanieres droites, longues et *noires*, sont dépâssées par les étamines qui sont de peu plus longues que la fleur, et d'un rouge safrané ou de brique foncée. — Belle et bizarre.

61. B. HERBACÉE OU PRÉCOCE, *E. herbacea*, LIN. CURT. 11 ; — *saxatilis*, SAL. ; — *carnea*, JACQ. *Fl. Aust.* 1. 32. Elle est de Suisse, et forme de larges touffes par ses rameaux nombreux, partie droits, partie couchés, touts garnis de feuilles ternées, menues, horizontales, distantes. Fleurs d'octobre à février, petites, nombreuses, latérales au bout des rameaux, en tube ovale, d'abord verdâtre, (d'où son nom d'*herbacée*), puis d'une jolie couleur de chair, (d'où son nom spécifique *carnea*), sur lequel se détache le brun des étamines, qui dépâssent la corolle. — Pleine terre de bruyere, mêlée si l'on veut d'un peu de terre franche douce, et tenue fraîche. On peut en avoir quelques pôts pour les placer dans une jardiniere. Boutures et semences. — Assez jolie.

62—63. B. HÉRISSÉE, *E. hirta*, THUNB. Tige droite ; branches et rameaux oppôsés et *velus* ; feuilles ternées, longuettes, linéaires, *velues*. Fleurs de janvier à avril, trois ensemble, terminales, grandes, à tube long et renflé, d'un vert frais au sommet, du reste d'un beau rouge. — Fort belle. — Elle a une variété assez élancée, à fleurs plus que moyennes, tubuleuses et vertes.

64. BRUYERE HIBBERTIENE, *Erica Hibbertia.* Elle a le port d'un sapin; ses feuilles en verticilles de six, sont assez grandes; et ses fleurs qu'on voit de juillet à septembre, sont en verticilles simples et dépâssés; elles forment parasol, parce qu'elles consistent en un tube très long, grôs et un peu courbe, d'un beau rouge comme le pédicule, renflé au sommet qui est vert comme le calyce. — Les plus belles, et sur-tout les plus grandes fleurs que j'ai vues dans le genre.

65. B. HYACINTHOÏDE, *E. hyacinthoïdes.* Très jolie par le nombre de ses fleurs assez grandes, rôses, à tube renflé à la bâse, et un peu semblables pour la forme à celles de la *Jacinthe*. Elles sont quatre ensemble au bout des nombreux petits rameaux que poussent les branches. La plante a six à sept pouces de haut, et des feuilles nombreuses, petites et quaternées.

66. B. IGNESCENTE, *E. ignescens.* Tige droite; branches droites; rameaux grêles; feuilles quaternées, minces, linéaires, ouvertes. Fleurs de mars à juin, une ou deux au bout de petits rameaux qui forment épi; tubulées, longuettes, velues, ouvertes, *d'un rouge de flamme.* — Boutures très heureuses, aussi n'est-elle plus rare dans le commerce. — Assez belle.

67. B. INCARNATE, *E. incarnata*, THUNB. Très rameuse; rameaux se courbant, puis se relevant; feuilles quaternées, courtes, réfléchies, distantes. Fleurs de juillet à octobre, nombreuses, moyennes, penchées, globuleuses-ovales, d'un rouge agréable, en grappes terminales. — Très jolie.

68. B. JASMINIFLORE, *E. jasminiflora.* Tige grêle branches et rameaux grêles, flexueux, peu nombreux; feuilles ternées, courtes, aiguës et réfléchies vers leur sommet. Fleurs de juillet à novembre, trois ensemble, terminales, érigées, en caraffe et non en tube, ce qui lui mérite mieux le nom spécifique *lagenæformis*, que SALISBURY et VENTENAT lui ont donné. Ces fleurs longues d'un pouce et demi, d'un blanc teinté de rôse, sont terminées par quatre lanieres grandes, bien ouvertes, se couvrant l'une l'autre. — Très belle pour ses fleurs. On la voit dans le commerce.

69. B. LACHNÉOÏDE, *E. lachnæa.* Tige branchue; branches et rameaux grêles, cachés par des feuilles semblables à celles de la *Lachnée*, ternées; charnues. Fleurs de mai à juillet, souvent trois en têtes terminales, petites, nombreuses, blanches, campanulées, à lanieres grandes, rondes, ouvertes: antheres très noires. — Très jolie.

70. Bruyere lagéniforme, *Erica ampullacea*, And. ; — Curt. 303 ; — *ampullæformis*, Sal. Très rameuse ; rameaux ouverts, flexueux ; feuilles rangées par quatre et quelquefois par huit, triangulaires, courtes, recourbées. Fleurs de juillet à octobre, très grandes, visqueuses, de la forme d'une *fiole* (*ampulla*), au moyen du tube renflé à la bâse, puis s'allongeant, teinté de rôse et strié de pourpre ; lanieres très courtes. La couleur se fonce en pourpre en vieillissant. — Très belles fleurs. Elle vient mieux de marcottes que de boutures.

71 B. Lambertienne, *E. Lambertia*. Branches et rameaux écartés, à feuilles quaternées, courtes, lancéolées-aiguës, d'un beau vert ; les anciennes rebroussées, les jeunes droites et rapprochées. Fleurs de mai à juillet, en verticilles de trois ou quatre vers le bout des rameaux, pendantes, de la grôsseur et de la forme d'un pois, à lanières droites, enfin d'un blanc pur et vitré qu'anime le rouge carmin du pédicule et du calyce. — Extrêmement jolie.

72. B. lanugineuse, *E. lanuginosa*. Tige forte, de dix à onze pouces, divisée presqu'à la bâse en branches demi-ouvertes, garnies de feuilles assez longues, horizontales, distantes, ternées. Fleurs d'octobre à janvier, axillaires, solitaires, grandes, gonflées, terminées en pointe, de la forme de celles de l'*E. halicacaba*, d'un pourpre pâle et sale.

73. B. a larges feuilles, *E. latifolia*. Je n'en parle qu'à cause de la singularité de ses feuilles qui, au contraire de celles des autres, sont *larges*, et ovales-aiguës ; elles sont ternées. Les fleurs qu'on voit de mai à août sont très petites, en grelot, et d'un rouge vif. — Remarquable par ses feuilles.

74. B. Léèene, *E. Leea*. Dédiée à feu M. Lee, associé de M Kennedy, célebre cultivateur-botaniste aux environs de Londres. *E. costæflora*, Sal. Arbuste de quatre à cinq pieds, droit, à branches effilées, peu rameuses. Feuilles en verticilles de six, roides, moyennes, linéaires, épaisses, obtuses. Fleurs d'août à janvier, en verticilles formant épis au milieu des rameaux, longues d'un pouce, à tube quarré ou à *côtes*, d'un jaûne orangé. — Fort belle.

75. B. Linnéene, *E. Linnæa* ; — *lituiflora*, Sal. Dédiée à Linné. Tige droite ; peu de branches. Rameaux compôsés d'autres rameaux petits et très courts. Feuilles ternées, linéaires, très courtes. Fleurs de mars à juin, nombreuses, terminant les petits rameaux qui forment une espèce d'épi sur les branches. Elles sont velues, d'un blanc vitré, mais rouges-

carmin à la bâse, en forme de clairon, *lituus*, c'est-à-dire en tube un peu courbe, et s'évâsant vers le sommet. — D'un aspect charmant ; elle demande à être entretenue humide.

76. BRUYERE LINNÉOÏDE, *Erica Linnæoïdes*. Elle a le port de la Linnéenne ; ses feuilles sont quaternées ; celles du sommet sont velues. Ses petits rameaux sont très nombreux et terminés de janvier à mai par trois, et plus souvent, par quatre fleurs plus grandes, plus belles que celles de la précédente, velues, cylindriques, d'un carmin vif jusqu'à moitié du tube, blanches du reste. — Extrêmement jolie.

77. B. LUISANTE, *E. nitida*. Tige droite, peu branchue ; petits rameaux très nombreux, courbés à leur sommet où pendent, de juillet à octobre, trois à cinq fleurs, petites, globuleuses, d'un blanc crystallin. Les feuilles sont ternées, linéaires, petites, *luisantes*.

78. B. MAGNIFIQUE, *E. speciosa*. Tige droite, branchue, à rameaux droits et oppôsés. Feuilles ternées, linéaires, menues, obtuses, un peu velues. Fleurs de juin à septembre, deux, le plus souvent trois, et quelquefois quatre ensemble au bout des rameaux latéraux, très grandes, penchées, à tube cylindrique courbe, d'un beau rouge gai, vert à son sommet. — Magnifique.

79 — 81. B. MAMELONNÉE, *E. mammosa*. LIN. HERB. GÉNÉR. DE L'AMATEUR. Tige droite ; branches petites, verticillées, peu rameuses, à feuilles quaternées, menues. Fleurs de juillet à novembre, en verticilles nombreux et dépâssés, assez longues, tombantes les unes sur les autres, à tube de couleur de laque très belle, ovale - allongé, un peu courbe, *mameloné* à sa bâse, c'est-à-dire garni de quatre éminences rondes, d'entre lesquelles s'allongent quatre autres renflements envelopés à moitié dans le calyce, dont les divisions leur sont oppôsées. Les étamines sont d'un quart moins longues que la corolle, au fond de laquelle se trouve une goutte de liqueur miéleuse et sucrée. — Très belle. — Elle a une variété à fleurs très grandes ; une autre à fleurs plus petites, *E. mam. minor*. Toutes sont dans le commerce.

82. B. DE MARAIS, *E. palustris*. Tige et branches grêles, flexueuses ; rameaux courts et nombreux. Feuilles quaternées, courtes, linéaires, rebroussées. Fleurs de mai à octobre, presqu'en verticilles terminaux, nombreuses, penchées, en cloche allongée, d'un rôse tendre, à lanieres d'un blanc de cire. — Elégante. Elle demande une terre de bruyere marécageuse et tenue humide.

83. Bruyere de Masson (Anglais, et Collecteur pour le Jardin de Kew au Cap de Bonne-Espérance), *E. Massonia; — Massoni*, Lin. Curt.; — *lycopodiifolia*, Sal. Tige droite, arborescente, divisée en branches longues, couvertes, comme les rameaux qui sont peu nombreux et courts, par les feuilles : elles sont quaternées, courtes, réfléchies, horizontales ou rapprochées, suivant leur âge, mais nombreuses et couvertes d'un duvet épais, et qui termine les rameaux par une touffe. Fleurs d'août à septembre, en verticille simple, horizontales et faisant le parasol, pédiculées, grandes, très longues, luisantes, assez visqueuses pour retenir les insectes, presque cylindriques, d'un rouge velouté à la bâse, jaûne au milieu, vertes au sommet.— Très belle : d'un aspect singulier. Difficile à conduire et à multiplier de boutures : elle périt par trop d'humidité.

84. B. méditerranéene, *E. mediterranea*, Lin., Curt. 471; — *lugubris*, Sal. Cette Bruyere souvent haute de six pieds, est naturelle aux côtes du midi de notre France, et se voit depuis long-temps dans le commerce. Elle a le port d'un arbre, mais d'un arbre élégant. Ses branches et ses rameaux sont tantôt alternes et tantôt oppôsés; les feuilles sont quaternées, petites, horizontales. De février à mars l'on voit aux sommités des petits rameaux, et souvent sur le côté extérieur seulement, ses fleurs très nombreuses, très petites comparativement au volume de l'arbuste, ovales, d'un pourpre tendre, dépâssées par les étamines qui sont beaucoup plus foncées, et que dépâsse encore le style. Ces fleurs répandent une odeur douce et agréable. Il faut mettre en orangerie l'hiver cette Bruyere qui du reste est assez rustique, et se multiplie facilement de boutures, de marcottes et de graines.

85. B. Monadelphe, *E. monadelpha*, And.; — *furfurosa*, Sal. Tige droite; branches effilées; rameaux grêles et épars. Feuilles ternées, menues. Fleurs d'août à décembre, pendantes, trois ensemble au bout des rameaux qui sont ouverts et courbés. Elles sont cylindriques, très longues, blanches avec les divisions étalées, et teintes d'un rouge de sang. Les filets des étamines, réunis et blancs forment un second tube excédant celui de la corolle d'environ un tiers de la longueur : les antheres d'un jaûne rougeâtre et très étalées semblent former une seconde corolle à huit lanieres, et entourant le style qui est encore plus long et vert. — Belle et singuliere : elle a des ressemblances avec l'*Erica Banksia*, n°. 10.

86. B. Monsoniene, dédiée à lady Monson, *E. Monsoniana*, Lin. F.; — *variifolia*, Sal. Arbuste s'élevant à six pieds et plus, ayant peu de branches, mais droites et garnies

de beaucoup de petits rameaux. Feuilles ternées, petites, ouvertes, quelquefois aiguës. Fleurs de mai à juillet, nombreuses, terminant les petits rameaux du haut des branches, trois ensemble, grandes, ovales-allongées, très blanches comme les divisions du calyce. — Fort belle. Elle périt par trop d'humidité.

87. BRUYERE MULTIFLORE, *Erica multiflora*, LIN. Tige droite, à branches et rameaux droits et roides. Feuilles en verticilles de quatre ou de cinq, menues, courtes, ouvertes. Fleurs d'octobre à décembre, très nombreuses, petites, axillaires, formant épi, pendantes au moyen d'un pédicule long, grêle et pourpre comme la corolle qui est à tube court et dépâssé par les étamines brunes. Elle vient de notre France méridionale, et demande à être défendue contre les froids qui détruisent quelquefois ses jeunes rameaux. On peut la semer. — Assez jolie.

88. B. MUSCARI, *E. Muscari; — fragrans*, SAL. Elle vient dans les marais et a besoin de plus d'arrôsements que les autres. Sa tige d'abord très simple, se divise en branches et rameaux filiformes, droits, à feuilles linéaires, très menues, nombreuses. Fleurs de mars à juillet, souvent quatre ensemble, terminales, moins que moyennes, mais sentant très bon, enfin d'un jaûne très pâle et en forme de caraffe courte. — Très jolie; élégante.

89. B. NÉGRESSE, *E. nigrita*, LIN. Tige droite à branches nombreuses, et pyramidales au moyen des rameaux dont elles sont garnies; feuilles ternées, petites, nombreuses, luisantes, d'un vert foncé, sur lequel se détachent, d'avril à juillet, des fleurs nombreuses, petites, souvent trois ensemble, terminales, campanulées, presque couvertes par les folioles du calyce qui sont blanches comme la corolle. Celle-ci est dépâssée par les étamines et le style qui sont *très noirs*. — Très jolie.

90. B. DE NIVEN, *E. Nivenia*. Très bâsse, à branches et rameaux divariqués; à feuilles ternées assez larges, linéaires, ciliées, horizontales. Fleurs de février à juin, en ombelles terminales de sept à dix, à tube évâsé, étranglé au sommet, d'un joli carmin. — D'un aspect peu commun.

91. B. ODORANTE, *E. fragrans*. Elle a beaucoup du port de la Bruyere commune; elle a moins de fleurs qui sont en verticilles terminaux et pendants; grôsses comme des pois, en grelot, blanches ou rôsées, et qu'on ne voit que pendant trois mois; (de mars à mai.) Elles répandent une jolie odeur.

92. BRUYERE PALE, *Erica pallens.* Très petite : tige tortue, branchue près de sa bâse; beaucoup de petits rameaux, terminés d'avril à juillet par des ombelles d'environ six fleurs, grandes, horizontales, à long tube, d'un *jaûne-pâle :* feuilles petites et ternées.

93. B. PARFAITE, *E. persoluta*, CURT. 342. Assez grande, très branchue; petits rameaux courts et nombreux, à feuilles ternées, quelquefois quaternées, petites, triangulaires. Fleurs très nombreuses, petites, campanulées d'un joli poupre, en ombelles terminales. — Jolie, facile à conserver, et à multiplier de boutures. Elle se trouve aussi dans le commerce.

94 — 95. B. DE PATTERSON, *E. Pattersonia*, ANDR. — *spissifolia*, SAL. Tige droite, branchue à la bâse, puis très simple, et en pyramide allongée au moyen de petits rameaux serrés, très nombreux, fournis de feuilles quaternées, menues, linéaires, courbes, rapprochées, d'entre lesquelles on voit sortir de mars à août, des fleurs axillaires, cylindriques, renflées, puis rétrécies, d'un très beau jaûne. Ces fleurs forment une espece d'épi au bout des branches. — Très belle; aspect singulier. Elle a une variété à fleurs écarlates, aussi fort belle, *E. Patt. coccinea.* L'une et l'autre se trouvent aussi dans le commerce.

96. B. PERLÉE, *E. margaritacea*, LIN.; — *obesa*, SAL. Tige droite, très branchue; rameaux très nombreux et courts. Feuilles menues, nombreuses, cachant les rameaux que terminent de juin à septembre, des fleurs petites, penchées, trois ou quatre ensemble, en grelot ouvert, faisant un joli effet par leur grand nombre et leur blanc de *perle.* — Arbuste élégant, assez répandu dans le commerce.

97. B. PÉTIOLÉE, *E. petiolata.* Tige forte, très bâsse, à tête touffue par ses branches ouvertes à rameaux nombreux; feuilles assez larges, distinctement *pétiolées*, aiguës, ternées, ouvertes, luisantes. Fleurs de mai à juillet, terminales, souvent trois ensemble, droites, petites, globuleuses, très blanches, à antheres noires. — Assez jolie.

98 - 100. B. DE PETIVER. *E. Petiveriana; — follicularis*, SAL. Tige ferme; branches verticillées, peu nombreuses; beaucoup de petits rameaux terminés d'avril à juin par deux ou trois fleurs pendantes, à calyce double, et jaûne comme la corolle qui est tubuleuse, grôsse à la bâse, et dépâssée par les étamines qui sont d'un rouge de brique. Elle a deux variétés : celle à FLEURS ORANGÉES, *E. Pet. aurantia*, dont on voit les fleurs de mars à mai; et la VELUE, *E. Pet. hir-*

suta. Ses fleurs sont d'un carmin vif avec des antheres d'un jaûne-safrané: on les voit depuis janvier jusqu'à avril. Toutes trois sont très belles et ont des feuilles ternées.

101. BRUYERE EN PINCEAU, *Erica penicillata.* Tige droite, branches presque simples, à feuilles verticillées, en faisceau de trois, ouvertes, linéaires. Fleurs de mai à août, solitaires, pendantes au moyen d'un pédicule long, et rouge-pourpre comme les divisions du calyce et la corolle elle-même qui est ovale-allongée, dépâssée en *forme de pinceau* par les étamines qui sont safranées. — Assez belle.

102. - 104. B. PINIFORME *et* A FEUILLES DE PIN, *E. pinea*, THUNB. et *E. pinifolia.* Je les mets ensemble, parce que SALISBURY les regarde toutes deux comme variétés de son *E. longifolia.* La premiere a une tige forte, à branches peu rameuses et verticillées. Les feuilles sont en verticilles de six, longues, linéaires, ouvertes, un peu distantes. Les fleurs qu'on voit d'août à décembre sont en verticilles au milieu des branches. Elles sont longues, tubuleuses, d'un rôse très pâle, presque droites. — La seconde plus bâsse a le même port, mais ses fleurs des mêmes forme, volume et situation, sont d'un écarlate très brillant. On les voit de mai à avril. — L'une et l'autre commencent à se répandre dans le commerce, et sont superbes. — Une variété à feuilles très nombreuses a des fleurs très grandes, horizontales, rôses à la bâse, blanches au sommet: *E. pinifolia discolor.*

105. B. PIQUANTE, *E. aspera.* Peu de branches, mais beaucoup de petits rameaux. Feuilles quaternées, moyennes, lancéolées, couvertes d'aiguillons. Fleurs d'octobre à février, terminales, de quatre à six ensemble, penchées, assez grandes, ovales-allongées, d'un jaûne-soufre, couvertes de poils durs. — Singuliere.

106. B. DE PLUKENET, *E. Plukenetii*, LIN. (Variété NAINE, *nana.*) Tige droite, grôsse; branches grôsses aussi, très rameuses. Feuilles ternées, linéaires, minces, longues, distantes, ouvertes, relevées au sommet. Fleurs de juin à novembre, axillaires, en verticilles, pendantes par leur pédicule long, courbe, rouge foncé comme le calyce et la corolle elle-même qui est ovale-allongée et dépâssée par les étamines: celles-ci ont des filets verts et des antheres longues et orangées. — Aspect singulier: fleurs brillantes.

107. B. PORCELAINE *ou* VENTRUE, *E. ventricosa*, THUNB. — CURT. 350, — *venusta*, SAL. Tige courte et forte; branches nombreuses, diffuses. Feuilles quaternées, linéaires,

rebroussées au bâs des rameaux, rapprochées et plus longues au sommet, ciliées, triangulaires, longuettes. Fleurs de juin à septembre, en ombelles terminales, de 12 à 80 et plus, lageniformes, érigées, d'un blanc *de porcelaine* légerement teint de rôse-pourpre. — Se propage facilement de boutures. — Magnifique et faisant un superbe effet. M. GODEFROY, Pépiniériste à Villedavray, l'un de ceux qui possede le plus d'especes et les cultive le mieux, a bien voulu me donner l'échantillon qui a servi de modele à la figure de l'HERBIER DE L'AMATEUR.

108. BRUYERE POURPRE, *Erica purpurea*, AND. Tige très simple à la bâse, puis à branches verticillées ouvertes. Feuilles en verticilles souvent de six, horizontales, distantes, moyennes, linéaires. Fleurs de juillet à décembre, en verticilles dépâssés, à tube allongé et s'évâsant, assez grandes, d'*un beau pourpre.* — Fort belle : port régulier.

109. B. PRINCESSE, *E. princeps.* Très digne de ce nom par ses fleurs, très belles, grandes, en burette allongée, d'un carmin gai, pédiculées, six à dix ensemble. Elles se voient de mai à octobre, et terminent les petits rameaux qui sont nombreux, à feuilles quaternées, ciliées, un peu larges, très courtes, recourbées. — Une bouture reprise se vendait quatre guinées, il y a quelques années. — Superbe.

110. B. QUADRILLE, *E. quadriflora.* Tige faible ; branches grêles, ouvertes ; grand nombre de petits rameaux ; feuilles quaternées, linéaires, flasques ; serrées contre les rameaux. Fleurs de juillet à août, *quatre ensemble*, terminales, pédiculées, moyennes, pendantes, globuleuses, pourpres. — Assez jolie. Elle se trouve aussi dans le commerce.

111-112. B. QUATERNÉE, *E. tetralix.* LIN. On l'appelle ainsi, parce que ses feuilles sont effectivement *quaternées :* elle n'est cependant pas la seule dont le feuillage soit ainsi, dispôsé. Elle croît naturellement en touffes larges, et garnies de beaucoup de tiges rameuses que terminent dix ou douze fleurs ramâssées, d'un joli écarlate pâle, quelquefois blanches. Le meilleur moyen de la voir réussir, serait de l'emporter avec une assez grôsse motte, et de la bien placer dans son jardin. On peut aussi la semer. Elle fleurit deux fois par an, et se trouve communément dans notre France, où l'on rencontre quelquefois sa variété à fleurs blanches.

113. B. RAYONNÉE, *E. radiata.* Tige droite ; branches grêles, presque simples, ouvertes ; feuilles quaternées, distantes, menues, très ouvertes. Fleurs d'août à septembre,

dispôsées en *rayons* terminaux, longues, à tube renflé au milieu, horizontales, rouges. — Assez belle.

114. BRUYERE REMARQUABLE, *Erica conspicua*, H. K. Tige assez haute, branchue; rameaux tantôt oppôsés, tantôt verticillés, grêles, à feuilles courtes, épaisses, linéaires, rapprochées de la tige. Fleurs de juin à août, en verticilles de trois ou quatre au bout des petits rameaux; horizontales, puis penchées en raison de la courbure de leur tube très long, élargi au sommet, d'un beau jaûne doré, mais aurore sur le dessus de la fleur. — Très belle. Elle se trouve aussi dans le commerce.

115 - 121. B. REVÊTUE, *E. vestita*, AND.; — *longifolia*, SAL. Six Bruyeres portent ce nom spécifique, mais suivi d'un autre qui distingue leur variété. Toutes ont des feuilles très nombreuses, minces, très longues, tremblantes, *revêtant* les rameaux: elles sont en verticilles de six, sept, et même huit selon la variété. Les fleurs, dispôsées dans toutes en verticilles bien garnis vers l'extrémité des branches, sont très grandes, droites, à tube long, évâsé au sommet et courbe en dehors. Elles varient de couleurs, et sont blanches et velues dans l'*E. vest. alba*; d'un rouge brillant d'écarlate dans l'*E. vest. coccinea*; (*longifolia*, CURT. 402): d'un rouge-cerise et resplendissant dans l'*E. vest. fulgida*; de couleur de chair tendre dans l'*E. vest. incarnata*, — *longifolia*, CURT. 706; d'un rôse vif, et horizontales dans l'*E. vest. rosea*; enfin d'un pourpre lie-de-vin dans l'*E. vest. purpurea*. La grandeur, la dispôsition et le contraste de la couleur des fleurs avec le vert foncé du feuillage, donnent le premier rang à ces Bruyeres qui restent long-temps fleuries, et chaçune à différentes époques de l'année. — Magnifiques. Elles se trouvent pour la plupart dans le commerce.

122. B. DES ROCHERS, *E. rupestris*. Croissant dans les fentes des rochers, elle doit être dans un pôt rempli de terre mêlée de pierrailles. Tige bâsse, courbe, couchée, branchue, à feuilles nombreuses, quaternées, courtes, serrées, luisantes, un peu larges et épaisses. Fleurs de juillet à novembre, terminales, trois ensemble, très nombreuses, en cloche, blanches. — Extrêmement jolie.

123. B. RÔSE, *E. rosea*. Branches et rameaux droits cachés par les feuilles verticillées de cinq ou six, et sétacées. Fleurs en août, 2 ou 3, latérales, souvent penchées, à tube long, cylindrique, un peu courbe, *d'un rôse vif et gai*. — Assez belle.

124. B. RÔSELLE, *E. droseroïdes*. Variété de l'*E. glutinosa*

de SALISBURY, selon DUMONT DE COURSET. Tige de sept à huit pouces. Branches et rameaux grêles, verticillés ou opposés. Feuilles alternes ou éparses, linéaires, un peu larges, réfléchies, hérissées de poils glanduleux comme celles du Rossolis, (*Drosera.*) Fleurs de juillet à octobre, nombreuses, en ombelles terminales; à corolle assez grande, en forme de caraffe, horizontales, d'un beau rouge. — Jolie.

125. BRUYERE ROUGISSANTE, *Erica erubescens.* Assez grande; peu de branches; rameaux nombreux, effilés, longs, recourbés par le bout où quatre fleurs proportionnées à tube long et d'abord blanc, se montrent en mars, et sont devenues insensiblement rouges en juillet. Feuilles quaternées, lancéolées, blanches en dessous; mais bordées de vert, hérissées.

126. B. ROUILLÉE, *E. ferruginea.* Tige de dix à onze pouces, droite; branches et rameaux grêles, hérissés de feuilles quaternées, courtes, couvertes de poils de couleur *rouillée.* Fleurs de mai à juillet, en verticilles simples et terminaux, assez grandes, horizontales, en caraffe, rôsées à la bâse, d'un carmin vif au sommet. — Aspect singulier.

127. B. SANGUINE, *E. cruenta*, H. K.; — *melliflua*, SAL. Tige et branches droites. Petits rameaux très nombreux et très courts, à feuilles quaternées, menues, distantes, linéaires, d'un vert luisant. Fleurs d'août à décembre, au bout des petits rameaux qui forment épi; elles sont à long pédicule, horizontales, à corolle tubuleuse, cylindrique, d'un pouce de long, d'un *rouge de sang.* — Très belle. On la trouve dans le commerce.

128—132. B. DE SÉBA, *E. Sebana*, H. K. On en connaît plusieurs variétés toutes très belles. Toutes ont une infinité de petits rameaux formant épi, et terminés par des fleurs pendantes, à pédoncule long, à calyce grôs et coloré, et à tube long, plus ou moins grêle, dépâssé par de longues étamines. Ces fleurs se voient depuis l'été jusqu'à janvier. Elles sont d'un rouge vif et safrané avec étamines jaûnes dans l'*E. Seb. aurantia;* jaûnes avec étamines orangées, dans l'*E. Seb. lutea;* dispôsées en épi, et d'un rouge foncé avec des étamines jaûnes-dorées dans l'*E. Seb. spicata;* enfin d'un jaûne verdâtre dans l'*E. Seb. viridis* d'ANDREWS, variété de l'*Erica socciflora* de SALISBURY. Ces dernieres durent d'avril à juillet. Ces belles Bruyeres ont toutes des feuilles ternées, serrées, nombreuses. J'ai vu une autre variété naine, *E. Seb. nana*, très remarquable par l'éclat de ses fleurs nombreuses d'un rouge superbe, et qui m'ont paru plus grandes que celles des autres. Toutes se trouvent aussi dans le commerce.

133. BRUYERE SESSILIFLORE, *Erica sessiliflora.* Peu de branches; beaucoup de rameaux verticillés, ouverts; feuilles quaternées, en alêne, courtes, ouvertes. Fleurs d'août à octobre, en épi serré, très grandes, *sessiles*, horizontales, à tube renflé vers le sommet, d'un blanc verdâtre comme le calyce. — Très belle. Elle est dans le commerce.

134. B. TERNE, *E. sordida.* Variété de l'*E. floccosa* de SALISBURY. Cet air terne lui est donné par les poils laineux qui couvrent ses feuilles quaternées, petites, distantes, et aussi ses fleurs qu'on voit d'août à décembre, et qui sont d'une à trois au bout des petits rameaux, à tube très long, et aurore. — Aspect singulier.

135. B. TOUFFUE, *E. conferta.* Tige forte, droite, peu branchue; rameaux courts, verticillés, horizontaux; feuilles quaternées, roides, nombreuses, très longues, en alêne; les plus anciennes rebroussées. Fleurs d'octobre à février, en têtes quelquefois de douze au bout des petits rameaux, en grelot, petites, blanchâtres. — Aspect agréable et bizarre.

136. B. TRANSPARENTE, *E. pellucida.* Tige et branches grêles; rameaux nombreux et grêles aussi; feuilles quaternées, lancéolées, luisantes, hérissées de poils roides. Fleurs de novembre à juin, moyennes, le plus souvent quatre au bout des rameaux qu'elles font courber, à tube un peu enflé, couvertes de poils; d'un blanc *transparent.*

137. B. TUBIFLORE, *E. tubiflora*, AND.; — *stagnalis*, SAL. Tige grêle, flexueuse; branches filiformes; rameaux nombreux et courts. Feuilles quaternées, petites, distantes, marquées d'une ligne longitudinale blanche dans le milieu et bordées de poils. Fleurs d'avril à juillet, terminales, souvent solitaires, en massue, c'est-à-dire en *tube* grôssi au sommet, assez longues, d'un beau rouge. Etant naturelle aux étangs et aux lieux humides, elle demande des arrôsements plus fréquents. — On la trouve dans le commerce. — Assez belle.

138—139. B. UHRIENNE, *E. Uhria.* Deux variétés, toutes deux à petits rameaux nombreux et bien garnis de feuilles ternées. L'une donne ses fleurs en août, elles durent jusqu'en septembre, forment une sorte d'épi, partent de faisceaux de feuilles, sont portées par un pédicule long et rouge, et consistent en un tube de même couleur, visqueux, mince, évâsé au sommet qui est vert. La seconde, *E. Uhria pilosa*, est plus belle étant plus touffue, et ses fleurs de même couleur mais plus grandes, visqueuses et velues, durent jusqu'à décembre. — Très belles, sur-tout la derniere.

140. B. VERSICOLORE, *E. versicolor*, ANDR. Peu bran-

chue, assez grêle. Feuilles ternées, distantes, vertes. Fleurs d'octobre à avril, terminales, rassemblées plusieurs, grandes, à tube long et renflé dans le haut, rouge de plusieurs nuances à la bâse, jaûne au sommet; les divisions bordées devert. — On la voit dans le commerce. — Très jolie.

141. Bruyere verte, *Erica viridis.* Elle a le port de l'*E. vestita.* Ses branches peu rameuses et droites sont garnies de feuilles en verticilles de six, longuettes, rebroussées au bâs de la branche, horizontales dans le milieu, rapprochées au sommet. Fleurs de mai à septembre, horizontales, en verticilles serrés, peu nombreuses, grandes, à tube cylindrique-ovale, strié, d'un *vert-pomme foncé*, visqueux. — Très belle : port régulier.

142. B. verticillée, *E. verticillata*, And. Variété de l'*E. mammosa* de Linné, — *spissifolia* de Salisbury. Tige très simple à la bâse, divisée en branches *verticillées*, peu rameuses. Feuilles quaternées, menues, longuettes, distantes. Fleurs de juillet à novembre, en verticilles superpôsés, très grandes, tombantes les unes sur les autres, à tube ovale-allongé, d'abord blanc et taché d'aurore à la bâse et au sommet, et finissant par être de cette couleur éclatante aussi bien que le calyce. — Superbe; du plus grand éclat.

143. B. vésiculeuse, *E. halicacaba*, Lin. Tige forte, courte; branches écartées, roides; rameaux courts, oppôsés. Feuilles nombreuses, ouvertes, courbes, courtes, d'un vert foncé. Fleurs de mai à juillet, souvent trois ensemble, terminales, très grôsses, ovales, fermées en pointe, d'un jaûne soufre, plus foncé dans le calyce et au sommet. — Bizarre, et cependant faisant de l'effet. Elle se trouve aussi dans le commerce.

144. B. visqueuse, *E. viscaria*, Lin.; — *viscida*, Sal. Tiges et branches droites; rameaux grêles, à feuilles quaternées, minces, longuettes, *visqueuses* dans leur nouveauté. Fleurs en épis dépâssés par les rameaux, petites, campanulées-globuleuses, d'un rouge très agréable. — Fort jolie.

145—146. B. de Walker, *E. Walkeria.* De deux Bruyeres qui portent ce nom, l'une de sept à huit pouces de haut est très rameuse, et porte des feuilles linéaires, distantes. Ses fleurs qu'on voit de février à juin, sont sessiles, droites, terminales, quatre ensemble, en forme de caraffe, à divisions larges, ouvertes, teintées de rôse, mais d'un rouge vif avant d'être épanouies : le reste de la fleur est verdâtre. L'autre *E. Walk. rubra*, plus considérable, est aussi plus belle par ses fleurs plus grandes

grandes et d'un carmin vif. On les voit de février à juin. — Toutes deux sont fort belles.

BUDDLEA. Ce genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Scrophulaires*, ayant été dédié à *Adam* BUDDLE, (et non BUDLEY), Botaniste Anglais, ami et contemporain de PETIVER, et duquel RAY parle dans son *Synopsis*, c'est à tort qu'on l'a appellé *Budleia*. On ne cultive que le BUDDLEA GLOBULEUX, *Budlea globosa*. LIN. (JACQ. *ic. rar.* 307. DUH. n. éd. 25.) Arbrisseau toujours vert, croissant naturellement aux bords des ruisseaux du Chili, et cultivé depuis 1774 en Europe où il s'éleve à huit ou neuf pieds. Ses rameaux oppôsés sont ornés de feuilles aussi oppôsées, pétiolées, grandes, ovales-allongées et aiguës, dentées, ridées, d'un vert foncé en dessus, très blanches en dessous. En juin il montre ses fleurs très petites, odorantes, d'un jaûne safrané assez éclatant, ramâssées en boules portées par des pédicules axillaires et terminaux, comme celles du Céphalanthe. Il aime l'eau, une terre légere et un moyen soleil. On le propage de marcottes et de graines semées de bonne heure sur couche, et qui souvent donnent fleurs dès la premiere année. Le plant séparé et mis en pôt, se serre en orangerie jusqu'à quatre ans, époque à laquelle on peut le livrer à la pleine terre : il sera prudent de l'empailler pendant les très grands froids, même d'en retirer quelques pieds en orangerie. MM. LEE et KENNEDY, Jardiniers Botanistes des environs de Londres, semblent l'avoir cultivé les premiers.

BUGRANDE, BUGRANE, *Ononis*. Nous avons vu dans la section précédente des *Bugranes-Herbes*, ici nous traiterons de la BUGRANE FRUTESCENTE, Anonis, *ou* Ononis frutescente, *Ononis fruticosa*. LIN. (JAUM. 2e. liv. DUH. n. éd. 2. 36.) Arbuste de pleine terre, naturel aux montagnes de l'Europe, et dont les fleurs nombreuses, de couleur de rôse, et paraissant dès le mois de mai, lui méritent place dans nos Jardins. Il ne s'éleve guere au-dessus d'un metre, (trois pieds), mais il s'étend beaucoup. Ses feuilles sont ailées à trois folioles petites, dentelées, et d'un beau vert. Il se multiplie de semences et de marcottes : on dit qu'il a une variété à fleurs blanches.

BUIS, *Buxus.* Genre de la Monœcie-Tétrandrie, famille des *Tithymaloïdes*, dont le nom latin vient évidemment du grec *Pyxos* qui signifie la même chôse. Tout le monde connaît le BUIS TOUJOURS VERT, *Buxus sempervirens*. LIN. (DUH. n. éd. 23 et 24.) Arbrisseau de douze pieds et plus, remarquable dans quelques-uns de nos bois, par ses rameaux ayant un ton sec et verdâtre, et par ses feuilles petites, oppôsées, luisantes.

Ses fleurs n'ont aucune apparence. Son bois est recherché par quelques ouvriers, et sur-tout par les Tourneurs. Ce Buis peut figurer fort bien dans les massifs toujours verts où ses variétés à feuilles soit panachées ou seulement maculées, soit bordées de blanc ou de jaûne, feront un bon effet. Il y a une autre variété à feuilles étroites dont les sous variétés sont panachées aussi ou bordées.

2. Buis a bordures, Buis nain *ou* d'Artois. *Buxus suffruticosa.* Lin. Tout le monde connaît cette variété si long-temps employée dans nos Jardins pour en border les plates-bandes, et dessiner les contours des anciens parterres. Aujourd'hui, que ces parterres ne sont plus de mode, le Buis nain en est relégué : d'ailleurs il avait le très grand inconvénient de servir de retraite aux insectes, et sur-tout aux limaçons. Il a les mêmes variétés. On multiplie les *Buis élevés* en en semant des graines aussi-tôt leur maturité en terre sâbleuse de bruyere; et le *Buis nain*, par le semis ou par l'éclat des pieds. Touts et même leurs variétés, peuvent encore se propager de marcottes et aussi de boutures enterrées profondément, et faites dès le mois d'août s'il est humide, et pendant tout l'hiver jusqu'à la mi-avril.

3. Buis de Mahon, *Buxus Balearica.* H. P. Arbrisseau remarquable par ses feuilles grandes, luisantes et d'un beau vert. Il craint le froid, et demande l'orangerie en hiver; ce qui fait qu'il n'est pas fort commun. Il a été risqué en pleine terre au Jardin des Plantes, et il a résisté assez bien à nos hivers, mais avec quelques précautions. Ses fleurs jaûnes, petites et ramâssées en paquets, n'ont pas grande apparence; mais répandent une très bonne odeur. — Boutures.

BUPLEVRE, *Buplevrum*, du grec *bous* et *pleuron*, bœuf et côte, à cause de la dispôsition des nervures dans les feuilles de quelques especes, et qu'on a voulu comparer à des *côtes de bœuf.* Genre de la Pentandrie-Digynie, famille des *Ombelliferes.* On ne cultive que le *Buplevrum fruticosum* de Linné, appellé Oreille de Lievre par les Jardiniers. Arbrisseau d'Europe et de pleine terre, conservant pendant l'hiver ses feuilles qui ressemblent un peu à celles du Saule. Ses fleurs sont jaûnes, mais de peu d'effet, quoiqu'en ombelles. On le multiplie de semences et de marcottes. Il demande un terrein humide et une expôsition à l'ombre.

C.

CAFFEYER, *Coffea.* Huit à dix especes compôsent ce genre qui est de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées.*

Celle qui est le plus justement recherchée est le CAFFEYER D'ARABIE, *Coffea Arabica;* LIN. C'est un fort joli arbrisseau toujours vert, et que nous ne voyons guere s'élever au-delà de quatre à cinq pieds, parce qu'il faut nécessairement le tenir en caisse, et encore en serre chaude pendant huit ou neuf mois de l'année; non pas qu'il soit très délicat, car il semble avoir encore plus besoin d'air que de chaleur, et M. DE TUSSAC observe dans la *Flore des Antilles* que les Caffeyers ne sont jamais en plaine dans nos Colonies, mais qu'on les plante toujours sur les mornes où quelquefois le thermometre descend, mais pour quelques moments, au-dessous de zéro: disons cependant que sans un peu de chaleur et de fréquents arrôsements pendant l'été, on ne doit guere espérer d'obtenir ici des fleurs, et sur-tout la maturité des fruits. Dans les pays où on le cultive habituellement, le Caffeyer monterait jusqu'à quinze pieds si on ne l'étêtait pour faciliter la récolte. Sa tige droite, revêtue d'une écorce blanchâtre, se divise en branches ouvertes, oppôsées, aussi à écorce blanche, et donnant naissance à des rameaux souvent en croix, et garnis seulement à leur sommet de feuilles oppôsées, assez grandes, ovales, lancéolées-aiguës, très entieres, ondulées sur les bords, lisses et bien luisantes, d'un vert gai, enfin portées par un pétiole court et conné. Pendant une grande partie de l'été, il donne des bouquets axillaires et oppôsés de fleurs très semblables pour la forme et le volume, à celles du jasmin, blanches, de peu de durée, répandant une odeur douce fort agréable. Elles deviennent des baies plus ou moins rondes, d'abord vertes, puis d'un beau rouge, et qui ressembleraient mieux à de petites cerises sur une queue plus longue et flexible, et sans un petit ombilic qui reste toujours: on y trouve deux semences qui sont deux graines de CAFFÉ, et qui mûrissant très bien dans nos serres, leveront infailliblement en une vingtaine de jours, si on les seme aussi-tôt dans la tannée, ou sur couche chaude et sous châssis. Cet arbre demande une bonne terre d'oranger et la circulation de l'air si l'on ne veut pas qu'il soit attaqué et même tué par les cochenilles des serres. CAFÉ est dérivé du mot *Câhveh* qui est le nom que les Turcs lui donnent, et qu'ils prononcent comme nous, ou des mots *cahoueh* ou *cahouah* par lequel les Arabes expriment le vin, et aussi toutes sortes de boissons.

Le Caffeyer semble originaire d'Ethiopie, ou même de l'Arabie d'où les Hollandais sur l'invitation de *Nicolas* WITSEN, en prirent un pied qu'ils porterent à Batavia. Il y prospéra; de-là ils en porterent dans leurs Colonies d'Amérique plusieurs individus qui réussirent et multiplierent aussi bien. Ce même WITSEN en voulut avoir au jardin botanique

d'Amsterdam, dont on le regarde comme le fondateur. Je ne sais comment les Français ne penserent point à introduire cet arbre utile dans leurs Antilles ; peut-être ne l'auraient-ils pas encore fait, si PANERAS, bourguemestre-régent d'Amsterdam n'eût en 1714 donné au roi de France deux Caffeyers que l'on élevait par curiosité au jardin de cette ville. Le Roi les fit dépôser au Jardin des Plantes de Paris, et bientôt ils furent confiés à M. DESCLIEUX pour être portés à la Martinique, d'où ils se sont répandus dans toutes nos Colonies, qu'ils ont enrichies pendant une longue suite d'années. On ne saurait trop honorer la mémoire de M. DESCLIEUX, qui sentant l'importance du dépôt dont il était chargé, eut la générosité de partager avec ses deux Caffeyers la petite ration d'eau à laquelle il se trouvait réduit par une traversée aventureuse et longue.

CALLICARPA. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Gâtilliers.* Je ne connais et ne cultive que le CALLICARPA D'AMÉRIQUE, *Callicarpa Americana.* LIN. (CATESB. 2. 47.) Arbrisseau commun dans les forêts près de Charlestown, et qui mérite assez son nom composé des mots grecs *kalos*, beau, et *karpos*, fruit. Il pousse plusieurs tiges, rameuses, garnies de feuilles oppôsées, lancéolées, dentées en scie, aiguës, amincies en pétiole : de l'aisselle de chacune de ces feuilles sortent des grappes oppôsées de fleurs petites, nombreuses, rouges, à quatre pétales : elles deviennent autant de baies qui par leur réunion font des masses d'un rouge éclatant, et c'est l'époque où cet arbrisseau offre un coup-d'œil véritablement très agréable. Il aime une terre fraîche et le soleil. On peut le mettre dans la plate-bande de terre de bruyere. On seme les graines qui ont mûri; ou bien l'on fait des marcottes, ou des boutures au printemps, à l'ombre et en terre de bruyere tenue humide.

CALLISTACHYS. Genre nouveau de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses*, établi par Ventenat, qui a formé son nom des deux mots grecs *kalos*, beau, et *stachys*, épis, pour exprimer la dispôsition en *épi très beau*, simple, serré et terminal, des fleurs nombreuses que produit la seule espece connue jusqu'à présent, le CALLISTACHYS A FEUILLES LANCÉOLÉES, *Callistachys lanceolata.* VENT. Malm. 115. C'est un très joli arbrisseau dont le capitaine Baudin a rapporté les graines de la Nouvelle Hollande, et dont la tige s'est déjà élevée à plus d'un metre (trois pieds). Ses rameaux velus, presque verticillés, sont ornés de feuilles aussi en verticilles de trois ou quatre. Elles sont lancéolées-aiguës, oblongues, entieres, plus pâles en dessous, très ouvertes

pendant le jour, se redressant le soir. Les fleurs se montrent en août et sont d'un beau jaûne; leur étendard grand et bilobé est marqué à la bâse d'un cercle de rayons courts et rouges. Le *Callistachys* n'est pas plus délicat que les autres végétaux de la Nouvelle - Hollande. Il lui faut l'orangerie l'hiver : on le multiplie de graines, de marcottes, de boutures.

CALYCANTHE, *Calycanthus*. Genre de l'Icosandrie-Polygynie, ayant de l'affinité avec les *Rôsacées*. L'espece suivante est beaucoup moins rare que les trois autres.

1. CALYCANTHE DE LA CAROLINE, POMPADOURA, Arbre aux Anémones, *Calycanthus floridus*. LIN. (CATESB. 1. 46. — DUH. n. éd. 47.) *Basteria*, MILLER. Grand arbrisseau originaire des parties sauvages et montagneuses de la Caroline d'où il fut envoyé en Angleterre par Catesby, en 1726. Ses rameaux nombreux, diffus et d'un gris brun, forment buisson. Ses feuilles ovales, pointues, oppôsées, ressemblent un peu à celles du Poirier, mais sont moins lisses. Ses fleurs consistent en un calyce coloré à divisions nombreuses semblables à des pétales, ce qu'exprime le nom compôsé des mots grecs *kalyx*, calyce, et *anthos*, fleur. Les extérieures sont plus larges et plus fermes : les intérieures, plus molles et plus menues, ressemblent aussi à des pétales; mais toutes sont d'un rouge-brun et recourbées en dedans. Ces fleurs paraissent en mai, se succedent pendant près de quatre mois, et répandent le soir une odeur suave de Pomme-de-Reinette, ou plutôt de melon : le bois, même lorsqu'il est sec, répand une odeur forte et aromatique. On tient le Calycanthe en plein air, mieux à demi-ombre qu'au soleil, et dans un bon terrein frais, ou plutôt dans la terre de bruyere. Il se multiplie de l'éclat de ses racines ou de marcottes faites en automne, et qui prendront racines si on les a incisées, et si on les défend contre la sécheresse. On dit qu'il a deux variétés faciles à distinguer par les feuilles plus longues dans l'une, ovales-arrondies dans l'autre.

2. CALYCANTHE NAIN, *Calycanthus nanus*. (DUH. n. éd. 48.) Celui-ci n'est pas très commun, quoique peut-être il ne soit qu'une variété du précédent, si toutefois l'on peut croire que sa stature (qui est moindre de moitié), ses feuilles plus lisses, ses rameaux jaûnâtres, et ses fleurs beaucoup plus petites et qui durent moins, n'en fassent pas une espece distincte. Mêmes culture et expôsition : il est un peu plus délicat. Ne serait - il pas le *Cal. lævigatus* de WILLDENOW? *Fl. Berol.* 20.

3 — 4. Calycanthe précoce, *Calycanthus præcox*. Lin. (Duh. n. éd. 49. — Curt. 466.) Originaire du Japon, et connu en Europe seulement depuis 1766 qu'il fut envoyé de la Chine à lord Coventry. Cet arbrisseau, qui peut s'élever à quinze pieds, a des rameaux jaûnes, des feuilles oppôsées, entieres, lancéolées-aiguës, luisantes, mais rudes en dessous. Ses fleurs toujours nombreuses, alternes, solitaires, presque sessiles et très odorantes, semblent présenter un calyce distinct; et ce caractere paraîtrait suffisant pour en faire un genre à part : elles tirent plus sur le jaûne, sont piquetées de points rouges, et se voient dès le mois de décembre ou janvier. A toute rigueur cet arbre pourrait rester en pleine terre; mais il faudrait le couvrir de paillassons et de litiere pendant la saison où il donne ses fleurs : il vaut encore mieux le retirer en bonne orangerie. Du reste, même culture. Il n'est pas d'un grand effet. — On connaît encore le *Calycanthus ferax*. Je l'ai vu chez M. Cels. Il vient de la Caroline, et se fait remarquer par des feuilles longues-aiguës, glauques en dessous. Ses fleurs m'ont paru plus grandes et moins brunes. Même culture.

CAMÉLÉE, *Cneorum*. Une seule espece compôse ce genre qui est de la Triandrie-Monogynie, famille des *Térebinthacées*; c'est le Camélée a trois coques, *Cneorum tricoccum*. Lin. Arbuste toujours vert, naturel aux lieux secs et pierreux de la France méridionale, où on l'appelle Garoupe. Il peut s'élever à trois pieds, et forme un buisson assez joli par ses rameaux nombreux, droits, verdâtres et garnis de feuilles sessiles, alternes, assez épaisses, entieres, allongées, rétrécies à leur bâse, un peu élargies vers leur sommet, persistantes. Dès la fin de juin, et pendant tout l'été, il donne ses fleurs qui sont jaûnes, petites, axillaires, pédiculées, souvent solitaires, quelquefois deux ou trois ensemble, chacune n'ayant que trois pétales. Il leur succede une baie seche à trois coques, (ce qui a fait donner le surnom *tricoccum*), qui rougissent et contiennent chacune une semence. Le nom générique *Cneorum*, tiré du verbe grec *knein*, exciter des démangeaisons, indique la causticité de toutes les parties de cet arbuste, dont on peut faire des boutures au printemps sur couche tiede et à l'ombre; ou dont il faut semer les graines sur couche et aussi-tôt leur maturité, si l'on veut qu'il en leve au moins quelques-unes au printemps suivant. Lorsque le jeune plant est en état d'être séparé, on le repique dans des pôts mis à l'ombre, puis expôsés au soleil, et qu'il faut serrer dans l'orangerie pour l'hiver : il fleurit la deuxieme année; les Camélées destinés à la pleine terre

doivent être placés à l'ombre en terre légere, et sur-tout empaillés pendant les très grands froids. Il est même prudent d'en conserver quelques pieds en orangerie de peur de malheur. Camélée vient du grec *chamai*, bâs, et *elaia*, olivier, à cause de quelque ressemblance avec cet arbre.

CAMELLIA, mieux KAMELLIA, puisqu'on a eu l'intention de faire porter le nom du Pere KAMELL, Jésuite Hollandais et Missionnaire au Japon, à ce genre qui est de la Monadelphie - Polyandrie, famille des *Hespéridées*. Une espece sur tout mérite la culture, c'est le CAMELLIA DU JAPON, encore appellé TSUBAKI et RÔSE DU JAPON et DE LA CHINE, *Camellia Japonica.* LIN. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 43. — JACQ. *ic. rar.* 553. DUH. n. éd. 2. 71.) On trouve aussi ce *Camellia* à la Chine; et là, comme au Japon, il devient, dit-on, un grand arbre. Chez nous, il reste arbrisseau, s'éleve peu et fournit beaucoup de rameaux ornés en tout temps de leurs feuilles portées par un pétiole court et grôs; elles sont alternes, ovales, coriacées, lisses, luisantes des deux côtés et finement dentées en scie, enfin d'un vert un peu foncé. Les fleurs qui sont inodores et se voient naturellement d'avril à octobre, sont grandes, nombreuses, les unes axillaires, les autres terminales, toutes à cinq, six ou sept pétales réunis à leur bâse et d'un rouge-vif, conservant leur éclat long-temps après être tombés. Elles n'auront point de temps réglé pour paraître si l'arbre est traité trop délicatement. Long-temps on l'a presque par-tout gardé en serre-chaude, quoiqu'il puisse se contenter d'une bonne orangerie, et que même il laisse l'espérance de pouvoir un jour réussir en pleine terre. Quelques Amateurs de Paris l'y ont déjà risqué en le plaçant contre un mur au levant, et l'abritant chaque hiver au moyen de châssis qu'ils ajustent, et par-dessus lesquels on met des paillassons toutes les nuits, et aussi pendant les froids trop grands ou trop continus. Comme il a déjà donné du fruit, on peut le propager par ses graines qu'il faut semer au printemps sur couche et sous cloche ou châssis. Il demande un mélange de bonne terre franche douce, et de terre de bruyere de laquelle il est bon encore de remplir environ un tiers du pôt. On cultive une variété à fleurs pourpres; une autre à fleurs semi-doubles et que je regarde comme très belle; une troisieme à fleurs très doubles, rouges, (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 44); une quatrieme à fleurs blanches très doubles, (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 45); et une cinquieme à fleurs doubles et panachées de rouge-vif et de blanc pur

(HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 46); quelquefois elle reprend sa couleur rouge-simple. Ces fleurs doubles sont superbes et dureront long-temps, si l'on a soin de les défendre de la pluie. Quel Amateur n'a pas été les voir à différentes fois chez MM. STEIN, AERNOUT, BICQUELIN, etc., à Paris, et chez M. BOULOGNE, aîné, à Clamart, tours Fleuristes-Pépiniéristes ? Hors la derniere variété qui est assez revêche, les autres se multiplient facilement de marcottes : quelquefois on réussit aux boutures ; mais alors il faut leur laisser les petites feuilles du bout, les placer sur couche tiede, et les étouffer sous un verre dépoli. Les especes rares se propageront plus sûrement par la greffe en fente, ou par approche, attendu que l'écorce se détachant difficilement, la greffe en écusson devient presqu'impossible. Placer ces arbrisseaux à demi-soleil, et les arrôser modérément. On vient d'acquérir encore le *Camellia Buff* à fleurs jaûnes doubles, celui à feuilles de Myrte, et celui à feuilles panachées.

CAPRIER, *Capparis*, en grec et en latin. Genre de la Polyandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Capparidées*. Un amateur ne peut manquer d'avoir le CAPRIER COMMUN, *Capparis spinosa*. LIN. (DUH. n. éd. 34). Arbrisseau sarmenteux, extrêmement commun en Provence, où il est appellé TAPÉNIER et son fruit TAPÉNO. Il est très rameux ; ses branches sont menues, garnies de feuilles alternes, lisses, unies, un peu rondes et sans dentelures, soutenues par des pétioles qui prennent naissance entre deux épines crochues. Au mois de juillet, il se couvre de fleurs grandes, très belles, axillaires, solitaires, à long pédicule, composées de quatre grands pétales blancs entourant un grand nombre d'étamines longues à filets purpurins, attachés au fond du calyce ; et un style très long dont le bout se gonfle en une baie ovale. Le Câprier, originaire de l'Europe méridionale, où il croît dans les lieux pierreux et secs, craint l'hiver humide et froid de notre climat de Paris, où, si on ne veut pas le rentrer en orangerie seche, le seul moyen de le conserver sera de l'adôsser au mur d'une terrasse élevée de quatre pieds, et assez épaisse pour que la gelée ne pénetre pas la terre de l'autre côté : ou bien il faut le mettre en espalier au midi, le long d'un bâtiment qui ne soit point froid dans l'intérieur. Là, on plante de jeunes Câpriers à cinq ou six pieds de distance l'un de l'autre, et on les arrôse un peu, seulement jusqu'à ce qu'ils soient repris. En automne, on coupe toutes les branches à trois pouces de la souche, que l'on couvre de bonne litiere.

Elle repousse à merveille au printemps, et les nouvelles branches donnent quantité de fleurs. Ce sont les boutons de ces fleurs que l'on confit dans le vinaigre, et qu'on envoie de Provence sous le nom de *Câpres*. Tout le monde connaît leur usage dans les ragoûts. On confit aussi les fruits du Câprier, et l'on s'en sert comme des Cornichons. On multiplie cet arbre de semences, mais plus promptement de marcottes. Des branches du bâs étranglées par une ligature, sont couvertes de terre : lorsqu'on les voit dispôsées à donner du chevelu, on les sépare plus près du tronc ; on les met dans un pôt plongé dans une couche tiede à l'ombre. Reprises elles n'ont plus besoin que des soins recommandés pour l'arbre lui-même. — Il a une variété qui n'a pas d'épines (Vél. du Mus.) : une autre à feuilles panachées. On en connaît aussi d'autres especes étrangeres, dont quelques-unes ont des fleurs odorantes.

CARMANTINE, *Justicia*, du nom de *James* JUSTICE, Amateur Ecossais, à qui HOUSTON a consacré ce genre de la Diandrie-Monogynie, famille des *Acanthoïdes*.

1. CARMANTINE EN ARBRE, Noyer des Indes et de Ceylan, où on le nomme ADHATODA, *Justicia Adhatoda*. LIN. (DUH. n. éd. 3. 46.) Grand arbrisseau qu'il faut rentrer en orangerie avant que les froids ne se fassent sentir, car il craint les moindres gelées. Si l'on veut qu'il fleurisse mieux, il faut encore le tenir en pôt ou en caisse où ses racines soient un peu serrées : il demande la terre d'oranger qu'on ne doit changer qu'au besoin. Il conserve pendant l'hiver ses feuilles, qui sont oppôsées, grandes, lancéolées-aiguës ; elles ont au toucher une odeur désagréable. Ses fleurs sont blanches, tubuleuses, à limbe à deux levres, dont la supérieure est échancrée et l'inférieure divisée en trois, ce qui lui est commun avec les autres. Comme elles se montrent vers la fin de l'été, il leur arrive quelquefois de ne pas s'ouvrir sur-tout si l'arbre n'a pas été bien arrôsé et mis au soleil du midi. Dans l'orangerie on se contente d'entretenir sa terre fraîche.

2. CARMANTINE PEINTE, *Justicia picta*. LIN. Elle est maintenant dans le commerce. C'est un arbrisseau toujours vert, dont les rameaux sont terminés en mars par des especes d'épis de fleurs écarlates et brillantes. Il se comporte mieux en serre chaude qu'en orangerie, car il vient de l'Amérique équatoriale. On le multiplie, soit des graines qu'il aura mûries, soit comme touts les autres *Justicia*, de boutures faites au printemps, à l'ombre et sur couche modérée.

3—4. CARMANTINE ROUGE *et* CARMANTINE ÉCARLATE. Il ne faut pas les confondre. L'un arbuste très joli de la

Nouvelle Espagne, appellée par VAHL et sur les Vélins du Museum *Justicia quadrifida*, et par CAVANILLES *J. coccinea*, forme un buisson assez large, et qui ne s'éleve guere au dessus d'un metre (trois pieds). Ses rameaux sont oppôsés comme les feuilles qui sont encore persistantes, pétiolées, longues et aiguës. Expôsé au midi, et bien arrôsé, il donne presque pendant tout l'été abondance de fleurs semblables à celles du Jasmin, mais plus longues, d'un écarlate vif et brillant, et dispôsées en épis lâches. — L'autre, *Justicia coccinea*, H. P., est de Caïenne, et devient un assez grand arbrisseau; c'est un des plus beaux de son genre : ses feuilles sont nerveuses, veinées, à court pétiole, lancéolées, grandes, mais beaucoup plus petites près des fleurs. Celles-ci, dispôsées en épis considérables, sont très grandes, longues et d'un rouge superbe. Elles se succedent aussi pendant tout l'été. On le multiplie très facilement de boutures. L'un et l'autre, cultivés depuis quelques années au Jardin des Plantes et chez les Amateurs, demandent la serre chaude (sur-tout le dernier), et se cultivent du reste comme les autres.

5. CARMANTINE POMPON *ou* A CRÊTE, *Justicia cristata*. JACQ. *Hort. Schônb.* 320. Cette espece assez rare et que nous avons aussi fait figurer dans l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMAT. n°... vient des îles Caraques et ne peut se pâsser de la serre chaude sur-tout si on veut la voir dans sa pompe, c'est-à-dire avec sa tige et ses rameaux terminés par un épi considérable et quadrangulaire de fleurs monopétales très grandes ou plutôt très longues, sessiles, tubuleuses, d'un rouge-vermillon magnifique, et toutes accompagnées à leur bâse d'une bractée verte et écailleuse. On les voit ordinairement en août et septembre: celles d'en bâs s'épanouissent les premieres; toutes en tombant laissent leur style qui est filiforme et très long. Ne donnant point de fruit dans nos serres, elles ne laissent d'autres moyens de multiplication que les marcottes et les boutures qui ont souvent l'avantage de fleurir bien plutôt que les pieds anciens ou venus de graines tirées du pays. Je n'ai pas vu d'individus qui aient plus d'un metre et demi (quatre pieds et demi) de haut. Ils ont peu de branches; la tige est revêtue d'une écorce grise; les rameaux verts à leur extrémité sont marqués à leur bâse par les vestiges des feuilles tombées : celles qui restent sont oppôsées, grandes, ovales, ondulées sur les bords, marquées en dessous, d'une nervure longitudinale saillante de laquelle partent d'autres nervures en forme de côtes et rarement oppôsées, le pétiole assez long et cylindrique, est garni de l'étoffe de la feuille dans une partie de sa longueur. Nous venons de voir que les Carmantines n'ont que deux étamines à antheres biloculaires, celle-ci a quatre

étamines toutes terminées par une anthere à une seule loge et faite en forme de fleche, BROWN a pensé que ces différences suffisaient pour en faire un genre distinct qu'il appelle *APHELANDRA* des mots grecs *aphalēs*, simple, delié, menu, et *anēr* mari, c'est-à-dire anthere. Je ne sais qui l'avait nommé *Hypoestes*, du grec *hypo*, presque, et *oïstos*, fleche.

CAROUBIER, *Ceratonia*, parce qu'il porte des siliques (en grec *keratia*, de *keras*, corne, à cause de leur forme). Genre de la Polygamie-Triœcie, famille des *Légumineuses*. Nous n'en connaissons qu'une espece, c'est le CAROUBIER *ou* CAROUGE A SILIQUES, appellé vulgairement PAIN-DE-SAINT-JEAN, *Ceratonia Siliqua.* LIN. (DUH. n. éd. 58.) Arbre de moyenne grandeur, originaire peut-être des Indes ou du Levant, et que l'on a cultivé en Sicile, en Espagne, même dans le midi de la France où il demeure en pleine terre. Son tronc raboteux, couvert d'une écorce brune se divise en branches tortueuses, étalées, très garnies de rameaux dont les feuilles persistantes et ressemblantes à celles du Térébinthe, sont ailées à folioles paires (six ou huit), ovales-arrondies, sessiles, lisses, épaisses. Fin d'août il donne des grappes petites et longues de fleurs qui deviennent blanches après s'être annoncées pour devoir être rouges. Quelquefois elles sont toutes hermaphrodites, d'autrefois toutes d'un seul sexe. Les fleurs hermaphrodites, ou même les femelles, si elles sont voisines de fleurs mâles, deviennent des gousses rouges-brunes, plates, assez larges, quelquefois longues de plus de 325 millim. (un pied), pleine d'une pulpe rougeâtre, bonne à manger quand elle est seche, renfermant des semences plates qui servent à multiplier l'arbre. Ici il faut les semer sur couche; comme il faut serrer l'arbre en orangerie pour l'hiver. On le multiplie encore de marcottes. En général il aime une bonne terre d'oranger et peu d'arrôsements. CAROUBIER vient selon *Prosper* ALPIN de *Karub* ou *Karnub*, et selon WESLINGIUS de *Karob* ses noms de pays: *Ceratonia* est dérivé du grec *keras* génitif *keratos*, corne, à cause de la forme ou de la substance cornée des siliques.

CASSE, *Cassia.* (Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses.*) Genre nombreux auquel on a donné le nom de *Kassia*, par lequel les Grecs exprimaient un arbre aromatique. Les especes suivantes sont cultivées pour l'agrément de leurs fleurs.

1. CASSE DE BUENOS-AYRES, *Cassia falcata.* LIN. Les feuilles de cet arbrisseau sont ailées à huit folioles. En septembre il montre ses bouquets terminaux de fleurs très nom-

breuses et d'un jaûne éclatant, auxquelles succedent des siliques *courbées en faux*. Cette Casse aime l'eau et le soleil : comme il est prudent de la serrer en orangerie, on la tient en pôt ; cependant elle peut être risquée en pleine terre, à bonne expôsition, avec abri et couverture. On la multiplie de graines semées sur couche, et de boutures faites au printemps sous châssis.

2. CASSE COTONNEUSE, *Cassia tomentosa*. LIN. Arbrisseau originaire du Chili, et que nous a communiqué M. SALVADOR, Amateur-Botaniste Espagnol, en nous envoyant des graines recueillies dans son jardin et qu'il faut ici semer sur couche. Il s'éleve ici à plus d'un metre et demi (quatre pieds et demi), et il ne lui faut guere moins de cet accroissement pour produire ses grappes axillaires de fleurs qui sont grandes, d'un beau jaûne et qu'on voit en septembre. Cette Casse est belle ; ses rameaux cylindriques, ligneux à leur bâse, herbacées et cotonneux à leur sommet, portent des feuilles persistantes, alternes, pétiolées, ailées à douze ou seize folioles oblongues, à côtés inégaux, cotonneuses sur-tout par-dessous.

3. CASSE A GRANDES FLEURS, *Cassia grandiflora*. H. P. *corymbosa*. LAMARCK. Elle vient du Mexique, et doit son nom spécifique à la dispôsition apparente de ses fleurs très grandes et d'un beau jaûne. Elles sont au nombre de huit à dix, oppôsées, et véritablement en épi ; mais la longueur proportionnée des pétioles des fleurs extérieures les portant au niveau des intérieures, elles représentent une espece de corymbe. Ces épis sortent de l'aisselle des feuilles, qui consistent en trois paires de folioles oppôsées, longues-aiguës. Cette Casse est précieuse par le nombre et l'éclat de ses fleurs qu'on voit pendant tout l'été et l'automne. D'abord elle a été cultivée au Jardin des Plantes où on l'a obtenue de graines prises sur l'échantillon qu'on envoyait pour l'Herbier. Aussi-bien que la précédente, elle aime une bonne terre substantielle et légere, l'eau et une expôsition méridienne en été : toutes deux veulent la serre chaude ou au moins une très bonne orangerie pour l'hiver : elles seraient mieux en pleine terre dans la bâche ou sous un châssis mobile.

CASUARINA, ou *FILAO*. Genre de la Monœcie-Monandrie, famille des *Coniferes*. Je n'en parle qu'à cause de la singularité des arbres qui le compôsent, et dont les rameaux sans feuilles ressemblent assez à ceux du Genêt, mais sont striés, plus rares, plus grêles, plus longs et tombants, d'où peut-être le nom *Filao*, comme on a imaginé celui de *Casuarina*, parce qu'ils manquent de feuilles comme l'oiseau

Casoar manque de plumes. Depuis long-temps on cultive le CASUARINA A FEUILLES DE PRELE *ou* FILAO DE L'INDE, *Casuarina equisetifolia*. LIN. C'est un grand arbre dans son pays, et qui demande ici au moins la serre tempérée. — La Nouvelle-Hollande nous a fourni deux especes nouvelles, le CASUARINA TUBERCULEUX, et le C. SERRÉ, *Casuarina torosula*, et *C. stricta*. H. K. Le voyage de M. PERRON nous apprend que ce sont de très grands arbres propres à la construction navale aussi-bien que les *Eucalyptus*, et que la goëlette anglaise *the Endeavour* en était construite et mâtée, (*page* 347). Il n'y a que dans nos départements méridionaux qu'on puisse espérer de les voir atteindre leur hauteur naturelle : sous le climat de Paris, ils resteront toujours arbrisseaux, puisqu'il faut absolument les retirer en bonne orangerie l'hiver. Bonne terre légere. Marcottes, boutures.

CEANOTHE, *Ceanothus. Keanōthos* était chez les Grecs le nom d'un arbre épineux; les modernes l'ont transporté à un genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Nerpruns*.

1. CÉANOTHE D'AFRIQUE, *Ceanothus Africanus*. LIN. Arbrisseau toujours vert qui s'éleve à plus de six pieds, et qu'il faut cultiver en pôt ou en caisse pour le serrer l'hiver dans l'orangerie, où il ne demande que les soins ordinaires, d'autant qu'il n'est pas délicat. Il pousse des branches droites et rougeâtres à leur extrémité, d'où sortent au premier printemps des grappes de petites fleurs blanches. On le multiplie de marcottes et de boutures qu'on fait en juin, ou de rejetons qui se séparent, ainsi que les marcottes de l'année précédente, en avril.

2. CÉANOTHE D'AMÉRIQUE, *Ceanothus Americanus*. LIN. (HERB. DE L'AMAT. — TREW. 94.) Celui-ci est moins haut que le précédent, ses tiges ne s'élevent guere qu'à deux ou trois pieds. Ses feuilles sont petites, ovales, dentées en scie, alternes. Ses fleurs blanches, très petites, mais nombreuses, sont dispôsées en grappes droites, légeres et portées sur de longs pédoncules; elles paraissent en été et en automne. On doit placer cet arbuste, originaire de Virginie, en pleine terre fraîche et à l'ombre. La terre de bruyere paraît lui convenir assez bien. Dans les hivers rudes, ses branches meurent souvent toutes, quelquefois en partie; mais il en repousse de nouvelles, et l'arbre n'en fleurit pas moins bien. On le multiplie de semences : on abrite le jeune plant du froid pendant l'hiver, du trop grand soleil pendant l'été. On en fait aussi des marcottes avec des bouts de branches dont on pince la sommité si elle doit donner fleurs.

CÉDRE. Ce mot ne désigne que des especes qui se trou-

veront dans leurs genres respectifs; ainsi pour le CÉDRE DU LIBAN, *voyez* Mélese : pour le CÉDRE DES BERMUDES et celui de VIRGINIE, *voyez* Genévrier.

CÉLASTRE, *Celastrus*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Rhamnoïdes*. Quelques especes de Célastres peuvent être remarquées par leurs fleurs ou par leurs fruits.

1 — 2. CÉLASTRE DE VIRGINIE, *Celastrus bullatus*. LIN. Arbrisseau sarmenteux, rustique, haut d'environ quatre pieds, s'accommodant de touts les terreins et de toutes les expôsitions; mais préférant un sol frais et de l'abri. Ses tiges rameuses, brunes et garnies de feuilles alternes, ovales et sans dentelures, sont terminées par des épis lâches de fleurs blanches, auxquelles succedent (mais rarement ici), des fruits d'un rouge éclatant. Cet arbrisseau et le CÉLASTRE GRIMPANT, *Celastrus scandens*, LIN., gardent leurs feuilles, et se multiplient de leurs graines, qui mettent quelquefois trois ans à lever si on ne les seme aussi-tôt la maturité. On en fait aussi des marcottes qui prennent racines dans l'année. Ces arbres, et sur-tout le dernier, doivent être éloignés des arbres faibles ou tendres que leurs contours serreraient assez pour les faire périr : c'est ce qui a mérité le nom de BOURREAU DES ARBRES au Célastre grimpant qui vient du Canada et s'éleve à douze pieds. Ses fruits rouges à trois cornes ont un effet assez singulier.

3. CÉLASTRE A FEULLES DE BUIS, *Celastrus buxifolius*. LIN. Arbuste du Cap, haut de près d'un metre (3 pieds), formant buisson par le grand nombre de ses rameaux anguleux et épineux, dont les feuilles persistantes, ovales-allongées, obtuses, fermes et lisses, ressemblent à celles du Buis, mais sont plus grandes. Pendant une grande partie de l'année on voit ses fleurs petites, blanches, réunies en corymbes axillaires, et qui deviennent des fruits rouges oblongs, un peu applatis. Il demande une très bonne orangerie et même la serre tempérée pour l'hiver, une expôsition méridienne lorsqu'il est dehors. On le multiplie de graines semées sur couche et sous châssis en terre substantielle et consistante.

4. CÉLASTRE MULTIFLORE, *Celastrus multiflorus*. LIN. Arbrisseau moyen, dont les tiges droites sont hérissées d'épines assez grandes. Les fleurs sont petites, mais nombreuses et blanches; ce qui doit le faire rechercher. Venant du Cap, il demande les mêmes soins que le suivant.

5. CÉLASTRE LUISANT, Petit Cerisier des Hottentots, *Celastrus lucidus*. LIN. (L'HÉR. *St. nov.* 25.) Cet arbuste,

originaire du Cap de Bonne-Espérance, est toujours couvert de ses feuilles qui sont ovales, fermes et luisantes, armées à leurs sommets d'un aiguillon crochu. Ses fleurs sont blanches, et paraissent depuis le printemps jusqu'en automne. Il leur succede de petits fruits rouges, semblables à des cerises. Il lui faut au moins l'orangerie pendant l'hiver. *Kelastros* était chez les Anciens le nom d'un arbrisseau toujours vert.

CÉPHALANTE, *Cephalanthus*. (Tétrandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées*.) On ne connaît que le CÉPHALANTE OCCIDENTAL, appellé aussi BOIS-BOUTON, *Cephalantus Occidentalis*. LIN. Arbrisseau croissant spontanément dans les lieux marécageux de l'Amérique septentrionale. Ici il s'élève à environ deux metres (six pieds), soit par une seule tige que termine une assez belle tête, soit en buisson épais formé par le grand nombre de ses rameaux oppôsés, rouges à leur sommet, ornés de feuilles pétiolées, grandes, entieres, lancéolées-aiguës, oppôsées et quelquefois ternées. Des pédicules rougeâtres, longs et souvent axillaires, portent des *boutons* qui, en juillet, deviennent des fleurs petites, blanches et ramâssées en houpes ou *têtes*, ainsi que l'exprime le nom compôsé des mots grecs *kephalē*, tête, et *anthos*, fleur. Il veut l'ombre et une pleine terre, forte, marécageuse et humide. On le multiplie, mais assez difficilement, de marcottes et de boutures; mieux de graines tirées d'Amérique et semées aussitôt : plus on tarderait à les mettre en terre, plus elles seraient lentes à lever.

CERISIER, *Cerasus*; JUSSIEU. *Prunus Cerasus*; LIN. Le Botaniste Suédois a confondu ce genre qui est de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées*, avec les *Pruniers*; nous ne faisons pas de même, et en cela avons l'avantage de penser comme le savant JUSSIEU. Déjà nous avons traité des Cerisiers à fruits, il nous reste à indiquer ceux d'agrément.

1. CERISIER A FLEURS DOUBLES, *Cerasus flore pleno*. Les fleurs de cet arbrisseau sont d'un très beau blanc, et paraissent au mois d'avril. Il devient un arbre, si on le laisse croître. Une variété à fleurs semi-doubles donne quelques fruits; souvent jumeaux et toujours aigres. On les greffe ordinairement sur le *Cerisier* ou sur le *Merisier*. Ils sont d'Europe.

2. CERISIER DE LA TOUSSAINTS. J'ai parlé de ce Cerisier au rang des arbres fruitiers, page 114.

3. 4. CERISIER-MERISIER à fleurs doubles, RENONCULIER, *Cerasus sylvestris flore pleno*. Arbre qui produit au

printemps des bouquets élégants de fleurs blanches, ayant bien plus d'apparence que celles du *Cerisier à fleurs doubles*. On le greffe sur le Merisier ordinaire. Ce dernier, qui croît spontanément dans nos forêts, devrait être plus multiplié, eu égard à son utilité. — Depuis quelques années on cultive au Jardin des Plantes et dans les Pépinieres une nouvelle espece belle et peu délicate de Cerisier dont on ignore le pays, et qui semble promettre de devenir un arbre utile et forestier par son rapide accroissement, sa haute stature, la belle couleur et la dureté de son bois qui l'emporte sur celui du Merisier. Il peut aussi convenir à certains sites de nos grands Jardins-paysages. Ses feuilles munies de glandes comme celles de presque touts les autres Cerisiers, sont remarquables par leur forme longue et lancéolée qui a fait donner à l'arbre le nom de *Cerasus persicifolia*, CERISIER A FEUILLES DE PÊCHER. Il donne en mai des bouquets peu fournis de fleurs blanches, petites et pendues à de longues queues : en juillet elles sont devenues des fruits petits, d'un très beau rouge, mais que leur goût acerbe fait abandonner aux oiseaux. On peut le greffer sur Merisier, on le propage par le semis de ses noyaux : le jeune plant est propre lui-même à recevoir la greffe des Cerisiers hautes-tiges.

5 — 6. CERISIER *ou* MERISIER A GRAPPES. Putiet, et en Dauphiné PULTIER, parce que ses feuilles et son bois sentent mauvais; *Cerasus Padus*. JUSS. *Prunus Padus*. LIN. C'est un arbre de pleine terre, dont les fruits en grappes sont rouges ou noirs, suivant la variété. On le multiplie de semences, de drageons, ou par la greffe sur le Merisier ordinaire. Ses fleurs font un bel effet : on le cultive aussi à cause de son fruit, qui cependant n'est que pour l'agrément. — Le Merisier à grappes de Virginie, *Prunus Virginiana*, LIN., porte des grappes plus fortes, et pendantes lorsque le fruit, qui est noir, a acquis toute sa grôsseur.

7. CERISIER ODORANT. Arbre *ou* Bois de *Sainte-Lucie*, village de Lorraine, près duquel il est très commun. MAHALEB. *Cerasus Mahaleb*. JUSS. *Prunus Mahaleb*. LIN. (*Fl. Aust.* 227.) Arbre utile et agréable, de moyenne grandeur, à bois odorant, dur et susceptible de poli : il a encore l'avantage de venir dans les terreins sâbleux, crayeux et marécageux, et d'être propre à former des taillis. Dans nos Jardins, il figure bien par son feuillage vert, assez semblable à celui du *Lilas*, et qui subsiste jusqu'à ce qu'il soit frappé de la gelée. Ses fleurs, petites, blanches et en grappes n'ont de mérite que par leur bonne odeur; elles

deviennent des fruits petits, noirs ou rouges, suivant la variété, et que recherchent les oiseaux. On le multiplie de graines, de marcottes et par la greffe sur Merisier : il préfere une bonne terre et se contente de toute expôsition, excepté de l'ombre. Ses feuilles aromatiques donnent un excellent fumet aux Perdrix à la broche : une verte suffit ; il en faut deux, si elles sont seches.

8. Cerisier nain *ou* du Canada, *Ragouminier*, *Prunus pumila*. Lin. Franc de pied, il ne s'éleve guere audelà d'un metre et demi (4 pieds et demi), parce que ses branches sont grêles, étalées, et souvent touchant la terre ; ce qui fait que lorsqu'on l'a greffé sur prunier il est bon de le tondre apres la défleuraison, et autant que possible par un temps pluvieux. * Il est très propre aux Jardins-paysages où ses fleurs nombreuses, blanches, petites et réunies trois ou quatre ensemble, font un joli effet au mois de mai. Ses fruits sont des Cerises petites et noires dont s'accommodent les oiseaux. Ses feuilles sont longuettes, aiguës, étroites, lisses et d'un beau vert. Toutes terres et toute expôsition pourvu que ce ne soit pas au trop grand soleil. On le seme, ou on le marcotte.

9. Cerisier-Laurier de Portugal ; dans son pays, Azarero, *Cerasus Lusitanica*. Juss. Arbrisseau de 15 pieds, très propre aux parties ombragées des Jardins-paysages où il se fera remarquer par ses belles touffes d'un vert foncé. L'extrémité de ses rameaux est rouge comme le pétiole des feuilles qui sont persistantes, luisantes, aiguës, d'une étoffe assez ferme, semblables à celles du Laurier. Ses fleurs petites et blanches, mais nombreuses et en grappes terminales, deviennent des fruits noirs à leur maturité. On le multiplie de noyaux, de marcottes et de boutures. Les froids très rigoureux le faisant quelquefois périr, il est prudent de ne le livrer à la pleine terre, que lorsqu'il est un peu fort. Pour plus de sûreté, quelques amateurs le tiennent en pôt ou en caisse afin de pouvoir le serrer l'hiver ; mais alors il ne devient jamais considérable et ne donne pas de fleurs.

10. Cerisier Laurier-Cerise, Laurier-Amandier, Laurier au-lait, *Cerasus Lauro-Cerasus*. Juss. Arbrisseau qui peut s'élever à cinq metres, et qui naturalisé dans le midi de la France est quelquefois maltraité par les grandes gelées dans le climat de Paris. Ses feuilles pétiolées, très entieres, luisantes, fort grandes et d'un vert jaûnâtre sont persistantes. Au printemps,

---

* En général on devrait toujours choisir un temps pluvieux pour tondre ou rabattre les arbres.

il donne ses fleurs blanches, petites et en grappes, devenues en automne des Cerises à courte queue, petites et noires. Ses feuilles bouillies dans le lait lui communiquent un goût agréable d'amande; de là ses divers noms : on croit devoir avertir que cependant elles contiennent un suc vénéneux et qui serait très malfaisant, si on l'employait trop souvent ou en trop grande quantité à la fois. On place cet arbre au nord ou du moins dans des parties ombragées et abritées : ce qui ne doit pas empêcher de le couvrir de paillassons ou de litiere seche dans les trop grands froids. Le Laurier-Amande se propage de noyaux ou de marcottes : on le greffe aussi sur franc. Originaire des environs de Trébisonde, en Asie, où BÉLON l'a rencontré, il a d'abord été transporté à Constantinople, d'où on l'a envoyé en 1576, au célebre CLUSIUS, alors établi à Vienne. C'est BELON qui l'a nommé *Lauro-Cerasus* : il l'avait vu aussi à Gênes dans le Jardin du Prince DORIA.

11. CERISIER-LAURIER DU MISSISSIPI, *Cerasus Caroliniana*. JUSS. Comme il vient de la Caroline méridionale, la prudence veut qu'on le tienne en caisse pour le serrer en orangerie, ce qui l'empêche de prendre l'accroissement auquel il arrive dans son pays natal. Ses rameaux lisses et rougeâtres poussent des feuilles persistantes, ovales lancéolées, dentelées, luisantes. En mai il donne ses fleurs blanches en grappes, et qui deviennent de petites cerises rondes : elles restent longtemps sur l'arbre et se font remarquer par une petite pointe. On le multiplie de noyaux: il aime une terre légere et une assez bonne expôsition. Il se comporte fort bien en pleine terre tant que les hivers ne sont pas trop rudes.

12. CERISIER DE VIRGINIE, *Cerasus Virginiana*. JUSS. Celui-ci se met en pleine terre où il peut atteindre six metres (dix-huit pieds) et plus. Ses rameaux rougeâtres et ponctués de blanc poussent chaque année des feuilles ovales-aiguës dentelées, d'un beau vert, et vers la fin de mai, des fleurs blanches et en grappes serrées et droites auxquelles succedent de petites cerises rouges; le pétiole des feuilles est marqué de quatre glandes. Noyaux semés; marcottes étranglées mises dans un pôt ou dans une lanterne qu'on soutient en l'air, et qu'on entretient humides.

CESTRUM. On croit que la Bétoine portait autrefois ce nom transféré depuis à un genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées*, contenant des plantes suspectes, presque toutes originaires de l'Amérique équinoxiale, exhalant de leurs feuilles et de leurs fleurs une odeur nauséabonde; mais qui se change, pour les fleurs de quelques especes, en parfum

agréable à certaines heures du jour. C'est ainsi que le CESTRUM *ou* GALANT DU JOUR, *Cestrum diurnum*, le G. DE NUIT, *C. nocturnum*, et le G. DU SOIR, *C. vespertinum*, (*H. sch.* 328), répandent une odeur suave dans ces moments. Presque touts sont de serre chaude; mais on peut risquer en pleine terre, sur-tout dans le midi de la France, le CESTRUM PARQUI. (L'HÉR. *St. nov.* 36. — DUH. n. éd. 2. 60.) C'est un arbrisseau des lieux humides du Chili, et le plus agréable de son genre. Il peut tenir sa place dans les bosquets, sa hauteur étant d'environ huit pieds. Ses feuilles, assez grandes, alternes, pétiolées, lancéolées-aiguës et ondulées, sont encore persistantes et d'un beau vert. Dès le mois d'avril, l'extrémité de ses rameaux est terminée par des panicules bien fournies de jolies fleurs jaûnâtres assez semblables à celles du Jasmin, changeant la nuit en parfum délicieux, l'odeur fétide qu'elles exhalaient pendant le jour. Comme les autres CESTRUM, il se multiplie de graines ou de boutures faciles à prendre. Touts demandent une terre substantielle : les premiers se contentent des tablettes dans les serres chaudes; quant au dernier, il sera bon d'en serrer quelques pieds en orangerie pour réparer les dommages qu'aurait pu faire la gelée.

CHALEF, *Elæagnus*. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Chalefs* de Jussieu, (*Eleagnoïdes* de Ventenat.) *Agnos* était chez les Grecs le nom du Gatillier que nous nommons *Agnus-castus* : et par *elaia* ils désignaient l'olivier : ce nom exprimera donc les ressemblances que peut avoir avec ces deux arbres, l'espece la plus anciennement connue, le CHALEF A FEUILLES ÉTROITES, appellé vulgairement OLIVIER-DE-BOHÊME, *Elæagnus angustifolia*. LIN. (DUH. n. éd. 2. 26.) Arbre très pittoresque, de moyenne grandeur, originaire du Levant, et croissant naturellement en Bohême et dans le midi de la France. Il fait un très bel effet par le duvet blanc et argenté dont sont couverts ses rameaux nombreux et ses feuilles alternes, lancéolées-ovales. Les fleurs que l'on voit en juin, et qui sont petites, axillaires, presque sessiles, jaûnâtres et de peu d'apparence malgré leur grand nombre, répandent très loin leur odeur qui est fort agréable, et donnent des fruits semblables à des *olives*. Il aime les terreins chauds et sâblonneux où il supporte bien la rigueur de nos hivers, si ce n'est que quelquefois ses extrémités sont attaquées. On le multiplie de rejetons, marcottes et boutures : ces dernieres se font, soit en automne dans des pôts mis l'hiver en orangerie, soit au printemps en pleine terre, et avec la précaution de choisir des pousses de l'année précédente qui n'aient point été gelées.

CHARME, *Carpinus.* (Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées.* Tout le monde connaît le CHARME COMMUN, *Carpinus Betulus*, LIN. (DUH. n. éd. 2. 58.) Arbre assez élevé, habitant de nos forêts, transporté dans les Jardins pour y prendre les formes que la mode mettait en vogue, et sur-tout pour y former ces pallissades connues sous le nom de *Charmilles*, et auxquelles il était très convenable par la dispôsition que son tronc et ses branches ont à produire une infinité de petits rameaux bien garnis de feuilles alternes, pétiolées, ovales-aiguës, dentées, d'un beau vert luisant, et marquées en dessus d'autant de plis qu'elles ont en dessous de nervures saillantes. Aujourd'hui cet arbre est négligé parce qu'on a abandonné la mode des portiques et des colonades dans les Jardins : on accueille cependant ses variétés à feuilles panachées, et à feuilles multifides ou incisées, *C. quercifolia*; mais l'on recherche une autre espece de son genre, originaire d'Italie et appellée CHARME-HOUBLON, parce que sa fructification ressemble à celle du Houblon : c'est le *Carpinus Ostrya* de Linné ; (DUH. n. éd. 2. 59.) Il est plus petit que le précédent, auquel il ressemble cependant : ses feuilles sont aussi moins plissées. Ces arbres très rustiques s'accommodent de tout terrein et de toute expôsition. On les multiplie par le semis qui se fait en grand : souvent on greffe le dernier sur le premier. *Ostrys* et *Ostrya* étaient chez les Grecs le nom de cet arbre, parce que son fruit est couvert d'écailles comme l'huître, *ostreon.* Les Curieux se procurent aussi le CHARME DE VIRGINIE, *Carpinus Virginiana*, et celui d'ORIENT, *C. orientalis.*

CHENE, *Quercus.* (Monœcie-Polyandrie, fam. des *Amentacées.*) Nous n'entendons parler ici que de l'espece cultivée dans nos forêts, *Quercus Robur*, et de ses variétés. Personne n'ignore à combien d'usages s'emploie le bois de Chêne qui, pour cela, est peut-être le plus précieux des arbres de France. Cette raison seule devrait engager à ne plus négliger sa culture, comme on l'a fait jusqu'à présent. Une pareille insouciance serait à la fin punie par le défaut absolu d'un bois qu'on ne saurait remplacer dans les constructions, dans la marine et dans la confection des meubles, etc. Mais on cessera d'avoir à craindre cette disette, si chaque propriétaire a enfin la raison de sacrifier chaque année, pendant quelque temps, une seule plate-bande pour y semer en novembre une certaine quantité de glands, beaux et bien choisis. Au bout de cinq ans les jeunes Chênes qui en seront provenus, pourront être transplantés; et dans le cas où ils ne seraient pas assez forts, on continuerait les semis annuels dans de nouvelles plates-

bandes. On sait que ces arbres reprennent assez difficilement ; mais on sera assuré du succès, si l'on prend les précautions nécessaires, qui sont d'avoir fait des trous une année d'avance ; de ne point *arracher* les jeunes Chênes, mais de les *déplanter* sans blesser leurs racines, qui ne doivent pas rester expôsées à l'air, ni au froid, ni au soleil ; de ne jeter dans les trous, autour des racines, que de la terre bien ameublie et qui ne laisse point de vide entr'elles : on réussira mieux, s'il a été possible, en arrachant les arbres, de leur laisser un noyau de terre. Si la terre trop meuble avait quitté les racines, alors il faudrait, lors de la transplantation, y suppléer par un arrôsement abondant, dont l'effet sera de porter la terre dans touts les espâces d'entre les racines. On doit se garder encore de presser la terre qui doit remplir les trous, avec des ùstensiles lourds ou tranchants, qui puissent câsser ou blesser les racines, ou même le chevelu : car toutes les racines correspondent avec des branches ; et cette correspondance, une fois détruite par des retranchements de racines, il doit y avoir des branches qui languissent, tandis que d'autres profitent trop *. Consultez encore le terrein dans lequel vous voulez transplanter : s'il est sec, vous devez faire votre opération en automne, dès que les glands sont mûrs, ou que les feuilles commencent à tomber ; si le terrein au contraire est humide, vous retarderez votre plantation jusqu'en février ou mars, mais vous tâcherez, pour l'une et l'autre de ces plantations, de choisir plutôt un temps humide que froid. Il faudra aussi vider les trous qui seraient remplis d'eau, et les dessécher en répandant de bonne terre ; et si l'eau, par une nouvelle transudation, reparaissait encore dans les trous, il faudrait ne jeter la terre que petit à petit, et avec un instrument rond l'appuyer autour des racines de maniere à ne point y laisser de vide. C'est peut-être le cas aussi de sacrifier la racine *pivotiere* du jeune arbre : le dommage que ce retranchement fait à la tige est un peu réparé par la quantité de glands que rapportent ensuite les arbres ainsi mutilés. Avec de pareilles précautions on ne doit pas manquer de réussite : mais, dira-t-on, le profit de tant de peines sera toujours éloigné. Où en serions-nous si nos aïeux n'avaient pas porté leurs projets au-delà de leur existence ? Ne devons-

---

* On observe que toutes ces précautions ne peuvent être prises trop scrupuleusement pour la transplantation de quelque végetal que ce soit. Il conviendrait peut-être aussi de renoncer au *Plantoir* qui, faisant un trou souvent plus profond que les racines ne sont longues, occasionne leur pourriture ou le trop grand enfoncement de la plante. D'ailleurs, cet instrument ne donne jamais assez d'espace au chevelu pour s'étendre, ni de moyens à la terre pour s'y interpôser. Enfin il sera heureux de pouvoir joindre la circonstance d'un temps pluvieux ou couvert.

nous pas à la postérité les bienfaits que nous avons reçus de nos peres? Le nom latin du Chêne commun était *Robur*, qui signifie aussi force, et indique la durée et la dureté de son bois. — Les bornes de ce Livre ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails sur la culture du Chêne, non plus que sur celle des autres arbres forestiers, pour lesquels d'ailleurs on peut consulter les divers Traités qui en ont été faits.

Il y a le Chêne-Liége, *Quercus Suber;* d'Europe méridionale : le Chêne-Kermès à petits glands, *Quercus coccifera;* de la Nouvelle-Espagne et d'Italie : le Chêne-vert, ou Yeuse, *Quercus Ilex;* d'Europe, etc. Enfin l'Amérique septentrionale, nous offre beaucoup d'especes utiles, dont Sa Majesté l'IMPÉRATRICE-REINE JOSÉPHINE a ordonné qu'on fît des semis considérables dans ses pépinieres de Malmaison, et dont elle a fait distribuer des plants aux Cultivateurs dans touts les départements où la nature de ces arbres donne l'espérance de les voir s'y acclimater. A l'imitation de cette Auguste PRINCESSE, et pénétrée du même zele, l'Administration Forestiere a conçu le projet d'enrichir la France de touts les arbres d'Amérique septentrionale qui peuvent devenir utiles : elle a semé avec succès dans ses pépinieres établies au Jardin de Mousseaux, près Paris, et à la Ferté-Vidame, département d'Eure et Loir, la grande quantité de graines des nombreuses especes que lui a expédiées MICHAUX fils.

CHEVREFEUILLE, *Lonicera.* Genre de la Pentandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Caprifoliacées*, ainsi nommées à cause de l'appétit des *chevres* pour leurs *feuilles*. Linné l'a consacré à la mémoire de LINOCIER (en latin *LINOCERUS*), Botaniste Allemand, mort en 1550. Suivant le systême du Botaniste Suédois, ce genre est divisé en deux sections, les *Periclymena*, et les *Chamæcerasa.* Nous suivrons ces distinctions en citant les especes qui peuvent figurer dans nos Jardins d'agrément. Toutes sont rustiques et de pleine terre : elles se multiplient de marcottes et de drageons enracinés. Il ne leur faut ni trop de soleil, ni trop d'ombre : elles s'accommodent d'une terre médiocre, mais elles profiteront mieux dans une bonne.

I. Les *Péríclymenes* sont des arbrisseaux sarmenteux et grimpants : c'est ce qu'indique leur nom, dérivé du verbe grec *periclĕïzō*, qui signifie, j'entoure de touts côtés; ou *periclyzō*, je coule de touts côtés.

1 — 3. CHEVREFEUILLE DES JARDINS, *Lonicera Caprifolium.* LIN. (*Fl. Aust.* 357. JAUM. 7ᵉ liv.) Tout le monde connaît les fleurs charmantes de cet arbuste, apporté de la

France méridionale pour décorer et parfumer les Jardins pendant les mois de mai et juin. Quoiqu'il soit sarmenteux et grimpant de sa nature, cependant l'art parvient à en faire un arbrisseau à tige, dont on arrondit la tête au ciseau. Ses feuilles toujours opposées sont connées au bout des rameaux. Une variété, (le *Semper* ou *Sempervirens* des Jardiniers,) conserve ses feuilles pendant l'hiver, et mérite encore la préférence par ses fleurs plus abondantes, plus vives de couleur, et dont on rencontre encore quelques bouquets dans le fort de l'hiver. M. RICHARD a apporté de Minorque une variété de ce Chevrefeuille qui peut-être bien doit faire une espece, et qu'on appelle *Lonicera implexa* au Jardin de Kew, auquel notre Jardin des Plantes l'a communiqué en 1772. Elle est peut être moins belle, mais elle est aussi estimable par la très bonne odeur de ses fleurs qu'on voit en juillet.

4. CHEVREFEUILLE DES HAIES, *Lonicera Periclymenum.* LIN. Il ressemble beaucoup au précédent; mais ses rameaux sont velus, et ses fleurs sont plus pâles et jaûnâtres : il a aussi moins d'odeur et fleurit plus tard; enfin ses feuilles ne sont jamais réunies. On le trouve souvent dans les haies et dans les bois. Il a plusieurs variétés dont une, *à feuilles de Chêne*, est encore quelquefois panachée.

5 — 6. CHEVREFEUILLE TOUJOURS VERT, *Lonicera sempervirens.* LIN. Celui-ci est originaire de Virginie, d'où on l'a apporté en 1656. Il produit, depuis mai jusqu'en août, des fleurs jaûnes en dedans, et d'un rouge vif en dehors, mais sans odeur. Il a aussi des variétés, dont une gardant ses feuilles pendant l'hiver mérite seule les noms spécifiques.

7. CHEVREFEUILLE ROMAIN, *Lonicera Italica.*

8. CHEVREFEUILLE D'ESPAGNE, *Lonicera Hispanica.* Touts ces Chevrefeuilles se propagent de couchages et de boutures faites en octobre, et défendues du froid.

9. CHEVREFEUILLE DU JAPON, *Lonicera Japonica;* THUNB. *KIN-GIN-QUA;* KÆMPF. V. 785. — HERB. DE L'AMAT. Très jolie espece trouvée près de Nagasaki par THUNBERG, et apportée de la Chine en Angleterre en 1805 ou 1806. On la possede en France depuis 1811; je ne l'ai vue encore que chez M. BICQUELIN, qui m'a permis de la faire figurer. Ce Chevrefeuille se tient l'hiver dans l'orangerie avec les Myrtes : ses tiges sarmenteuses et branchues le rendraient très propre à garnir des treillages et tonnelles, s'il pouvait rester en pleine terre toute l'année; ce qui est pour nos départements méridionaux, et arrivera sûrement pour notre climat de Paris lorsqu'il sera bien acclimaté. Ses feuilles sont opposées, entieres, ovales-allongées et aiguës, un peu con-

caves, très vertes en dessus, plus pâles en dessous, ouvertes ou même pendantes et connées au moyen du pétiole qui est courbe et amplexicaule. Les fleurs, en têtes bien fournies et portées par des pédicules longs et axillaires, sont réunies deux à deux sur le même pédoncule. Leur volume est le même que dans notre Chevrefeuille ; elles sont compôsées d'un tube long fendu en deux levres roulées en-dehors, dont l'inférieure étroite, et la supérieure très large et terminée par quatre dents arrondies. Ces fleurs, qui répandent une odeur douce de fleurs d'orange, sont d'abord très blanches et deviennent d'un beau jaûne doré ; ce qui fait que ce Chevrefeuille est appellé au Japon ARBRE D'OR ET D'ARGENT. Il est très facile à cultiver, et se propage aisément de marcottes.

10. Une autre espece, très nouvelle et encore bien rare, nous vient de la Caroline, où elle habite sur le haut des rochers découverts, a des fleurs superbes, sessiles, réunies en têtes bien fournies, et d'un jaûne très prononcé et très brillant. Les feuilles sont presque rondes, et à très court pétiole ; les deux plus voisines des fleurs sont connées, très grandes, et forment un involucre ou une bractée. On multiplie aussi ce beau Chevrefeuille de marcottes et de boutures. Il est présumable qu'il finira par s'accommoder de la pleine terre. On l'appelle CHEVREFEUILLE A FLEURS JAUNES, *Lonicera flava.*

II. Les *Chaméccerisiers* ne sont point sarmenteux ni grimpants : leur nom compôsé de l'adverbe grec *chamai*, qui signifie en bâs, à terre, et de *kerasos*, cerisier, indique que ce sont des arbustes, et que leurs fruits ressemblent à de petites cerises.

11. CHEVREFEUILLE DE TARTARIE, Camérisier et *Chamæcerasus* des Jardiniers, ou Cerisier nain, *Lonicera Tatarica.* LIN. (JAUM. 13e liv.) Cet arbrisseau élevé et touffu porte au printemps une grande quantité de petites fleurs rôses en dehors, blanches en dedans. Il leur succede un petit fruit de la grôsseur d'une groseille, et qui devient rouge. On le multiplie de graines et de drageons. Il est de pleine terre et très rustique. Il ne lui faut pas un très grand soleil. On en connaît une variété à fleurs blanches.

12. CHEVREFEUILLE DES PYRÉNÉES, *Lonicera Pyrenaïca.* LIN. (DUH. n. éd. 15.) Cet arbrisseau de pleine terre a de petites feuilles d'un beau vert. Elles paraissent au printemps. Ses fleurs viennent en mai, et sont d'un blanc un peu rôsé. On jouit difficilement de la beauté de cet arbrisseau, parce qu'il est encore plus sujet aux pucerons que les autres. Il se multiplie de marcottes ou par la greffe. Il lui faut une terre légere, et l'expôsition au soleil.

13.

13. Chevrefeuille-Symphoricarpos, *Lonicera Symphoricarpos.* Lin. Petit arbrisseau touffu et de pleine terre qui nous vient de la Caroline et de la Virginie. Ses fleurs, sans beaucoup d'apparence, donnent des fruits ramâssés et rouges, qui font un effet agréable sur la fin de l'été. Il se multiplie de ses traces. Son nom spécifique exprime la réunion de ses fruits; *symphoros*, qui porte en tâs, et *karpos*, fruit.

14. Chevrefeuille-Xylosteon, *Lonicera Xylosteum.* Lin. Il forme des buissons très rameux; ses fleurs paraissent en mai, sont d'un blanc jaûnâtre; et ses fruits sont des baies rouges, noires, blanches ou jaûnes selon la variété. On en peut, ainsi que du précédent, faire des palissades. Son nom spécifique, dérivé des mots grecs *xylon*, bois, et *osteon*, os, indique assez la dureté de son bois. Il est des Alpes.

CHIONANTHE, *Chionanthus.* (Diandrie-Monogynie, famille des *Jasminées.*) Peu d'especes constituent ce genre; une seule est cultivée, c'est le Chionanthe de Virginie, Arbre-de-Neige, Snow-Drop des Anglais, *Chionanthus Virginica.* Lin. (Catesb. 1. 68.) Arbrisseau croissant sur le bord des ruisseaux dans les lieux maritimes ou montueux, s'élevant à huit ou neuf pieds, formant buisson par ses rameaux très ouverts et garnis de feuilles oppôsées, grandes, ovales-aiguës, entieres et d'un beau vert. Lorsque le Chionanthe a pris un certain accroissement, alors il produit en juin une telle abondance de fleurs, qu'il en est presque couvert, et que la terre des environs en est jonchée. Elles sont à tube court, divisé en quatre lanieres longues et linéaires; les grappes qui les portent sont lâches et axillaires, enfin ces fleurs sont moyennes et d'un beau blanc : c'est d'où lui viennent ses noms, compôsés, l'un des mots grecs *chiōn*, neige, et *anthos*, fleur; l'autre, des mots anglais *snow*, neige, et *drop*, goutte. On le multiplie de graines venues de Virginie, germant rarement et mettant souvent deux ans à lever. Il faut serrer le plant en orangerie dans les premieres années. On en peut faire aussi des marcottes qui demandent au moins deux ans pour prendre racines, et qu'il faut couvrir pendant l'hiver. Enfin on le greffe sur frêne. Il demande un bon terrein un peu humide et argileux, et à être abrité du trop grand soleil. Il a une variété plus petite, à feuilles plus étroites et qui fleurit avant d'avoir autant crû.

CHIRONIE, *Chironia.* Trois especes de ce genre consacré au Centaure Chiron, et de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Gentianées*, nous paraissent mériter place dans les collections du plus petit Amateur.

1. CHIRONIE VELUE *ou* ARBRISSEAU, *Chironia frutescens*. LIN. C'est un très joli arbuste, très commun au Cap sur les montagnes des Hottentots-Hollandais, et sur les côtes maritimes, toujours vert, dont la tige rameuse s'éleve à environ trois pieds, et dont les rameaux et les feuilles sont couverts d'un duvet blanchâtre qui les rend d'un vert uniforme. Celles-ci sont oppôsées alternativement, étroites, lancéolées, longues d'environ dix-huit lignes. Les fleurs, qui sont axillaires ou terminales, solitaires, et portées sur de moyens pédicules, forment par leur nombre un bouquet de l'arbuste entier. De leur calyce long, en forme d'olive et à cinq dents obtuses, sort une corolle monopétale dont le tube verdâtre et long est renfermé dans le calyce; il s'épanouit en un limbe à cinq divisions, grandes, ovales arrondies, ouvertes, empiétant les unes sur les autres par un de leurs bords, striées, légerement visqueuses, luisantes, d'un beau rôse foncé. Le pistil qui est long et incliné, semble s'éloigner des cinq étamines dont les filets, fléchis et blancs, sont surmontés d'antheres pyramidales, jaûnes, et rapprochées. Ces fleurs se ferment pendant la nuit, et durent long-temps. Elles se montrent dès le mois de juin et se succedent jusqu'en octobre. L'arbuste doit être tenu en bonne terre mêlée de terre de bruyere, et dans un pôt afin de pouvoir être porté avant les premiers froids en serre tempérée ou mieux sous châssis; là, il continue de fleurir si on lui donne très peu de chaleur, mais beaucoup d'air et de jour. J'ai vu chez M. CELS sa variété à fleurs blanches. L'expérience m'a prouvé que les *Chironia* du Cap ou d'autres parties d'Afrique, et qu'on a gardés dans les appartements pour y donner leurs dernieres fleurs, ne tardent pas à périr lorsqu'ensuite on les transporte dans la serre ou sous châssis. En été, il faut les expôser à un moyen soleil et les arrôser assez souvent. On les multiplie soit de marcottes et de boutures, soit des graines que souvent ils donnent, et dont quelques-unes ne levent qu'au second printemps quoique semées en terre convenable et sur couche tiede. Les *Chironia* craignent les trop grandes pluies en été, et l'humidité en hiver; et comme ils ne sont pas extrêmement vivaces, il est bon de les renouveller souvent, et d'en avoir plusieurs individus.

2. CHIRONIE A FEUILLES DE LIN, *Chironia linoïdes*. LIN. Il vient encore du Cap où il croît au pied des montagnes dans les endroits herbeux. Ici on l'éleve en pôts où quelquefois il devient haut d'un metre (trois pieds.) Sa tige cylindrique et glâbre se divise en rameaux nombreux et droits, garnis de beaucoup de feuilles persistantes, linéaires, longues d'environ 24 millim. (un pouce), étroites, pointues, enfin semblables à celles du Lin, et glauques. Fin de juin et tout le

reste de la saison, il donne ses fleurs plus petites que celles du précédent, dispôsées en espece de panicule au bout des rameaux, solitaires sur chaque pédoncule; toutes bien ouvertes et d'un rouge teint de pourpre fort agréable. Même culture.

3 — 4. CHIRONIE A FEUILLES EN CROIX, *Chironia decussata.* VENT. (J. de CELS 31.) Arbuste venu du Cap en 1776, et le plus joli des trois. Il pousse une tige droite, cylindrique, presque simple, divisée à son sommet en rameaux assez rares, courts, axillaires, serrés contre la tige, et garnis de feuilles opposées, en *croix*; les inférieures serrées contre les rameaux, les supérieures ouvertes. Toutes sont réunies à leur bâse, persistantes, longues, obtuses, planes, couvertes d'un duvet épais, et munies de nervures en dessous. Les fleurs plus grandes que celles des autres especes, mais semblables pour la forme et la couleur, sont nombreuses, solitaires, un peu striées et placées dans la bifurcation des rameaux, ou à l'aisselle des feuilles supérieures : elles paraissent en août et septembre. On le cultive et propage de même que les autres. — On trouve fréquemment dans nos bois une très jolie plante annuelle qui, semée en massif dans nos Jardins, y ferait un charmant effet par la multitude de ses fleurs rouges; c'est la Chironie appellée vulgairement PETITE CENTAURÉE, *Chironia Centaurium.* H. P. *Gentiana.* LIN. *G. pulchella.* SWARTZ. (*Fl. Dan.* 617.) Elle a une variété plus petite.

CHORIZEMA. Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses*, institué par LA BILLARDIERE, et dans lequel on connaît déjà trois especes. Je n'ai encore cultivé que le CHORIZEMA A FEUILLES DE HOUX, *Chorizema ilicifolium*, LA BILLARD., — HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. C'est un arbuste d'environ 325 millim. (un pied), à tige ligneuse et dont les rameaux alternes, herbacées, grêles, mais se soutenant bien, portent des feuilles alternes, coriacées, presque sessiles, ovales-oblongues, sinueuses et bordées de chaque côté par sept à huit dents atténuées en épines, ce qui, ajouté à un beau vert luisant, leur donne un peu et en petit l'apparence de feuilles de Houx : deux stipules fines et épineuses sont à la bâse du pétiole qui est très court. Pendant la plus grande partie de l'année, il donne des grappes simples, axillaires ou terminales, de fleurs petites, pédiculées, pendantes et cependant ayant l'air d'être horizontales à cause de leur étendard bien relevé et qui est grand, échancré en cœur, d'un joli rouge-orange vif, aussi bien que les deux aîles qui sont séparées et divergentes. On compte dix étamines non-réunies, dont une est seule en devant de l'ovaire que surmonte un style courbe. Le légume petit et renflé

contient plusieurs semences réniformes, brunâtres lorsqu'elles sont mûres. Semées sur couche et sous châssis elles ne tardent pas à lever. Ce joli et mignon arbuste est des côtes Sud-Ouest de la Nouvelle-Hollande où M. de la BILLARDIERE l'a découvert. Je l'ai vu pour la premiere fois en 1811 chez M. STEIN et chez M. CELS. On le tient en bâche, ou en bonne orangerie et au jour pendant l'hiver. Son nom vient du verbe grec *chōrizō*, je sépare, pour indiquer la divergence des aîles.

CHRYSANTHEME. Ayant déjà traité de ce genre dans la section précédente, il ne se doit agir ici que d'especes ligneuses ou arbustes, telles que le CHRYSANTHEME FRUTESCENT, *Chrysanthemum frutescens*, LIN., (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, et le CHRYSANTHEME PINNATIFIDE, *Chrys. pinnatifidum*, LIN., touts deux des Canaries, à tiges et branches ligneuses; touts deux à rayons blancs, et fleurissant une grande partie de l'année, sur-tout le dernier qui se fait remarquer encore par des feuilles mieux pinnées, et par de plus hautes dimensions. L'un et l'autre ne sont pas délicats, et ne veulent pour l'hiver que d'être à l'abri de la gelée dans une orangerie aérée et éclairée. On les multiplie ou de semis faits au printemps sur couche et sous cloche, ou de boutures qu'on fait, dans le même temps sur couche et sous châssis, ou pendant tout l'été en plein air et à l'ombre.

CISTE, *Cistus*, du grec *Kistos*, qui est le nom de ces plantes. Genre de la Polyandrie-Monogynie, et le type de la famille des *Cistoïdes* : il renferme de jolis arbrisseaux qu'on éleve dans des pôts, et qu'on serre en orangerie l'hiver. Les fleurs qui sont à cinq pétales et à étamines nombreuses, durent très peu, mais se succedent long-temps, et souvent, beaucoup épanouissent à la fois sur le même individu.

1. CISTE A FEUILLES DE LAURIER, *Cistus laurifolius*. LIN. Arbuste de la France méridionale, toujours vert, et dont les fleurs, qui sont blanches, se voient en été. Il se multiplie de semences.

2. CISTE A FEUILLES DE PEUPLIER, *Cistus populifolius*. LIN. Ses fleurs sont de grandeur moyenne, et blanchâtres. On les voit pendant tout le mois de juin. On le multiplie de marcottes et de boutures. Il est d'Espagne.

3. CISTE LADANIFERE, *Cistus ladaniferus*. LIN. Les feuilles de cet arbuste sont lancéolées, allongées, réunies par leur bâse: ses fleurs sont blanches aussi, mais très grandes,

et leur fond est brunâtre. On le multiplie et le cultive de même. Il est du même pays, et aussi du Levant.

4. Ciste pourpre, *Cistus purpureus*. Lamarck. Celui-ci vient encore du Levant, et produit en juin et juillet de belles fleurs très grandes et d'un beau rouge, dont chacun des cinq pétales est marqué à sa bâse d'une tache d'un pourpre brun. Même culture et même moyen de propagation.

5. Ciste a feuilles d'Halime, *Cistus halimifolius*. Lin. Il vient aussi d'Espagne et fait un très bel effet en mai, par ses fleurs grandes, d'un beau jaûne doré, tachées de pourpre à la bâse de chaque pétale. Même culture. Si au lieu de serrer ce Ciste et touts les précédents en orangerie ou sous châssis froid, on les a risqués en pleine terre où ils deviennent bien plus beaux, il faut au moins les avoir mis à bonne expôsition et les abriter pendant les grands froids.

6. Ciste a feuilles de Consoude, *Cistus symphytifolius*. Lamarck. (Vél. du Mus.) Il vient de Ténériffe (l'une des Canaries); ses fleurs, grandes et d'un rouge pâle, sont dispôsées presqu'en ombelle, et réunies au nombre de huit ou dix. Elles paraîssent en juin et juillet. Ce Ciste plus délicat que les précédents, a besoin de la serre tempérée.

CLAVALIER, *Zanthoxylum*. (Diœcie-Pentandrie, famille des *Térébinthacées.*) On ne cultive ordinairement que le Clavalier a feuilles de Frêne, appellé aussi Frêne épineux, *Zanthoxylum fraxinifolium*, Marshall; *ramiflorum*, Michaux. Arbrisseau du Canada et de la Virginie, très rustique, s'élevant à environ douze pieds, et dont le tronc et le bois armés d'épines courtes et aiguës semblent le rendre propre à faire des massues (*clava*). Ses feuilles ont beaucoup de ressemblance avec celles du Frêne commun ou de la Fraxinelle. Dès le mois de mars il fait voir ses fleurs attachées sur le vieux bois et de peu d'apparence, mais auxquelles succedent des gousses, d'un beau rouge lorsqu'elles sont mûres, et odorantes aussi-bien que la graine noire et luisante qu'elles contiennent. Lorsque ses gousses s'entr'ouvrent, le contraste des deux couleurs fait un très joli effet. Cet arbrisseau appellé par Duhamel *Fagara fraxinifolia*, se multiplie soit de semences ou par la greffe, soit des rejettons que poussent ses racines : il n'aime pas beaucoup le soleil et se contente de la terre ordinaire. Son bois est jaûne s'il en faut croire l'étymologie de son nom compôsé des mots grecs *zanthos* ou *xanthos*, jaûne, et *xylon*, bois.

CLÉMATITE, *Clematis*. Ce dernier mot signifiait chez

les Grecs non-seulement la vigne, mais encore le sarment; par *clêmata* ils exprimaient les vrilles ou mains de la vigne. On a transporté ce nom au genre dont il s'agit ici, qui est de la Polyandrie-Polygynie, famille des *Renonculacées*, et dont presque toutes les especes sont sarmenteuses et munies de vrilles.

1. CLÉMATITE A FLEURS BLEUES, *Clematis Viticella*. LIN. (JAUM. 8e. liv.) On peut préférer la variété à fleurs doubles, mais la simple n'est point à dédaigner. Cette plante originaire d'Espagne et sarmenteuse, grimpe à plus de dix pieds. Sa racine qui est très grôsse et ressemble à une patte d'Asperge, veut être couverte d'environ quatre ou cinq doigts de bonne terre, et pousse plusieurs jets qui se lignifient en grandissant, et se chargent au mois de juillet, de beaucoup de fleurs assez grandes, solitaires, odorantes. Les doubles consistent en une infinité de pétales étroits, bleus ou violets-pourpres, mais malheureusement couverts d'un petit duvet qui en ôte l'éclat. On la multiplie en séparant ses racines, ce qu'il faut faire avec précaution, car cette plante n'aime pas à être remuée; on la propage aussi de graines qui mettent quelquefois deux ans à lever. Pour les Clématites à longues tiges, on en peut encore faire des marcottes en ameublissant bien au printemps la terre autour du maître pied; très près on y enfonce les tiges qu'on retient par des crochets et dont on fait ressortir le bout qu'on peut coucher une seconde et même une troisieme fois. Par ce moyen une même tige peut donner trois sujets, et il arrive quelquefois que quelques-unes ont pris racines l'automne suivant. J'ai réussi à propager la double en la greffant en fente, au mois de mars, sur la simple ou sur l'odorante: l'une et l'autre font de très belles palissades.

2 — 3. CLÉMATITE ODORANTE, *Clematis Flammula*. LIN. Elle est aussi sarmenteuse, peut s'élever à vingt pieds, et croît dans la France méridionale. Ses feuilles inférieures sont pennées; les supérieures sont simples: ses fleurs sont nombreuses, blanches, très odorantes, et dispôsées en épi lâche au bout des branches. Elles paraissent en août, et durent long-temps. On peut garnir des berceaux, des murs et des arbres avec cette plante, qui aura le double effet de décorer et de parfumer le lieu où on l'aura placée. *Flammula* exprime la chaleur qu'elle excite sur la langue. LA CLÉMATITE DE VIRGINIE, *Clematis Virginiana*, LIN., est moins haute, mais elle a le même avantage de pouvoir orner et parfumer les berceaux par ses bouquets nombreux de fleurs blanches aussi. Ses feuilles sont à trois folioles en cœur et presque trilobées.

4. CLÉMATITE TOUJOURS VERTE, *Clematis cirrhosa.* LIN. Je recommande celle-ci comme très propre à orner certains sites bien expôsés, par sa verdure perpétuelle et par son aptitude à couvrir des berceaux, ou, si elle ne trouve point à grimper, à former de larges et épais buissons par ses tiges d'environ six pieds, très dispôsées à se tortiller l'une sur l'autre et à se tenir très fermement attachées par les pétioles longs et volubles de ses feuilles qui ont quelquefois trois lobes, quelquefois deux, et d'autres fois sont simples, mais toujours d'un vert brillant. Ses fleurs à pétales fort longs et d'un blanc verdâtre paraissent en hiver. On la dit originaire de Barbarie, et cultivée en Portugal et en Espagne d'où elle nous est venue.

5. CLÉMATITE A FEUILLES ENTIERES, *Clematis integrifolia.* LIN. (*Fl. Aust.* 363.) Les feuilles des autres Clématites sont ailées, celle-ci les a simples : elle n'est point sarmenteuse et peut se placer dans un parterre où elle fera de belles touffes garnies d'assez jolies fleurs bleues auxquelles succedent des fruits ornés de plumets blancs et soyeux. Elle est d'Autriche, où DE L'ECLUSE l'a trouvée : ses fleurs se voient pendant les trois mois d'été. On la multiplie par la séparation de ses pieds en automne, et en semant ses graines aussi-tôt leur maturité : on les aide à germer par un peu de chaleur. Ce moyen est long et moins sûr pour toutes les Clématites, dont les graines sont quelquefois deux ans à lever, sur-tout si l'on a attendu au printemps pour les semer. Elles peuvent fleurir (au moins l'odorante) la seconde année après qu'elles ont germé.

6. CLÉMATITE DROITE, *Clematis erecta.* LIN. Plante indigene et rustique dont je ne parle que parce qu'elle peut trouver place sur le devant des massifs dans nos Jardins-paysages. Elle y fera un bon effet par les larges touffes de verdure que forment ses tiges nombreuses, hautes d'environ trois pieds, droites, violettes à la bâse, vertes et herbacées au sommet, garnies dans leur longueur de feuilles oppôsées en croix, à long pétiole, ailées, ayant de sept à neuf folioles. Elle se couvre de fleurs blanches.

7. CLÉMATITE A GRANDES FLEURS. V. *Atragene Indica.*

CLERODENDRUM. Linné n'a d'abord compôsé que de trois especes ce genre qui est de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Gatilliers.* Il l'a dédié à trois freres, Amateurs de Botanique, et il a donné à chacune des trois especes, un nom spécifique qui avait rapport aux succès et à la situation de fortune de chacun de ces trois freres : ces

noms étaient *fortunatum*, *infortunatum* et *calamitosum*. Le nom du genre lui-même signifie, *arbre du sort*, de *klēros*, sort, patrimoine, et de *dendron*, arbre. Je ne parlerai que du *Clerodendrum infortunatum* de Linné; *viscosum*, VENT. Malm. 25. PERAGU, *H. Malab.* 25. RHEEDE est, je crois, le premier qui ait fait mention de cet arbuste originaire de l'Inde où il croît dans les lieux sâblonneux, à la hauteur d'environ trois pieds. Sa tige est cendrée; ses rameaux brunâtres portent des feuilles grandes, cordiformes, pointues, molles, dentées, oppôsées en croix, soutenues par un long pétiole. Les fleurs sont pédiculées, penchées, dispôsées en panicules et entremêlées de feuilles qui relevent le blanc de neige de leurs cinq divisions ovales-allongées, tachées à leur bâse de carmin fin et léger. Ces divisions placées toutes du même côté, semblent ne faire qu'une demi-fleur dont les quatre étamines à filets longs, blancs, courbés, portent des antheres noires. L'odeur agréable, mais forte, de fleurs d'orange qu'exhalent ces fleurs, a été qualifiée par RHÉEDE de *maleolens*, ce qui avait fait donner à cette espece le nom d'*infortunatum* par LINNÉ. On le multiplie de semences (quand elles mûrissent), de rejetons et de boutures. Il n'est pas plus difficile que le *Volkameria Japonica* qui est aujourd'hui si répandu dans le commerce et dans les collections, et avec lequel il a tant de ressemblance, que ce dernier est encore appellé par les Jardiniers, *Clerodendrum fragans*. Voyez *VOLKAMERIA*.

CLETHRA. C'était chez les Grecs le nom de l'*Aulne* : on l'a transporté à ce genre qui est de la Décandrie-Monogynie, famille des *Bruyeres*, à cause de l'espece suivante, long-temps la seule connue; le CLETHRA A FEUILLES D'AULNE, *Clethra alnifolia*. LIN. (CATESB. 66.) Arbrisseau de dix à douze pieds, croissant spontanément dans les lieux humides et même dans les eaux en Amérique septentrionale. On le met ici au nord, en pleine terre de bruyere entretenue fraîche. Il pousse plusieurs tiges, rameuses, à feuilles légerement dentées, pubescentes par-dessous, du reste un peu semblables à celles de l'*Aulne*. Les fleurs sont blanches, petites, odorantes, et en épis longs comme le doigt. On les voit au mois d'août. Il a une variété plus petite. Ces arbrisseaux se multiplient de semences venues de Virginie, ou de marcottes qu'on sépare la deuxieme année, ou de rejetons éclatés en automne, et qu'on plonge en couche plus que tiede pour aider leur reprise.

2. CLETHRA COTONNEUX, *Clethra tomentosa*. LAMARCK. Celui-ci est-il une espece distincte, ou bien ne serait-il qu'une variété de la précédente ? Il est originaire du même pays,

fleurit de la même maniere et en même temps; enfin il se cultive et propage de même : sa seule différence est en ce que les extrémités de ses rameaux et le dessous de ses feuilles sont cotonneux et blanchâtres.

3. Clethra a fleurs en panicule, *Clethra paniculata.* Hort. Kew. Ce Clethra vient aussi des parties septentrionales de l'Amérique. Il est aussi rustique que les précédents, se cultive et se multiplie de même. Ses feuilles sont lancéolées et lisses; et ses fleurs, dispôsées en panicules ou épis très lâches, paraissent dans le même temps que celles des autres.

4—5. Clethra de Madere, *Clethra arborea.* H. K. (Vél. du Mus. Vent. Malm. 40.) Ses jeunes pousses sont teintes d'un beau rouge qui se continue sur le pétiole et la nervure des feuilles qui sont persistantes, alternes, lancéolées-longues, dentées en scie, assez fermes, lisses et d'un beau vert. Les fleurs sont d'un blanc rôsé, et en épis lâches au bout des rameaux. Elles paraissent en été, et répandent une odéur suave. Il faut l'orangerie à ce joli arbrisseau, qui demande de fréquents arrôsements en été. On le multiplie de marcottes faites au printemps, et qui s'enracinent facilement et promptement. — Un Clethra du même nom supporte ici la pleine terre, et peut s'élever à 10 metres (30 pieds); je le crois d'Amérique et rapporté par Michaux.

COBÉE, *Cobœa.* Jusqu'à présent il n'y a qu'une espece dans ce genre de la Pentandrie - Monogynie, famille des *Polémonacées.* Il est nouveau, établi par feu Cavanilles, Botaniste Espagnol, et dédié au pere Cobo, Jésuite, et son compatriote, qui a vécu plus de cinquante ans en Amérique, dans le dix-septieme siecle, et qui en a écrit l'Histoire Naturelle encore inédite.

1. Cobée grimpante, *Cobœa scandens.* Cav. (Vél. du Mus.) Cette belle plante, originaire du Mexique où on l'appelle *Yedra morada*, c'est-à-dire, Lierre violet, a fleuri pour la premiere fois en 1789 ou 1790 à Madrid, où elle a péri : on l'y a rapportée, et de-là elle a été communiquée au Jardin des Plantes qui l'a répandue chez tous les Amateurs. Elle a une végétation étonnante : ses tiges grêles, ligneuses, volubles et très longues, sont simples et nues jusqu'à une certaine hauteur, où elles se divisent en rameaux flexibles, nombreux, capables de garnir en quelques mois toute la partie haute d'une serre, s'accrochant à tout au moyen du pétiole commun des feuilles qui se termine en une vrille dichotôme et dont les dernieres di-

visions aiguës et crochues sont très tenaces. Les feuilles sont pinnées à folioles paires, ovales aiguës, la plupart plus courtes du côté intérieur, enfin oppôsées et presqu'appliquées l'une sur l'autre à cause des pétioles qui prennent naissance au même point. Presqu'en tout temps (au moins dans la serre chaude), il part de l'aisselle des feuilles des pédicules longs, épais et sinueux, à chacun desquels pend une fleur d'un beau violet, grande, campanulée, dont le limbe, un peu velu, se divise en cinq parties crénelées. La Cobée est assez rustique et réussit mieux en serre tempérée qu'en serre chaude; elle fleurit même très bien en plein air, pendant l'été. On peut donc espérer qu'elle pâssera en bonne orangerie, mais il serait difficile de l'y transporter si on ne la rabattait pas; et cette opération la fera périr infailliblement si on la fait sur vieux bois au dessous des premieres branches, car alors il n'en percera ni de la tige, ni des racines. C'est une observation que je dois à Richer, l'un des jardiniers des serres du Museum. On propage facilement la Cobée par ses graines qu'elle mûrit bien dans les bonnes années et qui donnent fleurs dans l'année même où elles ont été semées : à leur défaut on la multiplie aussi facilement par marcottes qui faites presqu'en tout temps avec des pousses tendres enfoncées dans des pôts remplis de vieille tannée ou de terre douce mêlée de terreau de feuilles consommé, et plongés dans la tannée ou dans une couche chaude, y prennent racines en trois ou quatre semaines. Ses rameaux flexibles se prêtent bien à cette opération; un seul peut faire plusieurs marcottes, et, si l'on s'y prend d'assez bonne heure, on pourra en avoir des fleurs dans l'année. Cette plante demande une terre franche, douce, et mêlée de terre de bruyere ou de terreau de feuilles.

COMPTONIA. Genre nouveau de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées*, et séparée du genre *Liquidambar* par sir Joseph Banks, qui l'a consacré à la mémoire de Compton, évêque de Londres, et Amateur. On ne connaît encore que le Comptonia asplenifolia, appellé d'abord Liquidambar a feuilles de Cétérac. (Duh. n. éd. 2. 11.) C'est un arbuste d'environ deux pieds et dont les feuilles, longues et incisées comme celles du *Cétérac*, sont encore parsemées de points luisants. Ses fleurs étant en chatons, et ne faisant rien pour l'agrément, son joli feuillage doit inviter seul à le cultiver. Il est difficile sur le terrein et dure peu s'il ne lui convient pas : il aime mieux que toute autre la terre de bruyere, où il donne des rejetons qui servent à le multiplier : autrement il faudrait se procurer des graines des par-

ties septentrionales de l'Amérique d'où il est originaire. Cet arbuste vit long-temps : on voyait dans le jardin de COMPTON un individu qu'il y avait planté cent ans auparavant.

CONYZE, *Conyza*. *Konyza* ou *knyza*, était chez les Anciens le nom d'une plante qu'on employait contre la galle (en grec *knyza*). Ce mot peut aussi venir du verbe grec *konizō*, couvrir de poussiere, parce que quelques especes de Conyzes retiennent la poussiere au moyen de l'humeur glutineuse qu'elles exsudent. Au reste ce genre très considérable et de la Syngénésie - Polygamie superflue, famille des *Corymbiferes*, offre des herbes, des arbustes et des arbrisseaux, dont plusieurs sont agréables. Je ne parlerai que de la CONYZE GLUTINEUSE, *Conyza glutinosa*, LAMARCK. *Psiadia*, WILLD : Arbrisseau de l'Ile-de-France, toujours vert, haut de quatre ou cinq pieds; dont les feuilles sont pointues, dentées, vertes des deux côtés, luisantes et très visqueuses dans leur jeunesse. Ses fleurs petites, jaûnes, et en corymbes terminaux, se montrent du commencement de l'été à la fin de septembre. Il faut nécessairement le tenir en pôt ou en caisse, afin de pouvoir le rentrer de bonne heure dans la serre chaude ou au moins tempérée. On en peut faire des marcottes et même des boutures, ou le multiplier par ses graines, qui doivent être semées sur couche tiede et sous châssis au printemps, en pôts pleins de terre substantielle et légere.

CORETE ou CORCHORUS, *Corchorus*. Genre de la Polyandrie-Monogynie, famille des *Tiliacées*. Ce mot vient, dit-on, du verbe grec *korein*, qui signifie nétoyer, purger et aussi rassasier : jadis il faisait le nom de Mouron et encore celui d'une plante-légume peu estimée, et à laquelle on croit l'avoir laissé.

Des quatorze especes qui aujourd'hui compôsent ce genre, la CORETE DU JAPON, *Corchorus Japonicus*, THUNB., est celle qui mérite le mieux la culture. KÆMPFER l'avait vue dans son pays natal et en avait parlé; THUNBERG l'a trouvée près de Nagasaky, et répete que la variété à fleurs doubles est très recherchée dans les jardins du Japon; aussi devait-on desirer de se la procurer ici. L'Angleterre l'a d'abord obtenue en 1806; en 1810 M. VILMORIN, auquel l'Agriculture et les Amateurs ont déjà tant d'obligations, a été chargé par M. AITON, Directeur du Jardin-Royal de Kew, de la rapporter ici pour le Jardin des Plantes auquel il l'a effectivement remise. Elle y a parfaitement réussi, et c'est de-là qu'en moins de deux ans, cette charmante plante s'est répandue dans le commerce et chez les Amateurs : il est vrai qu'elle prend facilement de boutures et donne des fleurs au bout de quel-

ques mois. C'est un arbuste à tige grêle et presque sarmenteuse, donnant des branches axillaires à feuilles semblables pour la grandeur et la forme à celles du Houblon : elles sont alternes, d'un beau vert, à dents grandes et dentelées elles-mêmes. Les fleurs se voient en plusieurs temps suivant comme la plante est gouvernée, elles sont extrêmement abondantes vers le mois de février, si elle est tenue à la chaleur; ou de mai à juillet, si on ne la met qu'en très bonne orangerie pendant l'hiver. Elles sont jaûnes, très doubles et d'un grand effet. Il y a tout lieu d'espérer que la Corete fera incessamment un ornement habituel de nos jardins. Les boutures s'en font au printemps et en été sur couche tiede et sous châssis un peu ombragé, dans des terrines pleines d'un mélange de deux tiers de terreau de bruyere et d'un tiers de bonne terre franche. Nous l'avons représentée dans l'HERB. DE L'AMATEUR, n°. 49, sous le nom de *Corchorus*, que peut-être elle ne gardera pas si nous possédons jamais celle à fleurs simples : car j'ai remarqué plusieurs styles, et les vrais *Corchorus* n'en ont qu'un.

CORNOUILLIER, *Cornus*. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Caprifoliacées* ou *Chevrefeuilles*, abondant en arbrisseaux d'ornement ou utiles, et dont le bois dur et filandreux semble participer de la *corne*, d'où ont été faits ses noms latin et français.

1. CORNOUILLIER SANGUIN *ou* FEMELLE, *Cornus sanguinea*. LIN. (DUH. n. éd. 2. 44.) Arbrisseau indigene, qui doit son surnom à la belle couleur rouge que prennent ses rameaux pendant l'hiver : ils sont longs et droits, ornés de feuilles oppôsées (comme dans presque touts ceux de ce genre), pétiolées, ovales-aiguës, entieres, à côtes saillantes. Les fleurs blanches et en corymbes se voient en juin; ses baies sont rouges, très foncées. Il a une variété à feuilles panachées.

2. CORNOUILLIER MALE, *Cornus mascula*. LIN. Dès février on voit ses fleurs jaûnes, petites et nombreuses qui deviennent des fruits rouges. On le trouve en France : il a une variété à feuilles panachées.

3 — 7. L'Amérique septentrionale nous a fourni les suivants : le CORNOUILLIER BLANC, *Cornus alba*. LIN. Il vient du Canada; son bois est aussi rouge pendant l'hiver : ses feuilles sont plus grandes : ses fleurs plus tardives sont encore blanches : il leur succede des baies de même couleur, semblables à des perles. Il a une variété à feuilles panachées. Le CORNOUILLIER A FRUIT BLEU, *Cornus cærulea*, LAMARCK, dont les fleurs blanches aussi, donnent des fruits d'un bleu

céleste assez joli. Le CORNOUILLIER A FEUILLES ALTERNES, *Cornus alternifolia*, LIN., DUH. n. éd. 2. 45.) C'est le seul dont les feuilles aient cette dispôsition : ses fleurs sont blanches et ses fruits violets. Le CORNOUILLIER A GRANDES FLEURS, *Cornus florida*, LIN. (CATESB. 1. 27. Vél. du Mus.) On le trouve dans les bois de Virginie, de la Caroline, du Canada : ses feuilles sont plus larges; ses fleurs sont jaûnes, petites et en ombelle serrée, mais entourées d'un involucre à quatre folioles en cœur, blanches ou rôsées, onguiculées, d'abord petites, puis croissant de maniere que le tout a l'air d'une fleur aussi grande que la main. Ses fruits rouges et en grappes, demeurent sur l'arbre jusqu'au printemps. Le CORNOUILLIER DU CANADA, *Cornus Canadensis*, LIN. (L'HÉR. *Corn.* 1. — CURT. 880.) Ses racines traçantes poussent des tiges herbacées de quatre à cinq pouces, à feuilles sessiles ovales-aiguës, d'un beau vert, rougissant au sommet. Elles sont dispôsées en verticille d'où se prolonge la tige qui soutient une collerette à quatre divisions d'un blanc teinté de rôse, ayant l'air de pétales et entourant les fleurs. Touts les Cornouilliers se multiplient de semences, de marcottes, de traces, ou par la greffe sur *franc*. Une terre ordinaire leur suffit, et plutôt l'ombre que le soleil : mais les deux derniers demandent la terre de bruyere.

CORONILLE, *Coronilla*. Ce genre, qui est de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, a été ainsi nommé, parce que les fleurs sont ramâssées en especes de petites couronnes, principalement dans la CORONILLE DES JARDINS, *Coronilla Emerus*. LIN., à laquelle les Jardiniers ont conservé son ancien nom SECURIDACA, dérivé du mot latin *securis*, hache, pour indiquer la forme des fruits. Par la même raison les Grecs l'appellaient *Pelekinos*, de leur mot *pelekys*, hache. Cette Coronille est un très joli arbrisseau d'Europe, touffu et de pleine terre, dont les rameaux nombreux sont garnis de feuilles ailées à sept folioles en cœur et petites. Ses fleurs qui sont d'un beau jaûne et tachées de rouge, se voient dès le mois de mai, et une seconde fois encore, fin de l'été si l'on a eu soin de tondre l'arbuste auquel on donne une bonne terre et une bonne expôsition; et qu'on peut multiplier de graines, de drageons enracinés, de marcottes et de boutures. On dit que ses feuilles macérées peuvent donner une espece d'Indigo.

2 — 3. CORONILLE GLAUQUE, *Coronilla glauca*. LIN. C'est un très joli petit arbrisseau du midi de la France, et dont les feuilles alternes et persistantes sont ailées à sept folioles oppôsées, glauques, petites, en cœur. Les fleurs qu'on

voit des premieres si la plante est un peu chauffée, mais qui paraissent naturellement en juin, sont en bouquets terminaux et soutenues par de longs pédicules. Elles sont d'un très beau jaûne, n'ont d'odeur que pendant le jour, et sentent la *Prune de Mirabelle*. On la multiplie de marcottes, et par ses graines semées au printemps sur couche, puis repiquées en pôts à serrer en orangerie l'hiver : le plant fleurira au bout de deux ans et quelquefois la premiere année. Bonne terre, expôsition chaude, arrôser au besoin seulement. — Les mêmes régions nous ont encore donné la Coronille jonciforme, *Coronilla juncea*. Lin., qui a sur la précédente l'avantage de donner des fleurs plus abondantes et qui se succedent pendant un plus long temps. Elle est aussi plus haute : ses rameaux droits, effilés et verts, ont peu de feuilles. Les fleurs sont jaûnes, plus petites que dans la Coronille glauque, et odorantes. Mêmes traitements.

CORRÉE, *Correa*. Le Docteur Smith voulant perpétuer le souvenir des services rendus à la Botanique, par M. Corréa de Serra, Portugais, a appellé du nom de ce Savant aimable et modeste, un genre nouveau de plantes originaires de la Nouvelle Hollande, faisant partie de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Rutacées*. Il y a plusieurs especes, mais je ne connais que la Corrée a fleurs blanches, *Correa alba*. (And. *rep.* 18. Vél. du Mus. Vent. Malm. 13.) M. Aiton, Directeur du Jardin de Kew, me l'a donnée en 1800 pour le Jardin des Plantes de Paris, où elle est cultivée avec succès. Elle est du port Jackson. C'est un arbrisseau qui peut s'élever à quatre pieds environ. Il est couvert d'un duvet laineux, épais sur-tout à la page inférieure des feuilles qui sont oppôsées, presque sessiles, un peu rondes. Les fleurs naissent en bouquets de quatre ensemble au bout des branches, et sont blanches, à quatre pétales que l'épaisseur marquée de leurs bords rend concaves : l'extrémité en est réfléchie. Elles se succedent depuis avril jusqu'en juin. Ce joli arbrisseau demande la terre de bruyere et l'orangerie. Il y a une espece ou peut-être une variété à fleurs rouges.

CORROSOL, *Annona*. Miller. Genre de la Polyandrie-Polygynie, et qui a donné le nom à la famille des *Annônes*. Il comprend des arbres utiles dans leur pays, mais qui ne sont bons ici qu'à augmenter les collections de plantes rares. J'en excepte le Corrosol a trois lobes *ou* Assiminier, *Annona triloba*. Lin. (Duh. n. éd, 2. 25. Catesb. 2. 85, — Trew. 5.) Croissant naturellement dans les terres grâsses aux endroits bâs et marécageux des parties septentrionales de l'Amérique, il peut, quand il est un peu grand, supporter

notre climat. C'est un arbrisseau de huit à dix pieds, sentant fort (pour ne pas dire mauvais) dans toutes ses parties, et dont le tronc assez grôs pousse des rameaux lisses, à feuilles alternes, en lance, aiguës, très ouvertes. Ses fleurs qui sont brunes, et qu'on voit au mois d'août, ne font pas un grand effet : elles donnent des fruits que les negres et les pauvres mangent dans le pays : je n'en ai pas encore vu ici, quoique M. Godefroy m'ait assuré que touts les ans le Corrosol produisît des fruits et de bonnes graines à la Pépiniere Impériale de Trianon. On les y seme, elles sont deux ans à lever. Les jeunes arbres doivent être mis en orangerie pendant trois ou quatre ans. J'omettrai de parler du Corrosol-*Cherimolia*, originaire du Pérou, où son fruit excellent est préféré même à l'Ananas. Il ne peut prendre ici d'accroissement que dans la tannée de la serre chaude. *Corossol*, est le nom que les Franco-Américains donnent à l'Ile de Curaçao, d'où cet arbre, dit-on, a été apporté : *Anona* est son nom en langue péruvienne.

COTYLÉDON, *Cotyledon*. Genre de plantes grâsses naturellement très voisines des *Crassules*, et que Linné en a éloiguées parce qu'elles ont cinq étamines de plus. Les Amateurs soignent avec raison le Cotylédon orbiculaire, *Cotyledon orbiculata*, Lin. (Herb. de l'Amat., n°. 20), que l'on peut prendre pour la Crassule-Cotylédon, tant il lui ressemble pour le port, la forme et le volume. Le pourpre dont ses feuilles toujours épaisses, glauques et poudreuses, sont bordées, est cependant moins vif, et il donne aussi moins rarement ses fleurs qui sont en grappes ou panicules lâches, droites et terminales : chaque pédicule long et courbé soutient une fleur pendante, grande, tubuleuse, dont les divisions roulées en dehors, laissent dépâsser les étamines qui sont jaûnes. Ces fleurs au nombre de huit à douze sont campaniformes, épaisses et rougeâtres : elles se montrent de juin à septembre, et durent long-temps. Il a plusieurs variétés, qui comme lui viennent du Cap, et demandent les mêmes soins et la même culture que les Crassules. *Cotylēdōn*, mot grec qui signifie cavité et aussi le creux de la main ; il exprime que les feuilles sont concaves.

CRAPAUDINE, *Sideritis*. Une plante ainsi nommée, guérissait les plaies faites par le fer, en grec *sidēros* : c'est d'où vient le nom de ce genre assez nombreux et de la Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées*.

1. Crapaudine des Canaries, *Sideritis Canariensis*. Lin. Arbuste de plus d'un metre (trois pieds), à rameaux ou-

verts et cotonneux comme les feuilles qui sont persistantes, assez grandes, cordiformes, crenelées, épaisses, d'un blanc jaunâtre en dessous. De mai au mois d'août, on voit les fleurs qui blanches, et en verticilles laineux, forment un épi terminal, rarement droit.

2. CRAPAUDINE DE CRÊTE, *Sideritis Cretica.* LIN. Moins haute, à rameaux grêles et câssants, cette Crapaudine a encore des feuilles plus petites, mais persistantes aussi et blanchâtres. Les fleurs *sont blanches* aussi et en verticille. Ces deux plantes, les seules du genre qui méritent les soins de l'Amateur, se font remarquer par leur blancheur. Elles demandent le soleil en été; une bonne orangerie pour l'hiver et toujours une bonne terre substantielle. Elles mûrissent leurs graines qu'on seme sur couche tiede au printemps.

CRASSULE, *Crassula.* (Pentandrie-Pentagynie, famille des *Joubarbes.*) Genre assez nombreux de plantes-grâsses, presque toutes originaires du Cap, et accueillies par les Amateurs, soit à cause de la singularité de leur port et de leurs feuilles charnues, soit pour la beauté ou le nombre de leurs fleurs On recherche sur-tout les suivantes.

1. CRASSULE BLANCHE, *Crassula lactea.* H. K. (HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, n°. 30. — RED. Pl. gr.) Ses racines émettent plusieurs tiges longues, fermes, couchées et se relevant, cylindriques, ligneuses et rougeâtres à la bâse, vertes, et succulentes dans le haut; bien garnies de feuilles très-épaisses, charnues, oppôsées en croix, sessiles et réunies à leur bâse, ovales, terminées en pointe, marquées sur les bords comme si l'on y eût fait des points-arriere avec du fil blanc. Pendant les mois de décembre et janvier, chaque tige ou branche est terminée par une belle panicule droite de fleurs nombreuses, petites, d'un blanc de lait pur, ouvertes en étoiles, ayant quelquefois six, ordinairement cinq, et rarement quatre pétales étroits, longs, aigus. Ces fleurs sont inodores, durent long-temps, font un très bel effet et se tiennent bien dans les appartements. La plante demande une terre franche sâbleuse, beaucoup de soleil et peu d'eau, en été; moins d'eau encore pendant l'hiver, et à être abritée du froid dans une serre seche, aérée et bien éclairée. Il est bon que le quart de son pôt soit garni de grôs sâble qui laisse couler les eaux de pluie ou d'arrôsement. On la propage de graines, et bien plus facilement de jeunes branches coupées et dont on laisse bien sécher le bout. Toutes les Crassules se cultivent de même: leur nom dérivé du latin *crassus*, indique l'épaisseur de leurs tiges et de leurs feuilles.

2. **Crassule écarlate**, *Crassula coccinea*. Lin. La plus belle de toutes, sur-tout aux mois de juillet, août et septembre, pendant lesquels l'une ou l'autre des extrémités des rameaux (même dans les jeunes plantes), sont couronnées par des ombelles de fleurs nombreuses, pédiculées, fort grandes et d'un rouge très éclatant. Ces rameaux sont garnis de feuilles épaisses, succulentes, pressées, quaternées, ovales-allongées; mais moins épaisses, lancéolées-aiguës et plus rassemblées près des fleurs. Cette belle Crassule se propage de boutures comme les autres; elle demande peut-être plus de chaleur pour bien fleurir. Du reste même culture.

3. **Crassule enfilée**, *Crassula perfossa*. Lamarck. Elle est bâsse, et son mérite est dans la singularité de ses feuilles tellement réunies qu'elles ont l'air de n'en faire qu'une seule qui serait enfilée par un rameau grêle auquel elle tient assez peu pour qu'on puisse la faire tourner. Même culture.

4. **Crassule-Cotylédon**, *Crassula Cotyledon*. Jacq. Celle-ci est arborescente, haute de deux à cinq pieds. Ses feuilles très grandes, très épaisses, concaves, droites, couvertes d'une poussiere blanche, et oppôsées en croix, sont bordées d'un assez joli pourpre et ponctuées. Les fleurs en cymes droites sont assez nombreuses, grandes, droites, bien ouvertes, à cinq divisions lancéolées et de couleur rôsée: on les voit de mai à juin. Même culture.

CROTALAIRE, *Crotalaria*. Genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, et qui a beaucoup de rapport avec les Cytises et les Genêts. Son nom vient du mot grec *krotalon*, qui signifie *castagnetes* et exprime le son que leur font rendre ou le vent qui agite et pousse les siliques les unes contre les autres, ou les enfans du pays qui s'amusent à en secouer les branches; ce qui lui a valu encore le nom de *Baguenaudier*. Les trois especes suivantes sont cultivées de préférence.

1. **Crotalaire en arbre**, *Crotalaria arborescens*. Lamarck. On peut voir au Jardin des Plantes cet arbrisseau, qui déjà a atteint une hauteur de plus de deux mètres (six pieds). Ses rameaux assez nombreux, courts et couverts de duvet, sont garnis de feuilles ternées à folioles ovales; et terminés, fin de l'été et pendant l'automne, par des grappes serrées de fleurs d'un jaûne éclatant: jusqu'à présent elles n'ont point donné de graines. Cet arbre, des Iles de Bourbon et de France où on l'appelle *Baguenaudier*, a été tranporté au Cap. C'est de-là qu'il faudrait tirer ses graines s'il ne présentait un moyen plus court de propagation par ses

drageons qu'on sépare, ou par les boutures qu'on peut faire au printemps. Il craint le moindre froid, demande la serre tempérée pendant l'hiver, et pour l'été la meilleure expôsition et un arrôsement ordinaire.

2. CROTALAIRE A FLEURS POURPRES, *Crotalaria purpurascens*. LAMARCK. (VENT. Malm. 66.) On dit qu'elle est originaire de l'Ile de France, mais elle nous est certainement venue du Cap. Elle est plus bâsse et plus petite que la précédente : ses feuilles sont oppôsées et aussi à trois folioles ovales, mais échancrées au sommet : ses fleurs, qu'on voit en mai, sont du plus beau rouge pourpre et en grappes terminales et droites. Même culture et terre substantielle et légere.

3—4. CROTALAIRE ÉLÉGANTE, *Crotalaria elegans*. Cette espece nouvelle et apportée du Cap en Europe en 1790, mérite son nom spécifique. Elle pousse une tige d'environ un metre (trois pieds), ligneuse, grêle et ayant besoin d'un tuteur. Ses rameaux assez distants et alternes donnent des feuilles pétiolées, à trois folioles lancéolées. Ses fleurs qu'on voit d'assez bonne heure et pendant long-temps, sont inodores, il est vrai, mais d'un rôse foncé, et dispôsées en petites grappes terminales. Même culture. — Les Indes orientales nous ont fourni une espece fort intéressante parce qu'elle fleurit en tout temps : elle est propre à faire l'ornement des serres, et a été rapportée en 1798 par DE LA HAIE, Jardinier de l'expédition de DENTRECASTEAUX. Les Botanistes l'ont appellée *Crotalaria semperflorens* : VENTENAT.

CROTON. C'était chez les Grecs le nom du Ricin; on l'a transporté à ce genre de la Monœcie-Monadelphie, famille des *Tithymaloïdes*, et dont une seule espece peut intéresser, quoiqu'il lui faille la serre tempérée, parce qu'elle vient de l'Inde; c'est le CROTON-PORTE-SUIF *ou* ARBRE-A-SUIF, *Croton sebiferum*. LIN. Cet arbre, originaire de la Chine où on le cultive pour son utilité sur le bord des ruisseaux, a été transporté dans la Virginie en Amérique, et doit réussir dans nos départements méridionaux, puisque déjà il s'y maintient en pleine terre, entre Hieres et Toulon. Dans son pays natal il atteint la hauteur et le volume du Poirier : ici je n'en ai vu que de petits individus parce qu'on les tient dans des pôts pour les rentrer au moins en orangerie l'hiver, et parce qu'étant d'ailleurs assez difficiles à cultiver, ils ne prennent pas un grand accroissement. On leur donne une terre substantielle; beaucoup d'eau et de soleil pendant l'été; peu d'eau et du jour dans la serre. Le Croton se multiplie de graines, qui nous viennent de la Virginie : son tronc est droit, divisé en branches dont les rameaux longs et souples poussent des feuilles nombreuses,

éparses, de la forme de celles du peuplier noir, entieres, pointues, glanduleuses, à long pétiole; enfin qui rougissent avant de tomber. Ses fleurs en especes de châton sont nombreuses, ou mâles ou femelles; à ces dernieres succedent des graines suspendues, couvertes d'une substance blanche dont on fait des chandelles en Chine. Cet arbre ne sera regardé ici comme vraiment utile que lorsqu'il y fleurira et grainera librement.

CROWEA. (Décandrie-Monogynie, famille des *Rutacées.*) Genre nouveau fait par Smith, et qu'il a dédié à M. *James* Crowe, Botaniste Anglais. Il ne contient encore que le Crowea a feuilles de Saule, *Crowea saligna.* Smith. (Vél. du Mus. — Vent. Malm. 7. — And. *rep.* 79. — Curt. 989.) Arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, cultivé à Malmaison, d'où il s'est répandu chez les Amateurs. Sa tige, garnie de rameaux souples, est, comme eux, ornée de feuilles alternes, rapprochées, semblables à celles du Saule. Ses fleurs, qu'on voit pendant plus de trois mois et dès la mi-août, sont axillaires, assez grandes, d'un beau rôse; elles ont cinq pétales ovales-aigus, et sont placées au haut des rameaux. Il faut le serrer l'hiver en orangerie. Il aime une terre douce mêlée de terre de bruyere, et on le propage facilement de boutures; mais il est délicat.

CYPRÈS, *Cupressus*, autrefois *Cyparissus*, nom imité du grec, *kyparissos*, soit qu'étant poétique, il dût conserver la mémoire du jeune Cyparisse métamorphôsé en Cyprès par Apollon, soit que les Anciens eussent voulu indiquer la forme réguliere de la seule espece qu'ils connaissaient, parce que cet arbre *kyei parisous*, c'est-à-dire, produit égaux (sous-entendez *tous kladous*, ses rameaux). Ce nom vient peut-être de l'île de Chypre où Pline dit qu'en labourant la terre il vient d'abord des Cyprès. Ce genre de la Monœcie-Monadelphie, famille des *Coniferes*, est aujourd'hui compôsé d'au moins six especes, dont quelques-unes doivent être recherchées pour la décoration des Jardins.

1. Cyprès commun, *Cupressus sempervirens.* Lin. (Duh. n. éd. 3. 11.) Arbre résineux, toujours vert, originaire du Levant et de l'Archipel, cultivé depuis long-temps dans nos pays où il ne redoute que le froid excessif. Il a deux variétés produites indifféremment par les semences du même individu, et improprement appellées par les Jardiniers *Cyprès mâle* et *Cyprès femelle.* L'une et l'autre portent à la fois des fleurs mâles et femelles, mais en chatons séparés. Ce Cyprès mâle est celui à branches étalées, *C. semp. expansa* : le Cyprès femelle, *C. semp. fastigiata*, est celui que sa forme réguliere

et pyramidale a fait préférer. Ils se ressemblent en tout, hors dans la dispôsition de leurs branches. Leurs feuilles petites, imbricées et dispôsées en verticilles de trois, sont courtes et appliquées sur les petits rameaux qui sont assez nombreux pour produire une ombre épaisse. Les fleurs mâles, qu'on voit au printemps, sont nombreuses et terminales ; elles lancent si abondamment leur poussiere fécondante et jaûne, qu'on dirait que l'arbre est alors couvert de fumée. Les fleurs femelles produisent des fruits ou cônes arrondis, forme qui leur a valu, dans les boutiques, le nom de *Noix* de Cyprès. Ils mûrissent en hiver, temps auquel il est bon de les cueillir pour en tirer au printemps les graines qu'on seme aussi-tôt dans des terrines remplies de terre de bruyere, mises sur couche tiede et à l'ombre. On met ensuite le plant en pôts séparés, et on ne le confie à la pleine terre qu'au bout de quatre ans ; encore faut-il pendant les premieres années le garantir du froid. Cet arbre aime les terres chaudes et graveleuses : il prend bien aussi de boutures.

Les Anciens ornaient de Cyprès les tombeaux des gens riches, ainsi que le prouve Lucain, liv. III, v. 442. *Et non plebeios luctus testata Cupressus :* ce qui signifie, et le Cyprès ne sert point à marquer le deuil du plébéïen. Ils l'employaient aussi dans les endroits d'agrément : Pétrone parle de Cyprès plantés dans des lieux de délices, et Pline dit, *Epist. VIII*, qu'il en a fait orner sa maison de campagne.

2. Cyprès chauve *ou* à feuilles d'Acacia ; Cyprier, *Cupressus disticha.* Lin. (Catesb. I. 11.) On l'appelle *chauve*, parce qu'il se dépouille de ses feuilles qui tombent touts les ans vers le milieu de novembre, après avoir rougi. Il en repousse au printemps ; elles sont très petites, linéaires, pointues, molles, d'un vert agréable, longues de six à sept lignes, et rangées de chaque côté des petits rameaux comme celles de l'Acacia ; ce qui a valu à l'arbre le nom spécifique *disticha.* Il croît spontanément en Caroline, en Virginie et à la Louisiane, dans les lieux humides ou marécageux, même dans l'eau : il peut s'élever au-de là de vingt metres (60 pieds), et souvent il acquiert une circonférence de dix metres (30 pieds), mesuré près de la terre. On a vu en 1779, cet arbre porter ses fruits, semblables à ceux du Cyprès commun, mais plus grôs, à Malsherbes, et aussi au Monceau, terre de M. Duhamel, de l'Académie des Sciences, à qui M. de la Galissonniere en avait envoyé les graines vers 1750. Commelin dit, dans son *Hort. Amst.* 1697, avoir reçu cet arbre de *Henry* Compton, Evêque de Londres et Amateur. Même culture que pour les autres Cyprès, si ce n'est qu'il faut arrôser ce-

lui-ci touts les jours si l'on veut qu'il profite étant jeune et en pôt ou en pépiniere. Quelques boutures que j'ai faites par essai en octobre, placées en terre de bruyere et en orangerie, m'ont réussi fort bien. On ne doit confier le jeune plant à la pleine terre que lorsqu'il a quatre ans; il demande alors à être mis en terrein frais et à être ombragé.

3. Cyprès Faux-Thuya, *Cupressus Thuyoïdes*. Lin. (Duh. n. éd. 3. 2.) Il doit ses surnoms à la ressemblance que lui donnent avec le Thuya, ses feuilles plates, persistantes et toujours vertes, mais dispôsées, aussi bien que ses rameaux, d'une autre maniere que dans le Thuya. Croissant naturellement dans les parties humides de la Caroline et de la Virginie, d'où il a été envoyé en Europe en 1736, il peut rester chez nous en pleine terre, pourvu qu'on lui tienne le pied frais ou qu'on le place dans un sol humide. C'est un arbre d'un très bel effet, et dont on peut voir de beaux exemplaires chez M. Cels. Même culture. On l'appelle vulgairement Cedre blanc.

CYTISE, *Cytisus*. Pline et Columelle disent que le Cytise étant propre à fournir abondance de lait aux femelles qui le broutent, *kyei isōs* (*tous titthous ekeinōn*), remplit également *leurs mammelles*. Ce mot peut encore être dérivé de *Cythno*, l'une des îles Cyclades, aujourd'hui *Thermia*, où selon Pline, croissait en abondance une espece de ce genre qui est de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*.

1. Cytise des Alpes; Aubours, *Cytisus Laburnum*. Lin. (*Fl. Aust.* 306.) Arbre de moyenne grandeur, connu encore sous le nom de *Faux-Ebénier*; il est assez répandu dans nos forêts, où, à cause de la souplesse et de l'usage de ses branches, on l'appelle *Bois-d'Arc* et *Arbois*. Son écorce reste souvent de couleur verte; ses feuilles sont alternes, à trois folioles lancéolées et portées par un pédicule mince et long. C'est au mois de mai qu'il fait l'ornement des lieux où on l'a planté, par le nombre infini de ses grappes terminales, longues et pendantes de fleurs jaûnes. Il a une variété à feuilles panachées; une autre à larges folioles, appellée Ebénier odorant, *Cyt. Lab. latifolium*, dont les fleurs, jaûnes aussi et en grappes pendantes, ont de plus une bien petite odeur, mais assez agréable. On peut greffer ces variétés sur le premier.

2. Cytise a feuilles sessiles, Petit Cytise *ou* Trifolium des Jardiniers, *Cytisus sessilifolius*. Lin. Il est indigene, peut s'élever à six pieds et forme buisson. Ses fleurs d'un beau jaûne et en épis courts et terminaux,

se voient en juin, et couvrent l'arbuste. Il faut avoir soin de le tondre quand elles sont pâssées. Quelquefois on le greffe sur le précédent, et son effet est de former une tête touffue à rameaux pendants, sur une tige élevée et nue.

3. Cytise velu, *Cytisus hirsutus.* Lin. Cet arbrisseau d'environ six pieds, originaire du midi de l'Europe, même de la France, est toujours vert et très joli, sur-tout lorsqu'au mois de juin, il est tout couvert de ses fleurs jaûnes mêlées d'aurore. Souvent il refleurit en septembre et même jusqu'en décembre si le temps est doux. Touts ces Cytises se multiplient ou de graines semées au printemps, ou de marcottes, ou de boutures faites en octobre, ou enfin de greffe sur le Cytise des Alpes. Ils n'aiment pas le trop grand soleil; et il leur faut une bonne terre fraîche.

D.

DECUMARIA. Le nom donné par Linné à ce genre, est dérivé du nombre Dix, parce qu'en effet ses fleurs ont un calyce à huit ou *dix* divisions, une corolle a huit ou *dix* pétales, un stigmate à *dix* lobes, un capsule à *dix* loges, contenant chacune une semence; en tout, *dix* semences. Linné a placé ce genre dans la Dodécandrie-Monogynie, et Jussieu dans la famille des *Myrtacées :* on ne connaît encore que l'espece, Decumaria barbara, Lin.; *sarmentosa*, Persoon. Long-temps cet arbrisseau, originaire du midi de la Caroline, avait été soigneusement tenu en serre chaude, où il se faisait redouter par le grand espâce dont il s'empare, et par l'incommodité de ses rameaux nombreux, longs, sarmenteux et articulés, qui, prenant racines à chacune de leurs articulations, étouffaient toutes les plantes voisines; ce qui lui a mérité le nom spécifique de *barbara*. Aujourd'hui l'on a débarrassé les serres chaudes de cet hôte incommode, que M. Thuillier, Auteur de *la Flore des environs de Paris*, a relégué en pleine terre, où il réussit parfaitement bien, puisqu'il y a fleuri touts les étés, depuis l'an huit. Cet arbrisseau, qui s'étale comme les Pervenches, ne paraît pas plus difficile sur le terrein que sur l'expôsition. (M. Thuillier l'avait placé tout simplement et sans choix, à son rang, dans le Jardin de l'Ecole Centrale des Quatre-Nations.) L'Amateur doit donc lui accorder place dans les endroits frais et un peu ombragés du sien, qu'il ornera par le beau vert de ses feuilles épaisses, ovales, dentées au sommet et luisantes, et qu'il parfumera de l'odeur suave que répandent, sur la fin de l'été, ses fleurs d'un blanc de lait, dispôsées en panicules corymbiformes et terminales. Il suffit que ses branches touchent

la terre pour y prendre racines; on ne doit donc pas être embarrassé sur les moyens de le multiplier.

DIERVILLA. Genre établi par TOURNEFORT, conservé par JUSSIEU et au Jardin des Plantes, composé du seul DIERVILLA JAÛNE, *Diervilla lutea. H. P.* (DUH. n. éd. 18). Arbrisseau rustique et touffu apporté d'Arcadie (région d'Amérique septentrionale), par le Chirurgien Français DIERVILLE, en 1706. Ses racines traçantes donnent des tiges nombreuses, répandant une odeur forte quand on les câsse, du reste peu rameuses et ornées de feuilles oppôsées, lancéolées-ovales, dentelées en scie, luisantes. De la fin de juin jusqu'aux gelées, il donne des grappes axillaires ou terminales de fleurs jaûnes, petites, légerement odorantes, auxquelles succedent non des baies, mais des capsules; ce qui le distingue des Chevre-feuilles parmi lesquels LINNÉ l'a rangé. On le cultive comme ces derniers, et on le multiplie soit de graines, soit de traces, soit de marcottes ou de boutures.

DIOSMA. Suivant LINNÉ, ce genre qui est de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Rutacées*, renferme dix huit especes, presque toutes originaires d'Afrique, et particulierement du Cap de Bonne-Espérance. Ce sont des arbrisseaux charmants par leur feuillage et par leur parfum: il a paru si suave, qu'on l'a cru digne des Dieux ou de Jupiter: c'est ce que signifie le nom générique, composé de *Dios*, divin, ou génitif de *Zeus*, Jupiter, et *osmē*, odeur.

1. DIOSMA IMBRIGÉ, *Diosma imbricata.* LIN. Ses surnoms lui viennent de ce que ses feuilles du bout des rameaux sont *imbricées*, c'est-à dire, appliquées les unes sur les autres comme des tuiles; les inférieures sont ouvertes: toutes sont persistantes, d'un beau vert, presque sessiles, ovales, ciliées et petites. L'arbrisseau qui nous vient du Cap, peut atteindre la hauteur d'un à deux metres (trois à six pieds), par sa tige droite et ses rameaux droits et velus, terminés en juillet et août par une ombelle de fleurs petites, purpurines et odorantes. Il faut le rentrer l'hiver dans une très bonne orangerie où on le place aux jours: on le multiplie de marcottes et de boutures. *

2. DIOSMA A FEUILLES DE BRUYERE, *Diosma ericoïdes.* LIN. Il vient aussi du Cap de Bonne-Espérance: il est plus grand que le précédent, et se forme naturellement en buisson.

---

* Je dois avertir que touts ces arbustes à petites feuilles, tels que les *Diosma*, *Struthiola*, *Gnidia*, etc.; et les Bruyeres seront bien mieux dans une serre qui leur serait destinée uniquement, et dont on exclurait les végétaux à grand feuillage.

Ses feuilles éparses et assez serrées sur les rameaux, sont linéaires, pointues et marquées de petits points. Elles répandent une odeur aromatique fort agréable. Les fleurs paraissent dès le mois de mai, et se succedent assez long-temps. Elles sont blanches, petites, quelquefois placées seules au bout des rameaux; d'autrefois réunies trois ou quatre ensemble. Même culture.

3. Diosma a larges feuilles, *Diosma latifolia.* And. *rep.* 33. Originaire du Cap, et connu en Europe depuis 1791; Il est le plus haut de son genre, pouvant s'élever à quatre pieds; ses feuilles plus grandes sont oppôsées, nombreuses, presque sessiles, lancéolées-obtuses, d'un beau vert. Ses fleurs qu'on voit fin de juillet sont assez grandes, et blanc-de-lait. Il est aromatique, se propage facilement de boutures, et demande la serre tempérée et la terre de bruyere.

4. Diosma a feuilles dentées, *Diosma serratifolia.* Vent. Malm. 77. Botany-Bay nous a fourni cette nouvelle et belle espece, qui a peut-être les feuilles et les fleurs les plus grandes du genre. La tige, qui est cylindrique, se divise en rameaux rapprochés, oppôsés, portant des feuilles oppôsées en croix, presque sessiles, aromatiques, lancéolées-obtuses, et *dentées en scie.* Vers la fin de mars les extrémités des rameaux sont ornées de fleurs d'un blanc pur, bien ouvertes, pédiculées, axillaires et solitaires, munies de bractées assez longues pour les dépâsser. Ce très joli arbuste, encore moins délicat que les autres, se cultive de même, et se contente de la simple orangerie.

DIRCA. Genre de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Thymélées*, composé du seul Dirca de marais, appellé aussi Bois-Cuir, à cause de la souplesse et de la tenacité de son écorce, et encore, par anti phrase, Bois-Plomb du Canada, car son bois est extrêmement léger. Linné l'a nommé *Dirca palustris*, pour indiquer qu'il croît naturellement dans les eaux et les terreins marécageux, près des fontaines (en grec *dirkai*). On ne peut le conserver ici qu'en le mettant dans une situation ombragée et le plantant en terre tourbeuse tenue humide: avec ces soins, il fleurira chaque année. Je le conserve dans un pôt bouché, enterré et souvent arrôsé. Cet Arbrisseau, naturel à toute l'Amérique septentrionale, n'a qu'une tige bâsse divisée en branches où des rameaux nombreux semblent avoir été fichés. Ses fleurs, réunies deux ou trois à un même pédoncule, pendantes, d'un blanc-verdâtre, monopétales, faites en cornet que dépâssent les étamines et le style, paraissent de très bonne heure avant le developpement des feuilles qui sont alternes, à court pétiole,

ovales,

ovales, entieres, jaûnâtres et velues en dessous. On propage le DIRCA par ses graines, et aussi de marcottes et de boutures faites en terre convenable.

E.

ÉBÉNIER, *Ebenus.* Genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, (type de celle des *Ebénacées* de VENTENAT), dans lequel se trouve l'arbre qui fournit le bois d'ébene, appellé par les Grecs *Ebelos* ou *Ebenos.* Je ne parlerai que de l'ÉBÉNIER DE CRÊTE, *Ebenus Cretica*, LIN., parce qu'étant naturel à l'île de Crête ou Candie, il suffit pour le garantir du froid de nos hivers, de le mettre en très bonne orangerie où il doit encore être placé au jour. J'ai vu des individus de plus d'un metre (trois pieds) de haut. Leur tige droite, (si on l'a redressée dans la jeunesse), se divise en rameaux soyeux, garnis de feuilles persistantes, ailées à cinq folioles lancéolées, couvertes d'un duvet soyeux et argenté, ce qui lui donne déjà un aspect assez agréable, et qui le devient davantage encore pendant les mois de juillet et août, que le plus grand nombre de ces rameaux est terminé par un épi assez fort de fleurs grandes et purpurines. L'Arbrisseau tenu en pôt plein de terre substantielle un peu consistante, placé pendant l'été au soleil du midi et suffisamment arrôsé, mûrira ses graines qu'il faut semer au printemps sur couche tiede et sous châssis. Peu d'arrôsement en hiver.

ECHIUM. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Borraginées*, dont le nom vient du mot grec *echis*, vipere, parce que la plante à laquelle on donnait le nom d'*Echion*, (la Bourrache) porte des graines qu'on trouvait ressembler à la tête d'une vipere.

1-2. *ECHIUM ou* VIPÉRINE BLANCHATRE, *Echium candicans*, JACQ. Cet arbuste qui nous vient de Ténériffe, mériterait place dans les collections par la seule singularité de son aspect blanchâtre, dû aux poils rudes et blancs qui couvrent ses rameaux et ses feuilles. Sa tige en vieillissant devient brune, épaisse, et haute de plus d'un metre et demi (quatre pieds et demi): ses rameaux toujours velus se terminent par un bouquet de feuilles grandes, blanches, lancéolées-aiguës, persistantes. De juillet à septembre la tige principale et les plus forts rameaux donnent naissance à un épi terminal et fort long de fleurs d'un très beau bleu. — Une autre espece plus grande et constamment plus blanche est appellée *Echium giganteum.* Elle vient aussi des Canaries, s'éleve à plus de deux metres (six pieds), et donne en

mai des épis terminaux et longs de fleurs d'un beau bleu céleste. L'une et l'autre demandent une très bonne orangerie et les jours pour l'hiver, le soleil et de l'eau en été. On les multiplie de graines semées au printemps sur couche, et de boutures faites en été.

EMBOTHRIUM. LIN. Genre fort nombreux de la Tétrandrie - Monogynie, famille des *Protées.* Il renferme des plantes toutes originaires de la Nouvelle-Hollande, et extrêmement singulieres par la pôsition de leurs étamines placées dans une cavité au bout des pétales qui sont presque filiformes. *Embothros* en grec signifie qui a une fôsse, ou qui est dans une fôsse; de la préposition *en*, dans, et *bothros*, fôsse. Mieux examinées, quelques especes ont été reportées par *Robert* BROWN aux genres anciens *Conchium* et *Hakea*, ou font partie des genres nouveaux *Grevillea*, *Lomatia*, *Telopea.*

1. EMBOTHRIUM A FEUILLES DE SAULE, *Embothrium salicifolium.* VENT. J. de CELS 8. (Vél. du Mus.) *Emb. salignum*, ANDR. *rep.* 215. *Hakea saligna*, BROWN. C'est un très joli arbrisseau, dont les feuilles sont lancéolées et glabres, d'une forme pareille à celles du *Saule.* Avant leur développement elles sont rougeâtres aussi-bien que celles du bout des branches; et ces dernieres feuilles se penchent comme pour laisser appercevoir les fleurs sortant de leurs aisselles, et qui sont petites, blanches, à quatre pétales linéaires presque filiformes. Le pistil est du double plus long; il demeure courbé sur les étamines pendant la fécondation, après laquelle les pétales se roulent: le pistil se redresse pour n'avoir plus qu'une légere courbure à son extrémité. Un rameau chargé en mai de ces fleurs, quoique petites, fait un effet aussi singulier qu'agréable. On propage cet *Embothrium* de boutures faites en mars ou avril, sur couche chaude et sous châssis. Il préfere la terre de bruyere à toute autre, et se contente d'une bonne orangerie pendant l'hiver. J'en ai vu un qui avait près de six pieds. Il vient de Botany-Bay. M. CELS l'a eu en 1792.

2. EMBOTHRIUM SOYEUX, *Embothrium sericeum.* SMITH. (AND. *rep.* 100.) *Grevillea sericea.* BROWN. Arbrisseau de la Nouvelle-Galles du Sud, qui fleurit presque toute l'année, et s'accommode bien de l'orangerie pour l'hiver. Ses feuilles sont nombreuses, presque toujours trois ensemble, longues, aiguës, très entieres et *soyeuses* en-dessous. Les fleurs naissent en bouquets terminaux, sont petites, mais nombreuses et de couleur pourpre. Elles n'ont point de calyce et consistent en quatre pétales linéaires, d'abord obliques, mais se rou-

lant en dehors après la fécondation. Leur extrémité est élargie, et sur cette extrémité est placée une anthere jaûne, attachée par un filet court et délié. Le pistil plus long que les pétales et de la même couleur, reste courbé à son sommet : enfin chacun des pétales est chargé intérieurement dans son milieu d'une touffe de poils. Même traitement. Les semences mûrissent quelquefois et peuvent aussi alors servir à la propagation.

3. EMBOTHRIUM A FEUILLES DÉCOUPÉES, *Embothrium silaifolium*, SMITH.; WILLD.; *herbaceum*, CAVAN.; *Tricondylus*, SALISB.; *Lomatia silaifolia.* BROWN. C'est un petit arbrisseau des environs du port Jackson dans la Nouvelle-Hollande. Je ne l'ai encore vu que dans la riche collection de M. NOISETTE, Pépiniériste, fauxbourg St. Jacques, n°. Je lui ai l'obligation d'avoir bien voulu me donner la facilité de le faire figurer pour l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR. Il paraît devoir s'élever tout au plus à un metre (trois pieds) : ses feuilles très découpées, très vertes comme les rameaux, sont munies de glandes petites et rouges à chaque pinnule; celles-ci sont pétiolées et pinnées elles-mêmes. Dès le mois de juin jusqu'en août, l'extrémité de l'un ou l'autre rameau s'allonge en une grappe, simple ou divisée, de fleurs nombreuses, droites, pédiculées, alternes, de couleur soufre les inférieures s'ouvrent les premieres. Les semences sont ailées à leur sommet, d'où son nom *Lomatia*, du mot grec *lōma*, frange. Il demande la terre de bruyere, de plus le jour dans une bonne orangerie pour l'hiver: il prend bien de marcottes. Introduit en Angleterre en 1792, par Sir *Joseph* BANKS.

4. EMBOTHRIUM MAGNIFIQUE, *Embothrium speciosissimum*, SMITH, WILLD.; *spathulatum*, CAVAN. *Telopea speciosissima*, BROWN. Il est digne de touts les beaux noms qu'on lui donne, au mois de mai sur-tout lorsque ses fleurs nombreures ramâssées en tête ou en thyrse raccourci, et presque du volume du poing, forment une masse de couleur carmin foncée et très voyante, ainsi que le dit son nouveau nom dérivé de l'adjectif grec *tēlōpos* qui se voit de loin, remarquable. Cet arbrisseau que les Anglais possedent depuis 1789, est de la Nouvelle-Galles du sud, et se cultive tout aussi facilement et de même que tant d'autres venus des mêmes régions : il ne paraît pas très rameux et n'en fait pas moins un bon effet par ses feuilles oppôsées, quelquefois ternées, sessiles, grandes, longues, arrondies à leur sommet, amincies à la bâse, bordées de grandes dents, enfin marquées d'une nervure dans leur milieu, et ressem-

blant un peu à celles du Châtaignier : chaque fleur très longue, tubuleuse, monopétale, mais divisée profondément en quatre, fait partie de la tête, au-dessous de laquelle se trouve un involucre composé de plusieurs feuilles très longues, lancéolées et du même beau rouge que les fleurs. On le multiplie très aisément de marcottes, ou de graines venues du pays : mais il paraît que les individus ne fleurissent que lorsqu'ils ont pris un certain accroissement.

EPHEDRA. (Diœcie-Monadelphie, famille des *Conifères.*) Autrefois je me serais abstenu de parler de ce genre composé seulement de trois plantes, dont le plus grand mérite est de ne ressembler, pour ainsi dire, à aucune autre, si ce n'est à la Prêle, *Equisetum;* car, comme elle, elles n'ont point de feuilles; cependant elles forment des touffes épaisses et vertes par le grand nombre de leurs branches et rameaux noueux, articulés et en verticilles : leurs fruits, qu'on voit rarement dans les jardins, sont des especes de baies rouges et que les enfants mangent. La plus bâsse de toutes est l'EPHÉDRA A UN ÉPI, *Ephedra monostachya.* LIN.; elle vient de Sibérie. L'EPHÉDRA A DEUX ÉPIS, *Ephedra distachya*, croît naturellement entre les rochers des montagnes, sur les bords de la mer, en Italie, en Espagne, dans le midi de la France. Placés dans les parties ouvertes et humides de nos Jardins-paysages, ces arbustes peuvent y produire quelque effet. — J'ai vu le dernier atteindre six pieds de haut : il a besoin d'être couvert pendant les grands froids. L'un et l'autre donnent beaucoup de rejetons qui servent à les multiplier.

3. ÉPHÉDRA ÉLEVÉ, *Ephedra altissima.* M. DESFONTAINES l'a trouvé sur les montagnes d'Alger, à des hauteurs où il gele quelquefois : il y forme des masses considérables et pendantes de verdure, souvent il couvre entierement quelques arbres, comme des Lentisques. Rapporté au Jardin des Plantes, par ce célebre Professeur, il y a bien réussi en pleine terre, adôssé contre un mur à bonne expôsition. Sa tige haute de douze pieds et tortueuse, donne un nombre infini de branches subdivisées en un plus grand nombre de rameaux filiformes et pendants, qui font un effet assez agréable. Les Grecs avaient fait de leurs mots *epi*, sur, et *hezomai*, je m'assieds, le nom *Ephedra*, qui signifie encore embûches, pour nommer une plante qui s'établissait sur les arbres et les couvrait au point de les étouffer.

ÉPIGÉE, *Epigæa.* Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Bruyeres*, (des *Rhodoracées*, suivant VENTENAT), contenant la seule ÉPIGÉE RAMPANTE, *Epigæa repens.* LIN.

(And. *rep.* 102). Il est fâcheux que ce joli arbuste qui croît naturellement en Amérique, depuis la Virginie jusqu'au Canada, soit aussi difficile à conserver, et ne s'accommode pas de nos hivers alternativement froids et humides. Dans son pays natal, il se trouve à l'abri de ces variations par une couverture épaisse de neige. Il en est ainsi de beaucoup de plantes des régions froides des deux mondes; du Canada, de la Sibérie, etc., etc. Au reste, l'Epigée est bâsse, ligneuse, rampante, vivace, toujours verte, rameuse; ayant des feuilles nombreuses, en cœur, ovales, pointues, veinées et coriacées. Les extrémités tendres de ses rameaux, sont d'un roux plus clair que la partie inférieure. Depuis mars jusqu'en mai, si ce petit arbuste est gardé en orangerie; plus tard, s'il est en pleine terre, on voit paraître ses jolies fleurs, très odorantes, d'une couleur de chair tendre, monopétales, tubulées, à limbe ouvert et divisé en cinq lobes. L'Epigée est très commune en Angleterre : on y en fait les bordures des plates-bandes de terre de bruyere où se cultivent les Andromèdes, *Rhododendrum*, etc. On la propage bien de boutures, mieux par ses branches enracinées, ou par ses rejetons et racines qu'on sépare avec succès en mars. Son nom est composé des mots grecs, *épi*, sur, et *gaia*, terre; ce qui indique bien son habitude d'être rampante et couchée sur terre.

ÉPINES. Sous ce nom nous cultivons plusieurs jolis arbrisseaux, qui sont des especes d'Alisiers ou de Néfliers. *Voyez* ces mots.

ÉRABLE, *Acer.* Genre de la Polygamie-Monœcie, et qui a donné le nom à la famille des *Erâbles.* Il fait partie de celle des *Malpighiacées* de Ventenat, et contient un assez grand nombre d'arbres utiles ou d'agrément, qui ont encore l'avantage de pousser assez vîte, et de s'accommoder de tout terrein et de toute expôsition. La premiere espece connue, ayant un bois dur et difficile à câsser (ce qu'on peut rendre par *lignum* acre), on lui a donné le nom d'*Acer.*

1. Erable commun *ou* champêtre, *Acer campestre.* Lin. Arbrisseau qui croît dans nos bois et nos haies, formant buisson par ses rameaux nombreux. Ses feuilles sont à cinq lobes, ou plutôt à trois, dont les latéraux seraient eux-mêmes bilobés. Ses fleurs d'un blanc verdâtre, sont en grappes courtes. On l'appelle encore petit Érable des bois. Il est laiteux, aussi-bien que sa variété à feuilles panachées.

2. Erable-Sycomore, *Acer Pseudo-Platanus.* Lin. Grand arbre originaire de Suisse, naturalisé en France. Il est droit; ses feuilles à cinq lobes aigus et inégalement dentés,

sont portées par des pétioles ordinairement teints de pourpre ou de rouge. Ses fleurs sont verdâtres, en grappes pendantes. Il a une variété charmante, à feuilles panachées de blanc, mais qui a été rôse dans leur jeunesse. MILLER dit, et l'on a répété d'après lui, que par une singularité attachée aux Erables, les graines des variétés panachées, donnent constamment (et sur-tout pour le Sycomore), des individus de même sorte et dont la panachure se conserve plus belle et mieux dans un bon que dans un mauvais terrein : mais M. BERGERON de Bordeaux, Amateur très expérimenté, m'a certifié qu'il avait eu de nombreuses preuves du contraire.

3. ÉRABLE-PLANE *ou* A FEUILLES DE PLATANE, ÉRABLE DE NORWEGE, *Acer Platanoïdes.* LIN. (TREW. 91.) Un peu moins élevé que le précédent, il lui ressemble assez, et peut-être est-il plus droit. Ses feuilles à cinq lobes très pointus forment des angles obtus : elles sont luisantes, mais vertes sur les deux surfaces. Ses fleurs sont herbacées et en grappes à demi-droites. On le trouve en France et en Norwege. Il convient mieux que toute autre espece pour recevoir la greffe de toutes ses variétés qui sont laiteuses comme lui ; l'une à feuilles très découpées, et appellée à cause de cela, ERABLE GRIFFON, *ou* PATTE-D'OIE; *Acer laciniosum*, *H. P.*, qu'on peut aussi semer : l'autre à feuilles panachées, etc., qu'il faut greffer.

4. ÉRABLE DE TARTARIE, *Acer Tataricum.* LIN. Arbrisseau très propre à décorer les bosquets par ses fleurs à calyce rouge et en grappes compôsées; il leur succede des fruits à ailes rouges, et qui font un assez joli effet. Ses feuilles en cœur sont plutôt dentées que lobées, mais inégalement. Terrein frais et ombragé.

5. ÉRABLE DE MONTPELLIER, *Acer Monspessulanum.* LIN. Plus grand que le précédent, mais très rameux, et le plus souvent en buisson. Ses feuilles étant constamment à trois lobes, LAMARCK l'a désigné sous le nom de *trilobatum.* Elles ne tombent qu'après avoir été frappées de la gelée.

6. ÉRABLE DE VIRGINIE A FLEURS ROUGES, *Acer rubrum.* LIN. (CATESB. 1. 62.) Arbre originaire de la Caroline et de Virginie, très grand, rustique, et d'un bel aspect par son port, par l'extrémité rouge de ses rameaux, et sur-tout lorsque le vent agite ses feuilles grandes, à cinq lobes aigus et dentés, d'un beau vert en dessus, argentées en dessous : elles sont portées par des pétioles longs et flexibles, et ne paraissent qu'après les fleurs, qui sont petites et rouges, et auxquelles succedent des grappes pendantes de semences grandes, ailées, rouges aussi, et qui mûres souvent avant juin, doivent être semées aussi-tôt. Le plant aura, avant l'hiver, plus d'un pied.

Plus on tardera à semer les graines, plus elles mettront de temps à lever.

7. Érable cotonneux *ou* de sir Wager, *Acer tomentosum.* H. P. *coccineum.* H. K. On l'a regardé comme une variété du précédent, avec lequel il a effectivement des rapports et de la ressemblance, mais aussi quelques différences.

8. Érable jaspé, *Acer Pensylvanicum.* Lin.; *striatum*, Lamarck. Pendant long-temps ce beau et moyen arbre a été appellé au Jardin des Plantes, *Acer Canadense.* Il se fait distinguer par son écorce verte pendant qu'il est en seve, rouge en hiver, jaûnâtre le reste du temps, mais toujours rayée de lignes très blanches, et aussi par ses feuilles les plus grandes du genre, découpées en trois lobes aigus; elles sont arrondies et ovales près du pétiole. Il aime assez les terreins secs et une bonne expôsition. Comme le principal mérite de cet arbre consiste dans son écorce, on a coutume de le greffer presque rez-terre.

9. Erable a feuilles de Frêne, *Acer Negundo.* Lin. Très beau et très grand arbre de l'Amérique septentrionale, d'où les premieres semences ont été apportées par M. de la Galissonniere. Il est dioïque, et le seul de son genre dont les feuilles soient ailées : elles ont cinq folioles assez semblables à celles du Frêne, et constamment d'un vert frais que releve la couleur rôse du pétiole. On le seme comme les autres, mais il réussit aussi de marcottes et de boutures. Dans un sol frais, il croît vîte et fleurit à sa troisieme année. M. de Cubiere a fait un très bon mémoire sur cet arbre et sur sa culture.

10. Érable a sucre, *Acer Saccharinum.* Lin. Arbre aussi très grand. Ses feuilles à cinq lobes aigus et dentés, sont d'un vert foncé en dessus, plus pâles en dessous, et portées par des pétioles rougeâtres; teinte que prennent aussi les feuilles avant de tomber. En Pensylvanie, il rend une liqueur sucrée par des incisions que l'on fait à son tronc et à ses grôsses branches.

11, 12 et 13. On connaît et cultive encore l'Erable de Pensylvanie, appellé *Acer spicatum* par Lamarck, parce que les fleurs sont en épis. L'Erable de Crete *ou* Candie, *Acer Creticum*, dont les feuilles étant constamment à trois lobes, l'ont fait regarder comme une variété de celui de Montpellier. Enfin l'Erable Opale des Italiens, *Acer Opalus*, Lin., arbrisseau à rameaux nombreux, à feuilles arrondies à cinq lobes, et portées par des pétioles rouges, comme est l'extrémité des rameaux.

On multiplie les Erâbles de graines qui semées aussi-tôt leur maturité, levent au printemps suivant, mais qu'il faut garantir pendant l'hiver de la voracité des souris et mulots : cet inconvénient fait souvent prendre le parti de ne semer qu'au printemps. Ils réussissent aussi de marcottes faites en automne ou au printemps, et qui ont racines dans l'année. Enfin on peut les greffer sur franc en août. En général, ils s'accommodent de toutes sortes de terreins, mais préferent cependant celui qui est frais, sâblonneux et profond.

ERYTHRINA. Ayant parlé de ce genre dans la section précédente, il me reste à traiter de l'ERYTHRINA ARBRE-DE-CORAIL, *Erythrina Corallodendrum*, LIN., grand arbre de l'Amérique équinoxiale et de l'Inde, cultivé à la Chine et dans les royaumes voisins, parce que son charbon y sert à faire de la poudre à tirer, et aussi pour la beauté et l'éclat de ses fleurs qui sont d'un rouge de corail; c'est ce qu'expriment touts ses noms dérivés des mots grecs *erythros*, rouge, *korallion*, corail, et *dendron*, arbre. Dans nos climats, il faut nécessairement le tenir en serre chaude, où encore il reste petit. Sa tige, armée d'aiguillons droits, courts et épars, se divise en rameaux un peu montants, portant des feuilles à trois folioles arrondies en cœur à la bâse, terminées par une pointe, très entieres, glauques et lisses. Les fleurs dispôsées en épis droits et terminaux font un grand effet par leur couleur éclatante : de loin elles semblent n'être compôsées chacune que d'un long tube; apparence due à la longueur de l'étendard, quatre fois plus long que les ailes et la carene, et qui protege dix étamines, dont les filets presqu'aussi longs sont réunis en deux paquets à leur bâse. Dans le premier âge, cet arbre a besoin de la tannée. On l'appelle encore BOIS IMMORTEL.

EUCALYPTUS. Ce nom grec compôsé de la particule *eu*, bien, et du verbe *kalyptō*, je couvre, je cache, exprime la maniere dont la nature a couvert et garanti par une sorte de coîffe ou de capuchon caduc les étamines et le pistil des especes qui constituent ce genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Myrtoïdes*. Au Jardin des Plantes, on en cultive six especes; toutes sont de la Nouvelle-Hollande, et commencent à se voir dans le commerce chez MM. CELS, VILMORIN, NOISETTE, etc. Livrés à la pleine terre dans le midi de notre France, les *Eucalyptus* pourraient y parvenir à la haute stature qu'ils ont dans leur pays natal, et par conséquent devenir utiles pour les constructions, les mâtures, etc.; tels sont, 1°. l'EUCALYPTUS GIGANTESQUE, *Eucalyptus robusta*, SMITH, que souvent on rencontre de la hauteur de plus de

cent cinquante pieds. Dans le climat de Paris, il faut nécessairement le tenir aussi-bien que les autres dans l'orangerie pendant l'hiver; ce qui ôte l'espérance de jamais les y voir parvenir à leur grandeur naturelle. Leurs fleurs axillaires, très petites, en bouquets ou paquets portés par un long pédicule, se montrent très long-temps avant d'épanouir : au lieu de corolle, elles ont deux coîffes l'une sur l'autre, dont l'extérieure, parce qu'elle disparaît long-temps avant que les fleurs aient acquis leur volume, ne devient jamais aussi grande que l'intérieure qui ne tombe qu'au moment où les fleurs s'épanouissent; suivant l'espece, elle est plus ou moins haute, ou aiguë, et quelquefois recourbée. Celles-ci n'ont point de pétales, et consistent en étamines nombreuses à filets blancs et antheres jaûnâtres, au milieu desquelles est le pistil. — 2°. L'EUCALYPTUS RÉSINEUX, *Eucalyptus resinifera*, SMITH, est aussi de haute stature, et sa forme est élégante par la longueur et la flexibilité de ses branches tombantes à la maniere de celles du Saule pleureur. Ses feuilles sont oblongues et terminées par une pointe allongée.

3.-6. On cultive aussi les EUCALYPTUS POIVRÉ, — OBLIQUE, — A FEUILLES ÉTROITES, — A FEUILLES OPPÔSÉES, *Eucalyptus piperita*, SMITH, — *obliqua*, L'HÉRITIER, — *angustifolia*, — *oppositifolia*, H. P. Hors la derniere espece toutes ont des feuilles alternes; quelques-unes les conservent, d'autres sont aromatiques: jusqu'à présent aucune n'a bien mûri ses graines; il faut donc s'en procurer du pays, les semer, et conduire le semis avec les précautions requises pour les plantes délicates dans leur jeunesse. Le plant demande de grands vâses, et que ses racines nombreuses et grandes soient logées à l'aise. Il faut aux *Eucalyptus*, ainsi qu'à touts les végétaux de la Nouvelle-Hollande, un mélange substantiel de bonne terre franche et douce et de terre de bruyere.

EUPHORBE, *Euphorbia*. Genre pour LINNÉ de la Dodécandrie-Trigynie, et pour JUSSIEU type de la famille de ce nom; (*Tithymaloïdes* de VENTENAT). Les plantes nombreuses dont il se compôse sont toutes remplies d'un suc très âcre, très caustique et par conséquent malfaisant. Malgré tout, le suc d'une espece originaire du mont Atlas est employé en médecine; sa vertu a, selon DIOSCORIDE, été reconnue du temps de Juba, roi de Lybie, qui en a écrit un volume; c'est pour cela, dit PLINE, qu'on lui a donné le nom de son médecin EUPHORBUS, frere de MUSA, médecin d'AUGUSTE Sans cette anecdote, on pourrait regarder le nom de l'Euphorbe comme une anti-phrâse dérivée du grec et signifiant *bonne nourriture*, de la particule *eu* qui indique le bien et

les bonnes qualités, et du substantif *phorbē*, aliment, pâture.

1. Euphorbe ponceau, *Euphorbia punicea*. Swartz. (Jacq. *icon. rar.* 484.) C'est un arbrisseau laiteux qui nous vient de la Jamaïque, et demande la serre chaude. Son tronc et ses rameaux sont grisâtres, ceux-ci n'ont de feuilles qu'aux extrémités; elles sont alternes, grandes, amincies en pétioles, un peu plus larges et arrondies par le bout où se trouve une pointe, vertes en dessus, glauques en dessous et marquées d'une nervure longitudinale, enfin un peu semblables à celles du laurier rôse. Les fleurs sont à l'extrémité des rameaux et de peu d'apparence, mais les feuilles qui en sont voisines sont entierement ou en partie d'un rouge vif de cerise; ce qui produit un fort bel effet. Cette belle plante n'est point difficile sur la qualité de la terre, mais demande une bonne expôsition en été avec quelques arrôsements : ils doivent être très modérés en hiver.

2 — 3. Euphorbe hétérophylle et Euphorbe cyathiforme, *Euphorbia heterophylla*, Lin., et *cyathophora*, Jacq. *icon. rar.* 480. Ces deux especes sont vivaces et se ressemblent assez par leurs rameaux alternes et axillaires, à feuilles aussi alternes et panduriformes ou en violon, enfin par leurs fleurs peu remarquables, mais entourées de feuilles ou bractées assez grandes et marquées dans plus de leur moitié par une tache écarlate et brillante. Dans la premiere espece ces feuilles sont panduriformes, quelques autres sont lancéolées-ovales et aiguës. Elles viennent des climats chauds de l'Amérique et sembleraient demander la serre chaude; mais comme elles donnent et mûrissent leurs graines dans l'année, j'en fais des plantes annuelles en les semant près des murs au midi sur le bord de couches sourdes faites pour les melons : si elles sont en pôts, on pourra les retirer de terre et les mettre en bonne serre tempérée.

4 - 5 - 6. Un Amateur de Plantes grâsses ou bizarres doit encore avoir les Euphorbes Meloniforme, et Tête de Méduse, *Euphorbia meloniformis*, et *E. Caput Medusæ*. Lin. Toutes deux viennent du Cap et d'autres parties de l'Afrique, et sont sans épines. La premiere consiste en une masse presque ronde, verte, charnue, à plusieurs angles et à sillons. L'autre est compôsée d'une masse de quelques pouces d'où sortent des rameaux charnus, verts, cylindriques, s'entremêlant et ressemblant un peu aux serpents dont les poëtes garnissent la tête de Méduse. Ces deux plantes fort bizarres donnent des fleurs de peu d'apparence, mais attachent pas leurs formes. On les conduit absolument comme les Cactiers

Je m'abstiens de parler de l'EUPHORBE EPURGE *ou* CATAPUCE, *Euphorbia Lathyris*, LIN., qui se voit dans quelques jardins où une fois introduite elle se seme d'elle-même. Elle est pleine d'un suc laiteux dont quelques gouttes jettées sûr l'eau d'un bassin ont la propriété de mettre en mouvement toutes les matieres légeres qui surnagent.

F.

FABRICIA. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Myrtacées ;* établi par GÆRTNER, et dédié à l'un des trois FABRICIUS, qui se sont distingués dans les sciences naturelles. Jusqu'à présent il ne contient que des arbres de la Nouvelle-Hollande, et je ne connais que le *Fabricia lævigata*, joli arbuste gardant toujours ses feuilles qui sont alternes, presque sessiles, de la forme et du volume de celles du buis, mais terminées par une pointe fine, d'un glauque terne, enfin soyeuses dans leur nouveauté. Lorsque l'arbre a pris l'âge ou l'accroissement suffisants, l'extrémité de ses rameaux se garnit en mai, de fleurs axillaires, assez grandes, presque sessiles, à cinq pétales ouverts, ovales-arrondis, blancs, mais marqués de chaque côté de leur onglet d'un trait délié de rouge, entourant beaucoup d'étamines à antheres jaûnes. Il leur succede une capsule arrondie, ressemblant à une savonette, et ayant au sommet dix ouvertures oblongues. On cultive ce *Fabricia* comme touts les arbres de la Nouvelle-Hollande : il demande la terre de bruyere, et les jours de l'orangerie pour l'hiver. On le multiplie de graines venues du pays et de marcottes.

FÉVIER, *Gleditsia.* Linné a consacré à GLEDICH, Professeur de Botanique à Berlin, ce genre qui est de la Polygamie-Diœcie, famille des *Légumineuses*, et qui doit son nom français à la ressemblance que ses fruits ont avec des petites *fêves.* On voit dans touts les Jardins le FÉVIER D'AMÉRIQUE, appellé Acacia Triancanthos, et simplement TRIACANTHOS par les Jardiniers, *Gleditsia Triacanthos.* LIN. (CATESB. I. 43.) Ce bel arbre, originaire du Canada, et que nous cultivons en pleine terre, se fait remarquer non-seulement par son feuillage qui est élégant, frais, et d'un vert agréable; mais encore par les épines nombreuses, longues, fortes, acérées et rameuses, dont son tronc et ses branches sont armés : il en naît ordinairement trois ensemble à l'aisselle de chaque feuille, et c'est d'où lui vient son surnom tiré du grec et signifiant *trois épines.* On a observé qu'il s'en dépouillait quelquefois; circonstance particuliere à quelques individus seulement. Le *Gleditsia inermis* de LINNÉ est une autre espece

peu connue. Les feuilles du *Triacanthos* sont alternes, deux fois ailées à folioles souvent au nombre de plus de deux cents, paires, les unes alternes, les autres oppôsées, toutes ovales-allongées, souvent aiguës, toujours très petites, et répandant une odeur agréable lorsqu'on les froisse. Quant à ses fleurs qui sont en grappes axillaires et simples on les voit en mai et juin ; elles ont peu d'apparence et sont d'un blanc sale. Il leur succede de jolies gousses assez grandes, plates, luisantes, brunes, marquées de larges taches d'un beau rouge. Le Févier aime une bonne terre et pas trop de soleil. On le multiplie de rejetons que poussent ses racines, ou de graines venues du Canada, et semées en terre légere sur couche aussi-tôt leur arrivée, et avec les précautions recommandées par l'époque où se fera le semis.

3 — 4. La Caroline nous a fourni le GLEDITSIA *à une semence*, *Gleditsia monosperma*, H. K.; *Carolinensis*, LAMARCK, comme nous avons reçu de la Chine les *Gleditsia Sinensis*, LAMARCK, et *macroacanthos*, H. P. Ce dernier donne des semences qui ressemblent à de très grôs pepins de poire, mais renflés et de couleur moins foncée : il a de très grôsses épines. L'avant-dernier les a encore plus rameuses que celles du *Triacanthos*. Il est aussi plus bâs et plus touffu, et ses folioles sont plus grandes à l'extrémité des pinnules. Je l'ai vu en fleurs au mois de mai 1807, chez Madame LEMONIER.

FONTANESIA. Genre fait par M. DE LA BILLARDIERE, célebre Voyageur-Naturaliste et membre de l'Institut. Il l'a dédié à son collegue et ami M. DESFONTAINES, l'un des Professeurs de Botanique au Jardin des Plantes, et duquel le mérite modeste et l'aménité sont généralement connus. Jusqu'à présent ce genre, qui est de la famille des *Jasminées*, et qui doit faire partie de la Diandrie-Monogynie, n'est compôsé que de l'espece FONTANESIA A FEUILLES DE PHILARIA, *Fontanesia Phillyroïdes*. LA BILLARDIERE. (Vél. du Mus. DUH. n. éd. 5.) C'est un arbrisseau qui peut s'élever à huit ou dix pieds, et qui est très élégant par son feuillage léger et par l'abondance de ses fleurs très petites, il est vrai, mais nombreuses et dispôsées en épis axillaires. On les voit fin de mai. Elles n'ont que deux pétales d'abord blancs, et prenant ensuite une teinte rouge : ils sont fendus, de sorte qu'on croirait en voir quatre rangés deux contre deux. Le *Fontanesia* est maintenant naturalisé en France, où on l'a élevé d'abord au Jardin des Plantes de graines apportées de Syrie par M. DE LA BILLARDIERE. Comme il n'est pas difficile sur le terrein ni sur l'expôsition, et qu'il se multiplie facilement

soit de boutures ou de marcottes et d'éclats séparés en automne, soit de graines semées au printemps, il est devenu assez commun, et il décore aujourd'hui nos bosquets par les beaux buissons que forme sa tige droite, divisée en rameaux qui prennent du bâs et sont nombreux, longs, grêles, flexibles, garnis de feuilles presque sessiles, oppôsées, ovales-oblongues, aiguës, entieres, et qui tombent à l'automne, quoique ce joli arbrisseau les garde toute l'année dans son pays natal.

FOTHERGILLA. Genre de la Polyandrie-Digynie, famille des *Amentacées*, et qui doit son nom à un médecin Anglais, Amateur. On met assez ordinairement dans les plates-bandes ombragées de terre de bruyere le Fothergilla a feuilles d'Aulne, *Forhergilla alnifolia*, Lin. F. (*Foth. Gardeni.* Jacq. *ic. rar.* 100.) C'est un arbuste d'environ deux pieds, dispôsé en buisson par ses rameaux nombreux, à feuilles *assez semblables à celles de l'Aulne*, alternes, pétiolées, blanchâtres en dessous. Avant qu'elles soient développées, on voit, en avril, les extrémités des rameaux se garnir de fleurs en épis, ovales et blancs, à cause du duvet qui les recouvre. Elles exhalent une odeur assez forte et agréable : il leur succede des fruits qui ont la singularité de lancer assez loin et avec bruit leurs semences. Elles sont, avec les marcottes, le moyen de multiplier cet arbuste, originaire des bois humides de la Caroline, et qu'ici on tient à demi-ombre en terre de bruyere fraîche.

FRÊNE, *Fraxinus*, de *frangere*, câsser, pour exprimer la nature *fragile* du bois de quelques especes. Ce genre de la Polygamie-Diœcie, famille des *Jasminées*, en contient beaucoup, puisque M. Bosc en fait cultiver plus de trente-six dans les Pépinieres Impériales de Trianon, qu'il dirige : quelques-unes de ces especes ont encore leurs variétés.

1. Frêne commun, *Fraxinus excelsior.* Lin. Tout le monde connaît cet arbre si commun dans nos forêts et sur les bords de nos chemins. Son port et son feuillage sont agréables, et son bois, très utile dans les arts méchaniques, a la singuliere vertu de bleuir l'eau dans laquelle on l'a mis infuser. Cet arbre ayant le très grand inconvénient d'être attaqué, et souvent entierement dépouillé par les Cantharides, est à cause de cela, éloigné des habitations. Parmi les variétés qu'il donne il faut distinguer, 1°. le Frêne jaspé, *Fraxinus jaspidea*, H. P., dont les branches et la tige sont marquées de raies jaûnes et longitudinales. 2°. Le Frêne doré, *Fraxinus aurea*, H. P., dont les branches et sur-tout les jeunes

rameaux sont d'un jaûne brillant. 3°. Le Frêne à feuilles panachées, *Fraxinus argentea*, H. P., dont les feuilles sont presque blanches; avec quelques raies ou taches plus vertes. 4°. Le Frêne pendant, pleureur *ou* parasol, *Fraxinus pendula*, H. P., dont l'aspect est extrêmement singulier par ses branches, qui, dirigées d'abord vers le ciel, se courbent et vont toucher la terre, se relevent et se recourbent encore. 5°. Enfin M. Godefroy de Ville-d'Avray a donné au Jardin des Plantes une variété nouvelle, et qu'on y a nommée *atrovirens*, à cause du vert foncé et presque noir de ses feuilles. Toutes ces variétés se propagent par la greffe en écusson sur le Frêne commun. Pour faire un bon effet, le *Frêne pleureur* doit avoir au moins deux greffes, placées haut et en oppôsition, et dirigées d'abord avec des cerceaux qu'on attache en dessous.

2. Frêne a une feuille, *Fraxinus monophylla*, H. P. Ses feuilles sont simples, au lieu d'être compôsées de plusieurs folioles, comme celles des autres Frênes. Il est d'Amérique septentrionale. M. Noisette m'a assuré l'avoir obtenu des graines du Frêne commun, dont alors il ne serait plus qu'une variété.

3. Frêne a la manne, *Fraxinus rotundifolia*. Lamarck. Il vient de la Calabre, où il fournit le médicament purgatif, si connu sous le nom de *Manne*.

4. Frêne a fleurs *ou* a pétales, *Fraxinus Ornus*. Lin. Persoon a cru devoir en faire un genre où cette espece est désignée sous le nom d'*Ornus Europæa*. Les autres Frênes n'ont point de fleurs, ou pour mieux dire, leurs fleurs ne sont compôsées que d'étamines sans calyce ni corolle; celui-ci porte au sommet de ses rameaux une grande quantité de fleurs blanches munies de pétales, et dispôsées en panicule. On les voit au mois de mai et juin. Il vient d'Italie où on le trouve sur les *montagnes*, ainsi que l'exprime le mot *ornus*, abrégé du grec *oreinos*, qui veut dire *appartenant aux montagnes*.

5. Frêne de la Caroline, *Fraxinus Caroliniana*. Lamarck.

6. — de la Nouvelle-Angleterre, *Fraxinus Americana*. Lin. (Catesb. 1. 80.) Arbrisseau naturel aux parties bâsses et humides de l'Amérique septentrionale; ses feuilles ailées ont des folioles oppôsées, pétiolées, aiguës des deux côtés. Ses fleurs en grappes donnent des fruits ailés et pendants.

7. — à feuilles de Noyer, *Fraxinus juglandifolia*. Lamarck. De l'Amérique septentrionale.

8. — du Canada, *Fraxinus Canadensis*,

9. Frêne à mêche : à feuilles de Lentisque, *Fraxinus lentiscifolia*, H. P. *parvifolia*, Lamarck. Il est d'Orient.

10. — à feuilles de Sumac, *Fraxinus rhoïfolia.*

11. — à feuilles de Sureau, *Fraxinus sambucifolia.* Lamarck. De l'Amérique septentrionale.

Touts les Frênes se multiplient de semences et par la greffe. Touts, hors le Frêne à fleurs, *Frax. Ornus*, préferent un terrein frais et humide.

FUCHSIE, *Fuchsia.* Genre de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Onagres* (*Epilobiennes* de Ventenat), dédié par le P. Plumier à un Botaniste allemand du sixieme siecle, Léonard Fuchs, dont il lui a donné le nom.

Fuchsie écarlate, *Fuchsia coccinea.* H. K. (Duh. n. éd. 13.) *Magellanica*, Lamarck. Le P. Feuillée indique sous le nom de *Thilco* du *Chili*, ce joli arbuste, connu d'abord en Angleterre en 1788, puis devenu très commun. Il trace beaucoup, et peut s'élever à environ un metre et demi (4 pieds et demi). Ses rameaux nombreux et diffus ont des feuilles persistantes, ovales, pointues et un peu dentées, ayant, aussi bien que les jeunes rameaux, une teinte de rouge. Les fleurs, souvent solitaires, sont attachées à de longs pédoncules et pendent avec grâce. Elles consistent en un calyce d'un beau rouge, dont les quatre divisions sont très longues; en quatre pétales à peine visibles, roulées et d'un bleu violet; enfin en huit étamines plus longues que la fleur, rouges et terminées chacune par une anthere blanche. Il leur succede une baie ovoïde d'un rouge noir, pleine d'un suc rouge et sucré. Ces fleurs se succedent pendant toute la belle saison. Il faut à cet arbuste une bonne terre substantielle, et l'orangerie pendant l'hiver; cependant quelques Cultivateurs l'ont risqué en pleine terre, et les froids n'ont fait périr que les branches. On peut donc espérer de l'acclimater assez pour en faire un jour l'ornement de nos Jardins. Arrôsements fréquents en été. On le multiplie de semences, et de rejetons ou de boutures, ces deux derniers moyens sont les seuls qu'on puisse employer pour la variété à feuilles panachées. On en connaît une autre espece cultivée chez les Curieux, mais moins répandue que la précédente, parce qu'elle est beaucoup moins jolie : c'est le *Fuchsia Lycioïdes.*

FUSAIN, *Evonymus.* Ce genre, de la Pentandrie Monogynie, famille des *Rhamnoïdes*, offre plusieurs especes, dont il est bon qu'un Amateur cultive un ou deux pieds.

1. Fusain commun, Bonnet-de-prêtre, Bois à lardoire, *Evonymus Europæus.* Lin. Arbrisseau de nos taillis

et de nos haies où à peine on le remarque, si ce n'est en automne que ses fleurs nombreuses, petites, et à quatre ou cinq pétales, sont devenues autant de fruits succulents d'un rouge tendre, ou blanc si c'est la variété, à quatre ou cinq loges qui prennent à-peu-près la forme d'un *bonnet de prêtre :* leurs graines sont orangées. Le Fusain (ainsi appellé parce que son bois sert à faire des *fuseaux*), peut s'élever à près de quatre metres (12 pieds) : ses rameaux nombreux portent des feuilles opposées, pétiolées, ovales-aiguës, dentées finement. On le multiplie de drageons, boutures et marcottes, quoique le meilleur moyen soit celui des graines semées aussi-tôt la maturité en terrines mises d'abord au levant, ou en plein air, puis en orangerie pendant les froids. Quelques-unes de ces graines leveront au printemps suivant ; le plus grand nombre la seconde année. Il s'accommode de tout terrein et de toute expôsition. Il a encore une variété à feuilles panachées.

2. Fusain a larges feuilles, *Evonymus latifolius.* Lin. (Duh. n. éd. 3. 7. *Fl. Aust.* 289.) Il ressemble fort au précédent par son port. Ses feuilles sont plus larges. Ses fleurs, constamment à cinq pétales, donnent aussi des fruits à cinq loges de mêmes forme et couleur. On le trouve aussi en France : Il se cultive et propage de même.

3. Fusain galeux, *Evonymus verrucosus.* Lin. (*Fl. Aust.* 49. Duh. n. éd. 3. 8.) Il est d'Autriche et de Hongrie : on le distingue par son bois couvert d'aspérités, par ses fleurs rassemblées en plus grand nombre, brunes, toujours à quatre pétales : il forme un buisson épais, et n'est pas difficile.

4. Fusain d'Amérique, *Evonymus Americanus.* Lin. (Duh. n. éd. 3. 9.) Il nous vient de Virginie. Son feuillage persistant le rend très propre à garnir les bosquets d'hiver où il faut cependant le mettre en bonne expôsition. Ses feuilles sont sessiles ; ses fleurs sans apparence donnent des fruits rouges et couverts d'aspérités. Même culture. Il faut faire venir ses sémences d'Amérique quand elles n'ont point mûri ici ; alors elles mettent quelquefois trois ans à lever. *Evonymus*, composé d'*eu*, particule de bonheur en grec, et d'*onyma*, nom, peut se rendre par bien nommé ou bon nom, et semblerait une antiphrâse.

G.

GAINIER, *Cercis*, du grec *kerkein*, faire du bruit, comme font les siliques nombreuses et seches de quelques arbres de ce genre, qui est de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses*.

1. Gaînier commun, Arbre de Judée, Siliquastrum, *Cercis Siliquastrum.* Lin. (Duh. n. éd. 7.) Arbre de troisieme grandeur, originaire d'Orient, naturalisé en Italie et dans la France méridionale, et s'accommodant bien de la pleine terre dans le climat de Paris. Sous toutes les formes, il est propre à l'ornement des jardins: il brille sur-tout au premier printemps par ses fleurs qu'il donne avant même que ses feuilles aient paru. Elles sont légumineuses, solitaires, presque sessiles, d'un beau rôse, et si nombreuses, que de loin l'arbre semble être de cette couleur. Comme elles viennent sur le vieux bois, et même sur le tronc, plus l'arbre sera ancien et plus il en sera chargé: il a une variété moins agréable à fleurs blanches. Ses feuilles, belles, grandes, arrondies et pétiolées, restent vertes jusqu'aux gelées, et sont rarement attaquées par les insectes. Les graines qu'il donne en abondance servent à le propager: on les seme au printemps en rayons; le plant se repique à l'automne, puis se releve au bout de l'année pour être replanté, après qu'on a eu coupé le pivot afin de lui faire faire de bon chevelu: par ce moyen, lorsqu'on le mettra en place au bout de quelques années, il reprendra facilement. On peut l'élever en tige ou en buisson, et le mettre en palissade; mais on observe qu'il ne fleurira pas si on le place trop à l'ombre. *Olivier* De Serres nous apprend que ses fleurs peuvent se manger en salade, avant qu'elles soient épanouies; on peut aussi les confire au vinaigre comme on fait des câpres. Les Espagnols l'appellent *Siliqua* et *Arbol d'Amor.*

2. Gaînier du Canada, Bouton-rouge, *Cercis Canadensis.* Lin. Il est plus bâs: ses fleurs sont plus petites, et ses feuilles ont une espece de pointe. Même culture.

GALÉ, *Myrica.* (Diœcie-Tétrandrie, famille des *Amentaceés.*) Ce genre doit son nom à l'odeur aromatique des feuilles de plusieurs des especes qu'il renferme: *myrikē*, adjectif féminin qui signifie aromatique, vient de *myron*, parfum.

1. Galé-Piment-Royal, *Myrica Gale.* Lin. (Duh. n. éd. 2. 57.) Arbrisseau qui croît spontanément dans les endroits sauvages et marécageux de plusieurs contrées de France; aux environs de la Flêche, où on l'appelle Herbe aux puces et Piment, à St. Léger près de Paris, etc. Il est aromatique dans toutes ses parties, et forme naturellement un buisson de plus d'un metre (trois pieds). Ses rameaux bruns et nombreux portent des feuilles alternes, fermes, piquetées en-dessus de points ferrugineux, oblongues, plus larges à leur sommet, et dentelées sur les bords. Se

fleurs sont ou mâles ou femelles : les premieres réunies sur des chatons nombreux au bout des rameaux : les feuilles râmassées en globules, deviennent des baies brunes. On lui donne la terre de bruyere tenue humide, ou bien on le plante aux bords des ruisseaux. On le multiplie de marcottes ou de semences, ou de l'éclat de ses rejetons qui sont assez rares.

2. Galé-Cirier; Cirier; Arbre à la cire; Cirier de la Louisiane, *Myrica cerifera.* Lin. Celui-ci forme des buissons du double plus hauts, et n'en est que plus incommode parce que nos froids le tuent, et qu'il faut l'en abriter soit par d'excellentes couvertures de pailles, soit en le mettant en orangerie. Ses feuilles sont étroites, fort longues et dentées du milieu à leur sommet qui finit en pointe. Ses fleurs mâles sont unies sur des chatons qui se distinguent des feuilles parce qu'ils sont plus longs. On en fait des marcottes ou bien on seme les graines venues du pays.

3. Galé-Cirier de Pensylvanie, *Myrica-Pensylvanica,* H. P. (Duh. n. éd. 2. 55.) Il forme un buisson un peu moins haut, et l'individu femelle est encore plus bâs : leurs feuilles sont plus larges et aussi aromatiques; les fleurs qu'on voit en mai, n'ont pas plus d'apparence. Il ont pour nous l'avantage d'être originaires d'un pays plus septentrional, et de pâsser les hivers en pleine terre. On les place dans un terrein frais, ou au bord des eaux. Les graines et celles du précédent, donnent en Amérique une espece de résine dont on se sert pour s'éclairer, après l'avoir moulée en chandelle : c'est pour cela qu'on a donné à ces arbrisseaux le nom de *Ciriers* : elles servent encore à multiplier ces arbres qui d'ailleurs fournissent beaucoup de rejetons.

GARDENIA. Linné a donné à ce genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées*, le nom du Botaniste Anglais Garden.

1. Gardenia a grandes fleurs, Jasmin du Cap, *Gardenia florida.* Lin. (Duh. n. éd. 3. 45.) Arbrisseau des Indes orientales, cultivé au Cap où il s'éleve jusqu'à six pieds, et d'où l'on nous envoie ses graines. Chez nous elles ne produisent que des arbustes, mais charmants par leur feuillage persistant, lisse et d'un beau vert; et sur-tout en juin et juillet, par leurs fleurs simples ou doubles, toujours blanches, durant long-temps, et exhalant une odeur très-suave de girofle. Les feuilles, oppôsées, lancéolées, ovales, marquées de nervures divergentes de la nervure principale, se rétrécissent en pétiole, et sont larges d'un pouce, longues de

près de deux. Les fleurs tubulées, grandes comme celles de la rôse muscate, et naissant au bout des rameaux qui sont assez nombreux, consistent en un calyce tubulé à cinq dents aiguës, en une corolle monopétale, tubulée, à cinq divisions opposées avec les dents du calyce, en cinq étamines alternes et en un style charnu à trois stigmates gonflés et réunis. Cet arbrisseau a besoin de la serre chaude où on le place à bonne expôsition et hors de la tannée qui le ferait chancir. En été, on ne l'expôse en plein air qu'au grand soleil et à l'abri du vent : on ne l'arrôse que pour ne pas laisser dessécher la terre qui doit être substantielle. La greffe en fente ou en approche réussirait sans doute pour la variété à fleurs doubles qu'on multiplie ordinairement de boutures. On en peut faire aussi du simple qui se multiplie encore de graines.

2. GARDENIA VERTICILLÉ, *Gardenia verticillata*. LAMARCK. Cette espece vient du Cap : ses feuilles sont persistantes et rangées en anneaux autour des branches. Les fleurs sont blanches, larges de deux pouces, longues de trois, et odorantes. Mêmes soins.

3. Une très jolie espece originaire du Japon, a l'avantage de fleurir très jeune et encore très bâsse ; c'est le GARDENIA *radicans*, dont les feuilles sont lancéolées et sessiles, et les fleurs presque pleines et d'une odeur très agréable. — M. DE TURBDE, de Turin, m'écrit qu'il fait fleurir habituellement les *Gardenia* et le Jasmin Grand-Duc-de-Toscane, en les gardant constamment près des jours dans un appartement à doubles châssis.

GATILLIER, *Vitex*. Genre de la Didynamie-Angiospermie, et qui a donné le nom à la famille des *Gâtilliers* : ce sont d'assez jolis arbrisseaux pour mériter l'attention de l'Amateur.

1. GATILLIER COMMUN, *AGNUS CASTUS*, *Vitex Agnus Castus*. LIN. Arbrisseau naturel aux endroits humides de la France méridionale, ayant souvent plusieurs tiges qui, à l'aide de leurs rameaux nombreux, lui font prendre la forme de buisson. Les feuilles portées par d'assez longs pétioles, sont composées de folioles impaires (cinq ou sept), inégales, lancéolées-aiguës, oblongues, rétrécies à leur bâse en pétiole, partant toutes d'un même point, molles, vertes en dessus, plus pâles et marquées d'une nervure longitudinale en dessous, enfin plus ou moins étroites suivant la variété. Les fleurs se voient en juillet et août ; sont petites, plus ou moins violâtres ou gris de lin, et même blanches suivant la variété ; toujours en épis longs au bout des branches. Toutes qualités de terre lui conviennent, pourvu qu'on ne l'y tienne pas trop séche-

ment; il préfere une situation ombragée au trop grand soleil : enfin, il est prudent de l'empailler, ou au moins de couvrir pendant les très grands froids son pied, qui repoussera si les branches ont péri. *Vitex* vient du verbe latin *viere*, lier avec de l'osier (*vimen*); ce qui indique que les rameaux de cet arbrisseau sont minces et souples. On l'a aussi appellé *Agnus castus*, parce qu'on lui a supposé long-temps la propriété de réprimer les ardeurs de Vénus. *Agnos*, qui aussi signifie *pur*, était le nom de cet arbre chez les Grecs.

2. GATILLIER DE LA CHINE *ou* DÉCOUPÉ, *Vitex Negundo*, LIN. *incisa*, LAMARCK. Dans le climat de Paris, on met en pleine terre ce joli arbrisseau moins haut et d'un aspect moins vert que le précédent. Ses rameaux droits et effilés donnent très tard chaque année, leurs feuilles qui sont oppôsées, un peu aromatiques et à trois ou cinq folioles très découpées, dispôsées comme dans l'*Agnus castus*, un peu cotonneuses. Les fleurs qu'on voit en juillet et août sont bleuâtres; blanches ou rouges, suivant la variété, mais toujours en épis terminaux. Les graines nous ont été envoyées de la Chine par les Missionnaires. On le multiplie comme les autres Gâtilliers, de marcottes, de boutures ou des semences qu'il aura mûries et qui donneront fleurs à la seconde ou troisieme année. Même culture.

GAULTHERIA. Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Bruyeres* (*Bicornes* de VENTENAT), et auquel on a donné le nom d'un Naturaliste Français qui a voyagé en Canada. Depuis long-temps on cultive le GAULTHERIA DU CANADA, *Gaultheria procumbens*. LIN. (DUH. n. éd. 12. AND. *rep.* 116.) Le nom spécifique *procumbens* désigne assez la maniere d'être de ce joli arbuste, très petit, couché, traçant, mais recommandable par ses feuilles d'un beau vert, lisses, luisantes, persistantes, et qui mâchées ou prises en thé, parfument la bouche d'une odeur de fleurs d'orange et d'amande. Il est encore remarquable par ses jolies fleurs en grelot, d'un blanc transparent de cire ou légerement purpurines; mais toujours à calyce blanc et à pédicule rouge. On en voit à différents temps de l'année; elles deviennent des baies d'un beau rouge, et qu'on peut manger. Les tiges de cet arbuste sont partie droites et partie couchées. Il demande la terre de bruyere tenue toujours humide. Placé à l'ombre au nord, ses tiges deviennent plus fortes, plus hautes, et ses feuilles plus grandes; mais il donne à peine des fleurs et encore moins du fruit. Exposé à un soleil modéré, il reste plus bâs, ses feuilles deviennent moins grandes; mais elles prennent en dessous une teinte agréable de

pourpre : enfin il se couvre de fleurs nombreuses, auxquelles succedent des fruits abondants. C'est ce que nous a appris l'expérience. On multiplie cet arbuste par ses graines, et plus facilement par ses traces enracinées qu'on sépare en mars.

2. GAULTHERIA DROITE, *Gaultheria erecta.* VENT. J. de Cels. 5. (Vél. du Mus.) Celle-ci n'est pas moins intéressante. Originaire du Pérou, elle demande plus de soins, sur-tout contre les froids qui obligent de la serrer l'hiver en bonne orangerie. Sa tige, haute d'environ un pied et purpurine, se divise en rameaux axillaires et alternes, ornés de feuilles aussi alternes, ouvertes, pétiolées, ovales, terminées par une pointe, légerement dentées en leurs bords qui sont roulés en dessous : elles sont aussi, de ce côté, plus pâles, et velues sur-tout sur les nervures. Les fleurs qu'on voit tout l'été, dispôsées en grappes assez longues, axillaires ou terminales, sont en grelot et pendent du même côté. Il leur succede une baie d'un rouge vif, comme celui des divisions du calyce. On le multiplie par des semences mises en terre de bruyere, la seule qui convienne à cet arbuste, ou par les nombreux rejettons qu'il donne.

GENÊT, *Genista*, et aussi *Spartium.* Ce sont bien deux genres voisins pour LINNÉ; mais JUSSIEU les a réunis sous le premier nom. Au reste, touts deux sont de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*

1. GENÊT D'ESPAGNE, *Genista juncea.* JUS. *Spartium junceum.* LIN. (DUH. n. éd. 2. 22.) Tout le monde connaît cet arbrisseau, qu'on trouve aussi en France, et qui décore et parfume nos Jardins tout l'été par la très grande quantité de ses fleurs d'un beau jaûne, d'une très bonne odeur, et placées dans la longueur des rameaux en espece d'épis. Ce Genêt, souvent en buisson parce qu'ordinairement il a plusieurs tiges et qu'elles sont garnies dès le bâs de rameaux effilés, verts, droits, et semblables à du jonc, n'a que très peu de feuilles, encore sont-elles petites et éparses; leur forme est ovale oblongue. Il supporte difficilement la transplantation : il est donc bon de semer les graines aussitôt leur maturité, et séparément dans des pôts qu'on serre le premier hiver; on dépote en motte, et l'on met en place au soleil la seconde année. Il a une variété à fleurs doubles, mais inodores; on la multiplie par la greffe en fente sur le simple : elle est plus sensible au froid et demande à être serrée ou empaillée.

2. GENÊT BLANCHATRE, *Genista candicans.* LIN. Son surnom lui vient de ce qu'il est couvert d'un duvet *blanchâtre.*

Ses fleurs sont jaûnes et paraissent en été. On lui a donné mal à propos le nom de *Cytise* à Montpellier, à cause de ses feuiles ternées. Originaire des provinces méridionales de la France, il a besoin d'être abrité l'hiver.

3. Genêt a fleurs blanches, *ou* multiflore, *Genista alba*, Lamarck; *Spartium album*, H. P.; *multiflorum*, L'Hérit. (Duh. n. éd. 2. 23.) Cet arbuste couvert d'un duvet soyeux, a le port du Genêt d'Espagne, mais il est plus petit. Pendant les mois de juin et de juillet, ses rameaux, qui sont droits, longs et grêles, se couvrent dans leur longueur d'une grande quantité de petites fleurs blanches. Ses feuilles sont les unes simples, les autres ternées. Il vient du Portugal et demande à être abrité l'hiver.

4. Genêt des Teinturiers, Herbe à jaûnir, *Genista tinctoria*. Lin. Tout le monde connaît cet arbuste si fréquent dans les endroits secs des bois et des pâturages. Il ne lui manque que d'être étranger pour être recherché. Cependant il'est très rustique et ne demande aucun soin; de plus, il se couvre en juin de fleurs nombreuses et d'un jaûne éclatant: tout cela devrait inviter à en faire un arbuste d'agrément dans les endroits sâbleux des Jardins-paysages. Ses feuilles sont simples. On doit la préférence à sa variété appellée vulgairement *Genêt de Sibérie*, dont les fleurs sont plus nombreuses et aussi belles.

5. Genêt a balais, *Genista scoparia*. Jus. *Spartium scoparium*. Lin. Celui-ci n'est pas plus difficile sur le terrein, ni plus sensible au froid que le précédent, puisque comme lui il habite nos contrées, et décore les endroits arides des bois et des pâturages. Ses fleurs, toujours assez nombreuses, sont d'un jaûne éclatant. Tout commun qu'il soit, il serait d'un bel effet dans certains sites des Jardins-paysages. Ses boutons de fleurs confits au vinaigre pâssent pour être aussi bons que les câpres.

6. Genêt a feuilles de Lin, *Genista linifolia*, Lin. *Spartium linifolium*, Desfontaines. Arbrisseau qui se trouve en Barbarie; à feuilles alternes, sessiles, à trois folioles linéaires, en dessous soyeuses et argentées comme les jeunes rameaux dont les extrémités deviennent en avril et mai des especes d'épis de fleurs jaûnes et nombreuses. Il faut absolument le serrer l'hiver en orangerie, dont il ne demande que les soins ordinaires.

7. Genêt purgatif, *Genista purgans*. Lin.; *Spartium*, Juss. Il mérite place dans les Jardins par le grand nombre de fleurs moyennes, latérales, solitaires et jaûnes, dont il se couvre en mai et juin. Sa tige haute de plus d'un pied, se

divise en rameaux nombreux, grêles, striés, soyeux dans leur jeunesse, n'ayant que peu de feuilles : elles sont alternes, lancéolées, petites. Venant du midi de la France, cet arbuste doit être abrité des grands froids et par conséquent mis en orangerie. Du reste il n'est pas délicat, et se propage facilement de semences.

GENÉVRIER, *Juniperus*. Diœcie Monadelphie, famille des *Coniferes*. Genre tout composé d'arbres verts dont quelques-uns peuvent trouver place dans les Jardins-paysages.

1. Genévrier commun, *Juniperus communis*. Lin. Cet arbrisseau, commun dans les lieux pierreux, arides, montueux et incultes de l'Europe, est rebelle aux formes régulieres qu'on voudrait lui donner ; il conserve toujours un air sauvage qui le rend propre à figurer dans certaines situations des Jardins-paysages ; sa verdure perpétuelle peut encore orner nos bosquets d'hiver. Cultivé, il peut s'élever au de-là de 4 metres (12 pieds.) Sa forme bizarre est due à ses rameaux dirigés en touts sens, et garnis de feuilles sessiles, étroites, roides, piquantes, et dispôsées 3 par 3 en verticilles très rapprochés. Les fleurs mâles et femelles, portées par des individus différents, sont en chatons globuleux. Les premieres ont une telle abondance de poussiere fecondante, que si aux mois d'avril et de mai, époque de leur apparence, on secoue l'arbre, on en voit s'échapper une sorte de fumée blanche qui devient le jouet du vent. Les fleurs femelles deviennent des baies ovoïdes, d'abord vertes, puis d'un bleu presque noir lorsqu'elles sont mûres : alors on les emploie en médecine et pour les liqueurs. Le bois du Genévrier est rouge et donne une agréable odeur lorsqu'on le brûle. Il a une variété appellée par Miller *Juniperus Suecica*, parce qu'elle est commune en Suede et dans tout le nord de l'Europe. Elle s'éleve davantage que notre Genévrier, a des rameaux plus droits, les verticilles plus éloignés, les feuilles encore plus piquantes, et les baies plus allongées. On propage l'une et l'autre especes comme touts les autres Genévriers, soit de boutures faites en automne et à l'ombre, soit de graines semées en terre légere et sans engrais au levant, et aussi-tôt leur maturité si l'on veut qu'elles germent au printemps suivant ; autrement beaucoup mettront deux ou trois ans à lever, et ce n'est encore qu'au bout d'un pareil laps de temps qu'il faut mettre le jeune plant en place *.

---

* Il est toujours dangereux pour les arbres verts qu'on mette leur racines à nud quand on les transplante : il faut donc les enlever en motte le plus qu'il est possible. Il sera encore mieux de les semer

2. Genévrier-Sabine, ou simplement Sabine et Savinier, *Juniperus Sabina.* Lin. Les Jardiniers en distinguent deux sortes; l'une, appellée Sabine male *ou* a feuilles de cyprès, s'éleve à huit ou neuf pieds par une tige droite, branchue, garnie de rameaux nombreux dont les feuilles sont oppôsées, decurrentes, serrées, petites, courtes, à pointe aiguë. Ses baies sont aussi d'un bleu presque noir. L'autre, la Sabine femelle *ou* a feuilles de Tamarisc, est un arbrisseau plus bâs, moins fort, qui s'étale davantage, et produit rarement dans nos Jardins ses fruits qui sont plus petits et du même bleu. Il a une variété panachée de jaûne et assez délicate, appellée Sabine dorée. Ces arbrisseaux, originaires du Levant et de l'Italie, reprennent difficilement à la transplantation, sont quelquefois maltraités par nos fortes gelées, et demandent un terrein médiocre et peu de soleil. On les propage de graines. Pour la Sabine panachée, on fait en août et avec ses bouts les plus blancs, des boutures qu'on arrôse et qu'on abrite du soleil.

3. Genévrier-Cade, *Juniperus Oxicedrus.* Celui-ci se trouve en Espagne et dans le Levant : delà il est parvenu dans nos départements méridionaux où ses baies assez jolies, rougeâtres et fort grôsses sont récoltées. On en tire par la distillation une huile noire, épaisse, puânte, employée sous le nom d'*Huile de Cade* dans la médecine vétérinaire. L'arbre toujours vert et propre à certains sites des Jardins-paysages, a des feuilles roides et piquantes, ce qui lui a mérité le surnom d'*Oxycedrus*, c'est-à-dire Cedre aigu ou piquant. Il a beaucoup de rapports avec le Genévrier commun, se cultive absolument de même, mais supporte moins bien le froid.

4. Genévrier-Cedre de Virginie, Cedre rouge, *Juniperus Virginiana.* Lin. Un mémoire de M. De Cubières sur cet arbre, nous apprend qu'en 1738 l'Amiral de la Galissonniere en apporta à M. Duhamel les graines de la Virginie où il croît à la hauteur de cinquante à soixante pieds dans les terres les moins substantielles, et dans les fentes des rochers sur les bords de la mer. Ce n'est pas cependant qu'il répugne aux bons terreins pourvu qu'ils ne soient point marécageux. Son tronc pousse de toutes ses parties des branches presqu'horizontales à écorce rouge, et à feuilles persistantes, ternées, les unes plus ouvertes, les autres moins, toutes d'un vert foncé; mais prenant en hiver une teinte rougeâtre. On prétend

---

en pôts ; ce qui rend plus faciles et leur séparation et leur transplantation dans des pôts plus grands ou dans des paniers, jusqu'à ce qu'on les mette à leur derniere place. On ne doit aussi les transplanter qu'au moment où ils commencent à entrer en seve.

que les premieres fleurs qu'il donne sont mâles, qu'elles sont femelles l'année d'après, et qu'à la troisieme fois il en donne de mâles et de femelles. Ces dernieres deviennent des baies bleuâtres qui mûrissent ici et qu'on récolte en octobre, les trois semences qu'elles contiennent mises aussi-tôt dans du sâble de bruyere, levent au printemps suivant si on les a expôsées au nord et arrôsées pendant les sécheresses. En avril on repique en plate bande de même terre, et à même expôsition. La quatrieme année, on met le plant en pôt ou en place pour n'être plus transplanté sous peine de la vie. Cet arbre qui croît lentement pendant les dix premieres années, et dont le bois est, dit on, incorruptible, mais certainement rouge et odorant, varie dans sa forme tantôt élevée et pyramidale, tantôt bâsse et irréguliere : il peut occuper utilement quelques places dans nos mauvais terreins. C'est avec son bois que l'on couvre la mine de plomb d'Angleterre pour en faire des crayons.

5. Genévrier-Cedre de Phénicie *ou* de Lycie, Mourven, à Marseille *Juniperus Phœnicæa.* Lin. Originaire de Portugal et d'Italie, il demande pour sa culture et sa multiplication des soins contre le froid. On ne le voit guere s'élever au dessus de six pieds : sa forme est pyramidale : ses feuilles sont toutes ternées, mais grises, aiguës et ouvertes dans les rameaux inférieurs; plus petites, obtuses, couchées et vertes dans les rameaux supérieurs : quelquefois les fleurs mâles se trouvent sur le même individu. Les fruits sont des baies jaûnâtres.

6. Genévrier-Cedre des Bermudes, Cedre des Bermudes, *Juniperus Bermudiana.* Lin. Dans son pays natal cet arbre croît indifféremment en terreins secs et sâblonneux sur les collines, ou dans les terres grâsses et fraîches des vallées dans lesquelles il végete plus vigoureusement. Là il peut s'élever à la hauteur de dix à treize metres (trente ou quarante pieds); et son tronc y acquiert plus de trois décimetres (un pied) de diametre. Ses rameaux, partie penchés et partie érigés, lui donnent une forme pyramidale qui avec le vert sombre de ses feuilles nombreuses, ternées, très rapprochées, le rendrait propre à certains sites de nos nouveaux jardins, s'il pouvait rester l'hiver en pleine terre. Elle ne lui convient que dans le midi de la France, où peut-être on devrait le cultiver, attendu que son bois rouge et aromatique pourrait être de quelque utilité. Ici, il faut le tenir encaissé pour le serrer en orangerie l'hiver. Ses fleurs sont des chatons : les mâles sont séparées des femelles. Il succede à ces dernieres des baies d'un rouge-pourpre. Touts ces Genévriers se propagent des graines qu'ils ont mûries

ou qu'on tire du pays et qu'on seme, fin de mars, en terre légere ou sâble de bruyere, en plate-bande pour les especes rustiques, en terrines qu'on puisse serrer l'hiver, pour les délicates. Elles leveront dans l'année. Au printemps ou à l'automne de la seconde année, on repique le plant, en motte autant qu'il se peut, et par un temps humide auquel toutes fois l'on suppléerait par des arrôsements. Il est bon de mettre ce jeune plant en pôts ou en paniers pour assurer sa reprise dans la place qu'on lui destine. M. Cels a greffé avec succès, soit à l'anglaise, soit en fente, ou en approche, ce Genévrier sur celui de Virginie.

On prétend que le mot *Juniperus* vient des mots latins *junior parens* (sous-entendez *ramos*), à cause de la faculté qu'a cet arbre de produire beaucoup de rameaux dès son âge le plus tendre.

GERMAINE, *Germanea*. Genre de la Didynamie-Gymnospermie, famille de *Labiées*. La plante unique qui le constitue a d'abord été rangée parmi les *Galeopsis*; mais Lamarck lui ayant reconnu des caracteres différents, en a fait un genre distinct qu'il a dédié à M. de Saint-Germain, Amateur bien digne de cet hommage puisque nous lui devons la connaissance et l'introduction d'un assez grand nombre de belles plantes. C'est chez lui d'ailleurs qu'a fleuri en 1788, et pour la premiere fois en France, la Germaine a feuilles d'Ortie, appellée vulgairement Basilic de la Chine, *Germanea urticæfolia*. Lamarck. Fort joli arbuste du Cap, répandant une odeur forte et aromatique de toutes ses parties, et pouvant s'élever à environ deux pieds par une tige droite d'abord, puis branchue, à rameaux quadrangulaires, herbacées, d'une teinte purpurine. Leurs feuilles sont oppôsées, pétiolées, fort grandes, rugueuses, un peu velues, crénelées, presqu'en cœur plus ou moins aigu, enfin un peu semblables à celles d'*Orties*. A l'avantage d'un assez bel aspect, il joint le mérite de donner pendant tout l'été, et encore dans la serre tempérée, ou au moins dans la très bonne orangerie où il faut le tenir l'hiver, un grand nombre d'épis terminaux, droits et bien fournis de fleurs unilatérales, pédiculées, très odorantes, petites, d'un bleu clair teint de violâtre. Elles ont à leur bâse un *éperon* court, mousse, à peine visible, et qui cependant a porté L'Héritier à changer le nom de *Germanea* en celui de *Plectranthus* qu'il a forgé de mots grecs *plectron*, éperon ou ergot de coq, et *anthos*, fleur. Nous avons rejetté ce nom équivoque, puisqu'il peut convenir à toutes les fleurs munies d'un éperon, pour adopter le nom

indiqué par la reconnaissance. La Germaine aime une terre chaude et légere, et une expôsition méridienne. On la multiplie facilement soit de boutures, soit de graines qu'elle aura mûries et qu'on seme sur couche tiede et sous châssis.

GERMANDRÉE, *Teucrium.* PLINE nous dit que TEUCER, Prince Troyen, ayant mis le premier la Germandrée en usage, on lui donna le nom de *Teucrium*, qui a pâssé au genre. LINNÉ le place dans sa Didynamie-Gymnospermie, et JUSSIEU dans la famille des *Labiées.* Toutes les plantes qui le compôsent sont aromatiques, et quelques-unes méritent par leur beauté place dans les collections, même dans nos Jardins.

1. GERMANDRÉE ARBRISSEAU, *Teucrïum fruticans.* LIN. On le trouve en Espagne et dans le midi de la France; il faut donc le rentrer l'hiver dans l'orangerie où il demande le jour. C'est un arbuste de plus d'un metre (3 pieds) de haut, à rameaux quadrangulaires, opposés, très farineux et très blancs comme le dessous des feuilles qui sont persistantes, petites, oppôsées, pétiolées, ovales, d'un vert foncé en dessus. Dès juin jusqu'en novembre et plus tard, il donne abondance de fleurs. Elles sont irrégulieres, solitaires, latérales, pédiculées, et consistent en une lame d'un bleu-violet tendre, assez grande, ovale-allongée avec deux ailes, ce qui lui donne un peu l'air d'un insecte. Cette lame est la levre inférieure, et fait toute la fleur, parce que, comme toutes celles du genre, elle manque de la levre supérieure. Terre de potager, expôsition chaude en été; point d'arrôsement en hiver.

2. GERMANDRÉE JAUNATRE, *Teucrium flavicans*, LAMARCK; *aureum*, SCHREB. Il vient aussi dans notre France méridionale, et doit son surnom à la couleur de ses fleurs qui cependant gardent souvent une teinte verdâtre. C'est encore un arbuste, mais touffu au moyen de tiges nombreuses, rameuses et blanches, à feuilles oppôsées, ovales, sessiles, crénelées, persistantes. Ses fleurs sont en têtes terminales, et se voient dès juillet. Mêmes culture et soins.

3. GERMANDRÉE MARITIME *ou* MARUM, *Teucrium Marum.* LIN. Celui-ci vient d'Espagne, et plaît parce qu'il forme un petit buisson régulier et blanc au moyen de ses tiges très nombreuses, rameuses, et blanches comme les feuilles qui sont petites, ovales-aiguës, très entieres. Les fleurs petites, purpurines et rangées du même côté, sont en épis terminaux et allongés. Il n'est pas plus difficile, mais demande à être garanti de l'insulte des chats que son odeur

attire, et qui le tuent souvent à force de se rouler dessus.

4. GERMANDRÉE DE MARSEILLE *ou* A ODEUR DE POMME DE REINETTE, *Teucrium Massiliense.* LIN. Ses tiges ligneuses, mais grêles, portent des rameaux tétragônes à feuilles persistantes, ovales-cordiformes, crénelées, ridées, vertes en dessus, blanches en dessous. Ses fleurs en grappes droites, ou terminales ou axillaires, sont d'un rôse tendant au pourpre, et se voient de la fin de juin à octobre. Il n'est pas plus délicat et ne demande pas plus de soins que les autres.

GINKGO. Genre de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées*, et qui n'est encore compôsé que du GINKGO A DEUX LOBES, *Ginkgo biloba.* LIN. Cet arbre, originaire de la Chine, et du Japon, où THUMBERG l'a vu près de Nagasaki, est appellé par quelques-uns, *Arbre de Gordon*, parce que le célebre Jardinier *Alexandre* GORDON pâsse pour l'avoir introduit en Europe en 1758, et par les Pépiniéristes, *Arbre aux quarante écus*, parceque ç'a été son premier prix. Dans son pays natal, il atteint la grôsseur et l'étendue d'un fort Noyer : il est remarquable en ce que ses bourgeons alternes et assez distants laissent en s'ouvrant appercevoir les bourgeons de l'année d'ensuite au milieu d'un bouquet de quatre ou cinq feuilles pétiolées, lisses, cunéiformes, larges d'environ trois pouces, divisées en deux lobes crénelés; ce qui lui a valu le nom spécifique *biloba.* Ses fleurs, connues seulement depuis qu'il en a donné en 1796, au Jardin de Kew, ont été décrites par le docteur SMITH, Botaniste Anglais, qui en en faisant le genre *Salisburia*, consacré à *Richard-Antoine* SALISBURY, autre savant Anglais, lui a rendu le nom spécifique *adiantifolia* que lui avait déjà donné KÆMPFER. Elles sont unisexuelles, et ne sont d'aucun effet. Les fleurs mâles sont placées sur un chaton filiforme. Les fleurs femelles sont solitaires, et donnent naissance à des fruits, qui selon KÆMPFER, célebre voyageur, « sont des noix ovales, arrondies, grôsses » comme des prunes de Damas, renfermant chacune une » amande blanche, à chair un peu ferme, bonne à manger, » d'une saveur assez agréable. On la fait rôtir comme » des châtaignes ».

Le Ginkgo préfere la terre franche, douce et profonde. Il aime une bonne expôsition, sans craindre nos hivers, dont les plus rigoureux ne lui ont occasionné d'autre dommage que d'avoir perdu les bouts de branches qui n'étaient pas assez *aoûtés.* On le multiplie facilement, soit par les rejetons qu'il pousse du pied, soit par marcottes faites en couchant les branches ou en les faisant pâsser dans des pôts soutenus et

pleins de terre entretenue fraîche. Noel, ci-devant Jardinier des Pépinieres au Jardin des Plantes, aujourd'hui établi rue du fauxbourg Saint-Marcel, en a obtenu de très belles et en six mois, par cette maniere. Enfin, on peut en faire des boutures en choisissant du bois de deux ans, qu'on met en terre au mois de février ou de mars; on les place ensuite à bonne expôsition, mais abritées du soleil, dans une couche de chaleur modérée. Elles fleurissent lorsque les branches sur lesquelles elles ont été prises devaient fleurir, ainsi que cela est arrivé à M. Gouan, célebre Professeur à Montpellier, et le Nestor de la Botanique.

GLYCYNE. Nous en avons parlé aux Plantes Bulbeuses, il nous reste à traiter de celles qui sont arbrisseaux.

1. Glycyne frutescente, Haricot en arbre, *Glycyne frutescens*. Lin. Racines traçantes, tiges d'environ quinze pieds, volubles, ligneuses, persistantes: rameaux soyeux à l'extrémité; feuilles pinnées à neuf folioles. Fleurs très belles, nombreuses, violettes, en épi serré et terminal, durant tout l'été. Même traitement que pour l'*Apios*: fleurit mieux adôssée contre un mur qu'isolée. Vient de la Caroline d'où il faut tirer ses graines, autrement on la propage en couchant en automne les pousses de l'été précédent.

2. Glycyne rouge, *Glycyne rubicunda*, Curtis 268. *Kennedia rubicunda*, Vent. (Vél. du Mus.) Celle-ci, qui nous vient des îles de la mer du Sud, doit pour plus de sûreté, être mise l'hiver en très bonne orangerie. Quoique plante sarmenteuse et pouvant s'élever à cinq ou six pieds, cependant elle ne forme qu'un petit buisson, et ne s'éleve pas à plus d'un pied. Ses feuilles sont à trois folioles comme celles des Haricots; la derniere a un pétiole plus long: toutes dans leur jeunesse ont une teinte fraîche de rouge. Ses fleurs paraissent en juin et juillet; elles sont grandes, longues, d'un rouge foncé, placées deux à deux, et assez semblables à celles des Haricots. Cosses velues, longues de trois pouces, contenant des semences, qui mûrissent ici quand la plante a été mise en bonne expôsition, et qu'on seme avec les précautions nécessaires aux plantes d'orangerie.

3. Glycyne écarlate, *Glycyne coccinea*, Curt. *Kennedia coccinea*, Vent. Elle nous vient de Botany-Bay. Jolie plante ligneuse, grimpante, haute de plusieurs pieds, et dont les feuilles, comme celles des Haricots, sont à trois folioles, mais arrondies et ondulées. De leurs aisselles naissent, depuis avril jusqu'en juin, des fleurs légumineuses d'un joli écarlate pourpré; le pétale supérieur a une tache verdâtre.

Elle exige le même traitement que la précédente; et quoiqu'un peu délicate, elle mûrit cependant ses graines.

4. Glycyne a deux taches, *Glycyne bimaculata*. Herb. général de l'Amat. *Kennedia monophylla*. Vent. On la trouve encore à Botany-Bay: elle se fait distinguer par ses feuilles simples, pétiolées, en cœur à la bâse, fort longues; ses fleurs dispôsées en grappes axillaires, sont petites, violâtres et marquées de deux taches vertes sur l'étendard: on les voit pendant tout l'été. Même culture. — Le nom de ce genre, formé du mot grec *glykys*, doux, agréable, indique la saveur douce de quelques-unes de ces plantes.

GNIDIA. Lin. Des arbrisseaux compôsent ce genre de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Thymélées;* le premier connu a paru digne apparemment d'être consacré à la déesse de Gnide; ou bien des feuilles roides et piquantes lui ont mérité le nom de petite Ortie (en grec, *knidion*).

1. Gnidia a feuilles oppôsées, *Gnidia oppositifolia*. Thunb. (And. *rep*. 225.) Arbrisseau assez rameux du Cap de Bonne Espérance, s'élevant à près de trois pieds, et dont les feuilles sont *oppôsées*, serrées, nombreuses, petites, ovales, concaves, cotonneuses. Les fleurs, blanches, petites, assez semblables à celles du Jasmin, font un très joli effet par leurs bouquets situés à l'extrémité des rameaux. Cet arbrisseau, auquel il ne faut qu'une humidité bien mesurée, périt par trop d'arrôsements, même par les grandes pluies dans l'été. On ne peut aussi le conserver pendant l'hiver que dans une serre tempérée, aérée et seche. Il aime une terre sâbleuse de bruyere, et se multiplie assez facilement de boutures prises sur de tendres rameaux, et faites en avril, à l'ombre et sur couche modérée.

2. Gnidia a feuilles de Bruyere, *Gnidia simplex*. L. F. (Herb. de l'Amat. — And. *rep*. 70.) Charmant arbrisseau du Cap, plus petit que le précédent, et dont les feuilles, quoique petites et linéaires, sont cependant assez nombreuses pour cacher les rameaux, au bout desquels, pendant les mois d'avril et de mai, et souvent encore pendant ceux de septembre et octobre, se succedent des bouquets de fleurs qui sont jaûnes, petites, mais nombreuses, et répandant, sur-tout le soir, une odeur très suave. Même traitement.

GORDONIA. (Monadelphie-Polyandrie, famille des *Malvacées*.) Deux ou trois arbrisseaux toujours verts compôsent ce genre, dédié à *Alexandre* Gordon, célebre Cultiva-

teur Anglais, qui fut éleve de MILLER, et posséda un Jardin renommé aux environs de Londres.

1. GORDONIA A FEUILLES GLABRES, Alcée de la Floride, *Gordonia lasianthus.* LIN. (CATESB. 1. 44. DUH. n. éd. 2. 68.) Arbrisseau assez grand des parties humides de la Caroline méridionale, et qu'il faut mettre en orangerie pendant l'hiver. La dispôsition de ses rameaux lui donne une forme pyramidale : ils portent des feuilles alternes, pétiolées, dentées, ovales-aiguës, d'un vert luisant. Ses fleurs à cinq pétales blancs, velus, (ainsi que l'indique le nom spécifique compôsé des mots grecs *lasios*, velu; *anthos*, fleur;) et entourant beaucoup d'étamines à antheres jaûnes, font un assez bel effet. Elles sont pédiculées, axillaires, au haut des rameaux : comme elles paraissent tard, souvent elles ne s'épanouissent pas.

2. GORDONIA PUBESCENT, *Gordonia pubescens.* LAMARCK. (VENT. Malm. 1.) Cette espece, plus petite et plus délicate parce qu'elle vient de parties plus méridionales de la Caroline, a aussi une tige moins droite. Ses rameaux, assez longs, portent à leur extrémité des feuilles peu nombreuses, entâssées, lancéolées-aiguës, étroites, dentées, entierement *pubescentes* ou velues dans leur jeunesse et ensuite seulement à la surface inférieure. Les fleurs se prononcent en août; c'est alors que pour les faire épanouir il est bon de mettre l'arbrisseau à bonne expôsition, et même sur une couche très modérée : ces fleurs sont grandes, presque sessiles, blanches, sentant une odeur de violette, placées au haut des vieilles pousses. On multiplie l'une et l'autre especes de graines venues du pays ou par marcottes. Elles veulent une terre douce, mais substantielle.

GRENADIER, *Punica*; — A FRUIT, *Punica Granatum.* LIN. Ayant déjà parlé de ce Grenadier page 125, je ne dois traiter ici que des variétés suivantes.

1. GRENADIER SIMPLE A FLEURS BLANCHES, *Punica alba.* (AND. *rep.* 96.) Il est en tout semblable au Grenadier à fruit, mais il est plus petit, plus délicat; et son feuillage d'une teinte plus pâle indique la couleur de ses fleurs d'un blanc verdâtre. On le multiplie de boutures, rejetons et marcottes, ou par la greffe en approche sur le Grenadier commun. Il aime la chaleur et l'eau, et sur-tout la terre de bruyere mêlée de terreau de feuilles bien consommé.

2. GRENADIER A FLEURS DOUBLES, ou plutôt A FLEURS PLEINES. (TREW. 71. 72.) Celui-ci, connu et cultivé depuis

long-temps dans nos Jardins, dont il est un des ornements le plus ordinaires, donnera beaucoup plus de fleurs si l'on *pince* souvent avec les ongles l'extrémité des rameaux. Il aime le soleil et l'eau, et doit se rentrer pour plus de sûreté en orangerie l'hiver : du reste il se conduit comme le Grenadier à fruit. *V.* page. 125. — Cette variété, sans doute très belle et très parante, est menacée de l'oubli parce que l'on propage aujourd'hui une variété beaucoup plus belle encore, mais appellée mal-à-propôs PROLIFERE. Dans le fait, au lieu de produire des fleurs du milieu desquelles il en sortirait d'autres, elle en donne seulement de beaucoup plus grôsses, qui ont l'avantage de durer chacune près de six semaines dans leur plus grand éclat, et de tenir fermement aux rameaux. Le calyce quelquefois énorme, et le plus souvent ni plus grôs ni plus long que dans le Grenadier ordinaire, mais toujours plus évâsé dans le haut, est rempli d'une substance charnue et non colorée. C'est sur cette substance et sur l'évâsement des divisions du calyce que sont attachés des pétales grands, de la plus belle couleur, et en nombre si considérable que les fleurs en deviennent du triple au moins plus grôsses que celles du Grenadier ordinaire. Un arbre fort vieux que je crois de cette sorte se fait admirer touts les ans dans le jardin du Sénat (le Luxembourg) ; on l'y appelle le Grenadier de HENRY IV. — M. BÉVILLE, Amateur distingué à Saint-Denys, en possede de très beaux sujets; et grand nombre de jeunes individus se trouvent aujourd'hui dans les pépinieres de MM. VILMORIN, CELS, DESCEMET, STEIN, BICQUELIN, etc. : ce dernier a bien voulu m'en donner un.

3. GRENADIER NAIN, *Punica nana.* H. P. Il ressemble au Grenadier commun, si ce n'est qu'il ne s'éleve guere au-dessus de quinze pouces; il se fait cependant remarquer par le très grand nombre de fleurs simples dont il se couvre pendant plus d'un moins. Plus délicat que les autres, il exige plus de chaleur l'hiver : on le serrera dans une très bonne orangerie où la place lui sera indifférente, puisqu'il se dépouille de ses feuilles comme les autres : pendant l'été donnez-lui beaucoup d'eau et de soleil. Je ne sais pourquoi on l'appelle *Grenadier des Antilles*, puisqu'il est d'Afrique comme le Grenadier commun dont il est une variété. Il n'est pas assez répandu dans les collections, eu égard à sa beauté, à la facilité qu'on a de le propager, soit par ses graines qu'on peut semer sur couche au printemps, soit de marcottes ou par la greffe en fente ou en approche. MILLER le cultivait en 1731. — Il a une variété à fleurs d'un blanc verdâtre et simples.

GRENADILLE, PASSIFLORE, *Passiflora.* Ces deux der-

niers mots peuvent se traduire par FLEUR DE LA PASSION, qui est le nom vulgaire d'une espece dans les fleurs de laquelle des personnes à imagination chaude et dévote on cru voir quelques instruments de la Passion. Toutes les Grenadilles sont originaires de l'Amérique méridionale, et sont des arbrisseaux sarmenteux et munis de vrilles. Elles forment un genre de la Gynandrie-Pentandrie (plutôt Trigynie), famille des *Cucurbitacées.*

1. GRENADILLE BLEUE, *Passiflora cœrulea.* LIN. (HERB. DE L'AMAT. — DUH. n. éd. 2. 12.) Arbrisseau charmant, originaire du Brésil, d'abord introduit au Jardin du Cardinal FARNESE dont ALDINI a publié le catalogue et l'histoire en 1625. Il a une végétation prodigieuse, et bientôt il garnira, s'il est mis au midi, les murs et les treillages aux pieds desquels on l'aura placé. Dans les Départements méridionaux, ses rameaux nombreux, et flexibles comme ceux de la Vigne-Vierge, se prêteront à couvrir des tonnelles où ils formeront une ombre épaisse et des guirlandes ornées de feuilles et de fleurs. Ces feuilles, qu'il produit en grande quantité, sont digitées, alternes comme dans toutes les Grenadilles, quelques-unes à cinq lobes, le plus grand nombre à sept. Elles sont d'un vert foncé et persistantes lorsque le grand froid ne les fait pas tomber : de leur aisselle naissent des vrilles et aussi, dès le mois de juin jusqu'en novembre, des boutons nombreux, pédiculés et solitaires, enveloppés par trois folioles qu'on pourrait prendre d'abord pour le calyce; mais bientôt le bouton s'allonge et n'est plus couvert qu'à la bâse par ces trois folioles qui, lorsque la fleur est épanouie, s'en trouvent écartées parce que la partie intermédiaire du pédicule s'est allongée. Ces boutons, lorsqu'on touche la plante, laissent échapper des gouttes d'eau odorante; en s'épanouissant, ils découvrent une fleur bien ouverte, très belle, très singuliere, répandant une odeur fine et légere de fleur d'orange, enfin représentant assez bien un ordre de chevalerie lorsqu'elle est mise au côté. Son diametre est de plus de trois pouces. Elle consiste en un calyce à cinq divisions oblongues, vertes en dehors, blanches en dedans, terminées par une pointe fine en crochet, et en cinq pétales plus allongés, plus étroits, blancs et alternes avec les divisions du calyce. (LINNÉ veut que ces dix divisions soient les pétales; JUSSIEU les regarde comme formant le calyce.) Au reste, ces divisions sont attachées à un anneau ou bourrelet charnu et verdâtre, d'où partent extérieurement deux rangs, l'un pôsé sur l'autre, de filets ou rayons droits, roides, horizontaux, divergents, d'un violet foncé à leur insertion, blancs au milieu, d'un bleu tendre à leur extrémité; ce qui forme trois anneaux ou

trois *couronnes* de couleurs différentes. Du bord intérieur de ce bourrelet sort un rang de filets très courts, verticaux, terminés par un point presque noir : puis un autre rang de filets d'un violet foncé, plus longs, serrés, et se portant obliquement sur le pédicule du germe. Ce germe est verdâtre : il a la forme d'un pilon, et s'éleve à près d'un pouce au dehors de la fleur. Son pédicule donne naissance aux cinq filaments des étamines. Ceux-ci, verdâtres, réunis à leur bâse, arqués et applatis dans leur longueur, portent à leur extrémité l'anthere qui est applatie, mobile, penchée, verdâtre à sa surface supérieure, chargée à sa surface inférieure du *pollen* qui est jaûne. Ces étamines ont à-peu-près l'air d'un *marteau.* Du sommet du germe partent, en se divergeant, trois filets violets, comprimés, arqués, s'élargissant à leur extrémité terminée par le stigmate qui est verdâtre et formé comme la tête d'un *clou.* Ce sont ces apparences de *clous*, de *marteaux* et de *couronnes*, qui ont fait donner à ces fleurs le nom de *Fleurs de la Passion.* Elles ne durent que vingt-quatre heures, mais sont nombreuses et se succedent tout l'été. Un pied de Grenadille de trois ou quatre ans peut garnir un espace considérable et donner douze à quinze cents fleurs; mais de ce grand nombre à peine s'en noue-t-il quelques-unes auxquelles alors il succede un fruit mou et pulpeux qu'on mange en Amérique où il atteint la grôsseur et la forme d'un petit œuf allongé. Il est couvert d'une peau solide, coriacée, lisse et de couleur orangée; et contient plusieurs semences qu'on doit mettre en terre, aussi-tôt leur maturité, sur couche chaude et sous châssis. Conserver ces jeunes plants, qui souvent donnent des fleurs la premiere année, dans la serre tempérée. Au bout de trois ans on peut les confier à la pleine terre; mais dans la meilleure expôsition du Jardin et près d'un mur treillagé. Pour l'hiver il faut empailler les branches ou au moins les couvrir d'un paillasson, et sur-tout garnir le pied d'une bonne épaisseur de litiere seche. Il résultera de cette derniere précaution, que si le froid a tué les branches, les racines ou les tiges qui n'auront pas été atteintes, pousseront de nouveaux jets qui bientôt auront réparé le dommage, et seulement fleuriront un peu plus tard la premiere année. On multiplie la Grenadille par marcottes et boutures, (celles-ci ne réussissent pas toujours), et par les rejettons que poussent ses racines. Donnez-lui beaucoup d'eau en été, et sur tout lorsqu'elle se dispôse à pousser des boutons, pour vous donner de la fleur.

2. Grenadille incarnate, *Passiflora incarnata.* Lin. (Jacq. *ic. rar.*) On croit qu'elle a été introduite avant la bleue : je ne sais pourquoi elle est regardée par quelques per-

sonnes comme une de ses variétés. Cependant elle a des différences bien marquées dans son port qui est plus délicat; dans ses feuilles qui n'ont que tantôt trois, tantôt cinq, mais jamais sept lobes ou *digitations;* dans ses fleurs qui portées sur des pédicules plus longs, ont une assez mauvaise odeur et sont plus petites dans toutes leurs proportions. Des cinq pétales extérieurs, ou si l'on veut, des cinq divisions du calyce, deux sont bordées en dessous d'une ligne blanchâtre, tandis qu'une troisieme n'est marquée de cette ligne que d'un seul côté. Les cinq autres divisions intérieures sont plus étroites et plus longues que celles du calyce. Toutes ont une apparence de mollesse ou de flaccidité qui ne se voit pas dans les fleurs de l'espece précédente. Les filets ou rayons extérieurs sont aussi plus déliés, plus mous, moins bien ordonnés, et presque aussi longs que les pétales, ce qui de loin donne à ceux ci l'air violâtre ou *incarnat*. Les filets intérieurs, et au milieu desquels s'éleve le germe, sont moins obliques et si serrés, qu'on dirait un disque uni et d'un pourpre très foncé. Enfin le germe plus grêle porte des étamines et des pistils plus longs, plus déliés, plus penchés, moins fermes que dans l'espece précédente. L'arbrisseau aussi plus délicat ne peut guere pâsser la mauvaise saison en pleine terre : il est prudent, pour le climat de Paris, de le serrer en orangerie pendant l'hiver. Du reste, même culture et mêmes moyens de multiplication. On le trouve au Brésil, et aussi, dit on, en Virginie. Le style coupé, et si l'on écarte les filets du centre, on apperçoit que le fond est de couleur de chair, et c'est de là que viennent les noms spécifiques.

3. Grenadille quadrangulaire, *Passiflora quadrangularis.* Lin. Les tiges de cette Grenadille ont quatre angles, c'est d'où lui vient son surnom. Elles sont garnies de feuilles sans divisions, lancéolées, obtuses, dont le pétiole a six glandes. Ses fleurs, qui paraissent au commencement d'août, n'ont guere que huit à dix heures de durée. Elles sont plus grôsses et plus charnues que celles des autres especes. Elles ont quatre pouces de diametre et consistent dans un calyce à six divisions, charnues, verdâtres et bordées de pourpre; en six pétales, très ouverts et purpurins, de la grandeur des divisions du calyce, et placés alternativement avec elle; ce qui donne à celle ci l'air de pétales. Du disque de la fleur, qui est hexagône et blanc-verdâtre, s'élevent les étamines qui sont jaûnes et le stigmate qui est blanc, bordé de jaûnâtre. Ces parties sont entourées par des filets nombreux, très longs, ne s'étalant guere, annellés de blanc et de violet. A cette fleur, qui répand une odeur foible, succede un fruit assez grôs, jaûnâtre, d'une odeur agréable, et

très bon à manger. Cette Grenadille a fleuri pour la première fois en 1803, dans les serres chaudes du Jardin national, où par les soins de Richer, elle a une végétation prodigieuse. Depuis long-temps, elle fleurit chaque année en Angleterre : j'y ai vu un individu, qui coupé rez-terre au printemps, a poussé en une seule année des rameaux de plus de soixante pieds de long, et a produit plus de dix-huit cents fleurs, dont plusieurs ont donné des fruits. Elle est originaire de la Jamaïque, et ne peut pas sortir de nos serres chaudes où elle demande un appui et du jour. On peut la propager de graines, de marcottes et de boutures : mais lors de la transplantation il faut prendre attention de ne pas couper ou seulement découvrir ses racines.

4. Grenadille ailée, *Passiflora alata.* H. L. Herbier de l'Amateur. Quelques Amateurs la regardent, mais à tort, comme une variété de la *quadrangulaire.* Ses tiges, il est vrai, sont aussi à quatre angles ; mais chaque angle est garni d'une membrane qui lui a fait donner les noms spécifiques *alata*, ailée. Ses feuilles simples et en cœur, sont portées par un pétiole grôs et à quatre glandes. Ses fleurs qui commencent à paraître au mois d'avril, et dont on voit encore grande quantité même en hiver dans la serre, sont assez grandes, pendantes, rouges dans l'intérieur et très odorantes ; elles n'ont pas encore donné de fruits. Cette plante superbe et très intéressante se trouve aussi à la Jamaïque, elle peut se contenter de la serre tempérée où mise en pleine terre, elle fera un effet charmant et répandra une odeur délicieuse. Du reste elle demande les mêmes soins que la quadrangulaire, sans cependant être aussi délicate puisqu'elle souffre plus volontiers la transplantation et l'amputation de ses racines. M. Stein l'a greffée au printemps de 1811, sur une souche de la Grenadille bleue placée en plein air : elle y a bien pris, et a fleuri l'automne suivant : ses tiges enveloppées pendant l'hiver se sont bien conservées.

GREUVIER, Grewia, *Grewia.* Genre de la Gynandrie-Polyandrie, ou Polyandrie-Monogynie, famille des *Tiliacées*, et consacré à la mémoire du Botaniste Anglais Grew, auteur de l'*Anatomie des Plantes*, *etc.* Depuis long-temps on cultive le Greuvier occidental, *Grewia Occidentalis.* Lin. Herbier général de l'Amateur. Joli arbrisseau à rameaux irréguliers, diffus et longs ; à feuilles alternes, ovales, crénelées et glabres. Ses fleurs qu'on voit tout l'été, sont bleues, nombreuses, solitaires ou deux ensemble, à cinq pétales en étoiles et très ouvertes : il faut y regarder de près pour ne pas les croire à dix pétales, parce que les

divisions du calyce qui sont alternes avec eux, sont nuées intérieurement de la même couleur. Les fruits sont une capsule; ou bien deux, trois, et même quatre, mais ensemble. Le Greuvier vient du Cap, et doit avant les premiers froids être serré en orangerie, dont il ne demande que les soins ordinaires. Il se multiplie aisément de marcottes et aussi de boutures faites de bonne heure au temps de la pousse sur une couche modérée et abritée. Terre substantielle ou d'oranger. Eau et soleil pendant l'été.

GROSEILLIER, *Ribes*. V. page 126. Je me contente d'indiquer ici les variétés panachées du Groseillier rouge et du Câssis.

H.

HALÉSIE, *Halesia*. Genre de la Dodécandrie-Monogynie, famille des *Plaqueminiers*, (*Ebénacées* de VENTENAT), et consacré par *John* ELLIS à *Stephen* HALES, Auteur de la *Statique des Végétaux*, etc. Il ne renferme que deux especes, toutes deux très-rustiques, et qu'on distingue par le nombre des ailes de leurs fruits.

1. HALÉSIE A QUATRE AILES, *Halesia tetraptera*. LIN. (CATESB. 1. 64. — CURT. 910.) Joli arbrisseau croissant à l'ombre des bois et sur les bords des ruisseaux de la Caroline méridionale, introduit en Europe en 1756 par ELLIS qui sema dans son Jardin les graines que lui avoit envoyées le Docteur GARDEN. Il peut s'élever à huit ou dix pieds par une ou plusieurs tiges divisées en rameaux câssants et garnis de feuilles alternes, longues aiguës, dentées, d'un vert frais, à pétioles glanduleux. Ses fleurs paraissent en mai avant le parfait développement des feuilles. Elles sont pendantes, réunies trois ou quatre ensemble, d'un blanc pur, campanulées à quatre lobes, grôsses comme le bout du doigt, abondantes quand l'arbre est dans un bon fond de terre de bruyere: il demande peu de soleil. On le multiplie par ses graines ou par marcottes, qu'il ne faut lever que la troisieme année. Ses fruits sont assez grôs, agréables au goût, tétragônes, ou plutôt (tétrapteres; *tetra*, quatre, et *pteron*, aile).

2. HALÉSIE A DEUX AILES, *Halesia diptera*. LIN. Arbrisseau de Pensylvanie, ressemblant beaucoup au précédent; les feuilles sont plus ovales et sans glande au pétiole : le fruit n'a que deux aîles. Même culture.

HAMAMELIS, *Hamamelis*. Genre de la Tétrandrie-Digynie, famille des *Berbéridées*, et auquel on a donné le nom que les Anciens donnaient à un autre arbre. Il n'a qu'une

seule espece, l'HAMAMELIS DE VIRGINIE, *Hamamelis Virginica*, LIN. (CATESB. *app.* 2.) Arbrisseau connu depuis 1743, qu'il fut envoyé en Angleterre par CLAYTON. Il porte des feuilles alternes, fort semblables à celles du Noisetier, ou plutôt de l'Aulne. Il donne en automne, dans son pays natal, des fleurs à quatre pétales étroits, très longs, tortillés et jaûnes, comme elles sont ramâssées en paquets, les fruits ou capsules le sont aussi; delà le nom compôsé des mots grecs *hama*, qui marque réunion, et *mēlon*, fruit. Il se plaît dans un terrein frais, léger et ombragé. On le multiplie ou de marcottes incisées faites en automne, et qui dans un terrein humide auront racines l'automne suivant, ou de graines venues du pays, qu'on seme au levant dans la terre de bruyere qu'il préfere à toute autre; elles ne levent que la troisieme année.

HARICOT, *Phaseolus*. Genre extrêmement nombreux, beaucoup d'especes donnent des graines alimentaires dont il a été traité à la Section des *Plantes Potageres*. Je ne dois parler ici que du HARICOT EN ARBRE *ou* CARACOLE, *Phaseolus Caracola*. LIN. HERB. DE L'AMAT. n.° 31. Je suis étonné qu'on ne recherche point ici cette belle plante, si connue et cultivée avec tant de soins dans nos Départements méridionaux, où, à l'avantage de garnir des tonnelles et des parties de mur d'une étendue considérable, elle joint celui de charmer par la beauté, la singularité et le parfum de ses fleurs. On la propage de marcottes, de boutures, et de graines semées sur couche chaude et sous châssis au printemps: puis lorsque les gelées ne sont plus à craindre, on met le jeune plant au pied d'un mur abrité à l'expôsition la plus chaude du midi. On pourrait l'y laisser l'hiver en la garantissant non-seulement de la gelée, mais encore des pluies froides; ce qu'on parviendrait à faire en dépalissant et roulant les tiges qu'on empêche de toucher soit à la terre, soit au mur, par l'interpôsition de bouchons de paille seche: puis on couvre le tout, et encore un espace autour de la plante, de litiere seche sur laquelle on pôse un paillasson pour faire glisser la pluie. D'autres tiennent la plante en pôt qu'ils placent avant le froid en bonne orangerie dans l'endroit le plus sec et sans arrôsement. Enfin on peut encore couper la tige et retirer de terre la racine qu'on y remet au printemps après l'avoir préservée soigneusement pendant l'hiver de l'humidité, du froid, et de la trop grande sécheresse. Ce joli Haricot pousse des tiges de plus de douze pieds, ligneuses, volubles, vertes, garnies de feuilles persistantes à trois folioles ovales-aiguës, de l'aisselle desquelles sortent en août

des grappes de fleurs très odorantes, grandes, blanches-pourprées ou rôsées, remarquables par leurs pétales recoquillés; ce qui leur donne la forme d'un limaçon, qui se dit en Espagnol *Caracol* et *Caracola.* Elles fournissent des légumes applatis, ridés en dehors, soyeux en dedans, et contenant jusqu'à des semences. Ce Haricot, originaire de l'Inde, a été transporté au Brésil, et du Brésil au Portugal; de là il s'est répandu dans toute l'Europe. TRIUMFETTI, Directeur du jardin Botanique du college de Sapience à Rome, en donna la figure en 1685. Il ne mûrit ses graines que dans nos Départements du midi; il demande par-tout à être arrôsé pendant l'été.

HEBENSTREITIA. Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Gâtilliers*, dédié à HEBENSTREIT, Professeur de Botanique à Leipsick en 1721. Je ne connais que l'HEBENSTREITIA DENTÉE, *Hebenstreitia dentata*, LIN.; *aurea*, AND. *rep.*, espece que les Anglais ont rapportée vivante du Cap avec beaucoup d'autres encore, pendant que lors de la derniere guerre ils ont été en possession de cette colonie Hollandaise. C'est un arbuste de peu de durée, et qu'il faut renouveller touts les deux ou trois ans, soit par le semis, soit par boutures très faciles à faire au printemps sur couche tiede, et qui dès la premiere année fleuriront de juin à décembre. Il forme un buisson serré au moyen de ses rameaux droits, garnis en tout temps de leurs feuilles qui sont placées trois par trois, mais sans ordre; bien vertes, linéaires, réfléchies, légerement *dentées.* Les fleurs, dispôsées en épis qui s'allongent, sont petites, blanches, tubuleuses, à trois divisions, dont celle du milieu bilobée, toutes arrondies et marquées d'une tache d'un bel aurore. Elles font un très joli effet par leur nombre. Elles ont la singularité de répandre le soir une odeur suave que la fraîcheur du matin dissipe entierement, et que la chaleur du jour rend forte et désagréable. Cet arbuste demande, l'hiver, une très bonne orangerie où il faut le mettre au jour.

HÉLIOTROPE, *Heliotropium.* Ce nom, dérivé des mots grecs *hēlios*, soleil, et *trepō*, je tourne, et qu'on peut traduire par *fleur se tournant au soleil*, ou par le seul mot *Tournesol,* convient à beaucoup de plantes aussi bien qu'à celle dont il s'agit ici, qui est de la Pentandrie-Monogynie et de la famille des *Boraginées.* Sur neuf ou dix especes qui constituent ce genre, une est habituellement cultivée pour son odeur suave de vanille qui la fait rechercher par les Dames, et admettre dans touts les bouquets avec le *Réséda*;

c'est l'HÉLIOTROPE DU PÉROU, *Heliotropium Peruvianum*, LIN. Arbuste qui s'éleve à plus de deux metres (6 pieds) dans son pays, et qu'ici on regarde comme une plante ligneuse : ses graines furent envoyées au Jardin du Roi en 1740, par *Joseph* DE JUSSIEU. On multiplie le plus souvent l'Héliotrope de rejetons, marcottes ou boutures qui prennent très facilement presqu'en tout temps, pourvu qu'on les mette en terre légere et terreautée à l'ombre. Il est bon de le renouveller de temps en temps de semis faits au printemps sur couche, en même terre, et recouverts très légerement. Il pousse une tige cylindrique, d'abord herbacée, puis ligneuse et se divisant en rameaux nombreux, longs, diffus, velus, garnis de feuilles persistantes, à court pétiole, lancéolées-ovales, velues et ridées, d'un vert foncé; ils se terminent dès la premiere année et presqu'en tout temps (mais sur-tout depuis juin jusqu'en octobre), par des fleurs nombreuses, très petites, bleuâtres, faites en coupe à cinq divisions, dispôsées d'abord en especes de corymbes qui bientôt s'allongent en épis unilatéraux et roulés. Placé en expôsition chaude un peu abritée des rayons trop ardents du soleil, et arrôsé souvent, l'Héliotrope se comporte parfaitement bien jusqu'à la mauvaise saison; temps où il devient très difficile à soigner, puisqu'il s'étiole et jaûnit dans la serre chaude, et que le moindre froid ou la trop grande humidité le fait périr. La bâche ou la serre tempérée sont donc les endroits où on pourra mieux le conserver, en le mettant au jour et lui donnant peu d'eau, mais de l'air, toutes les fois que la température de l'atmosphere le permettra. On parvient aussi à le conserver dans des appartements échauffés, quoique la perte de ses feuilles et le desséchement de partie de ses rameaux lui donnent un air mort. Si on l'a mis au jour et qu'on ne l'aie pas trop arrôsé, il repoussera au printemps, soit de ses racines, soit de celles des branches qui auront survécu; alors on coupe tout ce qui a péri, on l'expôse à l'air doux, et bientôt il donne des feuilles et des fleurs. Malgré sa répugnance à s'élever en tige, on l'y contraint en coupant, à mesure qu'ils paraissent, touts les rameaux latéraux : de cette maniere, on en fait un arbuste dont le tronc peut acquérir environ un pouce de diametre et trois pieds de hauteur, et qu'il faut changer de terre touts les ans; malgré ces soins il donnera moins de fleurs que si on l'abandonnait à sa nature. Avec un seul pied sauvé, on peut faire un grand nombre de boutures qui, mises en pleine terre, donneront abondance de fleurs jusqu'aux gelées, époque à laquelle il faut les relever.

HEMITOMUS. Genre distrait par l'HÉRITIER de celui

Celsia, mais comme lui de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Solanées*. On connaît et cultive l'HEMITOMUS ARBRISSEAU, *Hemitomus fruticosus*, L'HÉRIT.; *coccineus* de quelques-uns, *Celsia linearis*, (JACQ. *ic. rar.* 497.) Fort joli arbuste toujours vert, originaire du Pérou d'où ses graines ont été envoyées par DOMBEY, haut de deux à trois pieds; et dont les tiges poussent beaucoup de rameaux grêles, assez longs, brunâtres et ligneux à leur bâse, verts, herbacées et un peu anguleux au sommet, marqués de nœuds espâcés et de chacun desquels partent trois rameaux très courts, ou plutôt trois faisceaux de feuilles persistantes, d'inégale grandeur, molles, linéaires, presque filiformes, l'inférieure de chaque faisceau plus longue et plus large que les autres. Dès juillet jusqu'en octobre, les grands rameaux sont terminés par un épi lâche de fleurs solitaires et inodores, portées par un pédicule plus long que la bractée, grêle, courbé à son sommet de maniere à présenter la fleur dans un sens vertical. Celle-ci consiste en un calyce à cinq divisions inégales, lancéolées-aiguës, et en une corolle monopétale d'un beau rouge de capucine, irréguliere, à cinq lobes inégaux; le supérieur détaché et plus long: des quatre autres, qui sont latéraux, deux sont plus larges, et deux autres (les inférieurs) sont les plus petits et divisés entr'eux par une fente absolue jusqu'à la gorge dont l'intérieur, d'un rouge brunâtre, est marqué de trois lignes jaûnes entre lesquelles sont deux taches de même couleur. Les étamines qui en occupent le centre, forment un tuyau d'où s'échappe le style plus long qu'elles. Cette fleur semble être *coupée à moitié*, d'où le nom générique composé de la particule grecque *hemi*, à moitié, et du mot *tomos*, coupure. Ce joli arbuste, qu'on multiplie ou par ses graines semées sur couche tiede et sous châssis, et qui donnent fleurs la seconde année, ou par la séparation des pieds en automne, ou enfin de boutures faites en été sur couche et sous châssis, demande la serre tempérée pour l'hiver. Terre douce mêlée de terreau de bruyere.

2. HEMITOMUS A FEUILLES D'ORTIE, *Hemitomus urticæfolius*. NOBIS. *Celsia urticæfolia* de quelques-uns. Il est plutôt herbacée qu'arbuste: il s'éleve à environ deux pieds par une tige carrée, munie près de sa bâse de branches oppôsées, aussi quadrangulaires, ornées de feuilles oppôsées dans le bâs, alternes dans le haut, toutes pétiolées, lancéolées-aiguës, dentées en scie, marquées en dessous de nervures saillantes, enfin semblables à celles de l'Ortie. De l'insertion de presque toutes les feuilles oppôsées sortent des rameaux très courts; et de l'aisselle des feuilles alternes qui occupent les sommités des branches, partent des pédicules solitaires portant chacun une

fleur de même forme que celles de l'espece précédente, paraissant dans le même temps, mais plus petites et d'une couleur plus vive, sans lignes ni taches. On le multiplie des graines qui mûrissent, et de boutures faites au printemps. Même culture. Quelques uns l'appellent *Hemimeris*, c'est-à-dire demi-part. Il est de l'Amérique équinoxiale où M. Menzies l'a découvert: il l'a envoyé au jardin de Kew où il a fleuri pour la premiere fois en 1798.

HÊTRE, *Fagus*. Ce dernier mot vient du verbe grec *phagein*, manger, parce que la Fêne, fruit du Hêtre commun, *Fagus sylvatica*, Lin., contient une amande du goût de beaucoup d'animaux, et de laquelle on extrait une huile bonne à manger. Cet arbre, habitant de nos forêts, et que suivant les pays on nomme Fau, Fayard, Foyard *ou* Fouteau, est superbe : il l'emporte sur le Chêne par ses formes et son port majestueux; mais celui-ci a plus d'utilité par la qualité de son bois. Notre Hêtre se fait remarquer par un tronc droit, très élevé, revêtu d'une écorce lisse et blanche; à une grande hauteur il se divise en branches nombreuses, rameuses, étendues, à feuilles alternes, pétiolées, plissées, ciliées, luisantes d'un beau vert qui prend une teinte rougeâtre dans l'arriere-saison : elles se dessechent et elles restent sur l'arbre jusqu'à ce que les nouvelles les fassent tomber. Les régions septentrionales de l'Amérique nous ont fourni une espece plus petite, mais remarquable par la belle couleur pourpre rembrunie de ses feuilles; c'est le Hêtre pourpre, *Fagus purpurea*, H. P., dont la variété à feuilles jaunâtres est appellée Hêtre cuivré, *Fagus cuprea*. L'un et l'autre prenant difficilement de boutures ou de marcottes, on ne les propage sûrement et promptement que par la greffe sur du plant de Hêtre ordinaire qu'on va chercher dans les forêts, ou qu'on a obtenu chez soi par des *Fênes* semées aussi-tôt leur maturité, et qui, si les mulots ne les ont pas dévorées, leveront pour la plupart au printemps suivant; d'autres la seconde année. On juge bien que le feuillage de ces deux Hêtres doit produire de l'effet par l'opposition des couleurs.

3. J'ai vu chez M. de Cubieres, dans les Pépinieres de M. Cels à Paris, et dans celle de M. Boulogne à Clamart sous Meudon, quelques individus de la nouvelle espece du Hêtre a feuilles de Cétérac, *Fagus aspleniifolia*. Je la crois aussi de l'Amérique septentrionale. Ces arbres forment un genre de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées*.

HIBBERTIA. Genre de la Polyandrie-Polygynie, qu'un

examen plus sévere fera sans doute pâsser de la famille des *Magnoliers* dans celle des *Renonculacées*, près des Pivoines. Je le crois fait par SALISBURY, qui l'a dédié à son compatriote *Georges* HIBBERT, savant Amateur, auquel l'Angleterre doit l'introduction de beaucoup de plantes, et sur-tout de celles venues du Cap de Bonne-Espérance. On n'y a encore vu que des végétaux de la Nouvelle Hollande, ayant tant de rapports avec les *Dillenias* que VENTENAT, *Choix de Plantes* nº. 11, n'a pas hésité de mettre dans cette série l'HIBBERTIA GRIMPANTE, *Hibbertia volubilis*, arbrisseau sarmenteux et cultivé chez CELS, de graines reçues du port Jackson en 1792. Il faut le tenir en caisse pleine de terre de bruyere, et à laquelle on ajuste un treillage pour que la plante puisse y étaler ses rameaux sarmenteux, s'allongeant promptement, garnis de feuilles éparses, quelquefois connées, lancéolées, dont la bâse se rétrécit en pétiole court, demi-amplexicaule : elles sont d'un beau vert en dessus, plus pâles en dessous. De leurs aisselles naissent des rameaux velus, teintés de rôse, dont les plus courts chargés de feuilles, à leur sommet se terminent par une grande fleur à cinq pétales d'un jaûne brillant, alternes avec les divisions du calyce qui sont ciliées de poils blancs : ils entourent un grand nombre d'étamines jaûnes et plusieurs styles. Ces fleurs n'ont pas une bonne odeur, mais se succedent pendant tout l'été. Peu difficile sur la culture, cette *Hibbertia* se contente de l'orangerie, et se multiplie très aisément de marcottes, même de boutures faites en mai sur couche tiede à l'ombre.

2. Une espece plus nouvelle ne mérite pas moins d'être accueillie, c'est l'HIBBERTIA A FEUILLES CRÉNELÉES, *Hibbertia grassulariæfolia;* joli arbuste rampant et grimpant, qui se fait distinguer par le rouge vif de ses jeunes rameaux, des pétioles des feuilles, et des pédicules assez longs, de ses fleurs solitaires, plus petites que celles du précédent, à cinq pétales aussi d'un très beau jaûne, mais échancrés à leur sommet où il y a une pointe, enfin aussi alternes avec les divisions du calyce qui sont très aiguës et bordées de rouge. Il les donne de même pendant tout l'été. Ses feuilles, ressemblant un peu à celles du Grôseillier, sont plus petites, d'un beau vert en dessus, teintées de rouge en dessous. Cette *Hibbertia*, découverte par *Robert* BROWN dans la Nouvelle Hollande, se soigne et se propage absolument comme la précédente.

HORTENSIA. Suivant les Botanistes Anglais, ce ne serait qu'une espece d'HYDRANGÉE. COMMERSON en a fait un genre particulier sous le nom *Lepautia;* DE JUSSIEU, en adoptant la distinction, a placé le nouveau genre dans la famille des *Capri-*

foliacées, et en a changé le nom en celui d'*Hortensia*, dérivé du latin *hortus*, jardin, pour exprimer le rang distingué qu'y tient l'HORTENSIA DU JAPON, appellé vulgairement RÔSE DU JAPON, *Hortensia rosea*, H. P., (Vél. du Mus.); *opuloïdes*, LAMARCK, (DUH. n. éd. 3. 24); *Hydrangea Hortensia*, SMITH. C'est un superbe arbuste qu'on trouve à la Chine, au Japon, aux Indes où il croît spontanément dans les endroits humides, près des eaux courantes. On croit que M. SLATER l'a apporté en Angleterre en 1790, et c'est chez lui qu'il a fleuri pour la premiere fois. Sir *Joseph* BANKS l'a donné cette même année *au Jardin de Kew*. Aujourd'hui il est très fêté et très répandu en France, grâces aux soins de M. AUDEBERT, neveu, Jardinier-Fleuriste de Paris, qui s'est appliqué spécialement à sa culture. Placé au soleil levant en terre pure de bruyere tenue humide, l'*Hortensia* y croît rapidement et pousse un grand nombre de tiges dont les rameaux bien garnis de feuilles très belles, se couronnent fin de juin, d'un nombre considérable de fleurs très semblables pour la forme et la dispôsition à celles du Viorne-Boule-de-neige (*Viburnum Opulus*, LIN.); c'est pourquoi LAMARCK a donné à la plante le surnom *opuloïdes* : ces fleurs sont cependant plus grandes et réunies en touffes ou têtes beaucoup plus grôsses. D'abord verdâtres, elles prennent insensiblement une teinte du plus joli rôse qui se change en rôse violâtre et finit par devenir d'un blanc sale, quelquefois d'un rouge pourpre assez durable, et qui ferait croire qu'elles sont encore dans leur nouveauté. Touts ces changements successifs, et qui sont au moins deux mois à s'opérer si la plante arrôsée touts les jours n'est pas mise au trop grand soleil, lui ont mérité le nom spécifique *mutabilis*, (changeante), que lui ont donné quelques personnes. On se plaint que de si belles touffes soient absolument inodores; *mais qui peut tout avoir*, et d'ailleurs ne faudrait-il pas éloigner de soi cet arbuste s'il était odorant? Au reste la belle couleur des fleurs tranche agréablement sur le beau vert des feuilles qui sont grandes, oppôsées en croix, pétiolées, ovales-aiguës, dentées en scie dans les trois quarts de leur circonference jusqu'au sommet, marquées en dessous de nervures saillantes qui forment en dessus autant de sillons, enfin prenant souvent une teinte rouge, et sur-tout persistantes jusqu'au printemps dans les individus qu'on recueille en bonne orangerie avant qu'ils aient été frappés de la gelée. Le défaut d'odeur rend l'*Hortensia* très propre à décorer les appartements : le soir on le met à l'air de maniere qu'il soit coloré par les premiers rayons du soleil levant, puis on le rentre pour la journée dans les endroits qu'on en veut orner, et l'on a soin de le bien arrôser. Pour

les Jardins il faut ou le mettre en pleine terre (de bruyere), ou le tenir dans un baquet cerclé de fer qu'on enterre au printemps au milieu des gazons, ou au levant, ou assez près des arbres pour que ceux-ci le garantissent d'un soleil trop ardent qui le flétrirait et le ferait pâsser trop-tôt : c'est là qu'il brille de tout son éclat. En automne on rentre les baquets. Ses fleurs n'ayant point encore donné de graines, on ne connaît d'autres moyens de le mûltiplier que ceux des marcottes et des boutures : celles-ci se font dès le printemps sur couche tiede et sous châssis, et pendant tout l'été en terrines à l'ombre. Il est bon de retrancher les fleurs que ces boutures voudraient donner la premiere année. Une bouture de deux ans à laquelle on n'a laissé qu'une tige donne souvent une plus grôsse tête que les vieux pieds; j'en ai mesuré qui avaient quatorze pouces de diametre. Il est assuré que l'*Hortensia* peut pâsser l'hiver en pleine terre; l'essai en a été fait dans celui de 1801 à 1802 qui a été assez rude. J'en ai qui y sont restés depuis cette époque sans dommage, si ce n'est que quelques individus ont perdu leurs extrémités trop tendres attaquées par les gelées tardives de l'année 1806. Il faut convenir cependant que l'*Hortensia* en pleine terre donne des fleurs plus tardives et en moindre quantité, à moins qu'on ne le couvre de litiere seche pendant les très grands froids et sur-tout pendant les gelées du printemps. Comme il est très vorace, il faut renouveller sa terre et même le changer de pôt touts les ans à la fin de septembre : on peut aussi le traiter comme le Rôsier pour le faire fleurir dès le mois d'avril. Quelquefois on a vu des individus produire des fleurs doubles, ou d'une nuance plus ou moins violâtre ou bleue; mais ce n'est qu'un jeu individuel et momentané, car la même plante revient souvent l'année d'après à sa couleur et à sa simplicité primitives.

HOUSTONIA. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées*, consacré par GRONOVIUS à la mémoire du savant HOUSTON. Un curieux doit au moins avoir l'espece suivante, HOUSTONIA ÉCARLATE, *Houstonia coccinea.* HERB. DE L'AMAT. AND. *rep.* 106. (Vél. du Mus.) Arbuste charmant du Mexique, et que sa beauté a fait cultiver avec soin et rechercher dans le commerce. Souvent ses tiges demi-ligneuses et demi-herbacées périssent, mais ses racines vivaces repoussent au printemps des rameaux grêles à feuilles ovales, glabres, pointues, souvent trois à trois. Ses fleurs, qui se montrent dès le mois de juin, sont d'un rouge éclatant, et en ombelles terminales, consistent en un tube qui s'évâse en quatre divisions peu ouvertes. Il a une variété à fleurs blan-

ches assez jolie que m'a donnée M. Stein. L'une et l'autre demandent une bonne terre franche mêlée de terre de bruyere, et sur-tout pour l'hiver une place seche et aérée dans l'orangerie, où ils continueront de fleurir jusqu'à Noël. On le multiplie de couchages, ou de boutures qui se font en mars de bonne heure, sur couche chaude et sous châssis, pour les mettre ou en pôts à retirer en orangerie avant les froids; ou en pleine terre en juin et à bonne expôsition, où ces plantes fleuriront jusqu'à ce que le froid les tue. Elles redoutent aussi l'humidité.

HOUX, *Ilex.* (Tétrandrie-Tétragynie, famille des *Rhamnoïdes.*) Depuis l'abandon des Jardins rectilignes et symmétriques, on cultive beaucoup le Houx commun, *Ilex Aquifolium.* Lin. (Duh. n. éd. 1.) Arbrisseau toujours vert, répandu dans nos bois, à rameaux souples, de couleur verte, ornés de feuilles alternes, pétiolées, ovales, fermes, lisses, luisantes, d'un vert foncé et dont chaque sinuosité est terminée par une épine très piquante. Ses fleurs très petites, blanches et en bouquets axillaires, produisent des baies rouges, jaûnes ou blanches selon la variété. On les seme aussi-tôt leur maturité, autrement elles mettraient plusieurs années à lever. On repique le plant au printemps d'après, et quand il a trois ans, il est en état de recevoir les greffes des variétés à feuilles hérissonnées ou sans épines, ou bien panachées soit de blanc pur ou de jaûne, soit de rouge ou de violet. Ces variétés sont assez délicates; celle panachée de jaûne ferait croire de loin que l'arbre a des feuilles d'or. Les sujets arrachés dans les bois valent moins pour être greffés que ceux venus de semences. C'est avec l'écorce du Houx commun que se fait la glu. *Ilex* est tiré, par antiphrase, du verbe *illicere*, attirer, parce que les feuilles sont très piquantes : c'est ce qu'exprime encore le nom spécifique *aquifolium*, corrompu d'*acutifolium*, à moins qu'on aime mieux le dériver d'*aqua*, eau, et *folium*, feuille, pour exprimer que celles du Houx sont si luisantes, qu'elles semblent couvertes d'eau.

2. Houx de Madere, *Ilex Maderiensis.* H. P. (Duh. n. éd. 2.) Arbrisseau non épineux; très agréable par son écorce verdâtre et lisse, par le beau vert perpétuel de ses feuilles nombreuses, grandes, pétiolées, épaisses, ovales-arrondies, quelquefois un peu échancrées en cœur à leur sommet, munies d'une nervure longitudinale saillante en dessous, et de dents rares et en scie sur leurs bords. Les fleurs qu'on voit en petit nombre au mois de mai, plus grandes que celles du Houx commun, produisent des baies

d'un beau rouge et assez grôsses, dont on peut semer les graines. On peut aussi greffer ce Houx sur le commun. Venant de Madere, où cependant il n'habite que les forêts montueuses du centre de l'île, il faut le mettre en orangerie pendant l'hiver. L'Amérique nous a fourni encore d'autres especes assez intéressantes de Houx, dont on peut voir les descriptions et les figures dans la nouvelle édition des *Arbres* et *Arbustes* de DUHAMEL, publiée par M. *Etienne* MICHEL.

3. HOUX DE MINORQUE, *Ilex Balearica*. LIN. Il est remarquable par le beau vert de ses feuilles, grandes, ovales, persistantes. Moins délicat que le précédent, il peut rester l'hiver en pleine terre avec quelques précautions. On l'obtient facilement par la greffe à la maniere des Daphnés sur le Houx commun.

HYDRANGÉE, *Hydrangea*. (Décandrie-Digynie, famille des *Saxifrages*.) Je ne sais pourquoi ce nom, composé des mots grecs *hydōr*, eau, et *angeion*, vase.

HYDRANGÉE DE VIRGINIE, *Hydrangea arborescens*. LIN. Arbrisseau de pleine terre, à racines traçantes et d'où s'élevent à trois ou quatre pieds, des tiges droites, vertes, quadrangulaires dans leur jeune âge, brunes dans un âge plus avancé, moëlleuses, et à feuilles oppôsées, en cœur aigu, dentées, plus ou moins grandes suivant que le terrein convient à la plante. Ses fleurs sont blanches et en parasól, comme celles du Sureau : on les voit en juillet. On le multiplie de marcottes ou de drageons. Bonne terre ordinaire, mieux de bruyere; situation fraîche, et moyen soleil. Il est de Virginie, et cultivé en Europe depuis 1736.

2—3. HYDRANGÉE GLAUQUE, *Hydrangea nivea*. MICH.; *glauca* de quelques-uns. Celle-ci ressemble assez à la précédente. Ses feuilles, d'un vert très foncé en dessus, sont absolument blanches en dessous. Ses fleurs sont parfaitement semblables à celles du Viorne-Obier, *Viburnum Opulus*; celles des bords du corymbe sont deux fois plus grandes que celles du milieu. Mêmes culture et moyen de multiplication. — On connaît encore l'HYDRANGÉE A FEUILLES DE CHÊNE, *Hydrangea quercifolia*, CURT., 975, que MICHAUX fils nous a rapportée depuis peu, et dont les fleurs sentent très bon. Elle fleurit chaque année dans nos jardins, et on la trouve dans le commerce.

I.

IF, *Taxus*. (Diœcie-Monadelphie, famille des *Coniferes*.) Je ne parlerai que de l'IF COMMUN, *Taxus baccata*. LIN.

(DUH. n. éd. 19.) Arbre des Alpes, toujours vert, et bien connu par les formes bizarres que le mauvais goût lui donnait anciennement. Aujourd'hui il n'orne plus que les Jardins-paysages : on l'entremêle avec les autres arbres verts. Ses fleurs n'ont point d'apparence, mais ses fruits, qui sont des baies molles, sucrées et visqueuses, sont d'un beau rouge. On les dit vénéneux ; cependant on voit des enfants en manger sans éprouver d'accidents. Les feuilles de cet arbre sont linéaires, d'un vert triste, et rangées de chaque côté des branches en forme de peigne. On le multiplie de marcottes, de boutures et de semences. Il est rustique et peu difficile sur le terrein ; mais il s'accommode mieux d'un bon fond un peu frais et ombragé. Le nom latin *Taxus*, dérivé du substantif grec *taxis*, arrangement, exprime l'ordre régulier dans lequel sont rangées les feuilles de cet arbre. Il a des variétés panachées, soit en blanc, soit en jaûne.

INDIGO *ou* INDIGOTIER, *Indigofera.* (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) Genre intéressant, puisqu'il contient deux ou trois especes dont on fait ce beau bleu connu sous le nom d'*Indigo*, et plusieurs autres especes agréables pour l'ornement, telles que les suivantes.

1 — 2. INDIGOTIER AUSTRAL, *Indigofera Australis.* WILD. (VENT. Malm. 45.) Très joli arbuste à tige droite et rameuse, à feuilles alternes, pétiolées, ailées à folioles impaires et lancéolées-aiguës. En juin, il donne une infinité de grappes assez droites, solitaires, simples, axillaires, de fleurs rôses d'un effet très agréable et d'une forte odeur. Comme toutes les plantes de la Nouvelle-Hollande, il se contente de l'orangerie pour l'hiver. On le multiplie de ses graines semées au printemps sur couche tiede en terre franche mêlée de terre de bruyere. La Chine nous en a fourni une autre espece aussi fort jolie, et dont malheureusement les fleurs, rôses aussi et plus grandes, durent peu. On les voit au mois d'août. Jusqu'à présent elles n'ont pas mûri leurs graines, ce qui force à multiplier de boutures cet arbuste, l'INDIGO A LONGS ÉPIS, *Indigofera macrostachya* de VENTENAT, (Mal. 44.) Ses feuilles aussi ailées ont des folioles plus nombreuses et plus vertes que celles du précédent, dont il demande la culture et les soins.

ITEA. Ce nom était chez les Grecs celui du *Saule;* et les modernes l'ont transporté à un genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Rôsages*, (*Rhôdoracées* de VENTENAT.) On ne cultive guere que l'ITEA DE VIRGINIE, *Itea Virginica.*

ginica, Lin.; (Trew 98). Arbrisseau formant buisson et de pleine terre. Il fait un joli effet au mois de juin, que ses rameaux sont ornés d'épis nombreux et terminaux de fleurs blanches, et qui, quoique petites, se détachent bien sur le beau vert de ses feuilles alternes, ovales aiguës et dentelées. On peut l'élever dans une bonne terre légere tenue humide; mais il préfere la terre de bruyere à toute autre, et une expôsition ombragée à celle du soleil. On le multiplie par ses rejettons abondants, et de graines venues du pays, ou bien de marcottes faites en automne par strangulation avec du bois de l'année précédente.

2 — 3. Itea a grappes, *Itea racemiflora. H. P. Cyrilla.* (L'Hér. *St. nov.* 66.) *Cyrilla racemiflora.* Duh. n. éd. 46. Arbrisseau de cinq à six metres (quinze à dix-huit pieds), naturel au Brésil et à la Caroline, cultivé en pleine terre en France. Sa tige droite se divise en branches et rameaux noueux, et qui lui forment une tête. Les feuilles moyennes, pétiolées, alternes, lancéolées, sans dentelures, et d'un beau vert, font ressortir au mois de juin ses grappes simples et longues, quelquefois solitaires, souvent réunies, de fleurs petites, mais blanches, et dont le nombre produit un effet agréable pendant plus d'un mois au milieu de l'été. On le propage de ses graines qu'il mûrit ici, et de marcottes. Venant naturellement dans les endroits humides et même marécageux, il faut le mettre en terre tourbeuse entretenue fraîche. — En 1801, on a rapporté de la Nouvelle-Hollande une très jolie espece nouvelle, l'Itea Épineuse, *Itea spinosa*, nommée ainsi parce qu'une épine tient la place de la quatrieme feuille : elles ne sont plus alors dispôsées que trois par trois, et toutes sessiles, petites et cunéiformes. Les fleurs qu'on voit depuis août jusques dans l'orangerie en décembre, sont petites, blanches et en grappes. Elle demande un mélange de terre franche douce et de sâble de bruyere. On en fait des boutures sur couche en avril.

IXORA. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées*, et qui renferme de belles plantes, malheureusement originaires des contrées les plus chaudes. L'espece suivante croît, à ce qu'il paraît, dans le Malabar, puisque, dit-on, les habitants la trouvent si belles qu'ils en ornent le temple de leur divinité *Ixora*. Ils l'appellent encore *Sinara*, ce qui signifie en leur langue buisson ardent. L'Ixora écarlate, *Ixora coccinea.* Lin.; (*H. Sch.* 257, Vél. du Mus.), mérite en effet cet honneur et ce nom par la beauté de son feuillage persistant, et par l'éclat de ses fleurs in-

dores, dispôsées en ombelles, et assez semblables à celles des *Phlox*, mais dépâssées par les étamines. Dans les Indes, elles deviennent des fruits noirs, apparemment semblables à des Cerises et du goût des Paons, puisqu'un Voyageur a appellé *Cerasus pavonina* cet arbrisseau qui dans son pays peut s'élever à six pieds. Ici il demande de la chaleur et peu d'arrôsements, sur-tout en hiver : il pousse une tige de trois pieds environ, rameuse, à feuilles oppôsées, ovales-aiguës, entieres, épaisses, d'un beau vert qui fait ressortir la couleur des fleurs. Il aime la terre franche rendue légere par un mélange de terre de bruyere. On le multiplie soit par les rejetons enracinés qu'il pousse du pied, soit par marcottes, soit de boutures, qu'il faut faire de bonne heure sur couche chaude et sous châssis. En lui donnant assez de chaleur, il fleurira pendant long temps et dès le mois de juillet. Il lui faut au moins la serre tempérée. M. Céré dit que l'*Ixora coccinea* est de la mer du Sud ; il peut avoir été transporté en Amérique, mais il n'est pas vraisemblable qu'il en soit originaire.

2. Ixora Pavetta, And. *rep.* 78. Celui-ci originaire des Indes-orientales, fait un très joli buisson de la hauteur d'un pied environ ; ses rameaux verts et rayés de brun, garnis de feuilles opposées, lancéolées-obtuses, ondulées, inclinées et d'un beau vert, se terminent depuis le commencement d'août jusqu'à la fin d'octobre, par des especes de corymbes de fleurs à long tube, nombreuses, jaûnâtres, petites, mais très odorantes. Cet arbrisseau, plus délicat encore que le précédent, exige la serre chaude, et du reste se multiplie et se cultive comme lui.

J.

JAMBOSIER, *Eugenia*. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Myrtacées*, dédié à l'illustre Prince Eugene de Savoie, en reconnaissance de la protection qu'il accordait à la Botanique. Plusieurs especes sont cultivées dans les serres chaudes, et sur-tout le Jambosier Jamrose *ou* Pomme-rôse, *Eugenia Jambos*, Lin. Ce dernier mot paraît être forgé du primitif *Schambu* que Rhéede *et* Rumphius disent être le nom de cet arbre dans les Indes orientales, sa patrie. Nous ne pouvons l'élever qu'en pôt ou en caisse, parce que chaque année il faut le rentrer dans la serre chaude après les trois mois d'été qu'on lui a laissé pâsser dehors, mais à bonne expôsition et abrité. Son tronc d'au moins deux metres (six pieds) de haut, se divise en branches et rameaux. Ses feuilles oppôsées, étroites, longues-lancéolées, pointues, fermes, luisantes et d'un beau vert, lui donnent un aspect

agréable. Dans son pays natal, il est continuellement chargé de fleurs et de fruits : ici il ne donne de fleurs que de maï à septembre ; elles sont ordinairement cinq à six sur une espece de grappe et consistent en quatre pétales très petits, et qui d'ailleurs sont cachés par un grand nombre d'étamines à filets très longs et d'un blanc jaûnâtre. Plusieurs nouent et deviennent des fruits d'un blanc jaûnâtre, assez ronds et pleins d'une pulpe de saveur douce à odeur de rôse, ce qui les a fait nommer POMMES-RÔSES : on y trouve une, quelquefois deux, plus rarement trois semences qui se perfectionnent dans nos serres, et servent à multiplier l'arbre qu'on peut encore propager de marcottes, même de boutures faites en été et laissées sur la couche à l'ombre jusqu'à ce qu'elles soient enracinées. On leur donne la terre à oranger ; très peu d'eau en hiver, beaucoup en été : enfin on ne rempotte le Jambosier que lorsque ses racines tapissent le pôt ou la caisse.

JASMIN, *Jasminum*. Genre de la Diandrie - Monogynie, qui a donné le nom à la famille des *Jasminées :* le mot *Jasmin* est originairement turc. On en connaît neuf à dix especes, qui toutes méritent d'être cultivées.

1. JASMIN JAÛNE *ou* A FEUILLES DE CYTISE, *Jasminum fruticans*. LIN. (DUH. n. éd. 28.) C'est le plus rustique des Jasmins. Originaire de la France méridionale, il peut rester en pleine terre où il ne craint que les hivers trop rigoureux ; il forme de beaux buissons toujours verts par ses tiges nombreuses, droites, souples, garnies de feuilles persistantes, alternes, simples au bout des rameaux, et du reste à trois folioles, petites, lisses et d'un vert foncé. Ses fleurs qu'il donne dès le mois de mai jusqu'à la fin de septembre sont d'une forme connue, petites, jaûnes, inodores, terminales, réunies deux ou trois ensemble : elles deviennent des baies noirâtres. Cet arbrisseau vient par-tout, mais préfere une terre légere et une expôsition chaude : on le propage de marcottes et de rejetons.

2. JASMIN D'ITALIE, *Jasminum humile*. LIN. Il est aussi de pleine terre : on le cultive comme le précédent, mais il est plus petit et plus délicat. Pour son port comme pour sa forme et la teinte de ses feuilles, il ressemble assez au Jasmin-Jonquille. Ses feuilles sont souvent ailées à trois ou cinq folioles ovales-aiguës, et dont celle du bout est toujours plus grande. De juin à septembre, il donne ses fleurs qui sont inodores, et encore ressemblantes pour la forme, la grandeur, la dispôsition et la couleur, à celles du Jasmin - Jonquille. — RIEDLÉ l'a trouvé aussi dans les bois aux îles Canaries.

3. JASMIN BLANC ORDINAIRE, *Jasminum officinale*. LIN.

(Duh. n. éd. 27.) *Conrad* Gesner écrivait en 1561 que le Jasmin n'était connu que depuis peu en Italie. Quoiqu'il soit originaire des Indes, on peut cependant le mettre en pleine terre, où par ses tiges sarmenteuses et ses rameaux verts et ployants, il garnira soit des tonnelles ou berceaux, soit des murs exposés au midi. Ses feuilles sont oppôsées, toutes ailées, et le plus souvent à sept folioles ovales, pointues et petites; la derniere beaucoup plus allongée. Ses fleurs réunies en bouquets terminaux sont blanches et d'une odeur suave qui plaît à tout le monde; elles paraissent dès le mois de juillet, et souvent on en voit encore en octobre : elles donnent rarement des fruits. Tondez-le souvent, donnez-lui beaucoup d'eau, et il donnera des fleurs abondamment et longtemps. Les froids rigoureux détruisent quelquefois ses tiges; mais il est rare qu'il ne repousse pas du pied que par prudence on peut couvrir de litiere seche. Même culture. Il a une variété à feuilles panachées en blanc; une autre en jaûne.

4. Jasmin a grandes fleurs, *Jasminum grandiflorum*. Lin. On l'appelle ordinairement Jasmin d'Espagne, parcequ'apparemment il nous est venu de ce pays, quoiqu'il soit originaire des Indes; aussi faut-il le tenir en pôt ou en caisse pour le serrer en très bonne orangerie. On nous l'envoie toujours greffé. Il pousse des rameaux longs, souples, diffus, garnis de feuilles persistantes, oppôsées, ailées à sept folioles, petites, ovales et pointues, dont souvent les dernieres sont un peu réunies. Les fleurs qui paraissent en juillet et sont dispôsées en bouquets terminaux de quatre ou cinq, sont grandes, rouges au dehors, blanches en dedans : elles répandent une odeur agréable, et durent fort avant dans l'hiver. Il a une variété à fleurs semi-doubles, mais qui s'ouvrent difficilement. Même culture, etc. Au printemps il faut accourcir ses branches, et ne laisser que trois ou quatre ieux.

5. Jasmin-Jonquille, *Jasminum odoratissimum*. Lin. Il prend ses surnoms de sa couleur et de son odeur suave qui, l'une et l'autre, approchent de celles de la Jonquille. Originaire des Indes, et se trouvant aussi à Madere, il demande des précautions contre la rigueur de nos hivers. On le tient en caisse ou en pôts pour le serrer en bonne orangerie. Cet arbrisseau a des tiges ligneuses et fermes; ses rameaux nombreux sont ornés de feuilles persistantes, alternes, les supérieures simples, les autres à trois folioles lisses, d'un beau vert, ovales-obtuses, la derniere plus grande. Les fleurs qu'on voit presque toute l'année sont en bouquets terminaux : elles donnent des graines qui servent à la multiplication de l'arbrisseau, aussi bien que ses rejetons enracinés et les marcottes qu'on peut en faire : les graines semées au printemps donnent

fleurs l'année d'après en été. — Le Jésuite Ferrari le décrivit en 1633 comme une nouveauté qu'avait envoyée M. de Peiresc, pour le jardin Barberin.

6. Jasmin des Açores (îles d'Afrique), *Jasminum Azoricum.* Lin. Commelin dit l'avoir possédé le premier en Europe, et en avoir recueilli des fruits en 1693. Ce joli arbrisseau a aussi besoin de l'orangerie pour la mauvaise saison. Naturellement il forme des buissons agréables par le nombre de ses rameaux bien garnis de feuilles oppôsées, persistantes, à trois folioles, grandes, en cœur aigu, luisantes, et d'un beau vert. Ses fleurs assez abondantes et en bouquets terminaux sont blanches et d'une odeur suave : elles paraissent en août. Même culture. Il a une variété à feuilles panachées.

7. Jasmin glauque *ou* a feuilles de Troêne, *Jasminum glaucum.* H. K.; *ligustrifolium*, Lamarck. (Vél. du Mus.— J. de Cels 55). Son premier nom spécifique est dû à la poussiere glauque qui couvre ses feuilles, le second à leur forme. Elles sont simples, oppôsées, très ouvertes, d'un vert foncé et luisant : elles ornent ses rameaux nombreux, souples, presque droits, et que terminent des fleurs odorantes assez semblables à celles du Jasmin d'Espagne. Même culture. Il vient du Cap, et se contente d'une bonne orangerie.

8. Jasmin sarmenteux, *Jasminum volubile.* Jacq. *H. Sch.* 321. (Vél. du Mus.) Le Cap nous a encore fourni cette jolie espece dont la tige haute d'environ deux metres (six pieds), grêle et cylindrique, produit des rameaux souples et sarmenteux, toujours ornés de leurs feuilles simples, oppôsées, vertes, entieres, ovales-aiguës. De mai à juillet on voit ses fleurs blanches, d'une odeur très suave, et dispôsées en panicule sur des pédoncules assez longs et minces; elles consistent en un tube divisé en six, souvent en huit et dix segments. Même culture, si ce n'est qu'il lui faut la serre tempérée.

9 Jasmin géniculé, *Jasminum geniculatum.* Vent. Ch. de Pl. 8. Il vient des îles de la mer du Sud, et doit son surnom aux articulations du pétiole de ses feuilles, qui sont aussi oppôsées, ouvertes, simples, d'un vert gai et luisant. Elles garnissent les rameaux qui sont axillaires et oppôsés, et que terminent en été des bouquets de sept à huit fleurs d'un blanc sale, et très odorantes. On le propage de marcottes; il demande aussi l'orangerie. Linné n'a pas connu ces deux dernieres especes, qu'on voit au Jardin des Plantes, à Malmaison, et chez les Amateurs. Les Jasmins se propagent de graines, de marcottes, de boutures faites en terre fraîche et à l'ombre, enfin par la greffe en fente ou en enfourchement sur le Jasmin blanc.

JATROPHA. Genre de la Monœcie-Monadelphie, famille des *Tithymaloïdes*. Le nom français MEDICINIER est à peu près la traduction du latin, qui est composé des mots grecs *iatros*, médecin, et *trophē*, pâture : l'un et l'autre font entendre que la plupart des especes fournissent des drogues ; et dans le fait, les fruits du *Jatropha Curcas* sont les Pignons d'inde des boutiques, et dans le pays on reconnaît les fruits et les feuilles des autres Médiciniers pour de violents purgatifs : enfin le *Jatropha Manihot* dont on fait la cassave, serait un poison mortel sans une certaine préparation qui change sa farine en un aliment aussi sain qu'agréable. On voit assez souvent dans les serres chaudes le *Jatropha panduræfolia*, MÉDICINIER A FEUILLES EN VIOLON (HERB. GÉN. DE L'AMATEUR). Il récompense des soins qu'on lui donne par les bouquets éclatants de ses fleurs qu'il produit pendant presque toute l'année. Son surnom lui vient de ce que ses feuilles longues de trois pouces, vertes en-dessus, brunes et maculées de taches plus foncées en dessous, affectent la forme d'un violon, au moyen d'échancrure sur les bords, qui du reste sont entiers : elles sont alternes, pétiolées, et finissent par une pointe. Les fleurs ou mâles ou femelles sont toutes pourvues d'un calyce, et disposées en espece d'ombelles ; leur corolle monopétale est à cinq divisions ouvertes et arrondies, et d'un écarlate très vif et qui appelle les ieux. Les femelles deviennent une capsule arrondie, à côtes, au sommet de laquelle restent les styles. Toutes ces plantes sont laiteuses, se cultivent facilement, sans avoir besoin d'une trop grande chaleur. On les multiplie de marcottes et aussi de boutures, et même des graines venues du pays. Elles demandent une terre substantielle et consistante, et peu d'arrôsements.

JUJUBIER, *Zizyphus*. Genre de la Pentandrie-Digynie, ôté du genre des *Nerpruns* et resté dans leur famille. On voit dans beaucoup de Jardins le JUJUBIER CULTIVÉ, *Zizyphus sativa*, H. P. *Rhamnus Zizyphus*, LIN. (DUH. n. éd. 3. 16) Grand arbrisseau très épineux et de pleine terre, (mieux d'orangerie). Ses feuilles sont alternes, ovales, dentelées, luisantes et d'un vert gai. Ses fleurs très petites et jaûnes, paraissent au printemps. Son fruit rouge, de mêmes forme et volume qu'une olive, ne mûrit que dans les pays chauds, où on le mange. Le Jujubier est originaire de Syrie, d'où il a été apporté en Italie par *Sextus Papirius*, du temps de PLINE : il nous vient de Gênes, de la Provence et de l'Espagne ; il faut donc le mettre à une expôsition chaude pour l'été, et le couvrir l'hiver si on l'a mis en pleine terre. Il y a aussi le Jujubier de la Chine, *Zizyphus Sinensis*. LAMARCK.

Le Lotier des anciens peuples *Lotophages*, est un Jujubier qui se trouve sur le mont Atlas, et que LINNÉ a appellé *Rhamnus Lotus*, et le Jardin des Plantes, *Zizyphus Lotus.*

JUSQUIAME, *Hyoscyamus*. Le premier mot est certainement corrompu du second, qu'on peut traduire par *féve à cochon*, d'*hyos*, génitif d'*hys*, cochon, et *kyamos*, féve. C'est le nom d'un genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées*, contenant des plantes malfaisantes, et dont une seule est cultivée quelquefois; c'est la JUSQUIAME DORÉE, *Hyoscyamus aureus*, LIN.; arbuste à feuilles pétiolées, éparses, velues, découpées comme celles de la vigne. On voit depuis mars jusqu'en octobre ses fleurs assez grandes, d'un beau jaûne en dehors, et tachées de pourpre-noir en dedans. Il s'éleve à la hauteur d'environ dix-huit pouces, et se multiplie ou de semences, ou de boutures faites pendant l'été, sur couche tiede et sous châssis à l'ombre : elles prennent racines en cinq ou six semaines. Il ne dure que quatre ans. Il lui faut une terre d'oranger, l'expôsition au soleil en été, et pendant l'hiver une bonne orangerie, car il vient du Levant; cependant on le trouve aussi sur les murs en Italie.

K.

KALMIA. Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Rôsages*, consacré par LINNÉ à son compatriote et disciple KALM, Voyageur et Botaniste. Il comprend des arbrisseaux fort intéressants pour les Jardins d'agrément, et dont quelques-uns ne sont pas encore très communs.

1. KALMIA A LARGES FEUILLES, *Kalmia latifolia*. LIN. (TREW. 38. *fig*. 1. CATESB. 2. 98. DUH. n. éd. 44) Introduit en Angleterre vers 1734, par M. P. COLLINSON, ce bel arbrisseau s'y est acclimaté. Il s'éleve à quatre ou cinq pieds, reste bien en pleine terre; est toujours vert, et forme des buissons considérables au bout de quelques années; c'est alors qu'il fait un grand effet par le beau vert luisant de ses feuilles qui sont nombreuses, quelquefois alternes; d'autres fois opposées, même ternées, mais toujours entieres, ovales, longuettes-aiguës et lisses. Il est sur-tout charmant lorsqu'en juin il est presque tout couvert de corymbes terminaux de fleurs rouges, campanulées, marquées à l'extérieur par dix proéminences qui sont à l'intérieur des cavités contenant les antheres. Il refleurit souvent encore en septembre : dès ce moment les fleurs s'annoncent aussi pour l'année suivante. La terre de bruyere est la seule qui convienne aux *Kalmias*, qu'il faut placer à demi-soleil, et non priver absolument des rayons de cet astre, ainsi qu'on l'a toujours dit mal-à-propos. Celui ci

vient du Maryland, de la Caroline et de la Virginie, où il croît dans des terreins stériles sur les côtés des montagnes, et dans les interstices des rochers qui s'avancent au dessus des ruisseaux et autres courants d'eau. On le multiplie de rejetons, de boutures ou de marcottes faites en automne avec du jeune bois, et sur-tout entretenues fraîches. Malgré ces précautions, quelques-unes ne prendront encore qu'au bout de deux ans. Les plus beaux sujets seront ceux provenus de graines tirées du pays, ou qui auront mûri ici, mais qui alors ne seront douées de la faculté germinative que lorsque les étamines aidées avec une épingle à sortir de la fôssette où elles sont retenues, ont pu laisser échapper leur poussiere fécondante. On les seme aussi-tôt leur arrivée ou leur maturité, dans des terrines en terre de bruyere mêlée de sable. Le semis doit à peine être recouvert, mais arrôsé, mis à l'ombre, et sur-tout nétoyé. On rentre le semis en orangerie pour l'hiver; au printemps on le plonge en couche tiede sous châssis. Le jeune plant, habitué insensiblement à l'air, doit encore être rentré en orangerie pendant deux ou trois ans, après quoi on le met à la place à laquelle on le destine.

2. Kalmia a feuilles étroites, *Kalmia angustifolia*, Lin. (Catesb. *app.* 16. *fig.* 2. Trew. 38. *fig.* 2. Duh. n. éd. 45. Curt. 331.) On doit encore celui-ci à M. Collinson qui l'a introduit de Pensylvanie en Angleterre, en 1736. Beaucoup moindre en dimensions que le précédent, quoique dans son pays il s'éleve souvent à près de deux metres (six pieds), il produit moins d'effet. Ses fleurs en corymbes latéraux, sont aussi d'un autre rouge, mais se montrent en été et en automne. Comme il est originaire des mêmes contrées et se trouve dans les mêmes lieux, il demande absolument la même culture, mais il prend plus facilement de marcottes. Ses feuilles sont petites, lancéolées, vertes en dessus, blanchâtres en dessous.

3—4. Kalmia velu, *Kalmia hirsuta*. Curt. 138. Il a été apporté de la Caroline en 1790. On le cultive et le propage de même que le précédent. Sa tige haute d'environ deux pieds est droite, et velue ainsi que ses feuilles et le calyce des fleurs, qui sont pourprées et en grappes, assez semblables à celle du Kalmia glauque, *Kalmia glauca*. Nous devons cette derniere et jolie petite espece à Sir *Joseph* Banks, qui l'a rapportée en 1767 de Newfoundland. On en fait des couchages, et on le cultive en terre de bruyere comme les autres.

KENNEDIA. Sous ce nom je cultive deux fort belles plantes, tellement semblables aux *Glycynes* que le catalogue

du Jardin de Paris ne les en a point encore séparées; cependant VENTENAT leur a trouvé des différences suffisantes pour l'engager à en faire un genre nouveau qu'il a dédié à M. KENNEDY, en reconnaissance du grand nombre de nouvelles plantes introduites par ce célebre Cultivateur-Botaniste, établi à Hammersmith, près de Londres. Ayant parlé de ces plantes à l'article *Glycyne*, je ne les cite ici que pour témoigner aussi ma reconnaissance à M. KENNEDY, de l'accueil gracieux que j'ai reçu à son superbe jardin, et des offres généreuses qu'il m'y a faites.

KETMIE, *Hibiscus*. Genre de la Monadelphie-Polyandrie, famille des *Malvacées*, composé de plantes et d'arbrisseaux. Les suivants sont agréables.

1. KETMIE DES JARDINS, *ALTHÆA FRUTEX* des Jardiniers, *Hibiscus Syriacus*. LIN. (JAUM. 1ere. liv.) Arbrisseau du Levant, et transporté depuis plus de deux cents ans en France, où il réussit très bien en plein air dans toutes sortes de terreins et d'expôsitions, mais mieux au soleil et dans un sol riche. Il y devient assez fort pour qu'on en puisse faire des pallissades d'un grand effet aux mois d'août et de septembre, par l'abondance successive de ses fleurs, semblables à celles de la Rôse Trémiere, un peu moins grandes, blanches, jaûnes, ou pourpres, mais toujours avec un fond rembruni. Les feuilles de ce joli arbrisseau sont alternes, rétrécies vers le pétiole, divisées en trois lobes dentés inégalement. Il a des variétés à fleurs doubles dans toutes les couleurs ci-dessus dites, mais qui étant plus tardives ne s'ouvrent bien que dans les automnes très chauds: d'autres variétés sont à feuilles panachées en blanc ou en jaûne, et cette derniere est charmante. On les multiplie toutes par la greffe, ou de marcottes qu'on incise, ou enfin de boutures qui sont plus difficiles à prendre; mais toutes ces variétés sont assez délicates. L'*Hibiscus Syriacus* à fleurs simples se seme souvent de lui-même, et le jeune plant donne fleurs au bout de trois ans.

2. KETMIE MUSQUÉE, *Hibiscus Abelmoschus*. LIN. Peut-on qualifier d'arbuste une plante qui dure peu et s'éleve à environ quatre pieds par une tige verte, herbacée, filandreuse, peu branchue? Ses feuilles vertes, velues, rudes au toucher sont palmées à cinq digitations dentées. Dans les mois de juillet et suivants, elle donne ses fleurs assez grandes, ne durant qu'un jour, très semblables à toutes celles du genre, de couleur soufre, à gorge brune. Cette Ketmie venant de l'Inde a besoin de la serre chaude pour l'hiver. Sa graine bien connue dans le commerce sous le nom d'AMBRETTE et de GRAINE MUSQUÉE, sert aux parfumeurs. On la seme

sur couche et sous châssis ; le plant repris peut rester à l'air pendant les deux ou trois mois de chaleur.

3. Ketmie-Rôse de la Chine, *Hibiscus Rosa Sinensis.* Lin. Elle nous vient encore des Indes Orientales et de la Chine où on la cultive pour la beauté de ses fleurs. L'extrême facilité de la propager de boutures faites sur couche tiede et sous châssis depuis le printemps jusqu'au mois d'août, la rend très commune dans les collections où l'on en trouve plusieurs variétés à fleurs simples ou doubles, rouges de différentes nuances ou jaûnes d'abricot : on dit même qu'il y en a de blanches. On les voit tout l'été : elles sont grandes, axillaires, solitaires, soutenues par un pédicule assez long ; elles se détachent bien sur le beau verd des feuilles qui sont luisantes, ovales, dentées sur les bords, aiguës au sommet. Cette Ketmie, dont la tige est ligneuse et les rameaux ouverts, ne donne jamais de graines dans la serre chaude où il faut la tenir en terre douce, substantielle et légere. Elle peut rester quelques mois dehors, mais à l'abri du vent et exposé au soleil. Les boutures fleurissent dans le cours de la seconde année, quelquefois dès la premiere.

4. Ketmie a fleurs changeantes, *Hibiscus mutabilis.* Lin. (And. *rep* 228.) Il orne souvent les papiers peints venus de la Chine, mais on ne le voit pas assez dans nos serres où cependant il serait d'un véritable ornement sur la fin de l'automne par ses fleurs nombreuses, très grandes, bien doubles, d'abord d'un blanc verdâtre qui devient aussi éclatant que la neige, et finit par se changer insensiblement en couleur de rôse assez foncée. Elles produisent quelquefois de bonnes semences, au défaut desquelles on peut faire des boutures. Cet arbrisseau venant de l'Inde, a besoin de la serre chaude ; il y croît à six ou sept pieds, et y reste couvert de ses feuilles à long pétiole, grandes, en cœur aigu, lobées inégalement et dentées. Même culture que pour le précédent ; peut-être exige-t-il une terre plus substantielle, et un peu plus de chaleur pour bien fleurir. Il a été apporté en Angleterre en 1690, par M. Bentinck.

5. Ketmie a feuilles variées, *Hibiscus heterophyllus.* Vent. Malm. 103. Le Capitaine Hamelin en a rapporté les graines de la Nouvelle-Hollande : déjà elles ont produit des arbres de plus de six pieds, à tige droite, rameuse, garnie ainsi que les rameaux d'aiguillons nombreux et courts, et de feuilles tantôt simples et tantôt à deux, trois et même cinq digitations ; toujours alternes, pétiolées, lancéolées-aiguës, dentées en scie et d'un beau vert. Les fleurs qu'on voit en

juin, ressemblent à celles de la famille, sont très grandes, très belles, d'un blanc de lait pur teinté de carmin fin sur les bords. Cette belle plante demande l'orangerie, et ne paraît ni plus difficile ni plus vivace que les autres. Je n'ai point vu son fruit.

KOELREUTERIA. (Octandrie-Monogynie, famille des *Savoniers.*) Genre établi par l'HÉRITIER qui, en le séparant du *Paullinia*, l'a dédié à KOELREUTER, Botaniste Allemand. On ne connaît encore que le KOELREUTERIA PANICULÉ, *Koelreuteria paullinoïdes*, L'HÉR. *Sert. angl.* 19. *paniculata*, LAMARCK. (DUH. n. éd. 36.) Long-temps on a ignoré sa patrie, maintenant on est certain qu'il croît naturellement dans les parties du nord de l'Asie et de la Chine d'où il fut introduit en Angleterre en 1763. Cette certitude et l'expérience acquise depuis cette époque, rendent inutiles les précautions qu'on avait prises jusques-là de le serrer en orangerie. Ce *Koelreuteria*, appellé autrefois PAULLINIA DORÉ *et* CURURU, et cultivé en France seulement depuis 1789, est un arbre assez grand, agréable par ses feuilles ailées à folioles impaires, assez semblables à celles de l'Azédarach. En juin, il donne des fleurs singulieres, d'un joli effet par leur belle couleur jaûne, et par leur dispôsition en panicule ou épi rameux au bout des branches. Elles sont nombreuses, à quatre pétales, munis chacun d'une glande, ce qui les fait paraître doubles. On multiplie cet arbre de marcottes, boutûres, rejetons, et aussi de graines qu'on seme au printemps, et qu'il faut repiquer dans des pôts séparés, remplis de terre substantielle tenue fraîche. Les jeunes plants fleuriront la seconde année s'ils sont mis dans une situation ombragée, et sur-tout si on les arrôse convenablement.

L.

LAGERSTROEMIA. Genre de la Polyandrie-Monogynie, famille des *Salicaires* (*Myrtoïdes*, VENT.), consacré à la mémoire de *Magnus* LAGERSTROEM, Directeur de la Compagnie des Indes de Suede, et auquel on doit la connaissance de beaucoup de plantes. Il contient des arbres charmants cultivés très ordinairement dans les Jardins des Chinois, et représentés souvent sur leurs papiers. Je suis étonné de ne pas voir plus souvent dans les collections, au moins le LAGERSTROEMIA DE LA CHINE, *Lagerstroemia indica*, LIN., HERB. DE L'AMAT.; *Chinensis*, LAMARCK. Ce joli arbrisseau peut s'élever à environ six pieds, par sa tige qui tortueuse, cendrée, et presque dichotome, se dé-

pouille de son écorce. Abandonné à lui-même, il formera buisson par la quantité de rejetons qu'il poussera de son pied, et qui pourront servir à le multiplier, soit qu'ils aient racines, soit qu'on leur en fasse prendre en les plongeant dans une couche modérée, à l'ombre et sous châssis. Il pousse des rameaux nombreux, rougeâtres, ailés dans leur jeunesse, ornés de feuilles tantôt alternes et tantôt oppôsées, à très court pétiole, de forme ovale avec une pointe arrondie, entieres, d'un vert rembruni et qui annonce la couleur pourpre et vive des fleurs qu'on voit fin de l'été et une partie de l'automne, si l'arbre a été tenu en serre tempérée. Elles ont beaucoup d'éclat, sont grandes, en panicules terminales, et se compôsent de six pétales à fort longs onglets ou pédicules, très ouverts, et frisés comme les feuilles de certains choux, entourant un grand nombre d'étamines divisées en six faisceaux. Dans son jeune âge, cet arbrisseau demande la serre tempérée; plus grand il peut se contenter de l'orangerie, mais il ne donnera que des feuilles, à moins que l'été n'ait été extraordinairement chaud. Dans touts les cas il a besoin d'une expôsition abritée des vents froids, et d'arrôsements qu'on modere lorsqu'il s'est dépouillé de ses feuilles.

LAMBERTIA. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Protées*, établi par SMITH qui l'a dédié à son compatriote M. LAMBERT, savant Botaniste Anglais. Je ne crois pas qu'on connaisse d'autre espece que le LAMBERTIA A FEUILLES DE ROMARIN, *Lambertia formosa*. SMITH. (AND. *rep.* 69) C'est un très joli arbrisseau de Botany-Bay, et qui se contente de l'orangerie pour l'hiver. Il est d'un bel aspect, très rameux, à feuilles dispôsées trois par trois, assez semblables à celles du Romarin, mais argentées, et terminées par une pointe piquante. Les fleurs sont compôsées d'un tube long, strié, se rétrécissant à l'extrémité où il se divise en quatre segments roulés en dehors, d'un rouge plus pâle que celui du tube, et entre lesquels est attachée une étamine presque sessile et bleue. Le pistil, qui est rouge et terminé par un stigmate long et jaûne, excede de beaucoup la corolle. Ces fleurs sont réunies au nombre de sept dans un même calyce, compôsé de plusieurs rangs d'écailles vertes bordées de rouge; celles d'en bâs plus larges, les supérieures et inférieures devenant insensiblement plus longues, plus étroites et flexibles. Il faut que cet arbrisseau ait pris un certain accroissement pour fleurir, mais alors il fait un effet aussi beau que singulier par l'extrémité de chaque rameau qui est garni de fleurs. Il aime la terre de

bruyere : on le multiplie facilement de boutures, et cependant il est encore rare ici.

LANTANA. (Didynamie-Angiospermie, famille des *Gâtilliers*.) On a transporté à ce genre le nom que les anciens donnaient au *Viorne*. Sur dix especes connues, les plus cultivées sont :

1. LANTANA CAMARA, *Lantana Camara*. LIN. Charmant arbrisseau toujours vert, originaire de l'Amérique équinoxiale, et que par conséquent on doit mettre en serre chaude l'hiver. Il est rameux, et ressemble assez à l'Héliotrope; si ce n'est que ses feuilles sont plus grandes et plus lisses. Ses fleurs, qu'on voit une partie de l'année, sont petites, dispôsées en especes d'ombelles, assez semblables encore pour la forme et le volume à celles de l'Héliotrope; mais elles en different par le tube qui est plus long, par leur odeur qui n'est pas agréable, et par leur belle couleur aurore qui ne laisse pas de faire un charmant effet. Ce joli arbrisseau aime le soleil et l'eau. Les personnes qui n'ont point de serre chaude, peuvent en jouir cependant en en faisant une plante annuelle par les moyens indiqués pour la Pervenche du Cap. On le multiplie aussi de boutures.

2. LANTANA A COLLERETTE, *Lantana involucrata*. LIN. Ce Lantana nous est aussi venu des mêmes contrées de l'Amérique. Ses fleurs sont blanches, et l'on y apperçoit du rôse pâle. Il leur succede des baies violettes qui font un fort joli effet. Même culture.

3 — 4. LANTANA ODORANT, *Lantana odorata*, LIN.; *suaveolens*, H. P. Les fleurs de celui-ci sont blanches et odorantes. Elles commencent à se montrer en mai, et finissent en novembre. Il vient, je crois, de l'Inde aussi-bien que le LANTANA A FLEURS BLANCHES, *Lantana nivea*, VENT. Malm. 8, très remarquable par les épines courtes et courbées qui défendent sa tige et ses rameaux; ses fleurs d'un blanc de neige et d'une odeur suave se montrent presqu'en tout temps. L'un et l'autre exigent les mêmes soins et la même culture que les précédents.

LAURÉOLE, *Daphne*. Octandrie-Monogynie, famille des *Thymélées*, (*Daphnoïdes* de VENTENAT.) Genre nombreux de fort jolis arbustes, mais touts doués malheureusement d'un suc caustique et malfaisant. Dans le plus grand nombre les fleurs sont aussi très jolies, et même souvent d'une odeur très agréable. Le nom français LAURÉOLE, qu'on peut traduire par petit Laurier, et le latin *Daphne* qui est le nom poétique du Laurier d'Apollon, expriment qu'on a trouvé des

ressemblances entre les feuilles de cet arbre et celles du LAURÉOLE COMMUN, *Daphne Laureola.* LIN. (*Fl. Aust.* 183. DUH. n. éd. 9.) Cet arbuste est la parure perpétuelle de quelques-uns de nos bois par les feuilles grandes, entieres, lancéolées, épaisses, luisantes et persistantes, qui garnissent la sommité de sa tige et de ses rameaux peu nombreux; et par l'abondance de fleurs petites, verdâtres, légerement odorantes qu'il donne dès le mois de février. Un Amateur ne saurait se dispenser de transporter dans son Jardin quelques individus de ce Lauréole, ne serait-ce que pour en recueillir les graines et en faire du plant propre à recevoir les greffes d'especes plus rares *.

2. LAURÉOLE-MÉZÉRÉON *ou* FEMELLE, *Daphne Mezereum.* LIN. (*Fl. Dan.* 268. DUH. n. éd. 8.) Vulgairement on l'appelle encore BOIS JOLI et BOIS-GENTIL, parce que ses branches se couvrent de fleurs à l'époque où il n'y en a déjà plus, c'est à dire en novembre et décembre, si l'automne a été doux et pluvieux, ou bien au moment où il n'y en a pas encore, c'est-à-dire fin de février et commencement de mars, lorsque l'automne a été froid. Ces fleurs, toujours plus rares au printemps lorsqu'il en a paru en automne, sont sessiles, petites, odorantes, violâtres ou blanches, selon la variété, à quatre divisions. Elles deviennent des baies succulentes, rouges ou jaûnes, et contenant la graine. Les feuilles viennent ensuite; elles sont éparses, sessiles, lancéolées, très entieres. On multiplie cette Lauréole comme les autres,

---

* Cette greffe peut se faire en fente à l'ordinaire; mais elle sera immanquable par la méthode suivante qui se pratique avec succès au Jardin des Plantes, pour les arbres de quelque prix. On choisit sur celui dont on veut perpétuer l'espece un rameau de l'année précédente. On le détache : on en coupe le bout inférieur net et en biais très allongé, mais de sorte que ce biais soit à l'oppôsite d'un bouton et ne commence qu'un peu au-dessous; puis on coupe horizontalement quelques lignes au-dessus, le surplus du rameau. L'on fait ensuite au sommet de ce biais et à environ deux tiers de sa longueur une entaille un peu profonde et dirigée vers le haut : enfin, on coupe les feuilles de ce morceau sans blesser le bouton, et la *greffe* est préparée. Quant au *sujet*, on en coupe net et horizontalement, soit la tige, soit les rameaux où l'on veut asseoir la greffe, puis l'on y taille un biais proportionné à la longueur et largeur de celui de la greffe, mais en sens contraire, et vers le haut, on y fait une entaille dirigée vers la terre et capable de recevoir celle de la greffe, comme au bâs on y en pratique une seconde et dans la même direction: celle-ci est destinée à recouvrir le bout inférieur de la greffe. On ajuste le tout de manière que les entailles entrent bien l'une dans l'autre, et sur-tout que les écorces coïncident exactement : enfin l'on assujétit par quelques tours de laine à greffer enduite de terre franche délayée, dont l'effet est encore d'empêcher l'air extérieur de pénétrer et la seve de s'extravâser. Cette greffe peut se pratiquer (pour les Lauréoles) depuis le commencement de février jusqu'à celui de septembre.

en mettant en terre ses fruits aussi-tôt qu'ils tombent, et tout comme ils sont, c'est-à-dire avec leur pulpe. Tout ce qui ne levera pas au printemps suivant, germera l'année d'après. Quand il en est temps on repique le jeune plant qui n'est en état de fleurir qu'au bout de six ans. Il préfere un sol léger et une expôsition un peu ombragée. On connaît des variétés à fleurs plus pâles, une autre à fleurs blanches, et dont les baies sont jaûnes; une autre à feuilles panachées. Ces arbrisseaux sont d'Europe et de pleine terre.

4. Lauréole Cneorum, Thymélée des Alpes, *Daphne Cneorum.* Lin. (Duh. n. éd. 10. *Fl. Aust.* 426.) Arbuste ou sous arbrisseau très rustique, originaire de nos hautes montagnes de France. Ses rameaux, nombreux et indociles, s'étalent en buisson, et restent toujours garnis à leurs sommités de touffes de feuilles, qui sont nombreuses, éparses, petites, étroites, assez semblables à celles du Lin. Vers la fin d'avril, les extrémités des rameaux sont ornées de têtes ou ombellules de fleurs petites, mais nombreuses, et faisant un effet agréable par leur jolie couleur rôse foncée, et par leur odeur suave approchant de celle de l'Azédarach. Elles durent près d'un mois, et souvent l'arbuste en donne encore en automne, si le terrein et l'expôsition lui conviennent. Il s'accommode du terreau bien consommé; mais il préfere la terre de bruyere tenue fraîche, et l'expôsition au nord. On le multiplie de graines qu'il donne très rarement, et qu'on doit semer à l'ombre; plus sûrement de marcottes qui prennent racines dans l'année, ou de greffes sur l'une ou l'autre des especes précédentes, et sur-tout sur le Bois-Gentil : alors il forme un très joli arbuste. Il n'aime point à être transplanté; cependant il ne languira pas si on l'enleve en grôsse motte, et même il pourra voyager sans inconvénients, si on entoure cette motte avec de la mousse bien assurée par des liens d'osier ou de corde à puits effilée, et si on le plante aussi-tôt son arrivée sans rien ôter. On le fait quelquefois venir ainsi, même pendant qu'il est en fleurs, des endroits où il croît naturellement. Il souffre impunément la taille, il profite et fleurit très bien dans un pôt, pourvu qu'on l'y tienne frais, et qu'on ne l'expôse pas trop au soleil. Il a une variété à fleurs blanches, une autre à feuilles panachées.

4. Lauréole de la Chine, *Daphne Sinensis*, Lamarck. Il ressemble beaucoup à notre Lauréole commun, *Daphne Laureola*, Lin., sur lequel on le greffe. Comme lui, il est toujours vert; et ses fleurs, rouges ou blanches, répandent une odeur fort agréable. Elles paraissent aux mois de février

et mars. Cet arbuste se cultive comme les précédents, mais doit être serré en orangerie pendant l'hiver.

5. Lauréole a feuilles de Citron, *Daphne Pontica.* Lin. (And. *rep.* 73.) Arbuste des côtes de la mer noire, découvert et rapporté par Tournefort, assez rustique pour rester en pleine terre, haut d'environ deux pieds, toujours vert, et fleurissant dès le mois de mars. Ses feuilles sont longues, ovales, pointues, d'un beau vert, plus pâles en dessous. Ses fleurs sont attachées deux ensemble au même pédoncule qui est fort long, et prend naissance dans l'aisselle des petites feuilles qui terminent les rameaux. Elles sont nombreuses; ressemblent à celles du Jasmin; n'ont que quatre divisions, longues et pointues; sont d'un jaûne-pâle et sentent très bon. Comme les autres Lauréoles, il n'aime pas trop de soleil, et demande une terre susbtantielle, mais légere. On le propage de semences, de boutures et par la greffe sur le Lauréole commun.

6. Lauréole d'Italie *ou* des collines, *Daphe collina.* Jacq. (Vél. du Mus. Duh. n. éd. 11.) Charmant arbusre à rameaux nombreux, rougeâtres, garnis de feuilles placées sans ordre, persistantes, sessiles, oblongues, arrondies au sommet, rétrécies à la bâse, d'une étoffe épaisse, d'un vert brillant en dessus, velues en dessous. Les fleurs qu'on voit dans le mois d'avril, et qui se remontrent dans le cours de l'été, sont en espece d'ombelle au bout de chaque rameau. Elles sont grandes, blanches et velues en dehors, d'un rôse tendre en dedans : elles répandent une odeur suave. Cette Lauréole, découverte par Tournefort au Levant, n'était connue que par sa description, lorsqu'en 1787 elle a été trouvée sur des montagnes dans des parties méridionales de l'Italie. On la cultive et la greffe comme les précédentes, et on la tient en bonne orangerie l'hivêr.

7. Lauréole odorante, *Daphne odora.* Thunb. (Vél. du Mus. *H. Sch.* 351.) Arbuste du Japon et qui a besoin de la serre tempérée. Sa tige frutescente et rameuse est droite et cylindrique. Les rameaux portent à leur extrémité des paquets de feuilles persistantes, alternes, lancéolées-longues, aiguës, très entieres, coriacées, d'un vert foncé sur lequel se détachent des faisceaux terminaux de fleurs blanches, odorantes, dont le tube est rôsé : on les voit dès la fin d'avril. Même culture. Il a une variété à feuilles bordées de blanc.

LAURIER, *Laurus.* Genre de l'Ennéandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Lauriers.* Quelques

especes sont intéressantes pour les Amateurs, ou pittoresques dans certains sites des Jardins.

1. Laurier franc, — d'Apollon, — commun, — a sauce, *Laurus nobilis*, Lin. (Duh. n. éd. 2. 32.) Arbre aromatique dans toutes ses parties, originaire d'Afrique où l'on en trouve des forêts entieres; naturalisé au Levant, et en Italie où il servait à couronner les vainqueurs et les poëtes : on prétend même que c'est la cause de son nom, dérivé de *laus*, louange. La hauteur à laquelle il parvient dépend du climat où il vit : il pousse une ou plusieurs tiges à rameaux souples et serrés, ornés de feuilles persistantes, alternes, pétiolées, lancéolées-aiguës, plus ou moins larges et ondulées selon la variété, fermes, lisses, d'un vert assez foncé. Les fleurs en ombelles axillaires sont dioïques et sans apparence; les femelles produisent des baies noirâtres, presque ovales. Dans notre climat, cet arbre est souvent maltraité par le froid; il faut donc ou le serrer en orangerie l'hiver, ou l'avoir placé plutôt au nord qu'au midi, l'empailler dans les grands froids, et couvrir sur-tout son pied de litiere. Il demande un terrein substantiel, et à être arrôsé au besoin. On le multiplie de graines tirées des parties méridionales de la France, de rejettons, ou enfin de marcottes qu'on fait par incision comme celles des Œillets, et dont préalablement on a coupé les feuilles dans la partie qui doit être enterrée. Entr'autres variétés, j'en connais une fort belle à feuilles panachées en jaûne.

2. Laurier Faux-Benzoin, *Laurus Benzoin*. Lin. Il vient de Virginie où il croît dans les lieux humides, en buissons assez considérables. Ici il s'accommode de la pleine terre, mais reste plus petit. Ses feuilles, assez semblables à celles du Poirier, sont moins épaisses et plus vertes en dessus qu'en dessous où elles sont aussi marquées de nervures. Ses fleurs, jaûnâtres, en bouquets, et sans grande apparence, donnent des baies d'abord d'un rouge vif, puis noirâtres, un peu allongées. Il faut les semer aussi-tôt leur maturité, si-non elles mettent beaucoup de temps à lever : les marcottes, qui réussissent bien, présentent un moyen plus court et plus facile de le multiplier. Il demande un mélange de terre de bruyere tenue humide, et à être placé plutôt à l'ombre qu'au soleil. Ses feuilles et ses baies répandent une odeur de Benjoin, aussi lui en a-t-on donné le nom.

3. Laurier rouge *ou* Laurier-Bourbon, *Laurus Borbonia*. Lin. (Catesb. 63. Duh. n. éd. 2. 23. Arbre d'un bel aspect, croissant spontanément dans les terreins bâs et marécageux de la Caroline, et sur les bords de la mer dans

les îles de l'Amérique méridionale, où le Père PLUMIER l'a découvert et nommé *Borbonia*. Souvent il n'est qu'arbrisseau, et c'est sous cette forme que nous le possédons. On le tient en caisse en terre pâssablement forte et convenablement arrôsée. L'hiver on le rentre en orangerie; l'été on le met à une expôsition chaude. Son bois est très beau : ses feuilles ovales-allongées, entieres, fort épaisses et d'un très beau vert, sont encore aromatiques; ses fleurs deviennent des baies bleues enfermées dans une capsule du même rouge que le pédicule qui les soutient. On le multiplie de graines nouvellement arrivées du pays, et semées aussi-tôt, mais avec les précautions que demandent les arbres d'orangerie.

4. LAURIER-SASSAFRAS, *Laurus Sassafras*. LIN. (CATESB. 55. TREW 69 et 70. DUH. n. éd. 2. 34.) Il croît également dans l'Amérique méridionale et dans la septentrionale, au Bresil et au Canada, dans les terreins grâs ou maigres, mais sâblonneux et un peu frais. Dans la Floride, on en trouve des forêts entieres. Tantôt grand arbre, et tantôt seulement arbrisseau, mais toujours d'un port agréable, il est orné de feuilles qui varient de forme et de grandeur, les unes étant ovales et entieres, d'autres à une incision profonde; enfin le reste à trois lobes, toutes d'un vert foncé. On nous dit que ses fleurs petites, en grappes axillaires, et à cinq pétales jaûnes, deviennent des baies bleues soutenues par un pédicule long et rouge comme leur cupule. Il demande ici le plein air, un terrein léger et frais, et une expôsition ombragée. On le multiplie de graines tirées du pays et apportées dans de la terre ou plutôt dans du sable : à leur arrivée on les reseme en terre de bruyere. On peut aussi en séparer les drageons, ou en faire des marcottes qui mettent quelquefois jusqu'à quatre ans à prendre racines.

LAURIER-ROSE, LAUROSE, *Nerium*. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Apocynées*, compôsé d'arbrisseaux faits pour la décoration des Jardins, et connus de tout le monde.

1. LAURIER-RÔSE COMMUN, *Nerium Oleander*. LIN. Arbrisseau charmant, pouvant atteindre la hauteur de huit à dix pieds de haut, toujours vert; originaire des Indes et du Levant, introduit en Europe par BEWERNING, et croissant aujourd'hui de lui-même en Espagne, même dans la France méridionale, aux endroits humides et sur le bord des eaux : c'est d'où lui vient son nom latin, dérivé de l'adjectif grec *nēros*, humide. Ses racines ont de l'inclination à pousser beaucoup de tiges à rameaux longs, flexibles, droits, ornés de feuilles oppôsées, le plus grand nombre en verticilles de

trois, toutes à court pétiole, lancéolées, longues-aiguës, fermes, épaisses, d'un vert un peu jaûnâtre. Dès juin jusqu'en octobre, ses rameaux sont terminés par des bouquets de fleurs nombreuses, grandes, monopétales, en entonnoir allongé et divisé en cinq lanieres oblongues, ouvertes, contournées de gauche à droite, ayant chacune à leur bâse un appendice coloré, et qu'on prendrait pour un beaucoup plus petit pétale. Soit que les étamines aient quelque élasticité, soit que les sucs de ces fleurs soient funestes aux insectes qui y pénetrent, il arrive souvent qu'ils y sont retenus et qu'ils y périssent. Ces fleurs, plus ou moins rôses, ou blanches suivant la variété, produisent des graines qu'on peut semer. On multiplie plus promptement ce joli arbrisseau par marcottes, qu'on peut étrangler, ou bien fendre comme celles des Œillets. En été, il lui faut beaucoup d'eau et de soleil; en hiver, une orangerie qui le garantisse seulement de la gelée, et dans laquelle on puisse lui donner de l'air. Au reste, le Laurier-Rôse ne demande pas à être traité trop délicatement. Il a une variété à feuilles panachées, une autre nouvelle à fleurs panachées de rôse et de blanc, obtenue par le semis, et que M. DE DORDELU, Amateur à Ligny, département de la Meuse, a bien voulu me communiquer; enfin une troisieme, la plus intéressante de toutes, et qui fera abandonner le Laurier-Rôse commun, parce qu'elle n'est pas plus délicate que lui, et se propage tout aussi facilement de marcottes. Ses fleurs très pleines et sentant la vanille, sont aussi larges qu'une rôse ordinaire : elles en ont la nuance la plus agréable, et se succedent tout l'été. Je ne l'ai vue encore que chez M. BICQUELIN, qui m'a permis de la faire peindre pour l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR.

2. LAURIER-RÔSE ODORANT, *Nerium odoratum.* H. P. Il ressemble au précédent, mais il est plus petit. Les feuilles plus rares, plus étroites, plus longues, et persistantes aussi, sont plus ouvertes et d'un vert plus pâle. Les fleurs, plus ou moins rouges, d'autrefois panachées de blanc ou tout-à-fait blanches, sont encore simples ou doubles, et répandent une odeur fort agréable. La variété à fleurs doubles blanches est fort rare. Toutes ces especes ou variétés nous viennent des Indes occidentales, se cultivent et se multiplient comme le Laurier-Rôse commun, mais ne fleurissent sûrement qu'autant qu'on leur donne de l'eau en été et de la chaleur en tout temps. Il faut tenir sous châssis les petits individus, en serre tempérée les grands; autrement les fleurs ne s'ouvriront pas. Peut-être serait-il mieux de ne leur en faire donner que de deux ans l'un. Il paraît que les premiers Lauriers-Rôses odorants ont

été cultivés en Europe par COMMELIN à qui *Laurent* PIJL, Gouverneur de Ceylan, les avait envoyés.

3-4. Je ne sais si l'on doit regarder comme espece ou seulement comme variété le nouveau et intéressant LAURIER-RÔSE, que l'on voit aujourd'hui dans les collections de MM. VILMORIN, CELS, NOISETTE, STEIN, BICQUELIN, etc., sous le nom de *Nerium carneum.* Il me paraît avoir de grandes différences : son port lui donne un peu l'air d'un saule : sa tige est peu rameuse et ses rameaux longs, grêles, très ployants, et presque sans ramifications, ont des feuilles beaucoup plus longues que dans les autres Lauriers-Rôses ; leurs pétioles sont dépourvus de la tache brune qu'on rencontre dans touts les autres. Enfin les fleurs plus nombreuses et attachées sur une panicule plus longue, lâche et triangulaire, sont d'un beau couleur de chair, et répandent une odeur agréable de violette : leur appendice est déchiqueté en effilé. Cet arbre n'est pas plus délicat que le Laurier-Rôse ordinaire ; il se gouverne et se multiplie de même ; et les fleurs semblent plus vigoureuses et mieux colorées dans les individus qu'on laisse en plein air, à bonne expôsition. Enfin l'on voit dans les mêmes collections et chez les Amateurs une espece de *Nerium* à fleurs jaunâtres.

LAVANDE, *Lavandula.* (Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées.*) Genre auquel on a fait un nom du verbe latin *lavare*, laver, parce qu'on emploie au bain et à la toilette le parfum ou l'essence fournie par la LAVANDE COMMUNE, appellée encore SPIC, et par corruption ASPIC, *Lavandula Spica*, LIN. (DUH. n. édit. 3. 42.) On trouve dans touts les Jardins cet arbuste naturel aux endroits montagneux, arides et pierreux de la Barbarie, de l'Espagne, et de la France méridionale, où l'on cultive de préférence la variété à feuilles larges, dont les fleurs plus petites sont encore plus tardives. L'une et l'autre sont des arbustes d'environ deux pieds de haut, ayant une souche bâsse, ligneuse, divisée en branches droites à rameaux oppôsés ; axillaires, tétragônes, grêles, garnis de feuilles oppôsées, sessiles, lancéolées-étroites, d'un vert cendré. L'extrémité de chaque rameau se termine par un épi de fleurs petites et bleues ou blanches, qui se voient fin de juin. On multiplie la Lavande de semences ou de boutures faites à l'ombre ; ou bien l'on éclate les pieds au printemps ou à l'automne, et l'on enfonce profondément en terre. Quoique cette plante soit trop haute et qu'elle épuise la terre, on est resté dans l'habitude d'en former des bordures dans les potagers.

2 — 5. LAVANDE-STŒCHAS, *Lavandula Stæchas.* LIN.

(Duh. n. éd. 3. 43.) Elle est des mêmes pays, plus haute que la précédente, et très aromatique ; ses fleurs sont d'un pourpre foncé. Elle se cultive aussi de même. On connaît encore la Lavande découpée, la pennée et l'élégante, *Lavandula multifida, pennata* et *elegans*. Lin. Elles viennent de la Barbarie et des Canaries, et demandent l'orangerie pour l'hiver, aussi bien que le *Stœchas* : la découpée est annuelle ou bisannuelle. Toutes donnent souvent ici des graines.

LEDUM, Lédier. Genre de la Décandrie Monogynie, famille des *Rôsages*, composé d'arbustes très jolis, assez rustiques, appellés aussi Lèdes et Lédiers. *Ledon* était autrefois le nom d'un Ciste.

1 — 3. Ledum a larges feuilles, Thé du Labrador, *Ledum latifolium*. Lin. (*Fl. Dan.* 103.) On éleve en pleine terre ce joli arbuste odorant dans toutes ses parties ; mais il lui faut une terre de bruyere et l'expôsition du nord. Il s'éleve à près de trois pieds, et forme un beau buisson par ses rameaux nombreux, droits et garnis de feuilles épaisses, persistantes, vertes en dessus, roussâtres en dessous, enfin qu'on croirait linéaires, parce qu'elles sont roulées extérieurement sur les bords. Chacun de ses rameaux se termine dès juillet par des boutons qui, au mois de mai suivant, s'épanouiront en corymbes ou petits bouquets de fleurs blanches à cinq pétales, et seulement *à cinq étamines*. Ce *Ledum* reste couvert de fleurs pendant près d'un mois ; il fait alors le plus joli effet. On le multiplie de marcottes et de rejetons, qu'il ne faut enlever que lorsqu'ils sont bien enracinés et plutôt au printemps qu'à l'automne. On cultive de même le Ledum a feuilles de Thym, *Ledum thymifolium*, Lamarck, qui vient des parties septentrionales de l'Amérique ; et le Ledum des marais, *Ledum palustre*, Lin., qui croît spontanément aux Alpes, et a les feuilles étroites. Ceux-ci ont dix étamines.

LEPTOSPERMUM. (Icosandrie - Monogynie, famille des *Myrtacées*.) Genre nouveau établi par Forster, et compôsé de végétaux restés arbrisseaux chez nous, touts originaires de la Nouvelle-Hollande, et dont le nom fait des mots grecs *leptos*, menu, et *sperma*, semence, indique que leurs semences sont ordinairement très petites et très déliées.

1. Leptospermum a trois loges, *Leptospermum triloculare*. Vent. Arbuste d'environ deux pieds, dont la tige droite porte des rameaux nombreux garnis de feuilles petites, nombreuses, aromatiques, linéaires, entieres, terminées par une pointe piquante. Les fleurs, qu'on voit en juillet et qui ressemblent assez à celles du Myrte, consistent en cinq pé-

tales d'un blanc pur, alternes avec les divisions du calyce qui sont d'un rouge-brun. Elles sont sessiles, placées à l'extrémité des rameaux, souvent solitaires, quelquefois réunies deux ou trois.

2. LEPTOSPERMUM A FEUILLES DE GÉNÉVRIER, *Leptospermum juniperinum.* VENT. Il est plus grand; sa tige est droite aussi, et ses rameaux grêles portent des feuilles nombreuses, étroites, linéaires, piquantes, aromatiques, et dont un des bords latéraux touche le rameau. Les fleurs paraissent au même temps, sont blanches aussi, mais toujours solitaires, plus nombreuses et plus petites que celles du précédent. Ces deux arbrisseaux, d'abord cultivés en Angleterre avec plusieurs autres de leur genre ou de leur pays, se voient touts aujourd'hui à Malmaison et au Jardin des Plantes. Ils sont même déjà pour la plupart dans le commerce. Les Leptospermes ne sont pas difficiles et ne demandent que l'orangerie; malheureusement leurs fleurs ne sont pas de longue durée.

LIERRE, *Hedera.* Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Caprifoliacées*, dont l'espece la plus connue est le LIERRE GRIMPANT, *Hedera Helix.* LIN. Quoiqu'on en puisse faire un arbrisseau à tige, cependant il est de sa nature de grimper sur les arbres et sur les murs qu'il couvre d'une verdure perpétuelle; ce qui le rend propre à décorer les parties (situées au nord) des chaumieres, des rocailles, des murs ruinés, etc. Sa tige, munie de vrilles qui s'implantent dans les écorces et dans les plâtres, est divisée en rameaux qui ont la même faculté, et qui sont ornés de feuilles nombreuses, alternes, à pétiole assez long: elles varient de formes, et sont ovales-entieres, ou à trois lobes, mais toujours fermes, lisses et luisantes. Quand l'arbrisseau a l'âge suffisant, il donne des fleurs en grappes courtes, sans grande apparence, qu'on voit en juillet, et qui produisent des baies noirâtres; (jaûnâtres dans la seule espece ou variété connue dans l'Archipel, et qui semble avoir été le Lierre des poëtes). Cet arbrisseau naturel à nos climats, se multiplie par ses graines, ou de boutures faites en hiver, ou enfin de marcottes qui souvent se font d'elles-mêmes, car ses branches prennent racines en touchant la terre. On cultive avec soin les variétés à feuilles panachées en blanc ou en jaûne. On peut les greffer sur le lierre ordinaire. Le nom générique *Hedera* vient du latin *adhærere.* Le nom spécifique *Helix* est dérivé du verbe grec *helissō*, j'enveloppe: l'un et l'autre expriment les facultés qu'a cet arbrisseau d'*adhérer* aux corps qu'il *enveloppe* aussi.

LILAS, *Siringa.* LIN. *Lilac*, JUS. Genre de la Monandrie-Digynie, famille des *Jasminées* de JUSSIEU, type des *Lilacées*

selon Ventenat. Il comprend des arbrisseaux auxquels Jussieu a laissé leur nom persan *Lilac* que Linné a changé en celui de *Syringa*, dérivé du grec *syrinx*, flûte, pour indiquer que leur bois rempli de moëlle peut se creuser comme une flûte. Les Turcs en font effectivement des tuyaux de pipe.

1. Lilas commun, *Syringa vulgaris*. Lin. (Duh. n. éd. 2. 61.) Tout le monde connaît cet arbrisseau charmant, lequel, soit qu'on lui laisse sa forme naturelle de buisson, soit qu'on l'éleve en tige, sera toujours l'honneur de nos bosquets au printemps, par le beau vert de ses feuilles nombreuses, oppôsées, entieres, cordiformes-aiguës; et sur-tout par le nombre de ses thyrses bien fournis de fleurs, petites, mais nombreuses, tubulées, à quatre lobes, d'une odeur suave, ou blanches ou violettes, et plus ou moins teintes de pourpre ou de bleuâtre, selon la variété. Il est originaire de Perse, et nous est venu de Constantinople en 1562: Matthiole en parle et ne le connaissait que par une figure apportée de cette ville. Il a des variétés à feuilles panachées soit en blanc soit en jaûne.

2. Lilas de Marly, *Syringa media*. H. P. Est-ce une espece, ou bien ne serait-ce qu'une variété du précédent, un peu plus petite dans ses dimensions? Les thyrses sont plus épais et plus fournis de fleurs qui sont plus grandes, plus foncées, et d'une odeur aussi suave. Ce Lilas s'est fait admirer dans les bosquets de *Marly* dès le temps de Louis XIV.

3. Lilas *ou* Agem de Perse, *Syringa Persica*. Lin. (Duh. n. éd. 2. 62.) Apporté vers le même temps que le commun, il est aussi connu, mais moins cultivé, parce qu'il est moins agréable. Il est plus petit; ses rameaux sont plus grêles, moins garnis de feuilles qui sont aussi plus petites. Ses thyrses plus lâches et plus allongés sont ornés de fleurs aussi odorantes, mais pâles, grêles et se montrant un peu plus tard. Il a une variété à feuilles laciniées, appellée vulgairement *Lilas à feuilles de Persil*, une autre à fleurs blanches dont l'odeur plus forte est peut-être aussi différente.

4. Lilas-Varin, *Syringa Rothomagensis*. H. P. (Duh. n. éd. 2. 63.) Celui-ci me semble le plus agréable de tous. Son volume moyen entre celui du Lilas commun et celui du Lilas de Perse; ses feuilles de même forme, mais plus petites que celles du Lilas ordinaire; ses rameaux grêles et souples comme ceux du Lilas de Perse, terminés aussi par des thyrses de même forme, mais considérablement plus allongés, mieux fournis de fleurs aussi de même forme, mais plus grôsses et plus colorées; toutes ces circonstances m'avaient induit à regarder ce Lilas comme une espece *hybride* qui serait le

résultat des graines du Lilas de Perse fécondées par les poussieres du Lilas ordinaire. Enfin, comme je n'avais jamais vu le Lilas-Varin produire de graines, je me confirmais dans mon opinion : une seule circonstance la contrariait, c'est que les fleurs du Lilas de Perse étant plus tardives, ne pouvaient guère être atteintes par les poussieres fécondantes du Lilas ordinaire, toujours plus précoce. Dans ce doute, je me suis adressé à feu M. Varin, alors Directeur du Jardin Botanique de Rouen, et auquel nous devons cette charmante variété. Il a bien voulu dissiper mon incertitude, en m'écrivant que depuis 1777, il semait chaque année des graines de Lilas de Perse à feuilles découpées; et que ces graines lui avaient constamment donné le Lilas-Varin; d'où il conclut que le Lilas à feuilles découpées n'est qu'une variété dégénérée. Mais la variété dégénérée donne toujours des graines fécondes, tandis que de l'aveu de M. Varin, son Lilas ne lui en a jamais donné qu'une seule fois, et une seulement qu'il a semée avec soin, et qui n'a point levé. Cet habile Cultivateur m'a marqué encore qu'un semis lui avait fourni une variété à feuilles trifides, de laquelle il n'a pas eu le temps de voir la fleur. Le *Lilas Varin* est devenu très commun dans le commerce; il est cependant plus rare de le trouver franc de pied. Touts les Lilas sont rustiques et très faciles à cultiver: on les multiplie de marcottes, de drageons ou de semences : ils viennent dans toutes sortes de terres et à toutes expôsitions ; mais ils seront toujours plus beaux dans les bons fonds, et leurs fleurs plus durables au soleil levant, qu'à toute autre expôsition. Quelques personnes sont dans l'habitude de les tondre.

LINNÆA. (Didynamie-Angiospermie, famille des *Caprifoliacées.*) Genre dédié par Gronovius au célebre Botaniste Suédois dont il lui a donné le nom. Il est composé de la seule Linnæa Boréale, *Linnæa borealis*, qu'un Amateur ne peut se dispenser d'avoir quand ce ne serait que pour honorer la mémoire du Prince de la Botanique; mais cet arbuste, tout humble qu'il est, se recommande assez de lui-même par le joli tapis de verdure que forment en tout temps ses rameaux ligneux, allongés, grêles, rampants, et que le voisinage de la terre sollicite à émettre par-ci par-là des racines. Ils ont des feuilles oppôsées, pétiolées, petites, presque rondes, un peu épaisses et crénelées, d'un vert tendre dans leur jeunesse. Le *Linnæa* se recommande encore par le parfum agréable que répandent au mois de mai, et sur-tout le soir, ses jolies fleurs, petites, penchées, en grelot évâsé en cinq lobes, teintes de rôse, velues en dedans, réunies deux, portées chacune sur un pédicule court attaché à un pédoncule long,

long, redressé, garni de feuilles opposées et distantes. Elles donnent des baies ovales et seches. Ce joli arbuste, croissant naturellement dans les lieux ombragés sur les montagnes des parties septentrionales d'Europe, d'Asie et d'Amérique, est pendant quelques mois caché sous la neige où il éprouve une température froide, il est vrai, mais égale ; ce qui le rend sensible aux alternatives de nos froids piquants et de nos dégels subits : il faut donc, pendant les très grandes gelées, le couvrir de mousse, et en tout temps le garder assez à l'ombre dans la terre de bruyere entretenue fraîche. On le multiplie facilement de marcottes et par la séparation des rameaux qui ont pris racines.

LIQUIDAMBAR, ou COPAL. Genre de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées*, et dont on voit souvent dans les Jardins une espece, le LIQUIDAMBAR-COPAL, *Liquidambar Styraciflua.* LIN. (CATESB. 2. 65. DUH. n. éd. 2. 10.) Bel arbre de pleine terre, originaire des parties septentrionales de l'Amérique où il croît dans les terreins grâs ; son tronc pousse des branches, puis des rameaux axillaires, rougeâtres à leur extrémité. Ses feuilles, assez semblables à celles de l'*Erable*, alternes, portées par des pétioles longs, rouges, courbés à leur sommet, ont cinq lobes dentés en scie, dont le dernier est lancéolé et long. Elles sont d'un beau vert, et prennent une jolie teinte rouge lorsqu'elles sont près de tomber : froissées, elles répandent une odeur agréable. Ses fleurs sont en chaton et dioïques, c'est-à-dire, les mâles sur un individu, et les femelles sur un autre. Elles ne sont d'aucun effet, mais l'arbre est d'une belle apparence. Dans les parties chaudes de la Caroline, il fournit par incisions une résine claire, *liquide-ambrée*, (d'où son nom), regardée comme un baume excellent. Il se plaît dans les terreins humides, et se multiplie par ses rejetons, ou de marcottes faites en automne comme celles des Œillets et en terre légere ou de bruyere entretenue fraîche, ou enfin et mieux de graines tirées du pays, et semées aussi-tôt. (Pour le *Liquidambar à feuilles de Cétérac*, voyez COMPTONIA.)

LISERON SATINÉ, *Convolvulus Cneorum.* LIN. Ce joli arbuste est originaire du Levant, et fait pendant l'hiver une diversité agréable dans l'orangerie par ses feuilles lancéolées, et *satinées* au moyen du duvet argenté qui les couvre. Dès le mois de mai et pendant tout l'été, il produit beaucoup de fleurs axillaires ou terminales, solitaires, blanches, lavées de rôse, semblables à celles des Liserons. On le propage soit de boutures, soit par des graines qui mûrissent quelquefois : il craint la trop grande humidité.

2. LISERON LINÉAIRE, *Convolvulus linearis.* Il ressemble assez au précédent, si ce n'est que ses feuilles plus étroites, plus longues, plus aiguës sont moins argentées. Ses fleurs aussi d'un rôse-pâle se voient tout l'été. Il est du même pays que le Liseron satiné ; comme lui il se multiplie facilement de boutures, et se met au jour dans l'orangerie pendant l'hiver.

LUZERNE, *Medicago.* (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) Je ne dois parler ici que de la LUZERNE EN ARBRE, *Medicago arborea.* LIN. Très joli arbrisseau du Levant, toujours vert, et qu'il ne faut élever qu'en pôt, afin de le serrer l'hiver dans l'orangerie. Ses fleurs qui sont d'un très beau jaûne, durent une grande partie de l'été. Ses feuilles sont ailées à trois folioles très petites. On le multiplie de semences, de marcottes et de boutures. Il lui faut du soleil et un arrôsement ordinaire. La Luzerne s'appellait autrefois *Medica (herba)*, parce qu'Alexandre l'apporta de *Médie* en Grece, après la défaite de Darius. Son nom moderne *Medicago* peut avoir la même cause ou être un abrégé de *medicum ago*, c'est-à-dire je fais le médecin, parce qu'elle est très saine pour le bétail qu'elle engraisse encore.

LYCIET, *Lycium*, parce que la premiere espece connue venait de Lycie. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Solanées*, composé d'arbrisseaux dont quelques-uns auront de l'effet dans certains sites de nos Jardins-paysages.

1. LYCIET DE LA CHINE, *Lycium Chinense.* LAMARCK. (DUH. n. éd. 30.) On le connaît en France depuis 1760, que les Missionnaires en envoyerent des graines. Comme touts les autres, il fait un buisson épais par ses rameaux, longs, flexibles, pendants, diffus, épineux ; ses feuilles sont alternes, lancéolées-aiguës, longues de trois à quatre pouces : ses fleurs sont d'un violet purpurin, et ses baies molles et rouges. Orangerie.

2. LYCIET A FEUILLES LANCÉOLÉES *ou* JASMINOÏDE, *Lycium Barbarum.* LIN. Il ressemble assez au précédent ; ses feuilles sont plus larges ; ses fleurs sont blanchâtres et teintes de pourpre. Il vient de Barbarie : très commun dans nos haies.

3. LYCIET *ou* JASMIN D'AFRIQUE, *Lycium Afrum.* LIN. (DUH. n. éd. 29.) Ses rameaux épineux et roides ont des feuilles étroites et linéaires en faisceaux ; sa fleur est violette ; son fruit est noir. Orangerie.

4. LYCIET DU PÉROU *ou* A ODEUR DE LILAS, *Lycium boerhaaviæfolium.* LIN. Nous le devons à M. *Joseph* DE JUSSIEU. Ses fleurs, qui paraissent en avril, sont dispôsées en panicule, et de couleur violette : elles répandent une bonne

odeur. Il conserve ses feuilles qui sont argentées; il a besoin de la serre chaude ou au moins tempérée.

Les Lyciets sont des arbres à rameaux flexibles, traînants ou grimpants, auxquels on ne peut pas faire prendre de forme réguliere. Leurs fleurs, qu'on voit tout l'été, ressemblent pour la forme à celles du Jasmin; c'est de-là qu'on les a appellés JASMINOÏDES. Ils sont très propres pour garnir des treillages au soleil, et les rocailles des Jardins-paysages, entre lesquels leurs rameaux pendront avec grâce. On les multiplie de graines, et des drageons qu'ils poussent en abondance.

M.

MAGNOLIA ou MAGNOLIER. Genre de la Polyandrie-Polygynie, et qui a donné le nom à la famille des *Magnoliers*; (*Tulipiferes* de VENTENAT.) LINNÉ n'en a cité que quatre especes : aujourd'hui on en connaît au moins seize et six variétés; savoir : *Magnolia grandiflora*, de la Floride, et ses quatre variétés; *M. glauca*, de Virginie, et deux variétés; *M. acuminata*, de Pensylvanie; *M. pyramidata*; (on attend qu'il ait fleuri pour s'assurer s'il ne serait pas une variété du précédent) : *M. tripetala*, d'Amérique septentrionale : *M. maxima*, *M. auriculata*, (il a fleuri en l'année 1807, chez Madame LEMONNIER à Versailles; ses cônes frais sont d'un très beau rouge vif); *M. cordata*; *M. macrophylla*, ou à grandes feuilles, (on le voit assez fréquemment dans le commerce : ses fleurs qu'on a vues pour les premieres fois à Malmaison en 1811, chez M. CELS en 1812, sont plus grandes que celles du Mag. à grandes fleurs); *M. rustica*, dernierement découvert par MICHAUX dans la Caroline et le Kentuckey; *M. discolor*, *M. fuscata*, *M. tomentosa*, *M. precia*, et *M. pumila*, (VENT. Malm. 37), dont la fleur grande et blanche a l'odeur de la pomme de Reinette ou de l'Ananas : les cinq derniers sont nouveaux et de la Chine; ils commencent à se multiplier dans le commerce. Ce genre a été consacré à la mémoire de MAGNOL, célebre Botaniste, et professeur à Montpellier, mort en 1715.

1. MAGNOLIA A GRANDES FLEURS, Laurier-Tulipier, *Magnolia grandiflora*. LIN. (TREW. 62. CATESB. 2. 61. DUH. n. éd. 2. 65.) Cet arbre, l'un des plus beaux que l'on connaisse, s'éleve ordinairement dans son pays natal à plus de trente metres (90 pieds); jusqu'à présent il est resté nain dans notre climat de Paris où l'on a conservé l'habitude de le rentrer en orangerie pour l'hiver, quoique dans le département de la Loire-Inférieure on le traite comme arbre d'alignement. M. GRELIER, amateur et Cultivateur-Pépiniériste au Jardin du Pavillon, près le Boulevard, à Nantes, a bien voulu me

donner des renseignements sur cet arbre intéressant dont il éleve et possede beaucoup d'individus. Il m'informe entr'autres qu'il supporte sans le moindre dommage un froid de 14 à 15 degrés, et que cette certitude a engagé plusieurs particuliers riches à en planter des avenues qui réussissent parfaitement et produisent le plus bel effet. M. DE LA BRETESCHE fils m'a écrit aussi, par lettre en date de novembre 1811, qu'un Magnolia de cette espece planté en 1732 dans le Jardin de madame sa mere, à la Maillardiere, près Nantes, et abandonné à lui-même, ou pour mieux dire très négligé, parce qu'on n'en connaissait ni la beauté ni le prix, avait enfin donné fleurs après bien des années. Des zélateurs de la révolution, en brûlant le château, mirent l'arbre en danger de périr; mais Madame DE LA BRETESCHE le fit receper jusqu'à la naissance des branches; il avait alors soixante-deux ans. Cette opération eut un succès qu'on n'avait ôsé espérer, car l'arbre poussa plus vigoureusement que jamais, et pousse encore considérablement. Chaque année il donne plus de quatre cents fleurs, dont on voit encore au mois de novembre, et dont les graines mûriraient toujours sans les pluies qui surviennent ordinairement dès le commencement de l'automne. Tout mutilé qu'ait été ce Magnolia, il a aujourd'hui 25 à 30 pieds de haut, et son tronc porte, à hauteur d'appui, trois pieds et demi de circonférence. Le Magnolia à grandes fleurs est un arbre majestueux qui végete prodigieusement, et produit aussi-bien qu'une grande partie de ceux de son genre un bois très aromatique. Ses feuilles assez semblables à celles du Laurier-Cerise, *Cerasus Lauro-Cerasus*, mais en général bien plus grandes et plus aiguës, sont alternes, pétiolées, fermes, épaisses, très luisantes, d'un beau vert souvent teinté de pourpre dans les anciennes. Il en reste toujours orné, ce qui empêche qu'on ne le puisse envelopper de lisieres et de bandelettes, comme on fait à Pékin dans les Jardins de l'Empereur de la Chine, pour préserver du froid le *Magnolia precia.* Depuis le mois de juillet jusqu'à l'arriere-saison, chaque extrémité de rameau donne successivement sa fleur qui, de la même forme à peu près que celle du Nénuphar blanc, est composée de neuf à douze pétales très étoffés, d'un blanc pur et dont l'éclat est encore relevé par le jaûne doré d'étamines nombreuses. Cette fleur, qui a près de 300 millimetres (environ onze pouces) de diametre lorsqu'elle est épanouie, répand une odeur suave, et donne un fruit en forme de cône purpurin, d'entre les écailles duquel pendent à des pédicules longs et minces des graines d'un rouge-vif de corail. *Le Magnolia grandiflora*, même dans le climat de Nantes, a besoin pendant ses premieres années d'être garanti contre les vents du nord

et du nord-est, après quoi il n'y est pas plus délicat que les arbres indigenes. Il se plaît assez au soleil et préfere, à une terre trop légere, une terre substantielle où ses racines grôsses, nombreuses et voraces trouvent une nourriture suffisante. Tant qu'on le garde en caisse, il lui faut une bonne terre à oranger; mis en plein air il se trouve bien que touts les trois ans on amende la terre environnante avec de bon terreau. En général les arrôsements fréquents ou immodérés lui sont préjudiciables. On le multiplie de graines venues de la Floride ou d'ailleurs : * on les seme en terre de bruyere. Si les marcottes réussissent plus difficilement et font de moins beaux arbres, elles en dédommagent en donnant des individus qui fleurissent beaucoup plutôt : pour assurer leur succès, il faut les tordre auparavant de les enterrer, et ne les sévrer que lorsqu'on est bien certain qu'elles ont racines. On peut encore le propager de boutures, moyen toujours plus douteux, sur-tout si on ne les fait pas sur couche chaude et sous châssis à l'ombre. On connaît quatre variétés de ce *Magnolia*.

2. MAGNOLIA YU-LAN, *Magnolia precia*. H. P. (Vél. du Mus.) Cette belle espece fait aujourd'hui partie de la riche collection de S. M. L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE. Le sujet n'est pas encore très haut, il est remarquable par ses feuilles très grandes, alternes, presque sessiles, entieres, plus étroites à la bâse, élargies au sommet et ayant une pointe. Ses fleurs grandes, blanches et odorantes ont neuf pétales. On le traite comme le précédent, c'est-à-dire qu'on le rentre l'hiver.

3. MAGNOLIA GLAUQUE, BLEU *ou* DE MARAIS, appellé aussi ARBRE du CASTOR, parce que cet animal est très friand de son écorce, *Magnolia glauca*. LIN. (TREW 9. — CATESB.

* M. L. CHARLES, Amateur distingué, au Luc, département du Var, a bien voulu m'envoyer entre autres graines, celles qu'un de ces arbres produit et mûrit chaque année dans son voisinage, chez M. DE LA PLANE de Trans, près Draguignan. Je les ai semées et plusieurs ont levé la premiere année. M. DE MELLET, Proprietaire et Amateur à Neuvic, département de la Dordogne, possede encore un grand arbre de cette espece qui peut avoir 40 à 45 ans, et près de 25 pieds de haut. Chaque année il donne beaucoup de fleurs et beaucoup de cônes dont les graines mûrissent bien, mais toujours mieux lorsque l'automne est sec. M. DE MELLET a daigné aussi me communiquer de bonnes graines recueillies en 1811 et en 1812. Mme. DE LA BRETESCHE en a aussi recueilli de bonnes en 1811. Il serait bien à souhaiter que des personnes aussi intelligentes et aussi zélées pour le bien de leur pays, s'occupâssent de la culture et de la naturalisation de ces arbres de la Caroline, de la Louisiane, et de la Nouvelle-Hollande qui promettent quelque utilité, mais qu'il faut tenir en orangerie, dans le milieu de la France. Tels sont les *Fabricia*, les *Eucalyptus*, les *Casuarina*, Génevriers, certains Pins et Sapins, etc.

1. 39. — Duh. n. éd. 66.) Celui-ci introduit d'Amérique septentrionale en Europe depuis 1688, n'est qu'un arbrisseau d'environ quinze pieds, croissant souvent dans les eaux, et cependant devenant plus beau dans un terrein seulement frais; il se forme naturellement en buisson. Ses feuilles oblongues, entieres, et remarquablement *glauques* en dessous, tombent chaque année comme dans les Magnolias suivants à moins que l'hiver ne soit très doux. Il donne en juillet des fleurs blanches, larges de trois à quatre pouces, d'une odeur très suave et qui produisent ici de bonnes graines qu'on peut semer. On le cultive comme le précédent, mais en pleine terre où il brave la rigueur de nos froids quand il est adulte. Il a deux variétés.

4. Magnolia acuminé, *Magnolia acuminata*. Lin. (Catesb. *app.* 15.) C'est un très grand arbre, s'élevant quelquefois à cent pieds, et dont le premier échantillon fut envoyé de Virginie par Clayton en 1736. Il est le plus rustique de touts les Magnolias : ses feuilles d'environ huit pouces de long sur cinq de large, sont alternes comme dans touts ceux de son genre, de plus *acuminées*, c'est-à-dire terminées par une pointe longue. Ses fleurs moins grandes que celles des précédents sont inodores et d'un vert tirant sur le bleu : lorsque ses cônes sont frais, il sont d'un rouge cerise vif et transparent.

5. Magnolia parasol, *Magnolia tripetala*, Lin. (Catesb. 2. 80. Trew. 33.) *Umbrella*, Lamarck. Arbre de moyenne grandeur qui doit ses noms spécifiques *Umbrella* et *Parasol* moins à la dispôsition de ses branches qu'à celle de ses feuilles placées et courbées en *parasol* au bout des rameaux. Elles sont extrêmement grandes, entieres et pointues. Ses fleurs aussi sont très grandes, blanches, d'une odeur peu agréable, couronnées d'au moins neuf pétales, alors pôsés trois par trois l'un sur l'autre, d'où Linné l'a surnommé *tripetala;* quelquefois de quatorze. Elles s'ouvrent très irréguliérement, et deviennent des fruits dont les graines mûrissent très bien dans notre climat de Paris.

6. Magnolia a fleurs bordées, *Magnolia fuscata*. And. *rep.* 229. Curt. 1008. Arbrisseau rare, mais charmant, qui sans doute finira par aller à l'orangerie, quoiqu'on n'ait pas encore essayé de le sortir de la serre chaude. Il forme buisson par ses rameaux garnis de feuilles à court pétiole, entieres, oblongues, d'un beau vert; les jeunes sont, aussi-bien que l'extrémité des rameaux, lavées de rouille. Les fleurs tiennent aux rameaux vers leur sommet : d'abord enveloppées d'un calyce roussâtre, velu et caduque, elles s'épanouissent en novembre, et font voir six pétales d'un blanc lavé de

soufre, bordées d'une ligne du plus joli carmin. Elles répandent une odeur-suave, et sont assez nombreuses. On le multiplie de boutures, ou de marcottes qu'on tord, et qui sont plus d'un an à prendre racines. Il demande une terre substantielle mêlée de terre de bruyere ou de terreau de feuilles consommé.

7, Magnolia a fleurs de deux couleurs, *Magnolia discolor*, Vent. Malm. 24, (Duh, n. éd. 2. 66 *bis*), *purpurea*, Curt. 390. And. 324. *obovata*, H. L. Thunberg a trouvé à l'île de Niphon, ce *Magnolia* qu'on cultive pour ornement à la Chine et au Japon. C'est un arbrisseau à tige droite, à feuilles grandes, alternes, horizontales, ovales-aiguës, amincies en pétiole jaunâtre et qui se prolonge en dessous en une nervure saillante, enfin persistantes si l'arbre est mis en orangerie, et tombantes s'il est en plein air. Ses fleurs se voient en juin, et sont de la grandeur d'une tulipe moyenne, inodores, faites en cloche, à six pétales d'un beau pourpre au dehors, et d'un blanc de lait pur intérieurement. Il a besoin de l'orangerie pour l'hiver : on le multiplie très facilement de marcottes et de boutures. Ce bel arbrisseau commence à se voir dans le commerce, et fait depuis quelques années, ainsi que presque touts les autres *Magnolias*, partie de la belle collection de S. M. l'Impératrice Joséphine, à Malmaison, et de celle du Jardin Impérial des Plantes.

MAHERNIA. (Pentandrie-Pentagynie, famille des *Tiliacées.*) Les plantes qui composent ce genre ayant les plus grands rapports avec les *Hermannia*, leur ont été affiliées jusqu'à ce que Linné, reconnaissant que les cinq étamines de celles-ci étaient réunies, a fait un second genre dont le nom est resté le même à la transpôsition près de la syllabe du milieu ma, qui est devenue la premiere. Toutes ces plantes sont du Cap.

1. Mahernia odorant, *Mahernia odorata.* And. *rep.* 85. Il lui faut la serre tempérée, ou au moins une bonne orangerie et du jour pendant l'hiver. Ses feuilles lancéolées, glabres et dentées à l'extrémité, sont persistantes. Dès le premier printemps il donne des fleurs qui se succedent presque toute l'année : elles viennent aux aisselles des feuilles ou au bout des rameaux, et sont attachées deux ensemble au même pédoncule, par un pédicule qui est plus long pour la fleur placée plus haut. Ces fleurs, jaûnes et en cloche à cinq pétales, sentent la jonquille. Comme le *Mahernia odorata* est de peu de durée, il est bon d'en faire chaque année au mois de mars, des boutures sur couche chaude, et sous châssis ou sous cloche. Vers le milieu de la saison, elles

feront déjà de très jolis arbustes. Il leur faut un mélange de terre franche douce et de bon terreau de fumier de vache bien consommé.

2. MAHERNIA GLABRE, *Mahernia glabra.* LIN. Ce n'est pas la beauté de cet arbuste toujours vert, qui m'engage à en parler, mais la bonne odeur que répandent au premier printemps ses fleurs, ou terminales ou oppôsées aux feuilles, et qui sont pédiculées, petites, à cinq pétales à onglets verdâtres et à limbe jaûne. Les feuilles lancéolées-aiguës, plus ou moins dentées en scie, sont attachées par un pétiole court et renversé aux rameaux qui sont longs, diffus, verts dans leur jeunesse, et dont les anciens conservent les vestiges des feuilles qui sont tombées. Même traitement.

3. MAHERNIA INCISÉ, *Mahernia incisa.* LIN. Ses feuilles sont petites, *incisées*, vertes et luisantes en dessus, plus jaûnes et ternes en dessous. Les fleurs dispôsées de même, et qu'on voit en juillet et août, sont d'un beau rouge vermillon. Même culture.

MALPIGHIE, *Malpighia.* Nous devons aux régions équatoriales de l'Amérique toutes les especes qui compôsent ce genre de la Décandrie-Trigynie, et type de la famille des *Malpighiacées.* Il a été dédié à la mémoire du célebre *Marcello* MALPIGHI, Médecin Italien, auteur de beaucoup d'observations sur l'Histoire Naturelle, et d'un Traité de l'*Anatomie des Plantes*, publié en 1575.

1-4. MALPIGHIE GLABRE, CERISIER DES ANTILLES, *Malpighia glabra*, LIN. — HERB. GÉNÉR. DE L'AMATEUR. Arbrisseau charmant, toujours vert, et véritable ornement des serres chaudes, d'où cependant on peut le sortir pendant les trois mois de grandes chaleurs, mais aussi où il faut le rentrer pour l'hiver si l'on veut qu'il fleurisse bien à ses deux époques ordinaires, en janvier et en juillet. Comme on le tient en caisse, il n'atteint jamais ici sa hauteur ordinaire de cinq à sept metres (quinze à vingt pieds). Sa tige ordinairement mince et souvent tortueuse se partage en rameaux oppôsés, assez ouverts, marqués par les vestiges des feuilles : leurs extrémités sont garnies de feuilles oppôsées aussi, à très court pétiole, ovales-aiguës, lisses, luisantes, entieres. Les fleurs en cimes que portent des pédicules axillaires, sont nombreuses, très jolies, remarquables par leur calyce à cinq folioles glanduleuses, et par leurs cinq pétales rôses, onguiculés dont la lame est ondulée et crénelée sur les bords. Elles répandent une odeur douce d'Aubépine, et deviennent des baies rouges, assez semblables à nos *cerises*, contenant trois noyaux. Dans leurs pays elles sont succulentes et d'une

saveur aigrelette; aussi les y mange-t-on, ou sans préparation, ou roulées dans le sucre, ou en confitures. On multiplie ce *Malpighia* de noyaux, ou de boutures faites en été dans la tannée, ou sur couche chaude et sous châssis. Le plant et l'arbre demandent une terre légere et substantielle, la serre chaude en hiver, la serre tempérée pendant les autres saisons. Le *Malpighia punicifolia* se conduit de même, et fournit des fruits mangeables: le *Malpighia urens* est perfide par les soies longues, roides et très piquantes qui sont appliquées sous ses feuilles de maniere à être à peine apperçues: enfin une espece que je ne connais point, et qui est appellée *MOUREILA* par les naturels du pays, est la cause du nom français MOUREILLER, que plusieurs Botanistes donnent au genre entier.

MALVAVISCUS. Genre très voisin des Ketmies dont CAVANILLES l'a distrait. Ce nom semble désigner une plante de la famille des *Malvacées* plus mucilagineuse que les autres. Je ne parlerai que du MALVAVISCUS ARBORESCENT, *Malvaviscus arborescens*, CAVANILLES, *Achania Malvaviscus*, *H. K.* Joli arbuste originaire des Antilles, et qu'il faut dès la mi-septembre rentrer au moins en serre tempérée. Il peut s'élever à 3,250 millimetres (dix pieds) par une tige mince, grise et peu rameuse. Ses feuilles assez distantes, sont alternes, persistantes, dentées sur leurs bords; elles ont la forme d'un cœur allongé et pointu, avec un lobe aigu de chaque côté vers leur milieu: elles sont pendantes à un pétiole long et un peu rude comme elles le sont elles-mêmes. Pendant toute l'année il donne des fleurs qui sont plus abondantes pendant l'été si on le met en plein air à bonne expôsition; ces fleurs grandes et assez semblables à celles des Ketmies, axillaires, solitaires et pédiculées, se font remarquer par l'écarlate très vif de leurs pétales. Elles sont enfermées dans un double calyce comme dans la plupart des Malvacées. On peut propager cette plante de boutures, mais elle sera plus belle si elle provient de graines semées en avril sur couche chaude et sous châssis. Il faut tenir le jeune plant à l'abri du moindre froid. Au reste il n'est pas difficile et demande une terre légere et substantielle.

MARRONIER, *Æsculus*. En vieux français *marron* signifie une crotte de cheval, et ce mot indique la forme arrondie des fruits: quant au nom latin, il vient d'*esca*, nourriture, et était donné autrefois à des arbres dont les fruits ont d'abord servi à la nourriture des hommes: on l'a transporté à un genre de l'Heptandrie-Monogynie, famille des *Erâbles*, dont une espece sur-tout est employée pour la décoration des grands Jardins. C'est le MARRONIER D'INDE,

Æsculus Hippocastanum, Lin., (Duh. n. éd. 2. 13 et 14), introduit d'Asie en Europe vers l'an 1550, et de Constantinople à Paris, au Jardin de Soubise, par M. Bachelier, en 1615. Le second, planté au Jardin du Roi en 1650, y mourut en 1767. Tout le monde connaît cet arbre, si beau par son port, par ses feuilles digitées, par les pyramides droites de fleurs qu'il donne en mai, par l'ombre épaisse qu'il fournit; mais si sale et si incommode par la chûte de ses feuilles et de son fruit qu'un goût acerbe a fait nommer Châtaigne de cheval (*Hippocastanum*). Il peut convenir à certains sites, sur tout pendant le printemps, époque à laquelle il est dans toute sa parure. Il ne redoute aucune intempérie; il vient bien par-tout, et fait regretter qu'il ne joigne à ces avantages quelques qualités utiles dans son bois ou dans son fruit. On le seme en rayons au printemps; on le repique en pépiniere, pour être mis ensuite en place. Il a une variété à feuilles panachées.

MAURANDIA. Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Polémonacées*, dédié à l'épouse d'un Botaniste de Carthagene, et que Cavanilles avait consacré à Usteri, Botaniste-Suisse, en le nommant *Usteria*. On voit souvent le Maurandia grimpant, *Maurandia semperflorens*. Jacq. *H. Sch.* 288. *Usteria scandens*, (Cav. *icon.* 116. Vél. du Mus., et And. *rep.* 73.) Il convient, pour éviter la confusion, de laisser le premier nom à cette belle plante grimpante qui nous vient du Mexique, et dont les rameaux verts, sarmenteux et garnis de feuilles alternes, hastées, à pétioles longs et flexueux, demandent un appui, et produisent depuis mars jusqu'en septembre (ou depuis avril jusqu'en janvier, si la plante est mise en serre chaude), grand nombre de jolies fleurs rôse-pourpres, portées chacune par un pédicule long, tortueux, axillaire. Ces fleurs sont solitaires, grandes, inodores, monopétales, consistant en un tube assez grôs, que termine un limbe à cinq divisions. Le haut des tiges périssant chaque année, on peut espérer de pouvoir tenir le *Maurandia* en pleine terre où il suffira de garantir son pied du moindre froid par de bonne litiere; autrement mettez-le à l'approche de la mauvaise saison, en bonne orangerie. Il aime une terre légere et substantielle, mieux celle de bruyere: on le propage également de marcottes ou de boutures, et de semences qu'il mûrit l'été, et dont les premieres envoyées en Angleterre par le Botaniste Espagnol Ortega, ont donné fleurs en 1797. MM. de Humblot et Bonpland ont rapporté du Mexique une nouvelle et jolie espece, nommée par Willdenow, *fl. Berol.* 83, *Maurandia anthirrhiniflora*. Elle n'a besoin que de l'orangerie; du reste même culture.

MELALEUCA. Genre de la Polyadelphie - Polyandrie, famille des *Myrtacées :* il est compôsé d'arbres ou arbrisseaux toujours verts, et dont les fleurs sont singulieres et d'un bel effet. La premiere espece connue ayant présenté la singularité d'avoir un tronc *rembruni*, et des branches et rameaux *blancs*, Linné a formé au genre un nom compôsé des mots grecs *melas*, noir, et *leukos*, blanc.

1. Melaleuca a feuilles de Millepertuis, *Melaleuca hypericifolia.* Smith. (Vél. du Mus. And. *rep.* 200. Vent. J. de Cels 10.) Charmant arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, que j'ai vu haut de cinq pieds, et dont les branches et les rameaux touts assez droits et d'un brun rougeâtre, sont ornés de feuilles oppôsées en croix, assez semblables à celles du Millepertuis, odorantes quand on les froisse. On voit ses fleurs en juillet: elles sont nombreuses et rangées autour des rameaux qui les dépâssent. Elles sont presque sessiles, et si serrées les unes contre les autres, que lorsqu'elles sont épanouies, elles représentent un goupillon assez long, très léger, et d'un beau rouge où se font distinguer des points jaûnes. Cette apparence aérienne est due, non aux cinq pétales de chaque fleur qui sont courts et verdâtres, mais à leurs étamines rouges, nombreuses, filiformes; dispôsées en cinq paquets d'environ vingt chacun, et terminées par des antheres d'un rouge-pourpre foncé: chaque paquet est porté par un pédicule assez long. On multiplie facilement de boutures ce joli arbrisseau, qui demande la terre de bruyere pure ou mélangée de terre franche, mais entretenue dans une certaine humidité. Pour l'hiver il se contente d'une bonne orangerie où il s'accommode bien de toutes les places. Il est en France depuis 1792 : il y mûrit très bien, mais en deux ans, ses graines, qu'on peut semer. Lorsqu'on l'a multiplié de boutures, il lui arrive souvent de produire des panaches de fleurs sans feuilles, partant du bâs de la tige ou immédiatement des racines.

2. Melaleuca a feuilles de Bruyere, *Melaleuca ericæfolia.* Smith. (And. *rep.* 175. Vél. du Mus.) J'en ai vu un qui avait sept pieds de haut. Il vient de la Nouvelle-Hollande, et est très rameux. Les rameaux qui sont grêles, pliants et pendants, portent des feuilles éparses, linéaires, assez longues et recourbées. Il est un peu plus hâtif que les autres: ses fleurs presque sessiles, petites, nombreuses, serrées autour d'un rameau qui les dépâsse, et le plus souvent se subdivise en plusieurs petits rameaux tendres et feuillés, forment une masse légere et plumeuse, assez semblable à un goupillon d'une couleur verdâtre mêlée de jaûne-pâle, qui est la couleur des antheres. Même traitement : semences, ou boutures faites en mars, et laissées sur couche jusqu'à ce qu'elles aient

racines. Ce joli arbrisseau ne donne de fleurs que lorsqu'il a pris un certain accroissement.

3. Melaleuca couronné, *Melaleuca coronata.* Cette espece nouvellement connue chez les Amateurs et dans le commerce, est intéressante par l'élégance de son feuillage et par l'abondance de ses fleurs qui sont d'un violet pourpre et durent pendant tout l'été. L'arbuste assez garni de rameaux diffus et grêles, est couvert de feuilles petites, longuettes, lancéolées-aiguës et amincies en pétiole. Froissées, elles répandent une odeur aromatique : même culture que pour les autres especes.

4. Melaleuca armillaire, *Melaleuca armillaris.* (Her. génér. n°.). Joli arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, aromatique dans toutes ses parties, et introduit en France par M. Cels, dans les premieres années de ce siecle. Son tronc grisâtre et fendillé se divise en branches et rameaux diffus. Ceux-ci cependant sont quelquefois comme verticillés, mais toujours grêles, ployants et bien garnis de feuilles persistantes, appliquées, pointillées de blanc, acéreuses, c'est-à-dire droites, menues, cylindriques : elles sont longues de 9 à 10 millim. (près de cinq lignes,) dans le bâs des rameaux, un peu plus longues dans le haut et un peu inclinées en dehors vers la pointe qui, toujours fine, prend dans les vieilles une teinte rougeâtre comme le pétiole qu'à peine on distingue de la feuille. Dans les mois de juillet et août, on voit paraître les fleurs, petites, nombreuses, sessiles, rangées au tiers inférieur des rameaux comme les fruits des pommes de pin, et produisant un effet agréable par leur couleur tendre de rôse pourpré. On le gouverne et le propage comme les autres.

MÉLASTOME, *Melastoma.* Genre de la Décandrie-Monogynie, et type de la famille des *Mélastomées.* Il comprend un grand nombre d'especes toutes exotiques, et encore peu cultivées, quoique toutes donnent de jolies fleurs faites pour être l'ornement des serres.

1. Mélastome a fleurs en cyme, *Melastoma cymosa.* Vent. Malm. — Her. génér. de l'Amat. Selon Ventenat et Willdenow, cet arbrisseau est de l'Amérique équinoxiale ; d'après plusieurs Botanistes et Cultivateurs anglais, il viendrait de Sierra Leone, en Afrique. Toujours est-il vrai que nous ne pouvons le conserver ici qu'en serre chaude où cependant il n'exige pas une très grande chaleur, et où il donne immanquablement sur la fin de l'été ses jolis corymbes terminaux de fleurs à cinq pétales ouverts, lancéolés et de couleur d'*Hortensia.* Des dix étamines, 5 sont stériles, et 5 fer-

tiles : ces dernieres portent des antheres qui ont l'air d'avoir été rompues comme celles des *Rhexia.* L'arbrisseau semble ne devoir pas atteindre une grande hauteur ; jusqu'à présent je n'en ai pas vu excéder 650 millim. (deux pieds). Les tiges quadrangulaires et quelquefois teintes de rougeâtre, donnent des rameaux opposés, succulents, un peu velus ; à feuilles aussi opposées, petiolées, en cœur aigu, un peu velues, dentées, enfin marquées symmétriquement de sept nervures longitudinales, coupées par un grand nombre de nervures transversales et très fines. Il faut tenir la plante dans un mélange de bonne terre franche douce et de terre de bruyere, arrôsé modérément en été, moins encore pendant l'hiver. Je ne l'ai pas encore vue fructifier, mais ses racines poussent des rejetons qu'on sépare au printemps et qu'on fait reprendre sur couche et sous châssis. Cette espece, quoique nouvelle, se trouve assez répandue dans le commerce : je la tiens de M. BICQUELIN.

2. MÉLASTOME A FEUILLES de MALABATHRUM, *Melastoma malabathrica.* WILLD. Cette espece est plus rare, et beaucoup plus belle, car ses fleurs d'un joli rouge *hortensia*, ont près de trois pouces de large ; ses pétales cunéiformes, élargis et échancrés au sommet laissent appercevoir une petite pointe. Ses feuilles ont cinq nervures longitudinales, et sont très longues et lancéolées-aiguës : la plante est couverte en général de poils rudes. C'est elle qui donne à Ceylan, sa patrie, ces fruits pleins d'une pulpe pourpre foncée, qui noircit les levres de ceux qui en mangent : cet effet est la cause du nom botanique, composé des mots grecs *melas*, noir, et *stoma*, bouche. RUMPHIUS, pour la même raison, appellait cette plante *Fragarius niger*, c'est à-dite, FRAISIER NOIR ou à FRUITS NOIRS.

MÉLESE, *Larix.* Genre de TOURNEFORT, confondu avec les Pins par LINNÉ, rétabli par la méthode du Jardin des Plantes. Il est de la Monœcie Monadelphie et de la famille des *Coniferes.*

1—3. MÉLESE D'EUROPE, *Larix Europæa*, *H. P. Pinus Larix*, LIN. Arbre résineux, le plus grand des végétaux de nos contrées, et celui qui croît sur les parties les plus hautes et les plus froides de nos Alpes, puisqu'on le trouve à des hauteurs où le Sapin refuse de venir. Sa tige prend une direction verticale, et se garnit de branches rameuses, étendues, inclinées vers la terre, dont les feuilles assez semblables à celles des Pins, mais plus courtes, moins roides, obtuses, et tombant chaque année, sortent de la même gaîne ou de la même éminence, en faisceaux divergents comme des étincelles d'électri-

cité. Les fleurs mâles et les femelles habitent sur le même individu, mais séparément : celles-ci donnent des cônes axillaires et épars sur les branches. Cet arbre se contente du plus mauvais terrein, pourvu qu'il ne soit point humide, et se propage de graines semées en terre de bruyere, en février et au levant. Suivant DIOSCORIDE I, 93, *Larix* est le nom gaulois de la résine, ou bien il viendra du mot grec *larinos* qui signifie engraissé, grâs, et il exprimera la qualité résineuse et grâsse du Mélese.— On connaît encore le MÉLESE ROUGE, qui vient d'Amérique, et dont les cônes sont plus petits que ceux du Mélese ordinaire; et le MÉLESE TORTUEUX de Sibérie. On les cultive de même.

4. MÉLESE TOUJOURS VERT, vulgairement CEDRE DU LIBAN, *Larix Cedrus, H.P. Pinus Cedrus*, LIN. (TREW. 60.) Très grand arbre résineux, qui croît naturellement en Asie sur le mont Liban et sur quelques parties du mont Taurus. Il se fait remarquer par le port majestueux que lui donnent et sa stature gigantesque et ses branches très grôsses, très ouvertes, s'étendant au loin horizontalement, et s'étalant au moyen des rameaux qui suivent la même direction et sont garnis de feuilles courtes, persistantes, d'un vert sombre, réunies en faisceaux divergents. Les fleurs femelles, séparées des mâles, donnent des cônes petits, arrondis, droits, et dont le sommet est toujours dirigé vers le ciel. La fleche (ou tige montante) est inclinée vers le nord; ce qui oblige, lorsqu'on transplante cet arbre, de le placer dans la même situation *. Il vit plusieurs siecles, et son bois pâsse pour incorruptible. Quoique M. Bosc soit parvenu à le faire prendre de bouture, cependant on ne le multiplie que de graines nouvellement tirées des cônes, et qu'on seme dans des terrines pleines de terre de bruyere, placées à l'abri du soleil, même de la pluie, car il ne faut pas que la terre soit trop humectée. Lorsque le plant est jugé assez fort, on l'enleve en motte pour mettre les pieds séparément dans des pôts, remis à l'ombre et gardés en orangerie pendant les hivers des trois premieres années. Ce n'est qu'après ce temps qu'on peut mettre en paniers ou en place les jeunes Cedres du Liban, qu'il est bon d'empailler encore

---

* Il peut être important en général pour les arbres qu'on déplace d'avoir auparavant examiné leur pôsition eu égard aux points cardinaux, afin de la leur rendre lors de la transplantation. Cette précaution est sur-tout de rigueur pour les arbres verts : c'est ce qu'on appelle les *orienter*. Il est aussi dangereux, pour ces sortes d'arbres, de leur retrancher des branches vives. Si cependant il y a nécessité de le faire, alors on doit les couper non pas près du tronc, mais à cinq ou six pouces, et quand le moignon est desséché, on le fait sauter par un coup de marteau. Ce moyen évite de faire des plaies par lesquelles s'écoulerait la seve résineuse de ces arbres qui en souffriraient certainement et peut-être bien en périraient.

pendant deux ou trois hivers, après quoi on les abandonne à eux-mêmes. Lent à croître dans les dix premieres années, le Cedre du Liban prend ensuite un accroissement rapide : il mérite bien d'être cultivé par ceux qui ont de grands terreins, où il faut l'isoler si l'on veut jouir de son effet majestueux. On voit au Jardin des Plantes un de ces arbres, le plus beau de son espece qui soit en France, et que nous devons à *Bernard* DE JUSSIEU, qui l'apporta d'Angleterre dans son chapeau en 1727 ou 1732. On regrette que la fleche en ait été coupée par un coup de fusil.

MELIANTHE, *Melianthus.* Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Rutacées.* Depuis long-temps on cultive les deux especes suivantes.

1.—2. MÉLIANTHE PYRAMIDAL *ou* A LARGES FEUILLES, *Melianthus major.* LIN. Arbrisseau d'orangerie, qu'on nomme aussi *Pimprenelle d'Afrique*, à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles de la Pimprenelle : elles sont cependant beaucoup plus grandes, et d'un vert presque glauque. Mélianthe signifie *fleur de miel*, et ce nom a été donné à l'arbuste parce qu'il en découle, et goutte par goutte, une assez grande quantité de ses fleurs, qui sont petites, irrégulieres, rouges, à cinq pétales, et dispôsées en épis terminaux. Il demande l'expôsition au soleil, et sur-tout à être placé auprès d'un mur et à avoir son pied bien couvert de paille pendant l'hiver, si on l'a risqué en pleine terre. Il y a une autre espece appellée *Melianthus minor*, plus petite, quoiqu'elle atteigne quelquefois près d'un metre et demi (quatre pieds et demi), et à laquelle il faut absolument l'orangerie, parce qu'elle est plus délicate. Ses feuilles sont vertes en dessus, blanches en dessous, plus découpées, plus larges, et d'un autre vert que celles de la premiere. Ses fleurs rouges aussi, et en épis, se voient au printemps, et contiennent moins de miel; mais il est d'un brun assez foncé. Ces deux especes fleurissent difficilement. On les multiplie par leurs drageons, de boutures et de marcottes. Toutes deux viennent du Cap, et leurs feuilles froissées ont l'odeur de l'*Iris fœtida.*

MENTZELIA. Genre de la Polyandrie-Monogynie, famille des *Onagres.* Je ne vois dans nos serres que le MENTZELIA RUDE, *Mentzelia aspera*, PL.; et ce joli arbuste est bien digne d'y figurer puisqu'il peut les embellir par la succession de ses fleurs qu'on voit une très grande partie de l'année. Sa tige ligneuse, cendrée, et assez menue donne naissance à des rameaux menus aussi, toujours garnis de leurs feuilles qui sont oppôsées, pétiolées, lancéolées, dentées en scie. Ses fleurs qui sont terminales, très ouvertes, monopé-

tales à cinq divisions ovales, ont assez d'éclat par leur belle couleur jaûne orangée. Cet arbuste a été dédié à *Christian* MENTZEL, Botaniste et Médecin Prussien. Venant des régions chaudes de l'Amérique, il demande au moins une bonne serre tempérée. On le propage des graines qui ont mûri, ou de boutures faites avec les soins exigés pour les plantes délicates.

MERISIER A FLEURS DOUBLES, *Cerasus avium flore pleno.* Cet arbre, plus grand que le Cerisier, donne en mai des fleurs plus grandes, très nombreuses, d'un blanc pur, mais peut-être s'ouvrant moins. Comme elles sont attachées à de plus longues queues, le vent les agite davantage, et leur donne plus de grâce. *Voyez* CERISIER.

METROSIDEROS. Genre nouveau de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Myrtacées*, fait par GAERTNER, et dont le nom forgé par RUMPHIUS des mots grecs *mētēr*, mere, ou *metron*, mesure, et *sideros*, fer, indique la dureté des graines de quelques especes.

1. METROSIDEROS EN PANACHE, *Metrosideros lophantha.* VENT. (J. de Cels 69. Vél. du Mus.) Quiconque a pâssé sur le Pont des Arts à Paris, y a remarqué cet arbre que M. AUDEBERT y a fait voir au mois de juillet, époque de sa fleuraison. Il a été apporté de la Nouvelle-Hollande en 1792 : il paraît que dans ce pays il devient un grand arbre ; nous ne l'avons encore vu qu'arbrisseau à tige droite, cylindrique, et produisant beaucoup de rameaux alternes, toujours ornés de feuilles alternes aussi, rapprochées, sessiles, en lance, et laissant, comme toutes celles de ce genre, une odeur aromatique aux doigts qui les ont touchées : les plus nouvelles sont rougeâtres. Les fleurs nombreuses et serrées en anneaux autour du rameau qui les dépâsse, représentent assez bien un goupillon rouge et léger. Elles ont cinq pétales très petits et cachés par le très grand nombre d'étamines, dont les filets d'abord pliés se redressent et s'allongent considérablement. Ils sont d'un beau rouge ; les antheres sont très foncées. Ce très joli arbrisseau demande la culture des *Melaleuca*, et se propage de graines et de boutures.

2. METROSIDEROS A FEUILLES DE SAULE, *Metrosideros saligna.* SMITH. (VENT. J. de Cels 70.) Apporté du même pays et dans le même temps, il a à-peu près le même port, et fleurit au même mois, mais ses épis formés de fleurs plus rares sont moins grôs et de couleur jaûne pâle ; les filets des étamines sont aussi moins longs, quelques uns sont pourpres. Les feuilles alternes, persistantes, et semblables à celles du *Saule*, sont d'un vert gai. Même culture.

3. Metrosideros lancéolé, *Metrosideros citrina*. Curtis; *lanceolata*, Smith. Celui-ci nous est venu de *Botany-Bay*. Tiges et rameaux droits et roides; feuilles nombreuses, alternes, étroites-*lancéolées*, sentant le *Citron*, (d'où ses noms spécifiques), terminées par une pointe d'une forme particuliere comme leur pôsition, qui est telle que le bord latéral de la feuille touche le rameau. Les fleurs, moins serrées que celles des précédents, mais rangées de même, et de la même forme, sont rouges aussi et se voient au même temps. On peut en semer des graines sur couche chaude et sous cloche ou châssis, ou bien en faire des marcottes et même des boutures : mais celles-ci prennent plus difficilement. Du reste, mêmes soins. Toujours vert.

4. Metrosideros anomal, *Metrosideros anomala*, Vent. Malm. 5; *hirsuta*, And. On lui a donné le nom spécifique *anomala*, parce qu'il se distingue des autres especes par la dispôsition de ses fleurs qui sont solitaires, jaunâtres, et larges de plus de deux pouces. Les pétales, aussi très petits, sont cachés par un très grand nombre d'étamines, longues sur les bords de la fleur, et s'accourcissant insensiblement jusque dans le milieu. On les voit aussi en juillet et août. Elles terminent les rameaux : ceux-ci, alternes, purpurins et velus, portent des feuilles oppôsées, presque sessiles, ovales-obtuses, d'un rouge jaûnâtre dans leur jeunesse. Même culture : ce charmant arbrisseau est aussi de la Nouvelle-Hollande. Les douze especes connues sont cultivées en Angleterre, à Malmaison, au Jardin des Plantes, et chez les Amateurs. Il serait heureux d'en pouvoir faire l'ornement perpétuel de nos bosquets.

5. Le Metrosideros glauque, *Metrosideros glauca*, est le plus beau de ceux que nous connaissons : il a fleuri pour la premiere fois au Jardin des Plantes, en 1811. Il prend bien de marcottes, et déjà il se trouve dans le commerce.

MICOCOULIER, *Celtis*. (Polygamie-Monœcie, famille des *Amentacées*.) L'espece la plus cultivée est le Micocoulier de Provence *ou* Celtis commun, *Celtis Australis*. Lin. (Duh. n. éd. 2. 8.) Arbre de 13 à 16 metres (quarante à cinquante pieds), originaire du midi de l'Europe, et que son bois flexible et susceptible de prendre un beau poli rend utile pour faire des manches de fouets, des brancards et des ouvrages de marqueterie, etc. On doit donc être étonné de ne pas le voir plus souvent cultivé dans les climats qui lui conviennent. Dans celui de Paris, l'extrémité de ses rameaux est tendre à la gelée, sur-tout lorsqu'il est jeune : il n'en convient pas moins pour orner les Jardins-paysages, où son port assez

semblable à celui du saule pleureur, se fait cependant distinguer par le vert foncé du feuillage. L'arbre a des branches pendantes à feuilles alternes pétiolées, longues, aiguës, dentées, plus pâles en dessous. Elles ont de plus un caractere particulier, qui est que l'un des côtés est plus étroit, et que sa bâse plus haute semble taillée de chanfrein sur le pétiole, tandis que celle de l'autre s'abaisse et s'arrondit en tournant. Ses fleurs ont peu d'apparence, et produisent un petit fruit noir et rond, qui n'est point vénéneux comme on l'avait cru. Il a une variété à feuilles panachées qu'on dit se multiplier de graines.

2-3. On voit encore dans les pépinieres le MICOCOULIER DU LEVANT, *Celtis Orientalis*, et celui d'Occident, *Celtis Occidentalis*, (DUH. n. éd. 2-9.) Ce dernier est un assez grand arbre. Le commun et les deux autres se multiplient de semences; et comme souvent on manque de celles des deux derniers, on y supplée par la greffe. Touts se plaisent dans un terrein léger et frais, mais non marécageux ni argileux.

MIMULUS. Voyez section des Plantes, page 428. Nous n'avons à parler ici que du MIMULUS ORANGÉ *ou* GLUTINEUX, *Mimulus aurantiacus*, CURTIS; *glutinosus*, WILD. (HERB. DE L'AMAT. n°. 24. Vél. du Mus.) Arbuste originaire du Pérou, fort joli, pouvant s'élever à plus de trois pieds, et dont la tige cylindrique se divise en rameaux assez nombreux, axillaires; très rouges à la bâse, herbacées au sommet, portant des feuilles oppôsées, sessiles, presque connées, ovales-aiguës, légerement dentées, foncées en dessus, pâles et marquées de nervures en dessous, persistantes, exsudant, ainsi que les fleurs et les rameaux, une viscosité assez tenace. Pendant presque tout l'été, ce joli arbuste donne des fleurs remarquables par leur couleur tranchante jaûne-orangée. Elles ont une légere odeur, sont grandes, oppôsées, axillaires, à long pédicule, et consistent en un long tube divisé à son sommet en deux levres, dont la supérieure est fendue en deux et l'inférieure en trois. Au bâs du style est une glande qui secrete beaucoup de miel. Terre substantielle mêlée de terre de bruyere entretenue suffisamment humide : bonne orangerie pour l'hiver. On le multiplie de boutures et de semences.

MIRBELIA. Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses*, distrait des *Pultenæa*, et consacré à M. DE MIRBEL, de l'Institut, en reconnaissance des progrès qu'il a fait faire à la science par d'excellents ouvrages sur l'anatomie et la physiologie végétales. Cet hommage est d'autant moins suspect, qu'il est rendu par SMITH, Anglais et célebre Botaniste.

On ne connaît encore que le MIRBELIA A RÉSEAU, *Mirbelia reticulata*. SMITH. (J. de Malm. 119.) *Pultenæa rubiæfolia*. ANDR. *rep*. 351. Très joli arbuste provenu de graines apportées de la Nouvelle-Hollande vers 1800, et qui ne s'est encore élevé qu'à environ six décimetres (près de deux pieds). Sa tige grêle se divise en rameaux grêles aussi, souvent oppôsés; quelquefois solitaires, à feuilles aussi oppôsées, quelquefois ternées, toujours veinées *en réseau*, lancéolées-oblongues, terminées par une pointe piquante. Leurs bords roulés en dessous les rétrécissent et les font paraître linéaires. Pendant tout l'été, on voit ses fleurs d'un joli bleu-pourpre. Elles sont réunies en paquets nombreux axillaires ou terminaux. Le *Mirbelia* demande l'orangerie l'hiver, et se propage de graines et de marcottes.

MITCHELLA. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées*, dédié au Botaniste Anglais *Jean* MITCHELL, et compôsé du seul MITCHELLA RAMPANT, *Mitchella repens*. LIN. (CATESB. 2. 20.) Plante agréable, originaire de l'Amérique septentrionale, dont elle tapisse les bois humides par ses tiges et rameaux grêles, ligneux, couchés à terre où ils jettent des racines, toujours garnis de leurs feuilles qui sont presque sessiles, petites, ovales, taillées en cœur vers le pétiole. Au printemps ils poussent des pédoncules, au bout desquels sont deux fleurs réunies, blanches, en entonnoir, d'une odeur suave, auxquelles succedent des fruits aussi réunis, durant fort long-temps, d'un rouge de corail, et percés de deux trous. Je cultive cette jolie plante à demi-ombre en terre de bruyere tenue humide. On la multiplie de ses branches enracinées.

MOGORI, *Mogorium*, JUSS. *Nyctanthes*, LIN. Le premier nom est celui que les Bramines lui donnent dans l'Inde : le second, *Nyctanthes*, dérivé du grec, et qu'on peut traduire par fleur de nuit, exprime que ses fleurs répandent une odeur suave, sur-tout le soir. Ce genre est de la Diandrie-Monogynie, famille des *Jasminées*. On voit dans toutes les collections le MOGORI SAMBAC, *Mogorium Sambac*, *H. P.*, qu'on appelle encore JASMIN D'ARABIE. C'est un arbrisseau de dix à douze pieds ordinairement, mais restant plus bâs chez nous. Il a souvent plusieurs tiges à rameaux droits, et dont les feuilles en cœur sont les unes obtuses, les autres aiguës, presque toutes d'un vert jaunâtre et terne. Une grande partie de l'année il donne des fleurs pédiculées, terminales, ou solitaires, ou réunies trois ou quatre, grandes, à tube long et divisé en huit parties bien ouvertes, d'un blanc pur, et sur-tout d'un parfum très suave. Il a une variété à fleurs

doubles, souvent proliferes. Il est très difficile à conserver dans le climat de Paris, où il faut, pour bien faire, le tenir continuellement sous un châssis, ou dans la serre tempérée aux jours. M. DE TURBDE de Turin m'a écrit qu'il le conservait et le faisait fleurir aussi bien que le *Gardenia florida*, en le gardant constamment dans une chambre, près des croisées qui sont à doubles châssis. On le multiplie de boutures faites au printemps, sur couche chaude et sous châssis, ou de marcottes qui s'enracinent au bout d'un an. *Zambac* ou *Sambac*, noms qu'il porte dans le pays.

Il a encore une variété à fleurs pleines, grandes comme une Tubéreuse double; s'ouvrant mal, même dans les Indes, ainsi que me l'ont assuré plusieurs voyageurs et sur-tout M. DESCHAMPS; enfin répandant une odeur extrêmement suave. Comme le Jasmin d'Arabie, elle est très délicate, et demande la même culture et les mêmes soins. On l'appelle JASMIN DU GRAND DUC OU DE TOSCANE, parce qu'elle a d'abord été cultivée chez un Grand Duc de Toscane, qui en était si jaloux, qu'il la faisait garder.

MORELLE, *Solanum*. Genre très nombreux de la Pentandrie-Monogynie, type de la famille des *Solanées*, et composé de plantes suspectes. Quelques-unes ayant des vertus narcotiques et calmantes, on a dérivé leur nom latin du verbe *solari*, consoler (adoucir les douleurs): les fruits de l'espece la plus commune étant noirs, on lui a donné, et par suite au genre, le nom français MORELLE, féminin de l'adjectif *moreau*, resté en usage pour indiquer la couleur noire d'un cheval.

1. MORELLE-FAUX PIMENT, Amonum, Cerisette, *Solanum Pseudo-Capsicum*. LIN. Arbrisseau de Madere, et par conséquent d'orangerie où il faut l'arrôser modérément, et lui donner de l'air toutes les fois qu'il ne gêle pas. Il est presque toujours à tige, et peut s'élever à six pieds. Ses rameaux nombreux, ornés presqu'en tout temps de feuilles lancéolées, rétrécies en pétiole, lisses, un peu sinuées, mais entieres, lui forment une jolie tête, à l'agrément de laquelle ajoutent, de juin à septembre, ses fleurs nombreuses, blanches, axillaires, souvent solitaires, quelquefois réunies. Il leur succede des fruits semblables à des cerises, jaûnes ou rouges selon la variété, qui prennent leur couleur dès le mois de septembre, et restent tout l'hiver attachés à l'arbrisseau: on le multiplie de graines semées sur couche au printemps; l'année suivante ce plant donne fleurs et fruits, si l'on a soin de l'arrôser beaucoup et de l'expôser au très grand soleil.

2. MORELLE FAUX-LYCIUM, *Solanum lycioïdes*. LIN. Je

recommande cette Morelle parce qu'elle est agréable par le grand nombre et la durée de ses jolies fleurs qui sont blanches et qu'on voit dès le mois d'avril jusqu'en juin. C'est un arbuste originaire du Pérou, que j'ai vu atteindre près d'un metre et demi de hauteur. Ses rameaux sont très diffus; ses feuilles qui sont alternes et amincies en pétiole, ressemblent pour la forme et presque pour les dimensions à celles du *Lycium ;* toutes sont d'un vert foncé, quelques-unes sont ondulées. Il faut à cet arbuste une bonne orangerie pour l'hiver, du soleil et de l'eau en été. On le propage soit de semences, soit de marcottes et de boutures. Terre d'oranger.

3-5. MORELLE DE BUENOS AYRES, *Solanum Bonariense.* LIN. Arbrisseau plus haut que le précédent : ses rameaux droits, armés de piquants dans leur jeunesse, portent en tout temps des feuilles alternes, ovales aiguës, un peu longues, échancrées à la bâse, ondulées sur les bords. Ses fleurs, qu'on voit tout l'été, sont blanches, assez semblables à celles de l'Oranger, mais inodores, et rassemblées en especes de petites ombelles au sommet des rameaux. Ses fruits sont jaûnes. Même culture. On le multiplie de rejetons qui poussent du pied. Les curieux ornent encore leurs serres des MORELLES COULEUR DE FEU et D'ETHIOPIE, *Solanum igneum* et *Æthiopicum*, dont l'une se fait remarquer par le rouge brillant de ses épines; elle vient de l'Amérique septentrionale : l'autre n'est qu'annuelle. Toutes deux sont anciennes dans nos collections, puisqu'elles ont été figurées par GUY DE LA BROSSE, nes. 5 et 6.

6. MORELLE A FEUILLES DE CHÊNE, *Solanum quercifolium.* LIN. Elle fait de fort belles touffes d'environ quatre pieds de haut. Ses feuilles sont d'un beau vert, assez grandes, mais divisées en lobes profonds et aigus, et amincies en pétiole. Les fleurs en grappes nombreuses, compôsées et droites, sont bien ouvertes, d'un beau violet vineux que releve l'éclat des antheres qui sont d'un jaûne doré. Elle vient du Pérou, est ligneuse, et pourrait rester en pleine terre dans les hivers doux. Il vaut mieux la serrer en orangerie.

7. MORELLE GRIMPANTE, DOUCE-AMERE, Vigne-de-Judée, *Solanum Dulcamara.* LIN. (JAUM. 2e liv.) On a pris dans les endroits frais et découverts de nos bois, cette Morelle ligneuse et sarmenteuse pour lui faire garnir des mûrs ou des berceaux dans nos Jardins, où elle vient bien par-tout, hors sous les arbres. Une premiere fois au mois d'août, elle perd ses feuilles qui sont alternes, pétiolées en cœur, entieres ou quelquefois incisées : elle en pousse bientôt de nouvelles,

que le froid fait tomber encore. Ses fleurs violâtres, petites, en grappes, et qu'on voit tout l'été, deviennent des fruits de la forme, du volume et de la couleur des groseilles. Marcottes, semences, éclats des racines. Elle a une variété en tout semblable, si ce n'est qu'elle trace, et qu'elle ne s'éleve guere qu'à trois pieds. Enfin on cultive encore la variété à feuilles panachées, plus délicate, sensible au froid, et qu'on doit serrer l'hiver en bonne orangerie. On multiplie celle-ci de boutures.

MOURON. *Voy.* ce mot aux plantes d'agrément, pag. 433; ici je ne dois parler que du MOURON EN ARBRE *ou* DE MAROC, *Anagallis fruticosa*, VENT. Ch. de Pl. 14; — *collina*, SCHOUSB. (HERB. DE L'AMAT. n°. 35. — Vél. du Mus.) Il n'est personne qui en rencontrant des fleurs de Mouron bleu ou rouge ne les ait admirées, et n'ait regretté qu'elles fussent si petites. Le Mouron en arbre présentera les mêmes charmes avec de plus grandes dimensions. Ce très joli arbuste commence aujourd'hui à se répandre chez les Amateurs, et même dans le commerce. Sa tige, ligneuse et peu grôsse, donne naissance à trois rameaux verticillés, quadrangulaires, teints de pourpre comme elle, ornés comme elle de feuilles au nombre de trois, aussi en verticille, amplexicaules, lancéolées-aiguës, persistantes. Des aisselles des verticilles supérieurs sortent des pédicules longs, courbés, aussi au nombre de trois, et portant chacun une fleur assez grande, absolument de même forme que celle du petit Mouron rouge, mais d'une couleur plus vive. Elle est en roue, à cinq divisions arrondies, marquées d'une tache brune à la bâse. Les cinq antheres jaûnes et saillantes sont portées chacune par un filet du plus beau pourpre. Ces fleurs dont on voit presque toute l'année, se ferment pendant l'absence du soleil; l'arbuste se propage de boutures, et n'a besoin que d'une bonne orangerie pour l'hiver : il aime un mélange de terre franche avec deux tiers de terre de bruyere. — On dit qu'on possede en Angleterre la variété à fleurs doubles.

MYRTE, *Myrtus*. Genre de l'Icosandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Myrtoïdes*. L'espece commune, *Myrtus communis*, LIN. (JAUM. 4e liv.), est connue de tout temps, puisque les anciens l'avaient dédiée à Vénus. On la cultive à cause de son odeur suave et de son port en arbrisseau très rameux, et toujours orné de ses feuilles, oppôsées, lancéolées-aiguës, coriacées, entieres, lisses, luisantes, d'un beau vert : les jeunes ont, aussi bien que les sommités des rameaux, une teinte rouge. Dans les mois de juillet et août, il montre abondance de fleurs blanches, odo-

santes comme tout l'arbre qu'il suffit de toucher pour se parfumer les doigts. Originaire d'Asie et d'Afrique, il est naturalisé dans la France méridionale. Ses variétés sont : — Le Myrte Romain, à petites et à grandes feuilles, *Myrtus communis Romana*, (DUH. n. éd. 43.); — à fleurs doubles, *M. multiplex;* — le moyen, *M. Belgica;* — le moyen panaché, *M. Belgica variegata;* — de Tarente, *Tarentina*; — d'Andalousie, *Bœtica;* et autres. Toutes ces sortes de Myrtes se multiplient et se cultivent de même, c'est-à-dire de graines, marcottes, boutures et rejetons, en terre bonne, substantielle et meuble. Elles aiment le soleil et l'eau, dont il faut même leur donner un peu l'hiver; autrement elles perdraient leurs feuilles et peut-être périraient. Les serrer de bonne heure dans l'orangerie pour les garantir des premieres gelées blanches. Quelques personnes les tiennent en boule, et pour cela les tondent au ciseau. La variété à fleurs doubles est extrêmement jolie, et se greffe. CORNUTI en parle comme d'une nouveauté, et l'on croit que le fameux DE PEIRESC, est le premier qui l'ait cultivée en France. — *Myrtos*, nom grec de cet arbre, est dérivé de *myron*, qui signifie parfum.

2. MYRTE COTONNEUX, *Myrthus tomentosa. H. K.* AITON nous apprend que ce très joli arbuste a été apporté de la Chine en 1766. Il s'éleve à plusieurs pieds; ses branches sont grisâtres et toujours ornées de leurs feuilles oppôsées, à court pétiole, d'un beau vert en dessus, en dessous marquées de trois nervures, et *cotonneuses* comme le sont les boutons de fleurs. Celles-ci plus grandes du double que celles du Myrte commun se montrent en juin et juillet : elles sont axillaires, solitaires ou géminées, bien ouvertes, à cinq pétales d'un rôse tendre, concaves, entourant beaucoup d'étamines dont quelques-unes sont portées par des filets d'un rouge carmin. On le tient l'hiver en serre tempérée : il se propage de boutures qui ne prennent qu'avec de la chaleur et toujours assez difficilement.

3. MYRTE-*PIMENTO*, MYRTE TOUT-ÉPICE, *Myrtus Pimenta;* LIN. Celui-ci venant des parties équatoriales de l'Amérique, doit rester ici en serre chaude. Ses feuilles oppôsées, comme dans touts les Myrtes, mais grandes, ovales et lisses, répandent une odeur très aromatique de Girofle : ses baies entrent dans les épices et dans la compôsition de parfums sous le nom de PIMENT.

N.

NÉFLIER, *Mespilus*, du grec *Mespilos* qui exprime le même arbre. De *Mespilus* nous avons fait MESLIER ou MÉ-

LIER, qui a été long-temps en France, et est encore dans quelques endroits le seul nom du Néflier à fruit dont il a déjà été parlé à son rang, page 129. Le genre Néflier très voisin des Aliziers, est, comme eux, de l'Icosandrie-Monogynie, famille des *Rôsacées*. LINNÉ a confondu plusieurs des arbrisseaux qui le compôsent : je m'en tiendrai aux distinctions adoptées par le Jardin des Plantes.

1. NÉFLIER AUBÉPIN, appellé encore ÉPINE BLANCHE, AUBÉPINE, d'*Alba spina*, et NOBLE-ÉPINE par corruption du vulgaire, *Mespilus Oxyacantha*, H. P. *Cratægus*, LIN. Isolé, il devient arbre, se garnit d'une belle tête, et atteint souvent une hauteur de dix metres (trente pieds.) Dans nos haies qu'il forme le plus ordinairement, il reste arbrisseau; et comme tel il est connu de tout le monde par l'agrément de ses jolis bouquets de fleurs blanches, si odorantes qu'elles parfument l'air au mois de mai, et auxquelles succedent des baies rouges qui ornent encore en automne ses rameaux nombreux, armés d'épines aiguës, qui lui avaient fait donner par les Anciens le nom d'*Oxyacantha* (*oxys*, aigu, *acantha*, épine). Ses feuilles alternes, pétiolées, lisses, luisantes, et d'un beau vert, sont à trois lobes obtus, lobés eux-mêmes, et souvent crénelés. Il a entr'autres variétés, — celle à fruits jaûnes; l'*Aubépine de Mahon*, ou à fleurs rôses, simples ou doubles; — celle à fleurs blanches pleines et inodores; — celle à feuilles panachées; — celle à feuilles et fleurs plus grandes; — celle à feuilles de Tanaisie, que TOURNEFORT a rapportée de son voyage du Levant, nommée au Jardin des Plantes *Mespilus tanacetifolia*, — enfin une espece à fleurs très odorantes et à fruits rouges, venant de Crimée. On peut semer, mais aussi-tôt la maturité de leurs graines, ceux de ces arbrisseaux qui sont à fleurs simples, ou les greffer sur l'Aubépine commune; il faut absolument greffer ceux à fleurs pleînes ou à feuilles panachées : les uns et les autres sont rustiques.

2. NÉFLIER AZÉROLIER *ou* DE NAPLES, EPINE D'ESPAGNE, *Mespilus Azarolus*, H. P.; *Cratægus*, LIN. Il est originaire du Levant, et naturalisé en Italie et dans la France méridionale, où l'on mange son fruit qu'on y appelle, ainsi que l'arbre lui même, POMMETTE. Il croît plus vite, et s'éleve davantage que l'Aubépine avec lequel il a beaucoup de ressemblances : il est cependant moins épineux, et ses feuilles sont plus simples. Ses fleurs blanches et en bouquets deviennent des fruits en pommes, rouges ou jaûnes, ou en poires, etc. selon la variété. Les Azéroliers demandent une bonne terre et une expôsition méridienne : on les multiplie de semences, ou par la greffe sur Aubépine, Coignassier ou Néflier.

3.

3. Néflier Petit-Corail, Epine Royale, *Mespilus corallina.* H. P. Remarquable par ses fleurs qui, plus tardives que dans les autres especes, se voient à la mi-juin, sont plus grandes, très ouvertes, en bouquets, et deviennent autant de petites pommes rouges comme du corail. Il est plus petit, assez épineux, et souvent il n'a qu'une tige et fait une jolie tête. Ses feuilles en cœur ovale, légerement ou inégalement dentées, sont d'un beau vert et lisses, ce qui les fait ressembler un peu à celles du Bouleau. Il est du Canada, et fort rustique.

4. Néflier Ergot-de-Coq, *Mespilus Crus-Galli,* H. P. *Cratægus,* Lin. Il est de Virginie, et son nom lui vient de la forme de ses épines longues et aiguës, ressemblant assez à des *ergots de coq.* Ses fleurs, blanches aussi et en bouquets, paraissent en mai et juin comme presque toutes celles du genre; ses graines mettent deux ans à lever.

5. Néflier-Pyracanthe, Buisson-ardent, *Mespilus Pyracantha.* Lin. C'est à ses fruits nombreux, et formant une masse de rouge-feu, qu'il doit ses noms de Buisson-ardent et de *Pyracantha* (*pyr*, feu, *acantha*, épine): ils sont d'un véritable ornement pendant l'automne et une partie de l'hiver. Cet arbrisseau vient de notre France méridionale, et cependant est très rustique: ses rameaux nombreux, diffus, et très épineux, lui donnent une forme de buisson: ses feuilles, lancéolées-ovales et d'un beau vert luisant, sont alternes, crénelées, très nombreuses et presque persistantes. En mai on voit ses fleurs blanches teintées de rôse, nombreuses, en corymbes axillaires. On le propage ds semences, de marcottes, quelquefois de boutures; souvent et pour jouir plutôt, de greffe. Comme toutes les épines, il se plaît dans une terre légere point trop fraîche; il se contente de toutes les expôsitions.

6. Néflier du Japon *ou* Bibacier, *Mespilus Japonica.* Thunb. (Vent. Malm. 19.) C'est un arbrisseau superbe, apporté de Canton à Paris en 1784, et que sa beauté a fait multiplier. Il est prudent de le serrer en orangerie quoique feu M. Lezermes, Directeur de la Pépiniere Impériale du Roule, l'ait risqué en pleine terre; ce qui prouve qu'au moins on peut l'y tenir dans les parties méridionales de la France. Ses branches sont divisées en rameaux nombreux, ornés de belles feuilles alternes, grandes, ovales-aiguës, dentées en scie, vertes en dessus, cotonneuses et roussâtres en dessous, enfin nombreuses. Ses fleurs qu'on voit ordinairement en mai, reparaissent quelquefois encore en septembre: elles sont en panicules ou épis courts et terminaux, blanches, plus grandes

que celles de l'Aubépine, et répandent une odeur très agréable. Elles donnent des fruits jaûnâtres, un peu velus, de la forme et du volume d'une cerise, bons à manger. On le multiplie de semences pour avoir de plus beaux sujets, ou de marcottes, ou enfin par la greffe en fente ou en écusson sur l'Aubépine ou sur le Coignassier; et celui-ci fait durer plus long-temps la greffe, parce qu'il a des proportions plus conformes à celles du Bibacier, et aussi parce que son accroissement est moins long que celui de l'Aubépine dont l'écorce est aussi plus seche et le bois plus dur. Cependant Noël, ci-devant chargé des Pépinieres au Jardin des Plantes, s'est procuré de fort beaux Bibaciers en les greffant à la maniere des Daphnés sur l'Aubépine, et j'en connais un auquel depuis plusieurs années on fait pâsser l'hiver en pleine terre avec la simple précaution de le couvrir de litiere dans les très grands froids.

7. Néflier cotonneux, Cotoneaster, *Mespilus Cotoneaster*. Lin. Arbrisseau originaire des Alpes, à tronc tortueux, à rameaux diffus et sans épines, à feuilles pétiolées, ovales, sans incisions, blanches et cotonneuses en dessous. Ses fleurs jaûnâtres et de peu d'apparence produisent des fruits d'un beau rouge, et qui sont l'agrément de cet arbre en automne. Semences ou greffes. Il est encore beaucoup d'especes et de variétés de Néflier. M. Godefroy de Ville-d'Avray les a rassemblées dans sa pépiniere où il les cultive avec succès.

NERPRUN, Noirprun, *Rhamnus*. Ce dernier nom pris chez les Grecs, et dérivé de leur verbe *rheō*, je fais couler, je fonds, a été donné jadis à plusieurs plantes épineuses et purgatives; il est resté à un genre de la Pentandrie-Monogynie, et qui est le type de la famille des *Nerpruns* (*Rhamnoïdes* de Ventenat.) On ne cultive pour l'ornement que l'espece suivante et ses variétés; le Nerprun-Alaterne, simplement Alaterne, *Rhamnus Alaternus*. Lin. (Duh. n. éd. 3. 14.) C'est un arbrisseau précieux pour nos Jardins par son beau feuillage persistant, d'un vert luisant, souvent panaché (d'autre fois bordé) de blanc ou de jaûne; et par l'odeur forte de miel, et cependant agréable à quelques personnes, que répandent en mai ses fleurs nombreuses, petites et de peu d'apparence. Il a encore des variétés qui consistent dans la dimension ou la forme des feuilles. Elles sont dans l'Alaterne commun assez grandes, ovales, dentées en scie; dans touts elles sont alternes : c'est la cause du nom, et ce qui fait distinguer ce genre de celui du *Philaria*, avec lequel on peut bien le confondre lorsqu'on ne voit ni fleurs ni fruits. Les

variétés panachées sont plus délicates que les autres qu'il est bon encore de couvrir au pied pendant les grands froids, afin qu'elles repoussent si la gelée a tué les tiges. * Ces arbrisseaux ne sont pas difficiles sur le terrein, et préferent l'expôsition du nord. On les propage de graines, de marcottes, de greffes.

O.

OLIVIER, *Olea.* Diandrie-Monogynie, famille des *Jasminées.* Genre peu nombreux et dont par curiôsité seulement on recueille dans les orangeries de Paris, l'espece si commune dans le midi de la France, l'Olivier cultivé, *Olea Europæa*, Lin.; —*sativa*, Tournefort. C'est dans les pays où il n'a point à redouter son plus grand ennemi, le froid, un arbre de moyenne hauteur, à branches et rameaux oppôsés en croix, à feuilles persistantes, oppôsées, ovales-allongées et entieres. Ses fleurs petites et de peu d'apparence, donnent les fruits si connus sous le nom d'Olives, et dont personne n'ignore l'usage. Dans toute la France, hors dans ses parties méridionales, il faut ou le mettre en espalier à bonne expôsition et le couvrir pendant la mauvaise saison; ou le tenir en caisse et le serrer en bonne orangerie pendant l'hiver; c'est pourquoi il y reste nain, souvent rabougri et de mauvaise mine. Par-tout il aime une bonne terre sâblonneuse et un abri contre les vents du nord et de l'est. Souvent, même en Provence, les jeunes pousses sont détruites par les gelées. Comme toutes les especes fruitieres et utiles qui ont parcouru les divers climats, et pâssé dans un grand nombre de mains, il a presqu'autant de variétés que nos Poiriers et Pommiers. On ne voit ici chez les curieux que la variété *à* petites feuilles *ou à* feuilles de buis, *Ol. Eur. buxifolia.* H. P.

2. Olivier odorant, *Olea fragrans.* Thunb. Depuis quelque temps, on cultive cette espece qui reste chez nous assez petite, s'élevant au plus à trois ou quatre pieds: ses branches et rameaux sont grêles, à feuilles oppôsées, grandes, dentelées. En juillet on voit ses fleurs très petites, blanches, et ramâssées en paquets axillaires; elles ont une odeur suave à la Chine où, dit-on, elles servent à parfumer le Thé. L'Olivier odorant n'a pour nous d'autre mérite que d'orner l'oran-

---

* Souvent il arrive que les extrémités, et même le branchage entier de ces arbres et de quelques autres especes délicates, sont expôsés à périr si lorsqu'étant chargés de neige ou de givre, le soleil vient à frapper dessus. On pare à cet inconvénient en secouant bien les arbres avant que les rayons du soleil n'aient pu les atteindre.

gerie par son feuillage persistant et d'un assez beau vert. Terres franche et de bruyere mêlées. Marcottes.

ORANGER, CITRONNIER, *Citrus*. Genre de la Polyadelphie-Icosandrie, et qui a donné le nom à la famille des *Orangers* de JUSSIEU (*Hespéridées* de VENTENAT.) Le Catalogue du Jardin des Plantes semble n'en reconnaître que cinq especes, dont deux auraient chacune six variétés, et celles-ci des sous-variétés. * Comme la culture est à-peu-près la même pour toutes, je dois me contenter de les dénommer ici.

I. CITRONNIER commun, (Inde).	*CITRUS Medica.*
1. — aigre *ou* BIGARADE.	— *acida.*
2. — CÉDRA.	— *CEDRA.*
3. — PONCIRE.	— *tuberosa.*
4. — BALOTIN.	— *BALOTINA.*
5. — LIME-DOUCE.	— *LIMON.*
6. — de Florence.	— *Florentina.*
II. — C. Oranger sauvageon, (Asie).	*C. AURANTIUM.*
1. — de Portugal.	— *Olyssiponense.*
2. — violet.	— *violaceum.*
3. — RICHE-DÉPOUILLE.	— *multiflorum.*
4. — Turc.	— *lunatum.*
5. — CHADEC, *ou* SCHADDOCE **.	— *maximum.*
6. — BERGAMOTTE.	— *BERGAMIUM.*
III. — Chinois.	*C. Sinensis.*
IV. Pampelmous, (Inde).	*C. decumana.*
V. — à feuilles ternées, (Japon).	*C. trifolia.*

Je ne sais où placer L'ORANGER MANDARIN des Chinois, qui vient originairement de la Chine ou du Japon, mais qu'on a transporté au Cap. Sa feuille très grande et lancéolée est soutenue par un pétiole un peu élargi, mais non ailé, ni cordiforme. Sa fleur courte, blanche et très parfumée, devient un fruit large de plus de quatre pouces, très applati, et dont l'écorce et la pulpe sont d'un rouge de brique assez vif. Son suc est très doux. = Plusieurs de ces arbrisseaux ont des sous-variétés soit à fleurs doubles, soit à feuilles panachées, etc. On ne peut alors les multiplier que par la greffe.

Il faudrait n'avoir jamais fréquenté de Jardins pour ne pas connaître l'Oranger qui, de quelque espece qu'il soit, se fait

---

* On attend deux ouvrages *ex professo* sur les Orangers, et nous avons à espérer que les Auteurs guidés par des principes certains et des observations bien faites, débrouilleront le cahos qui empêche de distinguer les especes d'avec les variétés.

** Suivant MILLER, ce dernier nom est celui du capitaine qui le premier l'a transporté d'Asie en Amérique.

remarquer par sa belle tête presque toujours arrondie ; par des feuilles nombreuses, toutes soutenues sur un pétiole plus ou moins ailé ou cordiforme ; toutes aromatiques et persistantes, plus ou moins oblongues, d'un beau vert luisant : enfin par l'odeur suave de ses fleurs qu'on voit toute l'année, mais en plus grande abondance aux mois de juin et de juillet. Suivant l'espece ou la variété, ces fleurs sont plus ou moins grandes, simples ou doubles, blanches le plus ordinairement, ou lavées de pourpre comme dans le *Cédra*, etc. On sait qu'elles ont cinq pétales oblongs et bien ouverts ; environ vingt étamines réunies plusieurs ensemble à leur bâse ; enfin un style terminé par un stigmate globuleux. A la fleur succede un fruit plus ou moins grôs, long ou arrondi, succulent ; d'une saveur douce ou amere, plus ou moins acide ; enfin couvert d'une écorce jaûne, verte ou violette, plus ou moins épaisse, lisse ou rugueuse, bosselée ou chargée d'excroissances, mais toujours aromatique. — On prétend que les Missionnaires Jésuites envoyerent de la Chine en Portugal le premier Oranger, *Citrus Aurantium*, LIN., qui ait existé en Europe, et que c'est de là que ces arbres se sont répandus dans les diverses régions où on les cultive aujourd'hui. Si cela est vrai, il devient certain que les fameuses pommes des Hespérides n'étaient pas des Oranges, et pouvaient bien n'avoir été que des Coings.

L'Oranger peut se propager de marcottes faites comme celles des Grenadiers : ses branches prennent fort difficilement de boutures, qu'on ferait avec plus de succès de ses feuilles, car avec quelques soins et de la chaleur, il leur arrive souvent de donner des racines : les moyens de propagation les plus sûrs sont donc le semis et la greffe.

Si l'on veut se donner le plaisir d'élever soi-même ces sortes d'arbres, voici la maniere de le faire avec succès. D'abord il faut avoir de la terre à oranger, que l'on achete chez un Jardinier honnête, ou que l'on a composée soi-même depuis quelques années, avec parties égales de fumiers de couche et de mouton, de marc de raisin et de feuilles pourries ; le tout réduit en terreau bien consommé, et mêlé avec quatre parties de terre franche et douce. Quelques Amateurs-Praticiens réussissent aussi bien avec le mélange plus simple des parties égales de cette même terre franche, et de terreau bien consommé de marc de raisin. On en emplit des pôts ou des terrines, dans lesquelles on seme en mars ou avril, à un pouce de profondeur et à deux de distance, des pepins de *Bigarades* bien mûrs *. On arrôse copieusement d'abord, et l'on

---

* On recommande de préférer les pepins de Bigarades, parce qu'ils fournissent des sujets plus vigoureux, plus durables, plus vivaces, et

tient ensuite dans une bonne humidité ces pôts qu'on met sur une couche de chaleur modérée, et qu'on couvre d'une cloche. Jusqu'à ce que les pepins soient levés, on découvre les pôts chaque jour pendant une ou deux heures, tandis que le soleil brille : lorsqu'ils sont levés, on les découvre tant qu'il fait soleil, si l'air n'est pas froid. L'Amateur qui n'a point de couche, se contente de sortir et de rentrer ces pôts aux mêmes époques. A mesure que les petits Orangers se déploient, on regarnit leurs pieds de la même terre. A deux ans on les sépare en divisant la terre (qu'on a laissée un peu sécher) en autant de petites mottes qu'il y a d'arbrisseaux. Alors on coupe touts les rejetons qui auraient poussé au pied, aussi bien que les épines et les feuilles qui pourraient rendre les troncs noueux ou tortus. Jusqu'à six ans on n'a plus qu'à sarcler souvent la terre des pôts et à les arrôser au besoin. Au bout de six ans, les jeunes Orangers sont ordinairement en état d'être greffés ; ce qu'on fait faire par un habile Jardinier : ou bien on le fait soi-même ; au mois de mai, si l'on veut greffer en approche ; au mois de juillet, août ou septembre, si l'on préfere la greffe *en écusson à œil dormant* : c'est celle que je conseille. *Voyez* Connaissances préliminaires, art. *Greffe*. Bientôt alors on verra fleurir des Orangers qu'on aura élevés, et qui par cette raison, feront bien plus de plaisir que ceux qu'on aurait achetés.

D'après les moyens trouvés par M. HUART, Jardinier-Fleuriste, à Pontoise, on a maintenant l'art de faire porter fleurs et fruits à un Oranger de dix-huit mois. On seme en mars : au mois de septembre qui suit, ou bien au mois d'avril de l'année d'après, on greffe en fente les jeunes arbres, qui, au mois de septembre ou octobre de la seconde année, sont chargés de fleurs et de fruits. Cette greffe se pratique en coupant transversalement la tige du jeune arbre dans laquelle on taille une hoche de la longueur de la branche qu'on veut y insérer. Pour obtenir un succès complet, il faut avoir grand soin de ces jeunes arbres quand ils ont été greffés, et les placer en couche chaude et sous châssis jusqu'à ce que la greffe soit bien reprise. Ceci ne peut guere être qu'un amusement, car un pareil arbre ne dure pas plus de six à huit ans ; après quoi il dépérit et meurt.

L'Oranger demande des soins particuliers : pour le bien conserver, il faut ne point trop l'enterrer, sarcler souvent la terre du pied, couper les rejets qui poussent soit des racines, soit de la tige au-dessous de la greffe, et qui feraient de

---

qu'on peut greffer de meilleure heure que ceux produits par les pepins de toute autre espece d'Orangers.

nouveaux *sauvageons*. Il craint le froid; aussi doit-on le rentrer à la fin de septembre, pour ne le ressortir qu'au mois de mai. Dans l'orangerie, il faut lui donner de l'air toutes les fois que le temps est doux, ou qu'il fait soleil. Il n'aime pas à être trop arrôsé : trop d'humidité en hiver le ferait périr, trop de sécheresse ferait tomber ses feuilles. En été, il demande une bonne expôsition et des arrôsemens faits à propos : on connaît qu'il en a besoin lorsque sa feuille se fane, est molle et ployante. Les eaux trop froides, crues ou chargées de sélénite, ne lui conviennent point : elles dépôsent sur ses racines des incrustations qui le font périr. Aussi les Jardiniers ont-ils soin d'avoir toujours de l'eau croupie et échauffée par le soleil : quelques-uns même compôsent l'eau dont ils arrôsent, en y laissant corrompre du crotin de mouton, de la lie de vin, des fonds de tonne d'huile, du jus de fumier, etc. Il faut encore changer la terre lorsqu'elle est usée, et donner des caisses plus grandes lorsque le volume de l'arbre et de ses racines l'exige : cette opération demande des soins et une main exercée; on ne doit pas oublier que le Citronnier ayant très peu de chevelu, ne retient que mal la terre en motte et qu'il est moins ferme dans sa caisse que ne le sont les autres especes. On taille aussi l'Oranger pour lui donner une forme plus ronde : mais il faut au moins le purger de ses bois morts ou inutiles au sortir de l'orangerie, ou mieux lorsqu'il commence à donner de nouvelles pousses. Quand l'arbre n'est pas bien fort, on pince les jeunes branches à la premiere seve; cette opération en fait sortir d'autres. Au reste, comme les fruits de l'Oranger sont dans ce climat d'une inutilité absolue (si ce n'est quelques Bigarades dont on exprime le jus sur les viandes), et comme le principal mérite de cet arbre consiste dans ses fleurs parfumées, l'art a trouvé les moyens de prolonger les jouissances en les hâtant et en les retardant au-delà des deux saisons où l'Oranger donne naturellement. Avec un peu de chaleur on avance la fleuraison, qu'on retarde en laissant jeûner l'arbre, c'est-à-dire en ne l'arrôsant que très peu. On fait aussi durer plus long temps la fleur, par le même jeûne, et en abritant du soleil l'arbre déjà chargé de boutons.

Quelques personnes, au lieu de semer des pepins, font venir de Gênes et de Provence des Orangers assez grôs et tout greffés. Le plus ordinairement ils ont été emballés sans motte ou avec une motte factice; et comme ils sont restés long temps en route, souvent ils y ont souffert de la gelée et de la sécheresse, quelquefois de l'humidité, parce qu'on les a trop arrôsés. Les Jardiniers ayant plus d'habitude, et d'ailleurs étant continuellement dans leurs Jardins, sont plus

à portée de veiller à tout : aussi réussissent-ils mieux que les autres à tirer parti de ces Orangers mal-traités. Néanmoins si un Amateur en avait fait venir, il faudrait qu'il les fît déballer aussi-tôt leur arrivée. Après avoir accourci les branches, et brisé doucement la motte pour retrancher les racines meurtries et nétoyer les autres qu'il faut aussi rafraîchir, il ferait tremper pendant quelques heures les pieds de ces arbres dans de l'eau pure, ou mieux dans du jus de fumier. Après les avoir bien égouttés, on les mettrait dans des pôts ou dans des mannequins proportionnés, pleins de terre à oranger bien ameublie, et dont on aurait soin de bien garnir les interstices des racines. Ces pôts et mannequins seraient plongés dans une couche chaude, même sous châssis, avec l'attention de les garantir et de l'ardeur du soleil et du froid. Le premier abri à donner est une enveloppe de mousse retenue sur la tige et dans toute sa longueur par des effilures de corde à puits. La végétation devant être presque nulle la premiere année, je ne conseille l'encaissement que pour la seconde : d'ailleurs les arbres auront acquis plus de force et fait un meilleur chevelu.

Sans doute, si l'Oranger était confié à la pleine terre, il deviendrait plus beau ; peut-être même en obtiendrait-on de bons fruits. Au reste, je n'inviterai qu'un Amateur riche à faire l'essai que je propôse, et dans lequel il ne doit espérer de réussir, qu'autant qu'il pourrait établir une pareille orangerie au bâs d'une terrasse abritée et sur-tout bien expôsée au midi. L'espâce destiné à la plantation des Orangers serait rempli à trois pieds de profondeur de terre convenable, et entouré d'un mur épais et rez-terre, dans lequel on aurait laissé des trous espâcés et propres à retenir des pieux façonnés de maniere à recevoir des paneaux vitrés à deux battants. Ces pieux soutiendraient des traverses et chevrons, sur lesquels des planches à raînures formeraient un premier toît qu'on recouvrirait en chaume ou en paille longue. En dehors du mur, on creuserait tous les ans un fôssé large et profond de deux pieds, qu'on remplirait de fumier bien tâssé ou de poussier de charbon. A la belle saison tout disparaîtrait pour être rajusté à la fin de septembre ; ce qui deviendrait d'autant plus facile, qu'un numero inscrit sur chaque piece en indiquerait la place. La premiere dépense une fois faite, il n'en coûterait plus chaque année que pour la couverture en paille. On conviendra qu'un pareil endroit deviendrait d'autant plus délicieux, qu'on pourrait encore y obtenir dans leur beauté naturelle d'autres sortes d'arbres précieux ou agréables, mais qui redoutent ou la rigueur de nos gelées, ou l'alternative du froid et de l'humidité de nos hivers.

On lit dans le *Nouveau La Quintinye*, par M. Le Berriays,

que jusqu'en 1772, il a existé au Jardin de l'Intendance de Lille, un espalier d'Orangers qui, par un moyen à-peu-près semblable, y a prospéré pendant plus d'un demi siecle.

Je présente comme très douteuse et seulement pour inviter à la vérifier, une assertion qui m'a été faite et qu'on trouve aussi dans des livres ; c'est qu'à Malte, l'endroit du monde où les oranges sont les plus exquises, elles n'ont acquis ce dégré de perfection et la chair rouge que parce qu'on y greffe les Orangers sur *Grenadiers*. Cette méthode, ajoute-t-on, est suivie en Sicile. Au surplus, si nos orangers ne rapportent pas de bons fruits, ils donnent touts les ans abondance de fleurs très aromatiques, et d'un grand profit pour ceux qui cultivent spécialement ces beaux arbres. Presque touts nos Jardiniers-Fleuristes y réussissent parfaitement. Les Amateurs qui voudraient se donner l'idée d'Orangeries considérables et bien conduites pourraient aller visiter celles de M. CORPET aîné, rue de Charonne, faubourg Saint Antoine, n°. 169, et de M. CORPET jeune, Pépiniériste-Fleuriste, rue du faubourg du Temple, n°. 78.

ORME, *Ulmus*. Tout le monde connaît cet arbre très beau, très utile, et peut-être trop exclusivement planté sur nos grandes routes, où quelquefois il indique par un port rabougri que le terrein ne lui convient pas ; d'ailleurs ses racines voraces, considérables et qui aiment à s'étendre au loin et horizontalement, appauvrissent le sol, et affament les récoltes voisines. Il a des variétés à rameaux serrés, (l'*Orme pyramidal*) ; ou à rameaux pendants ; à larges ou à petites feuilles ; enfin, à feuilles panachées, soit en blanc ou en jaûne, soit en rouge. Ces dernieres, plus délicates et moins hautes, ne se propagent que par la greffe sur l'Orme commun, *Ulmus campestris* de LINNÉ.

OSTEOSPERME, *Osteospermum*. (Syngénésie-Polygamie nécessaire, famille des *Radiées*.) Ce genre comprend environ quinze especes, dont une est plus cultivée que les autres ; c'est l'OSTÉOSPERME PORTE-COLLIER, *Osteospermum moniliferum*, LIN., arbrisseau de quatre ou cinq pieds qui nous vient d'Ethiopie, et qu'on trouve aussi au Cap, et même dans l'Amérique méridionale. Ses feuilles sont presque en losange, un peu arrondies, épaisses, dentées et persistantes. Ses fleurs petites, radiées, jaûnes, naissent sept ou huit ensemble à l'extrémité des rameaux. On les voit en juillet. Il leur succede des semences rondes, colorées et osseuses, ainsi que l'exprime le nom générique composé des mots grecs *osteon*, os, et *sperma*, semence : on pourrait en faire des colliers ; ce qui lui a fait donner ses noms spécifiques

latin et français. Le Porte-Collier se propage de boutures faites en été sur couche; ou de graines aussi semées sur couche au printemps, et repiquées en pôts pleins de bonne terre substantielle, où elles fleurissent la seconde année. Pendant l'été, l'expôser au grand soleil et l'arrôser au besoin. Le mettre pour l'hiver en bonne orangerie aérée et seche : il faut l'y placer près des jours, le garantir du froid, et sur-tout de l'humidité.

2. L'*Osteospermum pinnatifidum*, L'HÉR. *Stirp. nov.* 6, est plus joli : il vient du même pays, a les feuilles pinnatifides, les fleurs bleues à disque jaûne et en corymbe; enfin, ses semences ne sont point osseuses. Même culture.

P.

PALIURE, *Paliurus*, *H. P.*, du grec *Paliouros*, compôsé des mots *palē*, lutte, dispute, et *oura*, queue, parce que l'arbrisseau qui portait ce nom, accroche les vêtements, ou peut-être du grec *Palinoros*, retrograde, parce que ses épines sont recourbées en arriere, ou font retrograder ceux qu'elles accrochent; ou enfin de ce que selon THÉOPHRASTE, il excite l'urine; de *palin*, derechef, et *ouron*, urine. Genre de la Pentandrie-Trigynie, famille des *Nerpruns* (*Rhamnoïdes* de VENTENAT), distrait du genre *Rhamnus* de LINNÉ, et composé de la seule espece PALIURE ÉPINEUX; ARGALOU; Porte-Chapeau; Epine-de-Christ; *Paliurus aculeatus*, *H. P. Rhamnus Paliurus*, LIN. (DUH. n. éd. 3. 17.) Arbrisseau très piquant, de pleine terre, et qui ne craint pas la gelée, quoiqu'il vienne de nos Départements méridionaux. Sa tige, haute de sept à huit pieds, pousse beaucoup de branches, diffuses, à rameaux simples, allongés, articulés en zig-zag. De chaque articulation, et d'entre deux aiguillons rougeâtres et très piquants, dont l'un est droit et long, et l'autre court et courbé en dessous, sort un pétiole menu, rougeâtre, portant une feuille horizontale, petite, verte, lisse, ovale-aigüe, dentée légerement et marquée de trois nervures principales. Les fleurs qui paraissent dès juin, et qu'on voit encore en septembre, sont axillaires et terminales, réunies trois ou quatre ensemble, portées par de longs pédicules, très petites, jaûnes, un peu odorantes, à cinq divisions écailleuses, alternes avec les divisions du calyce. Il leur succede un fruit dont la forme singuliere a fait donner à l'arbrisseau le nom de *Porte-Chapeau*. On le multiplie ou de semences tirées du pays, et semées aussi tôt, ou de marcottes : il lui faut un terrein frais et une expôsition qui ne soit pas trop méridienne.

PASSERINE, *Passerina*. On pourrait traduire ces mots par *petit moineau*. Ils ont été donnés pour noms à une espece

de ce genre (de l'Octandrie-Monogynie, famille des *Thymélées*), parce que son fruit ressemble en quelque sorte à la tête d'un moineau (*passer*). Je n'en citerai que deux especes : la PASSERINE FILIFORME, *Passerina filiformis*, ainsi surnommée par LINNÉ, à cause du style filiforme qui s'échappe latéralement des fleurs ; et la PASSERINE A GRANDES FLEURS, *Passerina grandiflora*. Les fleurs de la premiere sont petites, mais nombreuses au point de faire pencher les rameaux qui sont grêles, et de donner à l'arbrisseau un coup-d'œil doré par le beau jaûne de leurs huit étamines. Elles paraissent en juillet, ont quatre pétales, et naissent dans les aisselles des feuilles à l'extrémité des rameaux nombreux, qui sont couverts de feuilles aussi nombreuses, linéaires, appliquées. La Passerine à grandes fleurs est un joli arbuste assez semblable au *Philyca ericoïdes*. Pendant les mois de mai et juin, chacun de ses petits rameaux est terminé par une fleur d'un blanc sale, assez grande. Ces Passerines ne demandent que l'orangerie, et une bonne terre substantielle. On les multiplie soit de rejetons, soit de marcottes, soit de boutures qu'on fait au printemps sur couche chaude et sous châssis ; mais elles ne réussissent pas toujours bien. Elles viennent comme toutes les especes connues, du Cap de Bonne-Espérance ; elles craignent en général la trop grande humidité.

PAVIA. Genre de l'Heptandrie-Monogynie, famille des *Erâbles*, établi d'abord par BOERHAAVE qui le dédia à *Pierre* PAW, professeur et intendant du Jardin de Botanique, à Leyde, mort en 1617 : LINNÉ le détruisit ensuite pour le confondre dans le genre *Æsculus* : enfin VENTENAT l'en a distrait avec quelque raison, et a rétabli le genre *Pavia*, composé jusqu'à présent des trois seules especes qui suivent.

1. PAVIA ROUGE *ou* A FLEURS ROUGES, *Pavia rubra*, TREW. 15. *Æsculus rubra*, LIN. H. P. On nomme très improprement MARRONNIER DE PERSE cet arbre originaire d'Amérique comme les deux autres, et connu en Angleterre depuis 1730. Il a le port d'un Marronnier d'Inde qui n'aurait que quinze à vingt pieds de haut, et dont la cime serait arrondie. Ses feuilles digitées aussi, à quatre ou cinq folioles ovales-allongées, aiguës, dentées, et attachées par un pétiole particulier très court au même point du pétiole commun qui est assez long, sont luisantes en dessus et d'un vert foncé. Les fleurs aussi en girandoles terminales sont moins nombreuses et moins bien ordonnées que dans le Marronnier d'Inde : quoique d'un assez beau rouge, elles font cependant moins d'effet. Le fruit est un petit marron qui noue difficilement dans nos pays : ceux qui ont bien mûri servent à propager

l'arbre que le plus souvent on greffe sur le Marronnier d'Inde. Comme le Pavia rouge croît naturellement sur les Montagnes du Pérou, dans la Floride et la Caroline, les semis qu'on en peut faire ici ont besoin de la chaleur modérée d'une couche, et le jeune plant doit être rentré l'hiver en orangerie ou au moins bien abrité pendant les deux ou trois premieres années. Il se plaît au grand soleil et dans un terrein qui ne soit pas humide.

2. PAVIA JAUNE *ou* A FLEURS JAUNES, *Pavia lutea.* DUH. n. éd. 3. 38. *Æsculus flava*, H. K. Celui ci, originaire des parties moins méridionales de la Caroline et de la Floride, atteint presque la hauteur du Marronnier d'Inde. Ses feuilles sont plus constamment composées de cinq folioles à-peu-près de mêmes forme et grandeur que celles du *Pavia* rouge, mais à dents plus petites et plus régulieres, et d'un vert moins foncé et jaunâtre. Les fleurs aussi dispôsées de même, et d'un jaûne pâle, se font remarquer par les deux pétales intérieurs dont chacun est muni d'un onglet long, et terminé par une appendice arrondie et bien distincte. Son fruit est aussi un petit marron. Même culture et mêmes moyens de multiplication.

3. PAVIA A FRUITS DOUX, *Pavia dulcis*, POITEAU; — *macrostachya*, MICHAUX; — *spicata* des Jardiniers. Nous devons cette espece, la plus intéressante des trois, à l'honnête et bon *André* MICHAUX qui l'a découverte en 1792, dans la Géorgie d'Amérique, sur les bords de la Savannah. Les marrons qu'il en a envoyés au Jardin des Plantes ayant été semés avec précaution, ont donné des sujets plus bâs que les deux autres *Pavias*, touffus et formant buisson au moyen de leur tige divisée dès sa bâse en plusieurs branches étalées, diffuses, garnies au printemps de boutons allongés, et *non-visqueux*, ce qui distingue cette espece. Ils deviennent des rameaux à feuilles oppôsées, compôsées chacune de cinq digitations ou folioles, légerement cotonneuses en dessous, et attachées par un pétiole court au pétiole commun qui est long : leur forme et leur dispôsition les font assez ressembler aux feuilles du Marronnier d'Inde. C'est tout ce que cet arbre produit pendant les trois ou quatre premieres années, après lesquelles il donne abondance de grappes terminales longues quelquefois de deux pieds, et bien fournies de fleurs blanches lavées de rôse, ayant chacune cinq, six ou sept étamines inégales de hauteur, mais plus longues que les pétales qui sont aussi inégaux, enfin répandant une légere et agréable odeur. Aucune de ces fleurs ne noue jusqu'à ce que l'arbre ait pris un certain accroissement. L'un d'eux assez fort et haut d'environ dix pieds a donné les premiers fruits en 1806 au Jardin des Plan-

tes, et depuis ce temps a continué d'en produire chaque année. La plupart des fleurs avortant constamment, ou étant simplement mâles, il s'en suit que celles qui sont completres sont les seules qui deviennent fruits, et ce fruit, ordinairement plus grôs qu'une noix, est une capsule arrondie ou pyriforme, à trois loges contenant chacune deux marrons. De ces six marrons, un seul, quelquefois deux, rarement trois atteignent leur crue et leur maturité; un moins grand nombre encore se perfectionne assez pour devenir capable de propager l'espece; et ceux qui ont acquis cette faculté la développent en germant, même hors de terre, dans les quinze ou vingt jours de leur maturité qui arrive fin d'août: ce qui nécessite de les visiter souvent pour planter ou manger ceux qui germeraient, car ce fruit est excellent à manger ou cru, et alors il a le goût de noisette, ou rôti, ou bien seulement cuit sous la cendre, et il vaut mieux que la châtaigne, sa substance étant moins farineuse. Cette découverte est due à M. Noel, d'abord chargé de la culture des Pépinieres au Jardin des Plantes et aujourd'hui établi Jardinier-Fleuriste-Pépiniériste, faubourg Saint-Marcel, rue Saint-Hippolyte, n°. 15. On peut donc compter au rang des arbres fruitiers ce Pavia qu'on multiplie facilement de couchages et de marcottes, ou par le semis de ses marrons, et plus facilement encore en séparant au bout de deux ou trois ans les rejetons nombreux que produisent ses racines traçantes. C'est par ce moyen que M. Noel s'est procuré un grand nombre d'individus auxquels il fournit une terre substantielle entretenue fraîche, et un moyen soleil. Abandonnés à eux-mêmes, ces arbres sont d'un bon effet dans les Jardins-paysages par leurs buissons touffus, couverts de fleurs au printemps. Les marrons qui ont perdu ou n'ont point acquis la faculté de germer, peuvent se garder quelques mois.

PERIPLOCA. (Pentandrie-Digynie, famille des *Apocynées.*) On trouve dans quelques Jardins celle de la Grece, *Periploca Græca*, Lin. (Jaum. 8e liv.) Plante sarmenteuse, très dispôsée à embrasser touts les corps environnants, ce qu'exprime son nom dérivé du verbe grec *periplekō*, je me plie autour. Ses rameaux longs et volubles portent des feuilles longues, pointues, d'un vert luisant. Ses fleurs, de couleur sombre et de mauvaise odeur, naissent aux sommités des branches. Elle n'est bonne qu'à garnir des berceaux qui seraient à mi-soleil. On la multiplie de semences, drageons, marcottes et boutures.

PERSOONIA. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Protées*, établi par Smith et consacré au Docteur

C. H. Persoon, le premier des Hollandais nés au Cap de Bonne-Espérance, qui se soit livré utilement à l'étude de la Botanique qu'il cultive et enrichit journellement. Toutes les especes connues sont provenues de graines de la Nouvelle-Hollande ; et l'on peut espérer que les plus jolies seront bientôt répandues, puisqu'elles se contentent de l'orangerie pour l'hiver et se propagent facilement de boutures.

1. Persoonia a feuilles lancéolées, *Persoonia lanceolata.* Smith. (And. *rep.* 74.) Des graines apportées en Angleterre en 1791, ont produit les premiers arbustes de cette espece : ils sont rameux et couverts de feuilles nombreuses, alternes, lancéolées, élégantes, d'un beau vert. D'entre leur aisselle et vers l'extrémité des rameaux, sortent en juillet des fleurs solitaires, à court pétiole, inodores, petites, mais faisant de l'effet par leur nombre et leur beau jaûne. Elles consistent en calyce ou corolle à quatre divisions bien fendues, presque linéaires, recourbées en dehors, dépâssées par les étamines qui sont jaûnes aussi.

2. Persoonia a feuilles linéaires, *Persoonia linearis.* Smith. (And. *rep.* 77. Vent. Malm. 32.) On en a reçu les graines trois ans plus tard : elles ont produit des arbustes très jolis et très élégants, dont les feuilles longues, étroites et presqu'en alene, laissent encore mieux voir les fleurs qui, ainsi que dans l'espece précédente, sont renflées à la bâse et d'un beau jaûne. Elles donnent pareillement des baies d'abord vertes et qu'on dit mangeables. Au reste, ce *Persoonia* fleurit presque jusqu'à la fin de l'automne, et n'est pas plus difficile que le précédent à cultiver et à multiplier. Touts deux demandent la terre de bruyere.

PEUPLE *ou* PEUPLIER, *Populus.* Genre de la Diœcie-Octandrie, famille des *Amentacées*, qui n'est compôsé que d'arbres ou utiles ou propres à la décoration. Leur nom, si on le dérive du mot grec *paipalē* (fleur de farine et neige très fine), exprimera le duvet dont quelques especes sont munies ; il indiquera que le vent déracine ces arbres, ou agite leurs feuilles très mobiles, si on préfere le dériver de *paipallein*, agiter, secouer, ébranler, renverser.

1. Peuplier blanc, *Populus alba.* Lin. (Duh. n. éd. 2. 52.) Arbre indigene, cultivé sur-tout en Hollande, et dans l'ancienne Flandre aux environs d'Ypres, où l'usage veut que tout pere de famille aisé plante quelques milliers de ce Peuplier à la naissance de chaque fille dont par ce moyen la dot croît avec elle. Cet arbre que pour ces raisons on appelle vulgairement *Ypreau* et *Blanc-d'Hollande*, peut s'élever à plus de 30 metres (90 pieds), par un tronc droit dont l'é-

écorce est blanche, et dont les branches lui forment une belle tête. Ses feuilles arrondies, terminées en pointes, anguleuses, un peu dentées, sont d'un vert foncé en dessus, duveteuses et blanches en dessous. Une variété, *Populus grisea*, *H. P.*, qui les a extrêmement blanches, fait un bel effet lorsque le vent les agite : pour cette raison on la nomme *Grisard* et *Grisaille.*

2. PEUPLIER-TREMBLE, *Populus tremula.* LIN. On le voit par-tout : ses feuilles soutenues par un pétiole long, grêle, et sur-tout applati en sens inverse et près de la feuille (ce qui est commun à ces sortes d'arbres), sont agitées ou *tremblent* au moindre vent; d'où ses surnoms.

3. PEUPLIER FAUX-TREMBLE, *Populus tremuloïdes.* MICH. (DUH. n. éd. 2. 53.) Ses ressemblances avec l'espece précédente lui ont fait donner ses surnoms : il est des contrées septentrionales de l'Amérique.

4. PEUPLIER D'ATHENES, *Populus Græca.* H. K. (DUH. n. éd. 2. 54.) Il vient du Levant, est droit, a des feuilles en cœur, ondulées, terminées en pointe, lisses des deux côtés, glauques en dessous, à pétiole applati.

5. PEUPLIER PYRAMIDAL, D'ITALIE, DE LOMBARDIE, *Populus fastigiata*, H. P.; *dilatata*, H. K., apporté de Lombardie en France en 1749. Il croît rapidement même dans les terreins secs. Il s'éleve très haut et très droit : ses rameaux serrés lui donnent une forme *pyramidale* qui le rend propre à terminer les points de vue. Ses feuilles, ou en cœur ou en losange, mais pointues, sont dentées, d'un vert gai, luisantes des deux côtés, enfin panachées dans une variété.

6. PEUPLIER NOIR, *Populus nigra.* LIN. Très droit, très haut, d'une végétation considérable et prompte dans les lieux qui lui conviennent. Feuilles en losange, terminées en pointe, dentées, lisses, d'un vert brun. Au printemps ses bourgeons exsudent une liqueur visqueuse et aromatique. On le trouve en France.

7—8. PEUPLIER DE LA CAROLINE, *Populus angulata.* H. K. Il doit son nom spécifique français à la contrée où il croît naturellement, quoiqu'on le trouve aussi en Virginie; le latin exprime que ses jeunes rameaux sont anguleux. Il a des feuilles superbes, plus larges que la main, et les plus grandes du genre, soutenues par des pétioles longs, comprimés, souvent rouges. Elles sont ovales-allongées, terminées par une pointe, dentées sur les bords, lisses et d'un beau vert. Ces avantages sont balancés par la facilité qu'un si large feuillage donne au vent de briser l'arbre : il faut donc le placer

à l'abri des vents violents, en terrein frais. — On voit très communément dans les plantations des environs de Paris un Peuplier à rameaux verdâtres et anguleux, et dont les feuilles sont en cœur, dentées et glabres. Les Jardiniers et Pépiniéristes l'appellent mal à-propôs PEUPLIER SUISSE, puisqu'il est originaire des régions septentrionales de l'Amérique : aussi est-il désigné avec plus de raison au Jardin des Plantes sous le nom de *Populus Virginiana.*

9. PEUPLIER ARGENTÉ, *Populus heterophylla.* LIN. (DUH. n. éd. 2. 51.) Il est venu des parties septentrionales de l'Amérique en 1765, et se distingue par ses rameaux anguleux et par ses feuilles en cœur allongé, couvertes des deux côtés d'un duvet soyeux et doux au toucher; elles sont aussi dentées sur les bords : leur pétiole n'est presque pas applati. L'arbre est grand et droit : la largeur de ses feuilles donne prise aux vents qui souvent le mutilent.

10. PEUPLIER BAUMIER, TACAMAHACA, *Populus balsamifera.* LIN. (TREW 46. CATESB. 1. 64. DUH. n. éd. 2. 50.) Je ne l'ai vu qu'arbrisseau; mais en Caroline et en Sibérie où il croît spontanément dans les parties désertes et près des fleuves, il devient un arbre très haut, à rameaux étalés. Son bois a une odeur balsamique semblable à celle du suc résineux qui transpire par ses bourgeons. Ils se développent en feuilles ovales-allongées, dentées en scie, changeant, suivant leur âge, du jaûne au vert foncé : leur pétiole est tout-à-fait cylindrique. Cet arbre, qui a besoin ici d'une meilleure expôsition que les autres, produit en Amérique la résine connue dans le commerce sous le nom de Gomme *Tacamahaca.* De jeunes arbres venus du Canada en France vers 1740, furent multipliés et cultivés à Jersey sous le nom d'*Arbre de la Reine*, parce qu'effectivement on en fit hommage à la Reine d'Angleterre.

11. PEUPLIER A GRANDES DENTS, *Populus grandidentata.* H. P. Espece nouvelle, venue aussi des parties septentrionales de l'Amérique, d'abord cultivée à Versailles, et qui semble devoir faire un très grand arbre. Ses feuilles, à pétiole rouge et comprimé, sont très grandes, ovales, très aiguës, munies à leurs bords de fort grandes dents. L'individu unique qui est au Jardin des Plantes, a été greffé sur le Peuplier blanc : les rameaux les plus voisins de terre y ont été plongés pour faire des marcottes qui ont bien pris. La pousse d'une seule année a été de près de six pieds. Tout fait espérer que ce bel arbre prospérera en France.

Les fleurs des Peupliers sont des chatons mâles ou femelles, mais sur des Individus séparés. En général ces arbres sont

propres à la décoration des grands paysages ; les uns par leurs formes, les autres par la beauté ou la couleur de leur feuillage. Touts se plaisent dans les terreins humides : leurs racines courent sous terre, s'y enfoncent ou en sortent pour aller chercher une bonne terre qui leur convienne. Touts se multiplient de marcottes, de boutures, de drageons.

PHILARIA, *Phillyrea*. Ce dernier nom était celui d'une sorte de Troëne ; les modernes l'ont donné à un genre de la Diandrie-Monogynie, famille des *Jasminées*, composé de trois especes principales, toutes originaires du midi de l'Europe et même de la France, toutes conservant leurs feuilles qui sont toujours oppôsées, enfin ayant chacune plusieurs variétés.

1. Philaria a grandes feuilles, *Phillyrea latifolia*. Lin. L'arbrisseau qui peut s'élever à environ 4 metres (12 pieds), semble avoir des branches plus fortes et plus droites que celles des especes suivantes. Ses feuilles aussi plus grandes, sont en cœur ovale, dentées en scie, d'une étoffe épaisse et d'un vert foncé. Les fleurs qu'on voit en mars, sont d'un blanc verdâtre, en bouquets de peu d'apparence : il leur succede des baies qui deviennent noires en mûrissant.

2. Philaria a feuilles moyennes, *Phillyrea media*. Lin. Il paraît susceptible de s'élever davantage : il produit aussi plus de branches. Ses feuilles sont ovales-aiguës : ses fleurs petites et aussi en bouquets, se voient au même temps, n'ont pas plus d'apparence, et donnent des baies d'abord vertes, puis rougeâtres, enfin noires lorsqu'elles sont mûres.

3. Philaria a feuilles étroites, *Phillyrea angustifolia*. Lin. Le moins branchu de touts, et aussi le plus petit, ne s'élevant guere au-dessus de 10 pieds. Son écorce est souvent marbrée de gris ; et ses feuilles longues, lancéolées, enfin d'un vert foncé et brillant comme dans les autres especes, sont entieres et d'une étoffe épaisse. Fleurs et baies de même.

Les variétés de ces arbrisseaux sont nombreuses, et se cultivent toutes dans les Jardins des environs de Londres : ici elles sont plus rares ; il en est même quelques unes qu'on n'y voit point du tout. Ces variétés sont le Philaria à feuilles — de Troëne, — de Buis, — d'Olivier, — de Romarin, — de Lavande ; — à feuilles panachées ; — à rameaux effilés ; — pendants, etc. ; — le Philaria branchu, — épineux, etc. Quelques-unes se propagent soit par la greffe sur le commun qui peut aussi les recevoir toutes, soit de marcottes faites en automne, en incisant ou seulement en tordant un peu la branche à l'endroit où elle doit être plongée en terre. D'autres se propagent par les graines semées aussi-tôt leur

maturité en terrines qu'il faut mettre en orangerie pendant l'hiver: souvent elles ne levent qu'au second printemps. Le jeune plant doit aussi être abrité pendant les premieres années. Les Philarias communs peuvent servir à faire des palissades vertes au nord : touts peuvent rester en pleine terre en ne les mettant point au trop grand soleil. Quelquefois la gelée les fait périr entierement, comme le givre et la neige tuent les branches si on ne les secoue avant que le soleil les ait frappées. Lorsque ces arbrisseaux ne sont point en fleurs, on ne les distingue des Alaternes que par leurs feuilles opposées.

PHILYCA. C'est ainsi que THÉOPHRASTE appellait je ne sais quel arbre toujours vert, dont le nom a été transporté à un genre assez nombreux d'arbustes aussi toujours verts, touts assez jolis et originaires du Cap. Ils font partie de la Pentandrie-Monogynie et de la famille des *Rhamnoïdes.* Une espece sur-tout est cultivée depuis long-temps; c'est celle appellée vulgairement BRUYERE DU CAP, *Philyca ericoïdes.* LIN. SON nom spécifique français semble indiquer sa patrie, quoique, selon CURTIS, on la trouve en abondance près de Lisbonne où elle couvre de grandes parties de terreins comme le font ici nos Bruyeres. Le nom spécifique latin exprime la ressemblance que son port et son feuillage très menu lui donnent avec les Bruyeres. Soit qu'on la laisse aller naturellement en buisson, soit qu'on l'assujétisse à prendre une forme réguliere, elle s'éleve à près de trois pieds, et pousse une ou plusieurs tiges qui se divisent en rameaux nombreux, subdivisés eux-mêmes, et garnis d'un grand nombre de feuilles éparses, petites, linéaires, pointues, d'un vert foncé. Dès la fin de septembre, chaque extrémité des subdivisions des rameaux donne des fleurs extrêmement petites, mais serrées et rassemblées en tête qui ont la forme de boutons et semblent ne faire qu'une fleur *compôsée.* Elles ont une légere odeur d'amande, sont blanches, à cinq pétales, et font un charmant effet, d'autant qu'elles parent long-temps la serre tempérée ou au moins la très bonne orangerie où il faut garder l'arbuste pendant la mauvaise saison, près des jours, et avec le soin de renouveller l'air. Il se plaît en terre de bruyere, et se propage facilement de marcottes et même de boutures faites au printemps sur couche tiede, ou bien en juillet et août. Arrôser fréquemment lors de la fleuraison.

2. PHILYQUE PLUMEUSE, *Philyca plumosa.* LIN. Celle-ci doit son nom spécifique à ses fleurs aussi en tête, qui paraissent au printemps, et sont blanches et frangées; et aux poils assez longs et d'un vert jaûnâtre qui garnissent ses feuilles aussi linéaires, nombreuses et persistantes. Même culture, etc., etc.

PHLOMIS. Ayant déjà parlé des plantes herbacées de ce genre, il me reste à traiter du PHLOMIS FRUTESCENT, *Phlomis fruticosa.* LIN. Cet arbuste, qui vient du Levant et d'Espagne, ne pourrait pas pâsser les grands froids en pleine terre sans périr ou encourir de grands dommages ; mais il suffit de l'y couvrir alors, ou de le rentrer en orangerie où on le met au jour, parce qu'il conserve ses feuilles qui sont opposées, pétiolées, en cœur obtus, quelquefois dentelées, toujours cotonneuses, et blanchâtres en dessous. De juillet à septembre il donne ses fleurs qui sont jaûnes, grandes, en verticilles. Semences ou boutures. Ce *Phlomis* est touffu, haut d'un metre, et forme un buisson qui a l'air cendré. On lui connaît deux variétés, l'une à feuilles larges et d'un vert jaûnâtre, *Phl. frut. latifolia ;* l'autre à feuilles d'un vert foncé et rouillé, *Phl. frut. ferruginea.* Ses fleurs sont d'un jaûne très éclatant.

2. PHLOMIS QUEUE-DE-LION, *Phlomis Leonurus.* LIN. Celui-ci venant du Cap, doit absolument se tenir en pôt ou en caisse pour être rentré l'hiver ; c'est un arbrisseau charmant qui peut s'élever à plus de 2 metres (6 pieds), par une tige ligneuse, divisée en rameaux droits, quadrangulaires, à feuilles oppôsées, pétiolées, longues, aiguës, dentées en scie, persistantes. Dès la fin d'août jusqu'à celle d'octobre, il donne ses fleurs, très longues, nombreuses, d'un aurore très vif, et dispôsées en verticilles nombreux, placés par intervalles au-dessus les unes des autres à commencer du milieu des râmeaux ; ce qui leur fait croire l'apparence d'une queue, *oura*, de lion, *leōn*, et est la cause du nom spécifique *Leonurus.* On peut le multiplier de graines, mais les boutures sont un moyen bien plus prompt : au mois de mai ou plutôt en juillet lorsque l'arbrisseau refait a bien aoûté ses jeunes pousses, on en arrache avec du talon, et on les met en terre substantielle et un peu consistante ; on les arrôse et les met à bonne expôsition après les avoir laissées une quinzaine à l'ombre. L'arbre se rentre à l'automne, se met aux jours dans l'orangerie où l'humidité le ferait périr si on l'arrôsait trop. On le taille quand on le sort, et on le rempote aussi-tôt parce qu'il pousse beaucoup de racines.

PIMENT, *Capsicum.* Ayant traité ailleurs des plantes herbacées de ce genre, je ne parlerai ici que d'un arbuste de la Chine et des Indes, le PIMENT-CERISE, *Capsicum cerasiforme*, LIN., dont les feuilles sont d'un beau vert luisant. Les fleurs, blanches et petites, produisent des fruits d'un rouge vif de cerise, dont ils ont encore la forme. On en seme les graines sur couche chaude et sous châssis où il faut

laisser le plant, ou le mettre en serre chaude. Bien chauffé et bien arrôsé, il peut produire du fruit dans l'année : il le conserve pendant l'hiver.

PIN, *Pinus.* En grec *Pitys* et *Pinos*, de l'adjectif *piōn*, grâs, parce que c'est de ces sortes d'arbres qu'on tire la poix, le goudron, la térébenthine, etc. Ils sont de la Monœcie-Monadelphie, famille des *Coniferes*, comme les Sapins et les Mélezes; aussi LINNÉ les avait-il réunis, mais TOURNEFORT et JUSSIEU en ont fait des genres distincts. Les Pins sont des arbres résineux et toujours verts, dont le port et le feuillage singuliers peuvent produire un effet pittoresque dans les grands Jardins de luxe. Plantés dans des terreins incultes, ils peuvent les utiliser; et c'est sous ce point de vue que M. l'ECAILLE, successeur de M. FILASSIER, et pépiniériste à Châtillon-sous-Sceaux, a élevé une grande quantité de ces arbres, et en général de touts les arbres verts.

1. PIN SAUVAGE, PIN D'ECOSSE, DU NORD, DE RUSSIE, DE GENÊVE, *Pinus sylvestris.* LIN. DUHAMEL a reçu ses fruits de Saint-Domingue; LINNÉ dit que sa patrie est le nord de l'Europe, et il est certain qu'il croît naturellement dans les Alpes et les Pyrénées, en France et en Suisse sur les montagnes sâblonneuses : donc il est vrai que ce bel arbre s'accommode de touts les climats comme de toutes les terres, soit pierreuses ou crayeuses, soit glaiseuses ou sâbleuses. Malgré tout, il paraît qu'il préfere les régions froides et les montagnes sâblonneuses, où il prend un accroissement tel qu'il y donne des jets propres à la mâture. Comme touts les Pins, il dispôse et étale ses branches en girandole autour de sa tige qui s'éleve verticalement. Les inférieures périssent et tombent successivement. Les jeunes rameaux sont presqu'entierement couverts de feuilles qui sont d'un vert particulier, étroites et roides, dont les premieres sont libres, tandis que les autres sont toutes réunies deux à deux dans une gaîne courte et cylindrique. Les fleurs sont terminales : les mâles, toujours séparées des femelles, mais sur le même individu, donnent une si grande quantité de poussiere fécondante, que la terre en est couverte dans les endroits où il y a beaucoup de ces Pins. Touts les ans en mai, on voit ce phénomene à Fontainebleau, dans les parties arides de la forêt que LOUIS XVI a utilisées par la plantation de ces arbres qui y prosperent, et dont le plant avait été élevé dans le Jardin de M. LE MONNIER. Les fleurs femelles produisent, comme dans touts les Pins, des cônes; ceux du Pin sauvage rangés deux, trois ou quatre autour des branches, pendants quand ils sont mûrs, et aussi longs que les feuilles, sont d'une forme ovale, à écailles

oblongues et obtuses. On multiplie cet arbre de semences fraîchement tirées des cônes, et qui conservent long-temps leur faculté germinative si l'on a cueilli ces derniers un peu avant leur parfaite maturité qu'ils mettent deux ans à acquérir. Quelquefois on est obligé de les approcher d'un feu doux pour forcer les écailles à s'ouvrir et à laisser extraire les semences qu'on met, au mois de mars, dans des caisses ou terrines pleines de terre de bruyere, et qu'il faut ensuite placer en pleine terre au nord, et abriter du soleil et du vent. En moins de deux mois leveront ces graines avec lesquelles on seme souvent des plantes plus hâtives qui servent à les protéger dans leur grande jeunesse, et qu'on arrache ensuite avec la précaution de ne point déraciner le plant. Quand ce dernier est assez fort on l'enleve en motte pour le mettre en pôts séparés : à quatre ans il faut mettre ces Pins en place. On cultive encore la variété connue sous le nom de PIN D'ECOSSE ROUGE, *Pinus sylvestris rubra.* H. P.

2. PIN LARICIO, PIN DE CORSE, *Pinus Laricio*, H. P. *P. Pinaster*, H. K. Grand et bel arbre, rustique, croissant promptement, et prenant une forme pyramidale. Il est originaire de Corse d'où il a été introduit en France par M. TURGOT, du temps qu'il était Contrôleur-Général. Ses rameaux sont assez ouverts : ses feuilles sortent aussi deux d'une même gaîne; elles sont longues d'un pouce, droites, et assez piquantes : ses cônes sont grands, nombreux, ovales, sessiles, en verticilles, d'abord droits, puis pendants. LINNÉ l'a confondu avec le précédent, dont AITON l'a distingué très judicieusement : cependant il a quelques ressemblances avec lui, mais il en a aussi avec le suivant.

3. PIN MARITIME, (GRAND). PIN DE BORDEAUX, *Pinus maritima.* H. K. LAMARCK. Il croît naturellement dans les parties maritimes de l'Italie, même de la France méridionale où on le cultive encore dans le milieu des terres, dans les sols sâblonneux et chauds. Il finit par avoir un aspect qui le rend propre à orner les lieux sauvages. Sa tige se courbe souvent, et toujours ses rameaux trop étalés se dépouillent (si ce n'est à leur extrémité), de leurs feuilles qui sont menues, plus longues que celles du Pin sauvage, et sortent aussi deux de la même gaîne. Il fleurit en juin : ses cônes solitaires, pédonculés, ovales, penchés, sont plus longs que les feuilles et pyramidaux; ils ont des écailles obtuses et luisantes à leur sommet. On le seme au levant en février, et en terre de bruyere. Il fournit le goudron.

4. PIN MUGO *ou* DE BRIANÇON, *Pinus montana*, H. K. *pumilio*, LAMBERT. (*Mughus* JACQ. *ic. rar.* 193.) Le plus

petit de son genre. Comme il vient dans les vallées humides des Alpes et de la Suisse, et comme il ne s'éleve guere au-dessus de quatre à cinq pieds, l'Amateur juge déjà et de son effet et de la place qu'il doit occuper. Son tronc est tortueux aussi bien que ses branches qui souvent traînent à terre et y prennent racines : elles sont garnies de feuilles plus vertes que dans les autres especes, étroites, ordinairement réunies deux, quelquefois trois ensemble dans la même gaîne. Il fleurit en juin : ses cônes sont proportionnés et ovales-obtus.

5. — 6. Pin a pignon, *Pinus pinea*. Lin. On peut voir au Jardin des Plantes, sur la butte du Labyrinthe, deux de ces arbres, dont le port est singulier. Un tronc assez grôs, crevassé, porte à son extrémité des branches étalées et redressées en girandoles, garnies au sommet des feuilles longues sortant deux à deux de la même gaîne; les premieres sont plus courtes et solitaires. Il fleurit en mai; et tout le monde connaît ses cônes appellés vulgairement *Pommes de pin*, et que leur forme symmétrique fait souvent employer dans les ornements. Elles sont solitaires ou opposées, et contiennent des semences appellées *Pignons doux*, recherchées pour l'office et les médicaments. On propage ce Pin par les *pignons* fraîchement extraits de leurs écailles, et qui souvent mettent un an à germer, comme le fruit met souvent quatre ans à mûrir. On les seme en avril, au levant et en terre franche douce mêlée de terre de bruyere. On seme le jeune plant en orangerie. Ce Pin est naturel aux régions méridionales de l'Europe, et septentrionales de l'Afrique. — Pin Cembro, *Pinus Cembra*. Lin. Ce Pin n'est pas d'un très grand ornement, mais il fait variété. Ses feuilles sortent quatre, cinq et quelquefois six de la même gaîne : son fruit presque triangulaire fournit une amande très bonne à manger, mais moins grôsse que le Pignon. Cet arbre, qui peut trouver sa place dans les Jardins-paysages, croît naturellement sur nos Alpes.

7. Pin blanc du Canada, appellé encore Pin du Lord Weymouth, parce que ce seigneur l'a introduit en Angleterre en 1705, *Pinus Strobus*. Lin. Il croît naturellement dans plusieurs régions de l'Amérique septentrionale, New-Yorck, le Canada, etc., où on le trouve dans les crevasses des montagnes, dans les vallées et sur les bords des rivieres où les pluies amenent d'en haut les meilleures qualités de terres, (glaise et sâble retenant l'eau à une certaine profondeur.) Là, il forme seul des forêts considérables dans lesquelles il s'éleve plus droit que lorsqu'il est isolé, et plus haut, puisqu'on en rencontre souvent qui ont plus de cent cinquante pieds. Ses feuilles menues, fort longues et partant cinq

ensemble de la même gaîne, forment de belles touffes au bout des branches. C'est aussi là que sont placées, en mai, les fleurs femelles qui deviennent des cônes presque cylindriques, renversés, plus longs que les feuilles, et dont la moindre chaleur fait ouvrir les écailles et tomber les semences; c'est pourquoi il est bon de les récolter avant l'hiver. Cet arbre, regardé comme délicat jusqu'à ce qu'on en eût connu bien la culture, est aujourd'hui beaucoup moins rare. Il n'est pas difficile puisqu'il se contente de terreins glaiseux, crayeux, pierreux, etc. Ses graines, plus grandes que celles des autres Pins, se sement au printemps en terrines ou plates-bandes de terre bonne et légere, mieux de terre de bruyere; on garantit son semis des rayons ardents du soleil avec des paillassons qu'on ôte dès qu'ils ne sont plus nécessaires. Il faut aussi écarter les oiseaux qui dévorent le plant à mesure qu'il paraît. On sarcle et on arrache les mauvaises herbes sans enlever le plant qu'on arrôse aussi en temps sec avec précaution de ne point le déraciner, même de ne pas le renverser parce qu'il ne se releverait plus. Au printemps suivant on repique à six pouces de distance; la seconde année on met en pôts ou en paniers, qu'on place en plate-bande. Cette culture convient à touts les Pins; mais celui-ci croissant plus vîte, il faut mettre les pôts ou paniers à environ deux pieds de distance dans la plante-bande. *Strobos* en grec signifie un sabot, et par suite le fruit du Pin, parce qu'il a cette forme : enfin ce mot a servi à nommer l'arbre lui-même.

8. Pin de Marais, *Pinus palustris*, Lin. Il n'y a pas de collection un peu considérable où l'on ne voie ce bel arbre dont les feuilles longues et bien vertes sortent trois de la même gaîne. On est obligé cependant de le serrer pendant l'hiver en orangerie parce que croissant naturellement sur les bords de la mer, dans la Caroline où *André* Michaux l'a vu, il serait endommagé et même souvent tué par nos froids.

9. Un nouveau Pin d'Amboine, remarquable par des feuilles ovales, et auquel il faut la serre chaude, a aussi été envoyé par M. Aiton au Jardin des Plantes en 1812. Il était dans la collection de Kew depuis 1805. C'est le *Pinus Dammara.*

PINCKNEYA. Genre nouveau de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Rubiacées*, établi par *André* Michaux, et dédié par lui à son ami Pinckney, général au service des Etats-Unis d'Amérique, et Amateur. Il n'est compôsé, jusqu'à présent, que du Pinckneya pubescent, *Pinckneya pubens.* Mich. *Fl. bor. Am. tab.* 13. Cet arbuste devient plus commun; on le recherche à cause de son agrément, et sur-tout

a cause de l'utilité qu'il promet d'avoir puisqu'il paraît posséder pleinement les vertus du *Quinquina*, avec lequel, du reste, il a de très grands rapports. Il est originaire de la Géorgie d'Amérique, d'où M. Bosc croit l'avoir apporté le premier. Michaux alors l'aurait rapporté depuis en 1... à M. Cels et au Jardin des Plantes. Il est très rameux et d'une forme agréable de buisson. Ses feuilles opposées, ovales-aiguës, sont un peu velues en dessous. Presque toute l'année, l'extrémité de ses rameaux est ornée d'assez grôs bouquets de fleurs blanches rayées de pourpre, réunies trois ensemble à un pédoncule axillaire. Souvent une ou deux divisions du calyce s'élargissent et deviennent des folioles colorées. Il paraît disposé à se naturaliser en France, où déjà il a passé l'hiver en pleine terre. A cet avantage il joint celui de pouvoir se multiplier très facilement de marcottes, de boutures et de sections de racines. Il est un peu délicat, et craint sur-tout l'humidité de nos hivers, quoiqu'il lui faille de préférence un terrein léger entretenu frais pendant l'été.

PISCIDIE, *Piscidia*. Des graines oblongues, réniformes, inconnues aussi bien que le pays d'où elles venaient, furent données en 1807 à plusieurs personnes. M. Bicquelin en avait obtenu une qu'il fit semer avec quelques précautions. La premiere année elle produisit une tige ligneuse, menue, droite, d'environ un metre (trois pieds) de haut, couronnée de plusieurs rameaux simples, verts, ployants, garnis de feuilles alternes, ailées à folioles impaires, ovales-allongées et petites. L'arbrisseau resta en plein air pendant l'été, et fut serré pour l'hiver dans une bonne orangerie où il se dépouilla de ses feuilles et du reste se comporta très bien. Sorti avec les autres il poussa de nouvelles feuilles et crût du double en hauteur, puis se couvrit au mois de septembre de grappes simples, axillaires et pendantes de fleurs légumineuses, assez grandes, d'un rouge éclatant et superbe. Il ne m'a pas été difficile de me convaincre que cet arbrisseau devait être placé dans la Diadelphie-Décandrie de Linné, et dans la famille des *Légumineuses* de Jussieu ; mais à quel genre devait-il appartenir? J'attendais la maturité de quelques légumes pour le déterminer, lorsqu'une nuit plus froide qu'on ne pouvait l'attendre au commencement d'octobre, a donné l'éveil pour serrer l'arbre aussi tôt, mais déjà il avait été frappé, toutes ses feuilles et ses fleurs tomberent presqu'incontinent. Heureusement j'ai pu remarquer dans quelques légumes qui commençaient à se former, qu'ils devaient être à-peu-près quadrangulaires et munis à chaque angle d'une aîle longitudinale et membraneuse, j'en ai donc conclu que c'était un *Piscidia*. L'arbre saisi

saisi apparemment par le froid, mourut, et je n'en aurais point parlé si je ne l'eusse retrouvé en l'année 1811 dans une collection de Versailles, où j'ai appris que M. Bosc l'avait désigné pour être le *Piscidia punicea.* Alors j'ai su qu'il était originaire des îles Antilles et des parties de l'Amérique qui les avoisinent. Ce qui s'est pâssé prouve assez que malgré tout, cette plante n'est pas trop délicate et qu'on la conservera bien en ne la sortant pas trop tôt, et ne la rentrant pas trop tard : elle doit aussi pâsser l hiver au moins en bonne serre tempérée. J'invite ceux qui la possedent à la multiplier par touts les moyens qu'elle présentera, et à ne pas négliger l'occasion de procurer un ornement charmant à nos serres. Le nom *Piscidia* compôsé des mots latins *piscis*, poisson, et *cædere*, tuer, est un hyperbole, car les negres des Antilles prennent bien du poisson avec le suc qu'ils expriment de ses jeunes rameaux et de ses feuilles en le mêlant à l'eau des marres ou même du bord de la mer; mais le poisson qui n'est qu'enivré et qui surnage peut se manger sans inconvénient, et ne tarde pas à recouvrer son état naturel si on ne se hâte de le prendre. Le nom de *Bois ivrant* qu'on lui donne dans le pays, est donc plus convenable.

PISTACHIER, *Pistacia*, LIN. *Terebinthus*, JUSS. (Diœcie-Pentandrie, famille des *Terébinthacées.* Trois arbrisseaux de ce genre sont assez ordinairement cultivés par les Amateurs.

1. PISTACHIER CULTIVÉ *ou* VRAI PISTACHIER, *Pistacia vera* ou *trifolia.* LIN. Arbre qui peut s'élever à douze pieds, originaire de Syrie, apporté sous le regne de VITELLIUS en Italie d'où il s'est répandu dans le midi de la France : aujourd'hui il y croît spontanément. On est certain maintenant qu'il peut rapporter dans notre climat de Paris, ce fruit que les Grecs appellaient *Pistakion*, connu et recherché par nos Confiseurs et pour l'office. Feu M. LEZERME, Directeur de la Pépiniere Impériale du Roule, et auquel l'Agriculture et la Botanique ont des obligations, l'a pour ainsi dire acclimaté : depuis 1804, on y a pu voir touts les ans, le Pistachier femelle orné de ses fruits. Les feuilles des Pistachiers varient, étant tantôt simples, tantôt ternées, d'autres fois quaternées : les fleurs mâles sont, aussi bien que les fleurs femelles, dispôsées en grappes; mais les sexes sont placés sur des individus différents qu'il faut avoir touts deux pour obtenir du fruit. Dans touts les cas, ces arbrisseaux (qu'il vaut mieux se procurer de graines semées sur couche chaude au printemps, que de marcottes), ne doivent être confiés à la pleine terre que lorsqu'ils ont au moins cinq à six ans. Jusqu'à cette époque, il faut pour l'hiver les rentrer en orangerie, où l'on

doit encore les tenir sechement. On ne doit même espérer de les conserver en pleine terre qu'en les abritant ou en les mettant en espalier contre un mur au midi, et en les couvrant de paillassons ou de litiere seche pendant l'hiver.

2. Pistachier-Térébinthe, Pistachier sauvage, *Pistacia Terebinthus.* Lin. Arbre moyen, résineux, de pleine terre, et originaire du Levant où il fournit la vraie térébenthine : on l'a naturalisé dans la France méridionale. Ses feuilles sont alternes, ailées, à folioles oppôsées, ovales-lancéolées, entieres et impaires. Ses fleurs petites et en panicules axillaires, sont purpurines. On peut le livrer aussi à la pleine terre, mais il faut l'avoir placé a bonne expôsition. Souvent il lui arrive de périr, parce que quelques-unes de ses branches s'obstruent par l'abondance de la térébenthine. La prudence indique de faire quelques incisions, au moyen desquelles on les débarrasse. Même culture.

3. Pistachier-Lentisque, *Pistachia Lentiscus.* Lin. Il se trouve et se cultive dans les mêmes endroits. Ses rameaux tortueux lui forment une tête toujours verte, parce que ses feuilles qui sont ailées, à folioles paires, ovales-obstuses, ne tombent point. Il transpire et sent la térébenthine, et demande absolument l'orangerie pour l'hiver. En Orient, il fournit la résine appellée Mastich dans le commerce. Ses fleurs petites, purpurines et en grappes, se voient de très bonne heure. Même culture. *Pistakia* et *Terebinthos* étaient chez les Grecs les noms de ces différents arbres.

PITTOSPORUM. Genre de la Pentandrie-Monogynie, famille des *Rhamnoïdes*, et dont le nom, compôsé des mots grecs *pittē*, poix, et *sporos*, semence, ou *speirō*, je seme, je répands, exprime que les semences sont enduites d'une espece de térébenthine, et que la plante suinte une matiere *poisseuse.* On en possede aujourd'hui cinq especes, qui ont été inconnues à Linné.

1. Pittosporum ondulé, *Pittosporum undulatum.* Vent. J. de Cels 78. (Herb. de l'Amat.) Arbrisseau que j'ai vu haut de trois pieds, et dont la tige donne à chaque nouvelle pousse des rameaux verticillés, portant des feuilles persistantes, placées alternativement dans la longueur des rameaux, mais en verticilles à leur sommet. Elle sont grandes, ovales-lancéolées, pointues au sommet, se rétrécissant en pétiole à la bâse; vertes et lisses en dessus, pâles en dessous, blanches et lanugineuses dans leur jeunesse, toujours *ondulées*, et répandant une odeur aromatique quand on les froisse. Mis en serre tempérée au Jardin des Plantes, ce joli arbrisseau y a fleuri en 1807 sur la fin de mars : si on ne le serre qu'en orangerie, il

donnera en juillet et août ses fleurs qui sont réunies trois ensemble au bout des rameaux, blanches, sentant le Jasmin, à cinq pétales recourbés à leur extrémité. On l'a risqué en pleine terre à Malmaison ; il y a péri : il faut donc le mettre l'hiver en orangerie, dont il ne demande que les soins ordinaires. On le tient en terre substantielle et légere, et en pôt ou en caisse qu'on ne change que lorsqu'il les a tapissés de ses racines. Il se voit baucoup dans le commerce, où on le multiplie de marcottes, ou des semences qu'il a mûries. VENTENAT se trompe sans doute en assurant qu'il est venu depuis peu de Madere : ANDREWS qui en donne la figure, *Bot. repos*, pl. 383, veut qu'il soit de la Nouvelle-Hollande ; mais AITON, *Hort. Kew.* II, pag. 28, dit positivement qu'il vient de la Nouvelle-Galles du sud, et que sir *Joseph* BANKS l'a introduit en Angleterre en 1789.

2. PITTOSPORUM A FEUILLES ÉPAISSES, *Pittosporum coriaceum.* ANDREWS *rep.* 151. J'ai vu cet arbrisseau en Angleterre ; il avait six pieds, et était dans un grand pôt plein d'un mélange de terre de bruyere et de cette terre franche et douce appellée *loam* par les Anglais. Ses feuilles sont persistantes, pétiolées, très entieres, larges, ovales-obtuses, d'un beau vert, plus pâles et marquées d'une nervure longitudinale en dessous. Il donne en mai ses fleurs en especes d'ombelles au bout des rameaux : elles consistent en cinq pétales blancs, longs, et dont l'onglet recourbé en dedans et le sommet en dehors les feraient prendre pour des fleurs à tube cylindrique. Elles répandent une odeur suave de Jasmin pendant le peu de temps qu'elles durent. Ses graines ne mûrissent point ; on ne peut le multiplier que de marcottes et de boutures, toutes difficiles à obtenir. Celles-ci, prises en avril sur des sommités nouvelles et tendres, et mises sur couche et sous châssis, ne croîtront que l'année d'après. Il est de Madere, et demande une très bonne orangerie et le jour. — On connaît encore le *Pittosporum revolutum* de la Nouvelle - Galles du sud : le *Pitt. Tobira*, de la Chine, et le *Pitt. ferrugineum* de Guinée ; le seul qui demande la serre chaude.

PIVOINE EN ARBRE, *Pæonia suffruticosa.* ANDR. *rep.* 373. Comme tout le monde, j'avais vu ce beau végétal représenté sur les papiers peints qui nous viennent de la Chine où on l'appelle MOUL-TAN. Depuis 1794, on le possédait en Angleterre, et nous le désirions : en 1807, S. M. l'IMPÉRATRICE-JOSEPHINE en a enrichi sa superbe collection de Malmaison. C'est un arbuste de plus d'un metre (3 pieds), à plusieurs tiges ligneuses, persistantes, et dont les branches roussâtres à la bâse, herbacées et velues au sommet, poussent chaque année des

feuilles assez semblables à celles de notre Pivoine ordinaire, mais plus grandes, alternes, bipinnées, à folioles longues incisées irrégulierement dans le haut, vertes et lisses en dessus, glauques, velues et marquées de nervures en dessous. Ces feuilles sont soutenues par un pétiole assez long, amplexicaule, creusé en dessus en gouttiere dont le fond est d'un joli rôse. Les fleurs plus grandes aussi que celles de notre Pivoine, sont très pleines, à pétales nombreux, d'un joli rôse, mais marquées à la bâse d'une couleur plus foncée. J'ai fait peindre pour l'Herbier de l'Amateur cette belle fleur qu'on a vue pour la premiere fois au Jardin des Plantes en mars 1812. On connaît une variété à fleurs seulement doubles, mais d'un beau pourpre que releve encore le jaûne éclatant des étamines. Andrews nous en a donné la figure, planche 448 de son *Botanist's repository*. Ces plantes qui, à la rigueur, pourraient se contenter d'une très bonne orangerie, feront beaucoup mieux si on les livre à la pleine terre dans la bâche ou sous châssis. On les multiplie de marcottes et de boutures faites avec précaution.

PLAQUEMINIER, Guyacana, *Diospyros*. Genre de la Polygamie-Diœcie, et qui a donné le nom à la famille des *Plaqueminiers*, (*Guyacanæ*.)

1. Plaqueminier-Lotus ou d'Italie, *Diospyros Lotus*. Lin. Ainsi que sa variété à feuilles panachées, il est originaire du Levant et naturalisé en Italie. C'est le moins intéressant; mais quelques-uns prétendent que c'est le *Lotus* des Anciens. Il est plus vraisemblable que les peuples *Lotophages* se nourrissaient des fruits du *Rhamnus-Lotus* de Linné.

2. Plaqueminier de Virginie, *Diospyros Virginiana*. Lin. (Catesb. 2. 26.) Arbrisseau de la Caroline, de quinze à seize pieds de haut, à feuilles alternes, pétiolées et assez semblables à celles du Poirier. Ses fleurs petites, solitaires, axillaires et verdâtres, deviennent des baies assez grandes, longuettes, réunies trois ou quatre, jaûnâtres, diaphanes et mangeables. On le met en plein air au nord, en terre grâsse de pré ou de bruyere. On le multiplie de marcottes ou de graines tirées du pays : il m'est arrivé d'en semer dont quelques-unes ont levé en trois semaines; les autres ont mis deux ans à germer : peut-être y avait-il des semences vieilles et d'autres nouvelles dans celles qu'on m'avait envoyées. Le jeune plant et les nouvelles pousses sont sensibles au froid. Il y a une variété à feuilles panachées.

3. Plaqueminier-Kaki, *Diospyros Kaki*. Lin. Celui ci ressemble assez aux précédents, si ce n'est que ses rameaux sont un peu cotonneux. Ses fleurs sont blanches; son fruit, appelé *Figue-Caque*, est d'un rouge cerise, et se mange au Japon,

où l'arbre croît naturellement. Ces figues sont, dit-on, excellentes et d'une grande ressource à la Chine et au Japon; c'est-là sans doute ce qui a mérité à l'arbre le nom de *Diospyros*, qui signifie *grain* ou *mets*, *divin* ou *digne de Jupiter*; de *Dios*, divin, ou génitif de *Zeus*, Jupiter; et *pyros*, blé, froment. Cet arbre ne peut se conserver en pleine terre que dans les provinces méridionales où il lui faut encore une bonne expôsition.

4. PLAQUEMINIER EBÉNIER, simplement EBÉNIER, *Diospyros Ebenus.* LIN. Il vient de Ceylan où il prend un accroissement considérable; chez nous, il reste très petit. Il lui faut absolument la serre chaude, ou au moins la tempérée pour l'hiver. C'est lui qui fournit le bois d'*Ebéne*, si recherché pour sa belle couleur noire.

PLATANE, PLANE, *Platanus.* Genre de la Monœcie-Polyandrie, famille des *Amentacées*, et dont le nom grec *Platanos* est dérivé de l'adjectif *platys*, large, pour exprimer soit la beauté et l'étendue de la tête de ces beaux arbres, soit la largeur de leurs feuilles.

1. PLATANE D'ORIENT, *Platanus Orientalis.* LIN. (DUH. n. éd. 2. 1.) Il est étonnant que cet arbre, si justement célébré par les Anciens, ait été si long-temps négligé chez nous, s'il est vrai, comme on le lit dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, que le plus ancien Platane qui soit connu en France est au Jardin des Plantes, où il a été fait planter par l'illustre BUFFON; et que Louis XV en fit venir (en 1754) quelques pieds d'Angleterre pour être plantés près de Trianon, où ils ont parfaitement réussi, etc. Cependant CLUSIUS dit qu'on le lui a apporté avec le Marronnier d'Inde en 1587. Le Platane d'Orient est effectivement un arbre superbe par son port, sa hauteur, et sa tige nue, droite et qui forme une belle tête. Ses branches et ses rameaux étendus et nombreux sont ornés jusqu'aux gelées de feuilles nombreuses, alternes, pétiolées, grandes, palmées, à cinq lobes profonds, ce qui lui a fait donner le nom de MAIN DÉCOUPÉE. Les fleurs paraissent en mai, et sont mâles ou femelles, mais séparées quoique sur le même individu. Les fleurs femelles deviennent des fruits ramâssés en têtes globuleuses, brunâtres et pendantes à un pédicule long et filiforme. Il a une variété dont les feuilles, assez semblables à celles des Erâbles, lui ont fait donner le nom spécifique *acerifolia.*

2. PLATANE D'OCCIDENT *ou* DE VIRGINIE, *Platanus Occidentalis.* LIN. (CATESB. 1. 56. DUH. n. éd. 2. 2.) Inconnu des Anciens puisqu'il nous vient des parties septentrionales de l'Amérique, il est d'un aussi beau port que le précédent.

Sa tige est noueuse : il se dépouille touts les ans par grandes plaques de son épiderme, ainsi que la Platane d'Orient : ses feuilles sont plus grandes, aussi vertes, et n'ont pour ainsi-dire que trois lobes, lobés eux-mêmes : Ses fleurs sont en têtes plus grôsses et jaunâtres. Il exige davantage un terrein frais, et paraît plus sensible au froid que le précédent : j'ai vu à Versailles de jeunes pousses, que la gelée avait fait périr. Ces deux arbres donnent des variétés par les semences qu'on répand sur terre aussi-tôt leur maturité, et qu'il suffit de couvrir d'un lit de mousse hachée pour les entretenir fraîches : on les multiplie aussi de marcottes et de boutures. Le dessous de leurs feuilles est garni d'un duvet très fin et qui, se détachant facilement par les secousses ou le frottement réciproque, cause une toux fort incommode, et quelquefois fait cracher le sang.

PLATYLOBIUM. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses.*) Genre établi par SMITH, contenant des arbrisseaux nouveaux, mais intéressants, et qui doivent leur nom composé des mots grecs *platys*, large, et *lobos*, lobe ou silique, à la largeur de leurs cosses.

1. PLATYLOBIUM ÉLÉGANT, *Platylobium formosum.* SMITH. (VENT. Malm. 31.) Très joli arbuste de Botany-Bay. Sa tige droite et cylindrique est marquée de nœuds d'où sortent des branches oppôsées, noueuses aussi, et donnant de même naissance à des rameaux courts et garnis de feuilles oppôsées, presque sessiles, en cœur ovale-aigu. Il donne fin de juin des fleurs axillaires, nombreuses, grandes, solitaires ou réunies trois, d'un beau jaûne-orange, à étendard grand, bilobé, marqué à sa bâse d'une tache carmin, d'où divergent circulairement des rayons courts de même couleur : le même étendard est en dessous d'un rouge-roux qui devient plus foncé et presque noir sur le bord du limbe.

2. PLATYLOBIUM-SCOLOPENDRE, *Platylobium scolopendrium.* SMITH. (VENT. Malm. 55. AND.*rep.* 191.) Arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, fort singulier par ses branches ailées, plates, vertes, qu'on prendrait pour de longues feuilles ; elles sont molles d'abord, et prennent ensuite une consistance coriacée, mais flexible. Les feuilles sont rares, sans ordre, de la même couleur que les branches, pétiolées, ovales et petites ; les fleurs paraissent en mai, sont solitaires, jaûnes, remarquables par la largeur de leur étendard, concave, en cœur, taché de rouge.

3. PLATYLOBIUM A FEUILLES LANCÉOLÉES, *Platylobium lanceolatum.* SMITH. (AND. *rep.* 205.) Il est aussi de la Nouvelle-Hollande, et doit son surnom à la forme de ses feuilles qui sont étroites et rangées des deux côtés des rameaux.

Il est plus tardif pour donner ses fleurs qui sont axillaires, solitaires, d'un beau jaûne, aussi à étendard très large et bilobé. Elles ne viennent qu'au bout des branches de cet arbrisseau, dont j'ai vu un individu haut de trois pieds. Les *Platylobium* sont cultivés à Malmaison, au Jardin des Plantes, chez les Amateurs de nouveautés : on en voit aussi déjà dans le commerce. On les multiplie des semences qu'ils mûrissent : ils sont assez rustiques pour se contenter de l'orangerie, où ils demandent la place la plus seche et la plus aérée : il ne faut pas oublier qu'ils craignent l'humidité qui les fait pourrir, et qu'il convient de les tenir dans des pôts petits en comparaison du volume des arbrisseaux, et remplis de terre de bruyere.

PLECTRANTHUS ; des mots grecs *plectron*, éperon ou ergot de coq, et *anthos*, fleur. L'Héritier (*st. nov.* 41), a donné ce nom à un genre composé jusqu'à présent du seul *Plectranthus fruticosus*, joli arbrisseau du Cap, connu d'abord sous le nom de Germaine, et vulgairement sous celui de Basilic de la Chine. Voyez le mot Germaine, page 650.

PODALYRIA. Je ne parlerai ici que du *Podalyria biflora*, arbuste du Cap, à rameaux verts et alternes comme le sont les feuilles qui sont aussi sessiles, et ressembleraient très bien à celles du buis si elles n'étaient couvertes de poils soyeux, et bordées de jaûne rouillé. Les fleurs sont terminales, très grandes, pedonculées, d'un beau blanc de lait que fait ressortir un calyce renflé et de couleur de rouille. On le propage de semences et de boutures : il se conduit comme les autres arbustes du Cap auquel il faut, pour l'hiver, une place au jour dans une très bonne orangerie.

POINCIADE, *Poinciana*, Lin. *Cæsalpinia*, Swartz. Genre de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses*, dédié à M. de Poincy, gouverneur des Antilles, et qui en a apporté en France sous le nom de Fleur de Paon *ou* de Paradis, la Poinciade élégante, *Poinciana pulcherrima*, Lin. (Curt. 995. Rheed. *Hort. Malab.* 6. 1.) C'est en effet un arbrisseau charmant qui se trouve aux Indes et aussi à la Chine, puisque Ray en a parlé sous le nom de *Crista pavonina Sinensium*, et qu'on aura sans doute transporté dans les régions équinoxiales de l'Amérique, où on le cultive en haie, et aussi pour ornement, comme nous le faisons dans nos serres chaudes, où il faut le garder à l'abri de la trop grande humidité, sur-tout pendant sa jeunesse et dans l'hiver. J'ai vu un de ces arbrisseaux haut de plus de six pieds. Ses rameaux lui forment une tête et sont garnis de feuilles d'un vert gai, prenant naissance entre deux épines courbes : elles sont deux fois ailées, à pinnules et folioles paires et oppôsées :

ces dernieres sont en cœur allongé, et répandent, lorsqu'on les écrâse, une odeur aromatique semblable à celle de la Sabine. Dès le mois de juin jusqu'en septembre, la Poinciade charme par le parfum et la beauté de ses fleurs, qu'on ne croirait pas légumineuses à la premiere inspection, puisqu'elles ont cinq pétales ouverts, dont un est plus grand, d'autres fois plus petit, touts ayant un onglet assez long, et un limbe étalé, presque lobé et crénelé, ce qui lui donne l'air *d'aigrette de Paon*. Les étamines rouges très longues et très saillantes se redressent vers le ciel pour laisser tomber leur *pollen* sur le pistil qui est toujours plus court, et souvent tortueux. Ces fleurs, souvent au nombre de plus de cinquante, dispôsées d'abord en ombelles terminales qui s'allongent ensuite en épis, sont d'un rouge orangé vif, bordées de jaûne et tâchées de vert dans le milieu. Il leur succede (mais très rarement dans nos serres), des siliques plates, contenant des graines qui levent sûrement et en peu de temps, si on les seme dans une terre substantielle, fraîche et légere. On repique le plant lorsqu'il est assez fort, et l'on met les pôts en tannée dans l'endroit le plus chaud de la serre : il ne faut plus le dépoter qu'au besoin, et avec la précaution de ne point blesser ni même fatiguer les racines.

POIRIER, *Pyrus*. Voyez Arbres fruitiers, page 140. Je ne dois citer ici que des Poiriers d'agrément, comme celui de Crassane à feuilles panachées, celui à fleurs doubles et qui nouent quelquefois; enfin le Poirier qui fleurit deux fois par an, au printemps et en automne : il mérite d'être cultivé par sa beauté, sa singularité et pour son fruit; touts se multiplient par la greffe sur franc, aussi bien que le POIRIER A FEUILLES DE SAULE, *Pyrus salicifolia*, LIN., et le POIRIER COTONNEUX, *Pyrus Pollveria*. LIN. Celui-ci qu'on trouve en France, a les rameaux et les feuilles couverts d'un duvet blanc et soyeux qui lui donne un air argenté. Son fruit est très petit et ne vaut rien; on peut en semer les pepins. BAUHIN l'ayant vu pour la premiere fois dans le jardin du Baron de POLLVILLER, lui en donna le surnom qu'il abrégea. L'autre, qui nous vient de Sibérie, a les feuilles duveteuses et allongées comme celles du *Saule*, et ne rapporte pas de meilleur fruit. Ces deux arbres sont assez pittoresques.

6. POIRIER DU JAPON, *Pyrus Japonica*. THUNB. J'ai vu cet arbrisseau couvert en mai de ses bouquets de fleurs, la plupart semi-doubles, toutes grandes et d'un beau rouge foncé, et je l'ai trouvé aussi beau que le *Camellia*. Ses feuilles ovales-aiguës, pétiolées et finement dentées, sont quelquefois munies de stipules, sur-tout à l'extrémité des rameaux

qui est rouge. Ce charmant arbrisseau que les Anglais possedent depuis 1796, a été acquis par M. BOURSAULT vers 1810, et commence à se trouver dans le commerce. Bientôt il ne sera plus rare, parce qu'on en peut faire des boutures et des marcottes. On le greffe aussi sur Poirier et sur Coignassier; mais il faut absolument le mettre en orangerie pour l'hiver. Il donne des fleurs plusieurs fois dans l'année. — Envoyé au Jardin des Plantes par M. AITON en 1812.

POLYGALA. Genre de la Diadelphie Octandrie, famille des *Pédiculaires*, et dont le nom composé des mots grecs *poly*, beaucoup, et *gala*, lait, exprime que les Anciens supposaient au *Polygala* si commun dans nos bois, la vertu de donner *beaucoup de lait* aux femelles qui en mangeaient. Les especes qui viennent du Cap, sont très intéressantes par leurs fleurs papillionacées en apparence, très jolies et sur-tout très durables : ce sont des arbustes toujours verts, qui ne demandent que les jours dans une bonne orangerie pour l'hiver, et un mêlange anciennement fait de parties égales de terre franche douce, de terre de bruyere et de terreau bien consommé.

1. POLYGALA A FEUILLES DE BUIS, *Polygala Chamæbuxus.* LIN. On le trouve en France, en Suisse, etc., sur les Alpes. Rarement haut de plus d'un pied, il a l'avantage de conserver toujours ses feuilles, semblables à celles du *Buis*, et d'être de mai à octobre, couvert de ses fleurs qui sont grandes, blanches, et dont le sommet des pétales inférieurs est jaûne. Il se plaira dans la plate-bande de terre de bruyere grâsse et ombragée : il y donnera des rejetons et quelques semences qui serviront à le multiplier.

2. POLYGALA A FEUILLES DE MYRTE, *Polygala myrtifolia.* LIN. Il peut s'élever à 2 metres (6 pieds), par une tige faible comme les rameaux, qui de plus sont pendants et garnis (seulement à leur sommet) de feuilles éparses, assez semblables à celles du *Myrte.* Pendant trois mois de l'été, on voit ses fleurs barbues, assez grandes, d'un beau violet, très pâles en dehors, dispôsées en épis terminaux. Elles donnent des graines qui, semées aussi-tôt et aidées par un peu de chaleur, pourront lever en un mois : on en fait aussi des boutures qui réussissent quelquefois. Il vient du Cap.

3. POLYGALA A FEUILLES OPPÔSÉES, *Polygala oppositifolia.* LIN. Celui-ci est plus petit : ses rameaux plus droits, plus fermes, irréguliers, ont des feuilles *oppôsées*, sessiles, ovales-aiguës, entieres, rebroussées. On voit pendant tout l'été ses fleurs barbues, d'un joli rouge et en épis terminaux. Il est aussi du Cap.

4. POLYGALA A FEUILLES LANCÉOLÉES, *Polygala lanceolata.* Ses rameaux droits, violâtres et ramâssés, ont des feuilles linéaires, *lancéolées*, alternes, sessiles, entieres. Ses fleurs dispôsées aussi en épis terminaux, se succedent pendant plus de trois mois : elles sont d'un beau violet en dedans, légerement purpurines en dehors, et bordées de poils blancs. Ce sont peut-être les plus jolies. — Il est encore du Cap.

5. POLYGALA A FEUILLES DE BRUYERE, *Polygala Heisteria.* LIN. Ses fleurs plus petites, mais très brillantes, sont aussi les plus nombreuses, et on en voit toute l'année. Leurs pétales supérieurs sont blancs; l'inférieur, divisé en deux parties bien ouvertes, est d'un beau pourpre ; touts sont sans poils. Ces fleurs sont sessiles et forment une espece d'épi unilatéral au bout des rameaux qui sont fermes, droits, et qu'ornent des feuilles un peu semblables à celles de la *Bruyere* et épineuses. Avant d'être réuni aux *Polygala*, cet arbrisseau faisait un genre dédié au Professeur Allemand HEISTER, et appellé de son nom *Heisteria.* Il est du Cap.

6. POLYGALA A BRACTÉES, *Polygala bracteolata.* LIN. Il vient encore du Cap, d'où il a été envoyé en Angleterre, par MASSON, en 1787. Ses feuilles sont alternes, étroites, longues, aiguës, réfléchies. Ses fleurs, les plus belles du genre parce qu'elles sont mêlées du pourpre le plus éclatant, de blanc pur et d'un vert brillant, se voient dès le mois de mai jusqu'en juillet. Elles sont en grappes simples et terminales, et soutenues chacune par un pédicule assez long et prenant naissance entre trois petites *bractées.* Ce Polygala est celui dont les boutures réussissent le mieux. Toutes ces especes sont assez rares : on les multiplie de graines qui mûrissent rarement, de marcottes et de boutures qui prennent tout aussi difficilement.

POMMIER, *Malus.* En ayant déjà traité au rang des Arbres fruitiers, page 151, il ne se doit agir ici que des Pommiers de curiosité ou d'agrément, tels que le POMMIER A FLEURS DOUBLES *ou* PLEINES ; qu'on ne peut multiplier que par la greffe sur franc. — 2. Le POMMIER APÉTALE. Ses fleurs manquent effectivement de pétales, et sont assez complettes du reste pour produire des fruits mangeables. — 3. Le POMMIER A BOUQUETS *ou* DE LA CHINE, *Malus spectabilis.* H. K. On dit que dans son pays, il peut s'élever à vingt et trente pieds. Il est à fleurs semi-doubles et produit des pommes mangeables, mais extrêmement petites. Ses boutons sont du plus beau carmin et restent long-temps dans cet état. Les fleurs, soutenues par de longs pédicules, s'épanouissent au mois de mai, ont un air léger et sont blanches

lavées de rôse, et fort grandes. Elles ont 15 ou 20 styles et plus, et durent long-temps si l'arbre est à l'ombre. On croit que c'est le Docteur FOTHERGILL, qui l'a introduit en Europe en 1780 : je l'ai fait représenter pour L'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR.

4—6. Le POMMIER ODORANT, de l'Amérique septentrionale, *Malus coronaria*. LIN.; — le POMMIER TOUJOURS VERT, du même pays, qui garde ses feuilles pendant l'hiver, *Malus sempervirens*, H. P.; *angustifolia*, H. K.; — et le POMMIER BACCIFERE *ou* DE SIBÉRIE, *Malus baccata*, LIN. Ses fleurs assez grandes et en bouquets, exhalent une odeur agréable : ses fruits sont des baies ombiliquées. Ces trois dernieres especes peuvent aussi s'élever de pepins.

POTENTILLE, *Potentilla*. Nom qu'on pourrait traduire par *petite puissance*, et qui exprimerait les vertus suppôsées à quelques especes de ce genre de l'Icosandrie-Polygynie, famille des *Rôsacées*. On ne cultive que la POTENTILLE EN ARBRE, *Potentilla fruticosa*. LIN. (DUH. n. éd. 2. 4.) Arbuste d'environ trois pieds, naturel aux régions septentrionales de l'Europe et à la Sibérie, transporté dans nos Jardins qu'il orne tout l'été par le beau jaûne de ses fleurs dispôsées en bouquets au bout de ses rameaux nombreux qu'ornent des feuilles à sept folioles étroites, pointues, d'un vert blanchâtre. Il est rustique, demande un bon terrein et un soleil ordinaire. Rarement il mûrit ses graines, mais il fournit des drageons.

PRINOS. Genre de l'Hexandrie-Monogynie, famille des *Amentacées*, auquel on a donné le nom que portait autrefois le Chene-vert chez les Grecs.

1. PRINOS LISSE, *Prinos glaber*. LIN. Le mérite de cet arbrisseau est dans son feuillage persistant, et qui le rend propre à orner les bosquets d'hiver. Il s'éleve ici à cinq ou six pieds. Ses feuilles alternes, lancéolées-obtuses, dentelées au sommet, glâbres, et d'un beau vert, parent en tout temps ses rameaux assez nombreux. Il porte de très petites fleurs blanches un peu odorantes.

2. PRINOS VERTICILLÉ, *Prinos verticillatus*. LIN. Haut comme le précédent, il croît aussi dans les bois humides de la Caroline et de la Virginie. Ses feuilles, en verticilles assez serrés, tombent touts les ans; elles sont lancéolées-aiguës, dentelées, velues, sur-tout en dessous. Ses fleurs, aussi petites et blanches, donnent dès la fin de l'été de petits fruits rouges, et qui restent long-temps sur les branches. Ces arbrisseaux, moyennement intéressants, et qu'on nomme encore APALAN-

CHINES, se multiplient de graines ou de marcottes. Ils aiment un terrein frais (mieux la terre de bruyere,) et une expôsition abritée du soleil.

PROTÉE, *Protea*. Genre très nombreux de la Tétrandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Protées* (*Protéoïdes* de Ventenat.) Il doit son nom à la variété des feuillages toujours différents dans chaque espece. Protée, suivant la fable, était un Dieu marin qui avait le don de pouvoir prendre toutes les formes. Ce genre comprend plus de soixante especes connues d'arbrisseaux, touts originaires du Cap; singuliers par leurs feuillages divers et persistants, et sur-tout par leurs fleurs qui consistent en un calyce coloré à quatre divisions rapprochées à leur bâse, linéaires, longues, étroites, sillonnées intérieurement, munies à leur sommet d'antheres logées dans une cavité ou dans un sillon; le pistil souvent plus long que les pétales (ou les divisions du calyce), donne à ces fleurs ordinairement rassemblées, un air léger et plumeux. Beaucoup d'especes sont cultivées en Angleterre : nous réussissons moins bien : cependant on en trouve chez quelques Amateurs, même dans le commerce. Je citerai les plus belles especes, ou au moins celles que j'ai eues, ou dont j'ai vu les fleurs.

1. PROTÉE ARGENTÉ, ARBRE D'ARGENT, *Protea argentea*. LIN. Il paraît que cet arbrisseau peut s'élever à plus de douze pieds. M. CELS a eu chez lui de très beaux individus, dont les tiges droites, branchues à une certaine hauteur, se divisaient en rameaux ouverts et garnis de feuilles assez grandes, lancéolées, soyeuses, et *argentées* au moyen des poils nombreux blancs et couchés dont elles sont revêtues. Ses fleurs sont en tête, munies d'écailles aussi argentées. Je ne les ai vues que seches. Long-temps on a conservé comme par un miracle cet arbre qu'un défaut de bon ménagement fait perdre aussi-tôt. Il était aussi difficile à rempotter avec succès, et à multiplier autrement que par graines qu'on tirait du Cap son pays natal: maintenant on est sûr des opérations qui doivent le multiplier et le conserver; on peut sans risque lui couper l'extrémité des radicules quand on le rempotte, et l'on réussit infailliblement à en faire des marcottes. M. GODEFROY, Pépiniériste à Villedavray, est celui auquel nous devons la connaissance de ces moyens. Les marcottes qu'il fait au printemps en l'air, c'est à-dire dans des lanternes de verre, remplies de terre pure de bruyere tenue fraîche, lui ont servi à propager cet arbre superbe et à le mettre assez abondamment dans le commerce. L'été on le place à demi-soleil, et on l'arrôse souvent; mais afin que l'eau ne soit pas sta-

gnanre, on a la précaution de mettre des tessons au fond du pôt, ou seulement deux bons doigts de grôs sâble. Il a pris quelquefois, mais comme par hazard de boutures.

2 — 4. PROTÉE A COURONNE, *Protea speciosa*. Cet arbrisseau est entierement couvert d'un duvet blanc et argenté. Ses feuilles sont assez longues et lancéolées. Ses rameaux se terminent en juillet par un bouquet de fleurs sessiles, et qui consistent chacune en quatre pétales quelquefois réunis, toujours linéaires, recourbés en dehors : leur extrémité élargie est chargée de l'étamine. Le pistil, long et d'un beau jaûne, prend une belle couleur de safran à son extrémité. Il réussit difficilement de boutures, et ses graines n'ont point encore mûri. Il a une variété *à fleurs noires*, (And. *rep.* 103), *Pr. lepidocarpon*, LIN., à laquelle il suffit d'avoir atteint la hauteur de deux pieds pour fleurir. Ses feuilles, longues et d'un vert pâle, sont bordées par une ligne rôse. Ses épis, ou têtes de fleurs, n'ont d'effet que par le grand nombre d'écailles qui les renferment, et sont noires, bordées de poils blancs et recourbés. Il fleurit fin de juin. On cultive encore une autre variété *à larges feuilles*, plus volumineuse en général que les deux précédentes. Les feuilles sont plus larges et bordées de même ; enfin les écailles, aussi plus grandes et bordées de poils blancs, sont de la plus jolie couleur de rôse ; (AND. *rep.* 110.) Ces trois arbrisseaux font le plus charmant effet, et nous invitons les Amateurs à les cultiver. Pourquoi, s'ils réussissent si bien en Angleterre, n'obtiendrions-nous pas les mêmes succes ? On les propagera facilement par leurs graines tirées du Cap et semées sur couche chaude et sous châssis au printemps, en terre légere. Celles de quelques especes mettent jusqu'à quatre ans à lever. Les deux dernieres variétés se multiplient facilement de boutures, qu'on fait à la fin de mai. On en met trois ou quatre dans un pôt plein de terre franche, substantielle, bien ameublie, en ayant soin que cette terre soit approchée du bout de la bouture. On plonge le pôt en couche de chaleur modérée, sous cloche, et mieux sous châssis, à l'ombre. Lorsque les boutures ont pris racines, alors on les sépare et on les met chacune dans un pôt de même terre mêlée de partie égale de terre de bruyere. On les tient à l'ombre jusqu'à ce qu'elles aient bien repris. On retire les Protées en hiver dans une bonne orangerie, seche, aérée, éclairée. Il paraît que la grande difficulté de leur culture est dans la quantité de l'arrôsement et de nourriture à leur donner. Il faut les dépôter lorsque les racines ont garni le pôt : jusqu'à présent cette opération ne s'était faite qu'avec l'extrême précaution de ne pas blesser, ni même ébranler les racines. RICHER, Jardinier des Serres au Jardin des Plantes,

obligé de traiter un de ces arbres malades, a risqué d'en démotter et couper les racines et de les changer de terre : il l'a placé ensuite sur couche à l'ombre, et à notre grande surprise, cet arbrisseau a repris une vigueur étonnante. Quelques especes ne peuvent venir de boutures; celles des *Protea speciosa* pourrissent lorsqu'on veut essayer d'en faire.

5 — 7. PROTÉE A LONGUES FEUILLES, *Protea longifolia*. (AND. *rep.* 132, 133, 144.) On doit regretter que cette belle espece ne se multiplie que de graines; car elle ne produit point de rejetons du pied, et les boutures qu'on en veut faire pourrissent aussi-tôt qu'on les met en terre. Ce *Protée* doit son nom spécifique à la longueur démesuré de ses feuilles, qui sont encore étroites et roides. Ses fleurs, qui paraissent dans l'arriere saison, sont très longues, ramâssées en têtes terminales; droites et serrées les unes contre les autres, de sorte que l'extrémité de leurs pétales étant déliée et plumeuse, on dirait d'une houpe d'un violet noirâtre : elles sont contenues dans une espece de calyce commun, dont les écailles inférieures sont courtes, ovales-pointues, terminées par une tache noire que releve une ligne de couleur de rouille. Les ecailles supérieures, longues et lancéolées, sont du même vert, et terminées seulement par une tache de rouille. Il y a une variété *pourpre-ferrugineuse*, dont les écailles sont moins longues que dans l'espece précédente. Les feuilles calycinales, aussi moins nombreuses, mais généralement plus longues et plus étroites, sont seulement teintes de rouille à leur extrémité. La masse de fleurs est plus ronde et d'une couleur plus claire à son sommet : enfin les antheres, aussi attachées à l'extrémité des pétales, sont placées encore plus haut. La variété *à fleurs en sabot* est remarquable par ses feuilles tres longues, par ses écailles calycinales dont les inférieures sont ovales, celles des rangs supérieurs allongées, et les intérieures presque linéaires; toutes sont vertes, teintées de rouille à leur sommet. La masse de fleurs est presque perpendiculaire, et se fait remarquer par une appendice de couleur violette noirâtre foncée, ressemblant assez au bout d'une mamelle ou d'un sabot d'enfant.

8. PROTÉE A FLEURS EN PELOTON, *Protea glomerata*. (AND. *rep.* 269.) Arbrisseau très délicat dans sa jeunesse, plus rustique quand il a acquis la hauteur d'environ un pied : très beau quand il a celle de cinq à six; superbe lorsqu'il est en fleurs. Ses rameaux, de couleur pourpre rembrunie, se distinguent à travers ses feuilles qui sont d'un vert assez foncé, linéaires, bipinnées. Ses fleurs, en pelotons terminaux, soutenues sur des pédoncules communs, assez longs, d'une cou-

leur plus verte, ont quatre pétales longs, étroits, tortillés, roussâtres à l'intérieur, blancs et velus à l'extérieur. Très difficile à propager de boutures.

9. PROTÉE A FEUILLES COTONNEUSES, *Protea Lagopus.* AND. *rep.* 243. Très joli arbrisseau à feuilles filiformes bipinnées. Les fleurs, blanches au dehors, rouges en dedans, se voient en juin; elles sont en épi et terminent des rameaux feuillés, et dont le sommet garni de feuilles écailleuses leur donne quelque ressemblance avec des asperges qui seraient blanches et cotonneuses. Boutures.

10. PROTÉE A FLEURS EN ÉPI, *Protea spicata.* AND. *rep.* 234. Feuilles nombreuses, étroites, longues, bipinnées, creusées en gouttiere, terminées par une glandule jaûnâtre. Fleurs en mai, en épis terminaux, blanches. Ecailles calycinales lavées d'un rôse tendre à leur sommet. Boutures.

11. PROTÉE A FEUILLES DE PIN, *Protea pinifolia.* AND. *rep.* 76. Petit arbrisseau dont les rameaux rougeâtres sont ornés tout autour de feuilles longues, linéaires, assez semblables à celles du Pin. Elles sont d'un vert foncé, et luisantes contre l'ordinaire de celles de ce genre. Les fleurs, d'un jaûne pâle, font un effet charmant par l'air léger que leur donnent des pétales longs et filiformes. Comme ceux des fleurs de l'*Embothrium* et des *Banksia*, ils seront pris, par quiconque n'est pas Botaniste, pour les filets des étamines. Se multiplie difficilement de boutures et périt infailliblement si on ne le tient dans l'endroit le plus chaud, le plus sec et le plus aéré de la serre chaude.

12 — 18. Les bornes imposées à cet ouvrage m'empêchent de donner les descriptions d'autres especes que j'ai vues en Angleterre, et que je me contente d'indiquer à l'Amateur comme les plus belles, et celles qu'il devra de préférence se procurer lorsque l'occasion s'en présentera; ce sont les *Protea grandiflora*, très beau; *P. triternata*, extrêmement bizarre; *P. canaliculata*, très beau; *P. pulchella*, variété du *speciosa*, superbe; *P. repens*, superbe; *P. cynaroïdes*, très beau; enfin *P. cordifolia*, peut-être le plus brillant de touts par le rouge-carmin des larges écailles qui entourent les fleurs. Ses feuilles en cœur, grandes, charnues, glauques, et bordées de rouge, sont attachées par des pétioles carmin aux rameaux qui sont de la même couleur. La tige qui est longue d'un pied et flexueuse, est d'un rouge plus rembruni. Touts sont du Cap, se cultivent et se multiplient de même.

PRUNIER. Ayant parlé déjà de cet arbre comme *fruitier*,

page 155, je ne dois mentionner ici que le PRUNIER A FLEURS DOUBLES, qui est purement d'agrément, et qu'on greffe sur les especes à fleurs simples, — le PRUNIER PERDRIGON, A FEUILLES panachées, qu'il faut aussi greffer sur les autres, — et le PRUNIER-MYROBOLAN, *Prunus Myrobalana*, H. P. *cerasifera*, WILD., arbrisseau d'agrément, ayant absolument le port du Prunier, et produisant un fruit rond, de la grôsseur et de la couleur à-peu-près d'une cerise, ce qui lui donne quelque éclat. Il n'est pas très excellent, quoiqu'on puisse le croire parfumé d'après son nom spécifique composé des mots grecs *myron*, parfum, et *balanos*, gland et, par extension, un fruit quelconque. Il est rustique, et se cultive comme les autres Pruniers. Il y a encore quelques autres especes donnant des variétés panachées.

PSORALÉE, *Psoralea*. (Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*.) Genre assez nombreux, et dont le nom, (féminin de l'adjectif grec *Psōraleos*, galleux) indique ou les aspérités résineuses dont quelques especes sont parsemées dans plusieurs de leurs parties, ou bien les vertus qu'on leur a attribuées.

1. PSORALÉE GLANDULEUSE, THÉ DU PARAGUAY, THÉ A FOULON DU JAPON, *Psoralea glandulosa*. LIN. (CURT. 990.) Arbuste originaire du Pérou, et qu'on trouve vraisemblablement aussi au Japon. Ses feuilles à trois folioles lancéolées-aiguës, sont d'un beau vert, et se conservent, aussi bien que les tiges, pendant l'hiver si l'arbuste est mis près des jours en bonne orangerie. Ses fleurs, d'un bleu agréable mêlé de blanc, sont dispôsées en épi, et se voient depuis le mois de mai, jusqu'à celui d'août. Il lui faut une bonne terre : beaucoup d'eau et de soleil en été, peu d'eau en hiver. Multiplier par semis sur couche chaude et sous châssis.

2. PSORALÉE ÉPINEUSE, *Psoralea aculeata*. LIN. AND. *rep.* 146. Autre arbuste, originaire du Cap, et faisant un très joli effet lorsqu'il est en fleurs au mois de juillet. Il est très rameux et couvert de feuilles très nombreuses, à trois petites folioles en coin, se terminant par une pointe épineuse. Les fleurs axillaires et d'un joli bleu violâtre, ont les ailes en partie blanches. Difficile à propager lorsque les graines, n'ayant pas mûri, n'ont laissé que le moyen douteux des boutures qu'on doit faire sur couche chaude, et sous châssis ou sous cloche. Du reste, même traitement. Peut-être le châssis convient-il mieux à ces plantes pour l'hiver, que la serre ou l'orangerie.

3. Psoralée odorante, *Psoralea odoratissima.* Jacq. *H. Sch.* 229. Arbuste venant aussi du Cap, à une ou deux tiges droites de sept à huit pieds, produisant beaucoup de rameaux très ouverts, quelquefois penchés, garnis de feuilles nombreuses, alternes, ailées de treize à dix-sept folioles, petites, lancéolées, étroites, aiguës. Vers la fin de mai cette charmante Psoralée se couvre de fleurs pédiculées, axillaires, d'un joli gris de lin et blanches, répandant une odeur très agréable. Mêmes culture et moyen de propagation.

4. Psoralée bitumineuse. Trefle odorant *ou* bitumineux, *Psoralea bituminosa.* Lin. Celle-ci originaire des parties méridionales de la France, est plus haute que les précédentes : ses feuilles dispôsées comme celles du *Trefle*, sont d'un vert noir *bitumineux.* Les fleurs qui sont bleues et en tête, se montrent tout l'été. Cet arbuste se contente d'une bonne orangerie. Même traitement.

PTELEA. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Térébinthacées*, auquel on a donné le nom que l'Orme portait jadis chez les Grecs. On cultive ordinairement le Ptelea a trois feuilles, vulgairement Orme de Samarie, Orme à trois feuilles, *Ptelea trifoliata.* Lin. (Catesb. 2. 63. Duh. n. éd. 57.) Les feuilles de ce grand arbrisseau de la Caroline et du Canada, sont à trois folioles ovales-aiguës, et d'un beau vert; ses fleurs rassemblées en assez grandes panicules n'ont pas grande apparence, et produisent des semences enveloppées comme celles de l'Orme et leur ressemblant, mais répandant une odeur aromatique lorsqu'on les froisse. Catesby envoya les premieres en Angleterre en 1724. On le multiplie de semences et de marcottes. Il lui faut une bonne terre ordinaire et un soleil moyen : il est de pleine terre, et se trouve souvent dans nos Jardins-paysages.

PULTENÆA. Genre voisin du *Sophora*, et comme lui, de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses*, consacré par Smith au Docteur *William* Pulteney.

1 — 2. Pultenæa Daphnoïde, *Pultenæa Daphnoïdes.* Andr. *rep.* 92. Arbrisseau de la Nouvelle-Galles de la mer du Sud, dont les rameaux, assez nombreux, sont garnis de feuilles alternes, lisses, sessiles, plus étroites à la bâse, s'élargissant ensuite, et arrondies à l'extrémité, mais finissant par une pointe qui est la continuité de la nervure longitudinale d'en dessous. On voit les fleurs en mai : elles sont d'un beau jaûne, et dispôsées en bouquets terminaux. Leur calyce rouge fait un joli effet. Cet arbrisseau aime la terre de bruyere, et se propage soit des graines qu'il mûrit, soit de

boutures faites en mai sur couche modérément chaude. On cultive à Malmaison le PULTENÆA A FEUILLES DE BRUYERE, *Pultenæa ericoïdes*, VENT. Malm. 35, dont je ne parlerai pas autrement, parce que je ne l'ai point vu. Touts les deux sont assez rustiques, et ne demandent que l'orangerie pour l'hiver.

R.

RAFNIA. Genre voisin des *Crotalaires*, et, comme elles, de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, dédié par THUNBERG à RAFN, Botaniste Danois.

1. RAFNIA A TROIS FLEURS, *Rafnia triflora*, THUNB. (VENT. Malm. 48.) *Crotalaria triflora*, LIN. *Borbonia cordata*, ANDR. *rep.* 31. Joli arbrisseau du Cap, que THUNBERG à ôté du genre *Crotalaire*, poussant une tige d'environ trois pieds, à rameaux anguleux et garnis de feuilles nombreuses, alternes, en cœur ovale, très entieres, à court pétiole. En juillet il donne ses fleurs pédiculées, grandes, d'un beau jaûne, ordinairement trois ensemble. Boutures, et pour l'hiver orangerie et jour.

2. RAFNIA ÉMOUSSÉ, *Rafnia retusa.* VENT. Malm. 53. Très joli arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, cultivé dans le Jardin de Sa Majesté l'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, et au Jardin des Plantes. Quelques amateurs l'ont aussi. Il s'éleve à environ trois pieds, par une tige droite : ses rameaux, assez rapprochés, poussent et gardent leurs feuilles, alternes, à court pétiole, entieres, d'un vert agréable, faites en forme de coin avec une échancrure au sommet, (d'où les noms spécifiques). Dès le mois de mars, les sommités des rameaux donnent leurs fleurs axillaires, solitaires, pédiculées, très longues et d'un beau rouge pourpre. Il ne demande que l'orangerie près des jours : on le propage ou de boutures, ou de graines venues du pays : elles sont petites, blanchâtres; quelquefois cordiformes.

RHODODENDRON *ou* ROSAGE, *Rhododendron.* Ce dernier mot, tout grec, et composé des mots *rhodon*, rôse, et *dendron*, arbre, est le nom de ce genre, de la Décandrie-Monogynie, et qui a donné le nom à la famille des *Rôsages* (*Rhodoracées* de VENTENAT). Touts les arbrisseaux qui le composent méritent une place distinguée dans les Jardins.

1. RHODODENDRON D'AMÉRIQUE; GRAND RHODODENDRON, appellé autrement ARBRE DU CANADA, parce qu'il est venu d'abord de ce pays, et ARBRE D'OR parce que le pétiole et la nervure qui en est la continuité, sont d'un beau jaûne doré, couleur que prennent souvent les feuilles elles-

mêmes; *Rhododendrum maximum.* Lin. (Trew. 66. Catesb. *App.* 17.) Arbrisseau pouvant s'élever à quinze pieds, naturel à presque toute l'Amérique septentrionale, où il croît dans les lieux les plus éloignés, ombragés et humides aux bords des fleuves, sur la pente des rochers et des montagnes. On le cultive ici en pleine terre, et il serait une des plus belles parures de nos Jardins, si trop souvent ses feuilles, devenues rares, jaûnes et pendantes, ne lui donnaient un air flétri et malade. Dans l'état de parfaite santé, elles sont grandes, lancéolées, d'un beau vert luisant, teintes de rôse dans leur jeunesse, assez semblables à celles du *Laurier-Cerise*, un peu roulées en dessous sur les côtés, persistantes, comme dans tout le genre, et aussi plus nombreuses aux sommets des rameaux qui, dans ce *Rhododendron*, sont plus courts et plus roides. Au mois de juin, il est souvent tout couvert d'especes de corymbes terminaux de fleurs plus ou moins rouges ou blanches, grandes, presqu'en entonnoir, dont le limbe s'évâse, comme dans touts les *Rhododendrons* en cinq lobes. Il aime un terrein frais et sâbleux, ou mieux la terre de bruyere. Il peut venir à toute expôsition; mais ses fleurs se conservent plus long-temps s'il est à demi soleil. On le multiplie soit en semant au printemps ses graines qui mûrissent bien ici, soit en faisant des marcottes qu'il faut inciser ou lier et bien conduire, car elles s'enracinent difficilement. Quant au semis, il consiste à répandre les graines sur de la terre de bruyere bien foulée et applatie avec la main dans des terrines; on saupoudre par-dessus et à travers un tamis fin, de la même terre desséchée à l'air; puis on bassine assez adroitement pour ne pas rassembler en tâs les graines ou pour ne pas les jeter hors de la terrine, qu'il faut abriter des vents froids et couvrir soit d'une cloche, soit d'un châssis. J'ai vu réussir parfaitement des semis de touts les *Rhododendrons*, faits de cette maniere par M. Godefroy, Pépiniériste à Ville-d'Avray. De bonne heure il habitue son plant à l'air, de peur qu'il ne fonde pendant l'hiver, temps qu'il lui fait pâsser en orangerie pour n'être séparé qu'au printemps. (Voir l'article Marcotte aux Connaissances préliminaires.)

2. Rhododendron Pontique *ou* a fleurs violettes. *Rhododendron Ponticum.* Lin. (Jacq. *ic. rar.* 78. Duh n. éd. 2. 41.) Rapporté des bords de la Mer Noire par Tournefort, avec l'Azalée Pontique, la Morine, la Gundelle, le Pavôt Oriental, etc. Le plus grand individu que j'aie vu avait environ huit pieds de haut. Comme le précédent, cet arbre forme de larges buissons; et au mois de mai il se couvre de tant de fleurs violâtres, grandes, bien ouvertes et dispôsées en corymbes, que souvent on n'apperçoit ni ses branches, ni ses

feuilles, qui sont cependant longues de cinq à six pouces, lancéolées-aiguës, d'un beau vert, et persistantes. Même culture et mêmes moyens de multiplication. Il vient du Levant, de Gibraltar, etc., et semble plus rustique que le précédent. Au moyen des semis on a obtenu les variétés à feuilles étroites, à petites feuilles, à feuilles panachées de vert plus foncé, à feuilles ondulées, à fleurs doubles, et de différentes nuances. Je les ai vues toutes chez M. Godefroy et chez d'autres Fleuristes. Le semis peut fleurir au bout de quatre ans, et fait toujours des individus plus beaux et mieux constitués que ceux venus des marcottes.

3. Rhododendron *ou* Rosage ferrugineux, petit Laurier Rôse des Alpes, *Rhododendron ferrugineum.* Lin. (*Fl. Aust.* 255.) Celui-ci, bien plus petit dans ses dimensions puisqu'il s'éleve au plus à deux pieds, a, comme les autres, l'avantage de conserver ses feuilles, qui sont aussi portées sur de courts pétioles, et plus abondantes aux sommités des rameaux. Leur forme est ovale-obtuse; elles sont un peu épaisses, fermes, très entieres, vertes des deux côtés dans leur jeunesse; mais dans un âge plus avancé, velues et ponctuées de noir sur un fond de rouille en dessous; ce qui a valu à ce Rhododendron le surnom de *ferrugineux.* Au mois de juin, les extrémités de ses rameaux nombreux, diffus et rampants, se couvrent de corymbes de fleurs odorantes, bien ouvertes, d'un rouge vif ou rôsé, dont le tube est extérieurement marqué de points blancs. Quoiqu'il naisse sur nos Alpes dans les fentes des rochers humides et couverts de mousse, cependant ses graines ne mûrissent point dans nos Jardins, et l'on ne peut l'y multiplier que par marcottes, qui ne prennent que difficilement, et que prudemment on ne doit guere lever avant quatre ans; ou par la séparation de ceux de ses rameaux qui touchant à terre y ont jetté quelques racines, et auxquels il suffit d'un filet pour bien reprendre. Son bois et ses feuilles sont aromatiques.

4. Rhododendron velu, *Rhododendron hirsutum,* Lin. (*Fl. Aust.* 98. Duh. n. éd. 2. 40.) A peu près du même volume que le précédent, il croît comme lui sur nos Alpes où sa racine aime à s'insinuer dans les fentes des rochers. Ses rameaux nombreux, couchés à terre où quelquefois ils jettent des racines, restent toujours garnis de leurs feuilles aussi à court pétiole, plus petites, moins lisses et moins foncées que celles du *Rhododendron ferrugineum*, d'un vert plus pâle et semées en dessous de poils drus, courts et blanchâtres; enfin bordées de petites dents que terminent des poils droits et longs. En juin et juillet l'extrémité des ses rameaux est dé-

corée d'épis lâches de fleurs très jolies, nombreuses, d'un beau rouge, ponctuées de blanc en dehors : quelquefois il est encore en pleine fleur au mois de septembre. Il exhale dans toutes ses parties une odeur un peu balsamique. Ses graines ne mûrissent pas chez nous, il faut en faire venir du pays, et les semer aussi-tôt, ou le multiplier de marcottes : comme touts les *Rhododendrons*, il faut le tenir en terre de bruyere fraîche et à l'abri du grand soleil.

5. RHODODENDRON PONCTUÉ, *Rhododendron punctatum*. H. P. (J. de CELS 15. AND. *rep*. 36.) *Rhod. minus*, MICHAUX. Ce Naturaliste l'a rapporté de la Caroline où il l'avait découvert en 1788 ; et depuis 1792 il est cultivé en France. Il s'éleve à environ trois pieds. Ses rameaux, touts pliants et teints de rouge, mais *ponctués* de jaûne dans leur jeunesse, sont garnis de feuilles lancéolées, persistantes, glabres, et d'un vert foncé en dessus, plus pâles et *ponctuées* en dessous. Il ne donne qu'à la fin de juin ses fleurs qui sont d'un rouge plus ou moins foncé, quelquefois de couleur de chair. Même traitement que pour les autres; mais il est bon que les marcottes nouvellement séparées pâssent le premier hiver dans l'orangerie. Pendant les très grands froids, on fera bien de couvrir l'arbrisseau de litiere seche.

6. RHODODENDRON DE DAOURIE, *Rhododendron Dauricum*. (AND. *rep*. 4.) Il vient des bords des Mers Noire et Caspienne. Ses rameaux sont teints de pourpre : ses feuilles sont alternes, lancéolées-obtuses. On voit dès la fin de mars jusqu'en mai, ses belles fleurs nombreuses, d'un beaû rôse pourpre et que trop souvent les dernieres gelées gâtent ou même détruisent.

7. RHODODENDRON A FLEURS JAUNES, *Rhododendron chrysanthum*. PALLAS. Il est bâs et rameux. Les feuilles ne garnissent que les sommités des branches, que terminent des fleurs jaûnes assez grandes et fort belles. PALLAS l'a trouvé dans la Sibérie sur les montagnes les plus froides ; aussi ne craint-il pas les gelées.

8-10. RHODODENDRON CHAMÆCISTUS, JACQ., *Fl. Aust.* 217. (*Fl Dan*. 9.) Charmant arbuste, le plus petit de son genre, et originaire des montagnes les plus âpres. Sa nature sauvage se prête difficilement à notre culture; cependant on peut l'obtenir de semences mises au printemps en terre de bruyere, abritées du froid et couvertes de mousse hachée finement. Sa racine ligneuse, dure, noirâtre, et qui aime naturellement à pénétrer dans les fentes des rochers, pousse des tiges divisées en rameaux diffus, traînants et sur lesquels restent les marques des feuilles inférieures à mesure qu'elles tombent, car elles garnissent principalement les extrémités. Elles ont un court pétiole, et sont petites, comme celles du Serpolet auxquelles elles ressemblent, ovales-aiguës, un peu épaisses,

fermes, vertes, luisantes des deux côtés, bordées de poils blanchâtres. Au mois de juin de la troisieme année, ces jolies mignatures sont couvertes de fleurs portées sur des pédoncules longs et rouges, aussi bien que le calyce, les unes solitaires, les autres réunies trois ou quatre ensemble, toutes en roue, à cinq divisions, d'une jolie couleur de chair sur quelques individus, d'un rouge vif sur d'autres, mais striées de points d'un rouge plus foncé. En septembre, on peut recueillir les graines qui sont mûres et extrêmement menues. Plein air et même expôsition que pour les autres. Vues de près, ces fleurs ont un effet symmétrique que leur donnent les dix filets des étamines qui sont blancs, terminés par une anthere pourpre foncé, dont cinq occupent le milieu des pétales et les cinq autres l'espace d'entre ces pétales. — On trouve aujourd'hui dans les pépinieres les *Rhododendron Caucasicum* et *Azaleoïdes*.

RHODORA. LINNÉ avait d'abord fait ce genre, puis il l'a omis. On n'y compte encore qu'une espece, qui est le RHODORA DU CANADA, *Rhodora Canadensis*. L'HÉR. *Stirp. nov.* 68. C'est à Sir *Joseph* BANKS que nous devons ce joli arbuste qu'il a rapporté de Terre-Neuve en 1767. Il s'éleve à environ deux pieds : ses rameaux sont terminés en avril, et avant le développement des feuilles, par des faisceaux de fleurs à cinq divisions inégales, teintes de pourpre et *sentant la rôse*, comme l'exprime le nom, composé du mot grec *rhodon*, rôse, et du latin *odor*, odeur. Les feuilles sont alternes, à court pétiole, ovales, (les unes aiguës, les autres obtuses), en dessous pâles, glauques, et un peu velues. Il mûrit quelquefois ses graines qu'on peut semer. Il se multiplie plus sûrement de marcottes encore assez difficiles à faire. Du reste, il est vigoureux, et résiste bien à nos froids; mais il arrive qu'il périt subitement en été, soit parce qu'il a été frappé d'un coup de soleil, soit parce que sa terre est usée et desséchée. Pour éviter cet accident, il faut placer le *Rhodora* au soleil levant : le tenir en terre de bruyere grâsse, souvent arrosée et sarclée, et même renouvellée touts les ans s'il est en pôt. Il est de la Décandrie-Monogynie, famille des *Rôsages*.

RIVINE, *Rivina*. Genre de la Tétrandrie-Monogynie, famille des *Arroches* (*Chénopodées* de VENTENAT), contenant des arbrisseaux toujours ornés de feuilles, et souvent encore de fleurs et de fruits, et par-là dignes de faire allusion aux travaux du Saxon *Auguste-Quirin* RIVIN, auteur d'un systême fondé sur la Corolle, etc., et mort en 1725, professeur de Botanique à Léipsick. LINNÉ lui a consacré ce genre.

1. Rivine cotonneuse, *Rivina humilis*. Lin. Arbuste naturel aux parties équatoriales de l'Amérique, et que l'on cultive facilement ici en serre chaude, d'où on peut le sortir pendant les trois mois de chaleur. Il est très irrégulier, car ses branches et ses rameaux s'étendent de côté et d'autre : ses feuilles persistantes, alternes, pétiolées, ovales-aiguës, entieres, sont *cotonneuses*, et d'un vert cendré. Pendant une partie de l'année, il donne ses fleurs petites, blanches, en grappes axillaires : elles produisent de petits fruits de forme, couleur et volume de nos grôseilles; mais d'un rouge plus vif. Souvent ils tombent, et la semence que chacun d'eux produit se seme d'elle-même. On peut la semer aussi, mais sur couche tiede et sous chassis : le plant repiqué lorsqu'il est assez fort, puis replacé sur couche et sous châssis, mais ombragé jusqu'à sa reprise, ou bien mis en serre chaude, fleurira dans la même année. Cette Rivine veut une terre un peu consistante et d'assez fréquents arrôsements.

2. Rivine glabre, *Rivina lævis*. Lin. Originaire des mêmes contrées et demandant les mêmes soins, cet arbuste, plus grand que le précédent, et formant buisson, se distingue encore par ses feuilles *glâbres* et d'un beau vert, qui souvent se teinte de rouge : elles sont aussi alternes, pétiolées, ovales et persistantes. Les fleurs qu'on voit aussi aux mêmes temps, sont blanches, petites, en grappes axillaires ou terminales, et deviennent aussi des fruits d'un rouge vif.

ROBINIA, Robinier. Presque touts les arbres contenus dans ce genre, sont intéressants par l'élégance de leur feuillage, la beauté ou la bonne odeur de leurs fleurs. Touts ont des rapports et des ressemblances avec les vrais Acacias (*Mimosa*), et sont comme eux de la famille des *Légumineuses*, mais ils sont de la Diadelphie-Décandrie, tandis que les *Mimosa* sont de la Polygamie-Monœcie; aussi Linné, ayant égard à ces différences, en a-t-il fait un genre séparé qu'il a dédié à *Jean* Robin, Botaniste Français sous les regnes d'Henri IV et de Louis XIII, et qui a rapporté d'Amérique beaucoup de plantes, entr'autres, le Robinia-Faux-Acacia, Acacia blanc *ou* commun, *Robinia Pseudo-Acacia*. Lin. (Duh. n. éd. 2. 16.) Assez grand arbre de Virginie, aujourd'hui naturalisé et très commun en France : il est très épineux; ses feuilles aîlées ne fournissent qu'un faible ombrage, attendu la petitesse de leurs folioles qui sont pétiolées, opposées, impaires de dix-sept à vingt-un, ovales allongées, échancrées en cœur à leur sommet. Ses fleurs, blanches et disposées en grappes simples et pendantes, paraissent en mai et juin, et répandent une odeur agréable de fleur d'orange. On le multiplie par ses rejetons, mieux et plus abondamment de

graines semées en mars, et peu recouvertes. Le jeune plant n'aime pas beaucoup le soleil. Il peut s'élever à plus d'un metre et demi (quatre pieds et demi) dans l'année. Il vient bien dans toutes sortes de terreins, mais mieux en terre bonne et fraîche. Le mérite de ce ROBINIA n'est pas seulement d'orner nos Jardins de luxe ; les différents usages auxquels il peut servir, son accroissement rapide, sa bonne constitution et la faculté qu'a son bois de bien brûler le jour même où il a été abattu, en ont fait un arbre forestier et recommandable. Ses racines froissées ou seulement découvertes, rendent une odeur très désagréable. M. DESCEMET a dans ses belles pépinieres à St. Denys près Paris, un grand nombre d'individus d'une espece nouvelle, ou peut-être seulement d'une variété qui a beaucoup des caracteres du précédent, mais qui en differe aussi par ses feuilles beaucoup plus grandes, un peu glauques ; par son bois gris et sans épines ; par ses fleurs plus grandes, à carêne jaûne, et dont l'odeur est plus suave. Il l'appelle *Robinia spectabilis.*

2. ROBINIA-ACACIA RÔSE, *mal-à-propos* ACACIA DE LA CHINE, puisqu'il est originaire de la Caroline ; *Robinia hispida*. LIN. (DUH. n. éd. 2. 18.) Les feuilles de cet arbrisseau de pleine terre sont ailées comme celles du précédent, mais les folioles, le plus souvent au nombre de quinze ou dix-sept, sont plus larges, ovales-arrondies, d'un vert gai, et dépâssées par une pointe fine qui est la prolongation de la nervure du milieu. Ses fleurs, de couleur de rôse, très apparentes, inodores et en grappes assez grôsses, paraissent au printemps, et quelquefois encore en juillet et août. Comme le bois est très câssant, il est à propôs de lui mettre un bon tuteur. Il lui faut une bonne terre et une expôsition à un moyen soleil. Comme il n'a point encore porté graines, on n'a pu le multiplier que par la greffe en écusson faite en septembre, ou mieux en fente faite en février ou mars sur le Faux-Acacia. Malheureusement toutes ces greffes trop fragiles sont brisées par le moindre vent, et demandent à être maintenues par un moyen quelconque. On lui donne le nom spécifique *hispida*, parce que l'extrémité de ses rameaux est couverte d'une grande quantité de poils durs, ou plutôt d'épines molles et rougeâtres.

3. ROBINIA-ACACIA VISQUEUX, *Robinia viscosa.* H. P. (DUH. n. éd. 2. 17. J. de Cels 4.) Nous devons cette espece nouvelle au bon *André* MICHAUX, qui en a rapporté les graines de la Caroline méridionale en l'an 2. Cet arbrisseau, épineux seulement dans sa jeunesse, et charmant au printemps lorsqu'il est paré de toutes ses fleurs, differe du précédent par un air moins touffu, par la teinte plus foncée de son feuillage, et par ses jeunes rameaux enduits d'une glu

glu très collante : ce qui lui a valu ses surnoms. Ses feuilles sont alternes, à pétiole grêle et rouge, ailées de dix-sept à vingt-une folioles oppôsées, presque sessiles, ovales-allongées, et terminées par une petite pointe dans leur nouveauté. Ses fleurs que souvent il renouvelle en juillet et août se voient d'abord en mai : leur calyce est de couleur rôse foncée; du reste elles sont d'un rôse très pâle, inodores et dispôsées en grappes solitaires, axillaires et pendantes. Il vient très bien en pleine terre. On le multiplie de ses graines, qu'il mûrit; de rejetons, et de greffes pratiquées comme pour le précédent sur le Faux-Acacia, auquel son jeune plant ressemble beaucoup. Même culture.

4. Robinia-Acacia sans épines, *Robinia inermis*. Lin. Les rameaux de cet arbrisseau sont pendants, si abondants et tellement garnis de feuilles que, malgré la petitesse de ses folioles, cependant il fournit une ombre épaisse. Greffé en fente sur toutes les branches tronquées d'un Faux-Acacia, il produira un effet très pittoresque. Il est très rustique quoiqu'originaire d'Asie. Je n'ai jamais vu ses fleurs.

5. Robinia-Arbrisseau, Robinia *ou* Acacia de Sibérie, Aspalathe, *Robinia frutescens*. Lin. Cet arbrisseau est haut d'environ un metre (trois pieds), et de pleine terre. Il porte fleurs lorsqu'il a atteint une certaine hauteur. Elles sont en grappes, et jaûnes, mais plus petites que celles du précédent. Il veut une bonne terre et pas trop de soleil. On le multiplie de graines, ou par la greffe sur le suivant.

6. Robinia-Caragana, *Robinia Caragana*. Lin. (Duh. n. éd. 2. 19.) Il vient de Sibérie, et produit des fleurs jaûnes en petites grappes de trois à six : elles paraissent au mois de mai. Il n'est pas difficile, et sert ordinairement pour recevoir les greffes de l'espece précédente et des suivantes.

7. Robinia-Acacia satiné *ou* a feuilles blanches, *Robinia Halodendrum*. Lin. Son surnom latinisé et compôsé du grec *halos*, génitif d'*hals*, mer, et *dendron*, arbre, indique que ses feuilles sont, comme celles de la plupart des arbres qui croissent près de la mer, revêtues d'un duvet blanc qui les argente. Ses rameaux sont diffus et très épineux; ses fleurs qui sont rôsées, paraissent en avril et mai. Il est rustique, et nous vient des parties nues qui bordent la riviere Irtis en Sibérie.

ROCHEA. Genre de la Pentandrie-Pentagynie, famille des *Joubarbes* (*Succulentes* de Ventenat), et distrait du genre Crassule par Decandole qui l'a dédié à M. de la Roche, Médecin de Geneve, et Auteur de Dissertations et autres Ouvrages botaniques. Une espece sur-tout est d'un grand effet

dès le mois de juillet, par ses ombelles de fleurs brillantes et écarlates. C'est le *Rochea coccinea* de DECANDOLE, (RED. Pl. gr. 105), *Rochea falcata*, Vél. du Mus., *Crassula obliqua*, AND. *rep.* 414, arbuste du Cap, haut d'environ trois pieds, et dont la tige cylindrique se divise en quelques rameaux garnis, comme elle, de feuilles opposées en croix, réunies à leur bâse, plus serrées dans le haut. Elles sont très épaisses, très grandes, succulentes, planes, lancéolées-obtuses, courbées sur leur plat en *faulx*, enfin couvertes d'un duvet épais et cendré. Cette plante, qui demande une terre franche sableuse, se tient en pôt qu'on remplit jusqu'au tiers de sâble pour laisser couler l'eau. On la multiplie de rejetons ou de boutures qu'on peut faire même avec des feuilles : les uns et les autres doivent être mis en terre quelques jours après qu'ils ont été séparés de l'arbuste. Il lui faut pour l'hiver une place aérée près des jours dans la serre seche et tempérée. J'ai eu jusqu'à douze ombelles à une seule tige : les fleurs duraient encore à la fin de novembre.

ROMARIN, *Rosmarinus*. (Diandrie-Monogynie, famille des *Labiées*.) On trouve fréquemment dans les Jardins le ROMARIN OFFICINAL, *Rosmarinus officinalis*. LIN. (DUH. n. éd. 3, 44.) Arbuste de quatre pieds et plus, aromatique dans toutes ses parties, originaire d'Espagne, d'Italie, de la France méridionale, où on l'emploie à faire des haies. Dans le nord de la France, il a besoin d'être exposé au midi, et mis en terre plutôt maigre et seche que grâsse et humide; celle-ci lui ferait pousser trop de rameaux tendres et attaquables par le froid de nos hivers. Ses rameaux droits et longs sont très garnis en tout temps de feuilles alternes, étroites, linéaires, vertes en dessus, blanchâtres et roulées sur les bords en dessous. De bonne heure et pendant long-temps, il donne ses fleurs axillaires, solitaires ou réunies, d'un bleu pâle. On le multiplie de boutures, de marcottes, par l'éclat des pieds. Tondu et arrôsé quelquefois, il se garnit davantage. On cultive deux variétés, l'une panachée en blanc, *Rosmarinus argenteus*, CELS; l'autre panachée en jaûne, *R. aureus*; toutes deux assez délicates, et qu'il faut mettre l'hiver en orangerie.

RONCE, *Rubus*. Genre de l'Icosandrie-Polygynie, famille des *Rôsacées*, et dont le nom latin dérivé de l'adjectif *ruber*, rouge, exprime la couleur des fruits de quelques especes.

1. RONCE COMMUNE, *Rubus fruticosus*. LIN. On ne voit que trop souvent dans les bois, dans les haies, cet arbrisseau dont les tiges et les rameaux longs, souples et traînants, sont

armés d'épines nombreuses, courbes et acérées qui accrochent les vêtements. Comme il suffit à ses branches de toucher la terre pour prendre racines, et que d'un autre côté il pousse beaucoup de rejetons et manque rarement de produire beaucoup de fruits, cet arbrisseau très incommode n'a que trop de moyens de se multiplier et de s'emparer des places trop abandonnées dont il appauvrit le sol. Aussi ne cultive-t-on que ses variétés *sans épines*, — *à fruits blancs*, — *à feuilles panachées*, — *à fleurs doubles*. Cette derniere est d'un véritable ornement par la quantité de bouquets de fleurs, semblables à de petites rôses qui terminent ses rameaux depuis juin jusqu'en novembre. Leur blancheur devient plus sensible encore par le contraste du beau vert des feuilles qui sont à trois ou cinq folioles ovales, dentées, blanches et armées d'épines en dessous, enfin portées par des pétioles épineux, comme les branches et les tiges. Il est bon de tailler cette Ronce au printemps. Il faut lui donner un tuteur ou la pallisser contre un mur : elle aime une bonne terre fraîche et un demi-soleil.

2. Ronce a feuilles découpées, *Rubus laciniatus*. H. P. Ayant semé plusieurs fois cette Ronce qui m'a toujours donné des individus à feuilles découpées, je n'hésite pas à la regarder comme espece distincte, mais agréable par son feuillage et par la multiplicité de ses fleurs plus grandes, rôses, et dont chaque pétale a trois dents. Même culture : graines, marcottes, éclats des pieds.

3. Ronce odorante *ou* Framboisier du Canada, *Rubus odoratus*. Lin. (Jaum. 11e. liv.) Celle-ci, qui est sans épines, peut s'élever à plus de deux metres (six ou sept pieds), par ses tiges et ses branches droites, fermes, garnies dans toute leur longueur de grandes et belles feuilles palmées à cinq lobes sans dentelures, d'un beau vert. En juin on voit ses fleurs dispôsées en bouquets terminaux : elles se succedent jusqu'en septembre, et sont semblables à des rôses simples, aussi grandes et de même couleur. L'extrémité des rameaux laisse aux doigts une matiere un peu visqueuse, d'une odeur agréable, comme celles des fleurs auxquelles succedent des fruits mangeables. Cette Ronce donne par ses traces des moyens suffisants de la multiplier : elle aime un terrein frais et une situation un peu ombragée. Au printemps il faut la purger des bois morts. Cornuti en a parlé dans ses *Plantæ Canadenses*.

4. Ronce du Nord, *Rubus arcticus*. Lin. (Curt. 133.) Elle vient en Suede, dans les terreins humides et sâbleux, est herbacée, traçante, haute de deux à trois pouces, et propre à garnir des parties fraîches et ombragées qu'elle égayera par le beau vert de ses feuilles ternées et dentées. Ses fleurs

qu'on voit en mai, et qui sont solitaires au bout des rameaux, et d'un rôse vif, donnent de petits fruits ayant la couleur, l'odeur et le goût des framboises. Cette jolie Ronce demande absolument la terre de bruyere, et se multiplie de ses traces.

ROSIER, *Rosa*. Genre de l'Icosandrie-Polygynie, et qui a donné son nom à la famille des *Rôsacées*. Les Botanistes ne sont pas d'accord sur le nombre d'especes qui le compôsent; car les uns regardent seulement comme variétés ce que d'autres ont considéré comme especes, et *vice versâ*. Je me garderai bien d'entamer ces difficultés, que je laisse à résoudre aux Savants : il me suffira d'indiquer parmi les nombreuses sortes de Rôsiers, celles qui par leur feuillage, l'éclat et le parfum de leurs fleurs peuvent mériter les soins des Amateurs. M. Vilmorin est le premier qui se soit procuré la collection complette des Rôsiers. M. Dupont, * dont le riche Jardin est situé rue Fontaine-au-Rci, n°. 8, faubourg du Temple, s'est depuis livré presque uniquement à la culture de ces arbrisseaux, dont on voit aussi de très beaux assortiments chez MM. Noisette et Stein, Cultivateurs à Paris, et chez M. Godefroy, Pepiniériste à Ville-d'Avray.

1—4. Rôsier Eglantier, Rôsier sauvage, *Rosa arvensis*. Lin. Peu intéressant par lui-même, très commun dans nos haies et dans les endroits incultes dont il s'empare, il est très épineux, et ne porte que des fleurs simples et de peu de durée; mais il n'en est pas moins important pour les Amateurs de Rôses, parce qu'il pousse des jets vigoureux, hauts, droits, qu'on façonne encore, et qu'on laisse parvenir à une certaine grôsseur pour recevoir ensuite la greffe de quelle sorte de Rôse on veut. Pour se procurer des jets, il suffit d'aller en automne les choisir; de les enlever avec précaution, et de les replanter dans son jardin où, avant de les greffer, on les fait bien reprendre au moyen d'arrôsements, qu'il ne faut pas oublier non plus si l'on veut faire prendre sûrement les greffes. On pourrait en semer en plate-bande; mais ce moyen serait trop long, les graines mettant presque toujours deux ans à lever, sur-tout si on ne les seme pas aussitôt leur maturité.

On appelle encore Rôsiers et Eglantiers odorants, deux arbrisseaux; l'un de France, à fleurs simples et d'un rôse tendre, *Rosa rubiginosa*, Lin.; l'autre d'Allemagne; aussi à

---

* Depuis que M. Dupont a décidé de ne plus vendre, les Amateurs qui n'ont pas l'avantage d'être de ses amis, ont à regretter de ne pouvoir plus se procurer les especes ou variétés qui leur seraient le plus agréables. En leur nom et au nôtre, nous l'invitons à se départir d'une résolution qui lui est préjudiciable et afflige touts les Amateurs en les soumettant à des privations dont M. Dupont doit mieux que tout autre sentir le tourment.

fleurs simples, mais jaûnes, et faisant un bel effet par leur nombre, *Rosa eglanteria*, Lin.; *lutea*, *H. K.* Tous deux sont très épineux, forment de grôs buissons, et se font remarquer par le beau vert de leur joli feuillage qui, froissé entre les doigts, donne une ôdeur agréable de pomme de reinette. Peut-on dire que Jacquin a eu tort de faire une espece distincte de son Rôsier bicolore, *Rosa bicolor*, *H. Vind.* 1, qui n'est regardé que comme une variété de l'Eglantier jaûne au Jardin des Plantes où on le nomme *Rosa eglanteria punicea?* Les différences du Rôsier bicolore *ou* Capucine, sont une légere teinte de rouge dans le bois, l'absence d'odeur dans les feuilles, et le brillant mordoré des fleurs qui sont jaûnes au dehors : encore arrive-t-il souvent qu'il en produit de tout-à-fait jaûnes. On dit qu'il a lui-même une variété à fleurs doubles : je ne l'ai jamais vue; mais je présume qu'on l'obtiendrait par le semis.

5. Rôsier a cent *ou* a mille feuilles, *Rosa centifolia.* Lin. Qui n'a pas été enchanté par la grâce, la fraîcheur, l'éclat et l'odeur délicieuse des fleurs charmantes de cet arbrisseau? M. Dupont en possede le type, à fleurs simples : il l'a obtenu de graines produites par quelques fleurs semi-doubles qu'avait données entr'autres un Rôsier Cent-feuilles du Jardin de M. Vilmorin. — Si les tiges du Rôsier Cent-feuilles devenaient plus grôsses et s'allongeaient moins, ce serait elles qu'il faudrait choisir pour recevoir les greffes des autres Rôsiers, attendu que, suivant la remarque de M. Féburier, leurs fleurs en deviennent plus belles. Cette espece se taille souvent au ciseau après que les fleurs sont pâssées, et souvent au mois de février on le taille encore, mais à la serpette, et un peu court. Doit-on ne regarder que comme variétés du Cent-feuilles les Rôsiers suivants?

I. Le Rôsier des Peintres. Ses feuilles sont très grandes: ses fleurs, extrêmement pleines, sont d'un volume considérable. Les Jardiniers-Amateurs le cultivent sous le nom de *Rôsier des Peintres*, parce qu'effectivement on en choisit les fleurs de préférence pour servir de modeles. Ce sont ces belles Rôses qu'on voit dans les tableaux, et dont les dimensions paraissent si exagérées, quoiqu'elles ne soient véritablement que celles de la nature.

II. Le Rôsier de Hollande, *Rosa centifolia maxima*, dont les fleurs, pleines aussi et volumineuses, ne s'ouvrent pas toujours bien.

III. Le Rôsier de Bordeaux *ou* Gros-Pompon, *Rosa centifolia minor.* Ses fleurs, plus petites que celles des précédents, sont plus grôsses que celles du suivant.

IV. LE RÔSIER DE KINGSTON. Il m'a été communiqué par M. GODEFROY. Ses feuilles grandes comme celles du Rôsier à cent feuilles, en ont absolument la forme : ses fleurs petites et d'un rôse pâle, peuvent aussi être appellées GRÔS-POMPONS.

V. VI. LE RÔSIER DE BOURGOGNE *ou* RÔSIER-POMPON, *Rosa Burgundiaca, H. P.*, qu'un Jardinier rencontra par hasard en 1735, sur une montagne près de Dijon. Ses fleurs étant devenues pleines par la culture, on a multiplié et répandu à l'infini cet arbuste charmant, sur-tout lorsqu'il est couvert de ses fleurs, qui sont des rôses en mignature, mais n'ayant qu'une légere odeur. Il a une variété en tout plus petite, appellée PETIT-POMPON. Lorsqu'on veut les tailler, il faut que ce soit après la défleuraison : si l'on attendait au mois de février, on courrait risque de n'avoir pas de fleurs.

VII. LE RÔSIER MOUSSEUX, *Rosa muscosa, H. P.*, dont les fleurs si larges et si doubles répandent une odeur si suâve, et dont les extrémités des rameaux et les calyces des fleurs sont couverts d'épines molles ramifiées, d'un vert brunâtre, longues, odorantes, et qui ressemblent si fort à de la *mousse*. Le plus ordinairement il est à tige et greffé sur Eglantier. Le mieux est de l'avoir franc de pied, ce qu'on obtient ou par des éclats enracinés, ou par des marcottes. MILLER le regarde comme une espece distincte du Rôsier Cent-feuilles : on le croit originaire du midi de l'Europe, et cependant il n'y a pas très long-temps qu'il est recherché, encore qu'on le connaisse depuis plus de deux siecles. — Variété à fleurs blanches.

VIII. IX. LE RÔSIER A FEUILLES BIPINNÉES *ou* CRÉPUES, Rôsier à feuilles de Céléri de quelques-uns ; à feuilles de Grôseillier à maquereau de quelques autres ; *Rosa crispa* des Jardiniers ; *bipinnata* de DUPONT. Le nom que lui donne M. DUPONT est celui qui lui convient le mieux, parce qu'effectivement ses feuilles sont bipinnées à folioles plus petites, arrondies et crépues. Souvent il pousse aussi quelques feuilles parfaitement semblables à celles du Cent-feuilles ; quelquefois même toutes reviennent à leur premiere forme, et alors il n'y a plus de différence : au reste ses fleurs fort belles et très odorantes indiqueraient presque certainement son origine. — Une autre variété, aussi à fleurs très belles, très grandes et odorantes pousse des feuilles très grandes, gauffrées comme celles du Chou, et de plus roulées sur elles-mêmes : c'est le RÔSIER A FEUILLES CLOQUÉES, *ou* A FEUILLES DE LAITUE, *Rosa bullata*, DUPONT.

X. XI. LE RÔSIER UNIQUE, *Rosa nivea*, DUPONT, dont

les boutons teints à l'extérieur du rôse le plus vif, donnent à croire que la fleur épanouie sera intérieurement de la même couleur, tandis qu'elle est du blanc le plus pur. M. DUPONT m'a encore communiqué une variété assez semblable à l'unique par le bois et le feuillage : les fleurs sont d'un blanc pur, mais les pétales de la circonférence prennent une teinte bleue à certaines incidences des rayons de lumiere. Il l'appelle *Rosa cœlestis*.

XII. XIV. LE RÔSIER VILMORIN, appellé *Rosa centifolia carnea* par M. VILMORIN, qui l'a obtenu depuis à-peu-près douze ans, et cependant n'a pu le communiquer que des années dernieres. Ce Rôsier, par son bois et ses épines, peut bien être pris pour le *Rôsier unique*, auquel il ressemble encore par la teinte assez vive des boutons, quoique la fleur ouverte et moins pleine que la Cent-feuilles soit d'une couleur de chair tendre, ayant une sorte de transparence assez extraordinaire et très agréable; ce qui l'avait fait appeller par quelques-uns RÔSE TRANSPARENTE. L'arbrisseau est assez délicat et ne se propage avantageusement que par la greffe sur Eglantier, quand on ne peut pas lui procurer de très bonne terre. Ses feuilles sont aussi un peu cotonneuses et argentées en dessous. Il ne faut pas le confondre avec une autre espece de RÔSIER A FLEURS DE COULEUR DE CHAIR, *Rosa carnea* DUMONT-DE-COURSET, que sa teinte plus ou moins foncée fait appeller trivialement, CUISSE-DE-NYMPHE, et CUISSE-DE-NYMPHE ÉMUE, lorsque sa couleur est d'une teinte plus animée. On connaît encore une variété plus petite de cette derniere. C'est, selon toute apparence, celle que M. LEMARIÉ, Libraire à Liége, a dédiée à l'IMPÉRATRICE, à laquelle il l'a envoyée aussi-bien qu'à moi, sous le nom de RÔSE-JOSÉPHINE.

XV. LE RÔSIER ROYAL, *Rosa regia*. Son feuillage un peu cotonneux ressemble du reste à celui de la Cent-feuilles : sa fleur grande, très pleine, et d'une odeur suâve, est d'un incarnat qui charme la vue et qui lui a mérité des Anglais le nom de *Maiden-Blush*, (rougeur virginale.)

XVI. XVII. LE RÔSIER-ŒILLET, *Rosa unguiculata*, NOB. *caryophyllata*, DUPONT. Vers l'année 1800 un Rôsier-Cent-feuilles dégénéra dans un jardin de Mantes. En conservant le feuillage de son espece, il donna des fleurs rôses, pleines, mais plus petites et rassemblées. On crut leur trouver l'odeur de l'*Œillet*, parce qu'elles avaient quelque ressemblance avec cette fleur au moyen de pétales à limbe chiffonné et denté, et dont la bâse se rétrécissait en *onglet* long et blanc. Ces singularités ont valu à cette Rôse le nom très trivial de

Rôse-Guenille. Au reste M. Dupont obtint le Rôsier tout entier, et c'est lui qui a conservé et propagé cette singuliere et assez jolie variété, sur une greffe de laquelle j'ai eu plusieurs fois quelques fleurs véritablement Cent-feuilles.

XVIII. XXI. Le Rôsier prolifere, *Rosa prolifera.* Toujours la fleur porte à son centre le rudiment d'une autre Rôse, laquelle s'épanouissant bien quelquefois, donne à son tour une autre Rôse. J'en ai vu jusqu'à trois ainsi enfilées. Une autre variété : *Rosa foliacea*, Dupont, se trouve entourée de feuilles parce que les appendices foliacées de son calyce s'allongent et s'élargissent considérablement. Elle a deux sous-variétés, dont l'une *prolifere* pousse une et quelquefois deux fleurs de son centre; l'autre émet des feuilles du centre de ses fleurs, qui souvent n'ont point de pétales d'un côté. Enfin M. Dupont cultive une variété curieuse, mais bizarre en ce qu'elle n'a point du tout de pétales, et il l'appelle très justement, *Rosa apetala.*

XXII. C'est encore à la Rôse-Cent-feuilles qu'il faut rapporter les Rôses-Agathes; variétés très belles par leurs formes et leurs nuances, et qu'on distingue entr'elles par le volume des fleurs.

XXIII. Enfin je regarderai presque comme hybride de la Cent-feuilles et de celle des quatre saisons la Rôse perpétuelle, *Rosa perpetua* ou *continua* des Amateurs. Elle a l'avantage de donner en toute saison des fleurs assez doubles, d'un beau rôse, et répandant une odeur agréable approchant de celle des quatre saisons. Le feuillage a plus d'affinité avec celui du Rôsier-Cent-feuilles.

6. Rôsier de Champagne *ou* de Meaux, *Rosa Rhemensis. H. P.* Ses fleurs sont un peu plus grandes que celles du Rôsier de Bourgogne, et d'un rouge vif : leur odeur est à peine sensible.

7. Rôsier de Francfort *ou* a gros cul, *Rosa Francofurtensis, H. P.; turbinata, H. K.* A ses fleurs assez doubles, mais ne s'étalant pas toujours bien, d'une belle couleur de rôse et peu odorantes, enfin placées sur un ovaire très grôs, succedent des fruits grôs et courts, en forme de sabot à jouer, en latin *turbo.*

8. — 9. Rôsier de Provence, *Rosa Provincialis;* et Rôsier de Provins, *Rosa Gallica.* Lin. Ils ne sont peut-être que variétés l'un de l'autre. Leurs fleurs sont doubles et d'un cramoisi velouté et foncé. Cette couleur plus foncée dans quelques individus, a peut-être donné lieu à la fable des *Rôses noires* qui n'auraient d'autre mérite que la rareté. On est porté à croire que cette Rôse est celle que Jacquin

nomme *Rosa cuprea*, et qu'il représente fig. 4. de la pl. 34 de ses fragments, fascicule 1er : les Amateurs l'appellent SUPERBE-EN-BRUN. LE RÔSIER A FEUILLES PANACHÉES, appellé encore quelquefois RÔSIER-ŒILLET, *Rosa Gallica versicolor*, H. P., semble être une variété du Rôsier de Provins, et fait un très bel effet. Il en a une autre à fleurs presqu'aussi petites que celles du *Rôsier-Pompon*, mais qui en different par la couleur. On dit que ce Rôsier originaire de Syrie, en fut apporté à Provins dans le temps des Croisades, par un Comte de Brie. On appelle vulgairement ces grands et petits Rôsiers de Provins, *Grôs et petit Saint-François*. C'est, je crois, à cette espece qu'il faut aussi rapporter, 1°. la variété appellée MAHECA, dont les fleurs sont grandes, pleines et changeantes. Elles sont d'un mordoré éblouissant quand elles s'épanouissent ; bientôt les pétales de la circonférence se tachent d'un pourpre foncé qui devient la couleur générale. 2°. La Rôse appellée MANTEAU-POURPRE, parce que sa fleur qui est pourpre a les pétales de la circonférence bien plus foncés.

10. RÔSIER VELU *ou* HISPIDE, *Rosa villosa*. LIN. Il a reçu ce nom de la quantité de poils qui couvrent l'ovaire et les pédoncules de ses fleurs, plus nombreuses que dans beaucoup d'autres especes. On ne cultive que la variété à fleurs doubles. TOURNEFORT l'a appellée *Rosa pomifera*, à cause de ses fruits ronds et en forme de *pommes*. Il est de France.

11. RÔSIER DES ALPES, *Rosa Alpina*. Ses fleurs sont rôses, mais semi-doubles et dispôsées par paquets terminaux. Leur odeur est douce et agréable.

12. RÔSIER DE LA CAROLINE, *Rosa Carolina*. LIN. Il ne faut cultiver que sa variété à fleurs doubles : elles sont aussi de couleur de rôse, mais de moyenne grandeur et fort peu odorantes.

13. RÔSIER DE PENSYLVANIE, *Rosa Pensylvanica*. Cette espece trace beaucoup. Ne cultivez que sa variété à fleurs doubles.

14. RÔSIER-CANELLE ; PRINTANIER ; DE MAI ; DU SAINT-SACREMENT, *Rosa cinnamomea*. LIN. Il est originaire des Alpes ; on l'a appellé *canelle*, pour l'odeur de ses fleurs et la couleur de son bois ; *de mai*, parce que ce mois est le temps de sa fleuraison. Les fleurs de la variété cultivée sont petites, assez doubles, à pétales étroits, rôses, mais plus foncés dans le centre.

15. RÔSIER DE DAMAS, *Rosa Damascena*. H. K. Ses fleurs d'un rôse plus ou moins foncé, ou même tout-à-fait blanches,

sont doubles, mais jamais completement. Il a encore une très belle variété que ses feuilles soyeuses et blanches ont fait surnommer *argentea.*

16. Rôsier des quatre saisons *ou* de touts les mois, *Rosa semperflorens*, H. P. *bifera*, Dupont. Il a plusieurs variétés; savoir 1°. à fleurs pleines rôses; 2°. à fleurs pleines rôses-pâles; 3°. à fleurs pleines blanches; (j'ai entendu parler d'une Rôse Belgique qui pourrait bien être la même ou simplement une sous-variété.) 4°. à fleurs pleines panachées. Ce dernier Rôsier en porte souvent aussi de toutes blanches et d'autres tout-à fait rôses; ce qui l'a fait nommer en Angleterre Rôsier d'York et Lancastre. 5°. C'est au Rôsier des quatre saisons qu'il faut encore rapporter celui que M. Dupont nomme *Rosa Portlandica*, et dont les fleurs très larges et d'un beau rôse vif sont seulement bien doubles. Le Rôsier des quatre saisons est aussi bien que toutes ses variétés, très épineux; et ses fleurs, dont l'odeur est très suâve sans être celle des Rôses à cent feuilles, sont ramâssées en paquets de douze, et quelquefois de vingt; elles se voient les premieres, se renouvellent à l'automne, et durent souvent jusqu'aux gelées, sur-tout si l'on a soin au mois de juillet de tailler et effeuiller cet arbrisseau, qu'il faut arrôser pendant les sécheresses. C'est le moyen que prennent les Jardiniers pour avoir des rôses à la Notre-Dame d'août. Ils s'en procurent encore en hiver, en mettant le même Rôsier sous châssis: on y met aussi, et pour le même motif, les Rôsiers-Cent-feuilles, du Bengale, etc.

17. Rôsier Jaune, *Rosa sulfurea.* H. K. M. Tassin de Nonneville, m'a écrit d'Orléans, qu'il possédait le Rôsier jaûne à fleurs simples, trouvé assez abondamment dans la haie de clôture d'un de ses Jardins, en Beauce: cependant on l'avait cru originaire du Levant. Je ne m'occuperai ici que de sa variété à fleurs pleines. Il n'y a personne qui ne distingue ses rameaux et son feuillage d'avec ceux des autres Rôsiers. Ses fleurs épanouissent rarement bien. On dit que pour les y faire parvenir, il faut pencher le bouton et le retenir contre terre. Au reste, si on traite trop bien ce Rôsier en l'arrôsant, etc., ses fleurs crevent: si on l'oublie et qu'il soit trop expôsé au soleil, le pédoncule de la fleur se desseche tout près du calyce, et la fleur meurt avant de s'épanouir. Peut-être est-il difficile sur le terrein: peut-être est-ce sur l'expôsition. Je l'ai vu très bien réussir dans quelques Jardins, même sur une fenêtre *. Ses fleurs sont absolument

* Lorsque l'on cultive des plantes sur une fenêtre, il faut les arrôser plus souvent, quelquefois les retirer à l'ombre, et sur-tout retourner

inodores. Belon dit n'avoir que des Rôses à fleurs jaûnes à Alexandrie en Egypte.

Il y a encore une variété à fleurs très petites et très pleines, qu'on appelle *Pompons jaûnes*. Je possede l'arbre : je n'en ai jamais eu la fleur, qui ne se montre que très rarement.

18. Rôsier blanc, *Rosa alba*. Lin. Tout le monde connaît, et cet arbrisseau d'Europe, et ses fleurs toujours d'un blanc de lait, et qui souvent simples dans les premieres années, finissent par devenir bien doubles. Son odeur est différente : il a aussi plusieurs variétés. — Une entr'autres, très nouvelle, et communiquée en 1810 au Jardin des Plantes et à quelques Pépiniéristes, sous le nom de *Rosa cymbæfolia*, se fait remarquer par la singularité de ses feuilles assez distantes, compôsées presque toutes de cinq folioles d'un vert pâle et presque glauque, étroites, allongées, aiguës, dentées en scie, ressemblant assez aux feuilles du pêcher ou du chenevis. Les fleurs de grandeur moyenne et blanches, quelquefois solitaires, le plus souvent 2 et 3 ensemble, sont assez doubles et d'un beau blanc. On le doit à M. *Amédée* Le Pelletier, déjà cité avec éloge dans cet ouvrage.

19. Rôsier musqué, Rôse muscate *ou* d'Alexandrie, *Rosa moschata*, H. P. (*H. Sch.* 280.) Il ferait peu d'effet, si ses fleurs qui sont moyennes, simples, ou doubles, mais non pas pleines, n'étaient nombreuses, et en panicules de 20 jusqu'à 100 et plus. Elles n'ont pas beaucoup d'odeur, mais cette odeur est assez fine et musquée. Ce sont les dernieres Rôses : on en voit depuis août jusqu'en octobre, et même plus tard. Cet arbrisseau venant de Barbarie a besoin d'abri l'hiver. J'ai vu sa variété à fleurs doubles et rôses chez M. Godefroy.

20. Rôsier glauque, *Rosa glauca*, H. P.; *rubrifolia*, Wild. Ses fleurs sont simples, petites et rôsées, mais la couleur de ses feuilles et de ses rameaux est très jolie : ils semblent couverts d'une poussiere ou fleur, pareille à celle qui couvre la prune de Reine-Claude. On le trouve dans nos Alpes.

21. Rôsier a feuilles de Pimprenelle, *Rosa pimpinellifolia*. Lin. Ce n'est aussi que son feuillage extrêmement joli qui peut engager à lui donner place dans un Jardin. On en connaît cependant une très jolie variété à fleurs doubles blanches, appellée *Pompon blanc*.

22 — 24. Rôsier a feuilles variables, *dit* du Bengale *ou* toujours fleurissant, *Rosa diversifolia*. Vent.

---

touts les jours les pôts; autrement la lumiere attirerait les fleurs et la plante d'un seul côté, et le soleil dessécherait les racines qui seraient restées trop constamment expôsées à son ardeur. D'autres se contentent d'entourer les pôts d'un cordon de paille.

J. de Cels 35. *semperflorens*, Curtis. *Bengalensis*, Cels. *Chinensis*, Jacq. *H. Sch.* 281. Cet arbrisseau très épineux et originaire de la Chine, d'où on l'a envoyé en Angleterre vers 1771, est aussi figuré dans les Vélins du Muséum. Il est connu seulement depuis la fin du dernier siecle; mais on l'a déjà multiplié en abondance parce qu'il a l'avantage d'être toujours orné de feuilles, et même de fleurs si on le tient l'hiver en serre tempérée ou simplement dans un appartement un peu échauffé et près du jour. On l'a surnommé *diversifolia*, parce que ses feuilles, dispôsées du reste comme celles des autres Rôsiers, varient dans le nombre de leurs folioles (de trois à cinq) qui sont pointues, d'un vert tendre, bordées d'un rôse léger. Ce joli arbrisseau a un port très agréable, et peut s'élever à environ un metre et demi (4 pieds et demi). Ses branches donnent depuis un jusqu'à cinq et six boutons allongés et terminaux, soutenus sur des pédicules longs et nus. Ces boutons deviennent autant de fleurs d'une grande fraîcheur, légerement odorantes, de couleur de rôse, presqu'aussi fortes que celles de la *Cent-feuilles* de Bordeaux, mais moins doubles. Pour augmenter le nombre et prolonger la succession de ces fleurs, il faut couper à mesure celles qui se fanent. M. Cels m'en a communiqué une variété très jolie à fleurs quelquefois d'un blanc assez pur : elle n'est pas encore très répandue. Mais on cultive communément une autre variété, (peut-être est-ce une espece), à fleurs d'un cramoisi foncé et velouté, en tout semblable à l'autre, si ce n'est que les feuilles sont bordées de brun; que la fleur est moins double, et que l'arbre est en général moins grand que le précédent : désavantage bien compensé par la riche couleur de ses fleurs. Touts ces Rôsiers se multiplient de rejetons enracinés, de couchage, même de boutures qu'on peut faire pendant toute la belle saison, et dont le succès sera infaillible si on les fait aux mois de janvier et février en terre de bruyere, sur couche modérée et sous châssis. Une fois reprises, elles ne veulent plus qu'un mélange de cette terre avec de la terre franche et douce, ou tout simplement la pleine terre et une expôsition méridienne, avec des arrôsements fréquents pendant l'été; car quoique ces Rôsiers soient moins robustes que les nôtres, cependant j'en ai quelques individus qui depuis 1804 ont pâssé touts les hivers en pleine terre sans abri, et n'ont souffert aucun dommage, si ce n'est que celui à fleurs pourpres a quelquefois été maltraité par les gelées au point que ses tiges et ses branches ont péri; mais il repousse du pied et souvent il n'en fleurit pas moins la même année. On le préservera de toute atteinte si on le garantit par des paillassons qu'on mettrait pendant les très grands froids, et

aussi avant le lever du soleil, le lendemain d'une de ces gelées printannieres, qui tuent les jeunes pousses. Sa conservation sera plus assurée encore, si le tenant en pôts on le serre en orangerie. Enfin l'une et l'autre especes végéteront prodigieusement, si avant l'hiver on leur adapte un châssis à fenêtres qu'il faudra ouvrir pendant les temps doux, et qu'on pourra entourer, même couvrir de litiere pendant les fortes gelées. — M. GAUGHÉ, Jardinier-Décorateur de jardins, et qui exploite, rue des Charbonniers, n°. 7, un terrein déjà renommé par les cultures de M. DESCEMET, m'a donné quelques pieds d'une variété charmante qu'il a obtenue et qu'il nomme la BICHONNE, parce que ses fleurs d'une couleur assez vive, et panachées de nuances plus pâles, ont des pétales frisés et d'un très joli effet. Elles ont encore l'avantage de répandre une odeur plus forte et plus agréable que celles des autres Rôsiers du Bengale. M. BOUNDER, Docteur en médecine à Dijon, a obtenu une variété de ce Rôsier assez bizarre et cependant très agréable. Elle se fait remarquer par une longueur démesurée dans toutes ses parties. Les feuilles ont l'air de feuilles de Pêcher, et les fleurs qui du reste conservent la couleur ordinaire ont des pétales si étroits et si longs qu'ils ont la forme des lanieres de la fleur du Soleil vivace.

On connaît encore une jolie espece de Rôse, apportée de la Chine par le Lord MARCARTNEY, *Rosa bracteata*. WILD. On la cultive au Jardin des Plantes ; elle a des fleurs blanches, odorantes. Orangerie.

25. RÔSIER SANS ÉPINES, *Rosa inermis*. NOBIS. M. DUPONT croit qu'il est originaire de la Chine : on en trouve une espece aux Alpes, et c'est la variété à fleurs doubles que seulement les Fleuristes cultivent. Je la possede : son bois est rouge et sans épines, mais on en trouve sous les pétioles des feuilles. Les fleurs sont rôses, odorantes et assez doubles. J'ai vu sa variété à fleurs doubles blanches chez M. GODEFROY, à Ville-d'Avray.

26. RÔSIER A UNE FEUILLE, *Rosa berberidifolia*, PAL. *simplicifolia*, DUPONT. Il est à croire que cette espece qui chez nous n'est encore qu'une mignature, et un arbrisseau assez fort en Perse, d'où MICHAUX pere, nous l'a apporté : il nous a dit qu'elle y était si abondante qu'on s'y en servait pour chauffer le four. Elle est curieuse par ses feuilles, qu sont simples, au lieu d'être compôsées de plusieurs foliole comme celles de touts les autres Rôsiers. D'un vert très pâle et du reste semblables à celles du Berberis, elles sont de plu alternes, petites, glauques, dentées en scie, et attachée

à des rameaux grêles, purpurescents et épineux. La fleur est simple, petite et jaûne. Je n'ai encore vu ce Rôsier que dans la belle et unique collection de M. Dupont ; et c'est chez lui qu'on en a fait le portrait pour les Vélins du Muséum.

27. Rôsier a feuilles de Frêne, *Rosa fraxinifolia*. Dupont. Nous avons vu chez M. Dupont cette très jolie espece et sa variété à fleurs doubles. Je crois que c'est elle que M. Godefroy m'a communiquée sous le nom de *R. lucida*. Peut-être, est-ce la même qu'on appelle *Rosa fraxinellifolia*.

28. Rôsier toujours vert, *Rosa sempervirens*. Lin. Nous citons cette espece de Rôsier naturel à l'Allemagne, parce qu'ayant le privilége de garder ses feuilles toute l'année, il garnit d'une maniere agréable le treillage contre lequel on l'appuie. Ses fleurs, petites, mais blanches et finement musquées, contrastent agréablement avec le beau vert luisant de ses feuilles. Il est originaire d'Italie, et demande l'orangerie pour l'hiver.

29—30. Il y a encore 1°. le Rôsier a feuilles de Persil, dont les fleurs, dit-on, sont aussi pleines que celles du Rôsier Cent-feuilles. Il pourrait bien n'être que le Rôsier à feuilles de Céléri. *V*. Rôsier bipinné. 2°. Un Rôsier de la baie d'Hudson. Ses fleurs rôses et odorantes, disposées comme celles du Rôsier des quatre saisons, l'ont fait appeller *R. corymbosa*.

Rôsier multiflore. L'Angleterre doit ce charmant Rôsier à l'un des chefs de sa compagnie des Indes (M. Evans), qui l'a apporté ou fait venir du Japon ou de la Chine en 1804. Ce sera une acquisition précieuse, si nous parvenons à l'acclimater : ayant pâssé l'hiver dernier (de 1811 à 1812) en pleine terre, on pouvait concevoir cette espérance, que les derniers froids de novembre et décembre (1812), viennent de détruire en faisant périr par-tout, à Paris et dans les environs, les greffes faites pendant le cours de l'été et laissées en plein air, et en tuant la plus grande partie des branches de l'individu franc de pied que je possede, et qui, de la mi-juin à la mi-octobre, m'avait donné si grande abondance de fleurs. Depuis quatre ans nous avons ce joli arbuste dont les rameaux longs et sarmenteux annoncent qu'il sera propre à garnir des berceaux et des tonnelles. Accueilli, recherché même sur la simple qualité d'étranger, on l'avait déjà multiplié à l'infini malgré qu'on ne connût pas du tout sa fleur. On s'est trouvé bien dédommagé d'un pareil empressement lorsqu'elle s'est montrée, cet été, pour la premiere fois en France, dans la collection du Docteur Cartier, amateur aussi distingué que cultivateur habile. On propage facilement ce joli Rôsier, soit par ses rejetons enracinés qu'on éclate, ou de marcottes; soit de boutures, ou enfin par la greffe sur Eglantier; et c'est dans

ce dernier état qu'il a fleuri chez M. CARTIER, une bonne quinzaine avant le mien, qui est franc de pied. Ses aiguillons sont crochus : ses feuilles sont alternes, très nombreuses, peut-être persistantes, le plus souvent à sept folioles opposées, sessiles, plus petites à raison de leur rang inférieur, toutes velues comme le pétiole commun, qui est canaliculé. Ses fleurs un tant soit peu plus volumineuses que les Rôses-Pompons, et disposées en bouquets de 3 à 20, sont d'une couleur rôse charmante, et qui pâlit au bout de quelques jours. Elles sont presque pleines, car il reste toujours dans le milieu quelques étamines, et touts les styles avortés sont convertis en prolongements étroits et foliacés. Ces jolies Rôses répandent, sur-tout le soir, une odeur très agréable.

32. Il existe encore un grand nombre de belles especes ou variétés de Rôses dont les bornes de ce livre m'empêchent de parler, et que d'ailleurs je ne saurais où placer.

La nature a comblé la RÔSE de ses dons les plus enchanteurs : élégance dans le port et le feuillage, grâces et beauté dans les formes, fraîcheur et suavité dans les couleurs, parfum exquis ; la nature lui a tout donné. Aussi cette fleur charmante a-t-elle été recherchée dans touts les temps, et célébrée par les poëtes de touts les âges. Unanimes dans leur allusion ingénieuse à ses charmes, aux épines qui la défendent, et à son peu de durée, ils en ont fait l'emblême de la beauté. C'est à ses qualités aimables qu'elle doit d'être aussi répandue ; car si petit que soit un jardin, si peu qu'on ait de place, elle est la premiere fleur qu'on veuille avoir : heureusement l'arbuste qui la produit n'est pas d'une culture très difficile, et ses racines, qui poussent au loin une assez grande quantité de rejetons, fournissent des moyens aisés de le multiplier : c'est à l'automne qu'on doit les séparer, après toutes fois s'être assuré s'ils sont enracinés, car autrement on ne réussirait pas sans chaleur à les faire reprendre. Toutes les especes peuvent se propager de marcottes, et les boutures réussissent pour quelques autres ; enfin on peut touts les greffer sur Eglantiers, ou en écusson dès juin, ou en fente au mois de février ou de mars. * Au lieu de laine, quelques personnes, et M. DUPONT lui-même pré-

* Le véritable Amateur ne laisse échapper aucune occasion de se procurer une espece nouvelle de quelque végétal que ce soit, et sait mettre à profit une bonne volonté que le moindre retard peut convertir en refus : il accepte donc sur-le-champ les boutures ou les greffes qui lui sont accordées ou offertes, et souvent au moyen de précautions, il réussit lors même que la saison semble devoir s'opposer à ses succès. C'est ainsi qu'en tout temps j'ai obtenu quelques belles plantes. Toutes les especes de Rôsiers peuvent se greffer sur églantiers bien repris, (et dont il est bon d'avoir provision en pôts) soit en écusson, soit en fente. Ce dernier moyen réussit sur-tout au moment où la seve se met en mouvement, c'est-à-dire fin de février et commencement de mars. A cette époque, on coupe sur

ferent développer leurs greffes avec des feuilles de plomb mince: alors il en faut deux petites lames dont l'une couvre le haut et l'autre le bâs de l'écusson. J'y vois deux inconvénients, le premier celui de s'échauffer considérablement au soleil; le second celui de ne pas serrer assez pour empêcher de s'écarter la plaie fait au sujet pour recevoir l'écusson. Au reste, on choisit de beaux brins pour y asseoir la greffe; on la place sur les jeunes branches qui ont poussé, et haut quand on veut faire des Rôsiers à tige haute. Ces derniers se placent avec avantage au bâs des terrasses. On se donne aussi quelquefois le plaisir de faire porter des Rôses de différentes sortes ou couleurs à une même tige; mais aussi il arrive souvent qu'une de ces greffes plus vivace appauvrit et même tue les autres. Il est bon de tenir en buisson les especes que l'on préfere, parce qu'alors leur racine

---

les especes qu'on veut multiplier, des branches si menues qu'elles soient, pourvu qu'elles soient ligneuses: on peut les garder pendant quelques jours dans un endroit qui ne soit ni chaud, ni sec. On peut donc les faire venir d'assez loin, pourvu qu'elles ne soient point gelées ou desséchées en chemin. A l'instant où l'on veut greffer, on rafraîchit le bout de ces branches qu'on coupe bien net en biseau, à commencer d'un œil, et de maniere que l'écorce, laissée seulement du côté de cet œil, puisse se bien ajuster avec celle de l'Eglantier que l'on coupe horizontalement, aussi à l'endroit d'un œil, et à la hauteur jugée nécessaire. On le fend ensuite, soit dans toute sa largeur s'il est petit, soit seulement sur un côté, mais toujours longitudinalement et suffisamment pour y introduire la greffe qui doit être enfoncée jusqu'à l'endroit où commence le biseau, et de maniere que l'écorce et l'œil soient extérieurs. Il est bon que la greffe ait au moins deux ieux. Cette fente se fait ordinairement avec la pointe de la serpette, mais en prenant assez de précaution pour ne pas se blesser. Si l'Eglantier étoit grôs, on pourrait y insérer circulairement plusieurs greffes. Le tout étant ainsi arrangé, on applique avec un petit bâton, tant sur le bout de l'Eglantier et sur celui de la greffe que sur les fentes, une matiere compôsée de deux parties de colophone et d'une partie de cire jaune ou blanche, fondues ensemble, bien mêlées, et qu'il faut employer chaude assez pour tenir et ne pas dessécher. A défaut de cette compôsition on mastique les greffes et le bout de l'églantier avec de la terre grâsse détrempée qu'on recouvre ensuite d'un chiffon assujetti par quelques tours de fil. Les Eglantiers ou autres arbres ainsi greffés doivent être portés sous châssis tiede où encore les jeunes pousses seront abritées du soleil. On les habitue petit à petit au plein air, et l'on met enfin les arbres greffés en place. Dès la premiere année, ils portent fleurs; et si la greffe a été établie rez-terre, on pourra bientôt avoir des arbres francs de pied, en enterrant la greffe qui prendra racine au-dessus, mais qui peut-être aussi pourrira.

Enfin la greffe en fente s'exécutant dès le mois de février, fournit un grand moyen de multiplier très-promptement et abondamment les meilleures especes d'arbres fruitiers, parce qu'au moment de greffer ces arbres en écusson à œil dormant, elle a déjà produit des rameaux sur lesquels on peut prendre ces greffes.

Il n'est pas indifférent de couper avec un instrument très-propre et bien essuyé, les branches dont on fait des greffes ou des boutures; il peut arriver que les sucs de certaines plantes soient nuisibles ou mortels pour d'autres plantes; et c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer le peu de succès obtenu dans quelques-unes de ces opérations.

en poussant des rejetons donnent des moyens faciles de les multiplier. D'un autre côté, des Rôsiers ainsi abandonnés à leur nature, sont plus vivaces et plus durables : c'est pourquoi quelques personnes sont dans l'habitude de greffer de belles especes ou variétés sur des scions flexibles d'Eglantiers, qu'à l'automne ils courbent jusqu'à terre, où ils les tiennent assujettis tant que la nouvelle greffe n'a pas pris racine; alors ils séparent, et se trouvent pourvus de buissons. Le Rôsier a besoin au moins d'être chaque année débarrassé de ses bois morts; il aime une terre meuble, profonde, et naturellement fraîche, ou entretenue fraîchement; il aime le plein air: adôssé contre le mur au midi, le soleil le tue; à l'ombre, si ses fleurs conservent long-temps leur fraîcheur, souvent aussi il n'en donne point. Un Rôsier pris du *blanc*, doit être soigné, si l'on ne veut pas que ce blanc, qui n'est qu'un amâs de petites plantes parasites, ne gagne : on coupe les feuilles et même les branches qui en sont attaquées, ou au moins on les gratte avec un couteau de bois. Quelquefois le mieux est de déplanter l'arbuste, de le brosser et laver, et de le replanter ailleurs.

RUE, *Ruta*, en grec *Rhytē*, du verbe *rhyō*, j'entraîne, à cause des vertus expulsives de ce genre de la Décandrie-Monogynie, et type de la famille des *Rutacées*.

1. RUE COMMUNE, *Ruta graveolens.* LIN. (JAUM. 2[e] liv.) Quoique peu remarquable par lui-même, cet arbuste est intéressant pour toutes les classes; il présente au botaniste la singularité d'avoir toutes ses fleurs à quatre pétales et huit étamines, hors celle de l'extrémité, qui a cinq pétales et dix étamines : il offre à l'observateur l'occasion de s'assurer de la valeur des sexes dans les plantes. On peut dans un beau jour d'été voir chaque étamine venir, à son tour, porter le tribut conjugal au pistil. Les Amateurs cultivent la Rue dans leurs Jardins d'hiver pour sa verdure perpétuelle, et dans ceux d'été parce qu'elle contraste avec les autres plantes par son vert glauque. Enfin cet arbuste, doué dans toutes ses parties d'une odeur forte, a plusieurs usages en médecine. Naturel à nos Provinces méridionales, et susceptible d'être quelquefois maltraité par la rigueur de nos hivers, il doit être placé en expôsition seche, aérée et chaude. Un terrein médiocre lui convient par la même raison *. Ses rameaux nombreux forment

* On observe que les plantes qui craignent la gelée, poussent trop et avec trop de vigueur, si on leur donne un trop bon terrein : alors leurs jeunes pousses, trop succulentes, sont susceptibles d'être maltraitées par le froid. Plus elles seront ligneuses et *aoûtées*, moins elles auront à le craindre.

un buisson arrondi d'environ trois pieds de haut : ils sont garnis de feuilles nombreuses, à folioles petites, ovales et très entieres. Les fleurs, qui sont terminales et d'un jaûne pâle, paraissent en été. On le multiplie par l'écat des pieds en automne, ou par les plants que ses semences nombreuses, et qui se répandent d'elles-mêmes, ne manqueront pas de donner, si à un automne pluvieux succede un hiver peu rigoureux.

2. Rue de Montagne, *Ruta montana*. Lin. Celle-ci, regardée par quelques Botanistes comme variété de la précédente, présente les mêmes avantages. Elle est plus petite dans toutes ses proportions, et ses fleurs paraissent plus tard. Même culture, etc.

RUELLIA. Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Acanthoïdes*, et consacré à la mémoire d'un ancien Botaniste Français dont il porte le nom.

1. Ruellia a fleurs bleues, *Ruellia varians*, Vent. (Jard. de Cels 46. Vél. du Mus.) *Eranthemum pulchellum*, And. *rep.* 88. *Justicia nervosa*, Wahl. Joli arbuste toujours vert, et venant de l'Inde. Il pousse des tiges droites, anguleuses, à rameaux oppôsés et garnis de feuilles aussi oppôsées, assez larges, longues souvent de plus de six pouces, pointues, fort vertes en dessus, en dessous pâles et marquées de nervures saillantes et paralleles. Dès le mois de janvier jusqu'en mai, et souvent plus tard, il donne abondance de fleurs du bleu le plus beau, et qui se change en pourpre ; c'est d'où vient le nom spécifique *varians*. Ces fleurs, dispôsées en épis carrés, et souvent réunis trois ensemble au bout des rameaux, sont entremêlées de bractées panachées de blanc de lait ; quelquefois encore les deux feuilles les plus voisines sont aussi du même blanc dans la moitié contiguë au pétiole ; bigarrure d'un effet singulier, et la cause du nom *Eranthemum* qu'Andrews lui a compôsé des mots grecs *erōs*, amour, ou *eraō*, j'aime, et *anthemon*, fleur. Comme cet arbuste végete continuellement, et qu'il fleurit en hiver, il faut le rentrer de bonne heure dans la serre chaude ou sous la bâche. On le multiplie facilement de boutures faites au printemps et lorsque la fleur est pâssée, soit dans la tannée, soit sur couche chaude.

2—3. On voit encore dans les collections deux especes plus jolies de *Ruellia*, l'ovale, *R. ovata*, Cav., et la blanche, *R. lactea*, Cav. Toutes deux sont du Mexique, et demandent les mêmes soins que le *R. varians*. La derniere, dont les fleurs sont d'un blanc de lait pur, est vivace : la pre-

miere n'étant que bisannuelle, ne peut se multiplier que des graines qu'elle a mûries.

S.

SANTOLINE, *Santolina.* Genre de la Syngénésie-Polygamie égale, famille des *Corymbiferes*, et dont le nom dérivé du mot *sanctus* dont il est diminutif, exprime une plante sainte, ou digne d'être sanctifiée à cause des grandes vertus attribuées principalement à la SANTOLINE COMMUNE *ou* PETIT-CYPRÈS, *Santolina Chamæcyparissus*, LIN. Arbuste d'un demi-metre (environ un pied et demi), croissant naturellement aux expôsitions chaudes, et dans les terreins légers et pierreux de nos départemens méridionaux. Il forme buisson par le grand nombre de ses rameaux assez droits, à feuilles très petites, persistantes, linéaires, vertes, un peu semblables à celles du *Cyprès*. Ses fleurs se voient en juillet, et sont solitaires, terminales et jaûnes. Cette plante répand de toutes ses parties une odeur forte, et que mal-à-propôs on a cru capable d'éloigner les teignes et les vers des vêtements de laine ; ce qui lui a valu le nom trivial de GARDE-ROBE. Mise en bonne terre, elle deviendra plus belle, mais sera susceptible d'être maltraitée par la gelée. Placée au midi en terrein chaud et pierreux, elle pourra avec moins de risque orner certaines parties arides de nos jardins. Il sera toujours prudent d'en rentrer quelques pieds en orangerie : on la multiplie de marcottes et de boutures.

SAPIN, *Abies*, TOURN. JUSS. — *Pinus*, LIN. LINNÉ avait réuni les genres PIN, SAPIN et MÉLESE, parce qu'étant touts de la Monœcie Monadelphie, et de la famille des *Coniferes* de JUSSIEU, ils ont encore ensemble quelques autres rapports. Je suivrai ici les distinctions et l'ordre du Jardin des Plantes, où l'on sépare encore ce genre en *Vrais* et *Faux-Sapins*. Les premiers sont ceux qui fournissent la térébenthine : ils ont des feuilles planes, solitaires, (ce qui les éloigne des Pins et des Mélezes), échancrées par le bout, et rangées de chaque côté sur les rameaux comme les dents d'un peigne. Les cônes des unes et des autres sont solitaires et terminaux ; mais ceux des *Vrais-Sapins* ont la pointe dirigée vers le ciel. Au contraire, les *Faux-Sapins*, appellés SAPINETTES, EPICEA et PICEA, parce qu'ils fournissent la poix, ont les feuilles éparses autour des rameaux qui ont l'air d'une queue d'animal, elles sont aussi solitaires, mais en alene et pointues : enfin leurs fruits ont la pointe tournée vers la terre.

1. SAPIN COMMUN *ou* A FEUILLES D'IF, *Abies taxifolia*, H. P. *Pinus Picea*, LIN. Tout le monde connaît cet arbre, dont la tige très droite, et nue à plus des deux tiers de sa

hauteur, pousse des branches horizontales, quelquefois un peu inclinées vers la terre, et toujours plus courtes en raison de leur proximité du sommet de l'arbre qui a une forme pyramidale. Ses feuilles, d'un vert foncé en-dessus, sont blanches en dessous, d'où lui viennent encore les noms de SAPIN BLANC et SAPIN ARGENTÉ. Croissant naturellement sur nos hautes montagnes, il s'accommode cependant assez bien de la plaine, où il est à la vérité moins beau. On le trouve en Suisse, en Allemagne, etc. où l'on en tire de la térébenthine. On le multiplie de graines extraites, au moyen de la chaleur, des cônes cueillis de janvier à mars : on les seme dru presqu'aussi-tôt dans des pôts remplis de terre de bruyere, et placés à l'ombre sur couche tiede. On rentre ces pôts pendant les deux premiers hivers. On éclaircit le plant qu'il faut enlever en motte, quand il est assez fort, pour mettre chaque pied en pôt séparé. A trois ans il ne craint plus le froid, et on peut le mettre en place ou en panier pour être transporté au besoin.

2. SAPIN BAUMIER, ODORANT *ou* A ODEUR DE BAUME, *Abies balsamea*, JUSS. *Pinus balsamea*, LIN. On l'appelle encore BAUMIER DE GILEAD, parce que ses feuilles froissées répandent une odeur forte, semblable à celle du Baume de *Gilead* ou *Galaad*, autrement dit Baume de Judée. Cet arbre nous vient des contrées septentrionales de l'Amérique, et ressemble au Sapin commun par son port et sa tige droite, mais moins haute ; et par la dispôsition presqu'horizontale et symmétrique de ses branches, et sur-tout de ses rameaux qui sont plus nombreux. Ses feuilles, qui sont aussi très nombreuses et rangées de même en forme de peigne, (quoiqu'on en voie aussi sur le dessus des rameaux), sont d'un vert foncé, mais plus pâles en dessous. Ses fruits ou cônes sont aussi plus grôs que ceux du Sapin commun et droits : ils contiennent des semences qui mûrissent ici en juillet, et qui sont munies d'ailes ou de membranes d'un très joli violet. Ce Sapin aime l'expôsition au nord et un terrein sâblonneux ; du reste, même culture.

3. SAPIN, SAPINETTE *ou* PESSE DU CANADA ; Epinette blanche de la Nouvelle Angleterre ; HEMLOCK-SPRUCE des Anglais, *Abies Canadensis*, H. P. *Pinus Canadensis*, LIN. C'est du tronc de cet arbre que se tire le Baume du Canada, et l'on emploie dans le pays les sommités de ses branches pour faire le *spruce beer*, ou biere forte ; ce qui encore a valu à ce Sapin le nom de SPRUCE. Il n'est pas commun en France. Ses branches plus longues et plus nombreuses, lui donnent un air moins régulier et différent de celui des autres Sapins. Ses feuilles, plus courtes et moins régulierement rangées de chaque côté, sont étroites, piquantes, et à peine depâssées par les

fruits qui sont petits et ovales. On connaît encore l'Epinette *ou* Sapinette noire, — la blanche — et la rouge, qui sont plus petites en tout que celle du Canada, dont peut-être elles ne sont que variétés. Même culture.

4. Sapin-Epicea *ou* Epicia de Norwege, *Abies Picea*, H. P. *Pinus Abies*, Lin. Il fournit le bois si connu et si employé, et la poix : c'est d'où lui a été donné le surnom de *Picea*. Naturel au Nord de l'Europe, où il préfere les vallées d'un sol profond, et s'éleve droit et à une grande hauteur, on peut le placer dans certaines parties des grands Jardins-paysages qu'on destine au recueillement. Ses branches, presque verticillées et souvent pendantes, sont un peu nues. Les feuilles qui sont longues, droites, piquantes, presque tétragônes, sont rangées autour des rameaux, mais elles sont plus rares en dessous : les cônes sont allongés et cylindriques. — *Sapinus* et *Sapina* se trouvent dans Pline comme noms d'arbres de ce genre : Columelle et Vitruve emploient l'adjectif *sapineus*, et l'on prétend que ces mots sont abrégés de *sativa Pinus*.

SAUGE, *Salvia*. Ayant déjà traité des Sauges herbacées, page 476, je n'aurai à parler ici que des Sauges arbustes.

1. Sauge commune, *Salvia officinalis*. Lin. (Jaum. 7e. liv.) Arbuste aromatique, formant buisson par ses tiges nombreuses, carrées comme celles des *Labiées*, étalées sur terre et garnies de feuilles ovales-lancéolées, grenues, un peu duveteuses, persistantes. Ses fleurs verticillées, en gueule, bleues, assez grandes, et munies de bractées, paraissent dès le mois de mai. Dans les îles de la Grece les paysans cueillent et portent aux marchés ce qu'on y appelle *Pommes de Sauge :* ce sont des excroissances ou *galles*, formées sur cette plante par la piqûre d'insectes qui y déposent leurs œufs. Ces *galles* parvenues à un volume assez considérable y sont regardées comme bonnes à manger. Ordinairement nous mettons cette plante en bordures dans les grands potagers ; mais on cultive de préférence sa variété appellée Sauge de Provence *ou* de Catalogne, parce qu'elle croît naturellement dans les lieux secs de ces parties de France et d'Espagne, ou petite Sauge, *Salvia tenuior*, parce qu'elle est moindre dans toutes ses dimensions. C'est d'elle qu'on fait un usage si fréquent, soit en boisson théiforme, soit pour être fumée comme du tabac. Je regarde aussi comme variétés de la Sauge commune, la gauffrée, — la panachée — et la tricolore, dont les sommités, panachées de blanc et de rôse tendre, font un si joli effet. On les propage toutes ou de graines semées en pleine terre, et garanties par de la litiere contre les grands froids,

ou de boutures faites en été, à l'ombre. Ce dernier moyen est même l'unique, pour bien conserver les dernières variétés dans leurs *panachures*, qu'une terre trop substantielle fait souvent disparaître. *

2. SAUGE CARDINALE, *Salvia coccinea*, LIN. Ses tiges ligneuses, carrées, droites, hautes de près de quatre pieds, sont ornées de feuilles en cœur, douces au toucher, persistantes. Les fleurs qui sont grandes, d'un écarlate vif, et disposées en verticilles au sommet des tiges, se font remarquer par leur éclat. Elles se succèdent presque toute l'année. Cette Sauge se propage par ses graines, qui souvent levent d'elles-mêmes, ou qu'on seme au printemps, sur couche et sous châssis; et par le moyen des boutures qu'on fait à l'ombre pendant tout l'été. Elle a besoin pendant l'hiver d'être tenue en serre tempérée, ou au moins en bonne orangerie. Elle nous vient de la Floride.

3. SAUGE DE DOMBEY, *Salvia formosa*. L'HÉR. *Stirp. nov.* 21. Son port, la multiplicité de ses rameaux garnis de feuilles persistantes, en cœur, larges et d'un beau vert; enfin la grandeur, l'éclat et le nombre des fleurs écarlates dont elle est ornée presque toute l'année, lui ont fait donner à juste titre le nom spécifique latin *formosa*. Ces avantages lui méritent encore, pour l'été, place dans nos Jardins où il faut la mettre au grand soleil; et pour l'hiver, d'être accueillie dans les serres tempérées où elle demande à être près des jours, et peu arrôsée. Cet arbuste croît spontanément dans les endroits pierreux du Pérou: DOMBEY en a envoyé les semences vers 1783. Même traitement que pour la *Sauge Cardinale*.

4. SAUGE CITRONNÉE, *Salvïa chamædryoïdes*. Je crois qu'elle vient de la Nouvelle-Espagne. On la multiplie facilement de boutures. Ses fleurs qu'on voit pendant tout l'été sont grandes et d'un très beau bleu. Ses feuilles ovales et rugueuses sentent le *Citron*. Elle peut faire un arbuste d'environ un metre (trois pieds). Orangerie.

5. SAUGE DORÉE, *Salvia aurea*. (CURTIS 182.) Arbuste d'orangerie, vigoureux et venant du Cap; ses fleurs sont grandes, d'un beau jaûne *doré* qui se change en couleur de rouille; on les voit en mai. L'arbuste peut s'élever à deux metres (six pieds); se propage de graines et de boutures; ses feuilles ovales, mais arrondies par le sommet, sont ar-

* La *panachure* est avec raison considérée comme une altération dans les plantes : le moyen de la conserver est d'entretenir les végétaux panachés dans un sol maigre.

gentées et entieres, si ce n'est que souvent elles sont plus que dentées à leur bâse.

SAULE, *Salix*. Genre de la Diœcie-Diandrie, famille des *Amentacées*, et dont le nom latin qui vient du verbe *salire*, sauter, exprime l'accroissement rapide de presque toutes les especes. Beaucoup d'entr'elles conviennent à certains sites des grands Jardins, principalement celles à feuilles soyeuses et argentées, qui contrasteront agréablement avec le vert plus foncé d'autres arbres aquatiques. Les Saules en général ont des rameaux souples et ployants.

1. Saule commun *ou* blanc, *Salix alba*. Lin. (Duh. n. éd. 3. 25.) On en voit beaucoup sur le bord de nos eaux et dans les prairies humides. Abandonné à lui-même, il s'éleverait à une assez grande hauteur : mais on est dans l'usage de le mutiler touts les deux ou trois ans, ce qui hâte sa vieillesse et cause la pourriture totale de son bois. Alors il ne lui reste plus que l'écorce, même souvent qu'une partie de son écorce, ce qui ne l'empêche pas de pousser des branches vigoureuses. La bizarrerie de ses formes, ajouté au blanc argenté de ses feuilles, lancéolées - très - aiguës, dentées, soyeuses des deux côtés, mais beaucoup plus en dessous, et même souvent luisantes en dessus, doivent lui mériter place dans certains sites pittoresques.

2. Saule-Osier rouge *ou* franc, *Salix purpurea*. Lin. Il s'éleverait en arbrisseau si on ne le coupait pas touts les deux ou trois ans au niveau de terre. Alors il forme buisson et garnit agréablement les parties les moins voisines des eaux, sur-tout en hiver que ses branches sont d'un rouge-pourpre très vif. Ses feuilles lancéolées, alternes (les inférieures opposées), sont toutes glâbres et dentées. Cette espece est plus que les autres estimée des Vanniers et Tonneliers, parce que ses branches moins rameuses, se fendent mieux et plus aisément.

3. Saule-Osier jaune, *Salix vitellina*. Lin. (Duh. n. éd. 3. 27 *bis*.) Ses branches trop rameuses, et se fendant par conséquent moins bien, ne conviennent guere aux Vanniers et aux Tonnelliers : mais étant flexibles, elles sont reçherchées des Vignerons et des Jardiniers. Il porte des feuilles ovales-aiguës, glâbres et moins dentées que dans le Saule blanc. Placé à côté de l'autre et traité de même, il formera de beaux buissons, et contrastera agréablement avec lui en hiver par le jaûne vif et doré de ses rameaux. Dans les terres froides, il devient sensible à la gelée par ses extrémités trop tendres. Quelques-uns l'appellent Osier blanc.

4. SAULE-OSIER VERT, DE RIVIERE *ou* DES ISLES, *Salix viminalis.* LIN. (DUH. n. éd. 3. 28.) Cet arbrisseau s'accommode mieux que les deux précédents des terreins très humides, et peut faire un très bon effet près des eaux. Cet Osier (que l'on appelle VERT, NOIR, et BLANC quelquefois, parce que son écorce prend l'une de ces couleurs selon la variété), pousse des branches droites, effilées, assez longues, moins flexibles que celles des deux précédents, et cependant bonnes pour les grôsses pieces de vannerie : leurs feuilles sont alternes, droites, lancéolées-linéaires et longues, ondulées, d'un vert foncé, quelquefois plus vertes en dessus, toujours très soyeuses en dessous.

5. SAULE ODORANT, *Salix pentandra.* LIN. Ses feuilles ovales-lancéolées, glâbres et dentées, ont quelque ressemblance avec celles du Laurier; aussi est-il appellé Saule à feuilles de Laurier. Elles sont assez luisantes, odorantes quand on les écrâse. Cet arbre s'éleve assez, et se trouve dans nos pays comme touts les précédents.

6. SAULE-MARCEAU, *Salix caprea.* LIN. Il habite les endroits humides de nos forêts, est grand, et pousse des feuilles ovales, ridées, un peu dentées, ondulées, cotonneuses en dessous. Il a une variété à feuilles d'Orme, — une autre à feuilles panachées.

7. SAULE-PLEUREUR, — PARASOL, — du Grand-Seigneur *ou* de Babylone, *Salix Babylonica.* LIN. (DUH. n. éd. 3. 27.) Il est d'Orient : tout le monde connaît l'effet singulier qu'il produit par ses rameaux très longs, très grêles, très souples, enfin pendants jusqu'à terre et garnis de feuilles longues, lancéolées, linéaires, aiguës, glâbres et dentées.

8 — 10. Touts ces arbres aiment un terrein humide, et se propagent de marcottes, de boutures qu'on appelle *plantards*, et par la greffe. Il y a quelques especes qui ne sont que des arbustes comme le Saule-argenté, *Salix argentea*, qui vient d'Amérique septentrionale, et dont les feuilles sont argentées des deux côtés : le Saule à feuilles de Myrte, *Salix myrsinites*, et le Saule des sâbles, qu'on trouve sous les cercles polaires et aussi à Saint-Léger près Rambouillet, *Salix arenaria.* LIN. (DUH. n. éd. 3. 30.)

SCHINUS, Genre de la Diœcie-Décandrie, famille des *Térébinthacées*, et auquel on a donné le nom que portait jadis le Lentisque chez les Grecs qui le lui avaient formé de leur verbe *schizō*, fendre, à cause des fentes ou crevasses qui se font naturellement à son écorce, et par lesquelles suinte la térébenthine. On voit souvent dans les Jardins le *Schinus Molle*

Molle de LINNÉ, appellé ici POIVRIER D'AMÉRIQUE, — DU PÉROU, son pays, — *ou* D'ESPAGNE d'où il nous est venu. Arbre singulier, dont les feuilles persistantes et d'un beau vert, sont ailées à vingt ou trente folioles allongées, pointues, dentées, celles du bout plus longues que les autres. Dans toutes ses parties il a une odeur de *Poivre*. Ses fleurs qui sont dioïques, blanches et dispôsées en petites grappes, paraissent en juillet. On le multiplie de marcottes; plus facilement de boutures faites en avril, sur couche chaude et sous cloche, à l'ombre : elles prennent racines en deux mois. Il est de serre tempérée où il faut le rentrer de bonne heure.

SCHOTIA. Ce genre, qui faisait partie des *Guajacum* de LINNÉ avant que JACQUIN l'en eût séparé pour en faire un genre distinct qu'il a dédié à *Richard* VAN-DER-SCHOT, Directeur du Jardin de Schœnbrunn, et son compagnon de voyage en Amérique, est de la Décandrie-Monogynie et de la famille des *Légumineuses*. Jusqu'à présent il n'est compôsé que de la seule SCHOTIE ÉCARLATE, *Schotia speciosa*, JACQ.; *Guajacum Afrum*, LIN. Cet arbrisseau qui croît naturellement au Sénégal et au Cap de Bonne-Espérance, près de Mossel-Bay, fait un trop bel effet lorsqu'il est en fleurs, pour que nous n'ayons pas saisi l'occasion de le faire représenter dans L'HERB. GÉN. DE L'AMAT. Je ne sais quelle hauteur il peut prendre dans son pays natal, mais les individus que j'ai rencontrés ici n'avaient pas plus d'un metre (environ trois pieds). Leur tige droite se divise en branches et rameaux nombreux dont les feuilles persistantes, alternes et ailées, ont de chaque côté six, sept ou huit folioles petites, assez fermes, ovales avec une pointe particuliere. Il ne fleurit pas très souvent, et presque jamais à époque fixe; il semble exiger plus de chaleur que les plantes des mêmes contrées. On ne peut le multiplier que par les graines venues du pays ou par marcottes fort difficiles à faire, et comme l'arbre lui-même, assez lentes à croître. Ses fleurs toujours nombreuses, assez grandes et d'un rouge éclatant aussi bien que leur calyce, sont dispôsées en grappes compôsées et droites. Elles seraient d'un plus grand effet encore si elles s'ouvraient bien, mais leurs cinq pétales enjambant et pressés les uns sur les autres, figurent un vâse ou un tube ventru que dépâssent les étamines. L'ovaire placé sur un support assez long doit former un légume à longue queue. L'arbre demande un mélange de parties égales de terre de bruyere, de terre de pré et de terre franche. On doit l'arrôser avec modération sur-tout aux époques où il ne remue pas.

SERISSA. Ce genre qui selon la méthode naturelle est

dans la famille des *Rubiacées*, ne saurait avoir de place certaine d'après le système sexuel, puisque l'on trouve tantôt quatre et tantôt cinq étamines dans les fleurs du SERISSA A FEUILLES DE MYRTE, *Serissa fœtida*, H. P., la seule plante qui jusqu'à présent le constitue. Ce très joli arbuste du Japon n'a pas eu moins de peine à obtenir un nom certain, car il a été *Lycium Japonicum* pour LINNÉ fils, RETZ et THUNBERG, et *Spermacoce myrtifolia* pour le Jardin des Plantes. L'HÉRITIER en a fait avec raison un genre distinct que mal-à-propôs il avait nommé BUCHOZIA A ODEUR DE CACA, *Buchozia coprosmoïdes*, pour signaler le tort que le trop fécond BUCH'OZ a pu faire aux progrès de la Botanique. Enfin M. DE JUSSIEU, en adoptant la distinction du genre, a cru plus sage de lui conserver son nom Japonnais. Le Serissa donc, malgré la très mauvaise odeur que rendent ses fleurs seules et seulement lorsqu'on les écrâse, était bien digne des soins qu'a pris M. BICQUELIN de multiplier beaucoup la variété à fleurs doubles, dont l'effet est charmant pendant toute la belle saison, époque à laquelle elle se couvre de fleurs extrêmement jolies, petites, mais d'un blanc pur et se détachant bien sur le beau vert du feuillage. L'arbuste est très rameux; sa tige et ses branches deviennent grises par l'âge; il peut s'élever à un metre (3 pieds), et a l'avantage de conserver toujours ses feuilles qui sont oppôsées, entieres, et semblables pour la forme à celles du Myrte, petites et très inégales de grandeur entr'elles, se rétrécissant en pétiole et sortant d'une gaîne ciliée. Il donne abondance de fleurs tubuleuses à quatre, cinq ou six divisions, et à quatre ou cinq antheres sessiles qui entourent un style bifide. Pour l'hiver il se contente d'une très bonne orangerie; mais il ne donnera que peu de fleurs si on ne le met pendant l'été à l'expôsition la plus chaude. On le propage ou de ses drageons qu'on sépare, ou de boutures qui prennent facilement, faites sous châssis et sur couche tiede dans un mélange où il faut deux tiers de terre franche. En serre on ne doit l'arrôser que très modérément. Les jeunes individus ont toujours plus d'agrément que les vieux.

SOLANDRA. Genre de la Monadelphie-Polyandrie, famille des *Solanées*, consacré par LINNÉ au Docteur SOLANDER, qui a accompagné *Sir Joseph* BANKS, dans son voyage autour du monde. L'espece la plus cultivée est la SOLANDRE A GRANDES FLEURS, *Solandra grandiflora*, SWARTZ, que LINNÉ n'a pas connue, et que LAMARCK a nommée *Datura sarmentosa*. (*H. Sch.* 45. Vél. du Mus.) C'est un arbrisseau naturel à l'île de la Jamaïque où il croît spontanément dans les fentes des rochers et sur les troncs d'arbres. On le tient ici sur les

tablettes et près des jours dans la serre chaude où il se comporte très bien, et fleurit dès le mois de mars. Il pousse plusieurs tiges ligneuses, grêles, grimpantes; ornées de feuilles éparses, plus nombreuses au sommet des rameaux, grandes, entieres, oblongues-aiguës, à court pétiole. Il se fait remarquer par ses très grandes fleurs, attachées au bout des rameaux qu'elles font pencher. Ces fleurs, en dehors blanches et marquées de cinq stries verdâtres, sont lavées de pourpre dans l'intérieur, et répandent une faible odeur. Elles sortent d'un long calyce, sont ventrues et évâsées en cloches; enfin elles semblent avoir beaucoup de rapport avec celles du Stramoine en arbre (*Datura arborea*), mais leur limbe est réfléchi. Il leur succede un fruit grôs comme un œuf, ayant l'odeur fade du Concombre, et renfermant des semences, ordinairement mûres en août. On peut s'en servir pour multiplier cet arbrisseau; le moyen le plus court est d'en faire, au premier printemps, sur couche chaude et sous châssis, des boutures qui s'enracinent aisément.

SOPHORA. Genre nombreux et intéressant d'arbres et arbrisseaux de la Décandrie-Monogynie, famille des *Légumineuses.*

1. Sophora du Japon, *Sophora Japonica.* Lin. (*H. Sch.* 253. Duh. n. éd. 3. 21.) Arbre de pleine terre, à tronc droit, et dont les rameaux verts, étalés et un peu pendants, sont ornés de feuilles nombreuses, ailées à folioles impaires, petites, ovales, d'un beau vert. Ses fleurs en grappes et d'un blanc sale, paraissent en juillet. On le propage de jets enracinés ou de graines : jeune, il a besoin d'être garanti du froid, et demande toujours une bonne expôsition. Il n'est pas difficile sur le terrein, et ne donne de fleurs que lorsqu'il est grand. On en voit un superbe chez Madame Le Monnier, qui a conservé à Montreuil, près Versailles, le beau Jardin de feu son mari, premier Médecin du Roi. Ce bel arbre, le produit de graines envoyées de la Chine en 1747, par le Pere d'Incarville, à *Bernard* De Jussieu, et qui furent semées dans le Jardin de Louis XV à Trianon, a été d'abord recherché et accueilli dans les Jardins, à cause de sa rareté; mais il mérite d'être considéré comme arbre utile et forestier.

2. Sophora a quatre ailes, *Sophora tetraptera.* Lin. (Curt. 167. Duh. n. éd. 3. 20.) Arbre de moyenne hauteur, transporté de la Nouvelle-Zélande en Europe par Sir *Joseph* Banks en 1772. Son tronc doit s'élever à environ quatre metres (douze pieds), et produit des rameaux alternes à feuilles ailées, avec folioles nombreuses, oblongues, lan-

céolées et impaires. Ses fleurs dispôsées en grappes courtes et axillaires, paraissent en avril et mai, et sont très grandes, pendantes, d'un beau jaûne doré. Elles donnent, mais rarement ici, des gousses étranglées à chaque semence et munies de *quatre ailes* ou plutôt de quatre membranes. Il se multiplie par celles de ses graines, qui mûrissent et qu'on seme sur couche. Il peut être risqué à l'air libre, en terre médiocre, quand il a acquis une certaine grandeur ; mais on risque aussi de voir détruire ses nouvelles pousses par les gelées, à moins qu'on ne l'en garantisse par des paillassons.

3. Sophora a petites feuilles, *Sophora mycrophylla.* (Ait. *H. Kew. H. Sch.* 269) Celui-ci, originaire du même pays, et introduit dans le même temps que le précédent, demande les mêmes soins et la même culture. Il fleurit dans les mêmes mois. Ses fleurs sont moins longues et plus grôsses ; elles donnent des gousses articulées. Il est agréable sur-tout par son feuillage ; chaque feuille étant compôsée de plus de trente folioles, petites, ovales, et d'un beau vert. Ces deux especes peuvent se greffer sur la premiere : la derniere a donné en l'année 1810 de bonnes graines à Madame De Sarmentot, ci devant Madame Le Monnier.

SORBIER *ou* Cormier, *Sorbus.* Trois arbres bien connus dans les Jardins d'agrément, forment ce genre de l'Icosandrie-Trigynie, famille des *Rôsacées.*

1. Sorbier des Oiseleurs, Cochêne, *Sorbus aucuparia.* Lin. (Duh. n. éd. 3. 33.) Beaucoup de personnes le confondent avec le Sorbier domestique ou *Cormier :* il existe cependant assez de différence entre ces arbres. Le *Sorbier des Oiseleurs* ou *des Oiseaux* est aussi indigene ; mais il ne s'éleve guere au-delà de vingt pieds ; ses feuilles different encore, et sont compôsées d'au moins treize folioles ovales, dentées et glâbres. Ses fleurs paraissent au printemps ; sont blanches, un peu odorantes, apparentes parce qu'elles sont nombreuses et dispôsées en corymbes terminaux. A la fin de l'automne, elles sont devenues des fruits ronds, mous, d'un effet agréable par leur rouge éclatant de corail : les grives et les merles, qui en sont très friands, les avalent tout entiers, (*SORBENT integros*) ; et c'est de là, peut-on croire, que ce fruit a reçu le nom de *Sorbum*, et l'arbre qui le porte celui de *Sorbus:* aussi les Oiseleurs les leur présentent-ils comme appât. Il suffit que cet arbre soit au quart de sa hauteur pour donner fleurs et fruits, s'il est en bonne terre fraîche et à moyen soleil. Comme il est long à se reproduire de semences, on préfere de le greffer sur Néflier.

2. Sorbier-domestique, Cormier, Cóchêne, *Sorbus domestica.* Lin. (Duh. n. éd. 3. 34. *Fl. Aust.* 447.) Cet arbre, habitant de nos bois, s'y éleve à environ cinquante pieds. On ne doit pas le dédaigner pour les grands Jardins d'agrément, qu'après avoir décorés, au printemps, de ses fleurs et de sa belle verdure, il ornera encore pendant l'automne par ses fruits, plus grands, pyriformes, d'un jaûne verdâtre teinté de rouge, et que quelques personnes mangent, ou dont elles font une boisson de médiocre bonté. Ses feuilles sont aussi ailées avec impaire. On connaît une variété qui les a panachées de jaûne.

3. Sorbier hybride, *Sorbus hybrida.* Lin. Il est d'une hauteur moyenne entre les deux : ses feuilles, entieres ou à moitié ailées, varient beaucoup dans leurs formes, mais sont plus cotonneuses en dessous que celles du Sorbier des Oiseaux. Ses fleurs aussi en corymbes, mais plus serrées, sont blanches et produisent des fruits plus grôs, un peu en poire et lavés de rouge dans leur maturité. Il croît en Laponie, en Suede, etc. Il fleurit en mai.

SOUCI a feuil. de Chrysanthême, *Calendula Chrysanthemifolia.* Nous avons dit aux plantes d'agrément que le genre Souci était de la Syngénésie-Polygamie nécessaire et de la famille des *Corymbiferes.* Presque touts ceux que l'on cultive habituellement sont herbacées et annuels, mais le plus grand nombre des especes exotiques est vivace et arborescent comme celle-ci que nous possédons depuis très peu d'années, et que nous devons, ainsi que beaucoup d'autres belles plantes, à M. *François* Cels. La tige de ce Souci peut s'élever à 1300 millim. (quatre pieds); elle est branchue presque dès sa bâse où son écorce est grisâtre et fendillée. Les rameaux sont anguleux, herbacées et violâtres à leur sommet, du reste ornés de feuilles presque roncinées, c'est-à-dire à dents grandes, informes et sans ordre. Les fleurs qui se voient en octobre sont grandes, solitaires et jaûnes. Cette plante qui est fort belle et de culture facile, puisqu'elle ne demande qu'une très bonne orangerie, prend très bien de boutures qu'on fait avec de petites branches comme celle de la Giroflée jaûne, mais sur couche tiede et sous châssis au printemps. On lui donne une bonne terre substantielle et légere. Elle vient du Cap de Bonne-Espérance, et est figurée dans notre Herbier génér. de l'Amateur, n°.

SPARMANNIA. Genre de la Monadelphie-Polyandrie, famille des *Tiliacées,* auquel on a donné le nom du célebre Sparmann. L'espece suivante, et encore l'unique, c'est-à-

dire le SPARMANNIA D'AFRIQUE, *Sparmannia Africana*, LIN., (Vél. du Mus. Malm. 78), commence à se voir dans les collections : c'est un véritable ornement de la serre tempérée, où, dès le mois de mars, il donne des especes d'ombelles terminales de sept à huit fleurs grandes, inodores, à quatre pétales d'un blanc pur, entourant une grande quantité d'étamines dont les filets sont pourpres et jaûnes. Ce joli arbrisseau du Cap peut s'élever à quatre ou cinq pieds par sa tige droite, verte à son sommet où elle se divise en rameaux alternes, cylindriques et verts, dont les feuilles sont alternes, pendantes, en cœur aigu, lobées, dentées, ridées, très pâles en dessous, assez grandes, enfin portées par de longs pétioles. On le multiplie de boutures.

SPRINGALIA. Genre nouveau comprenant la seule espece SPRINGALIA ÉTOILÉ, *Springalia incarnata*. AND. *rep.* 2. Je n'ai encore vu que dans un endroit ce charmant arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, et qui sans doute deviendra bientôt plus commun. Ses fleurs brillantes conservent leur fraîcheur presque la même, jusqu'à la maturité des graines. Elles sont placées sur des petits rameaux nombreux et serrés (à moins qu'on ne veuille les prendre pour des pédoncules garnis de feuilles) : elles consistent en une corolle monopétale d'un très beau rôse foncé, à cinq divisions aiguës, ouvertes en étoiles, bordées de rôse plus pâle. On les voit tout l'été. Les feuilles sont nombreuses, rapprochées, très petites, alternes, amplexicaules, pointues. Cet arbrisseau demande la terre de bruyere, et pour l'hiver une bonne orangerie seche, car il craint l'humidité. Je suis certain qu'il se multiplie de boutures et aussi par ses semences.

STAPHYLEA. Genre de la Pentandrie-Trigynie, famille des *Nerpruns*, (*Rhamnoïdes*), dont on cultive deux especes ; 1°. le STAPHYLEA, NEZ-COUPÉ, STAPHYLODENDRUM, Patenôtrier *ou* Faux-Pistachier, *Staphylea pinnata*. LIN. Arbrisseau d'environ quinze pieds, indigene ou naturalisé, de pleine terre, croissant volontiers en buisson, et dont les feuilles ailées à cinq ou sept folioles ovales-oblongues, pointues, finement dentées, sont d'un beau vert. Ses fleurs qu'on voit depuis avril jusqu'en juin, sont à cinq pétales blancs, et viennent en grappes moyennes. — 2°. Il y a une espece moins haute, toute aussi rustique, et seulement à trois folioles ovales-aiguës et dentées, *Staphylea trifoliata*, LIN., qui vient de Virginie. Ses fleurs, plus grôsses et plus blanches, sont en grappes mieux fournies et pendantes : on les voit en mai et juin. On multiplie ces arbrisseaux par leurs rejetons, ou par leurs graines, mais ce moyen est long : ils ont l'avantage de

venir bien par-tout, et même de fleurir à l'ombre; cependant ils se trouveront mieux de l'expôsition du levant et d'un terrein substantiel et un peu frais. Leur nom dérivé du grec *staphylē*, qui signifie une grappe de raisin, exprime la dispôsition de leurs fleurs et de leurs fruits qui sont des baies dures, colorées, et dont on fait des chapelets, ou *patenôtres*.

STERCULIA. (Monœcie-Monadelphie, famille des *Malvacées.*) Genre dont le nom dérivé du latin *stercus*, ne laisse aucun doute sur la mauvaise odeur de l'espece appellée pour cela Bois caca et Bois-de-merde. Ce nom repoussant ne convient aucunement au Sterculia a feuilles de Platane *ou* Bupariti, *Sterculia platanifolia*, Lin., qui est un des plus beaux arbrisseaux que l'on connaisse, soit par la dispôsition de ses rameaux divergeant obliquement du sommet d'une tige verte, droite, nue, bien filée, haute de dix à quinze pieds et plus; ce qui lui a valu le nom de Parasol-Chinois, soit par la beauté et la grandeur de ses feuilles d'un beau vert, palmées à cinq lobes, un peu semblables à celles du *Platane*, soutenues par des pétioles, lesquels sont plus longs pour les feuilles inférieures; ce qui forme une tête arrondie et convexe à cet arbre qui n'a pas le fumet de famille. Je n'ai pas encore vu sa fleur: ses fruits qui ont un goût de noisette, sont mangés à la Chine, et aux Indes, son pays natal. On le multiplie de marcottes et de boutures, ou de graines venues de la Chine, semées séparément dans des petits pôts plongés en couche tiede, serrés en orangerie les premieres années. Lorsque le plant est assez fort, on peut en risquer quelques pieds en pleine terre, puisque Duhamel assure qu'un arbre de cette sorte a pâssé ainsi l'hiver rigoureux de 1756 à Trianon; mais il ne dit pas si on a pris la précaution de le couvrir. Comme il est certain qu'une gelée au-dessus de quatre à cinq degrés endommage cet arbre, je crois plus prudent de le tenir dans un vâse (qui doit toujours être petit en proportion de l'individu), et de le rentrer en orangerie. Il demande absolument la culture, la terre et l'expôsition de l'Oranger. Les autres *Sterculia* ne sont cultivés que dans les grandes collections, et ont besoin encore de chaleur dans la serre chaude.

STRAMOINE. Ayant déjà parlé de ce genre dans la Section précédente, il me reste à traiter ici du Stramoine en arbre, appellé aussi Trompette du Jugement, *Datura arborea*, Lin. Arbrisseau suspect qui croît naturellement au Chili et au Pérou, rapporté par Dombey, cultivé depuis ce temps dans les collections, et mis depuis quelques années en vogue par les Jardiniers. Il le mérite en effet, sur-tout aux mois de

mai et d'août, même de septembre, qu'on voit ses fleurs gigantesques, longues de près d'un pied, très odorantes, pendantes, blanches, et qui consistent en un long tube évâsé en entonnoir plissé; marqué de cinq angles terminés chacun par une pointe, et rayé de lignes d'un jaûne verdâtre. Les tiges de ce Stramoine sont hautes de près de douze pieds, ligneuses, blanchâtres: on dirait que les branches et rameaux ont été emboîtés. Au printemps il pousse des feuilles ovales-lancéolées, entieres, pointues, assez grandes, un peu velues. Il n'exige que d'être à l'abri du froid : dans la serre chaude, il pousse trop tôt. En été, on le met au soleil en plein air, et on l'arrôse fréquemment. Trop d'eau ou seulement d'humidité le ferait chancir en hiver. Terre légere et substantielle ou plutôt d'Oranger. Il prend très facilement de boutures faites en avril, sur couche chaude et sous cloche à l'ombre.

STRUTHIOLA. Je ne puis pâsser sous silence ce genre de jolis arbustes, touts originaires du Cap, peut-être difficiles à cultiver, mais qui récompenseront bien des peines qu'on se sera données, par leurs jolies fleurs, et sur-tout par l'odeur suâve qu'elles répandent depuis le coucher du soleil jusqu'au lendemain matin. Ce genre n'ayant que quatre étamines, a été mis par LINNÉ dans la Tétrandrie-Monogynie, et distingué de celui des PASSERINES qui en ont huit; mais DE JUSSIEU ayant trouvé que ces genres avaient de grands rapports, les a placés touts deux dans la famille des *Thymélées* (*Daphnoïdes.* VENT.) Il semble que LINNÉ ait reconnu lui-même ces rapports en donnant au genre dont nous nous entretenons, le nom de *Struthiòla*, dérivé du grec *Strouthion*, qui signifie un petit moineau, *passerculus.*

1. STRUTHIOLA IMBRICÉE, *Struthiola imbricata.* (AND. *rep.* 113.) Arbuste aussi singulier que joli, dont les feuilles imbricées, mais très petites, sont si nombreuses, si serrées et tellement rapprochées du bois, qu'elles cachent les rameaux. Près du sommet de ceux-ci, il sort la premiere fois en mars, et la deuxieme en septembre, une assez grande quantité de fleurs petites, mais très odorantes; blanches et à tuyau grêle et long, divisé en quatre segments oblongs, pointus et garnis chacun à leur bâse d'une glande jaûne apparente. Cet arbuste est, aussi bien que les autres *Struthiolas*, assez délicat, et craint tellement l'humidité, qu'il faut le garantir pendant l'été des trop grandes pluies : pendant l'hiver il faut le tenir séchement et au jour dans une bonne orangerie. Il demande la terre légere de bruyere mêlée avec un sixieme de terre franche douce. C'est dans cette même terre qu'on en fait des boutures en mai et juin, sur couche chaude et sous châssis.

2. Struthiola ciliée, *Struthiola ciliata.* (And. *rep.* 139 et 149.) Arbuste d'environ deux pieds et demi. Ses feuilles moins nombreuses et moins rapprochées que dans l'espece précédente, sont encore ciliées; les fleurs, blanches ou rouges suivant la variété, se montrent en mai, et sont également très odorantes le soir. Même culture.

3. Struthiola a feuilles ovales, *Struthiola ovata.* (And. *rep.* 119.) Ses feuilles ovales sont aussi moins rapprochées du bois. Ses fleurs plus grandes et blanches, paraissent depuis mars jusqu'en juin. Elles ont deux glandes apparentes à chaque division de la corolle, et sont odorantes. Même culture. On en connaît encore d'autres especes.

STUARTIA. Genre de la Monadelphie-Polyandrie, famille des *Malvacées*, dédié par Linné à *Jean* Stuart, premier Ministre d'Angleterre et Amateur.

1. Stuartia a un style *ou* a feuilles ovales, Malachodendron, *Stuartia Malachodendron.* Lin. (Catesb. *app.* 13. L'Hér. *Stirp. nov.* 73.) Très bel arbrisseau de Virginie, d'où il a été envoyé par Clayton en 1736. Il peut rester en pleine terre, mais il est prudent de le garantir contre les très grands froids, et sur-tout contre les dernieres gelées des mois de mars et avril, qui souvent font périr ces jeunes rameaux, et par suite, l'arbre lui-même. Ses tiges, droites, roides, hautes d'environ six pieds, se divisent en rameaux alternes, à feuilles aussi alternes, grandes, ouvertes, ovales-aiguës, très légerement dentées, raminciés à leur bâse en un pétiole court, vertes en dessus, plus pâles en dessous. Les fleurs paraissent fin de juin; elles sont semblables à celles des *Malvacées;* (ce qu'indique son nom spécifique, composé des mots grecs *malachē*, mauve, et *dendron*, arbre.) Elles font un assez bon effet par leur nombre, leur grandeur, la couleur blanche de leurs pétales, dont deux sont maculés de pourpre, deux marqués également d'une ligne de même couleur, et le cinquieme de couleur herbacée à sa bâse : touts ont les bords agréablement frangés. Elles sont de plus odorantes, et placées dans les aisselles des feuilles. Il demande une terre légere, mais substantielle, et sera très bien en terre de bruyere. On le multiplie de marcottes, qui souvent sont deux ans à prendre : mieux de graines apportées du pays. Lui donner le jour dans l'orangerie, où il faut nécessairement le tenir l'hiver, jusqu'à ce qu'il soit adulte.

2. Stuartia a cinq styles, *Stuartia pentagyna.* Lin. (L'Hér. *Stirp. nov.* 74. Duh. n. éd. 6.) On le trouve en Virginie, à l'ombre, près des eaux : il est aussi élégant, plus petit, mais plus rustique que le précédent auquel il ressemble

par son port, même par ses feuilles dont le pétiole est plus long, et qui sont dentées, souvent roulées sur leurs bords, pâles et velues en dessous. Ses fleurs plus hâtives, aussi grandes, odorantes et axillaires, sont solitaires, blanches, à sept ou huit pétales inégaux, teintés de rouge et de verdâtre en dehors. Le disque est rempli d'étamines à antheres blanches. Il mûrit quelquefois ses graines. Même culture et même expôsition ombragée, le soleil étant absolument contraire à ces deux especes.

STYPHELIA. Genre nouveau de la Pentandrie-Monogynie. Je n'ai vu, jusqu'à présent, que le seul STYPHELIA A TROIS FLEURS, *Styphelia triflora.* AND. *rep.* 72. Arbrisseau encore rare, originaire de la Nouvelle-Hollande, et dont le nom est dérivé de l'adjectif grec *styphelos*, qui signifie rude, âpre, dur. Il le doit à la pôsition de ses feuilles imbricées, ovales, si serrées sur les branches qu'elles les cachent et ne présentent que la pointe piquante qui les termine. Pendant les mois de juin, juillet et août, il donne abondance de fleurs : elles sont axillaires, toujours trois ensemble et presque sessiles : elles consistent en un tube d'un beau rouge, évâsé en un limbe rouge jaunâtre pâle, à cinq divisions roulées en dehors, et dépâssées par les étamines et le style. Il est peu rameux, demande la terre de bruyere, et à être serré pendant l'hiver en bonne orangerie. On le propage assez facilement de boutures pour pouvoir espérer de le voir bientôt répandu. On a encore apporté du même pays *le Styphelia parviflora*, qui, aux dimensions près, ressemble à l'autre, et se cultive de même.

SUMAC, *Rhus.* Genre de la Pentandrie-Digynie, famille des *Térébinthacées*; contenant plus de vingt arbrisseaux, soit du Cap et de l'Inde, soit des parties septentrionales de l'Amérique ou du midi de l'Europe; touts à feuilles ailées ou ternées, hors un seul qui les a simples. Ceux qu'il est possible de cultiver en pleine terre ne pouvant se réduire à une forme réguliere, sont propres à orner certains sites de nos jardins-paysages. Quelques-uns seront encore plus agréables à l'approche de l'arriere-saison, car alors leur feuillage, qui déjà est très beau, devient presque tout rouge.

1. SUMAC A FEUILLES D'ORME, ROUVRE des Corroyeurs, *Rhus Coriaria.* (DUH. n. éd. 2. 46.) *SUMAC* est le nom que les Arabes donnent à cet arbrisseau, qui croît aussi spontanément dans le midi de l'Europe et même de la France. Les Grecs l'avaient nommé *Rhous* de leur verbe *rheō*, je coule, pour exprimer la nature de ses racines vagabondes, traçantes, et qui loin de la tige poussent des rejetons au moyen desquels

on le multiplie facilement. Ses feuilles sont alternes, ailées à quinze ou dix-sept folioles sessiles, lancéolées-aiguës, dentées. Ses fleurs très petites, vertes et en panicules serrées, ne font pas grand effet.

2. SUMAC DE VIRGINIE, Sumac-Amarante, *Rhus typhinum*. LIN. (DUH. n. éd. 2. 47.) Ses surnoms Amarante et *typhinum*, désignent la maniere d'être de ses grôsses panicules de fleurs rouges et si serrées qu'elles ressemblent assez à une tête d'Amarante, ou à celle du *Typha* ou Rôseau-Massette. Elles font beaucoup d'effet. Il trace beaucoup. Ses feuilles sont ailées à treize ou quinze folioles : il a une variété à feuilles panachées.

3. SUMAC DU CANADA, *Rhus Canadense*. LIN. Il se rapproche du précédent, mais ses folioles sont d'un vert luisant en dessus, blanches en dessous, glâbres des deux côtés. Ses panicules sont herbacées.

4—5. SUMAC GLABRE, vulgairement VINAIGRIER, *Rhus glabrum*. LIN. (CATESB. *app.* 4.) Cet arbrisseau, naturel à la Virginie et à la Caroline, est trop négligé dans nos jardins où il aurait l'aspect le plus pittoresque par ses panicules d'abord jaûnes, puis d'un rouge éclatant. Son feuillage prend aussi de cette teinte. Du reste il ressemble beaucoup aux autres. Dans son pays natal, on en retire du vin et du *vinaigre* par fermentation. On cultive encore le *Rhus copallinum*, originaire du même pays, à feuilles ailées et luisantes.

6. SUMAC-FUSTET, *Rhus Cotinus*. LIN. (*Fl. Aust.* 210. DUH. n. éd. 2. 49.) Arbrisseau ordinairement en buisson et dont les feuilles simples et portées par de longs pétioles, sont ovales, arrondies, et laissent aux doigts une odeur approchant de celle du citron. Ses panicules, extrêmement légeres et très rameuses, sont souvent en si grand nombre que l'arbrisseau en est tout couvert. Elles sont composées de pédoncules rougeâtres, très divisés, longs et minces comme du fil, portant de très petites fleurs, distinctes, et dont le plus grand nombre avorte. Ces pédoncules et leurs divisions s'allongent ensuite tellement que de loin elles font l'effet d'une chevelure en mauvais ordre. Il est d'Europe, même de la France méridionale, et très pittoresque pour la décoration.

Nous ne parlerons pas de l'ARBRE-DU-POISON, *Rhus Toxicodendrum*, LIN., (DUH. n. éd. 248), qu'il faut éloigner de touts Jardins, quoiqu'il soit d'un aspect séduisant par ses belles feuilles ternées, lisses et luisantes. En général, le suc de la plupart des Sumacs peut être dangereux; mais ils ne corrompent point l'air ainsi que HALES l'a avancé. Toutes sortes de terres et d'expôsitions leur conviennent, excepté l'ombre. On les multiplie de leurs traces.

SUREAU, *Sambucus*. Genre de la Pentandrie-Trigynie, famille des *Chevrefeuilles*, (*Caprifoliacées* de VENTENAT). Selon PLINE, le Sureau commun était appellé *Sambucus*, du mot grec *Sambouké*, nom d'un instrument de musique cité par PERSE, et fait du bois de cet arbre.

1. SUREAU COMMUN, *Sambucus nigra*. LIN. (DUH. n. éd. 51.) Tout le monde connaît cet arbrisseau indigene et rustique, qui s'éleve quelquefois à quatorze ou quinze pieds, qu'on peut diriger en tige ou laisser aller en buisson. Il est très moëlleux. Ses feuilles sont d'un vert foncé, ailées à cinq ou sept folioles lancéolées-aiguës et dentées. A la fin de mai, il est souvent couvert des corymbes bien fournis de ses fleurs, petites, en roue, à cinq lobes, blanches, et répandant l'odeur qu'on leur connaît. Elles deviennent des baies noires et pleines d'un suc pourpre foncé : il a cependant une variété à fruit blanc, une autre à fruit vert (*S. viridis*), dont une sous-variété a les rameaux applatis; une troisieme variété a les feuilles panachées en blanc (*S. variegata*); et une quatrieme assez rare est panachée en jaûne. Toutes ces variétés sont assez délicates.

2. SUREAU A FEUILLES DÉCOUPÉES, *Sambucus laciniata*. LIN. Ce n'est peut-être aussi qu'une variété, mais LINNÉ le regarde comme espece, quoique sa seule différence consiste dans de moindres dimensions et dans la découpure très fine de ses feuilles.

3. SUREAU DU CANADA, *Sambucus Canadensis*. LIN. Ses feuilles ont plus de folioles, et celles-ci sont dentées plus profondément. Ses corymbes sont aussi plus larges. On l'appelle encore SUREAU DE TOUTS LES MOIS, parce que ses fleurs durent et se succedent plus long-temps que dans les autres especes. Il est moins ligneux et plus délicat que les autres; il trace beaucoup.

4. SUREAU A GRAPPES, *Sambucus racemosa*. LIN. (DUH. n. éd. 36.) Celui-ci est quelquefois attaqué par les gelées du printemps. Son agrément consiste dans ses baies, rouges comme des grôseilles, et dispôsées en grappes quelquefois aussi considérables que celles du raisin. Il vient de la France méridionale et d'Italie, et se propage comme les autres, soit de boutures faites en automne à l'ombre, et couvertes de litiere pendant les grands froids, soit de rejetons enracinés. Ni les uns ni les autres ne sont difficiles sur le terrein ou sur l'expôsition; cependant ils préferent un sol frais et un demi-soleil. Hors le troisieme touts sont d'Europe. On peut les greffer en fente.

SYRINGA, SERINGAT, *Philadelphus.* (Icosandrie-Monogynie, famille des *Myrtoïdes.*) Le nom français dérivé du grec *syrinx*, flûte, indique que les arbrisseaux de ce genre ont des rameaux pleins de moële et faciles à creuser. Une espece ayant été consacrée à la mémoire d'un Ptolémée, roi d'Egypte, recommandable par l'amitié qu'il avait pour son frere, son surnom *Philadelphus*, c'est-à-dire aimant son frere, a servi à nommer le genre dont on connaît et cultive aujourd'hui deux especes.

1. LE SYRINGA ORDINAIRE *ou* ODORANT, *Philadelphus coronarius.* LIN. (DUH. n. éd. 20.) On rencontre dans touts les jardins cet arbrisseau originaire de la France méridionale, rustique, touffu; s'accommodant de tout terrein et de toute exposition, même de l'ombre; formant des buissons de huit à neuf pieds de haut par ses tiges et ses rameaux nombreux et diffus, garnis de feuilles opposées, pétiolées, ovales-aiguës, inégalement dentées, d'un vert foncé. En juin, il se couvre de bouquets terminaux de fleurs blanches à quatre pétales, (il s'en trouve quelquefois de semi-doubles), répandant une odeur connue, agréable, mais forte et incommode à de certaines personnes. Il a une variété à feuilles panachées, — une autre à fleurs inodores et semi-doubles, mais qui parviennent rarement à s'ouvrir: — une troisieme variété naine, plus petite dans toutes ses proportions, et qui fleurit aussi assez rarement; elle s'éleve tout au plus à trois pieds, et forme un buisson épais.

2. SYRINGA INODORE, *Philadelphus inodorus.* LIN. (CATESB. 2. 84.) CATESBY a trouvé en Caroline, près des cataractes de la Savannha, cette espece qui est plus grande dans toutes ses dimensions, et dont les fleurs, en proportion plus grandes encore, font un très bel effet, et n'ont point l'incommodité de la trop forte odeur du premier. Ces arbrisseaux se propagent facilement par leurs rejetons ou par l'éclat de leurs pieds en automne, et aussi de marcottes et de boutures.

T.

TAMARISC, *Tamarix.* (Pentandrie-Trigynie, famille des *Portulacées.*) Deux especes seulement sont connues et cultivées.

1. TAMARISC DE NARBONNE, *Tamarix Gallica.* LIN. (JAUM., 13e. liv.) Il est originaire de la France méridionale, aussi arrive-t-il quelquefois que le trop grand froid l'attaque et fait périr sa tige; alors il repousse du pied. Ce très joli arbuste aime les terreins frais, le bord des eaux qu'il orne par ses branches nombreuses, souples, souvent pendantes, jamais en-

tierement dépouillées de leurs feuilles menues, imbricées, d'un beau vert, imitant celles du Cyprès et de la Bruyere. Au mois de mai, ses tiges et rameaux se terminent par des épis grêles de fleurs, petites, blanches, teintes de pourpre, à cinq pétales. On le propage de marcottes, ou de boutures qu'on fait en février en terreins frais, et qu'il faut serrer en orangerie l'hiver pour ne les séparer, et mettre en pleine terre qu'au bout de deux ans.

2. Tamarisc d'Allemagne, *Tamarix Germanica.* Lin. Celui-ci met en défaut le systême de Linné, car il a dix étamines au lieu de cinq, quoique du reste il ressemble assez au précédent. Il est beaucoup plus rustique, mais aussi moins haut, ne s'élevant guere au-dessus de six à sept pieds. Ses rameaux, plus droits, quoique souples, ont des feuilles plus longues, presque glauques; et ses fleurs, qui sont dispôsées de même, sont plus grandes, d'un pourpre plus foncé, et légerement odorantes. Il fleurit plus tard et moins long-temps, c'est-à-dire depuis juin jusqu'en septembre. On augmente et fait durer leur fleuraison en les tondant, mais alors l'un et l'autre perdent de leur forme naturelle et pittoresque. Ce Tamarisc d'Allemagne fait aussi un très joli effet. De même que le précédent, il préfere les lieux aquatiques. On le propage très facilement de marcottes ou de boutures. Ces dernieres demandent les mêmes précautions que celles du précédent.

THÉ, *Thea.* (Polyandrie-Monogynie, famille des *Orangers, Hespéridées* de Ventenat). L'on cultive à Malmaison et au Jardin des Plantes le Thé Bou, *Thea bohea*, Lin. (Duh. n. éd. 2. 6.) et sa variété le Thé vert, *Thea bohea viridis*, H. P. Je ne parlerai que du premier, parce que fleurissant davantage, il est plus répandu chez les Amateurs et dans le commerce. C'est un très joli arbrisseau, originaire de la Chine où on l'appelle *Thée* ou *Theh*, et du Japon où on lui donne entr'autres noms celui de *Tsjaa.* Je ne sais quelle hauteur il peut atteindre dans ces contrées, mais j'en ai vu ici quelques individus de plus de quatre pieds de haut. Leur tige, à peu-près cylindrique, était divisée en rameaux nombreux, bien garnis de feuilles alternes, pétiolées, ovales, assez longues, fermes, dentées, enfin marquées en dessous de nervures saillantes. Son plus grand effet est dans l'orangerie, où le beau vert de son feuillage qui est persistant, contraste agréablement avec le blanc des fleurs dont il est couvert pendant la mauvaise saison jusqu'au mois de mai. Elles sont axillaires, placées au bout des rameaux, le plus souvent solitaires, quelquefois rassemblées trois ou quatre : elles consistent en cinq pétales ovales, un peu épais, entourant un grand nombre

d'étamines à antheres jaunâtres. Il leur succede un fruit vert, coriacée, à trois loges, dont les semences mûrissent bien ici, et qui ont déjà servi chez Mme. LEMONNIER, et ailleurs, pour la multiplication de cet arbrisseau auquel il faut une terre douce et substantielle; il ne demande qu'un demi-soleil pendant l'été, et se contente de l'orangerie pour l'hiver. Il est certain qu'il réussirait en pleine terre dans le midi de la France. On le multiplie facilement encore, soit de rejetons enracinés, ou de marcottes, soit de boutures faites au printemps. Une dissertation faite sur le Thé en 1641, nous prouve qu'il était déjà connu à cette époque: l'usage n'en a guere commencé qu'en 167..., mais il est devenu général et pour ainsi dire indispensable pour les habitants du Nord depuis 1715. L'arbre qui le produit était resté inconnu en Europe par des erreurs qui en avaient fait apporter d'autres pour celui du THÉ, ou par des accidents qui avaient fait périr en chemin les véritables THÉS qu'on s'était procurés à la Chine. Enfin, d'après l'avis de LINNÉ, un capitaine Suédois en mit en terre des graines fraîches à l'instant de partir de la Chine pour son pays; elles germerent en chemin, et les nouvelles plantes, encore munies de leurs feuilles séminales, arriverent à Upsal en octobre 1763: c'est d'elles que sont provenus les individus cultivés aujourd'hui en Europe. J'ai plusieurs fois essayé de dessécher à la maniere chinoise quelques feuilles de nos Thés indigenes, et j'avoue qu'elles ont été loin de me donner la boisson agréable et parfumée des Thés que vend M. MILLOT-PIÉBOT, rue Montmartre, au coin du Bureau des Diligences.

THUNBERGIA. Genre de la famille des *Acanthoïdes*, dédié au Professeur THUNBERG. Je ne connais que l'espece appellée THUNBERGIA ODORANTE, *Thunbergia fragrans*, encore l'ai-je trop peu vue pour la décrire: il me suffira de dire que c'est un arbuste sarmenteux très agréable par ses fleurs blanches et odorantes. Il vient de l'Inde et demande la serre chaude. On m'a dit qu'il prenait de boutures, et qu'il voulait une terre de bruyere mêlée et tenue fraîche.

THUYA. (Monœcie Monadelphie, famille des *Coniferes.*) Sur cinq à six especes connues, deux sont principalement cultivées pour ornement des Jardins d'hiver.

1. THUYA OCCIDENTAL *ou* DU CANADA, ARBRE-DE-VIE, *Thuïa Occidentalis.* LIN. (DUH. n. éd. 3. 4.) Arbre de plus de trente pieds, toujours vert, très rustique, affectant une forme réguliere et pyramidale par la direction de sa tige verticale et droite, et de ses branches très-ouvertes, et dont les inférieures souvent inclinées se dessechent et tombent succes-

sivement. Ses feuilles, grâsses et odorantes, quand on les froisse, oppôsées, écailleuses, imbriquées et très petites, sont, ainsi que les petits rameaux, dispôsées de maniere à faire croire que les branches auraient été comprimées et applaties. Elles prennent pendant l'hiver une teinte rembrunie. Les fleurs qu'on voit en avril, sont terminales, ou mâles ou femelles, mais séparées sur le même arbre. Les premieres tombent aussitôt qu'elles ont fécondé les secondes, auxquelles succedent des cônes lisses dont les semences mûrissent à la fin de l'automne, et qu'il faut cueillir à cette époque, autrement ils s'ouvriraient, et les semences seraient perdues. Ce Thuya est connu depuis FRANÇOIS Ier, à qui on l'apporta. On le multiplie facilement, soit de boutures faites en terre douce ou de bruyere, à l'ombre, en tout temps (mais mieux en automne), et qu'il faut serrer le premier hiver et entretenir fraîches au moyen d'une couverture de mousse et de quelques arrôsements; soit de marcottes couchées en automne, et qu'il faut aussi arrôser. Les arbres venus de semences sont toujours plus beaux. On met en mars celles-ci dans des pôts pleins de terre franche douce, mieux de terre de bruyere, placés au levant sur couche tiede, et tenus humides par de la mousse et des arrôsements. Le plant se leve en motte et se met dans des pôts séparés qu'on serre en orangerie pour le premier hiver, et qu'on garantit du froid pendant les deux suivants; à la quatrieme année on peut le mettre en place en terre un peu humide, et l'abandonner à lui-même. Il a une variété panachée.

2. THUYA DE LA CHINE, *Thuïa Orientalis*. LIN. Celui-ci, dont le bois est incorruptible, et qui a été envoyé par les Missionnaires, serait plus beau s'il n'était quelquefois maltraité par nos froids. Il ressemble au précédent, si ce n'est qu'il est plus petit, que ses branches sont plus rapprochées et plus garnies de feuilles qui sont plus vertes et plus pointues. Les cônes sont raboteux, plus larges, à écailles aiguës. Moins difficile sur le terrein, il veut cependant être abrité des vents du nord : du reste, même culture et mêmes moyens de multiplication. *Thya* ou *Thyia* était chez les Grecs le nom d'un de ces arbres, et vient de leur verbe *thyō*, je parfume (*suffio*); son bois brûlé répandait une fumée aromatique.

TILLEUL, *Tilia*. Genre de la Polyandrie-Monogynie, et qui a fourni le nom à la famille des *Tiliacées*. Il n'y a personne qui ne connaisse au moins le TILLEUL COMMUN, *Tilia Europæa*. LIN. Il y a l'espece à petites feuilles, *microphylla*; l'espece à larges feuilles, *platyphylla* (DUH. n. éd. 50); et la variété à rameaux très rouges, *corallina*. La premiere

espece est très commune chez nous, et c'est notre Tilleul des bois; la deuxieme n'est pas fort rare, et c'est celle qu'on appelle *Tilleul de Hollande.*

On cultive encore le Tilleul du Canada à larges feuilles, *T. Americana*, et le Tilleul argenté *ou* à feuilles obrondes, *T. alba*, H. P. (*H. Sch.* 283. Duh. n. éd 52.) Ce dernier, connu en Angleterre depuis 1767, et envoyé à M. Thouin par M. Aiton en 1798, a un port superbe. Ses feuilles sont taillées en cœur à leur bâse, alternes (comme dans toutes les especes), mais couvertes en dessous d'un duvet épais, cotonneux et blanc, qui leur donne un air argenté lorsque le vent les agite; ce qui a fait nommer cet arbre dans les pépinieres *Tilia argentea*. Sa fleur est aussi plus odorante. Touts ces arbres ne font un bel effet que dans les grands emplacements. On les multiplie de semences et de marcottes, et par la greffe si l'on veut; ils préferent un terrein frais. Le dernier vient des contrées septentrionales de l'Amérique.

TOURNEFORTIA. (Pentandrie-Monogynie, famille des *Borraginées.*) Genre duquel je ne parlerais pas si Plumier ne l'eût dédié au célebre Tournefort, parce que toutes les especes qui le compôsent, et dont neuf sont cultivées au Jardin des Plantes, veulent absolument la serre chaude. Presque toutes cependant ont des fleurs assez agréables et odorantes, auxquelles succedent des baies transparentes et de couleurs différentes, suivant l'espece. Je citerai le Tourneforntia a fleurs changeantes, *Tournefortia mutabilis*. Vent. Ch. de Pl. 3. (Vél. de Mus.) Arbuste dont les graines ont été apportées de Java par Delahaye. Sa tige droite, d'environ un pied, donne beaucoup de rameaux ouverts, à feuilles alternes, pétiolées, lancéolées-ovales, entieres, aiguës, assez grandes. Ses fleurs en épi latéral, dispôsées comme celles de l'Héliotrope, mais beaucoup plus grandes, sont odorantes, monopétales, tubulées, à cinq divisions arrondies. D'abord blanches, puis marquées d'une ligne noire, elles finissent par être entierement de cette couleur, et deviennent des baies vertes, puis blanches et transparentes, agréables à l'œil. On peut la mettre à l'air, ainsi que toutes les autres du genre pendant les mois de chaleur; mais toutes demandent la serre chaude pendant le reste de l'année. Ces jolis arbustes se reproduisent de leurs graines, et quelquefois de marcottes.

TROENE. Genre de la Diandrie-Monogynie, famille des *Jasminées*, appellé *Ligustrum*, parce qu'on trouvait abondamment dans la Ligurie, (contrée d'Italie, devenue République de Gênes, et aujourd'hui réunie à la France), le Troène commun, *Ligustrum vulgare*; Lin. (Duh. n. éd. 3. 49.)

On trouve aussi cet arbrisseau sur les lisieres de nos bois; et souvent dans les jardins et dans les campagnes où l'on en forme des palissades bâsses et des haies. Il est très voisin des Lilas auxquels il ressemble, mais en petit. Ses feuilles, dont quelques unes restent toute l'année, sont d'un vert assez foncé, oppôsées, pétiolées, lancéolées-aiguës, assez étroites; ses fleurs qu'on voit au printemps, sont petites, blanches, faites comme celles du lilas, et dispôsées en petites grappes. Elles ont une odeur qui ne plaît pas à tout le monde, et deviennent des baies noires. Une variété donne des baies blanches; une autre a les feuilles panachées. Semences, marcottes, boutures, et rejettons enracinés.

TULIPIER, *Liriodendron.* Genre de la Polyandrie-Polygynie, famille des *Magnoliers.* Deux especes compôsent ce genre; on ne voit communément que le Tulipier de Virginie, *Liriodendron Tulipifera*, Lin. (Catesb. 1. 48. Trew. 10. Duh. n. éd. 3. 18.) Ray nous apprend qu'il était cultivé à Londres en 1688, par l'Evêque, M. Compton. Nous le devons aux semences rapportées à M. Duhamel, par l'Amiral La Galissonniere. C'est un très grand arbre de fort belle apparence, qui aime les bons fonds un peu frais, le nord, l'ombre et le plein air. On l'obtient ou par les marcottes qui prennent difficilement, demandent des précautions lorsqu'on les sépare, et n'aiment pas qu'on les étête; ou par la graine, et ce dernier moyen est le plus sûr et le meilleur; mais aussi le plus long. On la seme au printemps en terrines remplies de terre de bruyere, où partie levera la premiere année, et partie la deuxieme, la troisieme, etc. Eclaircir le plant s'il est trop dru; abriter en orangerie pendant l'hiver; mettre en pépiniere la troisieme année, et couvrir de litiere pendant le froid. Lorsque les Tulipiers ont acquis quatre ou cinq pieds de hauteur, on les met en place dans un trou profond rempli de bonne terre franche, douce et ameublie: les racines doivent être entourées de terre de bruyere qui les aidera à faire du chevelu; et lorsqu'elles auront atteint l'autre terre, l'arbre y poussera vigoureusement, sur-tout si on l'arrôse fréquemment et copieusement. Il craint les amputations dans sa jeunesse. Sa tige droite est branchue dans le haut. Ses feuilles portées sur un long pétiole, glâbres, sans dents, ressemblent un peu à celles du platane, mais on dirait qu'elles ont été échancrées à leur sommet. Ses fleurs, qu'il ne donne que lorsqu'il est devenu arbre, paraissent en juin et juillet, sont terminales, presque sessiles, assez semblables pour la forme et la grôsseur à celle d'une Tulipe. Elles consistent en six pétales arrondis, d'un vert jaûnâtre, et marqués chacun d'une tache rouge

de brique. Elles répandent une odeur légere assez agréable : le bois est aromatique. Le nom générique est composé des deux mots grecs *leirion* et *dendron*, qui signifient ARBRE-AUX LIS ; le nom spécifique veut dire *qui porte des fleurs en forme de Tulipe*.

M. DE CUBIERE possede dans son Jardin de Versailles, un très bel arbre de cette espece, et nous annonce dans un Mémoire publié aux Annales d'Agriculture, que depuis peu on cultive en Angleterre une espece de Tulipier préférable à celui que nous avons déjà. « Sa fleur, dit-il, est plus large, d'un » jaûne plus éclatant, et d'une odeur plus suâve que celle du » Tulipier commun. Son cône est aussi plus jaûne, plus grôs » et plus allongé. J'en ai semé cette année une assez grande » quantité qui a bien levé ; ce qui me fait présumer que le sol » de la France sera aussi favorable à sa végétation qu'à celle » de la premiere espece, désignée aujourd'hui par les Anglais » sous le nom de Tulipier blanc, pour le distinguer du » Tulipier jaûne ». — On parle d'une belle et nouvelle variété à feuilles entieres.

V.

VÉRONIQUE. Ayant déjà parlé de ce genre à la Section des Plantes d'agrément, nous n'avons à citer ici qu'un arbuste très agréable, naturel au détroit de Magellan et à l'île de Falkland, d'où FOTHERGILL l'a rapporté en 1776. C'est la VÉRONIQUE EN CROIX, *Veronica decussata*. WILD. En tout temps, ses branches qui sont oppôsées et nombreuses, restent garnies de leurs feuilles serrées, dispôsées *en croix*, assez grandes, d'un beau vert, conformées comme celles du Buis. En juin, on voit sortir de l'aisselle des feuilles aux extrémités des branches, des grappes droites et simples de jolies fleurs blanches, souvent à quatre et quelquefois à cinq divisions assez égales : elles répandent une odeur très suâve. L'arbuste se cultive comme toutes les plantes de la Nouvelle-Hollande en mélange de terre franche douce et de terre de bruyere. Il se contente de l'orangerie pour l'hiver, et se propage facilement de boutures.

VERVEINE, *Verbena*. J'ai déjà parlé dans la Section précédente des plantes de ce genre : il n'offre qu'un arbrisseau intéressant. C'est la VERVEINE A TROIS FEUILLES, Verveine-Citronelle *ou* odorante, *Verbena triphylla*, L'HÉR. *Stirp. nov.* 11. *Verbena citriodora*, ALIIS. Joli arbuste qui s'éleve de quatre à six pieds, et dont les rameaux assez diffus se garnissent de feuilles le plus souvent en *verticilles de trois*, lancéolées, pointues, vertes en dessus, blanchâtres en dessous, laissant aux doigts une odeur très agréable de citron. Les fleurs

de cette Vervèine sont dispôsées en panicule légere. Ces fleurs, quoique petites, font un joli effet, parce qu'elles sont nombreuses, blanches en dehors, et d'un joli bleu-purpurin en dedans : elles sentent aussi le citron. DOMBEY l'a trouvée au Chili, et COMMERSON à Buenos-Ayres, d'où elle a été apportée en Espagne. On l'y tient en plein air ; ici elle demande l'orangerie. Cependant on l'a risquée en pleine terre au Jardin des Plantes, où déjà elle a pâssé plusieurs hivers sans dommage ; mais elle est abritée, et toujours on l'a empaillée. On peut la tailler lorsqu'on la sort. En été, bonne expôsition et arrôsements au besoin. On la multiplie de marcottes ou de boutures qu'on fait en mars et avril sur couche chaude.

VIGNE-VIERGE, *Cissus quinquefolia*. H. P.; *C. hederacea*, WILLD.; *Hedera quinquefolia*, LIN. D'autres placent au rang des *Vignes* cet arbrisseau qui croît naturellement dans toute l'Amérique septentrionale et que nous avons acclimaté chez nous. Ses rameaux multipliés, très longs, sarmenteux et pourvus de vrilles et de la faculté de jeter des racines au moyen desquelles ils s'implantent dans les arbres, sur les murs et sur les rochers, les rendent très propres à garnir des chaumieres, des ruines, des rocailles placées au nord dans les Jardins-paysages. En été, les corps embrassés par la Vigne-Vierge sont aussi cachés par ses feuilles nombreuses, à cinq digitations ou lobes ovales, dentés, d'un beau vert luisant. En automne la scene change ; les feuilles prennent avant de tomber une teinte extrêmement jolie de rouge transparent, et qu'on regrette de voir durer trop peu. Les fleurs sont de peu d'apparence. On multiplie très facilement cet arbrisseau de graines, de marcottes et de boutures : peu difficile sur le terrein et l'expôsition ; il préfere cependant une terre un peu fraîche et un demi-soleil.

VIORNE, *Viburnum*. Genre de la Pentandrie-Trigynie, famille des *Chevre-feuilles*, compôsé d'arbrisseaux plus agréables les uns que les autres, touts à feuilles oppôsées. Les branches souples de quelques especes peuvent apparemment s'employer comme l'Osier, puisque le nom *Viburnum* vient, dit-on, du verbe latin *viere*, qui signifie lier avec de l'Osier.

1. VIORNE-LAURIER-TIN, *Viburnum Tinus*. LIN. (DUH. n. éd. 2. 37.) Superbe arbrisseau toujours vert, qui peut s'élever à sept ou huit pieds, originaire d'Espagne, très rameux, fort agréable par le grand nombre de ses feuilles petiolées, oppôsées en croix, ovales-aiguës, entieres, d'un vert foncé et luisant. Il est charmant sur-tout à la fin de l'automne et pendant l'hiver : alors il est couvert de corymbes de fleurs

nombreuses, rouges en dehors, blanches en dedans. Il peut bien pâsser nos hivers doux en pleine terre où il prendrait de bien plus grandes dimensions, mais les froids trop rudes et l'humidité de la mauvaise saison le font souvent périr ; on fera donc bien d'en avoir au moins quelques pieds en caisse pour les placer sur le devant de l'orangerie dont ils seront d'ailleurs la parure. On leur donnera de l'air chaque fois qu'il ne gelera pas : même en été on se gardera de les arrôser trop souvent. Cette espece a plusieurs variétés à feuilles larges ou étroites, lesquelles ont encore des sous-variétés panachées en blanc ou en jaûne. Toutes doivent être tenues dans une situation ombragée et qui ne soit point humide.

2. VIORNE COMMUN, Moinsine, Mansiene, *Viburnum Lantana.* LIN. (*Fl. Aust.* 341.) Cet arbrisseau indigene s'éleve plus haut que le précédent. Ses feuilles sont en cœur, pointues, blanchâtres et cotonneuses, dentées sur les bords. Ses fleurs dispôsées en corymbes sont blanches : il leur succede des baies, d'abord rouges, puis noires. Il a une variété à feuilles panachées.

3. VIORNE A FEUILLES DE PRUNIER, *Viburnum prunifolium.* LIN. (DUH. n. éd. 2. 38.) Elle s'éleve encore plus. Ses feuilles sont glâbres et à dents assez profondes. Elle a des fleurs plus petites que celles de la précédente, blanches aussi et en corymbes. Elle vient des parties septentrionales de l'Amérique, et fleurit en juin.

4. VIORNE LUISANTE *ou* A MANCHETTES, *Viburnum Lentago.* LIN. Ses rameaux sont diffus : ses feuilles ovales, pointues et dentées : ses fleurs blanches et dans la même dispôsition que celle des autres. Elle fleurit en juin et juillet, et vient aussi des parties septentrionales de l'Amérique.

5. VIORNE A FEUILLES DE POIRIER, *Viburnum pyrifolium.* H. P. Les feuilles de celle-ci ressemblent à celles du Poirier, et sont lisses et luisantes. Ses fleurs sont blanches aussi et en corymbes. Elle fleurit en juin, et vient aussi des parties septentrionales de l'Amérique.

6—7. VIORNE-OBIER, *Viburnum Opulus.* LIN. (DUH. n. éd. 2. 39.) Cet arbrisseau appellé encore SUREAU D'EAU, parce qu'il croît spontanément dans les endroits humides et découverts de nos forêts, a des feuilles assez semblables à celles de l'Erâble. Ses fleurs sont légerement odorantes, blanches et dispôsées en corymbes : les extérieures sont stériles et plus grandes que les intérieures qui sont cependant hermaphrodites, et auxquelles succedent des baies rouges. Cet arbre est tout aussi joli que les autres de son espece ; mais il est, comme eux, loin d'avoir l'agrément de sa variété à fleurs très blanches, ramâssées en globes ou en *boules*, ap-

pellé à cause de cela Boules et Pelottes de neige, Rôse de Gueldres, Caillebotte et Obier à fleurs doubles, *Viburnum Opulus sterilis.* Lin. Ses fleurs ne sont certainement pas doubles, mais elles sont stériles. Cet arbrisseau est devenu commun dans touts les jardins, parce qu'il y produit un effet agréable au mois de mai, époque où il se couvre de fleurs s'il a le pied en terrein frais et la tête au soleil; on le multiplie de rejetons; et si on veut le tondre, il faut le faire aussi-tôt qu'il est défleuri. Il a une variété à feuilles panachées.

8. Viorne nue, *Viburnum nudum.* Lin. Depuis quelque temps on a pris, et avec raison, le goût d'introduire dans les jardins-paysages ce bel arbrisseau des parties septentrionales de l'Amérique, très touffu, pouvant s'élever à cinq metres (quinze pieds); recommandable par ses belles feuilles ovales-lancéolées, longues de près de six pouces, larges de trois, épaisses, rugueuses, vertes et luisantes en dessus, pâles et duveteuses en dessous, crénelées et roulées sur les bords, enfin persistantes dans les montagnes de Géorgie, mais qui tombent en Caroline. Il fait sur-tout un bel effet en juin, époque à laquelle s'épanouissent ses fleurs, blanches, en corymbes nombreux et privés des bractées ordinaires aux autres especes; ce qui lui a valu son nom spécifique *nudum.* On le cultive et multiplie comme les autres.

En général toutes les Viornes s'accommodent de tout terrein et de toute expôsition; elles fleurissent cependant mieux au soleil qu'à l'ombre. On les multiplie de graines, de marcottes, de rejetons, et par la greffe.

VOLKAMERIA. Genre de la Didynamie-Angiospermie, famille des *Gâtilliers*, dédié à Volkamer, Professeur de Botanique à Nuremberg. Une espece particulierement est aujourd'hui cultivée: c'est le Volkameria du Japon, *Volkameria Japonica*, Thunb. (*H. Sch.* 338. Vél. du Mus.) *V. fragans*, Vent. Malm. 70. Ce *Volkameria*, improprement appellé par les Jardiniers *Clerodendrum*, est un arbuste assez rameux, dont les feuilles, persistantes, oppôsées, entieres, cordiformes, et un peu ondulées, sont d'un vert foncé, et laissent aux doigts qui les ont touchées une odeur désagréable semblable à celle de l'*Iris puant.* Mais il récompense de cet inconvénient, par le nombre, la beauté, la durée et la bonne odeur de ses fleurs, simples ou doubles, qui paraissent au premier printemps et se succedent jusqu'à l'arriere-saison. Elles sont placées au bout des rameaux, nombreuses et serrées les unes contre les autres, larges de dix à douze lignes et d'une couleur blanche légerement teinte de pourpre en dedans, plus fortement en dehors. Leur calyce est rouge. Ce bouquet dure

au moins six semaines, attendu que les fleurs se succedent et laissent voir à leur place les calyces dont la couleur contraste agréablement avec celle des fleurs, qui, en outre, répandent une odeur infiniment suâve. Cet arbrisseau, quoiqu'originaire des Indes orientales, n'est pas trop délicat; il peut se contenter d'une bonne serre tempérée pour l'hiver; mais comme il donne encore ou promet déjà des fleurs dans cette saison, il faut nécessairement le placer près des jours. Il est devenu d'autant plus commun, qu'il est très facile à multiplier, car, ou l'on sépare les rejetons que donnent ses racines, ou on les excite à en pousser en les divisant en morceaux munis de chevelus, et qu'on met dans des pôts séparés en couche chaude et sous châssis, et qui ne tardent pas à donner tiges et feuilles; ou enfin, l'on en fait des boutures avec les mêmes attentions. Une bouture d'un an est souvent plus belle et a plus de grâce qu'un vieux pied. J'ai rapporté d'Angleterre, en 1800, la variété à fleurs doubles que m'avait donnée M. Aiton, Directeur du Jardin de Kew. Je l'ai transmise au Jardin des Plantes, où on l'a cultivée avec succès, et d'où elle a été communiquée aux Amateurs.

W.

WESTERINGIA. Genre nouveau de la Didynamie-Gymnospermie, famille des *Labiées*, établi par Smith, qui l'a dédié à Westering, son compatriote. Il n'est encore composé que du Westeringia a feuilles de Romarin, *Westeringia Rosmarinacea*, Smith. *Cunila fruticosa*, Wild. (And. *rep.* 214.) C'est un assez joli arbuste de la Nouvelle-Hollande, connu en Angleterre depuis 1801, et aujourd'hui assez répandu dans notre commerce. Il est touffu par ses rameaux nombreux, presqu'horizontaux, et par sa grande quantité de feuilles assez semblables à celles du Romarin, mais plus pointues, en dessus d'un vert foncé, blanches et soyeuses en dessous, dispôsées en croix ou en verticilles de quatre. Des aisselles de celles qui sont vers l'extrémité des rameaux sortent depuis mars jusqu'à la fin d'octobre, des fleurs blanches, inodores, tubuleuses, à cinq divisions longues et inégales. On propage facilement cet arbuste soit de graines, soit de boutures faites de bonne heure sur couche tiede et en terre sâbleuse de bruyere, celle qui lui convient le mieux. Bonne orangerie et jour pour l'hiver.

Y.

YUCCA. (Hexandrie-Monogynie, famille des *Liliacées.*) On a donné au genre le nom qu'une espece porte au Pérou.

LINNÉE n'en a cité que quatre especes, dont je vais parler : toutes sont très belles.

1. YUCCA NAIN, *Yucca Gloriosa*. LIN. (DUH. n. éd. 35.) Quoiqu'il pâsse assez bien l'hiver en pleine terre, cependant il est prudent d'en serrer quelques pieds pour réparer le dommage qu'auraient pu faire de trop grands froids. Il n'est pas moins nécessaire de placer les individus qu'on risque, au midi et à l'abri des vents du nord ; même de couvrir les feuilles et les pieds de bonne litiere pendant l'hiver, pour qu'ils ne gêlent point, ou qu'au moins ils puissent repousser des racines, dans le cas où les gelées auraient tué le tronc, qui est tendre et filamenteux, n'étant compôsé que des pétioles des feuilles. Ce tronc peut acquérir la grôsseur du poignet ; il est ordinairement simple, toujours terminé par une touffe de feuilles persistantes, ensiformes, très longues, roides et piquantes ; du milieu desquelles (lorsque la plante a environ trois pieds de hauteur) sort en juillet la tige florale, droite, haute de plus de deux pieds, très rameuse, et qui, en se développant, forme une pyramide très agréable de cent cinquante à deux cents fleurs pendantes renversées, blanches, grôsses comme des Tulipes, leur ressemblant assez. L'Yucca de pleine terre aime le soleil, une terre médiocre, sâbleuse, sans fumier. Il n'a besoin d'arrôsement que dans les sécheresses. On le multiplie de graines, mieux par les œilletons enracinés qu'il pousse du pied, et par les rejetons que peut produire son tronc, ou qu'on voit paraître à son sommet lorsqu'il a fleuri. Il faut les couper près de la tige, laisser sécher la plaie pendant quelques jours, puis les mettre chacun dans un pôt, rempli au quart de grôs sâble, et qu'on plonge dans une couche de chaleur modérée, pour les faire reprendre. Il est bon de couper touts les ans les feuilles desséchées. Cet Yucca vient des parties septentrionales de l'Amérique.

2. YUCCA A FEUILLES D'ALOÈS, *Yucca aloïfolia*. LIN. (RED. Pl. gr. 20.) On tient cette espece en caisse pour pouvoir la mettre l'hiver dans l'orangerie. Dans l'été, elle a besoin d'une bonne expôsition et de quelques arrôsements. Sa tige s'éleve à huit et neuf pieds, et soutient une touffe de feuilles persistantes, ensiformes, roides, piquantes, dentelées de chaque côté, pendantes dans la variété, *Yuc. al. pendula*. Du cœur de cet Yucca sort une tige à fleurs, assez semblable à celle de la précédente ; mais les fleurs de celui-ci ont une teinte un peu rôsée. Il nous vient des parties plus chaudes de l'Amérique septentrionale. Même culture.

3 — 4. YUCCA FILAMENTEUX, *Yucca filamentosa*. LIN. (TREW 37.) Quoiqu'il soit originaire de la Virginie et de la Caroline,

Caroline, on a la précaution de le serrer l'hiver. Ses feuilles radicales et ensiformes se font remarquer par des *filaments* blancs qui pendent de leurs bords, et qui lui ont mérité son nom spécifique. Du milieu de cette touffe de feuilles, s'éleve une tige en panicule, droite, haute d'un metre et demi à deux, (de quatre pieds et demi à six), chargée de beaucoup de fleurs blanches et plus grandes que celles des especes précédentes. Même culture. Une nouvelle espece, non encore déterminée, était en fleurs au Jardin des Plantes, le 1er. septembre 1806.

Z.

ZANTHORRIZA. Genre de la Pentandrie-Polygynie, famille des *Renonculacées*, dont le nom formé des deux mots grecs *zanthos* (pour *xanthos*) jaûne; et *rhiza*, racine, indique la couleur du bois et sur-tout des racines, de la seule espece connue et aujourd'hui cultivée dans nos Jardins; le ZANTHORRIZA A FEUILLES DE PERSIL, *Zanthorriza apiifolia*. L'HÉR. (*Stirp. nov.* 1. 37. DUH n. éd. 3. 37.) AITON est le premier qui ait cultivé cet arbuste dont *André* MICHAUX nous a rapporté des graines de la Caroline. Ses racines grêles et rameuses poussent une tige courte divisée en rameaux que garnissent au sommet des paquets de feuilles assez semblables à celles du Persil, ailées à cinq ou sept folioles opposées et incisées. D'entre ces feuilles sortent en mai quelques grappes filiformes et pendantes de fleurs petites, nombreuses, d'un pourpre rembruni, ouvertes en étoile, donnant chacune une graine qui mûrissant quelquefois peut alors servir à reproduire cet arbuste. Il ne s'éleve guere au-dessus d'un metre (trois pieds) : on le tient dans la plate-bande de terre de bruyere.

ARBRES ET ARBRISSEAUX
à feuilles panachées.

EN parlant des arbres et arbustes, nous avons indiqué à l'article de chacun, ceux qui avaient des variétés panachées. Nous les rassemblons ici pour éviter la recherche aux personnes qui voudraient en faire des ornements dans leurs parcs, jardins ou serres. Nous prévenons seulement que l'on regarde cet accident comme une maladie ou un dépérissement individuel. Cela est si vrai, que les graines fournies par les individus panachés reviennent à leur nature, et produisent des sujets sans tache. On a cependant cru, mais mal-à-propos, que les

graines du Sycomore panaché donnaient constamment des individus panachés. Ce n'est donc que par la greffe, et par les boutures, marcottes ou drageons qu'on peut propager ces sortes d'arbres, qu'il faut encore cultiver en terre médiocre.

Abricotier, plutôt *maculé* que panaché.
Alisiers.
Aubépine (*Néflier-*), en blanc; en jaûne.
Althæa frutex, Ketmie, *Hibiscus Syriacus.*
Aulne; en blanc.
Amandier commun.
Câprier.
Cerisiers.
Charme; en jaûne.
Châtaignier.
Chêne.
Chevrefeuille à feuilles de Chêne.
Coignassier.
Cornouilliers; en blanc; en jaûne.
Coudrier; en blanc.
Cytise des Alpes.
Erâbles, champêtre, — *Negundo*, — Plane, — Sycomore.
Frêne; en blanc; en jaûne.
Fusain.
Groseilliers.
Hêtre.
Jasmin, blanc, — des Açores; en blanc; en jaûne.
Lilas; en blanc; en jaûne.
Marronier d'Inde; en blanc; en jaûne.
Micocoulier.
Morelle grimpante ou *Vigne de Judée.* Cette variété est assez délicate, et veut être couverte dans les fortes gelées.
Néfliers.
Nerprun.
Noyer.
Orme; en blanc; en jaûne; en rôse, vert et blanc.
Peupliers.
Plaqueminier.
Platane occidental; en jaûne.
Poirier (Crassane) panaché ou plutôt bordé de blanc.
Pommier.
Prunier (Impérial-violet); à feuilles tachées de blanc.
Ronce.
Saule et *Saule-Marceau.*
Sorbier; en jaûne.
Staphylée pennée.
Sumac de Virginie.

Sureau; en blanc; en jaûne.
Sycomore; en blanc; en jaûne.
Syringa; en jaûne; en blanc.
Tilleul.
Troëne; en blanc; en jaûne.
Viorne commune; — *Obier.*

Ceux qui suivent conservent leurs feuilles.

Airelle-Canneberge, en blanc.
Alaterne; en blanc; en jaûne: bordé de blanc.
Arbousier; en jaûne.
Buis; en blanc; en jaûne.
Houx; en blanc; en jaûne; en violet.
If; en blanc; en jaûne.
Lauréoles; en blanc; en jaûne.
Laurier-franc; en jaûne.
Laurier-Cerise; en blanc; en jaûne.
Laurier-Rôse.
Laurier Tin; en blanc.
Lierre; en blanc; en jaûne.
Myrtes.
Orangers; en blanc; en jaûne.
Pervenche.
Philaria.
Rhododendron; en vert plus foncé.
Romarin; en jaûne; en blanc.
Sabine; en jaûne.
Thlaspi. (Ibéride de Perse.)
Thuya; en jaûne.
Thym.
Thymélée des Alpes.

Maniere d'élever les Arbres-Fruitiers en Pyramide *ou en* If, *et en* Quenouille.

On appelle Arbres en *Pyramide* ou en *If*, ceux dont le tronc est garni de branches à fruit depuis la bâse jusqu'au sommet. Pour obtenir cette forme, on greffe un sauvageon quelconque, très bâs et presque rez-terre, et on laisse ensuite percer, tout le long de la nouvelle tige, les branches qui se présentent. L'art et l'expérience enseignent cependant à les choisir, à leur donner une direction un peu horizontale, enfin à les arrêter dans les proportions convenables. Si l'on veut donner quelque grâce à l'arbre, on doit encore laisser aux branches d'en-bâs plus d'expansion ou de longueur qu'à celles d'en-haut. Cette maniere, pratiquée depuis long-temps

en Allemagne, connue et employée depuis peu chez nous, est propre pour entretenir la balance de la seve, qui alors se distribue également dans toute la tige, et fait porter du fruit à toutes les branches. La nature ayant donné à presque toutes l'inclination de s'élancer verticalement, peut-être obtiendrait-on quelque avantage de placer l'écusson en sens inverse de sa situation naturelle : les branches alors incline-raient vers la terre ou seraient horizontales. Les arbres en *quenouille* sont ceux dont la tige greffée un peu plus haut que pour les précédents (à environ un pied), porte un branchage dispôse en forme de *quenouille chargée*. Cette mode affectée principalement aux Pommiers-Paradis, nous vient de Saint-Quentin. D'abord on n'avait assujéti à ces formes de *pyramide* et de *quenouille*, que quelques especes de *Poiriers* et de *Pommiers*, qui semblaient s'y prêter mieux. Aujourd'hui on y a soumis, non seulement les especes les plus rebelles, telles que le *Rousselet*, le *Blanquet*, l'*Epine d'été*, le *Sucrin-vert*, le *Chaumontel*, le *Bon-Chrétien d'été*, le *Sans-Peau*, et même la *Crassane*, etc., mais encore toutes les autres especes d'arbres fruitiers, soit à pepins, soit à noyaux, comme *Cerisiers*, *Abricotiers*, *Pruniers*, *Pommiers*, etc. Je n'ai pas encore obtenu de résultats satisfaisants sur le *Pêcher :* je suis seulement certain qu'il y a des especes qui répugnent absolument à prendre cette forme. Au reste, les arbres, soit en *Pyramide*, soit en *Quenouille*, ont sur ceux d'autres formes, l'avantage de rapporter du fruit plus tôt et en plus grande quantité. Il leur faut aussi moins de place, et comme ils portent moins d'ombrage, ils nuisent moins aux plantations voisines, et conviennent mieux aux plates-bandes; mais aussi ils durent moins que les arbres à *tige* ou en *entonnoir*. On voit cependant au Jardin des Plantes des arbres en *Pyramide* de plus de vingt-cinq ans, qui sont très vigoureux, et qui touts les ans sont chargés de fruits.

Moyen pour éloigner les Oiseaux.

Entre autres épouvantails, j'ai vu réussir celui fait avec une feuille de clinquant suspendue au bout d'un bâton qu'on attache horizontalement soit à un mur ou à un treillage, soit à un arbre : le moindre vent agite ce clinquant, en le faisant résonner et briller.

Quelques personnes réussissent à chasser les moineaux, en plaçant dans les endroits qu'ils veulent garantir de leur voracité, soit un chat, soit un oiseau de proie empaillés, ou bien un oiseau de proie vivant retenu dans une cage où on le nourrit, et d'où il peut être aisément apperçu.

Moyen de détruire les Chenilles.

Asperger les plantes ou arbres qui en sont infectés, avec de l'eau dans laquelle on aura dissous du savon noir en assez grande quantité pour la faire bien mousser; ou avec de l'eau dans laquelle on aura laissé corrompre des écrevisses. Trois douzaines d'écrevisses suffisent pour deux seaux d'eau : on les y laisse pendant environ huit jours.

Le plus sûr moyen est d'*écheniller;* et cette opération consiste, 1°. à rechercher avec soin, exprès ou au moins lorsqu'on taille les arbres, touts les anneaux d'œufs que les Chenilles ont déposés sur les branches, et qu'elles y ont enduits d'un vernis propre à les y coller et à les garantir des intempéries : 2°. à couper touts les bouts de branches où l'on apperçoit des nids, qu'ensuite on ramâsse exactement et qu'on brûle. Cette opération doit toujours se faire avant que le soleil ne se montre, ou immédiatement après la pluie, parce que les Chenilles qui seraient déjà éclôses n'auraient pas manqué de se retirer dans leurs nids pour y pâsser la nuit ou pour se garantir contre le mauvais temps. Ceux qui auraient négligé ces moyens n'auront plus d'autre ressource que d'écrâser à la main ou avec un bâton les Chenilles que souvent le temps froid ou mauvais rassemble dans l'enfourchement des branches, ou d'écrâser un à un entre deux lattes, ceux de ces insectes qui sont disséminés sur les feuilles. Mais quel ouvrage!

Moyen de détruire les Courtillieres.

Il suffit d'avoir cultivé, ou seulement de s'intéresser à la culture, pour connaître et redouter la *Courtille*, *Courterole*, ou *Courtilliere*, nommée aussi *Taupette* et *Taupe-Grillon*, parce qu'elle a des ressemblances avec notre Grillon domestique, et qu'ayant les pattes de devant faites comme celles de la Taupe, comme elle, elle fouille et se fait des chemins sous terre pour aller chercher les racines et s'en nourrir. Tout le monde sait quel dégât cet insecte fait dans les couches des Jardins; c'est-là qu'il faut chercher sa retraite, qu'on découvre au soulevement des terres, quelquefois à une très petite élévation qui n'a pas plus de volume qu'une noisette. A mesure qu'on trouve de ces trous, on les emplit d'eau, et l'on y verse quelques gouttes d'huile de chenevis ou autre, de maniere que l'eau serve de véhicule à l'huile. Si cette premiere opération ne fait point paraître la Courtilliere, on remplit une seconde fois les trous d'eau, mais sans huile; et bientôt la Courtilliere s'empresse de sortir, fait quelques pas, noircit, et meurt. Ce moyen, qu'on doit à *Augustin*

Pillau, Artisan Lorrain, a été mis en œuvre d'une autre maniere et avec autant de succès, par M. *Hazon*, Intendant des Bâtiments du Roi, à Vincennes. Il faisait arrôser les couches et endroits voisins, avec de l'eau puisée dans un arrôsoir, et sur laquelle on jettait quelque peu d'une huile quelconque. Cette opération, un peu plus coûteuse, a aussi de plus grands effets, car alors il ne doit s'échapper aucune Courtilliere.

Moyens de détruire les Fourmis.

L'effet de l'huile sur les insectes étant de les suffoquer en bouchant leurs *stigmates* (ou canaux respiratoires), je suis parvenu à détruire absolument des fourmillieres en les inondant d'eau sur laquelle j'avais répandu de l'huile. On détruit aussi beaucoup de Fourmis en suspendant, le long des espaliers ou à leurs arbres, des petites bouteilles pleines d'eau miellée. D'autres vont chercher dans les bois de grôsses Fourmis, dont on connaît l'antipathie pour les Fourmis de Jardin : mais c'est se débarrasser d'un ennemi par un autre qui peut-être est plus incommode. Les combats que se livrent ces deux especes de Fourmis, méritent l'attention des personnes qui aiment à observer. Enfin on bouleverse une fourmilliere, et l'on renverse dessus un pôt vuide dans lequel les Fourmis ne manquent pas de monter incessamment. On leve e pôt pour l'emplir d'eau et noyer les Fourmis. — On éloigne les Fourmis des Orangers et autres arbres, en entourant leur tronc d'un anneau de glu qui retient ces insectes, ou d'un flocon de laine bien cardée qui les empetre et les empêche de pâsser outre. Ou bien on place chaque pied de la caisse sur un vâse de terre cuite, fait exprès et qu'on remplit d'eau. Ce vâse est carré et contient un dé de la même matiere et de la même hauteur, sur lequel pôse le pied de la caisse.

Moyen de détruire les Limaçons.

C'est de répandre le soir de la chaux en poudre et non éteinte sur le sol qu'on veut garantir de la voracité de ces insectes. Cinq boisseaux suffisent pour un arpent. Cette méthode, essayée avec succès, mérite d'autant plus d'être accueillie, que la chaux augmente la fertilité de la terre. Dans un petit endroit, il suffit de répandre de la suie de cheminée autour des plantes dont on sait que ces insectes sont friands.

Moyen de détruire les Taupes.

Mettre dans chaque trou quatre ou cinq noix bouillies dans de l'eau de lessive. Les Taupes les mangeront et périront. — Moyen éprouvé.

MM. JACQUEMET-BONNEFONT pere et fils, résidant à ANNONAY, Département de l'Ardeche, où ils tiennent des Pépinieres des mieux assorties en touts genres, même en arbres et plantes rares, nous communiquent un moyen meilleur encore, et que d'après leur expérience ils regardent comme infaillible. Il consiste à couper des vers de terre par tronçons de deux à trois pouces, qu'on saupoudre de rapure de noix vomique, où même on les laisse séjourner pendant environ vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, on met dans chaque trou de Taupe (celui sur-tout où elle a soulevé la terre) un ou deux de ces morceaux de ver que la Taupe ne manque pas de manger, et qui aussi ne manquent pas de la tuer. C'est ainsi que MM. JACQUEMET assurent avoir détruit, *entierement et en peu de jours*, un nombre infini de Taupes qui désolaient leurs pépinieres, et contre lesquelles touts les autres moyens connus n'avaient eu que des demi-succès.

Moyen de détruire les Rats, Souris, Mulots, Loirs, Taupes, Crapauds, etc., dans un Jardin.

En outre des souricieres et autres piéges, enfoncez, rez-terre, le long des murs et par-tout ailleurs, des cloches de Jardin, au fond desquelles vous mettrez de l'eau. Touts les petits quadrupedes qui y tombent ne peuvent plus remonter, et se noient. J'en ai vu détruire beaucoup de cette maniere. Ces cloches pôsées au milieu et au-dessous des chemins des Taupes, puis recouvertes de gazons, en prennent une grande quantité.

Moyens pour défendre de la voracité des Insectes les jeunes plantes lorsqu'elles sortent de terre.

A trois livres pesant d'une graine quelconque, mêlez bien une once de fleurs de soufre, et mettez le tout dans un pôt que vous boucherez bien. Vingt-quatre heures après, mêlez une nouvelle once de fleurs de soufre, et rebouchez bien le pôt. Vingt-quatre heures après, ajoutez et mêlez bien encore une troisieme once de fleurs de soufre, et bouchez bien encore le pôt. Le quatrieme jour vous pouvez semer cette graine comme à l'ordinaire. On prétend que d'avoir demeuré avec la fleur de soufre, cela lui a fait contracter une amertume qui doit, dans les premiers jours, éloigner la mouche et les autres insectes. Le chaulage de M. DE SUTIERES ne serait-il pas un meilleur préservatif?

Quelques personnes regardent comme le meilleur moyen pour défendre les plantes des insectes, celui de leur en offrir

qui soient plus à leur goût ; c'est pourquoi ils placent auprès des Chicorées et autres salades, quelques Fraisiers dont le ver blanc est plus friand : et ils sement du Cresson Alenois près des Choux fleurs, pour garantir ceux-ci des Pucerons et autres insectes.

Moyens de se délivrer des Charansons.

1. Faire brûler, portes et fenêtres fermées, de la corne et des vieux cuirs, dans les granges ou greniers infectés de Charansons. Cette odeur impregne tout ce qui y est renfermé, tue une partie des insectes, et fait fuir les autres, qui n'y reviennent pas durant tout le temps que cette odeur est sensible. Elle dure un an et plus : au bout de ce temps, recommencer l'opération. Les graines qu'on met dans les greniers ainsi enfumés, ne contractent aucun goût.

2. Quelques personnes prétendent qu'il y a un moyen plus simple et aussi sûr de faire fuir les Charansons : c'est de couvrir le grain qui en est attaqué, avec du foin nouveau, mais très sec : avec de l'avoine aussi nouvelle, mais très seche.

3. Enfin, un particulier a annoncé dans un journal en fructidor an 11, qu'ayant par mégarde laissé des feuilles, fleurs et sommités de Sureau, dans un grenier où étaient des grains infectés de charansons, et qu'étant ensuite descendu dans la salle au-dessous de ce grenier pour y dîner avec des amis, bientôt les Convives avaient été tellement assaillis par les Charansons, qu'ils avaient été obligés de quitter la table. Ces insectes avaient été chassés par l'odeur de Sureau, qui ne se communique point aux grains. Le grenier en a été délivré pendant plusieurs années.

Contre la piquure des Abeilles, Guêpes, Cousins, etc.

Frottez la partie blessée avec de la chaux vive que vous aurez pulvérisée; (fermez les yeux avec soin, si la piquure est au visage). Cette premiere opération ôte la douleur. Frottez ensuite les mêmes parties (après les avoir essuyées légerement) avec un linge doux et mouillé : puis lavez avec de l'eau froide. Cette seconde opération ôte l'enflure tellement qu'en moins de deux heures on est guéri. Il faut, si la seconde opération faisait sentir trop de chaleur, se hâter de laver; autrement l'épiderme pourrait être enlevé par la chaux.

Moyens de conserver le Raisin.

Il ne s'agit que de mettre dans un tonneau ou baril, qui ne se laisse point pénétrer par l'air extérieur, un lit de son desséché au four, ou de *cendres* seches et tamisées, et par-dessus un lit de grappes de Raisin bien épluché et cueilli l'après-

midi, par un temps sec, avant sa parfaite maturité. Alterner ainsi les lits de son (ou de *cendres*) et de Raisin, jusqu'à ce que le tonneau soit plein, en observant que les grappes ne se touchent point, et que la *cendre* ou le *son* fassent le dernier lit; puis renfoncer le tonneau assez bien pour que l'air n'y pénetre pas; (ce qui est le point essentiel). Du Raisin, ainsi arrangé, peut se conserver huit à dix mois, même un an.

On dit qu'on lui fait reprendre sa fraîcheur en coupant le bout de la queue de chaque grappe, et le mettant tremper dans du vin blanc ou rouge, suivant la couleur du raisin, comme on met les fleurs dans l'eau pour les faire revivre ou pour les maintenir fraîches.

Moyen de préserver le fruit de la gelée.

Etendre sur le plancher d'une chambre un bon lit de paille bien seche, y mettre le fruit; le couvrir d'un lit plus léger de foin bien sec, et envelopper le tout d'une toile mouillée dans de l'eau de puits, ou qui n'a pas été échauffée. Il faut tordre un peu la toile avant de la pôser, et faire en sorte qu'elle n'ait point de plis : enfin, il faut arrôser un peu les endroits qui se sécheraient. Cette opération ne se fait que lorsqu'on craint qu'une gelée trop forte n'attaque le fruit, et encore si l'endroit où on l'a d'abord placé, ne paraît pas propre à l'en garantir.

VOCABULAIRE
EXPLICATIF
De quelques termes, soit de Jardinage, soit de Botanique, qui peuvent avoir besoin d'interprétation.

A.

ACÉREUX, *Acerosus*. Ce mot signifie mêlé de brins de paille : les Botanistes l'emploient comme épithete de certaines feuilles menues, cylindriques, roides, aiguës et par-conséquent piquantes comme le seraient des brins de paille restés dans du pain. [Les feuilles des pins, de certaines Bruyeres, etc.]

ACUMINÉ, *Acuminatus*. Se dit d'une feuille ou d'un pétale qui finit en une pointe prolongée. [Les feuilles de Lunaire.]

AIGRETTE, *Pappus*. Touffe de poils soyeux et plumeux attachée au sommet de quelques graines, et qui donne au vent les moyens de les transporter et répandre au loin. [Pissenlit, Seneçon, plusieurs Chardons].

AIGUILLONS, *Aculei*. Piquants qui different des épines en ce qu'ils sont appliqués sur l'écorce dont on peut les détacher sans qu'elle soit endommagée. [Le Rôsier, etc.] Voyez ÉPINE.

AILE, *Ala*. Voyez LÉGUMINEUSES.

AILÉ, *Alatus*. Tige *ailée*, celle sur laquelle se prolonge la membrane des feuilles. [Certains Chardons, la Grenadille aîlée, etc.] Semences *ailées;* celles qui, étant enveloppées dans une membrane légere, et quelquefois en forme d'ailes, donnent prise au vent qui les dissémine çà-et-là. [Erâbles, Pin.] Feuille *ailée*, mieux PINNÉE. Voyez ce dernier mot.

AISSELLE, *Axilla*. Point de l'angle formé supérieurement par l'insertion d'un rameau sur la branche, ou d'une feuille sur le rameau.

ALPES, *Alpes*. Ce sont spécialement de hautes montagnes d'Italie et de Suisse, qui séparent ces pays de la France et l'Allemagne. En Botanique, on donne souvent un sens plus étendu à ce mot qui alors désigne les plus hautes montagnes

de l'Univers. Quand elles seraient sous l'équateur, la partie septentrionale de leur sommet est toujours couverte de neige, et en suivant des dégrés proportionnés de hauteur, on y trouve les mêmes dégrés de température que sur les autres montagnes, et aussi beaucoup des mêmes plantes, appellées, à cause de cela, PLANTES ALPINES, *Plantæ Alpinæ* ou *Alpestres.*

ALTERNE, *Alternus.* Rameaux ou feuilles, qui n'étant point opposés, sont placés alternativement en montant le long de la branche. Pétales *alternes*, ceux qui sont placés sur l'espace d'entre les divisions du calyce.

AMENTACÉES, *Amentaceæ.* Famille naturelle de Plantes dont le principal caractere est d'avoir des fleurs en CHATON, *Amentum.* Elles sont presque toutes *monoïques* ou *dioïques*, et toujours *incomplettes.* *Voyez* touts ces mots.

AMPLEXICAULE, *Amplexicaulis.* Feuille ou pétiole dont la bâse embrasse la tige; *amplectitur caulem.*

ANDRIE, *Andria.* Terminaison française et latine de certains mots commençants ordinairement par une préposition numérative. Ces mots servent, dans le systême sexuel de LINNÉ, à distinguer des classes, et quelquefois des ordres. *Andria* vient d'*andros*, génitif du mot grec *anēr*, un homme, un mari.

ANGIOSPERMIE, *Angiospermia;* du grec *angeion*, un vâse quelconque, et *sperma*, semence. Mot forgé par LINNÉ pour désigner la seconde division ou le second ordre de sa quatorzieme classe (la Didynamie), et exprimer que les fleurs de ce second ordre produisent des especes de capsules où sont enfermées les graines, [Mufle-de-veau], au contraire du premier ordre de cette même classe, la *Gymnospermie*, où les semences sont nues au fond du calyce; [les Labiées].

ANNUEL, *Annuus*, qui dure un an. Plante qui dans le cours d'une année (ou moins), peut être semée et récoltée, [le Blé, la Laitue].

ANTHERE *ou* SOMMET, *Anthera.* Partie de l'étamine, soutenue le plus ordinairement par le FILET. On dit qu'elle est SESSILE lorsque le filet manque. L'anthere est une espece de capsule ou boîte, contenant le POLLEN, c'est-à-dire la Poussiere fécondante. L'anthere bien visible dans le Lis, la Tulipe, etc.

AOUTÉ, *Obduratus*, *Maturatus.* Se dit d'un jeune rameau, d'une pousse nouvelle que les chaleurs du mois d'*août* ont endurcie assez pour les faire résister aux gelées et aux

intempéries de la mauvaise saison. Ce terme s'emploie encore pour exprimer des semences mûries et colorées, dont l'amande est bien formée, etc.

Apétale, Apétalé, *Apetalus*. Adjectifs par lesquels on distingue la fleur qui n'ayant point de corolle, manque de pétales, [celles du Frêne, de l'Oseille, des Graminées, et suivant Jussieu, des Liliacées].

Appliqué, *Applicatus*. Ce mot s'emploie pour exprimer la pôsition des feuilles quand, au lieu d'être ouvertes, elles sont rapprochées du rameau et le touchent dans toute leur longueur, au point de le cacher quelquefois. [Passerine filiforme, quelques Bruyeres].

Arborescent, *Arborescens*, qui tient de la nature de l'arbre. Ce mot est employé pour distinguer parmi des plantes herbacées celles du même genre, dont les tiges et les rameaux vivaces et ligneux sont plus semblables à ceux des arbres. [*Colutea arborescens*]. Par le mot *Arboreus*, on exprime seulement qu'un végétal a le port d'un arbre. [La Vigne en arbre, *Vitis arborea*; le Stramoine en arbre, *Datura arborea*].

Arbre, *Arbor*. Végétal remarquable par ses dimensions, par sa tige toujours ligneuse, ordinairement unique et se divisant en branches à une certaine hauteur. Il se distingue encore des autres végétaux par les *boutons*, (*voyez* ce mot), dont sont privés les arbustes et les herbes, même celles qui sont ligneuses. [Orme, Chêne, Poirier].

Arbrisseau, *Frutex*. Il a le port et les caracteres de l'arbre. Quelquefois sa tige est unique, et toujours il a des *boutons* (*voyez* ce mot); mais il est moindre que l'arbre dans ses proportions, atteignant au plus dix ou douze pieds de haut, et restant souvent au-dessous. [Le Sureau, le Lilas, quelques Saules].

Arbuste, *Arbuscula*, *Suffrutex*. C'est ainsi qu'on nomme certains végétaux ayant un peu le port des arbres, et le plus souvent produisant plusieurs tiges vivaces et ligneuses; mais ils ont de très petites dimensions, comparativement aux arbres dont ils sont encore distingués par le défaut de *boutons*. (*Voyez* ce mot). [Les Bruyeres, le Romarin, etc.]

Arcure, c'est une dispôsition naturelle à quelques branches dans quelques arbres [grands Pommiers plein-vent, etc.]; d'autrefois elle est accidentelle, par exemple lorsque des fruits trop pesants ou en trop grand nombre sont placés à l'extrémité de la branche, mais celle-ci ne manque pas de se relever lorsque les fruits sont tombés ou cueillis. L'Arcure artificielle essayée depuis un très long temps, puis remise en vogue, il y

a quelques années, avait été abandonnée parce qu'on en avait reconnu les mauvais effets. Il est bien vrai que la seve retenue au moyen de la pression des vaisseaux qu'occasionne une courbure excessive, cherche une issue et produit dans la partie antérieure de la branche des bourgeons qui donneront fruit l'année suivante; mais ces fruits sont de moins bonne qualité, principalement dans les fruits à pepins; et le plus souvent encore, ils tombent avant leur maturité : enfin l'extrémité de la branche qui a manqué de seve ne tarde pas à périr, et souvent entraîne la perte de la branche entiere. On doit donc renoncer à cette méthode dont le moindre inconvénient est de déformer les arbres qu'on y soumet.

Arête : du mot latin *Arista*, qui exprime la barbe ou le prolongement des valves du calyce dans les Graminées. [Seigle, Orge.] Ce prolongement est un filet délié, long, flexible et plumeux dans le *Stipa pennata*.

Articulé, *Articulatus*. Muni de nœuds comme le Chaume, c'est-à-dire la tige des Graminées.

Axillaire, *Axillaris*, qui part de l'aisselle (*axilla*), c'est-à-dire de l'angle formé supérieurement par l'insertion de la feuille sur le rameau, ou du rameau sur la branche. [Les Boutons sur les Arbres; les bulbes sur certaines plantes; un assez grand nombre de Fleurs].

B.

Baie, *Bacca*. Fruit mou et succulent, contenant des semences nues. [Le Grate-Cul, le Raisin, les Grôseilles].

Balles *ou* Glumes, *Glumæ*. Ce sont des folioles écailleuses qui servent d'enveloppes aux organes sexuels et aux semences des Graminées. Les *bâlles* ou *glumes* de l'avoine sont ce que vulgairement on appelle *paille d'avoine*.

Base, *Basis*. Opposé de Sommet (*apex*). Partie inférieure par laquelle la tige tient à la racine, la feuille à son pétiole ou à la tige, le pétale au réceptacle, etc., etc.

Bassiner. C'est arrôser légerement et pour entretenir frais : cette opération se fait avec un arrôsoir dont la pomme percée de trous extrêmement petits, verse l'eau en forme de pluie fine.

Bifide, *Bifidus*. Fendu en deux assez profondément.

Bifurqué, *Bifurcus*, qui se termine en deux fourchons. On appelle ainsi toute tige, branche, etc., qui se divise en deux; et Bifurcation, le point où commence cette division.

Bisannuel, *Biennis*, qui dure deux ans. Plante dont la vie va sur deux années ; qui semée au printemps, ne fleurit qu'au second été.

Bissexé, Bissexuel, *Bissexualis*. Synonyme d'Hermaphrodite, pour exprimer une fleur qui a les deux sexes, c'est-à-dire, étamines et pistil. C'est le plus grand nombre.

Borgner. Terme de Jardiniers. Ils disent qu'un Chou *borgne* ou qu'il monte, pour dire qu'au lieu de se pommer, il marque fleur.

Borner. Terme de Jardinage. C'est, lorsqu'on craint le froid, répandre du fumier autour et dessus les cloches qui couvrent certaines plantes.

Botanique, *Botanica*. C'est le nom de cette science si aimable et si attrayante, qui enseigne à connaître et distinguer les végétaux, par conséquent à s'assurer de leurs vertus par leurs rapports.

Bouquet. Presque synonyme de Thyrse, et employé pour indiquer la dispôsition de certaines fleurs en grappes droites, pyramidales, et formant *bouquet*. [Le Lilas, quelques Spirées].

Bourgeons, *Gemmæ*. Boutons, principalement des feuilles, lorsqu'ils commencent à se développer. Les jeunes pousses que l'on retranche en *ébourgeonnant*.

Boutons, *Gemmæ*, *Hibernacula*. On appelle ainsi les Ieux qui commencent à croître. Ces ieux, placés ordinairement dans l'angle supérieur de l'insertion des feuilles, (appellé improprement Aisselle), et aussi au bout des rameaux, se montrent souvent dès le mois d'août, et sont comme les appartements d'hiver (*hibernacula*) du rudiment de la branche ou du fruit qu'ils renferment. Au mois de février, ils augmentent de dimensions : s'ils restent allongés, on ne doit en attendre que feuilles et bois ; ceux qui sônt grôs et arrondis promettent fleurs et par conséquent fruits : enfin, s'ils gardent une forme moyenne, ils donneront à la fois feuilles et fleurs. Les boutons appartiennent exclusivement aux arbres et arbrisseaux. Les autres végétaux n'en ont point.

Bractées *ou* feuilles florales, *Bracteæ*. Feuilles particulieres, toujours plus petites que les autres, le plus souvent d'une autre forme et colorées, lesquelles avoisinent les fleurs et souvent s'entremêlent avec elles. [Sauge, *Ruellia varians*.]

Branche, *Ramus*. C'est la premiere division du tronc d'un arbre, laquelle donne naissance aux rameaux. Branche vient évidemment du mot latin *brachium*, un bras.

Brindille. C'est en terme de Jardinage une branche très petite, très courte, qui doit produire du fruit l'année suivante, et qu'il faut par conséquent se garder d'endommager lors de la récolte.

Buisson, *Dumus*. Terme de Jardinage. Arbrisseau, arbuste en buisson, c'est-à-dire touffus, et auxquels on laisse toutes les tiges, touts les rejetons que produisent leurs racines. — On a abusé de ce terme pour les arbres-fruitiers que l'on dit être en *buisson*, lorsque véritablement ils sont en Entonnoir ou en Gobelet, c'est-à-dire évidés dans le milieu.

Bulbeux, *Bulbosus*. On appelle plantes bulbeuses celles dont les tiges et les feuilles sortent d'une *bulbe*, c'est-à-dire d'un oignon. [Jacinthe, Tulipe, *Ixia*, Lis, etc.]

Bulbifere, *Bulbiferus*. Epithete de la plante qui produit des bulbes, soit dans les articulations de ses tiges, comme certains Ixias; soit dans l'aisselle de ses feuilles, comme le Lis improprement appellé *bulbeux*; soit enfin au lieu de fleurs, ou lorsque celles-ci n'ont pas eu le temps de se développer: on en a eu un exemple au Jardin des Plantes dans l'*Agave fetida*.

Butter. Amonceler la terre en pyramide autour d'une plante dont on veut que les tiges ou les branches bâsses prennent racines, ou dont on veut faire blanchir les tiges ou les feuilles, comme on pratique pour le Céleri, les Cardons, etc.

C.

Caduc, *Caducus*. Oppôsé de Persistant; qui tombe avant l'époque à laquelle la même partie se détache dans les autres plantes. Calyce *caduc*, celui qui tombe au moment où la fleur s'épanouit. [Pavôt.]

Calyce, *Calix*. Le plus souvent c'est l'enveloppe extérieure qui renferme la corolle et les organes sexuels de la fleur. Quelque forme et quelque direction qu'il affecte, le calyce participe de l'écorce, et le plus ordinairement il est de même nuance qu'elle. Tantôt il est monophylle ou d'une seule piece, (Œillet); quelquefois il est polyphylle, c'est-à-dire divisé en plusieurs pieces ou folioles, comme dans le Pavôt, etc. etc. Le vulgaire et les fleuristes eux-mêmes regardent comme corolle ce qui n'est qu'un calyce coloré aux yeux du Botaniste. Ainsi les Fleuristes appellent corolle et pétales l'enveloppe unique de la Jacinthe et du Lis, tandis que le savant Professeur de Jussieu démontre que ces fleurs n'ont réellement ni corolle ni pétales, mais sont munies d'un seul calyce coloré. *Voyez* Corolle.

CAMPANIFORME, CAMPANULÉ, *Campaniformis*, *Campanulatus*, en forme de cloche, qui se dit en latin *campana*.

CANALICULÉ, *Canaliculatus*. Marqué de rainures longitudinales un peu larges. Si elles étaient étroites et serrées, on les appellerait STRIES.

CAPSULE, *Capsula*. Sorte de boîte ordinairement seche ou coriacée, contenant les graines nues, soit dans une seule loge, soit dans plusieurs, lesquelles alors sont séparées par des cloisons membraneuses.

CARACTERES, *Characteres*. En Botanique on appelle ainsi les rapports ou ressemblances que peuvent avoir entr'eux des végétaux. Ces ressemblances, suivant qu'elles sont plus ou moins marquées ou nombreuses, en font des plantes de même classe, de même ordre ou de même famille, de même genre, enfin de même espece. Les caracteres sont établis, suivant les différentes méthodes d'après diverses parties des plantes, mais principalement d'après celles de la fructification. On considere le nombre, la pôsition, la proportion de ces parties. Il est facile de deviner que des plantes de même espece sont nécessairement des mêmes genre, ordre et classe; et que s'il faut plus de ressemblances pour faire des plantes de même espece, il en faut progressivement de plus générales et en moindre nombre pour constituer les genres, les ordres et les classes. Au surplus il ne faut pas regarder comme vaine et de pure curiosité la connaissance des caracteres botaniques : c'est à elle que quelques personnes doivent la fertilité de leurs champs; ils ont su ou préjugé que plus les plantes avaient entr'elles de différences dans les caracteres, et plus elles étaient propres à se succéder dans le même champ, ou à la même place.

CARENE *ou* NACELLE, *Carina*. Voyez LÉGUMINEUSES.

CARYOPHYLLÉES, *Cariophylleæ*. Famille naturelle de plantes ayant des rapports et des ressemblances avec l'ŒILLET qui en est le type, et qu'on appellait autrefois *Caryophyllus*.

CAULINAIRE, *Caulinus*. Oppôsé à RADICAL, en parlant des feuilles qui sont attachées à la tige, *caulis*.

CHANGEANT, *Mutabilis*. Epithete donnée à des plantes dont les fleurs prennent successivement différentes couleurs. [l'*Hortensia*, un *Hibiscus*, la Mahonille].

CHATON, *Amentum*, *Julus*. Assemblage de certaines fleurs incomplettes, souvent unisexées, attachées en anneaux à un pédicule commun, long, flexible, et ressemblant un peu à la queue d'un *chat*. [Noyer, Coudrier].

CHAUME, *Culmus*. Paille ou tige particuliere aux Gra-

minées : elle est herbacée, droite, fistuleuse et munie de nœuds ou d'articulations. [Blé, Seigle].

Chevelu. En terme de Jardinage, ce sont les racines capillaires, c'est-à-dire menues comme des cheveux, (*capilli*,) qui tiennent soit aux racines principales, soit aux radicules.

Cilié, *Ciliatus*. Epithete donnée soit aux feuilles, soit aux pétales, etc. qui sont bordés de poils, dispôsés comme les *cils* des ieux.

Classe, *Classis*. Les classes sont de grandes et premieres divisions de végétaux ayant entr'eux des rapports généraux : elles sont subdivisées en Ordre ou Familles qui contiennent les Genres ; les genres sont compôsés d'Especes ; et celles-ci ont encore souvent des Variétés. *Voyez* touts ces mots.

Linné a rangé touts les végétaux qu'il a connus en 24 classes, dont les 13 premieres sont distinguées par le nombre certain et constant d'étamines non-réunies, et à peu-près égales entr'elles dans leurs proportions ; mais pour les 12e. et 13e. classes, il faut observer si ces étamines tiennent ou non au calyce. Les étamines sont encore séparées et en nombre constant pour les 14e. et 15e. classes ; mais elles sont remarquablement inégales entr'elles. Dans les suivantes, jusqu'à la 20e. inclusivement, les étamines sont réunies, mais de manieres différentes, et ces différentes manieres font les distinctions d'entre ces cinq classes. Les fleurs dans ces vingt premieres classes sont Bissexées ou Hermaphrodites : on les appelle encore Monoclines, ce qui veut dire que les maris et les femmes ne font qu'un lit, ou que les étamines et le style habitent la même fleur. Les deux classes suivantes (les 21e. et 22e.) ne renferment que des plantes dont les fleurs sont Unisexées, c'est-à-dire, pourvues seulement d'un sexe (soit d'étamines sans style, soit de pistil sans étamines) : et ces fleurs *unisexées* habitent sur le même individu, ou séparément sur deux plantes. Dans la 23e. classe, Linné n'a compris que des plantes dont la même espece produit séparément et sur des individus différents des fleurs unisexées, soit mâles, soit femelles, et des fleurs hermaphrodites. Les plantes de ces trois dernieres classes sont appellées Diclines, pour exprimer que les maris et les femmes y font lit à part, puisque les étamines sont dans une fleur et que les pistils sont dans une autre. Les fleurs de ces vingt-trois classes sont visibles aussi bien que leurs parties sexuelles. Les unes et les autres sont invisibles, peu visibles, ou peu connues dans la 24e. classe, appellée à cause de cela Cryptogamie, c'est-à-dire *mariage caché*.

CLEF DU SYSTÊME SEXUEL DE LINNÉ.

FLEURS VISIBLES

MONOCLINES, HERMAPHRODITES, *ou* BISSEXÉES.

Classe			
Iere. Classe.	Monandrie.	1 étamine.	*Nombre des étamines.*
IIe.	Diandrie. .	2 étam. non-réunies et égales entr'elles.	
IIIe.	Triandrie. . .	3 étam. *idem.*	
IVe.	Tétrandrie. .	4 étam. *idem.*	
Ve.	Pentandrie. .	5 étam. *idem.*	
VIe.	Hexandrie. .	6 étam. *idem.*	
VIIe.	Heptandrie. .	7 étam. *idem.*	
VIIIe. . . .	Octandrie. .	8 étam. *idem.*	
IXe.	Ennéandrie. .	9 étam. *idem.*	
Xe.	Décandrie. .	10 étam. *idem.*	
XIe.	Dodécandrie	de 12 à 19 étam. *id.*	
XIIe.	Icosandrie	20 étam. et plus, *id.*, mais attachées sur le calyce.	*Nombre et position des étamines.*
XIIIe. . . .	Polyandrie	De 20 à 100 étamines non réunies, attachées sur le réceptacle.	

Nombre et proportion des étamines.

XIVe. Didynamie. . . . 4 étamines séparées, dont 2 plus grandes.

XVe. . Tétradynamie. . 6 étamines séparées, dont 4 plus grandes.

CLASSES. *Etamines réunies par leurs filets.*

1°. *En un seul faisceau.*

XVIe. Monadelphie . . Étamines en nombre indéterminé, réunies en *un seul corps* par leurs filets.

2°. *En deux faisceaux.*

XVIIe. Diadelphie. . . Étamines en nombre indéterminé, réunies par leurs filets en *deux corps.*

3°. *En plusieurs faisceaux.*

XVIIIe. Polyadelphie. Étamines en nombre indéterminé, réunies par leurs filets en *plusieurs corps.*

Étamines réunies par leurs antheres.

XIXe. Syngénésie.	Étamines (ordinairement 5), réunies par leurs antheres en cercle autour du pistil.

Étamines sur le pistil.

XXe. Gynandrie.	Étamines en nombre indéterminé, pôsées sur le pistil.

FLEURS UNISEXÉES *ou* DICLINES.

XXIe. Monœcie.	Fleurs seulement mâles ou seulement femelles, mais sur le même individu.
XXIIe. Diœcie.	Fleurs seulement mâles sur un individu, et seulement femelles sur un autre individu.
XXIIIe. Polygamie.	Fleurs mâles, — fleurs femelles et fleurs hermaphrodites sur 2 et 3 individus.

FLEURS INVISIBLES, OU A PEINE VISIBLES, OU INCONNUES.

XXIVe. CRYPTOGAMIE. *Voyez les uns après les autres touts les noms de ces 24 Classes.*

COLLERETTE *ou* INVOLUCRE, *Involucrum.* Premiere enveloppe de certaines fleurs, comme des Renoncules et Anémones; calyce particulier des OMBELLIFERES. Cette enveloppe, lors de l'épanouissement des fleurs, s'en trouve éloignée par l'allongement de la partie intermédiaire du pédicule : elle se divise ordinairement en plusieurs parties plus ou moins fendues, quelquefois filiformes comme dans la Nigelle de Damas.

COLLET, *Collum.* Espece de nœud qui se trouve entre la tige et la racine, et qui est comme le commencement de l'une et la fin de l'autre.

COMPLET, *Completus.* Se dit d'une fleur qui a calyce, corolle, étamines et pistil. Celle qui manque de l'une de ces parties est appellée INCOMPLETTE. *Voyez* FLEUR.

COMPÔSÉ, *Compositus.* La fleur *compôsée* consiste en un grand nombre d'autres petites fleurs attachées au même recep-

tacle et réunies dans un calyce commun. [Le Soleil.] — La feuille *composée* n'étant pas SIMPLE, est formée de plusieurs parties, lobes ou folioles, qui tombent ensemble avec le pétiole commun. [Acacia, Ricin, Marronier d'Inde].

CÔNE, *Conus, Strobilus*. C'est de la forme *cônique* qu'ils affectent, qu'on nomme CÔNES les fruits, principalement du Pin, du Sapin, etc. Ils sont compôsés d'écailles sous lesquelles se trouvent les semences.

CONJUGUÉ, *Conjugatus*. Lié ensemble comme les feuilles de la Fabagelle.

CONNÉ, *Connatus*, c'est-à-dire né ensemble, ou se tenant. On donne cette épithete à des feuilles placées sur la tige vis-à-vis l'une de l'autre et réunies par leur bâse. [Les feuilles supérieures du Chêvre-feuille].

CORDIFORME, *Cordiformis*; en forme de cœur.

CORIACE, CORIACÉE, *Coriaceus*, qui tient de la nature du cuir. On emploie ce mot pour désigner la feuille, le pétale ou l'écorce, qui sont d'une étoffe épaisse et tenace.

COROLLE. Enveloppe colorée des étamines et des pistils: elle est d'une seule piece, et on l'appelle MONOPÉTALE; ou de plusieurs pieces ou feuilles, et dans ce cas on dit qu'elle est POLYPÉTALE. Ces pieces ou ces divisions sont égales ordinairement pour les dimensions; et, placées symmétriquement, elles sont à même distance du centre, alors la corolle ressemble à une petite couronne (*corolla*), et la fleur est appellée RÉGULIERE. [Rôse, etc. etc.] On l'appelle IRRÉGULIERE lorsqu'elle affecte une forme bizarre, sans symmétrie ni correspondance des parties entr'elles. [Les Labiées]. *Voyez* CALYCE.

CORONARIUS, adjectif latin par lequel les Anciens distinguaient les fleurs propres à faire des couronnes et des festons. Les Botanistes l'emploient comme nom spécifique pour exprimer une fleur que son éclat, sa bonne odeur, ou la dispôsition de ses fleurs rendent convenable pour entrer dans les bouquets. [Seringat, *Philadelphus coronarius*, etc.]

CORYMBE, *Corymbus*. Espece d'OMBELLE dont les pédicules ou rayons ne partent pas du même point, quoique les fleurs, toutes à-peu-près de la même hauteur, forment une espece de parasol. [Le Sureau].

CORYMBIFERES, *Corymbiferæ*. Famille naturelle de Plantes dont les fleurs sont pourvues d'un calyce commun, renfermant un assemblage symmétrique de très petites fleurs qu'entourent quelquefois des rayons. [Le Souci, la Cinéraire].

COTYLÉDONS, LOBES SÉMINAUX *ou* FEUILLES SÉMINALES, *Cotyledones.* Pour se faire une juste idée des Cotylédons, il faut avoir vu lever quelque plante, un haricot par exemple. Lorsque l'humidité et la chaleur insinuent la vie dans cette semence, on la voit se gonfler; bientôt l'enveloppe creve du côté de la radicule qui cherche la terre pour s'y enfoncer. Peu après, l'enveloppe acheve de se déchirer, l'haricot sort de terre et s'ouvre en deux parties qui sont les *cotylédons*, du milieu desquels on apperçoit la PLUMULE qui doit devenir tige. Ces Cotylédons, regardés comme les mamelles du végétal auquel sa racine ne peut encore fournir de nourriture, sont remplis d'une substance laiteuse et convenable à la délicatesse de la plante. Bientôt après ils se dessechent et tombent. Quelques plantes n'en ont point, et sont nommées ACOTYLÉDONES [Champignons]; d'autres n'en ont qu'un, et sont appellées MONOCOTYLÉDONES *ou* UNILOBÉES, [Graminées]; enfin le plus grand nombre en a deux, et porte le nom de DICOTYLÉDONES ou BILOBÉES : ce sont les trois grandes divisions dans la méthode naturelle de JUSSIEU.

COUCHAGE, COUCHIS. Synonymes de MARCOTTE.

COULANTS. Voyez FILETS.

CRENELÉ, *Crenatus.* Dont les bords sont garnis de dents larges et arrondies.

CRÉPU, *Crispus.* Voyez ONDULÉ.

CRUCIFERES, *Cruciferæ.* Famille naturelle des Plantes, toutes de la TÉTRADYNAMIE de LINNÉ. Leurs caracteres principaux sont d'avoir des fleurs à quatre pétales en croix; six étamines, dont quatre plus longues; et des fruits, ou membraneux, orbiculaires et applatis, appellés SILICULES; [Ibéride, Corbeille dorée]: ou bien cylindriques ou un peu applatis, mais longs, et qu'on appelle SILIQUES. [Giroflée, Chou].

CRYPTOGAMIE, *Cryptogamia;* du grec *kryptos*, caché, et *gamos*, mariage. Nom de la 24e et derniere classe de LINNÉ, composée des Champignons, Mousses, etc. dont les fleurs et les moyens de fécondation sont ignorés ou mal connus.

CUNÉIFORME, *Cuneiformis.* En forme de coin, *cuneus.*

CYME, Fausse ombelle. Dispôsition des fleurs en ombelle irréguliere, du grec *kyma*, flot, et aussi tête de chou.

D.

DÉCAGYNIE, *Decagynia;* de *deka*, 10, et *gynē*, femme. Par ce mot LINNÉ désigne le 5e et dernier ordre de sa 10^{e}

classe, où les fleurs ont dix organes féminins, styles ou seulement stigmates.

DÉCANDRIE, *Decandria ;* de *deka*, 10, et *anēr*, mari. Nom de la 10e classe de LINNÉ, et dont les fleurs pourvues de dix *maris* (étamines), forment cinq ordres établis d'après le nombre des *épouses* ou organes féminins (styles ou seulement stigmates). On les appelle MONOGYNIE, DIGYNIE, TRIGYNIE, PENTAGYNIE, DÉCAGYNIE, (*Voyez* ces mots et celui CLASSE). *Décandrie* est encore employé pour désigner un ordre dans les classes XVI, XVII, XX et XXII.

DÉCHIQUETÉ, *Lacerus*. Se dit de divisions nombreuses, inégales, et assez semblables à des déchirures qui se remarquent dans les calyces, les pétales ou les feuilles de quelques plantes.

DÉCOUPÉ, (*Fidus*) ; *Partitus*. En parlant de calyce, de pétales ou de feuilles divisés en plusieurs segments qui ne vont pas jusqu'à la bâse.

DÉCURRENT, *Decurrens*. Feuille dont la membrane se prolonge sur le pétiole ou sur la tige, qu'alors on dit être *ailés*. [Quelques chardons].

DEMI-FLEURONS, *Semi-Flosculi*. Ce sont de très petites fleurs irrégulieres, dont le tube se prolonge en languette du côté extérieur. Quelquefois une fleur n'est compôsée que de ces demi-fleurons, comme celle de la Chicorée; d'autrefois ces demi-fleurons entourent le disque qui consiste en fleurons. [Soleil]. *Voyez* FLEURONS.

DENTÉ, *Dentatus* : DENTELÉ, DENTICULÉ, *Denticulatus*. Dont les bords sont garnis de dents plus ou moins larges. DENTÉ EN SCIE, *Serratus*; si les dents regardent le sommet et sont inégales entr'elles.

DIADELPHIE, *Diadelphia*, c'est-à-dire deux freres, de *di*, deux, et *adelphos*, frere. C'est ainsi que LINNÉ a nommé sa 17e classe, pour exprimer qu'elle renferme toutes fleurs dont les étamines sont réunies par leurs filets en *deux corps*. Les quatre ordres dont elle est compôsée se distinguent par le nombre de leurs étamines, et sont appellés PENTANDRIE, HEXANDRIE, OCTANDRIE et DÉCANDRIE. *Voyez* ces mots et celui CLASSE.

DIANDRIE, *Diandria ;* de la prépôsition numérative grecque *di*, deux, et *anēr*, mari. Seconde clâsse de LINNÉ, compôsée de fleurs qui ne sont pourvues que de deux étamines non réunies : elle est divisée en trois ordres fondés sur le nombre des styles ou stigmates, et qui sont MONOGYNIE,

Digynie et Trigynie. *Diandrie* est aussi un nom d'ordre dans les classes XX, XXI et XXII.

Dichotome, *Dichotomus.* Divisé d'abord, et ensuite toujours subdivisé en deux.

Diclines, *Diclines ;* de la particule numérative grecque *di*, deux, et *klinē*, lit. Mot inventé par Linné pour exprimer ceux des mariages des fleurs où les maris et les femmes ont des lits séparés, soit que les fleurs mâles, (c'est-à-dire pourvues uniquement d'étamines,) habitent sur le même individu que les fleurs femelles, (ou qui n'ont que style ou stigmate sans étamines), soit que ces fleurs différentes habitent sur des individus différents.

Didynamie, *Didynamia*, c'est-à-dire puissance, force, domination de deux ; de la particule numérative grecque *di*, deux, et *dynamis*, puissance. Linné a donné ce nom à la 14e classe de son systême, parce que les fleurs qu'elle contient ont, comme dans la Tétrandrie, leurs étamines séparées, mais avec cette différence que dans la *Didynamie* deux de ces quatre étamines étant beaucoup plus grandes que les deux autres, semblent les dominer. Cette classe est divisée en deux ordres absolument indépendants du nombre, soit des étamines, soit des styles. Ils sont distingués par les semences qui, dans le premier ordre (la Gymnospermie), sont nues au fond du calyce, comme dans le Thym, la Lavande, etc. ; ou qui sont, pour le second ordre (l'Angiospermie), enfermées dans une capsule. [Muflier, Galane].

Diffus, *Diffusus.* Se dit d'une plante dont les branches et les rameaux lâches, étalés, ne gardant entr'eux aucun ordre, et prenant toutes sortes de directions, ne permettent pas de lui donner une forme réguliere.

Digynie, *Digynia ;* de la particule numérative grecque *di*, deux, et *gynē*, femme. Nom du second ordre des 13 premieres classes de Linné [la neuvieme exceptée] ; il donne à entendre que les fleurs qui constituent ces ordres ont deux *femmes*, c'est-à-dire deux styles, en quelque nombre que soient les *maris*, c'est-à-dire les étamines.

Diœcie, *Diœcia ;* de la prépôsition numérative grecque *di*, deux, et *oikia*, maison. Nom de la 22e classe de Linné, pour exprimer que les fleurs n'y sont point hermaphrodites, mais seulement ou mâles ou femelles, et habitant dans deux maisons séparées, c'est-à-dire sur des individus différents. Elle se compôse des 14 ordres, Monandrie, Diandrie, Triandrie, Tétrandrie, Pentandrie, Hexandrie, Octandrie, Ennéandrie, Décandrie, Dodécandrie, Po-

LYANDRIE, MONADELPHIE, SYNGÉNÉSIE, GYNANDRIE. *Voyez* tous ces mots. Les onze premiers ordres sont établis, comme on voit, sur le nombre des étamines; le 12e sur leur réunion en un faisceau par les filets; le 13e sur leur réunion par les antheres, et le 14e d'après leur pôsition sur le pistil. *Diæcie* est encore le nom du second ordre de la classe XXIII.

DIOÏQUE, *Dioïcus*. Formé des mêmes mots que le précédent, pour désigner les plantes dont un individu porte les fleurs mâles, tandis que les fleurs femelles habitent sur un autre individu. [Pistachie , Chanvre]. Pour que les fleurs femelles ne restent point stériles, il faut que l'individu qui porte les fleurs mâles ne soit pas trop éloigné. On prétend que dans les plantes dioïques, la femelle seule peut se reproduire de boutures.

DIPHYLLE, *Diphyllus*, qui a deux feuilles; épithete appropriée aux calyces qui n'ont que deux feuilles ou deux divisions. [Pavôt].

DISQUE, *Discus*. Milieu des feuilles à bords sinueux, ondulés, frisés ou dentés. C'est aussi le centre des fleurs compôsées.

DIVARIQUÉ, *Divaricatus*. Ecarté, étendu. Se dit de rameaux écartés et ouverts à commencer du point de leur divergence. [*Phlox divaricata*].

DIVISION, *Divisio*. Ce mot est synonyme de segment. On dit corolle et calyce à deux, trois, etc., divisions.

DODÉCAGYNIE, *Dodecagynia;* du grec *dōdeka*, 12, et *gynē*, femme. Nom du cinquieme et dernier ordre de l'onzieme classe de LINNÉ, par lequel il exprime que le genre Joubarbe [le seul qui compôse cet ordre], a des fleurs pourvues de douze styles ou stigmates.

DODÉCANDRIE, *Dodecandria;* du grec *dōdeka*, 12, et *anēr*, mari. Nom de l'onzieme classe de LINNÉ, et dans laquelle il fait entrer toutes les fleurs qui ont depuis douze jusqu'à dix-neuf étamines non-réunies. Il l'a divisé en cinq ordres établis d'après le nombre des styles ou stigmates: MONOGYNIE, DIGYNIE, TRIGYNIE, PENTAGYNIE, DODÉCAGYNIE. *Dodécandrie* est aussi un nom d'ordre dans les classes XVI, XX et XXI.

DOUBLE, *Duplex*. Fleur dont quelques étamines converties en pétales ont augmenté le nombre de ces derniers. Si les pétales étaient multipliés à l'infini, alors la fleur serait PLEINE, et par conséquent stérile, comme la Rôse à cent feuilles, la Renoncule-Pivoine, la Giroflée et l'Anémone dites *doubles*, etc.

DRAGEON, *Stolo*, *Surculus*. Jeune pousse produite par la racine

racine très près de la tige, et par conséquent difficile à en séparer utilement pour la propagation de la plante. — Le Rôsier en donne souvent.

DROIT, *Rectus.* Qui n'a point de sinuosités, qui n'est pas tortu : et aussi qui a sa direction de bâs en haut ; ce qu'on rendrait mieux par le mot ERIGÉ, *erectus.*

E.

ÉCAILLES, *Squamæ.* Espece de feuilles informes, petites et membraneuses, ordinairement appliquées contre la tige de certaines plantes [Asperge], et qui ont servi d'enveloppe à cette tige encore en bouton. Ce sont encore ces feuilles brunes, desséchées et caduques qui protegent les ieux des arbres et arbrisseaux. On a remarqué que les arbres qui en sont munis sont plus propres que les autres à s'acclimater dans les régions septentrionales. Les fleurs en chatons ont aussi des *écailles* au lieu de pétales. Enfin les calyces de quelques plantes sont munies d'écailles [Cupidone].

ÉCLATER, *Dividere.* Terme de jardinage. C'est séparer les racines d'une plante qui naturellement pousse plusieurs tiges. Le pied principal devant finir par périr, il est prudent de préférer les jeunes pousses du tour aux racines anciennes et du milieu.

EFFILÉ, *Virgatus.* Se dit des tiges et rameaux allongés, grêles, souples, et imitant une baguette ou verge, *virga.* [Osier].

EFFRITER, sans doute corrompu d'EFFRUITER, *Emaciare,* COL. Se dit des plantes qui épuisent tellement la terre qu'elles lui ôtent la faculté de produire des *fruits.*

ENDÉCANDRIE, *Endecandria ;* d'*endeka*, onze, et *anēr*, mari. C'est le nom donné par LINNÉ au sixieme ordre de la sixieme classe. Cet ordre est composé du *Brownea*, la seule plante connue jusqu'à présent pour avoir onze étamines.

ENGAÎNANTE, *Vaginans.* (Feuille) ; celle dont la bâse ou le pétiole élargis et prolongés embrassent entierement soit une autre feuille, soit la tige, qu'on appelle alors ENGAÎNÉES.

ENNÉANDRIE, *Enneandria*, du grec *ennea*, 9, et *anēr*, mari. Nom d'une classe de LINNÉ (la 9e), ne contenant que des fleurs à neuf étamines non-réunies, et seulement six plantes partagées en trois ordres, MONOGYNIE, TRIGYNIE, HEXAGYNIE ; le premier contient quatre plantes dont les fleurs ont un seul style. [Laurier]. La Rhubarbe forme à elle seule le second ordre, et ces fleurs ont chacune trois styles, comme celles du Jonc fleuri, l'unique plante du troisieme,

en ont six. *Ennéandrie* est encore un nom d'ordre dans les classes XVI et XXII.

ENSIFORME, *Ensiformis*. Feuille longue, étroite, et dont la côte ou nervure longitudinale extérieure est saillante et lui donne un peu la *forme* d'une épée (*ensis*).

ENTIER, *Integer*. Dont les bords unis n'ont ni fente, ni crénelure, ni dents, en parlant des feuilles et des pétales.

ÉPARS, *Sparsus*. On appelle feuilles et fleurs *éparses*, celles qui sont placées sans ordre sur les rameaux ou sur les pédoncules.

ÉPERON, *Calcar*. Espece de pointe ou de cornet plus ou moins long et aigu qui termine la corolle de certaines fleurs. [Capucine, Pied-d'Alouette, Violette].

ÉPI, *Spica*. Simple; c'est une dispôsition de fleurs qui sont attachées ou immédiatement ou par le moyen d'un pédicule très court sur un axe ou pédoncule commun et allongé [le Blé] : il est *composé*, lorsque ce sont des ÉPIETS ou petits épis (*spiculæ*) qui le forment. [Beaucoup d'autres Graminées].

ÉPINE, *Spina*. Pointe dure et aiguë qui tient au bois, et ne peut être ôtée sans que lui et l'écorce ne soient endommagés. [Aubépine]. *Voyez* AIGUILLON.

ÉRIGÉ, *Erectus*. Ce mot, synonyme de DROIT quand il exprime une direction perpendiculaire de bâs en haut, semblerait devoir lui être préféré.

ESPECE, *Species*. En Botanique on entend par ce mot une plante provenue de tout temps de plantes semblables, et qui elle-même produira des individus aussi ressemblants. Les différences que le sol, le climat, la culture, et d'autres circonstances peuvent apporter aux especes, font les VARIÉTÉS.

ÉTAMINE, *Stamen*. Partie masculine des fleurs, et qui consiste le plus souvent en un FILAMENT, autrement dit un FILET, portant l'ANTHERE. Les *Etamines* sont en nombre certain ou indéterminé, souvent séparées, d'autrefois réunies, soit par les filets, [Pois]; soit par les antheres [*Solanum*] : enfin elles sont attachées au calyce, [Lis]; ou à la corolle, [Muffle de veau]; ou au réceptacle, [Rôse]; ou enfin au pistil, [Rôse-Trémiere].

ÉTENDARD *ou* PAVILLON. *Vexillum*. Voyez LÉGUMINEUSES.

EXOTIQUE, *Exoticus*; du grec *exôticos*, qui signifie étranger. Oppôsé d'INDIGENE.

F.

Faisceau, *Fasciculus.* Paquet, réunion de racines, de feuilles ou de fleurs partant d'un même point. Ces racines, feuilles et fleurs sont appellées Fasciculées.

Familles, *Familiæ.* On appelle ainsi des groupes de plantes que des rapports ou caracteres communs et un air de famille font réunir dans un même ordre. C'est sur cette dispôsition, la plus naturelle de toutes, qu'est fondée la méthode du savant de Jussieu.

Feuille, *Folium.* Tout le monde connaît cette production des plantes si variable dans ses formes, sa consistance, sa direction, etc. Toutes ces différences sont désignées par des dénominations particulieres, dont les principales se trouvent expliquées dans ce vocabulaire. Qu'il me suffise de dire ici que les feuilles ne sont pas seulement un ornement pour le végétal, mais qu'étant encore les organes de sa respiration, elles sont nécessaires, sinon à sa vie, du moins à sa santé. C'est par leur moyen qu'il aspire les fluides aériformes dont il s'approprie les parties convenables à sa nature : c'est par leur moyen encore qu'il rend ou exhale ce qui lui serait nuisible par la qualité ou la surabondance. Des savants nous assurent que pendant le jour, ces especes de poumons des plantes absorbent, par leur surface inférieure, les émanations impures de l'air dont ils dégagent l'air pur ou vital qu'ils expirent par leur surface supérieure. Suivant eux encore, les feuilles n'exhalent pendant la nuit que de l'air non-respirable.

Filament, Filet, *Filamentum.* Support de l'anthere : quand elle en manque, on dit qu'elle est sessile. *Voyez* Étamine, Antheres.

On appelle encore Filets *ou* Coulants, *Flagella*, ces jets très longs et minces comme des fils, produits par quelques plantes, et qui, traînant à terre et y prenant racines par leur extrémité, forment de nouveaux individus. [Violette, Fraisier, Saxifrage stolonifere].

Filiforme, *Filiformis.* Menu et allongé comme un fil.

Filles. C'est dans quelques pays le nom qu'on donne aux œilletons principalement d'artichauds.

Fistuleux, *Fistulosus.* Cylindrique et creux comme une flûte (*fistula*). [Les tiges et les feuilles de l'Oignon, le chaume de beaucoup de Graminées.

Fleur, *Flos.* Pour le Botaniste, la fleur est, ou la présence d'une seule des deux especes d'organes sexuels des plantes,

soit étamine, soit pistil; ou la réunion de ces deux sortes d'organes, qu'ils soient ou non entourés de l'une des enveloppes ordinaires [calyce, ou corolle], ou de toutes les deux. La fleur est complette si, comme la Rôse, elle est pourvue de calyce, de corolle, d'étamines et de pistil: on l'appelle INCOMPLETTE, s'il lui manque une seule de ces parties. [Lis, Melon]. Les fleurs sont encore, ou HERMAPHRODITES quand elles contiennent les organes des deux sexes, ou simplement MALES lorsqu'elles n'ont que des étamines sans style ou stigmate, ou enfin seulement FEMELLES quand elles n'ont que des styles ou stigmates sans étamines. Elles varient dans la forme, la direction, la pôsition, etc. Elles sont appellées RÉGULIERES lorsque toutes leurs parties sont symmétriques, correspondantes, également distantes du centre; autrement elles sont IRRÉGULIERES. *Voyez* touts ces mots.

FLEURETTES *ou* FLEURONS, *Flosculi.* Fleurs régulieres, ordinairement à tube decoupé en cinq lobes; elles sont très petites, toujours réunies en assez grand nombre dans un calyce commun. Elles forment ce qu'on appelle les *Fleurs compôsées. Voyez* ce mot.

FLEXIBLE, ployant, *Flexibilis*, *Lentus.* — FLEXUEUX, *Flexuosus*, qui fait des sinuôsités et va en zig-zag, en parlant des tiges, etc. — Oppôsé de DROIT.

FOLIOLES, *Foliola.* Beaucoup de personnes les prendraient pour des feuilles, quoiqu'elles n'en soient que des parties. Ce sont de petites feuilles attachées à un pétiole commun, et auquel elles restent unies, même quand il tombe. [Acacias, Chicot, Rôsiers.].

FRANC. L'emploi de ce mot devrait avoir lieu uniquement pour distinguer l'arbre provenu du semis de pepins ou de noyaux de fruits adoucis par la culture et la greffe, d'avec l'arbre SAUVAGEON, c'est-à-dire celui venu spontanément dans les bois, les haies, etc. de pepins ou noyaux de fruits sauvages et trop âpres pour être mangés. En ce cas on dit *greffer sur franc*, ce qui n'est pas la même chôse que greffer sur sauvageon. Mais on étend encore la signification de ce mot à un arbre qui n'a point été greffé du tout: c'est ainsi qu'en disant un Rôsier, un Lilas-Varin *francs de pied*, on exprime que ces arbres n'ayant point été greffés, leurs drageons et les rejetons que poussent leurs racines font des arbres absolument de même qualité; ce qui n'arrive point à un arbre greffé. Enfin d'autres personnes appellent *greffé sur franc*, un arbre greffé sur un sujet du même genre; par exemple un Poirier sur un Poirier, un Pêcher sur un autre Pêcher. Ils ne diraient plus que ces arbres sont *sur franc*

si le premier eût été greffé sur Coignassier, et le second sur Amandier ou Prunier.

FRANGÉ, *Fimbriatus.* Bordé de découpures fines, comme les pétales du Ményanthe.

FRISÉ, *Crispatus.* Voyez ONDULÉ.

FRUTESCENT, *Frutescens.* Ces mots dérivés du latin *frutex*, qui signifie un arbrisseau, devraient exprimer une plante de la nature et du port de l'arbrisseau ; mais LINNÉ lui a donné une autre signification, et s'en est servi pour désigner une plante à tige ascendante, vivace et ligneuse, ayant quelquefois le port d'un arbrisseau, mais toujours privée de bourgeons. FRUTIQUEUX, *fruticosus*, a une signification atténuante et qui tient de la premiere.

FUSIFORME, *Fusiformis.* Se dit d'une racine droite qui du collet à l'extrémité va toujours en s'amincissant comme un fuseau. [Rave, Carotte].

G.

GÉNÉRIQUE, *Genericus.* Tout ce qui sert à distinguer le genre, soit nom, soit caractere.

GENRE, *Genus.* Réunion d'ESPECES qui ont entr'elles certains rapports, moins généraux, il est vrai, que ceux qui constituent les ORDRES, mais aussi moins marqués et moins partiels que ceux qui font les ESPECES. *Voyez* ces mots.

GERME, *Voyez* OVAIRE.

GERMINATION, *Germinatio.* C'est le résultat du gonflement opéré par l'humidité et la chaleur dans une graine semée, et dont la radicule, après avoir percé l'enveloppe, s'enfonce en terre. Cette enveloppe une fois déchirée du côté de la radicule, on dit que la semence est *germée*, mais elle n'est *levée* que lorsque l'enveloppe déchirée tout-à-fait laisse appercevoir la PLUMULE, qui doit constituer la tige. *Voyez* ces mots. La germination ne peut avoir lieu qu'autant que les semences ont été fécondées, c'est-à-dire ont reçu l'influence du POLLEN. (*Voyez* ce mot). On a remarqué que les graines des plantes propagées depuis trop long-temps autrement que par semences, c'est-à-dire multipliées par marcottes, boutures où greffes, perdaient de leur faculté germinative.

GLABRE, *Glaber.* Sans poils. — Oppôsé de VELU.

GLAUQUE, *Glaucus.* D'un vert blanc et couvert d'une espece de farine.

GLUME. *Voyez* BALLE.

Gousse *ou* Légume. Fruit des plantes légumineuses et à fleurs papilionacées. [Haricots, Pois, etc.].

Graine. *Voyez* Semence.

Graminées, *Gramineæ*. Famille naturelle des Plantes herbacées; à tige noueuse ou articulée, et souvent fistuleuse; à fleurs en épis, sans corolle ni calyce, mais munies de *bâlles* ou *glumes :* leurs feuilles sont longues, étroites, engaînantes, et leurs graines ordinairement nues. [Blé, Seigle, Chiendent, etc.]

Grappe, *Racemus*. Dispôsition des fleurs et des fruits attachés par des pédoncules à un filet ou axe commun, droit ou pendant. [Groseillier, Berberis]. Elle est compôsée lorsque les pédoncules sont divisés. [Raisin].

Gueule. (Fleurs en) *Voyez* Labiées, Personnées.

Gymnospermie, *Gymnospermia ;* du grec *gymnos*, nu, et *sperma*, semence. Nom du premier ordre de la Didynamie, (14e classe de Linné), et qui exprime que les semences nues au fond du calyce, comme dans les Labiées, ne sont point enfermées dans une enveloppe particuliere, ce qui a lieu pour l'Angiospermie, (*voyez* ce mot), second et dernier ordre de la même classe.

Gynandrie, *Gynandria;* du grec *gynē*, femme, et *anēr*, mari. Mot fait par Linné pour nommer sa 20e classe, et exprimer que les étamines ou organes masculins sont pôsés sur les pistils ou organes féminins. Elle est divisée en neuf ordres établis sur le nombre des étamines : Diandrie, Triandrie, Tétrandrie, Pentandrie, Hexandrie, Octandrie, Dodécandrie et Polyandrie. *Gynandrie* est aussi nom d'ordre pour les classes XXI et XXII.

Gynie, *Gynia*. Terminaisons française et latine tirées du grec *gynē*, femme, épouse. Elles sont le plus souvent précédées d'une prépôsition de quantité. Les mots ainsi compôsés ont été faits par Linné pour exprimer le nombre des organes féminins (styles ou stigmates) qui sont dans les fleurs, et par conséquent servir de nom aux ordres des treize premieres classes de son systême sexuel.

H.

Hampe, *Scapus*. Tige nue, souvent droite et ferme, terminée par les fleurs auxquelles elle sert de pédoncule. [Tulipe, Narcisse].

Hasté, *Hastatus*, qui a la figure d'une hallebarde, d'une pique, *hasta*. [La feuille de l'Oseille].

Heptagynie, *Heptagynia*, c'est-à-dire sept femmes; du

grec *hepta*, sept, et *gynē*, femme. Nom du 4ᵉ ordre de la 7ᵉ classe de LINNÉ, compôsé du seul *Septas*, qui est aussi la seule plante connue pour avoir des fleurs à sept styles.

HEPTANDRIE, *Heptandria*, c'est-à-dire sept maris; du grec *hepta*, sept, et *anēr*, mari. Nom de la 7ᵉ classe de LINNÉ, composée seulement de sept plantes, toutes à fleurs pourvues de sept étamines non-réunies. Cette classe, si peu nombreuse, est cependant divisée en quatre ordres établis d'après le nombre des styles ou stigmates, MONOGYNIE, DIGYNIE, TÉTRAGYNIE, HEPTAGYNIE. *Heptandrie* est encore le nom du 7ᵉ ordre de la classe XXI.

HERBACÉE, *Herbaceus*. Opposé de LIGNEUX. Il se dit des plantes et des tiges, vertes, molles, succulentes.

HERBE, *Herba*. Tout végétal qui n'étant point arbre ou arbrisseau est privé de boutons, soit qu'il ne vive qu'un an ou moins, soit que ses racines vivaces émettent chaque année de nouvelles tiges, soit enfin que ses tiges moins tendres, même ligneuses, durent plusieurs années.

HERMAPHRODITE, *Hermaphroditus*. Synonyme de BISSEXÉ, qui se dit des fleurs où se trouvent les deux sexes (étamines et pistils) : c'est le plus grand nombre. Ce mot est composé d'*Hermès*, MERCURE, et d'*Aphroditē*, VÉNUS.

HÉTÉROPHYLLE, *Heterophyllus*; des mots grecs *heteros*, autre, différent, et *phyllon*, feuille. Se dit des plantes qui ont des feuilles de différentes formes. [Une Clitorie, le Mûrier].

HEXAGYNIE, *Hexagynia*; du grec *hex*, six, et *gynē*, femme. Nom d'ordre dans les classes 9 et 13 de LINNÉ, par lequel il fait entendre que les fleurs y ont six styles ou stigmates.

HEXANDRIE, *Hexandria*; du grec *hex*, six, et *anēr*, mari. LINNÉ a ainsi appellé sa 6ᵉ classe, parce que toutes les fleurs qui la compôsent ont six étamines non-réunies et à peu-près égales entr'elles. Il l'a divisée en cinq ordres, fondés sur le nombre des styles ou stigmates : MONOGYNIE, DIGYNIE, TRIGYNIE, TÉTRAGYNIE et POLYGYNIE. *Voyez* ces mots. *Hexandrie* est encore nom d'ordre dans les classes XX, XXI et XXII.

HYBRIDE, *Hybris*. Les Grecs donnaient ce nom à l'enfant né de pere et mere de nations différentes, et les Botanistes le donnent à des plantes produites par le concours de plantes d'especes, même de genre différents. C'est un adultere végétal, résultat d'un *pollen* étranger transporté par le vent, un insecte, ou par toute autre circonstance sur le stigmate d'une

autre plante que certaine analogie a disposée à le bien accueillir. KOELREUTER, célebre Botaniste, a ainsi créé des especes *hybrides* et fécondes de Mauves, de Digitales, etc. etc. *Voyez* POLLEN.

I.

ICOSANDRIE, *Icosandria* ; du grec *eikosi*, vingt, et *anēr*, mari. Dans cette classe, la douzieme de LINNÉ, les fleurs ont toujours vingt étamines, ou plus, non-réunies, mais attachées sur le calyce. Elle se partage en cinq ordres établis d'après le nombre des styles ou stigmates : MONOGYNIE, DIGYNIE, TRIGYNIE, PENTAGYNIE et POLYGYNIE. *Icosandrie* est encore le nom du second ordre de la classe XVIII.

IMBRICÉ, IMBRIQUÉ, *Imbricatus*. Se dit des feuilles, écailles, etc. ; arrangées et pôsées les unes sur les autres, comme on pôse des tuiles.

INCOMPLET, *Incompletus*. Se dit principalement des fleurs auxquelles il manque, soit calyce ou corolle, soit étamines ou pistil.

INDIGENE, *Indigena*. Opposé d'EXOTIQUE, et signifiant ce qui est naturel à un pays ; des mots latins *in*, dedans, et *genitus*, né, engendré.

INERME, *Inermis*. (Sans armes). Ce mot sert à distinguer d'entre des especes épineuses celles qui ne le sont point. [*Gledistia inermis*].

INFONDIBULIFORME, *Infundibuliformis*. En forme d'entonnoir, (*infundibulum*).

INVOLUCRE. *Voyez* COLLERETTE.

IRRÉGULIER, *Irregularis*. Calyce ou corolle de forme irréguliere, dont les parties manquent de symmétrie, d'égalité dans leurs parties correspondantes, ou dans lesquels les parties ne sont pas toutes également distantes du centre. [Mufle de Veau, Lis S. Jacques, Labiées].

IRRITABILITÉ, *Irritabilitas*. Espece de sensibilité que démontrent certaines plantes ou quelques-unes de leurs parties aux attouchements. [La Sensitive, les étamines des fleurs du Berberis].

J.

JULE, *Iulus*, *Amentum*. *Voyez* CHATON.

L.

LABIÉ, *Labiatus*. En forme de levres.

LABIÉES, *Labiatæ*. Famille naturelle de Plantes, dont les caracteres sont d'avoir une corolle monopétale *labiée*, c'est-

à-dire représentant des levres ; quatre étamines séparées, mais dont deux sont plus courtes ; quatre semences nues au fond du calyce, enfin une tige quadrangulaire. On les appelle encore FLEURS EN GUEULE parce qu'elles représentent en quelque sorte des figures d'animaux, et FLEURS EN MASQUE, *ou* PERSONÉES, de *persona*, masque. [Sauge, Mélisse, etc.].

LABOURER, *Arare*. C'est ameublir la terre et mettre en-dessous ce qui ayant été quelques temps en-dessus a dû être imprégné des influences de l'atmosphere. On se sert d'instruments différents selon les terres et les cultures. Les terreins destinés aux grains, etc., se labourent à la charrue ; les carrés d'un potager à la bêche ; la vigne à la houe ; le pied des arbres au crochet, *et non à la bêche qui endommage leurs racines.*

LACINIÉ, *Laciniatus*. Qui a des découpures un peu fines, comme la feuille de la Vigne Cioutat, de l'Erâble lacinié, etc.

LACTESCENT, LAITEUX, *Lactescens*. Epithete des plantes qui, par l'incision ou l'amputation de leurs branches ou de leurs feuilles, répandent un suc blanc semblable à du lait, et souvent âcre ou même caustique. [Réveil-Matin, Euphorbe, Laitue, Figuier.]

LAGÉNIFORME, *Lageniformis*. Se dit des Fleurs et des fruits qui ont la forme d'une phiole ou d'une bouteille, (*lagena*). [Les fleurs de quelques Bruyeres ; les fruits de la Gourde de Pélerin].

LAME, *Lamina*. Partie supérieure du pétale comme l'ONGLET en est la partie inférieure.

LANCÉOLÉ, *Lanceolatus*. En forme de fer de lance.

LANGUETTE, *Ligula*. Quelquefois c'est le synonyme de DEMI-FLEURON ; d'autrefois, et plus justement, c'est le prolongement latéral du tube du demi-fleuron. [Soleil].

LÉGUME, *Legumen*. Pour le Botaniste c'est la Cosse ou la Gousse produite par les plantes *légumineuses*, c'est-à-dire dont les fleurs faites comme celles des pois, haricots, etc., donnent des péricarpes longs, membraneux à deux valves, où les graines sont attachées de file dans la longueur. Ils se cueillent ordinairement à la main, *LEG Untur MANu* : c'est d'où vient le mot *legumen*.

LÉGUMINEUSES, *Leguminosæ*. Famille naturelle de Plantes appellées aussi PAPILIONACÉES, parce qu'on a trouvé à leurs fleurs quelque ressemblance avec un *papillon*. Leur caractere principal est d'avoir pour fruit un LÉGUME, autrement dit une GOUSSE. Les fleurs du plus grand nombre ressemblent à celles des Pois, et sont composées d'un pétale supérieur plus

large que les autres, et nommé ÉTENDARD ou PAVILLON ; de deux pétales latéraux appellés AILES, à cause de leur pôsition ; enfin d'un pétale inférieur, ayant toujours deux onglets, renfermant souvent les parties sexuelles, et formé quelquefois de deux pieces. On le nomme CARÊNE ou NACELLE, à cause de sa forme.

LIBER. Nom latin et français de l'écorce intérieure et qui touche immédiatement au bois : elle s'enleve ordinairement par pellicules très minces, et se distingue très bien de l'épiderme et de l'écorce proprement dite.

LIGNEUX, *Lignosus*, qui tient de la nature du bois (*lignum*). Se LIGNIFIER, devenir bois.

LILIACÉES, *Liliaceæ*. Famille naturelle des Plantes ayant des rapports et des ressemblances avec le LIS (*Lilium*) qui en est le type.

LIMBE, *Limbus*. Bord principalement des pétales, et surtout de ceux des fleurs en entonnoir ou en cloche.

LINÉAIRE, *Linearis*. Se dit d'une feuille ou d'un pétale long, étroit, et dont les bords paralleles entr'eux dans leur longueur se terminent par une pointe. [Les feuilles du Lin.]

LOBE, *Lobus*. Grande division dans les feuilles ou les pétales. Espece de grande crénelure quelquefois garnie ellemême de crénelures plus petites ou de dents.

LOBES SÉMINAUX. *Voyez* COTYLÉDONS.

LOGE, *Loculamentum*. On appelle ainsi un vide intérieur des fruits et sur-tout des capsules, dans lequel se trouvent les semences. Il y a une loge, ou bien plusieurs, et alors elles sont partagées par autant de CLOISONS.

M.

MACULÉ, *Maculatus*. Taché d'une autre couleur que celle du fond.

MAINS *ou* VRILLES : *Cirrhi*, *Capreoli*. Filets simples ou divisés, au moyen desquels certaines plantes s'accrochent aux corps environnants. [Vigne, Houblon, Grenadille, Potiron].

MARGINÉ, *Marginatus*. Synonyme de BORDÉ.

MARRE, *Marra*. FLINE. *Rutum*. Espece de Houe ou Hoyau dont on se sert principalement pour la vigne. Dans les environs d'Orléans, le vigneron qui laboure assez près d'une horloge pour entendre l'heure à laquelle on doit suspendre le travail, *tinte* sa *marre* : les autres le font aussi de proche en proche, et s'avertissent ainsi. C'est de cette habi-

tude et du son discordant de tous ces tintements, qu'est venu notre mot *tintamarre.*

MEUBLE, *Mobilis.* Se dit d'une terre qui est douce et se divise bien d'elle-même, ou d'une terre qu'on a préparée, soit par des mélanges, soit par des labours et en câssant les plus petites mottes.

MONADELPHIE, *Monadelphia.* C'est-à-dire une seule fraternité, du grec *monos*, un, et *adelphos*, frere. LINNÉ a ainsi nommé sa 16e classe, parce que les étamines y sont réunies en un seul corps par leurs filets. Les huit ordres qui la compôsent se distinguent par le nombre de ces étamines, et s'appellent TRIANDRIE, PENTANDRIE, OCTANDRIE, ENNÉANDRIE, DÉCANDRIE, ENDÉCANDRIE, DODÉCANDRIE, POLYANDRIE. *Monadelphie* est encore le nom d'un ordre dans les classes XXI et XXII.

MONANDRIE, *Monandria*; du grec *monos*, un, et *anēr*, mari. Nom de la premiere classe du systême sexuel de LINNÉ, et dans laquelle il n'y a que des plantes dont les fleurs sont pourvues d'un seul *mari*, c'est-à-dire d'un seul organe masculin ou ÉTAMINE. *Voyez* ce mot. Pour cette classe, comme pour les douze suivantes, les ordres sont établis sur le nombre des *femmes*, c'est-à-dire des organes féminins (STYLES ou seulement STIGMATES). *Voyez* ces mots. Cette premiere classe n'a que deux ordres, MONOGYNIE et DIGYNIE. Les fleurs du premier n'ont donc qu'une étamine et un seul style [Balisier]; celles du second n'ont encore qu'une étamine, mais deux styles. [Blête]. *Monandrie* est aussi le nom d'un ordre dans les classes XXI et XXII.

MONOCLINES, *Monoclines*; de *monos*, un, et *klinē*, lit. Par ce mot LINNÉ exprime les fleurs où les *maris* et les *femmes* ne font qu'un lit : ce sont celles qui ont à-la-fois étamines et pistils. On les appelle autrement HERMAPHRODITES.

MONOCOTYLÉDONES. *Voyez* COTYLÉDONS.

MONŒCIE, *Monœcia*; du grec *monos*, un, et *oikia*, maison. Nom de la 21e classe de LINNÉ, par lequel il a voulu exprimer que les plantes qui la compôsent n'ont point de fleurs hermaphrodites, mais que toutes sont ou mâles ou femelles, et habitent sur le même individu, de sorte qu'on pourrait dire que les maris et les femmes demeurent dans la même maison, en y ayant des appartements séparés. Cette classe est divisée en onze ordres, dont les huit premiers, MONANDRIE, DIANDRIE, TRIANDRIE, TÉTRANDRIE, PENTANDRIE, HEXANDRIE, HEPTANDRIE, POLYANDRIE, sont fondés sur le nombre des étamines. Dans le 9e ordre

(MONADELPHIE), les étamines sont réunies en un corps par leurs filets, comme elles le sont par leurs antheres dans le 10e, SYNGÉNÉSIE : enfin elles sont posées sur les pistils dans le 11e, GYNANDRIE. *Monœcie* est encore le nom du premier ordre de la classe XXIII.

MONOGAMIE, *Monogamia ;* du grec *monos*, un, et *gamos*, mariage. Mot fait par LINNÉ pour distinguer le 6e ordre de la SYNGÉNÉSIE, sa 19e classe. Les fleurs ne peuvent y user de polygamie, puisqu'elles sont solitaires, au contraire de celles des cinq premiers ordres, dans lesquels elles sont réunies en grand nombre dans un calyce commun. *Voy.* SYNGÉNÉSIE.

MONOGYNIE, *Monogynia ;* du grec *monos*, un, et *gynē*, femme. Nom du premier ordre dans les treize premieres classes de LINNÉ, et par lequel il fait entendre que les fleurs n'y ont qu'une *femme*, c'est à dire n'y sont pourvues que d'un seul organe féminin (STYLE ou seulement STIGMATE), en quelque nombre que soient les maris, c'est-à-dire les organes masculins (les ÉTAMINES). *Voyez* ces mots.

MONOÏQUE, *Monoïcus ;* du grec *monos*, un, et *oikos*, maison. Plante qui porte à la-fois des fleurs seulement mâles, et d'autres seulement femelles. [Melon].

MONOPÉTALE, *Monopetalus*. Voyez COROLLE.

MONOPHYLLE, *Monophyllus ;* du grec *monos*, un, et *phyllon*, feuille, pour exprimer un calyce d'une seule piece, encore qu'il soit un peu fendu ou denté.

MONTER. Par ce mot les Jardiniers expriment que les plantes dont on ne mange que les feuilles ou les racines, commençant à montrer le bouton ou la tige qui doit donner les fleurs et les graines, ont cessé d'être bonnes à manger.

MULTIPLE, *Multiplex*, *Multiplicatus*. Se dit d'une fleur dont les étamines et les pistils sont [pour la plupart] convertis en pétales. Elle peut n'être pas stérile [Pêcher *dit* à fleurs doubles], au contraire de la fleur pleine qui l'est toujours parce qu'il ne lui reste plus ni des unes ni des autres. [Rôsier Cent-feuilles].

MURIR, *Maturescere*. Devenir mûr ; acquérir la perfection, la maturité, en parlant des fruits et des graines. En ce sens le verbe *mûrir* est neutre. — MURIR, *Maturare*. Donner ou causer la maturité aux fruits et aux graines, en parlant soit du soleil ou de la saison, soit d'une plante étrangere à qui sa longue habitation parmi nous, ou seulement les circonstances, ont donné la faculté de perfectionner ses fruits ; et dans ce sens *mûrir* sera pris activement. — Obligé d'éviter tout ce qui augmenterait le volume de cet ouvrage, j'ai risqué de donner à

ce verbe une signification active qu'il n'avait point dans notre langue, et j'espere trouver grâce devant touts ceux qui ne désapprouvent pas ces phrases si communes, *tel arbre* donne *de bons fruits*, produit beaucoup *de bois*, *de racines*, *de feuilles*, *etc.*, où les verbes *donner* et *produire* expriment des actions toutes aussi indépendantes de l'arbre que le peut être la maturité des graines et des fruits.

N.

NATURALISÉ, *Cicuratus*. Plante étrangere, acclimatée par la culture et la succession du temps, au point qu'elle pourrait venir spontanément. [Pomme-de-Terre; etc.]

NATUREL. Synonyme d'INDIGÊNE, en parlant d'une plante qui vient spontanément dans une contrée.

NECTAIRE, *Nectarium*. Parties des corolles qui contiennent quelque liqueur sucrée ou mielleuse.

NERVURES, *Nervi*. On appelle ainsi des saillies, ou longitudinales, ou placées comme des côtes sous les feuilles.

NŒUDS, *Nodi*. On appelle ainsi certains renflements qu'on voit principalement sur les tiges, et particulierement sur celles des Graminées. La partie qui a ces renflements s'appelle NOUEUSE.

NU, *Nudus*. S'applique à toutes les parties qui manquent de quelque chôse que ce soit, dont sont ordinairement pourvues ces mêmes parties dans les autres plantes. Tige *nue* ou sans feuilles. Fleur *nue* ou sans calyce. Semences *nues*, celles qui manquent d'une enveloppe.

O.

OCTANDRIE, *Octandria*; d'*octō*, huit, et *anēr*, mari. LINNÉ a ainsi appellé sa huitieme classe, contenant toutes fleurs à huit étamines non réunies. Elle consiste en quatre ordres, MONOGYNIE, DIGYNIE, TRIGYNIE, TÉTRAGYNIE. [*Voy.* ces mots]. On devine qu'ils ne sont distingués que par le nombre des styles ou des stigmates. *Octandrie* est aussi nom d'ordre pour les classes XVI, XVII, XX et XXIII.

ŒIL, *Oculus*. C'est une petite pointe qui se montre dès le mois d'août sur les arbres et arbrisseaux au bout des rameaux, et aussi dans les angles qu'y forme l'insertion des feuilles. Cette petite pointe doit, au printemps suivant, devenir BOUTON à bois ou à fruit. L'*œil* ne se trouve que sur les arbres et arbrisseaux; les autres végétaux en sont privés.

ŒILLETON. Ce mot est consacré pour désigner les rejetons que poussent certaines racines; etc. [Artichaud]. Ces Œilletons

séparés de la racine principale servent à propager la plante : dans quelques pays ils portent le nom de FILLES.

OFFICINAL, *Officinalis*. Adjectif par lequel on exprime qu'une plante est usuelle, et se trouve dans la boutique (*officina*) de l'Herboriste ou de l'Apothicaire.

OIGNON. *Voyez* BULBE.

OMBELLE. Dispôsition de fleurs en parasol (*umbella*) ; mais lorsque les rayons de ce parasol, qui sont les pédicules des fleurs, se réunissent à un même point sur la tige. [Joncfleuri]. *L'ombelle* est compôsée lorsque des pédoncules, partant du même point de l'extrémité de la tige et rangés comme les branches d'un parasol, soutiennent chacun une Ombelle partielle ou OMBELLULE (*umbellula*). [Angélique].

OMBELLIFERES, *Umbelliferæ*. Famille naturelle de Plantes, dont les caracteres principaux sont d'avoir des fleurs dispôsées en ombelle ou en *parasol*, et aussi deux semences nues adôssées l'une à l'autre. [Persil, Angélique, Carotte, Ciguë].

OMBILIC, *Umbilicus*. Vestiges du calyce sur un fruit qui a grôssi [Poire, Pomme, Coing] : et sur les semences, vestiges de leur adhésion au PLACENTA par une attache quelconque, laquelle leur servait de cordon ombilical. Cette marque, très visible dans le Haricot, le Dolique Lablab, etc. s'appellait *hilum*, et de ce mot a été fait *nihilum* (pour *ne quidem hilum*, un rien, pas même cette marque).

ONDULÉ, *Undulatus*. Se dit d'une feuille ou d'un pétale marqués de sinuôsités arrondies dans les endroits où leur étoffe a pris plus d'extension. Le *Geranium capitatum* et la Rhubarbe ondulée ont des feuilles ondulées en leurs bords, parce qu'il y a plus d'étoffe proportionnellement que dans le disque. Lorsque ces plissures sont petites et multipliées, on dit que la feuille est CRÊPUE ou FRISÉE. [Une Mauve].

ONGLET, *Unguiculus*. Partie inférieure du pétale, comme la LAME en est la partie supérieure. Presque toujours l'*onglet* est rétréci ou allongé, et d'une couleur différente. [Rôse, Œillet].

OPPÔSÉ, *Oppositus*. Se dit des feuilles, etc., sortant des rameaux en face l'une de l'autre et à la même hauteur. [Celles du Lilas, du Jasmin]. Oppôsé en croix. [Les feuilles du Laurier-Tin].

ORDRE, *Ordo*. Subdivision des classes formant une réunion de plantes qui se ressemblent par des caracteres particuliers, moins généraux que ceux qui constituent les classes. Ainsi toutes les plantes de la PENTANDRIE sont de la même

classe, parce qu'elles ont des fleurs à cinq étamines; mais pour qu'elles soient du même ordre, il faut encore qu'elles aient un nombre égal de styles ou seulement de stigmates.

OUVERT, *Apertus*, *Patens*. En parlant d'une fleur, celle dont les pétales ou le limbe sont bien étalés horizontalement. Opposé à SERRÉ et RAPPROCHÉ, en parlant des rameaux et des feuilles qui, s'éloignant de la tige, prennent une direction oblique, ou même horizontale.

OVAIRE *ou* GERME. C'est la partie inférieure et souvent renflée du pistil dans laquelle sont contenues les semences.

P.

PAGE *ou* SURFACE, *Pagina*. (*Supérieure*), c'est le dessus d'une feuille; (*inférieure*), c'en est le dessous; (*intérieure*), c'est le dedans d'un pétale; (*extérieure*), c'en est le dehors.

PALMÉ, *Palmatus*. Feuille palmée, celle divisée ordinairement en cinq ou sept segments, qui ressemblent un peu à des doigts, et se réunissent à un centre commun, représentant la paulme de la main (*palma*). [Les feuilles du Ricin, de la Vigne]. Il y a aussi des racines qu'on appelle *palmées*, à cause de leur dispôsition. [Quelques Orchis].

PANACHÉ, *Variegatus*. On appelle ainsi les feuilles et les fleurs nuancées de plusieurs couleurs. La panachure est un objet de recherche pour les Amateurs, et cependant il paraît certain qu'elle est le résultat d'une altération dans la plante, laquelle, si on la place en bonne terre, reprend souvent sa couleur naturelle et uniforme. Il est très peu de ces plantes qui se reproduisent les mêmes par les semis : on les multiplie plus certainement d'éclats, de boutures ou par la greffe. Elles sont plus délicates que les autres, et cependant on ne conserve sûrement leurs *panachures* qu'en les tenant en terrein maigre, quelquefois même en mettant au soleil celles qui naturellement préféreraient une situation ombragée. [Pervenche, Lierre]. Quelques plantes sont naturellement et constamment panachées dans leurs feuillages ou dans leurs fleurs. [Aloës-Perroquet, *Aucuba Japonica*, Iris panaché].

PANICULE, *Panicula*. Epi lâche, flexible et ramifié; [celui de l'Avoine].

PAPILIONACÉES, *Papilionaceæ*. Fleurs de la forme de celles du *Pois*, ainsi appellées à cause de la ressemblance qu'on leur trouve avec un papillon; elles sont toutes LÉGUMINEUSES, mais les Légumineuses ne sont pas toutes *Papilionacées*. Voyez LÉGUMINEUSES.

PAVILLON *ou* ÉTENDARD. V. LÉGUMINEUSES.

PÉDICELLE *ou* PÉDICULE, *Pedicellus.* Tige particuliere à la fleur, et par laquelle elle tient soit au pédoncule, soit à la tige. En langage vulgaire elle s'appelle *queue :* la fleur qui en manque est SESSILE.

PÉDONCULE, *Pedunculus.* Tige propre aux fleurs, mais qui se subdivise en PÉDICULES *ou* PÉDICELLES, portant chacun une fleur.

PELTÉ, *Peltatus.* Ce mot vient du mot latin *pelta*, qui signifie un bouclier : il est employé en botanique pour exprimer la figure d'une feuille taillée en *rondache* ou *bouclier :* elle est attachée par son milieu au pétiole.

PENNÉ *ou* PINNÉ, *Pennatus* et *Pinnatus.* Ces mots dérivés du latin *penna*, PLUME, ou *pinna*, NAGEOIRE, expriment une feuille composée de folioles rangées de chaque côté comme les barbes d'une *plume*, ou comme les *nageoires* d'un poisson : ces folioles, opposées ou alternes, sont attachées à un pétiole commun avec lequel elles tombent. Elles sont par la même raison appellées aussi AILÉES. Quand au lieu d'une foliole c'est un pétiole secondaire et ailé lui-même qui est attaché au pétiole commun, on dit que la feuille est BIPENNÉE, *folium bipinnatum ;* et enfin elle est TRIPENNÉE, *tripinnatum*, si au lieu de folioles ce sont encore des pétioles qui partent de chacun des côtés de ces pétioles secondaires.

PENTAGYNIE, *Pentagynia ;* du grec *pente*, 5, et *gynē*, femme. Nom d'ordre dans cinq des treize premieres classes de LINNÉ, par lequel il indique que les fleurs comprises dans ces ordres ont cinq organes féminins, (styles ou stigmates).

PENTANDRIE, *Pentandria ;* des mots grecs *pente*, 5, et *anēr*, mari. Nom de la cinquieme classe de LINNÉ, ne comprenant que les fleurs à cinq étamines non-réunies. On la partage en six ordres établis d'après le nombre des styles ou stigmates, et qui sont : MONOGYNIE, DIGYNIE, TRIGYNIE, PENTAGYNIE et POLYGYNIE. *Pentandrie* est encore nom d'ordre dans les classes XVI, XVII, XVIII, XX, XXI et XXII.

PÉRICARPE, *Pericarpium.* Ce mot est composé du grec *peri*, autour, et *karpos*, fruit, pour exprimer l'enveloppe du fruit ou des semences, quelles que soient sa nature et sa consistance. Il prend, suivant les circonstances, les noms de capsule, de coque, de noix, de pomme, de baie, etc.

PERSISTANT, *Persistens.* Opposé de caduc. On dira des feuilles de l'Oranger, des arbres verts, qu'elles sont persistantes, parce qu'elles restent à l'arbre pendant l'arriere-

saison, temps auquel tombent les feuilles du plus grand nombre des autres arbres.

Personées, *Personatæ.* Voyez Labiées.

Pétale, *Petalum.* Partie de la fleur que vulgairement on en appelle la feuille, et qui le plus souvent est ornée des plus vives couleurs. Les pétales pour le vulgaire constituent la fleur : pour le Botaniste, ils ne sont que les rideaux du lit nuptial. La bâse ou extrémité inférieure du pétale s'appelle Onglet ; il est presque toujours d'une autre couleur ; [La Rôse] : d'autrefois il est encore long et étroit, comme dans l'Œillet. Le sommet ou la partie supérieure forme la Lame, dont le bord est appellé Limbe.

Pétiole, *Petiolus.* Queue ou support de la feuille, et par lequel elle tient soit à la tige ou au rameau, soit à la racine. La feuille qui manque de cette queue est *sessile.*

Pincer. Terme de Jardinage. C'est couper avec les ongles l'extrémité des jeunes rameaux pour les arrêter et augmenter par-là la quantité de branches et de fruits. Cette opération se pratique sur les Grenadiers, les Pois, les Haricots, les Fêves de Marais, les Melons, etc.

Pinnatifide, *Pinnatifidus.* Feuilles dont les découpures opposées et symmétriques ne sont pas fendues jusqu'à la côte. [Les Fougeres, la Scabieuse, la Camomille romaine].

Pistil, *Pistillus.* Ce mot en latin signifie *pilon ;* il sert en botanique pour désigner l'organe féminin des fleurs, composé le plus souvent de l'Ovaire, partie arrondie qui porte le Style ; ce dernier soutient le Stigmate, qu'on appelle Sessile lorsque pósé immédiatement sur l'*ovaire*, il manque du *style. Voyez* ces mots.

Pivôt. Racine souvent unique, toujours plus considérable que les autres, et dont l'inclination est de s'enfoncer perpendiculairement en terre. Les plantes pivotantes réussissent mal à la transplantation [Carotte, Pavôt,] et demandent un sol profond : il leur arrive toujours de languir et quelquefois de périr lorsqu'on a coupé leur pivôt. Cependant l'expérience a prouvé que cette mutilation était salutaire à certains arbres [Chêne, Amandier, etc.,] qui doivent être transplantés plusieurs fois, et qui périraient souvent dès la premiere, si on ne la leur faisait subir. Son effet est de forcer ces arbres à pousser des racines latérales et du chevelu en grande quantité : elle les met aussi plutôt à fruit. Quelques personnes sont dans la pratique de faire le retranchement du *Pivôt* avec l'ongle aussi-tôt la germination.

Placenta, *Placenta.* Toute partie du fruit à laquelle sont

attachées les semences par un lien quelconque, et qui leur sert de cordon ombilical.

PLANTE, *Planta*, *Stirps*. Dans le sens général et Botanique, ce mot désigne touts les végétaux, même les arbres : quelquefois cependant il est pris dans un sens particulier pour exprimer ceux des végétaux qui ne durent qu'un an, ou dont les racines vivaces émettent chaque année de nouvelles tiges : on les appelle encore HERBES. On appelle PLANTES GRASSES *ou* SUCCULENTES, celles qui, comme les *Ficoïdes*, les *Joubarbes*, les *Crassules*, les *Aloës*, etc., ont des feuilles et des tiges épaisses, souvent douces au toucher et pleines de suc.

PLEIN, *Plenus*. Fleur *pleine*, celle dont les étamines et les pistils sont touts convertis en pétales, [Anémone double, Rôse à cent feuilles], et qui se trouve nécessairement stérile, au contraire des fleurs seulement doubles, triples ou multiples, auxquelles il peut rester encore quelques-unes de ces parties.

PLUMULE, *Plumula*. Lorsqu'une semence a germé, c'est-à-dire lorsqu'ayant été gonflé par l'humidité et la chaleur, son enveloppe s'est déchirée pour laisser passage à la radicule, les COTYLÉDONS ou Lobes séminaux ne tardent pas à sortir de terre et à se séparer pour laisser entrevoir la *plumule* qui est le rudiment de la plante ou la tige en petit.

POLLEN, *Pollen*. C'est la POUSSIERE FÉCONDANTE *ou* PROLIFIQUE que portent les antheres, et qu'elles lancent ou laissent échapper lorsque le pistil est en état de la recevoir. Elle est souvent jaûne. On la distingue très bien dans le Lis, la Tulipe, le Martagon, etc. : c'est elle qui colore le nez quand on l'approche trop près de ces fleurs. Lorsque des plantes de même espece sont rassemblées en grand nombre, le moment où elles lancent leur *poussiere fécondante* devient sensible à l'œil par une sorte de nuage qui les enveloppe. On peut le remarquer sur un champ de seigle, etc. etc. *Voyez* les articles PIN, CYPRÈS, RUE, etc. C'est au mélange ou à l'échange du *pollen* que sont principalement dues les variétés dans les couleurs des fleurs et dans les plantes elles-mêmes. On peut se donner le plaisir d'en créer de nouvelles en coupant les étamines d'une fleur au moment où elle s'épanouit, et en secouant ou pôsant sur son stigmate le *pollen* de fleurs du même genre. On laisse mûrir, et l'on seme les graines qu'a produites cette fécondation adultere. Ainsi, par exemple, une Giroflée à fleurs blanches, secouée sur une à fleurs rouges, pourra donner des variétés, ou panachées de ces deux couleurs, ou de couleur unie et rôse, etc. etc.

POLYADELPHIE, *Polyadelphia ;* du grec *poly*, beaucoup, plusieurs, et *adelphos*, frere. Nom de la 18e classe de LINNÉ ;

il exprime qu'elle se compôse de fleurs ayant des étamines en plus ou moins grand nombre, mais réunies par leurs filets en plusieurs faisceaux. Elle a trois ordres bâsés sur le nombre de ces étamines ; PENTANDRIE, ICOSANDRIE, POLYANDRIE.

POLYANDRIE, *Polyandria* ; du grec *poly*, plusieurs, beaucoup, et *anēr*, mari. Cette classe, la treizieme de LINNÉ, comprend les fleurs ayant depuis 20 jusqu'à 100 étamines non réunies, mais attachées au réceptacle. Elle se divise en sept ordres établis d'après le nombre des styles ou stigmates, et appellés MONOGYNIE, DIGYNIE, TRIGYNIE, TÉTRAGYNIE, PENTAGYNIE, HEXAGYNIE, POLYGYNIE. Le mot *Polyandrie* sert encore à désigner un ordre dans chacune des classes XVI, XVIII, XX, XXI et XXII.

POLYGAMIE, *Polygamia* ; du grec *poly*, plusieurs, et *gamos*, mariage. Nom donné par LINNÉ à sa 23ᵉ classe ; pour exprimer que les fleurs qui la compôsent usent de plusieurs sortes de mariages par le mélange de fleurs unisexées avec des fleurs hermaphrodites, habitant tantôt sur un seul individu et tantôt sur plusieurs. Elle a trois ordres, MONŒCIE, DIŒCIE et TRIŒCIE. Dans le premier sont des plantes ayant à-la-fois des fleurs hermaphrodites et des fleurs d'un seul sexe. [Erâble, Acacia]. Dans le second sont les plantes dont les fleurs hermaphrodites sont sur un individu, tandis qu'un autre porte des fleurs, soit mâles, soit femelles. [Févier, Frêne]. Enfin le 3ᵉ ordre comprend les plantes dont un individu porte seulement des fleurs hermaphrodites, ou bien des fleurs mâles et des fleurs femelles distinctes, tandis que deux autres individus portent isolément, soit des fleurs mâles, soit des fleurs femelles. [Caroubier, Figuier]. *Polygamie* est encore le nom de cinq ordres dans la 19ᵉ classe, et qu'on distingue par l'épithete ajoutée à ce mot. *Voyez* SYNGÉNÉSIE.

POLYGYNIE, *Polygynia* ; de *poly*, plusieurs, et *gynē*, femme. Nom d'un ordre dans chacune des classes V, VI, XII et XIII de LINNÉ, pour y indiquer la pluralité des femmes ou des organes féminins [styles ou stigmates].

POLYPÉTALE. *Voyez* COROLLE.

POUSSIERE FÉCONDANTE. *Voyez* POLLEN.

PROLIFERE, *Prolifer*. Par ce mot on distingue toute fleur ordinairement multiple, du milieu de laquelle sort une autre fleur, comme il arrive quelquefois aux Rôses, aux Œillets, aux Renoncules.

PROVIGNER, *Propagare*. COL. Multiplier par PROVINS, c'est-à-dire, par *Marcottes*. Ce mot propre à la vigne s'emploie souvent en parlant d'autres plantes.

PUBESCENT, *Pubescens*, *Pubens*; du mot latin *pubes*, par lequel les Romains exprimaient le poil follet du menton. Cet adjectif indique qu'une plante ou une partie de la plante est couverte d'un léger duvet. En raison de la densité ou de l'épaisseur de ce duvet, elle peut être *cotonneuse*, *velue*, *laineuse*, etc.

PULPE, *Pulpa*. Chair de certains fruits, et qui est plus ou moins molle et succulente. [Abricot, Gratte-Cul, etc.]

PYRIFORME, *Pyriformis*. Qui a la forme d'une poire, *Pyrum*.

Q.

QUADRANGULAIRE, TETRAGONE *ou* CARRÉ, *Quadrangularis*. Qui a quatre angles et quatre faces comme la tige de presque toutes les LABIÉES.

QUADRIFIDE, *Quadrifidus*. Fendu en quatre parties assez profondément.

QUATERNE, *Quaternus*. Disposé quatre par quatre, en parlant des feuilles, etc.

R.

RABATTRE. C'est en terme de jardinage couper un arbre jusqu'à la naissance des branches. Le but de cette opération est de le rajeunir en le forçant à en pousser de nouvelles.

RACHÉE. C'est l'ensemble des racines d'un arbre qu'on a coupé rez-terre, et de leurs pousses nouvelles, lesquelles peuvent servir à propager l'arbre, soit en les couchant, soit en les buttant.

RACINE, *Radix*. C'est la continuité descendante de la tige, ou pour mieux m'exprimer, la partie du végétal, laquelle est en terre, et y prend la forme ; la direction et la consistance propres à sa nature. Elle peut être bulbeuse, tubéreuse ou fibreuse, simple ou ramifiée; et alors elle consiste en collet, en racine principale ou pivôt, en radicules et en chevelu.

RADICAL, *Radicalis*. Qui part immédiatement de la racine. [Les feuilles de la Prime-Vere, les fleurs du Colchique].

RADICANT, *Radicans*. C'est-à-dire qui a la faculté de produire des racines. On donne cette épithete à des plantes dont les branches jettent des racines sur la terre si elles y rampent, ou s'accrochent soit aux arbres, soit aux murs contre lesquels elles sont appuyées, par des racines particulieres ou fibres qu'elles y implantent. [Jasmin de Virginie, Lierre, Patate, etc.]

RADIÉES, *Radiatæ*. Famille naturelle de Plantes, dont les

fleurs consistent en un amas symmétrique de fleurons qui occupent le centre, et en demi-fleurons ou *rayons* qui l'entourent. [Soleil].

Radicule, *Radicula.* En général petite racine, qui est une ramification de la racine principale : en sens particulier, c'est cette partie de l'embryon qui, la premiere, perce l'enveloppe de la graine pour s'enfoncer en terre où elle doit devenir racine de la plante adulte.

Rameau, *Ramus*, *Ramulus.* Petite branche qui est une division des plus grandes.

Rapprocher. Terme de jardinage. C'est couper les extrémités d'un arbre en ne laissant à chaque branche ou rameau qu'un petit nombre d'ieux. Quelquefois on coupe toutes les branches fort près du tronc, et ce *rapprochement* excitant la sortie des branches nouvelles, rajeunit et renouvelle pour ainsi dire l'arbre.

Rayon, *Radius.* Synonyme de demi fleurons, parce que ceux-ci sont rangés autour du disque comme les rayons autour des représentations que nous faisons du soleil et des astres.

Réceptacle, *Receptaculum.* En général tout ce qui reçoit une chose quelconque En Botanique on nomme ainsi la partie sur laquelle est pôsée soit la fleur, soit une partie de la fleur ; ainsi ce qu'on appelle trivialement le *cul d'un artichaud*, n'est que le réceptacle commun des fleurs. Le réceptacle des semences ou la partie sur laquelle elles sont pôsées s'appelle du nom particulier de Placenta.

Réchaud. Fumier neuf introduit dans une couche, ou dont seulement on l'entoure pour la *réchauffer.*

Rechausser une Plante. C'est remettre à son pied et sur ses racines de la terre que les pluies ou les arrôsements en ont écartée : d'autrefois, c'est en amonceler autour des feuilles et des tiges pour les attendrir et les faire blanchir, ainsi que cela se pratique pour le Céleri.

Réfléchi, *Reflexus.* Courbé en dehors, en parlant des feuilles, [certaines Bruyeres, etc.], ou des pétales, [Lis].

Régime, *Spadix.* Mot collectif approprié à l'ensemble des grappes de fleurs ou de fruits de certains végétaux, comme Palmiers, Bananiers, etc.

Régulier, *Regularis.* Adjectif par lequel on exprime que toutes les parties d'une fleur sont symmétriques et également distantes du centre.

Rejeton, *Viviradix*, Cic. *Stolo.* Jeune pousse produite

par une racine loin de la tige. On peut séparer le rejeton pour multiplier la plante qui l'a fourni.

RÉNIFORME, *Reniformis*. En forme de rein. [Haricot.]

RINGENT, *Ringens*; du verbe latin *ringi*, rechigner, faire la grimace. Ce mot s'applique à certaines fleurs ou plutôt à certaines corolles irrégulieres qui représentent un peu la figure, soit d'un homme, soit d'un animal, comme les LABIÉES, les PERSONNÉES.

RÔSACÉE, *Rosaceus*. Dispôsé en rôse, ayant quelque rapport ou ressemblance avec la Rôse.

RÔSACÉES, *Rosaceæ*. Famille nombreuse et naturelle de Plantes, ayant plus ou moins de rapport avec la rôse, et dont les principaux caracteres sont d'avoir un calyce d'une seule piece à cinq divisions; cinq pétales; enfin des étamines nombreuses, attachées sur le calyce. [Rôsier, Poirier, Fraisier, Ronce.]

RÔSÉ, *Roseus*. Qui a une teinte rôse.

RÔSETTE *ou* RÔSULE, *Rosula*. On appelle ainsi la dispôsition qu'affectent certaines feuilles qui, sortant du même point de la racine ou du rameau, s'étalent circulairement et symmétriquement dans l'ordre qu'observent les pétales des Rôses. [Joubarbe, quelques Saxifrages.]

ROUE (FLEUR EN). *Flos rotatus*. C'est-à-dire fleur monopétale, à tube court, s'évâsant en un limbe bien ouvert et applati comme une *roue*. [Bourrache.]

RUSTIQUE. Par ce mot les Jardiniers entendent une plante qui n'est point difficile à traiter, et résiste aux intempéries du climat.

S.

SARCLER, *Eruncare*. C'est ôter les mauvaises herbes, soit à la main, soit avec un *Sarcloir*. Cette opération plus facile après la pluie, et qui doit toujours se faire avant que les mauvaises herbes n'aient fleuri, peut devenir nuisible si on la fait en temps sec, parce qu'elle fournit au hâle les moyens de pénétrer jusqu'aux racines. Il est bon d'arrôser après avoir sarclé pour assurer les racines que cette opération aurait pu avoir ébranlées ou soulevées.

SARMENTEUX, *Sarmentosus*. Dont les tiges et les rameaux sont allongés, flexibles et ligneux, comme ceux de la Vigne, de la Grenadille, etc.

SAUVAGEON. Dans le sens le plus étendu c'est tout arbre qui n'a pas été greffé: les pépiniéristes l'appellent FRANC quand

il est provenu de semis de pepins ou noyaux de fruits adoucis par la culture et la greffe. Dans un sens plus étroit, c'est un arbre venu spontanément dans les bois, les haies, etc. etc., de pepins ou de noyaux de fruits sauvages : ses rameaux sont presque toujours armés d'épines, et ses fruits ont trop d'âpreté pour être mangés.

SCIE (DENTÉ EN). *Serratus.* Voyez DENTÉ.

SEMENCE *ou* GRAINE, *Semen.* C'est l'espérance d'une plante semblable à celle qui l'a produite. La semence est composée intérieurement d'un ou plusieurs COTYLÉDONS, d'une RADICULE et d'une PLUMULE ; le tout entouré d'une ou de plusieurs enveloppes, que le gonflement des parties intérieures déchire pour leur donner passage lorsque la graine germe et leve. *Voyez* RADICULE, PLUMULE, GERMINATION, COTYLÉDON. Les semences sont marquées d'une cicatrice ou ombilic, qui est le vestige de l'attache par le moyen de laquelle elles tenaient au PLACENTA.

SERFOUETTE. Instrument de fer à deux dents (appellé aussi *Binette à 2 dents.*) On l'emmanche à un bâton de grandeur suffisante, et l'on s'en sert pour SERFOUIR, c'est-à-dire, pour remuer la terre autour des plantes après la pluie. Cette opération l'empêche de se plomber, ou la divise et la mêle si elle est plombée et croutée.

SERRÉ, *Strictus.* En parlant des feuilles ou des rameaux qui, ne s'éloignant guere de la tige, affectent une direction presque verticale. Opposé d'OUVERT.

SESSILE, *Sessilis.* Qui manque du support qui lui est propre : la feuille sans pétiole, la fleur sans pédicule, l'anthere sans filet, le stigmate sans style, etc., sont *sessiles.*

SEVRER, *Ablactare.* COLUM. C'est couper et séparer de la *mere* les marcottes lorsqu'on s'est bien assuré qu'elles ont pris racines. Cette opération se fait à l'automne ou au plus tard au printemps, à moins que les marcottes n'aient été faites dans des pôts.

SEXE, *Sexus.* Il est constant aujourd'hui que les fleurs ont des sexes, sans le concours desquels les germes resteraient stériles. Les ÉTAMINES (parties masculines des fleurs) laissent échapper le POLLEN ; celui-ci porté sur les parties féminines (le PISTIL), s'insinue jusqu'aux semences qu'il féconde. Le plus grand nombre des fleurs possede les deux sexes ; elles sont alors appellées fleurs BISSEXÉES ou HERMAPHRODITES. Lorsqu'elles n'ont qu'un sexe, c'est-à-dire, lorsqu'elles sont pourvues ou d'étamines sans pistil, ou de pistil sans étamines, on les nomme fleurs UNISEXUELLES ou UNISEXÉES. *Voyez* POLLEN, HYBRIDE, etc. etc.

SILICULE, *Silicula.* Fruit des plantes du premier ordre de la TÉTRADYNAMIE, et qui consiste en une membrane applatie et orbiculaire, contenant des semences aussi applaties. [Thlaspi, Ibéride, *Cerastium.*] Ces plantes sont appellées SILICULEUSES, *siliculosæ*, et font partie de la famille naturelle des CRUCIFERES.

SILIQUE, *Siliqua.* Fruit des plantes du second ordre de la TETRADYNAMIE, et qui consiste en une cosse allongée, cylindrique ou applatie, contenant des semences de plusieurs formes. [Giroflée, Chou]. Ces plantes, appellées SILIQUEUSES, *siliquosæ*, sont de la famille naturelle des CRUCIFERES.

SIMPLE, *Simplex.* Tige sans rameaux: [Lis.] Feuille unique sur son pétiole; [Poirier, etc.]. Fleur dont les pétales sont au nombre ordinaire à son espece: [toutes les fleurs qui ne sont ni semi-doubles, ni doubles, ni multiples, ni pleines].

SOLITAIRE, *Solitarius.* Seul, isolé.

SOMMET, *Apex.* Opposé de BASE, et alors c'est la partie supérieure d'une tige, d'une feuille, d'un pétale, etc. Les ANTHERES sont aussi quelquefois appellées SOMMETS.

SOUS-ARBRISSEAU, *Suffrutex.* Voyez ARBUSTE.

SPADICE, *Spadix.* Espece de colonne propre à certaines plantes; elle s'éleve d'une enveloppe particuliere appellée SPATHE, et porte les fleurs, qui souvent sont unisexées, et dont alors les mâles occupent le sommet, et les femelles la bâse. [*Arum*-Serpentaire].

SPATHE, *Spatha.* Enveloppe membraneuse, particuliere à certaines fleurs; [Narcisse]: quelquefois elle est colorée et de la nature du pétale. [*Arum*, *Calla*].

SPÉCIFIQUE, *Specificus.* Tout ce qui sert à distinguer les especes entr'elles, soit nom, soit caracteres.

SPATULÉ, *Spatulatus.* Allongé, puis arrondi par le bout comme une spatule d'apothicaire.

STIGMATE, *Stigma.* Partie du Pistil, portée ordinairement sur le style, et qui est SESSILE lorsque ce support lui manque. C'est une fente ou bien une ouverture destinée à aspirer le POLLEN, et à le communiquer au germe qu'il doit féconder. Le *Stigmate* est très visible dans le Lis, la Tulipe, etc., etc.

STIPULE, *Stipula.* On donne ce nom à de très petites feuilles, ordinairement écailleuses, lancéolées-aiguës, placées à la bâse des grandes auxquelles même elles adherent quelquefois. [Rôsier.]. Il semble que leurs fonctions une fois remplies

remplies (de protéger les feuilles dans leur enfance), elles continuent de s'entretenir sans prendre d'accroissement.

STOLONIFERE, *Stolonifer.* Nom donné à quelques plantes douées de la faculté de se reproduire par rejetons, (*Stolones*).

STRIÉ, *Striatus.* *Voyez* CANALICULÉ.

STYLE, *Stylus.* Partie du pistil portée sur l'OVAIRE, et portant le STIGMATE, lequel est *sessile* lorsque le *style* n'existe pas.

SUJET. En terme de Jardinage, c'est l'arbre qu'on destine à la greffe, ou que l'on soumet à cette opération.

SURCOMPÔSÉ, *Suprà-decompositus.* Se dit des feuilles trois fois compôsées, qu'elles soient pinnées ou seulement pinnatifides.

SURFACE. *Voyez* PAGE.

SYNGÉNÉSIE, *Syngenesia.* Nom de la dix-neuvieme classe de LINNÉ, forgé par lui des mots grecs *syn*, ensemble, et *genesis*, génération, naissance, pour exprimer que toutes les fleurs de cette classe ont leurs étamines réunies par leurs antheres qui, naturellement adhérentes entr'elles, forment un cercle autour du pistil. Six ordres divisent cette classe. Les cinq premiers uniquement destinés aux fleurs appellées COMPÔSÉES, sont établis d'après les différentes *polygamies. Voyez* ce mot. Le premier, appellé POLYGAMIE ÉGALE, comprend les fleurs à fleurons et demi-fleurons vraiment hermaphrodites, c'est-à-dire touts pourvus d'étamines et de style parfait, et qui peuvent par cette raison se féconder ÉGALEMENT et réciproquement. [Sersifis, Éperviere]. Le second, dit POLYGAMIE SUPERFLUE, renferme toutes les fleurs dont les fleurons et demi-fleurons du centre sont hermaphrodites. Il est donc SUPERFLU que ceux du pourtour soient femelles, c'est-à-dire privées d'étamines, mais munies d'un style parfait. [Seneçon, Aster]. Dans le troisieme ordre, appellé POLYGAMIE FRUSTRANÉE, on ne voit au centre que des fleurons et demi-fleurons hermaphrodites, et c'est alors FRUSTRANÉMENT ou inutilement que ceux du pourtour sont neutres ou femelles stériles, c'est-à-dire munis d'un style sans stigmate. [Soleil, *Rudbeckia*]. On nomme POLYGAMIE NÉCESSAIRE le quatrieme ordre, dans les fleurs duquel on ne trouve au centre que des fleurons et demi-fleurons, ou mâles, ou hermaphrodites stériles, et qui doivent nécessairement être entourés de femelles, sans quoi ces plantes ne pourraient se multiplier. [Souci]. LINNÉ a appellé son cinquieme ordre POLYGAMIE SÉPARÉE, et il l'a composé de fleurs qui consistent en fleurons nombreux, réunis par groupes, lesquels sont SÉPARÉS par des écailles, comme dans l'Echinope. Enfin,

dans le sixieme et dernier ordre les antheres sont bien réunies autour du style, mais les fleurs ne sont plus *compôsées* ; elles sont solitaires, et portées chacune sur leur pédicule particulier, comme dans la Violette, la Balsamine, etc. : il ne peut donc y avoir de Polygamie, c'est-à-dire aucune de ces sortes de mariages qui existent dans les cinq premiers ordres; aussi LINNÉ a-t-il appellé celui-ci MONOGAMIE, c'est-à-dire une seule espece de Mariage. *Syngénésie* est encore un nom d'ordre pour les classes XXI et XXII.

T.

TALLER. (Prendre du pied). Se dit des plantes dont la nature ou l'art étale les racines et leur fait produire un plus grand nombre de drageons. Le rouleau de pierre qu'on pâsse sur un jeune gazon, en brise les tiges et fait *taller* les racines.

TERMINAL, *Terminalis*. Qui termine la tige ou le rameau, en parlant des fleurs, etc.

TERNÉ, *Ternatus*. Dispôsé trois par trois, en parlant des rameaux, des feuilles, etc.

TÊTE, *Capitulum*. On appelle ainsi une dispôsition de fleurs réunies en un groupe globuleux, comme celles de l'Immortelle violette. On dit que ces fleurs sont des FLEURS EN TÊTE, *flores capitati*.

TÉTRADYNAMIE, *Tetradynamia* ; de la prépôsition numérative grecque *tetra*, quatre, et *dynamis*, puissance, force ; ce qui veut dire que dans cette classe, (la quinzieme de LINNÉ) toutes les fleurs ont, ainsi que dans l'Hexandrie, six étamines séparées; mais que quatre plus longues dominent les deux autres qui sont de beaucoup plus courtes. Cette classe est divisée en deux ordres établis d'après la considération du fruit, qui est pour le premier une SILICULE ou petite silique, ordinairement plane et orbiculaire, comme dans la Lunaire ; et pour le second, une SILIQUE le plus souvent allongée et presque cylindrique. [Le Chou]. Les plantes du premier ordre sont appellées SILICULEUSES, *siliculosæ* : celles du second, SILIQUEUSES, *siliquosæ*.

TÉTRAGÔNE, *Tetragonus*. Synonyme de QUADRANGULAIRE : du grec *tetra*, quatre, et *gōnia*, angle.

TÉTRAGYNIE, *Tetragynia* ; de *tetra*, 4, et *gynē*, femme. Mot inventé par LINNÉ pour désigner un ordre dans six des treize premieres classes, et par lequel il fait entendre que dans ces ordres les fleurs y sont pourvues de quatre organes féminins, (styles ou seulement stigmates).

TÉTRANDRIE, *Tetrandria*; du grec *tetra*, quatre, et *anēr*, mari. Quatrieme classe de LINNÉ, et qu'il a compôsée de fleurs toutes à quatre étamines non réunies, mais égales en proportion : elle contient trois ordres fondés sur le nombre des organes féminins (styles ou stigmates), et appellés MONOGYNIE, DIGYNIE, et TÉTRAGYNIE. *Tétrandrie* est encore un nom d'ordre pour les classes XX, XXI et XXII.

THÉATRE, *Theatrum*. Mot employé par les Amateurs pour désigner des gradins ordinairement élevés et défendus contre le vent et l'ardeur du soleil, sur lesquels ils placent artistement soit leurs Œillets, soit leurs Oreilles-d'Ours, etc., etc., de maniere que les couleurs se fassent réciproquement valoir.

THYRSE, *Thyrsus*. Grappe droite et dispôsée comme le Thyrse des Bacchantes. [Lilas, Marronier d'Inde].

TIGE, *Caulis*. Partie ascendante du végétal, laquelle tient aux racines, est hors de terre et se dirige plus ou moins verticalement vers le ciel. — Elle est ou simple, ou divisée en branches et rameaux; ou nue, ou garnie de feuilles, etc. On l'appelle TRONC, *Stipes, Caudex*, dans les arbres; CHAUME, *Culmus*, dans les graminées; HAMPE, *Scapus*, dans les oignons et autres, lorsque naissant au milieu des feuilles, elle est nue, droite et terminée par les fleurs. TIGE est encore un terme employé par les Jardiniers pour distinguer d'avec les arbres et arbrisseaux en buisson, ceux auxquels on ne laisse qu'un seul jet. Ils disent *Rôsier Tige* et *Rôsier Buisson; Poirier-Tige, Pommier-Tige*, pour les distinguer de ceux destinés à être en espalier, en demi-tige, en entonnoir, etc.

TOROSUS, Bosselé, charnu, qui a des nœuds, des inégalités, en parlant des fruits, [certains Citrons]; des légumes, [Arachide, *Sophora*]. — *TOROSULUS*, diminutif; qui a de petits nœuds, de petites bosses.

TORULOSUS, du mot latin *torulus*, cordonnet, coîffe à réseau. Les rôsettes de la Joubarbe arachnoïde sont appellées *ocelli torulosi*, parce que les feuilles sont bordées de poils longs et menus qui, s'entremêlant, semblent les couvrir d'un réseau fin comme une toile d'araignée. Je ne cite ces mots que parce que très souvent leur ressemblance les fait confondre.

TRACER, *Repere*. Se dit des racines qui se promenent horizontalement sous terre, et poussent de touts côtés des rejetons; [celles du Prunier, du Sumac, de l'Epilobe, du *Ranunculus repens*].

TRIANDRIE, *Triandria*. Mot compôsé par LINNÉ, du grec

tri, trois, et *anēr*, mari, pour nommer sa troisieme classe, dans laquelle sont toutes plantes dont les fleurs ont trois organes masculins (c'est-à-dire étamines), non réunis. Elle se partage en trois ordres. MONOGYNIE, DIGYNIE et TRIGYNIE, qui sont bâsés sur le nombre des organes féminins, soit styles, soit stigmates. *Triandrie* sert encore à désigner un ordre dans les classes XVI, XX, XXI et XXII.

TRIFIDE, *Trifidus*. Fendu en trois assez profondément.

TRIGYNIE, *Trigynia*; du grec *tri*, 3, et *gynē*, femme. Nom d'Ordres dans dix des treize premieres classes de LINNÉ. Il signifie que les fleurs qui constituent ces ordres sont pourvues de trois organes féminins, styles ou stigmates.

TRIŒCIE, *Triœcia*; du grec *tri*, 3, et *oikia*, maison. Nom du troisieme et dernier ordre de la vingt-troisieme classe de LINNÉ, et par lequel il a exprimé que les fleurs mâles et les fleurs femelles sont sur des individus différents, tandis qu'un troisieme en porte d'hermaphrodites.

TROCHET. Bouquet de fleurs ou de fruits sortis du même bouton, ou partant du même point. [Cerisiers à trochets].

TRONC, *Caudex*, *Truncus*. C'est la tige d'un arbre déjà parvenue à un certain volume.

TUBE, *Tubus*. C'est la partie inférieure, cylindrique et creuse d'un calyce ou d'une corolle. [Jasmin, Chevrefeuille].

TUBÉREUX, *Tuberosus*. Qui consiste en tubérôsités, c'est-à-dire en parties charnues et arrondies comme la Pomme-de-Terre, le Topinambour, etc., etc.

TUBULÉ et TUBULEUX, *Tubulosus*. Qui consiste en un tube, c'est-à-dire en une partie cylindrique et creuse, dont le sommet ordinairement se termine par un LIMBE plus ou moins ouvert et souvent divisé. [Fleurs du Jasmin, de la Pervenche, du Lilas, du Chevre-Feuille].

TURBINÉ, *Turbinatus*. Fait en forme de toupie ou de sabot (*turbo*). [Certains fruits, quelques sortes de Poires].

TURION, *Turio*. Par ce mot, Columelle entendait toute extrémité tendre d'un rameau, ou la jeune pousse de l'année. Quelques Botanistes s'en servent pour exprimer particulierement le bouton ou l'œil naissant immédiatement sur les racines, sur-tout dans les plantes dont les tiges périssent chaque année.

TUTEUR, *Fulcrum*, *Ridica*, *Pedamentum*. COL. VARR.

Bâton plus ou moins grôs sur lequel on appuie et attache une plante faible, tortue ou mal dirigée, qu'on veut soutenir ou redresser. Il faut avoir soin d'interpôser de la mousse, de la paille, du vieux chapeau, ou quelque étoffe entre le lien, le tuteur et l'arbre, de peur que son écorce ne soit blessée, soit par le frottement qu'occasionne le vent, soit par l'humidité qui en gonflant le lien resserre l'écorce, soit enfin parce que la plante ou l'arbre croissant et augmentant de volume, sans que le lien se relâche, il doit s'ensuivre un étranglement.

U.

UNILATÉRAL, *Unilateralis*, *Secundus*. Se dit des épis dont les fleurs sont tournées d'un seul côté. [Héliotrope, Glaïeul].

UNISEXÉ, UNISEXUEL, *Unisexualis*. Se dit des fleurs douées d'un seul sexe, c'est-à-dire qui n'ayant que des étamines sans style ou stigmate, ou bien qu'un pistil sans étamines, sont uniquement mâles ou uniquement femelles.

V.

VALVES, *Valvæ*. Ce mot, qui signifie les battants des portes ou des fenêtres, est employé en botanique pour exprimer les parties d'une cosse ou d'une capsule que la maturité fait ouvrir pour laisser échapper les semences.

VARIÉTÉ, *Varietas*. On appelle ainsi une plante qui differe des individus de son espece, soit par son port, soit par la forme ou la *panachure* de ses feuilles, soit par le nombre ou la couleur de ses pétales. Ces différences peuvent être dues à la culture, au sol, à une expôsition fortuite, ou enfin à une fécondation adultere opérée par un *pollen* étranger, mais analogue, qu'aurait apporté le vent, un insecte, ou l'homme qui fait des expériences. *Voyez* HYBRIDE, POLLEN, SEXE.

VERTICILLE, *Verticillum*. Dispôsition des feuilles ou des fleurs arrangées circulairement en anneaux autour des tiges ou des branches. Les feuilles du Martagon de Canada sont verticillées, aussi-bien que les fleurs de presque toutes les Labiées.

VISQUEUX, *Viscosus*. Glutineux, c'est-à-dire dont la surface suinte une humeur gluante. [Les nœuds du *Silene Muscipula*, les fleurs de la Belle-de-nuit à fleurs longues, les branches de l'Acacia visqueux].

VIVACE, *Perennis*. Opposé d'ANNUEL et de BISANNUEL. Se dit d'une plante qui dure beaucoup d'années, soit que ses feuilles et ses tiges soient persistantes, soit que ses feuilles et ses tiges périssent chaque année à l'arriere-saison, et que ses racines en poussent de nouvelles au printemps.

VIVE-RACINE, *Viviradix*. CIC. *Voyez* REJETON.

VOLUBILE, *mieux* VOLUBLE, *Volubilis*. Se dit d'une tige qui s'entortille, et souvent d'un seul et même côté (soit de droite, soit de gauche), pour touts les individus de même espece. [Haricots, Liseron].

VRILLES. *Voyez* MAINS.

Fin du Vocabulaire.

ERRATA.

Page 312, *ligne* 24, *lisez*

1. BROUALLE ÉLEVÉE, *Browallia elata*, LIN. Fort jolie plante annuelle, originaire du Pérou, et que d'abord on a regardée comme une variété de la suivante : etc.

Ibid. ligne 34, *lisez*

2. BROUALLE A TIGE TOMBANTE, *Browallia demissa*, LIN. Elle est aussi annuelle, et vient de Panama d'où les graines en furent envoyées en 1735 par *Robert* MILLAR au célebre *Philippe* MILLER, qui d'abord l'appella *Dalea*. Ses tiges, etc.

TABLE ALPHABÉTIQUE
GÉNÉRALE

Des Plantes, Arbres, Arbrisseaux et Arbustes utiles ou d'agrément, traités dans cet Ouvrage, et de leurs noms différents, soit botaniques ou vulgaires, soit triviaux ou des Jardiniers.

(*Nota.* Les Plantes contenues dans ce volume ayant été rangées selon leurs qualités de Plantes utiles ou d'agrément et de Plantes herbacées ou d'Arbres et Arbrisseaux, on est invité à recourir toujours à cette Table qui évitera des recherches souvent aussi désagréables qu'elles seraient infructueuses).

B.

C.

D.

G.

U.

Uva

X.

Y.

Z.

Nota. On a donné, dans cet Ouvrage, la description et la culture de près de 1800 especes de Plantes ou Arbres, et de plus de douze cents de leurs variétés, sans compter les variétés infinies des Jacinthes, Tulipes, Anémones, Iris, Oreilles-d'Ours, etc., etc., etc.

Fin de la Table Alphabétique.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES.

Fin de la Table des Matieres.

EXPLICATION

Des Abbréviations employées pour indiquer les figures des Plantes.

On a cru devoir citer les figures des Plantes représentées dans les Ouvrages les plus connus, et qui se trouvent ou méritent de se trouver le plus communément dans les Bibliotheques publiques et particulieres.

Nota. Lorsqu'une citation est suivie d'un seul numéro, ce numéro est celui de la planche : si elle est suivie de deux numéros, le premier est celui du volume, et le second celui de la planche.

Andrews. *Botanist's repository.* Ouvrage anglais in-4°. et dont on a déjà 10 vol. Les figures des plantes nouvelles des Jardins des environs de Londres, y sont exécutées et coloriées d'une maniere assez satisfaisante. . . . . And. *rep.*

Catesby, a écrit en Anglais l'Histoire Naturelle de la Floride, de la Caroline, etc., en 2 vol. in-fol., avec figures coloriées et reconnaissables des plantes naturelles à ces parties de l'Amérique. . . . . . . Catesb.

Curtis's *Botanical - Magazine.* Déjà l'on possede plus de 35 volumes de cet Ouvrage in-8°., avec figures coloriées, et donnant des détails suffisants sur les Plantes les plus nouvelles des Jardins de Londres et de ses environs. . . . . Curt.

Duhamel. Tout le monde connaît les nombreux et bons Ouvrages de cet excellent citoyen. Son Traité des Arbres et Arbustes qui peuvent se cultiver en France en pleine terre, était devenu très incomplet au moyen des nouvelles découvertes faites par les voyageurs et des soins pris par les Cultivateurs pour acclimater et naturaliser des végétaux nouveaux : il fallait donc les ajouter à son ouvrage, ou plutôt le refaire. C'est ce qui a été entrepris avec succès; déjà 6 volumes achevés sont livrés aux souscripteurs. On ne saurait rendre trop de justice au zele de M. Michel, éditeur,

au bon choix des collaborateurs qu'il s'est associés, enfin à la belle exécution des figures, soit coloriées, soit en noir, toutes gravées d'après les dessins en couleurs du célebre P. J. Redouté, l'un des Peintres du Muséum d'Histoire Naturelle. J'ai cru ne devoir citer que cette nouvelle édition. . Duh. n. éd.

Cet Ouvrage se trouve chez Audot, rue Saint-Jacques, n°. 51.

Flore de Dannemark (*Flora Danica*). Les Botanistes les plus célebres de ce Royaume ont travaillé successivement à ce bel ouvrage in-fol. avec figures enluminées, entrepris par ordre du Roi, et dont nous avons déjà plus de huit volumes. . . . . . . *Fl. Dan.*

Herbier général de l'Amateur. *Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de cet Ouvrage : mais on me pardonnera de dire, que puisque cédant aux sollicitations d'un grand nombre d'Amateurs, j'ai entrepris de publier l'histoire, la description, la culture, et les figures faites et coloriées d'après nature de plantes contenues dans le* Bon-Jardinier, *et parmi lesquelles il s'en trouve dont on s'est occupé avant moi, j'ai dû prendre à tâche de faire mieux encore que n'ont pu faire les premiers auteurs. Touts mes efforts ont tendu à ce but, et c'est à mes Souscripteurs à juger si j'ai eu le bonheur de l'atteindre. Une grande partie du mérite de l'Ouvrage ne m'appartenant pas, mais bien à l'artiste célebre (* M. P. Bessa *), que j'ai associé à mon travail, je ne dois pas craindre d'assurer que jusqu'à présent on n'aura guere vu de figures de plantes plus fideles dans les formes et les couleurs, mieux dessinées, rendues d'une maniere plus gracieuse, sans cependant que cela nuise en rien soit à la vérité des portraits, soit à l'exactitude des détails. Quant au prix des livraisons, qui, malgré que tout soit doublé pour moi, reste cependant toujours à sept francs cinquante pour le beau papier, dix francs cinquante pour le papier vélin, et vingt-un francs pour l'édition in-quarto, il prouvera, je l'espere, que j'ai mis de côté tout ce qui est d'intérêt pour ne voir que l'honneur d'attacher mon nom à un Ouvrage utile, et qui, même après moi, puisse encore servir la Botanique, contribuer à la perfection des arts, à l'augmentation du commerce, à la jouissance des personnes qui aiment à cultiver, et peut-être au bien de mon pays puisque j'aurai signalé des végétaux qui peuvent l'enrichir.*

Maintenant il me reste à parler de la négligence apparente

que les Souscripteurs semblent avoir le droit de me reprocher, pour ne leur avoir pas, dans un temps donné, fourni le nombre des livraisons qui d'abord leur avaient été promises. En commençant l'Ouvrage j'étais loin de penser que j'allais dépendre de beaucoup de circonstances et sur-tout des personnes que j'emploie, Peintre, Graveurs, Coloristes, Imprimeurs, qui apportant chacun leur retard, devaient en somme occasionner de l'irrégularité dans l'époque des livraisons. J'ai pris le parti d'interrompre pour me faire une avance qui me mette désormais à l'abri de toute irrégularité. Ceux qui parcourront le BON-JARDINIER *pourront y voir que j'y ai cité près de* 200 *figures de plantes de l'*HERBIER DE L'AMATEUR, *qui sont toutes prêtes à être livrées. J'ai profité de cette interruption pour revoir entierement le* BON-JARDINIER, *dont plusieurs parties telles que les Connaissances préliminaires du jardinage, les plantes potageres et les plantes économiques et de fourrage ont été refaites entierement. Le Prospectus de l'Herbier de l'Amateur se délivre chez M. Audot, Libraire, rue St.-Jacques, n°. 51, qui reçoit aussi les souscriptions.* — HERB. GÉNÉR. DE L'AMAT. *ou* HERB. DE L'AMAT.

JACQUIN. Peu d'Auteurs ont fait des ouvrages aussi nombreux et aussi justement célebres. Tous ceux que nous citons, écrits en latin et de format gr. in-folio, contiennent les figures enluminées des Plantes, avec des détails botaniques.

1°. FLORE D'AUTRICHE (*Flora Austriaca*); elle consiste en 4 vol. et un appendice. . . . . JACQ. *Fl. Austr.*

2°. Figures des Plantes les plus rares (*Icones Plantarum rariorum*) en 3 vol. . . JACQ. *ic. rar.*

3°. Jardin Impérial de Schœnbrunn (*Hortus Schœnbrunnensis*), en 4 vol. . JACQ. *H. Schœn.*

4°. Le Jardin Botanique de Vienne, (*Hortus Vindobonensis*), en 4 vol. . . JACQ. *H. Vind.*

JAUME. Plantes d'Europe. — Cet Ouvrage in 8°. publié par souscription, et qui avait été annoncé comme achevé, vient de reprendre. Son premier succès est le présage du second, et assure qu'il a déjà contribué au plaisir et à l'instruction des Lecteurs et aux progrès de la Botanique. Les figures sont imprimées en couleur: les modeles en

ont été dessinés et peints par l'Auteur lui-même. . . . . JAUM. . livrais.

L'HÉRITIER. Cet Auteur a concouru au progrès de la Botanique par de bons Ouvrages et par des Dissertations particulieres. J'ai cité principalement les belles figures des plantes rares ou nouvelles qu'il a vues en Angleterre et rassemblées dans deux Recueils grand in-folio : l'un intitulé *Stirpes Novæ*, etc. (Plantes nouvelles, etc.) . L'HÉR. *St. nov.*

L'autre *Sertum Anglicum* ou Bouquet de fleurs recueilli en Angleterre. . . . L'HÉR. *Sert. Ang.*

MICHAUX (André). Excellent homme et Naturaliste distingué, que son ardeur pour enrichir la France de végétaux utiles, a porté à parcourir l'Europe, à visiter la Perse, à faire deux voyages dans les parties septentrionales de l'Amérique, enfin à entreprendre un voyage dans l'Inde. Parti avec le capitaine BAUDIN, en 1800, il a été laissé à Madagascar où il est mort. On lui doit beaucoup de plantes qui aujourd'hui décorent nos jardins, et beaucoup d'especes d'arbres qui promettent de l'avantage. Il est Auteur de la Flore de l'Amérique Boréale, 2 vol. in-8°. . . . . MICH. *Fl. Am. Bor.*

MICHAUX (And. Fr.). Fils du précédent, héritier de ses qualités, animé du même esprit et du même zele. Déjà il avait visité la Nouvelle Angleterre, lorsqu'il a été chargé par le Gouvernement, d'entreprendre un second voyage dans les contrées septentrionales de l'Amérique, pour y faire une collection de touts les arbres qui, acclimatés dans diverses parties de la France, peuvent devenir utiles, soit pour les constructions navales et civiles, soit pour les arts et métiers. Pendant le cours de ce voyage, l'honnête MICHAUX a envoyé des milliards de graines de ces végétaux à l'administration forestiere qui en fait soigner l'éducation au jardin de Mousseaux, et à sa pépiniere de la Ferté-Vidame, près Chartres. Ce Naturaliste dont le nom réclame la reconnaissance nationale, est oc-

cupé maintenant à rédiger les instructions nécessaires pour la naturalisation de ces végétaux. Il les a rassemblées dans un Ouvrage in 4°. avec figures coloriées, déjà presque achevé et proposé par souscription, intitulé : *Histoire des Arbres d'Amérique septent. qui peuvent être cultivés en France.* On aime à croire que les propriétaires et les personnes aisées s'empresseront de favoriser par leurs souscriptions un travail si utile, et qui présage pour un temps peu reculé une prospérité de plus à la France. MICH. Hist. des Arb. d'Am. *ou* Arb. d'Amér.

REDOUTÉ. (P. J.) Cet Artiste, Peintre du Muséum d'Histoire Naturelle, (ou Jardin Impérial des Plantes), non content d'avoir contribué par de superbes figures à l'illustration de beaucoup d'Ouvrages de Botanique, a encore entrepris de donner 1°. l'histoire et les figures coloriées des PLANTES GRASSES, Ouvrage presque terminé grand in-folio. . . . . RED. Pl. gr.

2°. La description et les figures imprimées en couleur de toutes les LILIACÉES, Ouvrage d'une très belle exécution et dont les Souscripteurs ont déjà plus de quatre volumes. . . . . RED. Lil.

RHEEDE, Auteur Hollandais ; il a décrit en latin, et dans douze vol. in-folio, un très grand nombre de Plantes de l'Inde et du Malabar : les figures gravées en taille-douce sont très bien faites. . . . RHEED. *Hort. Mal.*

TREW. Dans son Ouvrage in-fol. intitulé *Selectæ Plantæ*, on trouve les figures enluminées de beaucoup de Plantes rares bien reconnaissables. . . . . TREW.

DE TUSSAC. Flore des Antilles. L'Auteur, qui a été long-temps Propriétaire et Cultivateur dans cette partie de l'Amérique, donne dans son ouvrage (grand *in-folio*), les descriptions et les figures imprimées en couleur des plantes utiles ou agréables qui y croissent ou qu'on y cultive. Il enseigne encore les moyens de parvenir à en acclimater le plus grand nombre dans le midi de l'Europe, même de la France. La

belle exécution de cet Ouvrage, dont plusieurs livraisons ont déjà paru, et le bon esprit dans lequel il est fait, le rendent digne de l'encouragement de touts ceux qui aiment le bien de leur pays. . . . . Tuss. Fl. des Antil.

Vélins du Muséum. C'est un Ouvrage unique et vraiment national, commencé pour Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII; il a été continué jusqu'à présent, et il consiste aujourd'hui en 66 vol. grand in-folio, contenant entre chaque feuillet des figures, ou d'animaux, ou d'une infinité de plantes avec leurs détails botaniques, peintes sur vélin par les plus célebres Artistes; N. Robert, Aubriet, Joubert, Maréchal, Oudinot, G. Van-Spaendonck, les freres Redouté, de Wailly, Huet, etc. On peut voir et consulter ce superbe Recueil à la Bibliotheque du Muséum d'Histoire Naturelle où il est dépôsé. . Vél. du Mus.

Ventenat. Botaniste habile et laborieux, mort en août 1808. Entre autres Ouvrages il a donné 1°. la Description in-4°. avec 100 figures très bien faites et gravées en taille-douce, des Plantes rares et nouvelles du beau Jardin de M. Cels. Vent. J. de Cels.

(Malheureusement l'on a aussi à regretter ce célebre Cultivateur-Botaniste: l'activité et l'habileté de M. son fils peuvent seules adoucir l'amertume d'une pareille perte).

2°. La suite du même Ouvrage intitulé Choix de Plantes. . . . . . Vent. Ch. de Pl.

3°. La Description des Plantes du Jardin de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine, à Malmaison, avec les figures imprimées en couleur d'après Redouté. Cet Ouvrage, digne de la Personne Auguste à laquelle il est dédié, est d'une superbe exécution. . Vent. Malm.

La continuation en est confiée à M. De Bonpland, Intendant des Domaines et Jardins de Sa Majesté, devenu célebre par un voyage en Amérique, et par ses connaissances très étendues en botanique et en culture. . . . . Bonpland. Malm.

ou

Fin de l'Explication des Abréviations.

SUPPLÉMENT

A L'ALMANACH

DU BON JARDINIER

Pour l'Année 1815.

Plantes potagères.

OIGNON, *Allium Cepa*. En Languedoc et dans quelques-uns de nos départemens méridionaux, on cultive en plaine terre une espèce d'oignon excellent, que sa saveur douce et sucrée permet de manger crud, et seulement assaisonné à l'huile et au vinaigre. Il acquiert aussi un volume considérable. M. MICHEL, cet éditeur si zélé du *nouveau Duhamel*, m'en a procuré quelques individus, dont plusieurs avaient jusqu'à 18 pouces de circonférence, et pesaient au-delà de 2 chiliagrammes, (4 livres). Il m'a été dit que malheureusement cette espèce si préférable, dégénérait au bout de quelque temps dans notre climat de Paris, et que, perdant de son volume, elle y reprenait encore sa saveur âcre et stimulante. On pourrait chaque année tirer de nouvelles graines.

Plantes économiques.

HOULQUE ou SORGHO A SUCRE, *Holcus saccharatus*, LIN, *Sorghum saccharatum*, PERSOON. Annuel et originaire de l'Inde, il peut s'élever jusqu'à 9 pieds (3 metres): à l'avantage de donner des graines meilleures et plus abondantes, il joint celui de fournir encore un suc sucré, préférable à celui qu'on tire du raisin. M. ARDUINO, professeur et directeur du jardin botanique de Padoue, a su même en tirer une très bonne moscovade; voyez son mémoire au journal de botanique, premier septembre de 1813. Le produit des grains, suffit pour dédommager des frais de culture; mais on doit craindre que notre climat ne con-

vienne pas à une plante que nous ne pourrions semer sans inconvénient avant le mois de mai, et qui ne peut se récolter avant septembre et même octobre. En Italie on la cultive comme les autres millets. On la bine plusieurs fois, et sur la fin de l'été, on butte chaque pied après l'avoir débarrassé de ses rejetons : opération qui augmente le volume des tiges ou cannes qu'on a jugé à propos de laisser.

Arbres fruitiers.

Je ne dois pas omettre de parler d'une excellente Poire d'automne, connue à Florence, et envoyée de ce pays en 1810, par M. BOURDUGE, sous le nom de *Spingola*. Peut-être a-t-elle quelque rapport avec le Beurré d'Angleterre, dont elle a à-peu-près la forme quoique sa peau soit d'une autre couleur. — Le même Amateur, a envoyé en même tems une autre espèce, appelée *Spina* dans le même pays, et aussi à Turin où on la cultive beaucoup. Elle me semble plus précieuse, en ce qu'étant excellente et commençant à se manger à la Toussaint, on peut aisément la conserver d'une année sur l'autre. Plus ramassée que le Bon-Chrétien d'hiver, elle en a du reste la peau et la chair, mais elle est d'une saveur plus exquise. Ne serait-ce pas celle que nous connaissons déjà sous le nom d'*Epine d'hiver* ? Ces deux espèces ont été déposées chez M. FERDINAND, jardinier fleuriste-pépiniériste, rue de Vaugirard près les boulevards.

Plantes d'agrément. — Bulbeuses.

SANSEVIERA A FLEURS SESSILES, *Sanseviera sessiliflora*, HERB. DE L'AMAT.; *carnea*, ANDREWS. Plante nouvellement connue dans ce pays, et originaire de la Chine. Elle fleurit à plusieurs époques de l'année, et se contente pour l'hiver d'une bonne orangerie, où il faut la placer aux jours. Ses racines noueuses poussent des touffes de feuilles rangées sur deux côtés, canaliculées et s'embrassant étroitement à leur bâse, du reste planes, étroites, linéaires, longues à-peu-près d'un pied, fermes, d'un vert agréable. De leur milieu sort une hampe haute de plus de 6 pouces, rougeâtre, un peu anguleuse, terminée par 12 à 15 fleurs assez distantes entr'elles, *sessiles*, monopétales, à 6 divisions, enfin d'une couleur de chair agréable. On la multiplie en en séparant les racines au printemps ou à l'automne.

TULIPE, *Tulipa*. J'ai visité la collection de M. DAUNEL, rue de l'oratoire numéro 10, et je n'ai pas été trompé dans mon attente, puisque j'ai trouvé une réunion complette de

plantes choisies, anciennes et modernes, parmi lesquelles il s'en mêle quelques-unes d'admirables, nouvellement obtenues des semis que fait chaque année cet Amateur intelligent.

C'est aussi le lieu de parler des espérances que donne dans cette partie le sieur HYACINTHE TRIPET fils, qui vient de succéder à l'établissement et aux collections célèbres et considérables de son père. Elevé dans la connaissance et la culture des TULIPES, ce Cultivateur jeune et zélé, aspire à la confiance que peuvent lui mériter ses études, des soins et surtout une scrupuleuse exactitude dans ses envois. Il est trop convaincu que ces moyens seuls, doivent le mettre à portée de remplir les engagements qu'il vient de prendre, de subvenir aux besoins et à l'entretien de son vieux pere, et de la très nombreuse famille dont il lui laisse la charge.— Son jardin, situé aux Champs-Elysées, avenue de Neuilly, numéro 33, fait partie de l'ancien beau jardin de feû M. DE BAUJON.

Non-Bulbeuses.

ALOÈS BEC-DE-CANNE, *Aloë disticha*, THUNB., *verrucosa*, WILLD. (HERB DE L'AMAT.) Ses feuilles courtes, mousses, très épaisses, d'un vert franc ou pourpre, selon la variété, mais toujours ponctuées d'aspérités blanches, ne sont jamais en grand nombre. A peine ont-elles une longueur de deux pouces, que de leur milieu sort une tige de près d'un pied de long, grêle, pourpre-foncée et fleurie, terminée en mai par un épi d'une trentaine de fleurs pendantes, allongées, courbes, gonflées et d'un rouge poudreux à la bâse, puis cylindriques et blanches rayées de vert au sommet. Il fournit beaucoup de rejetons qui servent à le multiplier.

ALOÈS OBLIQUE, *Aloë obliqua*, LIN., (HERB. DE L'AMAT.) Ses feuilles au nombre de 7 à 8, longues de plus de 6 pouces, un peu étroites et terminées par une pointe, enfin, marbrées de taches d'un blanc verdâtre, et bordées d'une ligne de même nuance, sont sur deux rangs opposés, mais *obliques*. De leur milieu sort une tige poudreuse de plus d'un pied et demi, que termine en mai un épi simple, d'environ 40 fleurs faites en virgule, pédiculées, pendantes, d'abord rouges, puis d'un blanc transparent de cire, et vertes à leur extrémité.

ALOÈS ANGULEUX, *Aloë angulata*. Je ne sais d'où vient cette épithete. Ses feuilles placées sur deux rangs opposés, sont fermes, peu épaisses, larges, faites en bec de

A 2.

canard, concaves, d'un vert rouillé, ponctuées de taches blanchâtres et bordées d'aspérités. En avril et mai, il sort d'entre ses feuilles des tiges poudreuses, longues de plus d'un pied et demi, terminées par un épi de fleurs pendantes, rouges à leur bâse qui est gonflée, vertes à leur extrémité qui est tubuleuse et crochue. Comme les autres, il nous vient du Cap, et se multiplie plus facilement par ses rejetons que par ses graines qu'on voit rarement se former.

ASTER. Depuis 3 ou 4 ans, c'est-à-dire depuis 1810, nous avons reçu sous le nom, d'*Aster decorus*, une espèce d'Aster fort belle, et préférable au *grandiflorus*, par l'abondance et la belle couleur pourpre-violette de ses fleurs, qu'il donne sur la fin de septembre, et qui étant assez grandes et s'épanouissant en même temps, forment un joli bouquet de la plante entière, haute de plus de 3 pieds (un metre), et dont les rameaux sont nombreux et assez serrés.

Aster-Buisson, *Aster dumosus*. Celui-ci se recommande par ses fleurs tardives, petites, mais toujours très nombreuses, et surtout rendues très apparentes par leur couleur blanche: on les voit à la mi-octobre. Ces deux plantes se séparent au printemps, ou se multiplient de boutures qu'on fait en été, et ne sont aucunement délicates.

BUGLOSSE toujours verte, *Anchusa sempervirens* Lin. Plante indigène, vivace et qui ne perd pas ses tiges en hiver. On la rencontre avec plaisir dans les jardins, où ses fleurs, dispôsées en une espèce d'ombelle que porte un pédicule axillaire long et nu, se font remarquer d'avril à août. Elles sont petites, mais nombreuses, et d'un bleu charmant. On la multiplie de graines où d'éclats. — Encore que la Buglosse d'Italie, *Anchusa Italica*, Lin, produise peut-être moins de fleurs, cependant on les voit de juin à octobre; elles sont d'un tout aussi joli bleu, et plus grandes que celles de l'espèce précédente; comme elle n'est que bisannuelle, il faut en semer tous les ans. Ces deux plantes sont fort velues et réussissent bien en plaine terre.

CAMPANULE a larges feuilles, *Campanula latifolia*. On la trouve sur les Alpes: cultivée dans nos jardins, elle y fait une belle plante vivace, haute de 3 pieds, (un metre) et produisant plusieurs tiges, simples, garnies de feuilles *larges*, lancéolées, presque sessiles. En juin et juillet, la moitié de ces tiges devient un épi de fleurs très belles, d'un blanc pur, peut-être les plus grandes du genre. On la multiplie de graines ou de l'éclat des racines. — Une autre espèce qu'on nomme Campanule a grandes fleurs, *Campanula grandiflora*, Herb. de l'amat., se fait beau-

coup moins remarquer par le volume de ses fleurs, que par leur couleur bleue magnifique. Elle est vivace, vient de Sibérie, se sème et se conserve bien en plaine terre.

ŒILLET. Nous n'avons rien à annoncer sur cet article, mais nous croyons faire plaisir aux Curieux de les prévenir que M. DAUNEL, Amateur distingué, rue de l'Oratoire, numéro 10 faux-bourg Saint-Honoré, déjà célèbre par un beau choix de Tulipes, possède aussi une belle collection d'Œillets Flamands, à laquelle ses semis ont ajouté des variétés très remarquables.

OROBE DE DEUX COULEURS, *Orobus varius*, LIN., *versicolor* de quelques auteurs. On le regarde comme variété de l'Orobe à feuilles étroites, *Orobus augustifolius*, qui vient de Sibérie; d'autres assurent qu'on le trouve en Italie: il est vivace, et mérite bien d'être cultivé, par ses fleurs charmantes, dont l'étendard rouge fait ressortir la coulenr jaûne des ailes et de la carêne: on les voit de mai à juin; La plante est bâsse et touffue; ses tiges ailées et rameuses sont à quatre folioles étroites, lancéolées, linéaires, aiguës. On le propage de semences: plaine-terre.

PODOPHYLLE. Une espèce m'a été donnée par M. BICQUELIN, sous le nom de *Podophyllum palmatum*: à cela près d'une petite différence dans la forme des feuilles, et d'une légère odeur d'Ananas qu'on trouve à ses fleurs, je vois que du reste, elle ressemble beaucoup au *Podophyllum peltatum*. Il sont de même stature: leurs fleurs, de même formes et couleurs, paraissent au même temps; enfin venant touts deux du même pays, ils disparaissent de même au mois d'août. On cultive et propage absolument de la même manière ces deux plantes qui passent pour malfaisantes.

STAPELIA A GRANDES FLEURS, *Stapelia grandiflora*, LIN. (HERB. DE L'AMAT). Cette espèce est une de celles qui fleurissent le mieux dans nos serres. Venant du même pays que les autres, on la cultive et la propage comme elles. Ses différences principales sont dans ses dimensions beaucoup plus grandes; ses fleurs, très velues et larges de 4 pouces, sont aussi bizarres et d'aussi mauvaise odeur: on les voit au mois d'août.

VIOLETTE A FEUILLES PALMÉES, *Viola palmata*, LIN. (HERB. DE L'AMAT). Elle nous vient de la Virginie et d'autres régions voisines dans le nord de l'Amérique. Dans nos jardins elle s'accommode fort bien de la plaine terre, mais elle demande un peu d'ombre. En mai et juin, elle donne ses fleurs assez grandes, violettes et inodores. Ce

qui lui donne quelqu'intérêt, c'est la forme de ses feuilles, d'abord roulées sur elles-mêmes, puis réniformes, planes et dentées, enfin, palmées à dents inégales et faisant un peu l'entonnoir. Elle est vivace, et se propage de graines, ou de la séparation des racines. — J'ai reçu des Alpes, sous le nom de *Viola Alpina*, des graines qui m'ont donné des plantes semblables à la Violette ordinaire, mais ayant comparativement des feuilles fort petites, et des fleurs très grandes et bien odorantes.

Arbres et Arbrisseaux d'agrément.

ACACIA PUBESCENT, *Acacia pubescens.* WILLD : *Mimosa*, VENTENAT, Malm. 21 (HERB. DE L'AMAT). Je ne sais à quelle hauteur peut arriver naturellement cet arbre, que je n'ai jamais vu passer ici 6 pieds (2 metres), il est de la Nouvelle-Hollande. Son feuillage très élégant, lui mériterait seul d'avoir place dans nos collections, si des grappes nombreuses de fleurs, qu'on voit en avril et mai, ne le recommandaient mieux encore par l'odeur agréable qu'elles répandent; les jeunes rameaux et les feuilles sont assez velus : les fleurs jaûnes, et en têtes petites et bien rondes, sont soutenues par des pédicules, alternativement placés sur le pédoncule commun, toujours solitaire et axillaire. Même culture que pour ceux provenant des mêmes régions.

ASTER MUSQUÉ, *Aster argophyllus.* (HERB. DE L'AMAT.) Nous possédons depuis environ deux ans cette espèce, originaire de la Terre de Diémen, dans la Nouvelle-Hollande, où il devient un petit arbre. En Europe il n'a pas encore passé 9 pieds (3 metres) de hauteur. Il mérite d'être distingué, par ses fleurs blanches, nombreuses, disposées en panicules lâches, axillaires et presque terminales, qui se montrent pendant long-temps et dès le mois d'avril, et par ses feuilles grandes, alternes, pétiolées, ovales-allongées, bordées de dents étroites, aiguës et écartées. Elles sont d'un vert foncé en dessus, et couvertes en dessous d'un duvet cotonneux et blanchâtre, auquel on attribue l'odeur du musc que cet arbrisseau répand autour de lui, et dans l'orangerie où il faut le rentrer pour l'hiver. Il aime la terre de bruyère, et se multiplie facilement de boutures. Le même pays nous a fourni aussi un autre Aster, aussi arbrisseau, et à fleurs blanches, que la forme de ses feuilles a fait nommer *Aster lyratus*.

AZALÉE DES INDES. *Azalea Indica.* LIN. (HERB. DE L'AMAT). CURT. 1480. Cet arbrisseau, cultivé jadis en Hollande, où il a fait pendant quelques années l'admiration

des Curieux, avait été perdu pour l'Europe : les Anglais l'ont fait rapporter de la Chine ou du Japon, où l'on en soigne beaucoup d'espèces ou autres variétés; M. Noisette, l'a été chercher dernièrement en Angleterre. Comme il se propage facilement de marcottes, et que d'autre part il ne demande qu'à être préservé de nos froids, nous avons l'espérance, non-seulement d'avoir bientôt en abondance, mais encore de pouvoir conserver ce précieux arbrisseau, qui, chaque année au printemps, et même dès le mois de mars, si on l'a tenu dans une serre plus chaude que l'orangerie, se couvrira d'une très grande quantité de fleurs, grandes et brillantes par la vivacité de leurs couleurs. Kæmpfer, dit en avoir compté 21 espèces, dont les fleurs sont rouges, blanches ou jaûnes, et de différentes nuances dans ces couleurs, qui sont encore unies ou panachées. Celles que j'ai fait peindre, sont de l'écarlate le plus brillant : les étamines, inconstantes dans leur nombre, donnent assez bien l'idée d'une tête d'oiseau, au moyen d'un prolongement de l'anthere qui forme le bec, et des deux boîtes à *pollen*, qui représentent les ieux.

BRUYERE, *Erica*. Déjà nous avions près de deux cents espèces de ces charmantes plantes. M. Noisette, vient encore d'en introduire plus de cent nouvelles pour nous, et se propose de faire venir d'Angleterre, le très grand nombre de celles qu'on y cultive si heureusement. Il me suffira d'indiquer, 1.º la Bruyere primuloïdes, *Erica primuloïdes*, que les jardiniers Anglais ont trouvée si jolie, qu'ils l'ont appelée la Bruyere chérie, *E. dilecta*. Elle peut avoir quelques rapports avec d'autres de son genre; mais elle a aussi des différences qui la font regarder comme une espèce distincte. Ses feuilles, rapprochées des rameaux dont elles suivent la direction, et assez longues, sont disposées en verticilles de cinq. Au mois d'avril et jusqu'en juillet, l'une ou l'autre extrémité de ses rameaux, se termine par 5 fleurs, grandes, bien ouvertes, à 4 divisions blanches, mais tachées vers la gorge, et donnant assez bien l'idée de celles du primevère. — 2.º Bruyere en robe, *Erica togata*. Celle-ci est aussi belle que bizarre, ses rameaux, longs, très grêles et tortueux ont des feuilles opposées, filiformes, très grêles, absolument appliquées sur les rameaux, longues justement comme la distance d'entre chaque paire de feuilles, enfin d'un vert grisâtre. Les fleurs qu'on voit en juillet, sont d'un rouge de laque fort brillant, et en paquets de 4 à 6; elles sont grandes, portées par un pédicule du même rouge, assez long, muni à sa bâse d'une bractée de même couleur; le calyce compôsé de quatre divisions très larges,

arrondies, concaves, terminées en pointes, et du même rouge que les fleurs, enveloppe une partie de la corolle, qui renflée à sa bâse, puis amincie en tube et enfin évasée à son sommet en 4 lanieres aiguës, ouvertes, et recourbées, ressemble à une burette. Cette espèce fait un effet aussi beau que singulier.

CAMELIA. Quatre ou cinq variétés de ce bel arbrisseau étaient tout ce que nous en possédions, mais grâces à M. NOISETTE, nous avons aujourd'hui les 20 variétés des Anglais.

COTYLEDON SAFRANÉ, *Cotyledon coccinea*, CAVANILLES; (HERB. DE L'AMAT). On ignore son pays, mais on se souvient qu'il nous a été envoyé de Madrid, vers la fin du dernier siècle; sa tige grôsse comme le doigt, et que j'ai vue haute de 3 pieds, est ligneuse et se garnit de quelques branches grôsses et succulentes, au bout desquelles sont des rôsettes de feuilles cotonneuses, épaisses, faites en spatules, creuses et terminées par une pointe; quelques rameaux s'allongent beaucoup et se déploient vers le mois de janvier, en un épi simple et fort long de fleurs sessiles, ayant les unes seulement 5, et d'autres jusqu'à 10 étamines. Jamais je n'ai vu en mûrir les graines. Cette plante se cultive et se multiplie de boutures, aussi facilement que les autres plantes grâsses.

DOLIQUE, *Dolichos*. Je recommande aux Amateurs le DOLIQUE LIGNEUX, *Dolichos lignosus*, LIN., (HERB. DE L'AMAT.), comme une plante très agréable, et dont les fleurs rôses-pourpres et en grappes sentent très bon, se reproduisent tout l'été et donnent des graines qui mûrissant bien, peuvent servir à propager ce joli arbuste naturel aux Indes. On le sème sur couche en pots; pendant l'hiver on le tient en serre tempérée. Je le crois vivace, l'ayant déjà conservé pendant quatre ans : il garde sa verdure toute l'année.

EPACRIDE, *Epacris*. Genre créé par FORSTER, de la Pentandrie.-Monogynie, famille des *Ericées* de JUSSIEU, et devenu le type de la famille des *Epacridées*, nouvellement établie par *Robert* BROWN. Ce nom composé des mots grecs *epi*, (sur) et *akris*, (sommet), ou dérivé de l'adjectif *epakros* (qui se termine en pointe), peut exprimer à la fois, que quelques espèces aiment à croître sur le sommet des montagnes, et que les fleurs de toutes celles connues jusqu'à présent, sont disposées en épis allongés. Toutes viennent de la Nouvelle-Hollande : les Amateurs cultivaient déjà quatre espèces de ces jolies plantes, M. Noi-

SETTE vient d'en rapporter 5 autres nouvelles, l'*Attenuata* et ses variétés, la *Glauca*, l'*Obtusa*, et la *Rosea*.

1 EPACRIDE A GRANDES FLEURS, *Epacris grandiflora*, BROWN, (HERB. DE L'AMAT). Elle vient des environs du Port-Jackson, et se conserve parfaitement bien l'hiver dans une bonne orangerie, où il faut la tenir au jour. Sa tige frutescente, et que j'ai vue haute de plus de 3 pieds (un metre), pousse des rameaux écartés, ornés de feuilles nombreuses, petites, sessiles, roides, ovales, terminées par une espèce d'épine. Les fleurs qu'on voit tout le printemps, sont fort agréables, d'un beau rouge, assez nombreuses, disposées en épis: elles sont à tube, long de plus d'un pouce, évasé en 5 lanieres; chaque fleur a deux calyces persistants, dont l'extérieur est composé d'environ 8 petites écailles, imbricées, et l'intérieur de 5 folioles aiguës. Elle donne quelquefois des semences qui servent à la propager; autrement on en fait des boutures.

2 — 3. EPACRIDE PIQUANTE, *Epacris pungens*, CAV. Joli arbuste, très rameux, marqué des cicatrices des feuilles tombées, et qui restent très-nombreuses, concaves, roides, ovales et terminées par une épine. Ses fleurs en épi considérable, sont élargies en entonnoir et blanches: le calyce extérieur est d'environ 16 écailles. On regardait comme l'une de ses variétés, une espèce fort jolie que BROWN après examen, donne comme une espèce distincte, sons le nom d'EPACRIDE PURPURESCENTE, *Epacris purpurascens*, et que j'ai fait aussi représenter pour l'HERBIER DE L'AMATEUR. Sa tige courte, produit presque rez-terre beaucoup de rameaux effilés, diffus, garnis dans toute leur longueur de feuilles sessiles, demi-amplexicaules, creusées en cœur, réfléchies par le bout que termine une pointe presque épineuse. Dès la mi-mars on voit ses fleurs, nombreuses, en épis allongés, purpurescentes avant de s'épanouir, presque blanches quand elles sont ouvertes, inodores, un peu en entonnoir, donnant heureusement quelquefois des graines, car les boutures réussissent rarement bien. Cet arbuste a souvent plus de 3 pieds (un metre) de haut: quelqu'un m'a dit en avoir vu un de 15 pieds (5 metres).

4 EPACRIDE ÉLÉGANTE, *Epacris pulchella*. CAV. (HERB. DE L'AMAT.) Je l'ai vue haute de 4 pieds, assez branchue, à rameaux marqués par le bâs des cicatrices des feuilles tombées, du reste bien couverts de feuilles, petites, imbricées, presque sessiles, faites en cœur, mais très aiguës à leur sommet. Ses fleurs, très odorantes, presque blanches ou teintes de pourpre, très nombreuses et disposées en un

long épi, se voient au mois de mai et juin : elle vient des environs du Port-Jackson, se propage assez bien de boutures et quelque fois des graines qu'elle a mûries. Toutes ces espèces se tiennent en pots, et en terre de bruyère.

GRENADILLE PÉDÉE, *Passiflora pedata*. WILLD, (HERB. DE L'AMAT.) On la distingue facilement de la Fleur de la Passion bleue, à laquelle cependant elle ressemble assez bien au premier coup-d'œil; elle est aussi rameuse, ses rameaux aussi grêles et allongés, sont également chargés de feuilles qu'elle conserve toute l'année; mais celles-ci sont autrement digitées, ayant 7 divisions *pédées*, dentées en scie. Ses fleurs bleues et odorantes se font remarquer par leurs filets frisés, et par les folioles de l'involucre ou premier calyce, qui sont aussi dentées en scie. Venant de la Dominique, et occupant une grande place dans les serres, il devient impossible de l'en sortir, mais elle en fait un très bel ornement par la multitude de fleurs qu'elle produit pendant l'été et jusqu'au mois d'octobre; elle n'a pas encore donné de fruit.

HORTENSIA. Quelques individus de cet arbrisseau, ayant donné des fleurs d'un bleu violet, et cette variété ayant paru très jolie, on a cherché la cause de ce changement, attribué par les uns, à la qualité ferrugineuse des terres employées à la culture de ces *Hortensias*, ou à ce qu'on y avait mêlé des terres, prises dans un endroit où l'année précédente on avait cuit du charbon. D'autres prétendent, que cette nuance peut s'obtenir par la seule interposition de débris pilés de briques. Peut-être pourrai-je dans la prochaine édition de cet Ouvrage, donner quelque assurance sur le succès de ces différents essais.

JAMBOSIER DE MALACCA, *Eugenia Malaccensis*. Il demande la serre chaude, parce qu'il vient des régions les plus chaudes de l'Inde, où il fait un assez grand arbre, et produit des fruits parfumés, très bons à manger, de la grôsseur d'une poire ordinaire. Chez nous il donne seulement des fleurs, qu'on voit au mois de juillet : elles sont en paquets, sans odeur, composées de pétales rouges, concaves, à court onglet, et entourant beaucoup d'étamines inégales, à filets rouges et à antheres jaûnes. Les feuilles oppôsées aussi, sont lancéolées-aiguës, atténuées en pétiole, un peu aromatiques. Même culture, mais une chaleur plus forte et plus constante.

JOUBARBE TORTUEUSE. *Sempervivum tortuosum*, LIN. (HERB. DE L'AMATEUR) Les Anglais l'ont possédée avant nous, *Francis* MASSON, collecteur pour le roi d'An-

gleterre l'ayant envoyée des Canaries au jardin de Kew, en 1779. Elle prend très aisément de boutures, dont chacune ne tarde pas à former une touffe arrondie, de plus d'un pied de large et couverte en juillet et août par une immensité de fleurs petites et jaûnes, dont les pétales et les germes varient de nombre (de 7 à 9). Elles sont disposées en épis horizontaux et unilatétaux, qui terminent les branches et sortent d'une rôsette de feuilles épaisses, spathulées, d'un vert assez foncé. Après la défleuraison, la plante perd sa forme régulière; c'est pourquoi on conseille d'en multiplier les boutures chaque année.

LAURIER-ROSE, *Nerium*. L'intéressante variété que je nomme LAURIER-ROSE-BOURDUGE du nom de l'Amateur, qui l'a introduite en France avec plusieurs sortes d'autres belles fleurs et quelques variétés de très bons fruits, fera négliger, peut-être abandonner le Laurier-Rôse commun; parce que n'étant pas plus délicate que lui, et se propageant tout aussi facilement de marcottes, elle donne pendant tout l'été des bouquets énormes de fleurs magnifiques, aussi grandes que les plus belles rôses, de la nuance la plus suave, enfin répandant une odeur douce de vanille. M. BOURDUGE, ayant vu un de ces arbres en fleurs, au jardin du prince CORSINI à Florence, fut assez heureux pour pouvoir en obtenir en 1810, une marcotte reprise qu'il envoya aussi-tôt à M. FERDINAND, jardinier-fleuriste, rue de Vaugirard, à Paris. L'année suivante, il en rapporta lui-même plusieurs individus assez grands, qu'il déposa chez le même, et où il put les soigner. Depuis cette époque, plusieurs jardiniers et entr'autres M. BIQUELIN, se sont procuré cette superbe variété qu'ils ont multipliée. Ce dernier, après m'avoir donné un jeune individu, a bien voulu me permettre de prendre chez lui le modèle de la figure que j'en ai donnée dans l'HERBIER DE L'AMATEUR. — On assure qu'on possède aussi la variété à fleurs doubles et blanches.

† *LIPARIA*, genre de la Diadelphie-Décandrie, famille des *Légumineuses*, compôsée aujourd'hui d'environ 14 espèces, toutes originaires du Cap de Bonne-Espérance. M. NOISETTE vient d'introduire la LIPARIA SPHÉRIQUE, *Liparia sphœrica*, WILLD, arbrisseau d'environ 4 pieds de haut, remarquable au mois de juillet par l'abondance de ses belles fleurs d'un rouge tirant sur le jaûne, réunies en têtes sphériques et fort singulières. Je les ai trop peu vues pour les bien décrire, mais je ne laisserai pas échapper l'occasion de les faire représenter très en détail pour l'HERBIER DE L'AMATEUR. Plusieurs plantes de ce genre étaient incorporées dans le genre *Borbonia*, et n'en ont été distraites que parce

que la dixième étamine est séparée des autres. Ces arbrisseaux demandent une très bonne orangerie pour l'hiver. Leur nom vient de l'adjectif grec *liparos*, qui exprime leur beauté.

LEPTOSPERME A BOIS ROUGE, *Leptospermum rubricaule.* Je le crois une variété du *Squarrosum*, et préférable peut-être à tous ceux de son espèce, car il est charmant au mois de juin, époque où les nombreux rameaux de son sommet, sont couverts de très jolies fleurs blanches et odorantes. Ses feuilles nombreuses, petites, rondes et lancéolées, sont d'un beau vert et très aromatiques quand on les froisse.

MAGNOLIA. Nous avons l'espoir de parvenir enfin, à conserver en plaine terre le Magnolia à grandes fleurs dont plusieurs individus mis en expériences à Paris, dans le beau jardin de M. BOURSAULT, rue Blanche, ont passé l'hiver dernier sans couverture et sans dommage, si ce n'est que les plus exposés aux rayons du soleil, ont un peu souffert du côté où cet astre les avait frappés.

MELALEUCA. Les visites et les demandes faites en Angleterre par nos plus célèbres Cultivateurs, nous ont enrichis de beaucoup de nouvelles espèces, soit dans ce genre, soit dans tout autre : nous en rendrons compte dans la prochaine édition du BON-JARDINIER, nous contentant de signaler ici une espèce assez bizarre, dont les fleurs ramassées en paquets que dépassent les rameaux, consistent chacune en 4 où 5 jets épais, long de plus de deux pouces, se faisant remarquer par leur rouge vif de corail, et par l'émission de 12 à 15 filets rouges aussi et terminés par une anthere jaune. Il me semble d'après l'*Hortus Keuvensis*, que *Robert* BROWN, a fait de cette espèce un genre particulier, sous la dénomination grecque de *Calothamnus quadrifida*, qu'on peut traduire en français, par *Beau-Buisson*. Elle vient de la Nouvelle-Hollande et n'est pas plus difficile à cultiver que les autres arbrisseaux des mêmes régions.

METROSIDEROS. Une autre espèce ayant les feuilles de grandeur plus égale, aussi fermes et pôsées de même que dans le *Metrosideros lophantha*, mais se faisant remarquer par une bordure particulière, me semble mériter la préférence pour bien des raisons. Au bout de 4 ans de semis, l'extrémité de chaque rameau se garnit au mois de juin de nombreux anneaux de fleurs serrées et rouges, qui forment un goupillon bien plus considérable et bien moins lâche : les antheres sont jaunâtres. CAVANILLES l'a nommée avec assez de raison *Metrosideros marginata*, A FEUILLES BORDÉES. Il paraît avoir fleuri chez nous pour la première

fois en 1809 ou 1810: je ne le vois dans aucun catalogue anglais.

ORANGER. M. Bourduge, auquel nous devons l'introduction de quelques belles plantes, et de plusieurs espèces de bons fruits, a rapporté en 1811, du jardin de la Grande-Duchesse de Florence, une variété très remarquable, en ce que son fruit étant composé de deux parties fort différentes et qui semblent appliquées ou collées l'une contre l'autre, l'une, qui a la forme, la couleur et la saveur du *Citron*, se distingue fort bien de l'autre, à laquelle on ne peut refuser une grande ressemblance avec l'*Orange*, par sa forme, sa couleur et sa saveur.

M. Audot, libraire rue des Mathurins numéro 18, ayant fait faire les figures nécessaires à l'intelligence de plusieurs opérations consignées dans le Bon-Jardinier, et de termes qu'on n'a pu se dispenser d'y employer, a fait représenter la greffe pratiquée par M. Huart, de Pontoise, et au moyen de laquelle ce jardinier intelligent fait porter fleurs et fruits à des orangers semés l'année d'auparavant.

POMMIER toujours vert, *Malus sempervirens*. J'ai fait représenter pour l'Herbier de l'Amateur, ce joli arbrisseau originaire des parties tempérées de l'Amérique septentrionale, et très propre à décorer les bosquets d'hiver et nos jardins-paysages; il garde toute l'année ses feuilles qui sont luisantes, ovales, allongées et munies de dents écartées sur leurs bords. Vers la mi-mai, l'extrémité de ses jeunes rameaux se pare de bouquets de 5 à 6 fleurs pédiculées, sentant la violette, d'un rose carminé avant de s'épanouir, presque blanches lorsqu'elles sont bien ouvertes, et alors dépassées de beaucoup par les étamines. Son fruit à longue queue, acerbe au goût, et petit, donne des pepins qu'on peut semer.

RHODODENDRON. On commence à voir dans les collections, la très jolie espèce que les Botanistes ont nommée *Azaloïdes*, parce que ses fleurs moins grandes ont un peu de ressemblance avec celles des Azalées. Nos cultivateurs ont aussi introduit les *Rhododendron Caucasicum*, et le *Catesbiense*, dont je ne connais pas encore les fleurs. Le dernier nous vient d'Amérique; l'un et l'autre peuvent se cultiver dans la même platte-bande que touts les autres.

Observations.

Nos Amateurs et les Cultivateurs les plus distingués ont profité des premiers moments du repôs de l'Europe, pour

enrichir nos collections de plus de 500 plantes ou superbes ou rares, et que nous connaissions à peine de nom. Grâces à M. Boursault, *à* MM. Noisette, Vilmorin, Cels, Bicquelin, Stein *et quelques autres, qui ont négligé de me le faire connaître, nous sommes au courant de toutes les nouveautés, que les uns ou les autres ont été chercher eux-mêmes en Angleterre, ou bien en ont fait venir. Je m'empresserai d'en rendre compte dans la prochaine édition du* Bon-Jardinier, *que même je devancerai par la publication dans* l'Herbier général de l'Amateur *de tout ce qui me paraîtra en mériter la peine.*